
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08171617 1


AUCTOR
PRETIOSA
FACIT

MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

XXVII[e] ANNÉE.

MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

XXVIIe ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

RÉDACTEUR EN CHEF · M. PITRE-CHEVALIER.

TEXTE.

ACHARD (Amédée).
AMIEL.
AMPÈRE (J.-J.).
ANCELOT (Mme).
BALZAC (de).
BERGER (Louis).
BERTHOUD (Henry).
BERTSCH (Auguste).
BLANQUI, de l'Institut.
BLAZE (Henry).
BOITARD.
BORGHERS.
BRETON (Ernest).
CHASLES (Philarète).
CHATOUVILLE (C. de).
DECHASTELUS (Maurice).
DELAVIGNE (Casimir).
DELAVIGNE (Germond).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Emile).
DESESSARTS (Alfred).
DESNOIRESTERRES.
DUMAS (Alexandre).
FEVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.).
GÉRARD de NERVAL.
GIRARDIN (Mme Emile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GROLIER (P.-N.).
HALÉVY (F.), de l'Institut.
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JASMIN (d'Agen).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Académ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LEGOUVÉ, de l'Acad. franç.
LORMEAU (Mme Juliette).
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MARY-LAFON.
MASSON (Michel).
MÉRY.
MONNIER (Henri).
NADAUD (Gustave).
PÉCONTAL (Siméon).
PITRE-CHEVALIER.
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONGERVILLE (de), de l'Acad. fran.
ROGER DE BEAUVOIR.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. franç.
SCRIBE, de l'Académie française.
SCUDO (P.).
SEGALAS (Mme Anaïs).
SEGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
TOUZE (l'abbé).
ULBACH (Louis).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.
WALLUT (Charles).
WEY (Francis).

DESSINS.

BAR (de).
BERTALL.
BIARD.
BRASCASSAT.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CHEVIGNARD.
DAUBIGNY.
DAMOURETTE.
DORÉ (Gustave).
DUVAUX (Jules).
FELLMANN.
FÉROGIO.
FOULQUIER.
FRANCK.
FREYMANN.
GAVARNI.
GIGOUX.
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JACQUAND.
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LANCELOT.
LEHMANN.
LENOIR (Albert).
MARC.
MARIANI.
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MOREL-FATIO.
NANTEUIL (Célestin).
PAJOU (Auguste).
PAUQUET.
POTTIN (Henri).
SALIÈRES.
STAAL (Gustave).
STOP.
THORIGNY.
VALENTIN (H.).
VERNET (Horace).
WATTIER.
WORMS (Jules).

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, BLAIZE, COSTE, DUMONT, FAGNION, MONTIGNEUL, GÉRARD, PISAN, PONTENIER, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux, qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1860-1861 (28e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris : 6 FRANCS PAR AN.

AVEC *LES MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Belgique, 8 fr. 50. — Suisse, Sardaigne, Italie, 8 fr 10. — Angleterre, Hollande, grand duché de Luxembourg, Prusse, Russie, Saxe, Suède, 9 fr. — Colonies françaises, Amérique, États-Unis, Grèce, Turquie, Tunis, Inde anglaise, Toscane, Deux-Siciles, 9 fr. 50. — Espagne, 9 fr. — Portugal, 8 fr. — États Romains, 11 fr. — Bavière, 9 fr.

Pour les départements : 7 FRANCS 50 C. PAR AN.

AVEC *LES MODES VRAIES* : 13 fr. 70 c.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* : Angleterre, Belgique, Suisse, Sardaigne, grand-duché de Luxembourg, Prusse, Italie, Russie, Saxe, Suède, 15 fr. 50. — Hollande, Colonies françaises, Amérique, États-Unis, Grèce, Turquie, Tunis, Inde anglaise, 16 fr. 50. — Espagne, 15 fr. 50. — États Romains, 19 fr. 50. — Portugal, 14 fr. — Toscane, 15 fr. 50. — Deux-Siciles, 16 fr. — Bavière, 15 fr. 50.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de 7 fr. 50 c. pour le Musée *seul, et de 13 fr. 70 c. pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis*, dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.)

L'administration ne peut répondre que des abonnements qui lui sont demandés directement *par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.*

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 25 ou le 26 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 10 du mois.

Les bureaux des Messageries impériales et générales se chargent également de faire les abonnements au Musée, *sans augmentation de prix. On souscrit aussi au* Musée des Familles *chez tous les libraires de France et de l'étranger, sous leur responsabilité.*

Toutes les lettres non affranchies seront *refusées*. — *Ne pas envoyer de timbres-poste pour prix d'abonnement.*

VINGT-SEPT VOLUMES SONT EN VENTE.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . . { Broché. . . . . 6 fr. } (Voyez les prix ci-dessus pour
{ Relié. . . . . 7 fr. 50 c. } l'étranger.)

Pour les départements, par la poste, le volume broché. 7 fr. 50 c. — Relié, 9 fr.

Les 15 premiers volumes (réduction de 50 pour cent) : 3 fr. le vol. pour Paris, au lieu de 6 fr.; 4 fr. 20 pour les départ., au lieu de 7 fr. 50. Les 27 vol. ensemble : Paris, 117 fr. Départ. 130 fr. Rendus *franco*. Reliure, 1 fr. 50 par volume. — NOTA. La poste se charge des volumes reliés, à 1 fr. 50 c. par volume.

Voir, pour plus de détails, les *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume.

PARIS. — TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD DES BATIGNOLLES, 7.

Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.



MUSÉE DES FAMILLES

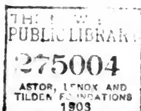
Lectures du Soir.

TOME VINGT-SEPTIÈME

1859-1860.

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 29.

Paris, Bureaux de l'Administration : rue Saint-Roch, 29.



AVERTISSEMENT.

Résumons, selon notre usage annuel, ce vingt-septième volume du *Musée des Familles* en l'offrant, achevé et complet, à nos fidèles et nombreux lecteurs.

Et, d'abord, remercions ceux-ci d'avoir été plus fidèles et plus nombreux que jamais.

Ils savent qu'en se multipliant eux-mêmes et en agrandissant notre succès, ils multiplient nos efforts et agrandissent leurs propres conquêtes; — toutes les forces nouvelles qu'ils nous apportent étant consacrées à l'amélioration constante de notre recueil.

Nous en citerons pour preuves, dans ce dernier volume, les divers travaux qui y ont été le plus remarqués :

La Hollande à vol d'oiseau, de M. Grolier;

L'*Histoire de Jélyotte*, de M. Mary-Lafon;

Les beaux vers de M. E. Deschamps, de M. E. Tourneux, de M. E. Ortolan et de Mme Anaïs Ségalas;

Les Études d'à-propos sur l'Italie, la Chine, le Maroc, le Caucase, et sur les lieux, les événements et les personnages qui ont excité l'intérêt du monde;

L'Enfant Perdue, de M. G. Delavigne;

Les grands travaux de M. Berger sur *l'Abbaye et les Tombeaux de Saint-Denis*, sur les merveilles des *Gobelins*, etc.;

Les charmantes promenades en Allemagne, de MM. Méry et Amédée Achard;

La suite des *Fauteuils de l'Académie française*, de M. Fournel, véritable cours anecdotique de notre littérature;

Les admirables pages de M. de Lamartine sur ses nouvelles œuvres; de M. F. Halévy sur Paul Delaroche; de M. de Montalembert sur saint Benoît; de M. E. Legouvé sur la pomme de terre, etc.

Le Chevalier Ténèbre, de M. Paul Féval, qui aura causé plus d'une insomnie de terreur et de curiosité;

Les précieux documents que nous ont fournis M. I. Geoffroy Saint-Hilaire et M. Drouyn de Lhuys sur l'acclimatation des animaux et des plantes;

L'*Histoire de l'électricité*, de M. Mangin, que va suivre l'*Histoire de la vapeur*, de M. Tavernier (de la Nièvre);

Les Fraises, si appétissantes, de M. Alph. Karr, etc., etc.

Les *illustrations* de ces divers articles étaient assez parlantes pour que nous en laissions faire l'éloge aux yeux les plus difficiles.

Notre prochain volume continuera ces progrès, en achevant les séries de travaux commencées, en reprenant celles que l'actualité a suspendues, en y ajoutant de nouvelles études sur les choses du moment, telles que la Sicile, la Syrie, la Chine, etc.

Outre les noms illustres qui se joindront à notre collaboration littéraire et artistique, et dont le secret ne peut être livré d'avance, nous pouvons annoncer :

Un nouveau roman de M. Paul Féval;

Un des chefs-d'œuvre du pinceau de M. Bida sur le Liban;

Un des bijoux les plus exquis de M. Meissonnier;

Une comédie de salon de M. E. Verconsin;

Des pages de MM. Méry, Édouard Fournier, Barroilhet, Alph. Karr, Mary-Lafon, F. Halévy, E. Legouvé, E. Deschamps, de Mme Anaïs Ségalas, etc., etc.;— sans parler des conquêtes et des surprises de l'imprévu...

Comptez donc plus que jamais, amis lecteurs, sur notre persévérance, comme nous comptons sur votre fidélité.

PITRE-CHEVALIER.

Septembre 1860.



MUSÉE DES FAMILLES

LE GONDOLIER DE SAINT-MARC. LETTRE VÉNITIENNE.



Vue intérieure de Saint-Marc, prise de la cour du palais des Doges. – Dessin de Fellmann.

Vous me demandez, cher confrère, des nouvelles de Venise, où je suis venu passer mon congé, depuis la paix de Villafranca.

Les journaux vous ont fait croire peut-être que la perle de l'Adriatique est un volcan, qu'on y conspire dans tous les palais et dans toutes les gondoles, qu'on y discute le rachat ou la guerre, l'indépendance ou la mort...

Si telle est votre illusion, je regrette de vous détromper.

On s'amuse à Venise comme on s'y est toujours amusé, comme on s'y amusera toujours. Autrichienne ou italienne, cette ville est la patrie du carnaval, c'est-à-dire des mystères inoffensifs et des cancans de l'oisiveté.

Jugez en par une de mes conversations avec mon gondolier Beppo, qui est la chronique vivante de son pays, et que j'appelle le gondolier de Saint-Marc, parce qu'il stationne devant ce palais merveilleux (1).

Ce philosophe répond à chacune de mes questions par une anecdote, et je trouve ses histoires plus amusantes et plus instructives que toutes les inventions des gazettes.

— On dit que le commerce de Venise est ruiné, lui demandais-je hier, qu'en pensez-vous?

— Il y a huit jours, me répondit-il, voici ce qui se passait dans cette belle maison de marbre, qui est celle du négociant Pisani. Cet homme *ruiné* a quatre filles qu'il a dotées chacune d'un million. Une de ses filles vient le trouver, la semaine dernière, tout en pleurs, et lui raconte que la crise de la guerre a compromis la fortune de son mari, qu'il va faire faillite, s'il ne trouve cinq cent mille francs dans les vingt-quatre heures.

— Calme-toi, mon enfant, dit le père, mon gendre est homme d'honneur et de mérite; voici de quoi remplir ses engagements. La paix achèvera de rétablir ses affaires.

Et, ouvrant son coffre-fort, il remit à la jeune femme cinq cents billets de mille francs.

— N'oublie pas, ajouta-t-il, en essuyant ses larmes d'un baiser, que c'est demain ma fête et que nous dînons tous en famille.

Le lendemain, le père, les quatre filles et les quatre gendres s'asseyaient à une table royalement servie, et chacun des trois derniers gendres trouvait dans sa serviette un paquet de cinq cents billets de banque.

Vous jugez de leur surprise et des questions qui se croisèrent...

— Mes enfants, reprit M. Pisani, un de vous a eu besoin hier de cinq cent mille francs. Je les lui ai donnés; mais comme je vous aime et vous estime tous également, j'ai cru devoir remettre la même somme à chacun de vous. Faites-la valoir honorablement.

— Ne voilà-t-il pas, conclut mon gondolier, un tableau assez noble de l'école vénitienne moderne?

— A propos de tableaux, continuai-je, vous n'avez plus d'artistes de talent?

— Encore une prétention des critiques, extasiés devant nos Titien et nos Véronèse. Nous avons des peintres qui, sans les égaler, marchent dignement sur leurs traces.

Il y a cinq ou six ans, le comte d'Esp***, un de vos plus illustres amateurs, entrait avec ses enfants, pour leur acheter des joujoux, chez un pauvre fabricant de verroteries du pont des Soupirs. Il trouva toute la famille à l'ouvrage, excepté un garçon de seize ans, qui barbouillait des planches avec un pinceau.

— Un fainéant! dit le père, semblable à tous les pères de comédie; il perd son temps à ces bagatelles, au lieu de gagner des *scudi* à enfiler du verre.

— Pas si bagatelles que vous croyez, répondit l'amateur, en examinant le travail du garçon

Il venait de reconnaître un style, une couleur et un dessin remarquables dans un groupe de caricatures d'après toutes les têtes de la maison.

Il proposa à l'auteur vingt francs de sa planche. Mais l'enfant rougit et refusa dignement; puis, tirant d'une armoire un autre tableau, il en fit hommage au comte d'Esp...

Celui-ci poussa un cri de surprise, à la vue de deux gondoliers debout et ramant à tour de bras dans leur gondole, devant un palais de marbre gothique et une perspective de Saint-Marc. C'étaient mon frère et moi dans notre barque, où nous conduisions souvent le petit vers les musées. Et il paraît que c'était un joli travail, car l'amateur en donna cent écus au jeune verrotier, qui lui offrit en outre une belle canne, dont la tête représentait le lion de Venise parfaitement ciselé.

Depuis ce moment, le père envoya son fils, tant qu'il voulut, peindre dans les musées et chez les maîtres de l'art.

Or, cinq ans et demi après, il y a quelques semaines, le même comte d'Esp***, qui ne songeait plus guère à cette aventure, revint à Venise pour acquérir des tableaux, et fut conduit par un autre amateur chez le plus célèbre artiste de la ville. Il trouva, dans un atelier riche et splendide, un beau jeune homme de vingt-deux ans, entouré de petites toiles charmantes, assailli d'admirateurs et d'acheteurs d'élite, et achevant une peinture exquise du dernier Conseil des Dix, dans la grande salle de Saint-Marc.

Après avoir loué en connaisseur tout ce qu'il voyait, le comte s'extasia devant ce dernier ouvrage et en demanda le prix à l'auteur.

— Pour tout le monde, ce serait cinq mille francs, répondit l'artiste avec émotion, mais ce ne sera rien pour mon premier protecteur, pour celui qui m'a révélé mon talent, et m'a donné le moyen et le courage de le développer. Veuillez seulement, monsieur le comte, garder ce tableau aussi précieusement que vous avez gardé cette canne...

Et il montra la canne à la tête de lion, à laquelle il avait reconnu le comte d'Esp***, — qui reconnut à son tour le fils du pauvre verrotier.

Vous jugez s'ils se pressèrent la main, — et si l'amateur accepta le tableau, en couvrant d'or plusieurs autres toiles.

— Vos histoires sont concluantes, dis-je à Beppo; et je vois que vous avez encore de riches négociants et de grands artistes. Mais vous avez aussi... les Autrichiens. Comment vous arrangez-vous de ces doges allemands?

— Basta! fit le gondolier, avec son insouciance italienne. On s'habitue à tout, même aux Croates. Ils ont du bon, d'ailleurs, je vous le jure.

— Avez-vous une anecdote à l'appui?

— J'en ai cent. Voici la meilleure : Le jeune et beau

(1) Dont notre aimable artiste, M. Stop, a dû vous remettre la photographie, prise de la cour intérieure, — c'est-à-dire une féerie éloquente, au-dessus de toute description.

marquis de Wag***, fils d'un chambellan de l'empereur François-Joseph, est un des Autrichiens qui font le plus de bien à Venise, où il est aimé et honoré comme un compatriote. Il y a deux ans, il nous témoigna tant d'intérêt, qu'il se compromit gravement pour sauver un Dandolo, accusé de conspiration. Il allait le faire évader, lorsqu'il fut trahi par la langue d'une belle dame, initiée à son secret. Il se vit disgracié, ce qui lui était égal; mais — ce qui le désespéra — son protégé fut mis au *carcere duro*. Depuis ce jour, le marquis de Wag*** renonça au monde et prit surtout les femmes en horreur. Il n'en parlait qu'avec l'amertume de la colère et du mépris. Nos plus jolies et nos plus illustres Vénitiennes entreprirent de le consoler en réhabilitant leur sexe. Autant de coquetteries perdues! Une seule fois, le marquis se laissa conduire à une soirée donnée par Mme Ud***, descendante de nos doges, jeune veuve de vingt-quatre ans, parente du condamné Dandolo, la perle de Venise par sa beauté, par son caractère, et surtout par une voix digne des Malibran et des Pasta. M. de Wag*** céda à cette invitation, parce qu'il est fou de la musique, et qu'il n'avait jamais entendu Mme Ud***. Il ne put dissimuler son enthousiasme pour le merveilleux talent de cette femme; mais il repoussa d'ailleurs toutes ses avances, et il refusa obstinément de retourner chez elle... Mme Ud*** en conçut un noir chagrin et ferma son salon à tout le monde...

— Est-ce que vous n'avez pas lu dans ce noble cœur? disaient au marquis tous ses affidés; Mme Ud*** vous aime de l'affection la plus profonde, et votre indifférence la fera mourir de douleur.

L'Autrichien répondait en hochant la tête :

— La langue d'une femme a flétri mes jours; je n'aimerai jamais qu'une muette ici-bas.

Un mois plus tard, toute la ville fut émue d'une affreuse nouvelle. En revenant de l'un de ses châteaux, Mme Ud*** avait vu ses chevaux s'emporter. Sa calèche avait été brisée contre une borne, et la commotion avait été si violente que la pauvre femme en avait perdu la voix.

Ce fut un deuil général à Venise, et le marquis lui-même en fut bouleversé.

— Eh bien, lui dit un de ses amis, *la* voilà muette; vous pouvez la revoir désormais. Chacun croit que c'est votre mot qui lui a porté malheur.

Le lendemain, le marquis de Wag*** était chez Mme Ud***. Elle le remercia par un signe et par une larme. C'était un spectacle navrant. Plus belle que jamais, la muette reposait sur une chaise longue... Autour d'elle, des pages de musique, inutiles, hélas! devant elle, un piano ouvert; à sa fenêtre, une volière où chantaient des oiseaux... Et cette voix admirable, cette voix qui charmait la terre et ouvrait le ciel, cette voix brisée sous ces lèvres vermeilles! L'Autrichien crut voir un rossignol égorgé et détourna la tête en pleurant.

Mme Ud*** prit un crayon et traça ces mots :

« A quelque chose malheur est bon; le mien me pro-
« cure la joie de vous voir. »

M. de Wag*** ne quitta plus la Vénitienne, et il jura de la guérir à tout prix. Il fit venir les plus habiles médecins d'Italie, d'Allemagne et de France. Tous leurs soins furent inutiles. Rien ne put arracher un son à cet organe si mélodieux naguère.

Une année se passa ainsi, une année de désespoir pour le marquis, une année de consolation pour Mme Ud***. Il ne l'entendait pas, mais elle le voyait...

L'empereur d'Autriche étant venu alors en Italie, M. de Wag*** alla se jeter à ses pieds, lui conta son histoire, et obtint la liberté de Dandolo.

— Comment vous remercier? écrivit Mme Ud*** au marquis.

— En m'accordant votre main, lui répondit M. de Wag***.

Elle lui tendit ses doigts roses, et leur mariage eut lieu le mois suivant.

Ce soir-là, toute l'aristocratie de Venise, étrangère et indigène, se trouva réunie au palais de la Muette, — c'est le nom qu'on donnait à Mme Ud***. Son mari lui-même avait renoncé à lui rendre la parole, et avait reçu par écrit le *oui* qui unissait leurs destins.

Un magnifique concert termina la fête. Les plus grands artistes de l'Italie s'y firent entendre; mais chacun se disait en les applaudissant, et M. de Wag*** surtout :

— Quel malheur que la marquise ne puisse chanter avec eux, et comme sa voix eût éclipsé toutes leurs voix!

Tout à coup, au moment où l'on se levait pour sortir, la muette fait un signe et se dirige vers le piano... Les invités restent cloués à leur place... Un frémissement de surprise et d'attente parcourt les salons... Le marquis éperdu se précipite vers sa femme... Elle lui tend les deux mains avec effusion; puis les reportant sur les touches sonores, elle entonne le chant le plus merveilleux, le plus passionné, le plus triomphant qu'on eût jamais entendu...

Ce chant, composé par elle-même, disait en paroles éloquentes :

« Tu avais maudit la femme et renié son cœur. Le
« cœur d'une femme t'a démenti et détrompé. Tu avais
« dit : « Je n'aimerai jamais qu'une muette : » j'ai re-
« noncé pour ton affection à ma belle voix et aux succès
« de mon talent. J'ai captivé ton âme en affranchissant
« ton ami. Plus de feinte, ni de douleur, ni de remords...
« Mon silence était un mensonge... Je reprends la voix
« pour dire la vérité : et la vérité est que je suis à toi
« pour la vie, que je chanterai mon bonheur avec explo-
« sion, — et que je redeviendrai muette, si ton bonheur
« l'exige. »

— Jamais! jamais! Chante, et chante encore! et chante toujours! s'écria le marquis, à genoux aux pieds de sa femme, tandis que le palais semblait crouler sous les bravos, les acclamations et les trépignements.

— Et voilà comment Venise a battu l'Autriche! dit le gondolier, ravi à son tour de mes applaudissements.

— Alors, repris-je, vous êtes contents de votre sort et ne demandez rien au ciel?

— Contents? rien? c'est trop dire et trop peu, répliqua mon philosophe. Nous savons et nous pratiquons le vieux proverbe : « Entre les maux, choisis le moindre. » Moi qui vous parle, je me suis cru un jour si malheureux et si opprimé, que je voulais appeler à la révolte tous les gondoliers du canal. Mais, au moment où j'allais faire mon coup, deux étrangers comme vous, deux Français aussi, montèrent par hasard dans ma barque. J'étais si plein de ma colère et de mon projet, que je leur avouai tout en les promenant. Alors l'un des deux, pour toute réponse, se mit à me raconter l'histoire de l'autre... « Ce n'était pas un pauvre gondolier comme moi, c'était un enfant destiné au premier trône du monde. Comme il allait y monter, ses propres parents, et des gens qu'il ne connaissait pas, à qui il n'avait jamais fait aucun mal,

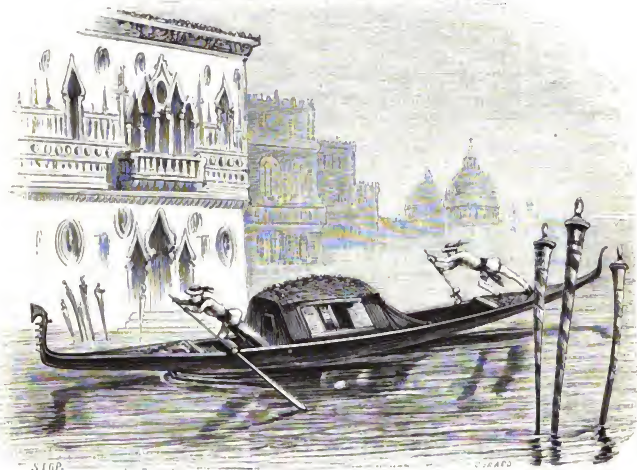
l'ont renversé à coups de fusil et banni de son royaume et de sa terre natale... Il a grandi dans l'exil et la souffrance, ballotté d'un pays à l'autre et semant l'Europe des larmes de sa mère et des tombeaux de sa famille ; sans patrie, sans vengeurs, sans enfants et sans espérance... Eh bien ! ce malheureux s'est résigné et vous engage à en faire autant, car il vous défie d'être aussi malheureux que lui-même ! Dieu seul est grand, et le bonheur n'est pas de ce monde. » J'allais demander à celui qui parlait ainsi le nom de son compagnon, du héros de son histoire, lorsqu'ils s'arrêtèrent tous deux et débarquèrent à ce palais que vous voyez à notre droite...

Je tournai la tête, et n'en demandai pas davantage à Beppo...

Je venais de reconnaitre la résidence d'hiver de la duchesse de Berry et du comte de Chambord...

Et je compris que le gondolier de Saint-Marc se trouvât fortuné près de telles infortunes ..

Avant de le quitter, et pour le confirmer dans ses idées philosophiques, je lui racontai à mon tour, en l'abrégeant, une anecdote : *l'Aventure du prince et des pommes de terre*, que je venais de lire dans *les Guêpes* d'Alphonse Karr, la revue la plus amusante et la plus sensée de ce qu'on appelle les affaires d'Italie.



Gondoliers de Venise dans leur gondole. — Dessin d'après nature, par M. Stop.

« Il y avait une fois un prince qui s'était égaré avec sa suite, en chassant dans une forêt inconnue. Trempé de pluie et mourant de faim, il erra longtemps sans trouver aucune habitation. Enfin, il avisa la cabane d'un charbonnier, et il s'y réfugia avec plus de joie qu'il n'en avait jamais eu en entrant dans son palais. Il alluma du feu pour sécher ses habits, et quand il fut bien sec et assis sur un escabeau, plus doux qu'un trône en ce moment, il se sentit plus d'appétit que jamais, et il demanda au charbonnier quel mets il pouvait lui servir.

« — Vous n'aurez pas de choix, monseigneur, répondit le charbonnier je n'ai absolument que des pommes de terre

« — On s'en contentera, » dit le prince.

« Et il ordonna à son cuisinier, qui faisait partie de sa suite, de faire cuire et d'assaisonner les pommes de terre du bonhomme.

« Le cuisinier tint gravement conseil avec lui-même et avec ses compagnons, et ce congrès décida qu'on ferait un gâteau avec les pommes de terre.

« — Donnez-moi des œufs, du sucre et du beurre, dit-il au charbonnier.

« — Je n'ai ni beurre, ni œufs, ni sucre, répondit le charbonnier.

« Le cuisinier resta coi et tint un nouveau conseil, — qui ne servit qu'à augmenter la faim de Son Altesse.

« Cette fois, le congrès déclara qu'on allait mettre les pommes de terre en boulettes.

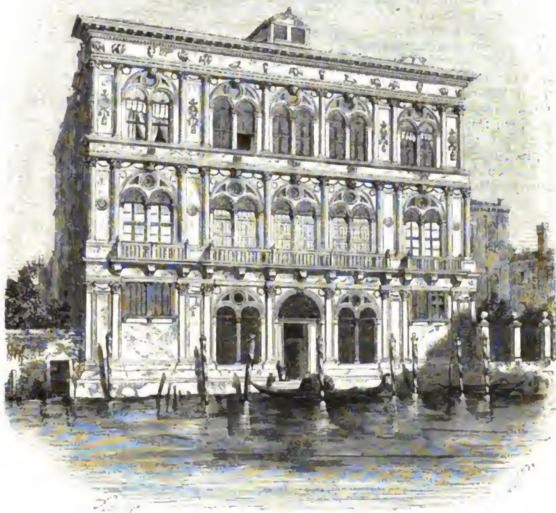
« — Donnez-moi un peu de lait, reprit le cuisinier.

« — Je n'ai pas de lait, répliqua le bonhomme; je vous répète que j'ai seulement des pommes de terre. C'est à prendre ou à laisser.

« Le cuisinier songea à se brûler la cervelle, comme le cuisinier de Louis XIV.

« Mais le prince lui fit observer que cela ne le régalerait en aucune façon.

« Et il y eut un troisième, un quatrième, un cinquième congrès, qui durèrent je ne sais combien de quarts d'heure, et pendant lesquels le prince, tombant d'inanition, se résigna à congédier son chef et ses acolytes et à faire sa cuisine lui-même.



Palais de la duchesse de Berry, à Venise. Dessin de Fellmann. Photographie communiquée par M. Stop.

« Il prit les pommes de terre du bonhomme, les fit cuire en quelques minutes sous la cendre, les mangea avec délices, et avoua qu'il n'avait jamais mieux dîné. »

— Vous comprenez la morale de cet apologue? demandai-je à mon gondolier.

— Parfaitement, me répondit-il, et je suis prêt à me passer de lait, de sucre, d'œufs et de beurre, pour faire cuire moi-même et manger mes pommes de terre.

UN OFFICIER FRANÇAIS, EN CONGÉ.

Venise, septembre 1859.

LA HOLLANDE A VOL D'OISEAU.

I.

Le souriceau de La Fontaine; les monuments et les objets d'art. — Une contrée paradoxale. — La ville d'Utrecht; ses maisons, ses servantes, ses canaux, ses remparts. — Histoire de la Hollande à partir du déluge. — Charlemagne. — Charles-Quint. — Philippe II. — Guillaume de Nassau, prince d'Orange. — L'union d'Utrecht. — Frison, premier prince de Frise. — Louis XIV. — Les frères moraves. — Les colonies agricoles.

Lorsqu'un habitant de Paris, comme le jeune souriceau de La Fontaine, quitte son domicile pour aller voir le monde, il est bien difficile qu'il prenne un vif intérêt aux ouvrages des hommes. A moins de visiter les ruines des antiques civilisations, en Égypte, en Grèce, en Italie, il ne rencontre partout que des monuments dont il a vu des spécimens, sinon supérieurs, du moins à peu près égaux en magnificence. S'agit-il de constructions modernes dans le goût renouvelé des Grecs et des Romains: la colonnade du Louvre, le Panthéon, la Madeleine, la Bourse, l'Arc de l'Étoile, ne lui laissent plus d'admiration pour ce qu'il rencontre. Lui montre-t-on des bâtiments dans le goût de la Renaissance: il se rappelle Saint-Eustache, le vieux Louvre, les Tuileries, les merveilleux fragments réunis à l'École des Beaux-Arts. Si on croit l'émerveiller en lui présentant du gothique ou du byzantin, il répond par l'hôtel de Cluny, Notre-Dame, Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Méry, Saint-Nicolas, Saint-Séverin, Saint-Denis, Saint-Germain-des-Prés; et, quoiqu'il soit forcé de s'incliner devant les cathédrales de Cologne, de Strasbourg, de Freyburg en Brisgau, la différence n'est point assez grande pour le tirer de son équanimité philosophique. Les hôtels de ville de Gand, de Louvain, lui semblent fort jolis; mais la Sainte-Chapelle est également ciselée comme une châsse, et l'Hôtel-de-Ville de Paris rachète, peut-être, par sa masse imposante, ce qu'il ne déploie pas comme élégance de détails. Les tableaux, les statues des musées étrangers, ont toujours leurs similaires dans la galerie du Louvre; de sorte que le Parisien, transporté pendant son sommeil dans une ville quelconque, pourrait dire, en se réveillant: « C'est singulier! je n'avais jamais remarqué ce bâtiment; » ou bien: « Voilà un faubourg de Paris par lequel je n'ai pas encore passé. » Durant ses six semaines de vacances, notre badaud n'a donc d'autre ressource, pour s'ébahir consciencieusement, que de dresser sa tente en face des flots de la mer, ou sur les montagnes de la Suisse et de la Savoie.

Paradoxe ou vérité, ce qu'on vient de lire ne s'applique point à la Hollande, contrée bizarre, dont le nom seul éveille l'idée de troupeaux innombrables, paissant tranquillement au-dessous du niveau des eaux qui les environnent; de navires voguant, toutes voiles déployées, au milieu des terres; de moulins rangés en bataille, agitant dans les airs leurs bras de Briarée; de prairies sans ondulations, sans limites, sans arbres, imprégnées d'eau, de vapeurs, et se confondant, vers l'horizon lointain, avec les brumes du ciel: pays peuplé presque autant que la Chine, et qui, suivant le cours naturel des choses, ne devrait être habité que par des poissons, ou tout au plus par des reptiles immondes, par des échassiers au long bec, si l'homme, aidé par les moulins à vent et les moulins à vapeur, ne rejetait pas incessamment dans la mer l'eau qui tombe du ciel ou qui s'infiltre, par des millions de fissures, dans ces grands damiers en relief qui s'appellent des *polders*.

Passant par Namur, Cologne, Emmerich, Arnhem, si l'on quitte le chemin de fer, vers le soir, à Utrecht, et si, après avoir pris quelques tasses d'excellent thé, avec du beurre demi-sel et du fromage de Hollande, on va parcourir les rues de la ville, à la chute du jour, on peut aisément se croire transporté dans une autre planète, car on ne trouve là rien de ce qu'on est habitué à voir dans les cités françaises. Les rues, pavées de briques jaunes posées de champ, ne dérogent jamais à la propreté la plus minutieuse; les maisons, construites en briques rouges, n'ont guère que deux ou trois étages, et n'abritent, pour la plupart, qu'un seul ménage; aucune de ces maisons, chargées d'ornements blancs et coiffées de pignons découpés de différentes manières, ne ressemble à ses voisines. Quelques-unes laissent apercevoir, au rez-de-chaussée, des espèces de boutiques ou plutôt de magasins; les autres s'enorgueillissent d'une porte bâtarde, ornée de cuivres luisants, vers laquelle on monte par quelques marches de marbre, toujours humides, grâce aux caresses assidues de l'éponge et du balai. Parfois de petites grilles ou des pilastres peints en noir, comme ceux que l'on voit dans nos cimetières, protégent les trottoirs qui bordent ces demeures aristocratiques; car, dans les rues de Hollande, le trottoir n'est pas établi pour la commodité des piétons; bien au contraire: s'il n'est point clos, il est insidieux, et, par de brusques différences de niveau, par des caniveaux profonds, il menace incessamment le cou des étrangers qui se hasarderaient à le souiller par le contact de leur chaussure.

En effet, quiconque peut salir le domicile doit être considéré comme un ennemi par les ménagères hollandaises; pour elles, le bonheur idéal serait sans doute d'avoir une maison où personne n'entrerait jamais. Non contentes de laver, de brosser, de polir chaque jour les trottoirs, les escaliers, les parquets, les vitres, les ferrures et les cuivres, les servantes font encore, chaque semaine, le nettoyage général. Ce jour-là, les murailles mêmes sont lavées; de grosses filles, armées de pompes, lancent jusqu'au toit des jets d'eau formidables; et malheur au passant distrait qui ne se tient pas à une distance respectueuse. Une jeune Hollandaise, à qui on parlait des maisons de Paris, élevées jusqu'au sixième étage, n'était frappée pendant ce récit que d'une seule idée, et s'écriait d'un air effaré: « Comment donc lave-t-on les fenêtres? »

A peine peut-on faire quelques pas, dans les étranges rues d'Utrecht, sans rencontrer des canaux, où l'étrangeté devient bien plus grande encore. Le voyageur qui les contemple, le soir, du haut des quais ou des ponts élevés, s'étonne de voir, au-dessous de lui, des deux côtés de la berge, presque autant de portes et de fenêtres éclairées qu'il y en a dans les maisons au-dessus des quais: c'est que, sous la voie publique, s'étendent de véritables cryptes, qui servent de magasins et même d'habitations. Les lumières qui tremblent dans l'eau, les grandes masses noires des bateaux immobiles, entre lesquels glissent quelques fanaux silencieux; les silhouettes des mâts sans nombre, qui dépassent les ponts lointains et gibbeux, les

pignons des maisons blanchissant au clair de lune, tout contribue à donner à cette scène un aspect fantasmagorique. Mais que sera-ce si vous arrivez, à l'aventure, du côté du Dôme, comme on nomme la cathédrale; là, plus de lumières, plus de passants, plus de bruit. De petites maisons brunes s'effacent, à droite et à gauche, en présence d'une tour carrée, sombre amoncellement de briques, qui semble se dresser jusqu'au zénith, et sur les flancs duquel se suspendent quelquefois des brouillards, comme des nuages aux croupes des montagnes (1). De ce faîte sacré, un carillon gracieux laisse tomber d'heure en heure, sur la ville endormie, ses ondes sonores. Ce clocher est séparé du Dôme par une grande place. Si vous vous enfoncez hardiment sous l'ogive obscure dont il est percé à sa base, la vieille église, éclairée par les rayons de la lune, vous apparaîtra dans le lointain, comme un des plus magnifiques exemplaires de l'art gothique.

Cette séparation entre le clocher et l'église n'est point ici, comme en Italie, le fait des hommes et le résultat d'un usage. De même qu'en France, l'église et le clocher étaient originairement unis de la manière la plus intime; mais, au mois d'août 1674, un ouragan, comme il ne peut y en avoir que dans ces plaines sans abri et sans limites, s'abattit sur les flancs de l'église et renversa toute la nef. La tour, bâtie en 1321, le transept et le chevet de l'église résistèrent seuls et subsistent encore dans leur entier.

En plein jour, la scène est différente: les canaux intéressent, alors, par le mouvement prodigieux dont ils deviennent le théâtre. Sur leurs eaux profondes et fangeuses, les gros bateaux pontés et mâtés, les barques remplies de pommes et de poisson, les petites galiotes destinées aux voyageurs de la dernière classe, se croisent incessamment et se glissent dans des espaces si resserrés, qu'on ne comprend pas l'absence d'accidents. Les berges sont couvertes d'une fourmilière de travailleurs, tandis que sur les ponts, sur les quais, passent en foule de petites charrettes traînées par deux ou trois gros dogues, et menant au marché les excellents légumes que produit le sol sablonneux de la Hollande. Quelquefois, les chiens sont placés sous une grande brouette, entre les bras de laquelle une puissante fille est attelée par des sangles qui se croisent sur ses épaules.

Utrecht était jadis une place forte et la métropole d'un évêque souverain. Depuis que cette ville des velours n'a plus l'honneur d'être capitale, ses remparts, devenus inutiles, ont été abattus et transformés en promenades. Nos parcs les mieux dessinés n'ont rien d'aussi charmant que les alentours de la porte de Zeyest. Là, des arbres comme n'en fournissent point les environs de Paris se mirent dans une rivière claire et profonde, sur laquelle des cygnes apprivoisés voguent en troupes, et que traverse un bac élégant; là, de gracieux mouvements de terrain laissent voir avec avantage une superbe fabrique, une maison élégante, assises dans une île et entourées d'arbustes et de fleurs. C'est justement le théâtre convenable pour y placer une élégante idylle. Malheureusement, les personnages qui passent sur la scène ne sont pas fort intéressants. Les *dames* et les *messieurs* ressemblent à des *messieurs* et à des *dames* de province, en redingotes noires, en jupes bouffantes. Les *hommes* n'ont rien de plus caractéristique; quant aux *femmes*, presque toutes portent, sur un jupon de couleur parfaitement plat, une grande camisole d'une nuance blanchâtre, le tout surmonté d'une espèce de béguin blanc. Ce costume n'a, comme on le voit, d'autre mérite que celui d'être national.

Ce n'est pas le tout que de s'amuser à contempler des tableaux nouveaux et bizarres, il faut encore songer à s'instruire; ou plutôt, pour donner à la vue des lieux étrangers que l'on parcourt tout l'intérêt qu'ils comportent, pour en rapporter des souvenirs aussi intéressants que durables, il faut se représenter, par la pensée, les tragédies, les comédies, les drames qui se sont joués, de tout temps, sur le théâtre des intérêts et des vanités humaines. Voici donc le véritable moment d'ouvrir un petit cours d'histoire.

La Hollande, nommée par Jules-César île des Bataves, était alors encore plus noyée sous les eaux qu'elle ne l'est aujourd'hui. Cependant elle ne put échapper à la domination romaine, et Civilis tenta vainement d'affranchir ses compatriotes, l'an 70 de Jésus-Christ. Les tribus bataves subirent ensuite le joug des Francs. Charlemagne, ce rude convertisseur, leur imposa le christianisme; mais, après sa mort, elles se révoltèrent, et les Pays-Bas furent partagés en un grand nombre de duchés, de comtés et de seigneuries. Ainsi, nous trouvons des comtes de Hollande, en 863, puis des ducs de Gueldre, des seigneurs de Frise, des évêques d'Utrecht, etc.

En 1438, Philippe de Bourgogne se fit céder la Hollande par sa cousine, Jacqueline de Bavière. Cinquante ans plus tard, Philippe le Beau, qui ne mérite guère d'être remarqué que par son épithète, ayant hérité des Pays-Bas, épousa Jeanne, fille de Ferdinand et d'Isabelle, souverains d'Espagne. De ce mariage naquit à Gand, le 4 février 1500, un fils qui devait bientôt rêver la monarchie universelle.

A la mort de Philippe le Beau, en 1506, ce fils hérita des Pays-Bas. En 1516, du vivant de sa mère, il devint roi d'Espagne. En 1519, après la mort de Maximilien, son aïeul, il fut élu empereur de Germanie, sous le nom de Charles V, devenu pour nous Charles-Quint.

Né et élevé dans les Pays-Bas, Charles-Quint conserva toujours de l'affection pour ses concitoyens, dont le caractère grave et ferme sympathisait avec le sien. Il se fit un devoir de respecter leurs coutumes et leurs antiques franchises.

Cependant Luther apparaissait dans le monde, comme une comète ardente, présage de troubles et de malheurs. Dès l'année 1523, la réforme envahit la Hollande. Le 13 avril 1550, l'empereur rendit à Bruxelles un édit qui interdisait, sous peine de mort et de confiscation des biens, d'acheter, de vendre ou de conserver aucun livre des prétendus réformateurs; de tenir des assemblées secrètes, de discuter les saintes Écritures, et de parler contre le culte de la Vierge et des saints. Les délateurs étaient appelés au partage des biens de leurs victimes. En quelques années, plus de quarante mille personnes périrent pour les nouvelles croyances.

Le 25 octobre 1555, les états généraux des Pays-Bas étaient réunis à Bruxelles, par les ordres de Charles-Quint. L'empereur entra dans la salle, appuyé affectueusement sur l'épaule du jeune prince d'Orange, Guillaume de Nassau, gouverneur des provinces de Hollande, de Zélande, d'Utrecht, etc.; puis, en présence du roi de Bohême, du duc de Savoie, des reines douairières de France et de Hongrie, de la duchesse de Lorraine et d'un grand nombre d'autres personnages notables, il déclara que son in-

(1) Le *Guide-Richard* donne gravement à cette tour neuf cent soixante-neuf mètres de haut. Suivant le gardien, elle aurait cent mètres, ce qui est déjà assez joli, car les tours de Notre-Dame, à Paris, n'ont que soixante-six mètres.

tention était de renoncer à la souveraine puissance, et se démit, en faveur de son fils Philippe, de ses souverainetés des Pays-Bas et de Bourgogne.

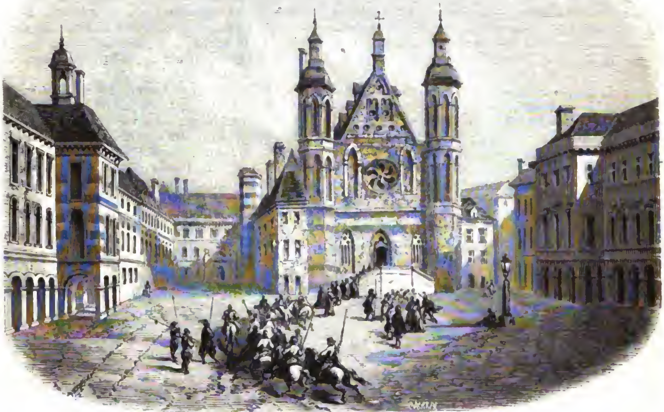
Philippe II avait alors vingt huit ans. Son caractère hautain, sombre, cruel et fanatique, ne tarda pas à se révéler. Les Pays-Bas, habitués à jouir d'une liberté très-réelle et très-étendue, refusaient de se soumettre au despotisme espagnol. Le tableau de la société hollandaise, considérée au point de vu politique, a été fait de main de maître par M. de Parieu, dans un remarquable travail sur les frères de Witt.

« La manière d'être de Genève peut donner une idée approximative de ce qu'étaient les villes de Hollande. Leur administration intérieure était composée d'un sénat; d'un, deux, trois ou quatre bourgmestres; d'un certain nombre d'échevins ou *shérifs*, exerçant le pouvoir judiciaire; d'un *schout* ou bailli, qui représentait l'autorité du comte. Les bourgmestres et les shérifs étaient nommés par le grand Conseil de la ville.

« Les états des Provinces-Unies n'avaient guère de fonctionnaires propres, si ce n'est un secrétaire et un pensionnaire : toutefois l'influence de ceux-ci était considérable. »

On comprend aisément que des peuples aussi puissamment constitués ne fussent pas disposés à plier sous le joug d'un prince étranger. Ils étaient fortifiés, dans leurs idées d'indépendance, par une noblesse éclairée et patriote, à la tête de laquelle se montraient les princes de Nassau.

La maison de Nassau est une des plus anciennes et des plus considérables d'Allemagne. Elle acquit, par mariage, il y a plusieurs siècles, les pays de Gueldre et de Zutphen, ainsi que la ville de Bréda et d'autres biens considérables dans les Pays-Bas. Elle obtint, de la même manière, la principauté d'Orange, dans le Dauphiné; et quoique Louis XIV ait réuni cette principauté à la France, en 1702, les membres de la branche de Nassau qui règne aujourd'hui en Hollande continuent à donner à l'héritier présomptif de la couronne le titre de prince d'Orange, illustré par Guillaume le Taciturne.



Palais des États généraux, à la Haye Dessin de J. Worms et de A. de Bar, d'après le voyage en Hollande d'E. Texier, édit. Morizot.

L'histoire de ce grand homme a été racontée dans le *Musée des Familles* (1). Nous ne reviendrons donc pas ici sur sa longue lutte avec Philippe II, sur les Gueux de terre et de mer, sur le *tribunal de sang* du duc d'Albe, etc.

Nous rappellerons seulement que la guerre commença avec l'année 1568 et qu'elle ne finit que le 23 janvier 1579.

Ce jour-là, les députés des provinces septentrionales, réunis à Utrecht, y signèrent la convention si célèbre dans l'histoire sous le nom d'*Union d'Utrecht*. Cette convention stipulait une alliance perpétuelle entre les contractants, sans préjudice des droits, priviléges et libertés de chacune des provinces et des villes, etc. Les provinces de l'Union adoptèrent pour armes sept flèches liées ensemble, avec cette devise, tirée de Salluste : *Concordiâ res parvæ crescunt, discordiâ maximæ dilabuntur.*

Tel est l'acte fameux par lequel furent posées les bases fondamentales de l'affranchissement des Provinces-Unies. Les provinces qui le conclurent étaient celles de Hollande, de Zélande, de Frise, d'Over-Yssel, de Gueldre, d'Utrecht et de Groningue.

(1) Voyez sa notice et son portrait, t. XXIV, p. 225.

Nous autres Français, avec l'ignorante outrecuidance qui nous caractérise, nous ne savons guère ce que c'est que l'Over-Yssel, le Groningue, la Zélande et la Frise. Nous nous imaginons vaguement ces provinces comme des pays fort peu civilisés aujourd'hui, et tout à fait sauvages autrefois. D'ailleurs, cette dédaigneuse légèreté nous semble toute naturelle chez des gens, qui, comme nous, font remonter leurs annales jusqu'à Clodion le Chevelu. — Oui-dà, messieurs les Français, plus ou moins chevelus ! c'est bien à vous de parler d'annales ! Apprenez que les annales de la Frise commencent ainsi :

« Princes de Frise :

« I. Frison, premier prince de Frise, y vint de l'Asie, « 313 ans avant la naissance du Sauveur, du temps d'A- « lexandre le Grand, sous lequel il avait servi. Il donna



Types et costumes de Schéveningue, 2e plan à droite, habitants de Marken. Dessin de J. Worms.

« son nom à toute la Frise, bâtit la ville oe Staveren, et « mourut 245 ans avant J.-C.

« II. Adel succéda à son père, et mourut l'an 151 « avant J.-C.

« III. Ubbo mourut l'an 71 avant J.-C. On le tient « pour fondateur de la ville de Cologne, qu'on nomme « pour cette raison : *Colonia Ubiorum*. »

J'en passe, et des plus ennuyeux.

L'empereur Charlemagne, ayant conquis la Frise, l'érigea en province libre, en 802, et lui donna des *podestà* ou gouverneurs. Ces *podestà*, nommés ensuite par les empereurs d'Allemagne, gouvernèrent la Frise jusqu'au commencement du seizième siècle, époque à laquelle le dernier d'entre eux céda ses droits à Charles, archiduc d'Autriche, duc de Bourgogne, pour la somme de cent mille florins d'or.

Louis XIV se rendit maître de la province et de la ville d'Utrecht en juin 1672, ce qui donna lieu de faire les vers suivants (si toutefois cela mérite le nom de vers) :

Il prend en un jour la Lorraine,
La Bourgogne en une semaine
Et la Hollande en un mois;
S'il fait la guerre un an, quels seront ses exploits?

Pour en finir avec les souvenirs historiques qui se rattachent à Utrecht, il faut encore mentionner que le célèbre traité qui rendit la paix à l'Europe, après la guerre de la succession d'Espagne, fut signé dans ses murs.

Si l'on sort de la ville par la charmante porte de Zeyest, on arrive, après deux heures de marche, au village de ce nom. La campagne est délicieuse; la vue s'étend au loin sur des canaux, sur des prairies; mais cet aspect général et un peu monotone de toute la Hollande est diversifié par des jardins remplis de fleurs et par quelques bouquets de bois. Le long de la route s'élèvent de petites maisons coquettes, proprettes, marquées du cachet hollandais et couvertes d'inscriptions et de devises.

Zeyest est le siége d'une communauté de frères moraves, que l'on appelle aussi hernutes et quakers d'Allemagne. Ces sectaires tirent leur origine des anciens hussites, qui refusèrent d'accepter les décisions du Concile de Bâle, en 1433. Ils ont quelques affinités avec les Vaudois et les piétistes, et prétendent reproduire l'antique fraternité des premiers chrétiens. Ils occupent une sorte de phalanstère religieux, où les artisans fabriquent et vendent, à prix fixe, des marchandises de tous genres. Leurs bâtiments, vastes et beaux, habités par eux seuls, sont divisés en quartiers distincts pour les garçons, les filles, les veufs et les veuves. Les gens mariés ont leur demeure particulière. Le trésor commun est considérable; il se forme par des contributions, soi-disant volontaires. Les frères moraves sont gouvernés par des *anciens*, mais dans les limites de certaines règles invariables, et sans être soumis à des peines plus grandes que l'excommunication ou l'exclusion de la société. C'est pour eux une sorte de honte que de vivre dans le célibat; mais un frère de l'Union ne peut épouser qu'une sœur de l'Union. Leurs assemblées religieuses sont à peu près semblables à celles des luthériens; on y chante des hymnes, on y lit la Bible, on y écoute des sermons. Quand les ministres donnent la cène, ils sont revêtus d'une longue robe blanche, ceinte d'un ruban rouge; leur tête est couverte d'un bonnet violet. La simplicité des habillements, comme l'austérité des mœurs, sont obligatoires chez les moraves. Les femmes se distinguent par la couleur des rubans de leur bonnet; les filles, suivant leur âge, portent la couleur rose ou aurore; les femmes mariées, le bleu céleste; les veuves, le blanc, qu'elles gardent jusqu'à la mort. Il y a dans la communauté des classes de garçons et de filles, où l'on admet des pensionnaires externes, qui n'appartiennent point pour cela à la secte. Enfin, malgré les théories égalitaires des hernutes, il existe entre eux des différences de fortune, qui permettent à quelques-uns d'avoir des chevaux, des voitures, sans toutefois qu'ils soient autorisés à étaler un trop grand faste.

Dans les provinces septentrionales de la Drenthe, de la Frise et de l'Over-Yssel, s'élèvent des communautés d'un autre genre, mais qui ont été également formées et sont encore actuellement régies par des idées de bienfaisance toute chrétienne : nous voulons parler des colonies agricoles, établies dans des landes tourbeuses, pour donner du travail et du pain à des orphelins, à des enfants trouvés, à des pauvres, à des mendiants. Les colonies néerlandaises, au nombre de huit, occupent une superficie de près de six mille hectares de terrain, estimés à plus de quatre millions de francs; elles nourrissent une population d'environ douze mille habitants, et leur budget annuel représente un mouvement de cinq à six millions. Ces établissements méritent une étude spéciale. On se bornera ici à dire qu'ils ont été fondés, en 1818, par une Société de bienfaisance, sous le patronage du prince Frédérick des Pays-Bas. Ils ont rendu deux immenses services sociaux, en délivrant la Hollande de la mendicité, cette plaie honteuse de notre civilisation, et en livrant à la culture des terres jusqu'alors improductives. En chiffrant la dépense et le produit de cette œuvre sublime, on a pu exprimer des doutes sur la bonté de l'*affaire;* en examinant ses résultats moraux, on doit admirer et applaudir les hommes qui s'y sont consacrés, et en tête desquels il faut placer le général Van den Bosch.

II.

Le bateau volant. — Amsterdam. — Trois cents ponts. — Curieuse stratégie. — Une forêt à l'envers. — Le palais royal. — Les églises. — Le vieil hôtel. — Les chinoiseries. — Les juifs de Rembrandt. — La maison aux tripes. — Gérard Dou. — Rembrandt. — Van der Helst. — *Le Mercurius.* — Une kermesse. — La cabane du czar Pierre. — Le village fantastique. — Un empereur éconduit. — Les excès de la propreté.

Autrefois on se rendait d'Utrecht à Amsterdam par un canal bordé de belles maisons de campagne, de jardins anglais, de champs de tulipes et de jacinthes. Le bateau volant (comme on l'appelait parce qu'il était traîné par un cheval allant au petit trot) mettait cinq ou six heures à faire ce trajet : aujourd'hui, le chemin de fer vous emporte en cinquante-cinq minutes, sans vous laisser distinguer autre chose que des prés verts, des maisonnettes de briques et des moulins de formes variées. Mais peut-être ne faut-il pas trop regretter la vue dont on jouissait de la galiote : cinq ou six heures de jacinthes et de tulipes, c'est beaucoup; et, quant aux jardins anglais, ils étaient sans doute un peu chinois, c'est-à-dire décorés de petites rocailles, d'arbres taillés en jeu de quilles et de bonshommes en terre cuite et peinte.

On pourrait dire qu'Utrecht est la Chaussée-d'Antin de la Hollande, la Haye son faubourg Saint-Germain, Leyde son quartier Latin, tandis qu'Amsterdam et Rotterdam seraient les quartiers Saint-Martin et Saint-Denis. Effectivement, lorsqu'on arrive à Amsterdam, on est frappé tout d'abord de l'activité laborieuse qui s'y déploie. Non-seulement les canaux sont chargés de bateaux toujours en mouvement, ce qui oblige de dresser à chaque instant les trois cents ponts-levis qui facilitent, ou plutôt qui retardent la circulation des piétons; mais encore les rues, longues et étroites, sont remplies de monde, au point de rendre ladite circulation très-problématique; mais qu'importent les piétons, pourvu que les bateaux voguent à leur aise! Évidemment le pavé n'est ici que l'accessoire du canal; ce qui le prouve, c'est que, dans toute la ville, de larges canaux alternent sans cesse avec des rues étroites, et qu'en tournant le dos au golfe de l'Ye, on peut voir la fin des rues, jamais la fin des canaux. Pourtant, chose étonnante, dans cette cité aquatique il y a quelques omnibus, beaucoup de voitures à quatre roues, nommées *Vigilantes*, et point de gondoles! C'est un véritable contre-sens.

Jadis, à cause du peu de fermeté des chaussées, qui sont assises sur un marécage, il n'était permis qu'aux grands seigneurs et aux médecins d'avoir des carrosses; le vulgaire se servait d'espèces de traîneaux; aujourd'hui, il y a des carrosses *omnibus*, mais les traîneaux s'emploient encore pour transporter les marchandises.

Tout le monde sait, et pourtant il est impossible de ne pas redire qu'Amsterdam tire son nom du mot *dam*, qui, en hollandais, signifie *digue*, et de la rivière d'Amstel, à l'embouchure de laquelle la ville est bâtie. L'Amstel est une véritable rivière hollandaise; c'est-à-dire qu'elle prend sa source dans une plaine, coule à travers des marécages et se perd dans le golfe de l'Ye, qui n'est qu'un grand marais. Il est inutile d'ajouter qu'elle est parfaitement canalisée, et, par conséquent, réduite à l'état de domesticité et de torpeur la plus absolue.

La capitale des Pays-Bas n'a pas été promue à ce grade par droit d'ancienneté. A la place qu'elle occupe, il ne se trouvait encore, en 1204, qu'un petit château et quelques cabanes de pêcheurs, quoique, dès cette époque, les villes d'Alkmaar, de Harlem, de Leyde, de Dordrecht, etc., fussent déjà florissantes. Peu à peu le village s'accrut, et l'on commença à bâtir de véritables maisons sur pilotis. En 1482, Amsterdam était devenu assez considérable pour qu'on jugeât nécessaire de l'entourer d'un mur de briques. Malgré cette muraille, pendant une nuit sombre de l'année 1525, six cents anabaptistes, sectaires du fameux Jean de Leyde, s'introduisirent dans la ville, pénétrèrent jusqu'au marché et attaquèrent l'hôtel de ville. Les citoyens, réveillés en sursaut, se rassemblent, barricadent les avenues du marché avec des sacs de laine et de houblon (que seraient-ils devenus, s'ils avaient bu du vin?) et enferment ainsi les assaillants dans la plus moelleuse de toutes les circonvallations connues. Quand le jour parut, les bourgeois découvrirent le petit nombre de leurs ennemis, et, prenant courage, les massacrèrent bravement.

Dix ans après, un nouveau tumulte fut excité par des fanatiques de la même secte. Ceux-là, hommes et femmes, parcoururent les rues en poussant des cris effroyables, et se jetèrent aussi sur l'hôtel de ville. Par une tactique toute nouvelle, et qui, ayant eu peu de succès, eut peu d'imitateurs, ils avaient adopté un costume absolument primitif, ou, pour parler plus exactement, l'absence de tout costume. Le bon chevalier de la Manche paraissait plus raisonnable, lorsqu'il se fourbissait une belle armure de fer-blanc et couvrait son chef d'un solide plat à barbe de cuivre.

Les habitants d'Amsterdam furent les derniers de toute la Hollande à adopter le calvinisme. Il fallut que les états généraux de la province (apparemment au nom de la liberté d'examen) fissent assiéger la ville et contraignissent les bourgeois à renoncer au culte catholique. Depuis lors, Amsterdam est devenu le réceptacle d'une infinité de sectes. Le commerce et la liberté dont on y jouissait d'ailleurs accrurent la population d'une manière prodigieuse. On dut l'agrandir à plusieurs reprises: on finit par l'entourer d'une enceinte bastionnée, ayant la figure d'un demi-cercle, dont les deux extrémités se rattachaient au golfe de l'Ye. Cette enceinte, ayant été démantelée, forme maintenant de belles promenades, qui ont un développement d'environ trois lieues. Des canaux innombrables s'étendent, suivant les quartiers, en cercles concentriques ou bien en damiers, où la voie d'eau alterne avec la voie de terre. Les grands canaux sont bordés de larges quais et de belles constructions; les petits canaux serpentent entre les maisons, dont ils lavent le pied: la solitude tranquille de ceux-ci contraste d'une façon fort pittoresque avec la splendeur et l'activité de ceux-là. Par malheur, toute cette masse d'eau exhale des odeurs infectes, car elle s'écoule difficilement dans le golfe, et depuis des siècles elle sert de dépotoir à toutes les immondices imaginables. Hélas! si les ignominies qui déshonorent nos rues sont soigneusement expulsées des chaussées de la Hollande, elles ont pris refuge dans les canaux.

L'aspect général de la ville d'Amsterdam est à peu près le même que celui d'Utrecht, seulement il y a plus de canaux et plus de mouvement. Les maisons sont, de même, construites en briques, avec des pignons variés: elles reposent sur des pilotis. Les troncs d'arbres ainsi enfoncés en terre se comptent par centaines de mille; c'est une forêt plantée sens dessus dessous. Les véritables monuments sont les digues, les docks, les ponts, les arsenaux. On cite pourtant l'ancien hôtel de ville, devenu le palais du roi des Pays-Bas, et deux églises gothiques, qui portent les noms de *Oudekerke* et de *Nieuwekerke*. Il suffit de posséder autant d'anglais qu'on en apprend au collége ou au couvent, pour reconnaître là: *old church* et *new church* ou *kirk*, comme disent les Ecossais. Cette ressemblance des mots anglais les plus usuels avec les mots hollandais et allemands est très-frappante; ce qui est fâcheux, c'est qu'on ne la découvre guère que quand on sait ce que ces mots signifient; alors seulement on a la satisfaction de reconnaître, ou qu'ils se prononcent de même, quoiqu'ils s'écrivent différemment, ou qu'ils s'écrivent à peu près de même en se prononçant d'une autre manière.

L'hôtel de ville-palais royal est un de ces édifices néo-gréco-romains qui n'attirent guère l'attention que par leur masse. Il fut construit, au milieu du dix-septième siècle, sur quatorze mille mâts ou pilotis, par Jacob van Kampen, fameux architecte, à ce que l'on dit. Au sommet du fronton de la façade postérieure, un acrobate porte sur ses épaules un énorme globe. C'est sans doute un symbole patriotique du génie hollandais. A l'intérieur, on montre aux étrangers plusieurs belles peintures; mais ce qu'on se garde bien de leur faire voir, ce sont les caves de l'édifice, où se trouve une collection de lingots et de monnaies d'or et d'argent, qui ferait honte à la Californie.

Oudekerke, que l'on considère comme la plus ancienne église de la ville, a été reconstruite en partie l'an 1690: elle possède une belle tour, de deux cent quarante pieds de hauteur, une belle horloge et un carillon. Cette phrase est tirée du livre intitulé *les Délices des Pays-Bas*. Nous nous faisons un devoir d'avertir nos lecteurs que la tour en question est du genre de celles dont Victor Hugo a dit: « Depuis environ deux siècles, les architectes flamands se sont imaginé que rien n'était plus beau que des pièces de vaisselle et des ustensiles de cuisine élevés à des proportions gigantesques et titaniques... Ainsi le brave constructeur a pris un bonnet carré de prêtre ou d'avocat; sur ce bonnet carré, il a échafaudé un saladier renversé; sur le fond de ce saladier, devenu plate-forme, il a posé un sucrier; sur le sucrier, une bouteille; sur la bouteille, un soleil emmanché dans le goulot par le rayon inférieur vertical; et enfin, sur le soleil, un coq embroché dans le rayon vertical supérieur. En supposant qu'il ait mis un jour à trouver chacune de ces six idées, il se sera reposé le septième jour. »

Oudekerke est, d'ailleurs, un édifice gothique peu intéressant. Suivant les habitudes du culte protestant, l'intérieur de la vieille église se fait remarquer par sa nudité; cependant on y voit encore avec plaisir des vitraux bien conservés, deux orgues magnifiques et plusieurs mauso-

lées; notamment celui de Wurtz, général hollandais, si drôlement célébré par Boileau dans sa fameuse épître sur le passage du Rhin :

Du fleuve ainsi dompté la déroute éclatante
A Wurtz, jusqu'en son camp, va porter l'épouvante;
Wurtz, l'espoir du pays et l'appui de ses murs,
Wurtz... Ah! quel nom, GRAND ROI! quel Hector que ce Wurtz!
Sans ce terrible nom, mal né pour les oreilles,
Que j'allais, à tes yeux étaler de merveilles!
Bientôt on eût vu Skink, dans mes vers emporté,
De ses fameux remparts démentir la fierté.
Bientôt... Mais Wurtz s'oppose à l'ardeur qui m'anime,
Finissons, il est temps : aussi bien si la rime
Allait mal à propos m'engager dans Arnheim,
Je ne sais, pour sortir, de porte qu'Hildesheim.

Nieuwekerke est d'une architecture plus grandiose, quoique le peu de solidité du terrain ait empêché de donner beaucoup d'élévation au clocher. Ses fondements reposent sur six mille pilotis, et l'on a employé tout le quinzième siècle à la construire; elle forme un beau spécimen de l'art gothique dans le Nord. A l'intérieur, on y admire (style de *Guide*) le tombeau de l'amiral



Église de Nieuwekerke, à Amsterdam. Dessin de A. de Bar, d'après le voyage d'E. Texier, édition Morizot.

Ruyter; celui d'un poëte qui fut l'honneur de la Hollande, et dont le nom s'épèle ainsi : Vondel; deux ou trois autres mausolées; puis une chaire en bois sculpté, qui a coûté soixante mille florins, ce qui la constitue naturellement à l'état de chef-d'œuvre.

L'un des vieux bâtiments les plus curieux d'Amsterdam, en même temps qu'un de ses meilleurs hôtels, s'appelle *Oude Doelen*, et baigne dans l'Amstel la base de ses nombreux corps de logis, bâtis en brique sur pilotis. Il a des pignons, des tourelles, des escaliers tortueux; de vastes chambres, qui suffiraient pour faire un appartement de la Chaussée-d'Antin; de petites fenêtres à petits carreaux et à guillotine; il a, dans ses couloirs sombres, sur de vieux bahuts, de magnifiques potiches chinoises; enfin, il couvre ses tables d'hôte de services en porcelaine blanche et bleue de Batavia, qui feraient honneur à nos maisons les plus aristocratiques, et figureraient avec avantage sur nos étagères.

A propos d'étagères, il semble que la Hollande doive être le pays des chinoiseries et des japonaiseries, s'il est permis de fabriquer ce mot. Il s'y trouve effectivement de fort belles choses en ce genre, mais il faut les payer un prix exorbitant. Au total, dans les boutiques hollandaises, rien n'éblouit des yeux parisiens, si ce n'est de petits vases de porcelaine bleue et blanche, montés en argent et parfaitement ciselés, pour représenter des flacons, des aiguières, des théières, des sucriers. Ce sont les plus charmantes inutilités qu'il soit possible de donner en étrennes, et nos montures en bronze doré n'en approchent point.

Malgré la passion proverbiale des Hollandais pour les fleurs, les serres du jardin des plantes d'Amsterdam sont peu remarquables, et leurs marchés aux fleurs, comparés à ceux de Paris, semblent de grossières paysannes à côté d'élégantes duchesses. Le *Plantaage* forme une promenade ordinaire; le jardin zoologique qui l'avoisine est arrangé avec goût. En se rendant de ce dernier lieu au Musée public, on passe par le quartier des juifs qui, dans cette ville si originale, étale une physionomie plus originale encore. Dans l'intérêt de nos lecteurs, nous croyons ne pouvoir mieux faire que d'emprunter la peinture de ce quartier au *Voyage pittoresque en Hollande et en Belgique*, de M. Edmond Texier. Les descriptions de ce beau livre sont si exactes, les impressions si chaudement colorées, qu'après l'avoir lu, dans son fauteuil, on peut hardiment se vanter d'avoir parcouru les Pays-Pas pendant dix ans.

« Comme dans les villes du moyen âge et dans plusieurs capitales de l'Europe moderne, les juifs occupent un quartier spécial dans la ville. On voit même à l'entrée



Les cinq bourgmestres, tableau de Rembrandt. Dessin de Franck.

de ce quartier une porte garnie de deux grosses tours, qui était jadis soigneusement fermée et barricadée à l'heure du couvre-feu, pour isoler complétement les juifs des chrétiens pendant la nuit. Aujourd'hui la séquestration n'existe plus, mais la séparation continue volontairement entre les deux races.

« Les israélites d'Amsterdam, qui, depuis des siècles, n'ont jamais été inquiétés, grâce à la tolérance religieuse qui est le premier principe du pays, ont crû et se sont multipliés en paix dans ce paisible asile. La partie de la ville qu'ils occupent, et qui compose environ un dixième de sa superficie totale, n'est, suivant la coutume, ni la plus propre ni la mieux odorante, et ce n'est pas le moindre symptôme de la fidélité des juifs aux traditions de leurs pères que d'avoir su maintenir la crasse originelle au sein de la capitale de la propreté. Comme dans les *ghetti* d'Italie, comme dans ceux de Londres et de Francfort, vous vous trouverez ici jeté au milieu d'un labyrinthe de ruelles inextricables, où grouille toute une population dont vous ne reconnaîtrez les originaux que dans

les eaux-fortes de Callot et de Rembrandt. Nez crochus, cheveux crépus, barbes bifurquées, haillons luisants de crasse, voilà pour les hommes ; beautés étranges ou laideurs hyperboliques, voilà pour les femmes ; quant aux enfants demi-nus que l'on voit sauteler à travers les mille immondices des rues et des maisons, ils ont des physionomies si étranges et si exotiques, la peau qui les habille est d'un ton si fuligineux, les lambeaux qui sont censés les vêtir s'écartent tellement des traditions de tout costume connu, que, sauf le fond un peu trop européen sur lequel ils se détachent, on pourrait se croire au milieu d'une horde de jeunes Bédouins, Malais ou Cingalais ; ou plutôt l'enfant juif d'Amsterdam ne peut se comparer qu'à lui-même et dépasse de beaucoup, par son aspect inculte et sauvage, le galbe, déjà fort étrange, des auteurs de ses jours.

« Dans ce quartier, les boutiques, il faudrait dire les échoppes, recèlent tout un monde de denrées étranges, d'objets problématiques, de marchandises insensées. Il faut de toute nécessité que le secret de la transmutation soit connu des enfants d'Israël, pour qu'ils trouvent moyen de faire de l'or avec ce tas de nippes avariées, de débris de vieux cuirs, de vieux linges, d'immondices de toutes sortes, que, chez nous, le chiffonnier ne daignerait pas ramasser. Là, tout se passe avec une simplicité digne de l'âge d'or. La cuisine se fait en plein air, sur des fourneaux patriarcalement installés dans la rue, et qui mêlent aux odeurs du quartier leur parfum *sui generis* à l'heure du repas. Là, tout le monde trafique de quelqu'un ou de quelque chose, et souvent le juif le plus pelé, le plus sordide, le plus déguenillé, celui qui fait le commerce en apparence le plus infime, est celui dont les caves sont le mieux garnies de ces tonnes d'or dont l'espèce ne se retrouve plus qu'en Hollande, où les portefeuilles rembourrés de papiers multicolores ne les ont pas encore remplacés.

« En dehors de cette tourbe infime, il existe dans le quartier juif une population brillante, civilisée, qui laisse voir le jour à une notable partie des écus que lui rapportent des industries patentes, des commerces avoués.

« Ce sont d'abord les lapidaires. Amsterdam est l'entrepôt du monde entier pour le commerce des diamants, qui viennent tous là pour se faire tailler, témoin l'illustrissime Koo-hi-Noor.

« Puis il va sans dire que de puissantes maisons de change ou de banque appartiennent également à ces fils privilégiés d'Israël, riches habitants de deux ou trois rues spacieuses, bordées d'hôtels qui représentent convenablement l'opulence de leurs propriétaires. On voit souvent aux fenêtres de ces riches demeures des têtes de femmes du plus beau type judaïque, à faire la fortune du bienheureux artiste devant qui elles daigneraient poser. »

Sur un des quais les plus encombrés, les plus bruyants, les plus malpropres (si l'on peut dire que la malpropreté existe en Hollande), s'élève une ancienne maison, nommée *Trippen-Huis*, ce qui, d'après la physionomie du mot, doit signifier *maison aux tripes*. C'est là qu'habite depuis longtemps le Musée royal des Pays-Bas. Comme les autres collections néerlandaises, il ne contient guère que des fruits du terroir ; mais aussi quelle précieuse réunion pour ceux qui ne craignent pas ce fumet de haut goût, et qui crient : A la perruque ! en entendant citer le mot de Louis XIV devant des Téniers: Otez de là ces magots !...

L'art de la peinture, dans le Nord comme dans le Midi, descend de l'art grec, en passant par la fabrique de Byzance. Dès le neuvième siècle, quelques artistes byzantins se réfugièrent sur les bords du Rhin. Cologne la première imita leurs peintures hiératiques, plaquées sur un fond d'or, et qui, loin de copier la nature, cherchaient leur type dans le ciel.

De l'école de Cologne, deux branches également célèbres s'étendent, l'une vers l'ouest, l'autre vers l'est. La première devient l'école allemande, personnifiée par Albert Durer ; la seconde forme l'école flamande et hollandaise, illustrée d'abord par les frères Van Eyck et par Hemling, puis par Pierre-Paul Rubens, par Paul Potter et par Rembrandt.

Si notre main était armée d'un crayon, au lieu d'une plume, nous voudrions vous présenter une douzaine de chefs-d'œuvre tirés du *Trippen-Huis*, mais nous craindrions d'avoir moins de succès en vous en donnant la description ; nous nous bornerons donc à dire que les grands et les petits flamands triomphent là sur toute la ligne ; qu'on y trouve, dignement représentés, les frères Van Eyck, inventeurs de la peinture à l'huile ; Holbein, ce Bâlois devenu presque Anglais ; P.-P. Rubens et ses deux disciples, Jordaens et Van Dick, formant avec lui une divine trinité ; Metzu, l'habile forgeron, qui voulut être un grand peintre pour épouser la fille d'un barbouilleur ; G. Terburg, Miéris, Téniers, Van Ostade, Paul Potter, Govaert-Flink, Karel-Dujardin, Jan Steen, Ruisdaël et mille autres.

On sait que pour bien apprécier Hemling il faut aller à Bruges ; pour Van Eyck, à Gand ; pour Rubens, à Anvers ; de même, c'est à Amsterdam qu'on trouve les chefs-d'œuvre de Gérard Dou, de Rembrandt et surtout de Barthélemy Van der Helst. Ce dernier, qui a vécu de 1613 à 1670, est presque inconnu partout ailleurs.

Gérard Dou, né à Leyde en 1613, et mort en 1680, était fils d'un verrier. Cette profession, considérée en France comme ne dérogeant pas, avait pour but principal la décoration des églises. Gérard Dou reçut ses premières leçons d'un graveur et d'un peintre sur verre. A quinze ans, il entra dans l'atelier de Rembrandt et y travailla jusqu'à dix-huit ans. Pourtant, malgré le génie shakspearien de son maître, il conserva toujours la manière minutieuse et soignée de ses premiers travaux en gravure. Son œuvre est un modèle de patience, aussi bien que de coloris et de vérité. Il broyait lui-même ses couleurs et prenait des soins méticuleux pour éviter toute poussière dans son atelier. Il avoua à un de ses amis qu'il avait mis trois jours pour peindre un manche à balai. La France peut s'enorgueillir de posséder ce balai, car c'est sans doute celui qui resplendit dans le tableau du Louvre que l'on appelle *la Jeune Ménagère*. Toutefois, Amsterdam a la prétention de garder le chef-d'œuvre du genre et de Gérard Dou dans une petite toile nommée *l'École du soir*. Comme le dit spirituellement M. Texier, les héroïnes du tableau sont cinq chandelles allumées, qui se partagent l'intérêt du drame, suivant le plus ou moins d'éclat qu'elles jettent. La *prima candela* ou *protagoniste* se prélasse, au premier plan, dans une lanterne de corne ; la cinquième n'est qu'une comparse, visible seulement quand on la cherche bien, car elle jette à peine une lueur douteuse sur un escalier enfoncé. La combinaison de ces lumières, conçue d'une manière aussi ingénieuse que savante, fait pâmer d'aise les amateurs des petits flamands.

De Rembrandt le Musée d'Amsterdam possède deux œuvres magistrales : l'une qui représente *les Syndics de la corporation des marchands de drap d'Amsterdam*

(gros et puissants personnages, ne badinez pas !); l'autre que l'on appelle *la Ronde de nuit*, quoiqu'il ne soit pas bien certain que la scène soit nocturne. Dans toutes les deux, on voit de bons bourgeois néerlandais, couverts soit du manteau et du feutre noir, soit d'un accoutrement soldatesque, dont la prétention se traduit surtout par la présence d'un plumet et d'un baudrier. Tous ces braves gens, peints de grandeur naturelle, sont si vrais, si ressemblants, que l'on croit regarder un grand stéréoscope.

C'est un mérite du même genre qui signale une vaste composition de Van der Helst : *le Banquet de la garde civique d'Amsterdam.* Les effets de lumière et d'ombre sont moins saisissants que dans les tableaux de Rembrandt; l'ordonnance générale est plus simple et rien ne frappe d'abord l'imagination ; mais plus on considère cette immense réunion de portraits, plus on est émerveillé de l'impression produite par une simplicité de moyens qui n'appartient qu'aux grands maîtres. Le banquet en question ne manque pas d'un certain intérêt historique, car il eut lieu en 1648, pour célébrer le traité de paix de Westphalie, qui mit fin à la guerre de Trente ans, et consacra définitivement l'indépendance des Provinces-Unies. On a dit des portraits rassemblés dans cette gigantesque composition de Van der Helst qu'ils ont atteint un degré de perfection telle qu'on peut aisément reconnaître dans chacun d'eux la condition sociale, le caractère, le tempérament des personnages représentés. C'est une véritable résurrection ou, si l'on veut, un embaumement.

Une toile moins grande, du même auteur, nous montre *les Chefs de la Confrérie des Arbalétriers.* Ce n'est aussi qu'une réunion de portraits, car Van der Helst était, avant tout, portraitiste. Il n'en a pas moins conquis une des premières places parmi les grands flamands.

Il va sans dire qu'Amsterdam possède des chantiers, des bassins, des docks d'un développement considérable. Pour bien jouir de cette vue maritime, il faut se poster au milieu du Nieuwebrug (Pont-Neuf), à l'endroit où l'Amstel, sous le nom provisoire de Damrak, se laisse couler dans l'Ye, par une écluse.

Voyez-vous, sur toutes les murailles environnantes, des affiches où se lit en gros caractères : MERCURIUS. Malgré l'apparence, il ne s'agit point du dieu des voleurs et des marchands, mais d'un bateau à vapeur qui part, de deux heures en deux heures, pour Zaandam (prononcez Sardam). Il y a aujourd'hui kermesse, et le petit village, ordinairement si propret, si tranquille, qui mire dans ses canaux verdâtres ses maisons peintes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, en s'éventant avec ses innombrables moulins, présente, en ce moment, une bruyante répétition de la foire de Saint-Cloud, de sa cohue tapageuse, de ses boutiques, de ses fritures, de ses tambours, de ses bateleurs; seulement, ce pandémonium est rehaussé par des costumes frisons, qui brochent sur le tout.

Suivant l'habitude, c'est la coiffure nationale que les paysannes de la Nord-Hollande conservent avec le plus d'obstination. Quelques-unes portent, de chaque côté de la tête, une espèce de plat à barbe d'argent ou d'or qui peut très-bien servir d'armure défensive contre les horions d'un mari. D'autres, sous des chapeaux semblables à une jonque chinoise, étalent d'énormes pendeloques d'or, qui se balancent sur leurs joues, tandis que trois petits tire-bouchons de faux cheveux s'accrochent sur chaque tempe, de manière à bien constater leur fausseté. Un bandeau d'or complète cet arsenal malencontreux, sous lequel presque toutes les femmes paraissent laides; car elles rachètent rarement par la régularité des traits un teint blafard, une corpulence lourde et molle, une démarche hardie et sans grâce.

Suivez la grande rue du village, traversez le canal, qui vous ouvre une lointaine perspective digne de Canaletto; tournez à gauche dans la ruelle, dont les maisonnettes sont confortablement entourées de jardinets; prenez à droite le sentier bordé d'une haie; et si vous comprenez quelque chose au jargon que votre conducteur regarde comme le français le plus pur, vous en conclurez que le bâtiment de briques, évidemment tout neuf, qu'il vous montre, est la cabane de bois habitée, il y a quelque cent soixante ans, par le czar Pierre Ier, lorsqu'il voulut étudier la construction des navires, en travaillant comme un simple compagnon.

Votre conducteur hollandais n'a pourtant pas tout à fait tort. La cabane de bois, qui fait la richesse et l'orgueil de Zaandam, est bien réellement là, mais elle a été recouverte d'une maison moderne, et, pour la voir, il faut pénétrer dans sa boîte gigantesque ; alors seulement, en examinant les durs escabeaux de chêne où s'asseyait le souverain de toutes les Russies, en contemplant l'espèce de coffre de bois qui lui servait de lit, on comprend mieux la force de volonté et de persévérance dont il était capable et qui lui a servi à régénérer son pays, et l'on s'étonne qu'un si petit espace ait pu contenir un si grand homme.

A tort ou à raison, les touristes qui vont à Zaandam ont l'habitude de comprendre dans la même excursion Broek, village d'opéra-comique où la propreté nationale est poussée jusqu'à la manie, réunion de villas bizarres où cinq cents millionnaires exagèrent jusqu'au ridicule tout ce qui caractérise les habitations hollandaises. Dès l'abord, on s'aperçoit qu'il ne s'agit pas d'un pays sérieux, en lisant des placards qui interdisent l'entrée du village non-seulement aux voitures, mais à toutes bêtes portées sur quatre pattes. Les rues, pavées de briques et de dalles de pierre, arrangées avec symétrie, sont bordées d'une espèce de trottoir en mosaïque; seulement, comme les trottoirs sont inutiles, là où la chaussée n'est elle-même qu'un trottoir, cette mosaïque est enfermée par une balustrade de fer à pommes de cuivre. On raconte que si le vent apporte dans les rues quelques feuilles desséchées, un domestique sort aussitôt pour les ramasser une à une; et qu'on a vu un bon bourgeois, fumant à sa fenêtre, se servir avec beaucoup d'adresse d'un crachoir qu'il avait fait placer dans la rue, au-dessous de lui.

Les maisons sont dignes du pavé. Là, fleurit dans toute sa pompe le style indico-japonaiso-rococo. Les murailles sont peintes de couleurs éclatantes, les portes garnies d'ornements en cuivre luisant, les toitures retroussées à la chinoise et couvertes de tuiles vernissées. Chacun de ces petits palais a deux portes : l'une, à un seul battant, servant aux usages journaliers de la vie; l'autre, à deux battants, s'ouvrant seulement dans les occasions solennelles pour la naissance, le mariage ou la mort d'un des membres de la famille. Singulière coutume, qui doit agir bien fortement sur les esprits, par le contraste des souvenirs joyeux lors des cérémonies tristes, par la mémoire des douleurs les plus poignantes dans les circonstances qui appellent le bonheur. Il n'y a que des imaginations du Nord qui puissent se complaire dans une semblable galvanisation.

Autour de ces maisons prétentieuses, se contournent des jardinets, copiés sur les éventails chinois. Des grottes, des cascades, des kiosques, des pagodes, des ponts im-

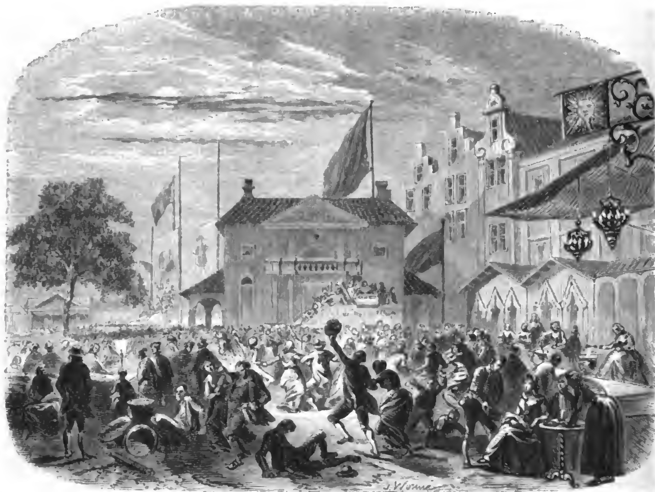
praticables les décorent; des chimères, des monstres de faïence, des statues peintes et quelquefois revêtues d'habits en étoffe, paraissent en être les seuls habitants. Aucune allée n'est droite, aucun arbre n'étend librement son feuillage; les fleurs même ont quelque chose de maniéré, et ne peuvent être belles qu'à la condition d'être rares et coûteuses.

Lorsque tant de recherche existe à l'extérieur, on comprend aisément quel doit être le luxe des appartements. Les parquets sont formés de bois exotiques, les meubles de vieux laque, les tentures de soie brodée; partout s'étalent les tableaux, les porcelaines, les curiosités les plus précieuses et surtout les plus étranges.

Il est naturel que ces fastueuses demeures ne s'ouvrent pas à tout venant; mais, s'il faut en croire les *on dit*, leur seuil inhospitalier serait plus difficile à franchir que les portes mêmes du paradis. Sur ce sujet, laissons parler M. Texier :

« L'empereur Joseph II, faute d'autre recommandation que son nom et son rang, ne put se faire admettre nulle part. Ce souverain avait dépêché un de ses aides de camp vers le propriétaire d'une des habitations les plus considérables du bourg. L'aide de camp avait été tout d'abord péremptoirement refusé.

« — Songez à ce que vous faites, disait-il au propriétaire récalcitrant, il n'est ni bon, ni honorable, ni même « prudent de refuser la visite dont un empereur daigne « vous honorer! »



Une kermesse en Hollande. Dessin de J. Worms, d'après le voyage d'E. Texier, édition Morizot.

« — Je ne connais pas votre empereur, repondit celui-ci, et, fût-ce le bourgmestre d'Amsterdam en personne, je ne reçois pas les gens que je ne connais pas. »

Les empereurs Alexandre et Napoléon furent plus heureux, mais ils ne purent s'exempter d'un cérémonial auquel sont soumis tous les mortels qui pénètrent dans ces demeures fortunées : ils durent revêtir, par-dessus leurs bottes impériales, des chaussons de laine, destinés à préserver de tout contact impur le lustre immaculé des parquets.

Auprès de ces nids de nababs, se trouvent quelques fermes où l'on fabrique d'excellent fromage. Soit que les fromagers possèdent également des millions, soit que l'exemple, tout-puissant sur l'homme, les entraîne à faire des sacrifices exorbitants, leurs vaches sont traitées avec un luxe presque asiatique. Le pavé des étables est en briques, toujours soigneusement lavées; les *box*, en planches de sapin parfaitement polies; les mangeoires, en bois admirablement peint. Quant aux vaches elles-mêmes, elles sont coquettement nettoyées, bouchonnées, peignées, et, de peur que leur queue indiscrète ne salisse leur robe brillante, on a soin de la leur relever et de l'attacher à un clou, fixé à cet effet dans le plafond. A quels excès peut conduire le culte de la propreté!

Nous avouons cependant avec regret que, comme dans beaucoup d'autres endroits, les particularités qui jadis distinguaient Broek vont rapidement en s'effaçant.

P. GROLIER.

(La suite au prochain numéro.)

LE CHANTEUR DES PYRÉNÉES.

HISTOIRE DE JÉLYOTTE, LE ROI DE L'OPÉRA.



Pierrou et Lirotte, écoutés par Despourrins et Mme de Navailles. Dessin de V. Foulquier.

I. Les petits bergers de la Séoube. Matinée des montagnes. Une chanson de Despourrins. Le chevalier d'Acous et la duchesse de Navailles. Le grand seigneur et le montagnard. L'enfant de chœur. Lirotte. Guilhem le chevrier. L'église de Bétharram. Le pèlerinage du 15 août. Au village de l'Estelle. La légende du *Beau Rameau*. Le calvaire de Bétharram. Les neuf chapelles. L'offrande. Jelyotte à Toulouse. La chapelle de Saint-Sernin.

Le printemps de 1722 avait refleuri les bords de l'Aïssette, petite rivière qui roule son filet d'argent à gauche de la route de Pau à Oloron. Un doux soleil, celui des Pyrénées, riait sur l'herbe éblouissante comme un tapis des Gobelins et marquetée de boutons d'or, de bluets et de primevères. Quoique les vapeurs azurées qui voilent la campagne après l'aube eussent disparu depuis quelque temps, chassées par la brise vers les bois de Bédat de Sus, on ne voyait que deux troupeaux dans la prairie, et sur les rives de l'Aïssette que deux bergers pour les garder : une petite fille d'une douzaine d'années, et un garçon à peu près du même âge.

L'un et l'autre avaient cette physionomie calme et douce qui distingue nos montagnards. Fraîche comme le muscadet, la petite fille était charmante avec ses dents blanches, ses joues roses, ses yeux d'un bleu vif et ses grands cheveux noirs, cachés à demi par le capulet ; et le jeune garçon, bien que l'ensemble de ses traits fût assez ordinaire, inspirait la sympathie à première vue par son air *amistous* (1), comme on dit dans le pays, et sa figure bonne et souriante.

Tous les deux pauvrement vêtus, elle d'un jupon blanc et du capulet rouge, lui de la veste écarlate et de la culotte de serge des pasteurs d'Ossau, ils étaient assis, jambes et pieds nus, sous un saule en fleur où gazouillait sur leur tête un essaim de mésanges, et paraissaient plus heureux et de meilleur appétit, certes, que les riches seigneurs de Sus ou de Navailles.

Leur déjeuner frugal, qui se composait d'un morceau de pain de maïs, jaune comme l'or, et de laitage, achevé, ils se regardèrent en riant ; puis, au bout de quelques minutes de silence :

— Pierrou, dit la petite fille, chante !

— Tu le veux, Lirotte ?

— Oh ! oui, dit naïvement celle-ci, dont l'œil noir semblait briller d'avance de plaisir.

Le petit berger se leva, mit son béret blanc sur l'oreille d'un air de fierté enfantine, et entonna les couplets suivants, chef-d'œuvre du dialecte béarnais, le plus musical de la terre.

Au mounde nou y a nad pastou
  Ta malhurous coum you !
Yamey à res nat créderé ;
You nou counechi nad plasé
Despuch lou malhur ey entrat
  Dehens lou me cledat !

Au monde il n'y a aucun pasteur
Aussi malheureux que moi !
Plus jamais à rien je ne croirai.
Car je ne connais plus de plaisir
Depuis que le malheur est entré
Dans les claies de mon parc.

Lou ceu be sere debertit
A da m'estat flourit.
Aou miey de ma prousperitat
Ue agnere abi dens lou cledat :
L'arrai deu sou que sèscoune
  Quoan ére pareche.

Le ciel s'était complu
A me faire un sort fleuri.
Dans ce temps de bonheur,
J'avais une agnelette dans mon parc,
Si belle que le soleil se cachait
Aussitôt qu'elle avait paru.

Nou mancabi d'aur ni d'argen
  Béri doun you counten !
L'agnerete, deu sou coustat
Que matmabe : diu ! deu me hat !
Tous mouns plases è mas gauyous
  Cambiats soun en doulous !

Je ne manquais ni d'or ni d'argent
Que j'étais donc content !
L'agnelette, de son côté,
N'aimait que moi : oh ! Dieux !
Tous mes plaisirs et toutes mes joies
Sont changés en douleurs.

Ataü pergude que sém ey
  Moun Diu ! bey lougran gouey !
Despuch l'agnere s'em mouri
Yamey you n'ai poudut droumi !
Despuch ença soy demourat
  Coum û desenciat !

Ah ! si je ne l'avais pas perdue,
Le grand, le doux bonheur, mon Dieu !
Mais mon agnelette m'a quitté
Et plus je n'ai dormi depuis ce temps ;
Depuis ce temps en ça je suis resté
Comme quelqu'un qui a perdu l'esprit !

Tandis que le petit pâtre chantait, deux personnages, qui l'auraient bien troublé s'il s'était douté de leur présence, l'écoutaient à deux pas du saule. L'un était un jeune seigneur vif et de bonne mine, l'autre une femme côtoyant la trentaine, dont le velours et les dentelles disaient assez la qualité. Tous deux écoutaient en silence et d'un air d'admiration cette voix délicieuse, et un sourire d'une nature étrange, exprimant à la fois l'orgueil et la tristesse, errait sur les lèvres du jeune seigneur. La dame se tournant vers lui et le touchant du bout de son ombrelle, lorsque le chant cessa :

— Eh bien ! chevalier, dit-elle, peut-on entendre rien de plus délicieux ?

— Non, je l'avoue, madame ; bien que j'y sois intéressé.

— Comment cela ?

— C'est que je suis juge et partie, ayant fait les paroles.

— Quoi ! cette chanson est de vous ? Je ne la connaissais pas.

— Je la composai l'an dernier après votre départ.

— Quelle voix ravissante ! se hâta de dire la dame. Voyons, chevalier, approchez et parlez à ce petit pâtre, car ce serait un meurtre de laisser un tel rossignol dans les bois de Bédat.

Le chevalier étouffa un soupir, et faisant signe à l'enfant qui, troublé par le bruit des voix, s'apprêtait à fuir avec sa compagne :

— Comment t'appelles-tu, mon petit ami ? lui demanda-t-il avec bonté.

Ce fut Lirotte qui répondit, car le chanteur était si

(1) Amical, plein de bienveillance.

honteux et confus à la vue de ces beaux costumes qu'il n'aurait pu trouver un mot sur ses lèvres. La jeune fille, plus brave, donna son nom.

— Et quel est celui de ton père? poursuivit le chevalier.

— Monsieur, il s'appelle Jélyotte.

— Où demeure-t-il? demanda la dame.

— Là-bas, à la Sèoube, de l'autre côté de la route.

— Eh bien! mon petit ami, reprit le seigneur, tu diras à ton père de venir avec toi demain au château de Navailles, et de demander le chevalier Despourrins. En attendant, prends ce petit écu pour le dédommager d'avance de la perte de sa journée.

Les enfants, restés seuls, se serrèrent contre le saule, le front rouge, le cœur palpitant, et aussi émus que deux oiseaux surpris en plaine lorsqu'ils ont eu le temps de regagner leur nid. Pour la première fois, peut-être, le jour leur parut long tant ils étaient pressés d'apprendre cette grande nouvelle à leurs parents. Aussi, lorsque le soleil s'abaissa vers les peupliers d'Angoust, ils rassemblèrent leurs troupeaux et prirent le chemin de la Sèoube où tout, moutons, chiens et bergers, arriva en courant.

Qui fut bien surpris à son tour? ce fut le père Jélyotte. Il avait beau se peiner l'esprit et battre la campagne de l'imagination, jamais il n'arrivait à concevoir dans quel but on l'appelait, avec son fils, au château de Navailles. Sa femme, non moins alarmée, redoublait ses incertitudes, et tout l'effort de leur logique réunie, après beaucoup de conjectures et les plus vagues suppositions, aboutit à cette conclusion que le seigneur de la vallée d'Aspe, charmé de la gentillesse du marmot, voulait sans doute en faire son laquais.

Le Béarnais, comme le Basque, a le cœur fier, et l'idée de voir son fils couvert d'une livrée révolta le paysan. Ce fut donc avec la détermination bien ferme de refuser les galons du maudit, s'ils lui étaient offerts pour son enfant, que le père Jélyotte mit son béret et sa veste des dimanches et se rendit le lendemain, accompagné du petit pâtre, au château de Navailles.

Introduit dans le grand salon dès son arrivée, il trouva la maîtresse de la maison au clavecin, à côté duquel se tenait debout l'Anacréon des Pyrénées.

Despourrins qui, par ses chansons dans l'idiome béarnais, avait déjà conquis ce titre, se tourna en entendant annoncer le paysan, et lui montrant de la main un fauteuil :

— Asseyez-vous, Jean, mon ami, dit-il avec gaieté ; car il y a loin, quand il fait chaud, de la Sèoube à Navailles.

— Excusez-moi, monsieur, répondit doucement le père Jélyotte, en roulant son béret dans ses mains; mais j'ai bon pied encore et ne suis, sauf votre respect, guère plus fatigué que vous.

— Reste debout alors, si tu le préfères, l'ami; on doit laisser un montagnard libre chez lui et chez les autres.

— Monsieur, demanda Jélyotte non sans un certain embarras, le *hillot* (l'enfant) m'a dit que vous désiriez me parler ?

— Oui ; et tu ne te doutes certainement pas à quel sujet, mon brave?

L'air étonné et demi-soucieux du paysan confirmant l'assertion, Despourrins reprit en souriant et regardant du coin de l'œil Mme de Navailles :

— Quel âge a ce petit garçon?

— Douze ans passés, monsieur le chevalier.

— Et que veux-tu faire de lui?

— Un honnête homme, s'il plaît à Dieu, et un berger de la montagne quand il sera plus fort.

— Bah! reprit gaiement Despourrins, il y aura toujours assez de bergers dans les vallées d'Aspe et d'Ossau ; nous avons un meilleur état à lui donner, compère!

— Nous y voici! pensa le montagnard, dont le front se rembrunit tout à coup.

— L'état que nous lui donnerons, continua Despourrins, est moins pénible, mon ami, et plus lucratif que le tien.

— Et si je ne suis pas trop curieux, monsieur le chevalier, que voudriez-vous faire du *hillot?*

— Ce que nous voulons en faire, Mme de Navailles et moi? Un musicien, morbleu! et le meilleur chanteur de France et de Navarre.

— Un musicien? répéta le paysan avec surprise, tandis que l'enfant regardait son père en tremblant et pleurant de joie.

— Oui, mon ami ; le don superbe que Dieu a fait à votre enfant ne peut se perdre comme les fleurs de mai sous les neiges de nos montagnes. Sa voix, ou je me tromperais bien, sera un trésor pour vous et une gloire pour le pays qui l'a vu naître.

Fidèle aux habitudes de prudence de sa race, dont la finesse proverbiale est doublée de sagesse et de réflexion, le paysan béarnais garda le silence et se mit à examiner froidement la question sous cet aspect inattendu et nouveau pour lui. Mme de Navailles et le chevalier l'observaient à la dérobée et souriaient furtivement de son air grave et des regards alarmés que, dans son anxiété, jetait sur lui l'enfant. Tout bien pesé, le père Jélyotte trouva le parti acceptable, mais il y fit une objection : sa pauvreté.

— S'il n'y a, dit alors Despourrins, que cet obstacle qui s'oppose à ton consentement, nous pouvons le lever.

— Et comment? monsieur le chevalier, balbutia le montagnard le rouge au front; nous sommes pauvres, mais plutôt que de recevoir une aumône...

— Tu aimerais mieux que ton fils mourût berger?

— Oui, par le Dieu vivant!

— Que voilà bien nos fiers et bons compatriotes! toujours du cœur et de la dignité partout! Donne-moi ta main pour ce mot, et quand nous aurons bu ensemble deux pleins verres de Jurançon, tu sauras, *gouyat* (garçon) de la Sèoube, que, par la protection de Mme de Navailles, ton fils devient dès ce moment, sans qu'il en coûte un seul denier à toi ni à personne, pensionnaire de la maîtrise de l'église de Bétharram.

Quelques heures après cette entrevue qui avait décidé de sa vocation et de son destin, le petit pâtre, tenant ses sabots à la main pour mieux courir, rejoignait Lirotte sous le saule. En apprenant qu'il allait s'éloigner, la bergère fondit en larmes.

— Pourquoi pleures-tu donc? lui demanda l'enfant surpris.

— Mais parce que si tu pars nous ne nous verrons plus!

— C'est vrai, dit avec consternation l'enfant de chœur, je n'y avais pas pensé!

Ils gardèrent quelque temps le silence, puis Lirotte essuyant ses larmes et lui prenant la main :

— Courage! dit-elle, j'irai te voir à Bétharram.

— Toi, Lirotte?

— Oui, avec ma mère, qui ne manque jamais le pèlerinage.

— Mais le pèlerinage est dans l'été, et il y a bien loin d'ici là!

Désolés par cette réflexion, ils allaient pleurer de nou-

veau quand un chien bondit auprès d'eux, et, avec ce sentiment de pudeur caché dans le cœur de la femme, même à l'âge où elle s'ignore, Lirotte essuya ses yeux et dit :

— Tais-toi ! voici Guilhem.

A ces mots, un jeune chevrier de quatorze ou quinze ans, qui suivait son troupeau d'un air rêveur, les aborda timidement. C'était un de ces types de beauté mâle et élégante en même temps, qu'on ne trouve portés à cette perfection que dans les vallées pyrénéennes. Sa taille, déjà formée, avait la souplesse du roseau ; et le plus habile sculpteur aurait eu peine à tailler dans le marbre une figure aussi régulièrement belle. Son front élevé, ses yeux noirs et les longs cheveux de même couleur qui flottaient en boucles nombreuses jusque sur ses épaules rappelaient les bergers de Syracuse ou de l'Attique.

Loin de paraître enorgueilli de ces dons de la Providence, il était d'une réserve et d'une timidité excessives, et n'eût pas osé desserrer les dents si Lirotte ne lui eût parlé la première.

— Tu peux dire adieu à Pierron, dit-elle d'une voix émue. Demain nous ne le verrons pas !...

— Pourquoi ? balbutia Guilhem avec embarras.

— Il nous quitte ! ajouta Lirotte plus bas en détournant la tête.

— Oui, reprit le petit Jélyotte d'un ton où perçait déjà l'orgueil du paysan qu'un rien exalte ; je suis enfant de chœur de la chapelle de Bétharram.

Un éclair de plaisir brilla dans les yeux de Guilhem ; mais, comme s'il se fût reproché un mauvais mouvement, il exprima aussitôt des regrets qui mouillèrent encore une fois les paupières de Lirotte. Le soleil tombant rapidement, ils regagnèrent le village ; mais, au lieu des éclats de rire et des cris qui annonçaient ordinairement leur retour, vous n'auriez entendu ce soir-là que les aboiements des chiens et les clochettes des troupeaux.

Le lendemain, le père Jélyotte, muni de son bâton ferré et d'une lettre de la duchesse de Navailles, alla installer son garçon dans le saint lieu foulé par Gaston IV. L'enfant y passa trois longs mois à solfier et à faire des gammes, maudissant chaque soir tout bas la paresse du temps et se disant qu'à sa place, à coup sûr, il marcherait plus vite et arriverait plus tôt au 15 août. Tout venant à point dans ce monde, malgré notre impatience, Jélyotte vit enfin luire ce jour si désiré.

La vieille église de Bétharram est située entre le Béarn et la Bigorre et bâtie sur les bords du Gave. C'est par un pont hardi, d'une seule arche, qu'on arrive à son seuil, vénéré et célèbre depuis des siècles des deux côtés des Pyrénées. A l'aube du 15 août, on vit accourir les pèlerins en foule des quatre points de l'horizon. Les habitants de la Séoube et d'Estos n'étaient pas partis les derniers : ils se sentaient trop glorieux de l'honneur qu'ils avaient reçu dans la personne de leur jeune concitoyen, pour manquer la messe en musique. Le petit Jélyotte les reconnut tous au premier rang, devant la balustrade du chœur, au bois de laquelle s'appuyaient son père, Lirotte et le craintif Guilhem.

Aucune de ces quatre personnes ne fit son salut ce jour-là : Jélyotte était trop distrait pour ne pas oublier la protectrice de l'église, et les autres, émerveillés du charme de sa voix, n'écoutaient, ne voyaient et n'admiraient que lui. Lirotte était si fière et si heureuse de son succès et du murmure d'admiration qui s'élevait de toutes parts lorsqu'il avait chanté, que, malgré son impatience de le rejoindre, elle aurait voulu que la messe durât toujours. Elle finit pourtant, mais il fallut attendre, avant de pouvoir sortir, l'achèvement de la cérémonie des chapelets.

Aux éclats bruyants de la foule qui entourait l'église, aux cris aigus des marchands de chapelets, de mirlitons et de gâteaux, aux vociférations de ceux qui s'écrasaient à la porte pour entrer de force, se mêlèrent tout à coup le bourdonnement de la multitude entassée dans la nef et les clameurs des pèlerins pressés devant l'autel. Deux bedeaux, armés de longues perches où étaient suspendus les chapelets qu'on désirait faire bénir, les promenaient alternativement sur la face de la madone, et comme à cet usage est attachée une légère rétribution, le moindre passe-droit excitait à l'instant des réclamations énergiques. Il y avait tant de monde dans l'église que, sans le secours et les bras d'acier du montagnard de la Séoube et de Guilhem, la pauvre Lirotte n'en serait pas sortie de ce jour-là. L'enfant de chœur les attendait à deux pas du pont, aussi rouge et aussi ému que sa jeune compagne. Ils n'eurent le temps d'échanger qu'un serrement de main et suivirent leurs parents au village de l'Estelle, qui de l'Assomption au 8 septembre est le grand caravansérail de tous les pèlerins.

Là, après un copieux festin et lorsque tous les pèlerins et pèlerines de la Séoube, d'Estos et d'Oloron, assis autour de longues tables, se mirent à entonner des cantiques en buvant sec à chaque refrain, Lirotte, l'enfant de chœur et le chevrier sortirent sans être aperçus et se rendirent au calvaire. La montagne sur laquelle il fut construit, au dix-septième siècle, par Hubert Charpentier, fondateur de celui qu'a remplacé de nos jours le fort du mont Valérien, touche presque l'église. Neuf chapelles ou stations en couronnent la pente douce et tortueuse. Toutes les scènes de la Passion sont représentées là par des statues de bois assez grossièrement sculptées, mais dont les couleurs tranchantes frappèrent les petits bergers d'admiration. Gravissant avec une religieuse terreur ces rochers retentissants du chant des cantiques et autour desquels se déroulait, comme une guirlande fleurie, sur les rampes taillées en spirale, la blanche procession des jeunes filles de la Bigorre et du Béarn, tous les trois montèrent ensuite au sommet du calvaire et s'assirent sous les grands arbres qui ombragent le plateau. La vue qu'on découvre de ce point est superbe. Mais ni la jolie plaine de Nay, dans laquelle étincelle et fuit le Gave comme un torrent de cristal, ni le défilé au fond duquel apparaît, comme dans un panorama, la ville de Saint-Pé, ni l'amphithéâtre d'azur des montagnes d'Ossau, étagées sur le dernier plan, ne préoccupaient ces enfants. Heureux de s'être retrouvés, ils n'entendaient pas même Guilhem, qui contait d'une voix timide la légende de ce saint lieu.

La tradition veut, en effet, qu'une jeune fille entraînée par les flots mugissants du Gave ait, au moment suprême, imploré l'appui de la Vierge, et qu'un rameau miraculeux se soit trouvé tout à coup sous sa main pour la retenir et la sauver. De là viendrait, selon les récits populaires, le nom de *betharram* ou *beau rameau*.

Voyant qu'on ne l'écoutait pas, Guilhem s'éloigna doucement et alla jeter sa modeste offrande à travers la balustrade de la chapelle de la Vierge. C'est là que ses jeunes amis le retrouvèrent agenouillé et tout rêveur, quand ils vinrent offrir à leur tour. Jélyotte, tout radieux, jeta l'écu donné par Despourrins. Pour Lirotte, qui de sa vie n'avait touché une pièce de monnaie, elle fit hommage à la Vierge d'un bouquet d'œillets blancs, moins suaves que son innocence et moins purs que son âme.

Cette pieuse fête, si délicieuse pour leurs cœurs, se renouvela cinq fois. Au bout de cinq ans, les règlements de

la maîtrise ne permettant de garder les élèves que jusqu'à dix-sept ans, Jélyotte dut quitter Bétharram ; mais, grâce aux soins de Despourrins, il fut aussitôt réclamé par la chapelle de Toulouse.

II. La nièce du tailleur. Le serpent du Taur. Les bons conseils. Deux mélomanes. Rémifasol. L'épreuve musicale. Ce que c'est que la voix publique. Un portrait vivant de sainte Cécile. Les préventions de Barnabé. L'audition. La haute-contre. Un prodige. Les chagrins de Lirotte. Les trois rivaux. Fatale indiscrétion de Barnabé. La Vielle. Le maître de chapelle baisse son diapason. Les colères de Berthoumieu. *Oculos habent et non videbunt.* L'oiseau bleu. Les deux promis. La vaisselle de Baïgorry. Réputation de Jélyotte. Visite de Mgr de Bernage, intendant de Languedoc. Le surintendant de la musique du roi à Toulouse. Délire de Rémifasol. Jélyotte engagé à l'Opéra. Tristes adieux. Début de la haute-contre à Versailles et à Paris. Le ballet des *Fêtes grecques et romaines*. *Endymion*. Le concert du roi. Berthoumieu et Rémifasol partent par la messagerie.

A la grande surprise de l'enfant de chœur, Lirotte ne



L'église de Bétharram et les pèlerins. Dessin de V. Foulquier.

parut pas très-affligée de ce nouveau départ. Il lui sembla même lire dans ses yeux une joie secrète qu'elle s'efforçait de dissimuler. Ce fut le coup de grâce du pauvre adolescent, qu'un *burraïré* (1), son compatriote, emporta sur sa charrette à Toulouse comme un corps sans âme. En arrivant, il s'achemine tristement, son paquet sous le bras, vers la rue du Taur et demande la maison d'un tailleur d'Estos, ami de son père, chez lequel il devait loger. On la lui indique, il frappe, et, qu'on juge de son émoi, c'est Lirotte qui vient ouvrir!

Pétrifié d'étonnement, il la regardait avec des yeux si effarés que la jeune bergère ne put s'empêcher de lui dire en riant :

— Ah ! c'est bien moi, va ! n'aie pas peur!

— Est-il possible? murmurait Jélyotte encore à demi convaincu.

— Pour qui me prenais-tu donc?..,

(1) Marchand de beurre et de balais.

— Pour quelque suivante de Maïtagarri (1) qui voulait se jouer de moi!

— Non! non! c'est bien Lirotte!

— Et comment as-tu fait pour arriver avant nous?

— J'ai pris le coche, qui ne court pas aussi vite que les bergers, mais qui marche mieux que les charrettes.

— Dieu soit béni! mais ne me trompe pas, resteras-tu quelques jours à Toulouse?...

— Quelques jours? oui, et quelques mois et quelques années même!

— J'aurais ce bonheur!...

— Oui, Pierron! et nous demeurerons ensemble, car tu viens loger chez mon oncle!...

En deux mots, Lirotte, qui était alors une grande fille de quinze ans, alerte, intelligente et vive comme toutes les Béarnaises, eut mis au fait son compagnon d'enfance. L'oncle qu'elle avait à Toulouse, célibataire et fort à l'aise, la réclamait depuis longtemps. En apprenant que Jélyotte quittait la chapelle de Bétharram pour celle de Saint-Sernin, elle se rendit aux instances de ce parent, qui l'aimait comme sa fille. La certitude de se retrouver sous le même toit avec l'ancien enfant de chœur n'avait, sans doute, pas peu contribué à cette détermination. Mais la nièce du tailleur glissa sur ce point, et, prenant le petit paquet qu'il portait sous le bras, elle conduisit à son oncle le nouveau locataire.

Le père Berthoumieu, petit homme dont la position horizontale dans laquelle s'étaient passés les deux tiers de sa vie avait arrondi la taille outre mesure, était campé comme un Turc qui digère la tête basse et les jambes croisées, au sommet de son établi encombré de chiffons, quand Lirotte lui présenta le jeune montagnard.

Le tailleur, méthodique en tout, commença par essuyer, avec le drap qu'il travaillait, les deux verres de ses lunettes, puis les assurant sur son nez, qui se perdait entre ses joues rebondies et vermeilles, il huma une grosse prise de tabac, et, après avoir examiné longuement, de la tête aux pieds, comme s'il eût voulu lui prendre mesure, le fils de son ami, il dit, en hochant la tête :

— Cet enfant ressemble à son père comme deux gouttes d'eau.

Les jeunes gens se regardèrent, et ne songeant pas que le contemporain du tailleur avait eu dix-sept ans, ils comprimèrent, par respect, une violente envie de rire.

— Il me semble, reprit le père Berthoumieu, que nous jouons encore à la paume, à la fête d'Estos! Oh! c'était un leste gaillard! Vous ne le vaudrez jamais de ce côté, jeune homme! sans vous fâcher. Mais si ce qu'on m'a dit est vrai, vous avez un autre talent?...

— Il chante comme un rossignol! se hâta de dire Lirotte.

— Hem! quand il chanterait plus mal, personne ne se fâcherait!

— Vous verrez! vous verrez, mon oncle!

— Ecoutez, mon ami, dit gravement le père Berthoumieu, il ne faut pas lever trop haut la tête, ainsi qu'il arrive souvent à l'âge où vous voilà, et se figurer qu'on va prendre la lune avec la main!... Je suis tout disposé à croire que ceux qui m'ont parlé de vous n'ont rien exagéré, mais vous me permettrez de ne donner sur ce point mon avis qu'en toute connaissance de cause et après vous avoir ouï.

— Mon oncle a voix au chapitre, dit Lirotte, il sait la musique aussi.

(1) Fée des Pyrénées.

— Comment, monsieur, s'écria Jélyotte avec joie, vous êtes musicien?...

— D'église, comme vous! Je suis serpent de Notre-Dame-du-Taur.

A cette déclaration, dont, par l'effet de la franc-maçonnerie de l'art qui lie d'emblée tous les artistes, Jélyotte fut ravi, le tailleur virtuose ajouta solennellement :

— Tu dois voir maintenant, mon garçon, si en tombant dans ce logis tu as eu du bonheur!

— Ah! certes! dit Jélyotte vivement, en regardant la nièce.

— D'abord, continua Berthoumieu d'un ton doctoral, je ne me crois pas incapable de te donner un bon conseil.

— Moi, je suis sûr d'avance que j'en profiterai, dit hypocritement le rossignol de Bétharram.

— Hem! hem! cela dépendra de toi, mon enfant ; mais, quoiqu'on me trouve assez bon juge, il y en a d'aucuns à Toulouse qui valent mieux que moi.

— Je l'ignore, balbutia Jélyotte.

— Si! si! mon ami, il y en a, et entre autres celui que j'attends à souper ce soir.

— Qui? s'écria Lirotte; ce vieux monsieur vêtu de vert, comme les perroquets?

— Tais-toi, petite espiègle! La jeunesse, comme disait avec raison défunt mon pauvre père, ne respecte rien aujourd'hui.

— C'est qu'il a un habit si long et une figure si drôle!

— Double erreur! l'habit est parfait, je l'ai confectionné moi-même; et, quant à sa figure, si elle n'est pas aussi belle que celle du saint Jean de bois du calvaire de Bétharram, elle appartient à un ami, et tu m'entends, petite!

— Parfaitement, mon oncle, vous ne m'en ferez plus reproche.

— Quel est donc ce monsieur? demanda Jélyotte.

— Un homme qui pour toi, garçon, vaut quatre fois son pesant d'or : Jean-Barnabé La Vielle, dit *Rémifasol*.

— Le maître de chapelle de Saint-Sernin?...

— Lui-même, mon ami!

— J'en ai beaucoup entendu parler, c'est un grand musicien, dit-on.

— Le plus grand de toute la France! Un peu original peut-être et vif comme la poudre, mais quel maître, mon cher enfant! Si tu lui plais, il fera ta fortune en moins de temps qu'il ne m'en faut pour finir cet habit.

— Il me tarde bien de le voir, murmura Jélyotte rouge d'espoir et de plaisir.

— Tu n'attendras pas longtemps, dit la nièce, si les oreilles ne me cornent.

— C'est lui, en effet! Allons, fille! alerte! va dire à Suzon de mettre la nappe sur la table, et toi, garçon, dépêche-toi de passer ta plus belle veste pour faire honneur aux Pyrénées.

Les deux adolescents sortirent en courant comme des ramiers effrayés, et quelques minutes plus tard, Jean-Barnabé La Vielle, le tricorne sur l'oreille et la canne à l'épaule, entrait dans la boutique en fredonnant d'une voix claire :

Ut, si, do, ré, mi,
Voici ton ami!
Mi, do, ré, mi, la
Mon ser, le voilà!

— Bravo! La Vielle, tu es le bienvenu!

— Cette fois je suis en mesure et arrive à l'heure, j'espère.

— Et je t'en sais, mon cher ami, un double gré, foi de

serpent! car je grille d'impatience d'avoir ton opinion sur le petit jeune homme.

— Ecoute, mon très-ser, fit La Vielle en se rengorgeant et agitant sa canne comme son bâton de musique, né m'en veuille pas pour céla, mais jé suis défiant en diable sur l'article dont il s'agit.

— Cependant, mon ami, s'il faut en croire la voix publique...

— Bellé caution, elle est souvent aussi peu juste qu'uné clarinette d'aveugle!

— Tu es compétent, c'est un fait, bien plus compétent que nous tous, reprit le tailleur avec insistance; toutefois, M. Despourrins a bien quelque esprit, après tout.

— Il fait des sansons admirables, mais pour la musique, bonsoir!

— Enfin, tu m'accorderas au moins qu'il est capable d'en juger!

— Oui, Berthoumieu! par la raison que tu es mon ami. Cé qui n'empêche pas qué jusqu'à la preuve contraire jé crois à ces pétits prodiges comme à la Belle au Bois dormant.

— Il est possible que tu te trompes, Barnabé!

— Jé le voudrais, sans l'espérer pour toi et pour notre art. Mais où est ta charmante nièce? Tu ne m'en parles pas.

— Est-ce que tu la trouves toujours?...

— Belle comme un *stabat* chanté par trente voix! — Sais-tu à qui ellé réssemble?...

— Ma nièce?

— Oui, ser Berthoumieu, lé sais-tu?...

— Beaucoup à sa mère, je crois, et peut-être un peu à son oncle...

— Eh! non, capdébious! tu n'y es pas! Quand tu viendras à Saint-Sernin régarde la sainte Cécile!...

— Comment, tu as cru démêler?...

— C'est elle trait pour trait!...

On vint les chercher sur ce mot: ils se mirent à table et le bon Berthoumieu s'aperçut avec chagrin, au bout de quelque temps, que son protégé aurait fort à faire pour conquérir les bonnes grâces du maître de chapelle. Quoiqu'il ne fût pas beau à proprement dire, Jélyotte avait un air ouvert et cordial qui lui gagnait d'avance les suffrages. En cette occasion, soit que le premier coup d'œil lui eût été défavorable ou que La Vielle eût surpris quelqu'un des regards d'intimité échangés à la dérobée avec Lirotte, il gardait un silence et une gravité de très-mauvais augure pour le débutant.

Berthoumieu était consterné: redoutant comme le feu cette épreuve si ardemment souhaitée naguère, il s'efforçait à la reculer par tous les moyens en son pouvoir; mais La Vielle, qui paraissait de plus en plus mal disposé, coupa court à la retraite que préparait son ami, et dès que le fruit et la blanquette de Limoux furent sur la table:

— Allons, dit-il d'un air moqueur, lé dessert étant lé printemps des festins, voici lé moment favorable pour entendre ton rossignol.

Berthoumieu allait répliquer et chercher des prétextes, mais Jélyotte se levant ne lui en laissa pas le temps. Choisissant le motet de Jomelli qui lui était le plus familier, il le chanta avec un goût et une expression dignes de sa belle voix.

Ce fut un vrai coup de théâtre: lorsqu'il s'était levé, La Vielle le toisait d'un œil dédaigneux et battait d'avance la mesure avec son couteau. Aux premiers sons de cette voix si pure et si mélodieuse, le maître de chapelle bondit sur sa chaise et dressa les oreilles comme le bon cheval de guerre au bruit du clairon. Encouragé par sa surprise et la joie peinte sur les joues empourprées du père Berthoumieu, Jélyotte déploya toute la puissance de son instrument admirable et monta facilement à l'*ut* au milieu des applaudissements, des trépignements et des cris de joie des deux fanatiques qui s'étaient jetés sur lui et l'étouffaient. Ils ne le lâchèrent que pour se précipiter dans les bras l'un de l'autre en pleurant de bonheur. L'enthousiasme les suffoquait. Plus vigoureux que son ami, le tailleur recouvra le premier la parole et dit d'un accent larmoyant:

— Eh bien! Rémifasol?

— Ah! jé n'en puis plus d'allégresse!

— La voix publique avait-elle raison?

— Non, capdébious! elle était dé cent piques au-dessous dé la vérité!

— Le fait est que je n'ai jamais entendu rien de mieux dégoisé, foi de serpent!

— Jé lé crois bien, sandis! Sais-tu que cet enfant possède lé merle blanc dé nos chanteurs, la hauté-contre!...

— La haute-contre?

— Oui, mon très-ser, celle des quatré parties dé la musique correspondant aux quatré voix principales dé l'homme, qui est entre lé dessus ou soprano et la basse ou ténor, et qu'entré nous autres savants nous appélons alto!

— Et il en tire bon parti!

— Oui!... et à cet âge!... Mon ami, c'est un prodige!

— Ah! par ma foi! Rémifasol, je t'y prends! tu as dit le mot!

— Et jé né m'en dédirais pas dévant lé Parlément! Lé jeune homme peut aspirer aux plus brillantes destinées; jé m'en charge. Il a lé Pérou dans le gosier, et roulera carrosse en sortant dé mes mains.

Le bon serpent était ravi, le maître de chapelle fou, Jélyotte dans l'ivresse; Lirotte seule restait pensive et triste au milieu de cet enthousiasme. Avec le tact exquis de la femme, elle redoutait ce bel avenir promis à son ami. La joie ambitieuse qui éclatait dans ses regards lui serrait le cœur; et, blessée au vif que, pour la première fois, il n'eût pas cherché dans ses yeux la récompense de sa gloire, elle quitta brusquement la table et alla pleurer dans sa chambre. Ce fut là son premier chagrin. Heureusement les peines de la jeunesse ne durent guère plus longtemps que les ondées d'avril. L'espérance, arc-en-ciel plus radieux encore que celui qui brille à travers les nuées printanières, dissipa vite ce nuage. Le lendemain, il n'y paraissait plus, et l'intimité de leurs âmes se renoua sous l'œil bienveillant du tailleur, avec la candeur et l'innocence des années passées sous les saules de Lassabat et de l'Aïssette.

Aussi naïfs que ces enfants, malgré leur barbe grise, nos deux mélomanes ne s'étaient aperçus de rien. Berthoumieu, n'imaginant pas que Jélyotte pût songer à autre chose qu'à ses études musicales, dormait sur les deux oreilles, et Barnabé La Vielle se croyait un homme trop important et un cavalier trop bien tourné pour avoir à craindre un rival. Deux ou trois fois, un soupçon vague lui avait traversé l'esprit. Frappé de la belle figure et de l'air mélancolique de Guilhem, qui avait quitté la Sèoube avec ses chèvres en même temps que Lirotte, et qu'il rencontrait assez souvent errant dans la rue du Taur, il s'était dit que ce n'étaient pas, à coup sûr, les charmes de la conversation du père Berthoumieu qui ramenaient sans cesse vers son établi le jeune montagnard. Un instant de réflexion et la bonne opinion qu'il avait de son per-

sonnage lui firent hausser les épaules de pitié pour ce pauvre diable qui perdait son temps et ses pas.

En ce qui touchait Jélyotte, il était à cent lieues d'un soupçon de ce genre. Persuadé que son élève chéri, dont l'application et les progrès le transportaient, n'avait d'autre martel en tête que la musique, il fut un an à découvrir ce qui lui eût crevé les yeux le premier jour, si l'amour-propre, hélas! n'aveuglait les plus sages. Par malheur, quand on touche de si près à la vérité, il est difficile de ne pas finir par en recevoir la lumière. Paré du brillant habit vert et de sa plus belle perruque, La Vielle venait d'entrer chez son ami, le lendemain de la fête de sainte Cécile. Il courut, avec sa pétulance ordinaire, à la chambre de Jélyotte, et, ne l'y trouvant pas, descendit les marches de l'escalier quatre à quatre, pour le demander au tailleur. En passant devant la porte de la vieille Suzon, il entend son nom prononcé assez haut, écoute, par une indiscrétion fatale, qu'il devait regretter toute sa vie, et apprend avec stupéfaction que si Lirotte n'est nullement éloignée du mariage, ce n'est pas pour s'appeler Mme Barnabé La Vielle.

Cette révélation tomba sur son orgueil comme la fou-



Lirotte à seize ans Dessin de V Foulquier.

dre. Depuis le jour où, au concert spirituel, le meilleur de ses instrumentistes avait pris un *si* pour un *fa*, il n'avait pas reçu un tel coup en plein cœur. Descendant d'un pied chancelant et les deux mains appuyées sur la rampe, c'est à peine s'il put gagner l'atelier de Berthoumieu, qui s'écria, tout alarmé, en le voyant si pâle :

— Que diantre as-tu donc?

— Presqué rien... Mais donne-moi un verre d'eau!

— De l'eau! te moques-tu, La Vielle?...

— Dé l'eau dé noix ou dé fleurs d'oranger... Vite, vite, mon ser, j'étouffe!

Le bon serpent de l'église du Taur mit aussitôt la main sur une grosse dame-jeanne placée au-dessus de sa tête, versa coup sur coup à son ami, et se versa également trois verres pleins de la liqueur noirâtre si chère à nos aïeux; puis, le voyant un peu réconforté, il voulut savoir de La Vielle la cause de ce mal subit.

— Ah! Berthoumieu, mon brave ami, répondit celui-ci d'un ton dolent, tout se dérange dans cé monde; personne n'y reste à sa place, rien n'y veut garder l'ordre qué lé Seigneur avait fixé, et l'on mé dirait à présent qué lé clocher de Saint-Sernin danse avec les tours dé la ville dans la prairie des Filtres, qué jé n'en sérais pas surpris!

— Si fait, bien moi ! repartit le serpent avec un hochement de tête énergique.

— Cé qui nous arrivé, mon ser, est encore plus surprénant !

— Bah ! que nous arrive-t-il donc?

— Ce qu'a prédit lé roi David dans lé psaume dé Vêpres : *Oculos habent et non videbunt ; aures habent et non audient :* ils ont des yeux et ils né verront point, ils ont des oreilles et ils né sauront pas entendre !

— Explique-toi plus clairement, car je n'y comprends goutte.

— Tu né mé comprends pas, là, vrai?

— Du tout, foi de serpent !

— Alors j'ai à té dire qu'il faut baisser mes prétentions



Le souper chez Berthoumieu. Jélyotte, Rémifasol, Lirotte Dessin de V. Foulquier.

auprès dé la belle Lirotte dé plus d'un démi-ton, hélas !...

— Parce que?..

— Parcé qué, pendant qu'on n'y prénait pas garde, l'oiseau bleu voltigeait et sé posait sur sa fenêtre...

— Il y trouvera des rasoirs pour s'y couper les ailes ! Ce qui fut convenu tient toujours ; ne t'inquiète de rien, je me charge de la besogne. Pour ne pas te mentir, au reste, je m'en doutais un peu

— Et dé quoi té doutais tu? voyons, rusé serpent !

— Je me doutais à part moi que ce chevrier vient trois fois par jour dans la rue du Taur, avec ses chèvres, à d'autres fins que de vendre son lait et de me parler du pays !

— En quoi, mon brave Berthoumieu, tu té fourvoyais commé moi...

— Plaît-il ?... Ce n'est pas le chevrier?

— Cé n'est pas lui...

— Eh bien ! qui que ce soit, je te jure, foi de serpent, de lui secouer le manteau.

— Bon ! bon ! ni toi ni moi né lui férons rien, mon ami !

— Décline son nom seulement, articula, les dents serrées, le père Berthoumiéu, en pressant avec un redoublement de vigueur le drap de son passe-carreau, et tu verras l'aubade que je joue à ce freluquet...

— Céla dépend dé la personne...

— Quand ce serait, mordieu ! le fils du premier président !

— Et si c'était lé pétit ? hein !...

— Comment ! Jélyotte !

— Eh ! mon Dieu oui ! c'est lui, mon ser !

— Je conviens que les bras m'en tombent.

— Comme à moi ! Tu m'as vu enfin...

— Que ferons-nous, Rémifasol ?

— Cé qué nous férons, capdébious ! nous lui pardonnerons, et nous l'aimerons mieux qu'avant !

— Ah ! tu es un brave homme !

— Jé lé crois, sandis ! et qui dirait non aurait affaire à mon épée. On n'est pas uné femmelette. J'avoue pourtant qu'au prémier choc j'avais perdu la clef dé *fa*, d'autant qué, dépuis quelques jours, tandis qué lé pétit ingrat mé supplantait ici, jé sollicitais du chapitre une augmentation dé son traitement, qui a été porté hier à la somme dé trois cents livres.

— Peste ! Mais Saint-Sernin fait grandement les choses.

— Voilà cé qué jé vénais lui annoncer quand j'ai appris moi-même la nouvelle en question.

Un conseil de famille, auquel, par déférence pour son âge et ses longs services, on appela Suzon, fut tenu sans désemparer, et, après mûre délibération, il demeura solennellement arrêté qu'à partir de ce jour Jélyotte irait loger chez le maître de chapelle, et qu'en entrant dans ses vingt-cinq ans il serait l'époux de Lirotte.

Cette disposition fut notifiée le jour même aux deux intéressés, et, par mesure de précaution, le père Berthoumieu crut devoir l'apprendre au chevrier. Au moment donc où le pauvre Guilhem, s'appuyant, selon sa coutume, sur l'appui extérieur de l'arcade de la boutique, lui disait, pour engager la conversation :

— Eh bien ! père, quelles nouvelles y a-t-il aujourd'hui à Tou'ouse ?

— Je n'en sais qu'une, mon garçon, répondit le tailleur, en poussant son aiguille avec un redoublement d'activité.

— Me la direz-vous ?

— Pourquoi non ?... C'est le mariage de ma nièce.

Guilhem pâlit affreusement, et murmura, d'une voix émue, après un assez long silence :

— Ainsi Lirotte se marie ?

— Croyais-tu donc qu'elle voulait se faire carmélite ?

— Non... Mais j'avais toujours l'espoir qu'elle reviendrait au pays.

— Tu te trompais, chevrier, car elle habitera Toulouse avec son homme.

— Est-ce Jélyotte ?

— C'est lui ! Et tu sais le proverbe basque : Marie ta fille quand elle le désirera.

— Je le connais, et cet autre aussi : Avant de me marier, la vaisselle me semblait d'or à Baïgorry ! mais après elle fut de terre.

— Bonsoir, chevrier. Quand reviens-tu dans les montagnes ?

— Le jour où Lirotte perdra son nom.

— Il a le temps de m'étourdir encore de sa maudite flûte de Pan, dit Berthoumieu avec humeur, en le regardant s'éloigner à pas lents et la tête basse ; heureusement demain chasse vite aujourd'hui, et ces cinq ou six ans vont rouler devant nous comme les blocs de neige sur le rocher de Picatu.

Bien qu'en secret peut-être les deux promis ne fussent pas, sur ce chapitre, de l'avis du tailleur, ils s'inclinèrent sans murmure devant la décision, plus respectée que de nos jours, du chef de la famille, et attendirent. Quatre années s'écoulèrent, durant lesquelles le talent et la réputation de la haute-contre de Saint-Sernin grandirent au point qu'on en parla même à Versailles, au lever de la reine. Cette princesse, qui aimait la musique et les belles voix, ordonna à M. de Blamont, surintendant de la musique du roi et son compositeur favori, de se rendre à Toulouse afin de s'assurer de la vérité, et, si la renommée n'exagérait pas, d'enlever ce prodige et de l'amener à Paris.

Grand émoi dans le huitième capitoulat et à la porte Arnaud-Bernard, lorsqu'un beau jour le carrosse de Mgr de Bernage, intendant du Languedoc, s'arrêta devant la modeste maison du maître de chapelle. Deux seigneurs, brodés d'or des pieds à la tête, sortirent du riche équipage. On les vit monter chez Rémifasol et redescendre quelque temps après avec le musicien et son élève, qu'ils emmenèrent au grand trot des quatre coursiers au palais de l'intendance. En un clin d'œil, toute la ville fut sur pied. On s'attroupa, le bruit de cette visite vola de bouche en bouche et arriva, enflé comme un ballon, dans la boutique du tailleur qui en quitta son établi d'émoi. Un billet de Rémifasol vint doubler son agitation et sa curiosité.

« Calmé-toi, mon très-ser, et rassure Lirotte, disait le maître de chapelle, nous dînons, le petit et moi, chez Mgr de Bernage, avec un seigneur de Paris ; ce soir, j'irai te rendre compte ! »

Il y vint en effet, moins rouge de vin que de plaisir. L'orgueil rayonnait sur son front. Il ne marchait pas, il dansait, et, battant la mesure des deux mains avec sa canne et son tricorne, il fit son entrée, rue du Taur, par un vigoureux pas de deux qu'il notait ainsi en riant :

— *Do rè mi la do rè rè rè !*

— Vous voilà enfin ! s'écria le père Berthoumieu qui séchait d'impatience, m'expliqueras-tu ?...

— Victoire ! victoire ! sandis !

— Que t'arrive-t-il donc ?...

— Le plus grand honneur, mon ami, qu'on puisse obtenir en ce monde ! Lirotte a le droit aujourd'hui de faire un beau *rampan* (1), et nous, mon ser, nous pouvons, quand il nous plaira, entonner le *Nunc dimittis !*

— Il a chanté devant Mgr de Bernage ?

— Et devant M. de Blamont, surintendant de la musique de Sa Majesté !

— Et comme il faut, n'est-il pas vrai ?

— Lui ? comme un séraphin ! Ah ! mon ser, si tu l'avais entendu dans le *Fremuerunt gentes* de M. de Lalande !

— C'était beau ?

— C'était admirable ! Tu aurais frémi d'enthousiasme !

— Il n'a pas chanté autre chose ?

— Un air d'*Armide*, de Lulli, et deux airs de Rameau !

— Et toujours bien ?

— Ah bah ! divinement !

— Et le résultat de cela ? un « Je te remercie. »

— Lé résultat de tout cela ?... c'est un engagément au grand Opéra de Paris !

(1) On appelle ainsi un gâteau entouré de laurier et de rubans que portent les enfants à l'église le jour des Rameaux.

— Un engagement à l'Opéra?

— Oui, mon ser; avec douze cents livres d'appointement pour la première année.

— Et ce n'est pas un badinage?

— Plus une gratification toutes les fois qu'on va chanter aux concerts de la cour.

— Plus, ajouta Jélyotte qui semblait hors de lui de joie, trois cents livres pour pain et vin.

— Diantre! mais c'est une fortune!

— Aussi avons-nous signé sur-le-champ : affaire conclue et bâclée; il part demain en poste avec le surintendant.

— J'en suis ravi pour lui, foi de serpent! quoique son départ me chiffonne : c'est bien prompt, n'est-ce pas, Lirotte? Qu'en dis-tu, mon enfant?

Mais Lirotte ne disait rien : immobile au coin de la cheminée, et la tête cachée dans ses mains, elle réfléchissait avec amertume à la joie qu'éprouvait Jélyotte de ce départ qui lui brisait le cœur. Elle pensait qu'à sa place une couronne ne l'eût pas éloignée de Toulouse, et le doute, ce nuage funeste, s'élevait peu à peu dans son âme et assombrissait l'avenir, si pur la veille encore.

Cette tristesse de Lirotte jeta du froid sur leurs adieux et laissa comme un levain de défiance dans l'âme de la jeune fille. Le temps par bonheur lui rendit la paix et la foi. Absents, ceux que nous aimons ne paraissent jamais coupables. Au bout de quelques mois, Lirotte ne pensait au chanteur que pour le regretter, et c'est avec une vive émotion qu'elle vit arriver sa première lettre. On l'ouvrit au dessert, le 15 août 1733, car le père Berthoumieu s'était hâté de convier à cette fête le maître de chapelle. Après des détails généraux touchant l'impression qu'une cité de près de quatre cent mille âmes avait dû faire sur l'esprit d'un jeune montagnard qui n'imaginait pas qu'il y eût au monde des merveilles comparables à l'église de Saint-Sernin et au calvaire de Bétharram, l'alto de l'Opéra parlait avec modestie de ses débuts et de sa gloire.

« Le 2 et le 9 mai, disait-il, il y eut concert français au château des Tuileries. On y chanta devant la reine le prologue de *Phaëton* et une cantate allégorique qui a pour titre : *le Soleil vainqueur des nuages*. M. de Blamont m'avait chargé d'une cantatille dont je me tirai aux applaudissements de toute la cour. »

— Je le crois bien, interrompit Rémifasol en trépignant de joie; nos seigneurs de la cour, sandis! auraient été bien dégoûtés!

« J'entendais dire à mes côtés, reprit le serpent de Notre-Dame : Blamont avait raison, ce jeune homme a une très-belle voix. Une voix de haute-contre, franche et pure, est une espèce de phénomène. On doit s'en servir quand on le peut. »

— Celui-là n'était pas un sot! poursuis, mon ami.

— Volontiers, gronda le père Berthoumieu; et toi, laisse-moi lire.

— Désormais, je suis tout oreilles.

« Enfin, le 15 juin, j'ai paru sur la scène de l'Opéra. »

— Où étais-tu, Crillon? articula à demi-voix le maître de chapelle.

« On jouait le ballet des *Fêtes grecques et romaines*. »

— Je le connais! de Fuzelier pour les paroles, et de Blamont pour la musique. Hé! M. le surintendant n'est pas maladroit, capdébious!

« La pièce était jouée par Mlles Antier, Le Maure et Petit-Pas, et les sieurs Tribou et Chassé, dit Berthoumieu continuant à lire. On me fit paraître au premier acte, et je chantai dans le divertissement un air que le public voulut entendre de nouveau. Les applaudissements partaient de tous côtés lorsque je répétai ces vers :

Vous, favoris de Mars, qui suivez la victoire,
Triomphez, volez sur ses pas
Plus vous serez chers à la gloire
Plus l'objet de vos feux vous trouvera d'appas! »

— Entendez-vous, mademoiselle? Hé! c'est galant, cela!

— Assurément, reprit Berthoumieu essuyant les verres de ses lunettes humides de son émotion, et pourtant je gagerais un habit de velours que la petite folle aimerait encore mieux Jélyotte à Toulouse qu'au Grand-Opéra de Paris.

— Vous gagneriez l'habit, mon oncle, dit Lirotte sérieusement.

— Je m'en doutais bien, fille; tourner le dos à la gloire et à la fortune, le pouvait-il? Qui l'aurait fait à sa place?

— Quelqu'un que je connais.

— Et moi aussi, foi de serpent! Car sa flûte en roseaux me déchire assez les oreilles. La seule chose que tu oublies, c'est qu'entre ce pauvre chevrier et le chanteur de l'Opéra il y a un peu de différence.

Lirotte allait répondre, mais Rémifasol, qui avait saisi la lettre et en achevait la lecture, lui coupa la parole par une exclamation bruyante.

— Hem! de quoi s'agit-il, La Vielle? demanda Berthoumieu.

— D'une grande affaire, vraiment. Dans le courant du mois d'août il joue *Endymion*, et, quelques jours après, il doit chanter devant le roi au concert de Versailles!

— Le gaillard marche d'un bon pas!

— Et sais-tu, toi, serpent du Taur, ce qu'il ajoute dans sa lettre?

— Non, Barnabé; qu'ajoute-t-il?

— Que si nous étions dans Paris, il nous donnerait des billets pour l'Opéra et pour Versailles.

Berthoumieu ne répondit pas; il se gratta l'oreille, et ensuite les deux vieillards se regardèrent en silence. Celui qui les eût observés aurait pu prédire d'avance, au feu de leurs regards, qu'ils n'hésiteraient pas longtemps. Après avoir arpenté une ou deux fois la chambre en fredonnant, La Vielle s'arrêta brusquement devant son ami et lui dit en clignant les yeux :

— Sais-tu l'idée qui me trotte dans la cervelle?

— Hem! hem! cela se pourrait bien.

— Tant mieux! alors tu es de mon avis?

— Je ne dis pas; mais c'est si loin!

— Bah! nous ne sommes qu'au commencement de juillet. En trente jours, la messagerie nous y porte!

— Oui, oui, je le sais; mais Lirotte?...

— Nous la prendrons!

— Pourvu qu'elle veuille venir?

— Partez, je vous suivrai, mon oncle, dit Lirotte tranquillement.

— Puisqu'il en est ainsi, je tope! Faites vos paquets, et en route!

Le lendemain, à la grande surprise de tous leurs amis et voisins qui les croyaient devenus fous, ils s'embarquèrent tous les trois dans le lourd et vaste carrosse de la messagerie.

MARY-LAFON.

(La fin à la prochaine livraison.)

Mme DESBORDES-VALMORE.



Portrait de Mme Desbordes-Valmore, d'après la photographie de Nadar. Dessin de G. Fath.

Nous avons annoncé, avec tous les journaux, la mort de Mme Desbordes-Valmore, notre illustre collaboratrice, mort si regrettable pour la poésie et les lettres, dont l'auteur des *Anges de la famille* était une des gloires les plus pures. Le caractère de Mme Desbordes était à la hauteur de son talent, et sa vie a été trop intéressante et trop accidentée pour être racontée à la hâte et en quelques lignes. Nous en donnerons bientôt le récit détaillé à nos lecteurs, d'après des documents que nous recevrons de la famille. Voici, en attendant, le portrait de notre éminente collaboratrice, telle que l'a saisie l'infaillible photographie de M. Nadar, en ces dernières années de souffrances, dont les rares intervalles étaient consacrés au *Musée des Familles.*

P.-C.

CHRONIQUE DU MOIS.



Un enterrement dans le Tyrol. Composition de G. Jundt.

LE JOUR DES MORTS.

Elle sonnera dans quelques jours, cette lugubre fête de tout le monde. Car chacun est forcé d'y croire, à ce mystère. Ceux qui ne célèbrent ni Dieu, ni les saints, ni Noël, ni Pâques, sont bien obligés d'admettre la mort de leur père, de leur mère, de leur femme, de leurs enfants. Et quand la cloche de l'église les appelle à la commémoration des défunts, ils reconnaissent que la foi a du bon ; ils sont chrétiens pour quelques heures ; ils s'agenouillent devant les tombes du cimetière !

Aussi, la fête des morts est la fête de tous les temps, de tous les pays et de tous les peuples. Même en Chine, dans cette nation sans foi ni loi, où la trahison est une vertu

(la France et l'Angleterre l'éprouvaient hier encore), on entoure les morts de toutes sortes d'honneurs et de prières. Nous n'en voulons pour preuve que le tableau suivant d'une cérémonie funèbre à Hong-Kong, adressé à un journal de Londres par un témoin oculaire. Sous la bizarrerie des coutumes barbares, on reconnaîtra la religion du monde entier, le culte de la mort et l'espoir de la résurrection.

FUNÉRAILLES CHINOISES.

J'ai eu tout récemment l'occasion, dit le correspondant, de voir, à Hong-Kong, une grande cérémonie funèbre. Une des épouses spirituelles d'un des principaux marchands de la ville a été enterrée avec toute la pompe que l'argent peut donner. Je me rendis à la maison de la morte, dont le seuil était orné de deux lanternes portant des caractères noirs et bleus. Une sorte de portière blanche fut écartée pour me livrer passage. En entrant j'aperçus tout d'abord un cercueil d'une forme différant essentiellement de celle de nos cercueils d'Europe et beaucoup plus gracieuse, si toutefois cette épithète peut s'appliquer en pareille occurrence. Le cercueil reposait sur des nattes au milieu de la chambre. Au-dessous une lampe brûlait, couverte d'un vase de terre renversé, ressemblant à un pot à fleurs de grande dimension. Sur le cercueil était une draperie rouge, et sur cette draperie un vase très-grand. A l'une des extrémités, au-dessous, on avait placé un grand nombre de petites coupes et de petits bols contenant du riz et du thé destinés aux démons. Là se voyaient encore les tablettes ancestrales et un grand vase de terre contenant des bougies allumées; auprès était une lampe. Deux personnages d'un aspect étrange, ayant des chemises bleues et des pantalons blancs, étaient appendus contre la muraille. Le cercueil devait rester là plusieurs jours, le corps habillé des vêtements les plus riches, et rendu incorruptible par la chaux dont on avait eu soin de le garnir. Dans une des mains de la morte on avait mis un éventail, et dans l'autre un papier sur lequel une prière était écrite.

Dans la chambre voisine étaient assemblés les amis et les parents de la défunte : les uns mangeaient, les autres buvaient ou fumaient; il y en avait qui riaient, d'autres qui criaient, d'autres qui se lamentaient. C'était un spectacle singulier et qui méritait bien d'être vu. Le frère de la défunte s'extasiait à propos de la beauté du cercueil et des sommes qu'il avait coûtées; mais de la morte, il n'en était pas question. Les nombreuses bougies mêlaient leur fumée à la fumée des pipes et des cigares des assistants. J'étais entré dans cette salle, grave comme un Européen en présence de la mort; mais voyant que mon air affligé se trouvait être hors de mise, je partageai l'enjouement du frère de la défunte.

Je quittai la maison mortuaire à dix heures du soir, et j'y retournai deux jours après, dès le matin, pour voir les prêtres et les enfants vêtus de sacs prosterner leurs fronts dans la poussière. Ils se tenaient au pied d'un autel provisoire, sur lequel se voyaient trois divinités de papier peint, ayant l'une des cheveux blancs et les autres des cheveux noirs.

Quand les prêtres qui chantaient me virent occupé à les dessiner, ils en montrèrent de la joie et vinrent tout en chantant examiner mon croquis. En même temps les enfants heurtaient le sol avec le front : un pauvre petit qui ralentissait le mouvement fut vigoureusement bousculé par un des assistants qui le rappela ainsi à la cadence exigée.

Dans la chambre, un assistant fumait sa pipe assis au bout d'une table dont l'autre extrémité était occupée par un prêtre en chape de collége. Dans le jardin on voyait, par une porte ouverte, deux vieux serviteurs qui, s'ils ne noyaient pas leur chagrin dans les liqueurs fortes, l'asphyxiaient du moins dans la fumée de leur pipe d'opium. Deux ou trois femmes gémissaient en proie à une douleur véritable. Les enfants semblaient parfaitement heureux.

Le jour suivant était le jour le plus solennel. Ce jour-là on tirait des pétards. Les femmes parurent en larges vêtements blancs, la tête couverte d'une sorte de capuchon, les pieds sans souliers ni bas, tandis que les hommes et les enfants suivaient, vêtus de sacs serrés à la taille par des ceintures blanches.

Quand le cercueil fut dans la rue, les chefs des pleureurs s'agenouillèrent auprès, heurtant leurs têtes contre terre et poussant des cris de lamentation. Les femmes vinrent ensuite accomplir la même cérémonie. La musique jouait pendant ce temps sans discontinuer. Quand elle cessa de retentir, l'on s'avança processionnellement vers le lieu de la sépulture. D'abord marchèrent deux lucifères portant les deux lanternes, puis les musiciens tous en habits blancs; puis venaient quatre civières chargées des gâteaux : autour marchaient des musiciens en habits bleus, portant un gong, un tambour et d'autres instruments bruyants; puis seize tables perchées sur les épaules de trente-deux hommes vigoureux. Sur ces tables étaient servis des porcs rôtis, un chevreau et tout ce qui peut flatter le palais, non pas seulement des dieux, mais encore des hommes, plus difficiles souvent que les dieux mêmes. Suivaient les tablettes ancestrales solennellement portées, et, de chaque côté, des bougies allumées; puis des musiciens habillés en rouge et une bannière de même couleur avec un bouquet de bambou à l'extrémité de la hampe. Sur l'étoffe de la bannière étaient tracés des caractères en or et en blanc. Puis venaient le cercueil, les pleureurs, les parents et les amis.

Le principal pleureur était dans un état qui ne lui permettait pas de marcher : en conséquence, il se faisait porter en palanquin; quelques femmes avaient les yeux humides de larmes sincères.

Après nombre de prosternations, d'explosions de pétards et autres manifestations, le cortége arriva près de Tai-Sing-Shan, et faillit trébucher sur les corps de deux marins renversés sur le chemin non par un coup de soleil, mais par nombre de libations. Le peuple affluait de tous côtés pour voir défiler le cortége. Ayant traversé la ville dans toute sa longueur, nous arrivâmes tout près du lieu où le corps devait reposer en attendant qu'un tombeau magnifique fût préparé pour le recevoir.

Le cercueil fut posé à terre et les pleureurs tournèrent autour. Les prêtres s'approchèrent et les musiciens blancs jouèrent près du cercueil. On brûla des cierges, on fit partir des pétards, puis les musiciens bleus et les musiciens rouges firent retentir l'air, tandis que les jeunes filles criaient et que la foule les regardait faire. Ensuite la musique se tut et les deux lanternes furent approchées. La musique recommença; elle jouait avec une discordance à faire fuir tous les démons. Puis le cercueil fut enlevé sur les épaules, et les pleureurs, les lanternes, les tablettes ancestrales et la bannière rouge l'accompagnèrent. La bière fut portée lentement sur une hauteur voisine; et là, dans une maison préparée pour la recevoir, on la déposa. Les prêtres chantaient, les musiciens jouaient d'une sorte de galoubet et d'une espèce de clarinette qui avaient l'avantage de nous écorcher horriblement les oreilles.

Le corps ayant été laissé dans la maison, les pleureurs retirèrent leurs vêtements blancs, et l'on s'en retourna. Le chef des pleureurs était plus calme. La musique jouait les mêmes airs qu'elle avait fait entendre en venant, contrairement à l'habitude européenne, qui veut que l'on joue des airs gais après l'enterrement. Autour de moi régnait la bonne humeur la plus parfaite ; je n'entendais que rires et plaisanteries. Les Chinois dépensent, durant leur vie, de grosses sommes pour l'achat de leur cercueil et des matières qu'il contiendra. Ces cercueils garnis coûtent de 5 à 10 livres sterling, et il en est qui se payent jusqu'à 500 et même 2,000 livres (50,000 francs), selon la matière et l'ornementation. Quelquefois le cercueil reste dans la maison des années entières, et, tout le temps, des cierges brûlent auprès du corps. On place le cercueil, soit dans le vestibule, soit dans la grande salle, sous un dais, soit dans la chambre des ancêtres, où il demeure jusqu'à ce que la fortune de la famille permette d'enterrer dignement ces précieux restes.

UN ENTERREMENT DANS LE TYROL.

Combien nous préférons à ce luxe mortuaire des Chinois le simple enterrement chrétien dont nous avons été récemment témoin dans le Tyrol, et que notre habile artiste, M. G. Jundt, a si bien dessiné d'après nature!

C'était dans le carrefour pittoresque d'une forêt. Le modeste convoi descendait une de ces routes abruptes, tracées par les chevreuils et les montagnards. Ni corbillard, ni équipage, ni tentures, ni cortége. La croix en tête, portée par un garçon de quinze ans, suivi d'une petite fille; la bière, à demi couverte d'un drap, voiturée sur un traîneau rustique, auquel s'attelait un Tyrolien dans son costume national; un vieillard en cheveux blancs, le père du mort sans doute, cheminant à côté du cercueil et s'y appuyant d'une main défaillante; derrière le char, la famille en pleurs joignant ses plaintes résignées au bruit du vent dans les sapins; au bas du coteau, l'église et le cimetière où l'on se rendait, c'est-à-dire, le repos du corps et l'immortalité de l'âme: voilà tout.

« Pourquoi tant de consolation dans ce spectacle? demandai-je à une jeune fille qui le contemplait avec moi. »

Elle me répondit, en essuyant ses larmes :

C'est que, de son terrestre gîte,
Ce mort passe au gîte éternel.
Et les pleurs se sèchent plus vite
Dans les yeux tournés vers le ciel.

SCHAMYL A PIATIGORSK.

La capture de Schamyl (1), le célèbre prophète du Caucase, eût fait en Europe, il y a quelques années, autant de bruit que la prise d'Abdel-Kader par les Français. En attendant le portrait de ce redoutable guerrier et sa biographie, qui est le plus curieux roman du siècle, voici quelques détails ignorés sur l'étonnante faculté de ruse et de déguisement que possédait Schamyl, et qui l'a dérobé vingt ans à toutes les poursuites des Russes.

Il y a, dans le Caucase, une ville étrange, oubliée par le Dictionnaire de Bouillet. Elle se nomme Piatigorsk (en tatare *Becthau*, qui veut dire *cinq montagnes*, à cause des cinq pyramides naturelles du grand Maschouk, au flanc duquel repose la nouvelle cité). Fondée vers 1830 par le maréchal Paskiewitch, sur les rives pittoresques de la Pooskoumka, le Maschouk la domine de 204 sagènes (1428 pieds) et lui jette, du haut de ses galeries de rocs, un torrent d'eaux minérales très-recherchées des Russes. Pauvre et déserte en hiver, Piatigorsk se remplit en été de baigneurs, de mouvement et de plaisirs. C'est une espèce de Bade moscovite, où pullulent les officiers aux cent uniformes, les lions et lionceaux, tigres et ours de la bourgeoisie et de l'aristocratie des steppes, avec leurs bizarres costumes, les filles et les garçons qui veulent se marier, les dames de tout âge et de toute condition, égales devant la coquetterie et la crinoline, tout cela pêle-mêle avec les malades au teint jaune que les docteurs promènent d'une source à l'autre sur un rayon de 40 kilomètres. Hôtels, restaurants, bibliothèques, kur-haus magnifiques; bains privés et gratuits, galeries couvertes, promenades de montagnes et de forêts, perspectives de la chaîne du Caucase, rien ne manque à l'établissement de Piatigorsk, dont la vogue est soutenue et augmentée par la vertu merveilleuse de ses eaux thermales.

Or, il y a quelques années, un médecin ordonna ces eaux à la mère du prophète Schamyl; et cet homme dont elle était l'idole, cet ennemi acharné des Russes, cette tête mise à prix par leur gouvernement, eut l'audace de venir s'installer avec sa chère malade à Piatigorsk, dans la maison consacrée par le comte Orloff Demisoff aux officiers des Cosaques du Don.

On y vit entrer, un beau matin, un colonel de ce corps, en brillant uniforme, muni des papiers et des états de service les plus complets.

C'était Schamyl dans la peau d'un prisonnier qu'il avait fait récemment, et dont personne n'avait eu de nouvelles en Russie : le colonel Lermontoff, cousin du poëte tué en duel dans le Caucase, et dont une jolie maisonnette consacre le souvenir à Piatigorsk.

A ces deux titres, le nouveau baigneur devint le roi de l'établissement et le héros de la saison. Il fut, ainsi que sa vénérable mère, comblé de respect par les hommes, de gracieusetés par les femmes, de soins assidus par les médecins, et recherché surtout des officiers supérieurs à cause de ses prodigieuses connaissances des mystères du Caucase et de sa terrible guerre.

Un général illustre, qui devait commander cette guerre l'année suivante, s'attacha particulièrement à lui, et, pour mieux s'instruire de son expérience, lui confia tous les projets du gouvernement contre Schamyl et tous les secrets stratégiques de la prochaine campagne.

Le prétendu colonel en prit bonne note, emmena, au bout de trois semaines, sa mère parfaitement guérie, et fut reconduit en triomphe par tous les militaires de la ville des bains.

Or, l'année suivante, en rejoignant son armée dans le Caucase, notre général fut très-surpris de ne pas retrouver le colonel Lermontoff au poste convenu entre eux. Il vit tous ses plans déjoués par Schamyl, tous ses secrets éventés, toutes ses embuscades surprises, toutes ses troupes battues l'une après l'autre, jusqu'au jour où il tomba, avec son dernier régiment, dans les mains du prophète guerrier.

Jugez alors de sa stupéfaction et de sa mystification, lorsqu'il reconnut dans le prophète lui-même, en arrivant enchaîné sous sa tente, le prétendu colonel auquel il s'était livré d'avance à Piatigorsk!

— On m'avait assuré, dit Schamyl que les eaux du Maschouk sont excellentes pour les militaires; on ne m'avait pas trompé, général; j'y ai guéri, en une seule saison, toutes les blessures de mon armée!

PITRE-CHEVALIER.

(1) Payée six millions de roubles par la Russie, s'il faut en croire une dépêche de Constantinople.



Vue du Caucase. Le mont Maschouk, la ville de Piatigorsk et ses établissements de bains. Dessin de Johannsen.

Typographie HENNUYER, rue du Boulevard, 7. Batignolles. (Boulevard extérieur de Paris.)

POÉSIE.

LES VITRAUX DE LA CHAPELLE.

(PARABOLE DE SCHILLER.)



Le pèlerin dans la chapelle. Dessin et composition de M. A. de Bar.

Un pauvre pèlerin, à l'âme simple et bonne,
Avec robe de bure et bâton de tilleul,
Revenait d'Italie et de France, tout seul,
Dans son pays de Ratisbonne.

Souvent il avait vu le vice couronné,
Près de l'innocent qu'on opprime;
La vertu dans la honte, et l'honneur pour le crime.
Son esprit en était toujours plus étonné.

Préoccupé de ce spectacle,
Il allait traversant une épaisse forêt;
De nuages massifs tout le ciel se couvrait;
Pluie et tonnerre au loin... et pas un habitacle!

Lorsque, hâtant ses pas, du voyage alourdis,
Il aperçut soudain une chapelle ouverte,
De lierre en dehors toute verte;
Il s'y réfugia comme en un paradis.

Il se trouva bientôt dans une nuit profonde,
Tant l'orage s'était grossi!
Les piliers étaient nus, les murailles aussi;
Aucun art ne germait de la pierre inféconde.

Et les fenêtres, par moment,
Dans cette enceinte, où rien ne reluit et ne bouge,
Présentaient un amas informe, noir et rouge,
Sur les anciens vitraux versé confusément.

« Quel triste aspect me vient par ces douze ouvertures! »
Se dit le pèlerin, qui vainement songeait
A démêler quel saint ou profane sujet
Avait inspiré ces peintures.

« Peut-être quelque fou vint broyer en ce lieu
La suie avec le sang, pour peindre cet ensemble
Monstrueux, ce chaos qui semble
Une image du monde, où nous a jetés Dieu. »

Le pèlerin à peine achevait cette phrase,
Quand le soleil se dégageant
Des nuages, poussés par un souffle changeant,
Frappe sur les vitraux que son retour embrase.

Alors d'harmonieux tableaux
Surgissent de leur ombre; une peinture exquise
S'anime à la clarté tout à coup reconquise;
Tel l'univers créé sortit jadis des flots.

Le pauvre pèlerin fut éclairé de même;
Car au fond de son cœur s'élevait une voix:
« Oui, ce spectacle que tu vois
Des tableaux de la vie est un fidèle emblème!

« Quand de la vérité luira le jour... alors,
Tout ce que tu croyais sans but, sans harmonie,
T'apparaîtra splendeur, ordre et grâce infinie,
Comme ces transparents trésors.

« Prie et crois à la Providence.
Dieu, jaloux de son œuvre, au plan mystérieux,
Nous voile, pour un temps, l'éternelle évidence,
Mais il a fait tout pour le mieux. »

Depuis, le pèlerin vit encor bien des choses
Qui blessent la raison et révoltent l'esprit;
Mais il baissa la tête, et, quoiqu'il n'en comprît
Ni le but final ni les causes,

Il marcha, plein de foi, dans cette obscurité,
Certain qu'un sens profond dort sous les phénomènes,
Et de trouver le mot des énigmes humaines
Sur le seuil de l'éternité!

ÉMILE DESCHAMPS.

LES SOUPERS DE STOCKHOLM.

Stockholm, le 19 novembre 18...

Vous voulez savoir, ma bonne Amélie, ce que je fais dans cette grande ville de Stockholm, au milieu de ces bannières agitées, prélude certain des luttes de la Diète, où tant de têtes folles et sages vont se heurter les unes contre les autres, comme pour en faire surgir, aux yeux du public étonné, quelque nouvelle Minerve. — Vous voulez savoir ce que je deviens dans tout ce tumulte? Hélas! mon amie, je soupire et je bâille! car j'étais invitée à souper avant-hier; hier il m'a fallu souper encore, je soupe aujourd'hui de nouveau, et j'irai souper demain, si Dieu me prête vie jusque-là.

Vous vous écriez: — Qu'y a-t-il donc de si effrayant dans un souper?

Heureuse et chère Amélie! Naïve enfant de la nature! Restez bien à la campagne, avec des fleurs et de l'ouvrage, laissant l'air pur vous caresser les joues, tandis que le rouet tourne au bruit de vos simples chansons, coulant vos jours dans la paix des joies enfantines, contente d'un frugal repas, après lequel vous regagnez, vers neuf heures, votre couche paisible, en remerciant Dieu des biens qu'il vous donne... Ah! priez-le surtout de vous préserver de la vie et des soupers de la capitale!

Mais j'excite votre curiosité au lieu de la satisfaire. Ce monde fashionable miroite à vos yeux de loin, comme un Eden dont vous brûlez de connaître les mystères et les plaisirs. Suivez-moi donc quelques instants et transportez-vous en idée près de moi; vous serez bientôt initiée aux secrets de cette foule brillante, bâillante et soupante!

Déjà nos têtes sont parées de fleurs. Invités huit jours d'avance, à cette charmante réunion, nous avons résolu de lui faire honneur en appelant sur nos lèvres les plus gracieux sourires.

Huit heures sonnent. Nous donnons un dernier coup d'œil au miroir, et nous nous élançons dans la voiture, qui nous porte avec fracas à travers les rues, pour nous arrêter là où une longue suite de fenêtres éclatantes de lumières nous invite à descendre.

Je vous fais grâce des cheveux défrisés, des robes déchirées et des autres mésaventures de ce genre. Il en faut toujours oublier plus d'une! — On répare à la hâte le désordre de sa toilette, et l'on rappelle sur sa figure le joyeux sourire qui s'en était éloigné.

Les portes du salon sont ouvertes; nous faisons notre gracieuse entrée. Est-ce le simoun ou le siroco qui nous arrive de cette masse de gens et de lumières? C'est l'un ou l'autre assurément, car je ne sais quel affaissement,

quel engourdissement général est venu s'étendre sur nos facultés intellectuelles.

On nous accueille, et nous nous asseyons. — Dieu soit loué du siége qu'il nous fait trouver si à propos ! A moins d'événement grave, je sens que nous ne le quitterons pas de longtemps. Rangées et serrées les unes contre les autres les femmes s'examinent réciproquement ; elles se font compliment de leur toilette et essayent de plaisanter. Nos lèvres se serrent comme pour retenir un morceau de sucre, en laissant échapper quelques gracieusetés. Les yeux se saluent, les têtes s'inclinent çà et là, les plumes s'agitent, les robes de soie se frôlent, les demandes et les réponses se croisent : il s'ensuit un instant de mouvement et de bruit ; puis le tumulte s'affaiblit graduellement, comme un orage qui s'apaise. Il s'arrête, il recommence, il s'éteint, et tout rentre dans un calme silencieux.

C'est le moment où les tables de jeu vont s'ouvrir. On apporte le thé. On étale des gravures. Nous jouons et nous nous taisons ; nous buvons et nous mangeons ; nous regardons et nous bâillons.

La chaleur nous suffoque. Le temps semble éternel. La température de la pièce s'élève à chaque instant. Les frisures se dressent, les nez rougissent, les oreilles brûlent, les yeux s'emplissent de larmes ; nous éprouvons un malaise inquiétant ; nous nous tournons de çà, de là ; nous haletons et nous souffrons.

Un flux de pensées serait à nos esprits défaillants comme une source rafraîchissante. Nous essayons de commencer une conversation ; mais, hélas ! les idées ont déménagé de nos cerveaux comme la pommade de nos coiffures, et c'est à peine si nous nous trouvons assez d'esprit pour aborder convenablement la question du beau et du mauvais temps. Que si par hasard vous parvenez à tirer de votre cervelle quelque chose d'un peu moins banal, on vous répond : Oui, — Non, — ou : En vérité ! comme si l'on voulait vous dire : Ne vous donnez donc pas la peine, ma chère amie !

Mais voilà un monsieur qui s'approche galamment, le chapeau à la main. C'est une heureuse diversion. Il vous a parlé. Qu'a-t-il dit que vous avez souri si finement ? Un compliment, sans doute ? — Non. — Un trait d'esprit ? — Mais non. — Une platitude alors ? — Pas davantage. — Enfin, il a dit quelque chose ? — Oui, quelque chose qui ne signifie rien. Le pauvre homme était un peu endormi ; il avait perdu au jeu ; il souffrait du siroco ; sous la suffocante influence que pouvait-il dire, sinon : — Il fait terriblement chaud ici !

Vous voulez secouer la torpeur involontaire de vos sens ; vous jetez les yeux autour de vous ; l'assemblée est nombreuse ; peut-être y trouverez-vous quelque original, quelque amusante singularité ? Erreur ! ils se ressemblent tous. Le bon ton et les avantages de l'éducation ont si bien taillé, si bien poli, si bien passé leur niveau dans ce cercle, qu'ils en ont banni toute originalité, toute distinction marquée. La seule différence qui subsiste entre tous ces individus, c'est celle qui résulte — et celle-là n'est pas grande assurément — de la différence des habits, et puis aussi de la diversité que la nature compatissante, toujours ennemie de l'ennuyeuse uniformité, se plaît à maintenir entre les nez, les yeux et les lèvres, les uns grands, les autres petits, celles-ci relevées, celles-là tombantes, etc. — Je cherche quelque autre différence, je n'en aperçois point.

Arrivent les glaces et les pâtisseries. La pièce en reçoit une certaine fraîcheur dont nos sens profitent. Nous portons les cuillers à notre bouche ; nous jouissons de notre bonheur en silence. On entend le bruit des joueurs dans les autres chambres, et l'appel de la retourne. Alors toute la société du salon est en mouvement ; nous nous tournons, nous nous levons, nous posons nos soucoupes, — nous respirons.

Bon ! le piano s'est ouvert ! Puissent les charmes de la musique mettre en fuite le démon de l'ennui ! Moitié timidité, moitié présomption, un amateur s'empresse de commencer. Il assure qu'il ne fera rien de bien ; toutefois il s'assied devant l'instrument. Une fois assis, il rougit, il pâlit, il tremble ; mais il attaque vigoureusement les touches, puis il aborde le chant. Je bénis Dieu qu'il l'achève et qu'il ne s'en soit pas tiré plus mal !

Après l'amateur, c'est un artiste d'un vrai talent qui se présente ; il est calme et sans prétention ; il a conscience de ce qu'il peut. Il chante les *Sagas* de Fritiooff. La musique et la poésie sont magnifiques. La voix du chanteur est ferme et agréable, quoique un peu voilée par la chaleur de l'appartement. Le dernier accord a vibré, la dernière note a retenti. D'où vient ce silence de la société ? D'où vient cette immobilité glaciale ? Est-ce admiration, recueillement, enthousiasme ? Des bâillements étouffés, des paupières alourdies par le sommeil répondent assez. L'artiste a chanté pour les murailles. Le simoun du souper éteindrait les plus puissantes émotions.

Cependant les lumières commencent à se ternir, la chaleur devient de plus en plus lourde, l'atmosphère de plus en plus épaisse. Nous nous sentons tomber en léthargie ; nous nous secouons honteux de notre état ; nous parlons modes, dîners, politique. Nous faisons un effort désespéré : nous exagérons tout, nous mentons, nous médisons ; il faut dire quelque chose ; notre bavardage accuse notre détresse : nous voudrions être à cent lieues d'ici.

Pourquoi les heures se traînent-elles si lentement ? Pourquoi les minutes s'allongent-elles ainsi sans mesure ? Obligées de cheminer avec elles, nous avons de nouveau recours aux gravures ; mais nous les tenons à l'envers. Nous reprenons la conversation ; mais nous répondons *non* pour *oui ; oui* pour *non !* Nous étouffons nos bâillements, au risque d'en suffoquer. *Nous* sommes excédés, nous trouvons *les autres* intolérables ; mais nous nous sourions, et nous saluons de la manière la plus amicale.

De huit heures à neuf, de neuf heures à dix, de dix heures à onze, de onze heures à minuit, nous avons supporté, assis, tranquilles, patients, ce petit Tophet (1) de chaleur et de cérémonie. Mais nos forces sont à bout, et nous allons certainement tomber en défaillance, — lorsque minuit sonne. Les portes de la salle à manger s'ouvrent avec bruit, le parfum des mets se répand et agit sur nos nerfs à la manière de l'eau de Cologne, ces mots magiques retentissent : « Le souper est servi ! » — Nous sommes sauvés.

Tout le monde se lève en masse On se hâte, on se presse. Nous défilons deux à deux dans la salle du banquet. Autre terre promise, une table immense étale aux yeux avides des voyageurs altérés du désert les mets succulents, les viandes savoureuses, les superfluités de la fortune et du luxe. Nous nous rangeons autour de la table, nous nous serrons les uns sur les autres, nous cherchons nos places, nous désirons tel voisinage, nous redoutons tel autre, nous nous efforçons de nous asseoir, — à la fin nous sommes assis.

Et tout aussitôt l'œuvre de la manducation commence.

(1) Lieu de la vallée d'Hennon où les Israélites, sacrifiant à Moloch, faisaient subir à leurs enfants l'épreuve du feu.

C'est une affaire sérieuse. Chacun y procède avec ardeur, avec solennité. Toute communication particulière a cessé entre les convives; la seule agitation des couteaux et des fourchettes interrompt le silence général.

Les plats se succèdent et font le tour de la table. Nous mangeons, nous mangeons, nous mangeons Nous éprouvions un tel besoin de secouer notre longue inaction que nous avons saisi le premier prétexte de mouvement. Ce sont nos mâchoires qui s'en sont chargées. Aussi fonctionnent-elles sans interruption, broyant avec une avidité désespérée tout ce qu'on leur présente, jusqu'à ce que l'estomac soit satisfait, — plus que satisfait, oppressé; et, malgré l'oppression, elles continuent toujours leur ouvrage. Enfin. l'on apporte le dessert. Ici les prudentes mères de famille ont un double devoir à remplir: prendre leur part personnelle des bonbons et pâtisseries, et en faire glisser une autre part dans leurs ridicules ou leurs mouchoirs, sans doute pour les marmots restés au logis; tandis que les jeunes personnes, observant avec un grand intérêt les charades et devises, ornements indispensables des friandises de sucre, exercent leur esprit à déchiffrer ces éternels chefs-d'œuvre d'une inimitable stupidité.

Mais il n'est pas de bonheur durable. Toute chose prend fin, le souper comme les autres. L'argent de nos aimables hôtes s'est englouti dans nos estomacs sous forme de gelées, de rôts, de vins, de friandises. Il faut retourner au salon avec cet agréable fardeau. Nous y restons quelque temps, par décorum, à causer de riens. Puis nous prenons congé et nous revenons au logis, brisés de corps et d'âme, pour nous mettre au lit vers deux heures du matin, l'estomac plein, le cœur vide, la tête lourde, conservant, pour tous souvenirs des heures qui viennent de s'écouler, ceux qu'amèneront à leur suite, le lendemain, les maux de tête et les bâillements.

Pendant ce temps, à la lueur mourante de leurs bougies consumées, nos chers hôtes se félicitent d'avoir mené à si bonne fin leur splendide soirée, et se consolent de la dépense du souper en se disant qu'à un si magnifique repas leur société n'a pu manquer de s'amuser beaucoup. — Mortels à courte vue, soyez tranquilles! Dans quelques jours vos amis reconnaissants vous payeront avec usure à leur propre table la dette d'ennui qu'ils ont contractée à la vôtre!

Voilà, mon Amélie, la courte esquisse d'un souper de Stockholm; c'est, à peu d'exceptions près, celle de tous les soupers de cette ville.

Nous avons ici toute une famille de fées somnifères, dont la mère s'appelle *Oisiveté* et la nourrice *Vanité*. *Usage* et *Politesse* les conduisent de porte en porte, et partout on les accueille en les maudissant mille fois, — car Oisiveté et Vanité sont des grandes dames bien roides, bien guindées, dont la position sociale commande le respect, et l'on ne saurait les éconduire impunément. Peut-être même ne serait-il pas sans danger de sourire de leurs modes exagérées; on risquerait pour le moins d'être taxé d'impertinence ou de folie.

Et ne pensez pas, je vous prie, que les brises mélancoliques de novembre soient venues projeter leurs ombres noires sur cette description de nos éternels soupers. Sans nier positivement l'influence du spleen hivernal, je puis vous garantir, dans l'ensemble au moins, la scrupuleuse exactitude du portrait.

C'est, chaque jour, un inconcevable sujet d'étonnement pour moi de voir tant d'êtres intelligents se réunir ainsi les uns chez les autres dans le seul but d'une si cruelle fatigue.

Supposons que le génie du plaisir, s'arrêtant par hasard sur les murs de cette froide cité, s'avisât de faire appel à ses véritables sectateurs; j'imagine qu'il leur tiendrait à peu près ce discours:

« Amis des plaisirs vrais et de la gaieté, — jeunes ou vieux, il n'importe, — voulez-vous jouir de la vie, savourer ses courtes heures de repos, ses fugitives minutes de bonheur? — Ah! fuyez, fuyez loin des soupers de votre Stockholm!

« Réunissez quelques parents, quelques amis, quelques connaissances, — en petit nombre surtout! La foule et la chaleur, c'est le simoun du festin.

« Éclairez bien votre appartement; mais, avant tout, faites briller les lumières de l'intelligence et de l'esprit! Pour mieux attiser la flamme vivifiante du plaisir, soyez gais, soyez bienveillants les uns pour les autres, et, si vous pouvez, spirituels! La danse, le jeu, la musique, que tout arrive spontanément. Rien de préparé, rien d'infinissable! Tressez d'une main légère la guirlande des joies innocentes, et que chacun y ajoute, sans apprêt, sa simple fleur!

« Cultivez surtout les plaisirs de la causerie. Que le feu des idées circulant parmi vous y répande la douce chaleur d'une gaieté brillante, mais inoffensive Que la pensée réponde à la pensée, le sentiment au sentiment, comme de mélodieux échos, ou plutôt comme les notes harmonieuses qu'un doigt léger sait tirer d'une harpe bien réglée.

« L'âme et l'esprit ne sauraient négliger tout à fait leur terrestre enveloppe: donnez-lui donc quelque satisfaction; mais que ce soit sans faste, sans étiquette, et sachez faire d'un rafraîchissement nécessaire un plaisir nouveau. Se mettre à table cérémonieusement dans le seul but de manger, ce n'est pas un plaisir, c'est un travail.

« Nous mangeons pour vivre, nous ne vivons pas pour manger, a dit un sage. — Si je suis obligé de manger et de boire, je veux du moins n'en rien perdre de ma gaieté.

« Et comme l'Éternelle Sagesse a voulu que le jour et la nuit régnassent alternativement pendant douze heures sur ce pauvre globe, afin que l'homme, sa noble et frêle créature, pût réparer durant la nuit les forces dont il aura besoin pour le travail du jour, — faites en sorte que la fin de la journée soit aussi celle de vos plaisirs. Que la cloche de minuit ne vous donne pas en vain le signal de la retraite; et, loin de résister à son prudent appel, dites avec un poëte aimable (1):

La main du plaisir nous caresse.
N'effeuillons pas, à l'heure du repos,
Les couronnes qu'elle nous tresse.
Sachons déposer à propos
La joie avant l'ennui, la coupe avant l'ivresse;
Et que le jour, demain, nous retrouve dispos,
S'il nous ménage encor quelque instant d'allégresse! »

Mais qu'entends-je, grand Dieu! — Huit heures! l'heure effrayante du souper! — Et déjà les chevaux sont attelés! Et mon mari me fait dire qu'il m'attend! et pas une fleur dans mes cheveux!

Adieu donc, chère Amélie, — heureuse Amélie, bonsoir! Dans quelques instants vous regagnerez votre couche paisible; moi, je vais recommencer ma laborieuse campagne.

(*Traduit du suédois de Mlle Frédérika Bremer.*)

NOBLET.

(1) Franzen

LES CARTES DU NOUVEL AN.

A chaque renouvellement de l'année, on se plaint de « l'usage antique et solennel » de l'échange des cartes de visite. On se plaint... et on se soumet. Et ceux qui crient le plus haut contre ces cartes sont peut-être ceux qui en envoient — le plus grand nombre.

Au lieu de gémir si vainement, nous devrions imiter nos pères, ces maîtres de la politesse. Ils donnaient un sens exquis et une valeur morale aux cartes de nouvelle année. Témoin la charmante collection du docteur Piogey, que nous venons de parcourir, et dont il nous permet d'offrir quelques spécimens à nos lecteurs. Ces quatre ou cinq cents cartes de visite sont presque toutes du dix-huitième siècle, et de la société allemande qui copiait la société de Versailles. On échangeait alors, non pas d'insignifiants morceaux de carton glacé portant noms et adresses, — mais des souvenirs délicats, de jolies vignettes et des allégories touchantes. Les plus illustres artistes ne dédaignaient point de dessiner et de graver ces cartes de famille. Nous y remarquons les signatures de Casanova (dont nous reproduirons bientôt un modèle curieux), de Raphaël Mengs, de Fischer, de Morghen et d'Adam Bartsch, le fameux auteur du *Peintre graveur*, en vingt et un volumes. La carte de ce maître — gravée ci contre — est un emblème plein de justesse et d'esprit. Un chien griffon, de la race qu'aimaient alors les belles dames, la crinière touffue, les oreilles dressées, la queue en trompette, les pieds posés sur un débris quelconque, — symbole du temps passé, — déchire avec ses dents un rouleau de papier sur lequel est inscrit le millésime de l'année défunte : 1795. Sur une autre carte du même artiste, c'est un épagneul, debout, qui « fait le beau » et tient dans sa gueule la signature ; *A. Bartsch*. La carte de M. *Stapleton* est plus compliquée et rappelle les galantes manies de l'époque. Le nom est gravé sur une pierre, et flanqué ou surmonté d'un portrait de Cidalise, enguirlandé par un Amour, soutenu par une nymphe, et enveloppé d'un nuage mystérieux. Tout le dix-huitième siècle est là. La carte du marquis de Galle, ambassadeur du roi des Deux-Siciles, représente « un dieu marin appuyé sur une urne, le trident à la main, et considérant la baie de Naples, les voiles latines et le Vésuve en éruption. » Ce bijou, gravé par Raphaël Morghen, ne déparerait pas la collection de ses œuvres au cabinet des Estampes. Fischer, de Berne, a pour armes... de visite deux pêcheurs levant un filet. C'est la traduction même, la charade de son illustre nom. Le baron de Margelik, directeur des menus plaisirs de la cour d'Autriche, se représente par la vue d'un théâtre en silhouette ; le grand veneur Lehrbach, par un limier tenu en laisse, etc. La collection du docteur Piogey forme un chapitre d'histoire sociale sur lequel nous reviendrons. On y voit défiler, avec leurs habitudes et leurs goûts, les princes, les ministres, les ambassadeurs, les grandes dames, les artistes d'avant la Révolution, — les Windisgraetz, les Esterhazy, les Las-Casas, les Polignac, les Schmidt et les Hilledrandt, etc., etc., le tout dans le kaléidoscope des cartes du jour de l'an.

Nous préférons encore ces gracieuses vignettes aux petits portraits photographiés que l'industrie cherche à mettre en vogue, et qui ne peuvent guère s'échanger qu'en famille et dans l'intimité

P.-CH.





Cartes de visite du dix-huitième siècle. Collection du docteur Piogey. Dessins de Fellmann.

LA HOLLANDE A VOL D'OISEAU (1).

III.

Le canal de la Nord-Hollande et les chameaux supprimés. — Histoire d'une femme marine et d'un évêque marin — Charge de cavalerie contre une flotte. — Feu le lac de Harlem. — Inondations — Pline en Hollande — Lutte des moulins à vent et des machines à vapeur — La tulipomanie — Un matelot rival de Cléopâtre — Les jacinthes — Reliques de la croisade de saint Louis. — La petite vieille du *Lion d'Or*. — Hudson-Lowe. — Invention de l'imprimerie — *Le miroir du salut humain* — Faust et Louis XI. — Héroïsme des citoyens et des femmes de Harlem. — Cruauté du duc d'Albe et de ses soldats.

Entre Broek et Zaandam, en face du Nieuwebrug d'Amsterdam, s'ouvre le grand canal de la Nord-Hollande, magnifique travail hydraulique, commencé en 1819 et terminé en 1825. Avant la construction de ce canal, les navires qui voulaient entrer à Amsterdam ou en sortir étaient obligés de traverser les bas-fonds inconstants du Zuiderzée, et cette navigation, remplie de dangers, durait parfois plusieurs semaines. Dans le voisinage même du port, il fallait passer sur un banc de sable qui obstrue le golfe de l'Ye. Les gros navires ne pouvaient franchir cet obstacle qu'après avoir déchargé une partie de leur cargaison, et en se faisant aider et soutenir par des chameaux. Peut-être ne sera-t-il pas inutile d'expliquer que ces *chameaux* sont des espèces de pontons que l'on coule, remplis d'eau, de chaque côté du navire, que l'on attache à ses flancs, que l'on vide ensuite avec des pompes, et qui, s'élevant à mesure qu'on en retire l'eau, soulèvent le vaisseau, dont ils augmentent, pour ainsi dire, la capacité.

Le grand canal, conçu par l'ingénieur Blanken pour éviter tous ces inconvénients, commence vis-à-vis du port d'Amsterdam, traverse toute la presqu'île de la Nord-Hollande, et va aboutir dans la mer du Nord, entre la ville du Helder et l'île de Texel. Cet utile et merveilleux ouvrage, qu'il a fallu asseoir dans des marécages, a quatorze lieues de longueur avec une profondeur et une largeur inusitées. Il permet aux plus gros vaisseaux de franchir, en deux ou trois jours, la distance qui sépare le golfe de l'Ye du Helder. Il dessert, en outre, un pays riche en pâturages, et par conséquent en bestiaux. L'une des principales villes de ce pays, Alkmaar, a rendu le monde entier tributaire de son industrie, et peut être considérée comme la métropole du commerce des fromages. Elle renferme d'ailleurs quelques édifices intéressants ; enfin, ses habitants, placés en dehors des grandes routes et des chemins de fer, ont conservé, jusqu'à présent, leurs vieilles mœurs et leurs vieux costumes.

Purmerend, ville plus petite et plus moderne, doit sa prospérité au dessèchement d'un lac de huit lieues de tour, où paissent aujourd'hui les plus beaux troupeaux du monde. En 1430, plusieurs jeunes filles d'une autre petite ville nommée Edam, s'étant embarquées sur un bateau pour aller traire leurs vaches devers ce lac, trouvèrent sur le bord une femme marine, que les eaux, en se retirant, avaient laissée à demi ensevelie dans la fange. Ces filles l'en retirèrent, et, l'ayant nettoyée, l'embarquèrent avec elles et l'emmenèrent à Edam. Elles lui enseignèrent à filer, à manger et à s'habiller à la mode du pays, quoiqu'il lui restât toujours une forte inclination pour son premier élément. Dans l'espérance de lui faire apprendre à parler, on la mena à Harlem, où elle vécut plusieurs années, mais sans qu'on pût lui donner l'usage de la parole. Cependant elle paraissait avoir conçu quelque connaissance de la divinité, et faisait la révérence toutes les fois qu'elle passait devant un crucifix.

Les nouvellistes du quinzième siècle, non contents de cette histoire, en racontaient d'autres, encore plus curieuses. Suivant leur récit, on avait trouvé, vers la même époque, plusieurs hommes marins. L'un d'eux, pris sur les côtes de la Norwége, avait la crosse, la mitre et tous les autres ornements pontificaux des évêques. Ce dernier, après sa capture, ne fit que soupirer, et mourut bientôt après.

Nos lecteurs penseront, sans doute, qu'il y a longtemps de cela. Eh bien ! à la fin du siècle dernier, les curieux et les nouvellistes de la Nord-Hollande purent se régaler d'un spectacle non moins merveilleux : à savoir, une charge de cavalerie exécutée contre des vaisseaux de haut bord, et qui eut pour résultat la prise de toute une flotte. Quelque violent que cela paraisse, le fait est historique.

C'était au mois de janvier 1795 ; Pichegru, à qui la gelée avait permis d'envahir les Pays-Bas, apprit que la flotte hollandaise, mouillée dans le Zuiderzée, près de Texel, se trouvait prise dans les glaces. Il envoya aussitôt, pour s'en emparer, une division de cavalerie et plusieurs batteries d'artillerie légère. Nos escadrons traversèrent rapidement les champs glacés de l'Océan, et sommèrent, comme des places fortes, les vaisseaux devenus immobiles. Le pavillon néerlandais fut amené devant ces assaillants d'une nouvelle espèce.

Le chemin de fer d'Amsterdam à Harlem est droit comme un I, et côtoie tout le temps une chaussée et un canal, sur lesquels circulent, avec un phlegme hollandais, et en apparence pêle-mêle, des chars, des bateaux, des cabriolets, des galiotes. A droite, s'étendent les eaux de l'Ye ; à gauche, d'interminables prairies, qui étaient dernièrement un lac de cinq lieues de long, sur deux lieues de large. A la station de Halfweg (qui se rencontre effectivement à moitié chemin), subsistent encore les énormes écluses qui séparaient le golfe du lac, et qui ont permis de dessécher ce dernier. Si ces écluses s'ouvraient par une cause quelconque, une grande partie de la province de Nord-Hollande serait submergée en quelques heures.

Un livre imprimé à Liége, en 1769, *les Délices des Pays-Bas*, contenait ceci : « En venant de Harlem à Leyde, on voit le grand lac, ou la mer de Harlem, toujours couverte de bateaux qui vont et viennent incessamment, chargés de marchandises. Comme le terrain est précieux, en Hollande, et que cette mer en occupe beaucoup, on a parlé plusieurs fois de la dessécher, ce qui serait assez facile. Plusieurs particuliers ont offert d'en faire les frais, si on voulait leur abandonner la propriété de ces terrains, mais des intérêts opposés en ont empêché l'exécution. »

Il y a quelques années, le *Guide-Richard* s'exprimait en ces termes : « Au moment où nous écrivons, le dessèchement du lac de Harlem s'effectue avec une ténacité digne

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro précédent.

des plus grands éloges. Cette entreprise gigantesque changera la face de la province de Nord-Hollande. »

Actuellement le desséchement est un fait accompli, et près de vingt mille hectares de terre sont rendus à la culture. Nous disons *rendus*, car, au commencement du seizième siècle, l'espace compris entre les trois villes d'Amsterdam, de Harlem et de Leyde, n'était point submergé. Il s'y trouvait seulement quatre petits lacs, séparés par des prairies. Les eaux du Rhin, obstruées par les sables qui s'accumulent à son embouchure, envahirent successivement tout ce territoire et formèrent un lac de douze lieues de tour, sur une profondeur de quatre mètres en moyenne.

L'histoire néerlandaise a enregistré plusieurs désastres analogues, qui ont été, pour les Pays-Bas, de véritables déluges locaux. Ainsi le Zuiderzée, golfe de cinquante lieues de long, sur vingt de large, n'existait point autrefois. Il y avait seulement, au milieu des terres, entre la Frise et la Hollande, un petit lac nommé Flevo. En 1282, à la suite d'une violente tempête, les flots de la mer firent irruption, et, couvrant un vaste territoire, formèrent le Zuiderzée actuel. La même chose arriva en 1421, près de Dordrecht, pour le lac Biesboch. Là ce furent les eaux de la Meuse et du Rhin, qui engloutirent soixante-douze villages, avec un nombre infini de bestiaux et près de cent mille personnes. Un tel désastre épouvante l'imagination, lorsqu'on se le représente sur les lieux avec toute la réalité que lui prête l'aspect de ces mers intérieures, agitées par de véritables vagues, et contenues par des digues à peine visibles. Dans nos pays de terre ferme, on comprend toujours la possibilité de se retirer sur un lieu plus élevé, à mesure que l'inondation envahit les terrains les plus bas; mais il n'en est point ainsi en Hollande. Tout ce delta du Rhin, quoique au-dessus du niveau des basses mers, se trouve au-dessous du point qu'atteint la marée haute: par conséquent, sans les digues naturelles ou artificielles qui contiennent les flots de l'Océan, les terres se trouveraient baignées d'eau salée, deux fois en vingt-quatre heures. Tel était, en effet, l'état de l'ancienne Frise, lorsque Pline le naturaliste visita ces contrées, à peine connues. « Là, dit-il, l'Océan déborde deux fois chaque jour sur un espace immense qu'il recouvre alors de ses flots, rendant douteuse la nature d'un pays qui semble faire partie de la mer plutôt que du rivage. Les malheureux indigènes se réfugient sur les dunes ou élèvent des monticules jusqu'à la hauteur des plus fortes marées. Au sommet, ils construisent leurs cabanes. Quand la mer est haute, on dirait qu'ils naviguent à sa surface; quand elle baisse, qu'ils sont échoués sur ces bas-fonds. Ils descendent alors de leurs huttes, et se mettent à la poursuite des poissons que les vagues ont amenés. »

Aujourd'hui cette invasion quotidienne d'Amphitrite est empêchée par tout un système de digues, chef-d'œuvre de savoir, de travail et de patience; mais qu'une de ces digues vienne à se rompre, aussitôt les eaux se précipitent avec fureur par la brèche, et balayent tout ce qu'elles rencontrent. Ce qui rend le danger moindre, non pour les individus, mais pour l'État, c'est que le sol des Pays-Bas est divisé en *polders*, c'est-à-dire en compartiments séparés les uns des autres par des levées; de sorte que la rupture des digues, dans un de ces compartiments, n'entraîne point solidairement l'inondation des polders voisins.

Une concession pour le desséchement du lac de Harlem fut faite en 1819. On étudia donc alors, avec soin, les moyens d'exécution; mais une entreprise aussi considérable ne se met pas en train facilement: rien n'était commencé, lorsqu'en novembre 1836, les eaux du lac, poussées par un ouragan, surmontèrent les digues et vinrent menacer les portes d'Amsterdam; un mois après, portant leur fureur du côté opposé, elles inondèrent la ville de Leyde. C'était un défi, jeté par Neptune à la Hollande; il fut relevé fièrement. Le gouvernement arrêta la construction d'une digue de onze lieues de développement, enfermant tout le lac, et bordée extérieurement d'un canal d'épuisement. La quantité d'eau qu'il fallait rejeter en dehors de cette grande cuvette, et faire écouler dans l'Océan, était évaluée à sept cent vingt-quatre millions de mètres cubes, sans compter celle qui devait y rentrer par la pluie et par les infiltrations, et qui était estimée à une quarantaine de millions de mètres cubes par an.

Ici se présentait la question de savoir quelle serait la force que l'on emploierait pour opérer un si grand travail. On sait que, depuis un temps immémorial, le moulin à vent est la *servante à tout faire* de la Hollande. Non content de moudre le grain, le moulin à vent épuise l'eau des polders, casse les pierres, broie le mortier, scie le bois, pile les chiffons, pulvérise le tabac, écrase les graines huileuses, etc., etc. Il paraissait donc naturel d'employer encore son obligeance à dessécher le lac de Harlem; mais on calcula que, pour enlever mensuellement trente-six ou trente-sept millions de cubes d'eau, il faudrait cent quatorze moulins à vent, dont la construction et l'entretien coûteraient plus cher que la dépense de trois machines à vapeur, capables d'accomplir le même travail. Au lieu de s'adresser à l'air, pour chasser l'onde rebelle, ce fut donc l'eau elle-même que l'homme prit pour auxiliaire. Diviser pour régner, c'est la devise de toutes les puissances.

On plaça les pompes d'épuisement sur trois points: auprès de Leyde, de Harlem et d'Amsterdam. « L'aspect extérieur des édifices qui contiennent ces puissantes machines, dit M. Texier, a quelque chose d'imposant. Ce sont de grosses tours crénelées, sortes d'éléphants ou de mastodontes, dont les trompes sortent par les fenêtres ogives de l'étage supérieur. Ces trompes se lèvent et se baissent avec une lenteur majestueuse. Symboles du peuple hollandais, on voit qu'elles font encore plus de besogne que de bruit. A chacune de leurs profondes aspirations, un fleuve se précipite dans le canal qui lui est ouvert, et s'en va, ralentissant graduellement son cours, se déverser à la mer.

« Depuis le moment où ces machines ont commencé à marcher simultanément, elles ont fait baisser le niveau du lac d'un centimètre par jour, ainsi que l'avait annoncé le calcul. Elles ont fonctionné pendant quatre ans, et, au commencement de 1853, le sol était aussi bien asséché qu'il puisse l'être dans la Nord-Hollande. Dans l'automne de cette même année, des lots importants de terrains reconquis sur les flots furent vendus à des prix fort élevés. »

Depuis lors, l'opération a été complétée, et cette vaste étendue de terre est rentrée dans le domaine de l'homme. Les troupeaux, au poil lustré, y paissent tranquillement; on y construit des maisons, et ceux qui les habitent dorment apparemment sans aucune crainte. Pourtant, dans les journées d'hiver, quand l'ouragan bondit avec fureur sur ces plaines où rien ne l'arrête; quand la pluie, descendant du ciel à torrents, couvre de lames d'eau les jetées qui servent de routes; quand l'horizon rétréci ne laisse apercevoir au voyageur lassé qu'un cercle grisâtre, uniforme, où nul objet ne s'élève au-dessus du sol humide, si ce n'est, de temps en temps, les ailes gigantesques d'un moulin, il semble que le cœur le plus cou-

rageux doit faire un retour sur le passé, et songer, avec effroi, que de faibles digues de terre empêchent seules la mer mugissante d'accourir, blanche d'écume, avec une rapidité à laquelle rien ne peut échapper ni résister.

Harlem, que l'on a appelée la ville des fleurs, est célèbre par ses jardins, où croissent les plus belles tulipes du monde. Cette superbe liliacée vient de l'Orient, et le mot lui-même est dérivé du turc *tulban*, qui signifie à la fois *tulipe* et *turban*. Il paraît probable que c'est la fleur qui a donné son nom à la coiffure. Le naturaliste Gesner vit, pour la première fois, des tulipes, à Ausbourg, en 1559: elles avaient été apportées de Constantinople. Cent ans plus tard, c'était pour les Pays-Bas une grosse affaire que la culture des tulipes : la Hollande tout entière était atteinte de tulipomanie. On faisait des fortunes avec les tulipes; mais aussi il faut avouer qu'on se ruinait pour elles Tel oignon s'échangeait contre une brasserie; tel autre contre une ferme Mille florins, c'est-à-dire quatre ou cinq mille francs de notre monnaie actuelle, étaient un prix courant. On prétend qu'une certaine tulipe s'est vendue près de trente mille florins Le nombre des mariages faits et défaits, pour un oignon, est fabuleux. On raconte l'histoire d'un avare qui, par quarante ans de rapacité, avait acquis une certaine fortune. Un jour, comme il déjeunait dans son jardin, ayant sur une table deux harengs saurs et un morceau de fromage de Hollande, avec une chope de mauvaise bière du pays, un matelot étranger lui apporte un paquet. « Bien, mon garçon, dit notre homme. Je vais te donner la réponse, et, pour ta peine, tu partageras mon déjeuner. » Ce disant, notre harpagon, enchanté de sub-



Vue du pont Saint-Nicolas à Harlem. Dessin de M. A. de Bar, d'après le *Voyage en Hollande* de M. E. Texier.

tiliser un pourboire, donne au commissionnaire un morceau de pain et un hareng saur, puis il va écrire un mot à son correspondant.

Le matelot, demeuré seul, et maudissant en lui-même l'avarice et les avaricieux, jette les yeux autour de lui. Il aperçoit, dans une pièce dont la fenêtre est entr'ouverte, quelques oignons, dans un bol de porcelaine bleue de Batavia. « Voilà de quoi assaisonner la volaille du bourgeois, » se dit-il en anglais d'Amérique. Il croque un oignon, qui lui paraît délicieux; il en envoie un second tenir compagnie au premier; et, comme le patron ne revenait pas, ma foi, le contenu du bol y passe tout entier. Quand mynherr reparut, il était ruiné. Ce bol contenait un *semper augustus*, un *admiraal Liefken*, et deux ou trois autres espèces aussi rares. Jonathan avait fait, sans s'en douter, un festin digne de Cléopâtre.

Si la manie des collectionneurs était pour beaucoup dans le prix élevé de certaines tulipes, le plus grand nombre des opérations qui se faisaient sur cette valeur n'étaient pourtant que des opérations fictives. On achetait *à terme* un certain nombre d'oignons de telle espèce, et, suivant qu'ils étaient rares ou abondants à l'époque fixée, on avait gagné ou perdu la différence du prix. Le gouvernement se crut obligé d'intervenir, et ce singulier agiotage fut supprimé.

Les jardins de Harlem resplendissent encore, au printemps, de l'éclat des plus belles tulipes, mais, il faut l'avouer, il ne s'y trouve peut-être plus un oignon qui puisse rapporter à son propriétaire une misérable somme de deux cents francs.

Depuis quelques années, la jacinthe dispute à la tulipe l'empire de la mode. Les Hollandais sont parvenus à ob-

tenir les plus belles pyramides de ces fleurs embaumées. A Paris même, ce sont des oignons de Hollande qu'il faut demander aux fleuristes, lorsqu'on veut faire pousser des jacinthes, sur une carafe remplie d'eau.

Une autre merveille de Harlem, c'est l'orgue de l'église Saint-Bavon. Cet orgue, construit par Christian Müller, qui l'acheva en 1738, est un des plus grands qui existent Il a cinq mille tuyaux, douze soufflets et soixante registres. Il peut imiter le tonnerre, la trompette, les cloches, la viole de Gamba, le chapeau chinois, l'harmonica, etc. Le jeu qui représente la voix humaine, sans être aussi parfait que celui de Fribourg, en Suisse, produit par moments une illusion véritable. La vaste et belle cathédrale gothique semble se remplir d'un souffle religieux, lors-



Types et costumes hollandais. Un intérieur. Dessin de J. Worms.

qu'elle est galvanisée par ce puissant instrument. Autrement ce n'est plus qu'un cadavre, car elle est attribuée au culte protestant et dépouillée, par conséquent, de tout autre ornement que quelques tombeaux. Cependant on y voit, suspendu à l'une des ogives du chœur, un grand et précieux modèle du navire dans lequel saint Louis est revenu de la terre sainte. L'église possède aussi deux cloches fabriquées avec du métal rapporté de Damiette, car les Harlemois se sont signalés dans la dernière croisade.

Harlem peut se vanter encore de son bois, aux arbres gigantesques, de son musée de peintures modernes, de sa vieille boucherie, monument mignon, digne de prendre place dans le musée de Cluny; mais une de ses curiosités les plus grandes, quoique elle ne date pas tout à fait d'aussi loin, c'est la bonne petite vieille qui gouverne aujourd'hui le *Lion d'Or*, après y être entrée en *nonante-huit*, selon

son expression. On peut imaginer combien de personnages elle a vus passer, combien de choses changer, tandis qu'elle restait aussi immuable que le *Lion d'Or* lui-même. Malgré ses quatre-vingts ans, elle trottine, elle ordonne, elle cause en français, en anglais, en italien; elle rit, elle plaisante, avec une petite voix douce, avec une bonhomie qui réjouit le cœur. Elle sait des milliers d'histoires, et celles qu'elle raconte sont toutes à la louange du *Lion d'Or* : car le *Lion d'Or*, qui a été son père nourricier, est devenu son enfant. Par exemple, il y avait une fois un Suisse qui était venu prendre un emploi à Harlem. Descendu à l'hôtel du *Lion d'Or*, il était allé ensuite se loger dans la ville; mais, quelques mois après, étant tombé malade, il était revenu demander, en grâce, qu'on voulût bien le recevoir comme pensionnaire. Au bout de treize ans, ayant obtenu un congé pour aller à Berne, voir sa mère et sa famille, il s'était hâté de revenir, et, rentré à l'hôtel, il disait à Mlle Hélène : « Qu'on est bien ici ! que je suis content d'être chez moi ! » — Il n'était pas seul à penser ainsi. L'ancien roi de Suède, qu'on appelait le colonel Gustawson, est venu dans l'hôtel pour voir la ville : il comptait rester trois jours; il est resté dix-huit mois.

Il y avait aussi un Anglais, qui se trouvait très-bien au *Lion d'Or* : c'est celui qui a *soigné* Napoléon à Sainte-Hélène. Cette singulière expression est celle de Mlle Hélène : la tenait-elle de la bouche d'Hudson-Lowe ?

Quels que soient les charmes présents de la ville des tulipes, il est juste de dire qu'elle a, dans le passé, des titres plus sérieux à l'attention de tous ceux qui aiment les lettres et qui admirent le patriotisme.

S'il faut en croire les Harlemois, c'est dans leurs murs que l'imprimerie aurait été inventée, vers l'année 1440, par un certain Laurent, fils de Janzoon, et plus connu sous le nom de Coster, mot hollandais qui veut dire *sacristain* ou *marguillier*. Laurent Coster était déjà assez âgé, car il avait une fille mariée, lorsqu'en se promenant dans le charmant bois qui décore le côté occidental de la ville, l'idée lui vint de couper une branche de hêtre, et d'y sculpter des lettres, pour amuser et instruire ses petits enfants. Ayant trempé ces types grossiers dans de l'encre ordinaire, et en ayant reproduit la figure sur du papier, il imagina d'en former des pages entières et de les imprimer, au moyen d'une encre plus épaisse, plus visqueuse, analogue, en un mot, à celle dont se servent actuellement les imprimeurs. Il obtint ainsi des impressions que l'on conserve dans la maison de ville de Harlem, sous une enveloppe de soie et dans un coffre d'argent. Jadis ce coffre ne s'ouvrait qu'au moyen de plusieurs clefs, et chacune de ces clefs était confiée à un magistrat, comme cela se pratique pour les trésors d'une banque, ou pour les reliques des plus grands saints. Aujourd'hui, on a passablement rabattu de ces soins respectueux, mais on montre toujours avec orgueil, sur la place du marché, la statue de Coster, érigée en face de la maison qu'il a habitée. Sur les murs de cette maison, la reconnaissance, ou plutôt la vanité de ses concitoyens, a gravé l'inscription suivante : *Memoriæ sacrum. Typographia, ars artium conservatrix, hic primum inventa, circa annum MCCCCXL.*

Nous tous, qui avons été habitués à regarder Gutenberg, Faust et Schœffer comme les inventeurs de l'imprimerie, devons-nous donc briser ces dieux que nous vénérions, pour adorer un dieu nouveau, et presque inconnu hors de son pays? Ou bien devons-nous croire que l'imprimerie, étant devenue un besoin impérieux de la civilisation chrétienne, au quinzième siècle, ses procédés ont été découverts, en même temps, dans différents endroits et par diverses personnes, qui n'avaient eu aucune communication entre elles, comme cela est arrivé, de nos jours, pour la photographie et pour plusieurs autres inventions admirables? Quoi qu'il en soit, voici l'histoire racontée par les partisans du marguillier de Harlem.

Après des essais multipliés, des difficultés sans nombre, des découragements amers, Coster était parvenu à produire son chef-d'œuvre, *le Miroir du salut humain*, imprimé, sur deux colonnes, en langue allemande et en caractères gothiques, lorsque, dans la nuit de Noël 1540, vieux, malade, épuisé sans doute par la grandeur même de son invention, il se rendit à la messe de minuit pour remercier le Créateur et pour lui demander de nouvelles forces, afin de lutter contre l'envie, contre les intérêts froissés des copistes, des enlumineurs, qui formaient alors une puissante corporation. En rentrant chez lui, le cœur plein d'une nouvelle confiance, il apprit qu'une partie de ses instruments, de ses caractères, avaient été enlevés par un des ouvriers qu'il s'était associés, en leur faisant jurer sur les saintes Ecritures de ne jamais révéler son secret.

Le saisissement que lui causa cette trahison, la perte de ses ustensiles les plus précieux, la crainte d'être privé de l'honneur qu'il devait recueillir de sa découverte, lui portèrent un coup fatal dont il ne se releva plus.

Longtemps après, chaque fois que revenait la solennité de Noël, un certain Corneille, relieur, qui avait travaillé pour Coster, et qui vécut jusqu'à quatre-vingts ans, racontait avec douleur la scène de désespoir dont il avait été témoin dans cette nuit fatale, et maudissait le serviteur infidèle qui avait causé la perte d'un si grand homme.

Quel était donc cet ouvrier sacrilége? C'était, disent les uns, Jean Gensfleisch, de Mayence, frère aîné de Gutenberg; c'était Faust, de Mayence, disent les autres.

Nous aimerions à croire que le voleur du pauvre sacristain de Harlem n'était autre que ce dernier, et nous trouverions alors, dans la suite de son histoire, un juste châtiment de son crime. En effet, Faust, après s'être associé, à Mayence, avec Schœffer et Gutenberg, vint à Paris en 1462, et y vendit, comme des manuscrits, des exemplaires de la Bible imprimée par lui. Il en livrait une si grande quantité, et à si bas prix, qu'on l'accusa de sorcellerie. On disait que les ornements en encre rouge, qui ornaient son livre, avaient été tracés avec son propre sang. Il fut jeté dans un cachot et n'obtint sa liberté que grâce à l'intervention de Louis XI, et sous la condition de livrer son secret; car le rusé monarque n'était pas homme à se montrer généreux ou même juste, sans en tirer quelque profit. Faust, sorti de prison, n'était point encore au terme de ses infortunes : il mourut bientôt après de la peste.

Laissons écouler un intervalle d'un peu plus d'un siècle, et transportons-nous par la pensée au mois de décembre 1572; nous verrons la ville de Harlem, imparfaitement défendue par ses fortifications, mais confiante dans le courage de ses citoyens, refuser d'ouvrir ses portes à don Fédéric, fils du duc d'Albe. Celui-ci déclara qu'il n'avait pas besoin, pour entrer, d'autres clefs que de ses canons, et mit le siége devant la place. Les Harlemois, sachant quel sort les attendait s'ils se laissaient prendre, jurèrent de ne point demander quartier. Les femmes mêmes prirent part à cette courageuse résolution. Une veuve, nommée Kenau-Hasselaer, se mit à la tête de trois cents femmes et les conduisit vaillamment en face des

ennemis. Après deux assauts inutiles, les Espagnols convertirent le siége en blocus; ils entretinrent sur le lac de Harlem une flottille de bateaux armés, et parvinrent à intercepter toute communication avec les paysans, qui s'efforçaient de faire passer des vivres dans la ville.

Alors les horreurs de la famine se joignirent à celles des combats. Les assiégés, réduits à manger les chevaux, les chiens, les rats, l'herbe même qui croissait dans les rues désertes, persistaient néanmoins dans leur héroïque obstination. On dit qu'une petite fille de trois ans, ensevelie depuis plusieurs jours, fut déterrée par ses parents, qui espéraient soutenir leur vie par un si détestable repas.

Don Fédéric, ennuyé de la longueur d'un siége qui n'avait pu lasser la constance des malheureux habitants, songeait à rentrer en Brabant; mais le duc d'Albe lui fit dire que s'il quittait son armée, lui-même, tout malade qu'il était, irait en prendre le commandement, ou que, si l'excès de son mal l'en empêchait, il ferait venir d'Espagne la duchesse d'Albe et la mettrait à la tête de ses soldats, à la place de son fils.

En ce temps-là, la guerre se faisait avec une férocité qui contraste singulièrement avec la grâce et l'aménité que nous y déployons aujourd'hui. Les Espagnols jetèrent dans la ville la tête d'un homme, à laquelle ils avaient fixé une étiquette portant ces mots: ***Tête de Philippe Konigs, venu pour délivrer Harlem avec un secours de deux mille hommes.*** Aussitôt ceux de Harlem tuèrent onze prisonniers espagnols, et, pendant la nuit, firent rouler vers les ennemis un tonneau contenant les onze têtes et cette inscription: ***Les habitants de Harlem payent le duc d'Albe avec usure.***

Parfois, joignant le plaisant au sévère, suivant les préceptes de la rhétorique, les Harlemois habillaient des mannequins en moines, en cardinaux, et les précipitaient du haut des murailles, après les avoir percés de mille coups.

Enfin, après sept mois de siége, la famine ayant emporté plus de treize mille personnes, la garnison de quatre mille hommes se voyant réduite à dix-huit cents invalides, toute espérance de secours étant perdue, les Hollandais résolurent de tenter un effort suprême et de se faire jour à travers les ennemis ou de périr en combattant; mais, sur ces entrefaites, les Espagnols leur offrirent une amnistie, à condition que la ville leur serait livrée avec cinquante-sept des principaux habitants. Les clameurs des femmes et des enfants déterminèrent les hommes à se soumettre; les cinquante sept victimes désignées insistèrent elles-mêmes pour verser leur sang en faveur de leurs concitoyens. Toutefois, la perfidie et la cruauté des Espagnols rendirent leur dévouement inutile: une fois entrés dans la place, ils firent pendre ou noyer plus de deux mille personnes, et abandonnèrent le reste des habitants à la merci d'une soldatesque effrénée. Cette barbarie, que le manque de foi rendait infâme, même à cette époque, nuisit gravement à la cause de Philippe II. Le reste de la Hollande apprit ainsi que le parti le plus sûr, comme le plus généreux, était de résister jusqu'à la mort aux oppresseurs de la patrie.

IV.

Leyde. — Les vicissitudes d'un siége. — Comment on délivre un pays en le détruisant. — La reconnaissance, fatale pour les pigeons, précieuse pour les savants. — Le tailleur roi. — L'agonie du Rhin. — La Haye. — Lutte entre les hameçons, les cabillauds et les mangeurs de fromage. — Les frères de Witt. — Rembrandt, Paul Potter, Balthazar Denner. — La maison fantastique. — Le mausolée salle de bal. — Les bains de mer de Schèveningue. — Delft. — Tombeau de Guillaume Iᵉʳ. — Rotterdam. — Les harengs et leurs ennemis.— Érasme. — La fin du voyage.

Leyde s'élève à une heure de chemin de fer de Harlem; car telles sont les courtes distances qui séparent les principales villes de la Hollande. Comme Harlem, Leyde personnifiée s'appuierait, d'un côté, sur la gloire des armes, de l'autre, sur la gloire littéraire: seulement ici, chose assez étrange, c'est Mars qui a enfanté Minerve.

Après une résistance héroïque, Harlem était tombée au pouvoir du duc d'Albe, et l'on a déjà vu avec quelle effroyable barbarie elle avait été traitée. Le féroce gouverneur avait soulevé contre lui tant de haines, que Philippe II crut d'une bonne politique de lui donner un successeur. Celui-ci, nommé Requesens, s'efforça de regagner les esprits par des concessions; mais il était trop tard, et la guerre continua avec tout autant de rage, comme avec des succès divers. Requesens jugea nécessaire de faire assiéger Leyde. Cette ville, située sur un terrain bas, coupée par un bras du Rhin, d'où dérivent une foule de canaux, n'est qu'une réunion de petites îles soudées par des ponts, on ne sait qui, de la terre ou de l'eau, y occupe plus d'espace. La défense se trouvant favorisée par cette disposition du terrain, le général espagnol Valdès essaya de réduire la ville par la famine. Pour la priver de toute communication avec les patriotes, il l'entoura d'un cercle de plus de soixante fortins. Cette circonvallation achevée, les assiégés ne reçurent plus de nouvelles de l'extérieur, excepté par le chemin des airs, c'est-à-dire par le moyen de pigeons voyageurs. Grâce au patriotisme de ces dignes oiseaux, les défenseurs de Leyde entretinrent toujours une correspondance assez régulière avec Guillaume de Nassau, et furent soutenus, dans leurs épreuves, par la certitude que ce prince ne les oubliait pas un seul instant. Les services rendus par les pigeons voyageurs, dans cette circonstance, parurent si grands, que, pour en conserver la mémoire à la postérité, le Taciturne ordonna de les faire empailler! On les montre encore aujourd'hui dans le muséum de Leyde, témoignage peu encourageant de la reconnaissance des grands et du peuple.

Les habitants de Leyde renouvelèrent les exemples de courage et de constance déployés, peu de temps auparavant, par ceux de Harlem. Leurs femmes ne voulurent pas davantage demeurer en reste de patriotisme. Sous le commandement de l'une d'elles, nommée Kenuava, elles prirent part à tous les dangers de la défense, bordant les remparts et faisant des sorties contre l'ennemi. Dès le commencement du blocus, on avait dressé un inventaire de tout ce qui pouvait servir d'aliments, depuis le bétail et les céréales jusqu'aux animaux domestiques. Pourtant, malgré la parcimonie des distributions, la famine ne tarda pas à se faire sentir. La peste vint à la suite, et, sur vingt mille habitants, plus de six mille moururent. Valdès, instruit de la triste situation des assiégés, leur offrit de capituler. Le chef de la défense, Jean Dousa, lui répondit:

« Quand nous n'aurons plus d'autres vivres, nous mangerons notre bras gauche; le bras droit nous suffira pour défendre notre liberté. »

Cependant des bandes d'enfants, de femmes, hâves, décharnés, parcouraient les rues en poussant des gémissements. Des attroupements d'hommes désespérés se for-

maient devant l'hôtel de ville, et, réduits par la misère, ces malheureux s'écriaient :

« Veut-on nous faire périr tous ici ? Mieux vaut encore laisser entrer les Espagnols. »

En entendant ces plaintes, le bourgmestre, Pierre Van der Werf, descendit le perron du vieil édifice, et, présentant son épée aux plus animés :

« Mes amis, leur dit-il, je n'ai pas de pain à vous donner ; mais coupez mon corps par morceaux et mangez-le ; du moins je ne verrai pas notre chère cité tomber entre les mains des ennemis. »

Frappés d'admiration et de honte, les mutins se retirèrent en silence.

Pendant ce temps, les états de Hollande et le prince d'Orange, ne pouvant secourir la ville par la force des armes, se décidèrent à rompre les digues et à déchaîner sur les contrées environnantes les eaux de la Meuse et du Rhin.

« Mieux vaut, dirent-ils, pays gâté que pays perdu. »

En une nuit, les travaux de plusieurs générations furent détruits. L'eau envahit tout l'espace compris entre Leyde et Rotterdam ; néanmoins les Espagnols remarquèrent qu'elle ne dépassait pas un certain niveau. Ils se contentèrent donc d'abandonner ceux de leurs forts qui étaient construits dans les endroits les plus bas, et continuèrent le blocus.

Le prince d'Orange avait rassemblé un grand nombre de bateaux plats qu'il avait chargés de soldats et de vivres, et qu'il avait envoyés pour ravitailler la ville ; mais un violent vent du nord, qui empêchait les eaux d'arriver en abondance dans les campagnes, repoussait en même temps la flottille ; et les tristes assiégés, du haut de leurs remparts, contemplant d'un œil avide les secours qui leur étaient envoyés, sentaient redoubler les angoisses de la faim, par l'aspect même des provisions destinées à la satisfaire.

Enfin le vent tourna : une tempête, bénie par les Hollandais, poussa contre les ouvrages espagnols les vagues amoncelées. Les blockhaus, les digues s'écroulèrent, et les soldats étrangers, abandonnant leur artillerie, s'enfuirent, épouvantés, par des chemins rompus, ravinés, sur lesquels les bateaux hollandais faisaient pleuvoir, à leur tour, une grêle de projectiles.

On rapporte que le jour même où les Espagnols se décidèrent à battre en retraite (13 octobre 1574), vingt-six toises des murailles de la ville tombèrent, et que le vent ayant de nouveau tourné vers l'est, l'inondation libératrice se trouva rapidement diminuée et tarie. Ainsi, Leyde aurait été perdue si les ennemis avaient persévéré vingt-quatre heures de plus.

L'épidémie qui avait décimé les défenseurs de Leyde n'était point encore passée, quand Guillaume vint les remercier et les féliciter au nom de la patrie commune. Pour les récompenser de leur dévouement, il leur demanda ce qu'ils préféraient, ou l'exemption de certains impôts ou la fondation d'une université dans leurs murs. Les citoyens de Leyde n'hésitèrent point à opter en faveur de l'université, et l'expérience a prouvé que leurs intérêts réels étaient en rapport avec la noblesse de leurs vues.

« Le 9 février 1575, une procession, moitié biblique, moitié païenne, traversait la ville pour aller installer solennellement la nouvelle université dans le siége qu'on venait de lui assigner. Une femme vêtue de blanc, symbole de l'Ecriture sainte, était portée sur un char. Elle était escortée des quatre évangélistes, Matthieu, Marc, Luc et Jean. La Justice, tenant le glaive d'une main, la balance de l'autre, et la Médecine, avec un livre et des simples, suivaient le char. Ces deux divinités marchaient accompagnées de Galien, Hippocrate, Dioscoride et Théophraste. Puis arrivait Minerve, la lance en main, portant au bras gauche le bouclier armorié de l'indispensable tête de Méduse ; à ses côtés, Platon, Aristote, Virgile et Cicéron. A la suite du cortége allégorique marchaient les professeurs. En approchant de l'Académie, on rencontra un navire, souvenir du siége. Dans ce navire se tenaient Apollon et les Muses. Apollon jouait du luth ; les Muses chantaient. A la proue se dressait Neptune, le sauveur de la ville. A mesure que les professeurs arrivaient, ils recevaient l'accolade et étaient complimentés en latin. Enfin, ils entrèrent solennellement dans l'édifice de l'université, où le professeur de théologie fit sa première leçon, avec accompagnement de musique. Cette procession et ces pompes mythologiques se renouvellent encore de nos jours à Leyde (1). »

La ville de Leyde a jeté, depuis lors, un si vif éclat dans les sciences et dans les lettres, qu'on l'a surnommée l'Athènes du nord. Le premier *curateur* de son université fut le vaillant défenseur de la ville Janus Douza, surnommé le Varron de la Hollande. Il s'appelait en réalité Jan Van der Does ; mais, comme on sait, les savants de ce temps-là étaient dans l'usage de latiniser leur nom.

L'université de Leyde se glorifie encore d'avoir compté parmi ses professeurs Justus Lipsius, auteur des *Antiquités romaines ;* Jean Vossius et ses cinq fils, tous également savants et écrivains en *us* ; Daniel et Nicolas Heinsius, Jean Meursius, Gomarus et Arminius, qui devinrent chefs de sectes ; puis Hermann Boerhaave, médecin si habile, si heureux, si connu, qu'il reçut un jour, de Turquie, une lettre portant cette adresse : *A monsieur Boerhaave, en Europe*. Enfin, la famille des Elzévirs, à la fois savants, imprimeurs et libraires, a répandu dans le monde civilisé le nom de Leyde, avec ses charmantes et correctes éditions de petit format.

Un autre personnage non moins célèbre, Bucold, dit Jean de Leyde, était également né dans cette ville. On y montre encore l'établi où il travaillait de sa profession de tailleur, avant de devenir roi des anabaptistes. Elu par une multitude imbécile et fanatique, Jean de Leyde se promenait dans les rues de Munster, à cheval, avec la couronne sur la tête, et précédé de deux jeunes hommes, dont l'un portait une épée, l'autre l'ancien Testament. Il en coûtait la vie à ceux qui ne voulaient pas se mettre à genoux devant lui, car Sa Majesté ne plaisantait pas sur ses droits ; et l'une de ses quatorze femmes ayant fait mine de lui désobéir, il la massacra de ses propres mains. On voit que les anabaptistes d'alors valaient bien les mormons d'aujourd'hui.

Leyde a encore donné naissance à Lucas de Hollande, à Gérard Dou, à Metzu, à Otto Vaenius. Auprès d'une de ses portes, s'élève le moulin où naquit Rembrandt ; un peu plus loin, le roi des fleuves de l'Europe, le Rhin, vient se perdre péniblement dans une mer sans profondeur.

Depuis le neuvième siècle de notre ère, l'embouchure principale du Rhin était interceptée par des masses de sable qu'y avait apportées une violente tempête. Après avoir franchi joyeusement tant de cascades, de chutes, de rapides ; après avoir parcouru treize cents kilomètres de gorges, de vallées, de plaines, depuis les hauteurs granitiques du Saint-Gothard jusqu'à la mer du Nord, le fleuve

(1) Edmond Texier, *Voyage pittoresque en Hollande et en Belgique*. Un volume grand in-8° illustré, chez Morizot.

aux eaux froides et vertes croupissait honteusement parmi des marécages infects, sans pouvoir en sortir. Un canal et des écluses de chasse, construits en 1809 par les ordres du roi Louis Bonaparte, assainirent les contrées environnantes et rendirent à la culture une quantité considérable de terres. Ces travaux cyclopéens attirent à Katwijk bon nombre d'étrangers, charmés de constater une fois de plus le triomphe de l'homme sur la nature.

La Haye s'appelle en hollandais *S'Gravenhaage*, c'est-à-dire *la Haie des comtes*, parce que les comtes de Hollande avaient bâti là, en 1250, un rendez-vous de chasse, entouré de haies, qui est devenu successivement ce que serait aujourd'hui Versailles, si la révolution de 89 n'avait pas transporté à Paris le siége du gouvernement. Cette résidence royale ne portait pas autrefois le titre de ville, et la plupart de ses constructions sont trop modernes pour avoir un caractère bien tranché. Toutefois on y trouve des canaux, d'anciennes églises, un riche musée, le palais du roi, et surtout le Binnenhof, vieil amas d'édifices qui s'élèvent, comme une forteresse, sur le bord d'une large pièce d'eau.

C'est dans une des salles du Binnenhof qu'a été signée, le 9 avril 1609, la première trêve entre Philippe III et les Provinces-Unies, qui venaient de secouer le joug espagnol ; c'est là que résidaient les princes d'Orange ; c'est là que se tiennent aujourd'hui les états généraux. Tout auprès, en 1392, la faction des *Koekschen* (c'est-à-dire des *hameçons*, ou de la haute noblesse) fit assassiner Adélaïde de Poelgest, favorite d'Albert, comte de Hollande. Ce meurtre, accompli de la manière la plus barbare, n'était pas inspiré, bien entendu, par l'amour de la morale, mais parce que la malheureuse femme favorisait le parti des *Kabeljaauwschen* (autrement dit des *cabillauds*, ou de la petite noblesse). Nous avouons ne pas savoir ce que faisaient pendant ce temps là les *Kaasenbroodters*, en français *les mangeurs de pain et de fromage*, ou, si l'on aime mieux, les gens du tiers état.



La Leçon d'anatomie, tableau de Rembrandt. Dessin de Franck.

Une autre tragédie du même genre avait lieu, le 20 août 1672, presque au même endroit. Le peuple massacrait les deux frères de Witt, illustres citoyens qui avaient servi la république, l'un dans les combats, l'autre dans la plus haute magistrature. L'amiral Corneille de Witt, faussement accusé d'attentat à la vie de Guillaume III, prince d'Orange, avait été barbarement mis à la question. Pour toute réponse aux interrogatoires de ses bourreaux, il avait récité, dans les tourments, ces beaux vers d'Horace :

Justum et tenacem propositi virum...

En l'absence de toute preuve, on n'osa point condamner à mort un tel accusé ; après l'avoir torturé, on se contenta de le bannir. Son frère, le grand pensionnaire, alla lui-même le tirer de sa prison : on comprend avec quels sentiments de consolation, de douleur et de haine contre les auteurs de tant de maux. Ils avaient traversé ensemble la voûte sombre qui sert d'entrée au Binnenhof, et ils étaient arrivés sur la place, lorsqu'ils furent arrachés à leurs gardes et immolés par les partisans de Guillaume III. Leurs cadavres devinrent l'objet des violences les plus infâmes.

Autour de ce monument si remarquable par lui-même, et rempli de tant de souvenirs historiques, s'élèvent de somptueux édifices, s'étendent de larges rues, des places plantées d'arbres, qui donnent à tout le quartier un caractère véritablement aristocratique. L'un de ces hôtels,

nommé *Mauritshuis*, est occupé par le musée royal. Nous nous garderons de décrire les nombreux chefs-d'œuvre des écoles hollandaise et flamande dont il est décoré, mais nous ne pouvons nous dispenser de mentionner deux toiles qui forment le principal titre d'honneur de leurs auteurs aussi bien que du musée de la Haye : ce sont la *Leçon d'anatomie* de Rembrandt, et le *Taureau* de Paul Potter.

En présence de la *Leçon d'anatomie*, les habitués de la Morgue avoueraient qu'ils n'ont jamais vu de cadavre aussi roide, ni aussi bien lavé. Le bras, déjà disséqué, ferait honneur à nos carabins les plus habiles. Les assistants sortent du cadre, et sont aussi réellement vivants que le *sujet* est réellement mort. On lit sur leur visage la gravité de leurs pensées, au moment où ils se rendent complices d'un acte qui passait encore pour une profanation de l'œuvre de Dieu, ou tout au moins pour l'audacieuse tentative de lui dérober ses secrets. En un mot, on peut pousser là le plaisir de la contemplation jusqu'au frisson horripilatif. Les amateurs du gracieux, du vrai, rendu simplement quoique avec exactitude, éprouveront un plaisir d'un tout autre genre devant une superbe toile de Paul Potter, représentant un taureau, une vache, un bélier et une brebis, qui réfléchissent, en ruminant. Les magnifiques bestiaux hollandais n'ont jamais été rendus avec plus de bonheur. On sait que Paul Potter, que l'on pourrait surnommer le Raphaël des bêtes, est mort à vingt-huit ans : ses œuvres sont donc aussi rares que belles.

Un autre peintre, dont les tableaux sont aussi peu nombreux, mais pour une autre cause, car il a vécu jusqu'à un âge avancé, Balthazar Denner, figure pour une petite toile, non dans le musée de la Haye, mais dans celui de Rotterdam. C'est une délicieuse tête d'enfant, escamotée sans doute dans quelque miroir, par sortilége et art magique. Ce peintre allemand, trop peu connu en France, a passé une partie de sa vie en Angleterre; aussi la plupart de ses œuvres sont-elles restées dans les collections britaniques. La galerie du Louvre n'a de lui qu'une tête de vieille, d'une réalité qui ferait presque pardonner au réalisme. Les musées de Munich, de Vienne, de Dresde, de Berlin, de Saint-Pétersbourg, n'ont également de Denner qu'une ou deux petites toiles, représentant invariablement une tête de vieillard. Mais aussi, quelle exactitude dans ces portraits ! On peut compter les rides de ces peaux rugueuses, les cheveux de ces crânes pelés, les poils et les verrues qui embellissent ces bouches édentées. On a dit de Balthazar Denner, qu'auprès de lui les plus patients hollandais, Gérard Dou, Miéris, Van der Werff, ne sont que des barbouilleurs hâtifs et sans conscience; et que, s'il n'a guère peint que des vieilles gens, il ne faut en accuser ni le hasard des commandes, ni son propre choix; mais qu'il devait mettre tant de lenteur à terminer ses ouvrages, exiger tant de séances et employer tant d'années, que, sans doute, entre le commencement et la fin d'un portrait, ses modèles vieillissaient par l'âge et par l'ennui. Si l'enfant de Rotterdam est authentique, il aurait donc un véritable mérite de curiosité, indépendamment du mérite, bien supérieur, d'une large et magnifique facture.

Avez-vous quelquefois rêvé que, sur la foi d'une vague prophétie, d'un renseignement donné par un vieil ermite, vous vous aventuriez dans une forêt inconnue, à la recherche d'un trésor caché ? Quittant la grande route que suivent les vulgaires esprits, vous êtes-vous enfoncé sous l'épaisse horreur des arbres centenaires, énormes, noueux, moussus, divisés, contournés de mille manières fantastiques ? Avez-vous vu les daims et les biches étonnées s'arrêter court pour vous regarder passer ? Avez-vous longé les pièces d'eau, couvertes de longues chevelures verdoyantes; passé les ponts à moitié pourris et presque croulants? Avez vous rencontré des maisons de construction bizarre, aussi silencieuses, aussi désertes que la forêt, ou bien dont les habitants ne parlaient qu'un langage barbare, guttural, inintelligible ? Après avoir traversé des carrefours sans nombre, dépassé des lacs interminables, au moment où, découragé, harassé, vous alliez vous étendre sur la terre, pour ne plus vous relever, vous est-il arriver d'entendre éclater le chant du rossignol, d'apercevoir, à travers les arbres, le toit d'un palais enchanté, de franchir le pont gardé par des sentinelles, et d'atteindre enfin le terme de vos désirs ? Si vous avez fait tout cela, vous êtes apparemment allé à pied, à l'aventure, de la Haye à la Maison du Bois.

Le Bois tient à la portion de la ville la mieux habitée; il est à quelques minutes du Binnenhof et des différents ministères. Jamais ses arbres gigantesques n'ont été déshonorés par la hache du bûcheron. Ils subsistent, dit-on, comme un dernier vestige des antiques forêts de la Batavie. A l'extrémité opposée à la Haye, s'élève la *Maison du Bois*, habitation actuelle de la reine de Hollande. C'est un édifice peu remarquable à l'extérieur, mais qui fournit un prodigieux exemple de l'instabilité des choses humaines. Jadis, lorsque la veuve de Mausole fit élever un monument pour éterniser la mémoire de son amour pour défunt son mari, elle ne croyait point mourir avant qu'il fût achevé : l'histoire de la Maison du Bois est plus lamentable encore. Un jour, la princesse Amélie, veuve de Frédéric-Henri, voulut inscrire sa douleur et les vertus de son époux sur les murailles d'une magnifique salle octogone, que surmonte une coupole élevée. Pour traduire cette triste et pieuse pensée, elle fit choix de Rubens, de Jordaens et des autres artistes les plus distingués de l'époque. Ceux-ci se mirent à l'œuvre, et bientôt la salle funèbre fut peuplée de cyclopes musculeux, de coursiers piaffant, de chevaliers empanachés, d'amours espiègles, de nymphes presque nues. Partout on vit resplendir l'acier, le velours, les plumes, les chairs blanches, roses, lustrées. Seule, au haut de la coupole, la commettante, vêtue de noir, contemple d'un œil triste ces merveilleuses peintures, dont l'ensemble éblouissant n'a peut-être point d'égal sur la terre du nord. Mais, hélas! cette animation, cet éclat, ces nudités, ne sont pas la seule chose que la veuve inconsolable soit obligée d'endurer; car, aujourd'hui, ce magnifique mausolée est utilisé, — je vous le donne en cent; je vous le donne en mille, — est utilisé..... comme salle de bal !

Schéveningue est un village de pêcheurs, situé au bord de la mer, à une lieue de la Haye. On s'y rend par une triple avenue d'arbres, bordée de jolies maisons de campagne. Le sol, chose merveilleuse en Hollande, est accidenté, non par des montagnes assurément, mais par de légers monticules; en effet, toute cette plage, depuis le Texel jusqu'à Dunkerke, est sablonneuse et bordée de dunes qui la protégent contre l'envahissement de la mer. Quelle protection, grand Dieu! Schéveningue est là pour le dire. Jadis son clocher se trouvait au milieu du village, comme il convient à un clocher rangé. Un jour, d'affreuse mémoire, pendant une tempête effroyable, la moitié des maisons furent englouties par les vagues, et la dune s'avança jusqu'au pied de l'église. Elle y est restée depuis lors, et cache entièrement la vue de la mer aux gens qui viennent de la ville. Lorsqu'on a surmonté cette colline de

sable, on voit à ses pieds les barques des pêcheurs, paresseusement couchées sur la grève; à droite et à gauche, les baigneurs, avec leurs voitures couvertes de toile blanche; puis, les bâtiments des bains, entièrement semblables aux établissements de cette espèce qui se multiplient si facilement sur toutes les côtes de l'Europe; enfin, l'horizon immense, bleu du côté de la mer, verdoyant vers le sud, et découpé par les clochers de la Haye. La plage est sablonneuse et cruellement plate jusqu'à perte de vue. Quant aux dunes, elles ne sont couvertes que d'ajoncs, de genêts, et paraissent d'une pauvreté misérable à ceux qui ont vu leurs sœurs d'Arcachon, revêtues de leur belle parure de pins maritimes. Disons cependant, à cette occasion, que sur plusieurs autres points de la Hollande et de la Belgique, des semis de pins, habilement faits, donneront prochainement une grande valeur à des landes jusqu'alors presque improductives.

A peine installé dans le chemin de fer qui joint la Haye à Rotterdam, on aperçoit les églises, les moulins et les canaux de Delft. Cette ville, l'une des plus anciennes de Hollande, est connue des potichomanes par ses vieilles faïences, presque aussi recherchées par eux que celles d'Italie. Elle possède un hôtel de ville assez intéressant et plusieurs églises qui renferment des tombeaux remarquables. Les principaux sont ceux du vaillant amiral Tromp, du savant Grotius, de Leewenhoek qui, le premier, a découvert et étudié les animaux microscopiques; enfin, de Guillaume Ier, qui périt misérablement assassiné à Delft, où il résidait volontiers (1).

Rotterdam est une autre édition d'Amsterdam, avec des canaux remplis d'une eau plus abondante, plus courante, et par conséquent moins infecte. Le quai Boompjes est baigné par une rivière aussi large que l'Escaut à Anvers, que la Seine à Rouen, que la Garonne à Bordeaux. C'est la Meuse, disent les habitants et les cartes; c'est le Rhin, crient la raison et la vérité.

En effet, un peu au-dessous d'Emmerich, le Rhin se divise en un grand nombre de branches, qui toutes portent des noms particuliers : la plus occidentale prend celui de Wahal, et charrie, à elle seule, les deux tiers des eaux du fleuve. Elle passe devant Nimègue, Thiel, Gorcum, Rotterdam, et se déverse dans la mer du Nord, en laissant sur la gauche les grandes et nombreuses îles formées par les embouchures de la Meuse et de l'Escaut. Il est vrai qu'un peu au-dessous de Thiel, d'abord, et devant Gorcum, ensuite, la Meuse se réunit deux fois au Rhin; mais pourquoi dirait on que le grand fleuve se jette dans la petite rivière, plutôt que la petite rivière dans le grand fleuve; surtout lorsqu'une partie des eaux de celle-ci se rend à la mer par un autre bras que l'on appelle la vieille Meuse? Évidemment, le Rhin mérite bien d'avoir une embouchure plus sérieuse que les écluses de Katwijk, et doit parvenir à la mer autrement que par le secours d'une machine à vapeur.

Quand on parle, pour la France, de la limite du Rhin, c'est donc le Wahal que l'on devrait entendre. Toutefois, la population de Dordrecht étant parfaitement hollandaise (c'est à Dordrecht que les états assemblés, en 1572, déclarèrent les Pays Bas indépendants de l'Espagne), la frontière franco-belge serait beaucoup mieux placée sur ces vastes nappes d'eau que l'on appelle le Biesbosch et le Holland-Diep.

Meuse ou Rhin, ce magnifique cours d'eau amène de l'Océan, en une seule marée, les navires marchands du plus fort tonnage, et ces navires viennent s'amarrer, bord à bord, au quai Boompjes. Aussi, le mouvement commercial de Rotterdam s'accroît-il de jour en jour, tandis que la fortune d'Amsterdam, dont l'accès est plus difficile, va en diminuant. Rotterdam doit encore à sa position l'avantage de communiquer avec l'Allemagne par le Rhin, qui lui apporte non-seulement des céréales pour sa nourriture, mais des forêts entières de sapins et de chênes pour ses constructions. Les troncs d'arbres, lancés isolément sur les torrents, sur les ruisseaux des montagnes de la Suisse ou de la Forêt Noire, sont ensuite attachés de manière à former de petits radeaux; ces radeaux, à leur tour, descendant jusqu'au père des fleuves, composent par leur réunion des trains gigantesques, qui valent parfois plusieurs centaines de mille francs, qui sont conduits par cinquante ou soixante hommes, et qui transportent avec eux, pour la nourriture de l'équipage, des monceaux de fromage, des pièces de vin et jusqu'à des moutons et des bœufs vivants.

Le grand commerce de Rotterdam avec les Indes orientales emploie ordinairement quatre-vingts beaux bricks, qui font le voyage, aller et retour, en neuf mois. Une autre industrie, en apparence beaucoup plus humble, ne contribue pas moins à la prospérité des armateurs néerlandais, c'est la pêche des harengs. On sait que, suivant un ancien dicton, *Amsterdam a été bâtie sur des arêtes de harengs;* aujourd'hui, cet important commerce tend à se concentrer dans la petite ville de Vlaardingen, située entre Rotterdam et la Brille. M. Texier donne sur ce négoce des détails d'un grand intérêt, que nous regrettons de ne pouvoir copier tout entiers.

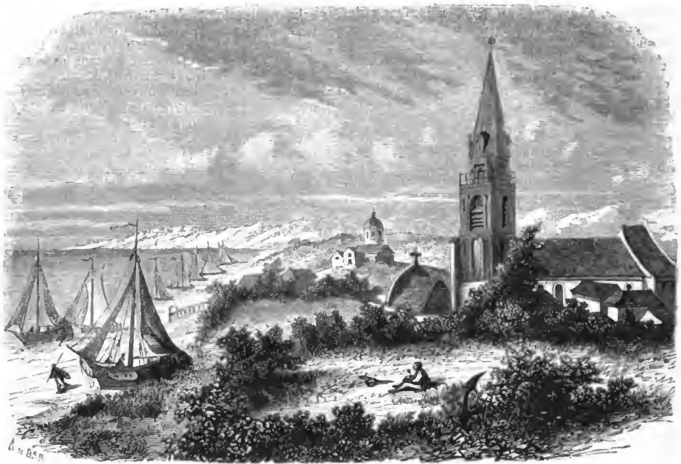
Le hareng commun est de la même famille que l'alose, la sardine et l'anchois; il ne se pêche que dans la mer du Nord. Chaque année, au printemps, on voit apparaître des bandes innombrables de harengs sur les côtes de l'Islande, des îles Shetland, de la Norwége, de la Hollande, de l'Angleterre et de la France. On a cru longtemps que cette apparition était le résultat d'une émigration véritable, et que ces hordes écailleuses venaient des latitudes glacées du Nord déposer leurs œufs sous un climat plus chaud. Des savants avaient tracé la carte de ces voyages périodiques. Aujourd'hui, on croit généralement que, suivant les saisons, ces troupeaux aquatiques habitent à différentes profondeurs dans la mer, afin d'y trouver une température plus ou moins douce, justement comme les bergers des Alpes, qui délaissent les campagnes aux premières chaleurs de l'été, afin de gagner des régions plus tempérées, et qui, lorsque l'hiver fait sentir ses premières rigueurs, quittent les froides cimes des montagnes pour retrouver dans la plaine de plus tièdes zéphirs.

Aussitôt que les colonnes compactes des harengs se montrent sur l'onde amère, des ennemis de toute espèce s'empressent de les assaillir. Des bandes de poissons carnassiers se jettent sur leurs flancs; des nuées d'oiseaux pêcheurs voltigent au-dessus de leur tête et signalent de loin aux matelots cette proie commune. Il serait difficile de calculer la masse de harengs que l'homme a pu détruire depuis qu'il s'adonne à cette pêche; mais, à coup sûr, entre tous les animaux féroces qui leur donnent la chasse, l'homme se montre le plus féroce et le plus redoutable. D'un seul coup de filet, on prend souvent des milliers de harengs, et les barques destinées à la pêche se comptent elles-mêmes par milliers. Au commencement du dix-septième siècle, les ports de la Hollande équipaient annuellement de deux à trois mille bateaux, montés par quarante ou cinquante mille pêcheurs; en même temps, neuf mille bâtiments de toute espèce, employant plus de cent

(1) Voyez le tome XXIV du *Musée des Familles*, p. 225.

cinquante mille hommes, étaient occupés à protéger les pêcheurs et à opérer le transport et la vente des produits. A cette époque, les Hollandais fournissaient des harengs salés aux quatre parties du monde. Depuis lors, les Norwégiens, les Suédois, les Danois, les Français, et surtout les Anglais, ont pris leur part dans la distribution de cette manne maritime. Cependant les Hollandais occupent encore la première place parmi les nations civilisées, et par le nombre des harengs qu'ils massacrent et par leur talent pour les embaumer Cette supériorité tient sans doute à ce que l'acte d'empoigner, de décapiter, de vider, de saler, de fumer, d'encaquer le hareng, a été élevé par le législateur néerlandais au rang d'une institution sociale. Bien plus, la Hollande reconnaissante a consacré un monument à la mémoire du pêcheur qui a découvert ou perfectionné les procédés du pacage des harengs, et l'on a vu l'empereur Charles-Quint et sa sœur, la reine de Hongrie, se rendre en pèlerinage sur sa tombe, y croquer un hareng saur et trinquer à la santé du défunt.

Une statue de bronze, érigée sur la place du marché de Rotterdam (notons, comme spécimen de couleur locale, que cette place est un pont), une statue de bronze, disons-nous, tranquillement campée au milieu des marchandes de poisson, de beurre, de légumes, en face des matelots et des commissionnaires, représente, non pas le digne pêcheur Beukelz, mais un autre personnage natif de Rotterdam et fameux pour avoir fait un heureux emploi du sel... attique. Ce personnage est Gerrit Gerrits, dont le nom, traduit selon la mode du temps, est devenu Desiderius Erasmus. Ainsi donc, cet homme, recherché par les princes, par les rois, par les papes, n'est entouré désormais que d'une foule grossière, et, pour compléter la bizarrerie



Vue de Schéveningue. Pêcheurs. Dessin de M. A. de Bar.

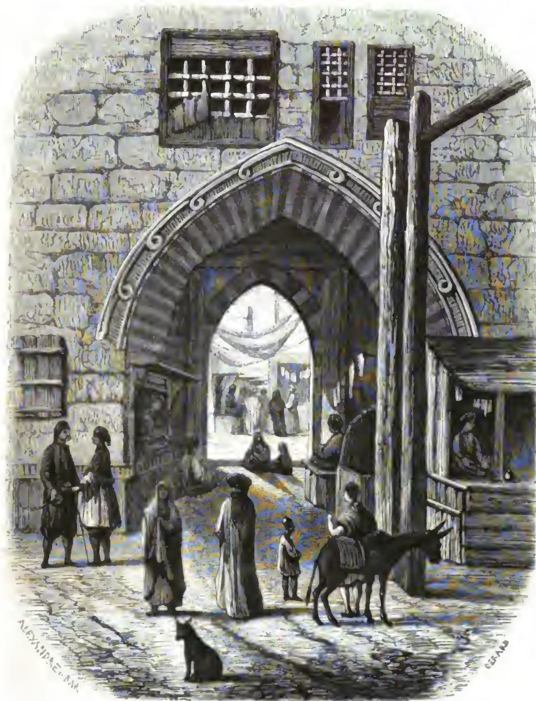
de sa destinée, cet écrivain infatigable, ce savant profond, cet habile politique, n'est plus connu dans le monde que par une bamboche littéraire, écrite sur l'arçon d'une selle, et intitulée : *l'Éloge de la Folie*. Holbein n'avait-il pas raison de marquer au cachet de l'ironie le visage d'Érasme, dans les nombreux portraits qu'il nous a laissés de lui?

Rotterdam, intéressante surtout par son aspect général et par ses établissements maritimes, commerciaux et industriels, possède en outre un musée et plusieurs églises; mais le courage nous manque pour les décrire. Au commencement d'un voyage, surtout en pays étranger, tout est frais, amusant, nouveau. L'œil s'arrête avec plaisir sur les moindres détails, le crayon les reproduit soigneusement, la plume les raconte avec complaisance. Cependant, peu à peu, la répétition d'objets semblables ou analogues émousse les sensations et produit la satiété : l'amusement devient moins vif, la fatigue plus lourde; on se prend à regretter les *comforts* de la maison, les douceurs de la famille, les jouissances de la société; on tombe par degrés dans les horreurs du *spleen*, et... et l'on s'empresse de prendre passage sur le bateau à vapeur; on remonte la Meuse, on salue en passant d'un joyeux adieu la ville des harengs, de la bière et de la pipe; on passe, sans s'y arrêter, devant l'antique et curieuse Dordrecht, où naquit Ary Scheffer; puis, en débarquant à Moërdyck, on songe avec transport que l'on est sur la terre ferme, et, grâce aux *railway*, à quinze heures de Paris!

P. GROLIER.

FIN.

LE BAZAR DU CAIRE. COSTUMES ÉGYPTIENS.



Porte du Khan-Kalil (bazar) du Caire. Dessin d'après nature, de M. A. de Bar.

Le plus beau bazar du Caire est le Khan-Kalil, dont M. de Bar a dessiné l'entrée d'après nature. Il se compose d'un assez grand nombre de rues, tantôt couvertes en planches, tantôt abritées par de simples toiles ou des nattes. Ces rues, ou plutôt ces ruelles, sont bordées de petites boutiques, où les marchands se tiennent immobiles, fumant le chibouk où le chiché (narguileh). Le Khan-Kalil est divisé par nature de marchandises et par nations. On y vend surtout du linge, des costumes et des objets de toilette. Notre gravure laisse voir au fond le bazar des tailleurs, qui est comme le tableau matériel et le résumé des mœurs égyptiennes.

Décrire le costume d'un habitant du Caire, c'est décrire son caractère, ses croyances et ses habitudes.

Le premier objet qu'il achète est un rasoir, s'il ne se fait pas raser par le barbier de sa rue.

Les Egyptiens, dit M. Regnault, dans son *Voyage en Orient*, se rasent ordinairement, ou s'arrachent le poil au-dessus de la bouche, ainsi que sous la lèvre inférieure, et ne laissent croître que la petite touffe du milieu. Ils se

rasent encore au-dessous du menton. Ils se coupent rarement le reste de la barbe, et jamais les moustaches (1), qu'ils laissent pousser suivant la coutume générale et le commandement du Prophète, mais autant qu'elles ne les gênent pas en mangeant et en buvant.

La coutume de se teindre la barbe n'est pas très-commune, car une barbe grise est tenue en grand respect. Les Egyptiens se rasent la tête, où n'y conservent qu'une petite touffe, le *shousheh*, sur le sommet, ainsi que je l'ai vu dans une boutique de barbier au Caire, où l'on rase en pleine rue. Les musulmans gardent religieusement cette touffe de cheveux, de peur que, si l'un d'entre eux venait à tomber entre les mains d'un infidèle, celui-ci, après l'avoir tué et lui avoir coupé la tête, ne trouvant pas de cheveux ni assez de barbe, ne lui mît sa main impure dans la bouche pour l'emporter.

Une autre tradition explique ainsi cet usage : « L'ange de la mort saisit le croyant par la touffe de cheveux pour le transporter au paradis. »

Le costume des hommes de la classe moyenne consiste :

1° Dans un caleçon de toile ou de coton, que l'on noue autour de la taille avec un cordon ou ruban, le *dickeh*, dont les bouts sont brodés de soie ou de couleur. Les caleçons descendent un peu au-dessous du genou jusqu'à la cheville du pied ; mais beaucoup d'Arabes ne les portent pas de cette longueur, parce qu'ils sont défendus par le Prophète.

2° En une chemise, *ckami*, à larges manches flottantes venant jusqu'au poignet : elle est d'une étoffe grossière, mêlée de soie, de toile et de coton.

3° En une veste courte, rayée, de drap, de soie, ou de coton, et sans manches ; elle s'appelle *sondeyri*.

4° En une longue veste de soie et coton rayée, que l'on met par-dessus la chemise et la veste courte. C'est le *cafetan*, dont les manches dépassent le bout des doigts de quelques pouces. Il est un peu ouvert au-dessous du poignet ou vers le milieu de l'avant-bras : aussi la main est-elle en général exposée, bien qu'on puisse la couvrir au besoin, suivant l'usage et la convenance, en présence d'une personne d'un rang élevé. Autour de la veste, on roule en ceinture un châle de couleur ou une longue pièce de mousseline blanche à figures.

5° En une longue robe de dessus d'une couleur quelconque, dont les manches n'atteignent pas le poignet : le *joubbeh* chez les Turcs, et le *gibbeh* chez les Egyptiens.

6° En une robe à longues manches pour les cérémonies, ainsi que pour l'usage journalier, et appelée *benish*.

La coiffure se compose : 1° d'un petit bonnet de coton blanc, ou serre-tête, *tackiyeh ;* 2° du *tarboush* ou *fez*, bonnet de drap rouge surmonté d'une torsade bleu foncé ; 3° ou d'une longue pièce de mousseline blanche, ordinairement à figures, ou d'un cachemire roulé autour du tarboush : c'est ce qui forme le turban ou *emameh*.

Le shérif ou descendant du Prophète a seul le privilége de porter un turban vert, ainsi que le costume ou la robe de cette couleur.

Les bas ne sont pas en usage, mais par un temps froid quelques personnes ont des chaussettes de laine ou de coton.

(1) Les esclaves se rasent très-rarement. Le respect que les Orientaux ont en général pour leur barbe est connu et proverbial : ils jurent par elle, et disent qu'un homme la déshonore par une mauvaise action. C'était une infamie, chez les Juifs, que de la couper, témoin ce verset de la Bible : « C'est pourquoi Hanon prit les serviteurs de David, rasa la moitié de leur barbe et les renvoya. » (*Samuel*, liv. II, ch. x, vers 4.)

Les Egyptiens portent des souliers, *markoub*, faits de maroquin rouge, d'une forme pointue, et quelquefois des souliers de dessous, les *mezz*, de maroquin jaune plus léger, avec des semelles de la même peau. On ôte le markoub sur un tapis ou sur une natte, mais non point le mezz.

L'usage est de porter au petit doigt de la main droite une bague gravée en cachet, ou *sigillum, khatim*, ordinairement d'argent, montée avec une cornaline ou autre pierre, où sont gravés les noms du possesseur de la bague, et ces mots : « *Son serviteur*, » c'est-à-dire serviteur de Dieu, ou d'autres paroles exprimant la foi en Dieu.

Le Prophète avait désapprouvé l'usage de l'or, aussi peu de musulmans ont-ils des bagues de ce métal ; mais les femmes portent des bracelets et des bagues d'or. La bague en cachet sert de seing pour les lettres et les actes civils, et son empreinte est aussi décisive et aussi sacrée qu'une signature.

Voici les parties du costume élégant et riche que les marchands du Khan-Kalil vendent aux femmes de condition moyenne et élevée :

1° Une chemise ample comme celle des hommes, mais beaucoup plus courte, et qui ne descend pas tout à fait jusqu'aux genoux ; elle est faite d'une sorte de crêpe de couleur, quelquefois noire.

2° Un pantalon fort large, le *shintyan*, de soie ou de coton de couleur et rayé ou de mousseline imprimée, travaillée ou en blanc uni.

3° Une longue veste appelée *yelek*, qu'on met sur la chemise et le pantalon, semblable au cafetan des hommes, mais plus serrée sur le corps et sur les bras ; les manches en sont aussi plus larges. Elle est faite pour se boutonner sur le devant, depuis le sein jusqu'un peu au-dessous de la ceinture ; elle s'ouvre de chaque côté, du haut de la hanche jusqu'en bas.

Le yelek est quelquefois remplacé par une veste courte, l'*anteri*, qui lui ressemble, sauf qu'elle ne vient qu'un peu au-dessous de la taille.

4° Un châle carré ou un large mouchoir doublé qui entoure diagonalement la taille, et dont les deux bouts sont pliés ensemble et pendent par derrière.

5° Un *gibbeh* ou robe de dessus, qui recouvre le yelek, de drap, de velours ou de soie, et ordinairement brodé d'or ou de soie de couleur.

La coiffure des femmes se compose d'un *takiyeh* et d'un *tarboush*, autour duquel se roule un mouchoir carré appelé *faroudiyeh*, de mousseline imprimée ou peinte. Une sorte de couronne appelée *ckours* et d'autres ornements sont attachés à cette coiffure, d'où pend derrière, presque jusqu'à terre, le voile ou *tarhah*, longue pièce de mousseline blanche, brodée à chaque extrémité de soie de couleur ou d'or ; il est aussi de crêpe de couleur orné de fils ou de paillettes d'or.

Les femmes ne nattent point leurs cheveux sur le front, où ils sont coupés un peu court, ni sur les tempes, d'où pendent deux tresses de chaque côté du visage en boucles ou en tire-bouchons ; mais elles les séparent derrière la tête en une grande quantité de tresses, depuis onze jusqu'à vingt-cinq, toujours en nombre impair, et qu'elles laissent flotter sur le dos. A chacune d'elles sont attachés trois cordons de soie noire, avec quelques ornements d'or.

P.-C.

(*Voyez la fin à la page 61.*)

LE CHANTEUR DES PYRÉNÉES (1).

HISTOIRE DE JÉLYOTTE, LE ROI DE L'OPÉRA.

III. Un voyage à Paris en 1733. La constance des montagnards. Une troisième loge. La salle de l'Opéra. Le premier coup d'archet. La pastorale. Le dragon des Hespérides. Chassé en Apollon. Jélyotte joue le rôle de Pan. Costumes de l'époque. Enthousiasme du public pour le chanteur des Pyrénées. Triomphe de Pan. L'hôtel de la rue Git-le-Cœur. Le roi de l'Opéra. Joie et douleur. La fête de Trianon. Le salon de verdure. Décoration féerique du jardin. La salle du Conseil. L'éloge. La cantatille. Souper de Louis XV et de Marie Leczinska. Le cardinal de Fleury. Jélyotte chante devant Leurs Majestés. Opinion du vieux cardinal sur la musique vocale. Le chanteur de la nature. *Là-haut sur les montagnes.* Émotion de Lirotte. Le premier ministre et le chevrier. L'épreuve conjugale. Le bonheur et la gloire. La main suit le cœur. Le chanteur des Pyrénées au château de Navailles.

Le voyage de Paris était mortel à cette époque, mais d'ennui seulement. Rien, si ce n'est l'inconvénient de vivre tout un mois en cellule roulante, n'en aurait troublé la quiétude, sans un incident qui rembrunit souvent le front de Berthoumieu et de La Vielle. A toutes les couchées, et Dieu sait si le messager les multipliait sur sa route! ils rencontraient en arrivant Guilhem assis devant la porte. Le montagnard avait laissé ses chèvres à Toulouse et, sans y être convié, il suivait Lirotte à Paris. Bien que la jeune fille n'y parût pas faire attention, la persistance inébranlable du timide chevrier contrariait les deux mélomanes, blessés l'un et l'autre et jaloux pour leur cher Jélyotte.

L'humeur causée par sa présence ne s'envola qu'aux portes de Paris, où le messager les remit sains et saufs, en s'applaudissant de sa diligence, trente-six jours après leur départ de Toulouse. Leur premier soin fut de prendre gîte à l'hôtel de Languedoc, situé rue Git-le-Cœur, vers la rue Saint-André-des-Arts. Puis La Vielle, prenant un fiacre, courut à l'Opéra. Il ne put pas voir Jélyotte qui était sorti, mais il trouva Thuret auquel le roi, par arrêt du Conseil, avait accordé, le 30 mai précédent, le privilége de l'Opéra. Thuret avait autrefois étudié le contrepoint sous le même maître, et, quoique dans une position bien supérieure à celle de son ancien camarade, il daigna le reconnaître et lui donna, pour prouver que les grandeurs ne l'avaient point changé, une petite loge pour la représentation du lendemain, dans laquelle chantait Jélyotte.

Il ne faut pas demander si nos voyageurs furent exacts. Une heure au moins avant l'ouverture des portes, ils étaient rue des Bons-Enfants. La salle de l'Opéra, construite dans l'aile gauche de la façade du Palais-Royal, donnait à la fois sur la place et sur la rue des Bons-Enfants. On y arrivait par une impasse, nommée impasse de l'Opéra. Ce fut en suivant ce couloir encombré de monde, et en jouant avec vigueur des coudes et des épaules, que deux bourgeois de Toulouse parvinrent à se hisser avec Lirotte dans la loge des troisièmes que leur avait donnée Thuret.

La salle qui renfermait alors l'élite de la société européenne offrait un coup d'œil si brillant que les amis de Jélyotte poussèrent un cri de surprise. L'éclat de ce grand luxe si fièrement porté éblouit Lirotte elle-même, qui en oublia un instant sa raison froide et calme. Toutes ces loges occupées par des femmes mises comme des princesses, couvertes de rouge et de fleurs et étincelantes de diamants ; ces lignes de seigneurs, dont les costumes brochés d'or rayonnaient comme des soleils aux feux du lustre et de la rampe, ces uniformes où brillaient les croix de Malte et de Saint-Louis, ces cordons bleus, ces cordons rouges qu'on voyait luire çà et là comme les astres de la cour, tout cela formait un ensemble si majestueux et si beau que le musicien et le tailleur en étaient pétrifiés et immobiles de respect dans leur petite loge.

Ce fut bien une autre émotion au lever du rideau. Dès le premier coup d'archet, et à la vue de ces décorations féeriques, nos provinciaux se crurent transportés dans le troisième ciel : aux bourdonnements et au brouhaha de la salle avait succédé le plus profond silence. On jouait la pastorale d'*Issé*, par suite d'une indisposition de Mlle Mathieu qui venait de faire remettre *Endymion*. Le théâtre représentait le jardin des Hespérides. Des deux côtés de la scène semblaient onduler au vent du printemps des arbres chargés de fruits d'or. On apercevait dans le fond un dragon vomissant des flammes.

Une Hespéride exposa d'abord le sujet en vantant la douceur profonde et l'abondance qui régnait dans ces bois et ces vergers. Ensuite elle invita ses sœurs à chanter le bonheur dont elles jouissaient. Tout à coup ce chœur fut interrompu par les sons éclatants de la trompette et des clairons. C'était Hercule qui venait combattre le monstre. Après sa victoire, il rassura les Hespérides effrayées, et Jupiter lui-même descendit des frises pour engager les peuples heureusement délivrés à témoigner leur reconnaissance par une fête joyeuse. Un ballet et un pas de deux dansé par Dumoulin et Mlle Courvasier terminèrent ce prologue qu'on trouva de toute beauté.

Rémifasol et le serpent frissonnèrent d'allégresse. Entraînés par le charme de la musique de Destouche, ils battaient encore la mesure des pieds, des mains et de la tête quand le premier acte commença par un duo entre Apollon et Pan. Le célèbre Chassé, en perruque blonde, et portant le tonnelet rose des bergers, la houlette et des talons rouges, parce qu'il était gentilhomme, représentait Apollon. Pan avait un justaucorps de satin vert, une culotte de même couleur, des bas de soie avec des souliers à boucles, et était coiffé d'une couronne de bluets artificiels et de primevères qui parut d'un goût ravissant.

Tant qu'Apollon se plaignit des rigueurs d'Issé, les mélomanes toulousains se tinrent en paix dans leur loge; mais lorsque Pan ouvrit la bouche pour donner des conseils au dieu, un seul cri partit de trois bouches :

— C'est lui ! c'est Jélyotte !

Sous le costume emprunté à la cour bien plus qu'à la mythologie dont on affublait en ce temps les dieux de l'Opéra, ils ne l'avaient pas reconnu. Mais, une fois sortis d'erreur, les voisins n'eurent pas besoin de leur imposer silence. L'œil fixe et l'oreille tendue, ils n'écoutaient pas, mais buvaient à longs traits, comme un breuvage déli-

(1) Voir, pour la 1re partie, la livraison précédente.

cieux, chacune des paroles, chacun des accords de cette merveilleuse voix. Ils n'étaient pas les seuls enthousiastes. Quand Jélyotte s'était montré, le public tout entier avait tressailli de joie. On aurait entendu voler un moucheron dans cette vaste salle, où se pressaient pourtant plus de trois mille spectateurs. Les grands seigneurs approuvaient de la tête, les princes souriaient d'un air protecteur, et toutes les femmes se penchant à mi-corps hors des loges donnaient en quelque sorte en spectacle l'excès de leur émotion. Pour Lirotte, se rejetant dans le fond de sa loge, elle écoutait les mains sur ses yeux, et pensait qu'à force de battre violemment son cœur allait se briser dans sa poitrine.

Cet enthousiasme recommença toutes les fois qu'il parut : ni la danse noble et gracieuse de la Camargo dans la fête intercalée d'Hilas, ni les entrechats de Mlle Sallé dans le divertissement du second acte, ni la magnifique invocation de Mlle Le Maure dans la forêt de Dodone, ni le ballet si ravissant des Heures, rien ne put distraire un instant de leur unique objet la sympathie et l'admiration du public. La pastorale était finie qu'on battait encore des mains pour le chanteur des Pyrénées.

Or, Jélyotte, en ce moment, ne s'en inquiétait guère. En rentrant dans la coulisse après son dernier morceau, il venait de trouver Thuret qui lui avait remis un billet par lequel La Vielle lui apprenait son arrivée et l'invitait à souper avec lui ce soir même rue Gît-le-Cœur. Pressé de revoir son vieux maître, il se déshabilla à la hâte, et, arpentant d'un pied léger les quais et le pont Neuf, vola à l'hôtel de Languedoc. On peut juger de la surprise et de la joie qui l'y attendaient : ce fut Lirotte qui lui ouvrit et qui faillit le faire tomber à la renverse de saisissement. Lorsqu'il reprit ses sens qu'il avait à demi perdus en touchant sa main, il se jeta dans les bras des vieillards qui le baignèrent l'un et l'autre de larmes.

On soupa mal, mais en revanche la conversation fut joyeuse. La Vielle en faisait les honneurs et ne tarissait pas.

— Il n'y a qu'heur et malheur dans lé monde, sandis ! s'écriait-il à tout propos. Qui m'eût dit, lorsque jé té pris, qué tu deviendrais en six ans lé roi dé l'Opéra !

— Moi ! Rémifasol, mon ami !

— Sans doute, mon brave serpent, tu l'espérais commé ton serviteur ! Mais du chémin qué nous rêvions à célui qu'il a parcouru, il y a aussi loin, capdébious ! qué d'ici à Toulouse par la messagérie !

— Et ce n'est pas peu dire !...

Les deux amis causèrent longtemps sur ce ton et disputèrent même, sans que leurs voix, portées au diapason le plus haut, eussent éveillé l'attention de nos jeunes gens. L'entretien dans lequel ils étaient engagés de tout leur cœur les occupait au point qu'il fallut que Rémifasol, interrompant bien à regret ce doux concert, leur rappelât deux fois que le marteau de la Samaritaine avait sonné deux heures. Au troisième avertissement, Berthoumieu décida qu'il était temps de se coucher, et Jélyotte, soupirant de les quitter sitôt, regagna, porté par les airs et plus léger assurément que son camarade Dupré, l'impasse Saint-Vincent, qu'on appela, onze ans plus tard, rue du Dauphin.

Ceux qu'il laissait dans les grandes et sombres chambres de l'hôtel de Languedoc allaient y faire de beaux rêves. Le sommeil, en fermant leurs yeux, les entoura tous les trois, en effet, d'images délicieuses. Les songes de Lirotte toutefois eussent été moins riants, si elle avait pu deviner les souffrances du pauvre chevrier, dont la joie de cette soirée venait de briser l'âme. Séparé seulement de ses compatriotes par une de ces cloisons comme on en trouve encore dans les vieux hôtels de Paris, qui laissent passer à travers leurs ais mal cloués la lumière et la voix, il avait tout entendu, et chaque mot de la conversation du jeune chanteur et de Lirotte lui était entré dans le cœur comme un coup de poignard. Aussi, pendant que le tailleur et Rémifasol se croyaient encore à l'Opéra et applaudissaient en dormant, et que Lirotte tressaillait de plaisir et d'orgueil au souvenir de ce public d'élite dont l'enthousiasme l'enivrait encore, Guilhem étouffait ses sanglots et baignait sa couche de pleurs.

Au point du jour, il disparut ; et le père Berthoumieu qui, fort choqué de la liberté qu'il avait prise de venir loger dans le même hôtel, s'apprêtait à le sermonner de la bonne façon, apprit sans peine son départ. Il n'en fut pas de même de Lirotte, qui s'affligea sincèrement ; mais le vertige où la plongeaient les merveilles de Paris et les surprises que leur ménageait tous les jours Jélyotte, en éblouissant son imagination, l'empêchèrent de bien entendre la voix secrète de son cœur. A chaque instant, c'était quelque fête nouvelle. Après lui avoir montré tous les palais, toutes les curiosités et tous les spectacles de la capitale, Jélyotte lui apporta trois billets pour la fête royale de Trianon, où il devait chanter devant Leurs Majestés.

Il n'en fallait pas davantage pour achever de renverser le cerveau de nos virtuoses. Les voilà qui plongent jusqu'au coude dans la bourse de cuir, et qui font faire trois costumes de cour. On eut besoin d'insister sous toutes les formes pour décider Lirotte à se parer du sien. Elle ne céda, malgré sa répugnance, qu'aux supplications du chanteur ; bien différente en cela des deux vieillards, auxquels la tête avait complétement tourné et qui, s'admirant de bonne foi dans ces habits brodés, ne s'appelaient que M. de Berthoumieu et M. de La Vielle.

Ainsi équipés et portés par un carrosse de louage, ils se rendirent, le 1er septembre, à Trianon, où, à l'entrée de la nuit, sur le vu de leurs billets, le suisse leur ouvrit la grille. La foule des élus circulait déjà dans les allées, en attendant la fête. Trianon était l'Elysée de la jeunesse de Louis XV, qui aimait à parcourir ses jardins presque toujours verts, et à respirer l'air de ses parterres embaumés par les fleurs les plus odoriférantes. La manière à la fois splendide et gracieuse dont il était décoré, ce soir-là, justifiait bien ses sympathies.

Hors de l'enclos du jardin de Trianon, il y a un petit bois enfermé dans le grand parc, dont les arbres, hauts de tige et épais de feuillage, forment un couvert admirable. La principale allée de ce bois regardant la façade du palais, on n'a qu'à ouvrir une grille pour découvrir une charmante perspective, terminée par une fontaine. Au bout de cette allée, on avait construit un salon de verdure de forme octogone. Dans chacune des six faces latérales s'ouvraient trois portiques, au delà desquels était dressé l'orchestre des musiciens. Un dôme, percé au milieu d'une grande ouverture, couronnait ce salon. Sur la corniche qui régnait au-dessus des portiques étaient rangés des vases de porcelaine du Japon et de Sèvres, remplis de fleurs ; au-dessous, ondulaient des guirlandes de roses attachées aux pilastres.

Le salon de verdure avait deux grandes portes : la porte d'entrée et une de même hauteur placée vis-à-vis, par laquelle on apercevait une longue allée, bordée à droite et à gauche de petites arcades que décoraient des vases de fleurs et des festons. Au fond de cette allée

jaillissait une magnifique gerbe d'eau, au milieu d'un bois d'orangers. Une palissade verdoyante, sur laquelle se détachaient cinq statues représentant des divinités rustiques, enfermait le bassin de marbre.

C'est là que le roi, la reine, le cardinal de Fleury, les dames et les premiers seigneurs de la cour prirent place, pour écouter l'églogue, à-propos musical de M. de Blamont, dans lequel Jélyotte chanta une cantatille intitulée *l'Été*, qui plut à tout le monde. Après l'églogue, Leurs Majestés sortirent de Trianon pour la promenade et ne rentrèrent qu'à neuf heures par l'allée conduisant à la salle du Conseil.

On donnait ce nom à une grande place du bois, plus longue que large, dont le centre formait une île entourée de canaux, avec des ponts aux deux extrémités, qui, par un ingénieux mécanisme, avançaient et reculaient pour offrir ou fermer le passage. Les ponts retirés, une ligne circulaire de jets d'eau d'une égale hauteur fermait l'île comme une grille liquide.

Lorsque le roi et la reine arrivèrent dans cette place, ils la trouvèrent éclairée par plus de cent cinquante lustres suspendus aux palissades et aux arbres de la contre-allée. L'île était bordée de soixante-seize guéridons de fleurs, portant des girandoles de cristal garnies de bougies. On avait dressé et décoré la table d'une façon singulière : un édifice de fantaisie la couvrait presque entièrement, ne laissant qu'une marge de quelques pieds tout autour pour le couvert et le service.



Jélyotte en costume de Pan.

Cet édifice était composé de toute sorte de fruits ingénieusement arrangés dans cent douzaines de porcelaines fines, qui faisaient comme le fond du monument. Il reposait sur seize arcades, et chaque arcade avait seize colonnes torses et accouplées, supportant la corniche. Toutes ces colonnes étaient dorées et entrelacées de fleurs, de même que leurs bases et leurs chapiteaux, et surmontées de girandoles de cristal portant des bougies. Cent petits vases d'orangers et de tubéreuses, posés sur la corniche, lui servaient de couronnement.

Leurs Majestés s'assirent, et, tant que le souper dura, les mélodies de violon et de hautbois se mêlèrent har-

monieusement aux crépitations des jets d'eau et au murmure des fontaines.

Le musicien et le tailleur, qui voyaient de loin ces merveilles, en étaient dans l'extase. Moins éblouie et gênée, toute honteuse dans son costume, Lirotte se sentait mal à l'aise. Il lui avait semblé que la main finement gantée d'une duchesse couverte de rouge et de diamants venait de jeter, après l'églogue, un bouquet à Jélyotte, et cette idée lui donnait de l'humeur. Elle commençait donc à regretter d'avoir quitté Toulouse, quand son oncle et Rémifasol, entendant dire dans les groupes que Jélyotte devait chanter encore devant Leurs Majestés et le cardinal de Fleury, l'entraînèrent au salon vert.

Ils y étaient à peine, se dissimulant de leur mieux derrière les charmilles, que le vieux cardinal arriva, tout voûté et courbé sur le bras de son valet de chambre, et s'installa avec un soupir de satisfaction dans le fauteuil que deux seigneurs lui avaient préparé. Peu d'instants après, Louis XV et la jeune reine Marie Leczinska arrivèrent légèrement et s'appuyèrent, en se souriant, au-dessus de sa calotte rouge, à chacun des bras du fauteuil. Louis XV alors, d'une voix câline :

— Monsieur le cardinal, dit-il, Marie vous a ménagé une surprise et un plaisir ce soir.

— Et de quelle nature, sire ? répondit le vieillard en toussant et secouant la tête.

— Vous allez entendre un chanteur de votre pays, dont la voix est regardée par tous les connaisseurs comme une merveille.

— Hum ! il y en avait autrefois de bien belles dans nos maîtrises !

— Celle-ci les surpasse toutes, au dire du sieur d'Agincourt.

— Tous les musiciens sont fous et s'exaltent jusqu'à l'ivresse, grommela le vieux cardinal ; mais qu'il chante ! nous verrons bien ; je n'ai pas l'oreille si dure que je n'en puisse encore juger tout comme un autre.

Sur un signe adressé à M. de Blamont, Jélyotte parut et entonna, sans se troubler, le *Confitebor* de Lalande. Le cardinal l'écouta jusqu'au bout en silence et les yeux fermés. A la fin du motet, croisant sa jambe droite sur sa jambe gauche :

— Le sacré n'est pas mal, dit-il, voyons maintenant le profane.

M. de Blamont consulta la reine tout bas, et Sa Majesté ayant répondu d'un mot, le chanteur fit entendre la cantatille à la mode de *l'Été*, musique de Le Maire. Tout le monde semblait ravi, excepté deux personnes, la nièce du tailleur et le cardinal. Lirotte était rouge comme une cerise et tout émue, parce qu'elle voyait un bouquet magnifique à l'habit de Jélyotte, et le ministre, hochant la tête, faisait une petite moue, indice de mécontentement. Interrogé à cet égard par le roi, avec la déférence respectueuse que Louis XV témoigna toujours à son précepteur, Fleury répondit, après quelques façons :

— Votre Majesté m'excusera si je proteste jusqu'à un certain point contre l'engouement public au sujet de ce garçon. Je ne nie pas assurément qu'il ait la voix très-belle ; mais son chant ne possède pas, à mon sens, la qualité essentielle. Il plaît, mais ne remue pas ; on l'écoute avec ravissement, mais il ne va pas à l'âme. J'ai entendu dans ma jeunesse de simples montagnards qui, avec les chansons de leurs cabanes, notées par la nature, vous tiraient les larmes du cœur. Ou je me trompe fort, du reste, ou j'ai sous la main, en ce moment même, quelqu'un qui me fera comprendre de Votre Majesté.

Et se tournant ve son valet de chambre, debout à deux pas du fauteuil

— Barjac, dit-il, : l'accent languedocien qu'il n'avait jamais dépouillé nène ici le jeune pâtre que nous avons vu ce matin.

Barjac, regimbant ssitôt avec la brusquerie familière des anciens domestiq s :

— Où monseigneu eut-il que je le trouve à présent ? dit-il en haussant les ıaules.

— C'est ton affaire si elle était facile, je ne t'en aurais pas chargé !

Barjac partit en gı gnant, et le cardinal, avec cette bonhomie patriarcale ui s'alliait si bien à la modestie de ses mœurs, expliqua, ındant son absence, à Louis XV, qu'il s'agissait de l'arı re-petit-fils de sa nourrice, vivante encore et centeı ire, dont il avait reçu la visite à Versailles, le matin m ne. Comme il achevait de conter, à ce propos, un détail ıtime de son enfance, Barjac parut avec Guilhem. Le che rier n'avait rien changé à son costume des montagnes. Mais ses traits, quoique voilés de tristesse, étaient si bea ıx, il avait la taille si élégante et un si modeste, mais s gracieux maintien, que toute la cour fut frappée de cet e noblesse naturelle. Le rassurant de l'œil et du geste :

— Hillot, dit familiè ement Fleury, tandis qu'il s'avançait en tenant son béret blanc d'une main, et son bâton ferré de l'autre, voici des amis auxquels j'ai désir de faire entendre une chanson de nos montagnes.

— Je n'ai rien à vous refuser, répondit simplement Guilhem ; mais je chante bien mal.

— Tu veux dire sans doute que tu n'as pas appris ?...

— Oui, monseigneur.

— Les rossignols ne vont pas non plus à l'école ! Chante comme à Estos ou comme si nous étions seuls sous les vieux hêtres et les chênes du grand bois de Bédat.

Guilhem soupira, et, posant son bâton ferré, se mit à chanter les couplets suivants, d'une voix lente et douce, dont le timbre délicieusement sympathique vibrait au fond de l'âme.

La haout sur las mountagnos, ô pastou malhurous,
Ségut al pè d'un haü, négat de plous,
Soungabe al cambiamen d'un cô pla dous !...

Là haut sur les montagnes, un malheureux pasteur,
Assis au pied d'un hêtre et noyé de pleurs,
Songeait au changement d'un cœur bien cher.

Cô leùye, cô boulatyo, disé l'infourtunat
L'estacomen fidel e l'amistat
Soun aco lous rebuts qu'an meritat ?...

Cœur léger, cœur volage, disait l'infortuné,
Mon attachement fidèle et mon amitié
Méritaient-ils donc ces rebuts ?...

Despuch que tu frequentes la yen de counditiou,
Qu'as pres û ta haout vol que ma maysou
N'ey prou hauto enta tu dù cabirou.

Depuis que tu fréquentes les gens de condition,
Tu as pris un vol si haut que ma maison
Est trop basse pour toi d'un chevron.

De richessos me passi, d'aounous, de qualitat;
You nou soy qu'u pastou, màs noun n'y a nat
Que nous surpassi touts en amistat.

Je me passe de richesses, d'honneurs, de qualité ;
Je ne suis qu'un berger, mais il n'y a personne
Que je ne surpasse en amitié.

Encouero que sy praube, dens moun petit estat
Qu'aimi mey moun béret tout espelat
Que noun pas lou pas beou chapeou bourdat.

Quoique je sois pauvre, dans mon petit avoir
J'aime mieux mon béret tout pelé
Que le plus beau chapeau bordé d'or.

Los richessos del mounde nou heu que da turmen,
E tou pus bet segnou d'ab soun aryen
Nou baou pas lou paston que biou counten.

Toutes les richesses du monde ne donnent que du tourment,
Et le plus beau seigneur avec son or
Ne vaut pas le berger qui vit content.

Adiou! cò de tigresso, pastouro sens amou,
Cambia bé pos, cambia de serbitou,
Yamey noun troubarats û taû coum you!

Adieu! cœur de tigresse, bergère insensible,
Changer tu peux, changer de serviteur;
Jamais tu n'en trouveras un comme moi!

L'air et la manière dont il était chanté firent trouver charmant ce chef-d'œuvre de Despourrins, bien que les paroles fussent lettre close pour la plupart des courtisans. Deux personnes en avaient seules bien compris l'accent désespéré, Fleury, qui était de Lodève et entendait parfaitement la vieille langue d'Oc, et la nièce de Berthoumieu. Touchée jusqu'au fond du cœur de cet attachement si vrai, si pur et si fidèle, qui ne s'était ni rebuté ni affaibli depuis l'enfance, Lirotte fondait en larmes derrière la charmille. Son oncle et le musicien voulaient l'entraîner pour aller féliciter Jélyotte, elle résista passivement à leurs efforts et continua d'écouter comme si elle eût été retenue par une force irrésistible.

Le cardinal, secouant la tête, selon sa coutume, fit approcher Guilhem et lui dit que pour le remercier du plaisir que son chant avait fait au roi il l'autorisait à demander toutes les grâces qu'il pouvait souhaiter : s'inclinant alors modestement, Guilhem remercia le ministre et répondit qu'il ne désirait rien.

— Prends garde, montagnard, reprit en riant Fleury, tu connais le proverbe d'Ossau : Sancho refusa l'âne en don et fut obligé après de l'acheter.

— Oui, monseigneur, mais vous connaissez aussi celui d'Oloron : Il est bien assez riche l'homme à qui rien ne manque en son logis!

— Ainsi, tu ne demandes rien?...

— Rien que la permission de me remettre en route pour annoncer à l'aïeule là-bas que vous vous souvenez encore d'elle!

— Et tu préfères les Pyrénées à ce que tu as vu ici, je gage?

— Oui, monseigneur : c'était bien beau, mais un berger pauvre et ignorant comme moi aime mieux ses vallées, les gaves et le Vignemale!

— Pars, mon enfant! et vis heureux où tu es né!

— Hélas! murmura Guilhem d'une voix tremblante, le bonheur n'est pas comme le soleil, il luit pour quelques-uns seulement et laisse les autres dans l'ombre!

— Pourrais-je t'enlever ce chagrin, garçon?...

Guilhem secoua tristement la tête.

— Pars alors et Dieu te console! Puis, détachant la grosse croix d'or qui pendait sur sa poitrine : Tiens, tu la donneras, dit-il, à ton aïeule pour qu'elle se souvienne, en priant Dieu, du cardinal qu'elle a nourri!

Guilhem mit un genou en terre, baisa la main du premier ministre et s'éloigna aussi modeste et aussi triste qu'une heure auparavant. En le voyant sortir du salon de verdure où son désintéressement était l'objet de l'admiration générale, Lirotte quitta brusquement sa place, et courant lui barrer le passage dans la première allée :

— Est-ce vrai, Guilhem, que tu pars? lui dit-elle, avec un léger tremblement dans la voix.

Le chevrier répondit affirmativement d'un signe en détournant la tête.

— Reste encore et demain matin viens dîner avec nous!

Le chevrier semblait hésiter...

— Je le veux! dit-elle résolûment en rejoignant son oncle.

— Ellé lé veut! ces jeunes têtes sont toutes les mêmes, sandis! N'est-ce pas, ami Berthoumieu?...

— A la fin, voici Jélyotte, s'écria le serpent, qui ne pensait qu'à son favori. Eh! arrive donc, paresseux! Avant que le carrosse nous ait remis rue Gît-le-Cœur, nous en avons pour quatre heures de bonne marche.

— Je ne puis partir avec vous, balbutia Jélyotte, moitié content, moitié embarrassé.

— Tiens! pourquoi donc?...

— Affaire de service, mon ser, dit malignement Rémifasol, en lançant un coup d'œil d'intelligence à son élève.

— En ce cas, à demain, et n'oublie pas que le dîner est pour midi précis.

Jélyotte prit alors congé d'eux. Il voulait serrer la main de la jeune fille, mais celle-ci la retira froidement en insistant sur la recommandation de son oncle.

Le lendemain, à midi et quelques minutes, nos cinq Béarnais étaient assis autour du pot bouillant. A cause très-probablement de la présence de Guilhem, qui déplaisait aux deux vieillards, le repas fut court et silencieux. Une contrainte visible gênait tous les convives, et c'est avec joie que chacun vit venir le dessert. L'expédiant avec promptitude, le père Berthoumieu pliait sa serviette et allait se lever de table, mais sa nièce le pria d'y rester, et retenant aussi Guilhem en l'assurant qu'il n'était pas de trop, elle s'adressa à Jélyotte et lui demanda de but en blanc si son intention était toujours de l'épouser :

— Moi! s'écria vivement le chanteur, mais je n'ai pas de plus grande passion au monde.

— Alors notre mariage peut se faire sans plus attendre?...

— D'autant que mes appointements viennent d'être portés à deux mille cinq cents livres!...

— Bonne somme! foi de serpent! s'écria le père Berthoumieu en se frottant les mains, et qui va s'arrondir des pistoles que nous avons dans l'esquipot.

— Ecoute, reprit Lirotte, je t'ai promis ma main et suis prête à tenir parole. Mais j'y mets une condition...

— Laquelle? demandèrent à la fois les deux vieillards.

— Eh! qu'importe, dit Jélyotte, n'est-elle pas sûre d'avance de mon consentement?

— Si je te suis chère, en effet, tu n'hésiteras pas!

— Va! parle, et tu vas voir!

— Eh bien! mais ceci est ma détermination irrévocable, tu quitteras l'Opéra et Paris et reviendras avec moi dans nos montagnes!

— Quitter l'Opéra! s'écria Rémifasol indigné.

— Es-tu folle? ajouta tout en colère le père Berthoumieu.

— Non! mon oncle, non! Je suis très-sensée, au contraire, et agis sagement en voulant un mari qui m'aime plus que la musique et les applaudissements.

Les deux vieillards, interdits par cette logique, se regardèrent consternés. Pour Jélyotte, il n'avait plus de sang aux veines. L'idée de perdre Lirotte lui brisait l'âme, mais il ne mettait pas un instant l'Opéra en balance avec ce malheur. Comme tous les hommes personnels et vaniteux, il eût mieux aimé mourir que de renoncer en ce moment à cette gloire étincelante des feux du lustre et des diamants. Sa pensée était si transparente sur son front soucieux et dans ses regards où l'alarme se peignait mieux que la douleur, que Lirotte, assez éclairée, se tournant vers Guilhem :

— Voilà ma main, dit-elle, en essuyant une larme, prends-la, toi qui m'aimerais mieux que la fortune et l'Opéra, et retournons dans nos cabanes de la Sèoube et d'Estos. Si nous n'y trouvons pas la gloire, nous y trouverons le bonheur.



Le cardinal Fleury remettant sa croix d'or à Guilhem, le chevrier.

Le père Berthoumieu eut beau combattre la résolution de sa nièce, rien ne put la faire fléchir, et de guerre lasse il céda. L'espoir de Lirotte ne fut pas trompé, on la cita toute sa vie comme la mère de famille la plus heureuse des vallées, et lorsque Jélyotte, après avoir régné sans rival sur la scène lyrique et créé brillamment les rôles de Dardanus, de Tithon, de Zoroastre, de Castor et fait jouer sa *Zélisca*, se retira sexagénaire du théâtre et de la cour et vint habiter, en 1770, le château de Navailles, il soupira plus d'une fois en rencontrant les jeunes et fraîches filles de Lirotte, et se rappelant les matinées passées pieds nus avec leur mère sur les bords de l'Aïssette (1).

MARY-LAFON.

(1) Il mourut en 1788 : un paysan de la Sèoube, que nous avons interrogé à ce sujet, il y a une dizaine d'années, se rappelait l'avoir vu vingt fois se rendant à pied, quoique octogénaire, au marché d'Oloron, en douillette de soie puce.

LES BOUQUETS DE STELLA.

ANECDOTE ITALIENNE.



Stella, jeune romaine, dessinée d'après nature par M. Stop.

Les Anglais ont repris, depuis la paix, la route de l'Italie. Ils pullulaient à Venise, le mois dernier, et l'officier français qui nous racontait naguère l'histoire du *Gondolier de Saint-Marc* (livraison d'octobre dernier) nous charge, ayant quitté la plume pour l'épée, de vous raconter à notre tour l'aventure de sir John Halifax.

I.

En sa qualité d'Anglais millionnaire, sir John est un grand original, mais un original spirituel et tendre, timide et généreux.

Visitant un jour l'atelier de Mariani, le premier peintre de Venise, il remarqua une tête de jeune Romaine d'un caractère admirable, — le type accompli de la belle race transtévérine.

— Est-ce une fantaisie ou un portrait? demanda-t-il à l'artiste.

— C'est un portrait, répondit celui-ci; c'est la jeune et honnête STELLA, que tous les peintres connaissent à Rome et prennent pour modèle. Je ne l'ai qu'ébauchée à mon dernier voyage, et je compte la refaire d'après nature en *Madone de la Délivrance*.

— Eh bien! reprit sir John, je vous achète d'avance ce tableau, et à une seule condition: c'est que vous allez l'exécuter tout de suite et que je l'emporterai de Venise.

— Je vous ai dit que je voulais peindre Stella d'après nature, et Stella est à Rome, sir John.

— Faites-la venir de Rome ; je paye le voyage et les séances.

— Au fait, c'est possible. Stella a des parents à Venise, qu'elle ne sera pas fâchée de revoir. Mais qui enverrons-nous la chercher?

— Mon vieux chasseur ; c'est l'esclave de la consigne. Je vous jure qu'il amènera la Romaine.

Et sir Halifax appela : — William !

William parut, comme un automate poussé par un ressort. Son maître lui donna une lettre de Mariani et une bourse pleine d'or et de bank-notes.

— Tu vas partir pour Rome.

— *Yes*, sir.

— Tu y trouveras la jeune fille dont voici le portrait et à qui cette lettre est adressée.

— *Yes*, sir.

— Tu l'amèneras ici, et tu ne reviendras qu'avec elle.

— *Yes*, sir.

II.

Dix jours après, Stella posait dans l'atelier de Mariani. Comment s'y était pris William? C'était son secret, et nul n'a pu le savoir, sa bouche ne proférant jamais que deux mots : *Yes, sir.*

Quand sir Halifax vit la jeune Romaine, son admiration se changea en extase, et il ne quitta plus l'atelier de l'artiste.

Stella demeurait chez sa cousine Térésa, jolie marchande de fleurs du canal. Tous les touristes de Venise la connaissent, telle que M. Stop l'a dessinée : avec sa taille de guêpe, sa robe à volants, ses mules à rosettes, ses colliers pendants sur la poitrine, son chapeau garni de rubans et de dentelles.

Sir John se mit à lui acheter des avalanches de fleurs pour Stella, — et, toutes les fois qu'elle lui remettait un bouquet, elle y ajoutait une étoile-des-prés (symbole de sa cousine), qu'elle attachait elle-même à la boutonnière de l'Anglais.

En outre, sir John eut avec son chasseur le dialogue suivant :

— Chaque matin, tu prendras un bouquet de vingt francs chez Térésa.

— *Yes*, sir.

— Tu te rendras, avec ce bouquet, chez M. Mariani.

— *Yes*, sir.

— Tu y attendras l'arrivée de Stella.

— *Yes*, sir.

— Et, quand elle arrivera, tu lui remettras le bouquet.

— *Yes*, sir.

Stella devant poser un mois pour le tableau, vous vous imaginez le jardin fleuri qui dut s'amasser chez elle.

Il va sans dire que la conversation de l'Anglais avec la Romaine et l'artiste était plus fleurie encore. Ils avaient deux langues au choix pour se comprendre : l'italien, que sir John parlait comme le français; le français, que Mariani et Stella parlaient comme l'italien.

III.

Quand la tête de la madone fut achevée, et achevée admirablement, sir Halifax entra seul un matin chez le peintre, et lui dit très-sérieusement :

— Non-seulement j'achète votre tableau, mais je veux acheter aussi le modèle.

— Acheter Stella! s'écria Mariani ; nous ne sommes ni en Angleterre, ni dans l'Inde, sir John ; les femmes ne se vendent pas en Italie, — et à moins que vous ne soyez veuf ou garçon...

— Je suis garçon, et je ne saurais plus exister sans voir Stella. Elle n'a point de fortune et elle subsiste de son état de modèle : combien croyez-vous que je puisse lui offrir pour me suivre à Londres? Elle y vivra honorablement, comme elle l'entendra ; je ne lui demanderai que de se laisser regarder une fois par jour, comme je la regarde depuis un mois dans votre atelier.

— Ma foi ! dit l'artiste, c'est chevaleresque, mais inusité ; je vous engage à faire vous-même votre proposition.

— Je tâcherai d'en avoir le courage, soupira l'Anglais, — et, si elle me refuse, je me tuerai devant son image.

IV.

Sir John passa deux jours à réfléchir et à rédiger une lettre.

Le troisième jour, il manda son chasseur.

— William, écoute-moi bien.

— *Yes*, sir.

— Tu vas acheter un bouquet dix fois plus beau que tous les précédents.

— *Yes*, sir.

— Tu le porteras chez Stella, chez elle-même.

— *Yes*, sir.

— Tu lui remettras, avec le bouquet, ce portefeuille et cette lettre.

— *Yes*, sir.

— Et tu ne reviendras pas sans une réponse écrite de sa main.

— *Yes*, sir.

V.

Un quart d'heure après, William était chez Stella. Elle venait de sortir avec sa cousine. Il l'attendit jusqu'au soir, immobile à sa porte, comme une sentinelle, pendant sept heures.

Quand elle rentra, le chasseur monta derrière elle, et lui remit le bouquet, le portefeuille et la lettre.

La lettre contenait la proposition d'aller vivre à Londres, près de sir Halifax, et le serment de se tuer dans deux jours si elle refusait.

Le portefeuille renfermait huit mille livres sterling (200,000 francs).

Stella garda le bouquet et la lettre, mais rendit le portefeuille à William.

— J'attends la réponse écrite, dit celui-ci.

Et il s'assit tranquillement sur l'escalier.

Stella crut qu'il allait partir et rentra chez elle.

Mais, au moment de se coucher, elle et ses parents entendirent un grand bruit à la porte, et vinrent s'informer de ce qui se passait.

C'étaient les habitants de la maison qui, voyant un Anglais inconnu, installé sur l'escalier, entreprenaient de le faire sortir de gré ou de force.

William se défendait avec une énergie et des muscles d'Hercule. Il avait déjà renversé quatre assaillants dans l'escalier, et à toutes les observations, prières ou menaces que lui adressaient les autres, il répondait invariablement et imperturbablement :

— *Yes*, sir, quand j'aurai la réponse écrite.

Stella réfléchit que cette obsession aurait un terme, et laissa William, vainqueur de tous ses ennemis, assis dans son manteau, sur la première marche de l'escalier.

Mais Térésa, la fleuriste, eut pitié du chasseur, et, pensant qu'il n'avait pas dîné, lui demanda s'il avait appétit.

— Oh *yes!* sir, répondit nettement William.

Elle lui apporta, sur un plateau, une bouteille de vin, un pain de deux livres, un quartier de gigot, du jambon, des fruits, du fromage et un flacon d'eau-de-vie.

— Oh *yes!* sir, dit le chasseur.

Et gigot, pain, fromage, jambon, fruits, vin et eau-de-vie disparurent, comme par enchantement, dans le gosier de l'athlète. Il ne resta que le verre et les os du mouton.

Après quoi, remerciant Térésa d'un : « Oh *yes*, sir, » il s'enveloppa dans son manteau, se coucha par terre et ronfla comme un serpent d'église.

Le lendemain matin, Stella le retrouva à sa place, lui tendant le portefeuille et répétant sa phrase : « Oh *yes*, la réponse écrite. »

Elle qui avait juré de ne pas répondre, elle résolut de venir à bout de ce siége en règle, — et elle sortit avec ses parents pour aller à la messe.

Quand ils revinrent déjeuner, William était toujours là, avançant une main pour donner et l'autre pour recevoir.

Heureusement ou malheureusement, Térésa, qui se souvenait des cent bouquets à un louis, donna encore à boire et à manger à l'assiégeant; de sorte que celui-ci se réinstalla dans sa tranchée, en homme résigné à toutes les lenteurs d'un blocus.

La journée se passa de la sorte, et la nuit suivit la journée, après les mêmes assauts des voisins et les mêmes péripéties que la veille.

VI.

Le surlendemain, Stella se rappela avec terreur le post-scriptum de sir Halifax :

« Je me tuerai dans deux jours si vous me refusez. »

Elle accourut à William et lui demanda en tremblant :

— Est-ce que votre maître est homme à exécuter une telle menace?

— Oh *yes*, sir, répondit le chasseur, tendant toujours le portefeuille et la main.

Stella regarda l'heure et frémit des pieds à la tête. Après une lutte intérieure trahie sur son beau visage, elle prit une plume et écrivit à la hâte :

« Venez, sir John, — et ne mourez pas. »

Elle remit cette lettre à William, prit le portefeuille sans le regarder, et s'agenouilla devant la madone pour lui demander une inspiration.

Le chasseur était disparu, avec un dernier : « *Yes*, sir, et traversait Venise comme une flèche. »

Il trouva sir John amorçant un pistolet devant le portrait de Stella.

VII.

Une demi-heure après, l'Anglais, ému comme un enfant, entra chez la jeune Romaine.

Elle ne put retenir un mouvement de joie en l'apercevant, — tant elle avait craint que sa réponse arrivât trop tard!

Sir John était, du reste, pâle comme un revenant, et il n'eut que la force de toucher la main de la jeune fille, et de s'asseoir en balbutiant : Merci!

— Eh bien! demanda-t-il au bout de quelques minutes, quand partons-nous pour Londres?

— Nous allons d'abord nous promener à Venise, répondit Stella. Vous avez songé à mourir, sir John; je veux vous montrer combien votre vie est précieuse. Nous ne nous connaissons ni l'un ni l'autre; nous allons apprendre en une heure ce que nous sommes.

Sir Halifax la suivit sans la comprendre. Il l'aurait suivie au bout du monde.

Elle le mena d'abord, avec sa cousine, complice de son projet, au carrefour voisin, devant une niche de madone.

Cette madone et son *bambino* portaient chacun un gros bouquet au côté.

— Reconnaissez-vous ces fleurs? demanda la Romaine à l'Anglais.

Sir John la regarda avec stupéfaction.

— Ce sont, reprit-elle, les deux premiers bouquets que vous m'avez donnés. Ils sont fanés sans doute, mais consacrés par la reine des anges. — Maintenant, poursuivit-elle en faisant le signe de la croix, venez voir que l'or aussi peut se consacrer, — et jugez l'emploi des quarante francs que vous ont coûtés, chaque jour, ces fleurs.

Cette fois, ce fut Térésa qui les conduisit au fond d'une ruelle sombre, dans un taudis où étaient couchés une mère et un enfant d'un mois.

— Ils gisaient sur la paille, dit Stella, c'est vous, sir John, qui avez payé leur lit. Recevez leurs remerciments et leurs bénédictions.

La pauvre mère, en effet, baisa et arrosa de ses larmes la main de l'étranger, qui pleura, à son tour, en observant Stella avec admiration, et laissa en sortant deux louis sur la table de l'infortunée.

— Poursuivons, dit la jeune fille; vous savez que vous m'avez remis cent bouquets...

— Et vous en avez fleuri cent madones? s'écria sir John enthousiasmé.

— Et sauvé cent malheureux en votre nom, ajouta la Romaine.

— Je veux les voir tous, reprit sir Halifax ému d'un sentiment qu'il n'avait jamais éprouvé.

Ils parcoururent ainsi les plus misérables quartiers de Venise, passant d'une niche à une statue, d'une église à une chapelle, — retrouvant ici et là tous les bouquets achetés à la cousine, visitant des ouvriers malades, des vieillards infirmes, des enfants abandonnés, des veuves sans ressource, — tous les malheurs et toutes les souffrances qui s'amassent dans une grande ville, — et recueillant partout des larmes, des prières et des cris de joie et de reconnaissance.

Sir John était bouleversé. Stella lui apparaissait comme un ange. Les charmes divins de la charité catholique, personnifiés en elle, se révélaient à ses yeux, à son esprit et à son cœur avec une puissance irrésistible.

— Vous cherchiez le bonheur, sir John, disait la jeune fille; je suis fière de vous en montrer le chemin. Mais nous ne sommes pas au bout; rentrons chez ma cousine.

VIII.

Ils rentrèrent, en effet, et Stella retira d'une armoire le portefeuille aux deux cent mille francs et le dernier bouquet.

— Ce bouquet-là, je le garderai pour moi, dit-elle, si vous approuvez l'usage que je veux faire du portefeuille.

Sir John n'était plus maître de lui. Il tomba aux genoux de la Romaine, il lui demanda pardon de ne l'avoir pas comprise, de l'avoir traitée comme un modèle de tableaux, de lui avoir fait une offre indigne de ses sentiments; bref, il la conjura d'accepter sa main, sa fortune et son nom.

— Un mariage! dit Stella en souriant et en le relevant avec grâce; justement, c'est d'un mariage que je voulais vous parler. Suivez-moi.

IX.

Elle le conduisit dans une petite chambre au-dessus de la sienne, et voici le tableau qui s'offrit à ses yeux :

Une vieille femme, un jeune homme et une jeune fille étaient réunis.

La mère semblait écrasée par une douleur au-dessus de ses forces. Les deux jeunes gens la consolaient de leur mieux, mais ne pouvaient se regarder eux-mêmes sans fondre en larmes. Ce spectacle était d'autant plus navrant, que le jeune homme et la jeune fille représentaient, dans tout leur éclat, la vigueur, la tendresse et la beauté. La seconde, qui ressemblait à Téresa, était plus jolie qu'elle encore. Le premier, avec son teint mat et pur, ses grands yeux noirs, ses cheveux bouclés sur l'épaule, ses traits fins et nobles, son costume de marin sur ses jambes nues, rappelait les types les plus accomplis de David et de Léopold Robert.

— Sir John, dit gravement Stella, j'ai l'honneur de vous présenter ma tante, ma cousine et son fiancé. Joséfa et Mario allaient devenir, en s'épousant, les plus heureux mortels de Venise, lorsque le père de celui-ci a tout



Sir John et Téresa (chapitre II). Dessin d'après nature, par M. Stop.

rompu, en exigeant pour dot trois gondoles, qui coûteraient dix mille francs. Ma tante, épuisée, et Joséfa, simple ouvrière, ne peuvent songer à trouver une pareille somme. Alors Mario a résolu d'aller la chercher au bout du monde. Il s'embarque demain avec des aventuriers partant pour la Californie. Il sera matelot en route, mineur là-bas, — et il mourra ou rapportera dix mille francs. — S'il meurt, ma cousine mourra aussi. — Voulez-vous, sir John, que je les sauve? — Vous songiez à faire un mariage impossible, que réprouveraient le ciel et la terre; en voilà un qui réunit toutes les conditions parfaites et qui sera béni sûrement de Dieu et des hommes. Il vous restera encore cent quatre-vingt-dix mille francs, sir John, — et mon éternelle reconnaissance, conclut Stella, en restituant à l'Anglais son portefeuille...

— Mais quand vous reverrai-je? demanda sir Halifax, attendri, ébranlé, vaincu par une sorte d'extase.

— Près de ma mère qui m'attend, et que je soutiens de mon état, à Rome, quand vous voudrez et quand vous aurez compris la charité chrétienne.

Sir John donna le portefeuille entier à Joséfa en détournant la tête.

Et ce fut alors Stella et toute sa famille qui tombèrent à genoux.

— Oh *yes!* sir, dit en ce moment William, ouvrant la porte ; les équipages sont prêts pour le départ et le tableau du signor Mariani emballé, selon les ordres de monsieur.

— Il me reste du moins son portrait ! s'écria l'Anglais, étouffé par ses larmes et se précipitant vers l'escalier.

X.

Mario épousait Joséfa le mois suivant, — et, au lieu de conduire lui-même trois gondoles, il en a acheté soixante, qu'il fait conduire par cent vingt malheureux nourris de sa fortune.

Stella a emporté le dernier bouquet de sir Halifax à Rome, où elle est toujours le modèle honnête et admiré des artistes.

Mais on croit qu'elle renoncera bientôt à poser, car on lisait les lignes suivantes dans les journaux romains de la semaine dernière :

« Une conversion récente fait grand bruit dans la ville éternelle. Un riche Anglais, sir John Halifax, vient d'abjurer le protestantisme et de se faire baptiser publiquement. Il avait pour parrain M. Mariani, le célèbre peintre de Venise, et pour marraine la jeune Stella, surnommée *la perle de Rome.* »

PITRE-CHEVALIER.

LE BAZAR DU CAIRE. COSTUMES ÉGYPTIENS (1).

Les dames égyptiennes portent rarement des bas ou des chaussettes, mais presque toujours les *mezz*, ou souliers de dedans, de maroquin jaune ou rouge, quelquefois brodés d'or, par-dessus lesquels elles mettent des babouches, ou pantoufles de maroquin jaune et de forme pointue. Elles se servent aussi de patins de bois, de quatre à neuf pouces, et ordinairement incrustés de perles ou d'argent. Ils sont d'un usage ordinaire pour hommes et femmes dans les établissements de bains.

Le costume pour la promenade à cheval ou à pied s'appelle le *tezhireh*. Toutes les fois qu'une dame sort de chez elle, elle porte, outre le vêtement décrit plus haut, une robe ample et flottante de soie de couleur rouge, rose ou violette, le *tob*, ou *sebleh*, dont les manches sont presque égales en largeur à toute la dimension de la robe. Elle met ensuite le *boureko*, longue pièce de mousseline blanche : c'est le voile du visage, qui en couvre la moitié, excepté les yeux, et descend jusqu'aux pieds.

Les femmes mariées s'enveloppent encore du *habarah*, vêtement composé de deux pièces de soie noire et lustrée, de la largeur d'une aune chacune, et de la longueur de trois aunes. Les femmes non mariées ont un *habarah* de soie blanche. Celles de la classe moyenne y suppléent par un *izar* de calicot blanc, de la même forme et de la même dimension. Toutes ont de petites bottines, *khouffs*, de maroquin jaune, sur lesquelles elles mettent les babouches.

La plupart des femmes des conditions mêmes les plus humbles chargent leurs personnes d'un grand luxe d'ornements, tels que boucles d'oreilles, colliers, bracelets, anneaux, et une foule de clinquants dont la coquetterie féminine égyptienne se pare avec complaisance, et qui offusqueraient le *buon gusto* des dames parisiennes. —

On connaît la bonne foi commerciale des musulmans. Un de nos amis nous en citait hier un exemple dont il a été témoin, l'an dernier, au Khan-Kalil.

Il examinait, chez un tailleur, les costumes que nous venons de décrire, lorsqu'un jeune marchand d'esclaves entra dans la boutique et versa une bourse pleine d'or sur le comptoir.

— Maintenant, nous voilà quittes, dit le nouveau venu. Comptez ; il doit y avoir sept mille francs.

— Vous vous trompez, répondit le tailleur. Je ne vous connais point ; je ne vous ai rien vendu.

— Non pas à moi, mais à mon père, reprit le jeune homme. Il y a cinq ans, il vous acheta, à crédit, les vêtements de trois femmes qu'il allait conduire au marché de Constantinople. Le sultan, ébloui de leur toilette, les lui paya fort cher, et, ce bénéfice en créant d'autres, il parcourut la Turquie, gagna quatorze mille francs, et mourut en me léguant sa dette envers vous. Vous avez droit à la moitié de ses profits, dont vous êtes la première cause, car le sage a dit :

— La moitié de la force de l'homme, c'est le glaive ; la moitié de la beauté de la femme, c'est la parure.

Le tailleur s'inclina... et accepta la somme.

P.-C.

CHRONIQUE DU MOIS.

REVUE LITTÉRAIRE.

LE SERMENT (2) ; REFLETS DE LA LUMIÈRE (3),

Par le comte de Saint-Jean.

On sait notre prédilection pour les talents nouveaux et inconnus. En voici un que nous sommes heureux de signaler. Ces deux volumes ont attendu trop longtemps notre examen. Que l'auteur nous pardonne et que le public le venge.

Le Serment ou *la Chapelle de Bethléem* est une nouvelle du moyen âge, une étude de mœurs féodales, dont la scène se passe entre Nantes et Paimbœuf, au milieu des frais paysages de la Loire. Il était fort difficile d'intéresser à une époque si rebattue. Un écrivain du métier n'eût pas manqué de choisir un sujet plus neuf. Eh bien, l'auteur, novice, a tout bravé et a tout vaincu. L'action est touchante, le récit attachant, le dialogue plein d'éloquence, les détails débordent de couleur et de poésie ; le style réunit, chose rare, la richesse à la simplicité, la force virile à la

(1) Voyez le commencement à la page 49.

(2) Nouvelle du quatorzième siècle 1 vol. in-8°, chez Delahays.

(3) Recueil de poésies. 1 vol. in-8°, chez Dentu, à Paris, et chez Guéraud, à Nantes.

grâce d'une femme. L'ensemble annonce un talent auquel on peut dire : *Si qua fata aspera rumpas..., tu Marcellus eris!*

Le recueil de poésies (*les Reflets de la lumière*) est plus remarquable encore. C'est un mélange naïf et saisissant de passion et de piété, de lutte et de résignation, de nobles sentiments, de pensées ardentes et d'images splendides. C'est une belle âme traduite en une belle langue, — non plus la langue des dieux, mais la langue de Dieu et du Dieu de la croix. Jugez-en par quelques citations :

— Seigneur, s'écrie l'homme,

Seigneur, en me créant au terrestre séjour,
Pourquoi m'avoir chargé du poids de la pensée ;
Poids excédant ma force, et que l'âme oppressée
Ne pourrait sans sommeil supporter plus d'un jour?

— Mortel, répond le créateur,

Mortel, si des secrets du monde
Le livre ouvert n'a plus de sens
Alors que ton esprit le sonde,
C'est qu'à toi-même il manque un sens !
. . . .
Comprends-tu le soir et l'aurore ?
La foudre, la grêle, l'éclair?
Les pâles feux du météore,
L'union de l'âme à la chair ?

Crois-tu que toutes ces étoiles
Que tu vois fuir devant le jour
N'ont jamais senti sous leurs voiles
Un peu de mon immense amour ?
. . . .
O toi qui vas rentrer sous l'herbe
Quand le temps aura fait un pas,
Qui t'affirme, atome superbe,
Que mon soleil ne pense pas ?

Il y a dans ces strophes quelque chose du souffle de Lamartine.

Aux *Reflets de la lumière* était jointe une pièce manuscrite : *Dernière lutte*, que nous regrettons de ne pouvoir insérer tout entière, mais où nous avons remarqué ces vers dignes de Mme Deshordes-Valmore :

..... Seigneur! a-t-elle dit, n'écoute plus la voix
Qui résiste et qui pleure! Oh! frappe! je suis prête. .
Si mon cœur saigne encor, qu'il saigne sur la croix !

Arrache cet espoir dont mon être s'enivre,
Puisqu'il pâlit déjà dans son œil moins brûlant;
Puisque dans sa pensée il pourrait ne plus vivre;
N'attends pas, ô mon Dieu, mon premier cheveu blanc !

Semblable, en ma douleur, au jeune poitrinaire
Sachant qu'il va mourir à l'automne prochain,
Dois-je aussi calculer la fin de ma carrière
Sur les rameaux flétris qui jonchent le chemin ?

Non ! non ! qu'il tombe ardent, à l'horizon de l'âme,
Comme l'astre divin qui, régnant dans l'éther,
Avec tous ses rayons, avec toute sa flamme,
Avec son globe entier se plonge dans la mer !

ALBUM DE POÉSIES ET CHANSONS,

Par Mme Élisa Fleury (1).

Il y avait une fois une ouvrière, honnête et habile, qui exécutait au crochet des merveilles de petits ouvrages, des bourses, des porte-monnaie, des coiffures, mille riens d'un goût exquis. Elle s'aperçut un jour qu'elle était poëte, et elle adressa des vers à Béranger. L'Horace de la chanson l'applaudit et l'encouragea, — à la seule condition qu'elle resterait à la fois poëte et ouvrière. Hélas! elle n'avait pas d'autre ambition. Son crochet lui assurait le pain quotidien, et sa muse ne pouvait lui donner que la gloire. Elle continua donc de travailler de ses doigts, tout en fredonnant ses vers, comme l'oiseau chante en faisant son nid. Béranger mourut sur les entrefaites et recommanda l'ouvrière à un critique puissant. Une première édition de l'*Album* de Mme Elisa Fleury fut publiée. Les belles dames allèrent l'acheter à l'auteur même et achetèrent en même temps les jolis chefs-d'œuvre de ses mains. Ainsi s'écoulèrent deux éditions et des milliers de crochets merveilleux. Mais cependant l'âge du repos était arrivé pour l'ouvrière, sinon pour le poëte. La vue affaiblie par les veilles, la santé ruinée par le travail, les infirmités qui annoncent la vieillesse, tout cela renversa les rôles et força la muse de nourrir la femme. Voilà justement pourquoi une troisième édition de l'*Album* vient de paraître, et il nous suffira de le dire à nos lectrices pour qu'elles montent l'escalier de Mme Elisa Fleury. Elles satisferont ainsi leur cœur par la charité, leur esprit par des vers charmants et leur coquetterie par un tribut sanctifié.

Vers charmants, avons-nous dit. Il nous est facile de le prouver :

N'OUBLIEZ PAS MA FENÊTRE.

Doux chantres de la nature,
Petits oiseaux, tout l'été
Je vous donnais la pâture,
Vous m'apportiez la gaîté.
Les beaux jours vont disparaître,
Mais mon cœur vous est connu ;
N'oubliez pas ma fenêtre,
Quand l'hiver sera venu.

Nous avions de douces choses
Pour déjeuner sans façons,
Vous du pain frais sous mes roses,
Moi des fruits et mes chansons.
De notre commun bien-être
Pour toucher le revenu,
N'oubliez pas ma fenêtre,
Quand l'hiver sera venu.

Que de fois, pauvre malade,
J'ai quitté mon oreiller
Pour vous payer d'une aubade
Qui m'aidait à travailler !
Vous qui jeûneriez peut-être
Sous les yeux d'un parvenu,
N'oubliez pas ma fenêtre,
Quand l'hiver sera venu.

Un matin que mes louanges
Montaient vers le Créateur,
Je rêvais qu'avec les anges
Ma mère chantait en chœur.
O vous qui me semblez être
L'écho d'un monde inconnu,
N'oubliez pas ma fenêtre,
Quand l'hiver sera venu.

Votre gaîté vive et franche
Peut combattre les autans,
Mais, moi dont le front se penche,
Verrai-je ou non le printemps?
J'attends l'arrêt du grand maître...
S'il ne m'est pas parvenu,
N'oubliez pas ma fenêtre
Quand l'hiver sera venu.

Tout l'*Album* est sur ce ton délicat, pur et gracieux.

(1) 3e édition. Chez l'auteur, faubourg Saint-Martin, 30.

LES POÈTES DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Nous avons déjà cité le premier de tous, Méry, notre collaborateur. Parmi ceux qui marchent sur ses traces, M. Filip-Bonau publie tout un roman en vers, *Napola*, épisodes de la guerre d'Italie. La première livraison (il y en aura dix) offre des sentiments élevés exprimés en vers abondants et faciles, et un intérêt qui justifie le titre de l'ouvrage.

Les femmes aussi chantent nos héros. Mmes Anaïs Ségalas et J. Lormeau ont brodé de leurs plus beaux vers *le Drapeau de la France*, et voici Mme la baronne Huber qui nous adresse deux pages touchantes, dont nous offrons les prémices à nos lecteurs.

La première ira droit aux cœurs des mères.

AUX MÈRES EN PLEURS.

Nous, mères, nous pleurons, justement alarmées,
L'adieu qui retentit au départ des armées.
Tel un son de mitraille a traversé nos cœurs :
Est-ce le chant du cygne ou la voix des vainqueurs?
Un accent prophétique est-il une chimère?...
L'enfant promet la croix! Hélas! plus d'une mère
Ne verra revenir ni l'enfant, ni la croix...
Mais elle embrassera celle du Roi des rois!
Je l'avoue, ô mon Dieu! j'ai trop parlé de gloire,
Et voilà que mes fils aspirent à l'histoire,
Tous les deux vont chercher les périls des combats :
Plane, Esprit du Très-Haut, sur ces sanglants débats!

Que d'une foi d'airain mon ardente prière
Soit comme un bouclier sur toute leur carrière;
Préserve leur jeunesse, écarte les dangers;
Que sous le ciel d'azur l'abri des orangers
Protége un court repos... et, rêvant de la France,
Qu'ils soient heureux! mon Dieu! j'ai la part de souffrance.

Eh quoi! n'avais-je pas quelque pressentiment
En veillant auprès d'eux dans un plus doux moment?

Non, quand je les berçais, ils ressemblaient aux anges
Et j'essayais tout bas de timides louanges.
Alors je composais, épiant leur sommeil,
Afin de leur apprendre à prier au réveil.
J'ai goûté ces instants d'une indicible ivresse!
Petits, comme ils s'aimaient, j'enviais leur tendresse
En gardant le dépôt de ce lien sans prix...
Dieu, qui nous donnes tout, tu nous as tout repris!
Et voici mon nid vide et leurs ailes qui s'ouvrent;
Oh! l'avenir, l'espoir, des nuages les couvrent.
Pour la mère du brave un laurier est sans fleur,
Comme loin du soleil la rose est sans couleur!
De caresses, de soins, elle sent la famine;
Si l'orgueil maternel toujours ne l'illumine,
La source des honneurs et des ambitions
L'inonde de tourments sans consolations.
Le monde est une barque avancée à la joie
Dont le riant pilote éloigne qui se noie!
S'alarmer au théâtre est pourtant un plaisir,
Un charme de tristesse, un moment de loisir;
L'imaginaire plaît! le réel qu'on effleure
Trouve à peine un soupir quand la vérité pleure.
Bientôt de l'abandon le cortége nombreux
Entraîne des amis, tristes ou plus heureux,
Et chacun, prétextant une âme sensitive,
Par excès de bonté fuit une voix plaintive...
Mais à qui donc se plaindre? A toi seul, ô mon Dieu!
Tu sais s'ils me sont chers, ceux qui m'ont dit adieu.
A leur gloire jamais je ne mettrai d'entraves,
Je les aimerais moins, oui, s'ils étaient moins braves!

Mon Dieu, le seul ami qu'on ne fatigue pas,
Laisse-moi t'en parler! car toujours sur leurs pas,
Je les suis, je les vois, et je crois les entendre.
En face du danger une mère est si tendre!
En respectant, Seigneur, tes droits mystérieux,
Oserais-je te dire : Oh! qu'ils soient glorieux!
Tu connais de nos fils l'ambitieuse envie;
C'était la nôtre aussi; mais, tremblant pour leur vie,
Nous ne savons qu'aimer! Grâce! grâce pour nous!
Pauvres mères en pleurs, nous tombons à genoux.
Notre champ de bataille, oh! c'est notre oratoire.
C'est là que notre cœur va forcer la victoire.
Ne l'oublions jamais! l'espérance est vertu.
Crions : Courage, enfant! il faut vaincre, entends-tu!

Baronne Pauline HUBER.

La seconde page est une jolie anecdote, après le retour des vainqueurs. Elle se passe à Versailles, au Grand Pardon de saint François d'Assise. Mais qu'est-ce que le Grand Pardon de saint François?

— Disons d'abord, nous écrit l'auteur, que nous avons vu, à Rome, parmi les reliques de saint François d'Assise, la pierre qui lui servait d'oreiller dans la chambre qu'il occupa au milieu de la ville éternelle, lorsqu'au treizième siècle il venait solliciter la sanction du saint-siége. Cette chambre est convertie en chapelle, comme tous les lieux sanctifiés de ce pays si riche en pieux souvenirs.

D'abord les cardinaux avaient refusé de croire François lorsqu'il leur parla d'une céleste vision. Il insista, et obtint de plaider sa cause devant eux. Sa sagesse les persuada : son éloquence était inspirée d'en haut.

Il leur apprit qu'un jour, après avoir prié avec toute la chaleur de son âme, notre Sauveur lui avait dit : « Que veux-tu encore?... » Enhardi par cette demande qui lui semblait une promesse, il repartit : « Seigneur, que tous ceux qui viendront prier ici, chaque année, à pareil jour, avec ferveur et contrition, reçoivent la rémission de leurs fautes. » Le Sauveur lui dit alors : « François, sais-tu que tu me demandes beaucoup? — Oui, Seigneur, je le sais; mais je sais aussi que vous pouvez beaucoup. » Et il lui fut répondu, comme dans l'Evangile : « Qu'il soit fait comme tu le désires. » On raconte qu'en prenant congé du pape, qui lui avait donné sa bénédiction, François oublia d'emporter la bulle accordant le Grand Pardon décrété en concile. Le souverain pontife le rappela. « Mais, François, lui dit-il, vous laissez votre bulle. — Ah! c'est vrai, très-saint-père, repartit naïvement le *Séraphique*, j'ai la parole de notre Sauveur et je m'en tenais là. » Il revint sur ses pas, prit respectueusement le parchemin et retourna chez lui avec la pièce de conviction, qu'il publia dans les règles. Et le Grand Pardon de saint François a traversé les temps jusqu'à nous, et jusqu'à Versailles, où il se célèbre dans la chapelle des R. P. Capucins.

Or, voici ce qui s'y passa au dernier anniversaire, marqué par une foule plus nombreuse que jamais, et constellée d'uniformes militaires et de turbans de zouaves :

LE GRAND PARDON DE SAINT FRANÇOIS.

Ah! Jardin du Roi (1), tu mérites
Le beau nom qui te fut donné!
Tes reines sont des marguerites
Au joli collet festonné;
Et, par le soleil tuyautées,
Ces collerettes de bon goût

(1) La plus belle partie des jardins de Versailles.

Des siècles seront respectées
Sur leurs reines toujours debout,
J'admire — et souvent je m'étonne
De l'abondance de ces fleurs
Qui viennent nuancer l'automne
De leurs plus brillantes couleurs!
Ce matin, sous un sycomore,
J'avais choisi celui des bancs
Qui s'offrait pour moi seule encore;
Bientôt arrivent deux turbans!
C'étaient des vainqueurs de Crimée,
Que l'Italie a reconnus,
Soutiens fameux de notre armée,
Tout surpris d'être revenus!
Ils savent bien qu'on les regarde;
Sûrs de fixer l'attention,
Ce sont les sultans de la garde;
Rien n'égale leur *fashion!*
Mon cœur de mère toujours rêve;
En eux je revois mes enfants,
Et souriante je me lève.
Nos braves semblaient triomphants...
C'était le jour de l'indulgence,
Accordant, sans trop d'exigence,
Le Grand Pardon de saint François,
Qu'avec grand bonheur je reçois
Une fois l'an — Douces pensées!
Que de fautes sont effacées
Avec un Pater, un regret!...
Saint François signe le décret.
Car telle est son omnipotence!
Mais je pars. — La cloche a tinté;
Un homme me suit à distance,
Son pas sur le mien emboîté.
Quel est ce singulier mystère?
Paraissant craindre mes regards,
Les siens se fixent vers la terre
Et sont pour moi remplis d'égards.
Peut-être ai-je une ressemblance
Avec sa mère, avec sa sœur?...
Oui, son respectueux silence
Me recommande la douceur.
La cloche de plus près m'appelle,
J'avance... et l'on me suit toujours...
Enfin j'aperçois la chapelle,
Ecole des pures amours!
Je me sentis encouragée,
Car, à l'approche du saint lieu,
Je touchais à mon apogée,
J'étais sur le terrain de Dieu!...
Et forte d'une chaste vie,
Je salue et dis simplement:
— Beau guerrier, vous m'avez suivie,
Les anges vous font compliment.
Oui, l'œil de saint François d'Assise,
Etoile du ciel, sut guider
Votre marche trop indécise;
Puisse le Seigneur vous garder!
Moi, le pilote de saint Pierre,
Qui vous attire en ses filets,
Pour vous je ferai ma prière...
Et vers l'autel je m'en allais
Offrir la merveilleuse pêche.
— Sur l'honneur, je sais le chemin,
Dit l'homme, et si rien ne m'empêche,
Je reviens seul ici demain!
Depuis cela, tous les dimanches,
On remarquait des têtes blanches
Au milieu des bons capucins,
Dont l'exemple forme des saints.
Mais le tambour bat, il annonce
Que l'on change de garnison,
Momentanément on renonce
A la chère et sainte maison.
Le père gardien tout en larmes
Serre sur son cœur les soldats;
Il dit: Mon Dieu! bénis leurs armes!
Et toi, qui vers nous les guidas,
Fais qu'ils reviennent où l'on prie:
Prier, c'est servir la patrie!...

Baronne PAULINE HUBER.



Salon 1859: *l'Éclair du Saint-Esprit*, statue de la Vierge, par M. Edmond Mulotin.

Nous ne saurions mieux terminer cette pieuse chronique qu'en reproduisant ici un souvenir du dernier Salon: *l'Eclair du Saint-Esprit*, statue de M. Mulotin, dessinée par lui-même, — et qui avait assez de mérite, de noblesse et de sentiment pour figurer sans doute, à l'heure qu'il est, dans quelque belle église de France, — qui sait? peut-être dans une des nombreuses chapelles du Grand Pardon de saint François.

La Vierge contemple cette légende d'Isaïe (ch. II, v. 1): « Il sortira un rejeton de la tige de Jessé, et une fleur naîtra de sa racine. »

PITRE-CHEVALIER.

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

ENFANT PERDUE. HISTOIRE CONTEMPORAINE.



La Charité (mères et enfants). Composition de G. Fath (Chap. IV.)

Cette nouvelle était écrite lorsque sont survenus l'événement et le procès qui ont si violemment passionné toutes les mères, dans la personne d'une mère à qui on avait volé son enfant. Cette mère, et toutes celles dont les cœurs ont battu avec le sien, reconnaîtront leurs émotions poignantes dans la dramatique fiction de notre collaborateur. (*Note de la rédaction.*)

I. — SI ON LE PERDAIT !

Ne défendez pas à la mère de préférer le soin de son enfant aux devoirs du monde, ne la blâmez pas de vouloir guider tous les pas de ce petit être, d'aider chacune de ses pensées, chacune de ses paroles, de veiller sur lui, d'être laborieuse pour lui. Il ne sera jamais si bien paré que des mains maternelles; elle n'aura jamais de plus grandes joies que par lui Elle ne saurait trop se consacrer d'avance au bonheur de sa vie à venir; elle serait coupable de laisser préparer par des mains mercenaires le terrain où, plus tard, elle aura tant à recueillir.

Lorsqu'elle voit éclore chaque jour sous ses yeux toutes ces grâces, tous ces sourires, toutes ces gentillesses; lorsque cette petite voix essaye à sa façon ces demi-mots d'un langage naïf: lorsque se développent cette mignonne intelligence et ces charmants instincts; lorsque cette affection naissante s'épanche en douces caresses, en tendres embrassements, pourquoi ne voulez-vous pas que la mère soit folle de joie et d'amour, et qu'elle veuille passer dans une aveugle contemplation les heures si rapides de ces courtes années ?

On appelle cela le danger de trop aimer; on dit qu'il faut modérer ces tendresses, parce qu'on serait trop malheureux si on perdait l'enfant adoré. Comme s'il était possible de mesurer de si douces jouissances; comme si l'esprit, toujours disposé à excuser le malheur, ne tenait pas prêt un tout autre reproche, celui de ne pas avoir assez aimé !

Si on le perdait !

Si vous le perdiez par la volonté de Dieu, chrétienne, vous vous soumettriez; vous vous diriez qu'il va prendre rang là-haut au milieu des jolis anges du Seigneur.

Mais si vous étiez victime de quelqu'une des infâmes machinations de la société humaine ; si votre enfant vous était volé ; si, après de longues années passées à sa recherche, incertaine sur le sort qui lui a été fait, sur la vie qu'il mène, vous receviez de Dieu, un jour, une de ces lueurs d'espoir qu'il ne refuse jamais à ceux qui se confient à lui ; dites-moi, dans ces longues rêveries attristées où vous passez en revue les malheurs possibles, vous demandez-vous dans quelle position vous voudriez retrouver l'enfant perdu, par qui vous voudriez qu'il eût été initié, à votre place, aux joies ou aux souffrances de ce monde ?

II. — AU JARDIN DES TUILERIES.

Il n'était pas d'enfant plus gracieux, plus souriant, plus aimé que cette douce petite fille. Sa mère, avec une vive satisfaction, avait bouclé ces jolis cheveux blonds, noué ce large ruban autour de sa taille, chaussé elle-même ce joli petit pied si rondelet de ces petites bottines d'étoffe bleue ; puis l'enfant, sans sa mère, retenue chez elle ce jour-là, était partie avec sa bonne pour sa promenade accoutumée au jardin des Tuileries.

La journée s'avance, l'heure du retour se passe, l'enfant chérie, toujours désirée, toujours attendue, ne rentrait pas. La mère s'inquiète, s'agite, se laisse gagner par une vague anxiété, court à sa fenêtre, questionne, écoute les bruits de la rue, puis, toute pâle, les lèvres serrées, le regard fixe, le cœur palpitant sous un terrible pressentiment, elle jette un châle sur ses épaules, et s'élance au-devant de son enfant.

Au bas de l'escalier, une rumeur l'attire, plusieurs personnes entourent une femme tout en larmes qui se cache le visage et demande du secours, une protection, un conseil.

— Ma fille! crie la mère.

— Grâce! madame; elle jouait près de moi avec d'autres enfants; ils l'ont emmenée; je ne l'ai pas retrouvée!

— Malheureuse! dit la pauvre mère en poussant un cri de terreur.

Et, s'élançant à travers les rues, à travers la foule et les équipages, insouciante de son propre danger, cherchant partout autour d'elle, pénétrant du regard sous chaque porte, dans chaque maison, par chaque fenêtre entr'ouverte, dans chaque groupe, dans chaque voiture, elle court jusqu'au jardin des Tuileries, appelle et demande partout son enfant.

— Madame ! disait la pauvre servante en courant à la suite de sa maîtresse, elle était auprès de moi. Des enfants sont venus; ils l'ont entourée; elle a joué avec eux. Je les entendais pendant que je travaillais; elle riait au milieu d'eux. Puis enfin, lorsque j'ai tourné la tête, les enfants étaient toujours là; mais elle n'y était plus Je l'ai demandée ; ils n'ont pas su me répondre. Je l'ai cherchée partout, bien longtemps. Je ne l'ai vue nulle part. On l'a volée, madame, la pauvre chère enfant!

Cependant cette douloureuse nouvelle s'est répandue dans la maison; des amies, des voisines, vivement émues de cette douleur, de ce malheur qui menace, courent rejoindre la mère et veulent lui prêter aide, s'informer avec elle. Et alors se fait à travers le jardin une course folle, étrange, au milieu de tous ces enfants joueurs et de ces familles groupées autour des arbres dans une heureuse sécurité.

C'est un terrible événement, en effet, que la perte d'un enfant; chaque mère frémit d'une catastrophe qui est pour elle un avertissement redoutable. « Un enfant perdu ! » se dit-on, et chacune se lève, regarde autour d'elle dans un premier mouvement d'anxieuse surprise, cherche son enfant, le voit près de là, jouant et animé ; lui sourit avec bonheur, l'appelle et le serre auprès d'elle comme pour le garder d'un danger redoutable; puis se rassied avec un soupir de soulagement.

— Pauvre mère! disent les uns.

— Imprudente ! font les autres.

On la suit du regard un instant, on s'informe vaguement, puis on revient à la causerie interrompue.

Et cependant la pauvre femme parcourt tout le jardin; elle questionne tout le monde, elle demande à tous cette jolie enfant aux cheveux blonds, aux yeux bleus, à la robe blanche retenue par une large ceinture bleue; elle donne ce signalement aux gardiens, aux loueuses de chaises, aux factionnaires. Aucune réponse ne la guide, aucune indication ne l'éclaire, les heures se passent dans ces vaines recherches.

La nuit vient, les promeneurs sont partis, les familles se retirent, la retraite est battue, la pauvre mère est restée la dernière. Le vide s'est fait dans son cœur comme dans ce vaste jardin; toutes les joies ont fui de son âme, comme ont disparu de ce lieu de plaisance ces enfants qui le remplissaient de mouvement et de bruit. Un gar-

dien, avec ses vagues condoléances, ses consolations nulles, la conduit jusqu'à la grille, et, derrière elle, cette serrure qui se ferme, c'est la fin de son bonheur, c'est le dernier mot de ses espérances.

Seule, l'œil fixe, la démarche hésitante, elle n'a plus auprès d'elle, tenant sa petite main dans sa main, ce joli enfant qui sautillait et riait, qui s'écriait à toutes choses, et que tous regardaient en se retournant. Elle marche à pas traînants, les forces l'abandonnent; puis, tout à coup, elle se hâte, elle s'élance, une lueur d'espérance a traversé son esprit. Elle se dit que, pendant qu'elle cherchait, ses amis peut-être auront trouvé, et qu'en ce moment, sans doute, sa fille, son enfant chérie, l'attend et la demande. Alors, confiante et le cœur bondissant, elle va, elle court, elle se presse, elle atteint sa demeure, ne voit pas, tant elle est confiante, ces gens qui la regardent venir d'un air anxieux, qui se rangent silencieux sur son passage; elle monte, sa porte s'ouvre...

Il n'est chez elle, pour la recevoir, que des amis attristés.

III. — LA CAGE SANS L'OISEAU.

La voilà cette demeure si gaie le matin, si animée, si bruyante, si remplie. Tout est vide, tout est muet, tout est immobile, tout est morne. Les voilà encore épars ces petits vêtements tombés un à un pour faire place à la fraîche toilette de la promenade. Les voilà çà et là ces débris de jouets que la pauvre enfant aimait mieux que des jouets entiers, ce chariot sans roues, cette poupée vide, ce mouton tondu. Tout cela parle d'elle, elle seule n'est plus là et n'y viendra plus! Et ce berceau à rideaux blancs où elle dormait si gracieusement posée, ses petites mains jointes, ce berceau que chaque soir on posait à côté du lit de la mère pour que, dans son sommeil, elle pût veiller sur l'enfant endormie; pour qu'à son réveil elle pût surprendre son premier regard et son premier sourire. Rien, plus rien, le vide, l'absence partout! L'enfant est perdue. Elle n'est pas morte! Morte, Dieu l'eût appelée à lui, placée tout auprès de lui, parmi les bons petits anges; elle serait heureuse, heureuse et bénie, elle verrait sa mère de là-haut, elle lui sourirait et prierait pour elle! Et maintenant où est-elle? Volée! Et volée par qui? Malheureuse sans doute; pleurant, sanglotant, appelant sa mère, les yeux rouges, les joues couvertes de grosses larmes, les vêtements humides et déchirés!

— Ma fille! ma fille! ma pauvre fille!

Ce déchirant appel retentit à tout instant dans cet appartement désert.

Quelques vaines consolations lui répondent, et toutes sont également impuissantes.

Un enfant est assis à ses pieds, et elle ne l'a pas encore vu; c'est son fils, le frère aîné de l'enfant perdue. Elle l'attire à elle, de ses deux mains elle entoure sa tête, de ses deux bras elle le presse contre sa poitrine; mais ses bras entouraient deux enfants d'ordinaire, il s'est fait pour eux un grand vide. Aussi bien ces genoux étonnés ne portent que la moitié du poids qu'ils supportaient chaque jour; aussi bien ce cœur navré ne va savoir que faire de cette ardente affection dont il avait le double emploi.

L'enfant pleure sur les genoux de sa mère; mais la mère ne pleure plus. Elle ne peut pas pleurer, ses yeux sont fixes, sa bouche entr'ouverte; ses mains crispées étreignent les bras de son fauteuil, sa voix n'a plus de force, tout son corps est agité d'un tremblement nerveux, et de même que la nuit est complète autour d'elle, de même aussi elle se fait pour jamais dans ce bon et doux esprit épuisé par cette secousse terrible.

Son fils, qu'elle repoussait tout à l'heure comme insuffisant à remplir le vide ouvert dans son cœur, maintenant elle l'attire à elle, elle le caresse, elle l'embrasse, elle lui parle de sa voix la plus tendre, et l'enfant pleure parce qu'elle ne le connaît plus, parce qu'en le couvrant de baisers elle lui dit: « Ma fille! »

Vous rappelez-vous cette scène touchante de *la Vie de province* (1), où une noble femme, frappée au cœur, rongée par une maladie qui ne l'épargnera pas, s'éteint doucement dans une charmante retraite des bords de la Loire entre ses deux fils, deux enfants qui l'adorent et qui entourent ses dernières heures des soins les plus tendres et les plus ingénieux? Quand cette malheureuse victime d'un indigne abandon a quitté son enveloppe terrestre, Gaston, l'aîné de ses fils, demande à Dieu, sur la couche funèbre de sa mère, de devenir un homme afin de pouvoir veiller sur son jeune frère. Et Dieu veut bien permettre que la maturité, la sagesse, la prudence, lui viennent avant l'âge, pour qu'il puisse conduire dans le dédale de la vie, qu'à peine il connaît lui-même, ce jeune enfant à qui longtemps encore il eût fallu les soins maternels.

Ainsi fait le fils de cette pauvre mère; il est le seul soutien de cette malheureuse femme, il sera désormais le chef de cette famille réduite, il se fait homme, il se prépare à une carrière utile, et veille sur sa mère, conduisant et protégeant cette existence désormais effacée.

IV. — LA CHARITÉ.

Habile à manier le crayon, il dessine un jour le malheur et l'espoir de celle qu'il veut consoler: la mère des douleurs ouvrant ses bras au monde; autour d'elle, une famille enrichie de ses fils et de ses filles; à ses pieds la sœur de Saint-Vincent de Paul recueillant les enfants perdus, et la riche jeune fille donnant l'aumône aux enfants sans mère et sans pain. Au dessous de cette touchante allégorie, il écrit: LA CHARITÉ, c'est-à-dire L'AMOUR. Et ce mot résume, en effet, toute la vie de sa mère, de sa mère qui pratique si ardemment la charité pour racheter son trésor, de sa mère qui demande à l'univers entier qu'on lui rende par charité son enfant!

V. — LA RECHERCHE DANS LE VIDE.

Dans sa douce monomanie, la pauvre femme obéit à une mission dont elle n'a pas la conscience. Dieu a séché ses larmes, elle ne pleure plus sa fille; mais elle obéit à un vague besoin de la chercher toujours. Elle s'est expliqué son absence, elle l'attend chaque jour, sans s'inquiéter de ne pas la voir auprès d'elle; elle lui garde ses jouets et prépare pour la recevoir et pour la fêter les petits vêtements qu'elle a laissés çà et là.

Et les années s'écoulent, et chaque jour la pauvre femme sort et va au-devant de sa fille. Elle retourne dans ce jardin où elle a été frappée d'un si cruel malheur, elle s'assied au milieu des enfants, sourit à tous, surtout aux plus petites filles, choisissant par instinct parmi elles les têtes blondes et les vêtements blancs, ne s'imaginant pas que sa bien-aimée ait pu grandir. Et les mères la laissent faire, se prêtant à cette inoffensive fantaisie, heureuses de voir un instant sourire cette pauvre femme dont elles connaissent l'irréparable affliction. Puis, quand la journée s'avance, elle se lève d'un air satisfait et se dit: « Nous avons passé ensemble une bonne matinée. »

(1) *La Grenadière*, — (COMÉDIE HUMAINE, de Balzac.)

Vous l'avez souvent rencontrée, cette pauvre femme. Elle s'en va seule ou suivie à distance; car elle ne souffre jamais personne auprès d'elle. Elle fuit son intérieur glacé par la solitude, et d'où son fils est souvent éloigné par des devoirs impérieux. Elle évite ses amis, et, pour ceux-ci, d'ailleurs, il y a tant de choses à éviter, lorsqu'ils s'entretiennent avec elle, il y a tant de touches à ce clavier qui ont cessé de répondre, que, pour ceux-là même qui venaient à elle, d'abord par dévouement, ensuite par charité, c'est devenu une tâche pénible. Sa vie est froide, inerte et monotone, et elle va toujours en avant avec une idée persistante, vague et machinale, jusqu'à ce qu'elle succombe à la peine.

Ne faut-il pas espérer, cependant, que dans ce pauvre esprit peu à peu les idées se classeront, que du chaos sortira la lumière? La guérison ne se fait pas; il faut, hélas! une crise ou un miracle; mais cette existence semblerait régulière aux yeux des indifférents; il n'y a que les initiés qui en connaissent le côté faible. Pour les habitants du quartier qui ne savent pas autre chose, c'est une pauvre mère qui a perdu sa fille il y a douze ans, et qui la cherche encore; pour d'autres, c'est une monomane qu'il faut laisser se jouer avec les tristes suites d'un malheur irréparable.

La Providence a ses fins. Sans doute elle a voulu ménager cette délicate nature qui eût été incapable de résister à une si grande douleur, et elle a éteint cet esprit afin qu'il n'eût pas la conscience de son malheur. Pour l'exécution des divins projets, les efforts et les luttes de l'humaine nature sont superflus, il ne faut à celle-ci que se laisser conduire et marcher les yeux fermés dans les voies du Seigneur.

On s'aperçut bientôt que ses affections n'étaient plus aussi exclusives; elle recherchait moins ses petites préférées et venait plus rarement s'asseoir au milieu d'elles; sa monomanie avait maintenant un autre but.

VI. — PREMIÈRE VISION.

Il y a quelques mois, on l'avait entraînée au Salon. Elle passa indifférente auprès de ces tableaux qui captivaient la foule; une toile seule attira vivement son attention. C'était le portrait d'une jeune fille, peint au lendemain d'un de ces moments solennels où une famille donnerait sa fortune entière pour conserver à la vie un être bien-aimé, et la dîme de cette fortune pour sauver au moins son image. Elle paraissait avoir quinze ans; son visage, pâle, amaigri, portait les traces cruelles d'une maladie douloureusement combattue, et cependant, sous cette pâleur mate, on pressentait, à quelques teintes rosées, le prochain retour des vives couleurs d'autrefois. Ses cheveux blonds, négligemment enroulés, tombaient en longues boucles sur ses tempes, et leur désordre était contenu sur le sommet de la tête par un ruban blanc, noué sur le côté. De beaux yeux bleus, bien doux, bien mélancoliques, dans lesquels se lisait le triste récit de bien des souffrances passées, dominaient toute cette physionomie; sur les lèvres, où le vermillon reparaissait à peine, se dessinait un sourire confiant. Un corsage blanc protégeait contre le froid cette poitrine délicate qui commençait à peine à respirer librement, et une jolie main blanche, aux doigts effilés, semblait demander un battement à ce cœur qui avait failli cesser de battre. La jeune convalescente était faible encore, et ses épaules faisaient fléchir les coussins de soie bleue sur lesquels s'appuyait sa tête doucement penchée. Dans toute cette attitude respirait un bonheur intime; c'était le premier cri de joie p ur fêter le retour de la santé. La toile était peinte l'une façon magistrale et avec tant de grâce, tant d sentiment, tant de poésie, qu'on ne pouvait en détach les regards.

La uvre mère contempla longtemps cette gracieuse image ses regards s'y attachaient avec une étrange fixité, ses amis eurent une peine extrême à la conduire ns les autres galeries. Au bout de quelques instants, l fallut revenir avec elle. Cette fois, un groupe nombr x était placé devant le tableau, et, au milieu de ce gro pe, une gracieuse jeune personne, le modèle même u portrait, mais revenue à la santé, vive, animée et sou ante. Son organe était doux et séduisant, et ses manièr s étaient charmantes. Les personnes qui l'entouraient raissaient appartenir, par leur mise, à cette classe moyen e généralement aisée, qui doit une existence facile, si on brillante, au travail intelligent. La pauvre mère s' pprocha du groupe; ses regards tristes allaient du port ait au modèle et s'arrêtaient sur la jeune fille avec un vive expression d'intérêt et de tendresse. Celle-ci se senti troublée par ce regard persistant; elle baissa les yeux et ubit un instant, toute tremblante, l'examen dont elle étai l'objet. Bientôt elle fut entraînée par ses parents, gênés d une attention aussi étrange, et la pauvre femme, immobile à la place que la jeune fille avait occupée, la suivit l ngtemps du regard, puis se laissa emmener en disant à voix basse: « Elle reviendra demain. »

Elle eût voulu retourner au Salon les jours suivants, revoir ce portrait, chercher cette charmante jeune fille vers laquelle son cœur s'élançait; quelques circonstances l'en empêchèrent, puis le Salon fut fermé, puis encore deux incidents nouveaux détournèrent vivement son attention.

VII. — DEUXIÈME VISION.

Elle était dans une église, un jour de fête; une jeune fille vint auprès d'elle. Au premier moment, elle crut reconnaître sa douce apparition tant regrettée, l'original du portrait du Salon: les mêmes traits, les mêmes yeux ombragés de longs cils, le même sourire; puis une mise d'une extrême élégance et quelques-uns de ces riens qui dénotent la fortune. Auprès de la jeune fille était une dame richement mise, sa mère certainement.

La pauvre femme eut une heure de bonheur; elle considéra avec joie cette belle enfant si ressemblante à celle dont son souvenir était rempli; elle sentait battre son cœur à la pensée qu'elle était auprès d'elle; elle suivait chacun de ses mouvements, comptait avec amour tous les plis de ses vêtements, et cependant, lorsqu'elle rencontra son regard, elle n'y trouva pas cette douce expression dont elle avait gardé le souvenir. La jeune fille avait une certaine apparence hautaine et semblait étonnée, choquée peut-être de l'attention dont elle était l'objet.

Elle aurait bien voulu parler, la pauvre mère; le respect imposé par le saint lieu ne le permettait pas. Puis, lorsque fut terminé l'office, elle se leva en même temps, la suivit dans la foule, la vit se retourner, savoura encore une fois le bonheur de contempler ses traits. Parvenue à la sortie du temple, elle vit s'empresser des valets en riche livrée, et un brillant équipage entraîna sa chère apparition.

Elle partit triste et soucieuse, et elle dit à sa servante en rentrant: — Je l'ai vue, elle est grande, elle est riche; j'irai la revoir demain.

Mais elle ne la revit pas le lendemain; elle ne la ren-

contra pas les jours qui suivirent ; la charmante personne n'était venue qu'accidentellement dans cette église ; elle avait disparu de la vie de la pauvre mère, comme cette jolie enfant du Salon.

Une troisième rencontre vint encore frapper vivement son esprit, mais en y laissant une profonde impression de douleur.

VIII. — TROISIÈME VISION.

Elle était venue aux Champs-Élysées, comme chaque jour depuis la rencontre du Salon, lorsqu'aux abords de l'un de ces établissements où la foule se presse chaque soir elle aperçut, en compagnie de l'une des artistes, une jeune enfant dont la physionomie fatiguée semblait trahir une vie de privations et peut-être de plus graves misères. Elle avait des traits charmants, un regard vif, ombragé de longs cils bruns, un front intelligent, encadré par une abondante chevelure aux tons châtains. Par la taille, par la physionomie, cette enfant ressemblait encore dans l'imagination de la pauvre mère, à la jeune fille du Salon, à la jeune patricienne de l'église. Mais sa mise avait un excès d'élégance de mauvais goût : une robe de soie aux vives couleurs à demi éteintes, des rubans fanés, quelques fleurs à moitié flétries dans les cheveux, et à



L'enfant aux Tuileries, avant le rapt (pages précédentes). Dessin de J. Worms.

son cou, autour de ses bras, brillaient d'une façon douteuse quelques ornements d'un or de bas aloi.

La jeune fille et celle qui la conduisait pénétrèrent au milieu des consommateurs, circulèrent parmi les tables ; au bout d'un instant, elles vinrent s'asseoir sur ce théâtre en plein vent, s'installant et trônant avec assurance pour une exhibition de plusieurs heures. La pauvre femme porta la main sur son cœur qui bondissait dans sa poitrine ; elle regarda longuement la jeune fille, chercha à rencontrer son attention, puis, se voyant entourée et examinée, voyant le jour près de disparaître, elle rentra chez elle, accablée par ce spectacle, épuisée par la fatigue, disant à sa servante avec une profonde tristesse :

— Elle était bien pâle, ce soir, bien pâle et bien fatiguée ; j'irai la chercher demain.

Cette ressemblance était-elle réelle et n'y avait-il pas dans l'esprit de la pauvre femme une étrange illusion? Cette intelligence, frappée d'une idée fixe, n'était-elle pas portée à voir partout une image dont elle était toujours occupée, et qui se dessinait chaque nuit dans ses rêves depuis quinze ans? Ainsi qu'elle avait vu la même enfant dans ces jolies têtes blondes des Tuileries ; ainsi qu'elle adressait à toutes les mêmes sourires, — car elle était heureuse dans sa folie, la pauvre femme, Dieu lui

avait donné vingt enfants, pour une qu'il lui avait ravie — de même aussi allait-elle, à l'âge qu'aurait eu sa fille, voir sa ressemblance chez toutes les jeunes filles qu'elle allait rencontrer.

IX. — LAQUELLE DES TROIS ?

Le lendemain fut une journée pénible pour la pauvre mère; la triste émotion de la veille, les agitations des jours précédents avaient profondément agi, dans l'espace d'une nuit presque sans sommeil, sur cette organisation tant ébranlée. Le jour l'avait trouvée pâlie, sans forces, l'œil sans expression, et ce corps exténué que la pensée ne soutenait pas semblait près de s'affaisser sous le poids d'une telle douleur et de telles secousses. Tant que dura le jour, elle resta presque assoupie, à l'abri de la lumière qui lui blessait la vue, loin du bruit qui la fatiguait, s'abstenant de tout mouvement qui l'eût brisée. Elle murmura quelques mots à peine, confondant, dans ses souvenirs et dans ses récits entrecoupés, les douces fillettes blondes des Tuileries, le portrait du Salon, la belle jeune fille de l'église et la pauvre enfant du café chantant. Puis, quand vint l'après-midi, obéissant à un besoin instinctif, cédant à une volonté maîtresse de toutes ses actions, elle voulut s'habiller et sortir.

La servante, alarmée de cet état d'excessive faiblesse, tenta de s'opposer à cette résolution, essaya de ne pas obéir; mais quels raisonnements opposer à une volonté aussi peu accessible à la raison? La servante céda et ne put même obtenir d'accompagner sa maîtresse, si incapable que parût la pauvre femme de faire un pas sans appui.

Jamais elle n'avait été si débile; il semblait qu'une crise se préparât et qu'elle y fût fatalement conduite.

La journée avait été belle, un soleil radieux éclairait les dernières heures. Les promeneurs se pressaient sur les contre-allées des Champs-Elysées; les équipages couraient vers le bois; les oisifs et les buveurs se groupaient déjà aux approches des cafés.

Notre pauvre femme, avec une singulière résolution, retrouvant un peu de force, un peu d'énergie à mesure qu'elle approchait du lieu de ses recherches quotidiennes, se dirigea hardiment vers l'une des estrades.

L'orchestre faisait entendre ses premiers accords, il préludait par un morceau d'ensemble, une ouverture ou un air de danse, aux exercices des chanteurs. La pauvre mère avait été poussée par quelques curieux jusqu'auprès de l'orchestre. Les premiers accords se firent entendre, et, du milieu des chanteuses assises, elle vit se lever et s'avancer jusqu'à la rampe la jeune enfant de la veille. Lorsqu'elle parut, la mère se mit à trembler, étendit les bras vers elle, la regardant avec une expression étrange. La jeune fille aperçut ce mouvement, rencontra ce regard qui la fascinait; puis, malgré les appels de l'orchestre, étonnée, hésitant, perdant l'assurance et la mémoire, elle se détourna et se cacha le visage. La pauvre mère, à ce spectacle, fit un mouvement comme pour s'élancer, un cri étouffé s'arrêta dans sa gorge, un sanglot souleva sa poitrine, et elle pleura pour la première fois depuis le jour fatal où elle avait perdu la raison.

Cependant les curieux accouraient. Inquiète de l'indiscrète curiosité qui s'attache à elle, elle fuit ou plutôt elle se traîne vers la contre-allée et tombe sur un siége, privée de sentiment. Quelques personnes s'empressent autour d'elle, des soins bienveillants la raniment; elle respire, quelques couleurs succèdent à l'affreuse pâleur de son visage, ses lèvres s'agitent, ses yeux s'ouvrent; elle regarde autour d'elle et de nouveau elle tend les bras, et un heureux sourire anime sa figure. Devant elle est encore l'une de ses apparitions bien-aimées, la jeune fille du portrait; c'est d'elle qu'elle a reçu les meilleurs soins, elle la regarde avec bonheur, lui saisit les mains, les baise avec passion; son front se dégage des rides prématurées qui le sillonnaient, ses yeux s'éclairent d'un éclat inaccoutumé, son cœur bat, on dirait que la nuit de son esprit va se dissiper; elle ouvre la bouche, elle va s'écrier; mais derrière elle, sous les arbres, elle entend le bruit d'un orchestre, les éclats vibrants d'une voix qui s'essaye, et devant elle, au même moment, passe dans un brillant équipage, rayonnante de bonheur et de beauté, la fière jeune fille de l'église.

Laquelle des trois?

X. — LES RÊVES DU DÉLIRE.

L'émotion l'étouffe; elle ne peut articuler une parole; tout son corps est brisé, elle ne saurait faire un pas; sa mémoire est fatiguée, elle ne peut indiquer sa demeure. La jeune fille échange avec ses parents quelques mots à voix basse, prie et obtient. On fait venir une voiture, on y porte la pauvre femme, on s'y place auprès d'elle, on arrive en un instant dans un élégant appartement d'un quartier voisin. La malade est installée dans une chambre; un médecin est appelé et l'examine longuement. Ses questions n'obtiennent que des réponses vagues, des mots incohérents. Il pronostique enfin cette maladie inconnue, et, aidé par quelques mots de la jeune fille, par la confidence de cette rencontre du Salon dont celle-ci a gardé le souvenir :

—Cette femme, dit-il, est sous l'impression d'une grande douleur et d'une révolution profonde. Nul bruit autour d'elle, nulle question indiscrète, une seule personne pour la soigner. Une crise se prépare, elle peut être terrible et l'enlever, elle peut se faire doucement et lui rendre en un instant la raison.

Elle dort, la pauvre femme. Son sommeil est agité et la charmante enfant qui veille auprès d'elle voit se retracer sur sa douce physionomie toutes les émotions de ses rêves.

Elle voit, la mère confiante, jouer aux Tuileries, au milieu d'un groupe de gais enfants, sa petite fille tant aimée; elle voit une femme inconnue, aux yeux rougis par les larmes, qui s'avance au milieu de ce groupe remuant, qui considère ces jolis enfants l'un après l'autre, qui regarde autour d'elle, puis qui s'approche de sa fille, la caresse d'une main tremblante, lui sourit, l'attire à elle, l'enlève de terre, l'entoure de ses bras et fuit, la voleuse, en se cachant d'arbre en arbre.

Elle crie, la mère, elle crie dans son rêve, elle appelle, elle montre du doigt la fugitive; mais personne ne l'écoute. Et au loin, à la sortie du jardin, elle voit encore la voleuse qui s'éloigne, cachant sous de faux baisers les larmes et les signes d'effroi de la pauvre petite.

Luttant contre ce cauchemar horrible, la malade s'agite, se débat, se heurte aux montants de son lit, se dresse, pousse des cris étouffés, prononce des paroles sans suite, puis retombe immobile et dans un sommeil plus profond.

Le rêve parcourt l'étendue des années. Elle se revoit l'âme en deuil, les yeux éteints par les larmes, le corps épuisé par la douleur. Elle se voit entourée de jolis enfants semblables à sa fille, mais qui ne sont pas sa fille et qui ne la consoleront jamais de l'avoir perdue.

Le temps suit sa course rapide, et elle voit venir à elle, marchant ensemble côte à côte, vêtues de même, ces trois

jeunes filles si semblables qu'on dirait une seule image trois fois réfléchie par un mirage trompeur. Toutes trois ont le même regard, le même sourire, le même organe, toutes trois sont également jolies. Une seule est sa fille; laquelle?

Elle voit l'une dans un magnifique hôtel où s'agite une foule de valets. Là, tout est richesse, tout est bien-être, tout est élégance : de belles voitures, des chevaux de prix, des appartements somptueux. La jeune fille, choyée par sa mère, est entourée de toutes les douces attentions de la vie oisive; ses femmes obéissent à ses moindres caprices; ses maîtres s'efforcent d'orner son esprit de tous les dons d'une éducation relevée, le monde lui réserve toutes ses joies, toutes ses adulations. La pauvre mère se voit pénétrant au milieu de cette vie pompeuse. Elle, femme de cœur, femme distinguée, femme du monde aussi, mais du monde qui n'a point ces fiertés, elle vient hardiment dire :

— Cette enfant n'est pas à vous, vous me l'avez fait prendre; c'est ma fille, à moi.

Et on la repousse, on l'injurie. Elle s'indigne, elle parle haut avec toutes ces saintes colères d'une mère atteinte dans ce qu'elle a de plus précieux, elle présente des preuves, elle menace d'en appeler à la justice; et on rit, on lui dit qu'elle est folle, on l'éconduit avec une impertinente ironie. L'enfant elle-même considère avec un superbe dédain ces douleurs d'une femme qui lui tend les bras, qui l'appelle des noms les plus doux; et repoussée de tous, chassée de la maison de celle qu'elle croit sa fille, elle rentre chez elle dans un profond abattement.

« Hélas! se dit-elle, elle est riche, elle est vaine du grand nom et du blason des orgueilleux qui me l'ont volée. Si réellement elle est ma fille, ajoute-t-elle, vais-je oser exercer un droit égoïste, condamner ma pauvre enfant à quitter tous ses bonheurs pour partager ma solitude et ma médiocrité? Ne vaut-il pas mieux qu'elle reste heureuse, si peu de droits qu'elle ait à cette fortune, et que je sois seule à la savoir ma fille, à l'aimer de loin et à souffrir?

« Et l'autre, pauvre fleur flétrie, pauvre enfant mûrie avant l'âge, pauvre victime d'un rapt effronté! Je la recueillerai, se dit la mère; je lui ouvrirai mes bras; je la réchaufferai aux tendresses épargnées de mon cœur; je la referai sainte à force d'amour; je me figurerai la reprendre toute petite, parlant à peine, ne sachant rien qu'aimer, et j'effacerai en elle jusqu'au souvenir de ce temps de misère. »

Et conduite par cette sainte pensée, la digne mère pénètre dans un appartement où règne tout le désordre de cette vie étrange; des vêtements épars, abandonnés sur tous les meubles, des armoires ouvertes et presque vides, toutes choses destinées à la vie extérieure, faites pour paraître, et rien pour la vie intérieure. La matinée est déjà avancée, et ces femmes, qui ont veillé jusqu'aux premières lueurs du jour, se livrent dans un étrange négligé à des soins misérables, vivant de peu et rendant péniblement, à force d'adresse et d'industrie, un peu d'éclat à ces vêtements froissés, à ces parures flétries.

Et c'est là que vit sa fille, au milieu de ces navrantes misères, pauvre enfant vouée au désordre!

La mère réclame sa fille. Hélas! c'est dans cette bohême comme dans l'hôtel de la patricienne : on écoute d'abord cette étrange demande; on veut bien prêter attention un instant à cette touchante histoire de tant de souffrances et de recherches douloureuses; on s'émeut des larmes de cette pauvre femme si cruellement frappée; puis on secoue la tête, et lorsqu'elle insiste, lorsqu'elle dit qu'elle demande, qu'elle réclame, qu'elle veut, qu'elle exige sa fille, on sourit. A mesure qu'elle s'anime on se glace, et viennent les sarcasmes, on rit et on lui dit aussi qu'elle est folle.

Et elle, cette enfant qu'elle appelle des noms les plus doux, à qui elle promet mille tendresses et tous les soins d'une sage existence, et toutes les douceurs d'une vie paisible, toutes les joies du repos et de l'étude, elle rit aussi.

« Hélas! se dit la mère en se retirant tout accablée, elle est faite maintenant à cette existence vagabonde, à cette misère brodée, à cette vie facile. Elle regretterait sa paresse et me reprocherait les vertueuses privations de mon foyer. Je suis mère, j'ai des trésors d'affection, j'ai retrouvé ma fille et ma fille ne veut pas de moi. Ma pauvre fille perdue! »

Chassée de la maison patricienne, repoussée par l'enfant artiste, la pauvre femme, qui gémit et sanglote dans ce sommeil agité par la fièvre, se retrouve au milieu de cette digne famille qui l'a secourue et accueillie. Cette bonne existence, calme et modeste, ce bien-être confiant, puis ces affections si grandes, la tendre sollicitude qui se porte sur cette douce enfant, si gracieuse, si bonne, si simplement élevée, tout cela lui rappelle ce qu'elle était elle-même avant les malheurs qui l'ont frappée, avant qu'on lui volât sa fille, avant que la gêne vînt prendre place à son foyer. Elle envie ce bonheur et pourtant elle frémit, la sainte femme, à la pensée qu'elle va porter la douleur au milieu de cette complète sécurité.

« Et cependant, dit-elle, pourquoi me l'ont-ils prise, pourquoi l'ont-ils faite heureuse et jolie sans moi? N'étais-je donc pas digne de voir grandir ma douce enfant, la joie de ma maison; de l'élever, de la diriger, d'en faire ma parure, ma gloire, mon bonheur, et de pouvoir dire, de moi-même, à un honnête homme : « Je l'ai élevée pour être une bonne mère, pour être votre meilleure amie? »

« Mais elle non plus ne voudra pas de ma pauvreté; elle est bonne, elle ne voudra pas quitter la mère qui l'a élevée pour la mère qui l'a laissé perdre et qu'elle ne connaît pas.

« O mon Dieu! laquelle voudra de moi? laquelle sera plus heureuse d'être ma fille? »

Et pendant son sommeil, de ses yeux fermés coulent lentement deux ruisseaux de larmes. Ses mains étaient jointes, l'une d'elles est retombée au bord de son lit.

XI. — LE RÉVEIL. LES DEUX MÈRES.

La douce jeune fille qui a voulu veiller auprès d'elle s'est agenouillée devant le lit; elle a saisi la main de la malade et l'embrasse pieusement. A cette caresse inaccoutumée, celle-ci se réveille, promène avec calme son regard autour d'elle, considère la jolie enfant, lui sourit avec une expression d'ineffable bonheur.

— O mon Dieu! s'écrie-t-elle, l'ai-je donc retrouvée?

Et avec un mouvement d'ardente tendresse elle attire à elle la jeune fille, qui se laisse faire, tout étonnée. La pauvre femme lui prend la tête des deux mains et la regarde avec une muette attention. Elle cherche dans ses yeux, dans son sourire, une trace de l'enfant tant admirée, tant adorée autrefois; elle touche ses cheveux, elle les lisse de la main, elle défait et refait l'harmonie de ces bandeaux à reflets dorés. Puis soudain un souvenir la frappe, et avec une précipitation fébrile elle soulève ces bandeaux, et là, au-dessus de la tempe, à la naissance de

cette abondante chevelure, elle cherche... il y avait, il lui semble... quoi donc?... se souviendra-t-elle?... oui, là, à cette place, sous son doigt, un signe; il y est encore; le voilà! C'est toi, toi, ma fille! Et la pauvre femme pousse un cri de bonheur.

La mémoire lui revient, elle a une seconde preuve, elle veut être bien sûre et ne pas redevenir folle par déception. Au bras droit, à la saignée, son enfant avait un autre signe. Elle relève cette manche, elle découvre ce bras charmant, pendant que la jeune fille s'inquiète et la regarde avec effroi. Le signe y est bien; elle le couvre de larmes et de baisers!

A son tour, il y a là une femme qui pleure en remettant à la bienheureuse mère la fille qui lui avait été ravie, qui demande à genoux de n'en pas être séparée, et qui remercie Dieu de lui permettre de réparer un crime commis à son insu.

Elle raconte que gravement malade, après la naissance de son enfant à elle, elle a dû laisser celle-ci aux soins de sa nourrice; que, contrainte à un long voyage, on n'osa pas, à son retour, lui avouer que son enfant avait succombé, et elle n'apprit qu'au bout de plusieurs années, lorsque toutes recherches étaient vaines, lorsqu'une restitution était une vertu au-dessus de ses forces, ce vol qui, pour lui sauver la vie, avait frappé une malheureuse mère de tourments pires que la mort.

Les deux familles vivent tout auprès l'une de l'autre, dans la plus douce intimité. La jeune fille sera dotée par ses parents d'adoption; mais elle ne veut plus quitter sa mère qu'elle ne lui ait rendu, à force de soins, de caresses et d'amour, tout le bonheur qui lui a manqué pendant si longtemps.

A. GERMOND DE LAVIGNE.

ÉTUDES HISTORIQUES.

L'ABBAYE ET LES TOMBEAUX DE SAINT-DENIS.



Détail d'une des portes latérales de Saint-Denis. Dessin d'après nature, par F. Thorigny.

I. — CATULLE.

Dans les premières années du troisième siècle de l'ère chrétienne, par une nuit sombre d'hiver, un lugubre cortége cheminait lentement dans un sentier à peine tracé qui, des hauteurs du mont de Mars, allait se perdre dans la grande plaine qui s'étendait au nord de Lutèce.

Arrivé au pied du mont de Mars que la postérité, à dater de cette nuit, devait appeler le *Mont des Martyrs* (Montmartre), le cortége s'arrêta un instant, et les cinq personnes qui le composaient parurent se concerter avec crainte.

— Avancez toujours, dit en ce moment d'une voix tremblante une femme enveloppée d'un long voile; avancez, personne ne nous suit.

Le cortége se remit en marche...

Alors, malgré l'obscurité de la nuit, et comme l'ombre du mont ne se projetait plus sur le sentier, il était possible de distinguer, ainsi qu'une noire silhouette, le groupe silencieux qui cheminait avec tant de mystère.

Quatre hommes, marchant deux à deux, portaient sur leurs épaules un immense brancard recouvert d'un drap noir, et, non loin de ces hommes, la femme au long voile dont nous venons de parler suivait en poussant, de temps à autre, des soupirs étouffés.

Ces quatre hommes étaient quatre bourreaux de Lutèce, préposés aux exécutions, et la femme était dame Catulle, noble Romaine convertie au christianisme par le plus illustre des trois apôtres dont elle suivait à cette heure les dépouilles.

Oui, sur ce brancard, avec les corps de saint Rustique et de saint Eleuthère, se trouvait aussi le corps décapité de *saint Denis, martyr*, hier encore apôtre dans la Gaule idolâtre et que bientôt la Gaule chrétienne invoquera comme un saint patron.

Arrivé à six milles de Lutèce, sur les bords de la Seine et dans un champ récemment ensemencé, Catulle fit arrêter les quatre bourreaux.

— C'est ici, leur dit-elle.

Les bourreaux déposèrent le brancard, et de dessous le drap noir retirèrent des pelles et des pioches.

Peu d'instants après, une fosse était creusée ; on y descendit successivement les trois martyrs et la terre retomba sur eux.

— Nivelez bien le terrain, dit Catulle, que rien n'indique cette sépulture, car le gouverneur romain la ferait profaner.

— Qui plus que nous doit tenir à ce que nul ne la découvre? répondit l'un des bourreaux ; nous avions l'ordre



Vue extérieure de l'église de Saint-Denis avec l'ancien clocher. Dessiné d'après nature, par F. Thorigny.

de jeter les apôtres en pleine Seine, nous trompons le centurion pour vous servir...

— Et pour de l'argent..., repartit l'un des fossoyeurs avec un rire stupide, qui fit frissonner Catulle.

— Un dernier service, dit la dame romaine, roulez jusqu'ici cette pierre.

A cette demande, deux bourreaux soulevèrent un bloc informe à moitié enseveli dans la fosse qui limitait le champ et le jetèrent sur le terrain fraîchement remué.

— Et maintenant merci, le jour va paraître, il importe que vous ne soyez point vus auprès de ma demeure.

— Pardon, noble dame, répondit le même fossoyeur

qui déjà avait parlé d'argent, nous sommes payés de la course et de la fosse, mais du monument...

Et du doigt il indiqua la pierre.

Catulle, sans mot dire, distribua aux quatre bourreaux toutes les pièces d'argent qu'elle avait dans son escarcelle.

Seule enfin, elle se jeta à genoux sur la tombe des trois martyrs... L'aube la surprit dans l'attitude de la prière.

Se redressant alors, et levant les yeux au ciel comme pour prendre Dieu à témoin de sa prophétie :

— O saint Denis! s'écria-t-elle, apôtre qui m'as fait connaître le vrai Dieu, une pierre indigne recouvre à cette heure tes dépouilles, mais un jour la Gaule convertira cette pierre en un tombeau que t'envieront tous les rois de la terre!

II. — LA PROPHÉTIE.

Depuis le jour où Catulle fit rouler une pierre sur le tombeau des martyrs jusqu'au jour où, sous le règne de Constantin, la paix fut donnée à l'Église, de nombreux martyrs succombèrent encore. Cependant, de guerre lasse, la persécution s'arrêta et les chrétiens purent enfin, sans danger, glorifier et leur Dieu et leurs saints. Alors, par un mouvement instantané, les fidèles se rassemblèrent sur le tombeau de saint Denis, et il leur suffit de peu d'années pour le sanctifier sous l'ombre d'une basilique. A l'invasion des barbares, sous le règne d'Honorius, la basilique est détruite, mais les fidèles en ont marqué l'emplacement, et un siècle ne s'écoulera pas avant que la patronne de Paris, sainte Geneviève, ne fasse rebâtir une nouvelle basilique sur le tombeau du patron des Gaules, devenu, sous Childéric, le patron de la France.

Dagobert, en 630, se charge d'agrandir l'église de Geneviève, et, comme le dit Frédégaire, il employa à cette œuvre beaucoup d'or, beaucoup de perles et beaucoup de pierres précieuses, *afin de rendre le temple convenable à la dignité des lieux*. Les munificences de Dagobert sont telles que le nom du premier fondateur disparaît sous leur éclat et que la postérité devra se résigner à l'ignorer; enfin, pour se mériter la protection de saint Denis, il marque la place de son tombeau à côté de celle du saint.

La prophétie de Catulle commence à s'accomplir!

III. — L'ABBAYE ET SES GRANDS HOMMES.

Parvenu au trône, Pépin déclare que la basilique n'est pas digne du saint, et le monument de Dagobert disparaît pour faire place à un monument plus splendide, que terminera pieusement, en l'an 775, son fils Charlemagne.

Trois siècles après, Suger, abbé de Saint-Denis, tenant aussi à prouver sa vénération pour l'apôtre des Gaules, ordonne la reconstruction du *chevet* de l'église. Philippe-Auguste, à son tour, ordonnera la reconstruction du chœur.

La pierre de Catulle, se transformant sans cesse, est déjà un splendide monument. Quand on croit la basilique ruinée, tout aussitôt on la voit reparaître avec éclat. Les barbares veulent la piller, mais ses abbés la défendent le sabre en main, et le chef des assiégeants, Rollon, duc des Normands, vient faire amende honorable au pied de l'autel et recevoir le saint baptême. Au seizième siècle, c'est en vain que les huguenots lui feront souffrir des injures. On aura beau l'attaquer, la piété des fidèles lui conservera son éclat, et les trésors de l'abbaye, cachés dans les cabanes des paysans, reparaîtront avec les jours de paix sur les autels.

Enfin, papes et rois, princes temporels et princes spirituels semblent se complaire, à l'envi, à illustrer Saint-

Denis, et plusieurs d'entre eu
signe honneur d'en être nomm
Eudes, Robert Ier, Hugues
Henri III, de Lorraine, Arma
cardinal, Paul de Gondi, card
à tour ajouter leurs noms à ce
par le nom de Dodon, prêtre
le premier abbé du chapitre.
ront élevés dans leur jeunesse
la coutume d'y tenir leur co
cipales fêtes de l'année.

Cette abbaye devient enfin
religion et de science, d'où s
quatre évêques ou archevêqu
des écrivains sacrés de prem
de Vendosme, qui gouverner
de Saint-Denis. Les historien
lippe Ier jusqu'à Louis XI, écr
les cellules du monastère. Et s
ple, a le premier marqué sa p
ses successeurs, tour à tour, v
leur. Et pour ne citer que l
Clotaire, Childéric, Dagober
Charles le Chauve, Louis III e
Capet, Robert, Henri Ier, Phi
lippe-Auguste, Louis VIII rep
arcades de l'abbaye. Mais ici
lément, car voici que s'avance
fut plus qu'un monarque, ca
voulu reposer auprès de l'apô

La prophétie de Catulle est

IV. — SAI

Le 21 mai de l'an 1271, la
était en grand émoi et son as
lugubre. Tous ses murs étaien
on entendait le glas des morts
gré l'immense foule qui enco
passer le cortége, nul bruit ne
tesse se lisait dans tous les reg
dans tous les cœurs.

Dix heures sonnaient en c
fraîche et de grands nuages no
sur un ciel gris.

— Ce serait vraiment fâch
pluie, dit à son voisin un éc
tienter de ne pas voir arriver
rait le coup d'œil.

Le voisin, venu tout exprès
de ce coup d'œil, répondit par
et prenant la parole :

— Messire est-il de Saint-D

— De Paris, ne vous en dép
se redressant avec importance

Le voisin, qui était un pet
découvrit à ces mots avec res

Ce salut délia la langue de
d'attaché à l'Université, il ne
preuve de son talent oratoire.

— Ce n'est pas la premièr
bien-aimé vient à Saint-Denis
jourd'hui dans un cercueil, tan
sur un superbe cheval, couver
mon père le vit passer, à c
sommes.

Le roi devait, peu de jours après, partir pour la croisade.

C'était le vendredi de la Pentecôte, et, selon sa coutume, il vint à l'abbaye pour y prendre les marques de son pèlerinage, c'est-à-dire l'écharpe et le bourdon. Le cardinal-légat lui remit ensuite l'oriflamme, et le tout se termina par une prière fervente que le roi adressa au ciel pour le succès de ses armes.

Toute la cour assistait à la cérémonie. On dîna au réfectoire de l'abbaye ; le roi présida le festin et le peuple reçut largesse... J'ai même fait sur ce sujet une certaine narration...

En ce moment, l'écolier fut interrompu par un grand mouvement de la foule.

Le cortége était en vue, et déjà les hallebardiers, lancés en avant, faisaient former la haie au grand trot de leurs montures.

— Enfin, s'écria l'écolier, nous allons voir le défilé !

En effet, peu d'instants après cette exclamation, les gens d'armes qui ouvraient la marche arrivaient en face de nos deux interlocuteurs.

Et bientôt, sous leurs yeux, passèrent successivement le clergé de toutes les paroisses du diocèse, les religieux de tous les ordres, les pénitents de toutes les couleurs, enfin, le peuple de Paris, tout entier, qui suivait avec recueillement.

— Voici le cercueil, dit le bourgeois à l'écolier, voyez donc comme les porteurs sont magnifiques !

En effet, quatre personnages, revêtus de manteaux violets, brodés d'argent, portaient sur leurs épaules les restes mortels de saint Louis.

— Ces porteurs, répondit l'écolier, regardez-les bien ; vous n'aurez pas souvent l'occasion de les revoir : les deux qui sont à notre opposé ce sont les deux frères du roi défunt; quant à ceux qui sont de notre côté, l'un est le comte Robert, l'autre, celui qui marche le premier, portant sur ses épaules un manteau fleurdelisé et sur sa tête une couronne, il se nomme Philippe III, et c'est aujourd'hui le roi de France.

Muet d'admiration, le bourgeois ne fit aucune réponse.

— Nous avons une excellente place, reprit l'écolier, nous pouvons tout voir d'ici ; tenez, voici le chapitre qui sort.

En effet, à l'approche du cortége, on vit les religieux de Saint-Denis, en chappe et un cierge à la main, s'avancer pour recevoir le corps. L'archevêque de Sens et l'évêque de Paris, revêtus de leurs ornements pontificaux, suivaient le cercueil royal.

Un étrange épisode allait bientôt se passer : au moment où la tête du cortége se présentait devant la basilique, l'abbé de Saint-Denis en fit fermer les portes.

— De quel droit? demanda le roi Philippe.

— En vertu de nos priviléges, répondit hardiment l'abbé; si messeigneurs de Sens et de Paris entraient dans notre église avec les marques de leur dignité, un jour peut-être se croiraient-ils le droit de s'attribuer quelque juridiction sur un monastère qui est également indépendant et de l'un et de l'autre.

— C'est juste, dit le monarque, nous attendrons.

Et, sur son ordre, les deux prélats allèrent se dépouiller, *hors du territoire* de l'abbaye, de leurs ornements pontificaux.

Alors seulement l'abbé fit ouvrir les portes de son église. Le clergé, les ordres, la cour, prirent leurs places réservées ; le peuple grouillait aux alentours.

L'office des morts commença...

Après les chants, une messe solennelle fut dite.

La cérémonie religieuse terminée, on déposa les ossements de saint Louis derrière l'autel de la Trinité, dans un cercueil de pierre joignant le tombeau de Louis VIII, son père, et celui de Philippe-Auguste, son aïeul.

Avec une modestie digne d'un saint, le roi Louis avait recommandé par son testament de ne point orner sa sépulture; mais Philippe, dans sa piété filiale, crut devoir ne point obéir à cette recommandation, et il lui fit élever un tombeau magnifique où l'or et l'argent étaient prodigués, et que Guillaume de Nangis devait rendre célèbre en lui attribuant de miraculeuses vertus.

Nous avons omis de le dire; mais, au moment de se quitter :

— Eh bien ! êtes-vous content d'avoir vu d'aussi belles choses? dit d'un air narquois l'élève de l'Université au bourgeois de Corbeil.

— Ma foi, messire, m'est avis qu'on n'en fera pas autant pour moi.

— Et il n'y aura pas grand mal à cela, répondit l'écolier en riant, car vous n'êtes pas un roi, que je sache; mais, pour vous consoler, je crois, à votre honnête mine, pouvoir vous promettre une aussi belle place que celle qu'occupe en ce moment le roi Louis, mais tâchez de la mériter.

— Ce ne sera pas dans tous les cas à Saint-Denis, reprit le bourgeois.

— Non, mais plus haut; et, une fois là, priez Dieu pour que j'aie le plaisir de vous revoir.

— Et où donc?

— Parbleu ! si nous sommes sages, au paradis !

— Dieu vous entende ! répondit le bourgeois en tendant la main à l'écolier.

Espérons que les deux curieux du convoi de saint Louis se seront, en effet, rencontrés à leur rendez-vous.

V. — LA CATULLE FRANÇAISE.

Depuis le jour où Philippe III portait pieusement sur ses épaules les restes de son père, jusqu'au jour où Louis XIII vint visiter l'abbaye, les habitants de Saint-Denis, de père en fils, virent de bien nombreuses cérémonies funèbres. Après Philippe III, Philippe le Bel, et après Philippe le Bel, Louis X, Philippe V et Charles IV; puis les Valois, puis les Bourbons sont venus tour à tour faire psalmodier les religieux de Saint-Denis autour de leur catafalque.

Sous Louis XIII, l'abbaye est à son plus haut point de splendeur : une enceinte de murailles flanquées de tourelles entoure ses possessions immédiates. En dehors de l'enceinte, vingt-cinq villages, le cours de la Seine pendant neuf lieues, des fermes nombreuses et quantité de monastères sont placés sous son autorité. Malheureusement, avec la fortune est arrivé, comme un inévitable cortége, le relâchement de l'austère discipline.

Voici ce que dit dom Félibien, chanoine de Saint-Denis, de l'état de l'abbaye avant la réforme que lui fit subir le cardinal de La Rochefoucauld : « L'ordre de Saint-Benoît, autrefois si vénéré par toute la France, était arrivé peu à peu à un grand relâchement, sans qu'on pût marquer d'autre cause à cette décadence presque générale que la fragilité humaine... »

A cette époque, il y avait sous le gouvernement du *grand prieur* trente-trois prêtres, seize diacres, vingt et un sous-diacres, sept acolytes, et un nombre infini de moines. Et dans l'église, quelle profusion de richesses !

Le maître-autel est tout incrusté d'or et de pierreries. Sa devanture est en vermeil. Le saint-sacrement repose dans une custode couverte de diamants; la grande croix porte des épis de blé en or et des grappes de raisin en pierres précieuses, rappelant les deux espèces sous lesquelles le prêtre communie; au pied de ce crucifix, se trouve un morceau de la vraie croix, travaillé par les mains du pape Clément III; quant au calice, il est formé d'une seule agate; les flambeaux et autres ornements ne sont qu'or, perles et pierreries.

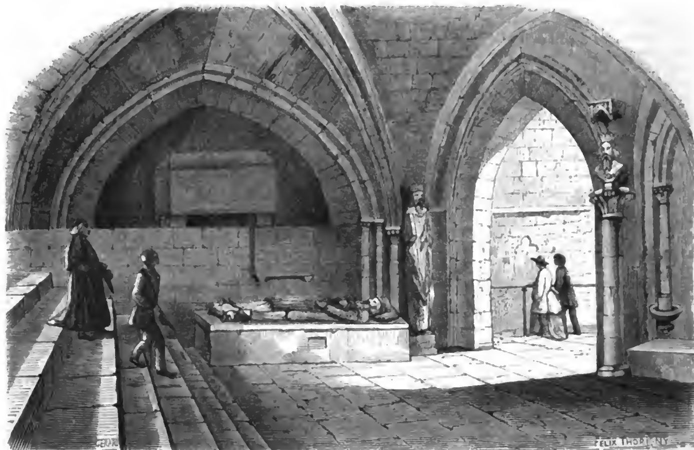
Et au-dessus de ce maître-autel, des rideaux de brocart se relèvent, laissant voir, comme un couronnement à tant de splendeur, la bannière de l'abbaye, à face d'argent, sur fond d'azur, avec les six annelets d'or qui n'appartiennent qu'aux rois de l'Eglise.

Enfin, sous la nef, dans le chœur, dans les chapelles, on ne voit que marbres précieux, statues d'un art exquis, orfévreries de tous les temps, sculptures enluminées et reliques saintes venues de tous les pays.

A l'époque dont nous venons de parler, c'est-à-dire sous Louis XIII, l'abbaye allait recevoir un grand honneur; aussi la journée du 1er mai 1626 fut-elle une grande journée pour la petite ville de Saint-Denis; tout y était en mouvement, les préparatifs se faisaient de tous côtés.

Les rues se pavoisaient de guirlandes, les cloches tintaient à toute volée; aux croisées, sur les toits, sur les places, dans les rues, partout on voyait une innombrable foule accourue pour voir passer le cortége du roi.

La curiosité de ces pèlerins ne tarda pas à être satisfaite.



Entrée des caveaux à gauche de l'église. Tombeau de Clovis. Dessin d'après nature, par F. Thorigny.

Un bruit retentissant de fanfares éclata du côté de la porte de Paris, les canons y répondirent; une immense clameur circula dans l'air, c'était le roi Louis XIII, venant visiter la royale abbaye. Bientôt un vivat formidable se fit entendre.

— Le roi! le roi! vive le roi!

Une nombreuse escorte précédait le carrosse de Louis XIII: elle était composée de gentilshommes vêtus de brocart d'or et d'argent, coiffés de chapeaux à plumes renversées, et couverts de manteaux blancs, bordés de larges bandes écarlates.

Après cette escorte venait le carrosse que suivaient, montées sur des chevaux splendidement caparaçonnés, MMmes de Rohan, de Bourbon, de Montbazon et autres célébrités de la cour, la plupart remarquables par les charmes de leur beauté et la distinction de leur tournure, mais toutes attirant l'attention par le bon goût et la magnificence de leurs toilettes.

Le cortége était terminé par l'équipage de chasse, ayant en tête le grand veneur. Sous les ordres de ce dignitaire, marchaient quatre cents gentilshommes vêtus de rouge, le fouet à la main et le couteau de chasse au côté; puis les officiers de chasse, la plume flottante sur le petit chapeau retroussé, les piqueurs, les valets des chiens, et, enfin, les meutes, car Sa Majesté, après sa visite à la basilique, devait aller courre le cerf dans le parc de Liesse, près de Saint-Denis.

Une troupe nombreuse de pages fermait la marche.

Les cloches de l'abbaye sonnaient à grande volée, et leur carillon sonore se mariait à la musique éclatante de la chasse, ainsi qu'aux cris bruyants de la multitude.

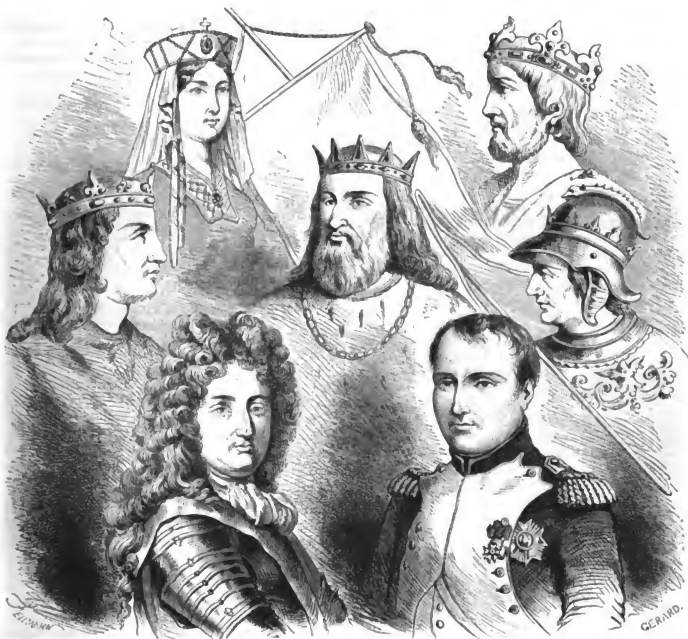
Sur la place de l'église on enlevait à la hâte les tentures

noires et les planches qui, un instant auparavant, composaient un échafaud.

Cet échafaud était celui du seigneur de Plangi qui venait d'être, une heure auparavant, décapité sur cette place, pour cause, disait l'arrêt, de haute trahison envers le roi de France, mais uniquement, selon la clameur publique, pour avoir été dévoué au cardinal et l'ennemi de Baradas, favori de Louis XIII, lequel Baradas avait captivé les faveurs du monarque, à tel point *qu'il ne pouvait se passer de lui un seul instant; il était même jaloux,* dit un mémoire contemporain, *des politesses qu'on faisait à son favori, et voulait qu'il n'acceptât rien d'autre personne que de lui.*

Deux femmes que venaient de repousser les hallebardiers semblaient seules indifférentes à l'approche du cortége, et contemplaient avec des larmes la place où avait été décapité le seigneur de Plangi.

En ce moment, le carrosse du roi arrivait devant la



Catulle, Pépin, saint Louis, Dagobert, Philippe-Auguste, Louis XV, Napoleon Ier. Fond : l'oriflamme de Saint-Denis. Dessin de Fellmann.

basilique; dom Rubentel, grand prieur des bénédictins, suivi de deux cents moines portant des cierges, venait recevoir le roi de France et l'introduire dans la salle du chapitre.

Arrivé dans cette salle, Louis XIII s'assit aussitôt devant une table de grande dimension, toute couverte des titres de l'abbaye; à la droite du roi, se trouvait le grand prieur; à sa gauche, le comte de Baradas, son premier écuyer et son intime favori. Le duc de Luynes, capitaine des gardes, le marquis d'Uzès, capitaine des archers, et nombre de gentilshommes et de pages se tenaient tout autour.

Le comte de Baradas, à quelques pas en arrière du monarque, semblait absorbé dans une douloureuse préoccupation.

A voir sa tête affaissée sur sa poitrine, on dirait que ces regards cherchent à éviter le fantôme de celui dont le sang tache encore les pavés de la place.

Louis XIII jette un regard distrait sur les chartes étalées sous ses yeux; chartes si anciennes, qu'elles sont

écrites sur ce papyrus d'Egypte dont on se servait à l'origine de la monarchie, et qui attestent la piété de tous ces rois qui, après leur sacre, regardaient comme un acte de haute dévotion d'offrir au trésor de Saint-Denis le sceptre, le manteau royal, la main de justice et la couronne qui avaient servi à leur sacre, voulant ainsi montrer que la puissance de la royauté doit être tributaire de la puissance de l'Eglise.

— Sire, dit le grand prieur, que Votre Majesté me permette de placer sous ses yeux les témoignages bienveillants de ses prédécesseurs en faveur de notre abbaye, et de réclamer d'elle une haute faveur.

— Laquelle? répondit le monarque avec bonté.

— Ce serait, reprit le grand prieur, d'obtenir un édit ordonnant au Parlement et aux Chambres hautes de prendre sous leur protection le trésor de Saint-Denis.

— Cette protection vous paraît donc utile? répondit Louis XIII d'un air étonné.

— Très-utile, repartit le grand prieur, car le chapitre est toujours exposé aux spoliations des archevêques de Paris.

Le roi de France ne répondit rien, et sa tête s'inclina mélancoliquement.

— En retour de vos bienfaits, sire, reprit le grand prieur, que Votre Majesté daigne accepter ce signe de notre reconnaissance.

Et, en disant ces mots, le grand prieur déposa sur la table un petit morceau de bois très-menu qui, de nos jours, serait mesuré par une hauteur de deux centimètres.

— Qu'est-ce? fit Louis XIII.

— Un fragment de la croix élevée, sous le règne de Constantin, sur le tombeau de notre saint patron, l'apôtre saint Denis.

Louis XIII, à ces mots, releva vivement la tête.

— Donnez-moi cette plume, dit-il au grand prieur, et que je signe vos priviléges.

Après cette signature, le grand prieur reprit la plume des mains du monarque, et, s'inclinant avec un profond respect :

— Sire, lui dit-il, le chapitre se rappellera éternellement dans ses prières les bienfaits de Votre Majesté.

Après la signature de l'édit, tous les pères bénédictins vinrent baiser la main du roi.

En ce moment, un officier de justice déposa sur la table un parchemin accompagné de nombreuses paperasses; c'était le procès-verbal relatif au seigneur de Plangi, dont la tête, quelques heures auparavant, avait été tranchée sur la signature du roi.

Après rapide lecture de ce procès-verbal, Louis XIII, rendant le parchemin :

— C'est à merveille, dit-il au grand prieur, justice est faite.

Et, d'une voix lente et triste, il ajouta :

— Justice devait se faire, n'est-ce pas, Baradas?

Le comte de Baradas, à quelques pas en arrière, était pâle comme la mort.

Aussitôt après les circonstances que nous venons de raconter, toute la cour se rendit dans le réfectoire de l'abbaye; et les religieux du couvent, ainsi que les grands du royaume, vinrent s'asseoir, selon les lois de préséance, les uns plus près, les autres plus éloignés, à distance du roi de France et de Navarre.

Mmes de Montbazon, de Rohan, de Bourbon, de Guémenée, de Longueville, de La Rochefoucauld, ne tardèrent pas à arriver aussi suivies de leurs pages, portant et leurs coussins et leurs pliants.

La place occupée par la royale réunion était toute recouverte de draperies armoriées.

Sur une table gothique, richement sculptée, et placée devant le grand prieur, furent déposées les offrandes de toutes les nobles dames du cortége; offrandes d'autant plus précieuses qu'elles étaient, pour la plupart, l'ouvrage de ces nobles dames elles-mêmes. Le grand prieur vit ainsi s'amonceler successivement, à sa grande satisfaction, sur la table gothique, des surplis garnis de dentelles de Flandre, des nappes brodées, des aubes enrichies de pierreries, et nombre de vases sacrés où l'élégance de la forme se mariait à la richesse de la matière.

Au milieu de ces richesses, un beau faucon se redressait fièrement; on eût dit qu'il comprenait la coquetterie de sa toilette : il était entouré, en effet, de nombreuses clochettes d'argent, et sa tête était ornée d'une rosette de ruban rouge et or, aux couleurs de l'abbaye.

— D'où vient cet admirable faucon? dit Louis XIII à la comtesse de Guémenée qui l'avait offert.

— Du seigneur de Plangi, répondit-elle.

Le roi fronça le sourcil.

— M'en faites-vous l'offrande, dit-il au grand prieur.

L'abbé s'inclina en signe d'assentiment.

Alors, se retournant vers Baradas :

— Prenez au poing ce faucon, dit Louis XIII, nous allons bientôt essayer son adresse.

Peu d'instants après, le roi et sa cour quittaient l'abbaye pour aller au château de Liesse, appartenant à Baradas, se livrer au plaisir de la chasse.

Comme la tête du cortége repassait sur l'emplacement où venait d'être décapité l'infortuné de Plangi, Louis XIII remarqua deux femmes, dont l'air désolé le fit à deux fois détourner la tête.

— Vois-tu cet homme? dit l'une de ces femmes à son amie; cet homme, et elle désigna Louis XIII, c'est celui qui a signé l'arrêt de sa mort; et cet autre, celui qui porte au poing un faucon, c'est celui qui l'a causée.

— Pauvre Catulle! répondit sa compagne, prends du courage!

— Baradas s'est vengé de son rival par la main du bourreau, reprit-elle, ma main se vengera de Plangi.

Et, mettant la main de son amie sur son cœur, elle lui fit sentir la lame d'un poignard.

— Quant au roi, toute vengeance est impossible.

— Vous vous trompez, répondit un homme placé derrière elles et qui n'avait pas perdu un mot de leur entretien; quelqu'un vous vengera!

A ces mots, les deux jeunes femmes se retournèrent et aperçurent un homme à l'air sombre, revêtu d'une robe de moine.

— Et qui donc? demanda hardiment celle qui avait été appelée Catulle.

— Armand de Richelieu! répondit le moine.

— Vous le croyez, mon père?

— Je vous le jure.

— Oh! dites-moi votre nom pour que je le bénisse!

— Joseph, répondit le moine en s'éloignant.

— Ciel! s'écrièrent à la fois les deux jeunes femmes, *l'Éminence grise!*

— Rentrons chez nous, dit enfin la moins âgée des jeunes filles, cet homme m'a fait peur.

— Non, Marguerite, rentrons à l'église, allons prier dans la chapelle de Saint-Denis; je ne sors jamais de cette chapelle sans avoir le cœur consolé, et sais-tu pourquoi?...

— Tu ne me l'as pas encore dit.

— Écoute, mon père, qui est un savant et qui est né à Saint-Denis, m'a appelée Catulle, dit-il, parce que Catulle ayant été une sainte femme, son nom me porterait bonheur.

— Mais qu'a de commun Catulle avec saint Denis?

— Mon amie, elle lui fit un jour, pour son tombeau, l'aumône d'une pierre. Viens, allons prier. Se souvenant de la Catulle romaine, qui a pleuré sur son tombeau, tu verras que le saint décapité consolera la Catulle française, qui pleure celui dont le bourreau vient de faire tomber la tête.

Et les deux jeunes filles disparurent bientôt sous le portail de la basilique.

Louis BERGER.

(*La fin au prochain numéro.*)

POST-SCRIPTUM. LES MARIÉES DE SAINT-DENIS.

Aux graves récits de notre collaborateur, nous ajouterons une joyeuse histoire, — piquante tradition du vieux Saint-Denis, oubliée sans doute par ses habitants actuels, mais que ses doyens racontaient encore, il y a trente ans. C'est la tradition des *Mariées de Saint-Denis*, qui pendant des rosières de Nanterre. Les rosières ont survécu aux siècles, — contrairement au vers de Malherbe :

> Et, Rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
> L'espace d'un matin.

Et les mariées ont disparu, même du souvenir; du moins les mariées en loterie; car il s'agit d'une loterie, mesdames.

En voici la curieuse origine.

Sous le règne de Henri IV, vivait à Saint-Denis un gentilhomme original, le marquis de Bernac, qui s'était marié quatre fois, avec les plus grandes précautions, et qui avait toujours été malheureux en ménage. Il se vengeait en mariant les autres, et en les mariant à la loterie.

Un jour, le comte du Bourget, son voisin, lui confiait le chagrin que lui causait son fils.

— Louis est jeune, beau, riche, intelligent, disait-il; je lui ai proposé toutes les jolies héritières du voisinage; impossible de lui en faire accepter aucune pour femme. Il mourra garçon et mon nom s'éteindra avec lui. J'en suis désespéré.

— Rassurez-vous, mon ami, répondit le marquis de Bernac; le vicomte Louis a mille fois raison de repousser tous ces hymens absurdes, arrangés d'avance. La sympathie est une chose d'aventure et de hasard. Je me charge de marier votre fils, si vous voulez me laisser faire.

— Je vous donne carte blanche, répondit le comte du Bourget.

A huit jours de là, une fête avait lieu chez le marquis de Bernac.

Douze jeunes filles y étaient invitées au tirage d'une loterie.

Après les courses dans le jardin, l'escarpolette, les jeux de bague et tous les divertissements de l'époque, on rentra au château pour goûter et tirer la loterie.

Les douze lots que devaient gagner les jeunes filles étaient exposés dans le salon. C'étaient des colliers, des bracelets, des aumônières, des ceintures, des colifichets élégants.

Le gros lot, posé à l'écart, était une petite boîte, une chose inconnue, un mystère.

Tous les yeux dévoraient cette nouvelle boîte de Pandore...

Un vieux chapelain de Saint-Denis tira les billets, et chaque jeune fille reçut le cadeau que lui adjugeait le sort.

Toutes étaient ravies, sans doute; mais toutes enviaient la boîte au secret.

Le marquis de Bernac connaissait les filles d'Ève, pour en avoir expérimenté quatre en sa vie.

Enfin sortit le dernier numéro, et la boîte échut à la plus jolie de toutes les invitées, à M[lle] Jeanne de Loménie.

Elle rougit et parut plus jolie encore; puis elle ouvrit la boîte et y trouva deux choses, un anneau de mariage et un billet ainsi conçu :

« Les convives de la fête d'aujourd'hui sont priés de se retrouver ici, dans huit jours, pour assister aux fiançailles de... »

Les deux noms étaient en blanc.

Vous jugez de la curiosité générale!

Cette fois, les jeunes gens ne furent pas moins intrigués que les jeunes filles, et le comte du Bourget, qui était là avec son fils, remarqua sur les traits du vicomte une émotion qu'il n'y avait jamais vue.

Le marquis de Bernac rit dans sa barbe, et chacun promit d'être exact au rendez-vous.

Les grands faits historiques que vous venez de lire, l'arrivée des rois vivants et des rois morts, n'avaient pas fait dans Landerneau... je veux dire dans Saint-Denis, plus de bruit que le gros lot de M. de Bernac.

Les reines de France, quand elles visitaient l'abbaye, attiraient moins d'attention, causaient moins d'histoires et semblaient moins belles et moins puissantes que M[lle] Jeanne de Loménie.

Pas un jeune cavalier ne dormit, à dix lieues à la ronde, et tous se seraient fait rompre les os pour savoir les noms laissés en blanc...

Enfin le grand jour arriva, et tous les invités se retrouvèrent à leur poste.

Chaque jeune fille portait le lot qu'elle avait gagné huit jours auparavant; celle-ci le collier, celle-là le bracelet, cette autre l'aumônière, etc.

M[lle] de Loménie tenait à la main la petite boîte au grand secret...

Elle la rouvrit et remit l'anneau de mariage au marquis de Bernac.

— Ouvrez-le aussi, dit le vieux gentilhomme en le lui rendant.

— Comment! s'écria la jeune fille, cette bague s'ouvre?

— Et elle contient les noms des deux fiancés que nous

allons fêter aujourd'hui, reprit l'homme aux quatre femmes.

Mlle de Loménie divisa l'anneau, y lut les deux noms gravés dans l'or; et de surprise, d'émotion, de saisissement, laissa choir l'alliance que le marquis fit passer de mains en mains.

Quand elle arriva à celles du vicomte du Bourget, il se jeta aux pieds de Mlle de Loménie et lui tendit la bague avec des yeux suppliants.

Elle renfermait ces deux noms :

Louis du Bourget; Jeanne de Loménie.

— Mariés par le hasard, s'écria M. de Bernac, c'est-à-dire par la Providence, qui a plus d'esprit que tous les pères et tous les enfants!

— Le gros lot de ma loterie était M. le vicomte, ajouta-t-il, et c'est vous qui l'avez gagné, mademoiselle. Si vous ne le gardez pas, vous pouvez le remettre en loterie.

Mais déjà l'alliance était passée au doigt de Jeanne, et le comte du Bourget, transporté, réunissait dans ses bras son fils et sa bru.

Ils furent heureux sans nuage, comme disent les contes de fée, et eurent beaucoup d'enfants, comme l'espérait M. le comte.

En souvenir de leur mariage et de leur bonheur, ils



Vue de la crypte de Saint-Denis. Dessin d'apres nature, par F. Thorigny.

instituèrent et dotèrent les douze mariées de Saint-Denis.

Chaque année, douze jeunes filles et douze jeunes gens étaient réunis à leur château, et s'épousaient à la loterie, comme ils l'avaient fait eux-mêmes.

Et la tradition affirme que, deux siècles durant, — car l'institution survécut aux fondateurs, — pas un fiancé ne renia sa fiancée de hasard; pas un père ne refusa son consentement, et pas un ménage ne tourna mal et ne démentit le marquis de Bernac.

Tout Saint-Denis, que dis-je? tout Paris accourait voir les douze mariées, dans leurs plus beaux atours, entrer à la vieille basilique, au bruit des mousquetades et des acclamations, s'agenouiller devant le même autel où s'agenouillaient les reines de France; et après la bénédiction du chapelain, aller prier à l'entrée de la crypte où dormaient Saint-Louis, Philippe-Auguste et Henri IV.

Telle est la tradition des mariées de Saint-Denis.

P. C.

N. B. Les remarquables illustrations de cette étude sur Saint-Denis ont été exécutées sur place et d'après nature, avec la bienveillante autorisation de l'éminent architecte M. Viollet-Leduc, qui restaure avec tant de science et de goût la nécropole royale de la France.

REVUE DE L'ANNÉE 1859.



Les fêtes de Noël. La messe de minuit, etc. Composition de G. Fath.

LE VRAI JOUR DE L'AN. LA FÊTE DE NOEL.

Le vrai jour de l'an des chrétiens est le jour de Noël; et tous regrettent, avec les pères de l'Eglise, que cette fête n'ouvre pas l'année universelle.

Aussi, en dépit de la science et du calendrier, la Noël du 25 décembre est le jour des étrennes chez un grand nombre de nations.

Nous compléterons, sur ces touchants usages, les détails déjà publiés dans le *Musée des Familles* (1).

(1) Voyez le tome II, p. 61, et le tome IX, p. 75.

La Noël des Slaves nous a été racontée par une grande dame de Wilna, Mme la princesse ***, qui reconnaîtra ici notre fidèle souvenir.

Cette fête est l'une de celles auxquelles le clergé polonais a su donner le plus de solennité. Dans la quinzaine qui précède ce jour de réjouissance, les prêtres préparent et bénissent des pains blancs et minces comme l'hostie, de la grandeur de deux mains. Ces pains sont envoyés par eux dans toutes les familles, et il n'y a pas une maison, depuis la misérable cabane du serf jusqu'au somptueux palais du seigneur, qui ne s'empresse de faire pour se les procurer une offrande proportionnée à ses moyens.

La veille de Noël, le jeûne est rigoureusement observé dans chaque famille; le soir venu, on guette avec impatience l'apparition de la première étoile; celui qui l'a aperçue court aussitôt en donner avis à la maîtresse de la maison, qui fait alors servir le dîner. Sous la nappe est étalé un peu de foin, pour rappeler que Jésus est né dans une étable. Tout le monde se place, et la maîtresse d'un côté, le maître de l'autre, font passer, après l'avoir rompu, le pain bénit aux convives, qui le rompent à leur tour et le font circuler. Cette cérémonie terminée, le repas commence; il se compose, selon la fortune de celui qui traite, d'une grande quantité de poisson et de vin; mais ce qui surtout ne doit manquer sur aucune table, pas même sur celle du plus pauvre, c'est un pain blanc, très-long, fait exprès pour ce souper solennel, et qu'on nomme *strucle*. Ce jour-là, parmi les riches, c'est à qui réunira le plus grand nombre de convives, et il n'est pas rare de voir des personnes fort embarrassées, parce qu'elles ont été invitées en vingt endroits différents. Puis, un peu avant minuit, on se rend à l'église, et là un chant unanime annonce le moment de la naissance du Sauveur, et toutes les voix s'écrient: *Jésus est né!*

Ce même jour, dans les campagnes surtout, est animé par des groupes de masques qui courent en traîneaux se faire des surprises entre amis, accompagnés de joueurs de violon et de chanteurs. Ces groupes, qui débarquent à l'improviste dans chaque maison, représentent les trois mages apportant des offrandes au Seigneur. On donne le nom de *kulig* à ce divertissement, dont l'effet est d'autant plus amusant que les masques parviennent plus longtemps à garder l'incognito. Les pauvres paysans ont aussi leurs violons, qu'ils ont construits eux-mêmes, et dont les cordes sont souvent remplacées par du fil; ils vont, en s'accompagnant avec ces instruments informes, chanter sous les fenêtres de leur seigneur des chansons nommées *kolenda*, pour obtenir, en récompense, une aumône qu'on appelle aussi *kolenda*. Dans les villes, on voit les pauvres parcourir les rues en portant une petite cabane qui représente l'étable avec l'enfant Jésus, saint Joseph, l'âne et le bœuf: ils chantent aussi les *kolenda*, pour lesquelles ils reçoivent au moins un gros sou de Pologne.

Le jour de Noël arrivé, toute nourriture, toute boisson est interdite avant la cérémonie religieuse; les hommes les moins dévots observent cette règle; il n'est permis de déjeuner qu'après avoir entendu la messe et chanté des hymnes en l'honneur du Père Eternel qui a daigné envoyer son Fils pour le salut des hommes. Alors commencent les réjouissances chez les riches et les visites des pauvres, qui vont, en échange de leurs félicitations, recevoir leur *kolenda* ou étrennes.

Dans tous les autres pays slaves, en Hongrie, en Slavonie, en Croatie, en Dalmatie, nous retrouvons de semblables usages; nous les retrouvons même en Servie, où l'islamisme a déjà beaucoup altéré l'exercice du culte romain. « Ce qui caractérise surtout les idées religieuses des Serviens, dit un ouvrage sur les chants populaires de ce peuple, c'est la manière dont ils célèbrent la fête de Noël. La veille de ce jour solennel, vers le soir, le père de famille se rend dans le bois, et y coupe un chêne bien droit. Il l'apporte à la maison en disant ces mots: *Bonsoir et heureux Noël!* On lui répond: *Dieu te les donne!* et en même temps on verse sur lui des grains de blé; puis on met le chêne sur un brasier. Le lendemain au matin, qu'on salue avec des coups de pistolet, paraît devant chaque maison un visiteur. Il lance des grains à travers la porte, en disant: *Le Christ est né!* Ceux qui en ont été atteints répondent: *En vérité, il est né!* ensuite le visiteur approche, et, en frappant avec des pincettes sur le chêne encore gisant dans le foyer, il s'écrie: « Autant d'étincelles, autant de bœufs, de chevaux, de chèvres, de brebis, de pourceaux, de ruches. » Après cela, la femme de la maison jette un voile sur le visiteur, et on porte le reste du chêne dans le verger. Au repas qui suit ces cérémonies, chacun se présente un cierge allumé à la main, puis on prie et l'on s'embrasse, en disant ces paroles: *Que la paix de Dieu soit avec vous! Christ est né en vérité, nous l'adorons!* Et pour figurer l'union intime de tous les membres de la famille, le chef réunit tous les cierges en un seul faisceau, et les met dans un plat qu'on vient de servir, rempli de toutes sortes de grains et d'un gâteau azyme, qu'on nomme *tschisniza*. On rompt ensuite le gâteau, et celui à qui tombe en partage la pièce d'argent qu'on y a mise en le pétrissant est estimé le plus heureux de la famille. La table reste servie et ouverte pour tout le monde pendant trois jours, et jusqu'au premier jour de l'an on se salue de ces paroles: *Christ est né; il est né en vérité!*

Au fond du Jura, raconte M. de La Fizelière, on voit régner encore aujourd'hui, dans quelques localités, l'usage curieux des flambeaux du 25 décembre, que les jeunes gens du pays portent en les faisant tourner autour de la tête et en courant sur les hauteurs. On ne peut rendre l'effet merveilleux de ces courses lumineuses au milieu des ténèbres d'une nuit de décembre.

Un étranger qui remonterait le chemin qui s'étend d'Arlay à Voiteur, à l'instant où la fête est à l'apogée de sa splendeur, serait émerveillé de ce spectacle brillant et inattendu. Ces torches, scintillant au front des montagnes, paraissent de loin comme autant d'étoiles mobiles qui couronnent les cimes d'Arlay, de Blandans ou de Ménétru. Mais, si le voyageur curieux interrogeait les habitants de ces contrées sur la cause ou le nom d'une telle réjouissance, il est probable qu'il n'obtiendrait pas de l'humble passant d'autre réponse que celle-ci: « C'est la fête des *Fouailles:* du plus loin qu'on se souvienne, cela se pratique ainsi de père en fils dans le pays. »

Dans quelques autres villages, on entoure de paille une roue de charrette, on y met le feu avec un cierge béni, et l'on fait passer la roue enflammée sur les champs qu'on espère ainsi fertiliser.

Le souvenir de cet usage, qui existe encore aujourd'hui dans quelques villages du Poitou, est consacré à Épinal par un acte notarié en vertu duquel Mme Yolande de Bassompierre déclare racheter, moyennant la cession à ladite ville d'une portion de forêt, l'obligation de fournir chaque année la *roue de fortune* avec la paille employée pour l'enflammer.

La prodigieuse quantité de bougies qu'on brûle depuis des siècles, à l'occasion de la fête de Noël, était déjà telle

sous Philippe-Auguste, que ce prince fut obligé de rendre une ordonnance pour défendre de *mêler le suif à la cire* dans la composition de ce luminaire. Le nom français *bougie* (par parenthèse) vient de Bulzie, ville du royaume de Fez, d'où le commerce français tirait autrefois la cire.

Le même écrivain relève un épisode caractéristique des anciennes cérémonies de Noël à Rome, où cette fête a nécessairement une solennité toute particulière.

Voici de quelle manière les choses se passaient : avant de commencer l'office de Noël, pendant la nuit qui précède cette fête, le pape bénissait une épée à pommeau d'or, enrichi de pierreries y figurant une colombe, avec le fourreau et le baudrier ornés de même, et un chapeau ducal en soie violette, fourré d'hermine et garni, en forme de couronne, d'un cordon d'or chargé de bijoux. Ce chapeau se plaçait sur la pointe de l'épée.

Après la cérémonie, le pape envoyait l'épée et le chapeau à quelque souverain qu'il voulait honorer par-dessus tous les autres, ou à quelque grand capitaine qui avait combattu les ennemis de la foi.

Le pape Pie II envoya l'épée et le chapeau de Noël à Louis XII. Il avait fait graver sur la lame quatre vers latins par lesquels il semblait inviter ce monarque à délivrer les Grecs du joug des Turcs.

L'année suivante, il adressa le même présent, avec une semblable devise, à Philippe le Bon, duc de Bourgogne.

Gonzalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine, en fut aussi gratifié.

Cet usage avait tiré son origine de ce verset du songe de Judas Machabée : « Reçois, Judas, cette sainte épée que Dieu te donne pour détruire les ennemis d'Israël. » Mais il avait, en outre, une signification toute politique ; car, si l'épée était l'emblème de la puissance temporelle des papes, le chapeau ducal était le signe de l'indépendance de cette puissance. Quant à la colombe, elle marquait que le Saint-Esprit doit présider aux guerres entreprises dans l'intérêt de la religion.

Lorsque, par aventure, le prince à qui ces présents étaient destinés se trouvait à Rome, il devait les recevoir du saint-père en personne, en lui baisant la main et le pied droits ; après quoi, il lui restait à remplir l'obligation de réciter la cinquième leçon de l'office, après avoir brandi trois fois son épée au-dessus de sa tête et revêtu les habits sacerdotaux. La noblesse de la cour de Rome le reconduisait enfin chez lui en grande pompe, un hérant d'armes portant l'épée surmontée du chapeau, en tête du cortége.

En 1468, l'empereur Frédéric IV reçut ainsi l'épée bénite des mains de Paul II, et, en 1485, don Francisque d'Aragon la reçut de celles d'Innocent VIII.

En Allemagne, en Angleterre, en Russie, et dans tous les pays du nord, l'usage de l'arbre de Noël, chargé des étrennes des enfants, donne lieu aux plus touchantes scènes de famille. Hoffmann, Tieck, Hébel, Schmidt, Mlle Bremer, Dickens, etc., les ont racontées dans leurs poëmes et leurs romans. En ayant parlé nous-même ici quelquefois, nous nous bornerons à citer la charmante ballade : *l'Enfant abandonné*, que les Allemands chantent en chœur autour du bienheureux *Christbaum :*

« Un pauvre enfant court par la ville, pendant la nuit de Noël, pour voir les lumières qui vacillent aux branches du pin.

« Il s'arrête à chaque fenêtre, il compte les arbres lumineux, et cela lui fait bien envie.

« Le pauvre petit pleure, et il dit, au milieu de ses larmes : « Ils ont tous un bel arbre éclairé où brillent de « grosses pommes rouges ; moi seul, je n'en ai pas. »

« Il frappe à toutes les portes, il frappe aux fenêtres, et nulle oreille ne l'entend et personne ne lui dit d'entrer.

« Chaque père ne pense qu'à ses enfants, chaque mère leur distribue ses dons, et ils ne voient rien autour d'eux que la joie des chers petits.

« Alors, le pauvre enfant sans père ni mère invoque le petit Jésus et lui dit : « Cher saint Christ, console-moi, « puisque tout le monde m'oublie. »

« Et il frotte ses petites mains gercées et engourdies par la gelée, et il se renfonce dans son vêtement insuffisant, l'œil fixé dans l'espace profond.

« Alors, enseveli dans cette somnolence que produit un grand froid, le pauvre enfant crut voir le Christ qui promettait des trésors plus beaux que tous ceux qu'il avait entrevus par les fenêtres illuminées.

« Et Jésus étendait la main vers le ciel, et là-haut un arbre fourmillant d'étoiles étendait ses branches innombrables.

« Le pauvre enfant était radieux de bonheur en voyant qu'il avait aussi son arbre de Noël, et il croyait faire un beau rêve.

« Alors de petits anges se penchèrent de l'arbre vers lui, et l'enlevèrent dans l'immensité resplendissante.

« L'enfant abandonné est retourné dans sa véritable patrie ; il y fait sa joyeuse Noël et il ne pense plus aux présents que les enfants reçoivent sur la terre. »

Terminons par les nombreuses superstitions que M. de La Fizelière rattache, dans nos campagnes françaises, à la fête de Noël.

Dans les Vosges, on augure que le vent qui souffle pendant la durée de la messe de minuit sera le vent dominant pendant l'année suivante.

En Alsace et dans l'ancien comté de Vaudemont, les personnes qui veulent se rendre compte de la température de l'année préparent et fendent douze oignons auxquels ils attribuent les noms des douze mois. Dans la fente ils introduisent du sel, en partant pour la messe, et ceux dans lesquels le sel est fondu au retour indiquent infailliblement les mois qui menacent d'être humides. Ceux, au contraire, dont le sel reste cristallisé, présagent de grandes sécheresses pendant les mois dont ils portent le nom.

En Belgique, une poignée de sel fondue sur la table pendant la messe de minuit marque que la mort plane sur la maison.

Voici un miracle plus agréable : on est sûr, en rentrant chez soi, de trouver fleurie une branche de cerisier placée de la main gauche, avant la messe, dans un vase plein d'eau. Mais il y a là une légère difficulté qui diminue beaucoup les chances de réussite : il faut que la branche de cerisier soit garnie de feuilles.

A Labresse, à Cornimont, au val d'Ajol, dans les Vosges, les animaux de la race bovine jouissent, pendant la nuit de Noël, d'un singulier privilége : ils se lèvent et conversent ensemble pendant toute la durée de l'office de minuit. Il faut bien se résigner à le croire, car, d'après les récits de la veillée, un cultivateur en a fait une fois la triste expérience. Cet homme, ayant bu plus que de raison, s'avisa de vouloir vérifier ce fait, qui lui paraissait surnaturel. Il alla donc se cacher dans l'étable, et pour sa sécurité il s'arma de sa cognée. Au premier coup de minuit, l'un des bœufs prit la parole et s'adressant à son compagnon : « Ami, dit-il, que ferons-nous après les fêtes ? — Hélas ! répondit l'autre, nous traînerons la voiture qui

portera notre maître en terre. — Tu en as menti, bête maudite, s'écria l'ivrogne en levant sa cognée pour frapper le bœuf à la tête. » Mais sa main mal assurée laissa échapper l'arme, qui, lui retombant à lui-même sur le front, l'étendit roide mort sur la litière. Et le surlendemain les bœufs le conduisirent au cimetière, comme ils l'avaient prophétisé. L'étonnant de l'affaire, c'est que la même aventure s'est passée en Bretagne — dans le livre des *Derniers Bretons*, d'Emile Souvestre.

L'ARMÉE D'ITALIE, LE 14 AOUT.

L'armée d'Italie a été le grand événement et la grande héroïne de 1859. Elle lui a fourni ses plus illustres vivants, comme aussi, hélas ! ses plus illustres morts. Nous avons passé en revue les uns et les autres, et il nous reste à enregistrer seulement la dernière page de cette histoire, l'épilogue de ce drame glorieux : la rentrée triomphale à Paris des troupes, que nos récits avaient laissées sur les champs de bataille.

Cette journée du 14 août a été la journée par excellence et comme le résumé de l'année 1859. Le monde entier semblait s'être donné rendez-vous à Paris, depuis le camp de Saint-Maur jusqu'à la place Vendôme. Le grand jour se lève, a dit un témoin de ce concours universel, la vapeur siffle, siffle, les trains redoublent de vitesse : ils jettent sur la voie publique, d'heure en heure, des légions de provinciaux. Dès la veille, ils sont plus de deux cent mille arrivés ; et les traînards se sont fait inscrire pour prendre place dans les trains de plaisir qui ne toucheront à Paris qu'après que le dernier soldat aura défilé sur le boulevard. Jugez de la déception ! Il vaut mieux, cependant, arriver une heure trop tard que vingt-quatre heures trop tôt, en cette occurrence, à moins d'avoir l'habitude de bivaquer. Les hôtels et les hôtelleries sont pleines jusqu'aux combles. Quant aux places d'où l'on pourra admirer la cérémonie, elles font mille francs de prime à la place Vendôme, où l'on a loué trois fenêtres dix mille francs. A la Bastille, les places valent cent francs. Au boulevard des Italiens, un homme généreux, aimant mieux se faire des amis que des rentes, a pris note de la millième demande d'inscription sur le registre qui consolera à l'avenir son cœur, quand il sera sur le point de se laisser ébranler par cette maxime : L'amitié est rare.

La curiosité a eu ses victimes; voici la plus intéressante. On lisait dans les journaux, le surlendemain du triomphe : M. Martinet, commissaire de la section Vivienne, a été appelé le 16 août à constater, avec l'assistance du docteur Masson, une mort subite offrant comme circonstance remarquable l'âge de la défunte. En effet, la dame Ferville, occupant une mansarde sur le boulevard des Italiens, était née en 1755 ; par conséquent, elle était âgée de cent quatre ans.

A en juger par les traits de son visage et par sa longue chevelure toute blanche et soyeuse, cette femme avait dû être d'une rare beauté. Elle avait depuis longtemps près d'elle une servante, âgée aujourd'hui de soixante-seize ans, et qu'elle traitait comme une petite fille.

Il y a bien longtemps, la dame Ferville, qui touchait alors à la cinquantaine, avait vu passer sur les boulevards l'armée française revenant d'Italie toute chargée de lauriers et ayant à sa tête le général Bonaparte.

Le 14 août, elle avait voulu assister au passage d'une autre armée d'Italie, et pendant toute la durée du défilé, elle n'avait pas quitté la fenêtre de sa mansarde. La fatigue résultant de cette longue station a hâté la fin de sa

armée
ie n'avait pass
ie résultant o

vie, qui, du reste, s'est t
selon le rapport du médeci
dre cri.
Elle avait simplement
notre dernier soldat :
— Maintenant, je puis m
Chacun a vu ou lu les
que d'épisodes curieux, in
dote !
Après un peloton de g
venu roux à l'ardent soleil
différents corps assez avan
porter les fatigues du tric
soldats de ligne, zouaves,
régiment a fourni son cont
comme Jeanne d'Arc, en
— Puisqu'il a été à la p
l'honneur.
Ils s'avancent, pâlis so
éclopés, cicatrisés, manc
qui, pour eux, doit rempla
core, mais tendant la jam
rhythme, — avec un stoï
naïvement à la foule qui
succès, comme si l'héroïs
plus naturelle. Plus heur
pour la France une de ces
sent le soldat, voilà tout ;
peine tenir les couronnes
guirlandes que le peuple
leur passage.
Ils défilent plus lentem
mées la science s'irritent
che, triste et fier, un je
écharpe. A cette vue, une
universelle, s'empare des
trique parcourt les gradin
yeux pleins de larmes ; le
sayent un hourra, et l'Emp
de l'Impératrice, la tête t
plusieurs reprises.
Trois aumôniers précé
quoi de plus naturel ? c
l'autre vie, auprès de ceu
mort !
En passant devant l'E
garde lui remettent leurs
peaux, comme du reste ce
balles, criblés de mitraill
ne sont plus que des lam
par les plus vifs applaudis
courageuse et modeste, l
des plus touchantes ov
bruyante sympathie les zo
ture, à l'uniforme pittor
leur chien, qu'ils se son
parer de fleurs, et sur
guidon tricolore. L'artille
mâle et sévère tenue, pa
de guirlandes; parfois un
cieusement la lumière qui
Nous venons de citer le
blions pas son harnachem
côté de sa petite selle pen
de cantine, pareille à cell
mulets en campagne.

Sur chacune de ces deux boîtes était écrit : « Trésor des zouaves. » Or, cette inscription était pour tout le monde une énigme dont les zouaves eux-mêmes ont fini par dire le mot.

Ce petit chien se nomme Magenta. Le jour de la bataille de ce nom, il était resté seul dans une maison sillonnée par les projectiles, et d'où la frayeur avait chassé les habitants. A son tour, il délogea lui-même et se réfugia, par instinct, au milieu de la fanfare des zouaves, au moment où elle passait en sonnant la charge. Un clairon l'adopta et prit soin de lui. Les camarades du clairon l'imitèrent, et le petit chien, se trouvant bien de ses nouveaux maîtres, resta fidèlement avec eux, les accompagnant en route, au bivouac, sur le champ de bataille et partout. Après avoir partagé leurs périls, il a aussi, et à bon droit, partagé leur triomphe. Bien plus, les zouaves ont poussé la bienveillance pour leur petit protégé jusqu'à attacher à sa tête quelques-uns des bouquets que la



Portrait de A. de Humboldt. Dessin de J. Worms, d'après Steuben. (Voyez page suivantes).

foule leur décernait à eux-mêmes, en les faisant pleuvoir sur leur passage. Quant à l'explication de l'inscription que chacun pouvait lire sur les simulacres de malles qui pendaient à ses flancs, la voici :

— Il faut bien que Magenta, pour se rendre utile, porte quelque chose, avait dit un zouave.

— C'est vrai, avait répondu un autre ; mais, comme il n'est pas fort, donnons-lui ce que nous avons de plus léger à porter.

— Alors, chargeons-le de notre argent, avait ajouté un troisième.

Et de là l'origine de l'inscription : *Trésor des zouaves.*

Et le lendemain de la fête, on se racontait dans Paris l'histoire de ceux qui avaient manqué au retour, des blessés qui languissaient encore ou mouraient dans les hôpitaux, que dis-je ? dans les palais italiens.

En voici deux exemples admirables :

Etienne Cros, tisserand, d'Augmontel, soldat de l'ar-

mée d'Italie, est mort à l'hôpital de Crémone des suites de blessures reçues à Solferino.

Une dame italienne qui, transformée en sœur de charité, avait veillé au chevet du pauvre soldat et avait adouci ses derniers moments en lui parlant de son pays et de sa famille, a écrit à la mère désolée cette lettre admirable :

« Crémone, le 30 août 1859.

« Madame,

« Ne me remerciez pas d'avoir rempli mon devoir de femme chrétienne, ne me remerciez pas d'avoir fermé les yeux à votre fils bien-aimé.

« Qui pourra jamais compenser tant de larmes, tant de douleurs et tant de jeunes existences moissonnées avant l'âge pour délivrer notre belle et malheureuse patrie?

« J'ai écrit sur mon livre de prières la date du jour où votre fils est monté au ciel, et chaque jour à la messe j'unis mes prières aux vôtres.

« Le 12 juillet, à neuf heures du matin.

« Agréez, madame, l'assurance de mon bien sincère et bien affectueux dévouement.

« CHARLOTTE RONCHI. »

L'autre fait, moins triste et plus touchant encore, est raconté dans une lettre écrite par un capitaine du 65e, M. Maty, d'Agonac, lequel se trouvait lui-même dans un des hôpitaux de Milan pour une blessure reçue à la bataille de Magenta :

« Une très-riche dame de Milan avait mis à la disposition des blessés un de ses palais avec cent cinquante lits. Parmi les malheureux soldats logés dans ce palais se trouvait un grenadier du 70e, amputé à la suite de la bataille de Magenta, et dont l'état était désespéré. Cette dame, cherchant à consoler le blessé de ses souffrances, lui parlait de sa famille, et celui-ci racontait qu'il était fils de pauvres paysans du département du Gers; que tout son désespoir en mourant était de les laisser dans la misère, puisque lui seul aurait pu les faire vivre. Il ajoutait que ce serait une bien grande consolation pour lui d'embrasser sa mère avant de mourir.

« Cette dame, sans lui donner aucune espérance trompeuse, le quitte, monte en chemin de fer, se rend dans le département du Gers, auprès de cette famille dont elle s'était fait donner l'adresse, s'empare de la mère du blessé, après avoir laissé 2,000 francs à la famille, ramène la mère avec elle à Milan, et, cinq jours après la conversation qu'elle avait eue avec le grenadier, le fils embrassait sa mère en pleurant et remerciant sa bienfaitrice.

« Depuis cette époque, la mère habite le palais aux dépens de la comtesse, qui se chargera de la ramener en France; et tous les jours on peut voir cette pauvre mère auprès du lit de son fils, dont la santé se maintient par la joie qu'il éprouve. Y a-t-il beaucoup d'actes de charité semblables? »

Arrêtons-nous là : nous ne trouverions pas mieux; et ce fait est le triomphe par excellence, le triomphe du cœur!

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

Frédéric-Henri-Alexandre, baron de Humboldt, depuis longtemps appelé le doyen de la science européenne, est sans contredit le mort le plus important et le plus célèbre de 1859. Il était né en 1769 d'une ancienne famille noble de la Poméranie. Ainsi que le fait observer M. Niboyet, dont nous résumons la notice, Humboldt était d'origine française par sa mère, qui descendait d'une vieille famille bourguignonne, les Colomb. Peu d'hommes ont joui, de leur vivant, d'une renommée aussi brillante, aussi incontestée, aussi universelle qu'Alexandre de Humboldt.

Après avoir reçu la première instruction du savant Campe, l'auteur du *Robinson allemand*, il vint, en 1783, achever ses études à Berlin, sous la direction des savants les plus distingués de cette capitale. Il passa ensuite deux années à l'université de Francfort-sur-l'Oder, et écrivit, en 1789, son premier ouvrage, un mémoire sur la manière dont les Grecs tissaient leurs étoffes.

Dès cette époque, le jeune savant montra ce goût ardent pour les explorations lointaines auxquelles il devait dévouer une grande partie de sa vie et d'où il devait rapporter cette immense quantité de matériaux inestimables avec lesquels son génie éleva trois des plus beaux monuments scientifiques de ce siècle.

Le premier est le *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*. Cet ouvrage colossal, écrit partie en français, partie en latin, commença à paraître à Paris vers la fin de 1807. Il est divisé en six parties et embrasse sous tous leurs aspects scientifiques les pays du nouveau monde que M. de Humboldt et son ami, M. A. Bonpland, explorèrent dans les années 1799 à 1804.

Les savants les plus illustres des divers pays contribuèrent à cette œuvre gigantesque : Arago, Gay-Lussac, Cuvier, La Treille, Oltmans, Vauquelin, etc. Voici qui pourra donner une idée de ses proportions et de son importance : la sixième partie, celle qui traite de la botanique, comprend vingt volumes avec 1,200 planches et coûte 10,000 francs ou davantage, suivant les éditions.

Pour rassembler les matériaux nécessaires, l'intrépide explorateur avait parcouru une partie considérable de l'Amérique, voyageant tantôt à pied, tantôt à cheval, naviguant sur l'Orénoque et autres fleuves dans une pirogue indienne, gravissant les sommets les plus abruptes. C'est ainsi que, le 23 juin 1802, Alexandre de Humboldt atteignit le sommet du Chimboraço, situé à une hauteur de 6,072 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Après avoir séjourné presque constamment à Paris, depuis 1805 jusqu'en 1827, occupé à la rédaction et à la publication de cette œuvre gigantesque, Alexandre de Humboldt entreprit en 1829 une exploration dans les pays situés entre Saint-Pétersbourg, la frontière chinoise et la mer Caspienne.

La Russie supporta tous les frais de ce voyage, qui commença le 20 mai 1829, fut accompli neuf mois après, et qui contribua pour une large part à la découverte des lois du magnétisme terrestre. Le résultat de cette exploration fut un autre monument scientifique qui parut à Paris en 1843, sous ce titre : *Asie centrale; Recherches sur les chaînes de montagnes et la climatologie comparée.*

De 1830 à 1848, Alexandre de Humboldt séjourna alternativement à Paris et à Berlin, où il vivait dans l'intimité de la famille royale. Son souverain chargea même l'illustre savant de plusieurs missions diplomatiques auprès du gouvernement français. Il vint pour la dernière fois à Paris en octobre 1847; et, depuis cette époque, il demeura constamment à Berlin, travaillant, avec toute l'ardeur de la jeunesse et la lucidité d'un génie que son grand labeur et son grand âge n'avaient pu affaiblir, à édifier un troisième monument qui ne devait pas moins contribuer que les deux autres à sa gloire : c'est *le Cosmos, essai d'une description physique du monde*, que l'illustre et infatigable ouvrier de la science ne termina que quelques mois avant sa mort.

Il faut montrer avec quelle modestie touchante ce noble vieillard dédiait au monde son dernier et impérissable ouvrage. « J'offre à mes compatriotes, au déclin de ma vie, dit-il dans la préface, un ouvrage dont les premiers aperçus ont occupé mon esprit depuis un demi-siècle. Souvent je l'ai abandonné, doutant de la possibilité de réaliser une entreprise aussi téméraire : toujours, et imprudemment peut-être, j'y suis revenu, et j'ai persisté dans mon premier dessein. J'offre *le Cosmos*, qui est une description physique du monde, avec la timidité que m'inspire la juste défiance de mes forces. J'ai tâché d'oublier que les ouvrages longtemps attendus sont généralement ceux que le public accueille avec le moins d'indulgence. »

Alexandre de Humboldt était membre titulaire de l'Institut de France. Et la vérité est que, outre son origine maternelle, il était de sa nature presque autant Français que Prussien ; aussi la place de sa statue était naturellement marquée dans les galeries de Versailles, entre les gloires de notre pays, où tout le monde la verra bientôt, selon le décret inséré au *Moniteur* le lendemain de sa mort (1).

Un historien allemand, cité par Mme Leymarie, constate que ce fut à l'intervention de M. de Humboldt, à son crédit sur l'esprit de son roi, que Paris dut de conserver le pont d'Iéna ; d'échapper à la contribution de guerre dont les alliés voulaient s'assurer, en s'emparant des principaux banquiers comme otages ; enfin, de ne pas perdre, en 1814, tous les chefs-d'œuvre de ses musées. Pourtant, il se montrait souvent railleur, en parlant de la France. La mobilité de nos esprits prêtait surtout à ses sarcasmes, un peu exagérés, sans doute, par ceux qui les redoutaient. « M. de Humboldt a l'habitude de n'épargner guère que la personne à laquelle il parle, a écrit un professeur du Collége de France ; en l'écoutant, on est toujours plus avide de l'entendre, et l'on tremble de le quitter. »

La conversation de M. de Humboldt avait, en effet, un charme particulier. A sa vaste érudition, il se plaisait à mêler l'anecdote du jour, les souvenirs de la veille ; et comme il connaissait encore mieux les profondeurs du cœur de l'homme que les sommets des hautes montagnes, il avait des traits de Molière en même temps que des maximes de Pascal toujours en réserve pour les décocher. M. de Humboldt était célibataire ; au grand regret d'une dame du faubourg Saint-Germain, il ne voulait pas changer d'état.—« Avez-vous aimé quelquefois? lui demanda-t-elle tendrement. — Madame, je n'ai jamais aimé que la science. »

Il l'aimait, en effet, avec une passion qui pouvait largement remplir une âme. Son livre, *les Tableaux de la nature*, a été comparé, pour le style, au *Génie du Christianisme*. C'est, en effet, la même puissance de description, la même vivacité de couleur, la même poésie d'images. Comme Bernardin de Saint-Pierre, dans ses *Études de la nature*, il se montre amant enthousiaste des merveilles de la création. Seulement, son instruction, plus vaste que celle de ces deux peintres, donne à ses écrits une clarté, une force supérieures ; il ne tient pas plus habilement le pinceau, mais il mélange mieux ses couleurs ; sa conception est plus vaste, ses tons sont plus variés.

M. de Humboldt aimait tellement la science, qu'il la faisait aimer à ceux qui l'approchaient. Le roi de Prusse voulut voyager avec lui en Italie ; et pendant longtemps, après avoir fait un cours de géographie physique au peuple de Berlin, il se rendait au palais, où la famille royale écoutait ses leçons dans le plus respectueux silence. Aussi un concert de regrets a-t-il monté, à sa mort, de la cabane du pauvre qu'il soulageait, à l'école qu'il éclairait ; de l'école au cabinet du savant, où il ramena souvent le courage ; au palais des rois, où il laissa des conseils.

Nous avons été, un jour, témoin de la prodigieuse variété d'esprit et de connaissances de cet homme universel.

C'était à l'Abbaye-au-Bois, dans les salons de Mme Récamier, remplis d'une foule illustre et nombreuse. Humboldt, qui venait d'arriver à Paris, après une très-longue absence, et dont la figure était oubliée ou inconnue de la plupart des invités, allait causer d'un groupe à l'autre, et changeait de conversation en même temps que d'interlocuteurs. Il parla ainsi de musique avec Rossini, de littérature avec Lamartine, de politique avec Chateaubriand, de diplomatie avec le comte d'Harcourt, de guerre avec le maréchal Bugeaud, d'industrie et de commerce avec je ne sais plus quel ministre, de peinture avec M. Ingres, et de sculpture avec David (d'Angers).

Chacun de ces messieurs vint successivement demander à Mme Récamier le nom du compositeur, du poëte, de l'homme d'Etat, du diplomate, de l'économiste, du guerrier, de l'artiste et du critique éminent avec lequel il s'était entretenu avec tant de charme et de profit.

— ***C'est M. de Humboldt***, répondit à chacun Mme Récamier.

Et comme ce refrain : ***C'est M. de Humboldt!*** excitait l'étonnement et l'incrédulité générale, la charmante maîtresse de maison leva tous les doutes, en prenant le savant berlinois par la main, et en le présentant à tous ses interlocuteurs réunis, qui furent bien obligés de convenir alors que M. de Humboldt était le causeur le plus universel qu'ils eussent jamais entendu.

LE CURÉ D'ARS.

Voici un homme qui n'avait ni la science de Humboldt, ni l'habileté de Metternich (dont nous allons parler), ni le renom des héros de l'Italie, — et pourtant les guerriers, les savants, les ambassadeurs, les rois même pourraient envier l'éclat de sa mort et de ses funérailles.

Lorsque cette nouvelle : ***Le curé d'Ars est mort***, traversa la France, le 4 août, elle balança la nouvelle de la rentrée de nos vainqueurs, et rappela la stupeur du grand cri de Bossuet : ***Madame est morte!***

Ecoutez le récit de MM. Chantrel et Monnin :

Les funérailles de M. Viannay, curé d'Ars, eurent lieu le 12 août. Jusqu'à ce jour, son corps resta exposé dans l'église. Mgr de Langalerie, évêque de Belley, arriva. Dès le point du jour, une foule innombrable se rendait à Ars de tous les environs ; les calculs les plus modérés portent à six mille le nombre des étrangers accourus à cette triste et glorieuse cérémonie ; les rues du village ne pouvaient les contenir. Trois cents prêtres étaient venus des diocèses de Belley, de Lyon, de Grenoble et d'Autun. On voyait parmi eux le P. Hermann, qui avait toujours professé une profonde vénération pour le curé d'Ars.

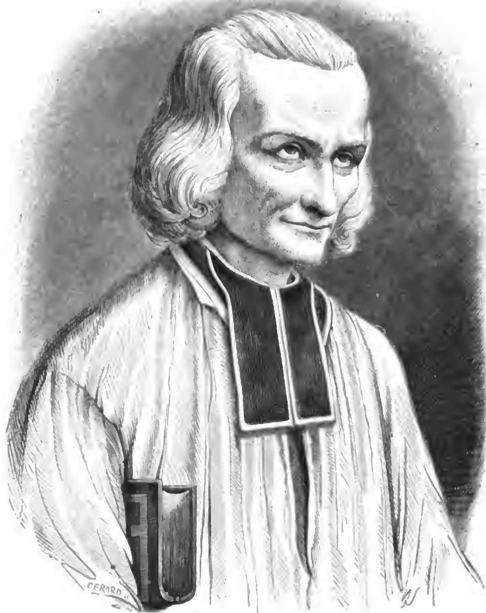
Jusqu'à la levée du corps, tout fut pour le mieux : femmes et enfants de la paroisse, confréries, membres des communautés religieuses, clergé régulier et séculier, se rangèrent sur deux lignes dans l'ordre le plus parfait ; mais à peine le cercueil fut-il sorti, qu'on vit se renouveler le mouvement électrique qui éclatait d'une manière si spon-

(1) Voyez notre livraison de juillet dernier.

tanée et si irrésistible chaque fois que le bon saint paraissait; et tant que dura la marche triomphale du saint corps à travers le village, il fut impossible de maitriser ce flot. Celui qui serait tombé tout à coup au milieu de ce spectacle n'aurait assurément pas cru assister à des funérailles; on peut douter que jamais prince ou empereur vivant ait excité sur son passage une explosion de sentiments aussi vifs et aussi sincères que ceux qui entouraient ce pauvre prêtre mort.

Arrivé sur la place de l'église, l'immense convoi s'arrêta : c'est là que Mgr de Langalerie prit la parole, pour dire en face de son cercueil ce qu'avait été *le bon et fidèle serviteur qui venait d'entrer dans la joie de son maitre* (*Euge, serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui*). Ce fut le texte de son discours.

Une messe solennelle, célébrée par M. l'abbé Guillemin, secrétaire de Mgr Devie, et à ce titre vieil ami du défunt, suivit l'oraison funèbre prononcée par Mgr de Langalerie. L'église ne pouvait contenir la foule, qui dut rester dehors; une brigade de gendarmerie défendait l'entrée du



L'abbé Viannay, curé d'Ars. Dessin de Salières, d'après le buste de M. Cabuchet.

temple, ouvert seulement au clergé, aux autorités et à la famille du défunt.

Les jours qui suivirent furent signalés par une égale affluence de peuple. Le 16 août, le corps du saint curé fut descendu dans un caveau creusé au milieu de l'église. On posa un premier rang de dalles, et enfin la pierre funéraire fut placée sur le tout. Une balustrade en fer entoure la tombe, et empêche que les fidèles ne foulent la place où reposent ces reliques vénérées.

Quel triomphe pour la religion ! quel spectacle vraiment digne d'étonnement que cette gloire posthume, cette vie de la mémoire qui commence à la tombe, cette canonisation anticipée ! Quel enseignement, quelle source de profondes réflexions, que l'on soit croyant ou non, que ces honneurs solennels et si inaccoutumés rendus à la vertu cachée d'un pauvre prêtre qui s'ignore, et cela, par toutes les classes de la société sans exception, car il y avait là autour de sa tombe, réunis dans un sentiment commun

de respect attendri, d'amour et de confiance, les plus nobles familles du pays, des officiers, des magistrats, de hauts fonctionnaires. Les hommes éclairés n'y manquaient pas, et ce n'étaient pas les moins émus. Encore une fois, quel triomphe ! et quelle explication donner à tout cela ? L'explication, elle est simple, la voici : cet homme n'a été si puissant pour charmer les multitudes, pour les remuer, pour les attirer à lui, même après sa mort, que parce qu'il a été prêtre et saint.

Le spectacle n'avait pas été moins touchant deux jours avant les obsèques. A peine le curé d'Ars avait-il rendu son âme à Dieu, que de l'église, où la foule était restée en prières, et de chaque maison du village, où la tristesse et l'inquiétude avaient tenu tout le monde éveillé, on se précipita vers le presbytère.

Il fallut se presser de revêtir le mort de l'humble rochet dans lequel on était habitué à le voir et qui ne le quittait presque jamais ; on décora à la hâte de mauvaises tentures blanches, semées de fleurs et de couronnes, une pauvre salle basse, et ce fut là que, dès l'aube et pendant deux jours et deux nuits, sans fin ni relâche, une foule incessamment renouvelée et toujours grossissante accourut de tous les points de la France, à mesure que la triste nouvelle y pénétrait.



Vieux Paris : le passage d'Harcourt, rue de La Harpe, démoli. Dessin de F. Thorigny. (Voir pages suivantes.)

On avait eu soin de mettre sous le séquestre tous les objets qui avaient appartenu au *saint*, et cette précaution était bien nécessaire, car on a lieu de croire que si toute satisfaction eût été donnée au désir de la multitude qui en assiégeait les murailles, il ne resterait pas maintenant pierre sur pierre de cette cure, qui est maintenant un trésor de riches souvenirs, un reliquaire auguste, un divin poëme. Malgré les mesures les plus sévères, il y a bien eu à regretter çà et là quelques pieux larcins, que la vénération explique sans les justifier.

Et il y avait près de quarante ans qu'un concours semblable, accru d'année en année, assiégeait l'abbé Viannay dans son pauvre presbytère et dans son humble église de village ! On a compté jusqu'à 200,000 pèlerins par an, — ce qui donne un total de 8 millions d'âmes, attirées, converties, soulagées par cet homme de Dieu, perdu au fond de l'ancienne Bresse !

Ars est une espèce de hameau de 350 habitants, à six lieues de Lyon, dans le département de l'Ain, diocèse de Belley. Inconnu de tous, lorsque l'abbé Viannay y arriva en 1818, ce lieu est aujourd'hui célèbre et noté d'une lueur d'en haut sur la carte des pèlerinages sacrés.

Jean-Baptiste-Marie Viannay, né à Dordilly, en 1786, de simples paysans du Rhône, fut d'abord soldat de l'empire en Espagne, puis instituteur primaire, et enfin prêtre en 1815, et curé d'Ars en 1818.

Ars est, en effet, dit M. Aubineau (*Univers* du 12 août 1859), un cadre approprié aux vertus d'humilité, de sim-

plicité et de petitesse que la Providence voulait faire éclater dans son serviteur. Dépourvue de grandes voies de communication, éloignée des centres de population et de commerce, cette commune de l'Ain, sur la rive gauche de la Saône, dont elle est distante de quelques kilomètres, contient 300 ou 400 âmes. La réputation du curé se répandit de bouche en bouche; quelques faits merveilleux qu'on lui attribuait, entre autres la multiplication du blé dans les greniers des Sœurs de la Providence de la paroisse, contribuèrent peut-être à la propager. Les pèlerinages commencèrent et augmentèrent tous les jours. Il y a vingt-cinq ans, on avait déjà organisé, à l'usage des pèlerins, un service de voitures publiques se rendant de Lyon à Ars. Huit ou dix grandes voitures ne suffisaient pas par jour à l'affluence des pèlerins; l'administration avait dû s'occuper de ce concours, et des chemins impraticables dans l'origine avaient été transformés en grandes routes. Dans les dernières années, la Compagnie du chemin de fer de Lyon crut devoir aussi s'occuper d'Ars, et offrit des conditions particulières aux pèlerins. Au bout de leur voyage, ceux-ci trouvaient une pauvre église et un pauvre hameau dont toutes les maisons à peu près étaient transformées en auberges ou en magasins d'objets de piété. Derrière l'église règne une place assez vaste où se distinguent quelques constructions récentes à l'usage des pèlerins, mais dont la plupart des bâtiments sont des masures habitées par des cultivateurs. Le petit paysage qui s'étend au delà, sans grands horizons et sans accidents singuliers, tout rempli des champs et des haies de la Dombes, n'a rien non plus qui puisse flatter ou charmer les curieux. Rien donc ne devait les attirer, et la Providence a voulu que pendant vingt-cinq ans les populations du dix-neuvième siècle, si amoureuses de toutes les vanités, vinssent en foule à Ars rendre hommage à l'humilité et à la simplicité.

La journée du curé d'Ars est certes le contraste le plus admirable avec les occupations des hommes de notre temps. Depuis deux ou trois heures du matin, jusqu'à neuf ou dix heures du soir, et quelquefois jusqu'à minuit, il était à l'église, au confessionnal, en chaire, à l'autel, au milieu d'une foule toujours serrée et attentive (1); sauf quelques minutes employées à ses repas, — et quels repas! — et sauf les visites qu'il courait faire aux pauvres, aux malades et aux agonisants.

Écoutons encore les témoins oculaires :

« La visite de l'habitation de M. le curé d'Ars vaut plus qu'un sermon, plus même qu'une longue retraite. Elle parle au cœur bien plus éloquemment que les plus éloquents discours. Ces vieilles murailles enfumées, ces deux ou trois siéges rustiques à demi brisés, ce Christ, cette Vierge de plâtre, qui reçoivent tant de supplications et d'aspirations amoureuses, ce pauvre grabat sur lequel reposent les os du vieillard, ce pavé humide des larmes et du sang de la pénitence, tout vous étonne, vous attendrit, vous confond et vous inspire les plus graves réflexions. »

Après les quelques heures de repos qu'il avait prises, M. Viannay se rendait à l'église. Si matin qu'il se levât, les pèlerins l'avaient devancé et l'attendaient à la porte de son église. Plusieurs y passaient la nuit pour être assurés d'arriver jusqu'à lui. On avait établi une certaine règle. Le curé avait des heures consacrées particulièrement aux hommes. Il les entendait d'ordinaire dans la sacristie, et ils remplissaient le chœur de l'église en attendant que leur tour fût venu. Tout se faisait avec ordre, et l'arrivée de chacun déterminait son rang. Ordinairement, et à moins d'une affluence inaccoutumée de pèlerins, un homme, au bout de quarante-huit heures, était assuré de parler au curé d'Ars. Mais il y avait les privilégiés : quelquefois le curé les distinguait au milieu de l'affluence et les appelait lui-même. Le peuple, qui aime toujours les merveilles, prétendait que le discernement du saint curé lui faisait reconnaître ceux que quelques obstacles eussent empêchés d'attendre, et qui avaient des raisons particulières de s'adresser à lui. On voyait beaucoup d'ecclésiastiques dans la foule avide de recevoir les avis du saint prêtre; on vit de savants religieux, des évêques, des cardinaux venir consulter l'*homme de Dieu*, et ce ne fut jamais en vain : les plus hauts dignitaires de l'Église reconnaissaient que le curé d'Ars avait reçu du ciel le don de pénétrer facilement dans le secret des cœurs et de dicter, par conséquent, les avis les plus salutaires et les mieux proportionnés aux besoins de chacun.

M. Viannay sortait du confessionnal pour dire sa messe; il y rentrait aussitôt après son action de grâces. A onze heures du matin, il le quittait et montait dans une petite chaire pour faire ce qu'il appelait le *catéchisme* aux pèlerins. De cette chaire il adressait, en effet, à la foule les enseignements les plus simples, se contentant presque toujours de commenter et de suivre la lettre du catéchisme, comme on fait pour les petits enfants. Mais ces catéchismes n'en étaient pas moins des instructions sublimes, où ne brillaient pas, sans doute, comme l'a dit un pèlerin, les pauvres splendeurs de l'éloquence humaine, mais qui dédommageaient bien les auditeurs par les flots de lumières et de chaleur divines qu'ils répandaient sur eux. Il parlait avec tant d'onction et de force en même temps, que les larmes venaient maintes fois voiler son œil prophétique et que son auditoire ne pouvait se défendre de pleurer aussi. Souvent, pendant ses séraphiques exhortations, plongeant dans le ciel un regard d'aigle et de feu, il semblait un instant quitter la terre et contempler toutes les merveilles de l'autre monde !... Puis il descendait et révélait à *ses enfants* (c'est le nom qu'il donnait à ses auditeurs) ce qu'il avait entendu dans le séjour des Bienheureux. Mais il racontait ces choses ineffables de manière à captiver, à ravir, à remuer profondément et à faire frémir d'admiration et d'amour tous ceux qui se pressaient autour de sa modeste chaire. On ne l'écoutait pas comme un homme, mais comme un député de la cour céleste, comme un nouveau saint Jean envoyé aux hommes pour leur dévoiler les secrets de l'éternité.

Après le catéchisme, M. Viannay rentrait chez lui pour prendre son repas; il disait son office, faisait ensuite la visite des malades de la paroisse et rentrait au confessionnal.

Parlerons-nous de ses repas? Trois ou quatre onces de nourriture lui suffisaient par jour; on peut juger de la délicatesse des mets qui paraissaient sur la table du saint curé par la quantité qui lui suffisait : il fallut, dans les derniers temps de sa vie, un ordre de son évêque pour l'engager à ajouter un peu de lait ou de viande à son repas. Aussi ne comprenait-on pas comment ce corps exténué pouvait se soutenir : la vie du curé d'Ars était un miracle continuel.

C'est pendant que M. Viannay se rendait de l'église au presbytère ou pendant sa visite des malades, et pendant

(1) Cette foule était telle, aux jours les plus ordinaires, qu'elle débordait de l'église, qu'il fallait des sacristains pour contenir les rangs, — et que chacun attendait des heures, des journées et parfois des nuits entières pour arriver à son tour près de l'abbé Viannay. (Rapports de tous les témoins oculaires.)

son retour du presbytère à l'église, qu'on pouvait le voir quelques instants. Son passage dans le village était un des spectacles les plus touchants qu'on puisse imaginer.

— Il nous a été donné, à nous aussi, dit le témoin que nous citons, de voir et d'entretenir le pieux curé d'Ars, et jamais nous n'oublierons l'indicible impression qui nous en est restée. A l'aspect de ce corps débile, de ces cheveux d'une blancheur de neige, de cette figure creusée par des macérations incroyables, mais qui s'illuminait tout à coup sous ses regards d'élu, nous n'avons pu d'abord que tomber à genoux et pleurer. Et ce pauvre vieillard, confus de l'émotion qu'il faisait naître, nous pressait tendrement les mains, épanchait son cœur en paroles célestes et s'efforçait de nous relever. Nous l'avons vu encore dans l'humble chaire de son église parler de Dieu à une foule affamée de l'entendre. Nous étions là, haletant, suspendu à ses lèvres, souriant et pleurant avec lui. Nous l'avons vu enfin dans une dernière circonstance qu'on nous permettra de rapporter ici avec les naïfs détails qu'elle comporte. Il était midi, et tous les étrangers accourus à Ars prenaient alors leur repas, lorsqu'une voix s'écrie soudain : « Voilà le saint curé qui passe! » Aussitôt toutes les maisons se vident, et mille personnes se précipitent dans la rue, déjà pleine de pauvres villageois. M. Viannay la traversait, en effet, couvert d'un grossier surplis, pour aller visiter ses chers malades. Un homme marchait, les bras étendus, derrière l'excellent pasteur, afin de le protéger contre l'empressement parfois indiscret de la multitude. Les uns baisaient ses vêtements, les autres lui demandaient quelqu'une des petites médailles qu'il distribuait en abondance, les mères lui présentaient leurs enfants pour qu'il daignât les bénir, etc.

Ce pauvre saint, qui n'avait pas cinq sous de rente, a enrichi sa paroisse, non-seulement d'industrie et de commerce, mais encore d'œuvres puissantes et fécondes : un couvent d'éducation pour les filles, une école de garçons, une des églises les plus magnifiquement ornées du diocèse; deux sacristies qu'envieraient les cathédrales; une société de missionnaires qui suffit à quatre-vingt-dix missions décennales; un trésor d'aumônes intarissable comme les pains de l'Evangile, etc.

Il y a quelques années, la réputation européenne de l'abbé Viannay et l'immense flot des pèlerins d'Ars entraînèrent un écrivain célèbre qui n'avait d'autre culte que celui des sens et de la raison. Quand ce philosophe, qui avait eu jusqu'alors l'habitude peu philosophique de juger des hommes et de beaucoup de choses d'après les apparences, aperçut M. Viannay grossièrement vêtu, baissant modestement les yeux, parlant très-simplement, et montrant une physionomie qui n'avait d'autre distinction que celle qui provient de l'empreinte mystérieuse des vertus sacerdotales, il fut grandement déçu. Aussi ne put-il s'empêcher de s'écrier avec un ironique mécompte :

— Ce n'est que ça !... Je m'attendais à voir... Si j'avais su !...

M. Viannay sortait de l'église. Comme il vit le pauvre philosophe tout fâché d'avoir donné trop de crédit à la renommée, il crut devoir lui adresser une parole de consolation :

— Hélas ! monsieur, lui dit-il d'un ton peiné et affectueux, je suis très-contrarié que l'on vous ait trompé et que vous ayez fait inutilement un long voyage. Il ne fallait pas certainement venir de si loin pour voir le plus misérable et le plus ignorant des hommes.

Ces simples paroles, le ton du saint orateur, le rayon de son regard et l'auréole de sa tête opérèrent une révolution chez l'écrivain, qui tomba à genoux comme foudroyé et illuminé, s'écriant :

— Voilà bien l'homme surnaturel que je cherchais et que je n'avais pas reconnu !

L'éloquence du curé d'Ars avait des traits d'une familiarité charmante :

— Les pauvres gens du monde, disait-il, portent un manteau d'épines qui ne les garantit pas du froid, qui les pique et les fait saigner au moindre mouvement, tandis que les saints ont sur les épaules un bon manteau doux et chaud, tout doublé de peau de lapin.

Une autre fois il disait à un pèlerin :

— Les âmes ! Je ressemble au porc-épic, qui se roule à terre pour ramasser des pommes; moi, je me roule à terre pour ramasser les âmes.

Personne ne savait qu'il eût jamais reçu la moindre distinction. A son convoi seulement, on vit briller sur son cercueil la croix de la Légion d'honneur.

L'Empereur la lui avait envoyée, il y a cinq ou six ans, — comme son évêque lui avait adressé le camail de chanoine; — mais il avait déposé la croix aux pieds de son crucifix, et vendu le camail au profit de ses pauvres.

Tel était ce roi d'un village, aujourd'hui roi du ciel.

A notre prochaine livraison les rois du monde, et la fin de la nécrologie de 1859 : — Tocqueville, de Valmore, Amédée Renée, Kératry, Prescott, Jules de La Madeleine, Marie Aycard, etc.

LES TRAVAUX DE PARIS (1).

Le nouveau Paris a continué largement, en 1859, de passer sur le corps de l'ancien Paris. Outre le pont de Solferino improvisé du jardin des Tuileries à la Légion d'honneur, dans l'axe de la rue de la Paix, qu'il rejoindra bientôt sans doute, au travers du jardin de Le Nôtre; outre l'hôtel d'Osmond abattu pour laisser passer la future rue de Rouen; outre la rue Basse-du-Rempart amenée au niveau du boulevard Italien; outre le boulevard de Malesherbes qui s'apprête à défoncer le faubourg Saint-Honoré jusqu'à l'Arc de triomphe de l'Etoile; outre la gare du chemin de fer de Vincennes installée sur la place de la Bastille pour conduire le peuple à son bois de Boulogne, etc.; le boulevard de Sébastopol a poursuivi sa marche triomphale à travers les cloaques et les antiquités de la rive gauche, de la Cité et du quartier Latin. Il a déblayé le Palais de justice, où nous ferons bientôt un pèlerinage intéressant; il a fait tomber, rue de la Harpe, ce vieux passage d'Harcourt, dessiné pour nous, avant sa chute, par M. Thorigny. (Voir la gravure p. 89)

Il rappelait le fameux collége fondé en 1280 par Raoul d'Harcourt, chanoine de Paris, et dont le lycée Saint-Louis occupe aujourd'hui l'emplacement. On admire encore, dans une salle de ce lycée, les vantaux historiés de la belle porte élevée par Thomas Fortin en 1675.

M. Béliard, dans ses *Promenades à travers les démolitions*, évoque les curieux souvenirs de ces anciens colléges de l'Université, qui couvraient et côtoyaient la montagne Sainte-Geneviève, et qui ont donné le nom de rue des Écoles à la large artère du nouveau boulevard.

— Ici, dit-il, se retrouve Abeilard, avec son maître Champeaux, et l'illustre Bernard, et de Thou et Marot, et Rabelais, et tant d'autres. Je leur demande de m'initier à la vie que menaient, dans leur temps, les gentilshommes, les clercs, les laïques, tous les étudiants de l'Université. Rollin, qui sentait ce que ces détails pouvaient avoir de

(1) Voir les tables des six derniers volumes.

charmes pour les esprits sérieux ou rêveurs, qui comprennent quelles lumières ils doivent jeter sur l'histoire de l'enseignement en France, de la vie privée et des mœurs, Rollin semble m'avoir entendu à l'avance, et voici ce qu'il écrit dans son *Traité des études*, à propos des Mémoires de Henri de Mesmes, qui fut au seizième siècle un magistrat et un négociateur éminent.

« L'an 1445. dit de Mesmes, je fus envoyé pour estudier en loix avec mon précepteur et mon frère, sous la conduite d'un vieil gentilhomme tout blanc qui avoit longtemps voyagé par le monde. Nous fûmes trois ans auditeurs en plus estroite vie et penibles études que ceux de maintenant ne voudroient supporter. Nous étions debout à quatre heures et ayant prié Dieu, allions à cinq heures aux estudes, nos gros livres sous le bras, des escritures et nos chandeliers à la main. Nous oyions toutes les lectures jusques à dix heures sonnées, sans intermission; puis venions dîner, après avoir en haste conféré demi-heure ce qu'avions écrit des lectures. Après disner, nous lisions, par forme de jeu, Sophocle ou Aristophane, ou Euripide, ou quelques fois Demosthène, Cicéron, Virgilius, Horatius. A une heure aux estudes; à cinq, au logis, à répéter et voir dans nos livres les lieux allégués, jusqu'après six. Puis nous soupions et lisions en grec ou en latin. — Les festes, à la grand'messe et vespres : au reste du jour, un peu de musique et de pourmenoir. Quelques fois nous allions disner chez nos amis paternels, qui nous invitoient plus souvent qu'on ne nous y vouloit mesner. — Le reste du jour aux livres et avions ordinaires avec nous Hadrianus, Turnebus, Dionisius, Lambinus et autres savans du temps. »

N'est-il pas vrai que ce petit tableau de mœurs est plein d'intérêt et de charme? Je sais bien que les écoliers et les étudiants n'étaient pas tous aussi diligents, aussi studieux, aussi sages que Henri de Mesmes. Tandis que celui-ci « par forme de jeu et de divertissement » lisait dans le grec après avoir lu dans le latin, en compagnie de Turnebus, Hadrianus, Lambinus, des savants de ce temps-là, combien d'autres écoliers de l'Université, comme certains étudiants de nos jours, s'en allaient prendre leurs ébats à *la Truie qui file* ou à *la Pomme de Pin*, chantant, devisant, buvant et se battant du poing ou de la dague, si bien qu'on les conduisait le soir coucher au Châtelet, sous bonne escorte des gens du guet. Aussi se faisait-il bien souvent sur cette montagne Sainte-Geneviève, autour des colléges de Cluny, de Beauvais, de Montaign, d'Harcourt, de Navarre, etc., un terrible vacarme de clercs et d'écoliers « moins connus dans les écoles que dehors où ils s'ébaudissoient vilainement. » C'est encore un vieil auteur qui écrit cela après s'être lamenté sur les tribulations des pères de famille qui entretiennent à grands frais leurs enfants aux écoles de Paris, et sont si souvent mal récompensés de leurs sacrifices. Rutebeuf s'était exprimé à peu près de même dans son *Diz de l'Université*. Ses paroles méritent d'être reproduites; on y verra qu'elles ne sont pas sans d'utiles renseignements à l'adresse de plus d'un père de famille de nos jours.

« Eh quoi! s'écrie-t-il, un pauvre paysan vendra le peu qu'il possède, se condamnera même à la misère afin d'envoyer son fils à Paris, dans l'espoir qu'il y gagnera gloire et bénéfices; et, loin de suivre les vœux de sa famille, l'enfant se mêlera de faire le batailleur, s'enivrera et passera le reste du temps à courir les rues, puis quelques vauriens feront battre quatre cents écoliers; mais si les plus sages veulent travailler, il leur sera défendu de rien écouter, et ils finiront par faire avec les mauvais cause commune. Ainsi les écoles, au lieu de réformer les mœurs, seront un nouvel élément de perdition. »

Une rue qui va s'ouvrir, du boulevard de Sébastopol, près de l'immense maison Hachette, à l'Ecole de médecine, détruira en passant un des bijoux de l'ancien Paris, — la jolie tourelle de la rue Hautefeuille, arrachée d'avance à l'oubli par le crayon de notre dessinateur. (Voyez la gravure à la page suivante.)

Cette tourelle en encorbellement, ou en nid d'hirondelle, date du seizième siècle. La rue Hautefeuille en possède cinq autres, qui échapperont difficilement à la destruction. Celle qui orne l'angle de la rue Percée faisait partie de l'hôtel de Fécamp; elle est revêtue à l'intérieur d'une boiserie sculptée, de moulures et d'arabesques de la Renaissance.

Quand ces parures des maisons de nos pères seront démolies, on en retrouvera du moins l'échantillon dans le *Musée des Familles*, où nous avons conservé aussi la fameuse tourelle de la rue de l'Hôtel-de-Ville, enlevée par le passage de la rue de Rivoli.

THÉATRE ITALIEN. Mme DOTTINI.

Il y a près de deux ans, nous avions annoncé cette nouvelle étoile du ciel musical. Mme Dottini chantait dans les salons et les concerts, avec un talent qui devait aboutir au théâtre; elle ne pouvait réaliser nos prédictions avec plus d'éclat. Son début a été un des événements lyriques de la saison de 1859. La voici au premier rang, dans les premiers rôles, sur le premier théâtre du monde. En attendant qu'il nous soit permis de la juger par nous-même; citons aujourd'hui, — ne fût-ce que pour la justification de nos pronostics de 1857, — l'opinion de deux critiques qui font loi dans la presse et dans les loges. M. de Rovray parle ainsi, au *Moniteur universel* :

« Le rôle de Gilda (dans *Rigoletto*), joué par Mme Frezzolini, qui est en ce moment au Mexique, puis par Mlle Saint-Urbain, qui part pour la Nouvelle-Orléans, a servi de début, cette année, à Mme Soffia Dottini, qui arrive de Saint-Pétersbourg. — Je ne sais si Mme Dottini a vu les deux artistes qui ont chanté à Paris le rôle où elle débute, mais elle a dû voir en Russie Mme Bosio, la Gilda par excellence, et ce modèle en vaut bien un autre. — Les parents de Mme Dottini ne destinaient point leur fille au théâtre; elle a reçu la plus brillante éducation; sa famille s'est opposée tant qu'elle a pu à ce que les gens raisonnables regardent comme un coup de tête, même après le succès. Mais la fermeté, ou, si l'on veut, l'opiniâtreté de cette jeune femme a triomphé de tous les obstacles. Elle a chanté d'abord à Venise, à Milan, à Londres, à Saint-Pétersbourg, partout où les rigueurs et les préventions des siens ne pouvaient l'atteindre. Elle était applaudie partout, mais à peine y prenait-elle garde. Que lui faisaient ces bravos étrangers? Toutes ses pensées, tous ses vœux, se tournaient vers Paris, la ville unique où elle ne pouvait aspirer, — le fruit défendu.

« La voix de soprano de Mme Dottini est suffisamment étendue, ses notes élevées ne manquent ni de perlé ni de justesse. Elle sait chanter, elle a beaucoup d'agilité, et tous ses traits sont d'une parfaite musicienne. Elle a fait très-bien sa partie dans le duo avec Graziani, et dans l'autre duo avec Gardoni. Le grand duo qui termine le troisième acte a été enlevé vaillamment, et Mme Dottini a partagé les rappels et les *bis*. »

« Après cette citation, qui a une très-grande importance en raison de l'organe dans lequel elle a trouvé place, il

paraîtrait à peu près inutile, ajoute M. Vitali, dans *l'Europe-Artiste,* d'enregistrer les appréciations de quelques autres feuilles, dont l'autorité est moins incontestable. Cependant nous signalerons l'accueil favorable fait à Mme Dottini par *l'Entr'acte,* qui loue tout à la fois la grâce et la beauté de la femme et le charme de la cantatrice, par le *Galignani's Messenger,* par *la Patrie,* la *Gazette des Théâtres,* etc., tous journaux rédigés sérieusement par des plumes compétentes, et qui arrivent, en variant les termes, à des conclusions identiques. « Mme Dottini peut à bon droit se féliciter de l'accueil qu'elle a reçu en France; elle est sortie de la difficile épreuve complétement à son honneur. Désormais les plus grands théâtres seront tenus de compter avec elle ; elle a conquis le succès, elle saura le conserver.

« Quant à nous, s'il nous a plu de mettre sous les yeux de nos lecteurs les éloges que nos confrères ont adressés à cette jeune et belle débutante, on en comprendra facilement la raison. Mme Dottini n'est pas notre compatriote, mais ce n'est pas sans un certain sentiment d'orgueil national satisfait que nous voyons les artistes français prendre rang parmi les grands tenants de l'art lyrique, et devenir peu à peu les principales étoiles des principaux théâtres d'Italie. — Nous applaudissons au talent, de quelque pays qu'il vienne, et nous avons souvent prouvé qu'en fait d'art nous sommes très-volontiers cosmopolite. »



Tourelle de la rue Hautefeuille ; à démolir. Dessin de F. Thorigny. (Voyez page précédente.)

LE PRINCE DE METTERNICH.

La mort du prince de Metternich, à la veille de la campagne d'Italie, est un événement dont il ne nous appartient pas d'établir le sens providentiel. Nous racontons l'homme, sans juger l'homme d'Etat, — et l'homme est un des plus curieux, sinon un des plus grands personnages du dix-neuvième siècle. — M. de Metternich a eu la plus haute réputation diplomatique de notre époque ; et M. de Talleyrand, lui-même, se reconnaissait moins de finesse, de ruse, de pénétration, que n'en avait le ministre autrichien. Dans nul autre Etat de l'Europe le même homme n'a gardé aussi longtemps les rênes de l'Etat que M. de Metternich en Autriche ; aucun autre n'a été, à Paris, aussi adulé d'abord, ensuite aussi maudit. Quand il y fut envoyé en ambassade, en 1806, raconte un de ses biographes, on l'appela le beau Metternich. Il n'était pourtant pas beau, mais seulement agréable. Il avait une taille moyenne, extrêmement distinguée, comme les traits de son visage et ses manières : c'était alors un homme de trente-trois ans. S'il faut en croire les mémoires du temps, il séduisit tout le monde, à commencer par l'Empereur et à finir par les valets de pied des hôtels du nouveau faubourg Saint-Germain, auxquels il prodiguait l'or, aussi généreusement que les doux regards et les compliments flatteurs à leurs belles maîtresses. C'était le di-

plomate le plus élégant de son temps et le plus beau parleur. Somptueux dans son intérieur, royal dans ses relations, il prit une telle situation que, lorsqu'au printemps de 1809 l'Empereur donna l'ordre à Fouché de faire conduire le ministre autrichien à la frontière, par deux gendarmes, celui-ci se borna à faire escorter sa chaise de poste par un capitaine de gendarmerie, de peur de voir se déchaîner contre lui tous les dieux de l'Olympe.

Après la bataille de Wagram et la signature du traité de paix imposé par Napoléon, il fut nommé chancelier d'État, et il a occupé ce poste jusqu'en 1848. Il prit l'Autriche vaincue, humiliée, réduite à sa plus simple expression, comme on l'a dit; il ne désespéra point de l'agrandir et il y réussit; c'est là sa gloire. Il s'intitulait lui-même, on le sait, le grand prévôt de l'Europe.

Il avait le courage de ses opinions, et il le montra en 1848. Au moment où l'émeute grondait dans les rues de Vienne :

— Sire, disait-il à l'Empereur, Votre Majesté n'a que deux termes pour résoudre le problème : la concession ou la résistance. La concession devant la révolte, c'est une révolution; la résistance est la lutte. Si Votre Majesté se décide pour la concession, j'offre ma démission; si elle se décide pour la résistance, je suis prêt à la suivre, et le succès est assuré.

Bientôt les flots de l'émeute battent les murailles de son palais; on le supplie d'en fermer les portes :

— Non pas, dit-il, on penserait que j'ai peur.

Et ce vieillard de soixante-seize ans reste calme, dédaigneux, en entendant vociférer les cris de : « A bas Metternich! mort au ministre! » L'émeute passa, tant le courage en impose aux passions; elle alla au palais impérial Les chefs du mouvement envahirent le cabinet de l'archiduc Louis. De la pièce voisine, M. de Metternich entendait les accusations portées contre lui, et la demande de sa destitution, en même temps que les cris haineux de la foule montaient de la rue jusqu'à lui. Tout à coup il entra dans le cabinet de l'archiduc. Son regard, son attitude avaient quelque chose de si noble, qu'à sa vue le silence se fit :

— De quoi s'agit-il, monseigneur, dit le vieillard, d'une voix tranquille et assurée?

— Excellence, entendez-vous la voix du peuple?

— Oui! répliqua le ministre, et un sourire sardonique accompagna ces paroles; c'est la voix de Dieu. La tâche de ma vie entière se résume par ce seul mot : Dévouement! Si l'on croit que ma présence à la tête des affaires compromette le salut de la monarchie, je me retire. De loin comme de près, je n'aurai jamais qu'un seul vœu, le bonheur de mon pays.

Cette scène a été racontée par un de nos collaborateurs, M. Alph. Balleydier, qui vient de mourir comme le prince de Metternich.

Parti de Vienne, sous le nom de comte de Morton, malade, proscrit, l'ex-ministre de quarante ans entendit sans être ému crier la mise à prix de sa tête à cinq cents ducats, et put arriver, enfin, en Angleterre, avec la consolation d'avoir rencontré sur sa route quelques cœurs qui, oubliant les insuccès de sa politique, surent lui tenir compte de ses patriotiques intentions.

Dans un très-piquant récit de ses entretiens avec M. de Metternich, M. Louis Veuillot raconte l'anecdote des *ismes*, qui étaient la bête noire du diplomate autrichien :

« A propos du *polonisme*, dit le prince, voici une remarque intéressante. Avez-vous quelquefois réfléchi à la signification des *ismes?* L'étude d'une langue bien faite est le meilleur cours de logique. L'esprit cherche bien longtemps des définitions et des démonstrations que les mots lui servent toutes faites. Quand la langue française ajoute l'*isme* à un substantif, elle ajoute à la chose nommée une idée de mépris et de dégradation. Il y a des exceptions, bien entendu, mais voyez si ce n'est pas une règle. Commençons par ce qu'il y a de plus élevé : *Théos*, Dieu; songez à ce que c'est que le *théisme*. Royauté; voyez ce qu'en a fait le *royalisme*. Liberté; que dites-vous du *libéralisme?* Et le *polonisme*, et l'*italianisme*, et le *nationalisme*, et le *populationisme*, etc., etc., tous les *ismes* sont détestables. »

« Le prince de Metternich, ajoute en note M. Veuillot, était assez flatté de son observation sur les *ismes;* il la produisait volontiers et avec un peu d'exigence, jusqu'à ne plus vouloir que la religion pût être appelée *catholicisme.* » Il avait critiqué l'emploi de ce mot dans une lettre publique de Donoso Cortès, qui lui répondit avec une victorieuse éloquence.

Tout diplomate étant un comédien, selon les chroniqueurs, ceux-ci ont représenté M. de Metternich comme le premier comédien du monde. Ils ont rappelé le célèbre mot de Talleyrand.

M. de Metternich lui avait donné un rendez-vous auquel il ne vint pas, ayant été pris de migraine, dit le secrétaire qui apporta ses excuses.

— Quel intérêt, demanda Talleyrand, le prince peut-il avoir à être pris de migraine?

M Guinot va plus loin dans l'anecdote suivante :

Le prince de Metternich, dit-il, avait épousé en premières noces une princesse de Kaunitz, belle, aimable, spirituelle, aussi distinguée par les charmantes et solides qualités de son caractère que par les avantages de sa naissance. Il eut le malheur de perdre cette femme accomplie, qui mourut à la fleur de l'âge. Prodiguant ses soins et ses veilles au chevet de la malade, il assista à ses derniers moments, il fut témoin de sa douloureuse agonie, il reçut les déchirants adieux de cette infortunée, qui expirait au milieu des plus cruelles souffrances, en demandant au Ciel avec prières et avec désespoir de ne pas l'enlever si jeune à une vie si belle, à un époux si tendre, à des enfants si aimés.

Malgré sa force d'âme, M. de Metternich manifesta la plus violente et la plus profonde affliction. Ce coup terrible semblait l'anéantir. Vainement vint-il chercher à se distraire dans un séjour à Paris. Il portait partout un air sombre et paraissait insensible à tout ce qui n'était pas son chagrin.

Des amis dévoués s'appliquaient à dissiper cette humeur noire par d'habiles diversions, et désespéraient d'y réussir. Un soir, ils entraînèrent M. de Metternich au théâtre de la Porte-Saint-Martin. On y jouait une pièce qui venait d'obtenir un immense succès et qui attirait tout Paris : *Jocko, ou le Singe du Brésil.* Un artiste nommé Mazurier était admirable dans la peau du singe, et, après avoir fait rire le public par ses grimaces et ses gambades, il le faisait pleurer par la façon touchante dont il mimait la mort du héros de la pièce, le singe Jocko, qui expirait au dénoûment.

M. de Metternich assista donc à la représentation de ce drame et il en suivit toutes les péripéties avec l'attention grave et immobile d'un diplomate affligé. Le lendemain, se trouvant dans un salon du faubourg Saint-Germain, où était réunie une nombreuse et brillante société, on parla de la soirée de la veille et de la pièce à la mode. M. de

Metter... il en fit le plus grand éloge dans une analyse très-éloquente. Arrivant à la scène du dénoûment, il retraça sous de vives couleurs l'agonie de Jocko et le dramatique trépas de l'intéressant animal, puis il conclut par ces mots :

— Jamais je n'ai été témoin d'une mort qui m'ait si fortement impressionné.

Vous jugez si l'auditoire fut étonné d'entendre ce singulier aveu échappé à l'homme en deuil, au veuf mélancolique, qui avait vu mourir sa femme quelques semaines auparavant !

Nous citons le fait sans le garantir ; n'a-t-on pas prêté à Metternich une foule de mots et d'actions machiavéliques, — comme la fable a résumé dans Hercule tous les exploits de l'antiquité.

LE JUBILÉ DE SCHILLER.

100me ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE.

Cette fête de l'Allemagne est devenue la fête de l'Europe ; car le même jour, 11 novembre, à la même heure, toutes les capitales ont célébré comme à Stuttgard le centième anniversaire de la naissance de Schiller.

Nous emprunterons d'abord à M. Chadeuil quelques détails biographiques.

Né le 11 novembre 1759, à Marbach, petite ville du Wurtemberg, Jean-Christophe-Frédéric de Schiller ne paraissait pas devoir vivre, tellement sa complexion était délicate. Cependant, grâce aux soins dont sa première enfance fut entourée, les symptômes les plus alarmants disparurent ; mais il n'en resta pas moins faible de corps, mélancolique d'esprit. Si ses petits camarades l'abordaient, lui proposant de prendre sa part de leurs jeux actifs, il leur répondait d'un ton bourru, préférant les solitudes au fond des cours, ou les promenades isolées le long du Neckar. Il voulut entrer dans les ordres religieux, où les heures lentes de la cellule promettaient des bonheurs mystiques à sa pauvre âme trop concentrée.

A cette époque, le duc de Wurtemberg venait de fonder une école militaire, à courte distance de Stuttgard. Il lui tardait de la remplir. Il lui manquait encore quelques sujets. On lui parla du petit Schiller. C'était un de plus : il l'accepta. Schiller se montra médiocrement satisfait d'une faveur qui lui supprimait sa liberté. En conséquence, après réflexion, il refusa.

Alors son père intervint, et, avec cette pénétration qui distinguait un ancien soldat, il décida carrément que son fils avait de grandes dispositions pour les questions de jurisprudence : il parla de lui faire étudier le droit. De son côté, le duc, qui portait un grand intérêt à cette famille, décida dans sa sagesse que l'enfant ferait à coup sûr un bon médecin.

Cette fois, il lui fallut bien obéir à la décision du souverain.

Les sciences positives étaient loin de lui convenir : c'était mettre un éteignoir sur une bougie. Schiller feignit de se consacrer avec dévouement aux études qu'on exigeait de lui ; mais tout bas, dans la retraite qu'il se faisait aux heures des récréations, il griffonnait des vers sur les choses mystiques, à coups de crayon, quand il ne regardait pas passer les étoiles ou qu'il oubliait de suivre d'un regard inquiet le vol des nuages dans les lointains reculés du paysage. Enfin, il entra comme chirurgien dans un régiment.

— Il ira loin, disait son père. C'était la carrière qui lui convenait.

— Nous le pousserons, disait le duc. Sa trousse et son habileté feront le reste.

Pendant ce temps-là, Schiller, à vingt-deux ans, composait sa première œuvre dramatique, *les Brigands*, un drame qui trahissait son inexpérience des choses, mais qui laissait deviner un rare talent dramatique. Quoique cette pièce ne fût pas raisonnable, ou plutôt parce qu'elle n'était pas raisonnable, elle obtint un très-grand succès de lecture, et il se trouva que l'électeur palatin, le baron de Dalberg, protecteur éclairé des lettres, voulut la faire jouer sur son théâtre de Manheim.

Les étudiants applaudirent, et quelques-uns d'entre eux se réunirent en association, se promettant de parcourir le monde à la recherche de tous les abus, pour les détruire avec la parole si c'était possible, avec l'épée si la résistance se manifestait.

Un personnage influent crut se reconnaître dans une scène des *Brigands*. Il alla se plaindre au duc, comme je ne sais plus dans quel vaudeville où quelqu'un s'écrie :

— Oui, monsieur, vous m'avez insulté. Je vais le dire à mon frère, qui se chargera de la correction.

Bref, le duc signifia à Schiller d'avoir à faire de la médecine *exclusivement*. Avec le caractère du poëte, il était sûr que ses sentiments de fierté se révolteraient. Il jeta ses instruments de chirurgie dans un fossé de la place où se tenait sa garnison, et il s'enfuit accompagné d'un musicien de ses amis, allant droit devant lui, la poche vide, l'esprit plein, jusqu'à ce qu'il fût arrivé devant Meiningen, où, pour quelque temps, il trouva sa retraite dans le grenier d'un quartier obscur. Ce fut dans ces conditions si précaires qu'il écrivit *la Conjuration de Fiesque*. L'ouvrage achevé, comme les fonds manquaient à l'appel, il frappa timidement à la porte d'un libraire, son manuscrit sous le bras. Il développa son plan au marchand de livres, après avoir franchement exposé sa situation embarrassée.

Le marchand de livres se gratta la tête et répondit avec froideur :

— Je vous achète cela vingt francs.

Il avait compris que le poëte avait faim. Il est même probable qu'il s'en voulait, en dedans, de s'être montré si généreux. Une si belle occasion !

Schiller lui tourna le dos, convaincu plus que jamais des vices d'une société qu'il n'avait entrevue jusqu'à présent que par ses côtés les moins brillants.

Le baron de Dalberg, ayant appris les infortunes de son protégé, lui fit demander s'il voulait revenir auprès de lui, ce qu'il accepta. Ce fut alors, à Manheim, qu'on représenta *la Conjuration de Fiesque*, *Intrigue et amour* et *Don Carlos*, trois succès qui valurent mille regrets au petit marchand de livres de Meiningen. Une si bonne affaire ! Ah ! s'il avait su ! Mais comment savoir ? Il dut s'arracher quelques cheveux et conclure avec un autre, par désespoir, un vilain marché qui le ruina.

Successivement, Schiller publia des ouvrages historiques et des romans, dont nous n'avons pas besoin de rappeler les titres connus.

Une nouvelle voie s'ouvrait pour lui. Sur sa route, il avait rencontré Goethe, et, pour s'être vus, l'amitié naquit. Goethe, dont l'influence était considérable, lui fit donner la chaire de philosophie à l'université d'Iéna. Désormais, sa position était assurée.

Il écrivit son chef-d'œuvre, *Wallenstein*, que le patriarche de Weimar fit immédiatement jouer sur son théâtre.

Cependant, en dépit des bonheurs qui lui souriaient,

Schiller ne pouvait dépouiller complétement ses habitudes de misanthropie. Il s'asseyait des journées entières dans un fauteuil, près d'une croisée, devant des arbres dont les tons se dégradaient insensiblement, et il pleurait sans savoir pourquoi, les yeux fixés bien loin, dans les nuages de l'horizon, comme s'il regrettait quelque chose qu'il n'avait pas connu, comme s'il cherchait le monde entrevu d'un rêve ébauché. En ces moments de profonde tristesse, rien ne pouvait le distraire, hormis la présence de son ami. Goethe alors venait le voir, prévenu par la gouvernante, et il s'enfermait avec lui, racontant l'ébauche de son prochain livre, jusqu'à ce qu'il l'eût assez intéressé pour ramener vers lui ses regards. Schiller lui tendait la main en signe de remercîment, et il rentrait



Buste de Schiller, d'après Thorwaldsen.

dans la vie, dont il souffrait pour en être trop souvent sorti. Schiller est mort jeune; mais il serait mort plus jeune encore sans l'appui moral que lui prêtait cet autre génie, son frère par le dévouement.

Après avoir traduit la *Phèdre* de Racine, Schiller produisit encore son beau drame de *Guillaume Tell*, sa dernière création. Rien ne manquait plus à sa gloire : il avait secoué ses préjugés comme le voyageur secoue la poussière de ses souliers; il avait dominé les hommes par la force seule de son génie; il ne lui restait plus qu'à triompher de ses inquiétudes sourdes, pour se déclarer vainqueur des autres et de lui. Mais il n'en eut pas le temps. La maladie le prit à quarante-cinq ans; et comme il allait s'éteindre, quelqu'un lui dit :

— Etes-vous mieux?

Il répondit avec un sourire :

— Il faut mourir pour être heureux.

La mort seule pouvait donc le délivrer de ses mélancoliques aspirations. Il ne devait connaître la joie qu'en rendant le dernier soupir.

On pense combien cette nature, grande et faible, souffrante et sympathique, devait exciter d'enthousiasme dans le monde. C'est ce qui explique la [illegible]e l'Europe entière a prise aux fêtes du jubilé de Schiller, — qui ont été présidées à Stuttgard par la famille du poëte.

Nous en citerons les épisodes caractéristiques.

Sur un piédestal exhaussé par un large perron, au milieu d'un square borné par le chœur de la principale église, par l'ancien cellier du chapitre, par le vieux château, la chancellerie, l'hôtel et le palais du prince Frédéric, neveu du roi, s'élève à Stuttgard, entre quatre candélabres antiques, la statue de Schiller, par Thorwaldsen, d'après laquelle a été dessiné le buste que nous publions.

L'habitation royale n'a guère de plus proche voisine. Petite est la place Schiller; mais, en retour d'un heureux choix, elle a été, par la ville, acquise en pleine propriété. Une souscription publique avait été ouverte, et les servantes étaient accourues offrir leurs épargnes; les paysans eux-mêmes avaient apporté à toutes jambes leur denier.

C'est vers cette place que s'est dirigé, le 11 novembre, le cortége représentant tous les arts et métiers, toutes les productions de l'Allemagne, tous les souvenirs de la naissance, de la vie et de la mort de Schiller. Le char de la boulangerie était le plus étonnant et le plus glorieux de cette procession populaire. Glorieux, voici pourquoi. C'est un témoin oculaire qui parle :

Voyez un peu, sur le premier plan du char gigantesque, cette construction pétrie avec une farine de choix supérieure. Elle reproduit avec une fidélité rigoureuse la demeure natale de Schiller, à Marbach, celle-là même qui a déjà inspiré plus d'une conception charmante. Ici les symboles et les accessoires ont un sens à part : ce bonhomme en chair et en os, l'un des vieux patrons du corps de métier, qui se montre sur le seuil tenant un trousseau de clefs à la main, revêtu de l'habillement suranné du dernier siècle, longue et large veste bizarrement brodée, au-dessous de laquelle descend encore une culotte démesurée d'ampleur pour donner du jeu à l'abdomen; devinerez-vous quel important personnage il remplit? Eh bien! il a pour mission de nous rendre un honnête et antique boulanger de Marbach, le bon père Georges Kodweis, qui, après avoir perdu dans une inondation du Neckar la meilleure partie de son petit bien, s'était avisé, voilà quelque cinquante ans, de gagner son pain à la sueur de ses bras et de fournir quotidiennement celui de la pratique. Ce bon père Georges ne fut rien moins, s'il vous plaît, que l'aïeul maternel de notre Schiller; et voilà qui peut justifier, j'espère, le contentement béat et altier de nous-mêmes, ou plutôt de notre chère industrie, que vous pouvez lire sur notre visage aussi bien que sur notre bannière, et le quatrain dont nous avons cru devoir l'illustrer :

Si l'humble petit-fils d'un pauvre boulanger
N'eut jadis pour berceau qu'un toit de boulanger,
Sa gloire n'a pas moins rayonné sur le monde.
Aussi les boulangers le fêtent à la ronde.

Vous avez là, dans la plus littérale naïveté, la traduction de la poésie originale.

Le toast à Schiller et l'apothéose du soir n'ont pas moins frappé le rapporteur que nous citons; on les trouvera dans notre livraison prochaine.

PITRE-CHEVALIER.

(La fin de la *Revue de l'Année* en janvier 1859.)

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LA PEINTURE ET LES PEINTRES FLAMANDS [1].

ANTOINE VAN DYCK.



Portrait d'Antoine Van Dyck, d'après lui-même. Dessin de Paul Chenay.

(1) Voyez la *Table générale* des vingt premiers volumes et les tables particulières des tomes XXI à XXVI.

C'était à Anvers, en 1610, dans l'arrière-boutique d'un marchand de toile.

Une jeune femme, à la tête douce et intelligente, travaillait avec son fils, un beau garçon de onze ans, — si beau, que sa mère l'embrassait à toute minute, lui trouvant plus de grâce et d'élégance qu'aux enfants des rois.

Que faisaient donc ce maître et cet élève dans cet humble réduit? Ils aunaient de la toile? Ils dévidaient du fil? Ils vérifiaient des comptes en partie double? Non pas! Ils étudiaient le dessin et la peinture.

Tantôt la mère se tenait debout devant un chevalet, — et donnait quelques coups de pinceau à un tableau de genre fort gracieux; tantôt elle se reposait en prenant l'aiguille et en achevant une broderie au petit point, d'une finesse et d'un goût exquis. Cet ouvrage modeste était encore de l'art, car des figures d'une délicatesse rare s'y mêlaient aux arabesques de la dentelle.

L'enfant dessinait une tête d'après un modèle de Rubens, posé sur une balle de toile de Hollande.

Au bout d'une heure, un troisième personnage entra et vint examiner le travail de la famille. Ce personnage était le mari du professeur et le père de l'élève. Et cependant, rien en lui, non plus, n'annonçait un marchand de toile. Il avait plutôt l'œil intelligent, l'allure et le costume d'un artiste. Et il tenait à la main, non pas un coupon d'étoffe, mais un vitrail peint de couleurs merveilleuses.

— Décidément, dit-il après une observation attentive, notre petit Antoine sera un maître, et il faut l'envoyer chez Henri Van Balen.

L'enfant, joyeux, sauta au cou du père, et la mère le dévora de caresses plus tendres que jamais.

— Vous êtes vous-même une maîtresse femme, reprit le marchand, en admirant à la fois la broderie et le tableau. On n'a jamais vu les chefs-d'œuvre de l'aiguille mener ainsi aux chefs-d'œuvre de la brosse, et si Van Dyck arrive un jour au talent et à la gloire, les historiens diront qu'il dut l'un et l'autre aux leçons de sa mère.

Nous venons d'écrire le grand nom de cet enfant. C'était, en effet, Antoine Van Dyck, un des plus illustres peintres de l'école flamande et de toutes les écoles du monde; — et c'est ainsi qu'il apprit avec sa mère l'art qu'il devait agrandir et porter si haut.

Son père, ancien enlumineur de vitraux, devenu marchand à Anvers, le présenta, dès le lendemain, à l'atelier de maître Van Balen, d'où il passa chez l'immortel Rubens, en 1605.

Là, après quelques années de travail opiniâtre et de progrès étonnants, il eut un jour l'occasion de donner sa mesure à ses camarades et à son maître lui-même.

Outre la grande pièce où se tenaient ses élèves, Rubens avait un atelier réservé, où il peignait seul ses toiles capitales, et dont il laissait la clef, toutes les fois qu'il sortait, à son ancien et fidèle domestique Valveken. Un jour que le grand homme faisait une longue promenade à cheval, Valveken se permit d'ouvrir le sanctuaire aux élèves, qui purent s'extasier à loisir sur le fameux tableau de la *Descente de croix*, terminé dans ses plus admirables parties. Ils se disputèrent les meilleures places au point de vue, avec un tel acharnement, que l'un d'eux, Diepenbeke, renversé par la lutte, alla tomber sur la toile et effaça de son habit le bras de la Madeleine, le menton et la joue de la Vierge.

Vous vous figurez la terreur et la consternation générale. Que faire? Que devenir? Comment cacher, comment avouer un tel malheur, une telle profanation? Comment la réparer avant le retour et la colère du maître?

— Mes amis, dit Van Hoeck, il n'y a que deux partis à prendre; ou nous enfuir tous de honte, et ne plus reparaître ici, ou nous armer d'audace et employer les trois heures de jour qui nous restent à repeindre ce que nous avons détruit. Qui de vous en aura le courage et le talent? Quant à moi, je me récuse, et je désigne Antoine Van Dyck.

Tous les autres appuyèrent l'avis par acclamation. Van Dyck se défendit de son mieux, mais dut enfin céder et prendre le pinceau, — le pinceau de Rubens! Il trembla et pâlit cinq minutes, essaya et recula, invoqua Dieu et les saints, et le souvenir de sa mère, — et se mit enfin à l'œuvre avec la résolution du désespoir.

Comme le jour expirait, la Madeleine et la Vierge étaient refaites entièrement; — et Van Dyck, à moitié évanoui, sortait avec ses camarades, tandis que Rubens descendait de cheval à la porte de l'atelier.

Il n'y entra que le lendemain, et il y appela tous ses élèves. Nouvelle frayeur des malheureux, et surtout de Diepenbeke et de Van Dyck.

Or, jugez de leur triomphe et de la joie d'Antoine, lorsque Rubens leur dit ces paroles devenues historiques:

— J'ai voulu vous montrer mon dernier travail: cette Vierge et cette Madeleine; ce bras et cette tête sont, je crois, un de mes meilleurs ouvrages.

Et le maître parlait sans ironie! Il n'avait pas reconnu, au premier coup d'œil, les repeints de Van Dyck. Il les reconnut après examen, — et il pardonna. Il fit mieux, dit un biographe, il maintint l'œuvre de son élève, et lui donna ainsi le brevet du génie et de la gloire.

Après l'avoir employé à ses plus belles toiles, il l'envoya en Italie. De là, Van Dyck passa en Hollande, en France et en Angleterre où il se fixa, et mourut en 1641.

Tout le monde connaît ses principaux chefs-d'œuvre: le *Saint Sébastien* (du Louvre), le *Saint Augustin* (d'Anvers), le *Couronnement d'épines*, le *Jésus en croix*, etc., tableaux qui rivalisent avec ceux de Rubens, — et ses nombreux et admirables portraits, dignes du Titien: *Charles Ier*, *Henriette*, *Moncade*, *Marguerite Lemon*, *Buckingham*, *Villiers*, *Cromwell*, *Sneyders*, etc., etc.

La mère de Van Dyck avait prévu ses succès, non-seulement comme peintre, mais comme cavalier. Sa beauté et sa distinction le mirent à la tête de l'aristocratie de Londres. Une dame s'en éprit si follement, qu'elle voulut lui couper le poignet, pour l'empêcher de peindre d'autres femmes qu'elle-même. Heureusement, il échappa à cette démence, et épousa la belle Marie de Ruthven, petite-fille du comte de Gowrie.

Le Louvre a possédé longtemps un tableau de Van Dyck dont l'histoire est un épisode romanesque: c'est le *Saint Martin partageant son manteau*. En partant pour l'Italie, le grand artiste rencontra, près de Louvain, une jeune fille, Anna Van Ophem, qui gardait les lévriers de la reine Isabelle. Il la trouva si charmante, qu'il s'arrêta deux mois dans son village, et la peignit deux fois, d'abord entourée de ses beaux chiens, puis sous les traits d'une Vierge, dans une *Sainte Famille*. Enfin il lui donna, pour sa pauvre église, la magnifique toile du *Saint Martin*, qui représente Van Dyck lui-même. Lorsque les hussards français voulurent enlever ce chef-d'œuvre, en 93, les paysans le défendirent avec un courage désespéré. Il fallut un régiment pour en venir à bout. La Belgique a repris son trésor en 1815.

PITRE-CHEVALIER.

POÉSIE.

LES FLEURS DE MAI (*Bleuniou maë*).

BALLADE BRETONNE.

I.

Celui qui l'aurait vue errante sur les grèves,
Pareille au séraphin qui planait dans ses rêves;

Celui qui l'aurait vue accourir au pardon,
En eût été ravi dans son cœur de Breton.

Mais celui qui l'eût vue amaigrie et souffrante
Eût pleuré de douleur sur la pauvre mourante.

La fièvre avait changé son visage vermeil;
Ce n'était plus qu'un lis brûlé par le soleil.

Qu'elle était triste à voir, la pâle jouvencelle,
Sur son lit virginal, moins pur et moins blanc qu'elle!

Ses compagnes pleuraient au chevet de leur sœur;
Mais elle leur disait, avec calme et douceur :

« Ne pleurez pas sur moi, filles de nos campagnes;
Dieu même a dû mourir, ô mes chères compagnes! »

II.

A la fontaine, un soir, j'allais puiser de l'eau;
Le rossignol de nuit chanta sur le bouleau :

« Voici le mois de mai, le mois de mai qui passe,
Et la fleur avec lui, la fleur tombe et s'efface;

Heureuses, disait-il, jeunes filles des champs,
Les belles d'entre vous qui meurent au printemps!

La rose à son rosier par un souffle est ravie;
La jeunesse de même abandonne la vie.

Mais celles qui mourront avant la fin de mai,
On couvrira de fleurs leur chevet embaumé;

Elles s'envoleront, parmi ces fleurs écloses,
Comme le passe-vole en s'échappant des roses. »

III.

Marguerite! écoutez, et vous allez savoir
Ce que le rossignol chantait hier au soir :

« Voici le mois de mai, le mois de mai qui passe,
Et la fleur avec lui, la fleur tombe et s'efface. »

Dès que la pauvre fille entendit cette voix,
On la vit sur son cœur mettre ses mains en croix :

« Je vais dire un *Ave* pour vous, dame Marie;
Prenez pitié de moi, sauvez-moi de la vie;

Laissez-moi, sans tarder, rejoindre au paradis
Mes compagnes, mes sœurs, qui m'aimaient tant jadis! »

Elle priait encor... Soudain, pâle et muette,
Sur son lit de douleur elle pencha la tête;

Elle pencha la tête, elle ferma les yeux,
Et son âme aussitôt s'envola vers les cieux...

IV.

Et le soir, au courtil, on entendit encore
Du rossignol de nuit la voix douce et sonore :

« Heureuses, disait-il, jeunes filles des champs,
Les belles d'entre vous qui meurent au printemps!

Elles s'envoleront parmi les fleurs écloses,
Comme le passe-vole en s'échappant des roses. »

JOSEPH BOULMIER.

L'IROQUOIS ET LE PLANTEUR.

FABLE.

Chez un planteur passait un Iroquois :
— Je suis las de fouler une stérile arène;
Frère, fit-il, je veux voir cette graine
Dont on vit mieux, dit-on, que du carquois.
L'autre aussitôt court à sa grange,
Lui montre ses épis, lui fait goûter son pain,
Dont le sauvage avale un gros lopin,
Trouvant la chose à son goût, mais étrange.

Après de savants entretiens,
Où du planteur la bonté se décèle,
Le compagnon allait regagner sa nacelle :
— J'ai fait chez toi charger tous ces blés... Ils sont tiens,
Dit l'hôte. — Je ne puis..., vide est mon escarcelle.
— N'importe! prends... Vis comme les chrétiens;
Mais travaille comme eux!... Tu vas me le promettre...
Des semailles voici la part.
L'usage en est par toi compris? — Au revoir, maître!
L'homme allume au foyer son calumet et part.

De ses premiers rayons quand le matin l'éclaire,
Sur le fleuve il voit un moulin.
Louant du Grand-Esprit la bonté tutélaire,
Il débarque les sacs dont le canot est plein...
Au sac de la semence un moment il s'arrête :
— Dois-je ce bonhomme écouter?
Pour qu'à les recevoir la terre enfin soit prête,
Que de sueurs ces grains me vont coûter!

Ceci, comme le reste, est du pain blanc... Que dis-je?
C'est de l'appétissant gâteau
Que j'entrevois déjà fumant sous mon couteau...
Et j'irais tout jeter dans l'espoir du prodige
Qui pour un me doit donner cent!
De l'avenir bien fou qui se chagrine!
Semence, tu seras farine...
Songeons, avant tout, au présent!

Or, on le sait, dame Nature
D'un très-grand appétit dota l'hôte des bois...
Le nôtre a bientôt vu la fin de sa pâture;
Qui ne met rien au sac bien vite est aux abois;
Aux oiseaux derechef il déclare la guerre,
Mais les loisirs gâtent la main...
Vivant parfois des glands qu'il trouvait en chemin,

S'il dépérit bientôt, je ne m'en trouble guère,
Et vous laisse en tirer la morale vulgaire
Qu'il faut songer au lendemain.

De ce conte, pour moi, plus haute est la pensée.
Ces blés sont tous les biens dont le ciel indulgent
Fait qu'entre nous la somme est dispensée;
Les semailles, ce sont les parts de l'indigent.
Oh! combien l'aumône est féconde!
Ce siècle, qui sait tout, ne le sait pas assez.
Pour un brin du métal qui dans vos mains abonde,
Là-haut que de torts effacés!
Contre ce doux et saint mystère
Votre égoïsme veut en vain se révolter...
Semez, semez, Iroquois, sur la terre,
Si dans le ciel vous voulez récolter!

EDMOND SAINTE-MARIE.

ÉTUDES HISTORIQUES.

L'ABBAYE ET LES TOMBEAUX DE SAINT-DENIS (1).



Tombeau de Louis XII. Dessiné d'après nature, par F. Thorigny.

VI. — LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

Quarante-cinq ans après les événements que nous venons de raconter, une solennelle cérémonie avait encore lieu sous les voûtes de la basilique; une cérémonie que

(1) Voyez, pour la première partie, la précédente livraison.

l'histoire devait doublement consacrer, autant par la haute illustration de la princesse qui en était l'objet, que par le génie de celui qui devait, en cette occasion, raconter et ses malheurs et ses éminentes vertus.

C'était le 20 août 1670 : le cercueil de Mme Henriette-Anne Stuart, fille de Charles Ier, roi d'Angleterre, et femme de Philippe de France, duc d'Orléans, venait d'arriver à Saint-Denis.

Qui ne connaît l'histoire de cette princesse infortunée, revenue d'Angleterre depuis peu de jours, reçue avec enthousiasme par la cour, et expirant, pour ainsi dire, dès le lendemain de son arrivée en France?

L'abbé de Montaigu, suivi de tous les religieux de l'abbaye, venait de recevoir, sur le seuil de l'église, le corps de la princesse, lorsqu'un jeune homme à mine mélancolique, portant une légère moustache et un modeste costume, chercha à profiter d'un moment de désordre dans l'entrée du cortége, pour pénétrer aussi dans la basilique.



Bossuet, Marie-Thérèse, Henriette d'Angleterre. Dessin de Fellmann.

— On ne passe pas, lui dit un soldat posté en garde sous le grand portail.

Le jeune homme, l'air désappointé, revenait déjà sur ses pas lorsqu'il fut rejoint par un jeune lieutenant des mousquetaires, lequel avait été témoin de sa mésaventure.

— Si je ne me trompe, cher monsieur, dit le mousquetaire d'un air dégagé, nous nous sommes vus au café Procope, et, si j'ai bonne mémoire, vous n'êtes pas de première force aux échecs; comment! vous vous êtes laissé battre par Boileau, un joueur auquel je rends une *tour* et un *fou!*

Le jeune homme sourit et répondit avec une voix d'une douceur infinie :

— En effet, monsieur, je me rappelle avoir eu l'honneur de vous voir.

— Vous voulez assister à la cérémonie? reprit le mousquetaire; rien de plus facile. Prenez mon bras et attendons un instant.

Mademoiselle montait, en ce moment, les marches

qui exhaussent la façade, suivie de la princesse de Conti, de la duchesse de Longueville et de nombre de seigneurs et dames de la cour.

La fin du cortége achevait d'entrer dans l'église lorsque le mousquetaire, entraînant le joueur d'échecs, s'avança hardiment vers le grand portail.

— *Maison du roi!* dit-il fièrement aux soldats de garde.

Les soldats le laissèrent passer, ainsi que le mélancolique personnage qu'il tenait sous le bras.

La cérémonie fut imposante : la tenture du chœur formait comme une espèce de voûte, de sorte que le lieu, n'ayant de lumière que celle des innombrables cierges allumés, donnait à l'église un air de profonde tristesse. Le reste de la décoration répondait au même dessein : l'on voyait partout arborés les trophées de la mort. Au milieu du chœur, sous un dais magnifique qui pendait de la voûte, l'on avait élevé un riche mausolée où était le corps de la princesse; et aux quatre angles de ce mausolée étaient huit grandes figures accouplées et appuyées sur un autel. Chacune de ces figures était un symbole.

Le coadjuteur de Reims officia pontificalement, assisté des religieux de Saint-Denis lui servant de diacres et de sous-diacres... La musique du roi chanta la messe.

A cette cérémonie, on pouvait remarquer le roi de Pologne, M. le prince à côté de Mme la princesse de Conti, M. le duc d'Enghien à côté de Mme la duchesse de Longueville, et M. le prince de Conti conduisant Mme la princesse de Carignan.

— Dieu merci! dit en ce moment le mousquetaire à l'oreille de son nouvel ami, voici l'offrande terminée; je m'impatientais de voir le prince de Conti aussi laid et Mme de Longueville aussi jolie.

Depuis son entrée dans l'église, de mélancolique qu'elle était la physionomie du jeune homme était devenue grave, aussi ne répondit-il rien aux propos légers du mousquetaire.

— Ah! reprit encore ce dernier, en voyant monter en chaire le prêtre chargé de prononcer l'oraison funèbre; nous allons être, à ce qu'on dit, en pleine éloquence.

Le jeune homme fixa ses yeux sur le prêtre, et son regard sembla s'animer d'enthousiasme.

— Monseigneur, dit en débutant l'abbé, s'adressant à M. le prince; j'étais donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre à très-haute et très-puissante princesse Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Elle, que j'avais vue si attentive pendant que je rendais le même devoir à la reine sa mère, devait être, sitôt après, le sujet d'un discours semblable, et ma triste voix était réservée à ce déplorable ministère. O vanité! ô néant! ô mortels ignorants de leurs destinées! L'eût-elle cru, il y a dix mois? Et vous, messieurs, eussiez vous pensé, pendant qu'elle versait tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût sitôt vous y rassembler pour la pleurer elle-même?

— Quant à moi, ma foi non, dit le mousquetaire au jeune homme; il y a deux mois encore, elle était belle à ravir et gracieuse à enchanter; et puis, mourir à vingt-six ans, il y a vraiment lieu à s'attrister.

Voyant que son silencieux compagnon devenait de plus en plus attentif, notre mousquetaire prit à son tour le parti de se taire.

Alors, portant ses regards à droite et à gauche, il ne fut plus occupé qu'à examiner les costumes des seigneurs de la cour et les toilettes des dames.

Tout à coup, une voix retentissante s'écrie :

— O nuit désastreuse! ô nuit effroyable! où retentit tout à coup, comme un coup de tonnerre, cette étonnante nouvelle : *Madame se meurt! Madame est morte!*

A ces mots, l'assemblée entière frémit, l'émotion avait gagné tous les cœurs; l'abbé lui-même, entraîné par sa propre éloquence, dut s'interrompre un instant.

Le mousquetaire jeta un coup d'œil sur son voisin et le vit pâle comme un mort.

— Vous trouvez-vous mal? lui dit-il.

— Oui, d'admiration.

— En effet, reprit le mousquetaire, l'abbé parle à merveille; aussi vient-on de le nommer évêque. Mgr Bossuet fera parler de lui!

Une heure après ce colloque, le mousquetaire et son compagnon se retrouvaient sur la place de la basilique.

— Monsieur, lui dit alors celui-ci, puis-je savoir à qui je dois le bonheur d'avoir assisté à la cérémonie?

— Je suis le chevalier de Plangi, répondit le mousquetaire, et j'espère bien que ce n'est pas la dernière fois que vous le verrez. Je vais chez Procope tous les soirs. Je veux vous y perfectionner dans les échecs. A propos, quelqu'un m'a dit, je ne sais plus qui, que vous vous occupiez de lettres. Parbleu, cette place me rappelle que je puis vous donner le plan d'une pièce.

— Je vous écoute, dit vivement le jeune homme.

— Tenez. Un de mes oncles, portant mon nom, a été décapité sur cette place : entendons-nous, on a cru le décapiter; mais savez-vous ce que fit mon oncle? Il prit de haute lutte, dans sa prison, les habits de son confesseur, et lui fit en retour endosser les siens. Ceci fait, il sortit audacieusement de sa prison, et le prêtre, qui se défendit en vain, fut décapité à sa place; ce qui permit à mon cher oncle d'épouser une dame Catulle, dont, par parenthèse, il a fait toute sa vie le plus grand cas.

Le sujet parut plaire médiocrement à l'auditeur du mousquetaire.

— Et maintenant, ajouta ce dernier, si nous allions nous rafraîchir au premier café venu; nous ferons, en même temps, une partie d'échecs. Mais, à votre tour, faites-moi le plaisir de me dire votre nom?

— Jean Racine, répondit le mélancolique jeune homme.

VII. — L'Église.

Jadis, quand on contemplait la principale entrée de Saint-Denis, celle qui s'ouvre au couchant, on pouvait admirer deux tours, sur l'une desquelles s'élevait une pyramide de pierre de plus de cinquante toises de haut; et on allait voir avec curiosité ses quatre cloches appelées Mazarines, du nom du cardinal Mazarin, qui était abbé de Saint-Denis lorsqu'elles furent refondues en 1656.

Aujourd'hui, cette tour n'existe plus : par un jour d'orage, la foudre l'a renversée; et depuis, on s'est contenté de la remplacer par un simple couronnement. Mais si le sommet de la façade laisse à désirer, la base au moins vous console. Le portail a trois grandes portes. Sur le cintre de celle du milieu, on voit le Christ entouré de ses saints; sur les côtés des portiques, des rois, des reines et des bienfaiteurs de l'église sont représentés par de grandes statues.

Quoique la basilique soit percée, de tous côtés, avec une étonnante hardiesse, les peintures des vitraux et leur épaisseur tempèrent cependant le grand jour, de telle sorte qu'on y trouve toujours ce sombre mystérieux qui commande le recueillement.

Comme ensemble, il faut d'abord admirer la hauteur de

la nef, le grandiose du chœur et l'élégante disposition des bas côtés et des chapelles.

Comme construction, Saint-Denis est une merveille. Les lois de la statique y sont admirablement observées. La disposition des piliers, les colonnettes qui les ornementent, les ogives qui les couronnent font de ce monument un chef-d'œuvre qu'aurait signé avec fierté Erwin de Steinbach, le célèbre auteur de la cathédrale de Strasbourg.

En effet, quelque solide qu'il soit, l'édifice semble ne se soutenir que par une infinité de colonnes fort menues et de petits cordons qui, comme autant de rameaux et de tiges, paraissent sortir de chaque pilier ainsi que de leur souche.

L'église est divisée en trois parties : la nef, le chœur et le chevet; trois rangs de fenêtres superposés l'un à l'autre s'ouvrent sur ses différents côtés; les plus grandes, au nombre de trente-sept, mesurent quarante pieds de hauteur et ont pour balcon les galeries.

Bâtie en plusieurs fois, l'église est composée de parties d'un goût proportionné à différents siècles Aussi peut-on facilement distinguer ses divers styles d'architecture : le portail, les deux premières arcades de la nef et la base des deux tours rappellent Charlemagne. Le chevet, par les armes de Castille, rappelle saint Louis, et au chœur, les clefs de voûte, avec leurs abbés mitrés, rappellent Philippe Auguste ; nous disons *mitrés*, parce que les abbés de la basilique n'obtinrent ce privilége que sous le règne de ce dernier roi.

Après un coup d'œil jeté sur l'ensemble, examinons les détails.

Au fond du chœur, l'étendard de Saint-Denis, à forme de bannière, surmonte l'autel, non loin duquel s'ouvre le caveau des Bourbons.

Elevez vos regards : ces vitraux racontent la légende de la Vierge, les actes des saints, les vertus des vierges, les souffrances des martyrs, les hauts faits des rois, les bienfaits des reines. Et de Dagobert à saint Louis, et de saint Louis à Louis XV, et de Louis XV à Napoléon Ier, et de Napoléon Ier à Louis-Philippe, — il n'est pas une journée digne de l'histoire que ces vitraux ne vous racontent. Quant au Napoléon de nos jours, s'il n'est pas enluminé dans l'encadrement d'une ogive, on songe cependant à ce souverain, et on y songe avec reconnaissance, car il a ordonné que l'on effaçât ce badigeonnage inintelligent qui déshonorait les voûtes de la basilique; il a de plus ordonné que ce badigeonnage fît place aux couleurs et aux symboles hiératiques qui sont le langage même de l'art chrétien.

En avançant dans la nef, et regardant à gauche, un tombeau monumental captive l'attention : celui du roi Louis XII et de la reine Anne de Bretagne; ce tombeau, mesurant vingt pieds de longueur sur neuf de large, est dans le goût antique. Un soubassement élevé au-dessus de deux marches est orné de bas-reliefs où sont représentées les batailles et les victoires du roi Louis XII en Italie.

Sur les quatre angles du même soubassement, sont assises quatre figures de femmes, l'une représentant *la Prudence*, par un miroir et un serpent qu'elle tient en ses mains; l'autre, *la Justice*, portant une épée et une boule; la troisième, *la Tempérance*, qui tient une bride et une horloge; la quatrième, *la Force*, couverte d'une peau de lion.

A droite de la nef, et vis-à-vis le tombeau de Louis XII, se trouve le tombeau de François Ier. Seize colonnes cannelées d'ordre ionique sont élevées sur des piédestaux au-dessus d'un soubassement en forme de croix. François Ier et la reine Claude sont représentés couchés sur leurs sépultures. Les faces extérieures de ce tombeau sont ornées de la bataille de Cérisoles et de celle de Marignan. Au-dessus du tombeau, sur un socle de marbre blanc, sont, à genoux, les statues du roi et de la reine, chacune devant un prie-Dieu, et les trois autres, celles des trois enfants de François Ier : François, dauphin; Charles, duc d'Orléans, et Charlotte de France.

Avançons encore et nous voici devant le tombeau des Valois; ici reposent, avec huit de leurs enfants, les corps du roi Henri II et de la reine Catherine de Médicis; François II, Charles IX, Henri III, François de France, duc d'Alençon, Louis de France, mort au berceau, ont leurs noms écrits sur cette sépulture.

A quelques pas, nous nous trouvons en face du tombeau du vicomte de Turenne : on y a représenté ce grand capitaine expirant entre les bras de l'Immortalité, au milieu des trophées et des victoires. Il a pour vêtement un corps de cuirasse couvert d'un grand manteau, avec une chaussure à la romaine. Aux deux côtés du tombeau sont deux statues de femmes assises qui expriment, l'une *la Sagesse*, et l'autre *la Valeur*.

* Duguesclin, tout à côté, repose dans sa couche de pierre.

Ci gisent donc, sous ces royales ogives, les restes des grands capitaines qui illustrèrent les trois races des anciens rois de France, et ont immortalisé leurs règnes, depuis Dagobert Ier, qui lui-même y marque sa place, et qui vint l'occuper le 19 janvier 638, jusqu'à S. M. Louis XVIII, qui désespéra si longtemps d'y trouver un jour la sienne.

Si Catulle, descendant du ciel, revenait en ce bas monde, de quelle félicité son cœur ne serait-il point inondé! Sur le champ où fut creusé le tombeau et où s'éleva la basilique, à la place des bourreaux romains elle trouverait les prêtres du Christ, et au lieu de la pierre grossière qui marquait la tombe des martyrs de la foi, elle verrait ce mausolée de saint Denis que les plus puissants révèrent.

Oui, après le grand autel où le Christ est adoré dans le mystère de l'Eucharistie, il n'est rien, dans cette basilique, de plus respecté que l'autel qui surmonte le tombeau de saint Denis. *Hic situm est*, dit l'épitaphe, *corpus beatissimi martyris Dionysii, archiepiscopi.*

Le caractère de ces inscriptions, aussi bien que leur forme, en marque l'antiquité; l'auteur des inscriptions ne s'est servi du mot *archiepiscopi* que pour faire connaître que saint Denis était le premier évêque de Paris.

Quand on visite l'intérieur de la basilique par une journée de soleil, un spectacle féerique se joue sous vos regards. Le temple chrétien s'illumine alors d'une lumière que transforme, d'un moment à l'autre, ou un nuage qui passe ou un nuage qui disparaît; les roses et les vitraux projettent leurs reflets en nuances aériennes, ici sur les dalles, là sur les piliers, plus loin dans l'ombre des chapelles, donnant à un saint une robe de lumière, à une sainte une auréole, à un autel toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Mais, silence! le prêtre est à l'autel, l'encensoir répand le parfum sacré..., l'orgue se fait entendre.....

Quand on a vu Saint-Denis à l'heure du saint sacrifice, quand le soleil lui-même semble faire sanctifier ses rayons sous ses voûtes; quand l'orgue, avec sa voix composée de cinq mille tuyaux, chante la gloire du Très-Haut; quand les voix des fidèles se font entendre, et qu'aux harmonies venues du ciel elles joignent les harmonies de la terre, alors nulle parole ne saurait rendre l'impression que le cœur éprouve.

Oui, tout parle ici d'immortalité : les teintes fantastiques combinées par les vitraux, l'or et l'azur des voûtes, les accords de l'orgue, etc.; des parfums de l'autel émane comme une odeur du paradis, et vous pressentez ce qu'un jour et pour l'éternité éprouvera votre âme.

Mais sous nos pieds, dans l'église souterraine, *la mort* seule, *la mort-égalité* se réserve la parole : descendons quelques marches, et vous verrez de quelle façon elle traite ce qu'elle a le pouvoir d'atteindre.

Sous ces pierres sépulcrales, — des rois les plus hautains, des reines les plus séduisantes, des enfants même aux sourires divins, ô humiliation ! il ne reste, ainsi que le proclament les vulgaires procès-verbaux, qu'une matière liquide, sans nom, qu'auraient dédaigné même de classer les chimistes, et tellement infecte, qu'il n'aurait fallu rien moins qu'une sœur de charité pour en supporter l'aspect.

Sur ce, entrons dans les caveaux.



Tombeau de François Ier. Dessin d'après nature, par F. Thorigny

VIII. — L'ÉGLISE SOUTERRAINE.

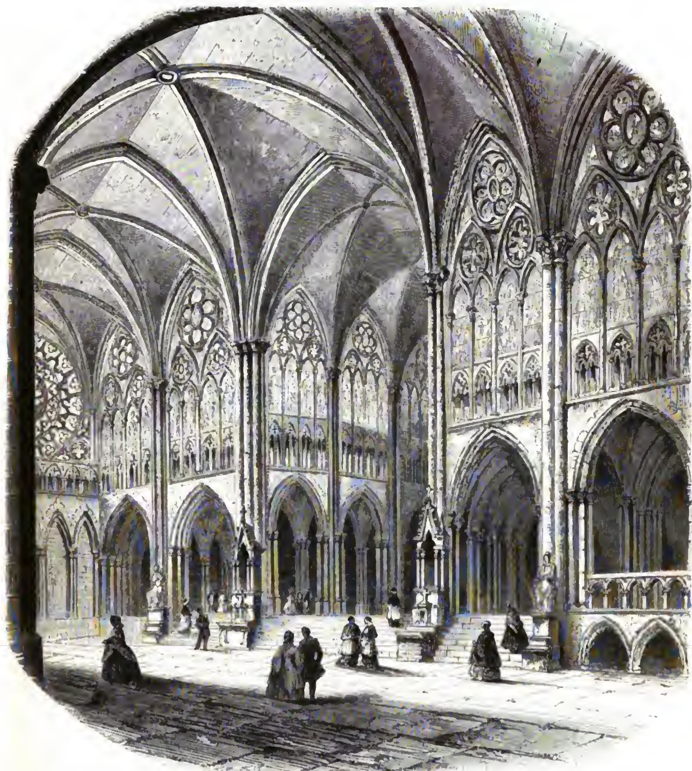
Deux entrées, l'une à la droite, l'autre à la gauche du chœur, conduisent dans l'église souterraine. Vous descendez quelques marches, vous passez sous une ogive écrasée, une grille de fer s'ouvre, et vous voici dans le sanctuaire de la mort.

Lorsque vos regards se sont habitués aux ombres de ce sanctuaire, vous apercevez d'abord une ligne circulaire de lourds piliers supportant des voûtes à cannelures entre-croisées ; — en arrière de ces piliers, des chapelles se dessinent, faiblement éclairées par des vitraux ternis, et dans ces chapelles les statues des rois, des reines, des princes, des princesses, couchées ou debout, apparaissent, sur les pierres des tombeaux, comme autant de fantômes immobiles.

Prenez l'histoire de France en parcourant ces caveaux, et, de Dagobert à Louis XVIII, vous avez ici, à quelques exceptions près, le dernier lit de trois races de rois,

IX. — LA VIOLATION DES TOMBEAUX.

Le dernier lit, venons-nous de dire; c'est une erreur : celui qui, le 11 octobre 1793, visitait les sépultures royales pouvait encore ainsi parler; mais le lendemain de ce jour, le sanctuaire était violé, et le marteau sacrilége d'une troupe d'ouvriers salariés par les terroristes devait renverser les croix des tombes, en briser les pierres, insulter les emblèmes qui y étaient gravés, et enfin, ô profanation! porter la main sur les restes ayant pour garants la



Vue intérieure de l'église de Saint-Denis. Dessin d'après nature, par F. Thorigny.

majesté des siècles, les retirer du cercueil, les traîner dans les terrains, dans les égouts, les répandre çà et là, et enfin les jeter pêle-mêle, avec ironie, dans une fosse commune. Quand la mort a, dit Chateaubriand, mis la main sur la face d'un homme, il ne reste plus de place à l'insulte; messieurs de la Terreur, à ce qu'il paraît, ne partageaient pas cette opinion. Oui, le samedi 12 octobre 1793, la municipalité de *Franciade* (nom que l'on donna à cette époque à Saint-Denis) ordonna la violation des sépultures, pour en retirer, conformément à un dé-

cret émané de la Convention, les plombs qu'elles contenaient. Ainsi une grande assemblée sacrifiait sa pudeur à quelques quintaux de plomb!!!

Deux heures venaient de sonner à l'horloge de l'abbaye, lorsque la violation commença. Quelques ouvriers s'attaquèrent d'abord à un tombeau de splendide apparence; d'autres ouvriers, attendant qu'on leur traçât leur besogne, s'amusaient, comme passe-temps, à décapiter les statues des saints et des saintes.

Le premier tombeau ne tarda pas à être renversé, le caveau fut aussitôt ouvert et le cercueil brisé.

— Savez-vous, les amis, quel est le citoyen que nous allons voir? dit l'un des ouvriers à ses camarades.

— Ma foi non, répondit son voisin, en entr'ouvrant avec effort le cercueil par un dernier coup de marteau, je ne sais pas lire.

— Ni moi non plus, mais je suis venu saluer cette tombe; mon père m'a raconté que son grand-père avait servi sous ses ordres, et que c'était à la fois un grand homme et un brave homme.

En ce moment, le couvercle du cercueil céda.

Alors les ouvriers purent voir un spectacle tellement inattendu qu'il les frappa de stupeur. On eût dit d'un vivant. « Aussi chacun d'eux, dit un chroniqueur du temps, crut voir l'âme du mort s'agiter pour défendre la France. » Le corps n'était nullement déformé, les traits sans altération présentaient seulement une teinte de bistre clair.

Un long silence se fit.

— Mais dis-nous donc le nom de ce citoyen? reprit enfin l'un des ouvriers.

Alors et s'inclinant avec respect :

— Turenne! répondit une voix.

Tous les assistants se découvrirent.

— Quand un héros n'est pas *un roi*, dit en ce moment un homme portant écharpe, on peut le respecter; et d'une voix impérieuse : — Hosk! s'écria-t-il.

A cet appel, un gardien se présenta dans la sacristie.

— Faites emporter ce cercueil, dit le chef d'un air souverain.

Ainsi, le héros de Turkheim dut à un municipal de ne pas voir ses restes profanés.

Peu de jours après que se passait cette scène, l'ouverture du caveau des Bourbons était ordonnée, et Henri IV, après cent quatre-vingt-trois ans, revoyait le jour.

Comme Turenne, les traits de ce prince avaient été respectés par la mort, son sourire même semblait être de la veille. Comme Turenne encore, il trouva, sur son cercueil ouvert, un admirateur et un enthousiaste; un soldat se précipita sur le cadavre du vainqueur de la Ligue, et, après un long silence d'admiration, il tira son sabre et coupa une longue mèche de la barbe du roi de France et de Navarre.

— *Et maintenant*, s'écria-t-il, *je suis sûr de vaincre les ennemis de la France.*

Mais si, comme Turenne, Henri eut son enthousiaste, ses restes n'eurent pas les mêmes honneurs; après une courte exposition, ils furent sans façon jetés dans la fosse d'un cimetière obscur.

Après le bon Henri, apparaissent aux regards des indifférents, des curieux ou des insulteurs, les dépouilles de toute sa lignée et de sa parenté : Louis XIII, Louis XIV, Marie de Médicis, Anne d'Autriche, Marie-Thérèse, infante d'Espagne, le grand dauphin, Marie Leczinska, princesse de Pologne, reine de France, sortirent tour à tour de leurs demeures de marbre pour être traînés dans la fosse commune. Le plomb de leurs cercueils fut expédié à la fonderie, et leurs couronnes et leurs sceptres furent mis dans l'armoire d'un municipal.

— Sais-tu, dit un citoyen de Saint-Denis à un maçon de sa commission, sais tu que tu vas ici attraper la fièvre.

— Ne m'en parle pas, répondit le maçon, et si ce n'était pour gagner quelques livres et rendre service à la République, mes outils ne moisiraient pas longtemps dans ces maudites caves. Quelle odeur! j'ai beau brûler des herbes, cela empeste de mieux en mieux.

— Dam! mon ami, nous ne sommes pas ici dans la boutique d'un parfumeur.

— En voici un surtout qui dépasse la permission, il est tout en nage. Lance-moi ça par cette croisée; elle donne sur le cimetière, on balayera cette pourriture jusque dans la fosse.

Le citoyen de Saint-Denis prit le corps, en effet à l'état presque liquide, qui lui était désigné, et lui fit prendre le chemin de la croisée.

C'était le grand dauphin, fils de Louis XIV. Toutes les grandeurs de la naissance et toutes les grandeurs du génie s'étaient inclinées devant son berceau.

— Quant à celui-ci, il est supportable, poussez-le seulement un peu : il me gêne pour travailler.

Le cadavre qui venait d'être désigné était en effet parfaitement conservé. Les traits portaient encore toute la majesté qu'ils avaient eue de leur vivant. La peau seulement était d'un bistre foncé qui touchait au noir.

De son pied, le citoyen fit rouler à quelques pas le cadavre de celui qui fut un jour le soleil de l'Europe et qu'aujourd'hui elle appelle Louis le Grand!

Les entrailles des princes et princesses étaient là aussi, enfermées dans des cercueils de plomb. Elles allèrent retrouver dans la fosse commune les cadavres de leurs frères et mères.

Les Bourbons étaient épuisés, il fallut songer à une autre besogne. Alors les chapelles dites *des Charles* et de saint Hippolyte furent ouvertes, et ici la besogne marcha vite; en peu de jours, les ossements desséchés de Charles VII et de Marie d'Anjou, de Blanche de Navarre et de Jeanne de France allèrent retrouver pêle-mêle les restes des Bourbons; Henri III peut-être à côté de Louis XV, Louis XIV à côté de Charles VII, et Blanche de Navarre à côté de l'impudique Isabeau. Quant aux couronnes de vermeil, aux bagues d'or, aux sceptres, aux mains de justice, aux pierreries que contenaient les cercueils, les pillards seuls pourraient dire quelle a été leur destinée.

Dans le cercueil de Charles VIII on ne trouva que des os desséchés; on les jeta dans la rue. Henri II et sa femme, Catherine de Médicis, Charles IX, Henri III, Louis d'Orléans, couchés depuis des siècles côte à côte, furent brutalement séparés tout à coup et leurs ossements répandus à l'aventure.

Jeanne de France, reine de Navarre, était aux pieds de son père, reposant en pleine terre, l'usage des cercueils de plomb n'étant pas encore introduit à cette époque.

— Je suis volé, dit le personnage qui découvrit ce tombeau; des os et du cuivre, ce n'était pas la peine de tant chercher.

— Je le suis plus que toi, répondit son camarade, au moins toi tu as du cuivre; mais je ne trouve ici que des os en poussière.

La poussière dont il était question était celle de Hugues le Grand, comte de Paris, père de Hugues-Capet.

L'ouvrier répandit au vent cette poussière; peu de jours après, la tête d'un successeur de son fils devait tomber sous le fer de la guillotine.

Aujourd'hui, quand on parcourt les caveaux, un sentiment de tristesse oppresse l'âme ; on ne peut se résigner à l'idée que l'ossuaire royal ait été dévasté et que rien ne repose sous ces pompeux sépulcres.

La religion avait fait de Saint-Denis un sanctuaire, la révolution en avait fait une ruine; les rois, revenus de leur exil, n'ont pu en faire qu'un musée. La mort n'habite plus sous ces pierres, et avec elle s'est envolée la sombre poésie qui planait sur elles.

Deux caveaux cependant renferment d'illustres restes; dans l'un, repose le corps de l'infortuné duc de Berry; dans l'autre, celui de S. M. Louis XVIII.

X.

L'auteur de ces lignes s'est trouvé un jour à Saint-Denis, au moment où l'on célébrait la messe capitulaire fondée en mémoire de S. A. R. le duc de Berry : autour du catafalque, parsemé de fleurs de lis d'argent, on voyait le cortége religieux voulu pour une messe royale; mais, en dehors de ce cortége officiel, rien, sinon quelques curieux allant et venant avec indifférence.

Rien, ai-je dit; je me trompe : une femme en deuil et voilée répandait des larmes et priait avec ferveur. Cette femme était agenouillée dans la chapelle où s'élève le tombeau de saint Denis.

La messe dite, je me mis à parcourir la basilique, en réfléchissant au néant des grandeurs terrestres. — Ce vide autour du catafalque royal venait de me prouver qu'en effet *l'oubli est le second linceul des morts*, et qu'un nom, rappelé de temps à autre par circonstance, est tout ce qui reste ici-bas des plus illustres mortels.

Arrivé auprès de l'entrée des souterrains, j'aperçus une lueur qui tremblotait sous les arcades, et qui bientôt devint plus fixe et plus éclatante.

C'était un gardien de l'église, éclairant avec sa lanterne le monument allégorique élevé en mémoire du duc de Berry. — Un instant après, il s'avança vers le monument de Marie-Antoinette, et, plaçant sa lanterne derrière la statue de la reine, pour faire admirer la transparence du marbre et le fini de l'hermine du manteau fleurdelisé, il allait commencer son explication habituelle, lorsque le personnage auquel il s'adressait, d'un geste, lui imposa le silence.

Ce personnage resta longtemps en contemplation devant le monument; immobile et silencieux, on aurait dit qu'il appartenait aux statues de la sombre chapelle.

En ce moment, un mouvement de la lanterne vint l'éclairer plus vivement. A voir ainsi sa noble tête se détachant lumineuse sur les teintes sombres du sépulcre, un peintre aurait songé à une figure aristocratique de Van-Dyck, accusée par le pinceau de Rembrandt; un poëte aurait cru voir le Génie des tombeaux; un chrétien même pouvait se tromper et prendre le rayon de lumière qui illuminait son front pour l'auréole dont on pare le front des apôtres.

Après s'être incliné profondément devant la chapelle royale, l'inconnu se dirigea vers le caveau des Bourbons; et là, s'accoudant sur la grille qui en ferme l'entrée, il reprit l'immobilité qu'il avait dans la chapelle. Tout à coup, s'éloignant de quelques pas, il fit de la main, en présence du caveau, un signe mélancolique qui me parut un signe d'adieu.

Remonté dans l'église, il s'arrêta encore; et ce fut auprès du tombeau de saint Denis qu'il fit sa dernière station. Catulle y priait toujours; je dis *Catulle*, car cette dame française au voile noir, comme la dame romaine enveloppée de son crêpe, n'était-ce pas l'expression visible de cette mystérieuse flamme du cœur qui se nomme *la Foi?*

A la vue de Catulle au pied de l'autel, l'inconnu devint méditatif; son regard se reporta sur le catafalque royal, autour duquel il avait vu le vide quelques instants auparavant, et un pâle sourire vint errer sur ses lèvres.

Ce sourire signifiait : la foi en la royauté est morte; la foi en Jésus-Christ est immortelle!

Quand il me fut permis d'examiner les traits du solennel visiteur que j'avais sous les yeux, l'inconnu devint alors pour moi celui que le monde entier connaît...

C'était CHATEAUBRIAND!

Chateaubriand dans les caveaux de Saint-Denis, c'était comme un soupir de regret errant sur des tombeaux; — mais un soupir inutile.

Que de pénibles émotions auraient assailli son noble cœur, si, comme nous, il eût visité la basilique le 25 mai 1858!

— Les corps des rois et reines ne sont plus dans les tombeaux? demanda l'un des visiteurs.

— Non, lui répondit le gardien.

— Alors, autant visiter l'atelier d'un entrepreneur de tombes! repartit un autre personnage.

— Et pourquoi Louis XVIII n'a-t-il pas de tombeau? dit à son tour une jeune dame.

— Selon l'usage, reprit le gardien, S. M. Louis XVIII attend dans le caveau un successeur pour avoir un tombeau dans les chapelles.

— Un successeur! dit à son camarade un artilleur de la garde; cet imbécile ne sait donc pas que Saint-Denis n'est plus en activité de service?

— Ah! fit le camarade, qui ne paraissait pas comprendre.

— Certainement! reprit l'artilleur, *le Saint-Denis d'aujourd'hui est aux Invalides...*

Sic transit gloria mundi.

Mais si la gloire du monde passe, celle de Dieu ne passe pas; et si, dans les souterrains de la vénérable basilique, on ne retrouve plus la sombre poésie de la mort, il suffit de remonter quelques marches pour retrouver, au pied de la croix, la riante poésie de la vie, et de la vie éternelle!

Louis BERGER.

FIN.

POST-SCRIPTUM.

LE NOUVEAU SAINT DENIS. LES ROIS ET LE LABOUREUR.

D'après nos derniers renseignements, le mot de l'artilleur ci-dessus ne serait pas exact. Le Saint-Denis d'aujourd'hui, au lieu de passer aux Invalides, resterait le Saint-Denis de demain, et la dynastie napoléonienne rejoindrait les autres dynasties royales dans la vieille basilique de Catulle. Le cœur de Napoléon I[er] demeurerait seul dans la crypte des Invalides, tandis que son corps serait porté dans les caveaux de Saint-Denis, où Louis XVIII recevrait alors son tombeau, selon l'antique usage de la nécropole. On dit même que Napoléon II (le duc de Reichstadt) y serait inhumé à côté de son illustre père; et que (hors Louis XVII, disparu sans retour, et Charles X et Louis-Philippe, enterrés en Allemagne et en Angleterre), tous les souverains de la France se trouveraient ainsi rassemblés dans le mausolée de l'ancienne monar-

chie. Ce dernier travail compléterait la restauration exécutée avec tant de science et de goût par M. Viollet-Leduc. Voilà ce qu'on nous assure, et ce que nous rapportons, sans le garantir, à titre de simple document.

Nous rappellerons seulement, comme argument de vraisemblance, le décret du 20 février 1806, rendu par Napoléon Ier, sur le rapport de M. de Champagny, ministre de l'intérieur; décret qui affectait la basilique abbatiale de Saint-Denis à la sépulture de la nouvelle dynastie impériale, ordonnait la construction de trois chapelles correspondant à chacune des trois races qui ont gouverné la France, remplaçait les anciens religieux par un chapitre de deux rangs de chanoines, tels qu'ils fonctionnent aujourd'hui, — et décidait la restauration complète de l'admirable édifice, confiée bientôt à l'illustre architecte Debret, digne prédécesseur de M. Viollet-Leduc dans cette œuvre délicate et grandiose.

Terminons par une légende d'une philosophie toute chrétienne, et qui nous semble la moralité la plus parfaite de cette histoire de Saint-Denis.

Elle nous a été racontée par un enfant qui la tenait de sa nourrice, simple paysanne des environs de l'abbaye.

C'était en 1793, pendant qu'on démolissait les tombeaux et qu'on jetait au vent la poussière des rois.

Un ange, invisible aux yeux des hommes, planait sous les funèbres arceaux. Les fantômes des morts, qui le voyaient seuls, reconnaissaient l'ange de la résurrection à sa trompette et à sa palme d'or.

Ce ministre de Dieu appela successivement par leurs noms tous les princes dont on violait la cendre ou les ossements, et demanda à chacun d'eux s'il voulait recommencer à vivre et à régner sur la France.



Ouverture du tombeau de Henri IV en 1793. (Voir pages précédentes.) Dessin de V. Parent.

Le premier qu'il interrogea fut Dagobert, le fondateur des tombes royales.

— Veux-tu reprendre ton oriflamme et te rasseoir sur le trône forgé par Eloi?

— Non, s'écria le Mérovingien. Je n'ai trouvé qu'un saint entre mille flatteurs, et j'ai légué à mes enfants les maires du palais qui les ont dévorés. J'aime mieux l'oubli des hommes ici-bas et la clémence de Dieu là-haut.

Les questions et les réponses se succédèrent, croisées comme un souffle de tempête, à travers le défilé des ombres.

Thierry Ier : J'ai été moine à Saint-Denis, et j'ai regretté le froc de bure sous le manteau d'hermine.

Pépin le Bref : J'ai asservi toute la Gaule, et n'ai pu m'asservir moi-même.

Louis le Débonnaire : Mes fils m'ont emprisonné et fait mourir de douleur.

Charles le Gros : La puissance m'a écrasé. Dieu me préserve du joug royal!

Hugues Capet : Pourquoi fonder une nouvelle race de rois? Pour voir mon dernier petit-fils Louis XVI monter a l'échafaud?

Philippe-Auguste : Les Juifs et les Albigeois, Muret et Bouvines m'ont coûté trop de sang.

Saint Louis : La dernière place au ciel vaut mieux que l'empire du monde.

Jean le Bon : Je ne regagnerai la terre que quand la bonne foi y sera revenue.

Charles VI : La folie des rois est la mort des peuples.

Charles VII : J'ai laissé brûler Jeanne d'Arc.

Louis XI : J'ai violé trop de serments pour compter sur ceux d'autrui.

Louis XII : Trois mariages sans fils ; trois malheurs sans consolation.

François Ier : J'ai vaincu Charles Quint, et n'ai pu vaincre une femme.

Henri IV : En cherchant la poule au pot, j'ai trouvé le poignard de Ravaillac.

Louis XIII : Demandez à Richelieu s'il veut régner encore sous mon nom.

Louis XIV : Dieu seul est grand, Massillon l'a dit ici même, devant mon cercueil.

Louis XV : J'avais dit : Après moi le déluge ! J'ai bâti l'échafaud de Louis XVI.

Louis XVI : Qu'on m'élève, au lieu d'un trône, une chapelle expiatoire.

Louis XVIII : Avant de m'offrir une couronne, donnez-moi un tombeau.

Et toutes les voix royales redisaient en chœur :

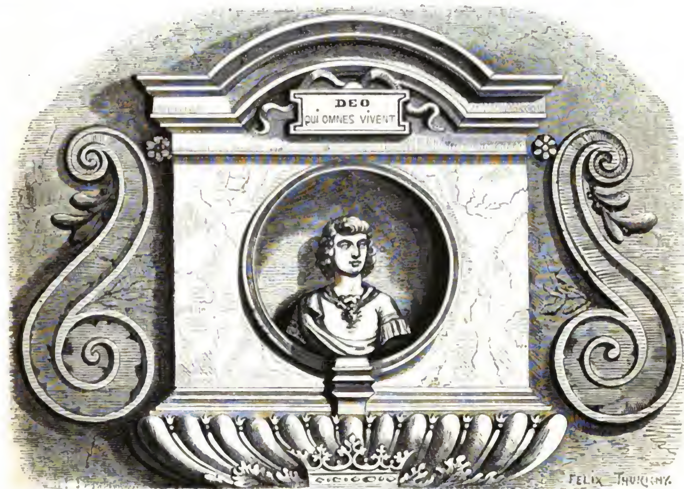
— Non, nous ne voulons pas revivre ! Non, nous ne voulons plus régner !

Et l'écho des voûtes répétait, comme un tonnerre :

— Non ! non ! non ! non !

Alors l'ange alla se reposer sur une fosse sans nom et sans souvenir, dans le pauvre cimetière du village.

— Qui dort là, demanda-t-il, sous cette terre oubliée et paisible, à l'ombre du tombeau des rois ?



Tombeau de Gaston d'Orléans. Dessin d'après nature, par F. Thorigny.

— Un laboureur de la plaine, répondit avec douceur le fantôme.

— Qu'as tu fait sur la terre ?

— Je l'ai bêchée, retournée, semée, sarclée soixante ans, et arrosée de mes sueurs du matin au soir.

— T'a-t-elle au moins payé de tes travaux et de tes peines ?

— Elle m'a fourni le pain de chaque jour, comme Dieu me fournissait le courage. Elle a nourri ma femme et mes enfants, jusqu'à l'heure suprême où je leur ai légué mon petit champ et mon grand labeur.

— Tu n'as pas gagné la richesse ?

— Je n'y comptais point.

— Ni la puissance ?

— Qu'en aurais-je fait ?

— Ni la gloire ?

— A quoi sert-elle, après le cimetière ?

— Qu'as-tu fait pour ton pays ?

— J'ai versé mon sang, comme soldat, et ma dîme comme citoyen.

— Et qu'a fait ton pays pour toi ?

— Il m'a protégé de ses lois ; c'est tout ce que je lui demandais.

— Alors, tu as été heureux ?

— Autant qu'on peut l'être, ici-bas, entre la joie et les larmes, entre le soleil et la pluie, entre la vie et la mort.

— Tu vivais donc en attendant la mort ?

— Sans la désirer ni la craindre ; j'étais chrétien.

— Eh bien ! veux-tu recommencer à vivre ?

— Si c'est la volonté de Dieu, je suis prêt.

— Et dans quelle condition?

— Dans ma condition passée. Je ne réclame que ma bêche, mon enclos et ma chaumière.

— Revis donc! s'écria l'ange en étendant la main, — et apprends aux autres hommes que les laboureurs ne doivent pas envier le sort des rois. Car pas un des monarques de Saint-Denis, dont on jette la cendre aux vents tandis qu'on respecte la tienne, n'a consenti à reprendre son sceptre et son pouvoir, comme tu vas reprendre ton hoyau et ton travail.

PITRE-CHEVALIER.

LA VALENCIENNES.

LÉGENDE DE LA DENTELLE.

Je suis loin d'être expert en fait de toilette de dames, — ce n'est, du reste, pas mon affaire : je suis garçon; — mais j'ai entendu de savantes dissertations sur ces mille riens dont nos mères et nos sœurs savent si bien se parer. Je crois qu'il me serait impossible de distinguer la *valenciennes* du *point d'Alençon*, la dentelle de *Bayeux* de l'*Angleterre;* cependant je sais que la première est estimée par-dessus toutes, et j'ai vu nombre de jeunes filles en chiffonner de forts jolis cols, et non moins de jeunes femmes en garnir la robe de baptême de leur premier né.

Or, aucune de vous, mesdames et mesdemoiselles, ne soupçonne pourquoi la valenciennes est si gracieuse, si fine et si coquette, et je vous étonnerai fort en vous disant qu'elle doit sa supériorité à la peste qui ravagea Valenciennes au onzième siècle et à la puissante intercession de la sainte Vierge Marie.

Nulle part plus qu'en notre pieuse Flandre, la dévotion à la mère de Dieu n'était autrefois répandue, nulle part ne s'élevaient plus de basiliques et de chapelles en son honneur. Chaque jour, des milliers de pèlerins se pressaient à Notre-Dame de Grâce, à Cambrai, pour demander la réussite de leurs entreprises; à Notre-Dame de Bon-Secours, à Péruweltz, pour implorer la guérison de maladies incurables. Des milliers d'*ex voto* couvraient les murailles de Notre-Dame de Halle, près Bruxelles, de Notre-Dame-la-Grande, à Valenciennes, etc.

Messire Pierre d'Oultremann, seigneur de Rombies, nous raconte, en son histoire du comté de Valenciennes, à quel propos fut élevé ce dernier sanctuaire. Ce fut en l'an 1008, « en considération du bénéfice signalé que la ville avait reçu de la glorieuse mère de Dieu. » Le chroniqueur veut parler de la peste qui fit alors de si grands ravages à Valenciennes; plus de la moitié des habitants succombèrent frappés par l'épidémie, et en moins de six semaines les bras manquèrent pour ensevelir les morts, que l'on fut réduit à brûler. On ne s'abordait sur les places qu'en frémissant, et tels qui se serraient la main le soir n'existaient plus le lendemain matin.

Dans une rue entière une seule femme échappa; et ma grand' tante m'a souvent raconté qu'étant enfant elle avait assisté à la fête que l'on célébrait, chaque année, en mémoire de cette femme : on bâtissait devant la maison qu'elle avait habité un énorme berceau de fleurs, et on dansait alentour bien avant dans la nuit.

Le temps marche, mais les esprits ne changent guère; dès que la peste se déclara à Valenciennes, — on fit comme aujourd'hui dans certaines provinces, — on ne parla de rien moins que d'empoisonnements, et les partisans du châtelain de la ville accusèrent ceux de Bauduin Belle Barbe, avec lequel ils étaient en guerre. Le clergé, moins éclairé que de nos jours (où son dévouement est sublime en pareille occasion), loin de chercher à éclairer les esprits, les entretint dans cette erreur fatale. Bref, on s'attendait à voir d'un jour à l'autre la cité en proie à un nouveau fléau non moins terrible, la guerre civile.

Tout cela fit qu'un beau matin la grand' place de Valenciennes se trouva pleine d'une foule exaspérée, sans cesse croissant, du milieu de laquelle s'élevaient mille cris confus :

— Mort aux empoisonneurs!

— Mort aux Flamands!

Puis, comme toujours, aux cris succéda l'action; et la place devint un véritable champ de bataille, où chacun attaquait et se défendait avec ce qui lui tombait sous la main. La mêlée était déjà horrible, lorsqu'un homme en habit religieux, porté par quatre robustes ouvriers, se mit à crier avec force :

— Paix! paix! bons habitants de Valenciennes!

— Ecoutez le moine! cria-t-on de tous côtés.

— Valenciennois, reprit l'orateur, au nom du ciel! jeûnez demain, veille de la Nativité de la Vierge, et tenez vos cœurs en oraison; vous verrez, je vous le jure, un trait de la bonté de Dieu et de la puissante intercession de sa mère...

Aussitôt, poursuit le légendaire, une grande lumière se fit sur les remparts, et la Vierge Marie, « revêtue de gloire et accompagnée d'un escadron d'anges et de bienheureux, entoura la ville d'un filet pareil aux dentelles de Valenciennes. »

Tous les habitants tombèrent à genoux et l'émeute cessa par enchantement.

Les ouvriers et les ouvrières qui étaient tous là vouèrent leurs métiers et leurs cœurs à Marie, et lui jurèrent d'être les plus sages et les plus habiles travailleurs du monde, si elle délivrait du fléau eux et leurs familles.

La nuit suivante, la mère de Dieu visita de nouveau la cellule du pieux cénobite et lui ordonna de faire continuer le lendemain, fête de la Nativité, les mêmes prières que la veille, et de conduire une procession autour de Valenciennes, en suivant le chemin marqué par le cordon.

« Ce qui, ajoute d'Oultremann, fut exécuté avec non moins de dévotion que de succès : car la peste, dès lors, s'éteignit visiblement. En actions de grâces et reconnaissance d'un si signalé bénéfice, l'on ordonna que de là en avant on continuerait chaque année la procession le VIII septembre, jour de la Nativité de Notre-Dame, et le filet fut enchassé richement dans une *fierte* ou quaisse d'argent que l'on appelle des *Royez* (Rayés); pour ce quoi l'on dressa une confrairie à l'honneur de Notre-Dame et de son cordon. »

La confrérie des Rayés se composa d'abord « des vingt-six plus honnêtes gens de la ville, » gentilshommes et marchands; mais leur nombre s'accrut d'année en année, et finit par absorber toutes les classes sociales.

Le nom de Rayés leur vient de ce qu'ils avaient au bas de leur robe un filet, en mémoire du cordon qui sauva la cité.

Le jour de la Nativité, les membres de la confrérie faisaient le tour de Valenciennes, portant une châsse précédée d'une ange en argent massif, qui paraissait dévider le fil de la Vierge, comme les ouvrières dévident les fils de la dentelle.

Certains chroniqueurs prétendent que la *fierte* et la relique furent détruites en 1566 par les *brise-images ;* ils se trompent, car elles existaient encore à la révolution; ma grand' tante me l'a affirmé.

Mais pardon, mesdames, de cette digression; vous regardez vos manches garnies de valenciennes! Revenons donc à la précieuse dentelle, et achevons de démontrer qu'elle l'emporte sur toutes les autres, parce qu'elle est réellement considérée comme un don de la Vierge, et travaillée avec la perfection que commande une telle croyance; je n'en veux d'autre preuve, outre le récit précédent, que l'extrait suivant d'un sermon authentique fait, le jour même de la Nativité, par un ancien prédicateur de Valenciennes.

« C'est, disait-il, après avoir rappelé le miracle du cordon de Marie, pour enseigner aux fileuses, bobineuses et dentelières de notre ville, qu'il n'est point de métier plus honorable que parfaire des dentelles, lesquelles ne sauraient être parachevées sans la bénédiction de la très-sainte Vierge. C'est une faveur octroyée par elle à la ville qu'elle a sauvée de la peste. Et pour le témoigner, il suffit de dire ce qui s'est passé en mainte et mainte occurrence, chaque fois que l'on a voulu larronner cette richesse, don de Marie à Valenciennes. On a eu beau emmener dans d'autres villes les meilleures ouvrières. Hors d'ici, elles n'ont pu fabriquer des dentelles égales en solidité et en beauté! On a monté de ces dentelles à Lille, à Douai, à Arras, sur les mêmes carreaux; on a voulu achever en ces villes des dentelles commencées à Valenciennes : rien n'y a pu! C'est que la sainte Vierge ne voulait pas faire à d'autres le don qu'elle n'a fait qu'à vous seules, femmes de Valenciennes, afin de vous préserver de l'oisiveté qui mène au vice, et par là vous éloigner de la perdition finale. »

Je ne suis peut-être pas aussi exclusif que mon compatriote; mais cependant la valenciennes que vous portez, mademoiselle, me semble, en effet, la plus jolie des dentelles. La légende, si elle n'est pas article de foi, est au moins curieuse et touchante. La vieille confrérie des Rayés n'existe plus malheureusement; mais l'église de Notre-Dame la-Grande conserve toujours les souvenirs de 1008; la procession du cordon s'y fait encore tous les ans, le jour de la Nativité, et les dentelières de Valenciennes y retrempent la foi naïve qui maintient leur supériorité dans l'art... de parer les cols et les manchettes.

Toute histoire a sa morale... Que devons-nous conclure de celle-ci?... Ecoutez ce que me souffle une fille d'Ève très-ingénieuse, et je gage, mesdames, que vous serez de son avis :

Toute femme chrétienne doit porter de la valenciennes; demandez-en donc bon nombre de mètres à MM. vos frères et vos maris, et, s'ils se montrent récalcitrants, lisez-leur la légende ci-dessus... : la dentelle leur tombera des mains.

Mais n'oubliez pas, en vous parant de cette dentelle, surtout le jour de la Nativité de la Vierge, de lui adresser deux prières ferventes : l'une pour le repos de l'âme des pestiférés de Valenciennes en 1008; l'autre à l'intention du grand roi Louis XIV, qui, par le traité de Nimègue (17 septembre 1678, presque à l'anniversaire du miracle), rendit Français, du même coup, et la jolie valenciennes que vous portez si bien et les ancêtres de votre très-humble serviteur.

Vᵉ Eugène de WALINCOURT.

LE JUBILÉ DE SCHILLER [1].

Nous avons laissé la cérémonie de Stuttgard au fameux toast de Schiller.

Le banquet terminé, on se lève et on se dirige vers la place qui porte le nom et la statue du poëte.

Lui seul n'a pas choqué son verre, dit le rapporteur; eh bien! l'on accourt lui porter un toast en masse : *A Schiller! à Schiller! à Schiller!* Et ce cri de toutes les bouches est suivi d'un chœur de voix mâles, luttant avec les instruments de cuivre pour faire entendre la majestueuse harmonie de Mendelssohn.

Un nouveau, un suprême toast est porté à Schiller. Un vivat formidable salue son image, ses mânes, sa mémoire, sa gloire, une dernière fois encore...

Et l'apothéose elle-même, oui, l'apothéose a son tour. Voyez, voyez plutôt! Regardez ces hauteurs, portez les yeux là, devant vous; portez-les derrière vous, à vos côtés, partout! Qu'est-ce à dire? Les cimes prennent feu! Stuttgard et ses campagnes en flammes! une ceinture d'incendies! une immense robe de Nessus!

La cloche vient de sonner huit heures. Huit heures, c'était un signal! Du même coup, les collines se sont embrasées; les feux de joie ont tout envahi.

C'est une antique et grandiose coutume en Allemagne de confier au roi des éléments le soin de porter la nouvelle des fêtes vraiment nationales.

Aussi montez, montez ce versant du coteau; gravissez plus haut encore, interrogez l'espace et fouillez l'horizon. Ce n'est pas ici seulement que les joyeuses clartés promènent leur magie : le firmament s'allume au loin des reflets de la terre; les mêmes rayonnements se répètent de distance en distance par delà toutes limites dans les régions infinies.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

C'est une nuit de mille et un soleils; c'est l'enfer que le ciel semble avoir condamné à s'épanouir lui-même.

Hourra ! tout le pays petille et flamboie. Hourra ! la Souabe, que dis-je? l'Allemagne éclate, l'Allemagne brûle! peut-être; mais tous ces feux ne sont que la lueur de son admiration, l'explosion de son amour pour son poëte.

Ainsi parlent les témoins oculaires de cette fête sans exemple, — surtout par sa contagion et son universalité.

Car elle s'est répétée dans toute l'Allemagne, dans toute l'Europe, dans toutes les capitales, dans presque toutes les villes des deux mondes; — et d'autres témoins nous envoient les mêmes récits des points les plus opposés du globe.

A Weimar, c'est la fille de Schiller qui préside au banquet du grand-duc. A Marbach, c'est sa vieille mère qui reçoit auprès de son rouet les admirateurs de son fils. A Berlin, à Vienne, les gouvernements organisent eux-mêmes des cérémonies officielles. A Munich, dit M. Legrelle, de hautes notabilités de l'aristocratie se disputent un modeste rôle dans les sept ou huit tableaux vivants qui doivent prêter à quelques-unes des œuvres de Schiller le prestige momentané de l'illusion matérielle, et une grande et célèbre actrice, Sophie Schrœder, malgré ses quatre-vingts ans et ses cheveux gris, vient déclamer encore devant une loge de rois l'ode de *la Cloche*, cette inspiration sublime du poëte qu'elle a connu.

A Francfort, la diète suspend ses séances en l'honneur de Schiller. A Dresde, un premier ministre se réserve de prononcer lui-même le discours apologétique de circonstance. Dans le Harz, les chasseurs de la contrée accourent et se rassemblent autour de la grotte où Schiller, en un jour oublié, a gravé par hasard son nom sur le roc, aujourd'hui surchargé de guirlandes nouvelles, et tout fier de son inscription autographe. Puis le flot débordé dépasse les frontières de la Germanie et se jette partout. A Amsterdam, à Bruxelles, villes bâties jadis par la race de Schiller, des branches coupées du chêne, et qui à leur tour sont maintenant devenues des arbres elles-mêmes, le poëte allemand reçoit les hommages du dialecte flamand. Des souvenirs semblables, peut-être plus vifs encore, se réveillent dans les pays scandinaves. A Stockholm, on lit en public du Schiller et on chante *la Cloche*. A Copenhague des associations d'Allemands et d'artisans se réunissent en particulier pour célébrer ce jour à leur manière. Prague donne le signal des réjouissances à la Bohême. Presbourg oublie pour un jour son poëte national Kazinczy, auquel elle consacrait si pieusement le 27 octobre précédent. A Jassy, un poëte roumain illustre, Asaki, reprend sa lyre et consacre à Schiller son dernier soupir. A Moscou, on fait fondre une cloche superbe qu'on enverra à Marbach, et, comme elle n'a pu être prête à temps, on en adresse aux magistrats de Marbach un dessin fort exact avec une lettre de présentation et de félicitations. En Suisse, une scène magnifique rend pour quelques heures la vie aux solitudes du Rutli. Là jadis une poignée de héros s'associa par un serment héroïque pour une entreprise généreuse, là est le berceau de l'indépendance helvétique, là avait été placée une des grandes scènes du drame de Schiller qui pour tous les peuples en a rendu les origines immortelles. Les cantons de Schwitz, d'Uri et d'Untervald eurent la belle idée de se rassembler une seconde fois au nom de la reconnaissance. La journée était splendide. Une douce brise soufflait du nord dans les voiles gonflées des barques pleines. La chapelle de Guillaume Tell montrait à peine son toit dans un coin du tableau grandiose et silencieux, tandis que les grands monts plongeaient dans les eaux du lac leur image renversée et leur front déjà chargé de neige. Les trois anciens cantons marchaient suivis de députations considérables venues de tous les points de la Suisse. Une fois sur les lieux mêmes où le serment fut prêté, le procureur de la Confédération pour Schwitz, M. Krieg, lut toute la scène du *Guillaume Tell* de Schiller de sa voix la plus forte; les passages d'ensemble étaient dits en chœur; on eût cru que les libérateurs de la Suisse parlaient par la bouche du poëte de l'Allemagne. Une plaque de marbre fixée sur le roc du Mythenstein consacrera la date de cette autre réunion de la Confédération sur ces hauteurs. A Turin, les députés Mamiani et Lorenzo Valerio organisent une cérémonie en l'honneur de Schiller; à Rome, une foule d'élèves et d'artistes, entourés des représentants des puissances allemandes, boit à Schiller au milieu de la capitale éternelle des beaux-arts; à Venise, un libraire allemand, membre unique du Comité de Schiller qu'il a fondé, unique auditeur des discours qu'il a écrits, dîne tout seul au palais Loredano, et promène lentement de rue en rue un patriotisme solitaire et une piété incomprise parmi un peuple que Schiller eût chanté, mais qui ne le lit point et ne le saurait lire.

A Paris, un grand festival de musique a lieu au Palais des Champs-Elysées, en l'honneur du poëte à qui la France avait décerné, à la fin du dernier siècle, le titre de citoyen français.

A Londres, vers le soir, les torches brûlent dans le parc du Palais de Cristal, mais non point dans le pur air de la patrie, et les actionnaires innombrables de *Sydenham Palace* apprennent le lendemain que neuf mille amis de Schiller sont, ce jour-là, entrés chez eux en payant un schilling, et tout près de cinq mille avec un billet de saison.

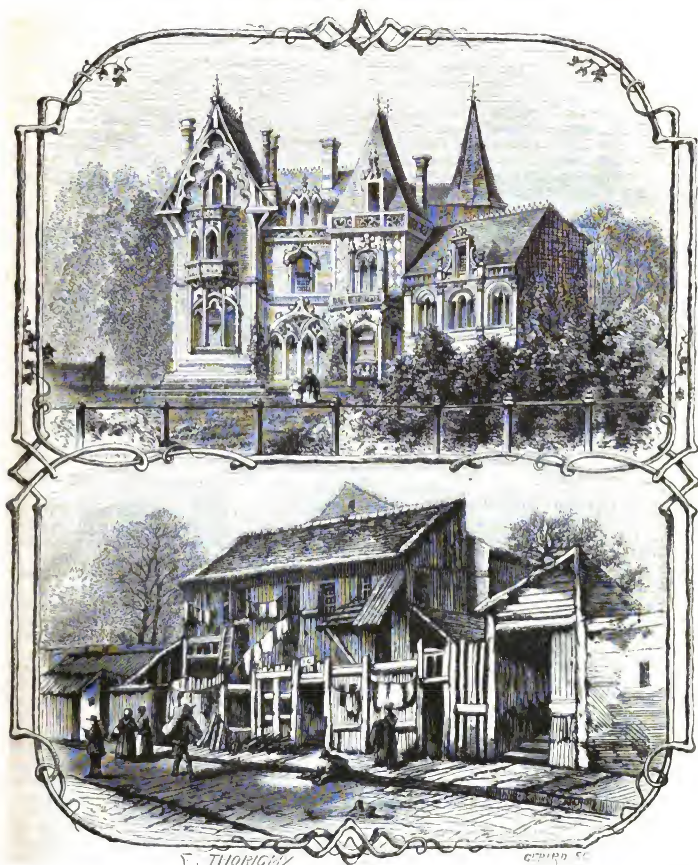
A Smyrne, les salons de l'école anglaise sont retenus par avance pour fêter Schiller, on veut y jouer des morceaux de *Don Juan* : impossible de trouver en ville un orchestre, on joue *Don Juan* avec deux pianos, après quoi à un discours en allemand succède un éloge en français.

A Philadelphie, comme en pleine Allemagne, un *Schiller-Album* est publié par les soins et aux frais des Allemands de la province : à New-York, plus de 2,000 dollars réunis parmi la population allemande servent à donner une représentation dramatique suivie de quelques symphonies de Beethoven. On ne sait point enfin au juste ce qu'on a fait en Australie, et le navire qui l'apprendra à l'Europe est encore trop loin du port pour qu'il soit possible de l'attendre; mais tout au moins le 6 septembre dernier, la colonie germanique australienne avait formé à Melbourne un comité pour organiser une cérémonie à propos de Schiller, auquel M. de Humboldt, mort depuis, devait être associé.

Sans doute, il y a de l'exagération dans cette apothéose de l'auteur des *Brigands*; et, s'il n'eût pas été franc-maçon, sa gloire eût été moins bruyamment fêtée. Mais, tout en faisant nos réserves sur la valeur religieuse et morale de certaines œuvres de Schiller, nous avons dû raconter son jubilé séculaire, comme un des plus curieux événements de l'année 1859, — comme un signe de paix et de concorde entre les nations civilisées, et comme une consolation pour les idées et les esprits, au milieu du matérialisme de notre époque.

P.-C.

REVUE DE L'ANNÉE 1859 (1).



L'ancien et le nouveau Paris. Une maison de l'avenue de l'Impératrice. Une masure de la rue de l'École Polytechnique, n° 16. Dessin d'après nature, par F. Thorigny.

L'ANCIEN ET LE NOUVEAU PARIS. L'ANNEXION.

Notons bien vite ici, de peur que l'espace et le temps ne nous manquent, l'événement capital de 1859 : l'agrandissement de Paris par la suppression de l'ancien

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

mur de l'octroi et l'annexion des communes comprises dans les fortifications, qui deviennent ainsi l'enceinte définitive de la grande ville.

Les effets visibles de cette transformation sont parfaitement indiqués par le dessin de M. Thorigny : ici, une des plus riches constructions de l'avenue de l'Impératrice, la voie Appienne du nouveau Paris; là, un de ces cloaques du Paris d'autrefois (rue de l'École Polytechnique), dont le marteau fait tomber les derniers restes, à gauche du boulevard de Sébastopol.

Le contraste ne saurait être plus saisissant, et la gravure est assez parlante pour n'exiger aucun commentaire.

Rappelons seulement les vicissitudes séculaires des limites parisiennes jusqu'à l'ample ceinture qu'on lui donne aujourd'hui, et qui ne sera probablement jamais dépassée.

Les Études de M. Léon Michel dans *le Moniteur* seront notre guide dans cette investigation.

« Le navire enfoncé dans la Seine et échoué au fil de l'eau, » comme Sauval appelle le Paris d'il y a deux mille ans, n'avait d'autres limites que les limites naturelles tracées par les deux bras du fleuve, et ne possédait pas même alors l'étendue que la Cité mesure aujourd'hui ; car l'île actuelle est formée de l'île des Corbeaux et de l'îlot du Passeur-aux-Vaches, sur lequel se dresse le terre-plein du pont Neuf.

Des troncs d'arbres échafaudés tant bien que mal unissaient la bourgade aux deux rives, moyen de communication grossier, facilement détruit quand l'ennemi tentait une invasion ou le fleuve une inondation. Un village de barbares, un abri de sauvages, tel était *Loutouhezi*, l'habitation au milieu des eaux. Des pêcheurs, des bateliers, des vagabonds, tels étaient les habitants de ce lieu de refuge.

Cependant, quand les légions romaines se présentèrent pour dompter cette tribu qui refusait de se soumettre au joug, elles éprouvèrent une résistance opiniâtre. Les habitants de Lutèce refusaient de recevoir un maître.

Les Romains fortifièrent-ils par une muraille Lutèce, que ses fortifications naturelles, les deux bras de la Seine, n'avaient pu mettre à l'abri de la conquête? Ce n'est pas probable.

C'est seulement à la fin du quatrième siècle ou au commencement du cinquième siècle, c'est-à-dire sous les Mérovingiens, que la muraille devient certaine. Le diplôme de la fondation de l'église Saint-Vincent-et-Sainte-Croix, aujourd'hui Saint-Germain-des-Prés, atteste l'existence de cette fortification. D'ailleurs un fragment de la muraille a été découvert en 1829, et le style de la construction a donné lieu de croire qu'elle était l'œuvre des vainqueurs des Romains.

Avec les Francs, le christianisme s'établit dans les Gaules et dans Paris. Et dès lors les établissements religieux favorisèrent les développements de la capitale. Chaque quartier eut pour noyau une abbaye et une église. La Cité et l'Université s'installèrent ainsi sur la rive gauche. La rive droite ne vit naître que plus tard la ville proprement dite.

La seconde muraille de Paris fut élevée par Louis VI dit le Gros, non-seulement pour protéger la ville contre les invasions étrangères, mais encore et surtout pour protéger le roi contre les vassaux, devenus plus redoutables que les ennemis mêmes.

On n'a que des données très-incertaines sur cette seconde enceinte de Paris. Le roi remplaça la tour en bois qui était à l'extrémité du pont aboutissant à la rive septentrionale, par une puissante citadelle, le grand Châtelet, et la tour du pont de l'autre rive par le petit Châtelet.

Partant ensuite de la rive droite de la Seine, aux environs de Saint-Germain-l'Auxerrois, la muraille suivait les fossés qui entouraient l'église et gagnait par la rue de Béthisy la place du Chevalier-du-Guet. A la rue Saint-Denis, elle s'ouvrait pour une porte en face le grand Châtelet. Cette porte était La porte Gucheri ; elle avait reçu ce nom du changeur Gucheri, qui lui-même s'appela dès lors Gucheri de La Porte. Puis le mur enserrait l'église Saint-Jacques et s'ouvrait de nouveau rue des Arcis ou des Arcades par une autre porte, par laquelle on passait pour aller à Saint-Merry, et qui reçut le nom de porte ou archet de Saint-Merry. On en voyait encore les traces sous Charles V. La muraille aboutissait ensuite à la place de Grève et au fleuve. Le monceau Saint-Gervais n'était pas alors enfermé dans Paris. Plus tard, à une époque qu'on ne saurait préciser, le mur enveloppa le monceau et le bourg qui s'était formé autour de Saint-Gervais. La rive gauche resta sans autre limite ni défense que ses abbayes.

A la fin du douzième siècle, Philippe-Auguste résolut d'englober dans Paris une partie des faubourgs. La mesure, à cette époque, était plus importante qu'on ne saurait croire au premier abord.

D'un côté, le roi craignait, pour ces faubourgs que rien ne protégeait, les attaques des nations ennemies et celles des grands vassaux ; d'un autre côté, il redoutait ces faubourgs mêmes, plus importants que ne l'était la ville. Puis, loin d'être pour la couronne une source de revenus, ils étaient dépendants de seigneurs qui ne versaient rien dans l'escarcelle royale et se révoltaient sans cesse contre l'autorité suzeraine.

La nouvelle muraille les enveloppa dans le filet de l'impôt.

Elle partait, sur la rive droite de la Seine, de l'endroit où était la tour longtemps appelée *Tour-qui-fait-le-coin*, un peu en deçà du Louvre de Philippe-Auguste. Partout elle s'élevait dans les champs, sauf au bourg l'Abbé, qu'elle divisait. Au chemin conduisant à l'église Saint-Honoré, située à quelque distance à l'extérieur, et à la Ville-l'Evêque, située assez loin, elle s'ouvrait pour la porte Saint-Honoré, fortifiée de deux tours rondes. On appelait encore cette entrée porte aux Aveugles, à cause du voisinage des Quinze-Vingts, placés d'abord sur l'emplacement des rues de Rohan et de Richelieu. Puis la muraille gagnait les quartiers Coquillière, J.-J. Rousseau (nouveaux noms), Montmartre, Saint-Eustache, Saint-Denis, aux Ours, du Chaume, du Temple et porte Barbette.

On a le devis de ces fortifications. Ce devis nous apprend que le mur méridional avait une étendue de douze cents toises; que la muraille était surmontée d'un parapet à créneaux, et que le prix des travaux fut de sept mille vingt livres. Il nous apprend encore que les six portes : de Buci, de Saint-Germain, de Saint-Michel, de Saint-Jacques, de Bordet et de Saint-Victor coûtèrent cent vingt livres. Il n'est pas parlé dans ce mémoire des portes de la Tournelle et de Nesle (place actuelle de l'Institut).

Pour ce qui est de la muraille septentrionale, elle ne fut pas, dans le principe, percée de plus de sept portes, ce qui faisait en tout treize ou quinze portes ou poternes.

Pendant l'invasion anglaise, Etienne Marcel, prévôt des marchands, concevant un plan bien autrement vaste que celui de Philippe-Auguste, résolut d'enfermer non plus

seulement des fragments de faubourgs, mais des faubourgs entiers, dans la nouvelle enceinte. Il ne laissa hors Paris que la Ville-l'Evêque, la Grange-Batelière, le monastère de Saint-Lazare et l'abbaye de Saint-Antoine.

Les principaux édifices qu'il fit entrer dans la ville étaient : le Louvre, Saint-Thomas-du-Louvre, Saint-Nicolas-du-Louvre, les Quinze-Vingts, Saint-Sauveur, l'hôpital de la Trinité, l'abbaye de Saint-Martin, Saint-Nicolas-des-Champs, le Temple, Sainte-Catherine-du-Val-des-Ecoliers, Saint-Paul, l'Ave-Maria et les Célestins.

C'est le 18 octobre 1356, sous la captivité du roi Jean, que la nouvelle muraille fut commencée. On attribue généralement au roi Charles V l'honneur d'avoir édifié cette muraille; c'est au prévôt Marcel que cet honneur doit revenir, puisque non-seulement il en conçut le plan, mais encore le mit à entière exécution.

Son enceinte, troisième ceinture de Paris, flanquée de tours carrées, allait de la porte Barbette jusqu'à l'Arsenal, puis à Saint-Antoine et à Reuilly, puis, à travers champs, jusqu'à l'extrémité du Temple, puis aux portes Saint-Martin et Saint-Denis, enfin à la rue Montmartre, par les rues Bourbon-Villeneuve et Neuve Saint-Eustache (nous employons toujours les noms actuels pour nous faire mieux comprendre). Le mur se prolongeait, en outre, de la place des Victoires, par le Palais-Royal et les quartiers Richelieu et Saint-Honoré, jusqu'à la tour du Bois, sur la rive de la Seine. Tout cela était fortifié de bastions, élevés jusque dans l'île, et de chaînes barrant la rivière au moindre signal.

Pour faire ou réparer ces fortifications, Etienne Marcel, dit Froissart, « réunit le plus grand nombre d'ouvriers qu'il put trouver... et il eut, le terme d'un an, tous les jours, trois cents ouvriers, dont ce fust grand fait que environner de toute défense une telle cité comme Paris, et vous dis que ce fust le plus grand bien qu'oncques prévost des marchands fist; car autrement elle eust été depuis gastée et robée par moult de fois et par plusieurs actions. »

Aussi cette muraille fut-elle achevée en quatre ans, tandis que celle de Philippe-Auguste n'avait été terminée qu'au bout de trente années ; sept cent cinquante guérites furent fixées aux créneaux; des balistes et même des canons renforcèrent, dit-on, l'ensemble du travail.

La bourgeoisie de Paris, qui avait fait élever les enceintes de la ville et les entretenait, devait naturellement en avoir la garde, et ce n'était pas un poste peu important que celui de quartenier garde-porte, en ces temps où les partis et l'étranger disputaient au roi sa bonne ville de Paris. Ce fut la cause de la chute d'Etienne Marcel. Ces murailles, dressées par ses soins, servirent à sa ruine. Marcel trahissait le roi, disait-on. Il s'était déclaré partisan du roi de Navarre Charles le Mauvais et des Anglais, qui marchaient à sa suite.

Le 1er août 1358, le prévôt s'empara des clefs des deux portes principales, depuis longtemps confiées à la garde de magistrats fidèles; fait grave de la part d'un prévôt soupçonné de trahison, et alors que l'ennemi était dans la plaine. Deux hommes qui haïssaient le prévôt, Jean et Simon Maillard, le premier revêtu des fonctions de quartenier, traîtres eux-mêmes, dit Froissart, résolurent de profiter de l'occasion pour tuer leur ennemi. Ils suivirent Marcel, et, vers minuit, le voyant se diriger les clefs à la main vers la bastille Saint-Antoine, ils l'apostrophèrent ainsi, raconte Froissart :

« — Estienne, que faites-vous ici, à cette heure?

— Jean, répondit le prévôt, à vous qu'on monte de le savoir? Je suis ici pour prendre garde à la ville dont j'ai le gouvernement.

— Pardieu, dit Jean Maillard, il n'en va pas ainsi ; n'estes ici à cette heure pour nul bien.

Puis il ajouta, s'adressant à ceux qui l'entouraient :

— Voyez! il a dans ses mains les clefs pour trahir la ville.

— Jean, vous mentez! s'écria le prévôt.

— C'est vous, Estienne, qui mentez! répliqua Maillard.

Et, levant sa hache d'armes, il courut sur Marcel en criant :

— A la mort! à la mort!

Mais Jean Maillard, bien qu'il fût son compère, le tua ainsi que plusieurs de ceux qui l'entouraient. »

L'œuvre de Marcel lui survécut heureusement et fut continuée, sous Charles V, jusqu'à la fameuse bastille Saint-Antoine, dont l'auteur, Hugues Aubryot, fut le premier prisonnier, — et qui tomba, comme on sait, en 1789.

L'enceinte de Paris avait alors, la Seine comprise, quatre mille quatre cent cinquante-cinq toises, la grandeur d'un chef-lieu départemental d'aujourd'hui.

Inutile de rappeler quel terrible rôle joua cette enceinte sous les Armagnacs, puis sous les Valois, puis sous la Ligue.

A partir du règne d'Henri IV, Paris franchit ses vieilles lisières et déborda sur le Marais, l'île Notre-Dame, le faubourg Saint-Germain, etc., etc.

Sous Louis XIV, enfin, les bastions et les murailles tombèrent, et les fossés se couvrirent de plantations, qui forment aujourd'hui les magnifiques boulevards intérieurs.

De la place de la Bastille à la place de la Concorde, du ministère des affaires étrangères au boulevard de l'Hôpital, vous suivez l'enceinte de Louis XIV, au delà de laquelle se formèrent ou continuèrent de se former les villages, bourgs ou faubourgs de Saint-Honoré, de la Ville-l'Evêque, des Porcherons, de la Nouvelle-France, de Montmartre, Saint-Denis, Saint-Martin, la Courtille, du Temple, de Pincour aujourd'hui Popincourt, Saint-Antoine, Ruilly ou Reuilly, Saint-Marcel ou Saint-Marceau, et Saint-Jacques, villages et bourgs que devait renfermer, en 1784, cette dernière enceinte de l'octroi, que vous avez tous vue hier, et que vous ne reverrez plus demain ; car c'est elle qui vient de crouler à son tour, minée par un torrent de dix siècles et de vingt générations, auxquelles il ne fallait pas moins que l'immense espace ouvert désormais à leur développement jusqu'aux nouvelles fortifications de Paris.

Ce n'est plus par milliers de toises, comme sous Charles V, c'est par millions de mètres que se mesure aujourd'hui la surface de la cité babylonienne.

La capitale de la France n'a donc plus à envier l'étendue de Londres. Il ne reste que Pékin, la capitale de la Chine, qui puisse lui porter ombrage ; aussi vient-elle de lui envoyer ses marins et ses soldats pour la bombarder à l'extrémité du monde.

Nous reprenons la nécrologie de 1859.

OSCAR Ier, ROI DE SUÈDE. FERDINAND II, ROI DE NAPLES.

Nous avons déjà publié la notice et le portrait du roi de Naples (livraison de juillet 1859) Les limites de notre

cadre nous défendent d'y rien ajouter en ce moment.

Bien qu'il soit mort plus loin de nous, Oscar Ier, roi de Suède, nous touche de plus près. Le fils unique de Charles XIV était, par sa naissance, Français et Parisien.

Joseph-François-Oscar, qui devait plus tard porter le quadruple titre de roi de Suède, de Norwége, des Goths et des Wendes, naquit à Paris le 4 juillet 1799. Son grand-père était avocat ; son père, ancien soldat au régiment de Royal-marine, s'appelait alors le général Bernadotte. Sa mère était Mlle Clary, belle-sœur de la femme de Joseph Bonaparte. Le contrat de mariage fut signé dans l'hôtel de la rue du Rocher, demeure de Joseph. Suivant une tradition citée par M. d'Ornant, à qui nous empruntons ces détails, la main de Mlle Clary avait été demandée pour le général d'artillerie Napoléon Bonaparte, alors en demi-solde et sans emploi. Ces deux circonstances auraient empêché la famille Clary de consentir à cette union.

Il ne paraît pas que Mme Bernadotte (elle existe encore) ait jamais souhaité ou regretté des destins plus héroïques. Modeste, spirituelle, très-amie du calme et de la tranquillité, le séjour de la France lui plaisait à ce point que, même après l'élévation de son mari au trône de Suède, en pleine Restauration, elle vécut longtemps dans notre pays sous le titre de comtesse de Gothland. Elle ne se rendit en Suède pour la première fois qu'à l'occasion du mariage de son fils.

Celui (si la légende est exacte) qui avait osé prétendre à sa main, le général Bonaparte, fut parrain de son premier-né (par délégation ; lors de sa naissance il était en Egypte), et c'est à ses admirations pour les poëmes d'Ossian, fort à la mode à cette époque, que l'enfant dut son nom d'Oscar. A neuf ans, son père le plaça au Lycée impérial, aujourd'hui Louis-le-Grand, où l'on voyait naguère son nom inscrit sur les murs, au-dessous de ce vers en latin macaronique :

Vivitur hic trippis, lentillis, atque carottis.

Il y reçut les premiers éléments d'une forte et libérale éducation.

— La Suède vaut bien un prêche ! s'était dit Bernadotte, fils du Béarn, comme Henri IV. Il ordonna donc à l'héritier de son trône de quitter, comme lui, le catholicisme pour le luthéranisme (1818).

En cette même année, où la chancellerie des universités d'Upsal et de Lund lui était confiée, un incident singulier fit apprécier au prince Oscar les avantages de la philologie comparée. Son père se rendait en Norwége ; à la frontière s'était formé un rassemblement hostile. Oscar se présenta devant les mécontents, les harangua dans leur propre idiome et les renvoya satisfaits. Ce fut le commencement de sa popularité dans ce pays ombrageux. Il se fit remarquer de plus en plus par des voyages utiles, par des publications sérieuses, par des compositions musicales admirées des connaisseurs. Il épousa en 1823 Joséphine-Eugénie de Beauharnais, princesse de Bavière, et reçut, en 1844, la couronne et la fortune colossale de son père. Quand le nouveau roi s'assit sur le trône d'argent, cadeau de Lagardie à la reine Christine, et ouvrit la diète (20 juillet 1844), la salle des Etats retentit de vivat inaccoutumés, qui annonçaient une popularité sincère et durable.

Oscar a réparé, autant qu'il l'a pu, son abjuration, en adoucissant la rigueur des lois suédoises envers les catholiques.

Le plus grand acte de son règne est son alliance avec la France dans la guerre d'Orient, et sa rentrée dans le concert européen occidental par le traité de Paris (1855).

D'une stature moins haute que Bernadotte, Oscar avait le regard vif, le teint méridional, l'abord grave, la parole légèrement embarrassée. Depuis 1857, une cruelle maladie, dont les premières atteintes remontaient à 1852, l'avait contraint à abandonner complétement à son fils aîné la direction suprême. C'est aux suites de cette maladie, vainement combattue à l'aide des eaux d'Allemagne, qu'a succombé le roi Oscar Ier.

ALEXIS DE TOCQUEVILLE. LE COMTE DE KÉRATRY. AMÉDÉE RENÉE. LOUIS POINSOT. LUBIS JULES DE LA MADELÈNE. LEFEBVRE (DE JUILLY). W. PRESCOTT.

Il y a plus de vingt ans, nous causions avec Chateaubriand, dans son cabinet de la rue d'Enfer. Il nous parlait de la jeunesse littéraire, de ses travaux, de ses erreurs et de ses devoirs.

— Tous les jeunes écrivains qui se livrent à des études sérieuses, dit-il, arriveront à quelque gloire et à quelque fortune, aux dépens de ceux qui gaspillent leur talent dans les feuilletons et les vaudevilles. Tenez, ajouta-t-il, en nous montrant deux volumes qu'il venait de lire, voici un livre et un homme qui en seront bientôt la preuve. C'est M. Alexis de Tocqueville et sa *Démocratie en Amérique.* Cet ouvrage n'est pas supérieur, mais il est consciencieux. Je vous prédis qu'il mènera son auteur aux Académies, à la Chambre et au pouvoir.

Quelques années après, la prophétie de Chateaubriand était réalisée de point en point. M. de Tocqueville était député (1839), membre de l'Académie des sciences morales et politiques (1837) et de l'Académie française (1841). Il devenait enfin ministre des affaires étrangères en 1849. Et s'il n'est pas resté ou remonté à des postes éminents, c'est qu'il ne l'a pas voulu, et que la mort l'a frappé avant la fin de sa carrière.

Et son livre sur l'Amérique a produit cela tout seul ; car il n'a composé depuis que des brochures peu importantes, et n'a publié qu'à ses derniers moments son *Histoire de l'ancien régime et de la Révolution.*

La vacance laissée par M. de Tocqueville à l'Académie française a donné lieu, s'il faut en croire M. Guinot, à une piquante aventure et à un mot sévère de l'un des quarante.

Le lendemain même du jour où l'on avait reçu à Paris la nouvelle de la mort de M. de Tocqueville, un homme de lettres aspirant à le remplacer au fauteuil — ils étaient une trentaine alors — commençait déjà les démarches nécessaires pour poser sa candidature et faisait une première visite préparatoire.

Pourtant c'est un homme d'esprit, — ce que ne sont pas toujours les candidats de l'Académie.

Sans doute il était persuadé que l'empressement est un titre, que celui qui se présente le premier se crée un droit.

Mais il se trompait, et il a appris, dès sa première visite, que l'excès en tout est un défaut, et que s'il est bon de ne pas procéder avec négligence et lenteur, il n'est pas moins compromettant parfois de montrer trop de hâte.

Etonné de la visite si étrangement prématurée qui lui était faite dans l'intention manifeste d'obtenir de lui la promesse de sa voix pour le fauteuil de M. de Tocqueville,

l'académicien sollicité, qui est assez brutal et ne ménage pas l'expression de sa pensée, dit au visiteur :

— Eh ! monsieur, le défunt n'est pas encore froid ! Pour chausser les souliers d'un mort, attendez donc qu'on les lui ait ôtés des pieds !

Beaucoup de personnes croyaient que M. le comte de Kératry était de l'Académie française ; il en eût été assurément, avant M. de Tocqueville, s'il eût montré l'empressement des successeurs de ce dernier. Mais M. de Kératry était aussi modeste que son rôle a été grand et sa carrière brillante.

Né à Rennes, en 1769, fils de ce gentilhomme courageux, qui présidait la noblesse de Bretagne aux derniers états, et qui châtia si sévèrement de son épée l'insolence du marquis de Sabran (1), Auguste-Hilarion, comte de Kératry, fut d'abord destiné à la magistrature, et demanda en 1789, à la première Constituante, l'égalité des partages de succession ; noble désintéressement qui ne le sauva pas des prisons de Carrier, où il languit plusieurs mois en 1793. Lié à Paris avec Legouvé, Bernardin de Saint-Pierre et les écrivains les plus illustres et les plus sages de cette époque, il publia successivement divers écrits qui lui firent un nom, mais qu'il devait éclipser lui-même par le grand succès de ses ***Inductions morales et philosophiques***, de ses travaux dans ***le Courrier français***, de l'***Examen de Kant***, du ***Dernier des Beaumanoir***, de ***Frédéric Styndhal***, d'une ***Fin de siècle*** et de ***Saphira***.

Sous la Restauration, le comte de Kératry fut un des plus éloquents députés de la Bretagne, dans les rangs de ce qu'on appelait alors le libéralisme. Quand il était nommé dans le Finistère, son élection s'annonçait comme un triomphe par des feux allumés sur les hauteurs. On lui frappait des médailles publiques ; on l'escortait au sortir des tribunaux où il était traduit, et acquitté sur sa propre plaidoirie.

Après la révolution de 1830, — ***cujus pars magna fuit***, — il ne tenait qu'à lui de devenir ministre. Il resta simple député, et n'accepta que le titre de conseiller d'État, puis de pair de France et de président de la Commission des arts et des théâtres. On sait avec quelle abnégation intrépide il se démit de ses hautes fonctions en 1848, — et avec quelle énergie, — malgré ses quatre-vingts ans, — il présida l'Assemblée législative en 1849. Il prononça alors des paroles que l'histoire placera à côté de celles de Boissy d'Anglas.

M. de Kératry a fini dans la retraite, en sage et en chrétien, une carrière de la plus rare unité. Il s'est éteint à quatre-vingt-dix ans, avec toutes ses facultés, soutenues par sa vieille foi bretonne, entre la femme (M[lle] de Bruc) qui portait si dignement et si gracieusement son nom, et le fils qui venait de déposer sur son lit de souffrance une épaulette d'officier, gagnée sur les champs de bataille de l'Afrique et de l'Orient.

Les derniers mots du vieillard sont un trait de caractère qui le peint tout entier et qui couronne admirablement sa vie :

— Mon fils, puisque tu es officier de l'armée française, je remercie Dieu de cette consolation suprême, et je vais te faire mon dernier cadeau paternel. Il y a, dans mon vieux manoir de Kératry, une armoire fermée depuis près de cent ans. Dans cette armoire, il y a une épée ; c'est celle que portait mon père dans sa rencontre avec le marquis de Sabran. Cette épée est à toi : porte-la comme ton aïeul.

Les Richemont et les Duguesclin n'auraient ni mieux dit, ni mieux fait.

Les derniers ouvrages de M. le comte de Kératry ont paru dans le ***Musée des Familles : l'Esprit de Famille, le Fils de ses œuvres*** (René de Madec), t. XV, p. 143; ***le Duel du chevalier de Kératry***, t. XVI, p. 158; ***la Fille ramoneur***, t. XVII, p. 292; ***Une leçon d'arithmétique***, t. XVIII, p. 211 ; ***Descartes était Breton***, t. XX, p. 62 (1).

Amédée Renee, un de nos plus élégants historiens, un de nos meilleurs et de nos plus sages publicistes, directeur du ***Constitutionnel*** et du ***Pays***, membre du dernier Corps législatif, a laissé, en mourant dans toute la force de l'âge et du talent, des ouvrages qui feront vivre son nom devant la postérité : la fin de l'***Histoire des Français*** de Sismondi, ***les Nièces de Mazarin***, ***l'Histoire de cent ans***, traduite de Cantu, et ***la Grande Italienne***, publiée en 1859.

M. Louis Poinsot, de l'Académie des sciences, sénateur, était un des plus doctes et des plus illustres mathématiciens du siècle.

M. Lubis, rédacteur en chef de ***l'Union***, avait écrit une ***Histoire de la Restauration***, qui a beaucoup servi à ses successeurs. Il était connu par son esprit calme et charmant.

— Où allons-nous? où allons-nous? s'écriait dernièrement un de ses collaborateurs, effrayé des complications de la guerre et des Congrès.

— Parbleu, répondit en souriant M. Lubis, nous allons dîner aux ***Frères provençaux***.

Et il l'y conduisit en effet.

Une autre mort bien regrettable est celle de M. Jules de la Madelène, jeune écrivain déjà depuis longtemps en possession de l'estime de ses confrères et de ses contemporains, et que deux publications en librairie, ***les Ames en peines*** et ***le Marquis des Saffray***, avaient révélé au public.

Un critique des plus compétents nous communique la note suivante ;

Né dans le Comtat Venaissin, d'une famille noble, Jules de La Madelène avait apporté à Paris la verve et la passion du méridional, tempérées par la distinction du gentilhomme et plus encore par la mélancolie du chrétien. Sur la fin de sa vie, la note mélancolique avait pris le dessus dans ***le Comte Alghierra***, charmante nouvelle publiée par la ***Revue des deux mondes***, et dans un roman encore inédit que les amis du jeune écrivain nous donneront bientôt, nous l'espérons.

Jules de La Madelène était un des rares écrivains de la génération actuelle qui croient encore à l'art et qui puisent dans la certitude de la vie immortelle le besoin de la perfection. C'est une tendre et délicate figure qui restera parmi les médaillons littéraires du dix-neuvième siècle.

Nos lecteurs connaissaient, par des vers excellents insérés dans nos colonnes, M. Lefebvre (de Juilly), le doyen et le dernier survivant de l'ancien Oratoire. Il est mort aussi en 1859, dans sa quatre vingt-quinzième année, étonnant encore ses amis par sa verve et sa science, en même temps qu'il les édifiait par sa foi et sa piété.

(1) Voir le dramatique récit de ce duel, raconté par M. de Kératry lui-même, t. XVI du *Musée des Familles*, p. 158.

(1) Voir le portrait de M. de Kératry, t. XIV, p. 353.

Il avait été le professeur d'un très-grand nombre d'hommes éminents de notre époque ; on a remarqué à ses obsèques la voiture et l'aide de camp du prince Jérôme Napoléon, un de ses anciens élèves, et notre grand orateur, M. Berryer, à qui M. Lefebvre avait enseigné la rhétorique et l'éloquence. On voit qu'il n'avait pas perdu ses leçons.

William Prescott était l'Augustin Thierry de l'Amérique, par la science historique et par la cécité. Né dans le Massachusets, il fut élevé à Boston, devint aveugle à vingt-deux ans, et se consacra aux travaux silencieux du cabinet. Aidé d'une mémoire prodigieuse et d'un secrétaire habile, il écrivit successivement les *Histoires de Ferdinand et d'Isabelle, de Philippe II*, et *de la Conquête du Pérou et du Mexique*. Nous avons inséré dans ce recueil un fragment très-remarquable de ce dernier ouvrage (1), le titre le plus glorieux de Prescott à l'estime de la postérité.

CHARLES LENORMANT.

Cette perte a été une des dernières et des plus cruelles de l'année. M. Charles Lenormant, de l'Institut, professeur au Collége de France, directeur des médailles à la Bibliothèque impériale, était sans contredit un de nos archéologues les plus distingués, et sa mort a prouvé qu'il faut ajouter : des plus courageux. Il a fini réellement comme un martyr de la science.

Il avait voulu revoir avec son fils la Grèce qu'il avait déjà étudiée.

La fièvre le prit à la suite d'un orage qui éclata sur les voyageurs et les inonda de pluie dans la rade de Poros le jeudi 10 novembre.

Le vendredi 11, ils gagnèrent avec le yacht du roi, qui avait été mis à leur disposition pour cette tournée, Epidaure, qui n'est plus qu'un hameau de quelques maisons entouré de marais. Vers le soir, ils allèrent visiter l'acropole antique en traversant les marais avec de l'eau jusqu'à mi-jambe.

Le samedi 12, le temps était devenu tel qu'il était impossible de sortir d'Épidaure. A dix heures et demie du matin, M. Lenormant fut saisi de frissons violents, auxquels succéda une prostration de forces absolue. C'était le moment du grand ouragan qui, dans la mer Noire et l'Archipel, a fait périr deux cents navires.

Les voyageurs restèrent deux jours à Epidaure sans pouvoir, à cause de cet ouragan, reprendre la mer, et M. Lenormant s'affaiblissant de jour en jour par la fièvre.

Enfin, le lundi 14, le capitaine du yacht fut d'avis que M. F. Lenormant tentât d'emmener son père par terre, la mer n'étant toujours pas tenable, et un séjour plus prolongé dans l'air des marais menaçant de devenir funeste.

Ils montèrent donc à cheval et voyagèrent ainsi jusqu'au 16.

Le mercredi 16, M. Lenormant était hors d'état de remonter à cheval. Son fils fréta un caïque pour regagner le Pirée par mer. Mais en route, entre Elensis et Salamine, ils furent pris par un coup de vent terrible qui manqua faire périr le bâtiment, et furent forcés de se réfugier dans une anse de la côte, à deux heures de Mégare.

Saisi à Epidaure par l'influence des marais, M. François Lenormant lui-même eut malheureusement ce jour-là un accès de fièvre tierce. Malgré cela, il gagna Mégare à pied, et là un épicier, nommé Dallas, dès qu'il sut le nom de son père, mit sa maison à leur disposition et fournit une charrette pour aller chercher le malade au bord de la mer.

Celui-ci ayant, en arrivant à Mégare, essayé de manger un seul œuf, endura toute la nuit une affreuse crise. Cependant, le lendemain matin, il se traîna, soutenu par deux hommes, pour voir les antiquités de la ville, en disant à son fils : « Il faut bien que je fasse mon métier d'archéologue ; voilà déjà quatre jours que j'ai perdus. »

Grâce à l'obligeance de l'éparque ou sous-préfet de Mégare, les voyageurs purent avoir la voiture de la poste, qui, dans la journée du jeudi 17, les conduisit par une bonne route jusqu'à Athènes.

Il était malheureusement trop tard. Malgré les soins les plus empressés, le martyr de la science fut emporté en trois jours par une fièvre pernicieuse.

L'émotion avait été immense dans Athènes, dès que l'on avait appris la maladie. Lorsque le bruit de la mort se répandit, ce fut une explosion de deuil public. Le défunt, par son testament, avait défendu qu'aucune manifestation eût lieu autour de son cercueil, et, pour faire remplir ce vœu, on fut obligé de faire partir le corps la nuit pour le Pirée, où devait avoir lieu l'opération de l'embaumement, afin d'éviter qu'il ne fût escorté par une foule innombrable qui s'était déjà rassemblée.

Une souscription a été ouverte à Athènes, à laquelle toute la Grèce, même les provinces non affranchies, sont invitées à prendre part, pour l'érection d'un monument à M. Lenormant sur la colline de Colone, à côté du tombeau d'Ottfried Muller. C'est là que sera déposé le cœur de l'illustre archéologue.

Quant au corps, selon la volonté de M. Lenormant, il a été embaumé et transporté à Paris, où toutes les notabilités scientifiques et officielles ont assisté à ses obsèques.

Le cours de M. Lenormant au Collége de France avait été des plus orageux sous Louis-Philippe, et il était toujours des plus suivis par la jeunesse, les savants et les voyageurs.

M. Chabouillet, numismate de premier ordre, l'a remplacé dans la direction des médailles, aux applaudissements des experts et du public.

WASHINGTON IRVING. COMTE.

Il faut encore ajouter à la liste des morts célèbres de l'année Washington Irving, l'écrivain le plus populaire des États-Unis depuis Cooper, — l'auteur élégant et ingénieux des *Lettres de Jonathan*, du *Livre d'Esquisses*, des *Contes d'un voyageur*, d'*Astoria*, de la *Vie de Christophe Colomb*, des *Récits de l'Alhambra*, des *Prairies d'Amérique*, etc., etc.

Mentionnons aussi le grand amuseur des familles, M. Comte, l'ancien directeur du théâtre des Jeunes-Élèves du passage Choiseul, l'émule de Comus, le précurseur des Bosco, des Robert-Houdin et des Hamilton dans l'art de la prestidigitation. Comte était surtout fort habile dans la ventriloquie, et il avait un répertoire de scènes tragiques et bouffonnes qu'il exécutait à lui seul d'une façon incomparable. On se souvient, entre autres, de l'histoire d'un tire-bottes trouvé par un Gascon sous son lit et réclamé par un Anglais, qui ne voulait pas dire où il l'a-

(1) Voir notre tome XVII, p. 181.

vait perdu. La dispute de ces deux hommes et leur baragouin, exprimé par l'habile ventriloque avec un prestige et une netteté d'intonations que deux habiles comédiens auraient eu peine à imiter, faisaient une scène des plus divertissantes.

Comte est mort à Rueil, où il s'était retiré après avoir cédé son théâtre à M. Jacques Offenbach, qui y a installé les Bouffes-Parisiens.

L'étoile du prestidigitateur de notre enfance n'avait commencé à pâlir que lorsque parut le fameux Robert-Houdin. Cependant les deux rivaux étaient restés amis, et voici, à ce sujet, une assez curieuse anecdote racontée par un journal :

MM. Comte et Robert-Houdin s'étaient rendus ensemble, pour s'entendre au sujet d'une représentation, dans le cabinet du directeur de l'Opéra, qui était alors le docteur Véron. Comme ils redescendaient le grand escalier, Robert-Houdin entendit une voix éloignée, avec le timbre de celle du directeur, qui l'appelait d'une façon pressante.

— Pourquoi diable Véron me rappelle-t-il? dit l'escamoteur à son compagnon.

— Remontez, et vous le saurez, répondit M. Comte.

Robert-Houdin remonte, ne voit personne, cherche dans les corridors, interroge les garçons de service, et, reconnaissant enfin qu'il a été dupe d'une mystification de son émule, se résigne à rejoindre Comte qui l'attendait.

— Que vous voulait donc Véron? demande d'un ton naturel ce dernier.

— Oh! réplique tout aussi naturellement Robert-Houdin, il voulait me remettre votre tabatière qui vous avait été volée.

En même temps, il restitua au ventriloque la tabatière en or qu'il lui avait escamotée, et les deux amis rirent beaucoup du tour qu'ils s'étaient joué mutuellement.

LE PROPHÈTE SCHAMYL.

Nous avons déjà dit un mot (1) de ce héros barbare, de cet Abd-el-Kader du Caucase, tombé en 1859 aux mains de la Russie, après une résistance de plus de trente ans; mais, comme la prise de Schamyl est un des faits les plus importants et les plus curieux de l'année, on lira avec intérêt les détails de cette prise et de ses conséquences, qui révèlent le double caractère du prophète et du guerrier.

Et d'abord le dessinateur russe, M. Johannsen, vous montre le lieu de la scène dans les deux gravures ci-jointes.

La pittoresque et formidable ruine de l'ancienne métropole de Koutaïs (2) vous peint la désolation de la Géorgie en 1833, lorsque Schamyl entama sa lutte gigantesque contre les czars et les monuments de leur culte.

Le piquet de Cosaques du Caucase saisis, d'après nature, au galop de leurs chevaux rapides, vous représente les ennemis de Schamyl à sa poursuite, à travers le pays incendié par sa colère.

C'est au milieu de ces paysages grandioses et primitifs de la Circassie, que l'indomptable prophète se vit enfin cerné, un jour du dernier automne, sur le plateau le plus élevé du rocher de Ghounib, et put croire un instant que son dernier moment était venu. Mais le prince Bariatinsky, lieutenant de l'empereur, obéissant à ses instructions, avant de lancer ses soldats sur le dernier refuge des insurgés, donna l'ordre de ne rien négliger pour que Schamyl fût pris vivant, et il le fit sommer de se rendre.

Il y eut alors comme une suspension d'armes de quelques instants, accordée et acceptée d'un consentement tacite de part et d'autre. A peine le feu de la mousqueterie avait-il cessé, que l'on vit paraître Schamyl entouré de vingt murides armés, et ayant à la tête le turban vert, insigne de commandement chez les mahométans, mais qu'il n'a, lui, cessé de porter depuis son pèlerinage à la Mecque, accompli à une époque où il n'occupait que le second rang à la tête des belliqueuses tribus du Caucase. Il avait revêtu le costume riche et bizarre qu'on l'a vu porter les jours où, voulant exalter ces peuplades grossières, il leur parlait en qualité d'iman qui a une mission d'en haut. Il pénétra jusqu'à la tente où le prince Bariatinsky l'attendait assis. Le prince ne se leva point et Schamyl resta debout.

Le prophète demanda à capituler, mais en stipulant des conditions qui eussent été à peine admissibles s'il avait eu les moyens de prolonger sa résistance. Il s'exprimait en russe, qu'il parle très-purement ainsi que le français.

Le prince répondit à Schamyl qu'il s'abusait étrangement sur sa position, et l'engagea à se rendre purement et simplement, ajoutant que, s'il s'y refusait, il le laisserait retourner avec ses vingt hommes au milieu des siens. En se décidant à venir trouver son ennemi, Schamyl avait dépouillé le guerrier; l'homme de l'Orient, aux allures cauteleuses, à l'astuce proverbiale, restait seul. Il s'efforça, avec une grande subtilité de langage, de faire revenir le prince de sa détermination. Cette tentative *in extremis* n'eut ni ne pouvait avoir aucun succès.

Schamyl vit alors qu'il fallait se soumettre à sa destinée : il sut du moins s'exécuter de bonne grâce, et se mit à faire des aveux curieux à recueillir. Il dit au prince qu'il avait eu l'intention, dans ces dernières années, de mettre un terme à une guerre affreuse, sans trêve ni merci, et dans laquelle il se savait trahi par ses lieutenants.

A cet égard, Schamyl disait vrai. Parmi les chefs qui possédaient ses secrets et sur lesquels il croyait pouvoir compter le plus, quelques-uns s'étaient laissé gagner depuis plusieurs mois par la Russie. L'un de ces derniers était même présent à l'entrevue, à laquelle le prince Bariatinsky lui avait permis d'assister, quoiqu'il n'accompagnât point Schamyl. Regardant fixement celui qui l'avait vendu, l'illustre vaincu dit avec calme que la colère du ciel, tôt ou tard, atteint les traîtres. « Que la volonté de Dieu soit faite! » s'écria-t-il ensuite, et il remit ses armes au prince, qui les prit et les passa à un officier.

Quelques jours après, le colonel Trampowski arriva dans la ville de Kharkowava avec son prisonnier, et là il reçut l'ordre de se rendre à Tchougouïef pour présenter Schamyl à l'empereur Alexandre.

Il est impossible de dépeindre l'enthousiasme de l'iman et des autres captifs lorsqu'on leur eut fait connaître qu'ils pourraient garder leurs armes en présence de l'empereur. Ils ne furent pas moins contents lorsqu'on leur apprit qu'ils feraient le voyage de Moscou et de Saint-Pétersbourg. Schamyl surtout avait un vif désir de voir

(1) Voir octobre dernier, et le tome XXII, p. 89-96.

(2) Fondée par Bagrat III et achevée par Bagrat IV. Modèle des styles roman, grec et byzantin, enrichi d'arabesques au dedans et au dehors. Les pluies et l'abandon ayant achevé l'œuvre de la guerre, on a renoncé à relever ce monument regrettable. La Géorgie était, croit-on, le paradis terrestre.

par ses yeux si le spectacle de ces villes répondait à la description qui lui en avait été faite par son fils aîné, Djemal Eddin.

Schamyl fut présenté à l'empereur, qui l'accueillit avec bienveillance. A la parade militaire, au moment où les troupes faisaient leurs manœuvres, Schamyl, galopant à côté de l'Empereur, lui criait : « C'est bien cela, c'est le tableau fidèle de notre guerre à Tchetchna. » Puis il dit au czar : « Ah! sire, que d'armées innombrables vous avez ! »

Il fut littéralement fasciné par les exercices équestres au cirque de Charkoff. Il a longtemps cru que cela n'était qu'une magie.

Au bal donné par le gouverneur de cette ville et honoré de la présence de l'empereur, il fut tellement frappé de la légèreté des toilettes féminines, qu'il recula de quelques pas à cette vue. « Vous n'irez pas en paradis, dit-il à un Russe qui l'interrogeait sur ce spectacle. — Pourquoi cela? — Vous avez sur terre le paradis que Mahomet nous a promis au ciel. »

Il visita à Toula la grande fabrique d'armes, et ne put retenir ses larmes en se souvenant des récits de son fils,



Cosaques à la poursuite de Schamyl. Dessin d'après nature, par Johannsen.

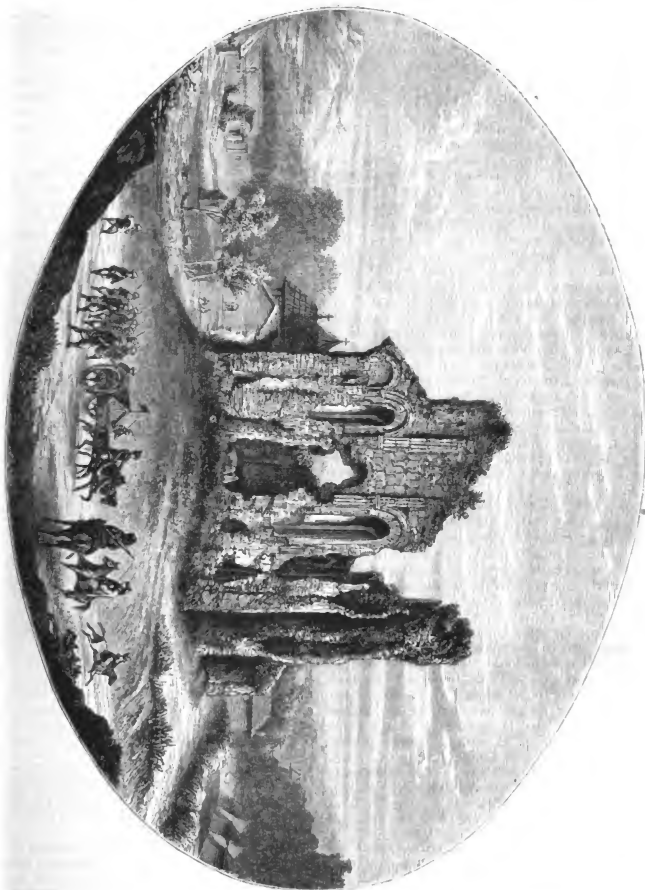
récits auxquels il n'avait pas voulu croire autrefois, et dont il était forcé de constater l'exactitude.

La taille de Schamyl est élevée, écrit un correspondant qui l'a vu; son maintien est calme et digne; sa physionomie annonce l'intelligence, l'énergie et surtout une fermeté inébranlable (1). Son attitude et son langage sont ceux d'un homme qui sent que sa destinée est accomplie. Loin de montrer pour tout ce qui est nouveauté et civilisation l'indifférence affectée des Orientaux, Schamyl recherche les occasions de voir et d'apprendre, écoute et questionne avec une justesse d'esprit qui frappe tous ceux qui l'ont approché. Aux manœuvres, à la fabrique d'armes de Toula, sur le chemin de fer de Moscou, à l'arsenal de Cronstadt, dans tous les établissements publics de Saint-Pétersbourg, il a fait preuve de la même curiosité intelligente.

Il ne paraît pas avoir de notions bien précises sur les forces relatives des différentes puissances de l'Europe. Vous serez cependant bien aise d'apprendre, ajoute le correspondant, que le nom de la France et celui de Napoléon sont depuis longtemps parvenus jusqu'à lui. Enfin, et pour terminer par une particularité qui vous intéressera plus directement encore, je l'ai entendu, dans un entretien avec quelques-uns de vos nationaux, leur adres-

(1) Voir le portrait de Schamyl, t. XXII, p. 89, et la notice abrégée de sa vie, même tome, p. 90.

ser plusieurs questions au sujet d'Abd-el-Kader, les interrogeant sur les incidents et le caractère de la lutte que celui-ci a soutenue contre votre armée, s'informant des forces dont il avait disposé, les comparant à celles que lui-même avait eues sous ses ordres, et établissant ainsi entre lui et le célèbre émir un rapprochement que tout



Ruines de la métropole de Koutais (Géorgie). Dessin d'après nature, par Johannsen.

le monde en Europe a fait depuis longtemps, et que rend encore plus complet l'issue de sa longue et héroïque résistance.

Alexandre II a assigné Kalouga à Schamyl pour sa résidence, avec 40,000 francs par an pour l'entretien de sa maison.

LA FRANCE EN CHINE.

L'intérêt qui suivait nos armes en Italie s'est reporté vers la Chine, où nos soldats courent venger nos missionnaires et nos ambassadeurs, et vers le Maroc où l'Espagne cherche, sur nos traces, une nouvelle bataille de l'Isly.

La Chine, cette énigme du monde, ne livre son secret qu'à la force et de siècle en siècle. M. Gay vient d'écarter le voile sanglant qui cache le gouvernement du Céleste Empire (1).

On a prétendu, dit-il, que le régime paternel était celui des Chinois.

Eh bien! ouvrons les annales de ce pays, et cherchons-y quelques-uns de ces souverains paternels. Sera-ce Cheou-Sin, qui ordonnait en ces termes la mort d'un censeur incommode : « On m'a dit que le cœur du sage était percé de sept trous. Je veux m'en assurer. Qu'on lui ouvre le ventre et qu'on m'apporte son cœur! » ou bien l'empereur Li-Ouang, dont Tse-Ma-Tsien nous peint le règne en un mot : « Quand on marchait dans les rues, on n'osait même se regarder; » ou bien encore Yeou-Hang, esclave couronné d'une favorite, qui, pour l'amuser, faisait allumer les signaux d'alarme et prendre les armes à tout l'empire? Tsin-Chi-Hoang-Ti, qui ne se montrait que le sabre à la main, et dont la dynastie, pour arriver au trône, avait fait en cent ans tomber plus d'*un million de têtes?* ou Iléou, cette femme si célèbre, la grande Catherine des Chinois, qui déposséda son fils, et commit plus de meurtres qu'aucun des souverains de l'Asie? Wen-Stoung, qui, au rebours du sultan Mahmoud, laissait massacrer par ses gardiens, ignobles janissaires d'une cour corrompue, seize cents fonctionnaires de tout grade? Sera-ce enfin le grand Kang-Hi lui-même, le Louis XIV de l'extrême Orient, qui fit décapiter à Canton, sur de simples soupçons, le vice-roi, ses trois frères et cent douze de ses officiers?

Prenez au hasard en feuilletant, et, dans ce long nécrologe qu'on appelle l'histoire chinoise, vous ne tournerez pas dix pages sans rencontrer une tache de sang.

Le peuple ne vaut pas mieux que les rois, selon M. Gay. On nous le représente comme un peuple doux, heureux de cultiver la soie et le thé, et bornant son ambition à baiser la sandale des grands.

Or, voici le rapport d'un témoin oculaire :

A Canton, en dehors de la ville murée, vers la partie du faubourg sud, en longeant la rivière, se trouve une rue encombrée d'immondices, comme la plupart des rues chinoises, et connue par les Européens sous le nom de *Champ des Potiers*. C'est là que le terrible Yeh vengeait sur ses prisonniers les nombreux échecs de l'armée impériale. De distance en distance s'échelonnaient des croix de bois. On y attachait les rebelles et on les coupait en morceaux; quelquefois aussi on les écorchait vifs. Ainsi périt, sur un ordre exprès du vice-roi, la femme d'un des chefs du mouvement; et telle était la dextérité des bourreaux que, au dire de quelques Anglais témoins de cet affreux supplice, elle lui ôtait une partie de son horreur. Pour le commun des martyrs, on procédait plus simplement; le temps aurait manqué, si habiles que fussent les exécuteurs. Les condamnés arrivaient dans des cages de bois, les mains liées derrière le dos, les jambes enchaînées. Les cages déposées à terre, on les ouvrait et on les vidait. Puis les malheureux étaient alignés à genoux; un valet suivait la file, appuyant la main sur chaque tête pour qu'elle fût en bonne position. Quand les victimes étaient prêtes, on élevait la bannière de la mort, et, sur ce simple signe, sans qu'un ordre fût donné, au milieu du plus profond silence, on entendait une rapide succession de coups sourds et pesants. Les bourreaux, vêtus de blouses rouges, coiffés d'un diadème de cuivre, commençaient leur œuvre. Jamais deux coups n'étaient frappés : la tête roulait immédiatement sur le sol; il fallait seulement changer de temps à autre le coutelas qui se tordait. On comptait trois secondes pour achever un rebelle et cinq minutes à trois pour en exécuter cent. Le plus long était d'enlever les cadavres, qu'on jetait dans de grossiers cercueils toujours confectionnés d'avance et dont une bonne moitié était d'ordinaire volée par les exécuteurs. En pressant un peu, un seul suffisait pour deux.

Voilà cette civilisation de la Chine que quelques philosophes défendent, et contre laquelle nos soldats vont exercer la justice de Dieu et de l'humanité.

Quels guerriers ce pays va-t-il opposer aux nôtres? C'est ce que nous apprend M. Dabry dans son *Organisation militaire des Chinois*.

Les Chinois, dit-il, professent pour principe d'occuper le soldat. Le soldat n'est point célibataire comme chez les Occidentaux. Il est marié; il a un champ qu'il doit forcément faire rapporter; il est agriculteur et quelquefois industriel, et les nécessités de sa vie domestique et civile étouffent bien vite chez lui toute espèce d'esprit militaire.

Au sentiment de l'honneur, du devoir et à l'amour de la patrie qui guident nos drapeaux européens, le système chinois a substitué la crainte. La peine de mort est partout dans le code des armées, pour les plus grands comme pour les plus petits délits. Les coups, le supplice de la flèche dans le nez et les oreilles viennent ensuite. Voici quelques-uns des articles de ce règlement de sang au moyen desquels le Céleste Empire pousse en avant ses bataillons :

Art. 1er. Tout militaire qui, dans une action, n'avancera pas quand le tambour et le gong batteront, sera *décapité*.

Art. 2. Tout militaire qui, dans un mouvement en avant, restera en arrière ou murmurera dans les rangs, sera condamné à la *peine de mort*.

Cette rigueur extrême atteint jusqu'aux fautes morales.

Art. 7. Tout militaire qui s'appropriera le mérite d'un autre, inventera des histoires sur de prétendus hauts faits ou exagérera les services qu'il aura rendus durant la campagne, sera *décapité*.

Art. 9. Tout militaire qui effrayera ses camarades par des histoires mensongères sur les esprits ou sur les démons sera *décapité*.

Art. 21. Tout soldat qui, entendant un de ses camarades parler dans son sommeil, lui répondra et causera ainsi du désordre dans le camp, recevra de soixante à quatre-vingts coups. Les sous-officiers auront l'oreille percée par une flèche et seront promenés dans le camp. Si l'on est en présence de l'ennemi, la peine pour tous sera la *décapitation*.

Le soldat chinois n'a d'ailleurs pas, comme le nôtre, la ressource du contrôle. Ce n'est pas dans ses rangs que se serait trouvée cette vieille garde qui mérita le nom caractéristique de *grognards*. En Chine, il faut se taire, et se taire comme le veut certain vaudeville, sans murmurer:

Art. 16. Tout soldat qui *murmurera* dans un service commandé dans le camp recevra de soixante à soixante-dix coups; la même faute dans une action, ou réitérée dans le

(1) *L'Europe devant la Chine*; brochure. Plon, éditeur.

camp, entraînera la *peine de mort*. — Décapité! décapité! ce mot est le fond de la langue chinoise.

De pareilles victimes de la passivité, fait observer un critique, ne doivent pas être fort dangereuses. Cependant, le nombre des défenseurs du Céleste Empire est par lui seul des plus imposants. Il ne s'élève pas à moins de neuf cent mille, sans compter les militaires feudataires de l'empire dans les deux Mongolies et le Thibet.

M. Dabry donne patiemment le détail des divisions et des armes qui forment ce redoutable effectif. Elles appartiennent soit aux huit bannières, et sont alors composées de Tartares-Mandchous, de Mongols et de Hian-Kiun; soit au drapeau vert, et sont en ce cas composées de Chinois proprement dits. En dehors de cette armée, il y a dans chaque district une force purement municipale appelée *kou-ouei-kiun*. Chaque district fournit aussi en temps de guerre des volontaires ou *y-yong*.

Le seul côté plaisant des Chinois, c'est l'opinion qu'ils ont de nous et de ceux qu'ils appellent barbares. Jugez-en par le document trouvé dans les archives de Canton, peu de jours après la prise de cette ville par les forces alliées de la France et de l'Angleterre, dans les derniers jours de l'année 1857. C'est un mémoire adressé à l'empereur Tao-Kouang par le fameux commissaire Ki-Ing, négociateur de 1844 et de 1857, et dont son maître ne fut pas content sans doute, car il condamna l'auteur à la décapitation habituelle, lui ordonnant de se suicider, pour concilier la justice et la clémence impériales.

Le mémoire en question était classé dans un dossier spécial contenant plusieurs documents scellés du timbre dont les mandarins faisaient usage sous le règne de l'empereur Tao-Kouang, père de l'empereur actuel, et il ressort du texte même de ce mémoire qu'il a été écrit en 1845. Il est intitulé : *Mémoire supplémentaire, détaillant quelques particularités relatives à la réception des envoyés barbares de différentes nations*, et il est, en outre, revêtu de l'approbation autographe tracée au vermillon par l'empereur Tao-Kouang.

« Les barbares étant nés et ayant été élevés dans les pays étrangers ne connaissent ni les lois ni les coutumes de notre céleste dynastie, et bien souvent ils interprètent si singulièrement les choses qu'il n'est pas facile de leur faire entendre raison. Ainsi, par exemple, lorsque certaines paroles que Votre Majesté prononce sont transmises par les membres du conseil privé, les barbares considèrent ces paroles comme si elles étaient des décrets signés de la main même de Votre Majesté, et si nous voulons leur faire comprendre qu'il n'en est pas ainsi, nous ne parvenons jamais à le leur faire croire. C'est là, du reste, une de ces choses, comme je l'ai dit ci-dessus, qu'il ne convient pas de leur expliquer clairement. »

Cet aveu de la duplicité chinoise est d'une adorable naïveté.

Ki-Ing juge ainsi nos usages et nos femmes :

« Lorsque les barbares se réunissent pour dîner, ce qu'ils appellent *ta-tsan*, le grand repas, ils se placent ordinairement en grand nombre autour d'une table, et ils y passent agréablement le temps à boire à la santé les uns des autres. Dans les dîners que, pour leur faire honneur, j'ai donnés aux barbares à Boca-Tigris, à Macao et dans d'autres lieux, leurs chefs et leurs notables ont toujours été au nombre de dix, de vingt ou de trente, et lorsque par hasard il m'est arrivé d'aller chez eux ou à bord de leurs navires, ils se sont réunis en s'asseyant pour boire et pour manger à souhait, et je n'ai pu faire autrement que de boire aussi à leur santé pour leur être agréable.

« Outre cela, il est d'usage, chez les barbares, d'apprécier singulièrement leurs femmes, et, lorsqu'ils veulent traiter un hôte avec considération, ils font appeler leurs femmes et leurs filles pour qu'elles viennent le recevoir et le saluer. C'est ce qui m'est arrivé avec le barbare américain Parker et avec le barbare français Lagrenée, qui avaient amené leurs femmes avec eux et qui s'en faisaient toujours accompagner. Lorsque l'esclave de Votre Majesté allait dans leur demeure pour y traiter les affaires, ces femmes étrangères se présentaient à lui subitement et venaient le complimenter!... En vérité, cette conduite me donnait à réfléchir et me mettait assurément bien mal à l'aise, tandis que pour elles, au contraire, c'était un grand honneur et un véritable plaisir que votre esclave leur faisait. »

Voici une gasconnade chinoise sur les présents diplomatiques :

« Comme, dans nos entrevues réciproques, les barbares m'ont offert quelques bagatelles, telles que des vins étrangers, quelques essences parfumées et d'autres menus objets de peu de valeur, et que leurs intentions étaient bonnes, il n'eût pas été convenable de refuser ce qu'ils me présentaient eux-mêmes, mais je les en ai dédommagés immédiatement en leur donnant des boîtes en cristal pour le tabac, quelques bourses pour la monnaie et d'autres petits objets que je portais sur moi, et je leur ai prouvé ainsi que je savais toujours donner beaucoup plus que je n'avais reçu. « Littéralement : « l'arrivée est médiocre, le départ est magnifique, » c'est-à-dire je reçois peu et je donne beaucoup. »

Le commissaire trouve impertinent que les souverains de l'Europe empruntent les titres de son empereur, et que nous ne soyons pas très-flattés d'être les tributaires et vassaux de la Chine :

« Les dénominations ou les titres donnés aux souverains barbares varient entre eux, et la plupart de ces nations usurpent (littéralement : *volent*) les titres que nous employons en Chine; elles agissent ainsi par orgueil, et peuvent être comparées en cela aux habitants de l'autre monde, qui croient, en revenant dans celui-ci, devoir y raconter mille extravagances pour faire honneur à leur roi. Mais ceci nous importe bien peu!

« Si nous nous en référons aux lois de l'étiquette qui régit les royaumes étrangers sujets ou tributaires de la Chine, nous voyons que les barbares n'observent ni le premier ni le quinzième jour de chaque mois (la génuflexion devant l'empereur de la Chine); qu'ils ne voudraient accepter aucun emploi dans notre gouvernement, et qu'en aucune manière ils ne veulent ni abandonner leurs usages ni se considérer comme étant à notre égard sur le même pied où se trouvent pour nous la Cochinchine ou les îles Leou-Tchou. »

A la fin de cette pièce curieuse se trouvent, tracés au vermillon et de la main de l'empereur Tao-Kouang, des caractères qui signifient :

« La manière dont on a agi est bonne! *J'ai tout compris!* »

Nous parlerons bientôt du Maroc, sur lequel nous avons aussi des renseignements curieux.

LE CONGRÈS DE PARIS.

Bien que le Congrès soit à cheval sur les deux années 1859-1860, il appartient aussi à la Revue de la première année, du moins par les souvenirs et les espérances, — et sûrement par les anecdotes extérieures, — le seul point

de vue de notre humble recueil sur cette imposante assemblée.

Les Congrès diplomatiques sont d'invention moderne, et nous pouvons les attribuer à Henri IV, dont le *grand projet*, étouffé par la mort, était de prévenir, au moyen d'arbitrages, toutes les querelles des rois et des peuples.

Les Congrès les plus célèbres sont ceux de Munster et d'Osnabrück (1646), des Pyrénées (1659), d'Aix-la-Chapelle (1663, 1748 et 1818), de Nimègue (1676-78), de Ryswyk (1697), d'Utrecht (1713), de Rastadt (1797-99), de Châtillon (1814), de Vienne (1814-15), de Carlsbad (1820), de Laybach (1821), de Vérone (1822), et les deux derniers congrès de Vienne et de Paris, avant et après la guerre d'Orient.

Qui dit Congrès, sous le rapport mondain, dit fêtes, dîners, bals, concerts et galas.

Les moindres réunions diplomatiques en Allemagne mettaient toute la société en mouvement au dix-huitième siècle. Nous en trouvons encore la preuve dans la charmante collection du docteur Piogey, où nous puisions naguère deux cartes de visite si élégantes. Nous y prenons cette fois une carte d'invitation du baron de Braun, plénipotentiaire d'un grand-duc, à Mme la chanoinesse de Paar, — Égérie de quelque autre souverain. Rien de plus gracieux, de plus coquet, ni de plus galant. Notre gravure vous le dit mieux que toutes les épithètes. Alors comme aujourd'hui, vous le voyez, on se comblait de politesses dans les salons avant de se disputer autour du tapis vert.

Ce n'étaient là toutefois que les répétitions, et en quelque sorte les prologues de la grande diplomatie. Ses représentations vraiment solennelles ont été les Congrès souverains de l'Empire et de la Restauration. L'histoire en a reproduit le théâtre et les scènes imposantes; il nous reste à glaner les anecdotes de la coulisse.

A la fameuse entrevue de Tilsit entre les empereurs Napoléon et Alexandre, le comte de Bondy fut le héros d'une jolie aventure rappelée par M. Paul d'Ivoi.

Le comte de Bondy, qui a été depuis préfet de la Seine, avait suivi l'empereur des Français comme chambellan. Alexandre de Russie avait organisé des assauts d'armes, et le comte de Bondy, qui passait pour très-bon tireur et qui l'était en effet, fut invité à y prendre part.

Il eut l'honneur de faire des armes contre Alexandre.

— Surtout, Bondy, lui dit Napoléon, ayez grand soin de vous laisser toucher.

— Oh! sire, répondit le comte, je n'avais même pas besoin de votre recommandation.

L'assaut commence, et le comte est touché, encore touché, toujours touché. Il ne faisait pas assaut d'armes, mais assaut de politesse.

Cependant ces coups de bouton qu'il recevait en pleine poitrine lui firent monter le sang à la tête... Un cinquième coup lui arrivait, mais cette fois la parade fut si leste, la riposte si vive, si réussie, suivie de coups si rapides, tombant comme grêle sur la poitrine du czar, qu'il fut impossible de s'y méprendre. Tout le monde comprit qu'en commençant le courtisan avait retenu le tireur, mais qu'après, le tireur avait emporté le courtisan et que le fleuret avait oublié la distance. Alexandre le reconnut en riant de la meilleure grâce du monde.

C'est qu'aussi, ajoute le chroniqueur, le comte de Bondy avait un jeu d'une légèreté, d'un brillant, d'une sûreté inévitable, qui lui avait valu la réputation du premier tireur de France. Son assaut avec Alexandre lui valut celle de premier tireur du monde.

Un jour, à une fête de l'Hôtel-de-Ville, lors de la seconde invasion, — cet autre congrès de rois, — un jeune officier prussien tempêtait, injuriait tout le monde, parce qu'on ne voulait pas accorder je ne sais plus quel privilége à son général. M. de Bondy, alors préfet de la Seine, attiré par le bruit, entra dans la salle où se trouvait ce jeune traîneur de sabre et lui fit quelques observations.

— Qui êtes-vous pour me parler ainsi? lui dit brutalement l'officier.

— Je suis un homme qui connaît votre général, et qui sait que jamais il ne vous a donné ni droit ni exemple d'impertinence.

— Encore une fois, qui êtes-vous pour oser me parler ainsi? s'écria l'officier furieux.

M. de Bondy répondit d'une voix très-basse et d'un ton très doux en s'approchant de la fenêtre:

— Ici, dans cette salle, monsieur, je suis le préfet de la Seine. Mais là, dans ce jardin, — et il montrait du doigt les bosquets, — sous ces arbres, si vous voulez bien m'y suivre, je ne serai plus que le comte de Bondy.

A ce terrible nom, l'officier rougit, ôta son shako qu'il avait gardé sur la tête, salua profondément et sortit, sans même songer davantage à la réclamation qu'il venait de faire.

Au Congrès d'Erfurth (1808), où étaient encore Alexandre et Napoléon, celui-ci manda de Paris ses comédiens ordinaires.

Or, ces comédiens étaient:

Saint-Prix, Talma, Damas, Lafont, Desprez, Lacave, Varennes; Mmes Raucourt, Duchesnois, Talma, Bourgoing, Rose Dupuis, Gros; sous la direction de Dazincourt.

Dès le premier jour de l'arrivée des deux empereurs, il y eut grand dîner et spectacle où les comédiens français représentèrent devant Leurs Majestés et le parterre de rois la tragédie de *Cinna ou la Clémence d'Auguste*.

Il est à remarquer, dit M. Béliard, qui puise ces faits dans un procès-verbal authentique, il est à remarquer que, pendant tout le temps que durèrent les cérémonies et les fêtes, les comédiens ne jouèrent que des tragédies. Sans doute, et comme un classique de ce temps-là aurait pu l'écrire, Thalie avait une gaîté trop bourgeoise et Melpomène seule possédait la majestueuse gravité qui convenait à des circonstances et à une assemblée aussi augustes.

Et, à cette occasion, nous ne saurions omettre un épisode curieux de la représentation théâtrale qui eut lieu le 12 octobre. Le rédacteur historiographe apporte à cet épisode une attention toute particulière, et voici comment il s'exprime à ce sujet:

« Les comédiens français eurent l'honneur de représenter devant Leurs Majestés Impériales et Royales la tragédie d'*OEdipe*.

« Quoique cette relation soit destinée seulement à rapporter tout ce qui s'est passé à Erfurth, sous le rapport du cérémonial, il est d'un grand intérêt d'y consigner un trait qui a eu pour témoins tant d'illustres spectateurs. Dans la première scène d'*OEdipe*, Philoctète dit à son confident:

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

« A ce vers devenu célèbre pour toujours, l'empereur Alexandre se tourna vers l'empereur Napoléon, et, avec toute la grâce possible, eut l'air de lui demander la continuation de son amitié.

« Les places élevées qu'occupaient Leurs Majestés per-

mirent à tous les spectateurs d'être initiés dans le secret de cette heureuse application. »

Du reste, pendant toute cette mémorable entrevue d'Erfurth, les mots charmants, les prévenances aimables, les petits procédés gracieux et délicats ne furent point épargnés entre les deux souverains. C'était à qui des deux Majestés impériales se montrerait la plus attentionnée l'une l'autre.

Un jour, c'était le 11 novembre, Napoléon et Alexandre étaient montés à cheval, et avant le dîner ils avaient fait ensemble le tour des fortifications de la ville. Rentrés au palais de France, où le dîner les attendait, l'empereur Alexandre, voulant réparer quelque désordre dans sa toilette, sur l'invitation de l'empereur des Français, passa dans l'intérieur des appartements, où les valets de chambre de Sa Majesté s'empressèrent à le servir.

L'empereur Alexandre avait pris plaisir à examiner avec détail les différentes pièces qui composaient les deux nécessaires en vermeil à l'usage de Napoléon. On le dit à ce prince, qui s'empressa de les faire porter le soir même chez l'empereur Alexandre.

Ces deux nécessaires étaient neufs et n'avaient pas encore servi.

Le 8 octobre, deux jours avant cette galanterie de l'empereur des Français à l'empereur de Russie, celui-ci, au moment de se mettre à table, s'aperçut qu'il avait ou-



Carte d'invitation diplomatique, au dix-huitième siècle. Tirée de la collection du docteur Piogey.

blié chez lui son épée; l'empereur Napoléon lui fit présent de celle qu'il portait, et notre historien nous apprend « que, pendant son séjour à Erfurth, l'empereur Alexandre n'en porta plus d'autre. »

Au Congrès de Vienne, en 1814, les plus grandes dames étaient accourues de tous les coins de l'Europe. On dansait, comme on n'a jamais plus dansé depuis, sur le Vésuve éteint de l'Empire. Tout le monde écoutait aux portes, et chacun tâchait de surprendre un secret entre une valse et une contredanse.

Un grand seigneur romain, un Piombino, assure M. Texier, envoyait son ambassadeur à ce Congrès, et lui allouait cent mille francs pour frais de représentation. L'ambassadeur fit merveille... dans les quadrilles. Il est vrai que le Congrès de Vienne arrivait après vingt-cinq ans de guerres acharnées. « Plus de cent mille étrangers, intéressés ou spectateurs des grands débats qui allaient occuper les souverains, les diplomates, les peuples, dit M. de Lamartine, s'étaient rassemblés à Vienne depuis le mois de septembre jusqu'au mois de mars. Tous les souverains du Nord s'y étaient rendus de Paris après l'évacuation de la France par leurs armées. Leurs familles, leurs ministres, leurs cours, leurs généraux, avaient été appelés par eux pour contempler et décorer les fêtes de cette pacification de l'Occident. On y voyait l'empereur Alexandre, jeune et modeste Agamemnon de cette cour de rois; l'impératrice Elisabeth, sa femme, d'une beauté triste, comme l'isolement dans la grandeur;

son frère, le grand-duc Constantin, dont la rudesse sauvage, mais loyale, faisait ressortir jusque dans la laideur des traits et dans la brusquerie du langage le contraste du Kalmouk avec la nature élégante, gracieuse et souple du Grec dans Alexandre. Puis venaient le roi de Prusse, toujours attristé de la mort de sa belle reine; ses deux frères, les princes Guillaume et Auguste de Prusse; le prince de Hardenberg et le baron de Humboldt, hommes d'Etat consommés de cette cour; le roi de Danemark, fils de cette reine Marie-Caroline dont les disgrâces tragiques avaient ému le Nord; le roi de Bavière, le roi de Wurtemberg; le roi de Saxe, adoré de ses sujets, puni de son infidélité à l'Allemagne, de son dévouement à Napoléon; tous les princes souverains du Nord et de l'Italie; enfin, l'empereur d'Autriche, retiré à Schœnbrunn, le Versailles champêtre de Vienne, pour laisser les palais et les hôtels de la capitale aux empereurs, aux rois, aux cours, aux conseils, aux états-majors, aux gardes de ses hôtes couronnés. »

Nous avons raconté, en leur temps, les fêtes du dernier Congrès et les anecdotes de la paix de Paris.

Nos *sportsmen* du club des Jockeys, qui galopaient au-devant du Congrès de 1860, s'étaient flattés d'y voir lord Palmerston, le premier *gentleman rider*, en même temps que le premier ministre de l'Angleterre, et ils n'eussent pas manqué de lui renouveler l'hommage délicat qu'ils lui avaient adressé à son dernier voyage en France.

Lord Palmerston, alors en vacance politique, était venu passer quelques jours à Paris, à l'époque des courses de Chantilly, au printemps. Lorsqu'ils apprirent l'arrivée de cet hôte illustre, qui, ne devant faire qu'un court séjour, n'avait pas amené de chevaux de selle, les membres du Jockey-Club se réunirent en assemblée extraordinaire et votèrent en son honneur un acte de courtoisie et un hommage plein de goût.

On décida que deux chevaux seraient mis à la disposition du noble sportsman pour qu'il s'en servît pendant tout le temps qu'il passerait à Paris.

Deux experts furent nommés pour choisir les deux plus beaux chevaux parmi deux cents qui furent mis au concours, chacun des membres du Jockey-Club ayant offert son écurie tout entière et réclamant la préférence. Quand le choix fut fait, une députation de gentlemen parisiens amena deux chevaux admirables et du plus grand prix à lord Palmerston, qui fut vivement touché de cette attention délicate, et qui l'accepta avec une profonde gratitude.

De tels procédés, conclut le rapporteur de l'anecdote, sont également honorables pour ceux qui les pratiquent et pour celui qui en est l'objet.

Espérons que les fêtes du Congrès de 1860 nous offriront des détails aussi intéressants que les fêtes des Congrès passés.

LE SOMMEIL NERVEUX.

Les découvertes scientifiques de l'année, sans être bien importantes, ont eu du moins leur bouquet éblouissant. Ce bouquet a éclaté le 5 décembre, en pleine Académie des sciences, sous la puissante main de M. Velpeau, le plus sérieux et le moins crédule des artificiers.

Cela s'appelle l'*hypnotisme*, ou le sommeil nerveux; et cela a produit une telle sensation, un tel ébahissement, que nous devons vous expliquer les phénomènes en détail, et d'après les experts les plus assermentés.

Commençons par le rapport de M. Velpeau.

Un chirurgien honorablement connu, M. Broca, a fait l'expérience que voici:

Placez devant le visage d'une personne, entre les deux yeux, à une distance de quinze à vingt centimètres, un objet un peu brillant. Invitez cette personne à regarder l'objet fixement. Au bout de quelques instants, elle louchera et ne tardera pas à tomber en catalepsie, à être privée spontanément de toute sensibilité.

Dans les expériences tentées, l'insensibilité du patient était telle, qu'on lui portait alternativement la tête d'un côté ou d'un autre; qu'on imprimait à toute sa personne des mouvements dont il n'avait aucune souvenance lorsqu'il était rentré dans son état normal.

Cette singulière découverte ne pouvait passer inaperçue pour un homme intelligent. Elle lui donna tout aussitôt l'idée d'expérimenter si l'insensibilité obtenue par un procédé aussi simple serait assez complète pour remplacer celle que l'on procure à l'aide de substances anesthésiques. L'épreuve fut faite et réussit par les mains de MM. Broca, Follin, Trousseau, et, en dernier lieu, de M. Velpeau lui-même. On cite trois faits suivis de succès, sur cinq tentatives. Dans l'un des cas, un malade fut opéré d'un abcès qui avait exigé une incision importante. Dix ou douze minutes après l'opération, l'insensibilité durait encore. Le malade n'eut pas même la conscience de l'épreuve douloureuse à laquelle il avait été soumis et qui lui procurait soulagement et santé.

Les expériences indiquées par M. Velpeau peuvent être facilement répétées. On comprendra leur importance en se rappelant les dangers de l'éther et du chloroforme, qui ont déjà tué un assez grand nombre de patients.

M. Velpeau, en annonçant la nouvelle découverte, s'est exprimé ainsi: « C'est un phénomène étrange, un phénomène tellement étrange, que j'ai besoin, pour en parler à l'Académie, de prendre quelques précautions oratoires, d'être rassuré par le talent, l'honorabilité de celui qui me charge de lui donner une publicité utile, et en même temps d'assurer son droit à la découverte d'un fait si remarquable. »

Mais, ajoutent les rapporteurs de la presse, qui ont consacré leurs cent trompettes au sommeil nerveux, cette découverte fort remarquable, en effet, n'est pas aussi nouvelle qu'on semble le croire: elle date d'une vingtaine d'années, et revient au docteur écossais Braid, qui avait eu le tort d'y mêler la question si complexe et si controversée du magnétisme. M. Azam, professeur de clinique chirurgicale à Bordeaux (ce qu'il est bon de noter pour l'honneur de nos provinces), ayant renouvelé avec succès les expériences de M. Braid, en parla à M. Paul Broca, qui, après les avoir à son tour vérifiées, en parla à M. Velpeau. Et voilà comment on *redécouvrit* cette découverte (1).

Rendant visite à une dame de quarante ans, qui gardait le lit pour une légère indisposition, M. Broca feignit de vouloir examiner les yeux de la malade et la pria de regarder fixement un petit flacon doré, qu'il tint devant elle à quinze centimètres environ en avant de la racine du nez. Au bout de trois minutes, les yeux furent un peu rouges, les traits immobiles, les réponses lentes et difficiles, mais parfaitement raisonnables. M. Broca leva le bras de la malade, le bras resta dans l'attitude où on l'avait mis; il donna aux doigts les situations les plus ex-

(1) Consignée dans l'édition de 1855 du *Dictionnaire de médecine* de Nysten, revu par MM. Littré et Charles Robin.

trêmes, les doigts les conservèrent; il pinça la peau en plusieurs endroits avec une certaine force, la patiente ne parut pas s'en apercevoir. Catalepsie, insensibilité! M. Broca ne poussa pas plus loin l'expérience; elle lui avait appris ce qu'il voulait savoir. Une friction sur les yeux, une insufflation d'air froid sur le front, ramenèrent la malade à l'état normal. Elle n'avait aucun souvenir de ce qui venait de se passer.

— Que dites-vous, s'écrie M. le docteur T***, de cette dame servant à son insu aux expériences de la médecine?

Quoi qu'il en soit, il n'y a plus de doute possible sur le fait en lui-même. Il a été, comme nous le disions, répété, contrôlé, constaté dans tous les hôpitaux de Paris; — et M. Louis Figuier, le critique le moins complaisant, rend ainsi compte de ce qu'il a voulu, comme saint Thomas, voir de ses yeux avant de le croire et de le divulguer :

— Mardi dernier, dit-il, nous nous sommes rendu à l'hôpital Necker, dans le service de M. Follin, qui a bien voulu nous rendre témoin, avec diverses autres personnes, des phénomènes de la catalepsie artificielle. Et voici ce qui s'est passé sous nos yeux.

Au bout de deux minutes de l'apposition d'une lame de couteau brillante, à quelques centimètres du nez, le sujet féminin soumis à l'opération est tombé dans le *sommeil nerveux*. La respiration était précipitée, les muscles se roidissaient manifestement, et les membres supérieurs et inférieurs, que l'on a élevés hors du lit, sont demeurés pendant plusieurs minutes dans cette situation fixe. La sensibilité paraissait anéantie à la surface du corps, car des pincements à la peau et des piqûres d'épingle ne provoquaient aucune impression.

Comme ce genre d'expérience s'accommode mal d'un concours de curieux rangés autour du lit d'un malade, M. Follin a bien voulu répéter cette épreuve sur la même femme après la sortie des élèves.

La malade s'étant habillée et levée, on l'a fait asseoir sur une chaise, et on l'a soumise une seconde fois au même essai. La lame brillante d'un couteau étant placée à quelques centimètres au-dessus de la racine du nez, ce qui l'obligeait à loucher fortement pour considérer cet objet, l'état cataleptique s'est manifesté, cette fois, au bout d'une seule minute, et s'est maintenu cinq minutes environ. Les deux bras, étendus dans la situation horizontale, ont conservé cette attitude. La malade étant toujours assise sur sa chaise, on a soulevé ses deux membres inférieurs, de manière à les maintenir au-dessus du sol, et cette position fatigante a été conservée par le sujet pendant toute la durée de cet étrange sommeil. La sensibilité était positivement suspendue à la périphérie du corps : nous avons enfoncé dans la paume des mains, à la partie interne du pouce, et à l'avant-bras, des épingles qui y sont restées implantées sans provoquer la moindre sensation. L'orifice des narines titillé avec un corps pointu, un flacon d'ammoniaque placé sous le nez, n'ont occasionné aucun signe extérieur de sensation. Cette personne, néanmoins, était loin d'être affectée, dans l'état normal, d'une insensibilité qui aurait expliqué le résultat des épreuves précédentes. En effet, une fois revenue à elle-même, nous l'avons, très-légèrement et à son insu, pincée à l'avant-bras, et nous avons pu nous convaincre, par son exclamation, qu'elle appréciait comme il convient cette manière insolite d'attirer son attention. Pendant la durée de ce sommeil artificiellement provoqué, la respiration du sujet était précipitée et stertoreuse; la paupière supérieure, étant soulevée, laissait voir le globe oculaire renversé et la prunelle presque entièrement cachée sous l'arcade orbitaire; le pouls était déprimé, mais faiblement. Au bout de cinq minutes, cet étrange état s'est dissipé de lui-même, et la malade s'est levée, assurant n'avoir ressenti aucune impression pénible. Une nouvelle somnolence l'a pourtant reprise peu de minutes après, et on l'a vue rester assoupie quelque temps, la tête appuyée contre son lit.

Voilà le fait dont nous avons été témoin et qui n'a pu que confirmer, pour nous, l'exactitude de tout ce qui a été avancé jusqu'à ce jour par les divers expérimentateurs dont nous avons cité plus haut les noms. —

Devant ces phénomènes aussi incontestables qu'extraordinaires, M. Figuier, dépassant M. Velpeau et ses collègues, n'hésite pas à faire les déclarations suivantes :

« On entrevoit, dit-il, la frappante ressemblance, on pourrait dire l'identité du *sommeil nerveux* avec l'état de somnambulisme artificiel que les magnétiseurs savent provoquer chez différents individus. On rapproche involontairement ces phénomènes d'une foule d'états analogues, et l'on croit pouvoir expliquer, par cette nouvelle donnée physiologique, une foule d'événements inconcevables que nous ont transmis l'histoire générale ou l'histoire spéciale des prodiges rassemblés dans les annales des sciences occultes. Il semble facile de retrouver, chez les divers peuples, plusieurs moyens d'enchantement, de fascination, etc., qui doivent paraître du même ordre que ceux que provoque à nos yeux l'état physiologique découvert par le docteur Braid. Les actes de Mesmer, de Cagliostro et de tous les héros fameux de la thaumaturgie moderne, seraient ainsi dépouillés, pour nous, de tout prestige surnaturel. L'état d'illuminisme extatique d'une foule d'individus, et quelquefois de populations entières (des Indiens, par exemple), état qui embarrassait si gravement la critique scientifique, semble n'avoir plus maintenant de mystère pour elle ; le merveilleux s'évanouit de ce terrain obscur où la science pose le pied. Gardons-nous cependant de toute précipitation, ajoute sagement le savant critique. Avant de tirer des conclusions définitives, attendons de pouvoir le faire avec certitude. Avant de rien affirmer avec autorité, il faut commencer par établir bien positivement la réalité des faits. Il y a vingt jours à peine que cette découverte inattendue s'est produite au sein de l'Académie; à l'heure qu'il est, mille opérateurs sont à l'œuvre pour l'étudier avec conscience, pour en fixer les limites et la portée. Nous suivrons attentivement la suite et la filiation de ces études expérimentales, et nous tiendrons nos lecteurs au courant des progrès de cette question, qui n'est point, comme beaucoup de personnes se l'imaginent, une simple affaire de chirurgie, c'est-à-dire une manière nouvelle d'obtenir l'insensibilité chez les malades à opérer, mais une des plus grandes questions de la philosophie de notre temps et de tous les temps. »

Nous ferons comme M. Figuier, lecteurs curieux, et nous vous tiendrons au courant du sommeil nerveux et de ses conséquences.

La certitude tardera d'autant moins à se faire sur cette grave question, que vous et moi, et tout le monde et chacun, peuvent et vont se livrer aux expériences personnelles.

Puisqu'il suffit, pour cela, d'un sujet complaisant, d'un opérateur patient et d'une lame de couteau, d'un flacon ou d'un bijou.

PITRE-CHEVALIER.

ŒUVRES COMPLÈTES D'ARAGO.

Parmi les autres communications faites à l'Académie des sciences, une de celles qui ont le plus vivement intéressé le monde a été la présentation du seizième et dernier volume des Œuvres complètes de l'illustre François Arago. C'est la dernière pierre, comme l'a dit M. Flourens, du splendide monument scientifique que le dévouement de M. Barral, que le zèle de M. Gide, ont élevé à la mémoire du savant qui sera éternellement l'honneur et la gloire de notre pays.

COLLECTION DE PANIERS.



Le panier à ouvrage. Le panier aux ordures. Composition de Damourette.

M. Damourette, le dessinateur humouriste, a réuni cette collection dans une promenade à travers les mœurs parisiennes. Nous nous bornerons à cataloguer les pièces découvertes par son esprit et exposées par son crayon. Le numéro 1 appartient au premier étage social, et au jardin des Tuileries ou des Champs-Elysées. C'est le panier à ouvrage qui flâne beaucoup, ne s'ouvre guère et reste parfois aussi vide que la crinoline avec laquelle il se promène. Le numéro 2 se rencontre dans les quartiers en démolition, et monte ou descend de la mansarde au pavé. C'est le panier aux ordures, toujours rempli et toujours vidé, jusqu'au jour où le macadam et les constructions nouvelles auront fait de Paris l'enfer des chiffonniers mâles et femelles, et le paradis des paniers n° 1.

P.-C.

Paris —Typ Henneyer, rue du Boulevard de Batignolles, 7.

ADAM VAN NOORT, MAITRE DE RUBENS.

EAU-FORTE DE VAN DYCK.



A. Van Noort, maître de Rubens. Eau-forte d'A. Van Dyck. Dessin de Mariani.

Ce portrait, d'une touche si large et d'un si vigoureux caractère, ne pouvait manquer à nos études sur les deux plus illustres peintres flamands : Rubens et Van Dyck.

Il représente le premier maître de Rubens, et il est un des chefs-d'œuvre de Van Dyck ; — double motif d'intérêt et double gage d'immortalité.

C'est un peu à cet Adam Van Noort, obscur aujourd'hui, connu à Anvers en 1587, que le monde doit le talent et la gloire du roi des coloristes.

Voici comment :

Pierre-Paul Rubens venait de perdre son père, réfugié à Cologne. Sa mère regagna avec lui Anvers, leur patrie commune, et s'y occupa de recouvrer ses biens considérables. Elle y déploya une habileté merveilleuse, et cet esprit d'ordre, cette vigilance des intérêts, cette ruse de caractère qu'elle sut communiquer à son fils, et qui valurent plus tard à celui-ci, dit M. Charles Blanc, l'accusation d'avarice et de duplicité, en même temps que les plus hautes fonctions diplomatiques.

Au lieu d'être à la fois un grand artiste et un grand ambassadeur, Rubens n'aurait joué sans doute que le second rôle, s'il n'eût rencontré le peintre d'histoire Adam Van Noort.

Le jeune homme était placé, en qualité de page, chez la veuve du comte de Lalain. Il s'y occupait de chasse et de chevaux, de beaux habits et de cérémonial, de comptes en partie double et de protocoles de cour. Mais son instinct d'artiste lui mettait le crayon à la main, et il dessinait parfois des croquis pleins de feu et d'audace.

Maître Adam Van Noort, — cet Hercule que vous rend M. Mariani, — venant livrer un jour quelques tableaux à la comtesse, trouva notre page qui se délassait d'un rapport de vénerie par une pochade à la sanguine.

Le rapport annonçait le futur ministre, mais la pochade trahissait le peintre éminent.

— Par Apollon ! s'écria Van Noort, vous avez ce talent, et vous restez ici à mener des chiens ! Venez donc travailler chez moi, et je ferai de vous le premier peintre des Flandres.

Quelques jours après, Rubens entrait à l'atelier de Van Noort, et, au bout de quatre ans, il en savait dix fois plus que lui.

Le vieux maître donna depuis lors une comédie qui ne cessa qu'à sa mort.

Bien que Rubens eût pris les leçons très-supérieures d'Otto Venius, bien que la nature et son génie lui en eussent appris plus que tous les professeurs, le bon Van Noort s'attribua obstinément tout ce que valait et tout ce que produisit le grand homme.

Lorsque la foule enthousiasmée acclamait les chefs-d'œuvre de Rubens, — lorsque les rois et les empereurs se disputaient ses tableaux et sa personne, Van Noort se rengorgeait et savourait les éloges et les honneurs, comme s'ils lui eussent été adressés directement.

— C'est mon élève ! c'est mon enfant ! Tel était le refrain du vieillard, qui eût ajouté volontiers : Ses toiles sont mon ouvrage, et sa gloire est ma couronne.

Il écrivit le premier la fameuse lettre que le père d'une actrice a répétée de nos jours, dans une occasion semblable.

Le duc de Gonzague ayant invité Rubens à un grand dîner, Van Noort, qui gardait son ancien élève très-malade, répondit au souverain cette naïveté mirobolante :

« Altesse, mon cher Rubens est au lit et a le regret de ne pouvoir accepter votre glorieuse invitation. Mais moi, son vieux maître, j'ai l'honneur de vous en remercier, et je ne manquerai certes pas de m'y rendre.

« ADAM VAN NOORTH. »

Il s'y rendit, en effet, et il dîna avec les Majestés et les Seigneuries, comme s'il eût été Rubens en personne.

Quand il mourut, il dit à son élève qui l'assistait : « Tu es bien grand, mais je suis plus grand que toi. Tu n'as fait que les tableaux de Rubens; moi, j'ai fait Rubens lui-même. »

Van Noort fut aussi le maître de Jordaens.

Van Dyck, dit M. Charles Blanc, Van Dyck (que le bon maître revendiquait aussi comme élève de son élève) eut un jour la plus belle idée qui pût venir à un homme de son talent ; il imagina de faire les portraits des artistes de son pays, et d'en composer une galerie qui, burinée sur le cuivre par les premiers graveurs du monde, ferait connaître à la postérité leurs physionomies intelligentes, leurs façons d'être, leur caractère. C'est l'admirable collection dite des *Cent Portraits*. On y trouve quelques sublimes eaux-fortes que Van Dyck fit mordre de sa propre main.

La figure de Van Noort, gravée ci-dessus, est un de ces chefs-d'œuvre parlants et immortels.

UN AMATEUR.

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES.

FURETIÈRE, SA VIE ET SES ŒUVRES.

NOUVELLE ÉDITION DES FACTUMS, PAR M. CH. ASSELINEAU (1).

Une cause perdue et regagnée. Le *Roman bourgeois*. Furetière avocat, procureur, abbé, poëte, académicien, etc. Le combat des deux Dictionnaires. Lutte, expulsion et mort de Furetière. Ses prédécesseurs et ses successeurs dans la guerre à l'Académie. Épigrammes, brocards et anecdotes. Revue des *Factums*. Leurs victimes : Quinault boulanger. Charpentier et sa soupe. Les cataractes du Nil. Les jetoniers. Le procès à l'horloge. L'enfantement du Dictionnaire. Furetière journaliste avant le journal.

Les livres ont leur destinée comme les hommes. Voici, par exemple, un original écrivain, poëte à ses heures, romancier amusant et d'une impitoyable verve d'observation positive, mordant satirique, auteur de pamphlets où chaque coup de plume est un coup de dent qui emporte la pièce, éminent lexicographe, enfin le type, au dix-septième siècle, de l'homme de lettres du dix-neuvième, et quelque chose comme un Ch. Nodier anticipé, toutefois

(1) *Recueil des Factums d'Antoine Furetière, de l'Académie française, contre quelques-uns de cette Académie*, suivi des preuves et pièces historiques, avec une introduction et des notes, par M. Ch. Asselineau. — Poulet-Malassis et de Broise, 1859. 2 vol. in-12, sur papier vergé.

avec plus de sécheresse et d'âpreté dans la physionomie ; eh bien ! cet écrivain, l'un des premiers parmi les seconds, était à peu près complétement oublié, et c'est à peine si, en prononçant son nom, quelque curieux fureteur des vieux livres éveillait un vague souvenir dans la mémoire des érudits. M. Charles Asselineau a épousé cette cause, qui ne semblait perdue devant la postérité que parce qu'elle n'avait pas été plaidée encore ; il s'est fait, avec un talent vigoureux et convaincu, le champion de cette gloire injustement obscurcie. En 1854, il publiait, avec M. Edouard Fournier, dans la *Bibliothèque elzévirienne*, le *Roman bourgeois* de Furetière, cette peinture réaliste qui se détache avec tant de relief sur le fond solennel des œuvres du temps, ce vivant et parlant tableau de mœurs qui est presque un livre d'histoire en même temps qu'un roman. Cette année, il vient de remettre au jour le recueil des *Factums* du même auteur, avec une importante introduction où il venge l'homme et l'écrivain : l'écrivain, d'un oubli injuste ; l'homme, des calomnies qui se sont acharnées sur son nom.

Ces calomnies et cette guerre où les Factums jouent un si grand rôle, nous allons y venir tout à l'heure ; mais auparavant il faut esquisser rapidement la biographie peu connue de notre auteur. Comme ces peuples ennemis de Rome, dont les luttes ne nous ont été conservées que dans les récits des historiens romains, la vie de Furetière, l'ennemi de l'Académie, ne nous a guère été transmise que par des académiciens. Il était fils de la veuve d'un apothicaire, qui avait épousé en secondes noces un clerc de conseiller, ancien laquais, s'il faut en croire le dire d'un de ces biographes suspects dont nous parlions tout à l'heure. Il fit ses études avec succès dans le droit civil et le droit canon, prit le titre d'avocat au Parlement, et acquit ensuite la charge de procureur fiscal de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Entré dans l'ordre ecclésiastique, mais sans jamais avoir exercé le ministère sacerdotal, il devint abbé de Chalivoy. Cette origine bourgeoise, cette double qualité de fils d'un clerc et d'avocat, expliquent la prédilection que montra toujours notre auteur pour la peinture des mœurs de ce petit monde moyen, si négligé en général par les grands écrivains du dix-septième siècle. Nourri dans le sérail de la chicane, il en connaissait les détours ; il avait pu étudier de près les travers, les ridicules, la physionomie intime de ces gens de peu, dont il s'est constitué le minutieux et spirituel historiographe. Ses *Satires*, son *Roman bourgeois* et la part d'inspiration que lui attribue la légende dans la comédie des *Plaideurs*, s'expliquent de la sorte par le milieu où il avait grandi. On sait aussi qu'il fut le collaborateur de Boileau pour le *Chapelain décoiffé*, dont l'honneur lui revient même à peu près tout entier. Boileau s'est chargé de nous apprendre que cette parodie a été faite à table et le verre à la main. Il est permis de croire que Furetière était un des hôtes assidus de ces réunions semi-littéraires, semi-bachiques, aïeules du Caveau, où les grands écrivains du dix-septième siècle ne dédaignaient pas d'aller se griser en bonne compagnie. Le café n'avait pas encore pénétré à Paris, et, — en attendant Procope, — Chapelle, Boileau, La Fontaine, Racine, et bien d'autres, s'en allaient associer leurs causeries et leurs vers dans les cabarets historiques du *Mouton blanc* ou de *la Pomme de pin*.

Né en 1620, il n'avait que quarante-deux ans, et ne s'était encore fait connaître que par quelques poésies et son *Allégorie des troubles du royaume d'Eloquence*, satire en prose, dont le sel s'est bien évaporé en route depuis deux siècles, lorsque l'Académie l'appela dans son sein. Elle était alors absorbée par la composition de cet interminable *Dictionnaire* qu'elle poursuivait avec cette lenteur devenue proverbiale, en corps savant qui se sait impérissable et qui travaille pour l'immortalité. Furetière était préparé par ses études antérieures à rendre de grands services à l'Académie dans cette tâche. Son *Allégorie* même, selon la remarque de M. Asselineau, était un pamphlet de grammairien, presque de pédant, et cette observation, en même temps qu'elle laisse deviner le motif d'une admission qui, autrement, pourrait paraître un peu prématurée, réfute d'avance les futures accusations de ses adversaires, qui ne voulaient voir dans l'auteur du Dictionnaire qu'un plagiaire effronté qui n'avait pu se tirer que par le vol d'une besogne au-dessus de son intelligence.

Ce fut justement à propos de ce Dictionnaire que s'éleva, entre Furetière et l'Académie, cette querelle qui fit tant de bruit alors, et qui remplit les dernières années de la vie du pauvre écrivain de tant d'amertumes et d'embarras. D'Olivet nous a laissé le récit des événements qui la provoquèrent. L'Académie, soi-disant pour se garer contre l'infidélité des copistes, avait obtenu un privilége exorbitant, par lequel défenses étaient faites de publier aucun autre travail du même genre avant que le sien fût achevé. Cependant elle apprit, en 1684, que Furetière, un de ses membres, avait surpris un privilége pour l'impression d'un Dictionnaire universel, dont elle le soupçonnait de plus d'avoir pillé les matériaux dans celui qu'elle préparait elle-même. Elle dissimula d'abord son ressentiment, puis, avertie qu'on imprimait l'ouvrage, elle lui demanda des explications qui la satisfirent peu. Les relations s'envenimèrent par degrés, et comme l'écrivain, au lieu de se rendre aux représentations de ses confrères, jugea à propos de passer outre et de publier même des essais détachés de son grand ouvrage, accompagnés d'un avertissement où il attaquait la Compagnie, celle-ci procéda solennellement à son expulsion, expulsion qui fut maintenue, quoique le roi n'eût jamais consenti à ce qu'on le remplaçât avant sa mort.

Je n'entre pas ici dans les détails et la discussion de cette affaire : la chose aurait peu d'attraits pour la plupart des lecteurs du *Musée des Familles*, et tout y est, d'ailleurs, fort embrouillé. Les parties adverses se renvoient les affirmations et les démentis, qui ne sont pas toujours accompagnés de preuves suffisantes, et où les injures tiennent souvent lieu d'arguments. Les curieux trouveront un exposé complet des débats dans l'excellente notice de M. Asselineau, qui me paraît avoir introduit dans ces ténèbres toute la lumière dont elles étaient susceptibles, et pertinemment démontré que tout ce qu'on pouvait reprocher à Furetière était un procédé de mauvais confrère, une conduite peu nette et peu franche dans l'entreprise sournoise de ce travail, en concurrence avec celui de la Compagnie, enfin, une violation matérielle des prérogatives académiques ; mais, quant aux accusations de plagiat, de larcin, d'improbité, qui voulaient déshonorer l'homme et l'écrivain pour châtier le mauvais confrère, il en fait justice d'une façon qui n'admet pas de réplique.

Nous, qui sommes désintéressé dans la question et porté à juger simplement l'affaire d'après ses résultats, nous avons peine à en vouloir beaucoup à Furetière pour avoir devancé le docte corps dans la publication d'un livre si nécessaire et si impatiemment attendu ; pour avoir certainement piqué d'honneur et enflammé ses confrères de l'émulation de n'être point vaincus ; enfin pour nous avoir donné, à côté et en dehors du premier Dictionnaire

de l'Académie, un Dictionnaire meilleur, beaucoup plus complet, mieux ordonné, qui est, pour ainsi dire, l'histoire des mœurs et des usages, aussi bien que de la langue du temps; une véritable encyclopédie d'un prix inappréciable pour quiconque s'occupe du dix-septième siècle, c'est-à-dire pour quiconque a la plus légère teinture de belles-lettres et d'érudition.

Ce fut à la fois afin de se défendre contre les tracasseries du docte corps et de s'en venger que Furetière écrivit les piquants et vigoureux *Factums* que M. Asselineau vient de remettre en lumière, et qui assurément méritaient de tous points cet honneur. C'est un spectacle plein d'intérêt que



Frontispice des *Factums.*

cette vaillante lutte d'un seul contre une corporation puissante; que l'adresse, l'énergie, la persévérance avec lesquelles cet homme se débat sous la levée de boucliers qui l'écrase, toujours sur la brèche, faisant tête à tous, prenant à ses ennemis œil pour œil et dent pour dent, ne laissant pas même une épigramme sans réplique, et répondant aux injures par des injures au besoin, mais sans oublier les raisons. Pendant de longues années, on le voit demandant sans cesse justice, entassant lettres sur placets, réclamant une confrontation publique et sérieuse de son travail avec celui qu'on l'accuse d'avoir pillé, frappant de porte en porte, poursuivant dans l'ombre un ennemi qui ne veut pas se laisser approcher, prodigieux de verve, d'activité, de persévérance, occupé sans cesse à reporter le débat sur son véritable terrain, faisant des offres qui sont repoussées, dédaigné dans ses soumissions, dédaigné dans ses réclamations, se brisant dans tous ses élans contre l'inexorable courroux de l'Académie. Enfin, il venait d'obtenir la nomination de trois commissaires, et peut-être commençait-il à pressentir dans le lointain une lumière plus propice, quand il mourut à la peine, le 14 mai 1688, sans avoir eu la consolation de recueillir vivant le fruit de quarante années d'un travail ardu, et de voir imprimé ce *Dictionnaire universel*, qui ne parut pour la première fois que quelques années après sa mort.

Cette mort ne désarma point l'Académie. Elle poussa la rancune jusqu'à délibérer si on lui ferait un service selon l'usage pratiqué pour chacun de ses membres depuis son établissement, et il fallut que Boileau, dans un grave discours qui nous a été conservé, rappelât la majorité de ses collègues au respect de leur dignité et de leur honneur. Le successeur de Furetière au fauteuil eut grand soin d'esquiver prestement dans sa harangue le souvenir du faux frère, et quarante années après sa mort, lorsque le premier feu des colères avait eu tout le temps de refroidir, l'historiographe de l'illustre corps, l'abbé d'Olivet, « étend sur le cadre destiné à Furetière, dans sa galerie de portraits académiques, dit spirituellement M. Asselineau, le crêpe noir des doges décapités, et ne daigne pas même faire connaître la liste de ses ouvrages. » La trace de cette haine persistante se retrouve jusque dans les préfaces de toutes les éditions successives du Dictionnaire de l'Académie, sauf la dernière, et ce n'est pas là, sans doute, une des moindres causes de l'oubli immérité où était demeurée ensevelie cette originale figure.

Les *Factums* de Furetière n'étaient pas le premier assaut que l'Académie eût eu à supporter. Dès sa naissance, elle fut en butte, de la part même de ses membres, à des attaques passionnées, et quand on les voit s'étaler aujourd'hui, à peu près sous les mêmes formes, dans les colonnes des petits journaux, ce n'est pas le lieu de crier que le respect des grandes institutions se perd, mais de répéter de plus en plus, avec le sage roi Salomon, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Le Dictionnaire principalement fut tout d'abord l'objet favori des brocards. Une année même avant les lettres patentes qui constituèrent officiellement l'Académie, Charles Sorel, qui, vingt ans après, devait revenir plus vivement à la charge, se moquait de ses incertitudes et de ses délais pour les décisions sur la langue, dans un livret qui porte pour titre : *Rôle des présentations faites au grand jour de l'éloquence française.* Boisrobert, qu'on peut considérer pourtant comme son véritable fondateur, puisque ce fut lui qui, en parlant au cardinal de Richelieu des premières assemblées où il avait été admis, lui attira sa protection pour la constituer en société publique, Boisrobert lui-même décocha plus d'une épigramme contre les lenteurs de ses confrères. On connaît les petits vers si souvent cités à propos du Dictionnaire :

Depuis six ans dessus l'F on travaille,
Et le Destin m'aurait fort obligé,
S'il m'avait dit : Tu vivras jusqu'au G...
Voilà comment nous nous divertissons
En beaux discours, en sonnets, en chansons,
Et la nuit vient qu'à peine on a su faire
Le tiers d'un mot pour le vocabulaire.
J'en ai vu tel aux Avents commencé,
Qui vers les Rois n'était guère avancé.

Le mot de Boisrobert me rappelle un spirituel article

écrit par un érudit, M. Ludovic Lalanne, lors de la publication récente du premier volume de cet excellent *Dictionnaire historique de la langue française*, dont bien des académiciens se tiendraient fort satisfaits de voir paraître la lettre A tout entière avant de mourir. Prenant pour point de départ les proportions de ce premier volume, qui ne va que jusqu'au mot *Abus*, et le temps employé à sa préparation, il établissait, avec la précision du plus rigoureux calcul, le nombre prodigieux de siècles qui devaient s'écouler avant la fin de cet ouvrage, dont l'unité aurait bien quelque peu à souffrir des petits changements survenus dans la langue pendant cet intervalle. Pour mieux faire saisir ce léger inconvénient, M. Lalanne établissait, d'après les mêmes calculs, que si la dernière livraison de ce Dictionnaire paraissait aujourd'hui, la première aurait dû être à peu près contemporaine du déluge, une autre de Sésostris, une autre encore du bon roi Dagobert, une des dernières de je ne sais plus quelle croisade, et qu'en somme la fin de ce Dictionnaire, destiné à l'instruction et à l'utilité des contemporains du déluge, aurait servi à leurs petits-neveux de l'an 1859 après Jésus-Christ. C'est toujours l'histoire de ce barbier célébré par Martial, lequel rasait dans la perfection, mais si lentement, que la barbe repoussait d'un côté pendant qu'il la coupait de l'autre.

Nous ne parlons pas des violentes attaques de Matthieu de Morgues, abbé de Saint-Germain, parce que ce pamphlétaire, ennemi de Richelieu, jugeait l'Académie comme un instrument politique du cardinal, et que, d'ailleurs, il l'a confondue avec le bureau d'adresses du gazetier Renaudot, qui était une véritable académie privée. Comme Sorel, comme Boisrobert, comme Furetière, le docte Ménage cribla de ses épigrammes la composition du Dictionnaire de l'Académie :

> Laissez là le vocabulaire,
> Ne songez point à la grammaire ;
> N'innovez, ni ne faites rien
> En la langue, et vous ferez bien.

Ce badinage, devenu public, au grand désespoir de Ménage, lui ferma le porte de l'Académie, où l'appelait son mérite, et qu'il eût certainement beaucoup aidée dans ses travaux. Pavillon n'encourut pas la même disgrâce, quoiqu'il eût commis le même crime, et un bien plus grand encore, puisqu'il avait pris résolûment parti pour Furetière, et que ce fût dans une lettre à celui-ci qu'il avait vertement raillé les immortels : « J'ai été, dit-il, introduit incognito à l'Académie par M. Racine. J'y ai vu onze personnes. Une écoutait, une autre dormait, trois autres se sont querellées, et les trois autres sont sorties sans dire mot. » On sait que le grave Boileau lui-même a traité l'Académie de *topinamboue* dans une épigramme, et, dans ses lettres à Brossette, il s'exprime souvent avec amertume sur le compte de ses collègues. Bien plus, Benserade, qui avait tracé, en une sorte de catalogue bouffon, les portraits satiriques des Quarante, osa en donner lecture dans une assemblée publique de l'Académie, et mortifia cruellement plusieurs d'entre eux, qui ne lui pardonnèrent jamais sa mauvaise plaisanterie.

Une des attaques les plus considérables tentées contre la Compagnie naissante, ce fut la comédie des *Académistes*, de Saint-Evremond. Elle a cinq actes, et est en vers. L'auteur nous y montre les immortels tantôt s'encensant l'un l'autre et tantôt se gourmant d'importance ; les uns s'enivrant au cabaret, un autre arrêté par un sergent, à qui il offre dix sols pour le laisser échapper de prison ; tous, ou presque tous, s'acharnant à dépouiller la langue sous prétexte de l'épurer, réclamant chacun tour à tour la proscription de tous les termes qui leur déplaisent, et ergotant à n'en plus finir sur une virgule. Il leur reproche, toujours comme Furetière, de passer deux ans à réformer six mots, et de se faire grassement payer pour une si importante besogne. Cette comédie est pavée d'intentions.

Dès avant la fin du dix-septième siècle, certains esprits impatients jugeaient déjà une réforme complète absolument nécessaire, et à ce sujet il fut remis à Louis XIV un mémoire qui indiquait les moyens de rétablir ce corps dans son premier lustre. « Après soixante ans et plus d'une application continuelle, dit l'auteur, ce Dictionnaire



L'apothéose du Dictionnaire.

si attendu et tant célébré avant sa naissance a enfin paru au public, qui a vu d'abord toutes les imperfections et les fautes dont il est rempli. Que doit-on espérer du reste? Une grammaire, que deux académiciens pourraient achever en deux ans, sera l'ouvrage d'un siècle pour l'Académie, et encore aura-t-elle moins de succès que le Dictionnaire. » Au siècle suivant, l'historien de l'illustre Compagnie, l'abbé d'Olivet, s'exprimait, mais non dans son histoire, avec une franchise plus rude encore : il appuyait sur la marche absurde suivie dans ce travail ; aussi, ajoutait-il, les phrases et les exemples en sont « si ridicules et si impertinents, que nous en avons honte quand on les relit de sang-froid. »

Qu'ai-je voulu prouver avec tout cela? Rien autre chose, sinon que l'Académie a été attaquée de tout temps, et surtout que les personnages les plus compétents, et les académiciens eux-mêmes, lui adressaient justement les reproches que nous retrouvons dans les *Factums* de Furetière ; c'est que, si l'on soupçonnait celui-ci d'injustice et de mensonge dans ses sarcasmes contre le mode de composition du fameux Dictionnaire, contre les lenteurs, les minuties, l'incapacité de bon nombre des immortels, il serait amplement justifié par la comparaison de ce que tant d'autres, qui n'avaient pas les mêmes motifs de ressentiment que lui, ont dit sur le même sujet.

Du reste l'Académie, comme toutes les choses grandes et fortes, devait avoir éternellement des ennemis. On pourrait compter par centaines les écrivains qui sont venus s'user les dents à mordre cette lime. C'est l'arche du déluge qui flotte toujours au-dessus des flots, se brisant inutilement contre elle. Placée trop haut pour entendre la plupart des clameurs qui n'ont cessé de la poursuivre depuis sa naissance, celles qu'elle entend, elle les dédaigne dans sa sérénité majestueuse, et, comme le dieu-soleil de Jean-Baptiste Rousseau, elle poursuit sa carrière en versant des torrents de lumière sur ses obscurs blasphémateurs. D'Alembert a dit, dans la préface de ses *Eloges*, que l'Académie est l'objet de l'ambition secrète ou avouée de tous les gens de lettres, de ceux même qui ont fait contre elle des épigrammes bonnes ou mauvaises, épigrammes dont elle serait privée *pour son malheur*, si elle était moins recherchée. Je m'abstiens de prononcer sur la première partie de cette proposition ; mais quant à la dernière, elle est certainement fort juste. Parmi les épigrammes faites contre l'Académie, il y en a plus de mauvaises et de grossières que de spirituelles. Plusieurs, citées pourtant comme des types, sont tout simplement d'une brutalité bête. Quelques-unes sont si jolies que l'Académie elle-même, si sa dignité lui a permis de les connaître, a dû être la première à en rire. Je laisse de côté celles de Lainez, de La Condamine, de Chamfort, de Roy et de vingt autres. Mais j'en voudrais rapporter quelques-unes de Piron, qui a laissé les modèles du genre, des épigrammes où la malice n'a point de fiel et l'aiguillon pas de venin. C'est lui-même, on le sait, qui s'était fabriqué d'avance cette épitaphe d'un laconisme si expressif :

> Ci-gît Piron, qui ne fut rien,
> Pas même académicien.

C'est lui aussi qui, passant un jour avec un ami devant le lieu des séances de l'Académie, s'écria, en le lui montrant du doigt : « Mon cher, ils sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre. » Voici mieux encore. Une fois, ayant été sur le point d'être nommé, Piron fut averti, par le secrétaire qui devait lui répondre, de préparer son discours de réception : « Il est tout prêt, répondit-il, et le vôtre aussi. Je me lèverai, j'ôterai mon chapeau, je dirai : « Messieurs, je vous remercie de l'honneur que « vous m'avez fait. » Vous vous lèverez, vous ôterez votre chapeau, vous répondrez : « Monsieur, cela n'en vaut pas « la peine. »

Voltaire, qui définissait l'Académie « un corps où l'on reçoit des gens titrés, des hommes en place, des prélats, des gens de robe, des médecins, des géomètres et même des gens de lettres, » a dit aussi son mot sur ces discours de réception, que l'auteur de *la Métromanie* voulait réduire à leur plus simple expression. Seulement, par un reste de respect humain, il met ce mot dans la bouche d'un Anglais. « Tout ce que j'entrevois dans ces beaux discours, dit l'Anglais, c'est que le récipiendaire, ayant assuré que son prédécesseur était un grand homme, que le cardinal de Richelieu était un très-grand homme, le chancelier Séguier un assez grand homme, le directeur lui répond la même chose et ajoute que le récipiendaire pourrait bien aussi être une espèce de grand homme, et que pour lui, directeur, il n'en quitte pas sa part. » Cet Anglais facétieux aurait vu tout autre chose dans les discours de réception qui se font aujourd'hui. Le récipiendaire assure bien encore que son prédécesseur était un grand homme, à quoi le directeur répond toujours qu'il en est un autre ; mais, ce devoir de politesse une fois accompli, on laisse tranquille l'ombre du cardinal de Richelieu pour parler d'affaires plus intéressantes.

Ce sont là, après tout, des épigrammes bien anodines. Je n'ose promettre qu'on trouvera la même innocuité dans celles de Furetière. Mais il ne faut pas perdre de vue que cet homme, d'un caractère violent et d'un tempérament bilieux, avait reçu de l'Académie l'affront le plus sanglant par son exclusion ; qu'il était en butte aux accusations les plus outrageantes ; que ses ennemis faisaient circuler des lettres, satires, dialogues, remplis de récriminations amères et parfois d'ignobles injures contre lui. Ajoutons enfin que, dans sa lutte, il prit toujours soin de déclarer hautement que ce n'était pas l'Académie, mais seulement un certain nombre d'académiciens, qu'il attaquait. De l'illustre Compagnie il fait deux parts : dans l'une, les hommes de renom et de mérite, qu'il respecte, et qui se sont d'ailleurs tenus à l'écart de la guerre acharnée entreprise contre lui ; dans l'autre, les *jetoniers*, le bas-fond de l'Académie, les plus inconnus et les plus ignorants, qui se sont montrés les plus violents, quoiqu'ils fussent les moins intéressés dans la question.

En toute circonstance, il exclut formellement de ses attaques Boileau, Racine, Th. Corneille, Bossuet, Huet, Fléchier, Pellisson et plusieurs autres, parmi lesquels, en bon courtisan, il ne manque pas de mettre tous les évêques, présidents et ducs de l'Académie. Ceux auxquels il s'en prend, ce sont des gens comme Régnier-Desmarais, Charpentier, Lavau, les deux Tallemant, Donjat, Barbier d'Aucourt, Boyer et Leclerc. La Fontaine est le seul illustre qui se trouve mêlé à cette tourbe d'inconnus, à moins qu'on n'y veuille joindre encore Benserade et Quinault, qui alors, eux aussi, étaient presque des illustres. Voilà les circonstances atténuantes. Et maintenant nous pouvons donner quelques échantillons de la verve ironique et cruelle avec laquelle, se transformant d'accusé en accusateur, Furetière plaide sa cause lui-même. Ce n'était pas pour rien que le gaillard avait du sang de procureur dans les veines et qu'il s'était fait recevoir avocat. Dans son deuxième factum, il encadre en une sorte de galerie comique les portraits de ses principaux adversaires. Voici d'abord Quinault. N'oubliez pas, pour ne rien perdre de toutes les agréables méchancetés de ce coup de crayon, que Quinault était le fils d'un boulanger, et prenez bien garde à chaque mot, s'il vous plaît, car chaque mot porte coup :

« Le sieur Quinault a quelque mérite personnel ; c'est la meilleure *pâte* d'homme que Dieu ait jamais faite. Il oublie généreusement les outrages qu'il a soufferts de ses ennemis, et il ne lui en reste aucun *levain* sur le cœur. Il ne s'ensuit pas pour cela qu'il ait grande autorité dans la littérature. Il a eu quatre ou cinq cents mots de la langue pour son partage, qu'il *blute*, qu'il *ressasse* et qu'il *pétrit* le mieux qu'il peut. Il en fait des opéras qui sont fort agréables, quand ils sont mis en musique, de l'article

que le droguet est éclatant quand il est couvert de broderie. Il a l'industrie de les diversifier et de les renouveler, comme ceux qui vont à la Monnaie et chez les orfévres pour changer leur argent et leur vaisselle. Mais, pour conserver sa réputation, il ne faut pas qu'il sorte de sa sphère, car lorsqu'il veut parler des cataractes du Nil et qu'il soutient que ce sont ses embouchures (ainsi qu'il l'a imprimé dans son opéra d'*Isis*), il se fait une affaire avec le jeune abbé Tallemant, qui soutient que ce nom appartient aux sources du fleuve... »

Mais ce qui est plus joli encore, c'est son hypocrite palinodie dans le troisième factum :

« Si j'ai dit quelque chose qui déplaise à M. Quinault, on en doit faire une compensation avec les éloges que j'ai donnés à son honnêteté et au succès de ses opéras. Je ne crois pas que M. Quinault, pour effacer la qualité de sa naissance, veuille bannir le pain de la table. Je n'aurais pas eu garde d'omettre, si je l'eusse su alors, la modification dont il se servit quand il fut reçu à sa charge d'auditeur des comptes; car, ainsi que m'a assuré M. ***, il disait aux juges qu'il sollicitait, quand ils lui faisaient cette difficulté, que de vrai il était fils d'un boulanger, mais que c'était un boulanger de petit pain. Voilà une différence notable qui change l'espèce, puisqu'il y a eu des boulangers de petit pain qui sont devenus illustres, témoin ce Jean Pain-Mollet, qui a donné son nom à une des rues de Paris (1). » Etc.

Je ne crois pas qu'on puisse trouver plus fine et plus méchante ironie. Quinault était, en effet, le fils d'un boulanger, quoique l'abbé d'Olivet ait voulu l'en défendre. Le crime n'est pourtant pas grand. Bien plus, il paraît même qu'il avait été le valet de Tristan l'Ermite, et M. de Montausier disait que celui-ci, en mourant, lui avait laissé son esprit de poëte, comme Elie à Elisée; qu'il aurait bien voulu lui laisser aussi son manteau, mais qu'il n'en avait pas. Malgré la bassesse de sa première condition, Quinault n'avait pas tardé à devenir un des plus riches littérateurs du temps : sa femme lui avait apporté une dot de plus de cent mille écus; pour chacun de ses opéras, Lulli, qui estimait fort le droguet de Quinault, lui comptait quatre mille livres; il avait, en outre, deux mille livres de pension du roi, de sorte qu'en 1671 il put acheter, pour rehausser son nom, la charge d'auditeur des comptes, qui coûtait fort cher.

Voici maintenant le *paquet* de Charpentier :

« Le sieur Charpentier, à cause qu'il sait quelque peu de grec, passe pour savant devant ceux qui n'en savent point du tout. Il a lu quelques livres de l'*Histoire de Perse*, mais le public ne lui a pas rendu le réciproque, et n'a guère lu les siens, qui n'ont par conséquent aucune autorité en français... Il faut donner le temps à sa colère de se refroidir, et alors une bonne soupe nous raccommodera. »

Charpentier passait pour être fort sensible à l'attrait d'une bonne soupe. Ces mots font, d'ailleurs, allusion à la manière dont s'y était pris Furetière pour obtenir de cet académicien l'approbation dont il avait besoin, afin de publier son Dictionnaire. Il l'avait invité à dîner, l'avait régalé à bouche-que-veux-tu, grisé ou à peu près, et, dans cet état, le censeur avait signé tout ce que son confrère avait voulu. Revenu au sang-froid, et humilié d'avoir été joué de la sorte, Charpentier s'était rangé parmi les plus violents ennemis de Furetière, et il avait même composé contre lui un dialogue inepte et grossier, qui courait les salons en manuscrit, et que M. Asselineau nous donne dans son excellente édition. On pourra juger de l'atticisme de ce pamphlet en sachant que Charpentier l'y accuse de diverses infamies, comme d'avoir volé, fait de la fausse monnaie, vendu sa sœur, suborné de faux témoins, escroqué un bénéfice, etc., etc. Il pousse la maladresse jusqu'à mettre ces ignobles accusations dans la bouche de Despréaux, qui était l'ami de Furetière, et qui n'avait pris nulle part à la guerre soulevée contre lui. C'est à Despréaux aussi qu'il prête contre l'auteur du *Dictionnaire* la défense de Quinault, de Benserade, de Boyer et de Leclerc, qu'il a, au contraire, attaqués sans cesse dans ses satires, et qu'il tenait, on le sait, en souverain mépris. C'est joindre gratuitement la sottise à l'outrage. Et quel style ! Si l'on était tenté de trouver quelquefois que Furetière dépasse les bornes, il ne faut que lire la polémique de ses ennemis, et spécialement le dialogue de Charpentier, pour apprécier sa modération relative.

Je passe les sorties sur le compte de Barbier d'Aucourt, « qui a deux noms aussi inconnus l'un que l'autre, » et qui a obtenu une place dans l'Académie, en sa qualité de commis des bâtiments du roi ; sur Lavau, gentilhomme qui possède beaucoup de vertu et de modestie, mais qui ne se pique pas de grande capacité ; que l'Académie a reçu tout d'une voix, comme un impôt établi sur elle par Colbert, son bienfaiteur, et qui, par prudence, se met à la place du dernier opinant, afin de donner son avis en faveur du parti le plus fort, de sorte qu'on ne peut l'accuser d'être auteur d'aucune des bévues du Dictionnaire; sur Perrault, « qui, érudition à part, peut avoir quelque mérite ; » sur Tallemant l'aîné, surnommé *son inquiétude*, qui a du moins cela de commode qu'il est le plus pacifique des académiciens, qu'il ne s'opiniâtre point à ses avis, comme font les brailleurs, tout simplement parce que l'humeur inquiète dont il est possédé oblige son esprit à changer aussi souvent de sentiment que son corps de place, si bien que ses pensées, loin d'avoir de l'autorité à l'égard des autres, n'en ont pas seulement sur lui-même ; sur le jeune abbé Tallemant, celui qui fournit le plus, et qui, entre autres opinions neuves, destinées à instruire les générations futures, soutient que c'est la terre qui environne la mer, puisqu'il n'y a point de mer sans rivage; sur Benserade, le chevalier des proverbes, qui croit que toute la langue n'est faite que pour des rondeaux et des bouts-rimés : « C'est à lui que le Dictionnaire aura l'obligation de la longueur du travail; car il est opiniâtre et brailleur, et, quelque trait d'ignorance qu'il propose, il le soutient avec tant de bruit et de colère qu'il faut que les autres cèdent à son avis pour avoir la paix. Il me souvient qu'un jour il se vint mettre à la place que j'ai coutume d'occuper à l'Académie, en s'écriant : « Ah! me voici dans « un lieu où je vais bien dire des sottises. » Je lui répondis modestement: « Courage! vous commencez bien. » Depuis je ne lui ai rien contesté, et j'ai laissé passer toutes les ignorances qu'il lui a plu de faire mettre dans le Dictionnaire. Je me souviens encore qu'il soutint opiniâtrément, pendant tout un après-dîner, que le mot de *fin de non-recevoir* n'avait point de singulier, parce que son procureur lui avait dit qu'il avait perdu un procès par des fins de non-recevoir, ne prenant pas garde que son procès ne

(1) Le *petit pain*, appelé aussi *pain mollet*, et *pain à la reine*, était le plus appétissant de tous les pains d'alors, et celui qui se vendait le plus cher. On voit, dans les lettres de Gui Patin, qu'en 1668 les cabaretiers et hôteliers intentèrent aux boulangers, à propos de ce *petit pain*, un procès où ils les accusaient de faire entrer de la levûre de bière, au lieu de franc levain. Ce fut une grosse et assez plaisante affaire. On nomma des médecins pour arbitres, et le pain mollet, après une si chaude alarme, finit par disparaître.

valait rien de tous les côtés, et qu'il y avait plusieurs fins de non-recevoir contre lui. »

Il faut voir aussi de quel style Furetière trace le tableau général des séances de la Compagnie. « La première demi-heure, dit-il, se passe à faire le procès à l'horloge, car il n'y a de participants aux jetons que ceux qui sont arrivés quand l'heure sonne, ce qu'on observe avec une précision géométrique. On voit alors une grande joie sur le visage des diligents, et une grande consternation sur celui des paresseux. Ceux-ci accusent les autres d'avoir avancé l'aiguille, comme il est arrivé souvent : on confère les montres, on cite les cadrans qu'on a vus en chemin; les



L'enterrement du Dictionnaire.

brailleurs tâchent de se faire rétablir sur la liste et y réussissent quelquefois, et, quand on vient à opiner là-dessus, cela s'étend jusqu'à la fin de la vacation. C'est la grande affaire, qui passe avant toutes les autres, même avant le désir de faire sa cour aux seigneurs. Cette importante question vidée, on tire le cahier auquel on doit travailler; le secrétaire en lit un article, et si, par malheur, on vient à relire le dernier qui a été fait à la séance précédente, pour en voir la suite, ceux dont l'avis n'a pas été suivi reprennent courage et le font examiner de nouveau par ceux qui n'y ont point assisté. Il arrive très-souvent qu'on le refait dans un sens contraire à celui qui avait été arrêté d'abord. Le Dictionnaire est une vraie toile de Pénélope. La chose est arrivée particulièrement pour le mot *oreille*. Après avoir, pendant trois vacations, fait la définition du mot, on en employa deux autres à la corriger, et on trouva à la fin que l'oreille était l'*organe de l'ouïe*. Cette définition coûte deux cents francs au roi : Richelet et Monet en avaient, auparavant, donné une à meilleur marché et en mêmes termes.

« On pointille sur chaque article avec tant de bruit et de confusion que les plus sages se taisent, et que celui qui a raison c'est celui qui crie le plus haut. Chacun fait une longue harangue sur la moindre bagatelle. Le second répète comme un écho tout ce que le premier a dit, et le plus souvent ils parlent trois ou quatre ensemble. Dans un bureau composé de cinq ou six personnes, il y en a un qui lit, un qui opine, deux qui causent, un qui dort, et un qui s'amuse à lire quelque Dictionnaire placé sur la table. Quand la parole vient au second, il faut lui relire l'article, à cause de sa distraction pendant la première lecture. Il ne se passe point deux lignes que chacun ne débite quelque nouvelle ou un conte plaisant, qu'on ne parle des affaires d'Etat ou qu'on ne réforme le gouvernement. Quand on veut faire une définition, on prend, dans tous les Dictionnaires qui sont sur le bureau, celle qui paraît la meilleure; on la copie mot à mot, et alors elle est sacrée, et personne n'y oserait plus toucher, en vertu de leur privilége. »

Certes, voilà de jolis tableaux de genre ! Il est fâcheux que quelques-uns des chefs d'accusation de Furetière portent à faux. Les longues discussions dont il se moque prouvent elles-mêmes tout le soin qu'on apportait à la justesse des définitions et au choix des exemples, et quand il nous montre Mézeray se chargeant de consulter le maître garçon de son apothicaire sur les termes de pharmacie, il ne s'aperçoit pas qu'il n'y a là rien que de très-louable, et il fournit lui-même des armes contre lui à Charpentier, qui, dans son dialogue, l'accuse avec tout autant de justice d'interroger les vinaigriers pour en savoir les mots particuliers à leur profession.

Que serait-ce, si nous voulions joindre à ces extraits quelques fleurs choisies dans une autre longue diatribe composée par Furetière, sous le titre de : *Plan et dessein du poëme allégorique et tragico-burlesque : les ..... de l'Académie?* La verve de l'auteur n'y est nullement refroidie, et l'on y trouve, sous le voile transparent de l'allégorie, quantité de plaisantes imaginations contre ses adversaires. Furetière était décidément né pour la polémique. Ses pamphlets, comme le dit très-bien le spirituel et savant éditeur, peuvent compter parmi les premiers essais du journal.

Après la publication du *Roman bourgeois* et des *Factums* de Furetière, il ne reste plus, pour achever de faire connaître en lui l'écrivain, qu'à publier ses poésies, ses satires surtout. C'est une mission qui revient de droit à M. Asselineau; et pour la plus grande gloire de Furetière, comme pour le plus grand profit des érudits et des lettrés, nous souhaitons qu'il s'en charge au plus vite et ne laisse point cette tâche à d'autres qui s'en acquitteraient difficilement aussi bien que lui.

N'oublions pas de féliciter aussi les éditeurs, MM. Poulet-Malassis et de Broise, qui ont réimprimé les *Factums* avec le goût pur et l'élégance sévère du grand siècle.

VICTOR FOURNEL.

N. B. Les curieuses gravures qui accompagnent cet article sont copiées sur les estampes de l'édition originale de Furetière.

ESPÉRANCES, OU LE NEVEU DE MON ONCLE.



Vision du neveu de mon oncle : la vieille dame et son bâton de vieillesse. Dessin de Damourette.

J'avais une manière à moi de parcourir, sans beaucoup de difficulté, le sentier pierreux de la vie, quoiqu'à vrai dire je fusse obligé d'y marcher, moralement et physiquement, à peu près nu-pieds : *j'espérais*, et j'espérais chaque jour, et du matin au soir, et de l'automne au printemps, et du printemps à l'automne, et d'une année à l'autre j'espérais toujours.

C'est ainsi qu'avec de simples espérances pour tout bagage, j'étais arrivé au tiers de ma route sans souffrir autrement de mes privations, sauf toutefois celle du

manque de bottes; et encore de celle-là même prenais-je assez aisément mon parti lorsque je me trouvais dehors en plein air. Quand j'étais en société, c'était autre chose; j'éprouvais un certain malaise à l'occupation difficile de dissimuler mes chaussures, de façon à n'en laisser apercevoir que la partie la moins délabrée. Mais ce qui m'était beaucoup plus dur, c'était de n'avoir à porter avec moi, pour toutes consolations, dans les tristes demeures de la misère, que de simples *paroles*.

Pour mes souffrances personnelles, je m'en consolais comme tant d'autres en jetant un regard d'espoir sur la roue mobile de la fortune, et avec la remarque philosophique que « le temps porte conseil. »

Ma position sociale était celle d'un vicaire protestant à la campagne, ce qui veut dire, en tout pays de réforme : pauvre salaire, maigre régime et pénitence morale dans la société d'un pasteur indolent, plus indulgent à lui-même qu'aux autres, d'une maîtresse de maison grondeuse, de son fils passablement orgueilleux, et de sa fille, jeune personne aux épaules élevées, aux pieds en dedans, qui entrait et sortait toute la journée, et passait sa vie à faire des visites. Aussi éprouvai-je une subite émotion de plaisir et d'espoir lorsqu'un jour j'appris, par une lettre d'une de mes connaissances, qu'un oncle à moi, négociant à Stockholm, qui m'était personnellement inconnu, se trouvant à toute extrémité, s'était, à son lit de mort, souvenu de son neveu *le propre à rien*, et, dans un accès inattendu d'affection, avait demandé ce qu'il devenait.

A cette nouvelle extraordinaire, le reconnaissant neveu s'était empressé de se mettre en route pour Stockholm. Assis sur la dure banquette d'une carriole de fermier, pourvu d'un très-mince bagage, mais riche d'un million d'espérances, il allait montant et descendant bruyamment les montagnes, et cheminait vers la capitale, où il arriva enfin, malgré les rudes cahots du véhicule, sans s'être entièrement rompu les os.

En débarquant à l'auberge la plus proche, je commandai modestement un simple, mais très-simple déjeuner, une bagatelle : un peu de pain et de beurre, une couple d'œufs.

L'hôte, en compagnie d'un gros homme, se promenait de long en large dans la salle; ils causaient avec feu. « Oui, certes, disait le gros monsieur, le grand négociant qui est mort avant-hier, M. P***, était un drôle de corps! »

Ah! oui! pensai-je, un drôle de corps! et qui avait des écus! « Ici, mon ami, dis-je au domestique; je ne serais pas fâché d'avoir une tranche de beefsteak ou quelque autre chose de solide. Et, tenez, un bol de soupe chaude ne serait pas de trop. Servez tout cela, si vous pouvez, mais surtout soyez prompt. »

« Oui, ajouta mon hôte, il était solide. Trente mille risdales (1) et plus à la Banque! Qui l'aurait pu croire? trente mille! »

Trente mille! répétai-je en moi-même, et mon âme se gonflait de joie. « Jeune homme! garçon! donne-moi trente... non; donne-moi une Banque... non; donne-moi une bouteille de vin du Rhin, veux-je dire. » Et de ma tête à mon cœur je sentais à chaque pulsation comme un écho qui redisait : Trente mille, trente mille risdales!

« Oui! continua le gros monsieur. Et dans la masse des dettes, qui est énorme, croirait-on qu'il y a pour neuf cents risdales de côtelettes et pour cinq mille de champagne! Ce sont les créanciers qui vont jouir! Tout son héritage ne vaut pas deux pennings (1), et il laisse pour combler le déficit une pauvre vieille calèche hors de service! »

Ah! ah! peste! c'est différent. « Holà! jeune homme! garçon! remportez la viande, la soupe et le vin! Vous voyez que je n'y ai pas touché. En vérité, il me serait impossible même d'y goûter. Depuis ce matin (quelle fausseté!) je n'ai fait que manger et boire. Aussi j'ai réfléchi que ce n'était pas la peine de dépenser de l'argent pour un repas si superflu.

— Mais, monsieur, répondit le garçon fort peu satisfait, vous l'avez commandé ce repas.

— Mon ami, répliquai-je, en portant la main à l'endroit où les gens embarrassés ont coutume de chercher l'assistance d'une idée, mon ami, j'ai fait une méprise; mais ce n'est pas ma faute si un riche héritier pour lequel j'avais commandé ce déjeuner est devenu tout à coup pauvre, même plus pauvre qu'auparavant; car il ne lui reste plus que la moitié de son crédit pour l'avenir. Vous sentez que dans un tel changement de fortune il lui serait impossible de payer un déjeuner coûteux; mais cela ne doit pas m'empêcher de vous payer, moi, l'œuf que j'ai mangé, et de vous donner en même temps deux sols de *pourboire*, puisque mes affaires m'obligent à quitter immédiatement cette hôtellerie.

Grâce à mon excellente logique et à son accompagnement obligé, je pus ainsi, le cœur serré et les lèvres sèches, me débarrasser de mon dispendieux repas. Puis je m'éloignai, mon petit paquet sous le bras, pour parcourir la ville, à la recherche d'une chambrette à bas prix, et songeant, non sans souci, aux moyens de me procurer la faible somme nécessaire à la location de cette chambre.

J'avais gagné au choc subit de mes espérances contre la triste réalité un violent mal de tête; mais ayant, dans le cours de mes pérambulations, rencontré un gentilhomme de mise élégante, la poitrine couverte d'étoiles et de rubans, qui descendait d'un brillant équipage, le teint jaune et terne, le front sillonné de rides et les sourcils contractés, — signes caractéristiques de la mauvaise humeur; — m'étant trouvé face à face avec un jeune comte, que j'avais connu à l'université d'Upsal, et qui marchait d'un pas chancelant comme si une vieillesse prématurée, fruit des fatigues de la vie, lui permettait à peine de se tenir debout, alors une réaction se fit en moi : je redressai la tête, j'aspirai une forte bouffée d'air, — ce qui arriva malheureusement juste en un lieu où l'atmosphère se trouvait fortement imprégnée d'une odeur de cuisine, — et je me réconciliai avec la pauvreté en me disant qu'après tout l'essentiel était d'être en paix avec sa conscience!

A la fin, dans une rue obscure d'un des faubourgs de la ville, je trouvai une petite chambre beaucoup mieux assortie à la couleur rembrunie de ma situation actuelle qu'aux flatteuses espérances que j'avais caressées quelques heures auparavant.

On m'avait accordé la permission de passer l'hiver à Stockholm : quand je la demandai, c'était dans l'attente d'y employer mon temps d'une façon bien différente, mais qu'y faire? Ce qu'il y aurait eu de pire, c'eût été de perdre courage. Se croiser les bras en levant les yeux au ciel pour y chercher secours n'aurait pas beaucoup mieux valu. « Bah! le soleil nous favorise de ses rayons au moment où l'on y songe le moins, » me dis-je, tandis que de sombres nuages d'automne s'étendaient pesamment sur

(1) La risdale suédoise vaut 5 fr. 75 c.

(1) Le penning vaut 1 centime.

la ville. Avec cette réflexion philosophique, je résolus de ne rien négliger pour me procurer une position moins précaire que celle que j'avais en perspective, sous le misérable patronage du pasteur G***; et, en attendant, je cherchai à gagner mon pain de chaque jour en faisant des écritures. Triste ressource d'une situation véritablement fort triste!

Je passai ainsi plusieurs semaines dans l'assommant travail d'habiller d'une belle écriture les idées vides des plus vides cervelles. Et cependant les oreilles auxquelles je m'adressais pour l'amélioration de mon sort restaient sourdes à mes instances; et je voyais diminuer constamment ma nourriture quotidienne, tandis que mes espérances suivaient une marche inverse; — double progression, dont le terme se présenta tout à coup, un soir qu'il me fallut marquer d'une croix sur mon calendrier.

Mon hôte venait de me quitter en me laissant l'avertissement amical de solder le premier quartier de mon loyer le lendemain, à moins que je ne préférasse, dit-il avec une sorte d'euphémisme plein d'urbanité, entreprendre, à travers les rues de la capitale, un nouveau voyage de découverte à la recherche d'un autre logis. Ce fut par une froide soirée d'hiver, un jour qu'après avoir travaillé jusqu'à huit heures, je revenais de visiter un pauvre malade, chez lequel j'avais — peut-être assez imprudemment — vidé ma bourse, que je fus salué de cet affectueux compliment.

Je mouchai avec mes doigts ma pauvre chandelle, dont la lueur incertaine semblait convier au sommeil, et promenant un regard autour de ma petite chambre, pour la conservation de laquelle il m'était absolument nécessaire de me procurer quelque argent: « Celle de Diogène valait encore moins, » me dis-je d'un ton résigné en tirant une table rachitique d'auprès de la fenêtre où le vent et la pluie avaient pratiqué plus d'une incivile effraction. Au même instant mes yeux tombèrent sur la flamme étincelante du foyer d'une cuisine située (quel tentateur contraste!) à un entre-sol vis-à-vis de ma chambre, dont la cheminée était précisément l'endroit le moins lumineux de toute la maison. « Les cuisiniers et les cuisinières ne sont-ils pas les plus heureux mortels? » pensai-je en regardant avec une secrète envie une grasse et joyeuse matrone, qui trônait au milieu des grils et des casseroles à la splendeur de l'âtre, et qui, les pincettes en main, brandissait majestueusement son sceptre comme une reine au sein d'une cour resplendissante.

Dans la pièce voisine, un monsieur et une dame, en costume du siècle dernier, — costumes de carnaval sans doute, — achevaient un souper fin, arrosé de vin de Champagne. Tout le monde festoyait autour de moi, — excepté moi-même.

Un étage au-dessus, à travers une fenêtre à demi voilée par un vieux rideau, j'aperçus un appartement brillamment éclairé où une famille nombreuse était réunie autour d'une table également bien couverte.

J'avais les membres roides de froid et d'humidité. Quant à cette partie du corps qu'on a quelquefois appelée le *garde-manger*, je n'ai pas besoin de dire combien elle méritait peu son nom en ce moment. Mais, bon Dieu! me disais-je en moi-même, si cette charmante personne qui offre cette tasse de nectar avec de si délicieux gâteaux à ce gros monsieur à peine capable de se lever de son canapé pour la recevoir, tant il a fait honneur au dîner! — si sa jolie main pouvait s'étendre un peu plus loin, de mon côté... par quels millions d'actions de grâces elle en serait récompensée! — Vains désirs! — Ah! voilà le gros monsieur qui accepte la tasse. — Il y trempe et retrempe ses biscuits, mais si lentement, si paresseusement qu'il m'en donne des accès d'impatience. Comme la douce enfant le caresse! — J'ai presque envie d'aller savoir s'il est son père ou son oncle... ou peut-être... Oh! fortuné mortel! — Mais non, c'est impossible, il a au moins quarante ans de plus qu'elle. Sa femme, ce doit être cette vieille dame qui est assise à côté de lui sur le canapé et à laquelle la jeune fille vient d'offrir des biscuits. Elle a un air bien respectable, cette dame, avec son bonnet d'aïeule malade; et je me souviens de l'avoir vue tantôt descendre l'escalier, en s'appuyant sur la belle jeune fille comme sur son bâton de vieillesse. A qui maintenant le cher ange va-t-il présenter le plateau? Le châssis de la fenêtre me cache presque entièrement la personne, je distingue à peine son épaule et son oreille. Je ne puis me plaindre qu'elle me tourne le dos, mais pourquoi laisse-t-elle ainsi la jeune femme debout devant elle, penchée en avant depuis un quart d'heure pour lui offrir des rafraîchissements? J'en suis indigné. Ce doit être une femme, un homme aurait plus d'égards pour cet ange. Mais enfin elle se décide à prendre la tasse. Et maintenant, ô misère! la main d'un homme de haute taille se plonge au milieu des pâtisseries. — Quels doigts crochus! — Le butor! est-ce qu'il va tout prendre? A-t-on jamais rien vu de pareil? Je voudrais savoir si c'est son frère. — Après cela, il avait sans doute bien faim. Pauvre garçon! — Bon! voilà deux jeunes enfants qui se font place dans le cercle, auprès de leur sœur. J'aime à croire qu'on leur aura bien laissé quelque chose. Comme cette chère créature les caresse et les embrasse, les pauvres petits! Comme elle leur donne tout ce que ces dévorants ont bien voulu ne pas absorber! — Tout y passe, — et quant à elle, le doux ange, elle n'aura guère plus que moi de toute cette provision, il lui en reste le parfum!

Mais tout à coup quel désordre dans l'appartement! Le vieux monsieur se lève du canapé; l'homme aux doigts crochus s'élance brusquement. Affreux chameau! il pousse la jeune fille, qui trébuche contre la table à thé; il renverse sur le canapé la bonne vieille dame, qui venait de se lever; les enfants sautent et battent des mains; les portes s'ouvrent avec fracas; un jeune officier entre; la jeune femme lui jette les bras autour du cou. Ah! ah! très-bien! je vois ce que c'est! — Je referme le volet de ma fenêtre avec une violence qui le fait craquer, et, maudissant ces visions désolantes, je m'assieds trempé de pluie et grelottant sur une chaise.

Qu'avais-je à faire près de cette fenêtre? Voilà ce que vaut la curiosité.

Il y avait une semaine environ que cette famille arrivant de la campagne avait pris possession de la belle maison juste en face de moi, et jamais il ne m'était venu à l'esprit de m'enquérir de ce qu'ils étaient, ni d'où ils venaient. Par quel hasard m'étais-je avisé ce soir-là de pénétrer dans leur intérieur? En quoi cela pouvait-il m'intéresser?

J'étais de mauvaise humeur; peut-être aussi mon cœur était-il trop plein. Mais, fidèle à mes principes de ne jamais m'abandonner à d'anxieuses réflexions, lorsqu'elles manquaient entièrement d'utilité, je saisis ma plume d'une main gelée, et, pour donner un but à mes pensées, j'essayai en soufflant sur mes doigts d'entreprendre la description du bonheur domestique, — bonheur que je n'avais, hélas! jamais connu. Suis-je donc le premier qui ait cherché dans les chaudes régions de la fantaisie la chaleur que lui refusait la dure atmosphère du monde réel?

Une corde de bois de bouleau six dollars! et cela n'irait pas jusqu'en décembre. Ecrivons :

« Heureuses, trois fois heureuses ces familles composées d'un petit nombre, au sein desquelles il n'est pas un cœur qui puisse souffrir ou se réjouir seul,— pas un regard, pas un sourire qui n'appelle le sourire ou le regard, — et où des amis se disent journellement l'un à l'autre, par des actions plus que par des paroles : Tes joies et ton bonheur sont les miens!

« Qu'elle est belle la tranquille demeure où s'abrite le pèlerin fatigué des choses de la terre, où se réunissent autour du foyer rayonnant le vieillard courbé sur son bâton de voyage, l'homme dans la force de l'âge, la femme aimante et les charmants enfants qui dansent, qui jouent dans ce paradis terrestre, et qui, à la fin de la journée, élevant à Dieu leurs prières reconnaissantes, tombent endormis sur le sein de leur mère, tandis qu'en les berçant elle murmure doucement à leur oreille :

Veillez, veillez, anges du ciel,
Autour de leur couche innocente
Et de votre aile caressante
Protégez..... »

Ici je fus obligé de m'interrompre, une goutte de pluie tombée de mes yeux venait d'effacer ces dernières lignes.

Involontairement mes réflexions prirent une tournure mélancolique. Combien de pauvres âmes, pensai-je, sont obligées, à leur grand regret, de cheminer dans la vie privées de cette souveraine bénédiction : le bonheur domestique! — Je me considérai un moment dans le seul miroir intact que renfermât mon logis, le miroir de la vérité; puis je me remis à écrire avec un sentiment de tristesse impossible à maîtriser :

« Qu'il mérite bien le nom d'infortuné celui qui dans les heures anxieuses de cette vie ne trouve pas un cœur fidèle où reposer son cœur, dont le soupir reste sans écho, dont les peines silencieuses n'ont personne qui lui dise, pour en adoucir l'amertume : Je te comprends, je souffre avec toi!

« Triste, abattu, pas une main ne s'élève pour le soutenir; s'il pleure, personne ne s'y intéresse, personne ne s'en aperçoit : sort-il, personne ne l'accompagnera; dort-il, personne ne veillera sur son sommeil. — Solitaire et malheureux, mieux vaudrait pour lui cesser de vivre. Mais qui verserait des larmes sur sa tombe? Une tombe est bien froide lorsqu'elle n'est pas réchauffée des larmes de l'amitié.

« Ses jours sont des nuits d'hiver : pour lui la terre n'a pas de fleurs, pour lui les lumières du ciel sont sans éclat. Ombre parmi des ombres, qui le retient dans ce froid exil? qui l'attache à cette terre de douleurs? — Hélas! il espère encore! Il attend encore, il attendra jusqu'à la onzième heure la main bienfaisante qui lui fera l'aumône d'un peu de joie. — Il lui faut si peu de chose! La plus petite fleur qu'il cueillerait sur la terre, il la porterait dans son sein, il la conserverait dans son amour pour ne pas rester seul, toujours seul en ce monde! »

C'est ma propre situation que je décrivais ainsi, c'est moi-même que je peignais sans y songer.

Privé de mes parents dès mes premières années, sans frères ni sœurs, sans relations d'amitié, je me trouvai si seul, si abandonné sur la terre, que bien souvent j'aurais souhaité d'être débarrassé du fardeau de la vie, sans la confiance intime que j'avais dans la bonté du Ciel, et sans les résistances d'un tempérament naturellement gai. Jusqu'alors, malgré les sévérités du sort à mon égard, je n'avais jamais désespéré de l'avenir. — En même temps, par une sorte de prudence instinctive plutôt que par philosophie, j'avais supprimé tout désir de bien-être trop vif, lorsque, dans le présent du moins, le rêve de la pensée aurait trop évidemment dépassé les pouvoirs de la réalité. Mais parfois malheureusement je n'avais pu supprimer aussi les aspirations de mon cœur, et ce soir, par exemple, je me sentais tourmenté plus que jamais d'un inexprimable besoin d'aimer, — d'avoir près de moi un ami, — un être qui serait mien, — en un mot, et pour le plus grand bonheur de ma vie, une femme, une épouse chérie, adorée. Oh! elle me consolerait, elle me rendrait heureux! Sa tendresse me ferait roi même dans la plus humble chaumière.

Il était douteux peut-être que le feu moral dont mon cœur était embrasé pût préserver ses membres fidèles des atteintes du froid; je le sentais trop au frisson glacial qui s'était emparé de toute ma personne. Je me levai tout oppressé et me mis à marcher autour de ma chambre, — c'est-à-dire que je fis deux pas en avant, après quoi je dus me retourner pour recommencer. La conscience de ma position me suivait comme mon ombre sur le mur. Pour la première fois de ma vie, cédant à un commencement d'abattement, je jetai un sombre regard sur l'avenir. Pas le moindre patronage! par conséquent, pas la moindre ressource, pas même de quoi acheter du pain! — *Ergo*, rien à offrir à un ami, rien à une épouse!

« Mais à quoi bon se plaindre? me dis-je avec plus de fermeté; » — et essayant encore une fois de chasser ces tristes pensées : « Ah! si seulement quelque âme chrétienne venait à moi ce soir,— n'importe laquelle, amie ou ennemie, — pourvu qu'elle fît cesser cette cruelle sollicitude! — Oui, fût-ce un habitant du monde invisible, il serait le bienvenu! — Eh! qu'est-ce là? trois coups à la porte! c'est impossible; je me serai trompé! »

On frappa de nouveau. Je courus ouvrir. Personne! — Le vent soufflait avec fureur dans le corridor. Je me hâtai de refermer la porte, et plongeant les mains dans mes poches, je recommençai à me promener en murmurant je ne sais quoi. Au bout de quelques minutes il me sembla que j'entendais soupirer. Je me tus pour écouter. J'entendis encore un soupir, mais si profond, si mélancolique, que je tressaillis et m'écriai : « Qui est là? » — Pas de réponse.

Je me demandais ce que cela pouvait signifier, lorsque je fus tiré de mon incertitude par un tapage affreux comme celui d'une légion de chats faisant sabbat dans l'escalier: il fut suivi d'un coup violent à ma porte. Je prends la chandelle et, saisissant un bâton, je vais pour sortir. Au même instant la chandelle s'éteint; une figure gigantesque et toute blanche s'approche de moi et je sens deux bras robustes s'enlacer autour de mon corps. Je crie au secours! Je me débats si vivement pour échapper à l'étreinte que je tombe avec mon adversaire, mais de telle sorte que je me trouve par-dessus. Me relevant alors lestement, je m'élance pour chercher de la lumière, lorsque je trébuche contre quelque chose. — Dieu sait quoi! sans doute, quelqu'un qui me prit par les talons. — Enfin, quoi que ce fût, je tombai une seconde fois, ma tête porta contre la table, et je perdis connaissance, en même temps qu'un bruit moqueur, qui ressemblait fort à un éclat de rire, frappait mon oreille.

Quand je revins à moi, mes yeux furent inondés d'une éblouissante clarté. Je les refermai brusquement et j'écoutai. Des voix confuses murmuraient autour de moi. J'entr'ouvris les paupières et m'efforçai de distinguer les

objets qui m'entouraient. Ce que je vis me parut si extraordinaire que j'eus peur un moment d'avoir le cerveau brouillé. J'étais couché sur un canapé, et — ce n'était pas une illusion — la charmante fille dont mes yeux n'avaient pu se détacher de toute la soirée était là maintenant à mon côté ; ses regards se fixaient sur les miens avec l'expression d'une sympathie céleste, et de ses belles mains elle me frottait les tempes avec du vinaigre. Un jeune homme dont l'air ne m'était pas inconnu pressait ma main dans les siennes. J'aperçus aussi le gros monsieur, puis un autre monsieur plus mince, puis la dame âgée, les enfants, et dans une perspective plus éloignée le paradis de la table à thé : par un inconcevable coup du sort je me trouvais au milieu de cette même famille que je venais d'observer avec un si vif intérêt.

Dès que j'eus recouvré l'usage de mes sens, le jeune homme m'embrassa plusieurs fois avec une impétuosité toute militaire.

— Ne me reconnaissez-vous donc pas ? s'écria-t-il, étonné de me voir presque changé en statue ; avez-vous absolument oublié votre ami Auguste D***, dont vous avez, il y a si peu de temps, sauvé la vie au péril de la vôtre ; que vous avez si heureusement repêché, au risque de terminer vos jours dans l'intéressante société des carpes et des brochets? Voici mon père, ma mère, ma sœur Wilhelmine !

Je lui serrai la main. Alors ses parents m'embrassèrent aussi, et le père d'Auguste, en donnant un violent coup de poing sur la table, s'écria :

— Et parce que vous avez sauvé la vie à mon fils, parce



Vision du neveu : le souper fin. Dessin de Stop. (Pages précédentes.)

que vous êtes un si brave et si excellent cœur, parce que vous avez souffert la faim vous-même pour donner du pain aux autres, par tous ces motifs, vous aurez la cure de Halle, — oui, vous serez le pasteur du troupeau ! J'ai le *jus patronatûs*, vous le savez !

Mais j'étais aussi incapable de comprendre que de penser et de parler. Tout ce que je démêlais à travers les milliers d'explications qu'on me prodiguait, c'est que Wilhelmine n'était pas... c'est que Wilhelmine était la sœur d'Auguste. Le reste, je ne le compris que plus tard et successivement.

Auguste venait d'arriver, ce soir-là même, avec son régiment. Notre connaissance datait de l'université ; nous y avions vidé ensemble la coupe de la fraternité, et, en nous séparant, nous avions échangé de longs serments d'une éternelle amitié, auxquels avait succédé, de ma part au moins, le plus profond oubli. Mais l'été précédent, comme il était par hasard en garnison dans ma résidence, j'avais eu l'occasion de le sauver d'un de ces dangers où l'ardeur du sang et la présomption précipitent parfois la jeunesse. Depuis lors je ne l'avais pas revu.

Dès son arrivée, il s'était empressé de raconter, avec l'enthousiasme des jeunes gens, toutes ces circonstances à sa famille, et il y avait ajouté tout ce qu'il savait ou croyait savoir de moi. Le père, qui avait une cure à sa disposition, et qui — je l'appris ensuite — avait pu faire de sa fenêtre de tristes observations sur l'exiguïté de mon régime alimentaire, s'était décidé, d'après les vives instances de son fils, à m'élever des bas-fonds de la pau-

vreté au faîte de la fortune. Transporté de joie et incapable de renoncer à ses habitudes d'espièglerie, Auguste voulut aussitôt me faire part, à sa manière, de mon bonheur ; il improvisa dans mon corridor cette scène d'écolier qui eut pour moi de si étranges et de si heureuses conséquences : contusion à la tête, translation inattendue à la maison voisine, et, finalement, passage des ténèbres les plus épaisses à la plus brillante lumière. Le bon jeune homme me demanda mille fois pardon de son étourderie ; je l'assurai mille fois que l'affaire ne méritait pas la moindre attention ; et, en effet, la cure était un baume très-propre à guérir une blessure beaucoup plus grave.

Ce fut alors qu'avec surprise et non sans confusion je m'aperçus que l'oreille et l'épaule de l'individu, dont la main avide avait provoqué mon indignation en faisant une si énorme brèche aux pâtisseries, appartenaient en toute propriété au père d'Auguste, à mon très-honoré patron ! Le gros monsieur assis sur le canapé n'était que l'oncle de Wilhelmine.

La bonté, la gaieté de mes nouveaux amis me mit promptement à mon aise et me fit oublier tous mes chagrins. Les gens âgés me traitaient comme un de leurs enfants, les jeunes gens comme un frère, tandis que les marmots semblaient déjà voir en moi le futur compagnon de leurs jeux.

Après avoir reçu des belles mains de Wilhelmine deux tasses de thé, auxquelles je crains d'avoir ajouté, dans ma préoccupation, peut-être plus de biscuits que mon digne patron lui-même n'en avait absorbé, je me levai pour prendre congé. Ils me supplièrent tous de passer la nuit chez eux ; mais je résistai : j'avais résolu de regagner mon ancienne demeure et d'y consacrer la première nuit de mon bonheur à rendre des actions de grâce au suprême directeur de ma destinée.

Ils m'embrassèrent tous de nouveau, et je le leur rendis de bon cœur à tous, même à Wilhelmine, mais non sans en avoir obtenu la gracieuse permission.

« J'aurais mieux fait cependant, me dis-je en moi-même, de ne pas songer à cela, si ce doit être la première et la dernière fois. »

Auguste voulut absolument m'accompagner.

En rentrant dans ma chambre, nous y trouvâmes mon hôte. Il était au milieu des tables et des chaises renversées, ne ressemblant pas mal à une de ces journées d'été incertaines entre l'orage et le beau temps : sur sa face blême, sa bouche entr'ouverte, d'un côté, jusqu'à l'oreille, comme pour dessiner un hideux sourire, semblait, de l'autre côté, se plisser jusqu'au menton, contractée par la colère ; au total, sa contenance avait tout l'air d'annoncer une crise violente, lorsque le ton dont Auguste lui ordonna de nous laisser seuls changea subitement ces démonstrations hostiles en une grimace amicale, et décidèrent l'homme lui-même à s'éclipser du seuil de la porte avec le plus humble de tous les saluts.

Auguste se désespérait à l'aspect de mon sordide mobilier. J'eus toutes les peines du monde à l'empêcher d'aller rosser l'hôte, qui avait été réclamer le prix d'un pareil bouge ! Tout au plus parvins-je à l'apaiser en lui promettant d'aller, dès le lendemain, m'installer ailleurs.

— Mais, avant de le payer, criait Auguste, vous lui direz au moins que c'est un voleur, un coquin... ou bien, tenez ! je le lui dirai moi-même.

— Non pas, gardez-vous-en bien ! dis-je en l'arrêtant ; laissez-moi seul, je ferai tout ce qu'il faut.

Mon jeune ami m'ayant quitté, je passai quelques heures dans une indicible jubilation, songeant à mon changement de fortune, et bénissant la Providence de son évidente protection.

Peu à peu, les fantaisies de l'imagination transformant les objets qui m'entouraient, je me trouvai au milieu même de mon presbytère. Dieu sait alors quels beaux parcs ornés de fleurs, de fruits et de légumes, se déployèrent sous mes yeux ! que de belles vaches, que de bœufs magnifiques paissaient dans les gras pâturages de ce paradis terrestre, tandis qu'errante avec moi, ma compagne, mon Ève, marchait appuyée sur mon bras ! et surtout quel nombreux troupeau de brebis humaines, plus heureuses et devenues meilleures, défilaient sous mes yeux au sortir de l'église où je venais de prononcer mon premier sermon ! Je baptisais, je confirmais, je mariais ces chères ouailles ; dans la joie de mon cœur, je n'oubliais que les enterrements.

Tout ministre affamé qui vient d'obtenir un inespéré bénéfice, tout individu quelconque qui voit se réaliser subitement un rêve longtemps et inutilement caressé, peut se faire une idée des sentiments dont j'étais assailli.

Fort tard dans la nuit, un voile sembla s'abaisser sur mes paupières; mes idées tombèrent dans une étrange confusion ; les images les plus extraordinaires se succédaient dans mon cerveau. Je prêchais d'une voix puissante dans mon église, et toute l'assistance dormait profondément. Le service fini, les gens, à mesure qu'ils sortaient de l'église, se transformaient en bœufs et en vaches, et venaient en beuglant à ma rencontre, quand je me disposais à les exhorter. J'essayais de serrer ma femme dans mes bras, mais il m'était impossible de la séparer d'une énorme génisse dont les dimensions croissaient à chaque instant, et qui finit par s'élever de beaucoup au-dessus de nos deux têtes. Je m'efforçais de monter au ciel par une échelle. De claires étoiles brillant au firmament semblaient m'attirer vers elles ; mais le foin, la paille et les pommes de terre, s'enroulant inexorablement autour de mes jambes, me retenaient malgré moi à la terre. Enfin, je me trouvai marchant les talons sur ma tête au milieu de mes possessions, et, tandis que je m'étonnais d'un tel phénomène, je tombai dans un profond sommeil. Cependant je continuais de porter, sans en avoir conscience, la chaîne de mes pensées pastorales, et je prêchai tout le reste de la nuit, car, le matin, je me réveillai au son de ma propre voix proférant un sonore *amen !*

Les événements de la soirée précédente étaient-ils bien des réalités ou seulement les rêves de mon imagination malade ? C'est ce qu'il n'était pas facile de décider, et la question me tenait encore en suspens lorsqu'Auguste arriva pour m'inviter à dîner avec sa famille.

Alors la cure, Wilhelmine, le dîner, toute une nouvelle succession d'espérances illuminent mon avenir des gais rayons du soleil présent. Tout cela vint inonder mon âme d'une joie qu'on peut bien sentir, mais qu'il ne sera jamais possible d'exprimer.

Je saluai des profondeurs d'un cœur reconnaissant cette vie nouvelle qui s'ouvrait devant moi, bien résolu, quoi qu'il pût advenir, de m'efforcer toujours à *faire le bien*, sans désespérer jamais d'arriver au *mieux*.

Deux ans après, dans mon presbytère, par une belle soirée d'automne, j'étais assis devant un feu petillant et joyeux. Près de moi, avec son rouet, se tenait ma chère petite femme, ma douce Wilhelmine. Je lui lisais un

court sermon, que je voulais prononcer le dimanche suivant, et dont je me promettais une grande édification pour elle-même et pour la congrégation. Comme je tournais les pages, un feuillet détaché s'en échappa ; c'était le papier même sur lequel, à pareil jour, deux années auparavant, j'avais tracé mes tristes et douloureuses pensées. Je le montrai à ma femme. Elle le lut, une larme dans les yeux, et, souriant avec un regard tant soit peu malin, qui lui est, je crois, particulier, elle prit une plume et écrivit sur le verso :

« Maintenant l'auteur, grâce à Dieu, pourrait faire de son sort une esquisse tout opposée à celle qu'il traçait ici dans une heure d'isolement et de misère.

« Maintenant il n'est plus seul, il n'est plus abandonné. Ses soupirs silencieux ont un écho, ses chagrins secrets une épouse aimante les partage. S'il vient à sortir, un cœur dévoué suit ses pas ; s'il rentre, une femme souriante vient à sa rencontre. Ses larmes ne coulent plus inaperçues, une main amie est là pour les sécher. Quelqu'un cueille des fleurs pour en orner son front ou en joncher son chemin ; quelqu'un reflète en son sein le sourire appelé sur ses lèvres. Il a une famille, des amis sincères, et il compte parmi ses propres parents tous ceux qui n'ont pas le bonheur d'en avoir. »

C'était vraiment ma situation actuelle que ma Wilhelmine venait de peindre.

Cédant aux sentiments qui me pressent, brillants et joyeux comme les rayons d'un soleil printanier, je veux laisser, comme autrefois, la troupe légère de mes *espérances* danser à l'horizon de mon avenir.

J'espère donc que mon sermon de dimanche prochain ne sera pas sans effet sur mon cher troupeau ; et si par hasard quelques auditeurs fatigués cèdent au sommeil, *j'espère* que cet accident, pas plus que tout autre inconvénient de la vie, ne troublera la sérénité de mon âme. Je connais ma Wilhelmine, et je crois me connaître assez bien aussi pour *espérer* que je la rendrai toujours heureuse. Le doux ange m'a donné *l'espérance* qu'elle ajouterait bientôt à notre bonheur en augmentant d'une unité le petit personnel de notre maison. *J'espère* que cette charmante addition ne sera pas la seule. Pour mon enfant, je ne manque pas non plus d'assez belles *espérances*. Si c'est un fils, *j'espère* qu'il me succédera dans ma cure ; si c'est une fille, eh bien... Auguste voudra peut-être bien attendre... Mais je crois qu'il va se marier !

J'espère avec le temps trouver un éditeur pour mes sermons.

J'espère vivre, ainsi que ma femme, au moins cent ans.

Nous *espérons*, ma Wilhelmine et moi, sécher, pendant ce temps, bien des larmes chez les autres, et en répandre nous-mêmes aussi peu qu'il est possible sur cette terre de douleur.

Nous *espérons* ne pas nous survivre l'un à l'autre.

Enfin, nous *espérons* ne jamais cesser d'*espérer*, — et, lorsque l'heure arrivera où les fugitives *espérances* de ce monde doivent s'évanouir devant la lumière de l'éternelle certitude, nous *espérons* encore que le Père miséricordieux voudra bien accueillir avec mansuétude ses humbles et reconnaissantes créatures.

NOBLET.

(*Traduit du suédois de Mlle Frédérika Bremer*) (1).

(1) On sait que l'auteur de cette charmante esquisse, Mlle Frédérika Bremer, est l'écrivain le plus populaire de la Suède, et même du nord de l'Europe. Ses nombreux ouvrages sont traduits dans toutes les langues, et figurent dans toutes les bibliothèques de famille. Nous en avions donné déjà, et nous espérons en donner encore de gracieux spécimens à nos lecteurs, — inédits comme *Espérances* et *les Soupers de Stockholm*.

Mme DESBORDES-VALMORE.

Nous avons promis sur Mme Desbordes-Valmore, notre illustre collaboratrice (1), des détails authentiques, avoués par sa famille. Les voici tels que nous les communique M. Auguste Desportes, un poëte digne de traiter ce sujet, et qui avait connu dès son enfance l'auteur des *Anges de la famille*.

— Marceline-Félicité-Josèphe Desbordes naquit à Douai, le 22 juin 1786, et non *vers* 1787, comme on l'a toujours imprimé jusqu'ici. Au moment où naissait Marceline, il y avait juste cent ans que la révocation de l'édit de Nantes avait jeté de France en Hollande, comme religionnaires, ainsi qu'on disait alors, ses deux grands-oncles Jacques et Antoine Desbordes, lesquels vivaient encore fixés à Amsterdam, libraires riches et considérés. La famille restée en France était obscure et pauvre. Le père de Marceline, doreur, peintre en armoiries, en équipages et en ornements d'église, soutenait à grand'peine par son travail sa jeune famille de quatre enfants ; et ses ressources allaient tarissant de jour en jour, car la Révolution supprimait les armoiries, diminuait le nombre des équipages et fermait les églises, c'est-à-dire tout ce qui faisait vivre le pauvre peintre doreur. La gêne était entrée dans la maison ; puis la misère y vint, une misère grande et profonde.

(1) Voir son portrait dans la livraison d'octobre dernier.

A soixante ans de distance, Mme Desbordes-Valmore a décrit cette misère de la maison paternelle dans un récit d'un charme douloureux et attendrissant, *la Fête des Innocents* ou *la Royauté d'un jour*. Elle s'y peint sous le nom d'Agnès. Elle ressuscite, elle fait mouvoir autour d'elle, près du foyer qui s'éteint faute de bois, à la lueur d'une lampe qui va s'éteindre faute d'huile, les chères et douces images de son père, de sa mère, de sa grand'mère, de son frère et de ses sœurs, bonnes et candides natures avec lesquelles on croit avoir vécu, tant ces portraits ont un caractère de saisissante vérité. La figure de l'aïeule, à la fois douce et fière, semble se détacher d'une toile de Rembrandt. Ce tableau d'intérieur est un chef-d'œuvre. Pour peindre ainsi de telles angoisses, il faut les avoir éprouvées : l'imagination n'y suffirait pas.

Cette enfance si pauvre, cette maison paternelle si dénuée, Mme Valmore se prendra plus tard à les regretter ; elle dira : « Je n'ai vu la paix et le bonheur que là. »

Cette petite maison de Douai, qui abritait tant de pauvreté sous son humble toit, y abritait aussi l'honneur. La fortune s'y présenta un jour, portant un million dans ses mains ; elle y venait acheter des consciences : la fortune fut éconduite. Écoutons Mme Valmore :

« Les grands-oncles de mon père, exilés autrefois en Hollande, à la révocation de l'édit de Nantes, offrirent à

ma famille leur immense succession, si l'on voulait reprendre la religion protestante. Ces deux oncles étaient centenaires; ils vivaient dans le célibat à Amsterdam... On fit une assemblée dans la maison. Ma mère pleura beaucoup. Mon père était indécis et nous embrassait. Enfin on refusa la succession dans la peur de vendre notre âme, et nous restâmes dans une misère qui s'accrut de mois en mois, jusqu'à causer un déchirement intérieur où j'ai puisé toutes les tristesses de mon caractère. »

Ce qu'on ne voulut pas accepter des grands-oncles, à la condition de vendre son âme, on pouvait le recevoir, sans condition avilissante, d'un autre membre de la famille. La mère de Marceline, « imprudente et courageuse, » s'embarqua pour l'Amérique (la Guadeloupe), allant demander aide et secours à une cousine devenue riche. Elle emmenait avec elle Marceline qui avait alors treize ans.

« Arrivées en Amérique, — c'est Mme Valmore qui raconte, — elle trouva sa cousine veuve, chassée par les nègres de son habitation, la colonie révoltée, la fièvre jaune dans toute son horreur. Elle ne supporta pas ce coup. Son réveil, ce fut de mourir à quarante et un ans! Moi, j'expirais auprès d'elle; on m'emmena en deuil hors de cette île dépeuplée à demi par la mort, et, de vaisseau en vaisseau, je fus rapportée au milieu de mes parents devenus tout à fait pauvres. »

Le théâtre s'offrit alors comme une ressource. On apprit le chant à la jeune Marceline. Elle débuta à Feydeau dans le rôle de *Lisbeth* et fut reçue avec de grands applaudissements.

« A vingt ans, dit-elle, des peines profondes m'obligèrent de renoncer au chant, parce que ma voix me faisait pleurer; mais la musique roulait dans ma tête malade, et une mesure toujours égale arrangeait mes idées, à l'insu de ma réflexion. Je fus forcée de les écrire pour me délivrer de ce frappement fiévreux, et l'on me dit que c'était une élégie (*le Pressentiment*). »

Le 4 septembre 1817, Mlle Desbordes épousait à Bruxelles M. Valmore, acteur distingué, homme d'esprit, homme excellent. Un an plus tard (1818), elle publiait son premier recueil de vers. Ce livre, qui se détachait si nettement du ton général de la poésie d'alors, fut très-remarqué, ainsi qu'il devait l'être, et donna dès ce moment à Mme Valmore dans la littérature une place tout à fait à part, et fort belle, qu'elle a conservée, en la faisant toujours plus large et plus belle. Jamais l'élégie n'avait fait entendre des accents si vrais, si profonds, si déchirants.

Nous l'avons vue quelquefois, pour donner un enseignement à sa jeune famille, trouver sur l'heure une charmante fiction qu'elle déroulait couramment comme une chose apprise de mémoire; mais avec cet accent ému de l'improvisation qui donne tant de charme au débit. Un jour entre autres, elle nous montrait la mère d'un petit coupable allant demander sa grâce au bon Dieu. La mère tremblante, prenant l'enfant dans ses bras et l'emportant à travers les sphères infinies, disait les merveilles de ces mondes qu'on serait si malheureux de ne pas habiter un jour, et, déposant l'enfant aux pieds de Dieu, lui montrait son repentir et ses larmes. La pauvre mère avait déjà pardonné, parce que les mères pardonnent toujours. Dieu, qui est bon aux petits enfants, pardonnait aussi. Les cieux tressaillaient d'allégresse; les séraphins chantaient sur les harpes d'or l'hymne de réconciliation, et la mère, consolée et triomphante, ramenait son enfant sur la terre pour y remplir les devoirs de la vie et mériter ce bonheur qu'il avait entrevu. Il y avait dans cette adorable fiction des battements d'ailes d'ange à faire longtemps rêver au ciel.

Ainsi sont nés, du moins dans leur première forme rudimentaire, la plupart de ces charmants récits, en vers ou en prose, contes aux enfants que les mères lisent avec des larmes : *le Petit Rieur, l'Ecolier, le Petit Bossu*, etc.

Bien des années après, un jour, en 1842, Mme Valmore était au chevet de Mme A. Dupui qui se mourait; près du lit Mme Récamier, alors aveugle, M. Ballanche et celui qui écrit ces lignes. Mme Valmore, prenant congé, se leva disant *au revoir* et allait sortir, quand la pauvre malade, la rappelant, lui dit :

— Nous ne nous reverrons plus ici-bas : faites-moi de plus longs adieux.

— Nous nous reverrons encore ici, je l'espère, répondit Mme Valmore; mais après tout, si ce n'est plus ici que nous devons nous revoir, nous nous retrouverons là-haut, et nous y serons plus heureuses qu'ici où vous et moi avons tant souffert.

Et sur ces mots sa voix s'éleva et, l'émotion survenant, elle fut admirablement éloquente et parla en termes magnifiques de

> ... ce monde invisible
> Où pour toujours nous nous réunissons;

Ballanche, le penseur mystique et de génie, l'hiérophante antique égaré au milieu du dix-neuvième siècle, était profondément ému; Mme Récamier, attendrie, essuyait ses yeux où n'était plus la lumière, et nous conserverons, nous, un ineffaçable souvenir de ce moment. Heureux qui, à l'heure du suprême départ, trouve à son chevet une voix aussi douce, aussi consolante pour l'aider à mourir!

Nous pourrions nous arrêter ici; mais il s'agit d'une femme, et l'on attend peut-être quelques lignes de plus. Mme Desbordes-Valmore était-elle jolie, était-elle belle? Voici ce qu'elle dit elle-même :

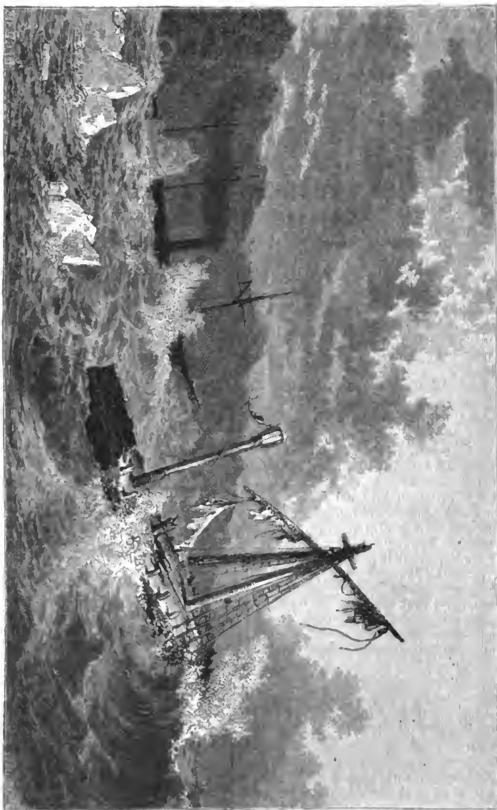
« ..... Ma mère était belle comme une Vierge; on espérait que je lui ressemblerais tout à fait, mais je ne lui ai ressemblé qu'un peu, et, si l'on m'a aimée, c'était pour autre chose que la beauté. »

C'était une de ces figures qu'on n'oublie point : un profil d'une grande pureté, des yeux bleus, de beaux cheveux blonds; quelque chose des races du Nord, des nobles filles de l'Ecosse et du ciel d'Ossian. Dieu avait mis sur son front le sceau visible du génie poétique et toutes les tristesses de l'âme. Son regard était doux et bon, sa voix ravissante. Dans son langage, dans son air, dans ses manières, une rare et constante distinction. Elle était frêle, pâle, semblait souffrante, et nous n'avons connu personne à qui l'on pût appliquer plus justement qu'à elle ces mots de Mme Victorine de Chastenay : « Elle avait l'air d'une âme qui avait rencontré par hasard un corps et qui s'en tirait comme elle pouvait. » L'épreuve est maintenant accomplie : ce pauvre corps rencontré par hasard s'est brisé; l'âme, dégagée de ses liens, a déployé ses ailes; elle est remontée dans les cieux.

Nous n'ajouterons qu'un mot, à l'honneur du *Musée des Familles*. La plupart des petits chefs-d'œuvre rappelés dans cette notice ont paru dans nos colonnes, et nos lecteurs ne les ont certes pas oubliés. Mme Desbordes-Valmore était plus qu'une de nos illustres et chères collaboratrices; elle était presque une des fondatrices de ce recueil, enrichi et préféré par elle depuis vingt-six ans. Qu'on parcoure nos tables, on y trouvera les fins bijoux semés dans notre écrin par cette plume angélique. Citons seulement *les Innocents* ou *la Royauté d'un jour*, que l'Académie française a couronnés avec tant d'éclat sous le nom des *Anges de la Famille*. P.-C.

VOYAGE DANS LES MERS DU NORD

A BORD DE *LA REINE-HORTENSE*, PAR M. CHARLES-EDMOND (1).



Un navire en détresse dans les mers du Nord. Dessin de Karl Girardet.

(1) Paris, Michel Lévy éditeur. 1 magnifique volume grand in-8°, de 800 pages, avec cartes, et dessins de Karl Girardet, d'après les aquarelles de Ch. Giraud. Broché, 25 fr. Relié, 30 fr.

Etre heureux comme un prince! dit un proverbe qui n'a peut-être pas tout à fait tort, ni tout à fait raison; je sais un proverbe plus juste : Voyager comme un prince!

Sans doute, il y a de la poésie, et une poésie touchante, dans le voyage que fait le pauvre artiste, à pied, le sac au dos, secouant la poudre du chemin dans ses cheveux et dans sa barbe incultes; c'est très-joli, très-poétique; n'importe! rouler vers le Havre par un train express, emporté par l'hippogriffe de fer qui jette avec des hennissements furieux ses flammes et sa fumée; monter sur la fine et longue corvette où l'on retrouve toutes les élégances de la vie parisienne, — un palais qui marche; — courir vers les horizons inconnus sans les préoccupations et les épargnes forcées du voyageur obscur, enfin, voyager en prince! la chose a son bon côté.

C'est sans doute l'avis du prince Napoléon dont nous allons raconter le voyage, et qui a su donner un but utile à son plaisir, ajoutant ainsi les joies de l'intelligence aux avantages de sa haute fortune.

Un voyage d'exploration dans les mers polaires, une excursion dans les pays scandinaves, tel était le plan du prince Napoléon.

La corvette *la Reine-Hortense* et l'aviso *le Cocyte* furent mis à la disposition du prince.

L'expédition quitta le Havre le 16 juin 1856.

Le prince emmenait avec lui une commission scientifique, des peintres, des photographes, des littérateurs, des journalistes; quant aux poëtes, je n'en sais pas les noms; mais je soupçonne M. Charles-Edmond, sinon de poésie, au moins de lyrisme.

Le prince se proposait de traverser d'abord l'Ecosse, d'où il s'embarquerait pour l'Islande.

La corvette mouille, après un jour de traversée, dans la rade de Tynemouth, voisine de la grande cité de Newcastle. Et voici déjà les bardes de Walter Scott.

M. Charles-Edmond, l'historiographe du voyage, a trop insisté peut-être sur cette course en Ecosse; l'intérêt de son récit n'est point là; l'inconnu vers lequel couraient nos touristes attire aussi le lecteur qui s'impatiente un peu des préliminaires.

Cependant, toute la partie du livre qui a rapport à l'Ecosse a, prise en elle-même, un côté sérieux et instructif qu'on aurait grand tort de dédaigner.

La visite aux ruines de Newcastle est assurément fort curieuse; on est effrayé, confondu de ce que l'homme entasse de travaux, de soins, de soucis, de ce qu'il ensevelit d'or dans ces gigantesques entreprises.

La Reine-Hortense entre le 19 juin dans le golfe de Forth; de là, le prince et sa suite courent sur Edimbourg en chemin de fer.

M. Charles-Edmond admire peu la vieille ville écossaise; le panorama ne lui déplaît certes pas, mais la ville elle-même le pousse au noir d'une façon fâcheuse; il trouve tout morose, les vieux monuments comme les nouveaux, la population comme le climat, et, pour se réjouir, il raconte l'assassinat de Rizzio.

Du reste, ici éclate déjà une faculté très-grande chez M. Charles-Edmond : il saisit avec une perspicacité réelle tout le côté historique et philosophique du pays qu'il traverse, il prodigue les renseignements d'économie politique, de mœurs, de littérature; je regrette seulement qu'il ne parle pas plus souvent de ses compagnons de voyage, dont les idées, les observations, le caractère, les études, auraient donné au récit un intérêt plus vif.

On visite, en courant, Abbotsford, le célèbre château de Walter Scott. M. Charles-Edmond raconte en quelques lignes la vie de cet Homère du roman; on sent que l'écrivain est ému, — ce qui lui arrive rarement, — et l'émotion gagne le lecteur : c'est une belle scène d'une philosophie simple et d'une application facile, celle où l'on voit le prince inscrire le nom de Bonaparte sur le livre des visiteurs de ce château où fut écrite, d'une plume irritée, la vie de Napoléon par le grand romancier devenu le plus injuste des historiens!

Après Glascow, grande cité industrielle où éclatent plus encore qu'à Newcastle les merveilles du génie humain, l'expédition court sur Peterhead, petit port où nos touristes vont trouver des renseignements sur les mers polaires, but principal du voyage.

Le prince Napoléon ne veut pas quitter l'Ecosse sans faire une excursion dans les Highlands; après cette course rapide, on remonte à bord de la corvette, et bientôt, par une brume épaisse, sur une mer bouleversée, *la Reine-Hortense* court sur l'Islande à toute vapeur.

L'Islande! C'est encore l'Europe, ce n'est déjà plus la civilisation européenne; c'est l'avant-garde des régions glacées. Ici commence réellement le voyage.

Le 30 juin, la corvette touche à Reikiawik, capitale de l'Islande.

M. Charles-Edmond, en abordant ces parages du Nord, tourne naturellement sa pensée vers les hardis et malheureux navigateurs qui ont attaché leurs noms à ces expéditions scientifiques; il raconte l'histoire de M. Jules de Blosseville, lieutenant de la marine française, qui périt, avec le brick *la Lilloise*, au milieu des glaces du Groënland; il raconte les efforts que le gouvernement français n'a cessé de faire pour retrouver au moins les traces du jeune et infortuné marin. Hélas! toutes les recherches furent inutiles, et, en lisant ce triste récit, les beaux vers de Victor Hugo nous reviennent à la mémoire :

> Oh! combien de marins, combien de capitaines,
> Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
> Dans ce morne horizon se sont évanouis!
> Combien ont disparu, dure et triste fortune,
> Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
> Sous l'aveugle Océan à jamais enfouis!
>
> . . . .
>
> Où sont-ils, les marins sombrés dans les nuits noires?
> O flots, que vous savez de lugubres histoires!
> Flots profonds, redoutés des mères à genoux!
> Vous vous les racontez en montant les marées,
> Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
> Que vous avez, le soir, quand vous venez vers nous!

Mais les passagers de *la Reine-Hortense* n'en sont pas encore venus aux luttes sérieuses contre la nature : le géant des glaces les attend plus loin.

Ce qui frappe tout d'abord dans le livre de M. Edmond, lorsqu'il parle de l'Islande, c'est l'instruction des habitants de ce petit pays : le recteur de l'université, M. Bjarni-Johnson, parle aux voyageurs venus de France le plus pur français; M. Gunnlausson, géographe, a exécuté seul, au bout de vingt ans de patience, la carte topographique de ce pays, où les communications sont si difficiles; M. Fridriksson, professeur de sciences naturelles, s'adresse en latin à nos compatriotes. « Cette rencontre, dit méchamment le narrateur, est un remords vivant pour ceux d'entre nous qui ont peu profité de leurs études classiques. Le nombre en est considérable. »

Un des épisodes les plus agréablement racontés de ce livre c'est l'excursion aux sources du Geyser.

Ce puits formidable, cet entonnoir gigantesque, qui

lance de temps à autre des torrents d'eau bouillonnante, est une des beautés les plus mystérieuses de cette nature sauvage ; voilà, du moins, un volcan qui n'est pas banal, tout le monde n'a pas brûlé les semelles de ses souliers dans cette lave islandaise; nous ne sommes pas ici au Vésuve, il n'y a pas de blonde miss avec le voile vert obligé.

L'explication de ce phénomène est donnée aux touristes par le commandant Ferri-Pisani, aide-de camp du prince, dans un discours fort amusant, un peu goguenard, très-spirituel, ce qui ne l'empêche pas sans doute d'être très-savant.

La frégate *l'Artémise* est en rade de Reikiawik ; on en profite pour donner aux habitants du pays un bal sur le pont de la frégate. M. Charles-Edmond, lui, profite de l'occasion pour nous faire part de ses remarques sur le beau sexe en Islande ; il nous semble qu'il y a plus que de la malice dans la critique qu'il fait des femmes islandaises ; en général, du reste, notre historien n'est pas enthousiaste ; et quand il admire, on peut être sûr qu'il y a de quoi.

Nous serons plus galant que M. Charles-Edmond, quoique moins bien informé : nous avons vu, à l'exposition des objets rapportés par le prince, des portraits de femmes islandaises d'une beauté touchante, d'un charme mélancolique à faire rêver les poëtes.

L'expédition quitta l'Islande et se dirigea vers l'île de Jean-Mayen, assez peu connue jusqu'ici, avouons-le, puisque trois ou quatre navires seulement ont pu y aborder. Quant aux habitants de l'île, on y trouve des ours et des phoques..., et encore on n'est pas bien sûr d'y voir des ours.

La Reine-Hortense s'élance à la recherche de cette terre fortunée, suivie par le yacht de plaisance de lord Dufferine, un véritable Anglais ; ce jeune lord, riche tout naturellement et à millions, intrépide, aventureux, intelligent, ce gentilhomme — il y en a beaucoup de tels en Angleterre — regarde comme une vraie partie de plaisir un voyage des plus longs, sur une mer presque inconnue, et il va affronter la banquise dans son petit yacht avec la même audace que la grande corvette *la Reine-Hortense*.

La banquise, la grande banquise ! Explorer ce continent flottant, c'est le rêve de tous les marins, c'est le péril réel et imminent, c'est l'intérêt qui commence, c'est le drame !

M. Charles-Edmond ne nous semble pas très-rassuré d'abord sur la sécurité de cette partie de plaisir ; il trouve que le bordage du navire est bien mince, et qu'un seul des glaçons flottants au-devant desquels on marche suffirait à ouvrir les flancs de la corvette. Heureusement, puisque nous lisons l'agréable récit qu'il nous donne, nous sommes plus rassuré que lui.

Filons donc vers l'île Jean-Mayen, et vers la banquise qui lui sert de ceinture.

L'histoire de l'île Jean-Mayen n'est pas longue, et nous ne croyons pas qu'elle devienne jamais célèbre.

Le Frison Jean Mayen la découvrit en 1611. Le baleinier écossais Scoresby détermina, en 1817, sa latitude et sa longitude. C'est la désolation même. En 1633, sept matelots hollandais acceptèrent une proposition fort inhumaine, faite dans un but scientifique. Il s'agissait de passer tout un hiver dans cette île pour en étudier les divers phénomènes, la durée des nuits, par exemple. Tous moururent : on les retrouva, au printemps, couchés dans leurs cabanes de glace.

Cependant *la Reine-Hortense* passe le pôle arctique. La température change tout à coup, le froid vient, on aperçoit des phoques, une brume noire enveloppe le navire ; une voix appelle : Messieurs les voyageurs pour la banquise ! C'est elle, en effet ; le soleil a percé le brouillard de sa flèche d'or, et montre aux voyageurs les sentinelles avancées de la banquise, les *bourguignons*, glaçons flottants qui viennent au-devant de la corvette, la frôlent avec un bruissement prolongé, puis l'entourent, la pressent, l'assiégent. Le capitaine de La Roncière, un de ces marins qui cachent une âme de bronze et une science profonde sous les dehors de l'homme du monde, manœuvre au milieu de ces récifs flottants avec une habileté et un sang-froid remarquables. Le yacht de lord Dufferine suit toujours la corvette.

Mais *la Reine-Hortense* s'engage dans un des golfes de la banquise ; derrière elle, les glaçons s'amoncellent ; le navire est pris dans la banquise ! Le drame devient palpitant d'intérêt, car si un *bourguignon* de mauvaise humeur donne de la tête sur la coque de la corvette, tout est dit : passagers, marins, navire, mousses et prince, tout disparaît ; on n'en retrouvera jamais trace, les ours seuls en auront des nouvelles.

Heureusement, *la Reine-Hortense* découvre un petit passage à travers les glaces, on le franchit avec peine et on gagne enfin la pleine mer.

Et l'île de Jean-Mayen ? Il n'y faut plus songer, la banquise la défend et la garde ; d'ailleurs, *la Reine-Hortense* manque de charbon, il faut retourner à Reikiawik avant de filer de nouveau vers le Groënland.

Ce projet s'accomplit de point en point, mais non sans peine, et, le 17 juillet, la corvette quitte de nouveau Reikiawik et court vers la côte groënlandaise.

Le navire traverse de nouveau la banquise, et, après des péripéties nombreuses, aborde enfin le Groënland. Deux Esquimaux viennent à la rencontre de la corvette. Quelle joie ! de véritables Esquimaux ! des Esquimaux nageant dans leur *kayak*, pirogue de peau de phoque où l'homme se glisse, avec laquelle il fait corps, dans laquelle il brave la mer galement, bravement ! Les deux naturels grimpent sur le pont de *la Reine-Hortense* et hissent leur kayak après eux.

Le navire entre enfin dans la rade de Godthaab, près de laquelle les grands fjords de l'Islande ne seraient que de petits bassins ; la rade de Godthaab est, à bien dire, une mer intérieure semée d'îlots, de rochers, de fjords.

Les voyageurs sont reçus par M. Bistrop, sous-inspecteur du gouvernement danois. — Le Groënland est, comme on sait, une colonie du Danemark. — Hélas ! le triste pays que le Groënland ! et comme, en lisant les pages qui retracent le funèbre spectacle de ces rochers, de ces marais stagnants, de cette nature pauvre, de cette absence complète de végétation, on se sent heureux de vivre dans nos contrées bénies !

Et quelle population, grand Dieu ! Ces sauvages du Nord, doux et humains, n'ont rien de la poésie violente et pittoresque des sauvages de l'Amérique et de l'Océanie ! L'homme est laid, petit, malpropre, sans barbe, mal fait, huileux et gras ; — il y a du phoque en lui. — Les femmes, plus hautes de taille que les hommes, sont d'un aspect peut-être plus attristant ; leur saleté est telle que leur approche est impossible autrement qu'en plein air et *sous le vent*. Les jeunes filles du pays, à qui on offrit un morceau de savon, se le partagèrent et le mangèrent !

Eh bien, ce peuple est heureux, il aime ce dur pays ; et, quand il l'a quitté, il le pleure et y revient. Si son absence loin des grands fjords se prolonge, il en meurt,

comme s'il regrettait un splendide soleil, des montagnes bleues baignées dans l'azur sans bornes.

..... Et dulces moriens reminiscitur Argos!

Le Groënland a son histoire et cette histoire a un héros; c'est Hans Egède, le pasteur de Vogen, le missionnaire danois, qui, plus que tout autre, a doté son pays de cette colonie et qui, comme tant d'autres, a été le martyr de son idée.

Depuis Egède, c'est-à-dire depuis cent ans, le Groënland n'a pas changé d'aspect, et les passagers de *la Reine-Hortense* le retrouvent tel que l'avait laissé le missionnaire.

Il faut lire, dans le livre de M. Charles-Edmond, l'histoire de ce malheureux pays, la description de ces régions inaccessibles, la peinture de la vie que mènent ces hommes, qui semblent déshérités de Dieu; on est saisi d'une tristesse invincible en songeant à ces êtres, qui sont des hommes aussi, qui nous ressemblent par les traits du corps, par leur âme immortelle comme la nôtre, qui ont des passions, des intérêts, des affections, des haines comme nous, et qui nous font pitié!

Hélas! comme nous sommes fiers de peu! Et comme il vaudrait mieux nous humilier en voyant ce que nous méprisons nous toucher de si près!

La corvette quitte le Groënland le 2 août et se dirige vers les îles Féroë,— une promenade de cinq cents lieues, d'un seul tour d'hélice; — mais le navire est assailli d'une violente tempête qui dure plus d'un jour; nos touristes parisiens sont fort perplexes à vrai dire; on est loin de



Bardes et chanteurs écossais. Dessin de Karl Girardet.

toute terre habitée, les vivres diminuent, on est rationné déjà, et les mélancoliques songent au naufrage de *la Méduse;* heureusement, les gens d'esprit sont bons à quelque chose : Giraud, le peintre, raconte des histoires aux passagers; le lieutenant Dubuisson lui succède au fauteuil de cette académie improvisée, et le temps passe comme la tempête.

Après une nouvelle relâche forcée à Reikiawik, où la corvette prend du charbon, les voyageurs touchent aux Féroë.

Le groupe des îles Féroë est composé de vingt-cinq îles dont dix-sept seulement sont habitées. Après le Groënland, les Féroë paraissent un paradis. Thorshavn, la capitale, la rade du dieu Thor, comme son nom l'indique, est une vraie ville: il y a des maisons! il y a même des rues!

Les Féroë appartiennent au Danemark. La population est de 7,500 habitants; il y a même une garnison de douze soldats. M. Charles-Edmond les a vus et comptés.

Vingt-quatre heures après avoir quitté ces îles, *la Reine-Hortense* arrive aux Shetland, qui appartiennent à la Grande-Bretagne.

Un phare! Nous sommes en Europe! L'histoire des Shetland est toute mêlée à l'histoire de l'Angleterre et de l'Ecosse; le nom des Stuarts s'y retrouve à chaque instant. Le pays n'est ni beau ni riche, mais il est civilisé.

Cependant le temps presse et l'expédition française lève l'ancre et court vers les pays scandinaves.

Un peu de patience encore et nous serons en Norwége, à Bergen. Bergen, c'est presque Paris pour qui vient de voir des Esquimaux.

On est à Bergen. Ici, M. Charles-Edmond devient plus

morose, quoiqu'il ait regretté souvent l'Europe : c'est que le caractère intime du voyage disparaît; le prince Napoléon n'est plus un simple passager, et toutes sortes de personnages officiels vont se le disputer.

A vrai dire, le voyage devient pour nous-mêmes moins intéressant : les pays scandinaves sont plus connus que les régions arctiques; cent relations écrites par des touristes savants et spirituels nous ont initiés depuis longtemps aux mœurs et à l'histoire intime de ces peuples.



Paysans norwégiens. Dessin de Karl Girardet.

Il n'y a pas au monde de contrée plus pittoresque que la Norwége, plus variée, pas de peuple plus heureux peut-être; l'industrie y est florissante, l'agriculture très-honorée, l'instruction très-répandue. Le canal de Gothie est une merveille. Les cataractes de Trollhatta, formées de

cinq torrents qui se précipitent à la fois d'une hauteur de 44 mètres, sont célèbres.

Après une course rapide en Norwége, nos voyageurs partent pour la Suède, et, le 12 septembre, *la Reine-Hortense* mouille au centre même de Stockholm.

M. Charles-Edmond, en abordant la Suède, ne se contente plus de peindre les pays qu'il traverse, les mœurs qu'il observe; il entre dans le domaine de la politique, et il ne nous est pas permis de le suivre sur ce terrain : disons seulement que l'idée scandinave le préoccupe surtout, et qu'il est pour l'union des trois peuples du Nord.

Les voyageurs disent adieu à la Suède, qui leur a fait l'accueil le plus cordial, et le 23 septembre on mouille devant Copenhague. Mais l'expédition française ne fera que parcourir le Danemark. L'heure du retour en France est marquée.

Le 28 septembre, le prince quitte Copenhague, touche à Elseneur, sur le Sund, d'où *la Reine-Hortense* fait route pour Kiel. Dans le Holstein, on fait une pointe sur Hambourg; on repart, et le 6 octobre on amarre au Havre.

L'expédition a fait 3,500 lieues en mer.

Cette relation est pleine de charmes et se soutient d'un bout à l'autre par l'intérêt du récit et par la variété des sujets qui y sont abordés : histoire, géographie, ethnologie, politique, géologie, rien n'y manque.

Le livre — un des plus beaux de la librairie moderne, un livre princier, en un mot — est illustré de magnifiques gravures, dues aux peintres et dessinateurs distingués qui ont fait partie de l'expédition. Il suffit de nommer M. Ch. Giraud et M. Karl Girardet, les maîtres du genre. On peut juger de la perfection de leurs dessins par ceux que nous avons eu le privilége de reproduire ici. Ce sont des chefs-d'œuvre dans toute l'acception du mot.

Des notices scientifiques sont jointes à la relation de M. Charles-Edmond; la relation nautique de M. le lieutenant Dubuisson fait comprendre les périls d'un voyage entrepris sur des mers peu connues, avec un navire destiné à de simples courses d'agrément; les hommes du métier trouveront dans cette notice des renseignements précieux qu'ils jugeront mieux que nous.

La relation médicale est de MM. Bellebon et Guérault, chirurgiens de la marine impériale; elle nous a singulièrement intéressé.

La partie géologique a été confiée à M. de Chancourtois, le savant ingénieur des mines, et au commandant Ferri-Pisani. Nous avouons notre incompétence sur ces matières, mais cette notice, quand on n'est pas effrayé du sujet, dédommage le lecteur en lui montrant l'utilité scientifique et les résultats sérieux du mémorable voyage de *la Reine-Hortense.*

Henri de BORNIER.

MÉLANGES ET ANECDOTES.

LES MORCEAUX DU CÂBLE ATLANTIQUE.

Les Américains vont toujours d'un extrême à l'autre. Le jour (déjà loin hélas!) où le câble atlantique fit causer les deux mondes ensemble, ils allumèrent de tels feux de joie qu'ils brûlèrent l'hôtel de ville de New-York. Depuis que le fameux câble est tombé ou plutôt s'est cassé dans l'eau, voici ce qui se passe outre-mer : deux bijoutiers américains emploient jour et nuit des scies mues par la vapeur à découper les débris du câble atlantique en bouts d'un quart de pouce environ pour faire des breloques. Ils en ont déjà vendu la longueur de quelques milles; les morceaux sont montés en bronze, en argent et en or. Le capitaine du *Niagara* s'est entendu à la fois avec les deux joailliers, et cette affaire pourrait bien être une mystification, car chacun prétend avoir la balance ou le solde entier du câble. Tout le monde accourt à la boutique des bijoutiers, et comme on leur a vendu le câble au prix coûtant, on peut se figurer qu'ils feront un gros profit.

Ajoutons, à l'honneur des Américains, que cela ne les empêche pas de travailler à un nouveau câble, — sauf à le convertir encore en breloques.

GAGEURE ORIGINALE.

A propos des préséances diplomatiques, si compliquées au Congrès de Paris, on nous communique l'anecdote suivante sur un escamotage du genre, opéré en Angleterre, cette patrie de l'étiquette.

Sir James Delaval, connu pour son *humour* des plus excentriques, avait parié mille livres sterling qu'il se ferait céder le pas par l'orgueilleux duc de Somerset.

La chose était jugée impossible, car Sa Seigneurie était intraitable et minutieuse sur ce point.

Sir Delaval, cependant, ayant su un jour l'heure précise à laquelle le duc devait passer sur la route de la ville, vint l'y attendre dans une voiture blasonnée aux armes du chef de la famille de Howard, et entourée de valets qui portaient la livrée de ce seigneur. Quand le duc de Somerset approcha, l'un des laquais cria : Le duc de Norfolk! Le premier, craignant de manquer à l'étiquette, fit aussitôt ranger son postillon près d'une haie. Il y était à peine que sir Delaval passait, et, se penchant hors de la portière, saluait gaiement le duc et lui souhaitait le bonjour.

Et celui-ci s'écriait avec indignation : « Est-ce donc vous, sir James? J'ai cru que c'était le duc de Norfolk ! »

Le pari si nettement gagné fut payé, et la ville fut fort égayée par ce stratagème.

LADY CLARA. — LA VEILLEUSE.

Par M. J. T. de Saint-Germain (1).

C'est la suite de la précieuse collection que nous avons trois fois signalée. Dignes sœurs de *l'Epingle*, de *l'Art d'être malheureux*, de *Mignon*, *Lady Clara* et *la Veilleuse* sont encore deux saines et touchantes lectures, que vous commencez avec plaisir, que vous continuez avec entraînement, que vous achevez avec édification. Ici, un sourire; là, une larme; plus loin, un trait philosophique; et partout un intérêt sans danger, une leçon sans ennui, une jouissance pure de l'esprit et du cœur. La famille entière y prend part, — et la jeune fille n'a point à rougir de son émotion.

P.-C.

(1) Deux jolis vol. à 1 fr. Jules Tardieu, rue de Tournon, 13.

ENFANTINES. — POÉSIES ET LÉGENDES (1).

LE ROSSIGNOLET. — LÉGENDE.

Chante, oiseau! mais jamais ne le laisse surprendre,
Ton mystère béni. Le poëte indiscret
Profanerait tes chants s'il pouvait les apprendre.
T'écouter et rêver vaut mieux que te comprendre,
Car ton charme est dans ton secret.

CHARLES PONCY.

Un petit rossignol venait de naître.

La mère l'arrangeait et le réchauffait sous ses ailes, au milieu d'un lit de duvet, à l'abri d'une touffe de viorne, tandis que le père, en voletant, travaillait du bec à pousser hors du nid la coquille d'où venait de sortir l'oisillon, afin que ce corps si frêle et si précieux n'en pût être blessé.

Le bon Dieu, qui s'occupe des petits êtres comme des grands, et de chaque brin d'herbe comme des arbres les plus élevés, envoya vers ce nid un de ses anges, un de ceux qu'il emploie pour distribuer à toute chose, à toute créature, à toute personne, les dons qu'il ne cesse de répandre.

Car, de ces porteurs, de ces messagers bienfaisants, Dieu en a beaucoup.

Il en a qui portent à la fleur dans le bouton ses belles robes coloriées, avec ses essences de parfums; et au fruit dans la fleur, son enveloppe de velours, de satin ou de piquants, avec sa provision de sucre et de miel.

Il en a qui portent au papillon dans la chrysalide ses ailes de corne transparente, sur lesquelles ils dessinent de belles figures avec de la poussière peinturée; et à l'or, au sein des montagnes, dans le filon de la mine, son éclat jaune; et à la perle, au sein des mers, dans le creux d'une écaille, sa blancheur mate; et au diamant, dans les mystérieuses profondeurs où il se forme, son eau étincelante avec ses scintillements de toute couleur.

Celui-ci portait vers le nid de rossignol la mélodie, afin de la verser dans le gosier qui s'ouvrait à peine.

Tout près du massif d'arbres où était installé le nid, il y avait une maison;

Et dans cette maison, en même temps qu'un oisillon dans ce nid, un enfant, une petite fille, venait de naître;

Et vers cette enfant, en même temps que vers cet oisillon, un ange chargé des présents de Dieu arrivait; il allait secouer sur le berceau la confiance naïve et la tendresse affectueuse, avec d'autres charmes encore.

Comme ils atteignaient précipitamment au but, dans l'air, au-dessus du nid et de la maison, les deux anges se rencontrèrent, et les voilà qui se mettent à jouer, suspendus sur leurs ailes, tournant et tourbillonnant l'un autour de l'autre avec une rapidité éblouissante, tantôt dans un sens et tantôt dans le sens opposé, tantôt s'élevant à perte de vue dans le ciel, tantôt s'abaissant et rasant le sol, remplissant l'espace de cercles mobiles et continus, ainsi que vous l'avez vu faire quelquefois, mais en petit, à deux papillons qui se poursuivent un mois de mai.

Or, il arriva que dans ce jeu, qu'ils auraient mieux fait sans doute de remettre à un autre moment, ce que chacun d'eux était chargé d'apporter leur échappa, et s'épandit, en se mélangeant, en se confondant, au dehors.

De suite, soucieux et affairés, ils volent après; ils s'efforcent de ravoir, de reconnaître, de séparer ce qui doit mutuellement leur revenir, de reprendre chacun le sien. Si subtile et surnaturelle qu'en fût l'essence divine, ils y parvinrent, non sans laisser toutefois, par un involontaire échange, quelques parcelles étrangères égarées dans la part de l'un et dans celle de l'autre.

Et ainsi, quelque chose de ce qui était destiné à l'enfant de l'homme, à la petite fille, arriva à la progéniture de l'oiseau, au rossignolet; et quelque atome imperceptible de la mélodie envoyée au rossignol fut versé dans le gosier de la jeune fille.

Charmant oiseau, petit frère de celle qui repose dans ce berceau, lorsque les plumes auront poussé sur tes ailes, ne t'enfuis pas, craintif et solitaire, dans les bois, au plus épais des buissons; vole, vole, familier, autour de cette demeure, gazouillant et sautillant, confiant et caressant, comme le sont les enfants à leurs premières années.

Et toi, charmante fille, petite sœur du rossignol, que la voix qui te viendra soit douce et mélodieuse!

Qu'elle soit douce à soutenir des notes pures et prolongées, à précipiter des trilles et à moduler des cadences!

Qu'elle soit douce à chanter des rondes avec tes compagnes, à répondre à la voix de ta mère et de ton père et à leur dire que tu les aimes!

Qu'elle soit douce au pauvre qui implore la pitié et au malheureux qui a besoin d'être consolé!

Qu'elle soit douce dans tes prières, lorsqu'elle s'élèvera vers Dieu pour l'adorer et le remercier!

ELZÉAR ORTOLAN.

LE PETIT CASSEUR D'ASSIETTES.

Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons;
Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque.

LA FONTAINE.

« Bravo! bravo! vivat! trois claquements de mains!
— Mais c'est qu'il n'y va pas, lui, par quatre chemins!
Oh! le petit gaillard! voyez quelle prestesse!
— La force qui lui vient! — A dix mois! — Et l'adresse!
— Et l'esprit! — Va, mon fils, tu seras un luron!
Nourrice, qu'on l'embrasse! A chacun, bien! en rond! »

Qu'a-t-il fait ce bambin, de convive à convive
Acclamé, promené d'une façon si vive?
Sur sa chaise à longs pieds, pour la première fois,
A la table, au dessert, comme un voteur de lois,
Il siégeait; sous ses mains, un servant malhabile
D'assiettes, tour branlante, abandonne une pile

(1) Ceci est une véritable bonne fortune, que nos lecteurs apprécieront doublement, et pour la valeur exquise de ces deux morceaux, et pour l'éminente signature qui les termine. Notre savant professeur à la Faculté de droit, M. E. Ortolan, qui est, à ses moments perdus, un poëte et un conteur si plein de charme, veut bien donner au *Musée des Familles* cet avant-goût inédit d'une seconde édition des *Enfantines*, augmentée de plusieurs pièces nouvelles, — édition qui est sous presse, et dont nous rendrons compte prochainement, comme nous l'avons fait pour la première édition. (*Note de la Rédaction.*)

Une minute à peine; attiré par l'émail,
A l'enfant c'est assez pour se mettre en travail.
Tandis que les discours roulants le laissent libre,
Mon marmouset attaque et mine l'équilibre
Si bien que, tout à coup, des assiettes, des plats
La pile entière tombe et vole en mille éclats.

A cette explosion soudaine, grand silence,
Temps d'arrêt indécis, quand le père commence
Le chant dithyrambique à son jeune héros.
Chacun des siens sur lui renchérit; le cœur gros,
Le petit ne sait pas s'il va pleurer ou rire;
Les amis font chorus; plus d'un pourtant de dire
A part, entre ses dents: « Ces parents sont-ils fous! »
Fous, non pas, mais parents... ainsi que nous et vous.

Moins enivré de soi, l'auteur de la prouesse
Menaçait son public de la prendre en détresse;
Le choc, le bris, les cris l'ont d'abord effaré:
La nourrice y pourvoit; secoué, rassuré,
Il rit, et, poursuivant sa ronde triomphale,
De ses deux bras, dans l'air, il bat la générale.

Une petite espiègle, à sourire moqueur,
Comme jadis les voix qui suivaient le vainqueur,
Insulte à ce succès: « Quel exploit difficile!
Casser tout le ménage! et quel exploit utile!
Si j'allais m'aviser... » Que direz-vous encor,
Ma frondeuse charmante? Eh quoi! vous parlez d'or;
Mais c'est leur premier fils! un garçon! De la force
C'est le premier essai!



Le petit casseur d'assiettes. Dessin de Stop.

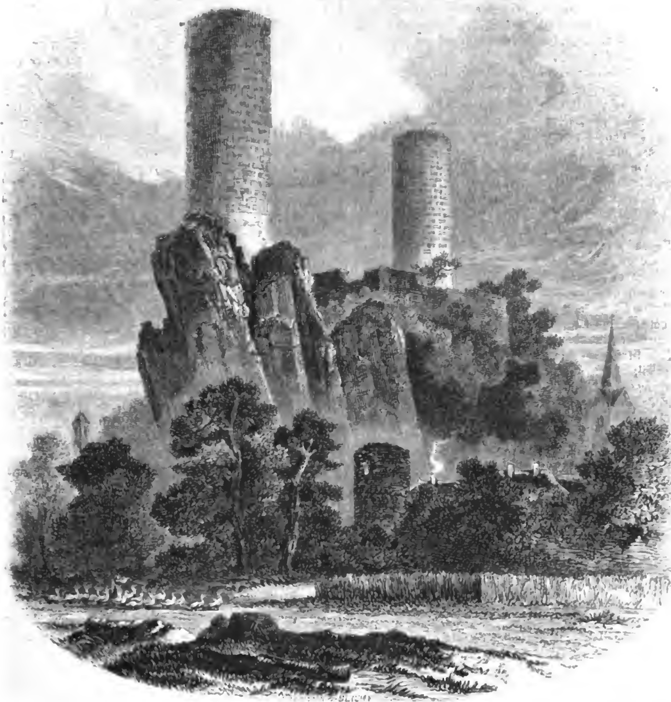
Toujours la même amorce,
La même idole; au front, tous, frappés de son sceau,
Nous allons l'adorer, naissante, à son berceau:
La force! Quel que soit le progrès de nos âges,
Nous restons sur ce point toujours un peu sauvages;
Par contrainte ou bassesse elle courbe les fronts;
Aux choses de famille ou d'Etat, les fleurons
Sont pour elle; or ou fer, canons ou baïonnettes,
Moins encor..., nous aimons les grands casseurs d'assiettes,
Et les femmes, dit-on, ne les détestent pas.
O pauvre amour modeste! allons, cède le pas
A l'amour tapageur! La pente féminine
Vers le bruit et l'éclat par certain faible incline
Fra Diavolo leur plaît. A toutes? Non, vraiment,
Mais, à coup sûr, à trop: vanité, c'est l'aimant!

De mon triomphateur, cependant, la grand'mère,
Souriante à demi, fait, d'un coup d'œil austère,
Enlever les débris qu'on emporte au dehors;
De son champ de bataille elle compte les morts,
Regrette son service incomplet, et regarde,
Par un de ces bonheurs que le hasard nous garde,
Si quelque combattant, entier, moins éclopé,
Au massacre innocent n'aurait point échappé.

ELZÉAR ORTOLAN.

MUNZENBERG.

TABLEAU DE RUINES SUR UNE ASSIETTE.



Vue de la ruine de Münzenberg, d'après l'assiette de M. Méry Dessin de M de Bligny.

La signature de Gustave-Adolphe. La plus belle ruine. Les décors de la nature. Un restaurant sans restaurateur. M. Damer et ses assiettes. Le portrait d'un portrait. Ressemblance garantie.

Il y a quatre ou cinq ans, j'habitais une charmante petite ville de la Hesse électorale, nommée Friedberg, une ville qui conserve toutes les grâces naïves du moyen âge, et ne doit pas un mètre de briques ou de pierre à la truelle de la civilisation. Chose merveilleuse! la guerre de trente ans et la guerre de sept ans, deux terribles dévastatrices, n'ont pas fait une brèche à ce bijou féodal; il a été respecté par les iconoclastes et par Gustave-

Adolphe, l'Attila chrétien. C'est une vraie relique à mettre sous cloche. Les habitants de Friedberg ne sont pas très-nombreux, comme on le pense bien, mais ils jouissent d'une santé parfaite, qu'ils doivent à la fameuse fontaine leur voisine, la source de *l'eau de la vie, fons vitæ*, l'eau merveilleuse de Schwalheim. Il y a surtout à Friedberg une tour féodale, qui est un chef-d'œuvre d'architecture, et qu'on escalade fort aisément par une spirale intérieure. Du sommet, on aperçoit des horizons superbes, où l'œil se perd dans les réalités lointaines, qui ressemblent aux fantastiques tableaux du mirage. Le soir, après le coucher du soleil de juin, je dirigeais ma promenade vers cette tour, et, assis entre deux créneaux de sa plateforme, je m'abandonnais à ces rêveries incohérentes qu'inspirent la solitude aérienne et les vastes paysages, à l'approche de la nuit.

Du haut de ce belvédère, je distinguais à l'extrémité de la campagne, sur la route de Giessen, deux de ces tours qui sont en Allemagne la signature de l'illustre ravageur Gustave-Adolphe, deux enseignes qui annoncent une ruine. Je demandai un jour, à un savant de Friedberg, un renseignement sur les tours que mon regard s'acharnait à contempler de loin. — C'est Münzenberg, me répondit le savant, avec le laconisme de sa profession.

Les détails donnés se bornèrent là. Mon savant ne connaissait Münzenberg que de nom; il n'avait jamais vu la relique de près.

J'attendis un jour favorable, c'est-à-dire un soleil de trente degrés; et, selon mon habitude de voyageur, je m'acheminai en piéton vers mes deux tours favorites, et si peu connues dans leur pays. Par malheur, le chemin de fer de Cassel ne rend aucun service aux touristes, de ce côté; on ne fait pas un embranchement pour obliger les amateurs de ruines : les actionnaires se plaindraient.

Il faut traverser une plaine assez aride, mais inondée de soleil, ce qui arrête d'ordinaire les touristes septentrionaux. On trouve même, par intervalles, des tourbillons de poussière, ce qui n'arrête pas les touristes du midi. On marche quatre heures au milieu de ces agréments, et, si rien ne vous rebute, on arrive à Münzenberg. Les deux tours ne cessent pas de vous indiquer votre chemin, comme deux bras de géant levés sur la montagne; il est donc impossible de s'égarer.

Münzenberg est un petit village où abondent les troupeaux d'oies; c'est ce qu'il y a de plus remarquable. Les habitants se mettent aux fenêtres pour regarder passer ce phénomène en paletot qu'on appelle un étranger. On doit se résigner avec courage à cet inconvénient. Ces bons habitants trouvent qu'un étranger est bien plus curieux qu'une ruine, et ils ne comprennent pas qu'au lieu de se regarder lui-même, il s'expose à tant de fatigues pour voir les tours de Münzenberg.

Après avoir gravi la principale rue du village, je m'enfonçai à droite, à travers des masures, et j'avisai une église surmontée d'un joli clocher. Il m'est impossible de passer devant une église inconnue, sans éprouver le besoin d'y entrer, que cette église soit Saint-Pierre de Rome ou l'humble chapelle de Münzenberg; le Dôme de Florence ou l'indigente paroisse catholique d'Arsbach, dans le duché de Nassau. Je dirai plus même, la chapelle modeste et isolée où prie une pauvre femme me donne, en voyage, des émotions que ne m'a jamais données la sublime architecture d'Arnolphe ou de Michel-Ange, dans tout l'éclat italien des plus belles fêtes de notre religion.

Il n'y a qu'un seul tableau dans la petite chapelle de Münzenberg; il essaye de représenter, avec la candeur de l'école d'Holbein, *la Salutation angélique*. J'avais oublié mes deux tours devant cette naïve image, échappée à l'incendie de la guerre de trente ans. La fraîcheur glaciale de cette crypte religieuse me fit bientôt songer aux trente degrés Réaumur qui donnaient la vie à la campagne, et je sortis pour jouir de cette douce température, au milieu des ruines exposées au soleil sur la montagne de Münzenberg.

Par un sentier facile, mais plein de détours, on arrive au plateau des ruines; et dès que le regard peut saisir dans son ensemble ce vaste tableau de désolation, le cœur est ému et les yeux sont mouillés de ces larmes qu'on accorde aux choses, *lacrymæ rerum*. J'ai vu bien des ruines dans mes voyages, et je n'ai jamais rien vu d'aussi imposant que Münzenberg; c'est, dans un autre genre de deuil, le digne pendant de cette ruine auguste, que le canon de Mélac a dessinée, en 1693, dans notre affreuse guerre du Palatinat, devant la rivière le Neckar, sur la montagne de Heidelberg. Les pierres ont aussi leurs destins; il y en a de malheureuses : le Colysée de Rome, les Arènes de Nîmes et d'Arles, l'Alhambra, Tentyris, tous ces chefs-d'œuvre de la mort pétrifiée sont illustres et voués éternellement aux hommages du pinceau et du crayon. Cet infortuné Münzenberg est obscur comme une amphore fictile enfouie dans Herculanum. Il est temps de mettre la relique aux rayons du soleil; je commencerai, d'autres finiront.

Le château de Münzenberg a été bâti, en 1173, sur les ruines d'un retranchement romain élevé par Germanicus: il était d'architecture byzantine et pouvait, dans un siége, donner asile à toute la population des campagnes voisines. Le 22 juillet 1634, Gustave-Adolphe, après avoir ravagé les châteaux forts de la vallée de Marburg, et les villages arrosés par la Lahn, dans la plaine de Giessen, arriva devant Münzenberg, le détruisit et l'incendia; cela fait, il descendit la vallée de la Lahn; et continuant son travail, il construisit les ruines de Runkel, de Balduinstein, de Kalkofen, de Dausenau, et attaqua la vallée du Rhin, entre Lahneck et Stolzenfels. Quand ce terrible destructeur avait fait sa ruine, il laissait une tour debout; c'était le spectre qui devait toujours crier au voyageur : « Gustave-Adolphe a passé par là; inclinez-vous et admirez (1)! »

L'histoire a donné à Gustave-Adolphe le titre de héros. L'histoire est toujours polie; mais la chronique est brutale dans ses appellations.

Quand l'homme a changé en ruine une belle œuvre d'architecture, la nature, cette bonne mère, gémit sur ce travail inique et commence le sien avec la patience de l'éternité; elle veut voiler le crime et faire un tableau charmant avec les pierres éparses de cette dévastation; elle couvre de fleurs agrestes les crevasses nues; elle émaille de couleurs riantes ce domicile de la mort; elle brode des saxifrages sur les corniches fendues; elle distribue les fougères et les graminées sur la dalle des vestibules; elle incruste des manteaux de lierre sur les épaules des tours; elle épuise la fantaisie végétale des arabesques sur cet immense squelette, rendu hideux par le conquérant sacrilége qui le dépouilla de sa chair. La nature suit

(1) Les châteaux restés debout, en Allemagne, donnent l'idée de ceux qu'on a jetés bas, non moins éloquemment que les ruines de ces derniers. Témoin la formidable citadelle de Rheinstein, gravée ci-après, que M. de Bligny a cru devoir opposer aux pittoresques décombres de Munzenberg.

(*Note de la Rédaction.*)

en cela ses bons instincts maternels; mais elle est peut-être dans son tort, car elle donne une prime d'encouragement aux ravageurs et aux parodistes d'Attila et de Théodoric.

Ainsi, après le premier moment donné à l'émotion triste, devant cette vaste ruine de Münzenberg, on se surprend à admirer ce magnifique travail de la nature, brodé sur ce néant de granit. Il a fallu deux siècles pour achever cette superbe tapisserie; mais la nature aime à perdre son temps, et ne compte pas les heures lorsqu'elle veut nous amuser. Avec une goutte de rosée et un rayon de soleil elle invente une fleur, elle crée une feuille, et, comme elle emploie toutes ses minutes, sans distinction de nuit et de jour, elle peut exposer son œuvre complète, après deux siècles, dans le musée du monde, sans se soucier de l'admiration ou de la critique du passant. Rien ne peut donner une idée de cet admirable décor végétal, encadrant le plateau de Münzenberg : on marche sur le velours des gazons, entre deux tentures de fleurs et d'arbustes. L'œil découvre bien çà et là des recoins sombres, des gouffres noirs, des vomitoires béants, où la nuit chasse la végétation; mais le charme de l'ensemble corrige la tristesse de ces détails; on est ravi d'enthousiasme; on pardonne à Gustave-Adolphe; on s'avoue à regret que le château a gagné à sa destruction, et que toute son ancienne architecture byzanto-rhénane ne devait pas valoir cette tombe démesurée, cette prairie de la mort, toute joyeuse de la vie des fleurs.

On traverse le fossé, le pont-levis est absent depuis deux siècles; on pénètre dans les premières cours; les escaliers sont inutiles; partout le tassement du terrain aide les incursions; on descend et on monte sans le secours des marches et des rampes : c'est plus simple et plus naturel. On voit les débris d'une chapelle et une ombre de cheminée, dont l'âtre aérien est terni par la fumée du presbytère; on traverse la cour d'honneur, la salle d'armes, la galerie des chevaliers; ruines partout; le nom reste, la chose a disparu. Il y a un principe d'escalier qui monte à des étages absents; il y a des fenêtres suspendues à des pans de murs, aux extrémités d'un corridor anéanti; il y a une salle ornée de sculptures merveilleuses, mais il n'en reste que l'échantillon; on aime à la reconstruire avec une imagination complaisante, comme on refait un monstre antédiluvien, avec un seul de ses ossements trouvé dans les fouilles de Maëstricht; on arrive enfin, après cent détours, à l'enceinte crénelée et bastionnée. Cette corniche de défense est un vrai travail de Romains; le ciment est celui du cirque de Titus; la pierre énorme semble extraite des carrières du Soracte; on croirait parfois retrouver là une imitation des assises de la tour de Babel, et la surprise augmente, lorsque le regard découvre trois enceintes de fortifications, reliées entre elles par des ouvrages intermédiaires, avec l'intelligence d'un Vauban du douzième siècle. Et partout, au milieu des débris informes, des blocs épars, des dalles fendues, la nature étalait ses grâces d'été, ses fantaisies adorables, ses trésors de jeunesse et de fraîcheur.

Les deux tours de Münzenberg, ces deux géants qui annoncent l'existence de la ruine, sont dans un état de conservation parfaite; la dent du ravageur n'a pu mordre sur leur granit. La plus haute est abordable jusqu'au sommet, élevé de quatre-vingt-dix mètres au-dessus du terrain de la plate-forme. On ne se refuse jamais le plaisir de faire cette ascension, car on découvre de ce belvédère le plus vaste des panoramas connus, tout un monde de plaines, de jardins, de villages, de montagnes, de forêts. Cette tour est un chef-d'œuvre de grâce et d'élégance; aucun architecte ne lui donnerait une sœur jumelle aujourd'hui, si l'on avait encore la manie de construire des tours dans ces proportions démesurées qui étonnent l'esprit et charment les yeux.

La première fois que je visitai les ruines de Münzenberg, je découvris dans une salle une inscription qui me causa l'étonnement le plus vif, celle-ci : ***Wirthschaft von Damer, Restaurant de Damer;*** ce qui produit le même effet que si, en traversant un désert abyssinien, on trouvait une porte isolée, sans corps de logis, avec cette inscription : ***Salon de lecture, à dix centimes la séance.*** Un restaurant, sans restaurateur, au sommet d'une montagne, dans une Palmyre féodale et déserte ! Il y avait de quoi s'abîmer tout un jour au fond de cette énigme, et prier le sphinx d'être propice au voyageur et d'avoir pitié de sa raison. Certes, je n'aurais pas mieux demandé que de trouver un restaurant au milieu de la ruine; car l'absinthe coule à pleine coupe sur cette montagne, et infuse un appétit inexorable dans l'estomac du voyageur; mais il n'y avait que l'enseigne, et elle ressemblait à une raillerie allemande adressée aux pauvres touristes à jeun.

Toujours poursuivi par l'énigme, je descendis au village, et, à tout hasard, je demandai M. Damer au premier paysan que je rencontrai : il me montra du doigt une petite maison, à l'extrémité de la rue, avec le signe qui veut dire : — C'est là !

En effet, je vis M. Damer. C'était un cabaretier de joyeux maintien et d'une figure sympathique. Je demandai de la bière, pour commencer une liaison à laquelle se rattachait le mot de l'énigme du restaurant de Münzenberg. Par malheur, à l'âge heureux où j'apprenais plusieurs langues, j'ai oublié d'apprendre l'allemand, et il me fut impossible d'obtenir, ce jour-là, quelque chose de satisfaisant de la bouche de mon sphinx. Un interprète m'était nécessaire. Deux jours après, je remontai à Münzenberg, avec un ami très-versé dans la langue de Gœthe et de Schiller.

Grâce à cet intermédiaire, tout me fut bientôt expliqué. Münzenberg, comme tous les villages, célèbre une fête annuelle, et l'on a choisi la grande ruine pour en faire une salle de danse et de festin. Ce jour-là, M. Damer, qui a le privilége des réjouissances publiques, installe sa cuisine dans la salle des chevaliers, et fait danser les jeunes gens et les jeunes filles dans les appartements de la châtelaine de Münzenberg. Gustave-Adolphe a fait ces doux loisirs à M. Damer; car il est incontestable que ce restaurateur n'aurait pas allumé ses fourneaux sur la montagne féodale, si le roi de Suède n'avait pas ravagé le château fort. Ainsi, toutes les années, on accourt des fermes voisines et du village en habits de fête; on peuple ce désert de ruines; on donne la vie à ce domicile de la mort; on danse sur cette tombe, on chante dans ce manoir du silence; on s'enivre même avec la naïade jaune du Rhin. M. Damer gagne trois cents florins à cette fête, et il boit à la mémoire de Gustave-Adolphe, son bienfaiteur.

J'ai fait plusieurs courses à Münzenberg, et, ayant pris en affection cette admirable ruine, j'aurais voulu associer à mes visites un dessinateur habile, qui aurait reproduit, pour ma satisfaction égoïste, la silhouette de la merveille. Je ne trouvai qu'une seule fois un artiste; mais il me fut impossible de le décider à traverser la plaine brûlante qui conduit à Münzenberg. Réaumur variait de 25 à 30 de-

grés au-dessus de zéro, température qui fait tomber le crayon des mains. A ma dernière visite, je m'arrêtai, selon mon usage, chez M. Damer, et mon ami l'interprète lui demanda un déjeuner complet, avec deux ou trois plats d'amour-propre, ceux qu'on paye et qu'on ne mange pas. M. Damer rayonna de joie et nous appela milords. Aux yeux d'un Allemand, les Anglais seuls peuvent se livrer à ces folles dépenses de deux florins pour un déjeuner. Les Anglais qui connaissent tout, même la presqu'île de Méroë, en Egypte, ne connaissent pas encore Münzenberg.

Au dessert, M. Damer ouvrit solennellement l'armoire des jours de fête, et l'on entendit un murmure de porcelaine adroitement ménagé. Une main délicate plaça devant moi une assiette qui ne fit pas le moindre bruit sur la table de bois, où la nappe faisait regretter sa blancheur.

Je tressaillis de joie en reconnaissant la ruine de Münzenberg peinte sur la précieuse assiette, et, dans mon transport étourdi, je faillis être le Gustave-Adolphe de la porcelaine. M. Damer frémit; il crut que j'avais brisé son trésor, et se rassura en le voyant intact, après un instant de péril.

Alors le démon de Münzenberg, l'esprit des ruines me donna ce mauvais conseil qui a discrédité les archéologues : je formai le projet coupable d'attenter à la propriété de M. Damer et de lui enlever son assiette, par amour de l'art, me réservant de le dédommager, à son insu, par un double florin ajouté à la carte du repas. Tous les archéologues qui ont dérobé des Othons grand bronze n'ont pas été aussi scrupuleux.

Au moment d'accomplir ce vol innocent, je m'aperçus que l'assiette était trop grande et qu'aucun paletot d'été ne pouvait la dérober aux yeux du propriétaire. Forcé de rentrer sur le sentier de la vertu, je fis proposer à M. Damer d'acheter ce trésor de porcelaine. L'aubergiste recula de stupeur, et dit qu'une pareille vente était impossible, car elle dépareillait la collection en réduisant la douzaine à onze. Mon ami offrit un thaler, deux thalers, et trouva le même refus. Alors je regrettai le mouvement qui m'avait ramené à la vertu ; mais il était trop tard. Le rusé aubergiste, devinant ma première intention, ne quittait pas du regard son assiette et mes mains.

— Et si l'on vous achetait la douzaine, à un bon prix? dit mon interprète.

— Et quel prix? demanda le propriétaire.

— Douze thalers.

M. Damer réfléchit, et, souriant d'un air malin, il nous dit :

— Je devine, vous êtes des marchands de porcelaine!

Mon ami fit le mouvement d'un homme qui est surpris en flagrant délit de ruse commerciale.

— De porcelaines de Saxe, dit-il sur un ton de fierté.

Et il ajouta sur un ton de menace :

— Nous connaissons le prix de vos assiettes, et si vous ne nous les vendez pas douze thalers, nous irons nous plaindre au bourgmestre, et lui dire que vous écorchez les voyageurs.

M. Damer s'inclina, comme un homme qui cède à la force, et aligna devant nous sa précieuse collection : il était suffoqué à l'idée de se séparer d'elle, comme celui qui vend pour cause de ruine domestique sa galerie de tableaux.

Mon ami compta gravement les assiettes, et mit douze thalers sur la table.

M. Damer ne daignait pas donner un coup d'œil aux pièces d'argent. Tout à coup une idée fit explosion dans son cerveau, et il s'écria :

— Mais, au fait, je ne suis pas obligé de vous vendre mes assiettes; je ne suis pas un marchand de porcelaines!

— Il fallait dire cela en commençant, dit mon interprète; nous aurions pesé la valeur de cette raison : maintenant, c'est vendu. Un honnête homme n'a que sa parole. Que dirait de vous la société de la ville de Münzenberg, si vous nous repreniez ce que vous nous avez vendu?

L'orgueil de M. Damer fut flatté de cette dernière phrase, et un sourire éclaira sa figure pour la première fois. Il était fier d'appartenir à une ville qui avait une société.

Au moment de partir, mon ami paya la carte, prit deux assiettes, et dit à M. Damer :

— Nous vous en laissons dix. Deux nous suffisent.

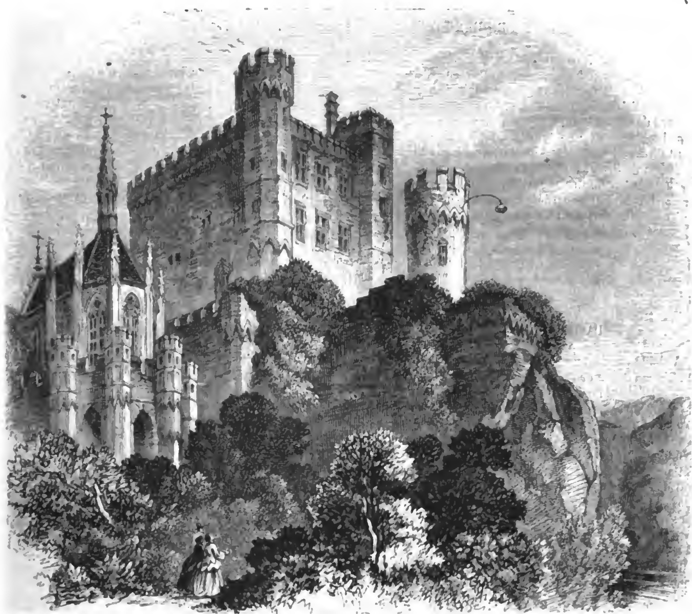
Le premier mouvement de M. Damer fut un transport de joie ; le second, un étrange accès de douleur. L'esprit d'ordre et de symétrie de ce bon Allemand se révoltait contre la possession d'une douzaine qui s'arrêtait à dix : ce chiffre paraissait boiteux à son instinct mathématique, et lui promettait une sorte de torture morale, toutes les fois que l'armoire s'ouvrirait. Mon ami eut toutes les peines du monde à ramener le calme dans l'esprit mathématique de M. Damer, et il finit par le convaincre, en lui prouvant que la douzaine était un compte soumis aux variations de la mode, et qu'en France, où règne le système décimal, une douzaine d'assiettes n'en contient que dix.

Ce raisonnement parut péremptoire au bon Damer. C'est un type d'aubergiste qu'on chercherait en vain dans les faubourgs d'Asnières, de Chatou, de Bougival. Il est vrai que, si toute la terre ressemblait à la banlieue de Paris, on ne prendrait pas la peine de voyager.

Ce jour-là, nous nous arrêtâmes à la station de Butzbach, à notre retour de Münzenberg ; je voulais suivre le chemin de Gustave-Adolphe jusqu'à Giessen. A Butzbach, on trouve le chemin de fer de Cassel. Ce village a gardé sa ceinture de murs féodaux, et rien, pour moi, n'est curieux à voir comme un tableau du moyen âge, exposé sur la grande route, devant la gare d'un chemin de fer. C'est l'antithèse de la barbarie et de la civilisation. A Giessen, ville universitaire et silencieuse, j'appris que les montagnes du voisinage avaient aussi leurs Münzenbergs et leurs ruines de la guerre de trente ans. Je quittai donc le chemin de fer qui conduit à Marburg, la ville de sainte Elisabeth, et, après avoir traversé la Lahn sur un joli pont de briques rouges, je me dirigeai vers l'horizon de montagnes où Gustave-Adolphe avait encore cherché des nids d'aigle pour les mettre en pièces comme des hochets d'enfant. Quel diable d'homme! quel infatigable destructeur! Il venait de travailler à Münzenberg; il avait massacré une population abritée dans cette vaste forteresse aérienne; et l'incendie avait complété le ravage : c'était beaucoup pour un conquérant ordinaire; ce n'était rien pour ce terrible roi de Suède. Il court à Giessen, et ne trouve pas l'ombre d'un château : il n'y avait qu'un seul couvent ; il brûle le couvent; un simple feu de paille! une distraction d'un quart d'heure! Au moment où il va côtoyer la Lahn et pénétrer dans la belle vallée arrosée par cette rivière, il aperçoit à l'horizon deux ou trois châteaux forts, perdus dans les nuages; aussitôt il renvoie à quinzaine son expédition du Rhin, et il va mettre le siége devant l'horizon. Ce nouveau travail a dû lui coûter cher. Les montagnes qu'il fallait gravir sont très-escarpées et d'une hauteur prodigieuse; elles m'ont rappelé ces pics

de Ribeauvillé, où se perchent les ruines des trois châteaux des comtes de Ribeaupierre. La griffe du démon suédois a dévasté ces châteaux sans nom, après l'incendie de Münzenberg; ce sont encore de belles ruines, mais si éloignées du chemin de fer, et placées à une hauteur si prodigieuse, qu'elles garderont toujours leur incognito séculaire. On les montrera de loin par les stores des waggons, sur la route de Marburg.

Les châteaux forts placés non loin des grandes routes, et trahis par leurs tours démesurées, devaient nécessairement exciter l'infernale convoitise de Gustave-Adolphe; je comprends très-bien que le conquérant inexorable qui les rencontrait sur son passage les ait renversés; mais, dans cette même incursion, j'ai vu un château moderne, enté sur un château moyen âge, détruit par la guerre de trente ans, et perdu, bien loin des grandes routes, dans la profonde obscurité des vallons et des bois. C'est un endroit charmant et sauvage, connu sous le nom de Ziegzenberg. On ne se douterait jamais que la guerre a passé par cette solitude. C'est un vaste paysage de l'Afrique intérieure, où la main d'une fée a planté un château Louis XV. Gustave-Adolphe a fureté, fouillé, feuilleté partout. La balle qui a tué cet homme a été fondue vingt ans trop tard.



Vue du château de Rheinstein. Dessin d'après nature, par M. de Bligny (pages précédentes.)

Dans ces promenades à travers monts, forêts et ruines, j'avais veillé soigneusement sur la fragilité de mon assiette de Münzenberg. En arrivant à Francfort, je la confiai, avec une foule d'autres reliques, à la fortune du chemin de fer, et elle arriva intacte à Paris.

Cinq ans après cette expédition en terre allemande, mon excellent confrère et ami, Pitre-Chevalier, me fit l'honneur de me demander quelques pages de voyageur, écrites comme souvenir des ruines d'Allemagne. J'acceptai avec plaisir, car la publicité du *Musée des Familles* m'est chère et précieuse depuis longtemps.

— Je voudrais bien, lui dis-je, vous donner une nouveauté pour l'illustration de votre belle galerie mensuelle, une vue des ruines de Münzenberg.

— Donnez, et j'illustre tout de suite, me dit notre rédacteur en chef.

— Je ne demande pas mieux, repris-je; mais comment dessiner la merveilleuse ruine, sœur de Heidelberg? Jamais un artiste n'a égaré son crayon dans ce désert de la Hesse électorale.

Paris est la ville de l'oubli; la Seine est le vrai fleuve du Léthé; j'avais oublié l'assiette de M. Damer!

Tout à coup, l'eau du Léthé parisien perd sa vertu antimnémosyniaque, et je me souviens du musée Damer. Pitre-Chevalier prend la peine de me faire une visite; je fouille dans mes catacombes d'archéologue, et je trouve le dessin sur porcelaine, dans un parfait état de conservation. Notre rédacteur en chef mande en grande hâte un habile dessinateur, M. de Bligny, qui trouve la porcelaine très-réussie, quoique brouillée avec la Saxe, et il en tire une copie très-exacte pour le *Musée des Familles*. C'est un portrait fait sur un autre portrait; mais je garantis la ressemblance. On peut maintenant, et pour la première fois, se faire une juste idée de cette superbe ruine de Munzenberg, ce chef-d'œuvre qui attend depuis deux siècles un commencement d'illustration, et qui l'aurait attendu peut-être deux siècles encore, si l'assiette de M. Damer n'eût pas existé.

MÉRY.

P. S. LE CHATEAU DE RHEINSTEIN.

Le château de Rheinstein, dessiné ci-contre, est sur la route de Mayence à Coblentz, en Prusse. C'est un des plus anciens castels des bords du Rhin. On le nommait autrefois Faizberg ou Voitzberg. La date de sa fondation se perd dans la nuit des légendes. On sait qu'il existait depuis longtemps déjà en 1279. C'était alors un fief dépendant du grand archevêché de Mayence. En 1825 le prince Frédéric de Prusse a acheté le Rheinstein et l'a fait soigneusement reconstruire et restaurer par l'architecte Lassaulx. L'extérieur a gardé toute la sévérité rendue par notre dessinateur; mais les appartements sont richement meublés dans le style du moyen âge. Les voyageurs y admirent surtout d'assez beaux vitraux de couleur, et une collection de vieilles armes qui rivalise avec celle de Stolzenfels dont nous avons parlé récemment.

Au-dessous du château, la route, serrée entre les rochers et le fleuve, n'offrait jadis qu'un étroit passage, où les juifs ne pouvaient mettre le pied sans contribution. Des chiens de garde étaient dressés à les reconnaître entre tous les voyageurs et à les signaler aux surveillants du péage. Chose incroyable! attestée cependant par la chronique, ces animaux ne se trompaient jamais. Pas un chrétien n'était arrêté par eux. Pas un juif n'échappait à leurs aboiements, — et à leurs morsures, s'il n'acquittait le droit convenu.

P. C.

CHRONIQUE DU MOIS.

LA CHINE EN FRANCE.

Voici le pendant de notre dernier article sur la France en Chine (*Revue de l'année*, livraison précédente, p. 122).

C'est d'abord l'opinion des Chinois qui nous visitent, sur nos mœurs, nos costumes et notre civilisation. Nous trouvons cette opinion, très-curieuse et très-instructive, dans une lettre adressée à Pékin par un touriste chinois voyageant dernièrement à Paris, — lettre qu'un de nos plus spirituels confrères, M. Edmond Texier, a révélée par une traduction fidèle. Nos lecteurs, et surtout nos lectrices, s'inclineront humblement devant la justesse des observations du barbare :

« Que ton rosier soit toujours en fleur! écrit le Chinois à son ami. Après avoir passé je ne sais combien de lunes sur le dos du coursier d'écume, nous sommes arrivés dans une ville qu'on m'a dit être la troisième de l'empire, et qui s'appelle Marseille. Le peuple, qui nous attendait en foule, nous a fait grande fête. Figure-toi que les hommes de ce pays-ci ont adopté pour leur costume les couleurs lugubres que portent aux convois des mandarins les pleureurs de Canton. Ils ont sur la tête des choses rondes qu'ils nomment des chapeaux, et qui ressemblent à des tuyaux de cheminées. Je ne sais rien de plus risible que la vue d'un Européen, et je me demande comment ces Français, dont tous les livres vantent les manières élégantes, peuvent avoir la moindre grâce ainsi accoutrés d'un vêtement qui se termine en queue d'oiseau. Quant aux femmes, elles sont toutes contrefaites. A partir de la taille, qui est d'une extrême finesse, elles ont des formes d'une proportion tellement démesurée qu'on se demande quel effet produirait la vue d'une statue qui représenterait au naturel ces étranges créatures. Il paraît qu'en France la beauté consiste à s'amincir le milieu du corps et à donner à d'autres parties un développement extraordinaire. Juge de mon étonnement lorsque mon interprète, à qui je faisais part de la pitié qu'excitait en moi le spectacle de ces croupes monstrueuses, m'eut dit que les Françaises ne sont pas naturellement plus contrefaites que les femmes de notre pays, mais qu'elles se font ces tournures ridicules à l'aide d'une étoffe gommée nommée *crinoline*, pour obéir à une convention qu'on appelle la *mode*, et qui est imposée on ne sait par qui. Je savais qu'il existe dans des pays que je ne connais pas des tribus sauvages dont les femmes se rendent volontairement laides en se faisant des incisions sur le nez, mais je ne me serais jamais douté que les Françaises, qui passent pour les femmes les plus coquettes et les plus élégantes de l'Europe, imitassent d'une autre façon ce procédé barbare. »

Le lettré de Pékin exprime ensuite son opinion sur nos chemins de fer :

« A peine débarqués à Marseille, on nous a fait monter dans de petites chambres établies sur des roues, et un gros animal qui lance la fumée par les naseaux et le feu par la bouche a poussé tout à coup un cri aigu et s'est élancé avec une incroyable vitesse, entraînant avec lui une vingtaine de maisons roulantes. Le vol de l'hirondelle te donnerait à peine une idée de la rapidité de notre course. Aussi je ne puis t'envoyer aucun détail sur l'aspect du pays. Je ne voyais tout le long de la route que de grands arbres qui fuyaient derrière moi en levant les bras au ciel. En Europe, on ne voyage que pour arriver, et l'on arrive toujours, pourvu que le gros animal qui traîne les maisons de voyage n'éclate pas au milieu de la course, comme un canon chargé jusqu'à la gueule. Dans ce cas, il blesse les voyageurs, s'il ne les tue pas; mais alors les

blessés s'adressent aux juges, qui condamnent les patrons du monstre à payer une somme d'argent à ceux qui ont une jambe ou un bras de moins. Il paraît que dans ce pays-ci l'argent guérit admirablement toutes les blessures. »

Nos spectacles sont décrits, à leur tour, par les Chinois :

« Quand nous avons été installés à Paris, cette ville rivale de notre cité du Soleil, on nous a conduits dans une grande salle très-éclairée qu'on nomme la salle du théâtre des Italiens. Tout autour de cette salle sont des boîtes où s'empilent quatre ou cinq personnes, et où l'on pourrait tenir deux à la rigueur. Les khans et les agas du monde occidental viennent trois fois par semaine s'enfermer dans ces boîtes pour entendre, pendant trois heures, au milieu d'une atmosphère épaisse et d'une chaleur insupportable, des hommes et des femmes placés sur une estrade, et qui chantent dans une langue que la plupart des auditeurs ne comprennent pas. C'est encore cette convention dont je te parlais tout à l'heure qui exige que les gens riches s'amusent ainsi. La location d'une de ces boîtes coûte plus cher à proportion que la location d'une maison tout entière; mais, quand on est locataire d'une boîte au Théâtre-Italien, cela donne tout de suite de la considération, et, en Europe, la considération s'achète comme tout le reste. Ici, un homme vaut par ce qu'il a. Tel homme vaut un million, tel autre deux millions ; celui qui n'a rien ne vaut pas grand'chose, et je vois que j'ai bien fait de me précautionner, avant mon départ, d'un grand sac de roupies. »

La Bourse est assez justement appréciée par notre voyageur :

« Figure-toi une grande maison à colonnes qui ressemble un peu à nos temples, et qui est un bazar où l'on se réunit à une certaine heure de la journée pour vendre ce qu'on n'a pas et pour acheter ce qui n'existe point. On parle là une langue inconnue dans toute autre partie du monde. Toutes les personnes qui s'abordent commencent par se dire : « Où en est le cours ? » Il paraît que c'est la manière de se saluer de ces gens-là. »

Quant à nos bals, beaucoup d'hommes, sinon beaucoup de femmes, partageront l'avis du Chinois.

« Je ne te cacherai pas non plus, écrit-il, que j'ai été à une de ces fêtes de nuit qu'on nomme des *bals*. On y était horriblement gêné, chacun marchait sur les pieds de son voisin, et celui-ci ne pouvait se retourner sans donner un coup de coude à celui-là. On m'a dit que plus on était pressé, plus le bal était beau. C'est encore la mode qui veut cela, et tu conviendras entre nous que la mode est une bien ridicule personne. J'ai vu là des hommes qui sont restés pendant toute la nuit prisonniers dans un coin. Ils s'ennuyaient considérablement, mais ils souriaient du bout des lèvres pour dissimuler leurs bâillements, et ils disaient tout haut qu'ils n'avaient jamais assisté à une plus belle soirée. Les femmes étaient en grand nombre, et si peu vêtues que je n'ai seulement pas songé à regarder la couleur de leur robe. Quel teint brillant ! quelles splendides épaules ! Une de ces femmes a jeté sur moi, à plusieurs reprises, un regard si perçant que je me serais précipité pour l'embrasser, si l'on ne m'avait dit que cela n'était pas permis, attendu que cela compromettrait non-seulement la réputation de cette dame, mais surtout son teint et son visage, relevés par une double couche d'ingrédients pharmaceutiques, dont les plus usités sont des substances qu'on nomme le *blanc de perle* et le *carmin*. »

C'est ensuite la révélation d'un cadeau que nous ont fait les Chinois, — comme ils nous avaient déjà donné la boussole, la poudre et la vapeur. — Or, devinez quel cadeau ? Vous ne le supposeriez jamais ! Justement ce chapeau de soie en tuyau de poêle, que le lettré de Pékin raillait si agréablement tout à l'heure ! L'anecdote est parfaitement authentique, et garantie par un journaliste de Rouen qui en connaît le héros et le désigne en toutes lettres.

M. Botta, fils d'un recteur de l'Académie de Caen, voyageur intrépide, archéologue convaincu, un de ceux qui découvrirent les ruines de Ninive, poussa, avant 1830, une reconnaissance jusqu'en Chine et séjourna quelque temps à Canton. Il a raconté à son retour un épisode de son voyage qui montre que si les Chinois ne sont pas bien civilisés, ils sont du moins très-industrieux.

M. Botta portait à Canton un chapeau de castor à la mode européenne, et cette coiffure lui convenait si bien qu'il n'en voulait point d'autre. Celui qu'il avait étant usé, il s'adressa à un boutiquier de Canton qui fabriquait des chapeaux de paille pour les indigènes, lui montra son vieux chapeau et lui demanda s'il pouvait en faire un semblable. M. Botta était un sinologue distingué et put donner à l'ouvrier toutes les explications nécessaires. Celui-ci se mit à l'œuvre, et au bout de quelques jours il remettait à M. Botta un chapeau de la forme voulue, non pas en castor, mais d'un tissu très-souple et très-brillant.

Rentré en France, M. Botta conserva ce curieux monument de l'industrie chinoise. Il voulut un jour le faire réparer et le confia à un chapelier, qui l'examina avec attention et fut frappé du mode de confection tout nouveau pour lui. Il l'étudia, et quelque temps après les chapeaux de soie que nous portons aujourd'hui étaient inventés. Avec brevet, l'inventeur faisait fortune et ne se vantait point d'avoir emprunté aux Chinois le procédé qui l'avait enrichi. L'artiste chinois, cherchant à remplacer le castor qui lui manquait, avait imaginé de le remplacer par le tissu léger et brillant qui constitue aujourd'hui la plus grande partie de nos disgracieuses coiffures. Nous lui en restituons un peu tardivement l'honneur.

S'il faut en croire le journal *le Sport*, les Chinois nous enverraient bientôt un autre plat de leur métier, ce qu'ils appellent l'*encre divine*.

Un industriel parisien, récemment revenu de Chang-Haï, en aurait rapporté une invention qui pourrait bien réussir, transplantée chez nous. Cette invention diabolique consiste dans la composition d'un papier dont on a la faculté de limiter à son gré la durée, au moyen de la légère saturation d'une certaine eau blanche. Étendue sur ledit papier de soie ou de riz, cette eau magique, dont rien ne trahit la superposition dès qu'elle est absorbée par la porosité du tissu, dévore ce même papier au bout de six jours, d'un mois, d'un an, de sorte que les engagements pris sur un pareil papier durent ce que l'on veut, ce qu'il plaît à la main plus ou moins loyale qui les trace.

C'est sur ce papier, d'une ressemblance exacte avec tout autre, que les rusés Chinois écrivent leurs serments de fidélité, ayant soin d'équilibrer, avec leur sagacité ordinaire, leur passion et la dose d'eau corrosive, eau qui a pris le nom prétentieux d'*encre divine*. Le papier lui-même s'appelle papier d'*exquise prudence*. Que l'*encre divine* et le papier d'*exquise prudence* se naturalisent chez nous, et tous les procès en séparation, ordinairement fondés sur des lettres, deviendront décidément impossibles. Plus de correspondances trouvées dans les tiroirs imprudents, pour peu que les coupables aient, comme

les Chinois, la prudence de mesurer la vie du papier à une certaine longévité proportionnelle de sentiment. Le jaloux ouvre le tiroir et ne trouve que quelques légers atomes de poussière.

Mais aussi que de gens malintentionnés souscriraient des lettres de change sur du papier d'*exquise prudence*, si le timbre officiel n'était pas là pour sauvegarder en même temps la fortune publique et particulière! Que d'époux écriraient leur contrat avec de l'*encre divine*, si M. le notaire ne les rédigeait pas avec cette encre de la *petite vertu* qui demeurera toujours *indélébile*, malgré la Chine et les Chinois!

UN SALON DE PARIS.

Nous le citons comme exception unique et comme exemple à suivre. C'est le salon d'un homme éminent par le caractère et la position sociale, M. le Président ***. Certains soirs d'apparat officiel, on y voit défiler la cour et la ville, princes, ministres, ambassadeurs, illustrations et étoiles parisiennes, fleurs et diamants, plaques et grands cordons, velours, soies et dentelles. Mais à certaines matinées, de trois à six heures, c'est un petit *Décameron*, sans toilette et sans apprêt, d'artistes et de gens d'esprit, de femmes aimables et charmantes. Les vitraux de Maréchal étincellent dans l'escalier, au milieu de la verdure et des eaux jaillissantes, entre les émaux de Devers et les toiles de Louis Boulanger, les pastels d'Eugène Tourneux et de la princesse Mathilde, les paysages de Marilhat et les miniatures de Mme Herbelin. L'objet de la réunion est de dessiner d'après nature. Le crayon de Pérignon, de Dauzats, de Boulanger y lutte avec le crayon de Mme Herbelin. On y entend les nouvelles chansons de Nadaud, les derniers airs de Graziani et de Varési, les essais de Mlle G***, cet amateur de la grande race musicale. Entre le chant et le dessin, on cause, — chose inouïe en France, à l'heure qu'il est! Le *lunch* et les nouvelles du jour alternent gaiement. Personne ne pose, — que pour les croquis; chacun est à l'aise, et tout le monde oublie l'heure. Ceci est le chef-d'œuvre de la maîtresse de la maison. Cette oasis du monde parisien nous rappelle, — moins la roideur diplomatique et plus l'art familier, — les jeudis matin de Mme Récamier, à l'Abbaye-aux-Bois. Ah! si toutes nos belles dames et tous nos grands personnages savaient en faire autant, au lieu de chercher midi à quatorze heures dans une bataille de luxe, de prétentions et de rivalités, Paris demeurerait la capitale du goût et du naturel, du charme et de l'élégance, de l'esprit et de la conversation!

Entre autres vers excellents que nous avons entendus dans ce coin délicieux, en voici que vous transcrirez comme nous au frontispice de votre livre d'heures :

SUR LA PREMIÈRE PAGE D'UN LIVRE DE MESSE.

Que ce livre divin, l'ami de ton enfance,
Vienne te consoler aux jours de tes douleurs!
Qu'il te dise ici-bas l'éternelle espérance
Qui, seule, a la vertu de sécher tous nos pleurs!
Qu'il ramène à tes yeux un rayon de lumière,
A l'heure trop fréquente, hélas! où tout est noir!
Que dans ton âme émue il verse la prière;
Et que ton cœur élève, ainsi qu'un encensoir,
Jusqu'au trône de Dieu, ses parfums de tendresse,
Ses désirs refoulés et son immense amour!
Qu'il soit ton compagnon de joie ou de tristesse,
Dans l'ombre ou le soleil te guidant tour à tour!
Et qu'à ton lit de mort, au terrible passage,
Ton ange, près de toi le trouvant abrité,
L'emporte sous son aile, alors, comme le gage
De notre rendez-vous dans l'immortalité!..

EUGÈNE TOURNEUX.



Carte de visite russe, collection du docteur Piogey. Dessin de Fellmann.

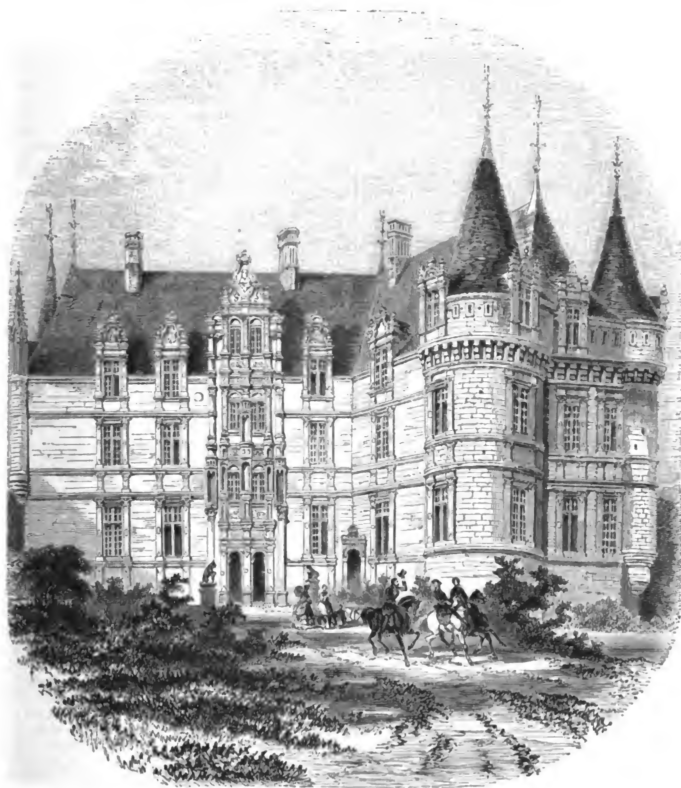
UNE CARTE DE VISITE.

Encore un bijou de la collection du docteur Piogey. Ceci est la carte d'une princesse russe, — qui donne minutieusement son adresse : l'escalier, l'étage et le numéro. Il n'a pas fallu, pour tout cela, moins qu'une déesse et quatre amours. Et quels amours gracieux et malins, avec leurs guirlandes de fleurs, leur panier suspendu et leur bûcher flambant sur un socle de marbre! — Détails prétentieux! direz-vous. Mais retirez le détail et la prétention des choses du dix-huitième siècle, — et vous en retirerez le caractère et le style. P.-C.

Paris. — Typ. HENNUYER, rue du Boulevard des Batignolles, 7

LES CHATEAUX DE FRANCE.

AZAY-LE-RIDEAU, CHATEAU DE LA FAMILLE DE BIENCOURT.



Le château d'Azay-le-Rideau, dessiné d'après nature par M. de Bligny.

Voici un des plus beaux châteaux de France et peut-être du monde. C'est le digne rival de Chenonceaux et l'un des chefs-d'œuvre de la Renaissance. Il est le diamant des bords de l'Indre, comme l'autre est l'h nneur des rives du Cher, et son admirable situation complète sa ravissante architecture.

Dominant la ville à laquelle il a prêté son nom dans le département d'Indre-et-Loire, à vingt-deux kilomètres sud-ouest de Tours, à vingt-quatre kilomètres nord-est de Chinon, il sort des eaux limpides avec ses tourelles brodées, son parc verdoyant et ses massifs de fleurs, — comme ces palais enchantés des épopées de l'Arioste et du Tasse.

L'histoire est aussi noble que le monument. Des ruines romaines attestent l'antiquité du lieu. Une tour, démolie naguère, portait le cachet du onzième siècle. Hugues Ridel ou Rideau, châtelain d'Azay, banneret de la Touraine, était à Bouvines avec Philippe-Auguste. Jean sans Peur tint garnison à Azay en 1417. L'année suivante, le Dauphin, depuis Charles VII, insulté du haut des tours du castel, l'enleva d'assaut, fit décapiter le gouverneur et pendre aux créneaux ses soldats avec trois cent trente-quatre habitants, puis livra aux flammes la ville entière et le château, qui s'appela longtemps Azay-le-Brûlé.

Il eut successivement pour maîtres Jacques de Montbron, fils du maréchal; Jacques du Bueil, comte de Sancerre, échanson de Charles VIII et de Louis XII; Jean Berthelot, conseiller du roi, et son fils Gilles, de la Cour des comptes, maire de Tours en 1520, lequel fit raser l'ancien édifice et bâtir la merveille qu'on admire aujourd'hui. Il y rassembla toutes les richesses et toutes les coquetteries de la Renaissance, décrites ainsi par M. l'abbé Bourassé, dans la splendide *Touraine* éditée par M. Mame: « Au lieu de s'élever, comme Chenonceaux, sur les voûtes d'un pont, Azay-le-Rideau est posé sur pilotis, comme un nid d'alcyon, au milieu des eaux transparentes. Il porte, à chacun de ses angles, une élégante tourelle soutenue en encorbellement. Un portique élancé surmonte l'entrée et semble, ainsi que l'escalier dont il est l'appui, avoir concentré toutes les délicatesses du ciseau de l'artiste. Les bas-reliefs de la première frise représentent une hermine, puis une salamandre au milieu des flammes, avec la devise : NVTRISCO ET EXTINGVO ; le même emblème est répété à la plinthe qui sert de base aux deux fenêtres du fronton. Cinq colonnettes entrecoupées de niches, et dans la frise desquelles est écrit : VNG SEUL DESIR, servent à relier le rez-de-chaussée avec les étages supérieurs, dont les pilastres, les architraves et toutes les autres parties sont couverts d'arabesques. Ce portique est surmonté d'un fronton, sur lequel on distingue les traces de trois écussons, avec les lettres L. C. E. Sur la frise d'un bâtiment qui s'appuie au carré principal, on remarque les initiales de Gilles Berthelot, plusieurs fois répétées. Cette aile était terminée naguère encore par la tour du onzième siècle, qui était restée debout et accolée, malgré sa grossièreté antique, à l'élégante construction de la Renaissance, comme pour lui maintenir les vieux droits inhérents au fief d'Azay; cette tour était en effet le siége de la châtellenie. Il paraît que Gilles Berthelot n'acheva pas le château d'Azay; allié de Semblançay, l'infortuné surintendant, il craignit d'être enveloppé dans sa disgrâce, quitta la France, et mourut à Cambrai sans postérité. »

Après Gilles Berthelot, Azay fut possédé par Antoine Raffin, par Guy de Saint-Gelais et par Henri de Béringhen, le confident de Louis XIII. C'est à lui que ce prince, croyant mourir à Lyon en 1630, confia un terrible secret d'État, « avec ordre de ne le révéler qu'après son décès. » Richelieu le sut, et, le roi étant guéri, pressa en vain Béringhen, qui résista jusqu'à la disgrâce et alla faire la guerre de trente ans avec Gustave-Adolphe et Maurice de Nassau. Quand Richelieu mourut, il rentra près de Louis XIII, qui le nomma grand écuyer. Louis XIV lui laissa cette charge et lui donna le collier du Saint-Esprit. Béringhen alla finir ses jours au château d'Azay et emporta dans la tombe le grand secret de Louis XIII. On suppose que c'était l'existence du frère jumeau de Louis XIV, dont la raison d'État fit l'homme au masque de fer.

Azay doit à Béringhen les écuries, les communs et les belles peintures de l'appartement du roi, ainsi désigné parce qu'il fut habité par François Ier, Louis XIII et Louis XIV.

Gardé quelque temps par les gendres du grand écuyer, les Vassé et les Courtemanche, Azay-le-Rideau fut acheté en 1788 par la famille de Biencourt, originaire du Ponthieu, où se trouve le fief de ce nom. Cette grande maison, alliée aux Montmorency, aux Belloy, aux Béthisy, aux Chauvelin, aux Orléans-Rothelin, aux Rohan-Chabot, est connue en France depuis le onzième siècle. Haimfroy de Biencourt alla en terre sainte avec Philippe-Auguste. On voit son écusson dans la salle des croisades, au Musée de Versailles : *de sable, au lion d'argent, couronné, armé et lampassé d'or*. On lit aux archives d'Azay une lettre autographe de François Ier, datée du 23 septembre 1537, contre-signée BAYARD, et adressée à M. de Biencourt-Poutrincourt, gentilhomme de la chambre du roi-chevalier. Le marquis Charles de Biencourt se distingua dans la guerre de l'Inde, Louis XVI le fit maréchal de camp, et il représenta aux états généraux la noblesse de la haute Marche. Il laissa Azay à son fils, le marquis Armand-François, officier de la garde de Louis XVI et l'un de ses plus braves défenseurs au 10 août. Depuis sa mort (1854), le château appartient au marquis Armand-Marie-Antoine de Biencourt, héritier du précédent et d'Amélie de Montmorency, fille du prince de Montmorency-Tancarville.

Enfin, pour que toutes les illustrations et tous les souvenirs, toutes les vertus et toutes les grâces fussent réunis au vieux castel de Hugues Ridel, au palais féerique des Berthelot, le jeune et chevaleresque comte Charles de Biencourt, fils aîné du marquis Armand, y conduisait, au commencement de l'année dernière, une femme digne de lui et une reine digne du lieu, l'étoile souriante d'Azay, le pur diamant de cet écrin, l'ange gardien des pauvres d'alentour, Mlle Élisabeth de Fitz-James, fille de cette noble et charmante comtesse, dont nous avons dit la vie et la mort, si admirable et si cruelle (1), petite-fille de l'illustre pair de France, ami de Chateaubriand, et sœur du jeune officier qui a déjà teint de son sang la mer de Crimée et la mer de la Chine.

Le marquis de Biencourt a restauré et meublé avec autant de goût que de magnificence le château d'Azay-le-Rideau : il a rétabli les croisées et les baies dans le style primitif, achevé et réparé le grand escalier orné de pendentifs et de médaillons, remis en état la chapelle annexée à l'église paroissiale, en 1610, par Antoinette de Saint-Gelais-Lusignan, et remplacé la tour croulante du onzième siècle par l'exquise tourelle figurée sur notre gravure. Le luxe fleuri de la Renaissance apparaît aujourd'hui tout entier dans le monument d'Azay, — qui surgit aux yeux, tel qu'une vision éblouissante, entre les massifs de son parc verts comme l'émeraude, au-dessus des eaux claires et tranquilles de l'Indre, reflétant et multipliant cette magie de la nature et de l'art.

PITRE-CHEVALIER.

(1) Voir le *Musée des Familles*, t. XXIV, p. 58 (*les Reines s'en vont*), et t. XXVI, p. 156 (*les Voies de la Providence*).

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE [1].

FAUTEUIL DE M. VICTOR HUGO.

I. — FRANÇOIS MAYNARD.

(Élu en 1633.)

Un jour, le cardinal de Richelieu, qui était poëte, comme chacun sait, et qui favorisait les poëtes, pourvu qu'ils ne lui portassent pas trop ombrage, reçut à son petit lever une missive en vers. Il n'y avait là rien d'extraordinaire : Son Éminence en recevait chaque matin une douzaine, qu'elle n'avait pas toujours le temps de lire. Mais la missive était signée François Maynard, et, à ce nom, le cardinal s'arrêta un moment, évidemment combattu entre le désir de voir de beaux vers et la crainte d'y trouver quelque chose qui lui déplût :

— Maynard, fit-il entre ses dents. Encore quelque supplique... Lisez.

Le valet de chambre obéit, et commença la lecture de la lettre. Maynard y parlait de ses infirmités et de sa mort prochaine. Il se disait sur le point de descendre aux bords du Cocyte, comme on parlait alors, pour y voir ce François Ier

> Qui fut le père des savants
> Dans un siècle plein d'ignorance.

Ici, le cardinal fronça le sourcil. Il devinait l'allusion.

Le valet de chambre continua :

> S'il me demande à quel emploi
> Tu m'as occupé dans le monde,
> Et quel bien j'ai reçu de toi,
> Que veux-tu que je lui réponde?

— Rien, fit brusquement Richelieu. Passez à un autre.

Le cardinal tint rigueur au poëte, et ne se départit jamais de cette rude réponse. Il fallait qu'il fût bien excédé de ses demandes et de ses plaintes continuelles, ou qu'il eût de fortes raisons que nous ne savons pas, pour fermer ainsi les deux oreilles aux supplications de cet habile homme, lui qui ouvrait si volontiers la main à ses confrères en Apollon. Mais il aimait à donner de lui-même, et ne voulait pas qu'on lui enlevât, à force de requêtes, le mérite de sa générosité.

De son côté, le poëte garda rancune au cardinal, et il se vengea en un sonnet où il vantait, un peu à contre-cœur, j'imagine, son bonheur de vieillir sans emploi. Que ne s'avisait-il plus tôt de ce bonheur! Il ajoutait, en s'adressant à Richelieu, avec une spirituelle et méchante ironie :

> Et si le ciel, qui me traite si bien,
> Avait pitié de vous et de la France,
> Votre bonheur serait égal au mien.

« C'est un peu trop ressembler, dit à ce propos Voltaire, à ces mendiants qui appellent les passants *Monseigneur*, et les maudissent s'ils n'en reçoivent point d'aumône. »

(1) Voir la Table générale et celles des tomes XXI à XXVI.

Voltaire a raison. Mais nous ne faisons point l'apologie de Maynard, nous écrivons sa vie.

Notre poëte finit par se résigner : il le fallait bien, ce qui diminue le mérite de sa résignation. Il alla s'enfermer en Auvergne dans la solitude, et fit graver là sur la porte de son cabinet ces vers philosophiques :

> Las d'espérer et de me plaindre
> Des Muses, des grands et du sort,
> C'est ici que j'attends la mort,
> Sans la désirer ni la craindre.

Ce fut là, en effet, qu'il mourut, le 28 décembre 1646, âgé d'environ soixante-quatre ans, quelques mois après la publication de ses œuvres.

Maynard n'était pas heureux avec la fortune. Membre des jeux Floraux, quoiqu'il n'eût jamais concouru pour les prix, il fut gratifié, comme Ronsard et Baïf, par cette société poétique, d'une Minerve d'argent. Mais la Minerve resta à l'état de promesse, et ne lui fut point donnée. Il s'en plaignit agréablement dans une pièce ingénieuse, car, malgré toutes ces quémanderies et toutes ces lamentations, Maynard était, en somme, de fort tolérable humeur. Sans ces deux petits travers, de trop louer son talent et de trop plaindre sa fortune, il eût été parfait.

Maynard fut un poëte élégant et facile, qui excella dans l'épigramme et perfectionna la versification des stances. Seulement, il ne faut pas lui demander beaucoup de force, beaucoup d'élévation, ni dans la pensée, ni dans le style. Pour arriver à la clarté, qu'il ambitionnait avant tout, il se piquait de détacher tous ses vers les uns des autres, mauvais moyen qui ne le pouvait conduire qu'au style sautillant et décousu. Ami de Desportes et de Regnier, il fut rival de Racan, qui a plus de force, mais moins d'étude et de correction : « De tous les deux, disait leur maître Malherbe, on eût fait un excellent poëte. »

II. — PIERRE CORNEILLE (1).

(Élu en 1647.)

Lecteur, voulez-vous suivre avec moi cette foule qui se presse aux abords de la rue Mauconseil. Mousquetaires, robins, laquais, grandes dames, pages et bourgeois, tous se heurtent et se poussent pour entrer plus vite dans un bâtiment d'assez belle apparence qui s'élève vers le centre de la rue, juste à la place occupée aujourd'hui par la halle aux cuirs. Un portier, l'épée au côté, a fort à faire de contenir quelque peu le flot de curieux qui l'injurient, et semblent tout disposés à lui passer sur le corps.

Approchons. Voyez sur la porte cette pierre où sont gravés en relief les instruments de la Passion, l'échelle, la croix, les marteaux et les clous, et au-dessus, cette inscription qui s'étale en lettres triomphantes : HOSTEL DE BOURGOGNE.

Nous sommes, en effet, devant le principal théâtre de Paris, en l'an de grâce 1636, et cette foule s'empresse

(1) Voir son portrait, t. V, p. 275, et t. IX, p. 220.

pour assister à une représentation des comédiens du roi. Mais voici l'affiche rouge placardée des deux côtés de la porte. Elle annonce que la troupe de l'élite royale va donner la première représentation du *Cid*, tragi-comédie par un des auteurs ordinaires de la troupe. Du reste, pas de noms d'acteurs; ce n'est pas encore l'usage de les mettre sur l'affiche.

Tout à coup un grand mouvement de curiosité se manifeste dans la foule. Ce sont les comédiens qui se rendent à leur poste, les uns pour jouer dans la pièce nouvelle, les autres pour y assister en simples spectateurs. Quelques acteurs de la troupe rivale du Marais sont mêlés fraternellement à ceux de l'hôtel de Bourgogne. On se les montre en murmurant leurs noms.

Tenez, voici Michel Boyron, le père de celui qui devait devenir le grand Baron, — avec sa femme, cette merveille de beauté, qui faisait fuir toutes les dames de la reine, lorsqu'elle se montrait à sa toilette.

Voici Guillot-Gorju, le farceur : c'est ce grand homme noir, au nez de pompette, aux yeux enfoncés, laid comme un singe et malin à l'avenant. La foule rit d'aise, rien qu'à le voir passer.

Voici Beauchâteau, le superbe, et Mlle Beaupré, déjà bien vieille, mais encore verte; et le capitan Matamore, qui semble pourfendre les passants avec sa longue rapière et décrocher le soleil avec son haut plumet.

Voici Jodelet avec sa grande bouche et son long nez, puis Jacquemin Jadot, L'Epy, Le Noir et sa femme, qui passent à peu près inaperçus. La France et Mlle Valliot se glissent à leur suite.

Mais attention ! Deux nouveaux personnages s'avancent, salués chapeau bas par le portier. Une recrudescence de curiosité éclate dans la foule, qui les dévore des yeux. C'est qu'en vérité ce n'est rien moins que le gracieux et charmant Bellerose, l'orateur et le chef de la troupe, donnant le bras à un petit homme à la taille élancée, aux traits réguliers, aux grands yeux noirs, qui n'est autre que son illustre confrère du Marais, le pathétique Mondory.

Entrons maintenant dans la salle. Il n'est qu'une heure et demie de l'après-midi : nous avons encore une demi-heure à attendre avant le commencement du spectacle.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est une multitude de têtes serrées les unes contre les autres, et semblables aux flots d'une mer en mouvement. Nous sommes en plein parterre, où vous voudrez bien vous tenir debout, s'il vous plaît, par la raison toute simple qu'il n'y a pas là de bancs pour s'asseoir. Chacun a son manteau, sa canne, son épée : ce n'est que plus tard qu'on inventera le vestiaire. Tout autour du parterre, qui règne jusqu'à la scène, et qu'on n'a point songé à incliner en talus, s'étendent des gradins disposés comme dans nos amphithéâtres ; et, au-dessus, deux rangs de loges, assez grossièrement disposées le long des murs, qu'elles suivent à angles droits. Ces deux loges grillées, que vous apercevez de chaque côté de la scène, ce sont celles des confrères de la Passion, qui en ont réclamé la jouissance exclusive pour eux et leurs héritiers, en cédant leur salle aux comédiens du roi.

La réunion est très-animée. Les uns mangent et boivent, les autres jouent aux dés pour tuer le temps. Les pages se disputent avec les laquais au parterre. On se pousse encore plus qu'au dehors; les injures se croisent ; les cannes se lèvent, on tire les épées, et la garde a mille maux d'y mettre le holà. Si elle surveillait de plus près, elle pourrait surprendre dans cette marée humaine maint filou faisant ses coups dans l'ombre et coupant prestement des bourses qu'il passe à ses compères. Le parterre de l'hôtel de Bourgogne est le paradis des tire-laine.

Dans un coin, la *distributrice de liqueurs* prépare sur sa petite table ses limonades et quelques boissons primitives, le cœur tout joyeux, dans l'espoir de la magnifique recette qu'elle va faire.

Les femmes sont en minorité dans la salle, car il n'y a pas encore longtemps que le père Garasse a traité l'hôtel de Bourgogne de lieu de débauche et de perdition, et, malgré ces gros mots, le père Garasse n'avait pas tout à fait tort. Depuis, grâce à une police mieux faite et à des pièces plus morales, le théâtre s'est un peu relevé, mais pas assez encore pour rassurer les honnêtes gens, et il a bien besoin que Corneille et Racine viennent le purifier à leur tour.

Au parterre, une conversation s'était engagée entre deux spectateurs voisins :

— Monsieur, demandait le premier au second, pourriez-vous m'apprendre de qui est la pièce que l'on va jouer?

Celui-ci jeta sur le questionneur un regard empreint de stupeur. Il avait envie de lui demander : D'où sortez-vous? Mais son air de candeur et son costume de l'avant dernière mode répondaient si évidemment que c'était un provincial tout frais débarqué à Paris, qu'il eut pitié de lui :

— C'est de M. Corneille, dit-il avec politesse.

— Ah ! merci, monsieur. Et qui est, s'il vous plaît, ce M. Corneille? Est-ce un de nos illustres?

— Pas encore tout à fait, monsieur, mais il s'en faut de peu.

— Est-ce qu'il a déjà composé quelque chose?

— Mais, oui, monsieur, répliqua le complaisant Parisien, en réprimant un mouvement de dédain pour une si piètre ignorance. Il a composé *Mélite, Clitandre, la Veuve*, de bien jolies pièces, qui l'ont posé en rival de M. de Boisrobert, et puis *la Galerie du Palais*, qui a fait révolution au théâtre, car c'est à partir de ce moment que la nourrice a disparu de la scène ; et puis *la Suivante, la Place royale, l'Illusion comique* surtout, où le capitan, vous savez, ce grand à longues moustaches que nous avons vu à la porte, nous a tant amusés. Figurez-vous que ce drôle se vantait d'avoir détrôné Jupiter, et menaçait son ennemi de le jeter si haut par-dessus les nuages qu'il serait dévoré par les feux élémentaires.

— Vraiment !

— Oui, monsieur. Il racontait encore que mille femmes mouraient chaque jour pour ses beaux yeux, et qu'il avait jeté une fois le désordre dans le monde, parce que l'Aurore étant dans sa chambre occupée à lui faire la cour, le soleil, qui ne la trouvait pas, ne se pouvait lever.

— Vous avez dû bien rire.

— Je vous en réponds. Il faut dire aussi que c'est le chef-d'œuvre de M. Corneille. Il y a bien encore *Médée*, qui n'est point mal du tout. Mais dans ce genre-là, voyez-vous, nous avons nos hommes, qu'il est bien difficile d'égaler. Et tenez, dit-il tout à coup, en frappant son voisin du coude, les voilà dans cette loge en face.

— Ah ! ah ! dit le provincial en ouvrant de grands yeux pleins d'une curiosité dévorante.

— Oui; celui de droite est M. Mairet; l'autre est M. Tristan. Ils viennent encourager leur jeune rival et applaudir à ses succès, car les grands hommes sont toujours bienveillants. Vous voyez bien M. Tristan, n'est-ce pas? celui de gauche. Il vient de faire jouer sa première pièce, qui l'a mis tout de suite au rang des maîtres. Eh bien ! regardez, il n'en est pas plus fier pour cela.

— Et croyez-vous, dit le provincial, enchanté de mettre à profit les connaissances d'un amateur qui semblait si bien au courant, croyez-vous que la nouvelle pièce vaille celle de ces messieurs?

— Oh! comme vous y allez, jeune homme! M. Corneille est certainement un garçon de talent et d'avenir; mais quant à égaler des chefs-d'œuvre comme la *Sophonisbe* et la *Mariamne*, non pas, s'il vous plait; il n'en est point encore là.

En ce moment, on cria : Silence! Le spectacle allait commencer. On allumait les chandelles à la rampe, et les violons venaient d'arriver à leur poste. L'auditoire se recueillit; les violons jouèrent leur symphonie tant bien que mal, et la toile se leva.

La scène était encombrée de chaises, sur lesquelles s'étalaient bruyamment les beaux seigneurs de la cour, les cordons bleus, les chevaliers de l'ordre, causant et riant avec les actrices, qu'on voyait à l'entrée des coulisses, et le souffleur qui se tenait, effaré, son manuscrit à la main, à l'une des ailes du théâtre.

Les acteurs se frayèrent un passage comme ils purent à travers les rangs pressés des courtisans, et la représentation du *Cid* commença.

Quelle surprise, quel ravissement, dès les premiers vers! dirons-nous en empruntant les paroles de M. Victorin Fabre. On voyait pour la première fois une intrigue noble et touchante, dont les ressorts balancés avec art serrent le nœud de scène en scène et préparent sans effort un adroit dénoûment; on admirait cet équilibre des moyens dramatiques qui, réglant la marche toujours croissante de l'action, tient le spectateur incertain entre la crainte et l'espérance; cette opposition si théâtrale des sentiments les plus chers et des devoirs les plus sacrés. Subjugué par la force de cette situation, le parterre en silence est étonné du charme qu'il éprouve et de ces émotions délicieuses que le théâtre n'avait point encore su réveiller au fond des cœurs. Mais dans ces scènes passionnées où devient plus vive et plus pressante cette lutte si douloureuse de l'héroïsme de l'honneur et de l'héroïsme de l'amour, alors, au sein de ce profond silence, nait un soudain frémissement. Les cœurs se serrent, les larmes coulent, et parmi les larmes et les sanglots s'élève un cri unanime d'admiration qui révèle à la France que la tragédie est trouvée.



Les comédiens du temps de P. Corneille : 1. Guillot-Gorju. — 2. Mlle Beaupre — 3. Michel Boyron. — 4. Mlle Valliot. — 5. Le Matamore. — 6. Jodelet. — 7. L'Epy. — 8. Beauchâteau. — 9. Jacquemin Jadot. — Dessin de Stop.

Notre provincial ne respirait plus, suspendu tout entier aux lèvres de Bellerose et de la Baron. Son officieux voisin, stupéfait, regardait du coin de l'œil Mairet et Tristan, dont le visage inquiet trahissait les angoisses, à mesure que la pièce avançait vers sa fin. Les *ouvreurs*, les contrôleurs et les portiers s'étaient mêlés aux spectateurs, applaudissant avec tout le monde. Les deux moucheurs de chandelles eux-mêmes étaient visiblement émus, et cloués sur leurs chaises par l'admiration, les courtisans oubliaient de faire parade de leurs grâces et de gêner le parterre.

La pièce terminée, il eût fallu voir le spectacle qui se passa derrière le théâtre. Grands seigneurs et comédiens s'empressaient autour d'un homme d'une trentaine d'années, à l'air simple et même commun, aux habits négligés, qui, malgré des traits caractéristiques, la beauté de sa bouche et l'expression victorieuse que revêtait alors sa physionomie, ressemblait plus à un marchand de la rue

Saint-Denis qu'à un poëte. A tous les compliments, aux serrements de main, aux embrassades, aux enthousiasmes, cet homme répondait par quelques mots pesants et embarrassés, en rougissant comme un collégien qui entre pour la première fois dans un salon.

C'était l'auteur du *Cid*, le grand Corneille, celui qui, plus tard, devait dire de lui-même :

> J'ai la plume féconde et la bouche stérile,
> Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui
> Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

Seule parmi les acteurs, Mlle Beaupré, solitaire en un coin, semblait calculer en sa tête le prix que de pareils chefs-d'œuvre allaient forcément coûter bientôt au théâtre, et regretter le beau temps où Hardy fournissait pour trois écus des pièces bâclées en une nuit.

Vous eussiez vu aussi, se promenant avec emportement sur les planches, en se tourmentant la moustache, un cavalier à l'air martial et à la longue rapière. C'était M. de Scudéri, qu'exaspérait cet encens prodigué à un autre, et qui s'en vengeait en s'écriant *in petto :*

— Mordioux! que cela est mauvais! Le public n'a plus de goût. Et dire que c'est le même public qui a si froidement accueilli *le Prince déguisé!* Mordioux! je ne donnerais pas la dernière scène de mon *Prince* pour les cinq actes de ce *Cid*.

En ce moment, apercevant Mairet, qui passait piteusement la tête par la coulisse, il s'en fut lui prendre le bras, et tous deux s'en allèrent en se consolant ensemble.

Quelques jours après, paraissaient des *Observations sur le Cid*, où M. de Scudéri s'exprimait en ces termes :

« J'attaque *le Cid* et non pas son auteur; j'en veux à son ouvrage, et non à sa personne. Et comme les combats et la civilité ne sont pas incompatibles, je veux baiser le fleuret dont je prétends lui porter une botte franche. Je ne fais ni une satire, ni un libelle diffamatoire, mais de simples observations. Je le prie d'user de la même retenue, s'il me répond, parce que je ne saurais dire ni souffrir d'injures. Je prétends donc prouver, contre cette pièce du *Cid*, que le sujet n'en vaut rien du tout, qu'il choque les principales règles du poëme dramatique; qu'il manque de jugement en sa conduite; qu'il a beaucoup de méchants vers; que presque tout ce qu'il a de beautés sont dérobées, et qu'ainsi l'estime qu'on en fait est injuste. »

Peu de temps après, Mairet fit paraître une pièce de vers intitulée : *l'Auteur du vrai Cid espagnol à son traducteur françois*. Elle se terminait ainsi :

> Ingrat, rends-moi mon *Cid* jusques au dernier mot;
> Après, tu connaîtras, Corneille déplumée,
> Que l'esprit le plus vain est souvent le plus sot,
> Et qu'enfin tu me dois toute ta renommée.

Corneille lui répondit vertement, par un rondeau où il traitait le *jeune jouvencel* de jaloux et de fou solennel, et le conjurait, en ami, de faire mieux que *le Cid*, s'il voulait en ternir la renommée.

Claveret prit également part à la lutte. N'oublions pas, en outre, la plus spirituelle et la plus piquante de ces agressions : *Le Jugement du Cid, composé par un bourgeois de Paris, marguillier de sa paroisse.* Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Mais Richelieu surtout avait conçu de ce succès une *jalousie enragée*, suivant l'expression de Tallemant des Réaux. Etait-ce, comme on l'a dit, parce qu'il en voulait à Corneille d'avoir refusé de lui vendre la gloire de passer pour l'auteur du *Cid;* ou parce qu'il était irrité de voir que le poëte, un des cinq auteurs travaillant sous sa direction, avait négligé de lui demander ses conseils pour cette œuvre qui venait d'éclipser toutes les siennes? Quoi qu'il en soit, son bouffon Boisrobert fit d'abord parodier *le Cid* devant lui par les laquais et les marmitons.

> Rodrigue, as-tu du cœur?

demandait don Diègue, et Rodrigue répondait :

> Je n'ai que du carreau.

Ce qui faisait rire le cardinal aux éclats. On voit qu'il n'était pas difficile.

Il ne se borna pas à ces escarmouches inoffensives. Il provoqua un jugement de l'Académie sur *le Cid;* Corneille, dont le consentement était nécessaire, finit par se plier au désir du tout-puissant cardinal, et il fallut bien que l'Académie s'y prêtât à son tour, malgré ses répugnances. Enfin, après cinq mois de tergiversations, de débats et de négociations avec le premier ministre, on vit paraître les *Sentiments de l'Académie sur le Cid*, où, malgré la toute-puissante influence de Richelieu, le docte corps s'exprimait, par la plume de Chapelain, avec une justice relative, et, après avoir fait une large et trop large part à la critique, terminait par de justes éloges, qui parurent trop indulgents à Richelieu, mais insuffisants au public. En dépit de toutes les conjurations de la médiocrité, on s'obstina à dire, en façon de proverbe : « Cela est beau comme *le Cid*, » et, dit Boileau :

> Tout Paris pour Chimène eut les yeux de Rodrigue.

Peu de temps après, Corneille répondit victorieusement à ceux qui l'accusaient de ne pouvoir rien tirer de son propre fonds, et d'avoir pris *Médée* à Sénèque et *le Cid* à Guillen de Castro. Il donna *Horace*, la première de cette grande série de pièces où il devait si fièrement peindre le caractère romain; puis *Cinna*, puis *Polyeucte*, qui fut le point culminant de son génie. Enfin, comme il avait créé la tragédie par *le Cid*, il créa la comédie par *le Menteur* (1642).

Avec *Pompée* et *Rodogune*, Corneille, sans se maintenir à la même hauteur, reste encore Corneille, et son talent semble même gagner en étendue et en variété ce qu'il perd en élévation. Mais bientôt *Théodore* (1645) ouvrit la série de ses chutes, interrompue parfois par des pièces comme *Héraclius*, *Sertorius*, *Othon* et *Nicomède*, où son génie jette encore de magnifiques éclairs, mais continuée et étendue par *Pertharite*, *Agésilas*, après lequel Boileau criait : Hélas! et *Attila*, après lequel il criait : Holà!

Dans l'intervalle, il avait en quelque sorte créé deux nouveaux genres : la comédie héroïque, intermédiaire entre la tragédie et la comédie, par *Don Sanche d'Aragon*, et l'opéra, par la pièce d'*Andromède*.

Et cependant, malgré tous ces triomphes, Corneille n'arriva que fort tard à l'Académie, en 1647, lorsqu'il avait déjà fait tous ses chefs-d'œuvre. Une première fois, on lui avait préféré Salomon, avocat général du grand Conseil; une seconde fois, on lui préféra du Ryer. Il ne fut élu qu'après avoir fait la promesse d'arranger ses affaires de façon à pouvoir passer une partie de l'année à Paris; et encore peut-être eût-on choisi M. de Balesdens, si celui-ci, dans une lettre fort civile, n'eût prié la Compagnie de vouloir bien le *préférer* à lui. Nous

avons vu, dans notre siècle, M. Brifaut reçu d'emblée après *Ninus II*. Heureux M. Brifaut !

Ce n'était pas encore l'époque où il devait suffire d'un vaudeville spirituel pour faire la fortune d'un homme. Après avoir enrichi le théâtre et les comédiens, Corneille était pauvre lui-même, avec de nombreuses charges de famille. On a souvent raconté, en prose et en vers, cette anecdote du grand Corneille, réduit à aller faire raccommoder en personne son unique paire de chaussures dans l'échoppe d'un savetier : de là les plaintes que lui suggérait le sentiment blessé de sa fierté légitime. « Je suis saoul de gloire, et affamé d'argent ! » disait-il. De là aussi cette dédicace de *Cinna* à Montauron, qui paya mille pistoles l'honneur de se voir comparé par Corneille à Auguste. Vers la fin de sa vie, la mesquine pension dont on avait récompensé ses travaux lui manqua tout à coup, et, à ses derniers moments, Corneille n'avait pas de quoi s'acheter un bouillon. On sait que Boileau, indigné d'un si révoltant oubli, courut offrir au roi le sacrifice de sa propre pension, disant qu'il ne pouvait la toucher sans honte, tandis que l'auteur du *Cid* était privé du nécessaire. Louis XIV envoya deux cents louis au malade, qui deux jours après était mort. C'était le 30 septembre 1684.

« Jeudi 5, dit Dangeau, on apprit à Chambord la mort du bonhomme Corneille. » Et c'est tout.

Du reste, indépendamment de sa pauvreté, la vieillesse du poëte avait été attristée par des échecs successifs et par la gloire croissante de Racine, son jeune et heureux rival. Il voyait avec amertume ce qu'il appelait l'injustice du public. C'est sans doute en partie à ce sentiment et au dégoût qu'il avait conçu pour le théâtre qu'il faut attribuer sa traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ*, vaste entreprise qu'il mena à bien, non sans revenir, avant la fin, à la scène, où il devait remporter encore plus d'une victoire. S'il n'en obtint pas davantage et si, après avoir composé *le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, il demeura cent fois plus pauvre que Chapelain après avoir fait *la Pucelle*, c'est que, comme on l'a dit, il travaillait ses pièces et non pas ses succès, et qu'il perdait son temps à mériter les grâces, tandis que d'autres employaient le leur à les obtenir.

Le nom de Corneille est tellement glorieux, qu'il peut se passer d'appréciations et d'éloges. Quiconque n'est pas entièrement étranger au monde de l'intelligence connaît les traits distinctifs et caractéristiques de son talent : la fermeté, l'énergie, l'élévation, une certaine grandeur naturelle qui atteint souvent au sublime. Après la terreur et la pitié, il a introduit un nouveau ressort dans la tragédie, et il est parvenu à émouvoir et à entraîner par la seule force de l'admiration qu'inspirent ses héros. Sans doute il est inégal, et il tombe parfois aussi bas dans le mauvais goût qu'il s'est élevé haut dans la perfection ; mais il partage ces vicissitudes du génie avec les plus grands noms, avec Homère, Milton, Dante et Shakspeare. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, qu'il se créa lui-même, qu'il resta jusqu'à la fin de sa carrière sans guide et sans modèle dans sa langue, et qu'il eut à tirer de son cerveau la tragédie tout entière, corps et âme, la forme avec le fond. Il y en avait là assez pour lui mériter, malgré ses défauts, le surnom de *grand* Corneille.

Nous n'ignorons pas l'insuffisance d'un tel article sur un tel nom ; mais nous n'avons même pu essayer d'être complet dans ces quelques pages légères, qui n'ont d'autre prétention que d'avoir esquissé les lignes principales de cette noble et glorieuse carrière.

III. — THOMAS CORNEILLE.

(Élu en 1685.)

Le 2 janvier 1685, il y avait à l'Académie une des plus mémorables séances dont les fastes du docte corps aient gardé le souvenir. Sur le refus du roi de patronner la candidature du duc du Maine, âgé de quatorze ans, qui sollicitait les suffrages, on avait élu, pour succéder à Pierre Corneille, Thomas Corneille, son frère, et c'était Racine qui, en sa qualité de directeur, avait charge de répondre à son discours.

Ce jour-là, Racine se vengea bien de l'échec qu'il avait essuyé comme orateur, le jour de sa propre réception. Animé par la solennité de la circonstance et par le désir de rendre un digne hommage à son illustre prédécesseur, il prononça un magnifique discours, qui fait autant son éloge que celui de Corneille :

« La France, dit-il, se souviendra avec plaisir que, sous le règne du plus grand de nos rois, a fleuri le plus grand des poëtes... Voilà, monsieur, comme la postérité parlera de votre illustre frère ; voilà une partie des excellentes qualités qui l'avaient fait connaître à toute l'Europe. Il en avait d'autres qui, bien que moins éclatantes, ne sont peut-être pas moins dignes de toutes nos louanges : je veux dire homme de probité et de piété, bon père de famille, bon parent, bon ami. Vous le savez, vous qui avez toujours été uni avec lui d'une amitié qu'aucun intérêt, non pas même aucune émulation pour la gloire, n'a pu altérer. Mais ce qui nous touche de plus près, c'est qu'il était encore un très-bon académicien ; il aimait, il cultivait nos exercices, il y apportait surtout cet esprit de douceur, d'égalité, de déférence même, si nécessaire pour entretenir l'union dans les compagnies... Après avoir paru en maître, et, pour ainsi dire, régné sur la scène, il venait, disciple docile, chercher à s'instruire dans nos assemblées, laissait, pour me servir de ses propres termes, ses lauriers à la porte de l'Académie, toujours prêt à soumettre son opinion à l'avis d'autrui, et de tous tant que nous sommes le plus modeste à parler, à prononcer, je dis même sur des matières de poésie...

« Vous eussiez pu mieux que moi, monsieur, lui rendre les justes honneurs qu'il mérite, si vous n'eussiez peut-être appréhendé avec raison qu'en faisant l'éloge d'un frère, avec qui vous avez d'ailleurs tant de conformité, il ne semblât que vous fissiez votre propre éloge. C'est cette conformité que nous avons toujours eue en vue, lorsque, tout d'une voix, nous vous avons appelé pour remplir sa place, persuadés que nous sommes que nous trouverons en vous non-seulement son nom, son même esprit, son même enthousiasme, mais encore sa même modestie, sa même vertu, son même zèle pour l'Académie. »

Thomas Corneille méritait ces éloges et devait réaliser ces espérances. Ce fut un académicien modèle. Il paya largement sa dette de collaboration aux travaux particuliers du docte corps, en publiant, dans les premières années qui suivirent sa réception, d'abord une nouvelle édition des *Remarques* de Vaugelas, avec des notes explicatives qui marquaient les changements survenus dans la langue ; puis un dictionnaire en deux volumes in-folio, en guise de supplément à celui de l'Académie ; dictionnaire où il donnait le vocabulaire technique des arts et des sciences. Pour un poëte, qui jusqu'alors n'était guère sorti du théâtre, c'était là prendre fort au sérieux son nouveau titre.

Thomas Corneille a été la victime de la gloire de son

frère; sa modeste renommée fut quelque peu absorbée par cette renommée puissante, comme une étoile par le soleil. Mais c'est avec toute justice que Voltaire a pu lui assigner un rang des plus honorables parmi les poëtes du dix-septième siècle. Thomas a fait jusqu'à trente-trois pièces, dont quelques-unes en collaboration. *Le Comte d'Essex*, *Ariane* et *le Festin de Pierre*, cette traduction en vers élégants et souples du grand drame de Molière, sont restés au répertoire. Sa tragédie de *Timocrate* fut jouée jusqu'à quatre-vingts fois de suite, ce qui serait aujourd'hui encore un très-grand succès, et ce qui était alors un succès fabuleux. Le roi vint tout exprès au Marais pour la voir. C'était sa première pièce, et ses amis lui conseillaient de s'en tenir là, comme s'il ne pouvait désormais que déchoir. Les comédiens se lassèrent même plus tôt de la représenter que le public de l'entendre, si bien qu'un jour leur orateur s'avança sur le bord du théâtre, et parla en ces termes :

« Messieurs, vous ne vous fatiguez point de voir *Timocrate*, mais, pour nous, nous sommes fatigués de le jouer. Nous courons risque d'oublier nos autres pièces. Trouvez donc bon que nous ne le représentions plus. »

Et depuis, cette pièce n'a jamais été reprise.

Camma attira tant de monde qu'aux premières représentations il ne restait plus de place sur la scène pour les acteurs. *Ariane*, qu'il avait composée en dix-sept jours, balança *Bajazet*. Sa *Devineresse* fit aussi courir la ville et la cour. C'était une pièce de circonstance. Thomas Corneille était l'homme de l'à-propos, et se tenait toujours à l'affût de l'événement du jour pour en tirer parti. En ce temps-là (1679), quatre ans après l'exécution de la marquise de Brinvilliers, une rumeur sinistre s'était répandue dans Paris : on se parlait tout bas d'un poison mystérieux se glissant dans les familles pour y semer la mort. La police fit main basse sur une femme appelée la Voisin et sur ses complices, à la tête desquels figuraient la Vigoureux et Lesage. Ces personnages joignaient le métier de sorciers et de devins à celui d'empoisonneurs. Les révélations les plus compromettantes vinrent bientôt atteindre jusqu'aux plus hauts personnages, Mme de Dreux, le duc de Luxembourg, les deux nièces de Mazarin ; et le tribunal de la Chambre ardente fut constitué avec mission de poursuivre sans pitié les coupables. Il faut lire dans les mémoires du temps et les lettres de Mme de Sévigné les détails de cette procédure qui passionna si profondément Paris, et le récit mi-grotesque, mi-terrible, des maléfices de la Voisin. Les coupables furent brûlés vifs. Thomas Corneille était sûr d'un succès populaire, en retraçant dans une pièce ingénieuse et amusante, où il appelle à son aide toutes les ressources de la mise en scène, le tableau des impostures de cette femme, dont il dévoile les stratagèmes diaboliques.



Portrait de Thomas Corneille. Dessin de Marc.

Malgré leur versification lâche et parfois peu correcte, les œuvres de Thomas Corneille offrent bon nombre de vers heureux, dont plusieurs sont restés proverbes. Il a du pathétique, du naturel, de l'esprit et de la verve ; il sait conduire et varier habilement l'action, et cette habileté même l'a conduit à gâter la simplicité tragique par

des intrigues romanesques. On trouve dans *le Baron d'Albicrac* et *la Comtesse d'Orgueil* des scènes où le comique atteint ses dernières limites.

La vie de Pierre et celle de Thomas furent unies par des affinités bien touchantes et bien remarquables. Après avoir étudié au même collége, ils épousèrent les deux sœurs, entre lesquelles il y avait la même différence d'âge qu'entre eux-mêmes. Demeurant dans deux habitations contiguës où ils étaient nés, où leurs parents étaient morts, ils les avaient réunies par des communications qui de ces deux logis n'en faisaient qu'un. Ils composèrent le même nombre de pièces, et puisèrent avec une égale prédilection, surtout au début, dans la littérature espagnole. Les deux familles vivaient ensemble, n'ayant qu'une même table, mettant leurs pensées, leurs gloires, leurs douleurs, leurs joies, leurs fortunes en commun. Au bout de vingt-cinq ans, lorsque mourut Pierre Corneille, ni l'un ni l'autre n'avaient encore songé à faire le partage des successions échues à leurs femmes. Les succès de l'un faisaient la gloire de l'autre; ils s'aidaient dans



Pierre Corneille chez le savetier (pages précédentes). Dessin de Jules Duvaux.

leurs travaux, Pierre communiquant à Thomas quelque chose de sa grandeur de conception et de la vigueur de son style, Thomas aidant parfois Pierre de sa facilité et de sa verve. Lorsque l'auteur du *Cid* trouvait la rime rebelle à ses efforts, il levait la trappe qui de sa chambre communiquait à celle de son frère, et lui criait :

— Sans-Souci, une rime!

Et Sans-Souci, sur le mot donné, lui jetait les rimes à foison, jusqu'à ce que Pierre eût trouvé ce qu'il cherchait.

Braves gens en même temps que grands ou ingénieux esprits! Nobles cœurs! Simple et heureux ménage, que Ducis a si bien chanté, et qui vaut à lui seul la meilleure des tragédies de Corneille!

Thomas était un travailleur assidu, un homme de retraite, dont la vie paisible et retirée ne connut jamais les loisirs de la paresse. Fort âgé déjà, il fut nommé à l'Académie des inscriptions, et bientôt après il perdit la vue. Mais cette cruelle infirmité ne put l'arracher au travail. Ce fut alors qu'il publia les *Nouvelles observations de l'A-*

cadémie sur Vaugelas, ainsi qu'un *Dictionnaire géographique* qu'il préparait depuis quinze ans. Il en suivit l'impression en se faisant lire les épreuves par une personne dont la prononciation lui était devenue si familière, qu'à l'entendre il saisissait aussitôt les moindres fautes de ponctuation et d'orthographe.

Thomas Corneille eut la satisfaction de recevoir lui-même à l'Académie son neveu Fontenelle, à qui il fut chargé de répondre. Famille privilégiée entre toutes, dont les deux fils furent l'auteur du *Cid* et l'auteur du *Comte d'Essex*, et dont la fille unique donna naissance à l'ingénieux et charmant écrivain de *la Pluralité des mondes !*

IV. — ANTOINE HOUDART DE LA MOTTE.

(Élu en 1710.)

La Motte a eu cette singulière destinée littéraire, qu'il partage, du reste, avec quelques autres, de laisser un nom très-connu et des œuvres qui ne le sont pas. Personne ne le lit aujourd'hui, et tout le monde accepte sa réputation, consacrée déjà par un siècle de postérité. La Motte a touché à tous les genres avec une facilité égale et le même esprit aimable et fin ; mais il ne s'est spécialement distingué dans aucun. Il n'en est pas un qu'il ait approfondi, pas un même auquel il se soit plus directement consacré qu'aux autres. Il a fait des opéras, des tragédies, des comédies, des odes, des fables, des églogues, des discours, de la critique, de la polémique, etc. Ses opéras l'ont fait comparer à Quinault, dont il est le digne rival. Parmi ses tragédies, *Inès de Castro* eut un prodigieux succès, qui mérite qu'on s'y arrête un moment.

Une des scènes que l'on regarda comme les plus pathétiques fut celle des deux enfants, dont il avait, dit-on, emprunté l'idée à l'avocat Fourcroy, qui, pour attendrir en faveur de son client les juges et un père irrité, leur avait montré tout à coup les deux enfants de celui-ci. Néanmoins, le premier jour, l'apparition des enfants sur la scène fit rire le public. Mlle Duclos, qui jouait Inès, s'interrompit alors avec indignation : « Ris donc, sot parterre, dit-elle, au plus bel endroit de la pièce ! » Puis elle continua, et le parterre, ainsi averti, applaudit la scène qu'il était disposé à siffler d'abord. Voilà un parterre bien bénin !

Jamais pièce n'eut un plus prodigieux et plus durable succès, et jamais pièce ne souleva plus de critiques. Il s'en fit deux parodies, en ce temps où les parodies n'étaient pas encore regardées comme la consécration du triomphe. Un jour, La Motte se trouva au café Procope, vis-à-vis le Théâtre-Français, dans un cercle de jeunes gens qui, ne le connaissant pas, se mirent à déchirer sa tragédie à belles dents. Il les écouta patiemment une demi-heure, puis, s'apercevant que le moment de l'ouverture du spectacle était arrivé :

—Monsieur, dit-il à un de ses amis qu'il aperçut dans le café, allons donc nous ennuyer à la soixante-douzième représentation de cette mauvaise pièce.

On composa aussi sur la même œuvre ce dialogue assez piquant, et qui ne manque pas de justesse :

— Combien, dans cette *Inès* que l'on admire tant,
    Trouvez-vous d'acteurs inutiles ?
— J'en trouve dix.—Quoi ! dix ? C'en est trop.—Tout autant.
— Je hais les spectateurs qui sont si difficiles.
    — De quel usage est don Fernand ?
— A vous dire le vrai, ce muet confident
    Pourrait rester dans la coulisse.
— Que sert l'ambassadeur ? — Sans lui faire injustice,
On pourrait se passer de son froid compliment.
— En voilà déjà deux : passons donc plus avant.
A-t-on plus de besoin de Rodrigue et d'Henrique ?
— L'un est un faux amant, l'autre un faux politique.
    — Et les deux grands de Portugal ?
— Ce sont les deux acteurs qui parlent le moins mal (1)...
— ... C'est bien insulter au goût des spectateurs
    Que leur offrir quatorze acteurs
Que Corneille ou Racine aurait réduits à quatre.

On prétendit aussi que La Motte avait composé cette pièce sans avoir de sujet particulier, en visant à réunir toutes les passions qui ont produit le plus d'effet chaque fois qu'elles ont paru au théâtre ; puis, la chose terminée, qu'il pria ses amis les érudits de lui trouver un événement historique qui eût du rapport à l'action de sa tragédie, et qu'ils ne trouvèrent qu'*Inès de Castro*. Mais le mot le plus piquant prononcé contre cette pièce fut celui de cette femme d'esprit qui, frappée d'une versification si flasque et si plate, s'écria que, comme M. Jourdain, La Motte avait fait de la prose sans le savoir. Tout ce qu'on put dire et faire n'empêcha point le succès de se prolonger et de croître.

N'oublions pas non plus le grand succès de *Romulus*, ni surtout des *Machabées*, où l'on vit le vieux Baron, âgé de soixante-dix ans, jouer, en toquet et en manches pendantes, le rôle du plus jeune des Machabées. On alla d'abord jusqu'à prendre cette tragédie pour un ouvrage posthume de Racine ; il est probable que le jeu de Baron aida au moins autant que le talent de La Motte à cette illusion singulière.

On ne connaît même plus les titres de ses comédies. Ses *Odes* pourraient être étudiées comme une des expressions les plus ingénieuses de l'art de faire de la prose avec des vers. Ses *Eglogues* ont de l'esprit, ce qui est justement la dernière qualité que devraient avoir des églogues. Ses *Fables* en ont aussi, et on en lit encore plusieurs avec plaisir, malgré l'absence de naturel.

Quant à la critique et à la polémique, La Motte y fut conduit par l'opinion de la supériorité des modernes sur les anciens, qu'il jugea à propos de soutenir. Il reprit la thèse de Perrault ; Boileau n'était plus là ; mais il y avait Mme Dacier, qui ne badinait pas. La Motte commença les hostilités contre Homère, en publiant, à la suite d'une immense préface où il attaquait le poëte, une prétendue traduction de *l'Iliade*. Il ne savait pas le grec ; mais cette difficulté ne put l'arrêter ; il avait traduit sur une traduction, et il avait traduit en vers : — les vers d'Homère rendus par des vers de La Motte ! En outre, il avait eu la malencontreuse idée de supprimer les épisodes, de raccourcir les comparaisons et les digressions, et de réduire ainsi de moitié les dimensions de *l'Iliade*. C'était de très-bonne foi qu'il se figurait avoir rendu service à Homère ; mais une rude épigramme de J.-B. Rousseau vint l'avertir de sa méprise :

Le traducteur qui rima *l'Iliade*
De douze chants prétendit l'abréger,
Mais par son style, aussi triste que fade,

(1) Admirez la malice de l'auteur : ces deux personnages sont muets.

De douze en sus il a su l'allonger.
Or le lecteur, qui se sent affliger,
Le donne au diable, et dit, perdant haleine.
« Hé! finissez, rimeur à la douzaine;
Vos abrégés sont longs au dernier point. »
Ami lecteur, vous voilà bien en peine:
Rendons-les courts en ne les lisant point.

Mme Dacier ne se montra pas plus aimable pour La Motte, le plus doux des hommes pourtant, qui n'attaqua jamais aucun de ses contemporains, et que beaucoup de ses contemporains attaquèrent. Nouvelle Clorinde, elle entra dans la lice armée de pied en cap, comme s'il se fût agi de venger une injure personnelle. Dans ses *Causes de la corruption du goût*, elle apportait contre son adversaire quelques bonnes raisons, mêlées de beaucoup de science et surtout de beaucoup de colère et de gros mots. La Motte lui répondit, dans ses *Réflexions sur la critique,* avec une politesse spirituelle et tant soit peu ironique, qui lui assura la victoire aux yeux de la galerie.

Nous n'entrerons pas dans tous les détails de cette guerre, — car ce fut une guerre véritable, — la seconde phase et la renaissance de la lutte engagée par Perrault vers la fin du siècle précédent. La Motte supporta, sans broncher, toutes les injures que les savants en *us* se mirent à décocher sur sa cuirasse de modération et de douceur: « Tout devient Mme Dacier pour moi! » disait-il.

Divers écrivains se signalèrent des deux côtés dans cette lutte. L'abbé Terrasson pointa contre Mme Dacier la pesante artillerie de deux gros volumes, et Fontenelle, qui avait avec notre auteur tant de points d'analogie, appuya cette thèse avec sa *Digression* et son *Discours sur la nature de l'Eglogue*; mais Boivin et Gacon, qui se donnait à lui-même le nom de *poëte sans fard*, accablèrent La Motte, le premier, de ses dissertations savantes, le second, de ses insolents sarcasmes. M. de Saint-Didier vint aussi à la rescousse, surtout avec une tragi-comédie dont les principaux acteurs étaient:

Le Bon Gout, amant de L'Iliade.
Mme Dacier, mère de L'Iliade.
L'Iliade, amante du Bon Gout.
M. de La Motte, amant de La Pucelle de Chapelain, etc.

Mais, pour employer les mêmes personnifications que l'auteur, on s'aperçut que le bon goût n'était pas l'amant de sa tragi-comédie. Vint ensuite l'*Apologie d'Homère*, par le père Hardouin. C'était un de ces alliés embarrassants et compromettants, qui sont plus à craindre que les ennemis. Le père Hardouin, comme il le disait lui-même, ne se levait pas tous les jours à quatre heures du matin pour penser comme les autres. En conséquence, il s'en vint soutenir que personne avant lui n'avait rien compris à la question; que le dessein d'Homère avait été de raconter le transport de la couronne de Troie dans la branche collatérale et sur la tête d'Enée; enfin, que ses dieux n'étaient pas des *substances intellectuelles et animées,* mais la personnification des vertus données par la nature à ses héros. Il fit si bien que Mme Dacier fut obligée de redescendre dans l'arène pour défendre Homère contre ce singulier défenseur.

Déjà le père Buffier s'était vainement entremis pour réconcilier les deux adversaires, quand Valincour et Fénelon, qui professait pour La Motte une estime sincère, et qui entretint avec lui, à propos de cette querelle, une correspondance charmante, en vinrent plus sûrement à bout.

La Motte n'était pas fait pour comprendre les anciens; il avait l'esprit trop raffiné et trop peu naïf; et puis, il ne haïssait point le paradoxe. Un de ses paradoxes favoris, par exemple, était de soutenir que les vers ne servent à rien autre chose qu'à gêner l'expression de la pensée. Et remarquez que c'est surtout en vers qu'a écrit et que c'est en vers qu'a obtenu ses principaux succès cet homme qui, sur la fin de sa vie, se constitua l'ennemi acharné des vers; remarquez encore qu'il n'a guère écrit en prose que pour défendre plus ou moins directement ses vers. Malgré toutes ses inconséquences, lorsqu'il eut définitivement adopté cette opinion, il joignit l'exemple au précepte, mit en prose une scène de Racine pour démontrer tout ce qu'elle gagnait à cette métamorphose, et composa une tragédie en vers, qu'il refit ensuite en prose dans un but analogue. La Faye lança une ode en vers contre son sentiment; La Motte la loua beaucoup, et la mit en prose pour marquer toute l'estime qu'il en faisait.

— C'est le plus beau sujet du monde, disait-il à Voltaire, en lui parlant de son *OEdipe;* il faudra que je le mette en prose.

— Faites cela, lui répondit Voltaire, et je mettrai votre *Inès* en vers.

Cette mordante réplique ne manquait pas de justesse: La Motte est un poëte prosaïque, et même dans ses meilleurs passages, où l'on trouve de l'élégance et de la finesse, mais ni coloris ni chaleur, il a l'air d'avoir d'abord pensé en prose, puis de s'être traduit en vers.

La Motte avait d'abord étudié le droit, cette première carrière par où ont passé tant de poëtes, pour en sortir au plus vite. Ce fut ce qui lui arriva à lui-même. Il en sortit pour entrer au théâtre des Italiens avec sa pièce des *Originaux*. Du théâtre, dégoûté par un premier échec, il passa à la Trappe avec un ami, résolu de s'enfouir sous le froc; mais l'abbé de Rancé apprécia comme il le devait cette vocation factice, et, au bout de deux mois, renvoya à sa famille le jeune novice qui, sans transition, se mit à composer des opéras. Néanmoins, il resta toute sa vie fidèle aux sentiments, sinon toujours aux devoirs chrétiens. Il en eut besoin pour soutenir les rudes épreuves dont fut remplie la dernière partie de son existence. A quarante ans il était aveugle, et, longtemps auparavant déjà, sa cécité était presque complète. Un jour, dans une foule, il marcha par mégarde sur le pied d'un jeune homme qui lui lança un soufflet:

« Ah! monsieur, lui dit La Motte en le prenant doucement par le bras, vous allez être bien fâché: je suis aveugle. »

Cette réponse peint l'homme, qui était vraiment digne d'être aimé de Fénelon.

Son discours de réception à l'Académie française lui fournit matière à quelques mots délicats sur cette infirmité, qu'il semblait avoir héritée de son prédécesseur: « Puisque je puis vous entendre, messieurs, dit-il, je n'envie plus le bonheur de ceux qui peuvent lire. »

A ce premier malheur ne tardèrent pas à se joindre des infirmités douloureuses, suite d'une goutte précoce, et qui en vinrent bientôt à ce point qu'il ne pouvait plus faire un pas seul, ni même se tenir debout. Il ne vivait que de pain, de légumes et de lait, et ces souffrances non plus que ce régime d'anachorète n'altéraient pas la bonne humeur de ce charmant esprit, trempé de grâce et d'urbanité. Il mourut d'une fluxion de poitrine, à l'âge de cinquante-neuf ans, avec une résignation toute chrétienne.

Victor FOURNEL.

(La fin à la prochaine livraison.)

ŒUVRES INÉDITES DE PAUL DELAROCHE [1].

SES TRAVAUX POUR LA MADELEINE. SON VOYAGE EN ITALIE.

En 1833, sous le ministère de M. Thiers, la Chambre vota un crédit considérable destiné à de grands travaux publics et à l'achèvement de la Madeleine, de l'arc de l'Étoile et du palais du quai d'Orsay. Le ministre, qui tenait en haute estime le talent de Paul Delaroche, lui demanda de décorer la Madeleine.

Paul Delaroche avait alors atteint l'âge de cette jeune maturité, féconde lorsqu'un passé déjà brillant lui a apporté un utile tribut d'expérience, heureuse parce qu'elle peut espérer un avenir plus brillant encore : il avait trente-six ans; c'est l'âge de la force croissante, du travail intelligent, des études fructueuses. De nombreux tableaux avaient témoigné de sa valeur, et marqué son rang parmi ses maîtres et ses émules. Déjà décoré de la Légion d'honneur en 1828, il avait été, en 1832, élu membre de l'Institut; en 1833, professeur à l'École des beaux-arts. La critique, qui chagrine les meilleurs esprits, surtout quand elle est juste, ne l'avait pas ménagé; il n'avait pas repoussé cette lumière qui importune, mais qui éclaire. La critique amère, injuste, passionnée, afflige seule l'artiste;



La Madeleine, composition inédite de Paul Delaroche pour l'église de la Madeleine. Dessin de N. Salières.

elle frappe l'ouvrier plus que l'œuvre; elle blesse et ne corrige pas. La proposition qui ouvrait à Delaroche la peinture monumentale l'effraya d'abord; il fallait sortir du genre qu'il avait choisi, où il avait réussi, qui convenait à son temps; il accepta cependant, après quelques hésitations, et résolut alors de faire ce voyage d'Italie dont 1830 avait empêché l'accomplissement. « Je vous avoue, écrivait-il alors, qu'à première vue la proposition m'a fait peur. J'ai si bien compris ce qui me manquait pour accomplir une pareille tâche, que je me suis laissé aller d'abord à la tentation de refuser. Tout bien considéré pourtant, j'ai changé d'avis. Je suis peintre; je dois à l'art et je dois à moi-même de ne reculer devant aucun effort. J'irai faire mon noviciat en Italie, et quand je me sentirai bien approvisionné, je reviendrai me mettre à l'œuvre » Il partit au mois de juin 1834, avec deux de ses amis, MM. Édouard Bertin et Henri Delaborde. Il venait de terminer son *Duc de Guise*, qui lui avait valu la croix d'officier de la Légion d'honneur.

Mais ce n'était pas encore l'Italie de Raphaël et de Michel-Ange que Delaroche allait étudier. Son esprit curieux, investigateur, voulait remonter aux origines de l'art italien; et de même qu'un artiste de la Rome des Césars qui, voyageant en Grèce, aurait voulu saluer les souvenirs d'Égine avant de s'incliner devant le Parthénon et Jupiter Olympien, Delaroche alla visiter Florence et la Toscane pour y chercher l'esprit du Dante encore empreint dans les fresques des maîtres du quatorzième siècle; puis, quand il eut pénétré assez avant dans le secret de ces pâles figures qui vivent encore sur les murs des vieilles cathédrales, il alla s'enfermer avec ses deux amis dans une retraite igno-

(1) Voir notre notice sur Paul Delaroche et son portrait, t. XXIV, p. 122.

On conçoit que nous revenions à cet illustre maître et à ses ouvrages, surtout pour révéler deux chefs-d'œuvre inconnus du public, et pour céder la parole au juge le plus expert et le plus éloquent, à notre éminent collaborateur M. F. Halévy, qui sait écrire une page d'histoire et de critique aussi admirablement que les opéras de *la Juive*, de *Charles VI* et de *la Magicienne*. (*Note de la Rédaction.*)

rée, pour peindre, loin des regards profanes, les esquisses des compositions qu'il avait projetées pour la Madeleine, et qu'il avait déjà, avant son départ, arrêtées dans son atelier, essayées sur les murs de l'église. On eût dit qu'il voulait, tout rempli des belles images qu'il venait de contempler, s'en emparer, en fortifier son esprit, en sanctifier son âme, et, supprimant les siècles écoulés, effaçant de sa pensée les types accomplis d'une perfection qu'il n'était plus donné au génie de l'homme d'égaler désormais, prendre pour guides, dans la voie difficile qu'il allait suivre, les maîtres naïfs et austères dont il invoquait le souvenir.

Il y a, au sommet des Apennins, un couvent qui n'est plus habité que par quelques moines. C'est le monastère des Camaldules, fondé au onzième siècle par saint Romuald, et berceau de cet ordre sévère. On le nomme dans le pays le saint ermitage des Camaldules, *il sacro eremo dei Camaldoli*. Ce n'est pas, comme la Chartreuse de Pavie, comme les Camaldules de Naples, un temple au pavé de marbre, une de ces merveilles où l'art, déployant toutes ses richesses, couvre de sa magnificence la rigueur de la règle, et enferme la pauvreté et le silence dans des murs splendides. C'est une humble demeure, tout empreinte de la dureté de son origine. La pierre y est nue et le sol grossier. C'est là que Delaroche alla se cacher avec ses compagnons. Un ami commun (M. Édouard Odier, beau-frère du général Cavaignac), amateur distingué, les y avait précédés. Un cinquième Français, M. Ampère, qui accomplissait alors en Italie son *voyage dantesque*, vint bientôt les rejoindre. On eut alors ce spectacle vraiment digne d'intérêt, de cinq jeunes hommes habitués à l'élégance de la vie parisienne, exilés de leur plein gré dans cette pauvreté, et vivant de la dure existence des anachorètes qui leur donnaient l'hospitalité. Une seule loi avait été cependant retranchée de la règle commune. Camaldules volontaires et temporaires, ils s'étaient réservé le droit illimité de la parole. Ils charmaient les travaux des longues journées par de doux entretiens, par les récits de la patrie absente. Du haut de la montagne solitaire, Paris leur apparaissait avec son tumulte et ses orages. O mon pays! disaient-ils comme le poëte sacré, si jamais je t'oublie, que ma langue desséchée s'attache à mon palais! C'est pour toi que nous sommes ici; c'est à toi que notre peintre bien-aimé consacre ses efforts, à toi qu'il destine ces fleurs mystiques nées dans le désert d'une Thébaïde nouvelle!



Le Christ, composition inédite de Paul Delaroche pour l'église de la Madeleine. Dessin de N. Salières.

Delaroche se reposait du travail de ses compositions en faisant de temps en temps quelques études d'après ses hôtes (1). Il fit le portrait du père supérieur, D. Bernardo Rigogli, celui du père camerlingue, D. Vincenzo Frilli; tous deux étaient déjà courbés par l'âge, tous deux reposent aujourd'hui dans la paix du cloître silencieux. Je crois rendre hommage à la mémoire de Paul Delaroche en prononçant ici le nom de ces deux vieillards oubliés qui ont aimé notre ami. D'ailleurs, le père Bernardo Rigogli est pour nous une ancienne connaissance. Il figure dans un tableau bien connu, de M. Robert-Fleury, *l'Enlèvement des moines par des brigands*, et il avait été en effet un des acteurs de cette scène sanglante (1); un coup de feu l'avait grièvement blessé. Ces bons pères, qui s'étaient pris d'une affection véritable pour nos compatriotes, montrèrent une douleur sincère, lorsque après deux mois les

(1) Quelques-uns de ces portraits sont au Musée de Nantes, légués par M. le comte de Feltre.

(1) Le père Bernardo Rigogli était, en 1821, au couvent des Camaldules de Frascati : des brigands vinrent assaillir le couvent, emmenèrent les moines dans la montagne, et les forcèrent d'écrire au pape pour demander leur rançon. Le père Bernardo, tout blessé qu'il était, écrivit la lettre. C'est cette scène que M. Robert-Fleury a représentée, lorsqu'il vint à Rome quelques années après; le père Bernardo, qui avait dû rester à Rome, où on avait guéri sa blessure, posa pour ce tableau. Il entra plus tard aux Camaldules de Florence.

jeunes Français durent enfin les quitter, emportant avec eux toute la joie du pauvre couvent. Ils lui demandèrent alors de leur laisser au moins un témoignage de son séjour. Delaroche dessina sur le mur de sa cellule une Madone de grandeur naturelle. On dit que les soins des moines reconnaissants l'ont conservée, que le temps ne l'a pas effacée, et que ceux qui feront aujourd'hui le pèlerinage du saint ermitage des Camaldules y trouveront encore ce souvenir du peintre français.

Le grand-duc de Toscane vint faire une visite au monastère pendant le séjour de la petite colonie française, et voici à quelle occasion. On reprochait, dit-on, aux bons pères quelques coupes irrégulières dans des bois qui ne leur appartenaient pas. L'hiver est dur au sommet des Apennins, le vent y souffle, la neige y persiste, et les bons pères étaient prévoyants. On les chagrinait pour cette bagatelle. Le grand-duc, dans sa bienveillance, prit la peine d'arranger lui-même cette petite affaire. Ce prince, qui aimait les arts, apprit qu'un peintre français séjournait aux Camaldules; il voulut le voir, et le père Bernardo Rigogli le lui présenta.

Delaroche racontait avec une naïveté charmante qu'il pensait que le prince connaissait son nom, que c'était bien lui, Paul Delaroche, que le grand-duc avait demandé. Il se trompait; le prince ne le connaissait pas, et voyait seulement en lui un artiste français, décoré de la Légion d'honneur. Delaroche comprit alors combien l'éclat de la renommée est lent et difficile à acquérir, combien il faut de temps, de travaux, de succès pour apprendre un nom à l'Europe. Quatorze ans n'y avaient pas suffi. Son nom, célèbre en France, n'avait pas franchi les Alpes. Aujourd'hui le temps a fait son œuvre de consécration : le nom de Paul Delaroche est illustre partout; ses ouvrages, répandus dans toute l'Europe, ont popularisé son nom. La nouvelle de sa mort a attristé tous les amis de l'art, et dans plus d'une capitale des services funèbres ont été célébrés en l'honneur de notre compatriote (1); des graveurs célèbres l'ont secondé et ont joint leur popularité à la sienne. MM. Forster, Martinet, Calamatta, Mercuri, Jesi, d'autres encore, et des plus habiles, l'ont traduit de leur burin savant. Qu'il nous soit permis de citer encore son ami M. Henriquel, qui lui a prêté si souvent le concours d'une science profonde, d'un art élégant, d'un burin plein de charme, et qui a attaché son nom à une grande partie de l'œuvre si nombreux de Paul Delaroche.

En quittant les Camaldules, Delaroche partit pour Rome; il avait compris qu'il devait voir enfin les œuvres de ces maîtres qui ont le calme, la beauté, la pureté, la grandeur, qui planent dans des régions pleines de sérénité, et, semblables à des prophètes, ouvrent les portes du ciel. En présence de ces grands modèles, il travailla avec ardeur à ses compositions pour la Madeleine. Ces travaux ne sont pas connus, plusieurs ont disparu; les fragments qui ont survécu en attestent le mérite (2).

C'est à Rome, en 1835, au milieu de ses études, qu'il apprit tout à coup que, par suite d'un malentendu, une décision nouvelle venait de disposer d'une partie des travaux qui lui avaient été demandés. Il ne crut pas devoir consentir à ces dispositions imprévues, dont l'effet inévitable était de faire disparaître l'unité de style qu'il s'était efforcé de mettre dans l'ensemble de ses compositions. Il resta sourd à toutes les sollicitations, aux regrets sincères qui lui furent exprimés, à tous les empressements dont il fut l'objet, et, refusant de poursuivre l'œuvre commencée, il rendit une somme importante qui lui avait été allouée pour des travaux continués pendant deux ans, et qu'il aurait pu conserver en toute loyauté.

Il devait, plus tard, donner encore un remarquable exemple de ce désintéressement. Après la révolution de 1848, il refusa, par un scrupule généreux, de recevoir une somme, considérable pour un artiste, légitimement acquise par de grands travaux en cours d'exécution, commandés pour le Musée de Versailles. Il ne voulut pas non plus accepter les travaux qui lui furent proposés à cette époque (1) : « Non, dit-il, je refuse par sympathie pour les misères de mes camarades (2); il n'est pas permis de penser à quelques-uns, alors que tous meurent de faim. Plus tard, ce sera peut-être possible; aujourd'hui, ce serait insensé. Je suis décidé à refuser ce qu'on voudrait bien m'offrir. Ma situation m'en fait un devoir, et j'y obéirai en souvenir de ce qui s'est passé pour moi en 1830. Alors MM. Gérard, Gros, Guérin se sont efforcés de nous aider à arriver; je ne puis mieux faire que de tâcher de les imiter. » En parlant ainsi, en rendant cet hommage à la mémoire des hommes célèbres dont il n'avait pas oublié le dévouement, il diminuait en quelque sorte, par un sentiment d'exquise délicatesse, le mérite de sa noble conduite.

Le désintéressement est si naturel aux belles âmes que la louange lui semble importune. Nous devons dire cependant qu'en 1835, Delaroche, alors sans fortune, se trouvait dans une situation qui donnait plus de valeur encore au sacrifice qu'il s'était imposé. C'est alors qu'il épousait Mlle Louise Vernet, sitôt enlevée au monde, aux tendresses de la famille, aux joies de la maternité ! Il associait à son nom déjà célèbre un nom glorieux pour la France, que trois générations ont illustré, et que le grand artiste qui le porte aujourd'hui a rendu plus cher et plus illustre encore.

Delaroche revint à Paris et reprit le cours de ses travaux. C'est alors qu'il exécuta plusieurs des tableaux dont nous avons parlé, et quelques portraits parmi lesquels il faut citer le beau portrait de M. Guizot. Mais il trouva bientôt l'occasion de se souvenir de son voyage d'Italie. Ces grands artistes dont il avait admiré les ouvrages, il allait, pour ainsi dire, se trouver face à face avec eux : il allait peindre l'hémicycle du palais des Beaux-Arts (3).

F. HALÉVY,

Secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts.

N. B. La Madeleine et *le Christ*, gravés ci-dessus, avaient été donnés par Paul Delaroche à son intelligent élève, M. Salières, notre dessinateur. P.-C.

(1) A Florence, à Anvers, etc. MM. Guillaume et Nicolas Nacciarone, compositeurs distingués à Naples, ont adressé à l'Académie des beaux-arts une marche funèbre et plusieurs morceaux de musique religieuse composés en l'honneur de Delaroche. Il était membre d'un grand nombre d'académies étrangères, décoré de l'ordre *pour le mérite* de Prusse, etc.

(2) Delaroche, en quittant Rome, donna plusieurs fragments de ses cartons à M. Lemoyne, statuaire. Nous avons vu un beau fragment de peinture à Paris, chez M. Jalabert, qui a été son élève.

(1) Il s'agissait de projets de décoration pour les Invalides, le Palais de Justice, les salles du Louvre, etc.

(2) Voir la notice de M. H. Delaborde en tête de l'*Œuvre de Delaroche*, publié par M. Goupil.

(3) Nous parlerons avec détail de ce chef-d'œuvre de Paul Delaroche, dont nous reproduirons un fragment d'après l'admirable gravure de M. Henriquel-Dupont.

LES RÊVES DU NOUVEAU PARIS.

LES SEPT ENCEINTES. RÉSUMÉ (1).

Comparaison des époques, des espaces et de la population de Paris. De 18 hectares à 7,088 hectares. Et de quelques mille habitants à 1,525,942 en dix-huit siècles.

Consommée depuis deux mois déjà, l'annexion de la banlieue agite encore les quinze cent mille habitants du nouveau Paris.

C'est à qui courra voir l'espace ouvert aux barrières anciennes, et surtout à l'arc de triomphe de l'Etoile, — et plus loin, les nouvelles grilles des fortifications et les casemates de l'octroi, logées dans l'épaisseur des remparts.

C'est à qui comptera les cent portes de la moderne Thèbes, car notre capitale a désormais cent portes comme la métropole antique; plus, des fossés en abîme, des glacis de verdure et des murailles gigantesques.

C'est à qui rappellera, calculera et comparera les sept enceintes croissantes de Paris, dont nous avons écrit l'histoire en janvier, et dont voici le résumé plus éloquent que toutes les hypothèses :

La première, celle de la Cité avait un périmètre de 1,900 à 2,000 mètres; elle contenait environ 18 hectares : sa durée est incertaine.

La seconde, celle attribuée à Louis le Gros, pouvait avoir près de 4,000 mètres de tour; elle contenait, d'après Dulaure, 39 hectares. En prenant pour la date de sa construction le milieu du règne de Louis le Gros, elle aurait duré quatre-vingts ans.

La troisième, celle de Philippe-Auguste, avait 6 kilomètres de circuit : elle renfermait une superficie de 254 hectares 87 centiares : elle a duré cent cinquante ans.

La quatrième, celle dite de Charles V, qu'il serait juste de désigner par le nom d'Etienne Marcel, avait un développement de 10 kilomètres, en y comprenant les retours du mur le long de la Seine, en amont et en aval de la Cité : elle contenait 440 hectares, elle a duré de deux cent soixante-quinze à deux cent quatre-vingts ans.

La cinquième, celle de Louis XIII, avait une circonférence de 13 kilomètres, en comptant les mêmes retours : elle contenait 125 hectares de plus que la précédente, soit 565 hectares : elle n'a pas de durée précise, ayant été successivement démolie.

La sixième, celle de la ferme générale, bien que ne doublant pas le périmètre de Paris, qu'elle a porté à 23 kilomètres 753 mètres, a sextuplé sa superficie, qui s'est élevée à 3,288 hectares : elle a duré soixante-quinze ans.

Cette enceinte avait pris Paris avec une population évaluée, faute de recensement, de 600,000 à 650,000 âmes : elle renfermait, au moment de l'annexion, d'après le dernier recensement, 1,174,346 habitants.

L'enceinte fortifiée, qui forme la nouvelle limite de la capitale, a 33 kilomètres de circuit, calculé en suivant la route militaire, c'est-à-dire en ne comptant pas le développement des bastions : elle renferme une superficie de 7,088 hectares et une population, d'après le même recensement, de 1,525,942 individus. Ainsi, en n'augmentant le périmètre que d'un tiers, elle a plus que doublé la superficie (1).

(1) Voir notre article : *l'Ancien et le nouveau Paris ; l'Annexion*, livraison de janvier dernier, p. 113.

(1) Vienne a 475,000 habitants; Saint-Pétersbourg, 550,000; Berlin, 450,000; Madrid, 260,000; Lisbonne, 284,000; Naples, 480,000; Constantinople, 630,000; Milan, 160,000. Londres est la seule ville de l'Europe qui soit plus peuplée que Paris; elle compte 2,400,000 habitants.

LES ANCIENNES BARRIÈRES.

Souvenirs historiques. Le *Père Lathuile*. Le général de Bréa. Les octrois canonnés. La fraude et ses audaces.

Les pavillons des anciennes barrières, dont les tombereaux emportent les débris, n'offraient, dit M. de Châteaurouge, rien de remarquable sous le rapport de l'architecture; trois ou quatre au plus, situés aux barrières de Passy ou des Bonshommes, de Neuilly, de la Villette, avaient un aspect monumental; mais d'autres rappelaient le souvenir d'événements qui tiennent une place importante dans l'histoire de Paris.

Un tableau d'Horace Vernet, reproduit et popularisé par la gravure, a rendu célèbres et la barrière de Clichy et le restaurant voisin du *Père Lathuile*, en retraçant les principales scènes du combat que la garde nationale de Paris, sous les ordres du maréchal Moncey, soutint, sur ce point, en 1814, contre une partie des forces alliées. A une autre extrémité de la ville, diamétralement opposée, la barrière de Fontainebleau rappelait un de ces drames lugubres qui sont l'effroi des contemporains et de l'histoire. C'est là que, pendant les fatales journées de juin 1848, le général de Bréa et son aide de camp, le capitaine Mangin, furent assassinés par une poignée de misérables.

A la même époque, quelques-uns des pavillons du fisc furent transformés par les insurgés en forteresses, d'où il fallut les déloger à coups de canon. On en a remarqué dont les boulets avaient troué les murs en plusieurs places, et qu'il fallut étayer après le combat pour empêcher qu'ils ne tombassent tout à fait en ruine. Or, ce que les révolutions avaient tenté en vain, nous le voyons aujourd'hui s'accomplir de la façon la plus pacifique et la plus vulgaire. Il est vrai que les révolutions attaquaient les barrières aux cris de : *Plus d'octroi !* et qu'elles entendaient bien les supprimer tout à fait. Aujourd'hui, on ne les détruit sur un point que pour les relever sur un autre, et pour conserver à Paris les moyens « de payer sa gloire. »

La chute du mur, qui marquait naguère ses limites, rappelle encore d'autres souvenirs. Le fisc a une ennemie qui le suit partout, c'est la fraude, espèce de protée dont les ruses ont lassé et vaincu les plus fins limiers de la douane et de l'octroi.

La fraude avait aussi établi, tout le long du mur d'octroi, *intra et extra*, ses vigies, ses postes de surveillance d'où elle choisissait ses points d'attaque, ses refuges, où

elle échappait à toutes les recherches. Ses mystères non moins ténébreux, parfois même non moins *souterrains* que ceux des châteaux d'Anne Radcliffe, étaient, à certains jours, l'occupation et l'effroi du quartier, où le souvenir et la tradition s'en perpétueront à l'état de légendes. Aujourd'hui la fraude est obligée de déménager à la suite de l'octroi. Mais réussira-t-elle à percer les glacis, l'escarpe et la contrescarpe de l'enceinte fortifiée, comme elle était parvenue, dit on, sur certains points, à pénétrer dans Paris en passant sous le boulevard extérieur, le mur d'octroi et le chemin de ronde? Les fraudeurs sont de fins renards, d'habiles lapins, et je gagerais qu'ils n'ont pas donné leur démission ; si les souterrains leur manquent, ils sont gens à recourir aux ballons.

D'ailleurs, ils ont à leur disposition le bois de Boulogne et les élégants équipages ; on a déjà arrêté, nous assure-t-on, plus d'une calèche de Bender, attelée de chevaux fringants, montée par des lionnes en cachemire et conduite par des cochers poudrés à frimas, — lesquels introduisaient, les uns portant les autres, des provisions de cigares, de vins fins et de gibier, cachées dans les caisses de la voiture et jusque sous les broderies de la crinoline.

LE BOSPHORE DE FRANCE.

Les ambitions de Paris. Ses embellissements passés et futurs. Paris port de mer. L'Océan et la Méditerranée à Paris. Projet de M. Radiguel. La Tamise de Passy à Charenton.

Eh bien! Paris, triplé par l'annexion, n'arrête pas encore là ses ambitions et ses rêves! Tandis qu'au milieu de sa nouvelle enceinte des voies magnifiques s'ouvrent passage à travers des quartiers mal construits, presque impénétrables à l'air et à la lumière, à peu près inaccessibles à la circulation ; tandis que les diverses parties de la ville, que les têtes des chemins de fer, ces grandes artères nationales, s'unissent par un vaste système de percements, conçu d'ensemble et successivement exécuté ; tandis que d'anciens monuments, ouvrage sans cesse repris, sans cesse interrompu des siècles, s'achèvent tout à coup, et que de nouveaux et splendides édifices s'élèvent journellement où tombaient naguère d'ignobles masures ; tandis que des promenades poudreuses et monotones se changent, comme par magie, en bosquets riants, en pelouses toujours fraîches, et montrent à l'œil étonné des lacs, des rivières et des cascades inépuisables ; tandis que des jardins disputent aux places publiques tous les espaces libres, afin d'offrir l'aspect vivifiant de l'eau, de la verdure et des fleurs à toutes les classes de la population rapprochées par la jouissance commune de ce luxe bienfaisant ; enfin, tandis que sous le sol, dont la surface se transforme aussi miraculeusement, une ville souterraine, dont nous révèlerons les mystères, développe et renouvelle le triple réseau de ses égouts, de sa distribution d'eau, de ses conduites de gaz, etc.; non-seulement Paris reprend encore et veut ajouter à ces prodiges le rêve de Napoléon Ier : *Paris, port de mer !* mais voici le projet qu'un homme très-sérieux vient de concevoir, et dont *le Siècle*, entre autres grands journaux, a rendu compte très-sérieusement aussi :

Embrassant d'un coup d'œil notre monde géographique, M Adolphe Radiguel — c'est le nom de ce chercheur, qui n'est qu'un visionnaire encore et qui demain montera peut-être au Capitole — a vu que le percement de l'isthme de Suez allait déplacer toutes les routes commerciales, et il a voulu conserver à sa patrie le rang dont elle pourrait être dépossédée si elle n'avisait.

Partant de cette recherche éminemment française, il a étudié pas à pas la configuration de notre sol ; il a patiemment calculé les ressources qu'offrent non-seulement nos fleuves, nos rivières, mais jusqu'à nos moindres cours d'eau, et, tout en utilisant chacun d'eux pour le besoin des villes, — car il est l'auteur d'un des meilleurs projets pour l'alimentation des eaux de Paris au moyen d'une dérivation des parties disponibles de la Loire, — il est arrivé à l'une des plus gigantesques et en même temps des plus fécondes entreprises dont l'histoire ait enregistré le souvenir.

Cette entreprise consisterait à doter la France d'un canal maritimo-fluvial, dont les portes seraient placées, l'une aux embouchures du Rhône, l'autre à celles de la Seine, et qui, entre Marseille et le Havre, en passant à Paris, visiterait nos principaux centres ou se ramifierait sur eux.

Ce canal, que l'auteur du plan appelle *le Bosphore de France*, et qui permettrait le passage aux navires les plus gros, n'aurait pas seulement le mérite de donner à notre pays tout le transit entre l'Angleterre, les contrées du Nord et la Méditerranée, et les Indes par le canal de Suez, il aurait un mérite non moins appréciable : il serait creusé et calculé de façon à recevoir le trop-plein d'une quantité considérable de nos eaux et à soustraire à tout jamais nos campagnes et nos villes au fléau périodique de l'inondation ; il se relierait à un ensemble complet de travaux d'irrigation, d'une part, et d'assainissement de l'autre.

Dans l'hypothèse de ce canal, la France serait simplement regardée comme une sorte d'isthme à percer. M. Radiguel ne doute pas que cette œuvre, en apparence irréalisable, ne puisse être rapidement menée à bonne fin. L'ouverture du bosphore de France pourrait alors coïncider avec l'ouverture du canal de Suez, et notre pays conquerrait tout à coup un rang inattendu dans les relations commerciales du monde ; il serait le grand passage européen. De l'embouchure de la Seine à celle du Rhône, et des bouches du Rhône à celles de la Seine, avec Paris pour entrepôt central, il serait continuellement sillonné par les navires qui se lancent aujourd'hui à travers l'Océan et vont péniblement tourner Gibraltar. Un vaisseau parti de Londres gagnerait ainsi près d'une semaine, si c'est un vapeur, et près d'un mois si c'est un voilier, et il n'y aurait plus de transbordement, soit de Londres aux Indes, soit de Cronstadt, de Copenhague ou d'Amsterdam aux mêmes contrées. La route directe maritime du nord au sud et à l'est serait trouvée, — par le Havre, Paris et Marseille.

Avant de sourire à cette folie, rappelez-vous la folie de la vapeur, et souvenez-vous qu'il y a quelques mois à peine le capitaine Le Barazer, du Havre, autre chercheur taxé de démence, s'est contenté de la Seine telle qu'elle est pour amener au quai de Paris de gros navires revenus du Brésil ! Tout le monde en a vu les mâts et les pavillons se dessiner sur les sculptures du vieux Louvre étonné, et les larges cales se vider et se remplir des productions de la vallée normande, échangées contre les merveilles du travail et du luxe parisien !

Avec le bosphore de France, ce serait un port immense à Passy ou à Charenton, — tous les navires du monde défilant entre la rive droite et la rive gauche, — le bassin de la Tamise et sa forêt de voiles à côté du bois de Boulogne et du boulevard de Sébastopol !

PITRE-CHEVALIER.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

HISTOIRE DE SAINT BENOIT. — SUBIACO. LE MONT CASSIN (1).



Vue de Subiaco. Dessin d'après nature, par M. de Bligny.

Le site de Subiaco. Néron et saint Benoît. Le buisson d'épines. Les rosiers de saint François. Luttes chrétiennes. Benoît au mont Cassin Miracles et bienfaits. Les Italiens et les barbares. Galla et le paysan. Totila et Benoît. Prophéties. Les pleurs d'un saint. Les sœurs des bienheureux. Scholastique au mont Cassin. Une nuit d'orage. Visions suprêmes. Mort de Benoît.

A cinquante milles à l'ouest de Rome, dans ce massif de montagnes où l'Anio creuse la gorge profonde qui sépare la Sabine du pays autrefois habité par les Eques et les Herniques, le voyageur, en remontant le cours de cette rivière, arrive à une sorte de bassin qui s'élargit entre deux énormes parois de rochers, et d'où une onde fraîche et transparente tombe de chute en chute jusqu'à un lieu nommé Subiaco. Ce site grandiose et pittoresque avait attiré l'attention de Néron; il y fit retenir les eaux de l'Anio par des digues et construire, au-dessous

(1) Depuis longtemps notre grand orateur, notre illustre écrivain, M. le comte de Montalembert, de l'Académie française, prépare une *Histoire des ordres monastiques*, que la religion, la science et la littérature attendent avec une égale impatience. En voici un fragment admirable : *la Vie de saint Benoît*, le fondateur des grandes communautés qui ont couvert et civilisé le monde; c'est plus qu'une bonne fortune, c'est une gloire

de ces lacs artificiels, des bains avec une *villa* délicieuse qui tira de sa position le nom de *Sublaqueum*, et dont on voit encore les restes informes. Il y résida quelquefois. Un jour, au milieu d'une fête, la coupe qu'il portait à ses lèvres fut frappée de la foudre, et ce présage avait rempli d'une terreur inaccoutumée l'âme du misérable. Le ciel avait marqué ce lieu à la fois du sceau de ses vengeances et de ses miséricordes. Quatre siècles après Néron, et lorsque la solitude et le silence eurent remplacé depuis longtemps les orgies impériales, ce fut là qu'un jeune patricien, fuyant les délices et les dangers de Rome, alla chercher un refuge et la solitude avec Dieu. On l'avait baptisé du nom de *Benedictus*, c'est-à-dire *bien dit* ou *béni*, dont nous avons fait Benoit.

Il sortait de cette illustre maison des Anicius qui avait déjà donné tant de ses enfants à la vie religieuse. Il était par sa mère le dernier rejeton des seigneurs de Nursie, ville de la Sabine où il naquit, comme on l'a dit, en 480. Il avait à peine quatorze ans quand il résolut de renoncer à la fortune, à la science, à sa famille et au bonheur de ce monde. Se dérobant à sa vieille nourrice, qui l'avait aimé la première, et qui seule le suivait encore, il s'enfonce dans ces gorges abandonnées et se met à gravir ces monts presque inaccessibles. En chemin il rencontre un moine nommé Romain, qui lui donne un cilice et un habit monastique formé de peaux de bêtes. Poursuivant son ascension et arrivé au milieu de l'abrupte paroi du rocher qui fait face au midi, et qui domine en surplombant le cours bondissant de l'Anio, il découvre une caverne sombre et étroite, sorte de tanière où ne pénètre jamais un rayon de soleil. Il y fixe sa demeure et y reste inconnu de tous, excepté du moine Romain, qui le nourrit du reste de son jeûne, mais qui, ne pouvant arriver jusqu'à sa cellule, lui tend chaque jour, au bout d'une corde, un pain et une clochette, dont le son l'avertit de cette nourriture que la charité lui apporte.

Il vit trois ans entiers dans cette sorte de tombeau. Des pâtres qui l'y découvrent un jour le prennent d'abord pour une bête fauve ; mais, à ses discours et aux efforts qu'il fait pour instiller dans leurs âmes grossières la grâce de la piété, ils reconnaissent en lui le serviteur de Dieu. Les tentations ne lui manquent pas ; l'appât de la volupté parle si haut à ses sens révoltés, qu'il est au moment de quitter sa retraite pour courir après une femme dont la beauté l'avait autrefois saisi, et dont le souvenir le persécute sans cesse. Or, il avait auprès de sa grotte un massif de ronces et d'épines : il ôte la peau de bête qui lui sert de vêtement et s'y roule à nu jusqu'à ce que son corps ne soit plus qu'une plaie, mais aussi jusqu'à ce qu'il ait éteint pour jamais le feu intérieur qui le troublait jusque dans le désert.

Sept siècles plus tard, un autre saint, père de la plus nombreuse famille religieuse que l'Eglise ait produite après celle de Benoit, saint François d'Assise, vint visiter ce site sauvage et digne de rivaliser avec l'âpre rocher de la Toscane où lui furent imprimés les stigmates de la Passion. Il se prosterna devant le buisson d'épines qui avait servi de lit triomphal à la mâle vertu du patriarche des moines, et, après avoir baigné de ses larmes le sol de ce glorieux champ de bataille, il voulut y planter deux rosiers. Les rosiers de saint François y ont crû et ont survécu aux ronces bénédictines. Ce jardin, deux fois sanctifié, occupe encore une sorte de plateau triangulaire qui se projette sur le flanc du rocher, un peu en avant et au-dessous de la grotte qui servait de gîte à Benoit. Le regard, confiné de tous côtés par les rochers, n'y peut errer en liberté que sur l'azur du ciel. C'est le dernier des lieux sacrés que l'on visite et que l'on vénère, dans ce célèbre et unique monastère du Sagro Speco, qui forme comme une série de sanctuaires superposés les uns aux autres et adossés à la montagne que Benoit a immortalisée. Tel fut le dur et sauvage berceau de l'ordre monastique en Occident. C'est de ce tombeau, où s'était enseveli tout vivant cet enfant délicat des derniers patriciens de Rome, qu'est née la forme définitive de la vie chrétienne. De cette caverne et de ce buisson d'épines sont issues ces légions de moines et de saints dont l'invincible dévouement a valu à l'Eglise ses conquêtes les plus vastes et ses gloires les plus pures. De cette source a jailli l'intarissable courant du zèle et de la ferveur religieuse. Là sont venus, là viendront encore tous ceux à qui l'esprit du grand Benoit inspirera la force d'ouvrir de nouvelles voies ou de restaurer l'antique discipline dans la vie claustrale.

Tous y reconnaissent le site sacré que le prophète Isaïe semble avoir montré d'avance aux cénobites, par ces paroles d'une application si merveilleusement exacte : *Attendite ad petram de qua excisi estis et* CAVERNAM LACI *de qua præcisi estis.* Il faut plaindre le chrétien qui n'a pas vu cette grotte, ce désert, ce nid d'aigle et de colombe, ou qui, l'ayant vu, ne s'est pas prosterné avec un tendre respect devant le sanctuaire d'où sortirent, avec la règle et l'institut de saint Benoit, la fleur de la civilisation chrétienne, la victoire permanente de l'âme sur la matière, l'affranchissement intellectuel de l'Europe, et tout ce que l'esprit de sacrifice, réglé par la foi, ajoute de grandeur et de charme à la science, au travail, à la vertu.

La solitude du jeune anachorète ne fut pas longtemps respectée. Les fidèles d'alentour, qui venaient lui porter de quoi nourrir son corps, demandaient en retour à sa parole le pain de vie. Les religieux d'un monastère voisin, situé près de Vico Varo (le *Varia* d'Horace), obtinrent de lui, à force d'instances, qu'il viendrait les gouverner ; mais bientôt, révoltés par son austérité, ils essayèrent de l'empoisonner. Il fit le signe de la croix sur le vase qui contenait le poison, et le brisa comme s'il l'avait frappé d'une pierre. Puis il quitta ces moines indignes pour rentrer avec joie dans sa chère caverne et n'y vivre qu'avec lui-même. Mais ce fut en vain ; bientôt il s'y vit entouré d'une telle foule de disciples, que, pour leur donner un asile, il fut contraint de fonder dans le voisinage de sa retraite douze monastères, peuplés chacun de douze religieux. Il en garda quelques-uns auprès de lui pour les diriger lui-même ; et le voilà définitivement érigé en supérieur d'une nombreuse communauté de cénobites.

Cependant Benoit eut la destinée ordinaire des grands hommes et des saints. Le grand nombre de conversions opérées par l'exemple et le bruit de son austérité éveilla contre lui une envie homicide. Un méchant prêtre du

pour le *Musée des Familles* que l'avant-goût de ce chef-d'œuvre, dont nous parlerons avec détail aussitôt qu'il sera donné au public. Outre que les ouvrages précédents de M. le comte de Montalembert sont dans la bibliothèque de tous nos lecteurs, ils le connaissent et l'aiment plus particulièrement peut-être par la notice et le portrait insérés dans nos colonnes (t. XIX, p. 155) lors de la réception de l'éminent personnage à l'Académie française, et par notre analyse développée de sa belle *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie* (t. XV, p. 225 et 365).

(*Note de la Rédaction.*)

voisinage essaya d'abord de le perdre de réputation, puis de l'empoisonner ; n'ayant réussi ni à l'un ni à l'autre, il voulut au moins l'atteindre dans l'objet de sa plus tendre sollicitude, dans l'âme de ses jeunes disciples. A cet effet il envoya jusque dans le jardin du monastère qu'habitait Benoît, et où travaillaient les religieux, sept malheureuses jeunes filles dont les gestes, les jeux et la scandaleuse nudité devaient provoquer les jeunes moines à une chute certaine. Qui ne reconnaîtrait, à ce trait, le mélange de rudesse barbare et de corruption effrontée qui caractérise les siècles de décadence et de transition? Quand Benoît vit du seuil de sa cellule ce spectacle, il désespéra de son œuvre. Il reconnut que l'intérêt de ses chers enfants lui commandait de désarmer par sa retraite une si cruelle inimitié. Il assigna donc des supérieurs aux douze monastères qu'il avait fondés, et, emmenant avec lui un petit nombre de disciples, il quitta pour toujours ces gorges sauvages de Subiaco qu'il avait habitées pendant trente-cinq ans.

Sans s'éloigner de la région montueuse qui s'étend sur le versant occidental de l'Apennin, Benoît se dirige vers le midi en longeant les Abruzzes, et pénètre dans cette terre de Labour dont le nom semble convenir naturellement au sol destiné à être le berceau des hommes les plus laborieux que le monde ait connus. Il s'arrête dans un site tout différent de celui de Subiaco, mais d'une grandeur et d'une majesté incomparables. Là, sur les confins du Samnium et de la Campanie, au centre d'un large bassin à demi entouré d'abruptes et pittoresques hauteurs, se dresse un mont isolé, escarpé, dont la cime vaste et arrondie domine et le cours du Liris, encore voisin de sa source, et la plaine ondulée qui s'étend au midi vers les plages de la Méditerranée, et les vallées étroites qui s'enfoncent au nord, à l'est et au couchant, dans les plis de l'horizon montagneux ; c'est le mont Cassin. Au pied de ce roc Benoît rencontrait un amphithéâtre du temps des Césars, au milieu des ruines de la ville de Casinium, qu'avait illustrée le plus savant et le plus pieux des Romains, Varron, ce bénédictin païen dont les fils de Benoît se plurent longtemps à honorer la mémoire et la science. Du sommet ses yeux pouvaient se porter tour à tour vers Arpinum, où naquit le prince des orateurs romains, et sur Aquinum, déjà célèbre pour avoir donné le jour à Juvénal, avant d'être la patrie du docteur angélique, qui devait populariser chez tous les chrétiens le nom de cette bourgade.

Ce fut au centre de ces nobles souvenirs, de cette nature solennelle, et sur cette cime prédestinée, que le patriarche des moines d'Occident fonda la capitale de l'ordre monastique. Il y trouva le paganisme encore vivant. Deux cents ans après Constantin, en pleine chrétienté, si près de Rome, il y avait là un très-ancien temple d'Apollon et un bois sacré où une multitude de paysans venaient sacrifier aux dieux et aux démons. Benoît prêcha la foi du Christ à ces populations oubliées ; il leur persuada de renverser le temple et l'idole, d'abattre le bois, et construisit de ces débris deux oratoires, l'un consacré à saint Jean-Baptiste, le premier des solitaires de la vie nouvelle, l'autre à saint Martin, ce grand moine évêque dont les vertus ascétiques et pontificales avaient édifié la Gaule et retenti jusqu'en Italie. Autour de ces chapelles s'éleva le monastère qui allait devenir le plus puissant et le plus célèbre de l'univers catholique, célèbre surtout parce que ce fut là que Benoît écrivit sa règle, et créa en même temps le type qui devait servir de modèle aux innombrables communautés soumises à ce code souverain. C'est pourquoi les pontifes, les princes et les peuples ont vanté, doté, visité à l'envi le sanctuaire d'où la religion monastique, selon l'expression du pape Urbain II, « a découlé du cœur de Benoît comme de la source du paradis, » et qu'un autre pape, sorti du mont Cassin pour monter sur le siége apostolique, n'a pas craint de comparer au Sinaï dans les vers qu'il grava sur l'autel du saint patriarche.

Benoît acheva sa vie au mont Cassin, où il séjourna pendant quatorze années, occupé d'abord à extirper de la contrée les restes du paganisme, puis à faire construire son monastère par les bras de ses disciples, à cultiver les flancs arides de sa montagne et les campagnes dévastées d'alentour, mais surtout à répandre sur tout ce qui l'approchait les bienfaits de la loi de Dieu, pratiquée avec une ferveur et une charité que nul n'a surpassées. Quoiqu'il n'ait jamais été revêtu du caractère sacerdotal, sa vie au mont Cassin fut plutôt celle d'un missionnaire et d'un apôtre que d'un solitaire. Il n'en demeura pas moins le chef vigilant d'une communauté de plus en plus nombreuse et florissante.

Habitué à se vaincre en tout et à lutter avec les esprits infernaux, dont les tentations et les apparitions ne lui manquèrent pas plus qu'aux Pères du désert, il avait acquis le don de lire dans les âmes et de discerner leurs plus secrètes pensées. Il n'en usait pas seulement pour diriger les jeunes religieux, dont l'affluence était toujours grande auprès de lui, dans leurs études et d'autres travaux d'agriculture et de maçonnerie qu'il partageait avec eux, mais, dans les courses lointaines qu'ils avaient parfois à accomplir, il les suivait par un regard intérieur, découvrait leurs moindres manquements, les réprimandait au retour, les astreignait en tout à la stricte observance de la règle qu'ils avaient acceptée. Il exigeait de tous l'obéissance, la sincérité, l'austère régularité dont il donnait le premier l'exemple.

Comme à Subiaco, beaucoup de jeunes gens de familles nobles et riches étaient venus se ranger sous sa direction, ou lui avaient été confiés par leurs parents. Ils travaillaient avec les autres frères à la culture des terres ou à la construction du monastère, et étaient astreints à tous les services imposés par la règle.

Quelques-uns de ces jeunes nobles se révoltaient en secret contre cette égalité. Parmi eux se trouvait, selon le récit de saint Grégoire, le fils d'un *défenseur*, c'est-à-dire du premier magistrat d'une ville ou d'une province. Un soir, son tour étant venu d'éclairer l'abbé Benoît pendant le souper de celui-ci, tout en tenant le candélabre devant la table abbatiale, il sentit son orgueil se soulever et se dit à lui-même : « Qu'est-ce donc que cet homme-là pour que je me tienne là pendant qu'il mange, debout devant lui, une chandelle à la main, comme un esclave? Suis-je donc fait pour être son esclave? » Aussitôt Benoît, comme s'il avait entendu, lui reprocha vivement ce mouvement d'orgueil, fit prendre le candélabre par un autre, et le renvoya dans sa cellule tout troublé d'avoir été à la fois découvert et réprimé dans ses plus secrètes pensées. C'est ainsi que le grand législateur inaugurait dans son cloître naissant cette alliance des races aristocratiques avec l'ordre bénédictin, dont nous aurons à citer tant de glorieux et féconds exemples.

Nobles et plébéiens, riches et pauvres, jeunes et vieux, il les astreignait tous à la même discipline; mais aussi il ne voulait d'excès ni de violence en rien. Et comme on lui annonçait qu'il y avait dans les montagnes voisines un solitaire qui, non content de se tenir enfermé dans une

étroite caverne, s'était attaché au pied une chaîne dont l'autre bout était fixé dans le roc, de sorte qu'il ne pouvait se mouvoir au delà de la longueur de cette chaîne, Benoît lui commanda de la briser en disant : « Si tu es vraiment serviteur de Dieu, sois contenu, non par une chaîne de fer, mais par la chaîne du Christ. »

Puis étendant sa sollicitude et son autorité sur les populations d'alentour, il ne se contentait pas de leur prêcher la vraie foi avec une rare éloquence ; il guérissait encore les malades, les lépreux, les possédés, pourvoyait à toutes les nécessités de l'âme et du corps, payait les dettes des honnêtes gens pressés par leurs créanciers, et répandait en aumônes incessantes les provisions de blé, de vin, de linge, que lui envoyaient les chrétiens riches des environs. Une cruelle disette ayant ravagé la Campanie en 539, il fit distribuer aux indigents toutes les provisions du monastère, tellement qu'un jour il ne restait plus que cinq pains pour nourrir toute la communauté ; les moines en étaient tout tristes et effrayés. Benoît leur fit honte de leur pusillanimité : « Vous n'en avez pas assez aujourd'hui, leur dit-il, mais demain vous en aurez trop. » Et en effet, le lendemain, on trouva à la porte du monastère deux cents boisseaux de farine, qu'une main inconnue y avait amenés. Ici encore il posait les bases de cette tradition de munificence sans bornes à laquelle toute sa descendance spirituelle est restée invinciblement fidèle, et qui a fait l'honneur et la loi de son existence.

Sa vertu, sa renommée, la puissance surnaturelle qui éclatait de plus en plus dans toute sa vie, l'érigèrent naturellement en protecteur des pauvres laboureurs contre les violences et les rapines des nouveaux maîtres de l'Italie. Le grand Théodoric avait organisé un gouvernement énergique et tutélaire ; mais il déshonora la fin de son règne par la persécution et la cruauté.

La barbarie avait repris chez les Goths son ancien ascendant. Les populations rurales gémissaient sous le joug de ces rudes oppresseurs, doublement acharnés, comme barbares et comme ariens, contre les Italiens catholiques. Benoît, le patricien romain devenu serf de Dieu, eut la noble mission de travailler au rapprochement des Italiens et des barbares, de ces deux races si cruellement divisées par la religion, la fortune, la langue et les mœurs, dont la haine réciproque s'envenimait à l'aide de tant de catastrophes, infligées par les uns et subies par les autres, depuis Alaric. Le fondateur du mont Cassin apparaît comme un modérateur tout-puissant, comme un juge inflexible entre les vainqueurs et les vaincus. Les traits que nous allons rapporter, d'après le pape saint Grégoire, durent se raconter dans toute l'Italie, courir de chaumière en chaumière, faire descendre dans le cœur des opprimés une espérance et une consolation inconnues, et laisser dans la mémoire du peuple un immortel fondement à la popularité de Benoît et de son ordre.

On a vu qu'il avait déjà compté à Subiaco des Goths parmi ses religieux, et comment il les employait à défricher le sol que leurs pères avaient dévasté. Mais il y en avait d'autres, enflammés par leur hérésie, qui professaient la haine de tout ce qui était religieux et orthodoxe. Un nommé Galla, surtout, courait le pays tout haletant de fureur et de cupidité, se faisant un jeu d'égorger les prêtres et les moines qui lui tombaient sous la main, et en même temps de spolier et de torturer le peuple des campagnes pour lui extorquer le peu qui lui restait.

Un infortuné paysan, épuisé par les tourments que l'impitoyable Goth lui faisait endurer, imagina d'y mettre un terme en déclarant qu'il avait confié tout son avoir au serviteur de Dieu Benoît. Sur quoi Galla interrompit le supplice du paysan, mais lui fit attacher les bras avec de grosses cordes, et, le poussant devant son cheval, lui ordonna de marcher en avant et de lui montrer le chemin pour arriver chez ce Benoît qui lui dérobait sa proie attendue. Ils s'acheminèrent donc l'un et l'autre vers le mont Cassin, le laboureur à pied, les mains liées derrière le dos, poussé à grand renfort de coups et d'injures par le Goth, qui le suivait à cheval, types trop fidèles des deux races que renfermait dans son sein déchiré la malheureuse Italie et que la majesté désarmée de la vertu monastique va juger et réconcilier.

Arrivés au sommet de la montagne, ils aperçoivent l'abbé assis tout seul et lisant devant la porte de son monastère. « Voilà, dit le prisonnier en se retournant vers son tyran, voilà ce père Benoît dont je t'ai parlé. » Aussitôt le Goth, croyant ici comme ailleurs tout emporter par la terreur, se mit à crier d'un air furieux au moine : « Lève-toi, lève-toi, et rends vite tout ce que tu tiens de ce paysan. »

A ces mots l'homme de Dieu leva ses yeux de dessus son livre, et, sans prononcer une parole, promena lentement son regard d'abord sur le barbare à cheval, puis sur le laboureur garrotté et courbé sous ses liens. Sous le coup de ce regard vengeur, les cordes qui liaient ses pauvres bras se délièrent d'elles-mêmes, et l'innocente victime se dressa debout et délivrée, tandis que le féroce Galla, se laissant tomber par terre tout tremblant et comme hors de lui, resta prosterné devant Benoît en lui demandant de prier pour lui. Sans interrompre sa lecture, Benoît appela ses frères, leur dit de transporter le barbare évanoui dans l'intérieur du monastère, et de lui donner quelques aliments bénits. Dès qu'il fut revenu à lui, l'abbé lui remontra l'extravagance, l'injustice et la cruauté de sa conduite, et lui enjoignit d'en changer à l'avenir. Le Goth s'en fut tout brisé et n'osa plus rien demander au laboureur, que le seul regard du moine avait délivré de son étreinte.

Mais voici que cet attrait mystérieux qui entraîne les Goths sous le regard et la parole de Benoît va produire une scène autrement célèbre et significative. Elle mettra en présence, dans leur personnification la plus éclatante, les deux éléments principaux de la société renaissante, les barbares victorieux et les moines invincibles.

Totila, le plus grand des successeurs de Théodoric, monta au trône en 542, et entreprit aussitôt de restaurer la monarchie des Ostrogoths, que les victoires de Bélisaire avaient à moitié renversée. Vainqueur à Faenza, avec cinq mille hommes seulement, de nombreuses armées byzantines et des chefs incapables que la jalousie de Justinien avait substitués à Bélisaire, le roi barbare parcourait en triomphateur l'Italie centrale et s'acheminait vers Naples, lorsqu'il lui prit envie de voir ce Benoît, dont la renommée était déjà si grande chez les Romains comme chez les Goths, et que l'on qualifiait partout de prophète. Il se dirigea donc vers le mont Cassin et fit annoncer sa visite. Benoît lui fit répondre qu'il pouvait venir. Mais Totila, voulant éprouver l'esprit prophétique qu'on attribuait au saint, fit prendre à son capitaine des gardes les habits royaux et les bottines de pourpre qui étaient la marque distinctive de la royauté, lui donna une escorte nombreuse sous les ordres des trois comtes qui veillaient le plus ordinairement sur sa personne, et le chargea d'aller ainsi vêtu et accompagné se présenter à l'abbé comme s'il était le roi. Mais, dès que Benoît l'aperçut, il lui cria : « Mon fils, quittez l'habit que vous portez, il n'est pas à vous. »

Bientôt l'officier se jeta par terre, épouvanté d'avoir voulu tromper un tel homme; ni lui ni aucun des siens n'osa même approcher de l'abbé, et tout le cortége s'en retourna au plus vite auprès du roi pour lui annoncer combien ils avaient été promptement découverts. Alors Totila se mit lui-même à gravir la montagne monastique; mais, lorsqu'il fut arrivé et qu'il vit de loin l'abbé qui l'attendait assis, le vainqueur des Romains et le maître de l'Italie eut peur. Il n'osa pas avancer, et se prosterna tout de son long devant le serviteur du Christ. Benoît lui dit par trois fois : « Levez-vous; » mais comme il s'obstinait à rester prosterné, le moine quitta son siége et vint lui-même le relever.

L'entretien s'étant engagé, Benoît lui reprocha tout ce qu'il y avait à blâmer dans sa vie, et lui prédit tout ce qui devait lui arriver dans l'avenir. « Vous faites beaucoup de mal, vous en avez beaucoup fait; il est temps de cesser vos iniquités. Vous entrerez à Rome, vous passerez la mer, vous régnerez neuf années, et la dixième vous mourrez. »

Le roi, profondément effrayé, se recommanda à ses prières et se retira. Mais il emportait dans son cœur le trait vengeur et salutaire, et à partir de ce moment sa nature de barbare fut transformée.

Il fut victorieux, comme Benoît le lui avait prédit. Il s'empara d'abord de Bénévent et de Naples, puis de Rome, puis de la Sicile, qu'il envahit avec une flotte de quatre cents navires, et finit par conquérir la Corse et la Sardaigne. Mais il montra partout une clémence et une douceur qui paraît à l'historien des Goths n'être conforme ni à son origine ni à son rôle de conquérant étranger. Il traita les Napolitains comme ses enfants, et les soldats prisonniers comme ses propres troupes, en s'honorant à jamais par ce contraste avec l'horrible massacre que les Grecs avaient fait de toute la population lors de la prise de cette ville par Bélisaire, dix ans auparavant. Il punit de mort un de ses plus braves officiers, qui avait outragé la fille d'un Italien obscur, et donna à celle-ci tous les biens de son ravisseur, et cela malgré les représentations des principaux nobles de sa propre nation, qu'il sut convaincre de la nécessité de cette rigueur pour mériter la protection de Dieu sur leurs âmes. Enfin, Rome ayant succombé après un siége prolongé, Totila défendit aux Goths de répandre le sang d'aucun Romain, et garantit les femmes de toute insulte.



Portrait de saint Benoît, d'après une ancienne gravure. Dessin de Maurin.

A la prière de Bélisaire, il s'abstint de mettre le feu à la ville, qu'il avait commencé à détruire, et s'occupa même plus tard de la rétablir et de la repeupler. Il périt enfin, après dix ans de règne, selon la prédiction de Benoît, dans une grande bataille livrée à l'armée gréco-

romaine, commandée par l'eunuque Narsès. La gloire et la puissance des Goths s'éteignirent avec lui et avec son successeur Teïas, qui mourut comme lui en combattant avec un courage héroïque contre les soldats de Justinien. Mais il n'entrait pas dans les desseins de Dieu de laisser retomber l'Italie sous le joug énervant des Césars de Byzance. Quoique dure et sanglante, la domination des barbares valait mieux pour elle. Venise et Florence, Pise et Gênes, et tant d'autres foyers immortels de vaillance et de vie, pouvaient en sortir, tandis que l'incorporation de l'Italie au Bas-Empire l'eût condamnée à l'incurable dégénération de l'Orient chrétien. Les Ostrogoths eurent à peine disparu que les Lombards, imprudemment appelés par Narsès lui-même, vinrent à la fois les remplacer, les venger et les faire regretter, en aggravant le sort de la Péninsule.

Placée comme à mi-chemin entre les deux invasions des Goths et des Lombards, la chère et sainte fondation de Benoit, respectée par les uns, devait succomber pour un temps à la rage des autres. Le saint patriarche eut le pressentiment que ses successeurs ne rencontreraient pas un second Totila pour les épargner et les écouter. Un seigneur qu'il avait converti, et qui vivait dans une grande familiarité avec lui, le trouva un jour qui pleurait amèrement. Il resta longtemps à le contempler; puis, voyant que ses larmes ne tarissaient point et qu'elles provenaient, non de la ferveur ordinaire de ses prières, mais d'une tristesse mortelle, il lui en demanda la cause. Le saint lui répondit : « Tout ce monastère que j'ai bâti, tout ce que j'ai préparé pour mes frères a été livré aux païens par un jugement du Dieu puissant. C'est à peine si j'ai pu obtenir grâce pour leur vie. » Moins de quarante ans après, la destruction du mont Cassin, par les Lombards, vint accomplir cette prédiction.

Benoît touchait d'ailleurs à la fin de sa carrière. Son entrevue avec Totila eut lieu en 542, année qui précéda celle de sa mort; et, dès les premiers jours de l'année suivante, Dieu le prépara à sa dernière lutte par le sacrifice de l'affection la plus tendre qu'il eût conservée ici-bas. Dans l'histoire de la plupart des saints qui ont exercé une action réformatrice et durable sur les institutions religieuses, on retrouve presque toujours le nom et l'influence d'une sainte femme associée à leur dévouement et à leur œuvre. Ces rudes combattants, dans la guerre de l'âme contre la chair, semblent avoir puisé des trésors de force et de consolation dans une chaste et fervente communauté de sacrifices, de prières et de vertus avec une mère, avec une sœur par le sang ou par le choix, et dont la sainteté répand sur ce coin de leur glorieuse vie comme un rayon de lumière plus intime et plus douce.

Pour ne citer que les plus célèbres, c'est ainsi qu'on voit Macrine à côté de saint Basile, et que les noms de Monique et d'Augustin sont inséparables, comme dans les siècles postérieurs ceux de saint François d'Assise et de sainte Claire, de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal. Saint Benoît avait, lui aussi, une sœur nommée Scolastique, née le même jour que lui; ils s'aimaient comme s'aiment souvent les jumeaux, avec la passion de l'amour fraternel. Mais ils aimaient tous deux Dieu par-dessus tout. Plus tôt encore que son frère, Scolastique s'était consacrée à Dieu, dès l'enfance, et, en devenant religieuse, elle avait préparé une patronne et un modèle à l'innombrable famille des vierges qui devait reconnaître, adopter et suivre les lois de son frère. Elle le rejoignit au mont Cassin et se fixa dans un monastère au fond d'une vallée tout proche de la sainte montagne.

Benoît la dirigeait de loin, comme il le faisait d'ailleurs pour beaucoup d'autres religieuses des environs. Mais ils ne se voyaient qu'une fois par an; et alors c'était Scolastique qui sortait de son cloître et venait trouver son frère. Lui, de son côté, allait au-devant d'elle; ils se rejoignaient sur le flanc de la montagne, non loin de la porte du monastère, en un lieu qu'on a longtemps vénéré. C'est là qu'eut lieu, en leur dernière rencontre, cette lutte de l'amour fraternel avec l'austérité de la règle, qui est le seul épisode connu de la vie de Scolastique, et qui a suffi pour assurer à son nom un impérissable souvenir. Ils avaient passé tout le jour en pieux entretiens entremêlés de louanges à Dieu. Vers le soir, ils mangèrent ensemble. Comme ils étaient encore à table et que la nuit s'avançait, Scolastique dit à son frère : « Je t'en prie, ne me quitte pas cette nuit, afin que nous puissions parler des joies du ciel jusqu'à demain matin. — Que dis-tu là, ma sœur? répondit Benoit; à aucun prix je ne puis demeurer hors du monastère. » Le temps était fort serein : il n'y avait pas le moindre nuage dans l'air.

Sur le refus de son frère, Scolastique mit sa tête entre ses mains jointes sur la table et pria Dieu en versant des torrents de larmes, au point que la table en fut inondée. A peine se fut-elle relevée que le tonnerre se fit entendre et qu'un orage violent éclata : la pluie, la foudre, les éclairs furent tels, que ni Benoit ni aucun des frères qui l'accompagnaient ne put mettre le pied hors du toit qui les abritait. Alors il dit à Scolastique : « Que Dieu te pardonne, ma sœur, mais qu'as-tu fait? — Eh bien, oui, lui répondit-elle, je t'ai prié, et tu ne m'as pas écoutée; alors j'ai prié Dieu, et il m'écoute. Sors maintenant si tu le peux, et renvoie-moi pour monter à ton monastère. »

Il se résigna à rester malgré lui, et ils passèrent le reste de la nuit en conversation spirituelle. Saint Grégoire, qui nous a conservé ce récit, ajoute qu'il ne faut pas s'étonner si la volonté de la sœur fut plutôt exaucée par Dieu que celle du frère, parce que, des deux, c'était la sœur qui avait le plus aimé, et qu'auprès de Dieu plus on aime et plus on est puissant.

Au matin ils se quittèrent pour ne plus se revoir en cette vie. Trois jours après, Benoit, étant à la fenêtre de sa cellule, tomba en extase, et vit l'âme de sa sœur qui entrait dans le ciel sous la forme d'une colombe. Ravi de joie, sa reconnaissance éclata en chants et en hymnes à la gloire de Dieu. Il envoya aussitôt chercher le corps de la sainte, qui fut transporté au mont Cassin et placé dans la sépulture qu'il avait déjà fait préparer pour lui-même; afin que la mort ne séparât point ceux dont les âmes avaient toujours été unies en Dieu.

La mort de sa sœur dut être pour lui le signal du départ; il ne lui survécut que quarante jours. Il annonça sa mort à plusieurs religieux alors éloignés du mont Cassin. Une fièvre violente l'ayant saisi au sixième jour de sa maladie, il se fit porter dans la chapelle consacrée à saint Jean-Baptiste : il y avait d'avance fait rouvrir la tombe où dormait déjà sa sœur. Là, soutenu sur les bras de ses disciples, il reçut le saint viatique; puis, se plaçant au bord de la fosse ouverte, mais au pied de l'autel, les bras étendus vers le ciel, il mourut debout en murmurant une dernière prière. Mourir debout! c'était bien la forte et victorieuse mort qui convenait à ce grand soldat de Dieu.

On l'enterra à côté de Scolastique, dans le sépulcre qui avait été creusé sur le site même de l'autel d'Apollon, qu'il avait renversé. Le même jour deux moines, dont l'un était au monastère et l'autre en voyage, eurent la même vision. Ils aperçurent une multitude d'étoiles formant comme une voie lumineuse qui s'étendait vers l'Orient, depuis le mont Cassin jusqu'au ciel, et ils entendirent une voix qui leur dit que c'était par là que Benoît, le bien-aimé de Dieu, était monté au ciel.

Cte CH. DE MONTALEMBERT,

de l'Académie française.

VARIÉTÉS ET MÉLANGES.

S. EM. LE CARDINAL MORLOT

A NOTRE-DAME DES ARTS.

Notre-Dame des Arts, ce Saint-Denis intellectuel et civil, dont nous avons raconté la fondation et l'histoire (1), vient d'être consacrée par de nouveaux honneurs. L'institution avait déjà une sainte pour directrice, M. Gudin pour président, M. Émile Deschamps pour poëte ; elle vient de recevoir pour supérieur M. l'abbé Le Courtier, l'éminent prédicateur, l'archiprêtre de Notre-Dame de Paris, l'orateur qui sait le mieux parler religion au monde et aux artistes. Enfin, S. Em. Mgr. l'archevêque-cardinal Morlot a voulu porter une seconde fois ses bénédictions au noble établissement. L'éloquence, la poésie et la musique ajoutaient à l'éclat de cette pieuse fête. L'éloquence était représentée par M. Le Courtier : c'est-à-dire qu'elle s'élevait à la hauteur de la circonstance ; jugez-en par ces paroles charmantes :

« Ici, monseigneur, vous n'apparaissez pas seulement comme pontife et comme père, vous apportez l'espérance et la vie.

« Cette maison s'est formée sous un ciel brumeux, sous une atmosphère ébranlée. Il semblait que chaque pierre, que chaque rang de la construction ne pourrait demeurer sur son assise : la pluie et le vent menaçaient d'interrompre l'ouvrage, quelquefois de le renverser.

« Cependant une main aussi délicate que généreuse avait établi l'édifice sur le fondement solide, sur la confiance en Dieu, sur le désir seul du bien, sur le sacrifice sans limites de sa fortune personnelle ; j'ai nommé, Éminence, l'ange de cette maison.

« Alors se fit une éclaircie dans ce ciel chargé de nuages. Le nom de Notre-Dame et de Notre-Dame des Arts attira autour de l'ange fondateur toutes ces vies généreuses, tous ces cœurs élevés (parce que leur profession les détache de la terre) que le monde est convenu d'appeler du nom d'artistes. — Raphaël n'a pas seulement pris ses pinceaux pour rendre les traits divins de la douce Marie, Raphaël a déposé ses pinceaux aux pieds de la Vierge incomparable, pour lui consacrer son génie, son zèle, son industrie, son entente des affaires, toute son activité.

« Les sommités de la société ont voulu envoyer à cette maison leurs anges protecteurs : c'est le ministère, c'est le sénat, ce sont les deux préfectures, l'une qui bâtit la nouvelle Thèbes comme par enchantement, et avec une harmonie à désespérer Amphion, l'autre qui, sous l'égide de Dieu et avec les lumières du génie qu'il inspire, garde la ville et son dépôt sacré.

« Tout est donc changé aujourd'hui, monseigneur, pour cette maison si éprouvée, si digne par ses épreuves mêmes de votre haute et paternelle protection.

« Ce n'est plus une étroite éclaircie qui apparait dans le ciel ; plus de la moitié de l'horizon se dégage, le soleil brille sur les feuilles encore trempées de pluie, les oiseaux chantent et gazouillent avec joie ; et si l'on aperçoit un reste d'orage, à l'opposé des rayons solaires, votre présence y dessine l'arc-en-ciel qui nous présage un jour pur et brillant. »

Monseigneur a répondu comme il sait répondre par des paroles gracieusement bonnes et toutes paternelles :

« Oui, mes enfants, cette maison a été formée sous un
« ciel brumeux ; mais maintenant un doux soleil est
« venu l'éclairer ; Dieu la comble de ses faveurs ; soyez-
« en donc reconnaissantes ; aimez à observer vos devoirs ;
« car vous avez un tribut à apporter à Marie, celui de
« votre ardeur à procurer sa gloire. Que les arts vous
« élèvent vers le ciel et par cela donnent plus de prix
« aux talents que vous acquerrez ! »

Monseigneur a continué dans les termes les plus encourageants pour l'œuvre, pour cette grande fondation dont le but lui est si cher ; il est heureux de voir son développement, ses rapides progrès : il appelle chaque jour sur elle les bénédictions de Dieu.

LES CARTES DE VISITE-PORTRAITS.

Est-ce une coïncidence ? Est-ce un résultat ?

Depuis que nous publions des spécimens des anciennes cartes de visite, les petits cartons qu'on honorait de ce titre cèdent peu à peu la place à des photographies-miniatures.

Au lieu de déposer son nom *corné* chez les concierges ou les domestiques, on leur remet un exemplaire de son portrait, sinon pour tout le monde, au moins pour ses parents et ses amis. Ceux qui reçoivent ces images en forment de jolis albums in-32, et collectionnent ainsi les portraits de leur famille et de leur intimité.

A la bonne heure !

Sauf les caricatures qui pullulent dans ces albums, et en faveur des ressemblances heureuses obtenues par d'habiles photographes, nous applaudissons de tout cœur au nouvel usage, et nous serions fier de l'avoir encouragé par nos emprunts aux cartes d'autrefois. L'ancien carré de vélin perd ainsi son insignifiance et son mensonge. Quand on ne fait pas visite en personne, on fait du moins visite en effigie ; c'est un progrès incontestable dans la politesse et dans l'art.

L'essentiel est que les portraits soient... des portraits, et non pas des charges.

Nous en avons examiné un grand nombre, et nous devons signaler, comme les plus remarquables, ceux de M. Bingham, dont nous avons déjà cité le talent pour des œuvres plus graves.

(1) Voir le *Musée des Familles*, t. XXV, p. 255.

M. Bingham est l'auteur de cette admirable photographie de la *Prise de Malakof*, d'après le tableau de M. Yvon, photographie qui a fait le tour du monde, et d'après laquelle nous avons reproduit nous-même un fragment de la toile populaire. Le pendant a été exécuté par l'artiste avec le même bonheur et le même succès, de sorte que M. Bingham est devenu le photographe par excellence des maîtres de la peinture contemporaine. Il reproduit en ce moment les petits chefs-d'œuvre de M. Meissonnier, et vous jugerez vous-mêmes bientôt avec quelle fidélité merveilleuse, par les gravures que nous vous donnerons de quelques-uns de ces chefs-d'œuvre.

M. Bingham, qui apporte aux moindres choses les mêmes soins qu'aux plus grandes, imprime le cachet de l'art aux cartes de visite-portraits. Les traits du modèle, sa physionomie, son attitude, sa tenue et ses manières sont rendus avec naturel et simplicité, avec grâce et vigueur, comme dans une eau-forte, ou une gravure en taille-douce. Les enfants mêmes et les jeunes filles ne sont ni vieillis, ni défigurés, chose si rare en photographie!

Casanova lui-même applaudirait à cette régénération des cartes de visite, lui qui donnait aux siennes tant de charme et d'élégance, témoin celle que nous publions aujourd'hui pour clore cette série curieuse, et que nous devons encore à la collection du docteur Piogey. Elle représente un homme qui joue du tambour, monté sur



Une carte de visite de Casanova. Collection du docteur Piogey. Dessin de Fellmann.

un cheval fougueux, sans éperons ni étriers. C'est une des plus brillantes fantaisies du célèbre coloriste; et quand il déposait chez un ami son nom inscrit sur de telles gravures, l'ami pouvait les garder précieusement et les léguer à la postérité.

On sait que François Casanova fut un des meilleurs peintres de batailles du dix-huitième siècle. Né à Londres d'une famille italienne, il vint en France, où il fut adopté à l'Académie royale. Il appartient donc à l'école française, qu'il honora après Vander-Meulen et Parrocel. Ses ouvrages les plus importants sont ceux qu'il fit pour le prince de Condé, pour l'empereur d'Autriche et pour Catherine II de Russie. Lié avec les premiers personnages de son temps, c'est pour eux qu'il dessinait et gravait en se jouant ses jolies cartes de visite; et c'est chez l'un d'eux, le prince de Kaunitz, qu'il exprima un jour sur Rubens cette opinion si fière et si légitime, que, d'après quelques biographes, nous avions placée dans la bouche de Rubens lui-même, mais qui est plus convenable sur les lèvres d'un de ses successeurs :

— Rubens, disait un grand seigneur, était un ambassadeur qui s'amusait à faire de la peinture.

— Non, répondit Casanova, c'était un peintre qui s'amusait à être ambassadeur.

Nous soumettons au goût de M. Bingham et de ses émules la carte de Casanova et celles que nous avons déjà reproduites ici. Ils y trouveront peut-être des inspirations pour varier, par des accessoires et des allégories, leurs photographies-miniatures.

PITRE-CHEVALIER.

UNE PARTIE CARRÉE AU PRÉ AUX CLERCS.

TABLEAU DE M. HERBERSTHOFER, PEINTRE HONGROIS.



Une partie carrée au Pré aux clercs. Tableau de M. Herbersthofer, Hongrois. Salon de 1859. Dessin de Mariani.

On avait remarqué, au Salon de 1859, ce tableau de M. Herbersthofer, de Presbourg. Il était un de ceux qui justifiaient le plus hautement l'hospitalité offerte par l'Exposition française aux peintres si distingués de l'Allemagne. Il représente une scène de mœurs qui date en France des origines mêmes de la nation, et qui se reproduit encore aux bois de Boulogne et de Vincennes, comme elle avait lieu, au moyen âge, dans le fameux Pré aux clercs.

Ce pré, ou plutôt cette réunion de vastes prairies, s'étendait alors à l'ouest et au nord de la puissante abbaye qui a laissé son nom au faubourg Saint-Germain, — entre la rue des Saints-Pères, la Seine et l'esplanade des Invalides; — c'était le rendez-vous des clercs de Paris, c'est-à-dire de tout ce qui tenait à l'Université. Les étudiants regardaient cette plaine comme leur propriété exclusive, et se querellaient sans cesse, à ce sujet, avec les propriétaires véritables, l'abbé et les moines de Saint-Germain. C'était là aussi qu'ils vidaient à coups d'épée leurs débats personnels. Après eux, les gentilshommes adoptèrent le Pré aux clercs pour théâtre de leurs parties carrées, comme celle qu'a retracée avec talent M. Herbersthofer. Durant trois ou quatre siècles, cette rive de la Seine fut arrosée de sang. On s'y égorgeait à deux, à quatre, et parfois même à six et à dix champions. (Voir l'*Histoire anecdotique du Duel*, dans notre tome XV, p. 229, et au tome XVI, p. 144, 165.) Aujourd'hui, heureusement, les duels sont moins meurtriers, et rougissent moins souvent la poitrine des adversaires que les nappes des restaurateurs et des marchands de vin. P.-C.

ATTRACTIONS ET DESTINÉES.

J'AIMERAIS MIEUX ÊTRE ÉVÊQUE.

Les attractions, a dit un philosophe, sont proportionnelles aux destinées. Quoi qu'il en soit du plus ou moins de vérité de ce séduisant aphorisme, il nous paraît utile à propager, ne servît-il qu'à soutenir notre courage dans la bataille de la vie.

On sait l'histoire de ce jeune garçon qui, arrivant nu-pieds dans la capitale de l'Angleterre, — il y venait chercher sa vie, — entendit les cloches lui carillonner aux oreilles qu'il serait un jour lord-maire de Londres. D'où pouvait lui venir une si étrange hallucination ? l'explique quipourra ; tout ce que nous savons, c'est que Whittington devint, en effet, lord-maire de Londres.

Combien d'autres, sur des révélations aussi imaginaires, à dire de sceptiques, ont entrepris et mis à fin de grandes choses, que le simple bon sens leur eût déclarées impossibles ! Les premières démonstrations que Christophe Colomb publia de son système prouvent qu'au début cet homme de foi, ce grand homme, obéit moins à sa raison qu'à la force de quelque attraction secrète ; meilleur logicien, il n'eût peut-être pas découvert l'Amérique.

Corrége, tout enfant, à la vue d'un tableau qui le ravit d'admiration, ne dit pas simplement : Je travaillerai pour être peintre ; non, mais il s'écria : Moi aussi je suis peintre ! tant son attraction lui était déjà un sûr garant de sa destinée.

L'étoile de Napoléon, cette étoile qu'il voyait, ou qu'il croyait voir, ce qui revient exactement au même, qu'était-ce, sinon la synthèse, la conjonction anticipée, de son attraction et de sa destinée ?

Qui ne sait enfin que M. de Ruolz, étant âgé de cinq ans à peine, rêva une nuit qu'il ferait de l'or, et qui doute qu'il n'en ait fait, d'une certaine façon au moins ? Ce n'est toujours pas M. Elkington ?

Mais nous ne sommes pas tous appelés à découvrir un monde, à faire de l'or, ou à fonder un grand empire ; venons-en donc à de moins illustres exemples ; pris dans un milieu plus modeste, ils n'en seront que plus encourageants, et plus divertissants peut-être.

Le célèbre William Lyons n'avait encore que sept ans, lorsque, rentrant un jour de l'église de P***, où il avait vu officier un évêque dans toute la pompe de l'Église anglicane, il entendit que sa famille le destinait à la marine.

— J'aurais préféré, dit-il, être évêque.

— Je ne m'y oppose pas, répondit en riant son père ; mais vous commencerez par être un marin.

— Comme vous voudrez, mon papa, répondit le petit William, qui était un enfant très-doux.

Et à partir de là, il se mit à étudier bravement dans la direction voulue par son père. Il le fit même avec tant de succès, qu'à chaque instant parents et professeurs lui répétaient qu'il serait un jour capitaine.

— C'est possible, répondait le petit William, mais j'aimerais mieux être évêque.

Il approchait de sa quinzième année, lorsque son père, l'ayant fait appeler un matin dans son cabinet, l'embrassa avec une certaine émotion, pour la première fois de sa vie. Après quoi il lui annonça que le commodore Pearson lui faisait l'insigne faveur de le prendre à son bord en qualité de *midshipman*.

— Sous les ordres de ce grand homme, ajouta-t-il, vous ferez un chemin lent, mais sûr, car il est très-juste, de plus, intime ami de la famille, et, à défaut même de son affection pour nous, sa sévérité parfois excessive me garantit qu'il vous tiendra serré de près, et ne vous passera pas la moindre faute. Je lui en ai fait la recommandation expresse, et il m'a répondu, en souriant d'un certain air, qu'il vous ferait voir les roses du métier. Vous voilà donc à une rude école, mon cher fils ; c'est celles-là qui font les hommes, vous le reconnaîtrez un jour, si votre sagesse, toute précoce qu'elle soit, ne vous en fait pas juger ainsi dès à présent. Nous ne nous verrons pas de quelque temps, peut-être, car vous allez monter le vaisseau amiral de la station dans les mers de Chine, où l'on ne reste guère moins de quinze à vingt ans. Recevez donc vite ma bénédiction, et dépêchez-vous d'embrasser votre chère mère ; les chevaux sont mis, et vous partez dans un quart d'heure. Allez, mon cher fils, et dans quinze ans d'ici vous nous reviendrez au moins capitaine.

— J'aimerais mieux être évêque, dit timidement le jeune homme, en s'inclinant avec respect.

— Mon fils, reprit alors le père, je devrais m'offenser de cette réponse ; mais je sais que, chez vous, c'est comme une sorte de tic, une de ces *excentricités* trop communes dans la famille. Le cinquième de vos quatorze frères disait toujours qu'il voulait être officier de horse-guards ; nous en avons fait un médecin, et il s'en trouve aujourd'hui à merveille ; il traite ses malades militairement, voilà tout.

Votre petite sœur Mary, Mary, vous vous rappelez bien ?... Mais, non, vous ne l'avez jamais vue, celle-là ; vous étiez trop jeune quand elle épousa le gros John Peakoke, un fabricant d'Aberdeen ; c'était une tête, pourtant, que cette petite Mary, une mauvaise tête, monsieur, et elle avait juré qu'elle serait femme d'un lord, eh bien ! elle est aujourd'hui dans les peignes, monsieur, et elle ne s'en est jamais plainte, que je sache. On dit qu'elle voit des lords, voilà tout.

Vous ferez comme elle, mon fils. Les vocations sont bien quelque chose, je n'en disconviens pas ; mais la règle avant tout : voyez le tableau.

Tirant alors de son bureau une pancarte :

— Ceci vous montrera, poursuivit-il, que je ne fais rien à la légère ni par caprice.

Lorsque j'épousai votre mère, au lieu de sa petite sœur Betsy, que je lui préférais, monsieur, — mais ainsi le voulait la règle, — prévoyant que j'aurais au moins autant d'enfants que mon honoré père, je dressai le tableau que voici. Jetez-y un coup-d'œil, mon fils, mais dépêchez, car les chevaux s'impatientent, et vous n'avez plus que dix minutes pour vous préparer au départ.

Voici d'abord, côté des hommes, votre frère aîné Jack ; — pauvre Jack ! — et, à la suite de son nom de baptême, arrêté d'avance comme les dix-neuf autres, lisez ceci : ***Ne fera rien, comme héritier de toute ma fortune.***

Vient ensuite mon second fils, — vous le connaissez

celui-là, — et, auprès de son nom de Tom : *Ne fera rien non plus, comme pouvant être appelé, par la mort de son frère aîné, à hériter de tout mon bien.*

Or, admirez ici ma prévoyance : l'aîné de mes fils est mort en effet, et jugez quel malheur, si ce pauvre diable de Tom, qui aura avant peu tout ce que je possède, et représentera la famille après moi, avait suivi une profession quelconque !

Je dois dire, au reste, à la louange de ce garçon, qu'il n'a fait aucune difficulté sérieuse de se conformer à ma volonté. Étant enfant, il disait toujours qu'il serait jockey à l'instar de son ami Bob, un drôle qui usurpait ce titre auprès de moi, n'étant en réalité que mon palefrenier : c'est lui qui avait mis les chevaux dans la tête de votre frère; mais ce cher enfant n'eut pas plutôt jeté les yeux sur le tableau, qu'il ne dit plus mot de cette fantaisie. Rien n'empêchera du reste qu'il ne se la passe un jour, après moi ; il sera, Dieu merci, assez riche, je dis assez riche, monsieur, pour faire courir, et même pour courir en personne, s'il tient toujours à sa première idée.

Le troisième de mes enfants mâles aurait pu se montrer de plus difficile composition, et même, à parler franchement, je m'y attendais. Comme la petite Mary, c'était une tête. Ne voulait-il pas, celui-là, prendre le métier de boxeur, tandis que le tableau lui assignait celui d'homme de lettres? Mais loin de paraître contrarié le moins du monde à cette révélation, il se mit à sauter et à distribuer des coups de poing à tout le monde en signe de joie, disant que rien n'entrait mieux dans ses vues, et qu'il le ferait bien voir quelque jour.

En effet, il est depuis cinq ans attaché au journal de lord P......... ; c'est lui qui éreinte la France.

Je regrette que le temps, — vous n'avez plus que cinq minutes, — ne vous permette pas de poursuivre cet examen. Il vous prouverait que de tous vos frères et sœurs Gig est le seul qui ait trouvé le tableau un peu d'accord avec ses goûts et aptitudes. Aucun cependant ne paraît s'être repenti de sa soumission à la règle. C'est que, voyez-vous, mon cher enfant, la société anglaise n'est pas au fond aussi dure qu'elle en a l'air. Il ne faut que la savoir prendre. Sans doute elle ne souffre pas qu'on lui crève les yeux, mais elle ne demande pas mieux que de les fermer à l'occasion. Sans cette tolérance, ses lois seraient tout bonnement impraticables. Grâce à elle au contraire, les vocations ne trouvent aujourd'hui que trop de facilités à se faire jour ; témoin ce garnement de Gig, surnommé le boxeur de lord P......... ; témoin encore la petite Mary, qui, si elle n'est pas la femme d'un lord, comme le voulait sa vocation, reçoit chez elle tant de lords, qu'on ne l'appelle que la milady, en tout bien tout honneur, s'entend.

Quant à vous, mon pauvre garçon, je conviens que vous avez joué de malheur, car non-seulement la profession d'ecclésiastique figure sur le tableau, mais encore, voyez la chance! elle y est inscrite à la suite du nom de Francy, votre plus jeune frère. Il ne s'en est donc fallu que de onze mois — le plus long intervalle du reste que j'aie mis entre mes enfants — pour que le tableau s'accordât avec votre pieuse vocation. C'est comme un fait exprès ; mais que voulez-vous ? On ne peut pas changer le tableau, n'est-ce pas ?

Ce qui me console, après tout, c'est que votre vocation pour le saint ministère, si tant est que ce ne soit pas un caprice, m'est une garantie de vos principes et de vos mœurs, et puis, dans les commencements, si cela vous tourmente trop, vous vous soulagerez en prêchant vos mousses ; ils doivent en avoir besoin, pauvres petits diables, car, en vérité, on s'en va bien loin prêcher des sauvages, qui sont des petits saints en comparaison de nos matelots.

Mais je m'oublie. Allez, mon fils, ne perdez pas une seconde. Voilà Tom qui monte sur le siége. Il a voulu vous conduire lui-même, l'excellent frère, il aime tant les chevaux ; mais il n'aime pas à attendre, courez donc vite. Vos effets sont dans la berline. J'embrasserai votre mère pour vous. Ah ! un mot encore : si vous rencontrez votre sœur Lily, dites-lui bien des choses pour nous. Je l'aimais beaucoup votre sœur Lily, une jolie fille, monsieur. Elle a épousé un... un certain... un docteur, je crois, ou planteur, enfin cela finit en *eur*, qui s'appelle... allons, bon ! du diable si je m'en souviens. Enfin, c'est là-bas, quelque part dans l'Inde. Cette bonne Lily, elle n'oublie pas ses parents. Sa dernière lettre, il y a cinq ans de cela, était datée de Madras, ou de Singapore ; mais, il y a tant de changements dans ces pays-là. Enfin, bien des amitiés, n'est-ce pas ? Adieu, mon enfant, que Dieu vous bénisse ! et dites à Tom de ne pas trop forcer ma jument pie ; il finira par me la tuer, la pauvre bête.

Bien que nous fassions ici de l'histoire, on n'attend pas de nous, sans doute, un tableau détaillé de la brillante, mais trop courte carrière maritime fournie par le brave William Lyons. Disons donc seulement que, moins de deux ans après son embarquement, il fut élevé au grade de midshipman, à la suite d'un engagement avec des pirates malais, affaire dans laquelle il s'était particulièrement distingué.

Jusque-là, au reste, le commodore avait religieusement tenu sa promesse : il avait fait voir à son favori toutes les roses du métier, le plaçant toujours au poste le plus dangereux, lui réservant toutes les plus dures corvées, ne lui laissant jamais quitter le bord, à moins que ce ne fût pour aller en parlementaire en des lieux d'où il y avait peu de chances de revenir.

De son côté, William appréciait comme il le devait des préférences si marquées, il tâchait de se les faire pardonner de ceux qui pouvaient en être blessés, et y parvenait avec une facilité singulière.

L'heureux jeune homme ne manquait pas, d'autre part, une seule occasion d'en laisser voir à son protecteur toute sa respectueuse gratitude. Si bien que ce dernier, le regardant comme son propre fils, lui épargnait de moins en moins de si salutaires rigueurs. C'est lui-même qui, après l'affaire des pirates, daigna lui annoncer, en des termes dont la sécheresse cachait mal sa vive émotion, qu'il était promu au grade d'enseigne. A quoi le jeune homme, dissimulant de son côté les sentiments de tendresse qui l'agitaient, répondit avec un salut respectueux :

— J'aimerais mieux être évêque.

Heureusement le commodore crut que la joie avait tourné la tête à son fils d'adoption, car il ne le condamna qu'à six semaines d'arrêts forcés dans sa cabine, lui donnant pour régime une diète presque absolue, afin de lui remettre un peu le sang.

On sait par quels autres brillants faits d'armes le brave William Lyons fit oublier son incartade et comment, la guerre de l'opium finie, il fut chargé d'aller porter cette bonne nouvelle à la gracieuse souveraine de son pays.

Sa renommée l'avait précédé à la cour ; aussi à l'audience royale Sa Majesté daigna-t-elle paraître surprise qu'après tant de glorieux services il ne fût encore que capitaine de vaisseau.

Le jeune homme expliqua alors à Sa Majesté qu'étant le favori du commodore, il devait se trouver encore trop heureux d'avoir pu atteindre à un grade qui, d'ailleurs, dépassait son peu de mérite.

Cette réponse, dont le prince-époux releva la finesse et la modestie, fut si agréable à Sa Majesté, qu'elle promit au jeune capitaine la première place vacante, si élevée qu'elle pût être.

L'heureux mais obstiné William eut bien un moment sur les lèvres sa phrase habituelle : J'aimerais mieux être évêque; mais, cette fois, le respect lui ferma la bouche. L'hésitation et l'absence de toute réponse qu'amena chez lui ce conflit d'idées et de sentiments ne lui furent pas défavorables, au contraire, et il laissa le royal couple dans les meilleures dispositions à son égard.

At home! sweet at home! A qui sait, et qui ne le sait aujourd'hui? ce que vaut cette exclamation, dans une bouche anglaise, je dirai seulement que William la poussa mentalement plus de vingt fois en se rendant à la station où l'attendait son frère Tom, sur le siége de la berline. Quant à la réception qui lui fut faite par la famille, accourue processionnellement au son de la cloche d'honneur, ayant en tête le vieux père, plus que jamais affermi dans son respect pour la règle et pour le tableau, on se le figure aisément; comme aussi se doute-t-on bien qu'aux félicitations paternelles William ne manqua pas de répondre en s'inclinant, toujours avec respect :

— J'aurais mieux aimé être évêque.

Ce qui causa une gaieté universelle.

— Parbleu ! s'écria le vieux baronnet en riant lui-même, si vous y tenez toujours tant, mon garçon, voici l'évêque de Flexham, à trois lieues de chez nous, qui vient justement de mourir. Que ne demandez-vous sa place? une excellente place, monsieur.

Chacun applaudit à cette saillie, dont William ne fut pas le dernier à rire.

La réunion de famille était aussi complète que les circonstances l'avaient permis ; il n'y avait pas jusqu'à la petite Mary qui ne fût venue tout exprès d'Aberdeen ; mais, celle-là, c'est une tête, vous ne l'avez pas oublié. Elle présenta même à son frère un jeune lord, qui se trouvait, par suite d'une foule de mésalliances, être son proche parent. Elle l'avait rencontré en Ecosse, et il n'avait pas tenu au désir de faire connaissance avec le brillant capitaine, le jeune héros de Chou-Kiang.

Bref, cette fête de famille se passa de façon à laisser d'heureux et longs souvenirs à chacun. Elle durait encore — entre hommes — lorsque William, sur les six heures du matin, pria son frère Tom de faire atteler sans rien dire, et de le conduire à la station. Il voulait éviter des adieux pénibles, et promettait d'ailleurs qu'on aurait avant longtemps de ses nouvelles.

A peu de jours de là, en effet, le journal de lord P......... publiait ce qui suit, entre un article sur les *peigneries* d'Aberdeen et un éreintement de la France, le tout accusant par le style la touche bien connue du fameux boxeur :

« Le capitaine William Lyons, qui a récemment eu l'honneur d'apporter à Sa Majesté et de lui remettre en mains propres le traité de paix avec la Chine, vient d'être promu à l'évêché de Flexham.

« A ceux qu'étonnerait cette nouvelle, dont nous affirmons l'authenticité, nous dirons que la reine, ayant donné sa parole royale d'accorder au brave capitaine Lyons *la première place vacante*, sans autre désignation, et celui-ci ayant respectueusement insisté pour la stricte et littérale exécution de cette promesse, Sa Majesté n'a pas cru pouvoir consciencieusement lui résister.

« Que si l'on objectait que mieux valait manquer à sa parole que de l'exécuter par le choix d'un sujet impropre (*improper*), nous répondrons : 1° que la vocation bien connue de l'ex-capitaine Lyons date de ses plus tendres années; 2° que ce brave marin n'a cessé d'édifier, par ses bonnes mœurs et la sûreté de sa doctrine, toute l'illustre marine anglaise ; 3° qu'il n'a pas manqué une occasion de travailler à l'instruction religieuse des matelots et mousses qu'il commandait.

« S'il se trouvait enfin quelqu'un d'assez malavisé pour contester, malgré les détails qui précèdent, la propriété (*the property*) du choix de notre auguste souveraine, il est prié de s'adresser au bureau du présent journal. Là, un de nos rédacteurs, connu sous le nom du *Boxeur*, lui administrera d'autres arguments sans réplique. »

A. DE BELLOY.

CHRONIQUE DU MOIS.

ANECDOTES D'ITALIE.

Tant que les Français seront en Italie, nous y pourrons glaner les anecdotes. En voici quelques-unes, — moitié souvenirs de la guerre, moitié résultats de la paix, — que nous extrayons des nombreuses correspondances recueillies par nous.

La première — nous avons regret à le dire — n'annonce pas précisément l'union la plus solide entre les diverses populations *annexionnées* (c'est le mot à la mode, en attendant la chose).

UN JURON FRANÇAIS.

Quelques officiers, en tenue de ville, faisaient une excursion aux environs si pittoresques de Florence. L'un d'eux, habillé récemment par un tailleur de Turin, avait, bon gré, mal gré, la tournure de cet élégant Piémontais, si malicieusement croqué d'après nature par M. Stop (voir la gravure ci-après) : chapeau tromblon, longue redingote fleurie à la boutonnière, pantalon collant et canne de jonc à glands de soie. Après maints tours et détours, nos touristes, alléchés par un beau point de vue, entrèrent sans s'en douter dans une propriété particulière. Les gardiens du domaine se mirent à leur crier en florentin : « Allez-vous-en ; le public ne pénètre pas ici ! » Les officiers tâchaient de se faire comprendre... et pardonner, en mauvais italien. Vains efforts ! Et nouvelles colères, nouvelles injonctions des cerbères toscans. Enfin un des promeneurs, perdant patience à la vue d'un jardinier qui menaçait de lui jeter des pierres, lança aux échos un

juron de Paris, qui fut un trait de lumière pour les auditeurs.

— Est-ce que vous êtes Français, messieurs? demandèrent les paysans de Toscane.

— Eh parbleu, oui, répondirent les officiers; c'est justement pour cela que nous parlons si mal italien.

— A la bonne heure! reprirent les gardiens. Que ne le disiez-vous tout de suite? Faites ici tout ce que vous voudrez, puisque vous êtes Français; nous vous prenions pour des Piémontais, — sauf votre respect, — et c'est pour cela que nous tenions à vous chasser.

L'anecdote nous est garantie par un de ceux qui en étaient témoins. Ce n'est pas à nous d'en tirer la conséquence.

UNE SCÈNE DE CAFÉ.

Les Français ne sont pas toujours traités aussi galamment, — mais alors ils savent remettre à leur place ceux qui les insultent. Voici ce que rapporte, à cet égard, une lettre datée de Plaisance :

Les chefs de certains aventuriers avaient l'habitude de se réunir dans un café du Stradome, situé sur la promenade des habitants, et là ils parlaient de la France et de ses soldats dans les termes les moins respectueux. Le 8 de ce mois, dix ou douze de ces bravaches de la langue, voyant deux de nos sous-lieutenants assis à une table, eurent la malheureuse idée de les provoquer par quelques allusions.

— Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui entende bien le français? dit l'un des officiers.

— Je le parle mal, mais je le comprends un peu, répondit l'un des aventuriers.

L'officier, s'avançant alors vers le comptoir du café, déchira une page du registre, la partagea en deux, écrivit sur l'une des parties ces mots : « Dix des lâches qui sont ici ne valent pas un Français. » Puis, présentant la plume à celui qui entendait sa langue, il le somma de traduire ces mots en italien sur l'autre partie du feuillet. A l'air dont la sommation fut faite, l'aventurier ne crut pas pouvoir se refuser à écrire la traduction. L'inscription achevée, le sous-lieutenant demande une épingle à la dame du comptoir, attache la petite pancarte au papier de la tapisserie et invite tous les assistants à la lire. Déposant ensuite son épée sur une table, il prend celle de son ami et invite le provocateur à prendre l'autre pour l'accompagner au rendez-vous que bon lui semblerait de choisir.

Aucun des insulteurs n'ayant jugé à propos de répondre au défi, les deux Français ne crurent devoir se servir que de leur pied pour leur faire vider les lieux avec la plus grande précipitation. Ces chefs d'aventuriers, qui, la veille à Plaisance, encore, étaient la terreur de tous les honnêtes gens de la ville, sont devenus la risée de la populace et n'osent plus paraître nulle part.

Le bruit de cette affaire a valu une admonestation à nos deux sous-lieutenants ; mais il est probable que leur susceptibilité ne sera guère nuisible à leur avenir. Elle leur a mérité, en attendant, un grand punch de la part des camarades.

LA CHASSE A L'ESPION.

En ce moment, dit la correspondance d'un autre soldat, on fait la chasse à l'espion. Nous avons découvert, pour en prendre, un moyen infaillible. Ces gaillards-là viennent habillés en zouaves, et parlent français ; ils affectent une allure dégagée : mais, comme le faisait observer judicieusement un tambour-major qui a fait ses classes : « Les ânes qui s'habillent en lions se reconnaissent au langage, et non z'au plumage. »

En effet, un espion vêtu en zouave, calotte en arrière, geste provoquant, calembour aux lèvres, accoste d'autres zouaves (de vrais Africains, ceux-là). On parle guerre, embuscades, batailles ; on boit, on chante. Un vieux Mahomet s'écrie, en interpellant l'espion :

— *Didou,* camarade, *gib el touchrou;* j'ai laissé mon *sipsi* dans la *gitoun.*



Un élégant piémontais. Dessiné d'après nature, par Stop.

Ce qui signifie en langue sabire : « Camarade, passe-moi du tabac, j'ai oublié ma pipe dans la tente. »

L'espion surpris ne répond pas.

— *Enta macache narf el Arabi?* « Tu ne comprends pas l'arabe? » continue le zouave.

Même silence.

On conçoit des soupçons, on presse le prétendu zouave de questions. Il se trouble, confond Blidah avec Orléansville, les zéphyrs modernes avec les zéphyrs de la mythologie ; finalement on l'empoigne, et peut-être le fusillera-t-on ; ce n'est pas mon affaire.

Toujours est-il que, avec les zouaves suspects, nous ne parlons plus que l'arabe : c'est la pierre de touche de l'espion.

LES ZOUAVES EN VOYAGE.

A propos de zouaves, un correspondant du *Morning-Chronicle* raconte ainsi sa rencontre avec deux soldats de cette arme, au moment où leur régiment quittait l'Italie.

Mon retour à Alexandrie, dit l'Anglais, a été rendu agréable par l'entrée, je dirai presque de force, dans la voiture qui me transportait, de trois zouaves, qui avaient obtenu la permission de visiter cette ville; ils étaient fatigués. Après avoir demandé s'ils pouvaient prendre place, sans attendre même la réponse, ils sont montés. Un d'eux, s'étant installé auprès du cocher, lui a pris les guides malgré ses protestations, et le cheval a bientôt senti la différence de la main qui le conduisait. Quelques coups de fouet bien appliqués l'ont fait trotter vivement.

C'était quelque chose de curieux que la conversation de ces trois zouaves arrivés ici d'Afrique, où ils avaient passé quatre ans; ils regardaient les vertes plaines du Piémont comme un paradis, et ils racontaient leur campagne dans de telles circonstances et dans un tel pays comme une partie de plaisir. Le plus communicatif des trois était un jeune homme que je commençais à croire plus fort en paroles qu'en actions; mais je vis qu'il avait une balafre à la tête.

— Où avez-vous attrapé cette blessure? lui dis-je.

— En Crimée, et celle-ci également.

Il me montrait une autre balafre à la nuque.

Relevant sa manche, il ajouta :

— Celle-ci en Afrique.

— Et cette troisième?

— A Solferino.

— Vous avez fait, lui dis-je, un rude service?

— Ce n'est rien, reprit-il, voilà ce que j'y ai gagné.

Il tira de sa poche le ruban rouge et la croix d'honneur. Il avait mis sa croix dans sa poche pour ménager le ruban qui était déjà un peu avarié. Il se proposait de ne mettre sa croix qu'en arrivant en ville. Il me dit que tout ce qu'il désirait, c'était de se trouver bientôt en face des Chinois, et que, si cette occasion se présentait, j'entendrais parler de son régiment.

— Nous sommes tous comme ça, dit-il, les ennemis, voilà notre affaire!

Les zouaves, à notre arrivée en ville, me dirent adieu. Je les vis se diriger vers le café le plus voisin, et j'entendis leur voix appeler le garçon; je leur avais demandé la permission de leur offrir quelque monnaie pour se régaler de deux bouteilles de vin; ils m'avaient remercié parce qu'ils avaient tous un peu d'argent. Je priai le jeune zouave avec qui j'avais causé de venir me voir à mon hôtel, dans une heure, ayant quelque chose à lui dire. Je m'étais rendu sur-le-champ dans une boutique où j'avais acheté une pièce de ruban rouge pour la croix d'honneur. Le zouave arriva exactement. Je le priai d'accepter cette pièce de ruban afin qu'il pût constamment porter sa croix. Je vis ses yeux se mouiller, et me tendant la main :

— Touchez là, sapristi! me dit-il, j'accepte votre cadeau, et si jamais vous avez besoin de moi, parlez. Voilà tout ce que j'ai à vous dire; merci, merci, monsieur.

Et, après avoir attaché sa croix avec un morceau de ruban, il sortit ou plutôt il s'éclipsa. Avec de pareils hommes on peut tout faire, conclut sagement l'Anglais.

LES LOISIRS DE GARNISON.

Quelques-uns de nos soldats, selon M. d'Audigier, emploient les économies et les loisirs de la garnison à faire *tirer* leurs portraits.

Un de ces jours derniers, un jeune fusilier de la ligne se présenta chez un photographe de Milan, dont l'atelier est situé sur la place du Dôme. En ouvrant la porte, il fit le salut militaire, et s'arrêta comme ébloui par le luxe de l'appartement. Il semblait se dire :

— Je fais fausse route. C'est trop beau ici; je voudrais bien m'en aller.

Mais un monsieur brun, vêtu d'un élégant habit bleu à boutons d'or, s'avança vers le fusilier et s'informa du motif de sa visite avec une courtoisie si élégante que Dumanet, après s'être gratté le derrière de la tête, prit ainsi la parole :

— Je voudrais me faire *tirer* mon portrait.

— Fort bien, monsieur, veuillez entrer.

— Oui, mais faudrait préalablement me dire si vous tenez mon article. Supposition que je voudrais me faire *tirer* avec un sentiment, ça vous irait-il?

Le monsieur brun ouvrit de grands yeux : Dumanet vit qu'on ne le comprenait point.

— Oui, reprit-il; voici la chose. Il y a, supposition, sept mois que j'ai quitté le pays; j'y ai laissé une fiancée qu'on nomme Louise, sauf votre respect; même cette jeunesse ne m'a pas écrit depuis cinq mois, et que je ne suis point du tout rassuré à son endroit. Alors donc, il m'est venu une idée : « Dumanet, que je me suis dit, faudrait comme ça savoir à quoi t'en tenir. Fais-toi faire ta ressemblance avec un sentiment... »

— Qu'entendez-vous par là?

— Ah! pardon; c'est que, nous autres militaires, nous appelons un *sentiment* une personne du sexe, comme qui dirait un *objet*, une fiancée, une payse.

— Ah! fort bien; vous voudriez vous faire représenter en compagnie d'une femme?

— Précisément, car, voyez-vous, je me suis dit ceci : envoyons au pays notre portrait avec un *sentiment;* quand Louise le verra, de deux choses l'une : ou elle m'expédiera incontinent et soudain une lettre de sottises, auquel cas je serai le fantassin le plus heureux de toute l'infanterie française; ou bien elle ne m'écrira pas, et je serai fixé sur mon compte.

— Nous pourrions vous faire votre portrait tel que vous le demandez, mais vous auriez bien dû amener votre *sentiment;* nous n'avons pas ici de femme pour la faire poser avec vous.

— Alors donc, c'est différent; que je m'en vas en vous demandant excuse.

— Attendez pourtant : nous avons ici dans la maison une cuisinière assez fraîche et assez gentille; pour vingt sous, Mlle *Boulotte* consentira peut-être à poser avec vous. Cela vous convient-il?

— J'obtempère pour dix sous et la reconnaissance.

En effet, Mlle Boulotte fut avertie; elle s'essuya les mains, vint en placer une dans la main du troupier, et, prenant son plus gracieux sourire, s'assit en face de l'objectif.

On *tira* le double portrait, et Dumanet partit enchanté. Il a sans doute envoyé sa *ressemblance* à Louise; mais notre confrère ignore encore le résultat de son stratagème.

PROMENADE A COME.

La promenade habituelle de nos officiers et de nos soldats de Milan est le ravissant lac de Côme, dont M. de Bar nous donne ici la vue, d'après une photographie rapportée par M. Stop.

Un proverbe dit : L'Europe est la merveille du monde, l'Italie est la merveille de l'Europe ; le Milanais est la merveille de l'Italie ; le lac de Côme est la merveille du Milanais. Ce lac est donc la merveille des merveilles.

— Dès qu'on s'en approche, dit M. Escudier, la nature prend un aspect plus brillant ; une lumière chaude éclaire le paysage d'où jaillissent des rayonnements de verdure d'une étonnante variété ; les routes sont bordées de feuillages et forment des galeries où la vigne avec ses grappes d'ébène se promène gracieusement ; la couleur du ciel, la terre toute peuplée d'arbres et de fleurs, ont des charmes nouveaux. Le regard éveillé parcourt un espace qu'animent des tableaux d'une poésie imprévue. Là sont les longues plaines abondantes qu'arrosent mille ruisseaux de cristal ; ici les jardins somptueux gardés par des milliers de statues ; plus loin les lacs, miroirs des nuages, retenus dans leur lit animé par des chaînes de montagnes ; partout, à travers la campagne et les villes, s'échappent les brises parfumées. Voici l'Italie par excellence !

La ville de Côme s'épanouit joyeusement au bas des collines. De vieilles murailles noircies par les siècles sont encore debout et portent les traces d'une antique splendeur. Côme fut détruite entièrement en l'année **1127**, dans les guerres fratricides. Barberousse, pour humilier les Milanais, soldats inflexibles, s'allia aux habitants de Côme et remit debout les murailles abattues. En **1192** la ville se trouva mieux fortifiée qu'avant ; on voit encore aujourd'hui des tours et de grandes arches qui ont servi de défense à la puissante et riche cité. L'église, tapissée de statues, élégante par l'architecture qui sillonne son fronton, est une des plus hardies et des plus belles de la Lombardie. Les premières pierres en furent posées en 1396. Après un siècle de travail, la basilique avec ses longs piliers de granit, son baptistère radieux, ses portes géantes, ses brillants vitraux, ses sculptures de toute forme, était sortie de terre et s'élevait majestueusement dans l'espace, à travers l'encens et la prière.

On sait que le fameux physisien Volta est né à Côme. Sa statue, ciselée par Pompeio Marchesi, est posée sur une place qui porte son nom, gloire populaire de la science. Tout à côté, on voit le palais Giovio et le palais Cigalini, où l'on admire un musée d'antiquités romaines et des peintures nombreuses, dont le temps n'a pas affadi les luisantes et fraîches couleurs. Côme est, pour ainsi dire, le boulevard de Milan. On y vient en quelques heures par le chemin de fer de la Camerlata. Les riches marchands, les grands artistes, la noblesse de l'Italie, s'y promènent depuis les premières heures du printemps jusqu'aux dernières soirées de la froide automne. Le lac est une sorte de lanterne magique où se déroulent des panoramas sans fin. Deux cents barques attendent au rivage avec leurs rames et leurs voiles. Dites un mot, et vous êtes au milieu des eaux profondes, où le soleil vient noyer ses rayons ardents. Des deux côtés, au pied des montagnes, on voit se dresser, comme par enchantement, des villas aux bosquets fleuris, avec de longs balcons et des belvédères pavoisés dont les formes varient à l'infini et s'épandent en ombres dentelées sur la surface miroitante du lac.

Suivons M. Escudier dans la revue de ces villas délicieuses qu'il passait naguère en rendant visite à Mlle Taglioni, la fée du lac de Côme :

« Là-haut, en longeant le rivage, on aperçoit auprès de la villa Conraggia une petite chapelle élevée sur la pointe d'un rocher. On y voit des crânes et des ossements : c'est la *pointe des Morts*. Sept étrangers surpris par la tempête s'engloutirent avec leur bateau dans l'abîme. On retrouva leurs corps flottant au bord des rochers, et pour souvenir on leur bâtit, en face du lieu où ils avaient péri, une chapelle isolée, fanal mortuaire qui commande la prudence aux plus aventureux.

« A très-peu de distance de la *pointe des Morts* on s'arrête devant la villa Milins, un riche banquier de Milan, qui a peuplé son palais des plus belles peintures. Plus loin apparaît la villa Armonica, demeure poétique de Jean Ricordi, un éditeur de musique millionnaire et honoré, dont le nom est gravé sur tous les chefs-d'œuvre de Rossini, de Bellini, de Donizetti et de Verdi. Tout dernièrement il lui prit fantaisie d'ajouter un casino à son jardin sillonné de fleurs embaumées ; on l'inaugura par une fête de nuit féerique. Mlle Taglioni dansa à la clarté des étoiles, sur le marbre du belvédère, le *pas de la Lune.*

« L'orchestre joyeux rangé sur les barques chantait de mélodieuses chansons ; les invités regardaient et écoutaient, penchés à côté de leurs rames. Des colliers avec des perles de lumière de toute couleur illuminaient les balcons, les fenêtres, les arbres et les statues. C'était une fête royale. Derrière l'élégante habitation de Ricordi, s'élève une maison blanche : c'est là que s'est réfugiée Mme Bocarmé, la mère infortunée dont le fils empoisonneur est mort sur l'échafaud. Triste destinée que celle de cette femme condamnée à l'isolement et à la douleur par le crime d'un autre ! Ne réveillons pas de tristes souvenirs !

« Nous voici à la villa Florida, qui a dérobé à notre enthousiasme la plus admirée des sylphides. C'est là que Marie Taglioni est allée avec ses ailes enchantées se reposer de ses triomphes. Cette villa réalise toute la fantaisie d'un rêve ; tout y est poésie : les jardins, les cascades jaillissantes, les bosquets où chantent les oiseaux captifs, la chaumière boisée qui reporte le souvenir vers les paysages de la Suisse, les petits sentiers solitaires ombragés par les feuillages, les saules qui pleurent dans l'eau avec leurs branches toujours vertes, les petites montagnes imitées que recouvrent les fleurs, les berceaux où grimpent les jasmins blancs. Le palais de la déesse est baigné par le flot caressant, et du haut de son belvédère on peut contempler les spectacles infinis que présente à l'œil émerveillé l'immensité du lac.

« Au dedans comme au dehors, tout porte le cachet de l'artiste ; les bustes, les portraits, les couronnes d'or et de laurier, souvenirs de toute une carrière triomphale, sont éparpillés sur les tables et sur les murs ; livres, albums, peintures, statues, un musée éblouissant et conquis par le succès, font de cette habitation le séjour le plus charmant qui se puisse rêver.

« Allons plus loin ; à mesure que le vent pousse les voiles, le spectacle change. Voilà le Belvédère, appartenant à M. Vigani, et la villa Sparckes, une Anglaise qui s'est éprise de la peinture avec fanatisme. Les salons de cette femme distinguée sont couverts de ses œuvres où brillent le goût, l'invention et des mariages de couleur tout à fait séduisants. Plus loin encore, on admire des galeries de verdure qui cachent derrière leurs ombres la villa d'une artiste célèbre, la Pasta, jadis reine de théâtre, aujour-

d'hui villageoise vulgaire, qui se souvient à peine de sa gloire et ne parle plus de son art.

« Voilà Torno, la ville autrefois renommée pour ses armes. Les Français et les Espagnols y ont laissé des traces de la conquête.

« Entre deux gorges de montagnes est enfermée la villa Pliniana, qui appartient au prince Belgiojoso. La vue du palais, d'un caractère grave et que le soleil peut à peine éclairer de ses feux, tant il est enfoncé sous les roches, porte l'esprit vers la mélancolie. Cette vaste habitation fut bâtie en 1570 par le comte Anguissola, qui s'enfuit de Plaisance après le meurtre de Luigi Farnèse. A l'extérieur il règne un silence profond qui n'est troublé que par le bruit du torrent. Les deux Pline ont habité ce lieu désert et sombre, où murmure sans cesse l'eau de la source. Par un phénomène qui n'a pu encore s'expliquer, cette source se déplace tous les jours, et, comme les flots de la mer, elle a un flux et un reflux. La Pliniana ressemble à un vaste sépulcre; il y fait froid, et c'est à peine si le ciel lumineux lui laisse voir un coin de son manteau azuré.

« Mais il faut retourner avec notre guide : les oiseaux vont cacher leurs ailes timides dans les ormeaux; la nuit vient. On voit arriver les gondoles rapides de l'autre côté du lac, et l'on entend les chants harmonieux de la rive. En passant, nous pouvons encore dire adieu à la villa Eurie, qui renferme des tableaux de maître et dont les vastes jardins sont bordés de galeries de fer; à la villa de l'archiduc Ranieri, délaissée depuis 1848; à la villa d'Este, bâtie par la princesse de Galles, et qui est devenue la propriété du baron Ciani; on découvre sur les hauteurs des châteaux gothiques, des tourelles, des imitations de ruines d'un effet pittoresque; à la villa Zuccota, que M. Brambilla, négociant célèbre de Milan, a parsemée d'arbres recherchés; à la villa Raimondi, immense palais qui servait nuagère de caserne aux soldats de l'Autriche.



Vue de Côme, prise du lac. Dessin de A. de Bar, d'après une photographie récente.

« La lune, grande et blanche, s'épanouit au milieu de l'azur, elle éclaire de sa lumière d'argent les montagnes verdoyantes et les maisons qui vont s'endormir. C'est un coup d'œil fantastique. On dirait que la neige est tombée sur les palais et sur les rochers silencieux; les eaux du lac se renvoient de longs soupirs, murmures plaintifs des vents éveillés. Nous touchons au bord. Adieu, belle plaine de cristal vert où tant de poëtes ont rêvé, et que tant de peintres ont célébrée avec leur palette magique. »

Tel est le paradis terrestre que l'hospitalité ouvre, en ce moment, à nos officiers et à nos soldats, — et qui est déjà fleuri au mois de mars et d'avril comme il l'était à l'époque où le décrivait M. Escudier.

— On conçoit, nous écrit un général, qu'au milieu de ces délices, plus enivrantes que celles de Capoue, les Annibals d'Autriche aient perdu la force de les conserver par la victoire.

DES EXPOSITIONS DE TABLEAUX.

Les amateurs affluent, depuis un mois, à l'exposition ouverte par M. Petit, sur le boulevard des Italiens, au profit de la caisse de secours des artistes, et au bel établissement de M. Goupil, rue Chaptal, où l'on admire le dernier tableau de M. Gérôme, un portrait de Rachel, qui semble exhumé des ruines d'Herculanum.

PITRE-CHEVALIER.

Paris. — Typ. Hennuyer, rue du Boulevard des Batignolles, 7.

LE CHEVALIER TÉNÈBRE (1).



Portrait de Mgr de Quélen, archevêque de Paris. Dessin de Gilbert.

I. — UNE SOIRÉE CHEZ MGR DE QUÉLEN.

On avait dîné, au château de Conflans, chez Mgr l'archevêque de Paris; ce n'était pas un festin de prêtres: il y avait des dames. On pouvait voir, de la route qui mène à Charenton, le long du bord de l'eau, des robes blanches au milieu des verts gazons.

Je ne sais pas pourquoi cette portion de la campagne de Paris est si triste. Comment ne sont-elles pas charmantes, ces prairies où la Marne vient marier ses eaux à celles de la Seine? Le vin est la gaieté, dit-on; comment cet océan de vins qui submerge la commune de Bercy

(1) Simple avis aux lecteurs et surtout aux lectrices : ne pas commencer cette histoire avant de se mettre au lit.

(*Note de la Rédaction.*)

n'égaye-t-il pas un peu ces navrants paysages? Tout Bacchus est là; Bacchus, chanté par nos poëtes ébriolants. Bacchus ne peut-il rasséréner ces horizons en deuil? La Seine, en ce lieu, ne sait pas sourire; les arbres ont des aspects dolents; Ivry s'ennuie et boude sur l'un de ses bords; sur l'autre, flanqué de guinguettes mornes, le parc, si beau pourtant et qui devrait si joyeusement étendre ses pelouses au soleil, boude et s'ennuie, derrière la muraille grise du saut de loup, où deux lions valétudinaires luttent sans entrain ni courage contre deux sangliers qui bâillent au lieu de se défendre.

C'est un sort. Les conteurs et chroniqueurs parisiens choisissaient volontiers cette zone mélancolique qui commence à Charenton et va jusqu'à Bicêtre pour y placer leurs loups-garous, leurs brigands ou leurs fantômes. Ces plaines qui étaient autrefois un peu moins laides qu'aujourd'hui avaient aussi pire renommée. Dieu merci, demandez à vos oncles : les nuits étaient là toutes pleines d'épouvantements. Il y avait un sabbat, et un très-beau, non loin de l'emplacement actuel de la gare d'Ivry; le cimetière qui portait le même nom ne possédait pas une seule tombe dont la pierre pût rester scellée : il n'y avait pour cela ni plâtre moderne ni antique ciment. Minuit soulevait tous ces marbres mobiles, et chacun pouvait voir, quand la lune voilée mettait parmi les ténèbres ses confuses clartés, la longue procession des morts aller, silencieuse et lente, au rebours du courant, vers les monastères de Vitry.

Mgr de Quélen, chacun peut le savoir, était non-seulement un prélat fort éminent, mais encore un parfait gentilhomme. Sa munificence à l'égard des pauvres, qui est désormais un fait historique, entravait ses goûts de représentation luxueuse et de grandeur; mais, tenant comme il faisait par des liens de parenté à toute la haute noblesse, il ne pouvait clore ses salons. Ses réceptions étaient très-recherchées, surtout celles qui avaient une couleur d'intimité. Toutes les nuances de l'opinion royaliste trouvaient chez lui un champ libre et neutre, bien qu'il fît au gouvernement de la Restauration une opposition assez vive, au sein de la Chambre des pairs. Notre histoire se passe en 1825 : il avait alors de quarante-six à quarante-huit ans. C'était bien véritablement son apogée comme primat effectif de l'Eglise de France et comme homme politique. Pour que rien ne manquât au lustre qui l'environnait, l'Académie venait de lui ouvrir ses portes.

Il avait une habitude bien connue, ce prélat dont quelques misérables, insultant au vrai peuple en prenant le nom de peuple, devaient incendier la demeure au lendemain de la révolution de Juillet; il s'était fait une règle de distribuer aux pauvres, après chacune de ses réceptions, une somme égale aux frais de sa fête. J'ai ouï dire à bien des gens qui jamais ne donnent rien : « Il eût mieux fait de donner le double et de ne point recevoir. » Peut-être. Il faudrait, pour composer un jury capable de juger ces belles âmes, récuser d'abord toutes les incapacités, toutes les envies et toutes les haines. Ce serait du travail, et l'enquête préliminaire pour la constitution de ce jury pourrait longtemps durer. Peut-être, disais-je : donner est beau; faire donner vaut mieux souvent, parce que le résultat est plus large. Les fêtes de Mgr de Quélen étaient fécondes au point de vue de la bienfaisance. Rarement se terminaient-elles sans que le malheur eût sa dîme prélevée sur ces graves et nobles plaisirs. Ce n'était pas tout, cependant; Mgr de Quélen avait encore une autre habitude dont le faubourg Saint-Germain et la cour se plaignaient parfois amèrement : c'était un déterminé *protecteur;* il était entouré d'une armée de protégés, et pour ses protégés il combattait avec une vaillance aussi méritoire que redoutée. Ses fêtes étaient de pacifiques tournois où il rompait des lances en faveur de la jeunesse ardente à parvenir, ou de la vieillesse invalide revenant de la bataille de la vie. Je pourrais citer par leur nom des gens très-haut placés qui doivent se souvenir, et pour cause, des fêtes de Mgr de Quélen.

C'était donc un soir de septembre, en cette année 1825 qui avait vu le sacre de Charles X et les prodigieux enthousiasmes de Paris pour ce prince que Paris devait, sitôt après, condamner à la mort dans l'exil. Le temps était orageux et d'une chaleur accablante. Quoique la nuit commençât à tomber (on avait dîné à trois heures, selon la mode du moment), personne ne songeait à regagner les salons. Le parc était un refuge contre la température torride. Quelque fraîcheur tombait des grands arbres, et parfois une bouffée de brise, montant de la rivière basse et lourde, essayait de balancer les feuillées. Le gros des convives s'était réuni dans ce vaste salon de verdure qui était la joie du paysage, et que le tracé du chemin de fer de Lyon a détruit. Monseigneur, qui, par sa naissance, était comte de Quélen, avait surtout une large parenté bretonne; il appartenait à tout ce qui s'alliait aux maisons ducales d'Aiguillon, de Chaulnes et de La Vauguyon; il cousinait avec les Chateaubriant, les Rohan, les Dreux, les Guébriant, les La Bourdonnaye, les Coislin et les Gontaine. En réunissant les noms de ceux qui étaient au château, ce soir-là, on aurait pu reconstituer l'état-major de François de Bretagne, ou la cour de la duchesse Anne.

Et voyez le mystérieux pouvoir de certains lieux : dans ce cercle brillant et sous ces ombrages où tant de hautes questions théologiques avaient été débattues, depuis François de Harlay, fondateur du château de Conflans, jusqu'à Mgr de Talleyrand-Périgord, prédécesseur de l'archevêque actuel, on parlait précisément de brigands, de loups-garous et de fantômes. On racontait, je dois le dire, au grand amusement de ces dames et même de ces messieurs, les merveilleuses histoires de revenants, dont le théâtre était tout voisin. De l'esplanade où l'auditoire était réuni, les narrateurs pouvaient *faire des effets*, comme disent les comédiens, en montrant du doigt, dans diverses directions, les champs mêmes qui avaient servi de lieu de scène à ces drames surnaturels.

Il y avait, comme toujours, des croyants et des incrédules. Sous la Restauration, le faubourg Saint-Germain possédait son petit coin philosophant, et nous savons plus d'un marquis d'alors, dont la vie se passait à singer tout doucement M. de Voltaire. Pour les loups-garous, l'incrédulité se comprend; à l'égard des fantômes, également; mais les brigands! ceci demande explication. Les sceptiques au sujet du brigandage se réfugiaient dans une question de chronologie. Selon eux, le vrai brigand avait vécu, le brigand romanesque, pittoresque, dramatique. Le temps présent n'avait plus que des voleurs. En revanche, il en possédait, au dire des mêmes sceptiques, une très-recommandable quantité.

Or, je vous mets au défi de prendre un rond d'arbres séculaires à deux ou trois cents mètres seulement d'un vieux château, d'y placer, par une nuit orageuse et sombre, une trentaine de personnes assemblées et causant de certains sujets effrayants ou simplement mystiques, sans qu'une sorte d'épouvante vague ne vienne à la longue se mêler à l'entretien. Je fais les concessions larges : je vous accorde deux tiers d'incrédules; j'irais plus loin, si

vous vouliez : je vous donnerais une unanimité de sceptiques en y joignant le narrateur lui-même, pourvu qu'il fût habile, et je gagerais encore contre vous, sûr de mon fait, en vous disant : Le frisson va venir.

Le frisson vient toujours. Il n'est pas besoin que personne, dans ce cercle, joue à l'esprit fort et soit, au fond, croyant ou superstitieux. Rien ne frissonne si bien qu'un esprit fort. A un moment choisi, quand les poltrons ordinaires se bornent à trembler, l'esprit fort a des attaques de nerfs et perd connaissance. L'esprit fort est toujours ce bon garçon qui chante à tue-tête dans l'obscurité pour s'étourdir et avoir moins peur.

Parmi les esprits forts du château de Conflans, il y avait, ce soir, une belle dame, très-spirituelle et très-éloquente, que nous nommerons la princesse de Montfort, parce que nous prenons seulement la liberté de garder aux personnages formant galerie leurs titres et leurs noms historiques. Mme la princesse, ayant un rôle dans notre pièce, nous paraît devoir jouir du bénéfice de l'incognito. Elle était là avec son fils cadet, le jeune marquis de Lorgères, grand adolescent pâle et beau, qui s'était d'abord destiné à l'église, et qui, depuis peu, hésitait dans sa vocation. Mme la princesse adorait son fils cadet, le traitait avec une sévérité un peu affectée et se cachait de lui pour approuver la voie nouvelle qu'il voulait prendre : le jeune marquis se destinait à la diplomatie. C'était une femme un peu bizarre, avec de grandes qualités d'intelligence et de cœur.

Monseigneur ne se prononçait point et semblait penser qu'en ces matières, il y a du pour et du contre. L'évêque d'Hermopolis, Mgr Frayssinous, qui avait le ministère des cultes à cette époque, était un chaud croyant et avait raconté lui-même des histoires admirablement dites. Il allait en commencer une nouvelle, lorsque la princesse insinua :

— Il se fait froid. N'entrerons-nous pas au salon ?

Il serait inexact de parler ici d'éclats de rire. L'éclat de rire, surtout quand il prendrait une signification moqueuse, ne dépasse pas un certain niveau social. Mais le diable est partout et n'y perd rien. Il y eut, à ces mots : *Il se fait froid*, un gentil murmure qui chatouilla suffisamment l'oreille de Mme la princesse, car elle crut devoir s'écrier :

— Allons ! ne pensez-vous pas que j'ai peur ?

La jeune et belle comtesse de Maillé se leva et vint draper un manteau d'été sur ses épaules.

— Ma tante, dit-elle, laissez-nous trembler encore un petit peu : c'est si bon !

Et tout le monde à la fois :

— Monseigneur ! monseigneur, votre histoire !

Au lieu d'exaucer la prière générale, l'évêque d'Hermopolis garda le silence. Puis, d'une voix contenue et dont l'intonation changée fit battre plus d'un cœur dans l'auditoire, il demanda brusquement :

— Est-ce que vous n'êtes pas ici, monsieur d'Altenheimer ?

Il y eut un autre silence. La lune montrait la moitié de son disque entre deux nuages tempêtueux, opaques et lourds comme des lingots de plomb. La princesse appela auprès d'elle son fils le marquis.

— Si fait, répondit enfin une voix de basse-taille, profonde et toute pleine de métalliques vibrations ; je suis ici, monseigneur.

On ne voyait pas celui qui parlait ainsi. Sa voix semblait sortir du tronc d'un gros orme mort dont les branches sans feuilles prenaient, aux brusques clartés de la lune, des formes fantastiques.

— Approchez, je vous prie, baron, reprit l'évêque, et dites-nous, pour employer la formule de Galland, une de ces histoires que vous contez si bien.

Un homme de stature haute et grêle se montra aussitôt au milieu du cercle. La princesse, en sa qualité d'esprit fort, eût juré qu'il était sorti de terre, tant son apparition avait été soudaine. Elle eut toutes les peines du monde à ne pas renouveler sa motion de faire retraite vers le château. La lueur de la lune tombait d'aplomb sur le nouveau venu, et il est de fait que chacun trouva dans sa personne quelque chose d'extraordinaire. C'était peut-être aussi le résultat de la prédisposition générale. Nul ne le connaissait ; on ne l'avait point vu au dîner. Il était de ceux qu'on avait invités pour la soirée seulement, sans doute : jusque-là, rien qui pût surprendre ; plusieurs des assistants se trouvaient dans le même cas. Son costume, noir de la tête aux pieds, était de la plus rigoureuse décence et ressemblait à celui de tous les laïques présents. Pourquoi donc avons-nous prononcé ce mot : *extraordinaire?*

C'est le secret ; on n'explique pas cela. Sauf la pâleur de son long visage tudesque, il était pareil à tous ceux qui l'entouraient, et cependant nous avons bien dit : l'assistance fut frappée comme si une trappe se fût ouverte pour laisser passer un personnage fantastique. A peine avait-on eu le temps de jeter sur lui un regard que la lune se cacha sous un gros nuage et l'enveloppa dans l'obscurité commune.

— Je suis aux ordres de monseigneur, prononça encore la voix de basse-taille.

— On n'est pas plus aimable, répondit l'évêque d'Hermopolis qui ajouta en prenant la main du nouveau venu :

— Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter M. le conseiller privé baron d'Altenheimer, directeur général de la police de S. M. le roi de Wurtemberg...

Le conseiller privé dut saluer, je pense, mais on ne le vit pas.

— ... Et frère aîné, continua l'illustre évêque, de monsignor d'Altenheimer, prélat romain, maître de chambre de notre saint-père...

— Ici présent, acheva une voix de ténor, douce comme un son de flûte.

Cette voix de ténor rassura un peu nos belles dames.

— Quel genre d'histoire souhaite monseigneur ? demanda la basse-taille ; fantômes ou brigands ? Nous avons de l'un et de l'autre dans la Forêt-Noire.

— Fantômes ! vota une moitié du cercle.

— Brigands ! opina Mme la princesse, soutenue par quelques esprits forts.

Les peureuses, au contraire, désirant mourir une bonne fois de terreur, demandèrent :

— Vampires !

Et Mgr de Quélen, avec une mansuétude où perçait une légère pointe d'ironie :

— On pourrait mélanger agréablement toutes ces bonnes choses.

— C'est cela ! c'est cela ! s'écria l'évêque d'Hermopolis en homme sûr du virtuose qu'il a produit. Baron, ces dames désirent une histoire à faire dresser les cheveux, où il y ait à la fois du brigand, du fantôme et du vampire !

— Hilarius, dit le ténor doux, justement les FRÈRES TÉNÈBRE !

— Oui, répliqua la basse, au plus creux de son clavier ; vous avez raison, mon frère Bénédict : les frères Ténèbre !

— Le nom est bien choisi! murmura Mme la princesse qui gardait son rire incorrigible, bien que sa main fût crispée convulsivement sur le bras de M. le marquis de Lorgères, son fils.

— Le nom n'est pas choisi du tout! repartit monsignor d'un ton un peu piqué. Tout le monde connaît les frères Ténèbre en Allemagne.

— Et tout le monde les connaîtra bientôt à Paris, ajouta le conseiller privé en baissant la voix comme malgré lui.

Si le nom n'était pas choisi à plaisir, on peut dire du moins qu'il était heureux au suprême degré. Le cercle se resserra. Ceci n'était point dans le programme de la fête qui devait se terminer par un petit concert de bienfaisance, mais ceci valait dix fois toute la fête. Le hasard donnait aux hôtes de Monseigneur une représentation inattendue, une surprise, et, quoiqu'on ne puisse expliquer très-clairement pourquoi, il est certain que le cœur de nos belles dames battait le tocsin des grandes émotions. M. le baron d'Altenheimer reprit d'un ton oratoire, qui fit ressortir davantage son accent allemand :

— Excellences et très-illustres personnes, nous sommes, mon frère et moi, des étrangers dans la capitale de la France, et chargés tous les deux d'une entreprise difficile. Nous chercherons à mériter l'accueil honorable qui nous est fait, ainsi que la protection qui nous est promise. Mon frère Bénédict vous chantera ce soir nos *lieder* de Westphalie et quelques noëls romains originaux; moi, dont la voix est assez bonne dans les chœurs, mais qui ne peux attaquer les *soli*, je suis heureux et satisfait de trouver une occasion de me rendre agréable. Les souvenirs légendaires et autres compositions traditionnelles ayant trait aux choses de la supernature sont chez nous tellement abondants que j'aurais seulement à choisir entre mille pour contenter votre noble curiosité. Je préfère cependant mettre de côté nos récits populaires et vous raconter des faits du même ordre qui sont à ma connaissance personnelle, ainsi qu'à celle de mon frère. Tout à l'heure, j'entendais ici plusieurs très-puissantes personnes des deux sexes raisonner sur ces questions éternellement controversées et dire : « Il n'y a plus de spectres. » Une très-illustre dame ajoutait: « Il n'y a plus de vrais brigands; les temps de Rob-Roy, de Schinderhannes, de Zawn, de Schubry, de Mandrin même et de Cartouche, sont passés. Nous n'avons plus que des voleurs! » J'admets que nous avons une énorme quantité de voleurs, mais je suis forcé d'affirmer que nous avons aussi des brigands. Sans parler des successeurs de Fra Diavolo dans l'Italie du sud, la Hongrie, la Bohême et les provinces méridionales de l'Autriche produisent encore des bandits très-dignes d'être connus. D'un autre côté, les spectres continuent, comme par le passé, de soulever la pierre des tombes : rien ne change en cet univers. J'ai vu des vampires dans la campagne de Belgrade et des fantômes dans notre cimetière de Tubingen.

Nous avons fait ici appel à nos souvenirs et nous avons tâché de reproduire mot pour mot le préambule du conseillé privé baron d'Altenheimer. Son débit était remarquablement approprié à son style. Dans l'un et dans l'autre, il y avait d'abord un fond de naïveté, dont faisait partie l'emphase même de certaines expressions; sur cette première couche se posaient des symptômes non équivoques de savoir: une mixture littéraire philosophique et scientifique; sur le tout enfin, il y avait la prétention oratoire et je ne sais quelle bonne odeur de charlatanisme convaincu, grave comme la robe noire d'un professeur.

Mgr de Quélen se pencha à l'oreille de sa voisine et lui dit :

— C'est l'Allemagne.

Le mot n'était pas sans profondeur. C'est l'Allemagne, en effet, cette science bonne femme, cette bourgeoise philosophie, cette prédisposition naïve à faire d'un discours la chose que Paillasse appelle en place publique son *boniment :* tout cela accompagné, soutenu, sauvé par je ne sais quelle noblesse, qui a peut-être nom, en définitive : *véracité*. Nos dames ne firent pas cette analyse, mais la préface du baron leur plut. La séance prenait tournure de cours public, ce qui est encore allemand. On allait professer fantômes et brigands : les deux choses les plus effrayantes et les plus divertissantes qui soient au monde.

Et la lune propice, se mettant de la partie, sortit de son nuage pleinement et à propos pour empêcher la frayeur de nuire à l'attention. La clairière illuminée gagna une sorte de gaieté sans rien perdre de sa poésie; on put voir, distinctement, cette fois, le grand Allemand noir et maigre avec sa longue figure blême où brillaient deux yeux fixes, et près de lui son jeune frère, — monsignor d'Altenheimer, — petit, rondelet, portant ce vêtement qui n'est ni redingote ni soutane, et qu'affectionnent les prélats romains. Le grand avait une brochette d'ordres aussi bien nourrie que pas un conseiller privé d'Hoffmann; le petit ne montrait point de décoration; la seule chose qui se pût remarquer, tranchant sur la couleur sombre de sa soutanelle, c'était une longue chaîne d'acier poli, passée à son cou et retombant sur son flanc droit. Cette chaîne supportait un objet de la forme d'un carré long, également en acier poli, et qui semblait être un bréviaire ou un missel.

Alentour, le cercle sortait de l'ombre : des têtes vénérables ou charmantes, des fronts réfléchis, de blondes chevelures, des yeux avides, des bouches entr'ouvertes...

II. — LE CHATEAU DE CHANDOR.

— Très-illustres personnes, reprit M. le baron d'Altenheimer, il y avait, en 1821, sur les bords de la Theiss, non loin du village de Szeggedin, qui a sept lieues de tour et quatre-vingt mille habitants, une famille magyare habitant le grand vieux château de Chandor. Tous les magyars sont nobles, mais ceux-ci étaient princes de la maison de Baszin, dont l'auteur fut l'ami du roi Mathias Corvinus, le Charlemagne des contrées danubiennes. Chrétien Baszin, prince Jacobyi, possédait une immense fortune, comme il s'en rencontre beaucoup dans ces pays; il avait des milliers de paysans slaves, serbes, tzèques, croates, valaques et raidzes. Son domaine était grand comme une province et s'étendait jusqu'à cette île de vignobles, entourée par une mer de maïs, où Tur récolte l'ambre liquide de ses royales vendanges.

Le château de Chandor, situé au devant d'une forêt de chênes, mirait dans la Theiss ses murailles massives et basses, flanquées de quatre tours larges, trapues et coiffées de turbans comme les Turcs qui jadis les avaient construites. Du haut des tours, on pouvait voir, par-dessus les moissons immenses, les minarets de Szeggedin au lointain. Les pâturages nourrissaient huit cents chevaux et le double de grand bétail : ces nobles bœufs de Hongrie, à la robe gris de perle, aux cornes blanches, largement évasées. Le prince était généreux et même magnifique : cinquante couverts entouraient toujours l'énorme table carrée qu'on dressait à ciel ouvert, chaque jour, sous un

dais de fil d'argent, dans la cour, pavée de bois de cèdre, quand le canon de son méridien annonçait l'heure de midi.

Vous êtes, messeigneurs et mesdames, les heureux enfants du pays le plus civilisé du globe, mais vous ne vous faites peut-être pas une idée juste des splendeurs de la vie noble dans certaines autres contrées que vous appelez sauvages. Nous n'avions pas là, — car j'ai été pendant des années le commensal du prince à son château de Chandor, — nous n'avions pas toutes les délicatesses, nettes, blanches et mignonnes de votre service français; nous manquions peut-être des jolis raffinements de votre luxe portatif, si je puis ainsi dire, et qu'on pourrait caser dans sa valise en faisant un tour d'Europe, mais c'était le grand luxe, la grande vie, l'or répandu à flots, et toutes les fières jouissances de la richesse suzeraine. C'est pour ceux-là, vous ne pouvez pas l'ignorer, les derniers hauts barons, qu'on exprime avec soin le suc le plus pur de vos raisins bordelais; c'est pour eux qu'on emprisonne l'esprit le plus petillant de vos vignes champenoises. Les Indiens d'Amérique, dit-on, vendent leur or pour un peu d'eau-de-vie, vous vendez vos nectars pour un peu d'or, et c'est à peine si quelque goutte égarée de ces ambroisies étonne, à de longs intervalles, un gosier français. Pour goûter vos vins, il vous faut aller en Russie ou de l'autre côté du Danube. Chevet nous envoyait là-bas ses primeurs et ses conserves, Lesage ses pâtisseries; nous avions tout ce que vous avez; nous avions de plus les nobles gibiers des Baconers et votre champagne moussait dans la pulpe creusée de nos pastèques.

Jusqu'ici, je ne vois rien de bien sombre dans mon récit; mais le ciel est bleu sur nos têtes et la lune brille. L'orage est là, cependant, qui bientôt va gronder. Le prince Jacobyi ne savait pas le compte de sa fortune. Ses intendants lui apportaient, chaque mois, leurs états qu'il entassait, sans les lire, dans sa bibliothèque. Vaste comme elle était, sa bibliothèque s'encombrait peu à peu, cachant déjà ses mosaïques sous des monceaux de feuilles volantes. Chaque mois, il signait, sans le lire, un pouvoir qu'on adressait à son banquier de Pesth, afin qu'il fût possible de se procurer de l'argent sur hypothèque. « Ils auront beau me piller, tous tant qu'ils sont, disait-il, je les défie bien de voir jamais la fin de mon patrimoine! » Et quand il regardait Lénor, sa fille, un ange aux traits suaves, encadrés de cheveux d'or, il ajoutait : « Je les défie bien d'empêcher celle-ci d'être la plus riche héritière à cent lieues à la ronde! » Il disait cela et jamais homme ne fut plus vrai dans son dire; mais il avait deux intendants à la maison et un banquier dans la ville de Pesth. Le proverbe dit qu'un seul intendant suffit à dévorer un domaine.

Lénor avait quatorze ans. On voyait bien déjà qu'elle aurait la beauté de sa mère, dont le portrait était le sourire de la maison. Elle ne vivait encore que pour apprendre. Dans ces sauvages pays, on mène très-loin et l'on monte très-haut l'éducation des jeunes filles. Elle possédait au monde une seule amie : une fillette de son âge, magyare aussi et noble, mais pauvre, qu'on avait élevée avec elle. Vers ce temps-là, elle eut la première tristesse de sa vie : Efflam, sa compagne, la quitta pour aller voir son père et sa mère qui demeuraient à la frontière, non loin de Belgrade.

Il vint un soir au château de Chandor deux Rômi de Valachie, appartenant à une tribu errante, campée dans le Temeswar, de l'autre côté de la Theiss. Ils avaient traversé à la nage la rivière, qui est rapide comme le Rhône et trois fois plus large que la Seine. Ce n'est qu'un tributaire pourtant du Danube-Roi. La nuit ressemblait à celle-ci, puissantes dames, et je me souviens que la lune, glissant sous des nuages noirs, si épais qu'elle n'en pouvait argenter les franges, paraissait et disparaissait, montrant au loin tantôt le tortueux miroir de la Theiss, et tantôt plongeant ses eaux vineuses dans la profonde obscurité. L'orage menaçait au sud-est, le point d'où viennent les grands orages. Les deux maudits demandèrent l'hospitalité. Lénor était triste depuis le départ d'Efflam; le prince, qui adorait Lénor, lui dit : « Ces gens savent jongler et faire des tours de passe-passe : veux-tu qu'ils viennent te divertir? » Lénor secoua sa tête languissante en signe de refus. Mais un valet ayant dit que leur tribu arrivait de Belgrade, les yeux de Lénor brillèrent. Qu'ils soient introduits, ordonna-t-elle.



Mikaël et Solim. Dessin de Bertall.

C'étaient deux frères : l'aîné jeune encore, le cadet tout jeune. Ils se donnèrent les noms de Mikaël et de Solim. Mikaël était de grande taille et portait sur ses traits quelques signes de son origine rôme ou tzigane, comme vous voudrez nommer ces enfants perdus d'une civilisation oubliée, qui, étrangers parmi toutes les nations du globe, n'ont ni loi ni Dieu : les Egyptiens d'Ecosse, les Bohémiens de France, les Gitanos d'Espagne, les Zingari d'Italie. Solim, au contraire, avait une face pâle et claire, des yeux bleus et des cheveux blonds. Le prince leur commanda de divertir Lénor. Solim chanta les étranges mélodies des campagnes moldaves, en s'accompagnant sur sa guitare ronde à deux cordes de fer; Mikaël dansa le pas du yatagan, et tous les deux jonglèrent avec les verres de la table, les flacons et leurs poignards. Lénor bâillait; le prince leur fit signe de s'éloigner.

— Hospodar, demanda Mikaël au lieu d'obéir, ta fille ne veut-elle point qu'on lui dise sa bonne aventure?

Ses yeux hardis étaient fixés sur Lénor qui avait rougi et semblait mal à l'aise. Les sourcils du prince se froncèrent, et il ouvrait la bouche pour appeler ses valets, lorsque la douce voix de Lénor le prévint.

— Père, lui dit-elle, je voudrais savoir...

Mikaël fit aussitôt un pas vers la jeune fille, jeta sa toque à terre et s'agenouilla dessus, tandis que Solim restait debout au milieu de la chambre, les bras croisés sur sa poitrine et les regards baissés. Mikaël, d'un geste, appela la main de Lénor qui la donna comme malgré elle. Il l'examina longuement et minutieusement, prononçant par intervalles de brèves paroles en une langue inconnue. Ces paroles étaient adressées à Solim, toujours immobile au milieu de la salle; ces paroles semblaient produire sur Solim une impression extraordinaire. Tous ses membres tremblaient; les veines de son front se gonflaient et ses cheveux s'agitaient autour de ses tempes. C'était la pythonisse antique sur son trépied.

Mikaël avait examiné la main; ce fut Solim qui rendit l'oracle, disant :

— Hospodar! malheur sur moi qui vais parler de malheur! Je vois de loin, au travers de la nuit, le vampire Angel qui a les yeux sur ta fille...

Le prince éclata de rire pendant que Lénor pâlissait.

— Il y a donc encore des vampires? s'écria le prince, dont la gaieté continuait.

Mikaël revint auprès de son frère et lui mit la main sur la bouche. La figure du prince s'assombrit et, frappant du poing la table, il dit :

— A mon tour, je veux savoir!... Et souvenez-vous que le juge de Szeggedin ne se dérangerait même pas pour une couple de mécréants pendus aux arbres de mon parc!

— Seigneur, répliqua lentement Mikaël, tu as assez de serviteurs pour garder ta fille et tu nous dois une récompense parce que nous t'avons averti.

— Qu'est-ce que c'est que le vampire Angel? interrogea Lénor toute tremblante.

Solim répondit en essuyant son front baigné de sueur :

— C'est le plus jeune des frères Ténèbre.

— Et qu'est-ce que c'est que les frères Ténèbre, coquin? s'écria le prince.

— Tu as le droit de m'outrager, seigneur, répliqua le grand Mikaël; tu es fort et je suis faible. Tu as le droit de me chasser aussi sous la tempête qui gronde et de me faire battre par tes slovaques : mais je ne peux te dire autre chose que la vérité : les frères Ténèbre sont deux morts.

Lénor se réfugia tout près de son père, pendant que Solim répétait comme un écho :

— Deux morts!

Le prince prit sa fille entre ses bras et dit :

— Explique-toi.

— Hospodar, commença Mikaël, ceux-là sont-ils morts et bien morts qui ont été balancés par le vent, durant trois nuits et trois jours à la potence? Nous errons sans cesse, vous le savez, à la poursuite du pain qui jamais n'assouvit notre faim maudite. En allant d'Itèbe à Semlin, on trouve le gibet du magnat Karolyi, lieutenant du ban de Temeswar; nous passâmes près de là le 27 octobre de l'an dernier, trois jours avant votre fête de tous les saints. Il y avait deux hommes pendus : un grand et un petit. Nous les dépouillâmes et nous suivîmes notre route. Le 1er novembre, comme nous revenions vers Itèbe, pour gagner Belgrade, nous retrouvâmes les deux suppliciés, tout nus, cette fois, et entourés d'une nuée de corbeaux. Nous campâmes dans la plaine, entre la potence et le Danube. A minuit, nous fûmes réveillés par les cris de corbeaux qui poussaient des croassements plaintifs. La lune n'était pas au ciel, mais il y avait une autre lumière, plus vive que le plus brillant clair de lune. D'où venait-elle? A cette lueur, nous vîmes le grand nuage des corbeaux qui fuyaient. Nous vîmes aussi la potence, découpée en noir sur l'aurore boréale, avec les deux corps qui allaient se balançant lentement. Tout près de nous, deux chevaux blancs passèrent, sans bride ni selle et la crinière au vent; ils glissaient comme deux flèches, mais nous n'entendions point le bruit de leurs pas. Ils s'arrêtèrent tous deux sous le gibet, l'un sous le grand pendu, l'autre sous le petit. Nous vîmes les quatre jambes des suppliciés remuer, puis s'écarter l'une de l'autre; un éclair déchira les froides nuées de novembre, comme si ç'eût été l'orage d'un ciel d'août; les deux cordes du gibet se rompirent à la fois et les deux cadavres tombèrent en même temps, jambe de ci, jambe de là, sur les deux chevaux qui reprirent leur course dans un coup de tonnerre...

— Voici ma pauvre belle Lénor qui frémit la fièvre, dit le prince; allez en enfer, avec vos contes à dormir debout!

Solim allongea le bras en murmurant :

— Mon frère Mikaël a dit la vérité.

Et Lénor, dont les jolies dents blanches se choquaient :

— Ils me divertissent, mon père, laissez-les poursuivre.

— A Itèbe, poursuivit Mikaël, nous demandâmes les noms des deux suppliciés : les frères Ténèbre! Ténèbre le bandit, Ténèbre le vampire... Or, il y a au milieu des plaines du Grand-Waraden deux tombeaux que tous peuvent voir : un grand et un petit; chacun d'eux recouvert d'une pierre noire, chacun d'eux portant une inscription en langue française. Sur le grand, il y a : *Jean Ténèbre, chevalier*, sur le petit : *Ange Ténèbre, prêtre.* Les savants disent que ce sont les tombes de deux nobles Français qui vinrent avec bien d'autres au secours du waïvode Jean Hunyade, défendant les chrétiens contre les Turcs, il y a de cela quatre cents ans. Les gens qui ne sont pas savants affirment que, depuis quatre siècles, il y a sous ces marbres un empire et un vampire, un mangeur de chair humaine et un buveur de sang humain.

Hospodar! il est une chose certaine. Bien des fois, depuis ces quatre cents ans, on a ouvert ces deux tombes, la terreur et l'horreur de la contrée. Tantôt on a trouvé sous les pierres deux corps, un grand et un petit, qui gardaient tous les signes d'une mort récente : les yeux ouverts et brillants, du sang liquide dans les veines, la langue humide, les lèvres rouges; tantôt les sépulcres ouverts n'ont montré que le vide : deux cavités noires d'où s'exhalaient des miasmes mortels; il est certain, de plus, qu'on a essayé de détruire ces tombeaux; les marbres ont été brisés, les moellons dispersés, le terrain nivelé, — et toujours, au bout d'un certain temps, sous l'herbe et sous la moisson, les deux pierres noires ont reparu intactes avec leurs inscriptions funéraires.

Il est enfin certain, les registres des tribunaux en font foi, que depuis vingt ans seulement, les frères Ténèbre ont été pendus dans douze comitats de la Hongrie et sept fois empalés sur le territoire turc.

Mais les choses surnaturelles frappent peu, à moins

qu'elles ne soient d'hier. C'est l'histoire d'hier que je vais vous raconter maintenant. Après avoir erré six mois dans la campagne turque et parcouru une partie de la Servie, notre tribu revint vers Belgrade et campa encore une fois sur les bords du Danube, au-dessous de Semendria. Celui de nos frères qui veillait aperçut au milieu de la nuit deux lumières qui descendaient lentement le fleuve en rasant la rive. Il s'approcha : c'étaient deux sacs de cuir, un petit et un grand, qui suivaient le courant, portant chacun une lampe et un écriteau : *Justice du pacha.* L'écriteau du grand sac avait en outre ce nom : Jean Ténèbre ; celui du petit cet autre nom : Ange Ténèbre. Ces deux cadavres flottaient parce qu'on avait pillé trois jours auparavant la trésorerie de Belgrade et que la fille de l'uléma trésorier avait été trouvée morte dans son lit, blanche comme une statue d'albâtre. Nous apprîmes le vol et le meurtre plus tard. Mais comme notre sentinelle venait de nous éveiller, nous vîmes une longue barque noire qui courait toute seule au fil de l'eau ; il n'y avait personne pour la manœuvrer. Elle atteignit les deux lumières qui moururent, et, l'instant d'après, la barque noire remontait le courant, rapide plus qu'un oiseau, et manœuvrée par deux hommes, un grand et un petit.

Nous arrivâmes le surlendemain, et c'était au commencement de la semaine qui s'achève aujourd'hui, aux portes de la ville de Peterwardein, en Esclavonie...

— Où est ma chère Efflam, père !... murmura Lénor en tendant son front au baiser du prince.

— C'était le matin, continua Mikaël. Nous plantâmes nos tentes à l'endroit qui est réservé pour nos tribus, sous les remparts de la ville, entre le cimetière et le noir fossé baigné par la Drave, où l'on jette pêle-mêle les animaux morts et les suppliciés. Nous pensâmes qu'il y avait une fête dans la ville, car une nombreuse affluence de paysans se pressait aux portes. On nous permit d'entrer ; la fête était une exécution à mort par le glaive. Sur l'échafaud, nous vîmes deux condamnés, un grand et un petit. Et deux noms étaient dans toutes les bouches : les frères Ténèbre ! Hospodar, les têtes tombèrent : je les vis de mes yeux...

— Les têtes tombèrent, répéta Solim, et les têtes roulèrent sur le plancher de l'échafaud.

— Et nous revînmes au campement, reprit Mikaël, derrière la charrette qui emportait la besogne faite du bourreau. Les deux têtes et les deux corps furent jetés dans le fossé, devant nous, tandis que, de l'autre côté de nos tentes, on emportait au cimetière une pauvre enfant de quinze ans...

— Son nom ! le nom de la morte ! s'écria Lénor, comme si elle eût été prise d'un pressentiment navrant.

— Efflam..., répondit Mikaël.

Solim, les yeux baissés, mais les narines gonflées, répéta :

— Efflam !

Lénor porta ses deux mains à son cœur et s'affaissa, privée de sentiment, entre les bras de son père...

Ici, M. le baron d'Altenheimer fit une pause et monsignor Bénédict en profita pour dire de sa voix la plus douce :

— J'admire la mémoire de M. le conseiller privé, mon très-cher frère. Pendant qu'il parlait, il me semblait encore entendre ce scélérat de chevalier Ténèbre ; car personne ici n'a été sans deviner que Mikaël, le prétendu Tzigane, Zéguenn ou Szégan, comme on dit en différents dialectes, Mikaël, le Rôme, le Rômi ou le Roumini, n'était autre que l'aîné des frères Ténèbre.

III. — LES NOCES DE VENISE.

Mme la princesse préférait de beaucoup cette histoire à d'autres qui auraient mis en scène des brigands français ou des fantômes indigènes. L'impression produite en nous tous par un récit vient surtout, il faut bien l'avouer, du retour involontaire que chacun fait sur soi-même en écoutant. Cette remarque est principalement vraie à l'égard des fictions calculées pour produire la frayeur. Jamais vous n'obtiendrez dans un salon de Paris, à l'aide d'une légende ou d'un conte fantastique, ce succès de frémissements qui viendra vous chercher près d'un grand feu de souches, autour de l'énorme cheminée d'un vieux château. Les spectres n'entrent plus dans Paris, on le sait bien. Les auditeurs peuvent s'amuser, mais non point avoir peur. Or, on ne s'amuse, en ces cas-là, véritablement et pleinement qu'à la condition d'avoir peur.

Le récit de ce bon M. d'Altenheimer était curieux, et voilà tout. C'est tout au plus s'il atteignait à ce niveau d'émotion qui naît si facilement au théâtre, dès que la rampe s'éteint à demi et qu'un inconnu traverse, le chapeau sur les yeux, la scène assombrie. La peur n'existait plus. Allez donc effrayer des Parisiens, et des Parisiens de haute volée, avec les vampires de la Drave et des chevaliers français enterrés depuis quatre cents ans dans la plaine du Grand-Waraden !

Mme la princesse était si bien guérie de ses terreurs qu'elle regarda en riant son fils, le marquis ; elle le trouva très-pâle et fut sur le point de lui demander s'il prenait au sérieux ces solennelles balivernes. Mais tout le monde est pâle, au clair de lune. Mme la princesse donna congé au marquis : elle n'avait plus besoin de garde du corps.

— Monsieur le baron, dit le bienveillant et courtois archevêque de Paris, nous ne comptions pas sur cette bonne fortune. Permettez-moi de remercier Mgr d'Hermopolis pour tout le plaisir que vous nous donnez ce soir.

Le cercle entier fit chorus. C'est dans ce monde, nos lecteurs le savent bien, que les bravos sont charmants et les triomphes mille fois adorables.

Mais l'évêque d'Hermopolis n'était pas content. Il avait espéré mieux que cela. On est exigeant envers le virtuose qu'on a produit. Mgr d'Hermopolis avait laissé échapper plusieurs signes d'impatience.

— Il faut avouer, dit-il avec son léger accent méridional, que monsignor d'Altenheimer nous a fait là une malencontreuse révélation ! Où voulez-vous maintenant que soit l'intérêt d'une histoire dont nous savons tous le dénoûment ?

— Votre Excellence connaît-elle en effet le dénoûment de celle-ci ? demanda la voix creuse du baron.

Il suffit d'un mot pour réveiller l'attention. L'évêque répondit en changeant de ton déjà :

— Puisque nous savons que vos deux bohémiens n'étaient autres que Jean et Ange Ténèbre en personne... la jeune Lénor va être dévorée...

— Pas le moins du monde ! s'écria la princesse, rendue à toute sa vaillance ; j'espère bien que nous allons la sauver... N'est-ce pas, monsieur le baron ?

Le conseiller privé de S. M. le roi de Wurtemberg fit à la ronde un respectueux salut, plus particulièrement adressé au ministre des cultes et à Mme la princesse. Aux rayons de la lune, on pouvait voir sur sa longue figure un regard satisfait. Il tira de sa poche une vaste boîte d'or, enrichie de gros diamants qui chatoyèrent, lançant de tous côtés des gerbes d'étincelles.

— Messeigneurs et mes nobles dames, reprit-il posé-

ment en jouant avec cette royale tabatière qui semblait, en vérité, dans ses mains, une poignée de rayons, mon frère Bénédict n'a pas eu tort et n'a point révélé, comme Son Excellence paraît le croire, le secret de la comédie. Plût à Dieu que tout ceci fût une comédie! Malheureusement, en racontant des histoires comme celle-ci, on peut dédaigner l'habileté. Pas n'est besoin de ménager avec soin les petits effets et les petites surprises familiers aux conteurs. Je vous en donne une nouvelle preuve en vous disant tout de suite que les frères Ténèbre sont à Paris et que je viens les y poursuivre à mes risques et périls.

Pour le coup, la moitié du cercle tressaillit tout de bon, tandis que le surplus dressait l'oreille. L'évêque d'Hermopolis, qui s'obstinait à voir les choses au point de vue de l'art, battit des mains et cria bravo. La princesse rappela son fils le marquis de Lorgères à ses côtés.

— Voilà qui passe la plaisanterie, murmura-t-elle.

M. le baron d'Altenheimer aspira sa prise lentement, puis, lentement, il secoua le revers de son habit noir. Nous devons avouer qu'on fait mieux que cela à la Comédie-Française ; pour ce geste, il faut un jabot. Néanmoins, ce n'était pas mal, pour un homme de Westphalie.

— Voilà! poursuivit M. le baron d'un ton délibéré : je cours tout uniment après les joyaux de la couronne de Wurtemberg. Figurez-vous bien, mes nobles dames, que ce dix-neuvième siècle où nous sommes passe sa vie au milieu d'événements prodigieux qu'il lui plaît de ne point voir ou de nier, je ne sais pas pourquoi. Moi, je crois, parce que je suis payé pour croire. Je crois au chevalier Ténèbre, le



Lénor et Eflam. Dessin de Bertall (voir pages précédentes).

brigand le plus audacieux, le plus invraisemblable, le plus réellement diabolique qui ait existé jamais; je crois à Ange Ténèbre, le vampire. J'ai vu les pâles restes de ses victimes, dans lesquels vous n'eussiez pas retrouvé une goutte de sang. Quelle est précisément la nature de pareils êtres et comment les rattacher à la création de Dieu, dont les catégories nous sont connues? je ne sais. La théorie des monstruosités peut aller beaucoup plus loin que certaines défaillances ou que certaines déviations du moule commun. Il peut y avoir aussi des monstruosités dans l'ordre des faits créés qui est immédiatement supérieur à l'homme et, par conséquent, inconnu à l'homme. Puisque la portion de l'œuvre de Dieu qui nous est visible et tangible présente des anomalies, puisque nous rencontrons dans nos rues des bossus, des bec-de-lièvre et des idiots, il se peut que la mort elle-même, ou la vie, si mieux vous l'aimez, ait dans sa marche mécanique des dérangements et des écarts : il se peut que l'argile dont nous sommes pétris, traitée occasionnellement par d'autres et de plus puissants réactifs...

— Monsieur le conseiller privé, mon frère, l'interrompit ici monsignor Bénédict, je vous supplie de vous arrêter dans cette discussion, où vous côtoyez le matérialisme le plus coupable!

Ceci fut dit avec une douce sévérité. M. le baron d'Altenheimer tendit la main à son cadet et répondit :

— Mon frère, je vous remercie.

— On pourrait expliquer jusqu'à un certain point, insinua Mgr Frayssinous, sans avoir recours à aucune méthode matérialiste...

— Certes, certes, Excellence, l'interrompit respectueusement le baron; mais c'est moi qui suis en cause; j'ai mes raisons pour croire, je crois; cela est suffisant. Il se présente une objection d'un autre ordre, qui me parait plus grave, parce qu'elle attaque ma ligne de conduite. On ne manquera pas de me dire : Si vous croyez, comme vous l'affirmez, comment est-il possible que vous compromettiez votre caractère dans cette recherche vaine? Vous acceptez ces deux êtres tels que les fait la superstition populaire et vous vous mettez à leur poursuite! Pourquoi? pour les tuer, eux qui sont immortels?... Mesdames et messieurs, nous appelons ceci une compétition dans nos universités d'Allemagne. Je crois qu'ils vivent depuis quatre cents ans et plus...

Ici un murmure où se mêlaient quelques rires poliment étouffés interrompit M. le baron.

— Il est superbe! dit tout bas l'évêque d'Hermopolis. Il aligne ces folies avec un sang-froid magnifique!

— ..... Depuis quatre cents ans et plus, répéta M. d'Altenheimer; c'est mon opinion très-ferme et très-solidement établie; mais je ne crois pas qu'ils soient immortels. La tradition est positive sur ce point. Aucun empire ou vampire ne résiste à la combustion. Comme il me serait peut-être défendu d'expérimenter en France ce système, préconisé par tous les anciens auteurs, je me propose de les emmener à Stuttgardt où ils seront brûlés avec soin, après quoi on mêlera leurs cendres avec de la terre qui sera divisée en petites portions que l'on transportera au loin dans des directions diverses... S'ils reviennent, après cela, il sera toujours temps de dire que le conseiller privé,



Le baron d'Alteinheimer contant son histoire; son frère Bénédict, etc. Dessin de Bertall.

baron d'Altenheimer, n'était qu'une pauvre tête sans cervelle!

Dans l'assistance, quelques-uns pensèrent tout simplement que ce grand bonhomme d'Allemand, avec sa basse-taille profonde, était fou, déplorablement fou; d'autres s'imaginèrent qu'il raillait; d'autres enfin, parmi lesquels il faut ranger Mme la princesse, ne furent pas sans trouver assez ingénieuse sa méthode pour l'extirpation des empires, vampires, etc., etc.

— Il est superflu de vous dire, continua M. d'Altenhei-

mer, qu'il arriva malheur dans la maison du prince Jacobyi. Sa fille fut enlevée cette nuit-là même. Ce que les frères Ténèbre font des sommes immenses qu'ils s'approprient par le vol, nul ne saurait le dire. La chose positive, c'est qu'ils aiment l'argent. Certains pensent qu'ils ont enfoui dans différents lieux de l'Allemagne du sud des trésors fabuleux. Le prince Jacobyi fut avisé que sa fille Lénor lui serait rendue saine et sauve, moyennant une rançon d'un demi-million de florins; il fut en outre averti qu'à la moindre tentative pour la recouvrer, soit au moyen de la loi, soit de vive force, l'enfant serait perdue pour lui à toujours. Il n'hésita pas Quarante huit heures après, il avait les douze cent mille francs et Lénor, saine et sauve en effet, coucha dans son lit cette nuit même. Mais il arriva que le chevalier Ténèbre et son frère Ange, le vampire, n'étaient pas les seuls bandits auxquels eût affaire ce bon magnat Jacobyi; les deux intendants et le banquier de Pesth étaient aussi des vampires à leur manière. Il y avait une mine creusée dès longtemps et que l'emprunt des cinq cent mille florins fit éclater. Les créanciers hypothécaires vinrent tous à la fois, et comme s'ils se fussent donné le mot, réclamer le montant de leur cédules. On vendit le domaine de Chandor aux enchères publiques. Ce n'était pas une terre, c'était tout un pays; même au fond de la Hongrie, cela valait plus de deux millions de louis; le prince, la vente faite, n'eut pas tout à fait de quoi payer ses quinze cent mille florins de dettes. Mais les deux intendants et le banquier de Pesth sont maintenant de riches seigneurs.

Quant au prince, il s'expatria. Il est en Angleterre, en Italie, en France peut-être. Il vit, dit-on, du travail de sa fille...

Messeigneurs, la nuit pourrait s'écouler tout entière et le jour naître avant que j'eusse achevé le récit détaillé des horreurs que la voix publique met à la charge des frères Ténèbre. Leur nom, prononcé dans les campagnes baignées par le Danube, met en fuite, non-seulement les enfants et les femmes, mais les hommes, les hommes forts. Le capitaine ou le chevalier Ténèbre, comme on l'appelle indifféremment, a livré des batailles rangées aux troupes autrichiennes et turques; il a levé des impôts réguliers et mis en déroute dix fois les escortes accompagnant les subsides. Ange, son frère, n'est pas un soldat, mais gardez-vous de croire qu'il soit moins dangereux pour cela. Ange est habile à prendre tous les déguisements et à jouer tous les rôles; le capitaine et lui vivent sur un pied de parfaite égalité. Ils amassent, ils amassent sans cesse, et j'ai ouï dire souvent en Hongrie, non pas seulement parmi le peuple, mais jusque dans les salons de l'archiduc, au palais impérial d'Ofen, que s'il y avait un royaume à vendre, les frères Ténèbre seraient des rois.

A Venise, en 1824, — l'année dernière, — au commencement du printemps, le Canalazzo tout entier était en fête pour le mariage de la jeune comtesse Barberini, filleule de Sa Majesté Impériale et Royale, avec le dernier rejeton de la race des Policeni : c'était la réunion des deux plus grandes fortunes du Lombardo-Vénitien et, dès le matin, la ville avait sa physionomie des jours de réjouissance publique. Les pauvres de Venise connaissaient Pia Barberini, l'ange de la charité : on disait qu'Andréa Policeni, le fougueux jeune homme, le roi des joies patriciennes, le dernier héros de ces mystérieux romans qui glissaient jadis sous le Rialto, derrière les draperies de tant de gondoles, quand la lune blanchissait les palais de cette Vénus de marbre, sortant aussi du sein des ondes, on disait qu'André Policeni, dépouillant et jetant loin de lui le sombre manteau des aventures, était devenu un saint à ses genoux. J'étais à Venise, messeigneurs, non point en mission politique, cette fois, mais simplement pour embrasser mon bien-aimé frère qui, déjà enrôlé dans la milice de Dieu, était à Rome, près du saint-père. Venise est à moitié chemin entre notre Stuttgardt et la ville éternelle...

Comme si chacun des deux frères eût cédé à une irrésistible impulsion de tendresse, leurs mains se cherchèrent et se réunirent. Cela fit bien dans le cercle. Il y a ces regards attendris pour accueillir, partout où il se montre, ce bel amour qui fleurit dans les familles.

— Nous avions fait chacun la moitié de la route, poursuivit M. le baron d'Altenheimer, d'une voix légèrement émue. Au mariage, où nous assistâmes, il y avait des représentants de toutes les aristocraties de l'univers; mais on y remarqua surtout deux étrangers qui passionnèrent la curiosité de toute la ville : Jacques Stuart, comte de Glascow, fils du dernier prétendant Charles-Édouard et, par conséquent, héritier légitime de la couronne d'Angleterre, et son jeune fils, Charles, duc de Richmond. Il est, à la vérité, dans l'opinion commune, que le dernier Stuart mourut à Rome sans enfant; mais, à Rome même, mon frère Bénédict peut vous l'affirmer, beaucoup de gens éminents conservent des doutes à cet égard. Le prétendant, qui avait à craindre les intrigues combinées de la maison de Brunswick et de son propre frère, Benoît Stuart, cardinal d'York, avait contracté un mariage secret et caché la naissance de son fils, suprême espoir d'une dynastie menacée de toutes parts. Le comte de Glascow possédait des papiers de la plus haute importance. L'incrédulité tombe devant certains titres, émanés de sources tellement respectables que l'obstination dans le doute devient presque un sacrilége. La plupart des nobles vénitiens appelaient le comte de Glascow : Majesté.

C'étaient, du reste, deux physionomies particulièrement heureuses, et l'on pourrait presque dire deux têtes historiques. Le père, homme de haute taille, à la figure longue et bilieuse, ressemblait comme deux gouttes d'eau aux médailles de Jacques Stuart, et le fils, sauf la stature, car il était très-petit, vous faisait songer malgré vous, avec ses longs cheveux blonds bouclés et la coupe délicate de ses traits, au portrait de Charles Ier, par Van Dyck.

Il y avait dans la salle des ancêtres, au palais Barberini, une table de porphyre bleu, supportée par quatre pieds d'argent massif. Sur cette table on avait rassemblé les joyaux de la mariée. Je sais des reines qui auraient envié cet écrin. On voyait là d'abord les diamants de la dernière comtesse Policeni qui était une Howard, comme la cinquième femme du roi Barbe-Bleue, Henri VIII d'Angleterre; les diamants de l'aïeule, Rose Gritti; les diamants d'Anne Gradenigo, la bisaïeule; le collier de rubis de Phélus de Lusignan qui avait épousé Catherine Pépoli; le diadème de Catherine Cornaro, sa mère, reine de Chypre, et la rivière de saphirs de Tranquille Paléologue, femme de l'avant-dernier doge : tout ceci, du côté de l'époux; du côté de la fiancée, on remarquait le solitaire appelé *le Montserrat*, diamant taillé en rose, que les ducs d'Autriche portaient à leur couronne; les sept brillants de Pallas Comnène, — *la Pléiade*, — les bracelets d'Antonia Doria, la Génoise, qui fut la femme de Nicolas Barberini, au dénoûment de ce drame éternel dont Roméo et Juliette joueront toujours les principaux rôles; la bague du cardinal Frégose, et par-dessus tout la miraculeuse parure, présent de noces envoyé à sa filleule par S. M. l'empereur d'Autriche.

Un événement touchant eut lieu qui se peut raconter en deux mots : ce roi sans couronne, cet héritier de tant de malheurs et de tant de grandeurs, le comte de Glascow, s'avança vers la table de porphyre, chargée de tous ces trésors, et demanda la permission d'y ajouter un simple rang de perles ayant appartenu à la belle et infortunée Marie d'Écosse. Je vois encore sa figure vénérable et l'air noblement ingénu de son jeune fils, pendant que les fiancés attendris leur rendaient grâces.

Et je fais serment sur l'honneur que je ne reconnus point en eux les deux sordides bohémiens du château de Chandor!...

Il s'éleva du cercle un tel murmure de surprise que M. le baron eut la parole littéralement coupée.

— Bravo! bravo! bravissimo! s'écria l'évêque d'Hermopolis. Voilà ce que j'appelle effleurer délicatement une péripétie!

— Comment! dit Mgr de Quélen, il se pourrait!...

— J'avais deviné, murmura la princesse; en posant les perles fausses sur la table de porphyre, le roi d'Angleterre escamota quelque beau diamant...

Le baron d'Altenheimer salua gravement et répondit :

— Belle dame, rien n'échappe à la pénétration des Françaises. Seulement, le chevalier Ténèbre n'opéra pas son escamotage devant tout le monde, et ses perles n'étaient pas fausses, car, cette nuit même, il les reprit avec tout ce qui était sur la table de porphyre.

— Quoi? tout! s'écria-t-on.

— Tout, repartit la douce voix de monsignor, y compris les pieds d'argent de la table!

IV. — LE BARON D'ALTENHEIMER.

On voyait, à travers les arbres, les fenêtres du château qui successivement s'illuminaient. Les derniers préparatifs s'achevaient pour la soirée de charité de l'archevêque.

— Nous allons être interrompus bientôt, monsieur le baron, dit l'évêque d'Hermopolis, et cependant ces dames voudraient bien connaître la fin de votre histoire.

— En d'autres termes, monseigneur, vous souhaitez que j'abrége, répliqua le conseiller privé du roi de Wurtemberg. Premièrement, je suis aux ordres de Votre Excellence, ainsi qu'à ceux de Sa Grandeur et de toutes les éminentes personnes qui veulent bien me faire l'honneur de m'écouter; en second lieu, il me reste réellement bien peu de choses à dire.

Je n'ai pas à vous apprendre que la famille du roi Guillaume, mon maître, est la plus nombreuse qui entoure aucun trône en Europe. Sa Majesté a quatre enfants, de ses deux mariages; son très-illustre frère a également quatre enfants; ses cinq oncles, très-respectables, comptent des descendances plus riches encore, de telle sorte qu'en enfants, petits-enfants, gendres et brus, ces cinq branches collatérales ne réunissent pas moins d'un demi-cent de têtes princières. Dieu, qui protége la France, semble s'occuper aussi un peu de la dynastie wurtembergeoise.

Or, avec tout cela, jusqu'en l'année 1823, le roi Guillaume n'avait pas d'héritier direct du sexe masculin. Ce fut donc une grande joie dans le Wurtemberg, lorsque, le sixième jour de mars, le canon annonça la naissance d'un prince royal, qui fut ondoyé, selon le rit luthérien, sous les noms de Charles-Frédéric-Alexandre. Le roi voulut retarder la cérémonie du baptême définitif, afin de le faire digne de toute son allégresse, et toutes les cours amies durent être conviées à cette fête nationale qui était en même temps une fête de famille.

Nous n'avons plus le temps de ménager nos petits effets de surprise, et d'ailleurs, d'après tout ce qui précède, chacun de vous pourrait deviner que les frères Ténèbre furent de la fête. Mais sous quel prétexte et sous quelle forme? Je vous prie, mes chers seigneurs et mes belles dames, de ne point jauger ces deux êtres véritablement prodigieux à la mesure de vos imposteurs timides, de vos brigands à cervelle étroite, de vos fantômes dont le rôle puéril se borne à épouvanter gratuitement la faiblesse des femmes et la poltronnerie des petits enfants. Mon avis, je ne vous l'ai pas caché, est que nous sommes ici en face du surnaturel, employant des moyens qui sont en dehors de notre compréhension, pour satisfaire deux passions purement humaines : l'Avarice et la Luxure. Sous ces pierres noires, recouvrant les deux tombes de la plaine de Grand-Waraden, on n'enterra point deux corps, mais deux péchés capitaux, incarnés depuis le commencement du monde... En d'autres lieux doivent être les marbres qui recouvrent ces autres vampires, toujours mourant, mais vivant toujours : l'Ambition, la Colère, la Haine, le Mensonge et l'Orgueil.

Ne comparez donc pas, vous qui vous êtes émerveillés à la petite comédie jouée par votre comte Pontis de Sainte-Hélène. Ne dites pas qu'il y a des difficultés, des impossibilités, tout ce que masque enfin ce lâche mot : *invraisemblance*, protestation des esprits trop étroits contre la vérité trop large.

Oui, certes, il y avait des difficultés à venir dans cette cour dont les princes et les princesses tiennent par leurs alliances l'Europe entière comme en un réseau de famille; oui certes, il y avait ce qu'on appelle vulgairement des impossibilités à se présenter, sous un nom royal (et comment s'y présenter autrement?), dans ce palais où abondaient les hôtes et les amis de tous les rois. Aussi, les frères Ténèbre, veuillez vous en fier à eux, choisirent-ils avec soin leurs déguisements et leurs personnages. Il ne s'agissait plus de la naïve fantasmagorie de Venise. Notre Wurtemberg n'a pas la chevaleresque religion des royautés déchues; c'est un pays neuf et positif qui n'a pas craint d'allier le sang de sa dynastie au sang de cet homme qui fut votre empereur et qui, voilà quatre ans, a expié par la mort, sur un rocher désert, la féerique splendeur de ses victoires. Il fallait ici une solide émanation d'un pouvoir existant, si vous permettez que je m'exprime ainsi; il fallait du vivant, non point du mort; il fallait, en un mot, un personnage que tous ces princes et toutes ces princesses pussent appeler : *mon cousin*, sans créer à un État pacifique et relativement faible un cas de guerre ou des embarras diplomatiques.

Où chercher cela? non pas en Russie, d'où était venue la feue reine, fille de Paul Ier, et où le prince Alexandre, oncle du roi, commandait les armées; non pas en Prusse, où le prince Auguste, neveu du roi, servait dans les cuirassiers de la garde; non pas en Autriche, où la princesse Marie, cousine du roi, portait le titre d'archiduchesse; non pas dans aucune partie de l'Allemagne, où Nassau, Saxe-Altenbourg, Bade, Stolberg, Waldeck, Hohenlohe, Tour-et-Taxis, étaient tous gendres ou beaux-pères; non pas dans les Pays-Bas, où s'étaient déjà faites, avec l'héritier du trône, les fiançailles de la princesse Sophie au berceau; non pas en Angleterre, qu'habitait le duc Louis, père de la reine actuelle; non pas même en France, patrie d'adoption du duc Frédéric-Philippe. Où donc?

Il est un pays troublé, l'un des plus grands dans l'his-

toire, mais qui semble, en nos époques modernes, se cacher, honteux de sa décadence, derrière sa muraille de montagnes. L'Allemagne ne connaît plus l'Espagne, depuis que la maison d'Autriche a cessé de régner à Madrid. L'écho de votre dernière guerre, l'héroïsme de vos princes et de vos soldats à Trocadéro est venu chez nous comme un bruit vague et trop lointain pour être entendu. L'Espagne est une Chine au milieu de l'Europe.

Mais vous savez l'effet que les ambassadeurs indiens firent à la cour de Louis XIV. Une ambassade chinoise, précisément, affolerait l'Europe. Au baptême de notre prince royal, on ne fit attention qu'à l'infant et à l'infante d'Espagne.

N'existait-il donc, en définitive, aucun lien diplomatique entre l'Espagne et le Wurtemberg ? Si fait. Il y avait et il y en a encore à Stuttgardt un chargé d'affaires espagnol. Mais le chargé d'affaires fut trompé et complice. Des notes furent échangées entre Madrid et Stuttgardt. Ma charge était de les voir : je les ai vues. Je suis peu de chose auprès de la plupart de ceux qui m'entourent, mais enfin je suis un lettré : on m'accorde même, dans mon pays, la qualification de savant. J'ai mes diplômes de docteur de quatre Facultés. Ma vue est bonne, ma santé ne gêne pas le travail de ma pensée, je suis sain d'esprit, — et cependant, ces pièces me parurent vraies!

Je ne crains pas de le dire : voilà le vrai miracle ! Quiconque a pénétré dans une chancellerie, par l'humble porte qui me sert ou par celle qu'on ouvre à deux battants pour Vos Excellences, sait ou se figure aisément la montagne d'impossibilités — je prononce le mot, cette fois — qu'il faut soulever pour créer de fausses correspondances diplomatiques. Chacune de ces dépêches passe par cent mains qu'il faut corrompre et devant cent regards qu'il faut aveugler.

La correspondance fut faite, et j'ai dans mon dossier ici, à Paris, une lettre autographe du roi Ferdinand, écrite par le chevalier Ténèbre, ou par Ange Ténèbre, le vampire !

Ce n'est pas tout, cependant. Il y avait eu des notes réelles et authentiques émanées de la cour de Wurtemberg ; la cour d'Espagne répondit, cela est certain. Ajoutez la suppression des pièces vraies à la création des pièces fausses et que votre raison s'étonne à loisir, car, je le répète, là est le miracle.

Le reste rentre dans la catégorie des prestidigitations ordinaires. Que ces deux êtres aient pu me tromper, agissant et parlant comme ils le firent devant moi qui étais si chèrement payé pour les connaître, c'est une question de pure habileté : on admet qu'il y ait des grimes parfaits, des imposteurs accomplis, des comédiens admirables. Mais les pièces!...

M. d'Altenheimer s'arrêta comme si son étonnement rétrospectif l'eût suffoqué, et monsignor Bénédict soupira en hochant sa tête blonde.

— Ah ! voyez-vous ! les pièces!... les pièces!... C'est là le miracle.

Mgr de Quélen se pencha à l'oreille de l'évêque d'Hermopolis.

— Ah çà, dit-il à voix basse ; je suis tout étourdi, moi, je l'avoue... N'est-ce qu'une audacieuse fantasmagorie?

— C'est la vérité, répondit M. Frayssinous, la pure vérité ! J'ai vu les lettres de crédit du baron auprès du préfet de police... Il est très-recommandé à la cour... Et d'ailleurs, l'autre ! le maître de chambre de Sa Sainteté...

— Mais comment se fait-il, murmura l'archevêque, que nous n'ayons jamais ouï parler de tout cela?

— C'est d'hier, monseigneur !... Le baptême du prince royal de Wurtemberg a eu lieu à la fin d'août et nous sommes au commencement de septembre !...

— C'était il y a juste aujourd'hui quinze jours, reprit M. le baron qui paraissait avoir reconquis tout son calme. Stuttgardt entier prenait part à une fête, dont la pareille ne s'était jamais vue chez nous. Cinquante princes et princesses des cours d'Allemagne et du Nord recevaient l'hospitalité au château, ce qui, joint à l'armée des princesses et princes du sang, formait une véritable cohue royale. Sa Majesté disait dans sa joie : « J'ai attendu deux ans et demi, mais le succès est complet. Il ne manquera aucune fée autour du berceau de mon fils ! »

Certes, il appréciait comme il le devait la courtoisie des États allemands et du Nord, mais ce qui le flattait le plus, c'était ce tribut inespéré venant du Midi ; ce qui lui faisait parler de succès complet, c'était la présence de don François de Paule, infant d'Espagne, et de son auguste compagne, Louise-Charlotte de Bourbon, fille de François Ier, roi des Deux-Siciles.

L'infant était un homme de vingt-trois ans, brun de teint, mais ne paraissant pas une semaine de plus que son âge. Il aurait fallu être sorcier pour démêler quelques traits de ressemblance entre ce fier et taciturne jeune homme, et le prétendu héritier du droit royal des Stuarts : un vieillard sec et roide, dont les traits ravagés se couronnaient déjà de cheveux blancs. Quant à l'infante Louise-Charlotte, nous savions tous qu'elle était née en 1804 : vingt et un ans, par conséquent : et noble ! et gracieuse ! et charmante ! Le chevalier Ténèbre peut passer pour le roi des acteurs, mais ce n'est plus un comédien que frère Ange : c'est un magicien qui vous fait voir le soleil à minuit !

C'étaient les frères Ténèbre, et leur suite brillante était peut-être la même bande qui campait, de l'autre côté de la Theiss, en face du château de Chandor ! Et cette farce royale, unique peut-être dans les annales du monde, dura trois jours entiers, on peut le dire, devant l'Europe assemblée !

C'étaient les frères Ténèbre ! Le dénoûment, vous le savez en partie : les joyaux de la couronne de Wurtemberg disparurent dès le second jour. Le troisième jour, mourut une angélique enfant, la fille du chancelier Reinhardt, qui avait été placée auprès de l'infante, en qualité de dame d'honneur. Le troisième jour, ce fut une rafle générale et si effrontée que l'étonnement épuisé essaya de renaître : tout s'en alla, les parures des princesses, les bijoux et les cordons des princes. L'infant et l'infante avaient beaucoup dansé ce soir-là. Vers minuit, M. de Metternich, dont la sœur est tante du roi, demanda à l'archiduchesse Marie, sœur aînée de la reine, ce qu'était devenu l'aigle en diamants qu'elle portait au cou d'ordinaire. L'archiduchesse chercha, et, tout en cherchant, lui dit à son tour : Prince, où est votre collier de la Toison ? où est votre cordon de l'Annonciade? où est votre plaque du Danebrog? Ce fut aussitôt un grand cri ; tout le monde à la fois s'apercevait du pillage. Le roi, le roi lui-même avait été dépouillé sur sa propre personne ! Les portes du palais furent fermées. Il était trop tard. L'infant, l'infante et leur suite avaient pris les devants, emportant un butin qu'on ne peut estimer à moins d'un million d'écus d'or.

— Au plus bas mot ! ajouta paisiblement monsignor Bénédict.

Un bruit continu de voitures roulant sur le pavé se faisait entendre, depuis quelque temps déjà, vers la route de Conflans. Du côté du château brillamment illuminé, le vent, qui soufflait maintenant par courtes rafales, appor-

tait de vagues sons, et ces notes perdues des instruments qui tâtonnent pour se mettre d'accord. L'archevêque de Paris donna le signal de la retraite en disant:

— Nous ne pouvons pourtant pas faire faux bond à notre petit concert!

On se leva aussitôt. L'impression de terreur s'était tout à fait évanouie, par la raison toute simple que les derniers épisodes racontés par le baron n'avaient plus trait aux diverses émotions qui avaient d'abord agité l'assemblée. L'histoire de Venise se passait en plein soleil; l'aventure de Stuttgardt avait eu lieu sous l'éclatante lumière de mille bougies; cela ne se rapportait plus à cette nuit sombre ou mystérieusement éclairée par la lune qui environnait les hôtes de Monseigneur. Les vampires et les brigands de M. le baron d'Altenheimer avaient des mœurs d'opéra-comique.

Mme la princesse prit le bras de son fils et garde du corps, le jeune marquis de Lorgères. Fanfaronne qu'elle était de ne plus trembler, elle ouvrait la bouche pour reprocher au baron d'Altenheimer de ne l'avoir pas suffisamment effrayée, lorsqu'elle vit, fixés sur elle, deux yeux qui avaient, dans la nuit, cet éclat particulier aux animaux de l'espèce féline. Mme de Montfort était une personne d'esprit et qui savait bien que les vampires s'adressent rarement aux princesses d'un certain âge; néanmoins, ce regard la fit tressaillir. Il appartenait à monsignor Bénédict, qui, montrant de son doigt blanc et délié où chatoyait un magnifique solitaire, la grande pelouse située au devant du château, dit de sa voix mielleuse:

— Je voulais faire remarquer seulement à madame la princesse combien les choses les plus simples peuvent revêtir dans l'obscurité des formes véritablement fantastiques.

Au milieu de la pelouse, on voyait un objet blanc qui se mouvait avec lenteur, tranchant sur le noir de l'herbe. C'était une femme, mais la façon dont les rayons diffus de la lune tombaient sur sa robe flottante lui donnait réellement physionomie de fantôme. Elle glissait sur le fond obscur du parc comme une nuageuse apparition. Le bras du jeune marquis trembla sous celui de sa mère.

— Gaston! qu'avez-vous donc? s'écria celle-ci; allez-vous aussi essayer de me faire peur?

— Ce vent est froid..., balbutia Gaston.

L'archevêque disait en ce moment:

— Voyez-vous ce fantôme?... C'est ma charmante et angélique protégée, Mlle d'Arnheim, qui va nous dire quelques beaux vieux chefs-d'œuvre des maîtres allemands. Mesdames, je vous la recommande du meilleur de mon cœur, car c'est une Antigone chrétienne qui soutient la vieillesse de son père. L'Opéra est plus riche que nous et payerait volontiers deux mille louis par an cette voix sans pareille et cette admirable méthode. Mlle d'Arnheim, qui est de bonne famille et pieuse comme la prière, aime mieux rester pauvre que de risquer son âme pour de l'or; elle se réduit à donner des leçons; j'ai promis de l'aider et je fais un cas de conscience à tous ceux qui m'aiment d'être mes seconds dans cette bonne œuvre.

La forme blanche avait disparu derrière les arbres de l'avenue.

— Gaston, dit la princesse, il faudra voir M. Récamier pour vos battements de cœur. Je les sens contre mon bras et ce sont de véritables palpitations.

M. le baron d'Altenheimer s'était approché de l'archevêque.

— Monseigneur, prononça-t-il avec un respectueux embarras, je ne sais peut-être pas assez bien la langue française pour exprimer des choses très-délicates. Je suis riche. Par le canal de Votre Grandeur, me serait-il possible de faire quelque chose pour cette jeune fille qui a l'honneur d'être votre protégée?

Il sortait en même temps son portefeuille de la poche de son habit. L'archevêque le regarda et lui tendit la main; c'était pour serrer la sienne, car il murmura:

— Monsieur le baron, vous êtes un homme de cœur!

Mais le baron, feignant de se méprendre, déposa le portefeuille dans la main de l'archevêque, salua jusqu'à terre et se perdit dans la foule des invités.

En arrivant au perron, Mme la princesse s'arrêta tout à coup et dit à son fils:

— Gaston, le mantelet de Mme de Maillé, ma nièce... je crois que je l'ai oublié sur l'herbe!



Gaston découvrant le missel. Dessin de Bertall.

Le marquis revint aussitôt sur ses pas et retrouva aisément le manteau. Comme il quittait le salon de verdure, il vit à ses pieds un objet brillant et de forme carrée, qui gisait dans l'herbe, à la place occupée naguère par monsignor Bénédict. Il le ramassa pour le rendre à son propriétaire, car il avait reconnu d'un coup d'œil le missel de velours, à surtranches d'acier, du prélat romain. Tout le monde était entré quand il atteignit le château. En traversant le vestibule, il prit à la main et machinalement le missel qui s'ouvrit entre ses doigts; il essaya de le refermer et ne put: il y avait une serrure à secret, dont le ressort s'était lâché sans doute, quand le missel avait heurté contre le sol.

Pendant que Gaston faisait effort pour rajuster le fermoir, le missel s'ouvrit; l'œil de Gaston glissa entre deux

pages; il s'arrêta comme si la foudre l'eût touché, tandis qu'un cri de stupeur s'étouffait dans sa poitrine...

V. — BAGATELLES DE LA PORTE.

Le grand salon du château de Conflans était disposé pour le concert. L'orchestre avait son estrade, au devant de laquelle un buffet d'orgues nurembergeoises était placé. Cinq ou six rangs de siéges faisaient face à l'estrade, pour la plupart occupés par des dames et des jeunes filles, en *toilette d'archevêché*, comme on disait alors au faubourg. Ce n'était pas la toilette de bal, oh! certes! on ne voyait là que chastes canezous et guimpes jalonnées; mais ce n'était pas non plus la toilette de ville: les robes étaient *habillées* et l'on portait des bijoux. La partie mâle de l'assemblée, prêtres, grands seigneurs ou hauts fonctionnaires, s'asseyait ou restait debout, autour de la salle. Mme la princesse de Montfort avait avisé tout de suite en entrant le docteur Récamier et s'était emparée de lui pour lui parler des palpitations de cœur de son fils le marquis.

— Un bon petit sujet, docteur, disait-elle, et bien différent de M. le duc! Celui-là me fera mourir dans une attaque de nerfs! Au lieu que Gaston, vous savez, c'est l'excès contraire. Je ne sais pas pourquoi il a perdu sa vocation ecclésiastique, moi, ce garçon-là: c'était une bouture de prélat. Je ne peux pas le voir autrement qu'avec un rabat et une tonsure. La diplomatie! je vous demande un peu s'il a tournure de diplomate!... Mais vous avez beaucoup perdu, docteur, de n'avoir point été avec nous au jardin. Nous avons eu un conteur allemand très-original et qui nous a fait d'abord l'effet d'être le diable... Où donc l'a-t-on mis?

Son regard fit le tour du salon et rencontra le baron d'Altenheimer qui était debout auprès de la porte d'entrée. A la lumière des bougies, ce fantastique personnage perdait énormément: c'était un homme aux environs de trente ans, mais paraissant plus vieux que son âge par la qualité particulière de sa laideur. Il avait, à proprement parler, une de ces figures que tous nos lecteurs connaissent et qui restent telles quelles depuis la vingtième année jusqu'à la vieillesse, une de ces figures que le langage commun caractérise en disant qu'elles n'ont pas d'âge: une grande face longue, pâle, effacée, avec des yeux mornes sous des sourcils touffus et un front bas, couvert d'une forêt de cheveux plats, d'où sortaient des oreilles minces et sans ourlets. Sa bouche, démesurément fendue, avait une expression de naïve placidité; sa physionomie entière était énergiquement bourgeoise et commune. Il était haut sur jambes et portait un habit noir taillé gauchement sur un pantalon désolant de gaucherie, trop court de quatre ou cinq doigts et laissant voir des bas de soie d'une finesse extrême, sur lesquels montaient de forts souliers carrés avec des boucles de perles fines.

La princesse remarqua ses chevilles qui avaient l'air de deux nœuds dans un bâton.

— Voilà pourtant le romanesque inconnu qui nous a fait un instant frissonner, reprit-elle en riant. Il n'y a que la lune et la nuit pour jouer de ces tours! Passé dix heures du soir, sur les grandes routes, Mme de Maillé, ma nièce, prend toutes les souches de chênes pour des lions d'Afrique, échappés des ménageries, et tous les poteaux pour le brigand Rinaldo Rinaldini dont elle a lu l'histoire en italien. Ce brave Allemand nous a beaucoup parlé Danube, mais je suis sûr que le paysan du Danube avait un moins déplorable tailleur. Son frère est gentil. Voilà l'habit que je voudrais voir à Gaston!

Le docteur Récamier répondait par des sourires divers, appropriés et tous éloquents. Généralement ces dames trouvaient qu'il avait infiniment d'esprit. Sa magnifique réputation médicale était fondée sur des bases analogues: il guérissait toutes les maladies en ne donnant point de remèdes.

Le frère était *gentil*, en effet, quoique le mot puisse sembler un peu familier dans la bouche d'une princesse pour désigner un prélat romain, dans le salon de l'archevêque de Paris. Le frère portait sa redingote-soutane avec une grâce décente et parfaite. Ses cheveux blonds, lisses et fins, percés au centre du crâne par une microscopique tonsure, tombaient en boucles molles le long de ses joues un peu trop roses et lui donnaient aspect de chérubin. La princesse n'était pas cause de cela, elle avait employé le mot propre, malgré elle: monsignor Bénédict était gentil.

— Tenez! poursuivit la princesse en touchant le bras du docteur; regardez-moi cela!

Son sourire, imprégné de cette moquerie maternelle, fausse comme un jeton et qui implore toujours un démenti, désignait un grand jeune homme, trop fluet, mais très-beau, qui s'appuyait à la saillie d'une embrasure. Il avait les yeux baissés, peut-être parce que son regard venait de rencontrer celui de sa mère.

— Peste! dit le docteur; je n'aurais pas reconnu M. le marquis de Lorgères! c'est un très-remarquable cavalier, maintenant!

La princesse rougit de plaisir.

— Vous ne trouvez pas, dit-elle, qu'il est bien pâle?

— Tempérament nerveux...; quelques affusions d'eau froide, le matin, dans un bain chaud...; régime tonique sans être excitant...; de l'exercice, beaucoup...; de la distraction... J'aurai l'honneur de lui faire une visite...

Il salua et s'éloigna au bras d'un pair de France en délicatesse avec sa goutte.

La princesse fit un petit signe de cils à Gaston et se retourna.

Dès que la princesse fut retournée, les paupières de Gaston se relevèrent. Son regard, où véritablement il y avait de la fièvre, se fixa sur une porte fermée que l'orchestre cachait à demi. M. le marquis de Lorgères attendait quelqu'un, évidemment, et ce quelqu'un devait entrer par là. Mais n'était-ce que de l'attente, cette émotion qui creusait ses yeux et qui mettait de la sueur à ses tempes?

A l'autre bout du salon, l'archevêque de Paris venait d'aborder l'évêque d'Hermopolis.

— Monseigneur, lui demanda-t-il, connaissez-vous personnellement ce baron d'Altenheimer?

— Pas le moins du monde, répondit M. Frayssinous. Il m'est venu, présenté par son frère qui avait pour moi des lettres des cardinaux Pacca, Gaysruk et Riario Sforza, ainsi qu'une note autographe du préfet de la congrégation des rits. Je sais qu'il est en rapports avec mon collègue de l'intérieur et que le préfet de police...

— Mais le voici, justement! s'interrompit-il; nous allons avoir un monceau de renseignements!

Le préfet de police entrait en effet, et les deux prélats purent le voir échanger une poignée de main avec M. le baron d'Altenheimer, toujours debout auprès de la porte.

— Beaucoup de choses parmi celles qu'il nous a dites, reprit l'archevêque, dénotent un état mental pour le moins très-bizarre...

— C'est un Allemand, l'interrompit M. Frayssinous, et un conteur: deux moitiés de fou!

— Fou généreux et même prodigue, du moins, poursuivit Mgr de Paris. Avez-vous remarqué qu'il m'a donné son portefeuille pour Mlle d'Arnheim?

— J'ai cru voir .. Qu'y avait-il dans le portefeuille?

— Une somme telle que je ne sais s'il n'y a point erreur de sa part...: dix billets de mille francs.

— Dix billets de mille francs! répéta l'évêque d'Hermopolis étonné.

Puis il ajouta d'un ton léger:

— Mais nous ne sommes que des malheureux, en France, et ces Teutons sont riches comme des puits!

L'orchestre préludait attaquant un motet de Lesueur. M. le baron d'Altenheimer garda son attitude froide et gauche pendant les premières mesures, mais lorsque se développa la pensée large et haute du maître français, il sembla que la grande taille du baron se développait en même temps. Sa pose changea, ses reins se cambrèrent, sa poitrine s'élargit, gonflant les plis de son habit noir; peu à peu, chacun put voir ses yeux s'allumer et entendre ses narines dilatées qui repoussaient un souffle bruyant. Il devint encore une fois le point de mire de l'attention générale et acquit en un instant la réputation d'un fougueux dilettante.

Quand l'orchestre se tut, ses deux mains, fortes et mal gantées, applaudirent avec fracas.

— Mon Dieu, monseigneur, répondait cependant le préfet de police aux questions de l'archevêque, il n'y a point de chargé d'affaires de Wurtemberg à Paris, en ce moment, et c'est le nonce d'Autriche qui fait l'intérim. J'irai dès demain à l'ambassade. Ces MM. d'Altenheimer me paraissent être des hommes considérables et parfaitement appuyés. Le baron est l'ami très-particulier du prince de Metternich: je sais cela par M. le prince de Talleyrand... Et quant à la sincérité de leur mission, le doute ne m'est malheureusement pas permis. Les frères Ténèbre sont des malfaiteurs de l'espèce la plus dangereuse et nous avons le terrible honneur de les posséder à Paris. Un vol hardi, inouï, invraisemblable, a été commis hier chez M. le duc de Bourbon, — précisément l'un des protecteurs du baron d'Altenheimer; — on a soustrait pour plus de cinquante mille écus de bijoux antiques dans sa galerie, trois miniatures d'Isabey, cinq de Mme de Mirbel, deux émaux de Petitot et les trois gardes d'épée que feu M. le prince avait rapportées de Florence... Sa Majesté m'a fait mander aujourd'hui; elle désire voir M. le baron d'Altenheimer.

— Et vos hommes sont-ils sur les traces?...

— Monseigneur, M. le baron d'Altenheimer a amené avec lui une brigade de praticiens très-habiles parmi lesquels se trouvent, dit-on, deux *détectifs* de Scotland-Yard... ou, si vous ne connaissez pas la police anglaise, deux limiers choisis parmi les plus fins qui soient à Londres... Le roi paraît désirer que M. le baron ait une certaine liberté d'action... Je ne puis que m'effacer...

Le préfet de police ne prenait pas même la peine de cacher sa mauvaise humeur; il était un peu jaloux du baron et trouvait malséant que l'on pût préférer à ses troupes éprouvées je ne sais quelles milices venant d'un petit pays qu'il eût couvert avec son pouce sur le planisphère.

Que ce soit dans un noble salon ou le long des trottoirs d'une rue boueuse, ces rumeurs se répandent avec une magique rapidité. Cinq minutes après, on savait, sur les bancs réservés et jusque dans les moindres recoins, les circonstances du vol audacieux commis par les frères Ténèbre. On ne doutait point que ce ne fussent les frères Ténèbre. La gloire des frères Ténèbre, bien préparée par le récit de l'Allemand, était restée néanmoins sous le boisseau, tant que la corde sensible de l'égoïsme commun n'avait point été touchée. Souvenez-vous du saut immense que fit dans l'échelle de la renommée cet autre démon, le choléra-morbus, rien qu'en franchissant les limites du département de la Seine! La différence est grande entre un fléau à l'état de *curiosité* et un fléau vivant, présent, menaçant. M. le baron d'Altenheimer avait eu beau dire: *Les frères Ténèbre sont à Paris;* les paroles ne valent pas les faits, et l'incendie n'arrache un cri que si l'on en voit au moins la fumée. Les frères Ténèbre affirmaient leur présence par un vol « invraisemblable, » selon la propre expression de M. le préfet. A la bonne heure! Ce baron allemand grandissait du même coup dans l'opinion générale. Il s'établissait une corrélation naturelle entre lui et ces superbes bandits, dont il était l'Homère. Beaucoup parmi ces dames trouvaient désormais quelque chose d'intéressant — et d'étrange — dans cette grande figure blême, mal attachée sur ces disgracieuses épaules.

L'intérêt devait aller plus loin que cela. Pendant qu'on faisait cercle autour des deux prélats, causant avec le préfet de police, un domestique entra et remit une lettre à M. le baron. Ce domestique portait une livrée inconnue. M. le baron prit connaissance de la lettre discrètement et hocha la tête d'un air soucieux en échangeant quelques paroles avec son frère; puis il traversa, de son pas grave et lourd, toute la largeur du salon et vint droit à l'archevêque de Paris.

— Monseigneur, lui dit-il, je n'avais pas besoin, pour souhaiter d'être introduit près de Votre Grandeur, d'un motif autre que la vénération dont je fais profession pour votre personne, et néanmoins j'avais un autre motif. Je savais que les frères Ténèbre devaient venir dans votre château archiépiscopal, ce soir.

Il y eut un grand silence autour de l'archevêque qui pâlit légèrement.

— Ils ne trouveront pas ici la galerie de Condé, murmura-t-il pourtant avec un sourire.

— Ils y trouveront, repartit le baron, une personne qu'il est de leur intérêt d'approcher... et ils savent en outre que Mgr l'évêque d'Hermopolis doit faire un sermon et une quête en faveur des chrétiens de terre sainte.

— On peut remettre la partie, dit M. Frayssinous.

— Je conjure à genoux Vos Excellences de n'en rien faire! s'écria M. d'Altenheimer, et je commence par leur engager ma parole d'honneur que ni l'illustre maître de cette maison ni ses hôtes n'ont absolument rien à redouter. J'ai des hommes à moi tout autour du château, et vingt-cinq gendarmes de la brigade de Bercy attendent la permission de monseigneur pour franchir la grille de son parc...

— A mon insu!... s'écria le préfet de police.

— Ils ont marché sur l'ordre écrit de M. le ministre de l'intérieur, dit le baron en tirant à moitié, de la poche latérale de son frac, un large pli ministériel.

Le préfet l'arrêta du geste et poursuivit, non sans quelque dépit:

— C'est parfait... c'est au mieux!... Du moment qu'on peut se passer de moi...

— Illustre collègue, repartit M. d'Altenheimer en lui pressant les deux mains et d'un ton pénétré, si toutefois je puis employer ce mot vis-à-vis d'un homme tel que vous, nous livrons ici une bataille désespérée, et je vous supplie de ne me point retirer votre aide. Si une fois les frères Ténèbre passent le détroit et vont se perdre dans cette Forêt-Noire qu'on appelle Londres, il faudra renon-

cer à les poursuivre. Ai-je commis quelque faute contre l'étiquette ou négligé quelque formalité hiérarchique? Pardonnez-moi, respectable monsieur; je suis un étranger; mon souverain m'a chargé d'une mission bien difficile : je fais de mon mieux...

Il avait presque des larmes dans la voix, cet honnête conseiller privé. Les deux prélats crurent qu'il était de leur devoir d'adresser au préfet quelques paroles conciliatrices. L'assistance, incroyablement émue à l'idée du drame qui allait peut-être se dénouer sous ses yeux, agitée par mille impressions diverses, la crainte, la curiosité, l'attente, donnait tout bas son avis. Tout ce beau et noble monde se trouvait induit, à son insu, mais non pas malgré lui, à faire office de l'appât qu'on met au fond de la ratière. Cet office a un nom dans le langage des voleurs qui a déteint un peu sur la langue des honnêtes gens : un nom vil et détesté ; nous ne l'écrirons pas, parce que chacun le connait.

Mais quel plaisir pour les enfants de jouer au brigand sous les grands marronniers des Tuileries! Nous sommes tous un peu des enfants montés en graine : témoin le succès qu'a reconquis, dans ces dernières années, ce naïf plaisir de la comédie bourgeoise. On aime à se travestir; on aime à revêtir la défroque d'autrui, savoir : l'âne toujours la peau du lion, et le lion parfois la peau de l'âne...

Et puis, la joie d'être pour un peu dans quelque chose que ce soit! La joie de quitter, ne fût-ce qu'un instant, ce rôle abhorré de simple spectateur! Il y a eu, méditez



L'Infant et l'Infante (les frères Ténèbre) au bal de Wurtemberg. Dessin de Bertall (pages précédentes).

cela, des conspirations, de graves et terribles conspirations qui n'avaient pas d'autre origine.

Nous pourrions faire entrer encore en ligne de compte cette allégresse pure qui saisit tout être humain à la pensée d'une escapade, et qui grandit en raison directe de la hauteur de l'échelon social où s'assied celui qui va cabrioler en pleine espièglerie : un roi ne fait-il pas l'école buissonnière avec mille fois plus de plaisir qu'un écolier?

Mais c'est assez de précautions pour dire que, ce soir, au château de Mgr l'archevêque de Paris, tout le monde était un peu de la police. Soyons franc : tout le monde en était beaucoup, à l'exception de M. le préfet lui-même, qui songeait à donner sa démission. Ducs et princesses, jolies dames et charmantes demoiselles, saints prélats, pairs de France et fils des croisés se surprenaient à jouer de tout leur cœur la comédie de l'alguazil. Le concert avait tort; il s'agissait bien de musique! Quel déguisement allaient prendre ces deux hardis coquins pour entrer chez l'archevêque? Par quel trou de serrure allaient-ils s'introduire? Il y avait des marquises d'imagination qui voyaient déjà le chevalier Ténèbre en cardinal, et frère Ange, le vampire, en jeune chanoinesse allemande...

Ce baron d'Altenheimer était décidément un homme habile, car il devina le sentiment commun et l'exploita aussitôt.

Paul FÉVAL.

(*Voir la suite deux pages plus loin.*

LA MUSIQUE ET LES MUSICIENS ALLEMANDS [1].

RICHARD WAGNER.

Si la gloire est la renommée, M. Richard Wagner a conquis la gloire en un jour. On annonçait depuis longtemps ce « musicien de l'avenir, » titre dont lui-même a fait justice avec modestie. On racontait que, proscrit en Allemagne depuis dix ans, il n'avait pu y entendre ses propres œuvres, et qu'il venait à Paris pour faire connaissance avec elles ; que leur exécution allait décider du sort de la musique et des maîtres passés, présents et



Portrait de Richard Wagner. Dessin d'Ed. Morin, d'apres une photographie communiquee par M. Flaxland.

futurs. Aussi, quelle foule et quelle curiosité à ses concerts au Théâtre-Italien, et quelles discussions violentes avant, pendant et après !

Écoutez d'abord un fanatique :

— Dès l'arrivée du maître à son pupitre, je compris à la physionomie de l'orchestre que la cause était gagnée. Les musiciens se dérangèrent avec respect et joie, impatients de commencer, et saluant l'arrivée de Richard Wagner par des applaudissements d'archets sur le bois de leurs instruments.

Wagner est pâle, avec un beau front dont la partie près de la racine du nez offre des bosses très-accusées. Il porte des lunettes et des cheveux abondants sans exagération. C'est une nature bilieuse, ardente au travail, pleine de conviction, les lèvres minces, la bouche légèrement rentrée ; et le trait le plus caractéristique dans les détails vient de son menton, se rapprochant de la famille des mentons de galoche.

Il y a en lui de la timidité, de la naïveté, du contentement des murmures d'une salle qui paraît disposée à écouter religieusement ; de cette personnalité allemande et modeste jaillit une sorte de charme auquel nous ne sommes guère habitués.

Cet homme, je le sens, n'a rien de commun avec les

(1) Voir la *Table générale* et les tables des tomes XX à XXVI.

compositeurs excentriques qui s'habillent bizarrement, essayent d'influencer la salle par un regard satanique, et secouent une longue crinière plate comme des baguettes de tambour ou frisée comme un caniche. —

Ecoutez maintenant un adversaire :

— Richard Wagner se pose en maître ; nous croyons sérieusement qu'il ne fera pas école. L'originalité quand même et à tout prix étouffe chez lui les inspirations mélodiques. L'effet est l'unique but de sa manière. L'instrumentation y domine souverainement ; il lui sacrifie tout le reste. Néanmoins il est discuté, il a ses fanatiques comme ses détracteurs, ses *romains* convaincus, comme ses aspics implacables. Les aspics du Théâtre-Italien ne sifflent pas, ils chutent simplement.

L'un d'eux s'est livré à cet exercice sévère à la fin du *Réveil du matin* : le cri du coq eût été pourtant plus en situation ; de nombreux applaudissements lui ont répondu, et une voix partie des stalles s'est écriée :

— Qu'on chasse le solitaire !

Le mot a eu du succès. Nous avons cherché à découvrir l'admirateur de Wagner qui venait ainsi spirituellement de prendre sa défense, tout en condamnant la marque d'improbation qu'on lui adressait, et nous avons reconnu un homme de talent, un artiste : Jullien, revenu, lui aussi, de longs voyages et de rudes batailles. —

Prenons le milieu entre ces exagérations ; nous trouverons facilement la vérité.

Richard Wagner est né à Leipsick en 1813. Il a étudié à Dresde, et a quitté la littérature pour la musique. Ses opéras : *les Fées, Rienzi, le Tannhäuser, Lohengrin, les Niebelungen, le Vaisseau-Fantôme, Tristan et Isolde*, ont soulevé des orages pour et contre, — preuve d'originalité ou du moins de puissance.

Exilé de son pays depuis les événements de Dresde en 1849, Richard Wagner a habité la Suisse, avant de venir se faire juger à Paris.

L'a-t-on jugé en effet ? Non. On s'est battu à son sujet, — comme autrefois les gluckistes et les piccinistes ; les uns l'ont appelé le messie de la musique, les autres n'ont vu que du tapage dans ses œuvres.

Erreur et passion des deux côtés.

Dans les morceaux qu'on a exécutés : l'ouverture du *Vaisseau-Fantôme*, les fragments du *Tannhäuser*, de *Lohengrin* et de *Tristan*, il y a un talent de symphoniste incontestable, une science profonde de la sonorité et de l'harmonie, des effets réellement superbes, grandioses et formidables ; mais il y manque, hélas ! « le grain de mil, » qui ferait si bien notre affaire, la mélodie simple, naturelle et soutenue, — qui est la musique du passé, du présent et de l'avenir.

La part de M. Wagner est une grande et belle part ; mais il a laissé le meilleur lot à ceux qui font moins de bruit et plus de besogne.

Il est, s'il le veut, le roi de la métaphysique musicale, — mais *J'aime mieux ma mie, ô gai ! j'aime mieux ma mie !* comme dit l'Alceste de Molière.

Du reste, chacun peut juger *in petto* le célèbre auteur du *Tannhäuser*, grâce à l'éditeur intelligent qui met ses œuvres à la portée de tout le monde (1).

(1) M. Flaxland, place de la Madeleine, l'heureux publicateur de ces *Echos du Passé, de la France, de l'Italie, de l'Allemagne, du Monde religieux*, etc., qui ont révélé tant de trésors oubliés, qui n'ont certes rien de métaphysique, et qui sont ou doivent être sur tous les pianos des vrais musiciens.

L'ILE DES RÊVES,

AVENTURES D'UN ANGLAIS QUI S'ENNUIE (1),

par Louis Ulbach.

Si vous vous ennuyez comme cet Anglais, vous n'avez pas besoin de faire avec lui le tour du monde. Vous n'avez qu'à vous embarquer... dans votre fauteuil et à lire le charmant ouvrage de notre collaborateur M. Louis Ulbach. Il vous mènera dans *l'Ile des Rêves*, un pays enchanté, situé nulle part et partout, partout où règnent l'esprit et le cœur, surtout l'esprit. Là, sous la végétation luxuriante, à l'ombre des palais féeriques, vous entendrez les histoires les plus incroyables et les plus vraies : *Comment le bien vient en aimant ; Sir Olliver à la recherche des émotions ; les Infortunes d'une dame de cœur*, et *le Prince Bonifacio*, le bouquet de ce feu d'artifice. Quel bonhomme de prince, et quel digne frère du roi d'Yvetot et de Sancho Pança ! Il faut remonter jusqu'à la *Princesse de Babylone*, pour trouver l'équivalent de cette fusée de malice et d'ironie, de cette vivacité de narration, et de ce feu roulant de traits acérés. Quand vous aurez lu ce livre étincelant, et salué d'un éclat de rire ou d'un point d'admiration chacune de ses 460 pages, — vous ne pardonnerez plus à l'auteur de vous faire attendre si longtemps le conte qu'il vous a promis depuis le *Voyage autour de mon clocher* et *la Dame blanche de la maison de Bade* (2).

Ce n'était pas trop du crayon et du burin prestigieux des deux frères Rouargue pour traduire dignement les merveilles de *l'Ile des Rêves*.

LES POEMES DE M. ARMAND RENAUD (3).

Vous aviez remarqué ce jeune poëte ici même, car il a débuté en maître dans le *Musée des Familles*. Il s'est bientôt élevé de nos humbles colonnes aux grandes Revues, et il donne aujourd'hui au public un recueil complet, dont nous sommes heureux de dire avec un critique émérite :

— Les *Poëmes* de M. Armand Renaud sont d'un esprit ardent, plein des heureux défauts de la jeunesse : il embrasse toutes choses, il court à tous les sujets ; il franchit les divers espaces du royaume poétique avec une fougue quelquefois plus bruyante que sûre, mais très-souvent heureuse et entraînante ; il a la chaleur, la couleur et le mouvement, qui sont la vie même. Son vers rapide est brillant et habilement fait, fait avec trop d'habileté même. Cette sonorité de la strophe poétique est parfois dangereuse, car elle demande souvent le sacrifice de l'idée. Mme Sophie Gay disait d'un célèbre prosateur de son temps : « C'est un écrivain surprenant ; il compose sa phrase, il la façonne, il l'arrondit, et, quand elle est achevée, il se demande : Maintenant, que mettrai-je dedans ? » J'ai regret d'adresser ces critiques de détail à un livre qui promet un talent véritable ; — mais, ajouterons-nous, M. Armand Renaud mérite d'entendre la vérité ; il est un des rares poëtes de ce temps-ci à qui on peut demander la perfection.

P.-C.

(1) Un très-beau volume grand in-8° jésus, illustré sur acier, par Rouargue frères ; Paris, Morizot.

(2) Publiés dans les tomes XX et XXII du *Musée des Familles*.

(3) Un volume in-18. Librairie nouvelle.

LE CHEVALIER TÉNÈBRE [1].

— Illustres personnes, reprit le baron en adressant à la ronde un regard tout plein de prières, je puis dire que mon sort est entre vos mains. Je vous ai confié mon secret de moi-même et sans y être forcé. Soyez donc avec moi dans une œuvre qui a son importance et sa grandeur, puisque notre victoire peut sauver la fortune de bien des familles et la vie d'un grand nombre de chrétiens. Veillez : je puis affirmer qu'avant une heure les frères Ténèbre seront ici. Comptez-vous alors, et cherchez le visage étranger parmi les figures connues et amies. Souvenez-vous que le cercle de leur travestissement est borné par leur nature physique : un grand, un petit, à peu près dans le rapport de taille qui existe entre mon bien-aimé frère et moi : cela peut donner un vieillard et un jeune homme, un mari et sa femme, un père et sa fille...

Comme il prononçait ces derniers mots, la porte située derrière l'orchestre s'ouvrit à deux battants. Une jeune fille habillée de blanc, conduite par un vieillard de haute taille, parut sur l'estrade, et leur aspect fit courir un long frémissement dans l'assemblée.

VI. — O FONS AMORIS !

La jeune fille était Mlle d'Arnheim, la protégée de Mgr l'archevêque, qui ne voulait pas gagner quarante mille francs au théâtre ; le vieillard était M. d'Arnheim. Si Mme la princesse avait regardé en ce moment du côté de l'embrasure où se tenait son fils, M. le marquis Gaston de Lorgères, elle aurait été très-certainement frappée du changement qui venait de s'opérer dans sa physionomie. Gaston de Lorgères était, nous l'avons dit, un fort beau jeune homme, d'apparence trop timide et même un peu éteinte. Sa mère, qui l'aimait à la folie, avait néanmoins quelques doutes sur la portée de son intelligence. Elle voyait toujours en lui un enfant et s'étonnait que l'étincelle de la virilité n'eût point encore jailli de cette paisible adolescence qui semblait se prolonger bien au delà de la vingtième année. Beaucoup de maris, dit-on, ne savent pas le premier mot du cœur de leurs femmes ; on peut ajouter que beaucoup de mères essayent en vain de déchiffrer l'âme de leur fils : livre ouvert sous leurs yeux. Ce ne sont pas ordinairement les moins douées sous le rapport intellectuel. La mère de l'ouvrier connaît toujours son Charles ou son Jean-Marie, mais il arrive que Mme la duchesse puisse ignorer M. le comte ou M. le marquis.

Ce qui eût étonné Mme la princesse de Montfort en ce moment, c'était justement l'étincelle qui jaillissait, la vie qui naissait, la passion qui perçait. M. le marquis était toujours pâle, mais c'était une autre pâleur ; ses grands yeux noirs n'avaient point perdu leur timidité, mais entre ses paupières demi-closes un éclair glissait. La statue était de chair et d'os à cette heure, et il y avait une âme dans ce marbre.

Je ne sais pas même si les affusions d'eau froide dans un bain chaud, préconisées par le docteur Récamier, auraient pu calmer les battements de ce cœur. Ce sont choses innocentes et dont l'essai ne coûte rien, mais j'aurais craint qu'il ne fallût à ces *palpitations* un autre remède. Cette flamme qui passait entre les longs cils de Gaston allait vers un but ; son regard était rivé à la jeune fille en robe blanche qui venait de paraître sur l'estrade.

Mgr de Paris avait dit, en parlant d'elle : « Mon angélique protégée. » Mgr de Paris n'avait pas trop dit. L'admirable ovale de ce visage, encadré dans une rayonnante chevelure blonde, rappelait en effet les suaves profils que l'imagination des maîtres du pinceau a prêtés aux envoyés célestes. Elle paraissait avoir dix-huit ans tout au plus. Ses regards limpides et doux avaient comme un voile de mélancolie. Elle était belle comme un rêve de Raphaël...

Ah çà ! la fantaisie a cependant des bornes ! Se pouvait-il que cette tête séraphique appartînt réellement à frère Ange Ténèbre le vampire ? Nous parlons ainsi, parce que cette pensée donnait la fièvre aux trois quarts de l'assemblée. Tout le monde avait mesuré d'un coup d'œil le rapport existant entre la stature de M. le baron d'Altenheimer et celle de son jeune frère, monsignor Bénédict. Le rapport était à peu de chose près le même entre cette adorable jeune fille et le vieillard qui l'accompagnait.

Les dernières paroles du baron, dénonçant les déguisements possibles des frères Ténèbre, avaient été : *Un père et sa fille*, et voilà que justement, par un véritable coup de théâtre, une fille entrait en scène avec son père !

Notez bien que ces frères Ténèbre étaient capables de tout. Le vampire n'avait-il pas joué à Stuttgardt le rôle de l'infante d'Espagne ? Cinquante regards interrogeaient avidement le baron d'Altenheimer, qui avait repris sa place auprès de la porte d'entrée, et aussi monsignor Bénédict, debout à ses côtés. Mais M. le baron restait impassible, et monsignor Bénédict gardait aux lèvres son plus mielleux sourire.

Cela ne prouvait rien, veuillez réfléchir : c'étaient deux hommes adroits, et il ne fallait pas que les frères Ténèbre pussent se douter qu'on soupçonnait leur présence.

Certes, elle était bien belle cette jeune fille, mais à la mieux considérer, plusieurs, parmi ces dames, trouvaient en elle quelque chose d'effrayant. Quoi ? Sait-on définir ces vagues avertissements ? Ce n'était ni le saphir limpide de sa prunelle, ni la délicate transparence de son teint, ni la pureté virginale de son maintien, ni l'auréole de ses blonds cheveux. Non. Rien de tout cela en particulier, mais l'ensemble ! Ecoutez ! elle était trop belle !

Quant au vieillard, le chevalier Ténèbre avait beau cacher son front satanique sous les masses vénérables de cette chevelure de neige. Quelques-unes de ces dames n'étaient pas d'hier ! Quelles rides profondes ! quel teint ravagé ! quelle force ! mais quelle fatale tristesse !

On pouvait aller dans la plaine du Grand-Waradeu et chercher, sous la moisson, les tombes noires ; on pouvait soulever les pierres qui portaient les mystérieuses inscriptions. Rien dans les tombes ! C'était ailleurs qu'il fallait trouver aujourd'hui le chevalier Ténèbre et le prêtre vampire.

L'orchestre donna deux longs accords, suivis d'une batterie arpégée, sur laquelle Mlle d'Arnheim entonna le *Fons amoris* de Haydn. Elle avait une voix de mezzo-soprano d'une sûreté magnifique et d'une incomparable valeur. Ces dames avaient attendu une contralto, mais elles n'en étaient plus à s'attarder aux objections de la

(1) Voir le commencement, ci-dessus, même livraison.

raison. Qu'importe la raison quand il s'agit de choses déraisonnables, folles, impossibles, surnaturelles? En toute autre circonstance elles eussent admiré, passionnément peut-être, la façon largement pieuse, expressive jusqu'à l'ascétisme, simple enfin jusqu'à la divine candeur, dont Mlle d'Arnheim interprétait l'œuvre du maître viennois. Elles étaient connaisseuses : la tendre majesté du style ne leur aurait pas plus échappé que la splendeur de la voix; mais, je vous le demande, qu'importe tout cela quand il s'agit d'une illusion diabolique? Écoutaient-elles seulement? je ne sais. Si elles écoutaient quelque chose, c'était le poëme ardent et confus de leur cervelle en fièvre...

Dans son embrasure, Gaston buvait avec délire à cette coupe enchantée; — près de la porte, monsignor Bénédict posait sa main ouverte au-devant de ses yeux, sans doute pour cacher son regard inquisiteur. Celui-là jouait au dilettante, mais Mme la princesse, qui le guettait, croyait voir une lueur perçante au travers de ses doigts. C'était son regard, fixé sur Mlle d'Arnheim.

Lorsque la dernière note mourut dans le gosier de la virtuose, et pendant que l'orchestre frappait ses derniers accords, M. le baron d'Altenheimer, qui jusqu'alors était resté froid comme un bronze, donna bruyamment le signal des applaudissements. Ces dames l'imitèrent aussitôt, pensant que cela faisait partie de leur rôle. Les deux prélats et en général la partie mâle de l'assemblée, pris d'une admiration plus sincère, applaudirent avec entraînement. Ce fut un véritable triomphe; aucune protestation ne vint rompre l'unanimité des acclamations. Gaston seul n'applaudissait pas, parce qu'il avait ses deux mains appuyées contre son cœur.

Il n'était pas d'usage dans les salons de Monseigneur de décerner aux artistes d'aussi bruyantes ovations, mais tout concourait ici à prolonger le succès : l'enthousiasme feint venait en aide au véritable enthousiasme, et il nous faudrait chercher des comparaisons jusque dans le parterre des théâtres pour donner une idée de ce que fut pendant plusieurs minutes le salon de l'archevêque de Paris.

Il y eut une circonstance singulière. Aux premiers bravos, la grande figure du vieillard qui se tenait assis à gauche de l'orchestre et un peu en arrière se redressa. On eût pu lire dans ses yeux un étonnement pénible, et comme une expression de fierté blessée; puis sa tête blanchie retomba sur sa poitrine, et deux grosses larmes roulèrent dans les rides de ses joues. Mlle d'Arnheim rougit des épaules jusqu'au front, salua profondément, saisit le bras de son père et disparut.

Mgr de Quélen fit le tour de son cercle et recueillit les suffrages avec un paternel plaisir. On entendait de toutes parts : Charmant! charmant! un gosier admirable! de l'âme! un merveilleux style! Ceux qui ont l'oreille fausse et sourde, majorité dans toute salle de concert, parlaient plus haut que les sensitifs, et ces dames, rendues corps et âme à leur nouvelle profession, enchérissaient chaudement sur le tout.

M. le baron d'Altenheimer était redevenu statue. Son regard, mystérieux comme un livre fermé, ne répondait rien à tous ces beaux yeux interrogateurs qui se fixaient sur lui. Le moment n'était pas arrivé : il fallait de la prudence!

Il y avait cependant une curiosité qui bouillait mieux et plus fort que les autres impatiences. Mme la princesse n'y tenait plus! Elle se tourna vers son fils qui rêvait, Dieu sait à quoi, dans son embrasure, et lui fit signe de la venir trouver. M. le marquis de Lorgères s'éveilla et obéit.

— Gaston, lui dit-elle tout bas et avec beaucoup de mystère, vous savez ce qui se passe ici?

— Ce qui se passe, madame? répondit Gaston; oui, certes.

— Voulez-vous me rendre un service?

— Avec plaisir.

— Ce serait de lier conversation... adroitement, vous comprenez..., avec M. le baron d'Altenheimer, et...

— Mais, s'interrompit-elle avec découragement, vous êtes si timide, mon pauvre enfant.

Elle ajoutait en elle-même, nous le croyons : — et si simple!

— Et quoi? demanda cependant Gaston d'un accent que sa mère trouva, ma foi, fort délibéré.

— Et de vous informer près de lui, acheva-t-elle avec un sourire où naissait un espoir, si ce sont eux que nous venons de voir.

— Eux..., répéta Gaston; eux qui, madame, je vous prie?

La princesse frappa du pied et répondit :

— Mon Dieu! les frères Ténèbre!

Gaston la regarda d'un air stupéfait. Elle vit bien qu'elle avait eu tort d'espérer. Gaston n'était pas encore à la hauteur.

— Allez, dit-elle pourtant, et faites comme vous pourrez.

Gaston n'hésita pas. Il alla tout d'un temps vers M. d'Altenheimer. Sa mère le suivait de l'œil et se disait :

— Son frère, M. le duc, s'est développé de trop bonne heure. Ce pauvre Gaston, lui, est bien en retard. Pourvu que cela vienne!...

Gaston, en ce moment, abordait très-résolûment le baron qui lui prodiguait les saluts dont il comblait si volontiers tout le monde. Gaston n'avait pas l'air déconcerté. La conversation s'établit tout de suite entre lui et M. d'Altenheimer. Gaston parlait, en vérité, très-librement et se faisait écouter.

L'heureuse mère! deux fois heureuse, car elle voyait le progrès de son fils et son fils allait lui apporter des nouvelles, l'heureuse mère triompha dans son cœur et pensa : cela viendra!

Le mot de toutes les mères!

Voici cependant comment M. le marquis Gaston de Lorgères accomplissait la mission hautement confidentielle dont Mme la princesse l'avait chargé.

— Monsieur le baron, dit-il, je vous ai écouté ce soir avec autant de plaisir que d'attention.

— Je rends grâces à M. le marquis..., commença l'Allemand.

— Et vous le comprendrez, poursuivit Gaston, lorsque vous saurez qu'à l'intérêt si remarquable de votre récit se joignait pour moi toute une série de considérations de famille. Nous sommes, monsieur le baron, les neveux à la mode de Bretagne du feld-maréchal Victor de Rohan, prince de Guémenée, duc de Rohan, de Bouillon et de Montbazon, qui, actuellement, réside en Hongrie...

Altenheimer s'inclina.

— Et du chef de feu la duchesse, poursuivit le jeune marquis, morte sans enfants, comme vous pouvez le savoir, nous possédons là-bas, vers Debreczin, quelques propriétés qui ne laissent pas que d'être considérables...

La princesse se disait :

— Ah çà! que lui raconte-t-il donc? M. le baron a l'air de lui prêter grande attention!

Ce n'était que la pure vérité : M. d'Altenheimer était tout oreilles. Gaston poursuivit :

— D'après certaines digressions qui ont ajouté beaucoup pour moi au piquant de votre récit, j'ai vu que vous vous plaisiez à cacher sous le frivole esprit du conteur un grand fonds de science solide...

— Ah ! monsieur le marquis !...

— Veuillez permettre... Ceci n'est pas du tout un compliment, mais bien une transition pour arriver à réclamer de vous un bon office.

— Entièrement à vos ordres ! dit le baron.

— Mille grâces... Il s'agit de nos propriétés de Hongrie... Mon frère, M. le duc, a fait quelques imprudences de jeunesse, et comme il avait une portion de son bien venue, il a pu grever d'hypothèques sa terre de Niszar. Il y a sept cents lieues de Paris à Debreczin. Sans accuser les hommes d'affaires allemands ou hongrois, je pose le fait : la terre de Niszar a été vendue aux enchères publiques pour payer les créanciers hypothécaires...

— Combien y a-t-il de temps de cela? demanda vivement le baron.

— Trois ans..., peut-être quatre ans...

— Vous êtes bien sûr qu'il n'y a pas cinq ans révolus?

— Parfaitement sûr, mon frère, M. le duc, n'a que vingt-sept ans.

— Et il lui a fallu le temps de manger sa terre : c'est juste... Eh bien, monsieur le marquis, je suis tout à vous.

— Je ne suis pas sans avoir ouï parler, continua posément Gaston, de la loi hongroise qui règle les réméré légaux après vente forcée. Seulement, les auteurs magyares ne sont point traduits en France, et leur latinité ne m'a pas paru toujours très-claire... Mayruth fixe à quatre ans le délai du rachat facultatif et de plein droit...

— Mayreuth, s'écria le baron en restituant l'orthographe du nom, est un âne pédant et entêté qu'on ne lit plus... La cour d'Autriche, en réservant à la Hongrie le bénéfice de son ancienne législation, l'a codifiée. Le délai du réméré légal et de plein droit est de cinq ans et jour, à partir de la date des enchères publiques..., et il n'est pas sans exemple que le délai ait été prorogé sur demande adressée à la chancellerie, avec pièces à l'appui...

A son tour, Gaston s'inclina en cérémonie.

— Monsieur le baron, dit-il en prenant congé, je vous prie de recevoir tous mes remerciements.

— Ah çà ! marquis, s'écria sa mère comme il revenait vers elle, me ferez-vous la grâce de me dire quel sermon en trois points vous lui avez prêché ?

— Madame, répondit Gaston avec un sourire que la princesse ne lui avait jamais vu, je commence mes études diplomatiques. Ces conseillers privés, croyez-moi, sont bien difficiles à tourner.

— Il n'a pas voulu vous répondre ?

— Si fait.

— Dites alors, s'écria la princesse avec pétulance, dites donc vite !

— Ma mère, M. le baron m'a répondu que les deux hommes en question sont ici...

— Ah !... j'en étais bien sûre !

— Mais que personne, acheva tranquillement le jeune marquis, vous entendez : ni vous, ni qui que ce soit ici, ne les a encore devinés.

— Ah !... fit encore la princesse, mais sur un mode bien différent : il s'est tout uniment moqué de vous !

Gaston lui baisa la main avec une grâce qui lui donna encore à réfléchir.

— Madame, reprit-il avec une toute légère nuance de moquerie qui acheva de renverser la princesse, voulez-vous que je vous rende un second et bien plus signalé service?

— Lequel, Gaston ?

— Voulez-vous que je me rende dans la chambre voisine, prendre langue auprès de M. d'Arnheim lui-même?

— Et lui demander s'il est le chevalier Ténèbre ?... ricana la princesse.

— Le savoir sans le demander, madame? rectifia Gaston.

La princesse lui secoua la main et attira son oreille tout contre sa bouche.

— Si tu fais cela, Gaston, dit-elle, je te donne un tilbury pareil à celui de ton frère !

— Je préfère autre chose, madame, prononça gravement le jeune marquis.



Mlle d'Arnheim (Lénor) chantant, et son père. Dessin de Bertall.

— Quoi donc ? voyons ! parle !

— Promesse solennelle, répondit Gaston, de ne point me parler de ma cousine Emerance pendant six semaines.

La princesse montra en un rire franc ses dents qui étaient encore très-belles.

— Monsieur le marquis, dit-elle, je vous défends d'être amoureux ! car il faut qu'il y ait en tout ceci une baguette de fée !

Elle le menaça d'un doigt caressant et ajouta :

— Allez !... et prenez bien garde que cette Mlle d'Arnheim est un vieux prêtre mort depuis quatre cents ans !

Le jeune marquis se dirigea vers M. de Quélen et lui dit :

— Monseigneur, ma mère m'a chargé de parler à M. d'Arnheim pour des leçons.

— Toujours excellente ! murmura l'archevêque qui prit

Gaston par la main et le conduisit lui-même à la porte située derrière l'orchestre. Il l'ouvrit.

— Mon bon monsieur d'Arnheim, poursuivit-il en élevant la voix, je vous amène un ambassadeur. C'est le commencement. S'il plaît à Dieu, notre chère enfant sera bientôt obligée de refuser des leçons !

Il referma la porte sur Gaston. Il n'y avait dans cette chambre que le vieillard et sa fille. Mlle d'Arnheim, à la vue du jeune marquis, changea deux ou trois fois de couleur. Son père baissa les yeux, tandis que le rouge lui montait violemment au visage. Gaston, si éloquent tout à l'heure, restait devant eux la pâleur au front et le silence aux lèvres.

VII. — DEMANDE EN MARIAGE.

De l'autre côté de la porte, le concert continuait. L'orgue de Nuremberg gazouillait, sous les doigts de monsignor Bénédict, une petite musique charmante, le fameux noël de Bologne : *Jesu bambino.*

Entre nos trois personnages, le silence n'avait pas encore été rompu, et le malaise grandissait. M. d'Arnheim sembla faire enfin un très-pénible effort sur lui-même et débuta ainsi :

— Vous venez, monsieur, pour vous arranger avec moi au sujet de leçons à donner par ma fille ?...

Il s'arrêta. Nous ne saurions exprimer ce qu'il y avait de hauteur humiliée, de noblesse écrasée, de regrets amers, et cependant aussi de résignation, de mélancolie et de tendresse dans ce peu de paroles prononcées par le vieillard.

Gaston fit un pas vers lui.

— Prince, dit-il à voix basse, vous vous trompez, je ne viens pas pour cela.

— Prince ! répéta M. d'Arnheim, dont tous les membres se prirent à trembler, pendant que sa fille cachait entre ses mains son visage baigné de larmes : prince !...

Puis il ajouta, en posant ses poignets frémissants sur les bras de son fauteuil, afin de se lever :

— A qui croyez-vous parler, monsieur ?

— Je sais, répondit Gaston dont l'accent se raffermit, que je parle à Chrétien Baszin, prince Jacobyi.

La tête du vieillard tomba sur sa poitrine.

— Qui vous a dit cela ? demanda-t-il d'un air sombre.

— Lénor, votre fille.

— Lénor !... ma fille !

Il se tourna vers Mlle d'Arnheim qui avait les mains jointes, pour implorer peut-être le silence de Gaston.

M. d'Arnheim se redressa.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il encore.

— Gaston de Montfort, marquis de Lorgères, deuxième fils du prince de Montfort.

— Ah !... fit M. d'Arnheim, dont le regard alla et vint du jeune homme à la jeune fille.

Puis il interrogea une dernière fois.

— Et que me voulez-vous, monsieur le marquis de Lorgères ?

— Je veux vous demander la main de votre fille que j'aime et qui m'aime.

Ceci fut prononcé d'une voix distincte, la tête haute et le regard assuré.

Mlle d'Arnheim avait fermé les yeux et s'était laissé choir sur un siége.

Dans le salon voisin, la jolie voix de monsignor perlait le chant d'un autre noël, et récoltait, à la fin de chaque strophe, une moisson d'applaudissements mérités.

Le vieillard regarda encore une fois sa fille. Ce n'était pas de la colère qui était dans ses yeux, c'était un morne accablement.

— Tu me trompais !... murmura-t-il.

Mlle d'Arnheim s'élança vers lui ; son geste la repoussa sans rudesse, tandis qu'il ajoutait en s'adressant à Gaston :

— Monsieur le marquis, prendre le dernier bien d'un désespéré, c'est voler sur l'autel !

— Mon père, mon bon et noble père ! s'écria la jeune fille, je ne me séparerai jamais de vous, et je jure que je n'ai mérité aucun reproche.

— Alors, dit le vieillard en jetant un regard de mépris sur Gaston, celui-là est un fou : qu'il se retire !

— Pas avant d'avoir votre parole, prince, répliqua le jeune marquis : j'ai dit la vérité, j'aime votre fille ; elle m'aime, et je sollicite sa main.

— Vous avez parlé à cet homme, Lénor ? demanda M. d'Arnheim.

— Jamais, mon père, répondit celle-ci d'une voix défaillante.

— Comment donc ose-t-il se vanter ?...

— Mon père, interrompit la jeune fille en se laissant glisser à ses genoux ; il ne se vante pas... Mais s'il le sait, son cœur le lui a dit, car nous n'avons jamais échangé une parole.

— Il y a ici une énigme..., commença la vieillard dont le front sévère se couvrit d'un nuage.

Sa fille l'interrompit encore :

— Il n'y a rien, mon père, dit-elle, que ma tendresse pour vous et notre destinée. Pendant que vous étiez malade, et après avoir vendu tout ce que je possédais au monde, il m'arriva un jour d'aller chercher des remèdes sans avoir l'argent qu'il fallait pour les payer. On refusa de me les donner à crédit. Je m'assis sur la borne, au coin de la boutique, anéantie et découragée.

— Et tu demandas l'aumône, enfant ! s'écria M. d'Arnheim, dont l'œil s'alluma.

— Je l'aurais fait, mon père, si la pensée m'en était venue. Mais tout était perdu en moi, et je ne songeais plus qu'à revenir près de vous, afin de mourir avec vous. M. le marquis passait ; il s'arrêta devant moi ; je ne le voyais pas. Mina m'avait suivie ; Mina alla vers lui...

A ce nom de Mina, une petite chienne épagneule noire sortit de dessous le fauteuil de M. d'Arnheim, pour sauter sur une chaise et de là sur la table auprès de laquelle Gaston se tenait debout. Elle se mit à lécher la main de Gaston. Le vieillard détourna les yeux.

— Je me souviens que je priais Dieu ardemment, du fond de ma détresse, continua Mlle d'Arnheim. Je lui demandais de faire un miracle et d'envoyer à mon père cette manne que les oiseaux célestes apportaient aux abandonnés du désert. Quand Mina revint, M. le marquis n'était plus là, mais Mina posa son museau sur mes genoux, et dans les plis de ma robe, je vis briller une pièce d'or...

M. d'Arnheim laissa échapper un gémissement. Mina sauta d'un bond sur le tapis et voulut lui faire une caresse ; il l'écarta de ce même geste doux et triste qui avait repoussé sa fille.

— Nous ! les Baszin ! murmura-t-il.

Puis il demanda d'une voix qui allait s'altérant :

— Cela s'est-il renouvelé ?

— Vous avez été malade pendant trois mois, répondit la jeune fille. Ce grand et riche hôtel que vous aviez coutume d'admirer, c'est la maison de la princesse de Montfort ; sais-je comment Mina en apprit la route ? Quand il ne restait plus rien de la pièce d'or, Mina sortait, et toujours elle revenait avec la manne.

— Et vous saviez d'où venait la manne, n'est-ce pas?

— C'était de Dieu que je l'avais implorée, mon père.

— Et vous laissiez sortir Mina!... Et vous n'aviez pas honte!

Les lèvres du vieillard tremblaient; ses paupières battaient comme si elles eussent fait effort pour contenir des larmes.

— Mon père, prononça Mlle d'Arnheim à voix basse, je laissais sortir Mina parce qu'elle me rapportait le souffle de votre poitrine et le sang de vos veines..., et je n'avais pas honte parce que j'aimais déjà la main par laquelle Dieu nous envoyait sa manne.

— Merci! murmura Gaston, les yeux humides.

— Mais qu'espérais-tu? qu'espérais-tu, malheureuse enfant? s'écria le vieillard avec angoisse.

Mlle d'Arnheim releva vers le ciel son regard angélique et répondit :

— Mon père, j'espérais en Dieu.

Il y eut un silence. Monsignor Bénédict chantait toujours ses gentilles dévotions d'Italie. M. d'Arnheim regarda Gaston en face, puis il lui tendit la main.

— Chrétien Baszin, prince Jacobyi, comme vous l'appelez et comme il se nommait en effet autrefois, vous est redevable, monsieur le marquis, prononça-t-il avec lenteur. Il voit en vous un noble et généreux jeune homme. Peut-être même eût-il été flatté de votre recherche au temps de son bonheur; mais il n'ignore pas que la maison de Montfort est une des plus riches de France. Chrétien Baszin ne permettra jamais que sa fille entre dans quelque famille que ce soit, sinon par la porte grande ouverte : il ne possède plus rien que sa fierté. Que Mme la princesse de Montfort vienne chercher elle-même la princesse Jacobyi, si c'est en effet le sort, et que Dieu veuille l'union de deux grandes races!

— Cela se doit et cela se fera, répondit Gaston sans hésiter : prince, je prends votre parole.

Quelle était, cependant, cette cousine Emerance dont Mme la princesse parlait trop souvent à Gaston? M. le marquis ne s'avançait-il pas beaucoup pour un jeune homme timide? Nous ne savons, en vérité, si sa mère eût été heureuse ou désolée de l'entendre. Celui-là, ce nous semble, brisait sa coquille d'un seul coup de bec et en sortait avec toutes ses plumes!

Il serra la main de M. d'Arnheim et baisa respectueusement la main de la jeune fille. C'étaient comme des fiançailles conditionnelles. Puis, se relevant et d'un ton bref :

— Prince, reprit-il, reconnaîtriez-vous, si le hasard vous plaçait en face d'eux, les deux Tziganes qui reçurent l'hospitalité au château de Chandor, la nuit où votre fille fut enlevée?

Mlle d'Arnheim tressaillit et devint pâle comme une statue d'albâtre.

— Comment savez-vous?... balbutia le vieillard.

— Il me reste à vous expliquer beaucoup de choses, prince, interrompit le jeune marquis, mais ce n'est ici ni le lieu, ni l'heure. Je vous supplie de vouloir bien répondre à ma question.

— Je les reconnaîtrais, dit M. d'Arnheim entre ses dents serrées, dans dix ans comme aujourd'hui!

Gaston prêta l'oreille : monsignor Bénédict avait fini de chanter.

— Prince, poursuivit-il, vous êtes destiné à vous trouver, ce soir peut-être, en face de ceux qui ont consommé votre malheur...

— Il se pourrait!... s'écria le vieillard.

— Nous avons parlé plus d'une fois de Dieu dans cette entrevue, dit Gaston gravement. Ce sont des voies inconnues que les siennes. Une personne qui me paraît digne de foi a annoncé, pour ce soir, la présence des frères Ténèbre dans les salons de l'archevêque de Paris. Quand Mlle d'Arnheim va paraître, vous la suivrez sans doute. Regardez bien, mais cachez bien aussi votre colère légitime et vos justes ressentiments. Il vous importe, il importe à votre fille et aussi à moi, votre gendre, que nul, excepté moi, ne pénètre votre secret. Nous serons éloignés l'un de l'autre : il nous faut un signal. Si vous reconnaissez les deux malfaiteurs, promettez-moi deux choses : d'abord l'abstention la plus absolue, ensuite ce geste, dessiné ostensiblement, et non pas un autre.

Il posa les cinq doigts de sa main droite étendue sur son front.

M. d'Arnheim hésita un instant, puis il dit :

— J'ai confiance en vous, jeune homme, et je ferai selon votre volonté.

Comme s'il n'eût attendu que cette promesse, M. le marquis de Lorgères s'inclina par deux fois, mettant dans le sourire qu'il adressait à Lénor tout ce qu'il lui était défendu d'exprimer par des paroles, et se dirigea rapidement vers la porte opposée à celle qui lui avait donné entrée. Il traversa le vestibule, descendit l'escalier et gagna les jardins. Ce n'était pas pour calmer son sang trop bouillant, ou rafraîchir sa tête nue, que M. le marquis de Lorgères se livrait à cette promenade nocturne. Il allait, regardant autour de lui attentivement et s'arrêtant même parfois pour écouter. La nuit était noire, mais Paris ne dormait pas, et l'on entendait encore au lointain ses grands murmures : au-dessus de ces bruits sourds, on en pouvait saisir de plus voisins et de plus distincts : des pas, des chuchotements, des rires étouffés; les ténèbres étaient habitées autour du château.

PAUL FÉVAL.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

BOUTADES.

Le bonheur est là où on le trouve; rarement là où on le cherche. Il dépend de nos dispositions à l'accueillir plus que de nos efforts pour l'atteindre.

Les rides sont des sentiers creusés par les ans, où les illusions qui s'en vont rencontrent l'expérience qui vient.

L'athéisme creuse dans la conscience un vide où les mauvaises passions sont à l'aise : qui ne croit à rien est capable de tout.

Certains courtisans jurant fidélité à leur maître me semblent des *chats* qui *aboient*.

Combien de systèmes de philosophie ressemblent à ces puits où les anciens reléguaient la vérité, et au fond desquels nous ne trouvons, comme eux, que de l'eau claire!

J. PETITSENN.

L'ANCIEN PARIS. TYPES ET MÉTIERS PERDUS.



La dernière ravaudeuse. Dessin de Damourette.

C'est le moment de les passer en revue, comme le César de Raffet passe la revue des morts aux champs Élysées. (Hélas ! Raffet lui même n'est plus qu'un fantôme !) Nous avons donc chargé M. Damourette — cet autre Gavarni flâneur — de dessiner une dernière fois tout ce Paris ancien que le nouveau Paris enlève d'un coup de truelle ou d'un coup de balai : types de la mansarde ou du ruisseau, inconnus des premiers étages, métiers perdus, dispersés ou transformés, figures excentriques, odieuses au bourgeois, mais adorées de l'artiste.

Voici, par exemple, et pour ouvrir la marche, la dernière ravaudeuse. Vous la chercherez en vain dans son tonneau à bâche, avec ses vieux bas, son aiguille et ses lunettes. Vous ne la trouverez même plus sous les piliers des halles, où elle s'était accrochée comme une verrue tenace. Les métiers qui font des pieds neufs aux bas usés lui avaient infligé dès longtemps le premier coup. Le grand air des pavillons gigantesques du marché des Innocents l'a emportée, toute décrépite, jusqu'aux Incurables, ou, tout affolée, jusqu'à la Salpêtrière. Nous connaissons la dame de charité qui lui a remis ses derniers bons de pain.

UN FLANEUR.

Aux amateurs qui voudraient recueillir au complet le *Paris qui s'en va*, nous recommandons la belle et spéciale publication de l'éditeur A. Cadart, rue Saint-Fiacre, 3; grand in-4° sur vélin et sur papier de Hollande, texte par Th. Gautier, Houssaye, Champfleury, etc.; eaux-fortes remarquables de Léopold Flameng. Deux livraisons par mois, à 1 fr. 50 c.; une année, 20 francs; 40 francs sur papier de Hollande. Il n'a été rien fait de plus artistique sur le *Paris qui s'en va* et le *Paris qui vient*.

SOCIÉTÉ IMPÉRIALE ZOOLOGIQUE DE PARIS.

OUVERTURE DU JARDIN D'ACCLIMATATION AU BOIS DE BOULOGNE.

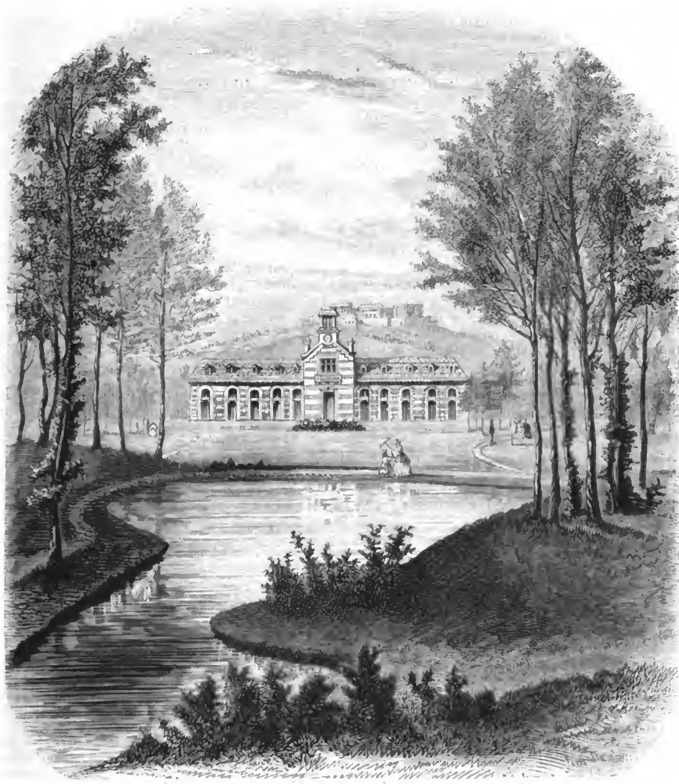
I. — UN DE NOS RÊVES RÉALISÉ.

Lorsque nous racontions ici même, il y a onze ans, la vie et les travaux du grand Geoffroy Saint-Hilaire et du fils qui continue si dignement son œuvre et sa gloire, nous terminions ainsi notre double étude (1) :

« Quand une telle lumière (l'Unité dans l'Histoire Naturelle) s'est levée depuis un demi-siècle sur le monde, est-il supportable que le Muséum et l'Institut en absorbent tous les rayons, et que les doubles volets du grec et du latin lui ferment l'entrée des établissements d'éducation classique? Sur ces huit belles années qu'on vole à la jeunesse pour lui ingurgiter — jour par jour — des lettres mortes, qu'elle rejette comme un repas indigeste, en sortant du collége, n'est-il pas temps, en vérité, de prendre quelques mois pour lui enseigner la science vivante et immortelle par excellence? Sans doute il est fort avantageux et fort intéressant d'apprendre que deux et deux font quatre, — combien les Brutus ont égorgé de Césars, — combien Jupiter et Vénus eurent de caprices, — où est située la capitale du Monomotapa, et mille autres choses graves sans lesquelles on passerait dans les salons pour un crétin complet. Mais n'y aurait-il pas aussi quelque profit et quelque charme à s'élever — sur l'échelle des êtres — jusqu'à la pensée de Dieu ; à lire dans ce livre de la nature ouvert de toutes parts; à savoir les lois, les conditions et les secrets de la vie ; à comprendre notre organisation qui nous touche d'assez près ; à étudier le monde et ses produits qui en valent

(1) Voir notre notice sur la vie et les travaux d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire et sur les cours de son fils au Muséum et à la Sorbonne, t. XVI du *Musée des Familles*, p. 73 et 105.

bien la peine; en un mot, à connaître nous-mêmes dans la création et la création dans nous-mêmes, — comme disait la philosophie antique avant l'invention du *Gradus ad Parnassum?* Cela ne formerait, il est vrai, ni des avocats sans causes, ni des médecins sans clientèle, ni des professeurs sans chaires, ni des Gracchus d'estaminet, ni des Catilinas de sociétés secrètes, ni des génies forts en thème, ni des célébrités *in partibus;* mais cela produirait des philosophes pratiques, — les meilleurs de tous, des hommes utiles et heureux à peu de frais, des



Vue des grandes écuries et étables du Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne. Dessin d'après nature, par F. Thorigny.

femmes qui auraient un autre langage que celui du piano, des agriculteurs progressifs et des multiplicateurs de bestiaux, c'est-à-dire des nourrisseurs, des consolateurs et des *amélioraleurs* du genre humain; nous osons recommander cette simple réforme à la révolution qui s'est faite au cri de : Vive la réforme, et aux institutions qui promettent une peau neuve à notre société. »

Depuis que nous avons écrit ces lignes (en 1849), l'histoire naturelle n'a point forcé — que nous sachions — l'entrée des colléges et des pensionnats; elle est restée

en prison à l'Institut, au Muséum, à la Sorbonne et dans les établissements agricoles.

Mais celui-là même qui nous inspirait alors, — M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, — ne pouvant s'adresser à l'oreille de tous les lycéens du haut de sa chaire et du fond de l'Institut, — a trouvé le moyen de parler et de faire parler aux yeux de tout le monde par deux créations admirables et fécondes : la Société zoologique de Paris, qui rayonne déjà sur l'univers entier, — et son digne complément, le Jardin d'acclimatation, qui va s'ouvrir au bois de Boulogne.

Oui, vous pourrez demain, tous tant que vous êtes, ignorants et savants, oisifs et travailleurs, riches et pauvres, hommes et femmes, vieillards et enfants, retrouver ce que l'éducation publique vous refusait jusqu'ici, ce que nous réclamions en vain il y a onze ans, vous pourrez faire de l'histoire naturelle, et de la plus utile comme de la plus amusante, en allant tout simplement vous promener au Jardin d'acclimatation.

II. — QU'EST-CE QUE L'ACCLIMATATION ?

Mais d'abord qu'est-ce que l'ACCLIMATATION?

Il est temps de populariser ce mot barbare; et le faire comprendre, ce sera le faire aimer.

L'acclimatation est — littéralement — l'appropriation à un climat des produits d'un autre climat, et généralement l'échange des richesses naturelles de pays à pays. C'est, en conséquence, une des premières lois et un des premiers devoirs de la société; c'est une sorte de création de l'homme après Dieu; c'est notre recherche et notre conquête permanente sur la nature, — depuis que nous avons quitté l'Éden primitif pour vivre à la sueur de notre front.

Tout ce qui vous nourrit, tout ce qui vous porte et vous traîne, tout ce qui vous revêt et vous abrite, tout ce qui vous soulage et vous guérit, — tout ce qui développe et réjouit vos sens, et votre esprit par vos sens, tout cela est à peu près le fruit de l'acclimatation.

Adam a dû faire de l'acclimatation en petit, au sortir du paradis terrestre, — et ses fils en ont dû faire en grand en se dispersant sur le globe. C'est par l'acclimatation que Noé et son arche ont sauvé du déluge toutes les espèces vivantes. Les agriculteurs, les pasteurs, les conquérants, les missionnaires, les voyageurs, les marins, les savants, les législateurs des peuples, — et l'animal chassé de sa forêt ou de son pré, de sa plaine ou de sa montagne, et l'oiseau qui émigre avec ses petits, et le vent même qui transporte la semence d'une plante, et la vague qui roule le poisson et ses œufs d'un rivage à l'autre, — tout cela fait, bon gré, mal gré, volontairement ou providentiellement, de l'acclimatation; — depuis la fleur du souvenir, emportée de l'Éden par Ève, et la bête fauve domptée par Caïn dans sa fuite, jusqu'aux chasses d'Alexandre le Grand dans l'Inde, aux murènes de Lucullus et aux abeilles de Virgile; — depuis le froment, le blé noir et le raisin asiatique jusqu'au tabac de Nicot et à la pomme de terre de Parmentier.

— Le monde vit de produits acclimatés, — comme le disait hier M. Drouyn de Lhuys, et comme le démontre depuis vingt ans M. Geoffroy Saint-Hilaire.

Les nations et les pays qui n'ont rien acclimaté — si cela est possible — sont des nations et des pays sauvages; ceux qui ont le plus et le mieux acclimaté sont les maîtres de la terre et de la civilisation.

Voilà ce que c'est que l'acclimatation. Rien d'aussi utile et d'aussi agréable, vous le voyez; rien d'aussi vaste et d'aussi riche dans l'ordre matériel; rien de plus indispensable et de plus doux à l'ordre moral lui-même.

C'est donc un vrai et grand service rendu à l'homme et à la société, à la France et au monde, aux sciences et aux arts pratiques, — que la fondation de la *Société zoologique* de Paris, inspirée et dirigée par M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, et la création du Jardin d'acclimatation au bois de Boulogne, due à l'initiative puissante de M. le comte d'Eprémesnil et à l'exécution énergique de M. Frédéric Jacquemart.

III. — LA SOCIÉTÉ ZOOLOGIQUE.

— La Société zoologique, dit M. Émile Carrey (*Moniteur universel*), date du 10 février 1854. Avec l'illustre naturaliste qui lui a donné la vie, la fortune et la gloire, — ses principaux membres sont les rois et les princes, les grands propriétaires et les savants des cinq parties du globe. Autorisée par le ministre de l'instruction publique le 30 avril 1854, elle a été, sur avis du conseil d'État et rapport du ministre de l'agriculture et du commerce, déclarée établissement d'utilité publique par décret impérial du 26 février 1855.

Son but est de propager en tous pays l'introduction, l'acclimatation, la domestication, la multiplication et le perfectionnement des animaux et des végétaux utiles ou agréables.

Tel est le programme général de la Société; et depuis son apparition jusqu'à ce jour, ce programme a été fidèlement rempli, les résultats obtenus ont dépassé toutes les attentes.

Grâce à l'influence et au zèle des fondateurs, le nombre des sociétaires s'est rapidement accru. L'institution compte à peine six années d'existence, et déjà ses listes portent près de deux mille trois cents membres, payant la cotisation annuelle de vingt-cinq francs, — et dans lesquels figurent vingt et un souverains, dix-sept princes et les premiers personnages du monde. — Napoléon III l'a autorisée à prendre le titre de *Société impériale,* et a inscrit son nom en tête de ses protecteurs.

Par des efforts éclairés et incessants, ajoute M. Carrey, la Société zoologique a déjà rendu des services considérables à la science, à l'agriculture, au bien-être général de l'humanité.

C'est ainsi que par ses soins (pour ne citer que quelques exemples), un troupeau d'*yaks*, ramené du fond des montagnes du Thibet par M. de Montigny, s'acclimate, se reproduit et prospère. En moins de cinq années, malgré les pertes inséparables d'un long trajet et les difficultés d'élevage d'un animal encore inconnu en Europe, ce troupeau a presque doublé, et se composait, en 1859, de vingt et un individus. Cette précieuse espèce bovine, que les habitants du Thibet appliquent à presque tous leurs besoins, qui leur sert comme cheval pour les transports, comme mouton pour sa toison, comme vache pour son lait, comme bœuf pour sa viande, peut désormais être considérée comme acquise à la France.

Deux troupeaux de *chèvres d'Angora*, si renommées par la finesse de leur toison, ont été amenés en 1855. Quatre-vingt-onze animaux, dont quinze mâles et soixante-seize femelles, ont été répartis sur divers points de notre territoire. La Société a, de plus, de petits troupeaux de la même espèce en Algérie et en Sicile.

Le *bombyx cynthia* (ver à cocons de soie qui se nourrit sur le ricin), provenant d'éducations faites à Malte,

avec des œufs originaires de l'Inde, a été introduit à son tour. Non-seulement la Société est parvenue à acclimater cette espèce de vers, si précieuse en ce moment, à cause de l'état désastreux de nos vers à soie, mais elle a encore heureusement modifié sa nourriture, en substituant la feuille du *chardon à foulon*, plante commune et rustique, à la feuille du ricin, qui ne croît sous nos climats qu'avec des soins difficiles. Déjà l'industrie française a utilisé les cocons de cette espèce nouvelle : ils ont été filés, teints et tissés avec succès en Alsace.

Citons encore plusieurs autres acclimatations réussies à différents degrés, soit d'oiseaux de basse-cour, tels que gallines de plusieurs espèces, cygnes, canards, etc. ; soit d'oiseaux d'ornement, de gibier, de poissons, de coquillages, de vers, d'insectes, etc., tels que les vers à soie du chêne, de la cochenille, et du vernis du Japon.

Quant aux végétaux, bien qu'ils ne rentrent pas d'une manière aussi directe dans le but de la Société, l'*igname de Chine*, introduit et distribué par centaines de milliers de bulbilles, est désormais cultivé sur une vaste échelle, tant en France qu'en différents pays ; le *pois oléagineux*, nourriture précieuse et dont on extrait une huile abondante, est complétement acclimaté ; le *sorgho à sucre* prospère d'une façon remarquable et paraît destiné à devenir, dans le midi de l'Europe et en Algérie, une source de richesse aussi précieuse pour l'industrie que la betterave elle-même dans le nord de la France ; le *loza*, dont les Chinois tirent leur belle couleur verte, s'acclimate et résiste à nos hivers. La Société en possède déjà un grand nombre de plans ; l'*ortie blanche*, avec laquelle on fabrique en Asie des toiles solides et brillantes, réussit également. On s'occupe enfin avec fruit des *arbres à cire* et *à vernis*, de *plusieurs espèces de chênes*, des *pommes de terre de l'espèce primitive*, arrachées dans les Cordillères, etc., etc., etc.

La Société n'a pas borné à la France, ni même à l'Europe, ses efforts d'acclimatation. Maintes contrées de l'ancien comme du nouveau continent ont eu part à ses envois ou à ses travaux. Ainsi, elle a répandu en quelque sorte dans le monde entier l'igname de la Chine ; elle a introduit le *bombyx cynthia* en Italie, en Afrique, en Amérique, etc. ; elle l'a même rendu à l'île de Malte qui, après le lui avoir donné, l'avait perdu. Sur la demande officielle de l'empereur du Brésil, elle vient d'introduire un troupeau de chameaux dans cet empire, et, sur la demande du roi d'Espagne, un troupeau de mérinos Mauchamp dans ce royaume.

Bref, la Société zoologique a, depuis cinq ans, introduit, propagé ou fait connaître en diverses contrées plus de cent espèces d'animaux et de végétaux de la plus haute utilité ou de la beauté la plus frappante. Par sa rapidité d'accroissement et ses résultats immédiats, c'est une des institutions les plus remarquables qui aient été créées de nos jours (1).

Mais plus son succès devenait général, plus ses relations et ses travaux s'étendaient, plus se développaient et s'accumulaient ses richesses, et plus l'heureuse fondation de M. Isid. Geoffroy Saint-Hilaire avait besoin d'un établissement public, d'un frontispice et d'un drapeau visibles à tous, d'un centre d'expériences et d'observations, d'une galerie de vente et d'exposition permanente.

Ce couronnement de l'œuvre, cette consécration populaire sera le beau jardin d'acclimatation qui va s'ouvrir au bois de Boulogne.

IV. — LE JARDIN D'ACCLIMATATION.

Là, en effet, la Société zoologique pourra recevoir, étudier, multiplier, améliorer les nombreuses espèces animales et végétales qu'elle s'efforce d'introduire en Europe ; là, tout le monde pourra examiner, apprécier et se procurer ces espèces diverses, selon les besoins et les goûts de chacun ; là, les animaux, les œufs et les graines seront distribués, répandus et propagés incessamment d'un bout de la terre à l'autre.

Paris, siége de la Société, capitale de la France et presque de l'Europe, foyer central de la civilisation moderne, était le point du globe désigné d'avance pour l'établissement d'un tel jardin.

La Société d'acclimatation a demandé un terrain à la ville de Paris. L'administration de la ville a accueilli cette demande avec l'empressement qu'elle met à favoriser toutes les créations utiles dans la cité qu'elle transforme. Elle a donné gratuitement à la Société d'acclimatation un terrain de vingt hectares dans le bois de Boulogne, à la seule charge par les concessionnaires de créer sur ce terrain un jardin zoologique d'acclimatation.

En conséquence de cette donation, la Société a fait appel à ses membres pour fonder une Compagnie anonyme dont l'objet est l'exécution et l'exploitation de ce jardin.

Commercialement parlant, dit M. Carrey, la création du Jardin zoologique du bois de Boulogne réunit tous les éléments d'une fructueuse réussite. Il est probable qu'elle donnera à ses actionnaires des bénéfices réguliers et peut-être considérables.

Ces bénéfices seront produits : 1° par les droits d'entrée payés par les visiteurs ; 2° par la vente des animaux, des œufs, des plantes et des graines, élevés ou produits dans l'établissement.

(1) Indépendamment de ces efforts directs pour les acclimatations d'animaux ou de végétaux qu'elle juge possibles, la Société poursuit son but par différents moyens indirects, mais qui n'en ont pas moins une importance utile.

C'est ainsi : qu'elle centralise au siége de la Société (rue de Lille, 19) une grande quantité de spécimens et de renseignements divers, qui peuvent être utiles aux acclimatations qu'elle propage ;

Que, dans un but analogue, elle publie chaque mois et envoie gratis à tous ses membres un bulletin de cinquante à soixante pages, renfermant le compte rendu de ses principaux travaux et de curieuses notices sur des animaux ou des végétaux peu connus en Europe ;

Qu'elle confie à ceux de ses membres qui lui en témoignent le désir, les animaux dont elle dispose, tout en conservant ses droits de propriété sur ces animaux et leurs produits ;

Que, sur demandes, elle donne gratuitement, soit à ses membres, soit aux Sociétés qui lui sont affiliées, des œufs d'oiseaux, de poissons, de vers à soie, ou des graines, bulbilles, tubercules, plants de végétaux, etc., à la seule charge pour les donataires de mettre à la disposition de la Société une partie des produits obtenus et de lui faire connaître les résultats de leurs essais ;

Qu'enfin elle distribue annuellement, dans une séance générale et publique, des récompenses et des encouragements pour faits d'introduction, d'acclimatation, de propagation d'animaux ou de végétaux. Ces prix et encouragements consistent en titres de membres honoraires de la Société, en médailles d'or, d'argent, de bronze, en mentions honorables et même en indemnités particulières. Ils peuvent être sollicités et obtenus par tout le monde, par l'empereur de la Chine comme par le plus humble des cultivateurs de France. (Le roi d'Espagne est un des lauréats de la Société.) Seuls, les membres délégués pour octroyer ces récompenses sont exceptés de ce concours universel. (*Moniteur universel.*)

Quant aux droits d'entrée, ce revenu, incalculable d'avance, peut dépasser toutes les prévisions, si le Jardin zoologique réussit devant le public. Or, ce succès est assuré et peut devenir un triomphe éclatant, en raison de la nature du jardin, de sa situation si heureuse et des tendances de notre époque.

Là seront réunis des animaux et des végétaux exotiques, venus de tous les points du globe, utiles à l'homme par un côté quelconque, souvent agréables à la vue, toujours curieux à étudier. Différent du Jardin des plantes, malgré plusieurs points de similitude, ce jardin servira en quelque sorte d'école d'éducation et de culture pour toutes les espèces récemment introduites.

Des étables légèrement construites et entourées d'enclos spacieux abriteront de petits troupeaux d'animaux étrangers, tels que l'yak, l'hémione, le lama, le grand kangourou, etc.

Une oisellerie, construite sur une immense échelle, emprisonnera, de façon à leur laisser une grande liberté physique, des oiseaux terrestres et aquatiques, de basse-cour, d'ornement ou de chasse, utiles à acclimater.

Une magnanerie permettra d'étudier les existences et les travaux comparatifs des vers à soie du mûrier, du chêne, du ricin, du vernis du Japon, etc.

Un rucher expérimental enseignera les principaux modèles de ruches employés sur différents points du globe et les espèces d'abeilles les plus utiles à élever.

Des bassins et appareils de pisciculture et d'hirudiculture offriront au public les moyens d'apprendre les divers procédés de ces deux arts encore nouveaux.

Un aquarium, établi à l'instar de celui de Londres, permettra d'observer à travers ses parois transparentes l'enfantement, les mouvements et la vie des différents poissons et animaux aquatiques.

Ces êtres, voyageurs comme l'oiseau ou immobiles comme le végétal, dont l'existence sous-marine est si peu connue, et cependant si curieuse par leurs variétés multiples, pourront être enfin étudiés à loisir.

A côté de ces espèces animales et autour d'elles s'élèveront des cultures utiles, telles que celles de l'igname monstrueux de la Chine, de l'arbre à vernis du Japon, du manioc ou du cara de l'Amérique, etc. Mêlés à des arbres et à des plantes exotiques d'ornement, ces végétaux formeront des bosquets ou des parterres dignes de ce féerique bois de Boulogne qui leur offre asile. Les nombreux jardins qui ornent aujourd'hui la capitale indiquent à l'avance tout ce qu'on pourra faire avec les éléments inconnus dont dispose la Société d'acclimatation, et grâce aux innombrables amis, agents et donateurs qui s'apprêtent à enrichir le jeune établissement (1).

Nous pouvons déjà, *de visu*, lui rendre témoignage.

Nous avons parcouru naguère le nouveau Jardin zoologique, encore peuplé d'ouvriers et encombré de matériaux. A travers ce chaos pittoresque de l'enfantement, nous avons reconnu et admiré la largeur et la grâce des dispositions, l'élégance magistrale des bâtiments, l'immensité aérienne de la volière, la rustique coquetterie des cabanes, la surprise des aspects et des perspectives, la variété des cultures, des massifs et des bosquets, enfin toutes les merveilles combinées de l'art et de la nature.

La vue seule de la pièce d'eau principale et des écuries encadrées de grands arbres forme un tableau charmant, que notre dessinateur, M. Thorigny, a rendu avec son talent habituel.

— Oui, répéterons-nous donc avec M. Carrey, oui, les visiteurs du monde entier afflueront à ce rendez-vous des richesses et des curiosités naturelles, digne de la grande capitale de la France et du chef-lieu intellectuel de l'univers.

Vainement l'homme est distrait des spectales de la création par les soucis, les travaux ou les vanités de l'existence mondaine, il aime et recherche toujours ces spectacles en quelque sorte malgré lui (1). Si le Jardin des plantes, au lieu d'être relégué à l'une des extrémités de Paris, comme à une arrière-garde perdue, était placé à l'avant-garde marchante, aux Champs-Elysées ou à Neuilly, ses allées, certes, ne désempliraient jamais.

Or, le Jardin d'acclimatation est merveilleusement situé au plein centre du mouvement actuel, dans l'enceinte même du bois de Boulogne, à la porte d'Orléans, ou des Sablons, entre le grand lac, Neuilly et la Seine.

La foule incessante des promeneurs et des oisifs, outre les visiteurs sérieux et intéressés, sera donc toute portée à ce nouveau plaisir de chaque jour, et n'aura qu'à quitter un instant ses allées de prédilection pour contempler les produits exotiques réunis dans un cadre sans rival.

Comme preuves décisives de succès, M. Carrey cite les divers jardins zoologiques de l'Europe :

Le jardin de Londres produit 300,000 francs par an, en moyenne; le jardin de Bruxelles, de 103,000 à 111,000 francs; le jardin d'Anvers, 104,000 francs; le simple jardin de Marseille, 96,000 francs.

(1) Déjà, lisons-nous dans un journal, le comte d'Eprémesnil fait présent d'une paire de nandous; la veuve du général Gastu, pour se conformer à l'intention que son mari a manifestée avant sa mort, enverra une autruche du Sahara et un couple de cerfs d'Algérie; le prince Demidoff met à la disposition de l'établissement un taureau et une vache brahma, un taureau d'Egypte et un mouflon; de nombreuses variétés de l'espèce galline sont offertes par Mme Aul. Passy, et une paire de levriers de Perse par M. Saint Quentin, attaché à la légation de France à Téhéran; sir Georges Grey, gouverneur de la colonie du cap de Bonne-Espérance, a promis trois zèbres qu'il possède dans ses propriétés de l'Afrique australe, et M. de Montalembert offre deux magnifiques casoars de la Nouvelle-Hollande.

Quant à la collection végétale du Jardin, elle promet d'être immédiatement d'une richesse peut-être unique, grâce aux envois des milliers d'adhérents que la Société compte d'un pôle à l'autre.

(1) L'étude et la domestication des animaux, dit encore avec raison notre confrère, est une des passions les plus naturelles, les plus communes et les plus utiles à l'homme.

Tout enfant, presque bébé, chacun de nous a plus ou moins émietté ses gâteaux aux cygnes des Tuileries ou aux ours du Jardin des plantes.

Plus grands, lorsque le collége et son cloîtral apprentissage nous faisaient si souvent maudire la longueur des journées, plus d'un, parmi nous, a passé bien des heures à élever des vers à soie. A travers le brouillard épais de vingt années, je me souviens, pour ma part, que plus d'un dictionnaire évidé de ses pages nous a servi de boîte à magnanerie.

Tout à fait grands enfin, nous élevons volontiers des chevaux, des singes et des serins; et si tous nous n'en avons point, ce n'est pas que le désir manque à la plupart d'entre nous, c'est que la pauvreté et l'exiguïté de nos demeures de citadins fait de chacun de nous une sorte de prisonnier, qui n'a que bien juste ici-bas la bière indispensable à son étroite existence.

La Société et le Jardin d'acclimatation répondent à cet instinct naturel que nous possédons tout jeunes et qui se développe avec les années. C'est une des causes du succès de ces institutions, et l'une des garanties principales de leurs progrès à venir.

(*Moniteur universel*)

Il est permis d'affirmer que le Jardin zoologique de Paris, qui deviendra le premier jardin du monde par ses richesses, ne restera pas, par ses produits, au-dessous du jardin zoologique de Londres.

Et comme il n'est pas une spéculation d'argent, ses bénéfices ne feront qu'élargir ses résultats scientifiques, et profiteront, en définitive, à tout le monde.

Au point de vue plus élevé de la science et de l'utilité générale, le Jardin d'acclimatation sera une richesse et un attrait de plus pour le grand Paris du dix-neuvième siècle ; il rendra aux praticiens les enseignements si regrettés de l'Institut régional de Versailles; il complètera et continuera la Sorbonne et l'Institut, le Muséum et le Jardin des plantes; il décuplera, d'année en année, les découvertes et les conquêtes de la Société d'acclimatation; il sera un bienfait permanent et un progrès incalculable pour l'agriculture et l'industrie, pour l'humanité et la civilisation; il réalisera, en un mot, autant que possible, — pour tous et pour chacun, — ce programme d'études naturelles et vivantes, absent, hélas! des éducations classiques, et que nous réclamions, il y a onze ans, au nom du génie d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire.

Ce nom et ce génie immortels planent sur le nouveau Jardin du bois de Boulogne. C'est le fils de Geoffroy Saint-Hilaire qui en a provoqué la création; et son petit-fils, émule déjà de son père et de son aïeul, a pris à l'exécution une part aussi active qu'intelligente, avec MM. d'Eprémesnil et F. Jacquemart, secrétaire général et commissaire de la Société zoologique, dont nous avons déjà parlé plus haut.



Oiseaux acclimatés : cygne noir; perdrix de la Californie; poule et coq de la Cochinchine et leurs poussins.
Dessin d'après nature, par Léger Chérelle.

V. — PROGRAMME DE M. I. GEOFFROY SAINT-HILAIRE.

Ne terminons pas cette étude sans y joindre les précieux documents que nous fournit le procès-verbal de la dernière séance publique annuelle de la Société zoologique, tenue à l'Hôtel-de-Ville le 10 février 1860. Cette séance, qui précédait et annonçait l'ouverture du Jardin d'acclimatation, a été d'un intérêt et d'une solennité exceptionnelle.

S. Exc. M. de Royer, ancien ministre de la justice, vice-président du Sénat, M. le vice-amiral comte Cécille, sénateur, membre honoraire de la Société, assistaient à la séance. M. le vice-président du Sénat avait pris place au bureau avec M. Isid. Geoffroy Saint-Hilaire, président, MM. Drouyn de Lhuys, Ant. Passy et Richard (du Cantal), vice-présidents ; le comte d'Eprémesnil, secrétaire général ; Auguste Duméril, E. Dupin et Guérin-Méneville, secrétaires ; le baron Séguier et le professeur J. Cloquet, membres de l'Institut et du Conseil d'administration.

Sur l'estrade se trouvaient placés le Conseil, les présidents, vice-présidents et secrétaires des cinq sections, la Commission des récompenses et un grand nombre de membres de la Société. On remarquait aussi sur l'estrade MM. Chasles, président de l'Académie des sciences; Artaud, inspecteur général de l'Université, vice-recteur de l'Académie de Paris, et de Forcade, directeur général de l'administration des eaux et forêts, et dom Angel Calderon de la Barca, sénateur et ancien ministre des affaires étrangères en Espagne, membre de l'association.

Comme les années précédentes, MM. E. Dupin, Frédéric Jacquemart et le comte de Sinéty avaient bien

voulu se charger de la disposition de la salle, dont les honneurs étaient faits par un autre membre du Conseil, M. le marquis de Selve, avec plusieurs commissaires qu'il avait désignés à cet effet.

La séance a été ouverte par un discours de M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, président.

« Dès l'origine de notre Société, a dit l'illustre fondateur, nous avions bien compris qu'elle devait, ne fût-ce que pour mieux servir notre agriculture et notre industrie nationale, ne pas rester exclusivement française, et devenir peu à peu cosmopolite, universelle ; mais le plus confiant d'entre nous eût-il osé élever ses espérances jusqu'où s'est élevée la réalité ? le concours des hommes les plus éclairés de tous les pays, acquis à notre association, presque en aussi peu de temps qu'il en a fallu pour la faire connaître au loin ; les chefs de l'administration, de l'armée, de la marine, lui assurant par tous pays les ressources dont elle a besoin pour ses lointaines explorations; vingt et un souverains, membres de la Société, lui accordant, de la France au Brésil et jusqu'à Siam, l'appui de leur autorité royale, ou même de leur collaboration personnelle; enfin, des associations, quelques-unes presque aussi considérables que la Société mère elle-même, se fondant partout pour en seconder et en étendre l'action, et pour l'assurer en la localisant ! Si bien que la Société impériale d'acclimatation est déjà ce qu'elle devait devenir : cosmopolite, internationale; et que nous pourrions redire et nous appliquer, sans trop de présomption, ce beau vers fait pour les premiers chrétiens :

Nous sommes nés d'hier, et nous voici partout.

M. Geoffroy Saint-Hilaire a défini en savant et en poëte le Jardin d'acclimatation :

« Notre admirable parc parisien (le bois de Boulogne) ne devait-il pas devenir, dans la partie qui nous était concédée, digne de ce que l'ont fait, partout ailleurs, la munificence de la ville de Paris et le goût de nos architectes ? Lieu d'expérimentation et d'étude, mais aussi lieu de promenade et de délassement, tel doit être notre Jardin d'acclimatation : utile sous une forme qui plaise.

« Parer l'utile ! la nature excelle à le faire, et l'art n'est jamais plus admirable que lorsqu'il y réussit comme elle. Pourquoi quelques livres privilégiés passent-ils de génération en génération, toujours lus, toujours

. . Jeunes de gloire et d'immortalité!

Un poëte nous le dit, parce que

Chez *eux* l'utilité se joint à l'agrément.

« Et, entre tous les dons de la femme, quel est celui qu'un autre poëte, un des plus grands de l'Allemagne, place au premier rang? Elle sait, dit Schiller dans une de ses plus ravissantes compositions, elle sait donner du charme à l'utile ! Et c'est là, pour le poëte, le trait principal de cet éloge de la femme qu'on recommence toujours et qu'on n'achève jamais.

« Nous eussions cru toutefois manquer au principe même de notre institution, si nous avions fait à l'agréable des concessions aux dépens de l'utile. Ce qu'on exclut, ce qu'on éloigne des parcs de pur agrément, nous l'avons résolûment admis dans notre Jardin. C'était l'orner que d'y placer des antilopes, des gazelles, des cerfs, des alpacas, des hémiones, et tant d'espèces dont les formes élégantes ou majestueuses attirent et captivent le regard. C'était donner au Jardin un attrait d'un autre genre que d'y mettre sous les yeux du public l'yak, ce bœuf à queue de cheval, ramené enfin de l'extrême Orient par M. de Montigny, le tapir des marais de l'Amérique, bizarre et « ténébreux animal, » comme l'appelle un peu singulièrement Buffon, les kangurous, aux allures inégales, des plaines de l'Australie, et d'autres encore que l'étrangeté de leurs formes, au défaut de beauté, et leur rareté recommandent à la curiosité publique. Mais tous ces hôtes d'élite auront des compagnons plus vulgaires, choisis parmi nos meilleures races domestiques ; et près des parcs des premiers seront des écuries, des étables, et même une porcherie. Qu'on ne s'effraye pas de ce mot et des souvenirs que rappellent ces toits hideux, trop longtemps habités par des bêtes fétides et repoussantes : chez nous, comme déjà dans plusieurs porcheries modèles, « l'animal immonde » ne sera plus que ce que le dit aussi le proverbe, l'animal par excellence utile, « utile des pieds à la tête. »

« Dans les mêmes vues, nous destinons aux gallinacés, non-seulement d'élégantes volières, déjà construites sur les dessins de M. Davioud, mais aussi une vaste basse-cour, avec un couvoir et ses annexes. Dans les volières seront, avec les ornements habituels de nos faisanderies, de brillantes espèces encore inconnues en France ; on élèvera, dans la basse-cour, les principales races gallines et colombines, la pintade, trop négligée dans le nord de la France, et cet oiseau, si magnifique dans son pays natal, dont nous avons fait le lourd, le disgracieux, mais l'utile dindon.

« De même, sur nos eaux, les élégantes sarcelles de la Chine et de la Caroline, les bernaches indigènes et étrangères, et, entre le cygne blanc d'Europe et le cygne noir d'Australie, le cygne demi-blanc et demi-noir de l'Amérique du Sud, prétendant nouveau à la royauté de nos rivières et de nos lacs, auront pour commensaux, dût leur majesté s'en trouver humiliée, les hôtes plébéiens de la basse-cour : l'humble canard que nous devons aux Romains, le lourd et musqué palmipède américain qu'une vieille erreur fait croire barbaresque, et cet oiseau auquel nous avons infligé à la fois une injure et un supplice, en méconnaissant ses instincts jusqu'à en faire le type de la stupidité, et le torturant jusqu'à ce que, malade et près de mourir, il livre à la sensualité de nos gourmets ses organes endoloris et tuméfiés. Art cruel, déjà pratiqué dans l'antiquité : il est d'invention romaine. Est-ce le prix que les Romains devaient à la libération du Capitole ? »

Et après un mot, charmant encore, sur les étables, les volières, l'aquarium, les ruches, la magnanerie, les cultures, etc., le président a terminé ainsi :

« Le reste sera un de ces jardins comme sait les faire M. Barillet. Dispensez-moi de vous le décrire à l'avance, et permettez-moi de n'ajouter que ces deux mots : Il va s'ouvrir; vous jugerez. »

Et, quand vous aurez jugé, nous compléterons ce travail dans notre prochaine livraison, par la fin du compte rendu de la dernière séance de la Société zoologique, — qui nous fournira la curieuse histoire de tous les jardins d'acclimatation antérieurs à celui du bois de Boulogne.

Nous y joindrons un beau dessin de M. Freemann, représentant les principaux quadrupèdes en voie d'acclimatation.

PITRE-CHEVALIER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

PORTRAIT DE Mgr DUPANLOUP.

Un journal donne quelques détails intimes sur l'illustre évêque académicien qui vient d'occuper si fortement l'attention publique :

Mgr Dupanloup compte aujourd'hui cinquante-huit ans. Sa taille est moyenne, sa constitution nerveuse et vive. Il a le front large et haut, les yeux bleus, expressifs, parfois tendres ; mais malheureusement un de ces yeux, quoique ayant conservé toutes les apparences de la vie, s'est éteint, depuis quelques années déjà, dans les fatigues et les excès du travail. Sa bouche, fine et pincée, à laquelle sied bien le sourire, prend volontiers une légère expression d'ironie. Sa gravité n'est qu'aimable. Ses cheveux sont presque blancs, et il les porte courts. Son teint coloré, rouge même par instants, indique une nature que le sang tourmente. Son costume, d'une invariable simplicité, ne se préoccupe point des recherches d'une vaine élégance.

Mgr Dupanloup est docteur en théologie, comte romain et assistant au trône pontifical, chevalier de la Légion d'honneur et commandeur de l'ordre du Christ, de Portugal, etc.

Il se lève, été comme hiver, entre quatre et cinq heures du matin ; il prend, après sa messe, une soupe et un chocolat. A midi, il déjeune avec ses prêtres ; il dîne à sept heures. A neuf heures, il se couche dans la chambre la plus simple du monde : une commode de noyer supportant les objets indispensables à la toilette, deux chaises de bois blanc, un petit lit de fer semblable à ceux des dortoirs du séminaire, un portemanteau où sont appendues quelques soutanes, aucun meuble élégant, pas de glace, pas de luxe, un crucifix en plâtre au-dessus d'un prie-Dieu ; voilà tout l'intérieur du Bossuet contemporain.

Mgr Dupanloup travaille sans feu en toute saison. Il travaille tout le long du jour ; il travaille même en marchant, « prenant çà et là quelques notes rapides avec un crayon taillé par les deux bouts. »

COLLECTION DE PANIERS (1).

Il s'agit cette fois des paniers percés, car les deux héros de M. Damourette laissent échapper l'argent... du bourgeois. Seulement le libertin ne le ramasse pas, — tandis que la cuisinière en fait son « magot. »

L'anse du panier ! Grande question étymologique et sociale !

Quelle est d'abord l'étymologie ? M. le commissaire Ozy ne la donne pas dans son *Traité des Bonnes;* M. Edouard Fournier, qui sait tout, hésite lui-même à se prononcer. « Il m'a été prouvé, dit-il, que de tout temps l'*anse du panier* s'est livrée, aux dépens des maitres, aux plus dispendieuses sarabandes ; mais quand le mot a-t-il commencé à courir ? *That is the question,* comme dirait Swift, après Shakspeare. Ce que j'ai seulement pu savoir, d'après toutes sortes de petits pasquils de ce temps-là dirigés contre les chambrières, c'est que, sous Louis XIII, on disait dans le même sens : *Frôler sur l'anse du panier.* Or, je me suis demandé s'il ne s'agissait pas de quelque signe que la chambrière, de connivence avec le fournisseur, lui faisait sournoisement, en promenant une ou plusieurs fois sa main droite sur l'anse du panier passé à son bras gauche. Un seul frôlement sur l'anse aurait voulu dire, par exemple : Mettez une once de moins pour la bourgeoise et retenez un sou pour moi ; et ainsi de suite, autant d'onces escamotées et de sous gagnés que de frôlements sur l'anse. Je donne cette opinion pour ce qu'elle vaut, et la livre humblement aux critiques des philologues. »

A propos de *bonnes*, Thackeray, dans ses *Mémoires d'un Valet de pied*, traduits avec tant de verdeur et d'originalité par M. William Hughs, se demande pourquoi, en France, les servantes s'appellent *bonnes*. « Je n'ai jamais pu savoir pourquoi, » dit-il. M. Ed. Fournier lui répond : « Ma foi, ni moi non plus. »

L'auteur de *Gulliver*, l'illustre Swift, qu'on vient de nommer, ne le savait pas davantage, à en juger par son curieux chapitre : *Instructions aux domestiques* (1), dans lequel son ironie sanglante a résumé tous ses reproches sous forme de conseils. Il y traite la question de l'anse du panier avec une profondeur terrifiante :

« La cuisinière, le *butler*, le groom, l'homme qui va au marché, et tous les autres domestiques chargés des dépenses de la maison, feront bien d'agir comme si la fortune entière du maître devait être affectée à leur budget particulier. Par exemple, si la cuisinière évalue la fortune de son maître à mille livres sterling par an, elle en conclut raisonnablement qu'avec un millier de livres par an on aura suffisamment de viande, et que par conséquent il n'est pas besoin de lésiner ; le butler fait le même raisonnement ; autant en peuvent faire le groom et le cocher ; et ainsi la dépense en tous genres se fait à l'honneur de votre maître.

« Tous les bons morceaux que vous pouvez dérober dans la journée, serrez-les de côté pour vous régaler le soir en cachette avec vos camarades ; et mettez le butler de la partie, pourvu qu'il vous donne de quoi boire.

« Le profit des verres est si peu de chose, que ce n'est guère la peine d'en parler ; il ne consiste qu'en un petit cadeau fait par le marchand, et environ quatre shillings par livre ajoutés au prix, pour votre peine et votre habileté à les choisir. Si votre maître en a une grande provision, et qu'à vous ou à vos camarades il arrive d'en casser quelques-uns à son insu, gardez le secret jusqu'à ce qu'il n'en reste pas assez pour le service de la table ; alors dites à votre maître qu'ils n'existent plus : ce ne sera qu'une vexation pour lui, ce qui vaut beaucoup mieux que de s'impatienter une ou deux fois par semaine : c'est le devoir d'un bon serviteur de troubler aussi rarement qu'il le peut le repos de son maître et de sa maîtresse ; et ici le chat et le chien seront d'un grand secours pour vous décharger du blâme. Notez que, des bouteilles qui manquent, une moitié a été volée par les gens qui vont et viennent et les autres domestiques ; et l'autre, cassée par accident et lors du lavage général.

« Si votre maîtresse oublie à souper qu'il y a de la viande froide à la maison, ne soyez pas assez officieuse pour le lui

(1) Voir la livraison de janvier dernier.

(1) *Opuscules humoristiques*, de Swift, traduits pour la première fois par M. Léon de Wailly. Très-piquant volume in-18, qui vient de paraître chez Poulet-Malassis.

rappeler; il est clair qu'elle n'en a pas besoin, et si elle s'en souvient le lendemain, dites-lui qu'elle ne vous a pas donné d'ordres et qu'il n'y en a plus; c'est pourquoi, de peur de mensonge, disposez-en avec le butler, ou tout autre camarade, avant de vous coucher.

« Ne servez jamais à souper une cuisse de poulet, tant qu'il y a dans la maison un chat ou chien qui puisse être accusé de l'avoir emportée; mais s'il n'y en a pas, vous devez la mettre sur le compte des rats, ou d'un lévrier étranger.

« Quand vous faites le marché, achetez votre viande le moins cher que vous pourrez; mais dans vos comptes, ménagez l'honneur de votre maître, et marquez le prix le plus élevé; ce n'est d'ailleurs que justice, car personne ne saurait vendre au même prix qu'il achète, et je suis convaincu que vous pouvez surfaire en toute sûreté; jurez que vous n'avez pas donné plus que le boucher et le marchand de volaille n'ont demandé. Si votre maîtresse vous ordonne de servir à souper un morceau de viande, vous ne devez pas entendre par là qu'il faut le servir tout entier; vous pouvez donc en garder la moitié pour vous et le butler.

« Ne vous laissez jamais régaler par le boucher d'un beef-steak ou d'un pot d'ale, ce qui, en conscience, ne vaut pas mieux que de faire tort à votre maître; mais prenez toujours ce profit en argent, si vous n'achetez pas





L'anse du panier. Composition de Damourette. Le panier percé.

à crédit, ou à tant pour cent, quand vous payez les mémoires.

« Entretenez toujours un grand feu dans la cuisine quand il y a un petit dîner, ou que la famille dîne dehors, afin que les voisins, voyant la fumée, fassent l'éloge de la manière dont la maison est tenue; mais lorsqu'il y a beaucoup d'invités, alors épargnez, autant que possible, votre charbon, parce qu'une grande partie de la viande étant crue restera pour le lendemain.

« Quand vous avez beaucoup de poulets dans le garde-manger, laissez-en la porte ouverte, par pitié pour le pauvre chat, s'il attrape bien les souris.

« Si vous jugez nécessaire d'aller au marché un jour de pluie, prenez le manteau à capuchon de votre maîtresse, pour épargner vos habits. »

Nous dirons plus tard pourquoi Swift ne peut expliquer le nom de *bonnes* appliqué aux domestiques.

P.-C.

N. B. La seconde partie de l'*Histoire du fauteuil de V. Hugo à l'Académie française* paraîtra dans notre livraison de juin prochain.

Paris. — Typ. Hennuyer, rue du Boulevard des Batignolles, 7.

LE MAROC. — TANGER. — LE VENTRE COUSU.



Vue de Tanger, du côté de la terre. Dessin de M. de Bligny.

Tandis que notre dessinateur croquait ce port du Maroc, on espérait en France que les Espagnols le mangeraient. La paix en a décidé autrement. On s'est embrassé, et tout est fini, comme au dénoûment des vaudevilles.

Un coup d'œil sur l'état et les mœurs de Tanger fera regretter à nos lecteurs que la guerre n'ait pas ouvert ce cloaque à la civilisation.

L'arabe Tandja ou Taudjer, la romaine Tingis, ancienne capitale de la Mauritanie Tingitane, est située sur une hauteur, au bord de la mer, à 192 kilomètres nord de Fez, la ville impériale, en face de ce terrible Gibraltar des Anglais, qui la protége à la façon britannique, en interdisant à qui que ce soit d'y toucher. Successivement occupée par les Romains et les Goths, prise par les Arabes au huitième siècle, et par les Portugais en 1461, Tanger passa à la Grande-Bretagne en 1662, lors du mariage de Charles II avec la princesse Catherine. Rendue bientôt au Maroc, elle demeura tranquille jusqu'au bombardement de 1844 par le prince de Joinville.

La voilà encore sauvée des Espagnols, c'est-à-dire laissée à la barbarie. — Honni soit qui mal y pense!

Tanger compte 17,000 habitants. C'est un centre im-

portant de commerce au profit des Anglais et des Juifs. « Les seuls édifices de quelque apparence, dit M. Fillias (1), sont les maisons des consuls d'Europe. Toutes les autres maisons sont basses, irrégulières et taillées sur le même modèle. Ce sont de grands cubes blancs, uniformes et sans croisées. Parmi les rues, étroites, pleines de cailloux et d'immondices, il n'y en a qu'une seule de passable : elle traverse toute la ville du haut en bas, et descend vers les bords de la mer. Cette rue est coupée en deux par une place, l'unique de Tanger, et bordée dans sa partie supérieure de deux rangs de boutiques. Ces boutiques sont des espèces d'antres noirs, creusés dans le mur, sans porte, avec une fenêtre à hauteur d'appui, où la marchandise est étalée, et par laquelle on sert le chaland, qui reste en dehors. »

La campagne est pittoresque. Les jardins des consuls, soigneusement cultivés, l'environnent d'une ceinture d'arbres et de fleurs. On y trouve en quantité les figuiers d'Inde.

Du côté de la terre, représenté par notre dessin, la ville n'a d'autre défense qu'un vieux mur à moitié ruiné, garni de distance en distance de tours rondes et carrées en assez bon état. Ce mur est bordé d'un grand fossé à moitié comblé et envahi dans certains endroits par des plantations d'arbres et de jardins potagers.

Les vraies défenses de Tanger regardent la mer. Elles se composent de plusieurs batteries, garnies d'une trentaine de canons, assez endommagés depuis l'assaut de 1844.

Les plus sanglantes haines divisent au Maroc les Arabes pasteurs et hospitaliers, les Maures orgueilleux et fanatiques, les Juifs avides qui s'enrichissent sous le bâton, et les nomades du désert sans cesse armés contre tout le monde.

On se figurera ces rivalités par l'épisode suivant que raconte le général Daumas :

Les Soukemaren, dit-il, sont en état d'hostilité permanente avec les Berbères des montagnes de l'ouest; si le hasard les conduit au même puits dans leurs chasses vagabondes, il est rare que les armes ne soient pas tirées, et les combats antérieurs ont alors d'atroces représailles.

Un chef des Soukemaren, nommé Chikh-Badda, était à la chasse avec sept ou huit de ses amis, montés sur leurs meilleurs chameaux et suivis de leurs slouguis (lévriers).

Vingt cavaliers des Aït-Dezdegne chassaient eux-mêmes dans les dernières ramifications du Djebel-Moutdir, et le malheur emporta Chikh-Badda sur leur passage. En un instant il fut entouré.

— Où sont tes troupeaux? lui demanda le chef des Berbères.

— Mes troupeaux sont autour de ma tente, à deux journées d'ici, dans la montagne.

— Et tes compagnons?

— Je suis seul avec ma tête.

— Tu mens, chien, mais le bâton fera parler ta langue: descends de ton chameau.

— Je ne suis point un menteur, je suis seul avec ma tête, répondit le généreux Chikh, car il ne voulait point livrer ses amis au danger.

Et, sans que son calme visage trahît son âme, il fit accroupir son chameau et en descendit.

— Me connais-tu? demanda-t-il ensuite au Berbère.

— Tu es un chien des Soukemaren et notre ennemi; c'est tout ce que je veux savoir.

Et, d'un coup de fusil, il étendit Chikh-Badda sur le sable.

Les amis du malheureux Chikh le cherchèrent et l'appelèrent vainement ce jour-là et le lendemain; quand ils revinrent à sa tente, son slougui, depuis longtemps déjà, y avait apporté l'inquiétude.

Un mois après, à force de recherches, le fils de Chikh-Badda trouva le corps de celui-ci rongé par les chacals, et connut tous les détails de cette scène et quel était celui qui avait tué son père.

—Tu as rencontré dans la plaine, lui écrivit-il, un Chikh à la barbe blanche, qui ne songeait qu'à la chasse et qui n'était pas armé en guerre; pourquoi l'as-tu tué? Celui qui, chez nous, n'est pas trouvé l'arme à la main ne doit point mourir; mais, puisque tu as oublié tous les usages de nos ancêtres, je serai plus noble que toi : je t'en préviens, si grand que soit ton ventre, toi vivant, je le remplirai de pierres. Je l'ai juré par le péché de ma femme.

Le courrier qui porta cette lettre au chef des Aït-Dezdegne put donner une indication précise du lieu de campement de la tribu, et le fils de Badda partit aussitôt avec trente cavaliers vêtus comme les femmes des Berbères et montés sur leurs meilleurs chameaux. Arrivés à une certaine distance du douar, ils firent coucher leurs montures dans un ravin, se dispersèrent dans un petit espace, et, courbés en terre, comme des femmes qui ramassent de l'herbe et du bois, ils s'avancèrent lentement vers la tente isolée de l'assassin; leur déguisement était si fidèle, qu'il leur cria lui-même plusieurs fois :

— Hé! les femmes, ne coupez donc pas l'herbe si près de mes chameaux!

Peu à peu les fausses travailleuses l'entourèrent, et, à un signal donné, se jetèrent sur lui. L'heure était bonne; presque tous les hommes du douar étaient à leurs travaux, et, avant que les cris de guerre les eussent rappelés, leur chef était bâillonné, attaché comme un sac sur un *mahari*, derrière un Soukemaren, et emporté dans la direction du Djebel-Moutdir.

La nuit venue, on fit une halte de quelques heures; et, quand la lune se leva, on reprit la route pour ne plus s'arrêter qu'à l'endroit même où Chikh-Badda était enterré. Le prisonnier fut alors mis à terre; couché sur le dos, les jambes et les bras attachés à quatre piquets; on lui fit avaler ensuite une eau dans laquelle avait bouilli du sikhrane, et cette boisson l'endormit si profondément, qu'on put, sans l'éveiller, lui fendre le ventre avec un couteau, le remplir de cailloux, et le recoudre avec une aiguille à raccommoder les outres.

La douleur enfin l'éveilla; il se tordait comme un serpent à qui on a cassé les reins.

— Je t'ai rempli le ventre, ainsi que je te l'avais promis, lui dit le fils de Chikh-Badda; va-t'en maintenant si tu veux. Mes serviteurs, détachez-le.

Le malheureux, conclut M. Daumas, eut la force de s'en aller assez loin pour qu'on le perdît de vue; mais on le retrouva le lendemain, mort auprès d'un buisson. Il avait eu le courage de couper la lanière de cuir dont on avait cousu son ventre, ainsi que l'attestaient son couteau rougi, ses mains ensanglantées et ses entrailles répandues sur les deux lèvres de la plaie béante.

Le jour où l'épée de la France ou de l'Espagne mettra de telles mœurs à la raison sera certes un jour béni de Dieu et des hommes.

P.-C.

(1) *L'Espagne et le Maroc en* 1860, par M. A. Fillias. Étude exacte et intéressante. Un volume in-8°, chez Poulet-Malassis.

LE CHEVALIER TÉNÈBRE (1).

Gaston gagna le parc et chercha un endroit bien touffu. Il pénétra au milieu d'un buisson, regarda encore autour de lui, écouta avec plus de soin, et finit par cacher au plus épais du fourré un objet qu'il tira de son sein.

Puis il reprit sa course vers le château et rentra dans le salon par la porte principale...

M. le baron d'Altenheimer, qui semblait remplir ici l'office de concierge, tant il était fidèle à son poste, eut un léger mouvement de surprise à l'aspect de Gaston. Ce fut l'affaire d'une seconde; après quoi, sa longue figure reprit son expression de placidité.

— Monsieur le marquis n'a donc pas entendu mon frère Bénédict? dit-il.

— Si fait, répondit Gaston, qui adressa un sourire complimenteur à monsignor; entendu et applaudi.

Monsignor remercia, et le baron ajouta :

— Je n'avais pas vu sortir M. le marquis.

Gaston passa en répondant :

— Un peu d'air frais... on étouffe ici!

— Monsieur le marquis, lui dit la princesse, d'un ton qui voulait être très-sévère, vous avez été absent trente-cinq minutes, montre à la main. Votre conduite est de la dernière inconvenance!

Mais elle ajouta, en le menaçant du doigt :

— Je vous mets en pénitence, si vous ne m'apportez pas une pleine brassée de nouvelles!

— Il ne s'est rien passé ici? demanda Gaston.

— J'ai le torticolis à force de regarder de tous côtés, répondit la princesse. Le docteur prétend que tout ceci est une superbe mystification. Mais ces dévots de la grande dévotion ne croient à rien, vous savez... Ah çà! mais, Gaston, nous perdons la tête! vous m'interrogez, et moi, j'ai la bonhomie de vous répondre : c'est le monde renversé!

Gaston garda le silence.

— Comme vous voilà pâle, reprit sa mère inquiète, vous qui aviez tant de couleurs en rentrant!... Il me faut une explication, Gaston, mon enfant : nous avons entamé notre premier roman, n'est-ce pas? soyez franc!... Pauvre Emerance!... Parlez, Gaston, je le veux. Qu'avez-vous fait, depuis que vous êtes sorti du salon?

— Madame, répliqua le jeune marquis en faisant effort pour secouer sa rêverie, je ne crois pas que ce soit un roman, mais c'est du moins une étrange histoire. Demain, si vous le permettez, je me présenterai à votre lever : j'ai absolument besoin de vous parler.

Il n'y a pas de mot en français pour exprimer la passion que les mères ont de savoir. Il serait injuste, cependant, de donner à ce désir profond et plein de fougue le simple nom de curiosité. Les étonnements de Mme la princesse grandissaient. Elle ne retrouvait plus en son fils cet enfant de la veille de qui elle disait : « Quand donc va-t-il s'éveiller homme? » L'homme s'était éveillé, et certes en sursaut! La princesse, complétement dépassée, en était encore à chercher l'enfant et ne savait plus.

Gaston n'en aurait pas été quitte pour si peu si un grand mouvement ne s'était fait dans le salon. Mgr d'Hermopolis se dirigeait vers l'estrade, et une émotion, qui n'avait pas un rapport très-direct avec le sermon qu'il allait faire, s'emparait de l'assistance. On sait que l'apparition des frères Ténèbre était annoncée pour le moment de la quête. Il y avait, dans le salon de l'archevêque, des curiosités malades, des frayeurs, des désirs, des fièvres, et rien de tout cela, bien assurément, ne regardait les malheureux chrétiens de terre sainte.

La princesse n'eut que le temps de dire, au moment où Mgr d'Hermopolis prenait positition sur l'estrade :

— Enfin, me diras-tu au moins qui sont ces gens, les d'Arnheim?

— Vous le saurez demain, ma mère, répondit Gaston en s'éloignant, et c'est pour cela précisément que j'ai besoin de vous voir.

Les premières paroles de M. Frayssinous commandaient le silence.

Il existe encore beaucoup de gens qui ont personnellement connu l'illustre auteur de la *Défense de la religion*. Tous s'accordent à dire que l'éloquence publique de l'évêque d'Hermopolis se distinguait surtout par la mesure, la modération et l'abondance des preuves, déduites avec le calme souverain de la certitude; mais ils ajoutent que son éloquence privée était d'un tout autre caractère. Il avait dans le sang les ardeurs méridionales et dans le cœur un vif entraînement vers la charité. Quand il combattait pour arracher l'aumône à l'égoïsme des gens du monde, ce n'était plus un soldat régulier de la grande armée apostolique, c'était un tirailleur armé à la légère, un zouave, s'il nous était permis de commettre volontairement cet anachronisme; il ne reculait devant rien; tout bois lui était bon pour faire flèche, et l'on a retenu le mot que prononça M. de Talleyrand, après le sermon prêché chez Mme la duchesse d'Angoulême, en faveur des veuves et des orphelins de la guerre de Grèce : ***Il nous a mis sa charité sur la gorge!***

Ici le thème était aussi actuel et encore plus frappant : il s'agissait de ces tristes familles chrétiennes éparpillées en Palestine et gémissant sous la domination turque. Depuis lors, la guerre d'Orient a fait notre éducation à ce sujet, et personne n'ignore les lamentables barbaries qui, dans la postérité, feront ombre aux lumières qui étoilent l'histoire de notre siècle; mais alors une barrière presque infranchissable était entre l'Europe et ces cris d'agonie; en quelque sorte, on entendait, ce soir, dans le salon du château de Conflans, leur premier et déchirant écho.

M. Frayssinous eut d'abord à lutter contre l'inattention générale, car la fièvre de tous faisait une rude concurrence à sa parole; mais, au bout de quelques minutes, l'inattention était domptée, et vous eussiez vu bientôt tous ces visages, avides d'entendre, penchés vers un centre commun : l'orateur. Toutes ces plaintes jusqu'alors étouffées, tous ces cris que l'on n'avait jamais écoutés, tous ces gémissements arrachés à la longue et intolérable torture se réunissaient en une seule voix pour éclater comme un bruit formé de mille râles au sein de cette assemblée riche, brillante, heureuse. Le discours ne dura pas longtemps; quand il fut achevé, il y avait de la sueur à toutes les tempes et des larmes dans tous les yeux.

Mgr d'Hermopolis descendit alors de l'estrade, et l'archevêque de Paris l'embrassa avec effusion avant de lui

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

remettre la vaste bourse en velours rouge qui devait servir à la quête. Dès les premiers pas, le prélat commença son abondante récolte de pièces d'or et de billets de banque ; puis l'exemple s'en mêla, l'émulation, si vous préférez ce mot; des philosophes chagrins diraient l'orgueil. L'appareil de Marsh dégage de l'arsenic de cette même terre qui nous donne le froment pour nos pains ; dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, est-il rien ici-bas d'absolument pur ? L'œuvre grande, étant donné l'éternelle négative qui répond à cette question, l'œuvre sainte est précisément d'amender l'ivraie, de dompter la passion et de la lancer, fougueuse qu'elle est, vers un noble but.

Mme la princesse donna son bracelet. A dater de cet instant, ce fut une pluie de bijoux dans la bourse lourde et gonflée. Colliers, boucles d'oreilles, broches et rangs de perles, allèrent rejoindre le bracelet de la princesse. La charité a aussi ses enchères.

— Monsieur le baron, dit l'évêque d'Hermopolis en arrivant près de la porte d'entrée, je sais que vous vous êtes dépouillé déjà en faveur d'une autre infortune : je me garderai bien de vous rien demander.

M. d'Altenheimer était en train de fabriquer un petit cornet de papier à l'aide d'une enveloppe de lettre. Il y allait de son mieux, mais ses grandes mains maladroites faisaient une triste besogne.

— Donnez, mon cher frère Bénédict, dit-il gravement, afin de ne point faire attendre Son Excellence.

Monsignor Bénédict ôta de son doigt le très-beau solitaire qui avait fait l'admiration de l'assemblée et le laissa tomber dans la bourse. C'était un don royal. L'évêque d'Hermopolis saluait et allait passer, lorsque le baron lui dit :

—Veuillez permettre, de grâce, monseigneur; c'est une habitude très-tyrannique : je voudrais garder seulement quelques prises de tabac...

L'évêque se retourna. M. le baron d'Altenheimer était en train de vider dans le petit cornet qu'il venait de fabriquer assez gauchement le contenu de sa splendide tabatière d'or, enrichie de diamants, dont chacun était gros comme un pois. Ayant achevé son *transvasement*, il glissa la boîte dans la bourse, en ajoutant avec une parfaite simplicité :

— Je vous demande un million de pardons, monseigneur.

La boîte valait trois ou quatre fois la bague. Cela fit grand effet, surtout le petit cornet et le million de pardons. Plus d'un se demandait si ce royaume de Wurtemberg, qui avait l'honneur de posséder la Forêt-Noire dans ses étroites limites, était décidément l'Eldorado.

MM. d'Altenheimer avaient repris leur attitude paisiblement modeste, et l'évêque d'Hermopolis continuait sa quête qui avait produit une fortune.

— Mlle d'Arnheim pour finir, dit Mgr de Quélen, en faisant signe à l'orchestre, dont un musicien se détacha pour aller chercher la virtuose.

Gaston avait à la main son offrande au moment où M. d'Arnheim et sa fille reparaissaient sur l'estrade. Il vit le regard avide du vieillard faire avec rapidité le tour de la salle et s'arrêter, lourd et fixe, sur la porte d'entrée, auprès de laquelle les deux MM. d'Altenheimer étaient seuls. La commotion éprouvée par M. d'Arnheim fut si violente, qu'il chancela comme un homme qui va tomber à la renverse.

— Eh bien ! marquis ! dit l'évêque dont la bourse restait tendue vers Gaston depuis plusieurs secondes.

— Eh bien ! Gaston ! répéta la princesse qui l'observait.

— Il a donné une pièce blanche, s'écria-t-elle presque aussitôt après en bondissant sur son fauteuil ; docteur ! il a donné une pièce blanche ! mon fils, à moi ! à la quête du ministre des cultes ! pour les chrétiens de terre sainte ! Il ne se peut pas que Mlle d'Arnheim soit un ancien ecclésiastique. Voyez ! Gaston est fou ! C'est une enchanteresse en chair et en os ! Voilà qu'il a vingt-trois ans ! Y a-t-il des affusions d'eau froide dans les bains chauds qui puissent empêcher les jeunes gens de faire des sottises? J'avais envie qu'il s'éveillât un peu, mais pas tant ! Seigneur, mon Dieu ! le duc a déjà pensé me faire perdre la tête ! Et figurez-vous qu'il ne veut pas entendre parler de sa cousine Emerance ! un parti charmant ! et bien en cour ! et tout !...

Elle s'éventait du mieux qu'elle pouvait, mais nous vous l'avouons tout bas, il y avait un sourire sous sa colère.

L'évêque aussi riait en quittant le jeune marquis dont la main venait de laisser tomber trois pièces de quarante sous dans son aumônière : les seules ! il devinait bien qu'il y avait là méprise.

Mais Gaston ne riait pas : tout son être était dans ses yeux. Je ne sais pas même s'il avait remarqué le regard de timide tendresse que Mlle d'Arnheim avait glissé vers lui en entrant. C'était le père, il ne voyait que le père, dont les cheveux blancs frémissaient sur son grand front pâle. Lentement, lentement, M. d'Arnheim porta sa main droite à son crâne sur lequel ses cinq doigts convulsifs restèrent un instant étendus.

Gaston poussa un long soupir et se perdit dans la *foule*.

VIII. — LA FIN DE LA SOIRÉE.

Les frères Ténèbre, cependant, ne paraissaient point. Les deux prélats, le préfet de police et quelques autres personnages de poids comptaient la quête, dans un petit salon voisin, dont la porte restait ouverte, tandis que Mlle d'Arnheim chantait avec accompagnement d'orchestre l'*Ave verum* de Mozart. L'admirable artiste se surpassait elle-même en rendant cette admirable musique. La salle silencieuse était tout oreilles, lorsque soudain chacun éprouva comme un choc violent. M. le baron d'Altenheimer venait d'entr'ouvrir la porte d'entrée et de crier, avec toute l'ampleur de sa basse-taille :

— Attention !

En même temps, il se précipita dans le salon où étaient Messeigneurs.

Par la porte principale entr'ouverte, plusieurs voix répondirent :

— Bien !

Monsignor était déjà à une fenêtre, dont il tourna vivement l'espagnolette.

— Attention partout ! cria-t-il, en se faisant un porte-voix de ses deux mains.

De divers côtés dans le parc, des voix lointaines arrivèrent qui dirent :

—Bien ! — bien ! — bien !...

Pas n'est besoin d'ajouter que l'orchestre et la chanteuse se taisaient.

Il y eut un instant de tumulte inexprimable. Le premier cri de femme en fit naître cent, comme c'est la coutume. Les gens du grand salon s'élançaient dans le petit, les gens du petit revenaient violemment dans le grand. On cherchait, on s'agitait, personne ne voyait rien, mais chacun croyait que d'autres voyaient quelque chose. Au bout de trois minutes, il y avait deux douzaines de dames évanouies.

— Ici ! dans le jardin ! cria une voix au dehors.

On se précipita aux fenêtres.

— Ici, dans l'escalier ! vociféra une autre voix.

On ferma la porte.

Des coups de feu se firent entendre au lointain.

On put voir alors M. le baron d'Altenheimer qui boutonnait son vaste frac noir. Il avait la tête haute et le regard brillant.

— Je demande bien pardon, dit-il avec calme ; venez, mon frère Bénédict... Je les aurai ou je mourrai !

Monsignor aussi avait l'air d'un petit héros. Ils gagnèrent tous deux la porte et disparurent au milieu des supplications de ces dames qui les exhortaient à ne se point exposer.

Quand ils furent partis, les bruits divers allèrent s'éloignant, puis se turent. Au bout de trois autres minutes, un silence profond régnait dans le salon du château de Conflans. Personne ne parlait, sauf deux hommes, demi-cachés derrière l'orchestre, et dont l'un employait toute sa force à contenir l'autre.

— Pourquoi m'avez-vous empêché ?... disait M. d'Arnheim, épuisé par ses efforts.

— Prince, répondait le marquis Gaston de Lorgères, je vous donne ma parole d'honneur qu'ils n'échapperont pas !

Les autres sortaient comme d'un sommeil. Chacun se prit à regarder ses voisins. On aurait cru rêver, si les traces de la tempête n'eussent existé de toutes parts. En outre, les MM. d'Altenheimer manquaient. On attendit. Personne ne se pressait de parler. Chacun avait en soi une vague appréhension d'avoir été pris pour dupe : il n'y avait plus, en effet, au dehors ni bruits de pas, ni clameurs, ni coups de feu.

L'archevêque, le premier, dit :

— Il y a là dessous quelque chose d'inexplicable.

Le préfet de police ajouta d'un air chagrin :

— Ces conflits entre le ministère de l'intérieur et la préfecture sont une énormité !

— Madame la marquise, est-ce que vous avez vu quelque chose ? demanda la princesse à sa voisine.

— Quelque chose, madame ?... Je ne puis dire que j'aie vu, non ! J'ai fermé les yeux comme quand on va tirer des coups de fusil au théâtre..., mais senti..., oh ! je suis bien sûre d'avoir senti une odeur de brûlé...

— Ma tante, s'écria Mme de Maillé, Léonie a vu un homme tout noir...

— Et moi, dit le docteur, j'ai senti comme un grand corps velu...

Il y eut quelques rires. Peut-être n'eût-il fallu qu'un bon mot de franc calibre pour tourner décidément la chose en plaisanterie, mais le bon mot ne vint pas, et l'évêque d'Hermopolis dit :

— Allons achever le compte de notre quête.

Il n'eut pas plutôt mis le pied dans le petit salon qu'il poussa une exclamation de stupeur.

La panique faillit se renouveler, tant étaient peu solides les pauvres nerfs de l'assistance. Mais comme Son Excellence, au lieu de reculer, s'était précipité vers la table qui occupait le milieu du petit salon, ces messieurs passèrent le seuil à leur tour et quelques dames suivirent. On entoura Son Excellence qui était devant la table, les bras tombant et la tête baissée.

— Miséricorde ! s'écria Mgr de Quélen en joignant les mains : notre quête !

Ce fut tout. Il y eut parmi la noble assemblée ce silence d'espèce particulière qui suit les grandes mystifications. La table était nette. On n'y voyait plus un seul des objets contenus naguère dans la bourse de velours rouge.

— Voilà ! dit cependant le préfet de police ; si le ministère de l'intérieur voulait s'entendre avec nos bureaux...

— Eh ! monsieur, interrompit l'archevêque de Paris avec une colère qui avait sa source dans le désappointement même de sa charité, il n'y a pas plus de ministère de l'intérieur dans tout ceci que de cour de Rome ou de chancellerie du royaume de Wurtemberg ! Nous avons perdu le bien des pauvres, et l'on s'est moqué de nous !

— Un grand... et un petit ! murmura la princesse, répétant cette parole que M. le baron d'Altenheimer avait tant de fois prononcée dans le salon de verdure.



L'aumône du baron d'Altenheimer. Dessin de Bertall.

— Ce sont eux ! ce sont eux ! s'écrièrent vingt voix à la fois.

— Le baron est le chevalier Ténèbre...

— Et monsignor est frère Ange, le vampire !

IX. — ESSAI SUR LA PHILOSOPHIE DU VOL.

Tous les gens qui font métier de tromper ou de déjouer la tromperie, — tout le gibier et tous les chasseurs, — les admirables voleurs de Londres, par exemple, qui ont une Sorbonne où professer leur art, et aussi les admirables *détectifs* qui sont *entraînés* (*well-trained*) à découvrir leur piste sur le pavé de la grande Babylone, tous vous diront qu'il y a, pour se rendre invisible, et en dehors de la lampe d'Aladin, deux moyens principaux : se cacher ou se montrer, mettre un masque ou marcher à visage découvert, glisser dans l'ombre de la nuit ou affronter

vaillamment la lumière du soleil; en deux mots, la ruse et l'audace.

La ruse appartient aux vieilles écoles surtout; l'audace est le fort de l'école moderne. La plupart des savants gentlemen qui s'occupent en grand de l'art de voler préconisent hautement l'audace et ne se gênent pas pour dire que la ruse a fait son temps. L'honorable Josuah J. Marshall, l'orgueil de la grande association londonienne, qui fut pendu dans Old-Bayley vers la fin du règne du roi Georges, professait ainsi : « Dites au constable : Je suis Jack Sheppard, il ne vous croira pas; prouvez-lui, à l'aide de votre acte de naissance, que vous êtes Jack Sheppard, il vous traitera d'imposteur; volez-lui alors sa montre, sa bourse, sa chemise et sa baguette, il rira en lui-même, disant : Allons donc! Jack Sheppard! »

Il est certain que, dans toutes les bonnes choses, l'esprit anglais va souvent à l'extrême; mais il y a du vrai, beaucoup de vrai, dans l'opinion de l'honorable Josuah J. Marshall, et le fait de sa pendaison ne prouve rien contre sa théorie. Un *true gentleman* de l'association accepte l'idée philosophique de la corde, comme nous sommes bien loin forcés d'admettre l'idée de la mort. C'est une affaire de temps dans les deux cas, et cette affaire de temps se nomme la vie. Le problème à résoudre est de vivre très-bien et d'être pendu très-tard. Josuah J. Marshall atteignit, avant d'être pendu, l'âge vénérable de quatre-vingt-trois ans. Il vit les enfants de ses enfants et leur légua sa méthode.

Allez maintenant dans les prisons et demandez aux directeurs de quelle manière, le plus souvent, leurs pensionnaires s'évadent. Ils vous répondront à l'unanimité : Comme ils peuvent. Ne vous arrêtez pas à cette réplique trop vague; descendez au fond de la question, établissez des catégories; le geôlier n'y mettra point de bonne humeur, cela est positif, car vous posez là le doigt sur quelque plaie de son souvenir, récente ou ancienne; mais, enfin, vous finirez par savoir ceci : on s'évade à midi plus souvent qu'à minuit, par la grande porte plus souvent que par des tuyaux creusés sous terre; on s'évade la tête haute, le front découvert, le sourire aux lèvres; on s'évade en saluant avec bienveillance la femme du concierge et en disant au factionnaire : Bonjour, l'ami!

L'esprit humain est fait ainsi : il a la passion de contredire. Toute précaution peut, en définitive, se traduire ou se résoudre par cette affirmation : Je ne suis pas un voleur. Cela suffit pour que le constable ou le gendarme ait immédiatement désir et besoin de vous prouver que vous trompez. Dites-lui : Je suis un voleur, il éprouvera la tentation bien naturelle de vous démontrer le contraire. Ce sont là de graves sujets. Il y avait naguère à Londres, derrière Drury-Lane, un endroit fort propre où des gens de l'art enseignaient diverses façons de crocheter une porte sans gâter la serrure; le cours était à peu de chose près public, et nous avons eu l'honneur d'y assister. *Rule-Britannia!* C'était l'école primaire, tandis que les considérations qui précèdent appartiennent à l'enseignement académique.

Si véritablement le baron d'Altenheimer et monsignor Bénédict étaient les frères Ténèbre, ils avaient usé du procédé Marshall. Seulement, comme les bandits allemands attendent encore leur Plutarque, ils avaient été obligés de faire eux-mêmes leur réputation dans les salons de l'archevêque et de chanter leur propre épopée. Puis ils s'étaient écriés, selon la recette de l'honorable Josuah J. Marshall : Nous sommes les frères Ténèbre!

Et personne ne l'avait cru.

Ils n'avaient pas dit cela en propres termes assurément, mais ils s'étaient arrangés de manière que cette pensée vînt à tout le monde. Et tout le monde, en effet, à un moment donné, avait eu cette pensée; mais tout le monde s'était dit comme le constable de l'honorable Josuah J. Marshall : Les frères Ténèbre! allons donc!

Et une fois qu'elle est venue frapper à la porte de l'esprit, cette pensée, et que l'esprit lui a refusé l'hospitalité, tout est dit : le bandeau est noué à triple nœud sur vos yeux. Voilà où gît l'importance réelle du calcul.

Maintenant, on a vu des gentlemen secondaires opérer de très-jolies affaires en prenant le nom respecté de Jack Sheppard. MM. d'Altenheimer n'avaient-ils point volé la personnalité des frères Ténèbre? où s'arrêtait le faux dans leur récit? les frères Ténèbre existaient-ils seulement? ou n'y avait-il pas même un atome de vérité au fond de leur effronté mensonge?

M. le préfet de police monta en voiture le premier et revint à Paris ventre à terre. L'habileté de cet éminent magistrat est chose proverbiale; sans nul doute, il dut mettre en campagne à l'instant même les mystérieux bataillons de son armée. — Nulle trace cependant n'est restée, aux archives de la préfecture, du chevalier Ténèbre ni de frère Ange le vampire; nulle trace non plus du baron d'Altenheimer ni de monsignor Bénédict. Ce n'est pas, paraîtrait-il, une petite entreprise que de chasser à courre un empire et un vampire!

Le surplus des convives de Monseigneur se retira tristement. Le bon archevêque, en regagnant sa chambre, gardait comme une secrète consolation au fond de son cœur. Il lui restait du moins de quoi soulager une infortune : le portefeuille destiné à M. d'Arnheim ne l'avait pas quitté. Il voulut recompter les billets de banque.

Hélas! le portefeuille s'était envolé, emportant avec lui la magnifique croix pastorale de Monseigneur!...

X. — LE MISSEL.

Ce soir-là, Mme la princesse de Montfort n'eut point, pour descendre de voiture, la main de son cavalier habituel. Pour la première fois, M. le marquis faisait faux bond à sa mère. La princesse était un esprit fort, comme nous l'avons dit, et l'avis de tous les esprits forts est d'ouvrir les portes à deux battants, afin que jeunesse passe. Mais qu'il y a loin chez les femmes, et surtout chez les femmes qui ont l'esprit fort, de la théorie à la pratique! Une pauvre histoire de revenants avait mis la chair de poule sur tout le corps de Mme la princesse, qui ne croyait absolument pas aux revenants. Il faut que jeunesse se passe, mais Mme la princesse avait maintenant le cœur bien gros en prenant la main du docteur pour remonter le perron de son hôtel.

— Vous avez un peu de fièvre, belle dame, lui dit ce dernier, et je conçois cela, après ce qui vient d'avoir lieu. Si vous m'en croyez, vous prendrez demain matin un bon bain chaud avec une simple affusion d'eau froide.

— Quand je pense, docteur, soupira la princesse, que j'ai pris cette demoiselle d'Arnheim pour... Ah! les audacieux coquins! Léonie a senti une main velue... Elle est folle un peu cette petite... Mais voilà mon Gaston qui prend le mors aux dents! Ah! qu'il a bien fait de quitter le séminaire! Elle est délicieuse, au moins! Il n'y a pas à dire! Et la pauvre Emerance a un tour d'œil... mais pas désagréable, hein? Et puis quel parti! Tenez, docteur, tout cela est terrible!

Le docteur prit congé en disant :

— Dans un bon bain chaud, belle dame, une simple affusion.

Si quelqu'un eût demandé à Mme la princesse où était son fils Gaston en ce moment, elle eût répondu sans hésiter et avec la certitude de ne point se tromper : Mon fils Gaston est quelque part à rôder autour de Mlle d'Arnheim.

Elle eût ajouté peut-être, en sa qualité d'esprit fort : Au moins, M. le duc ne s'adressait jamais à des anges !

Malgré son expérience et son exquise pénétration, Mme la princesse eût fait erreur en ceci : Gaston ne rôdait pas autour de Mlle d'Arnheim ; Gaston était tout uniquement en train de faire à pied et au pas de course les trois vertes lieues qui séparent le château de Conflans de la rue de l'Université.

Gaston avait en effet reconduit M. d'Arnheim et sa fille jusqu'à l'humble fiacre qui les attendait à la grille du château ; mais là, il les avait quittés en disant au vieillard : « A quelque heure que je me présente chez vous, cette nuit, il faut que vous me receviez; vous saurez alors les motifs de ma conduite. »

Il était revenu vers le château ; mais, au lieu de rentrer pour retrouver sa mère qui le demandait à tous les échos, il avait fait le tour des bâtiments, afin de s'introduire dans le parc. La lune était couchée ; il y avait toujours au ciel ces gros nuages immobiles et lourds que l'éclair déchirait par intervalles. Gaston prit la route que nous l'avons vu suivre déjà dans la soirée ; il semblait très-agité ; quand il atteignit les fourrés, la nuit était si noire qu'il hésita, ne trouvant plus son chemin.

Ces bruits mystérieux qu'il entendait naguère dans le parc et dans la campagne avaient cessé maintenant. Tout se taisait, jusqu'au murmure lointain de la grande ville, dont on devinait la présence pourtant aux rouges réverbérations qui teintaient vers le sud-ouest la coupole abaissée des nuages.

— C'était une crainte d'enfant ! pensa M. le marquis de Lorgères ; et cependant, j'ai ouï dire que, dans des cas semblables, il peut arriver qu'on fouille tout le monde, même chez le roi !... Si l'on avait trouvé cela sur moi !...

Il avait dépassé la lisière d'une grande futaie d'ormes, dont le sous-bois était formé de buissons d'épines et de troënes où serpentaient les pousses tressées du chèvrefeuille. C'était là qu'il était venu dans la soirée ; il s'en souvenait bien, mais le bosquet d'ormes avait plus d'un arpent d'étendue, et comment retrouver un point précis au milieu de cette obscurité profonde ? Il profita du premier éclair pour sortir du fourré, puis il se mit à suivre la lisière de la futaie, cherchant le petit sentier qu'il avait manqué une fois déjà. Le second éclair lui montra une douzaine de petits sentiers qui tous se ressemblaient et pénétraient tortueusement dans le sous-bois. En même temps, il commença d'entendre sur le pavé de la grande route le roulement des voitures ; c'étaient les hôtes du château qui se retiraient ; on allait bientôt fermer les portes : il fallait se hâter.

Gaston prit au hasard un des sentiers et le suivit pendant une centaine de pas ; le sentier le conduisit tout droit à une énorme souche autour de laquelle il y avait des tas de bois mort Gaston revint sur ses pas en courant et prit une autre sente, puis une autre encore : toutes allaient au plus épais du fourré. Les lumières s'éteignaient aux fenêtres du château. Il ne fallait plus songer à sortir par la grille. Une heure entière se passa ainsi en recherches vaines, et Gaston perdait courage, lorsqu'un éclair alluma une étincelle à ses pieds. Un plan métallique avait brillé sous les broussailles. Il se pencha, il saisit l'objet qui était bien le dépôt confié à cette solitude et s'élança vers le mur de clôture du parc, après avoir boutonné son habit sur sa précieuse trouvaille. Un mur de parc est peu de chose quand on a vingt ans et la bonne volonté; Gaston grimpa et redescendit : il n'y eut de blessés que les genoux du pantalon et le poignet de l'habit noir. Je crois que les chiens de garde de Monseigneur hurlèrent un peu, mais Gaston allongeait déjà le pas sur le chemin de la barrière.

A la barrière, il y avait un préposé de l'octroi, dormant de ce sommeil extraordinaire qui n'empêche pas les préposés de voir confusément et de se mouvoir avec lenteur. Ce sont, de ce côté de Paris, des barrières importantes, à cause des vins et spiritueux. Le préposé somnambule, voyant un homme tête nue avec un pantalon déchiré aux genoux et un habit lacéré aux poignets, pensa bien qu'il s'agissait d'introduire en fraude une très-grande quantité de vins. Il donna l'alarme au poste, habité par cinq autres préposés, dormant pareillement du sommeil magique. Ces six fonctionnaires, animés de droites intentions, sommèrent Gaston de payer les droits ou de fournir son acquit-à-caution. Gaston voulut passer outre ; il fut saisi et fouillé, — puis relâché; parce que les préposés n'avaient trouvé sur lui qu'un petit missel ayant les plats en velours et la tranche en acier poli, auquel tenait un bout de chaînette, également en acier. Gaston, quand il vit le missel entre les mains de ces bonnes gens, se laissa choir sur un siége et faillit perdre connaissance. Mais l'avis unanime des préposés fut qu'à supposer même l'objet creux et plein d'esprit trois-six, la contenance était trop exiguë pour qu'il y eût lieu de payer le droit.

Gaston reprit son missel comme on s'empare d'un trésor et continua de galoper, sans dire adieu à tous ces hommes verts qui l'avaient persécuté en rêve.

Le missel était, comme nous venons de le constater, acier et velours, avec surtranches hermétiquement adaptées et fermoirs antiques, dont la solidité semblait à l'épreuve. Bien qu'un assez grand nombre d'ecclésiastiques possèdent des bréviaires de cette sorte, nous n'avons point l'intention de tendre un piége à la perspicacité du lecteur. Ce petit livre était très-positivement celui qui pendait naguère, attaché par une chaînette d'acier, au cou de monsignor Bénédict. Gaston l'avait trouvé à terre et ramassé au moment où les hôtes de l'archevêque quittaient le salon de verdure, après les histoires racontées. Pourquoi ne l'avait-il point rendu à monsignor Bénédict ? pourquoi, au contraire, l'avait-il caché comme on dissimule un trésor ? Ce jeune et beau marquis de Lorgères n'avait pourtant pas l'air d'un voleur !

A vrai dire, ce ne pouvait être un objet de bien haute importance, puisque Mgr Bénédict, pendant plus de trois heures que le concert avait duré, ne s'était même pas aperçu de sa disparition.

Il était environ deux heures du matin quand M. le marquis arriva au bout de la rue de l'Université, en face de l'hôtel de la princesse, sa mère. L'hôtel de Montfort était situé non loin du palais Bourbon et presque à l'encoignure de la petite rue de Courty. Gaston passa sans s'arrêter devant la grande et belle porte cochère ; il tourna, toujours courant, l'angle de la rue de Courty et sonna à la porte bâtarde d'une maison de modeste apparence qui était adossée aux revers des jardins de l'hôtel.

Ce simple détail topographique expliquera peut-être au lecteur l'innocent et muet mystère des sentiments de Gaston et de Lénor. La petite fenêtre de Lénor donnait

sur le vaste jardin où Gaston, — depuis un mois, — se promenait sans cesse.

On ouvrit. Gaston monta au troisième étage et fut introduit par M. d'Arnheim lui-même dans un appartement de pauvre apparence. La petite chienne épagneule, Mina, vint faire fête à son ami. M. d'Arnheim, silencieux et grave, ouvrit son cabinet, dont il referma ensuite la porte. Cinq heures du matin sonnaient à l'horloge du palais Bourbon quand la porte du cabinet de M. d'Arnheim fut ouverte de nouveau pour donner passage à Gaston qui se retirait.

Il y avait eu entre eux un pacte conclu, car ils se donnèrent la main avant de se séparer.

XI. — LE BORDEREAU.

Il y avait sur la table un bol de punch qui fumait, un large bol, déjà vide à moitié. Ils étaient là tous deux, le grand et le petit. M. le baron d'Altenheimer se promenait de long en large dans la chambre avec une énorme pipe prussienne pendue aux dents. Sa forêt de cheveux noirs l'avait quitté : c'était un long jeune homme, d'un châtain roux et presque chauve. Son habit noir était remplacé par une veste turque aux broderies d'or passées et rongées. Monsignor Bénédict avait une robe de chambre de satin cramoisi et se couchait tout de son long sur un vieux canapé avec un cigare de la Havane entre les lèvres. Sous la robe



Gaston, les préposés de l'octroi, le missel. Dessin de Bertall.

de chambre, on voyait apparaître le col noir de sa soutanelle que le paresseux n'avait point dépouillée. La pièce était vaste et haute d'étage, mais mal tenue et meublée de bric à brac. Elle avait deux lits. On y sentait à plein nez le garni de bas ordre. Ses deux fenêtres aux carreaux jaunis donnaient sur la rue Saint-Antoine, aux environs de l'Hôtel-de-Ville.

Ils avaient l'air tous les deux d'être en joyeuse humeur et causaient comme deux bons frères.

—Demain matin, il y aura du bruit à l'hôtel des Princes! dit le grand en riant.

— On était mieux là qu'ici, répliqua le petit; j'aime cette rue de Richelieu. Si jamais je viens m'établir à Paris pour tout à fait, je me donne un hôtel au coin de la rue de Richelieu et du boulevard.

— Moi, je préfère cette riante maison qui regarde la rue de la Paix, reprit le baron, l'hôtel d'Osmond, je crois : je me payerai cela quelque matin... Mais je pense au bruit qu'on fera demain chez nous!

Il se mit à rire.

— Tu as été superbe! dit le cadet du bout des lèvres.

— Et toi bien gentil, riposta l'aîné : mais il faut avouer aussi que ces Parisiens sont la crème des dupes.

— Le peuple le plus spirituel de l'univers! murmura Bénédict en bâillant.

M. le baron reprit sa promenade :

— Il y a beaucoup de petites machines dans cette quête, poursuivit-il d'un ton dédaigneux ; excepté ta bague et ma boîte, je ne vois guère que le bracelet de la princesse...

—Veux-tu que je te dise? repartit Bénédict, les Parisiennes font faire des bijoux pour les jours de quête.

Le baron sourit et avala un plein verre de punch d'un

coup. Il emplit ensuite le verre de monsignor, qui le but aussi jusqu'au fond, mais à petites gorgées.

— Nous n'aurons pas un millier de louis de tout cela, reprit-il; décidément, Paris est une baraque!

— Pour travailler, oui...; mais quand on est retiré des affaires...

— Ah çà! s'interrompit ici l'aîné, qui déposa sur la table son immense pipe de porcelaine; j'ai prononcé le mot : parlons *affaires*. Voilà qu'il est une heure du matin, ce n'est pas la peine de nous coucher; à quatre heures, il faut que nous soyons sur la route de Boulogne.

— J'ai sommeil, dit monsignor, qui bâilla pour la seconde fois et s'étira paresseusement sur son canapé.

— Notre sûreté exige...

— Laisse donc!... qui diable veux-tu qui vienne nous dénicher ici?

— On a vu des choses plus étonnantes que cela, fit le grand.

— Il y a deux endroits pour se cacher, répliqua le petit : Paris et la Forêt-Noire; mais Paris vaut dix fois la Forêt-Noire!

— Mais tu étais décidé..., fit le baron qui se rapprocha.



Les frères Ténèbre chez eux (le baron et Bénédict). Dessin de Bertall.

— J'ai changé d'avis, prononça sèchement Bénédict.

— Tu ne veux plus partir?

— Si fait..., mais pas cette nuit.

— Pourquoi cela?

— J'ai mes raisons.

— Quelque folie! s'écria l'aîné avec mauvaise humeur.

— C'est possible, répondit le cadet, mais je suis mon maître et libre de faire des folies.

Le baron fit effort pour contenir la colère qui déjà grondait en lui.

— Voyons, dit-il avec rudesse, mais sans perdre son calme, dis-nous ce que Satan t'a mis en tête; parle!

— Eh bien, vieux William, repartit monsignor, ne nous fâchons pas encore pour cette fois-ci, je le veux bien; il y a peut-être un bon coup ou deux à faire à Londres, depuis le temps. Je vais te donner mes raisons absolument comme si tu avais le droit de me demander des comptes. D'abord, nous n'avons rien à craindre ici; pas un de nos manœuvres ne sait où nous sommes; tous ignorent que nous parlons anglais comme père et mère, puisque tu as

l'honneur d'être un enfant du quartier de la Tour, et moi d'être natif de la paroisse Saint-Gilles, à deux pas d'Oxford-Street, où j'ai fait mes premières armes. Demain matin, nous quittons ce taudis; nous allons au bois de Vincennes, nous faisons notre toilette dans un fourré et nous revenons bras dessus, bras dessous, jusqu'à la barrière : William Staunton, marchand de petits livres dans Ave-Maria-Lane, et mistress Olivia Staunton, sa jeune compagne, tous deux à leur premier voyage de Paris, des guinées plein leurs poches et décidés à s'amuser comme des bienheureux. Nous descendons quelque part, aux environs du Palais-Royal, et va-t'en voir ce que sont devenus le conseiller privé du roi de Wurtemberg et le chambrier du pape!

— C'est absurde, dit froidement l'aîné, — est-ce tout?

— Non... Si tu as le diable au corps pour partir, je veux bien partir, mais demain soir seulement et avec Mlle d'Arnheim.

Le rouge vint sous la pâleur du baron.

— Tu sais qui est cette demoiselle d'Arnheim? murmura-t-il entre ses dents.

— Parbleu! répliqua le cadet, — c'est Lénor... Je l'ai cédée pour douze cent mille francs au temps où nous étions des malheureux, mais aujourd'hui je l'achèterais deux millions... Je l'aime!

— Imbécile! prononça durement l'aîné, tu as risqué dix fois ta vie pour quelques louis...

— Je l'aime, entends-tu? s'écria le blondin en se dressant sur le coude; je veux l'enlever. Je le veux!... Et ne hausse pas les épaules! Il y a assez longtemps que tu commandes ici, vieux William! Je ne suis plus un enfant : il faut que ma volonté soit une loi tout comme la tienne!

Le vieux William, puisqu'on donnait encore cet autre nom à M. le baron d'Altenheimer, croisa ses longs bras sur sa poitrine et dit :

— Tu ne penses pas, Bobby, que je t'aiderai à jouer ce jeu-là?

Bobby était peut être, après tout, le vrai nom de monsignor, qui répliqua :

— M'as-tu aidé pour la blonde fille d'Ièbe? et pour la gentille Elfam de Peterwardein? et pour celle de Venise? et pour celle de Stuttgard? et pour aucune? Moi, je t'ai aidé partout, comme l'acteur secondaire donne la réplique à Kemble ou à Talma. Je suis aussi bon comédien que toi, William, et tu as besoin de moi plus encore que je n'ai besoin de toi.

Le grand eut un sourire de mépris, tourna le dos et alla remplir son verre.

— Écoute seulement, continua le petit, et tu verras si nous savons combiner un plan d'attaque. Pendant que tu donnais ton portefeuille avec les billets de mille francs, ce qui n'est pas mal, je l'avoue, moi je méditais, ce qui est mieux. Je me suis approché à mon tour de Monseigneur et je lui ai dit : « Votre Grandeur veut-elle m'enseigner la demeure de ce respectable M. d'Arnheim? » A voir comme nous y allions, Sa Grandeur a dû penser que la fortune de ses protégés était faite; j'ai eu l'adresse : rue de Courty, au coin de la rue de l'Université. Demain, je passe une demi-heure à faire de mon visage un tableau de maître, représentant une très-respectable marquise, entre cinquante et soixante ans; il y en avait une justement chez Monseigneur, je la copierai en beau. Je ne parle pas même du costume qui est une bagatelle. Ainsi transfiguré en douairière, j'arrive chez le baron d'Arnheim à l'heure où les douairières circulent, vers le milieu de l'après-dînée : Mme la comtesse de Chastellux..., ou de Noailles..., ou de Mortemart..., un nom irrésistible, enfin, de la part de Mgr l'archevêque de Paris. J'entre; je raconte comme quoi j'ai entendu hier au château de Conflans la jeune et intéressante virtuose. J'ai une nièce... ou la fille de mon pauvre fils aîné qui est mort. Je lui trouve beaucoup de dispositions pour la musique, et ce n'est pas étonnant, son père avait une voix si agréable! — Veuillez monter dans ma voiture, ma chère enfant; je désire vous présenter à ma bru... Avec toute ta mauvaise foi, tu ne peux pas prétendre qu'il y ait là-dedans la moindre difficulté. La petite monte...

— Et tu l'emmènes ainsi d'un temps jusqu'à Londres? l'interrompit l'ancien baron d'Altenheimer d'un accent sarcastique.

— Tu me permettras de penser, repartit aigrement monsignor Bobby, qu'un garçon comme moi, transformé de douairière en grand seigneur, peut bien arriver à plaire à une jeune fille...

— Tu me permettras de penser, l'interrompit encore le grand, que la sottise des fats est la plus sotte de toutes les sottises! A supposer même qu'un garçon comme toi, un peu moins haut que ma botte, soit précisément ce qu'il faut pour jouer le rôle de don Juan, je dirais encore que ton plan est absurde. D'abord, tu peux être reconnu chez le prince; ensuite, je ne veux pas être embarrassé d'une femme en voyageant.

Le petit se renversa sur son oreiller et lança vers le plafond une longue spirale de fumée.

— Les fruits mûrs qu'on tarde à cueillir se gâtent, grommela-t-il entre ses dents. Entre nous deux, je crois que la poire est mûre; si nous restons ensemble, William, il se pourrait que l'idée nous prît de nous couper la gorge.

— J'ai envie..., commença William, dont la voix tremblait et menaçait.

— Tu vois bien! prononça froidement Bobby, la poire est mûre; séparons-nous!

Le grand fit un violent effort pour contenir sa colère. Il but coup sur coup deux verres de punch, puis il dit :

— Eh bien! soit, séparons-nous!

— Le partage ne sera ni long ni difficile, reprit Bobby qui semblait beaucoup moins ému que son aîné. Toutes les bank-notes sont par paires dans le missel. Je prévoyais que notre association ne pouvait être éternelle et j'ai toujours eu soin de mettre vis-à-vis l'un de l'autre deux billets d'égale valeur.

— Ah! fit William, tu prévoyais cela! moi qui t'ai pris si pauvre et si nu!

— Étais-tu riche? demanda Bobby qui ajouta : Va, vieux Will, nous n'avons rien à nous reprocher! Si tu as bien gagné ta moitié, moi, j'aurais mérité deux tiers.

— Ingrate engeance! murmura le grand. Mais tu as raison, il est temps de partager... le missel!

Bobby mit son cigare entre ses lèvres et tâta son flanc par-dessus sa robe de chambre.

— Les bons comptes font les bons amis, dit-il; tu dois avoir dans ton portefeuille le bordereau exact de ce que contient le missel.

— J'ai le bordereau.

— Prends-le, afin que nous puissions vérifier.

Il cherchait toujours sous les plis amples du satin. Il n'avait évidemment aucune inquiétude.

— Eh bien! dit le grand.

— Eh bien! je l'aurai déposé en entrant sous mon oreiller, repartit Bobby, comme c'est mon habitude. Va voir.

William traversa la chambre et souleva brusquement l'oreiller de l'un des lits.

— Il n'y a rien, dit-il; tu l'as sur toi.

Bobby se leva. Son regard exprima une crainte vague. Au lieu de continuer à tâter le satin de sa robe de chambre, il la dépouilla violemment, et parut alors dans le costume qu'il portait chez l'archevêque. Ses deux mains se portèrent à la fois à son flanc gauche. Il devint livide, et son cigare tomba de ses lèvres. William, qui le suivait désormais d'un regard défiant, eut du sang dans les yeux. Ils ne prononcèrent pas une parole. Ils marchèrent l'un sur l'autre et personne n'aurait su dire comment chacun d'eux avait maintenant au poing un long couteau tout ouvert. Ils se rencontrèrent au milieu de la chambre. Ils se regardèrent tous deux dans le fond de l'âme, et tous deux ensemble ils dirent entre leurs dents qui grinçaient:

— Tu as volé le missel!

Bobby passa sous le coup de William qui fit un haut-le-corps pour éviter le coup de Bobby. Puis ils reprirent leur garde, pied contre pied, la longue figure du grand surplombant la tête blonde du petit. La nuque de Bobby saignait; il y avait du rouge à l'aisselle de William: les deux coups avaient porté.

Ils restèrent un instant ainsi, la main gauche étendue sur la poitrine, et prête à parer, la main droite frémissante et serrant le poignard. Tous deux connaissaient manifestement l'implacable escrime du couteau qui ne pare que le cœur et la tête, laissant les membres à la merci du hasard. Là, il importe peu d'être blessé pourvu qu'on tue; on sait d'avance qu'il faut une part du sang de l'un pour acheter tout le sang de l'autre.

Leurs yeux brûlaient comme quatre charbons rougis. William semblait plus fort peut-être; Bobby était plus terrible. A les voir tous deux blêmes de rage et altérés de meurtre, on eût parié pour le couteau de frère Ange, le vampire, contre le poignard du chevalier Ténèbre.

William jeta son arme le premier, après avoir fait un pas en arrière. Le bras de Bobby s'abaissa, tandis qu'il disait:

— Tu as peur, et tu vas rendre le missel!

— Je n'ai pas peur, répondit le grand; mais je vois que la chaîne est encore à ton cou. Tu n'as pas volé, tu as perdu.

— Perdu! s'écria Bobby. La chaîne est de pur acier. Elle porterait cent livres!

— Oui..., s'interrompit-il cependant en saisissant un des bouts de la chaîne; elle est brisée!

A son tour, il jeta son couteau.

— Usée à l'endroit du rivet! murmura-t-il. Mais comment se fait-il que je n'aie pas senti que le poids me manquait... J'ai senti! je m'en souviens! dans le salon de verdure! et j'ai tiré sur la chaîne qui a résisté...

Il donna une violente saccade à l'autre bout de la chaîne qui vint en déchirant l'étoffe de sa soutanelle.

— Une paille! balbutia-t-il; et l'anneau brisé engagé dans le drap de mon vêtement!

William prit la chaîne à son tour, pendant que Bobby fermait les poings et disait l'écume à la bouche:

— J'ai acheté cette chaîne à Francfort-sur-le-Mein, au numéro 3 de la Zeil. Je ferai le voyage de Francfort tout exprès pour arracher le cœur du marchand!

Ils se connaissaient trop bien pour qu'il leur fût possible de se tromper mutuellement. Ni l'un ni l'autre ne gardait de soupçon vis-à-vis de ce muet témoin: la chaîne brisée. Ce premier moment était tout entier à la consternation.

William mit un bout de la chaîne sous son talon et tira l'autre à deux mains de toute sa force: la chaîne résista.

— Il n'y avait qu'une paille..., murmura-t-il.

Son portefeuille était sur la table, tout prêt pour vérifier le compte. Il l'ouvrit, et se prit à lire d'une voix éteinte:

— Deux bank-notes de cinquante mille livres... Nº 1... Deux millions cinq cent mille francs!

— La Banque d'Angleterre n'a tiré que cinq exemplaires de la planche, soupira Bobby, et nous en avions deux.

— Nº 2, poursuivit le grand, deux bank-notes de mille livres... Nº 3, deux bank-notes de mille livres... Nº 4, deux bank-notes de mille livres...

— Il y en avait cent! interrompit Bobby.

— Encore deux millions cinq cent mille francs!... Nº 102, deux bank-notes de cinq mille livres... c'est après l'affaire de Venise... Nº 103, pour la même affaire, deux bank notes de quatre mille livres... Nº 104...

Bobby se jeta sur le portefeuille, l'arracha des mains de William et le foula aux pieds furieusement.

— Nous avions des millions, pleura le grand qui s'affaissa en une sorte de folie; des millions, des millions, des millions!...

— Des millions! des millions! des millions! répéta le petit en grinçant des dents comme un tigre.

Ils se regardèrent encore.

— Tuons-nous, dit Bobby froidement.

William prit le bol de punch à deux mains et but le restant d'une seule lampée. Puis il se redressa de toute la hauteur de sa grande taille et dit, lui aussi:

— Tuons-nous!

Mais Bobby avait déjà repoussé du pied son poignard. Il arpentait la chambre à grands pas. William se laissa retomber sur un siége. Il y eut un long silence.

— Frère, reprit enfin le petit, tu l'as dit tout à l'heure, nous avons souvent risqué notre vie pour quelques louis.

— As-tu un plan? répliqua William, dont l'œil était maintenant calme et clair.

— De deux choses l'une, frère: ou le missel est sur le gazon à l'endroit où il est tombé, ou quelqu'un des hôtes de l'archevêque se l'est approprié.

— C'est juste.

— Il ne faut pas oublier en ce cas que le missel ferme au moyen d'un secret qui défie l'habileté du serrurier le plus habile.

— J'y songeais.

— Nous avons deux parties à jouer: une au salon de verdure, l'autre dans la chambre à coucher de celui — quel qu'il soit — qui a eu le malheur de trouver le missel.

Ils se prirent par la main et dirent ensemble tout bas:

— Celui-là est un homme mort!

XII. — LE LEVER DE Mme LA PRINCESSE.

Un peu avant le jour, les chiens du château de Conflans hurlèrent. Il était écrit que cette nuit serait toute d'agitation pour les hôtes de la maison archiépiscopale. Vers quatre heures du matin, deux hommes — un grand et un petit toujours — escaladèrent les murailles du parc et pénétrèrent dans les bosquets. Ces hommes portaient des costumes d'ouvriers. Tous deux étaient abondamment armés sous leurs blouses. L'aube, en se levant, les trouva dans cette clairière où la nuit avait surpris, la veille, les convives de Monseigneur de Paris: le salon de verdure. Tous deux rampaient sur le gazon, cherchant avec leurs mains dans l'ombre.

— Nous ne trouverons pas, dit le grand qui se releva tout à coup.

— Pourquoi cela? demanda le petit.

— Parce qu'un autre nous a prévenus.

— Qui te fait penser?...

— Oriente-toi, maintenant que la nuit devient moins noire, reprit William. Je suis ici précisément à la place que tu occupais au moment où finissait mon histoire, et j'ai sous moi l'endroit où le missel est tombé...

— A dû tomber.

— Est tombé, répéta le grand.

Il montrait du doigt le gazon à ses pieds. Le petit s'approcha, se mit à genoux et se pencha vers l'endroit désigné. Il vit parfaitement le gazon froissé, et sous le gazon le sol même entamé par le choc d'un objet carré, aux arêtes vives et coupantes. Il se releva aussitôt, et les deux frères, sans mot dire, se dirigèrent vers la muraille du parc. La première partie était jouée et perdue; restait à engager la seconde.

En arrivant auprès du mur de clôture, William s'arrêta tout à coup, disant :

— Un autre que nous est venu cette nuit.

Bobby examinait déjà avec sa sagacité de sauvage une portion de la muraille dont la tapisserie de lierre était déchirée. Les cassures des pousses n'avaient pas eu le temps de jaunir, et les feuilles pendaient encore toutes fraîches.

— Un lambeau de drap! s'écria-t-il.

— Drap fin, dit William; cela n'a jamais appartenu au vêtement d'un rôdeur de nuit. Voyons aux traces!

Il y avait en effet des pas marqués sur la terre, humide de rosée

— Un escarpin, dit encore William, presque un pied de femme!

Bobby se prit à grimper comme un chat au haut de la muraille où un objet blanc se montrait.

— G. L. et une couronne de marquis! s'écria-t-il en jetant un mouchoir de batiste à William.

— Gaston de Lorgères! murmura William. Pourquoi celui-là n'est-il pas sorti du château par la grande porte?

Il escalada le mur à son tour, et tous deux, pensifs, reprirent la route de Paris.

— Rien sous les blouses? demanda l'employé de l'octroi.

William s'arrêta; une idée venait de traverser son cerveau. Prenant l'air à la fois innocent et futé d'un malin de village, il dit, au lieu de répondre :

— Est-ce que vous êtes aussi pour arrêter les voleurs?

— Pourquoi cela, garçon? interrogea le préposé en tâtant sommairement sa blouse.

— Parce que m'est avis que vous avez dû voir passer notre voleur.

Le préposé demanda, éveillé aux trois quarts, cette fois, par la curiosité :

— Quel voleur?

— Le mirliflor qui a emporté le beau bréviaire tout neuf de M. le curé, donc!

— Est-ce bien possible! s'écria l'homme de l'octroi : comme tout se trouve!

Il dit cela d'un tel ton que la sueur en vint aux tempes de William et de Bobby. Leurs cœurs battirent. Ils dirent à la fois :

— Vous l'avez saisi?

— Ça ne paye pas de droits, répondit le préposé avec fierté, et je ne suis pas un gendarme!

— Quelle heure était-il quand il est passé? interrogea tristement William.

— Une heure après minuit... et je dis qu'il doit être loin, s'il court encore!

Ce matin-là, une vieille pauvresse prit position dans la rue de Courty, non loin de la maison habitée par M. d'Arnheim, et un mendiant inconnu s'établit sur une borne, en face de la maison habitée par Mme la princesse de Montfort. Ceci, bien longtemps avant qu'il ne fît jour chez Mme la princesse, dont le sommeil se prolongeait en raison des émotions et des fatigues de la nuit précédente.

Sa première parole, en s'éveillant, fut pour s'enquérir de Gaston.

— M. le marquis, lui répondit sa femme de chambre, s'est déjà présenté trois fois pour parler à Mme la princesse.

— Faites-le prévenir, Justine. Je me sens faible et je n'ai pas le courage de me lever pour le recevoir. Qu'il vienne!

L'instant d'après, Gaston était introduit dans la chambre à coucher de sa mère.

— Mon cher enfant, lui dit tout d'abord la princesse, vous me connaissez et vous savez que je n'aime pas gronder. Aujourd'hui, quand même j'aurais l'habitude de vous faire des réprimandes, je m'abstiendrais, car je veux avoir votre confiance, toute votre confiance. Il se passe en vous quelque chose d'extraordinaire : j'ai deviné cela. Voulez-vous me faire votre confession?

— De tout mon cœur, ma mère, répondit le jeune marquis en lui baisant tendrement la main. C'est précisément pour vous raconter mes petites affaires que j'avais pris la liberté de vous demander une entrevue ce matin.

— Alors, je vous écoute, Gaston, et je ne vous demande qu'une chose : c'est d'être franc avec votre mère qui vous aime.

M. le marquis rougit légèrement, mais il repartit sans hésiter :

— Vous pourrez vous plaindre de moi, madame, mais vous ne m'accuserez pas d'avoir manqué de franchise : je désire me marier.

De ce premier coup, Mme la princesse tressaillit sous sa couverture. Ce timide Gaston n'y allait pas, en effet, par quatre chemins.

— C'est-à-dire, répliqua la bonne dame, dont les sourcils se froncèrent malgré elle, que vous êtes un enfant, que vous êtes amoureux pour la première fois, et que vous devenez fou!

Il paraît que Gaston était cuirassé d'avance contre cette façon de discuter, car il se borna à porter de nouveau la main de sa mère à ses lèvres.

— Epouser une chanteuse!... commença la princesse qui s'enflammait.

— Permettez, madame, l'interrompit Gaston très-doucement, veuillez permettre, je vous en prie. Si, dès le début, nous nous égarons à cent lieues de la question, je serai privé de vos excellents conseils qui tomberont nécessairement à faux. Je pouvais être un enfant, hier; je penche à croire même que j'étais un enfant dans toute la force du terme; mais je suis un homme aujourd'hui...

La princesse sourit.

— Un homme, madame, répéta Gaston; j'espère vous en fournir la preuve dans le courant de cet entretien... Je suis amoureux, comme vous me faisiez l'honneur de le dire en second lieu : je passe condamnation là-dessus... Quant à devenir fou, on dit que c'est le lot des esprits très-vifs et des imaginations brillamment surabondantes; en mon âme et conscience, je me sens au-dessous de ce

péril : je ne suis pas assez bien doué pour devenir fou. Mon caractère froid, positif, et même prosaïque, a du moins cet avantage de me mettre à l'abri...

— Passons, marquis, passons! s'écria la princesse impatientée.

— Je passe à la chanteuse, madame; et puisque vous m'avez imposé la franchise, j'avoue naïvement que je suis étonné et blessé de cette insinuation. J'ai atteint depuis longtemps l'âge où l'on fait des fredaines, et je n'en suis pas à m'apercevoir que la régularité de ma conduite a été pour mes camarades un sujet de moquerie. Je croirais même pouvoir affirmer que parfois le sourire de ma mère...

— Oh! Gaston!...

— Mon Dieu, madame, jeunesse qui ne se passe pas, comme on dit, a le privilége de faire naître le sourire... J'ai donc vécu comme un petit saint. D'un autre côté, aucune crise de maladie, chevaleresque ou romanesque, n'a jamais troublé le cours de ma vie, paisible comme ce beau petit ruisseau qui arrose votre parc de Chelles, et auquel vous reprochez si amèrement de n'avoir ni cascades écumantes, ni vagues irritées... Si je n'étais pas Montfort, je dirais que j'ai dans les veines un bon sang bourgeois, gardant depuis le 1er janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre sa température modérée et calme comme la médiocrité...

— Ah çà! Gaston, l'interrompit la princesse qui le regarda dans le blanc des yeux, quel procès plaidons-nous? Vous avez l'air d'un avocat normand, ce matin! Allez-vous commencer sur moi vos expériences diplomatiques?

— J'ai renoncé à la diplomatie, madame, répondit Gaston tranquillement. Ma vocation est de faire un mariage riche et de vivre dans mes terres.

— Un mariage riche! répéta la princesse stupéfaite. Votre cousine Emerance a cent cinquante mille livres de rente.

— Ma mère aurait dû deviner peut-être, répliqua Gaston en portant pour la troisième fois la main de la princesse à ses lèvres, que si je n'ai pas montré plus d'empressement au sujet de ce mariage, c'est que j'avais en vue un autre parti plus important.

Mme de Montfort frotta ses paupières du bout de ses doigts. Elle eut soupçon de n'être pas bien éveillée.

— Plus important! répéta-t-elle encore, choquée par le style peut-être plus encore que frappée par l'idée; en êtes-vous là, vraiment, mon fils?

— Je crois avoir été mal jugé jusqu'à présent, ma mère, répondit Gaston, et mon préambule, qui a pu vous sembler long, tendait à modifier vos opinions à mon endroit. Je ne fais que me rendre justice en vous disant que je suis un fils respectueux, soumis et tendre, mais le mariage, madame! l'avenir tout entier!

— Je n'ai jamais prétendu vous forcer..., commença la princesse.

— Certes, ma mère, certes; mais pensez-vous qu'il ne m'en ait point coûté pour m'éloigner du chemin que votre affection maternelle semblait m'indiquer? Ma cousine Emerance...

— Ne parlons plus, je vous prie, de votre cousine Emerance, Gaston! Votre cousine Emerance n'était pas complice, quand je bâtissais tous mes beaux châteaux en Espagne. J'ignore si nous eussions obtenu sa main.

— Je l'ignore aussi, madame, et peu m'importe. C'est en Hongrie et non pas en Espagne que j'ai bâti, moi, mes châteaux!

Il s'arrêta comme si la rêverie l'eût pris soudain. La princesse le regardait bouche béante.

— Et quels rapports avez-vous eus jamais avec la Hongrie? demanda-t-elle après un silence.

— Vous avez oublié, madame, répondit Gaston, que vous me chargeâtes, dans le temps, des démarches à faire pour régler vos retenues sur la terre de M. le duc, mon frère, à Debreczin.

— Et vous rencontrâtes quelque fille de magnat chez le notaire?

— Je vous en supplie, madame, ne raillons pas! prononça le jeune marquis avec gravité. Jamais sujet ne prêta moins à la plaisanterie!... Avez-vous souvenir de l'histoire racontée hier au soir par M. le baron d'Altenheimer?



Gaston au lever de sa mère. *Dessin de Bertall.*

La princesse frappa ses deux mains l'une contre l'autre.

— Je savais bien qu'il y avait quelque extravagance là-dessous! s'écria-t-elle. Je gage qu'il s'agit de la belle Lénor, fille unique du prince Jacobyi.

— Vous gagneriez, madame, dit Gaston qui ne sourcilla pas.

— Quelle soirée! poursuivit la princesse. J'ai rêvé toute la nuit de ces audacieux scélérats. J'ai eu défiance, dès le principe, de leurs contes à dormir debout... Voyons, Gaston, mon enfant, à mon tour, je vous engage à ne point plaisanter sur des sujets sérieux...

— Le parti ne vous semble-t-il pas sortable, ma mère? demanda le jeune marquis dont la tranquillité était à l'épreuve.

— Quel parti?... Allons-nous rentrer dans les vampires d'hier et dans ces sottes fantasmagories?... Que ne me par-

lez-vous d'épouser Peau d'Ane, ou la Belle au bois dormant?... Finissons, monsieur le marquis, ou vous me feriez croire que votre intelligence est décidément ébranlée.

— Madame, prononça Gaston sans se presser, la Hongrie n'est pas le pays des fées... Notre cousin Camille, prince de Guéménée et de Rochefort, a épousé précisément cette année la princesse de Wertheim-Rosemberg, et nous descendons nous-mêmes des anciens rois de Hongrie par Charlotte de Croy d'Havré, ma bisaïeule paternelle.

La princesse prit son flacon, l'ouvrit, le referma, puis le rouvrit pour le refermer encore. En toutes contrées où il y a des flacons, ces façons d'agir annoncent l'agonie de la patience.

— Je suppose, poursuivit le marquis avec un redoublement d'aménité, qu'un faiseur de contes fantastiques, honnête homme ou bandit, prenne le nom de Montfort que vous portez si bien, ma mère, pour l'introduire dans un récit comme celui que nous avons entendu hier. Cela vous empêcherait-il d'être à la tête de la noblesse française? Ce n'est pas, madame, auprès de M. d'Altenheimer, quel que soit son vrai nom, que j'ai pris mes renseignements, je vous conjure de le croire. Je vous parle sérieusement de choses sérieuses, et je viens vous prier de vouloir bien adresser en mon nom à M. le prince Jacobyi la demande de la main de sa fille.

Si la princesse avait été debout, elle fût tombée de son haut.

— Ceci passe les bornes, monsieur le marquis! dit-elle en se redressant.

Puis elle ajouta d'un ton sarcastique :

— Et dans quelle partie du monde faudrait-il adresser à cet Œdipe la lettre qui sollicite la main de son Antigone?

— Je n'aurais pas osé, madame, repartit toujours le paisible Gaston, comparer celle que j'aime à la plus sainte figure que nous ait léguée la poésie antique... Il faudra adresser la lettre à Chrétien Baszin, prince Jacobyi, à son château de Chandor, près Szeggedin, Hongrie.

La princesse ouvrit de grands yeux.

— Gaston, murmura-t-elle, y a-t-il véritablement quelque chose au fond de tout ceci?

— Je ne sais comment vous convaincre, madame, répondit le marquis, de cette vérité, si élémentaire pourtant, qu'il y a en tout ceci une jeune fille qui doit être votre bru et qui m'apportera en dot cinq ou six cent mille livres de rentes.

— Cela est si extraordinaire! murmura la princesse. Pas un mot! vous ne m'avez pas dit un mot avant aujourd'hui!

— Il est convenu, madame, que je suis homme seulement depuis vingt-quatre heures.

— Vous n'espérez pas cependant, dit Mme de Montfort, d'un ton qui était déjà bien changé, que je m'embarque dans une démarche de ce genre sans explications ni preuves.

— Ma mère, répliqua Gaston avec une véritable solennité, je vous donnerai des explications nettes et précises, mais pour preuves, il faudra vous contenter de la parole d'honneur d'un homme qui n'a jamais menti.

— Est-ce votre parole d'honneur à vous?

— C'est ma parole d'honneur à moi, madame.

— Je vous écoute, mon fils. Songez au nom que vous portez et à l'indigne lâcheté qu'il y aurait à tromper votre mère.

Gaston, en quelques paroles brèves et claires, établit les règles de la législation hongroise en matière de licitation. Toutes les princesses connaissent un peu le langage des affaires. Ne nous y trompons pas : on ne tient qu'à cette condition les rênes d'une grande fortune, et cette prose est le sol même où fleurissent toutes les poésies de la grandeur. Mme la princesse de Montfort comprit à demi-mot le mécanisme des rémérés de plein droit, instrument puissant, qui ne blesse pas insolemment l'idée de progrès comme le principe d'inaliénabilité ou le droit d'aînesse, mais qui travaille utilement et sans cesse à consolider les grandes dominations territoriales.

— Chrétien Baszin, prince Jacobyi, continua Gaston, ayant été dépossédé à la fin de 1821, avait jusqu'à la fin de 1826 pour racheter son domaine, au prix même de la première vente et sans avoir aucun égard aux ventes successives et partielles qui ont pu intervenir depuis lors. C'est la loi. Tant pis pour ceux qui ont bravé l'éventualité posée par la loi même! Le prince Jacobyi, profitant du bénéfice de la loi, a racheté son château et son domaine, grand comme une province.

— A racheté? répéta la princesse. C'est chose faite et bien faite, n'est-ce pas? Vous m'affirmez cela sous votre serment?

— Je vous affirme sous mon serment, ma mère, répondit le jeune marquis d'un ton ferme, que le magnat Jacobyi recevra votre demande au château de Chandor où il sera seul et souverain maître. Je vous affirme sous mon serment que si j'amène Lénor dans votre maison, ce sera la princesse Jacobyi, unique héritière de l'immense fortune de son père.

Tout était dit. La princesse garda le silence et Gaston la laissa réfléchir. Nous profiterons de ce temps d'arrêt pour avouer au lecteur qu'étant donné le caractère de Mme de Montfort, qui était pourtant une bien excellente et charmante princesse, Gaston avait choisi avec un tact terrible la seule route pouvant conduire à un consentement. Il avait si admirablement joué à l'homme d'argent, ce petit marquis, que la première parole de sa mère fut celle-ci :

— Je crains, en vérité, oui, je crains, mon enfant, que cette idée de fortune... dans le mariage, songes-y bien, la fortune n'est pas tout!

— J'aime la fortune, madame.

— Sans doute, mais la femme...

— Et j'adore la femme qui est un ange!

— Eh bien, Gaston, sonnez ma femme de chambre : je vais me lever... Nous verrons... nous réfléchirons...

Au lieu de sonner, Gaston alla prendre sur la console un de ces bijoux en bois de rose qu'on appelle des *papeteries*. Il plaça sur la couverture, au devant de sa mère, le petit meuble charmant qui contenait encre d'azur (le docteur Récamier et les princesses l'aiment; moi, je la hais), papier Surrey, plus brillant que le satin, plume d'acier, la première plume inventée par Perry, et cire d'Espagne, exhalant un léger et sobre parfum. Gaston ouvrit le mignon pupitre, arrangea le cahier de papier et trempa la plume Perry dans l'encre bleue.

— J'ai des rivaux, murmura-t-il, et le temps presse.

S'il avait fait comme d'autres ont si bien raison de faire; s'il avait mis son front dans le sein de sa mère en disant seulement : J'aime...

Ecoutez! peut-être eût-il réussi également. Nous racontons ce qui eut lieu : la princesse, qui était une femme de style, écrivit une lettre digne, concise, allant droit au but et parfaitement convenable. Elle fut payée, car Gaston l'embrassa comme si elle eût été une pauvre bonne femme

des faubourgs et que lui, M. le marquis, eût porté le bourgeron des gamins de Paris. Ces gros baisers, proscrits par l'étiquette, sont cependant une bien bonne chose.

Gaston s'enfuit avec sa proie. Nous ne saurions dire s'il vit le mendiant assis sur la borne qui faisait face à la porte cochère de l'hôtel de Montfort et la vieille pauvresse stationnant vis-à-vis de la maison habitée par M. et Mlle d'Arnheim. Il aurait pu les voir tous les deux, car il alla précisément de la porte cochère à l'humble entrée donnant sur la rue de Courty. Ce que nous pouvons constater, c'est que le mendiant et la vieille pauvresse virent Gaston. Chacun d'eux abandonna son poste pour un instant. Ils se rencontrèrent à l'angle des deux rues et échangèrent quelques paroles à voix basse.

Gaston ne fut pas plus d'un quart d'heure chez M. d'Arnheim. Il sortit, le visage rayonnant, et descendit à pied vers la rue de Lille. Le mendiant marcha derrière lui, tandis que la pauvresse continuait sa faction. Le mendiant revint au bout d'une heure et dit à la pauvresse :

— Il a commandé une chaise de poste.

— Pour quand ?

— Je ne sais pas... Attendons la nuit.

Vers cinq heures, Gaston rentra à l'hôtel en cabriolet. Dès qu'il eut passé le seuil de la porte cochère, le mendiant alla vers la pauvresse et lui dit :

— Il va dîner : nous avons une heure pour en faire autant.

Ils s'éloignèrent ensemble et ne restèrent pas absents plus de vingt minutes. C'était trop. Une sentinelle ne saurait avoir un bon prétexte pour abandonner son poste. M. le marquis, en effet, ne rentrait point pour dîner. On aurait pu le voir ressortir l'instant d'après à cheval et tourner encore une fois l'angle de la rue de Courty. Une chaise de poste attelée venait de s'arrêter devant la maison de M. d'Arnheim. Celui-ci descendit en costume de voyage et prit place dans la chaise de poste, à côté de sa fille. Le postillon fouetta ses chevaux et Gaston galopa à la portière. La chaise de poste traversa ainsi tout Paris et sortit par la barrière de la Villette, suivant désormais le chemin de Strasbourg. Gaston les conduisit fort loin ; il était nuit noire quand il tourna bride.

Le mendiant et la pauvresse avaient repris leurs postes et attendaient toujours. Vers dix heures du soir, la pauvresse vint trouver le mendiant.

— Le diable s'en mêle ! dit-elle.

— Attendons, répondit son camarade, plus patient, d'une voix de basse-taille qu'il avait : c'est le bon moment et l'endroit est propice. Il ne passe pas un traître chat dans cette rue de l'Université ! Nous pouvons nous asseoir maintenant des deux côtés de la porte.

A peine avaient-ils pris place sur ces bancs hospitaliers qui accompagnent l'entrée d'un grand nombre d'hôtels, dans le faubourg Saint-Germain, que le pas d'un cheval se fit entendre au loin. Notre couple déguenillé ne prêta aucune attention à ce bruit : ce n'était pas un cavalier qu'il attendait.

Le cavalier s'approcha et s'arrêta juste en face de la porte cochère fermée. Le mendiant et la pauvresse se tinrent chacun dans son coin, jusqu'au moment où le cavalier cria d'une voix impérieuse :

— La porte !

Alors ils tressaillirent tous deux, la pauvresse et le mendiant. D'un même saut, ils furent sur leurs pieds ; d'un autre bond, aux côtés du cheval. Gaston fut saisi par les deux jambes, terrassé, poignardé et fouillé du haut en bas en un clin d'œil.

— Rien ! dit le mendiant.

— Rien ! répéta la pauvresse avec un blasphème.

La porte cochère s'ouvrait. La pauvresse et le mendiant jouèrent des jambes et, tout en fuyant, se dépouillèrent des haillons qui les couvraient. On eût pu voir alors, sous le prochain réverbère, deux hommes courant avec une égale rapidité : — un grand et un petit.

Quant à Gaston, ceux qui venaient d'ouvrir la porte le trouvèrent baigné dans son sang, à côté de son cheval immobile. Il avait la poitrine percée de deux coups de poignard.

XIII. — LES TOMBES NOIRES.

M. le marquis de Lorgères fut quatre mois au lit, à la suite de ses blessures. Les coups étaient portés de main de maîtres : tous deux mortels, et Dupuytren put se vanter longtemps de cette cure. Dans l'intervalle, la réponse du prince Jacobyi vint à Paris, — datée de son château de Chandor, — et favorable. Comme on peut le croire, Mme la princesse, tout en se fiant à la parole de M. le marquis, n'avait pas été sans prendre quelques renseignements auprès de ses cousins de Rohan, établis en Hongrie. Ceci faisait, en somme, partie de son devoir de mère. Les renseignements vinrent comme la réponse du prince, favorables :

Le prince avait racheté ses terres ; le prince était, comme devant, un des plus grands seigneurs de l'empire d'Autriche.

Le mariage du marquis de Lorgères avec la princesse Lenor fut célébré à Szeggedin, au commencement de mars 1826.

Un des premiers jours du mois d'avril de cette même année, un petit vieillard au visage doux et débonnaire cheminait sur le grand chemin de Pesth à Szeggedin, traînant dans une charrette à bras un pauvre être qui ressemblait à un vivant cadavre et qui était, en outre, privé de la raison. Il y a, non loin de Szeggedin, en remontant le ruisseau de Morzal, une fontaine où l'eau est blanche et qu'un petit minaret protége contre la poussière du chemin. L'eau de cette fontaine est sous la protection de saint Miklos et possède la vertu de guérir la folie. Le petit vieillard était un bon père qui venait ainsi de la campagne d'Ofen, charroyant son malheureux fils à petites journées.

Nos ingénieurs français ont placé depuis ce temps-là quatre barres de fer parallèles, qui vont de Pesth à Belgrade, en passant par Szeggedin. Il suffit de quelques heures pour traverser ces plaines immenses comme la mer. La dernière fois que j'ai vu Szeggedin, cet étrange village qui contiendrait tous les clochers réunis du pays de Beauce, il y avait un ancien élève de notre Ecole polytechnique, qui était roi. Il jetait en passant un pont de mille mètres sur la Theiss : un magnifique pont pour la voie ferrée. Les ingénieurs autrichiens venaient regarder les travaux, exécutés par une fourmilière humaine, où l'on aurait pu distinguer vingt races et qui parlait quinze langues. Je reconnus là que la confusion des langues ne fut pour rien dans le non-achèvement de la tour de Babel. Le pont sortait de l'eau, en effet, appuyé sur ses grandes colonnes tubulaires, et je vis un daguerréotype qui braquait déjà sur ses arches l'œil rond de sa chambre noire. Notre civilisation est là désormais, — quoique, à ce même voyage, j'aie vu des accusés et des condamnés, étendus tout nus sur la terre mouillée dans les caves de la forteresse turque, dont les murailles, flanquées de tours ventrues, regardent précisément ce pont parisien.

Mais on parlait déjà de bâtir une prison où les dalles seraient sèches...

En 1826, la grande route entrait dans le village par un étang de boue en hiver, par un océan de poussière en été. La poussière de Szeggedin est célèbre en Hongrie, sa boue aussi. Les magyars ingénieux mettent bout à bout quelques planches pour traverser ces précipices, mais il est ordonné aux voitures de passer à côté des planches afin de ne les point user, et le piéton confiant qui ose y mettre le pied est à peu près sûr de faire la culbute.

Le père pieux, la charrette et le fils arrivèrent deux heures avant le coucher du soleil, dans cette plaine horriblement défoncée qu'on appelle la place de Joseph II et où s'élève la jolie église byzantine de Saint-Job. La charrette s'arrêta devant une sorte de caravansérail, portant pour enseigne un saint vêtu de rouge, et dont la cour intérieure, large comme une de nos places publiques, était bordée de galeries en bois vermoulu. Le petit vieillard demanda modestement la chambre la moins chère qui fût dans l'auberge, y déposa son fils et sortit pour faire viser ses papiers au gouvernement. Son passe-port était au nom de Petroz Aszuth, marchand de cuir au Kaiserbad. La domesticité des auberges hongroises est généralement slave et par conséquent bavarde presque autant que le personnel des cabarets français. Avant l'heure du dîner, on savait toute l'histoire du bon petit Petroz Aszuth, qui amenait son fils idiot à la fontaine de Saint-Miklos. Il avait bien besoin de la fontaine, ce pauvre grand garçon! La fille d'auberge qui lui porta sa nourriture eut la charité d'entamer avec lui la conversation, pour le désennuyer quelque peu. Elle revint en disant: « Autant vaudrait causer avec Schwartz, le chien de garde! »



Le père et le fils au caravansérail de Saint-Job. Dessin de Bertall.

La nuit était tombée déjà depuis longtemps, quand le petit vieillard revint. Il ne voulut point souper et monta tout de suite à sa chambre. A peine fut-il entré qu'il referma la porte à clef et rabattit les rideaux de serge de la fenêtre. L'idiot sauta en bas de son lit et arracha de son front une perruque jaunâtre qu'il avait. Vous eussiez reconnu d'un coup d'œil la longue et maigre figure de M. le baron d'Altenheimer.

— Sais-tu quelque chose, Bobby? demanda-t-il vivement.

Bobby dépouillait sa barbe sale, qui gênait ses joues roses; il plongea la tête dans une cuvette d'eau fraîche et montra le joli visage de monsignor Bénédict.

— Parbleu! répondit-il, le pays n'a pas changé: ils sont toujours babillards comme des pies! Je sais l'histoire depuis le commencement jusqu'à la fin.

Le grand William s'établit sur le pied de son lit à fumer sa pipe de porcelaine.

— Marche! dit-il.

— C'est bien le marquis, répondit Bobby en allumant un cigare. Il a donné le missel au vieux Jacobyi, qui a racheté sa masure...

— Alors, ils sont aussi voleurs que nous! s'écria William. Car le missel ne leur devait que les cinq cent mille florins de la rançon de Lenor... et il a fallu six fois cette somme-là pour racheter le domaine!

PAUL FÉVAL

(*Voir la fin deux pages plus loin.*)

LA FÊTE DU MAI, OU DES FONTAINES.

(POEME DE *JEANNE D'ARC*, PAR M. ALEXANDRE GUILLEMIN (1).)



La fête des Fontaines, d'après *la Pêche enfantine* de Boucher. Dessin d'Ulysse Parent.

Nous avons déjà dit comment un poëte inspiré, un chrétien convaincu, a vengé Jeanne d'Arc de la diffamation de Voltaire. Publiée d'abord et épuisée dans le grand format in-octavo, l'épopée de M. Alex. Guillemin, vraiment digne de ce nom, et aussi préférable à l'insipide *Henriade* qu'écrasante pour l'immonde *Pucelle*, reparaît aujourd'hui sous la forme compacte de l'in-18, et pourra ainsi entrer dans toutes les bibliothèques françaises. L'auteur nous permet de donner à nos lecteurs l'avant-goût de *la Fête du Mai*, ou *des Fontaines*, épisode de circonstance en ce mois des fleurs et des eaux vives.

Nous apprenons à l'instant qu'une nouvelle gloire at-

(1) Un volume in-18. Paris, chez Victor Palmé, rue Saint-Sulpice, 22.

tend Jeanne d'Arc, et qu'une troisième statue va se joindre aux statues d'Orléans et de Versailles. Elle s'élèvera, selon les ordres de l'empereur Napoléon III, sur la rive droite de l'Oise, en face de l'ancien pont de Compiègne, à la place où l'héroïne de Vaucouleurs a été prise par les Anglais le 23 mai 1430. Cette statue sera exécutée d'après l'œuvre populaire de la princesse Marie d'Orléans.

Soumise aux voix du ciel, Jeanne avec leur secours
Règle son cœur, son âme et chacun de ses jours,
Et, sans rien oublier de cet heureux mystère,
Quelquefois elle assiste aux fêtes de la terre.

C'est le mois où déjà les splendeurs du soleil
Viennent de la nature enflammer le réveil.

Sur les bords où la Meuse en larges flots s'écoule,
Des villages voisins se rassembloit la foule.
Ils alloient au sentier qui mène à Neufchateau,
Des sources du rocher recueillir la belle eau
Où se baigne le pied de la forêt des chênes;
Et là venoient aussi châtelains, châtelaines,
De Domremy, de Greux et des lieux d'alentour,
De ce mois embaumé célébrer le retour.
Sur les fronts rayonnants la franche gaîté brille.
Peuples, seigneurs, vassaux, ne font qu'une famille.
Ah! ne demandez plus pourquoi les serviteurs
Avoient dans le château des amis, des tuteurs,
Et, sous un nom si vrai, fidèles domestiques,
Composoient la maison de nos races antiques:
On ne connoissoit point alors tous ces dédales
Dont les heureux du siècle abreuvent les humains.
A la fête du Mai point de lèvres hautaines;
Mais toutes à la source, en *faisant leurs fontaines*,
Comme on disoit encore, en savouroient les eaux,
Et des jours d'ici-bas calmoient ainsi les maux.

O d'un peuple naïf salutaire ignorance,
Où, sans rien altérer de la sainte croyance,
L'innocente allégresse avoit eu le bonheur,
Bien des fois, de guérir et l'homme et son seigneur!

Or donc, plus que jamais, la Meuse, cette année,
Voyoit vers Domremy sa plage couronnée
De verdoyants festons, et de rameaux fleuris,
Et d'harmonieux chœurs, et de jeux et de ris,
Où couroient, sans souci ni de caste ni d'âge,
Trois générations de tout le voisinage.
Les vieillards devisoient sous les arbres touffus
Et du poids de leurs ans ne se souvenoient plus.
Là, les pieux pasteurs, dans leur doux ministère,
Des fêtes de Cana rappeloient le mystère,
Et, sans jamais troubler les joyeux entretiens,
Montroient Dieu bénissant tous les bonheurs chrétiens.

De rustiques atours élégamment parées,
Et la mère et l'aïeule, ensemble ou séparées,
Suivoient avec amour, de leurs tendres regards,
Et les cercles nombreux et les groupes épars.
Tous les petits enfants jouoient sur la verdure,
Et les pères, puisant l'eau de la source pure,
Les servoient tour à tour, et, partageant leurs jeux
Et les gâteaux dorés, fredonnoient avec eux:

« La fête des eaux vives
Appelle en ce beau lieu
La foule des convives
A bénir le bon Dieu. »

Bergers, filles des champs, jouvenceaux, damoiselles,
A chaque pas formoient des guirlandes nouvelles
Dans leurs ébattements au son du tambourin,
Et vers tous les échos jetoient leur doux refrain.
Sur ces fronts, où la vie est pareille à la flamme,
Les roses et les lis sembloient avoir une âme,
Et, variant leur charme à chaque émotion,
Peignoient dans tous les traits le cœur en action
Et donnoient la parole aux couleurs du visage,
Comme l'arbre s'explique aux teintes du feuillage.
Leur belle chevelure, à l'envi des roseaux,
Abandonnoit aux vents ses flexibles anneaux.
Ils s'arrêtent: leurs yeux jettent mille étincelles;
Ils dansent, et leurs pieds et leurs bras ont des ailes;
Ils chantent: on diroit que les cieux entr'ouverts
Ont laissé de la nue échapper leurs concerts.

Après le chant du psaume, une ardente jeunesse
A des jeux belliqueux exerçoit son adresse.
Vers la cible les arcs étoient encor tendus,
Quand de loin, tout à coup, des cris sont répandus,
Et la fête du Mai va finir dans les larmes.

Du haut de Bourlemont, des preux crioient: Aux armes!
A travers les créneaux, les gardiens de la tour
Voyoient se dérouler, vers le déclin du jour,
Du parti de l'Anglais une troupe hardie
Qui, la torche à la main, promenoit l'incendie...

ALEXANDRE GUILLEMIN.

Mme SWETCHINE,

SA VIE ET SES ŒUVRES, PAR M. LE COMTE DE FALLOUX (1).

La France et sa langue ont le privilége de mettre en lumière l'esprit et le cœur des femmes. Nous ne connaissons point de Sévignés ni de Maintenons anglaises, italiennes ou allemandes. Quand de telles fleurs naissent au delà de la Manche, des Alpes ou du Rhin, il faut les transplanter à Paris pour qu'elles se développent dans cette serre universelle. Mme Swetchine en est la preuve la plus admirable et la plus touchante. Si cette grande dame n'eût pas quitté la Russie, si elle eût écrit en russe ses lettres et ses œuvres; — son nom, ses œuvres et ses lettres auraient disparu avec elle. Mais elle naît à Moscou, à la veille de notre 93, elle se convertit au catholicisme, elle quitte la Russie pour l'Allemagne et Rome, elle s'établit à Paris, y observe, y règne et y meurt, laissant des lettres et des papiers en désordre; M. le comte de Falloux raconte sa vie, publie ses essais, et la voilà Française et immortelle.

Nous nous bornons à signaler aujourd'hui cet ouvrage solide et charmant, déjà arrivé à sa seconde édition. C'est le succès le plus édifiant et le plus pur de l'année. Il faut dire que, si le diamant est merveilleux, le joaillier est un grand maître, et que, si nous devons à M. de Falloux le talent de Mme Swetchine, Mme Swetchine devra sa gloire à son illustre biographe. Quelle modestie avec quelle noblesse! quelle force avec quelle grâce, dans ce simple récit de la vie et de la mort de la grande dame, et dans ces lumineux commentaires de sa correspondance!

A bientôt l'analyse détaillée. Prenez et lisez, en attendant; *tolle! lege* (2)! PITRE-CHEVALIER.

(1) Deux volumes in-8°. Paris, Didier, quai des Grands-Augustins, 35.

(2) Nous espérons joindre un portrait à notre étude sur le beau livre de M. le comte de Falloux. Nous avons eu l'honneur de connaître Mme Swetchine chez Mme Récamier, et nous comparerons ces deux femmes si diversement intéressantes.

LE CHEVALIER TÉNÈBRE [1].

Bobby haussa les épaules.

— S'ils avaient tout gardé, répliqua-t-il, je leur pardonnerais presque, car enfin, chacun pour soi, n'est-ce pas?... Mais dès que le vieux Baszin a eu son château, ses forêts, ses étangs et ses champs, il a remis toutes les hypothèques sur son domaine et emprunté juste la somme qu'il avait prise de trop dans le missel. Et avant même de célébrer le mariage de sa fille, il a déposé notre tirelire entre les mains du primat de Hongrie, l'archevêque de Gratz. On a fait publier la chose à Vienne, à Venise, à Stuttgardt, à Paris, partout, et toutes les brebis que nous avions tondues sont arrivées, demandant leur laine!... Un pillage, quoi! Il n'est pas resté un florin de notre pauvre trésor! Et il n'y avait déjà plus rien, que les coquins réclamaient encore!

— Les misérables! gronda William.

— Laisse-moi te dire, poursuivit Bobby. On ne parle que de nous ici, et dès que nous aurons accompli notre besogne, il faudra décamper. Ils savent tout! On m'a raconté notre histoire de Paris comme une légende. La quête chez l'archevêque a un succès fou. Et le missel lui-même... Mais c'est l'affaire du missel que je veux te rapporter. Le marquis donnait le bras à sa mère, quand il ramassa le missel. Son intention était de me le rendre, mais le missel était tombé de façon si malheureuse que le ressort du secret avait joué. Rien n'était brisé : seulement, le geste qu'on fait pour ouvrir un livre ordinaire suffisait à relever la surtranche d'acier. Le marquis fit ce mouvement, peut-être par hasard, et les deux bank-notes de cinquante mille livres lui sautèrent aux yeux. Il sait l'anglais, et tu avais pris soin de lui apprendre, quelques minutes auparavant, l'histoire du père de Lenor, qu'il aimait déjà, sans lui avoir parlé jamais...

— Je me souviens!... murmura William. Il eut le front de me demander des renseignements sur les réméré de plein droit!... sous prétexte d'un bien que son aîné possède à Debreczin...

— Quand il te demanda les renseignements, son plan était conçu, reprit Bobby. C'est un joli garçon, et je ne regretterai pas la balle qui lui cassera la tête.

William prit dans sa houppelande une bouteille plate et carrée, qui contenait de l'eau-de-vie. Il but un large coup.

— Depuis cette affaire-là, dit-il, nous n'avons pas pu nous relever! Nous avons manqué tous nos coups à Londres, à Berlin, à Vienne... C'est lui qui nous porte malheur!

Il passa la bouteille à Bobby, qui but et répéta :

— C'est lui qui nous porte malheur!

— Quand nous devrions le tuer pour son sang seulement, il faut qu'il meure!

— Il faut qu'il meure! répéta encore Bobby. J'ai tous les renseignements nécessaires. A Szeggedin, on ne s'occupe que de lui, à cause de l'histoire du missel, qui tourne toutes les têtes. Il est à Chandor : il chasse, il pêche, il soupire à la lune de miel. Demain, il y a justement grande chasse...

— Nous en serons! gronda William.

— Nous en serons. Il faudra être debout de bonne heure : allons nous coucher, vieux William.

Le lendemain, avant le jour, ce bon petit vieillard du Kaiserbad était attelé à sa charrette et voiturait son fils maniaque vers la fontaine de salut. Les valets et servantes de l'auberge furent vraiment édifiés par la conduite de ce bon petit vieillard : ils lui enseignèrent son chemin et lui souhaitèrent heureuse chance. Le chemin de la fontaine était la route du château de Chandor. Après une heure de marche et au moment où le crépuscule blanchissait l'horizon, la charrette atteignit les grands bois du domaine de Baszin. Le vieillard quitta la grande route et poussa la charrette dans un épais fourré. Le fils infirme, recouvrant tout à coup l'agilité de son âge, sauta d'un bond sur la mousse et ouvrit lui-même le double fond de la charrette, où se trouvaient deux fusils à deux coups, et deux costumes de paysans tzèques. La toilette fut faite en un clin d'œil et la petite carriole cachée sous des feuillages.

Il n'était pas trop tôt. Au lointain, on entendait déjà le son des fanfares.

Ce jour-là, M. le marquis de Lorgères entendit plusieurs coups de feu sous le couvert, pendant qu'il chassait le sanglier. Une balle siffla à son oreille, et pour qu'il eût certitude de n'avoir pas été le jouet d'une illusion, une autre balle vint se loger entre le bougran et l'étoffe de sa veste de chasse.

Mais William et Bobby l'avaient dit : la chance était contre eux. Ils furent rencontrés, reconnus, et ne durent leur salut qu'à la vitesse de leurs jambes. Quand ils voulurent reprendre leur charrette et leurs déguisements, ils trouvèrent la cachette ravagée. C'était un mur qui fermait désormais pour eux le chemin de la retraite, car ils ne pouvaient plus se présenter à Szeggedin.

Ils passèrent la nuit dans le bois, résolus à fuir, car leur entreprise était manquée. Ils savaient d'avance que, dès le lendemain, la nouvelle de leur présence se répandrait dans le pays avec la rapidité de la foudre. Il fallait mettre d'abord la Theiss entre eux et la croisade que leurs anciens méfaits prêchaient contre leur vie.

— Nous reviendrons plus tard! avait dit William.

Et Bobby :

— Il y aura des heures où Lénor sera seule au château...

En arrivant à la lisière du bois, ils virent des ombres s'agiter au bord de l'eau. Ils avaient trop présumé en comptant sur ce délai d'une nuit. Déjà la croisade était en armes.

C'étaient deux hommes résolus, d'une force peu commune et d'une agilité infatigable : jeunes tous les deux et connaissant à fond la carte du pays. Ils tinrent conseil pendant quelques minutes et se déterminèrent à prendre chasse pendant que l'obscurité pouvait protéger leur fuite; le choix de la direction à suivre était important. Du moment que le passage de la Theiss leur était fermé, ils n'avaient plus qu'à revenir sur leurs pas, vers Szeggedin, pousser vers Kolocza et le Danube ou remonter à Czongrad, où est le pont de bateaux : ils prirent ce dernier parti et piquèrent droit au travers de la forêt. La nuit était noire et les favorisait. Vers deux heures du matin, ils ar-

(1) Voir le commencement ci-dessus, même livraison.

rivèrent au pont de Czongrad, au moment où la lune, finissant son dernier quartier montrait son croissant étroit et pâle au-dessus de l'horizon. Pendant qu'ils passaient le pont solitaire, heureux déjà de ce premier succès, ils virent des barques qui remontaient rapidement le fil de l'eau; en même temps un bruit de chevaux marchant sourdement dans la poudre arriva du bord qu'ils venaient de quitter.

Etait-ce le démon lui-même qui mettait ainsi l'ennemi sur leurs traces?

La lune les éclairait dans ce passage découvert.

— Feu! cria une voix qui venait de la barque la plus voisine et qu'ils reconnurent bien pour appartenir au vieux Baszin en personne.

Ils se baissèrent à propos pour éviter une volée de balles qui passa sur leurs têtes.

Les chevaux de l'autre rive prirent le galop et leur sabot résonna bientôt sur les planches du pont.

William et Bobby, accélérant leur course désespérée, avaient atteint l'autre rive. Ils se jetèrent dans les moissons qui couvrent la plaine entre la Theiss et la rivière de Tur. Là, ils se blottirent comme deux perdrix dans un sillon, car l'haleine leur manquait.

La cavalcade était déjà dans la plaine et les tiges de maïs bruissaient, froissées par le passage des chevaux. Il y eut un moment où les deux fugitifs avaient des chasseurs à leur droite et à leur gauche, par devant et par derrière. — Puis la chasse passa. — Le dernier cheval toucha du sabot la tête de William, qui retint son souffle et garda le silence.

Le cavalier était Chrétien Baszin, prince Jacobyi, qui venait d'aborder au rivage et rejoignait ses gens au galop.

— Point de quartier! cria-t-il à ceux qui le précédaient; les misérables ont essayé deux fois d'assassiner mon gendre! Ils ne peuvent pas nous échapper. Ferme! et battez bien!

Les bruits allèrent s'éloignant au nord-est, dans la direction de Tur. William et Bobby, reposés, prirent de nouveau leur course, redescendant cette fois vers le Temeswar, dont les sauvages campagnes leur promettaient un abri presque assuré. Mais les cavaliers battaient la plaine en zigzag, et, d'instant en instant, nos fugitifs étaient obligés de biaiser dans leur route. Le jour commençait à poindre quand ils passèrent la seconde rivière à gué, au-dessous du village de Ghila, situé dans une île. Il n'y avait plus d'abri désormais pour eux que dans les hautes moissons du Grand-Waraden.

Ils étaient harassés de fatigue, et il leur fallait traverser un large espace découvert. Le hasard avait éloigné d'eux la chasse pour un instant.

— Il faut profiter des dernières minutes de nuit! dit William; un effort!

Tous deux s'élancèrent, courant en ligne directe vers les moissons. En atteignant la lisière de cet océan de verdure, ils se retournèrent afin de mesurer la distance parcourue. Personne n'était en vue: les chasseurs avaient perdu leur piste. Ils bondirent et percèrent les jeunes tiges de maïs, comme un cerf plonge dans le fourré. Quelques pas encore et ils se jetèrent, épuisés, sur le sol, collant leurs visages ardents contre la terre fraîche.

— Pour garder ma vie, je n'aurais pas pu faire un pas de plus! dit Bobby d'une voix étouffée.

William consulta sa montre.

— Voilà onze heures que nous courons, répondit-il, et nous avons fait plus de vingt lieues.

— Aurons-nous le temps de nous reposer?

— Le jour vient; dès que le jour sera venu, ils retrouveront la piste.

— Et tu es tranquille! murmura Bobby.

— Parce que je suis sûr désormais de me sauver, repartit William.

— Comment cela?

— Dans dix minutes nous pouvons être aux tombes!

— Les tombes! s'écria Bobby, qui sauta sur ses pieds, joyeux et ne sentant plus de fatigue.

Le jour vint et les chasseurs retrouvèrent la piste. Ils galopèrent en suivant ces traces toutes fraîches qui coupaient la plaine du Grand-Waraden. Ils étaient sûrs désormais du résultat. Pour que le chevalier Ténèbre et frère Ange, le vampire, pussent échapper, il fallait que la terre s'entr'ouvrît sous leurs pas!

Ils allèrent, ils allèrent, guidés par leur maître Jacobyi. A un certain endroit, ils trouvèrent les pistes mêlées et embrouillées comme un écheveau de fil. — Puis rien. — La terre s'était entr'ouverte, sans doute...

XIV. — LE GRAND ET LE PETIT.

Septembre était revenu. Là-bas, à l'est de Paris, vers le confluent de la Marne et de la Seine, le soleil d'un jour orageux regardait la campagne plate, où fumaient peut-être deux ou trois usines de plus. Les trains de bois et les bateaux, chargés de barriques, descendaient tristement le fleuve, s'en allant vers ce Bercy, lugubre comme un cellier, mais qui contient pourtant, en fûts et en bouteilles, des romans, des coups d'épée, des vaudevilles, des rendez-vous régence, des chansons en l'honneur du Dieu des bonnes gens, de la poésie enfin, soit de boudoir, soit de barrière, de l'esprit de toute qualité, des rires et des sourires, de la vieillesse pour les enfants, de la jeunesse pour les vieillards, des extravagances pour tout le monde; de la joie, vraie ou fausse, sincère ou frelatée, de la joie pour entretenir trois cent soixante jours durant, chaque année, cette folie chronique du carnaval parisien!

Jean Raisin, fils aîné de Suresnes et habitant patenté de la Courtille, a détrôné Bacchus, qui était un dieu trop gentilhomme. J'ai eu ce cauchemar une nuit, de voir Homère revivre avec des bourgeons écarlates au bout du nez. Je lui demandai des nouvelles d'Achille, d'Hector et d'Agamemnon; il me répondit que Bordeaux, Mâcon, Epernay, Beaune, Lunel, Cognac et Montpellier se disputeraient un jour l'honneur de lui avoir donné le jour et qu'il écrivait, entre deux cuvées, les vingt-quatre chants de *la Berciade*. C'est le côté repoussant de notre siècle, cette odeur effrontée du mauvais vin, qui fait école, mêlée à l'ignoble méphitisme des tabagies poétiques.

Quand le soir se fit, on aurait pu encore, de la route qui borde la Seine, apercevoir des robes blanches, çà et là, groupées comme des corbeilles de fleurs, au milieu des gazons du parc de Conflans. Il y avait, comme au jour où débute notre histoire, soirée de charité chez Mgr de Quélen, et la parité complète des circonstances nous épargne toute description. C'était le même lieu de scène et à peu de chose près les mêmes personnages. L'évêque d'Hermopolis, aujourd'hui comme alors, devait prononcer une allocution familière, et la même chanteuse, oui, la même, qui avait changé de nom seulement, Mme la marquise Lénor de Lorgères, avait promis de se faire entendre au concert.

Elle était là, belle comme la jeunesse et le bonheur, sous l'aile de Mme la princesse de Montfort, sa belle-mère.

Vous avez vu, certes, en votre vie, quelque jolie petite fille, affolée par son amour pour sa poupée toute neuve ; il n'y a rien de blessant dans la comparaison, Mme la princesse était ainsi à l'égard de sa charmante bru : folle, entendez-vous? avec toutes les pétulances et toutes les joyeusetés de ce genre de folie. Elle avait rajeuni de dix ans; elle avait un continuel besoin de caresser et de sourire; la jolie Mme de Maillé avait laissé échapper une fois : « Si ce n'était ma tante qui est le bon ton fait princesse, je dirais que toutes ces chatteries sont de très-mauvais goût. »

Eh bien! c'eût été de l'injustice. Il faut qu'une fois pour toutes le bon ton permette le bonheur.

A la brune, quelques gouttes de pluie mirent en fuite toutes les robes blanches et autres, qui se réfugièrent dans le salon, où les siéges étaient disposés déjà pour le concert. Il était difficile que le lieu, l'identité des personnages, la similitude de la mise en scène ne fissent pas naître un souvenir.

— J'espère, dit le docteur qui venait de conseiller amicalement plusieurs affusions d'eau froide dans des bains chauds, que Mgr d'Hermopolis mettra le produit de sa quête en lieu sûr, cette fois.

— Oh! se récria-t-on : ce soir, nous n'avons pas les frères Ténèbre!

Je ne répondrais pas qu'il n'y eut çà et là quelque petit frisson dans l'assistance. Plus d'un regard se tourna involontairement vers la porte d'entrée, près de laquelle s'étaient tenus si longtemps — la nuit de l'événement — M. le baron d'Altenheimer, avec sa longue figure blême, et monsignor Bénédict, le grand et le petit, l'empire et le vampire.

— Ah çà! demanda l'évêque d'Hermopolis en s'approchant, que sont devenus ces deux hardis aventuriers?

La marquise Lénor devint pâle.

— Elle a eu sa migraine hier! s'écria la princesse. Demandez cela à Gaston quand il viendra, monseigneur.

— C'est donc bien terrible? dit l'archevêque.

— Oui, c'est très-terrible... Laissons cela... Vous allez me la rendre malade!

C'était jeter de l'eau sur le feu. Cent voix suppliantes s'élevèrent, parmi lesquelles il faut, pour être vrai, citer celles des deux prélats.

— Il y a une histoire!

— Oh! madame la marquise! De grâce! sacrifiez-vous.

Lénor eut un sourire triste.

— Ma mère, dit-elle en s'adressant à la princesse, je ne puis pas refuser à ces dames la fin d'une aventure où elles ont toutes joué un rôle. Le denoûment est horrible. Je demanderai la permission d'être brève.

— Pas trop!... pria-t-on encore.

Le mot *horrible* n'est pas à beaucoup près aussi effrayant qu'on le croit.

La charmante marquise de Lorgères se recueillit un instant, puis commença ainsi :

— Celui qui prenait le nom de baron d'Altenheimer, en vous racontant l'incident qui causa la ruine de mon père, vous parla-t-il d'une jeune fille nommée Efflam, qui était ma compagne et mon amie?

— Oui? fut-il répondu de tous côtés à la fois; Efflam! la jeune fille magyare, dont les parents habitaient la frontière turque! une des victimes du vampire!

— Un pauvre ange qui avait sa vraie place au ciel, reprit Lénor avec mélancolie. Le père d'Efflam quitta Peterwardein après la mort de sa fille; sa femme n'avait point survécu à son malheur. Il vint s'établir dans une cabane isolée, au milieu de la plaine du Grand-Waraden. Sa raison était fort ébranlée. Il avait entendu dire que les deux tombes noires étaient parfois habitées par les corps du chevalier Ténèbre et de frère Ange, le vampire, forcés de revenir au moins une fois l'an à ce domicile mortuaire ; il avait entendu dire, en outre, que, s'il était possible de les surprendre et de leur brûler le cœur avec un fer rouge, l'univers serait pour toujours débarrassé de ces deux monstres. Il guettait. Il allait chaque matin soulever les marbres noirs qui recouvrent les deux tombes...

— Mais elles existent donc, ces deux tombes? demanda Mgr de Quélen.

— Parfaitement, répondit la princesse; j'ai été les voir lors du mariage .. une grande et une petite... avec les inscriptions que vous savez.



Le père d'Efflam aux tombes noires. Dessin de Bertall.

— Un jour du mois d'avril dernier, reprit Lénor, pendant une partie de chasse dans nos bois de Chandor, deux tentatives d'assassinat eurent lieu sur la personne de M. le marquis de Lorgères, et le soir même, mon père apprit la présence des frères Ténèbre dans le pays... Il faut vous dire, au risque de diminuer beaucoup l'intérêt du récit, que le chevalier Ténèbre est un ancien employé de la police de Londres, et que frère Ange, le vampire, vient en droite ligne de Botany-Bay, où l'avait envoyé une prosaïque condamnation pour vol. Le chevalier a nom William Moore, et le vampire, Bob ou Bobby Bobson. Quelques semaines après l'aventure dont je vais vous entretenir, Szegedin était plein d'officiers de la police de Londres, qui suivaient nos deux fantômes à la piste.

Mon père fit monter toute sa maison à cheval et requit

le concours de la force armée afin de faire une battue générale dans les environs. La chasse commença vers la tombée de la nuit. A deux heures du matin, on eut connaissance des fugitifs, puis on les perdit de vue jusqu'au jour, où leur trace fut trouvée et suivie à vue. La trace conduisit mon père et sa troupe au milieu de la plaine du Grand-Waraden, à plus de vingt lieues de Chandor. Là, toute piste cessa. On eût dit que les deux fugitifs s'étaient envolés dans les airs. Mon père et ses hommes revinrent au château le surlendemain, après une journée de recherches inutiles.

Cependant, la nuit, après le départ de nos hommes, David Kuntz, le père de ma pauvre Efflam, vint soulever, selon sa coutume, le marbre des tombes. Sous le premier, il vit un homme endormi; sous le second, encore un homme qui dormait. Il avait aiguisé un soc de charrue pour brûler, le cas échéant, les cœurs de l'empire et du vampire, mais le courage lui manqua. Il alla chercher seulement de grosses et lourdes roches, qu'il déposa sur les tables de marbre noir, de façon à ce qu'aucune force humaine ne pût désormais les soulever; après quoi, il passa plusieurs jours à rassembler des débris de bois, de l'herbe sèche et de la paille, dont il amoncela une énorme quantité au-dessus et autour des deux tombes.

Chaque fois qu'il revenait, il entendait des voix qui sortaient de terre et qui lui demandaient pitié. — Mais il n'avait garde.

Les voix devinrent graduellement plus faibles. Celle qui sortait de la grande tombe se tut la première, puis l'autre s'éteignit à son tour.

Elles avaient appelé pendant deux fois quarante-huit heures!

Le monceau de matières combustibles était haut maintenant comme une maison de deux étages. David Kuntz y mit le feu, qui brûla, puis couva pendant trois jours.

La terre et le marbre des tombes mirent trois jours encore à refroidir.

Ce fut donc le septième jour après l'incendie que David Kuntz put retirer les roches et soulever le marbre des tombes. Il trouva à l'intérieur deux corps humains, — un grand et un petit, — qui avaient conservé leur forme, bien qu'ils fussent couleur de charbon. Il voulut les toucher : les deux corps tombèrent en poussière...

— Et depuis ce moment, ajouta la princesse, vous comprenez bien qu'on n'entendit plus parler jamais des frères Ténèbre!

Comme elle achevait, M. le préfet de police entra, suivi de Gaston et de son beau-père, le prince Jacobyi. Le prince était soucieux; Gaston avait au front une pâleur mortelle.

— Mesdames, demanda le préfet de police, avez-vous souvenir de ces deux audacieux bandits qui, l'année dernière, à pareille époque, dévalisèrent nos protégés de terre sainte?

Cette question tombait si étrangement après le récit de Lénor, qu'elle fut accueillie par un grand silence.

— Ils poursuivent le cours de leurs galanteries, continua le préfet d'un ton léger; voici le *Journal de la Haye* qui raconte leur dernier tour de force : les diamants d'Anne Paulowna, princesse royale et princesse d'Orange, enlevés en plein jour, et à la place de l'écrin, une carte de visite : une vieille estampe flamande, représentant deux hommes, — un grand et un petit, — le grand couvert d'une armure, le petit en costume sacerdotal. Sous le premier, ces mots : *le chevalier Ténèbre;* sous le second, ces autres mots : *frère Ange, le vampire...*

Il y eut dans le salon un long murmure, qui couvrit la voix du prince Jacobyi, demandant à son gendre :

— Voulez-vous me montrer cette lettre?

Gaston, sans répondre, déplia un papier qu'il tenait froissé dans sa main. Le prince le prit et lut :

« A bientôt! »

Et pour signature :

« Le grand et le petit. »

Paul FÉVAL.

FIN.

LES PRÉDICATEURS DE PARIS EN 1860 (1).

LES PÈRES FÉLIX, LAVIGNE ET MINJARD.

Jamais la foule n'avait été plus empressée, plus compacte et plus recueillie qu'au dernier carême autour de la chaire de ces trois grands prédicateurs : le père Félix à Notre-Dame, le père Lavigne à Saint-Sulpice, le père Minjard à la Madeleine.

Les deux premiers étaient déjà illustres depuis quelques années, le troisième l'est devenu en deux mois par un début magistral.

Le père Félix est né en 1810, à Neuville-sur-l'Escaut, près Valenciennes. Il serait plus juste de dire qu'il est né, il y a sept ans, dans la chaire métropolitaine, quittée par le père Lacordaire. Car le nouvel orateur, inconnu la veille, était célèbre dès le lendemain. Ce simple fait contient tout son éloge. Garder et satisfaire l'auditoire du sublime dominicain sans effacer son souvenir (qui oserait y prétendre?), c'est là pour le père Félix un titre de gloire d'autant plus beau, qu'il faisait acte d'humilité en assumant cette succession.

Il avait commencé par de solides études, était entré en 1837 dans la compagnie de Jésus, avait professé à Cambrai, à Brugelette, à Amiens, à Saint-Acheul, prêché un avent à Saint-Thomas-d'Aquin et un carême à Saint-Germain-des-Prés. Voilà tous ses antécédents.

Le succès du père Félix était doublement difficile à Notre-Dame. L'abbé Lacordaire glorifiait, avec quelle éloquence! la liberté humaine assurée par l'Evangile, — sujet agréable, trop agréable peut-être à notre génération. Le père Félix, au contraire, raffermit, au nom de Jésus, l'autorité ébranlée par nos désordres, — thèse épineuse et sévère pour nos contemporains. Tous deux ont également raison sans doute; car, si le cri d'affranchissement général est parti du sommet de la croix, — la pierre

(1) Voir la *Table générale* et celles des tomes XXI à XXVI.

éternelle qui la supporte est le fondement de tout droit et de tout pouvoir. Mais combien d'obstacles et de périls dans l'entreprise du jésuite après le triomphe du dominicain! Le père Félix a surmonté ces obstacles et ces périls avec une science et une dialectique irrésistibles; de sorte que deux vérités fondamentales ressortent des conférences des deux grands orateurs : c'est que la religion chrétienne est la force comme la grandeur, la base comme le couronnement, la stabilité comme le progrès, le passé comme l'avenir de l'humanité et de la civilisation.

Les discours étudiés du père Félix étant de ceux qui supportent la lecture, nous les ferons apprécier par des extraits sténographiés à Notre-Dame.

Nous nous bornerons à dire ici, pour compléter son portrait, qu'il sait convaincre les incrédules plutôt que convertir les pécheurs, qu'il a moins d'action sur la foule que sur l'aréopage, qu'il dédaigne la finesse et la grâce pour la force et la clarté, et qu'il ouvre toutefois, dans ses graves dissertations, de riantes échappées de poésie, « frais paysages entrevus par la fenêtre d'une cellule. »

Son organe est aigu, ferme et pénétrant, sans ampleur ni sonorité; sa diction lente, régulière, un peu criarde; son geste sobre, mais vif et rhythmé sur la netteté de son style.

Son apparence chétive semble d'abord écrasée par son immense auditoire; mais il arrive peu à peu à le dominer et à l'entraîner avec lui par l'unique levier de la pensée et de l'expression.

C'est le théologien et le philosophe, l'historien et le docteur de la chaire catholique. C'est l'apôtre convaincu, sévère, infatigable et dévoué, qu'il faut aux esprits vagues et déroutés de notre monde intellectuel.

Contraste vivant du père Félix, le père Lavigne est l'apôtre des cœurs égarés ou malades, de la jeunesse et des femmes du siècle, des âmes ardentes et des imaginations tourmentées. On peut adresser à celui-là les pécheurs avec les incrédules, la foule avec l'aristocratie. Il les entraînera pêle-mêle dans le torrent de sa parole et dans la flamme de sa charité. Sa vaste mémoire possède la doctrine et l'Ecriture entière; on le voit aux citations heureuses qui affluent à ses lèvres; mais sa puissance est avant tout l'inspiration du moment, de l'auditoire et du lieu. C'est l'improvisateur par excellence, avec ses échappées soudaines, ses aventures réussies, son désordre émouvant, ses mots trouvés au passage, ses éclairs lumineux, ses coups de foudre terribles, ses larmes attendrissantes. Ce mot charmant : l'*abondance du cœur*, semble fait pour le père Lavigne. Il peut froisser les rhéteurs de l'école et du salon; mais que lui importe? comme Raphaël aux portes du Vatican, il monte entouré d'amis et d'acclamations, et regarde sans dédain le vieux Michel-Ange descendant seul l'escalier classique.

Ces qualités expliquent les succès si divers du père Lavigne. Mais faut-il appeler *succès* les coups de filet de ce pêcheur d'âmes? Le mot lui semblerait un sacrilége.

Il débuta en 1844, à vingt-sept ans, à Saint-Philippe du Roule, où il reparut en 1851. En 1845, il était déjà à Saint-Thomas-d'Aquin et il y revenait en 1858, — devant la première aristocratie de l'Europe. Etonnée d'abord et bientôt subjuguée, elle le suivait, de 1856 à 1859, à Saint-Roch, à la Madeleine et à Sainte-Clotilde, — où l'infatigable orateur passait, le même jour, d'une chaire à l'autre, au milieu d'une foule palpitante, amassée jusqu'aux pieds des autels et jusqu'aux sommets des galeries.

Spectacle à ravir la foi et à confondre l'impiété!

En 1849 et 1850, la société entière tremblait sur sa base. L'écume s'élevant, bouillonnante, à la surface, allait tout engloutir en débordant. Où va ce jeune prêtre, épuisé de fatigue, crachant le sang à chaque phrase, mais toujours debout et souriant, toujours le cœur ouvert et la main tendue? Il descend au fond de l'abîme, comme Daniel courait aux lions. Il s'enferme dans les nouvelles fosses aux bêtes, dans les bagnes redoutés de Brest et de Toulon. Et que dit-il à ces parias et à ces bandits, à ces soldats que l'émeute attend pour les déchaîner sur le monde? Il leur dit qu'ils sont les fils de Dieu tombés du ciel; il leur rend la couronne du baptême en les jetant au pied de la croix; il les désarme et les rachète en même temps; il en refait des hommes et des chrétiens. Et au lieu de se ruer furieux sur Paris, ils partent résignés pour Cayenne! Et ceux qui s'évadaient le matin pour le crime rentrent le soir au cabanon pour la prière!

Tel fut le triomphe incomparable du père Lavigne dans ces missions fameuses des bagnes de Brest et de Toulon.

Nous avons effleuré ici, dans le temps, ces touchantes histoires, et nous y reviendrons quand le permettront l'espace et le temps.

Le père Lavigne a prêché encore à Bourges en 1846, à Metz et à Lyon en 1848, 1849, 1850 et 1853, à Chambéry en 1855. Rome se souvient de son avent et de son carême de 1852, à Saint-Louis des Français. Les Nantais, ses compatriotes, n'oublieront jamais sa retraite ecclésiastique de 1859.

Car cet orateur est Breton, et son pays en est justement fier. La Bretagne, si riche d'ailleurs en talents, n'est pas la patrie de l'éloquence.

Le père Lavigne est un enfant de la Loire-Inférieure. Il a fait des études précoces et rapides à Guérande et à Nantes. C'est après la mort de sa mère, et pour se rapprocher d'elle en Dieu, qu'il est entré dans la milice active des jésuites.

L'Ecriture sainte le charmait et le pénétrait dès ses jeunes années. Quand ses camarades apprenaient une Passion pour le dimanche des Rameaux, il en récitait quatre à lui seul, selon les quatre évangélistes. Il sait de même toute la Bible et tous les Pères de l'Eglise. On juge combien ces trésors de mémoire ajoutent de force, de variété et d'à-propos à ses discours.

Et cependant nul n'a moins besoin que lui des expédients de la science. Il est essentiellement sympathique et captivant, dans sa personne même et dans son aspect. Agé de quarante-trois ans environ, doué d'une tête noble et fine, d'une stature haute et puissante, d'une parole énergique et tendre, d'un regard doux et profond, d'une figure ouverte et souriante, d'un geste attrayant et persuasif, il recueille sans effort ce qu'il sème à profusion, tout ce que signifient les beaux noms de Grâce et de Charité. Il se fait aimer lui-même en faisant aimer Dieu et le prochain.

S'il n'était, jusque dans la passion, maître de lui et de son auditoire, il l'entraînerait à des manifestations singulières. Nous avons vu, l'an dernier, à la Madeleine, la foule immense qui haletait à ses pieds se lever par un seul mouvement et tomber à genoux avec lui. Et lui de s'interrompre alors et de s'écrier pour toute péroraison : « Je ne suis plus ici l'enseignant, je suis l'enseigné, — et je m'incline avec vous, mes frères, écoutant Dieu seul dans le silence du tabernacle! »

Nous avons retrouvé la même scène, et plus sublime encore, il y a quelques jours, à Saint-Sulpice, au renouvellement des vœux du baptême, prononcé à haute voix

par cinq mille fidèles pressés dans la vaste église, et par les deux ou trois cents lévites du séminaire debout, en surplis, autour du maître autel. Cette multitude électrisée par le père Lavigne et lui répondant : ***Je le jure!*** offrait un spectacle qui n'avait plus rien de la terre.

Nous terminerons par un vœu, qui est le vœu de tout Paris : c'est de voir, à Notre-Dame, les carêmes du père Félix, le grand docteur, terminés par une retraite du père Lavigne, le grand *entraineur*. Qu'on nous passe le mot, nous n'en savons pas d'aussi juste.

Le père Minjard, beau dominicain de vingt-huit ans, élève chéri de Lacordaire, était annoncé comme son émule à la Madeleine, en 1860. Il n'a pas été écrasé par cette promesse téméraire. C'est déjà la preuve d'un talent supérieur. Nous le retrouverons, l'an prochain, plus haut peut-être encore, et nous l'étudierons alors comme il le mérite. Pour le moment, voici son portrait, d'après ses premières conférences :

Dialectique savante et pressée, — de l'école de saint Thomas ; idées hardies et vigoureuses, originales et même



En haut, le père Félix ; en bas, le père Lavigne à gauche ; le père Minjard à droite.

excentriques, assurance étonnante dans un si jeune homme, mais fondée sur une science réelle et solide ; formes de style toutes modernes, inusitées dans la chaire et dont l'effet est doublé par le lieu ; organe métallique, sonore, retentissant, exalté par son propre écho et rappelant le cliquetis d'acier d'une bataille ; exubérance d'action et de gestes, avec la retenue de l'aplomb et ce quelque chose de *fulgurant* qui distinguait Lacordaire ; l'escrime consommée d'un vieil orateur tempérant l'ardeur et l'audace d'un néophyte ; en un mot, un printemps en fleur déjà chargé de fruits. Tel nous a semblé le père Minjard.

Il a littéralement *fait fureur*, qu'on nous passe encore l'expression. Si, comme tout l'augure, il se corrige et se complète en grandissant, la plus glorieuse moisson d'âmes lui est réservée dans l'avenir. Et nous verrons renaître l'admirable et féconde rivalité des deux ordres si justement célèbres : les Pères Jésuites et les Frères Prêcheurs.

PITRE-CHEVALIER.

LE TOUR DU MONDE (1).



Un bateau chinois. Dessin de G. Doré, d'après M. le marquis de Trévise.

Nos lecteurs aiment trop les voyages pour que nous ne leur signalions pas ce beau livre, qui leur fera connaître le monde d'aujourd'hui, comme le premier ouvrage de M. Charton leur apprenait le monde d'autrefois et d'hier. Faire le tour de notre globe, si peu connu encore, avec ce savant et ingénieux écrivain et ses collaborateurs, — tous voyageurs réels et parlant *de visu ;* contempler les paysages, les monuments et les costumes des cinq parties de l'univers, dessinés exactement et artistement par Français, Daubigny, Noël, Doré, de Bar, etc., c'est une étude

(1) Publié sous la direction de M. Ed. Charton, auteur des *Voyageurs anciens et modernes*, et illustré par les plus célèbres artistes. Une livraison par semaine à 50 centimes; deux volumes par an : 26 francs. Librairie Hachette.

et un plaisir que personne ne se refusera. Tout est vraiment digne du sujet dans cette publication de la grande maison Hachette : texte, gravures, papier, impression. C'est le luxe appliqué à l'utile : *utile dulci*.

Naturellement, la Chine a occupé d'abord la plume et le crayon : la plume est tenue par M. le marquis de Moges et le crayon par M. le marquis de Trévise, tous deux attachés à l'ambassade française de 1857. Le premier révèle la Chine entière à l'esprit, et le second la montre aux yeux, plus curieuse encore. Jugez-en par la traduction de deux de ses aquarelles : le ***Bateau chinois*** et la ***Pagode de Whampou***, si bien mises sur bois par MM. G. Doré et Grandsire (voir la pagode à la fin de la présente livraison).

P.-C.

SOCIÉTÉ IMPÉRIALE ZOOLOGIQUE DE PARIS.

OUVERTURE DU JARDIN D'ACCLIMATATION AU BOIS DE BOULOGNE (1).

Nous achevons le compte rendu de la dernière séance de la Société zoologique de Paris, si intéressant à lire au moment de l'ouverture du Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne.

VI. — LES ANCIENS JARDINS ZOOLOGIQUES. JARDINS CHINOIS.

Après M. Isid. Geoffroy Saint-Hilaire, M. Drouyn de Lhuys a retracé, dans un discours plein d'érudition curieuse et d'intérêt piquant, l'histoire des jardins zoologiques depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

« Car, dès la plus haute antiquité, a dit l'éminent orateur, l'Asie a été célèbre par la magnificence de ses jardins. Diodore nous a laissé la description de ceux que Sémiramis avait fait disposer au pied du mont Baglstanus, et dont la renommée était telle qu'Alexandre, dans une de ses expéditions, se détourna de sa route pour les visiter. La splendeur des ***Paradis*** de la Perse se reflète dans les brillantes poésies qui en retracent les merveilles.

« Voulez-vous être initiés aux mystères des jardins chinois? prenez pour guide notre savant confrère M. l'abbé Huc; étudiez avec lui le ***Poëme des jardins***, composé vers le onzième siècle par un homme d'État, See-Makouang, ou bien encore l'***Éloge de la ville de Moukden***, ouvrage de l'empereur Kien-Long, traduit en 1770, par le père Amiot. Ne sentez-vous pas comme un avant-goût du charme pittoresque des jardins anglais dans cette description d'un ancien écrivain chinois?

« Quel est, dit Lieou-Tscheou, la jouissance que l'on « demande surtout aux jardins d'agrément? Dans tous « les siècles, on est convenu que les plantations sont des« tinées à dédommager les hommes de la vie délicieuse « qu'ils auraient pu mener au sein de la libre nature, « dans leur véritable séjour. L'art de dessiner les jardins « consiste à réunir, autant qu'il est possible, le charme « des perspectives, la richesse de la végétation, l'ombre, « la solitude et le repos, de telle façon que les sens puis« sent s'y tromper. La variété est le plus grand attrait du « libre paysage. On devra donc choisir de préférence un « sol accidenté, où alternent les collines et les vallons, « qui soit coupé de ruisseaux et de lacs couverts d'herbes « aquatiques. Toute symétrie est fatigante ; la satiété et « l'ennui naissent bientôt dans un jardin où tout trahit « l'art et la contrainte. »

VII. — JARDINS ROMAINS.

Le tableau des magnificences de Rome n'a pas échappé à M. Drouyn de Lhuys :

« Vous rappellerai-je les prodiges de la somptuosité romaine : ces magnifiques jardins de Lucullus, de Mécène, de Salluste, de Pompée et de César, d'Agrippa, de Pollion, etc., où les chars de triomphe apportaient, comme des dépouilles opimes, les végétaux conquis dans de lointaines régions? Vous parlerai-je de l'éternel murmure de ces fontaines et de ces jets d'eau? de ces cavernes artificielles, de ces buis, de ces cyprès, de ces pervenches, que l'acier trop ingénieux mutilait de mille manières, pour représenter des animaux, des flottes, des parties de chasse, bizarre fantaisie, qui, vous le voyez, n'appartient pas exclusivement aux temps modernes? Il en est de même de ces rivières factices que l'on appelait pompeusement des ***Nils***, des ***Euripes***, des ***Méandres***, et qui, après mille détours, venaient se perdre dans un bassin bordé de verdure et décoré du nom de *lac*. Les jardins d'hiver n'étaient pas inconnus aux Romains. Pline nous apprend qu'à l'aide d'une irrigation à l'eau chaude on faisait fleurir, dans des chambres closes, des lis et toutes les fleurs du printemps pendant la saison des frimas. On y voyait souvent même des vignes et des arbres fruitiers. Mais ce n'était pas encore la serre dans toute sa perfection. »

VIII. — ORIGINE DES SERRES.

Une anecdote exquise devait signaler l'origine de cette grande conquête de l'horticulture :

« Au treizième siècle, il se passa à Cologne un des événements qui contribuèrent le plus à faire soupçonner de sorcellerie Albert le Grand. Les chroniqueurs racontent qu'en 1249 Guillaume, comte de Hollande et roi des Romains, en traversant cette ville, s'arrêta dans le couvent des dominicains. C'était le 6 janvier, jour des Rois ; l'hiver avait complétement dévasté la nature ; un manteau de neige et de glace enveloppait la terre. Cependant, au grand étonnement du prince et de sa suite, l'illustre prélat les reçut dans un jardin de son cloître ombragé d'arbres couverts de feuilles, de fleurs et de fruits, comme au milieu de l'été. Ce fut sous ces bosquets embaumés, où retentissait le gazouillement des oiseaux, qu'on servit un délicieux banquet. Le préjugé populaire n'hésita pas à attribuer aux sciences occultes ce fait prodigieux ; mais ne doit-on pas plutôt l'expliquer par les connaissances que l'évêque Albert possédait dans les sciences naturelles et dans l'art mécanique, connaissances qui lui avaient permis de devancer son époque et d'organiser dans son cloître, à l'aide d'une serre chaude, un jardin d'hiver? Quoi qu'il en soit de ce fait isolé, dont, sans doute, la crédule imagination des narrateurs contemporains a exagéré les proportions, l'établissement de serres proprement dites est beaucoup plus récent qu'on ne le croit ; ce fut à la fin du dix-septième siècle qu'on obtint pour la première fois des ananas parvenus à leur maturité, et Linné

(1) Voir, pour la première partie, la livraison d'avril dernier.

assure que le jardin du prince Eugène, à Vienne, présenta, en 1731, le premier bananier qu'on eût vu fleurir en Europe. »

IX. — ÉTABLISSEMENTS BOTANIQUES DE L'EUROPE.

« Laurent de Médicis, suivant Hallam, remplit ses jardins de fleurs importées de l'Orient, et donna ainsi le modèle d'une collection botanique. Cet exemple fut suivi dans un grand nombre de villes. Voici la liste des premiers établissements de ce genre avec la date de leur fondation :

« Jardin botanique de Florence, 1545 ; de Padoue, 1546 ; de Bologne et de Pise, 1547 ; de l'université de Leyde, 1575, 1580 ; de Leipzig, vers la même époque ; des pharmaciens de Paris, 1576 ; de la Faculté de médecine de Paris, 1597 ; de Montpellier, 1598 ; de Gessen, 1605 ; d'Altorf, 1625 ; Jardin des plantes de Paris, 1626 ; d'Iéna, 1629 ; d'Oxford, 1640 ; de Copenhague, vers la même époque ; de Madrid, 1655 ; d'Upsal, 1657 ; de Coïmbre, 1673 ; plus tard, en 1759, le parc de Trianon offrit un vaste champ aux travaux de Bernard de Jussieu. Citons encore le jardin de Caserte, fondé dans le royaume de Naples par Charles III, qui envoya un bâtiment à la Nouvelle-Hollande pour y chercher des végétaux. »

X. — VÉGÉTAUX ACCLIMATÉS.

L'énumération faite par M. Drouyn de Lhuys des produits acclimatés justifie tout ce que nous avons dit plus haut de leur importance.

« D'après M. Alph. de Candolle, sur les diverses espèces de végétaux les plus généralement cultivées en Europe, 33 sont originaires de l'Asie septentrionale et occidentale ; 1 de l'Afrique septentrionale ; 3 de l'Afrique intertropicale ; 40 de l'Asie méridionale et de l'archipel asiatique ; 11 de l'ancien monde, mais douteuses quant à la région ; 2 de l'Amérique septentrionale, sauf les Antilles ; 26 de l'Amérique méridionale, de Panama et des Antilles ; 5 de l'Amérique, avec doute sur la région ; 1 d'origine absolument inconnue ; 35 seulement appartiennent à l'Europe elle-même. Permettez-moi de vous présenter une très-petite partie du catalogue des végétaux que la France paraît avoir empruntés aux régions étrangères. Parmi les céréales, le *froment* et le *sarrasin* viennent de l'Asie ; le *seigle*, de la Sibérie ; le *riz*, de l'Éthiopie ; le *maïs*, de l'Amérique méridionale. Parmi les légumes, le *concombre*, d'Espagne ; l'*artichaut*, de la Sicile et de l'Andalousie ; le *cerfeuil*, de l'Italie ; le *cresson*, de Crète ; la *laitue*, de Coos ; le *chou blanc*, du Nord ; le *chou vert*, le *chou rouge*, l'*oignon* et le *persil*, de l'Égypte ; le *chou-fleur*, de Chypre ; l'*épinard*, de l'Asie Mineure ; l'*asperge*, de l'Asie ; la *citrouille*, d'Astracan ; l'*échalote*, d'Ascalon ; le *haricot*, de l'Inde ; le *raifort*, de la Chine ; le *melon*, de l'Orient et de l'Afrique ; l'Amérique nous a fourni la *pomme de terre* et le *topinambour*. Parmi les fruits, nous devons l'*aveline*, la *grenade*, la *noix*, le *coing* et le *raisin* à l'Asie ; l'*abricot* à l'Arménie ; le *citron* à la Médie ; la *pêche* à la Perse ; l'*orange* à l'Inde ; la *figue* à la Mésopotamie ; la *noisette* et la *cerise* au Pont ; la *châtaigne* à la Lydie ; la *prune* à la Syrie ; les *amandes* à la Mauritanie et les *olives* à la Grèce. Parmi les plantes qui servent à divers usages, citons encore le *café*, de l'Arabie ; le *thé*, de la Chine ; le *cacao*, du Mexique ; le *tabac*, du nouveau monde ; l'*anis*, d'Égypte ; le *fenouil*, des Canaries ; le *girofle*, des Moluques ; le *ricin*, de l'Inde, etc. Parmi les arbres, le *marronnier* vient de l'Inde ; le *laurier*, de la Crête ; le *sureau*, de la Perse, etc. Parmi les fleurs, le *narcisse* et l'*œillet* viennent de l'Italie ; le *lis*, de la Syrie ; la *tulipe*, de la Cappadoce ; le *jasmin*, de l'Inde ; la *reine marguerite*, de la Chine ; la *capucine*, du Pérou ; le *dahlia*, du Mexique, etc.

« La plupart des plantes de nos jardins et de nos promenades sont d'acclimatation beaucoup plus nouvelle qu'on ne le suppose. L'*orme* ne s'est bien propagé chez nous que depuis le seizième siècle ; il n'y a pas deux cent cinquante ans que le *platane* nous a été apporté d'Italie ; le patriarche de tous les *acacias* français, planté en 1635 par Vespasien Robin, existe encore au Jardin des plantes ; le *marronnier d'Inde* est du même âge. La *renoncule* et la *rose de Damas* nous viennent de saint Louis ; le *lilas* fut apporté de Perse, il y a trois cents ans ; la *laitue*, le *melon*, les *artichauts*, les *œillets* d'Alexandrie en Piémont furent apportés d'Italie par Rabelais, pour son ami le cardinal d'Estissac ; la *tulipe* n'est connue que du commencement du dix-septième siècle ; le *réséda* nous arriva d'Égypte et de Barbarie, il y a environ cent ans ; le *rosier du Bengale*, qui orne maintenant toutes nos chaumières, ne date que du siècle dernier ; la *reine-marguerite* n'a pris possession de nos jardins que depuis une soixantaine d'années ; les *chrysanthèmes* de l'Inde sont de 1789 ; les *dahlias* furent apportés en Espagne en 1790, et la France les reçut du Jardin des plantes de Madrid en 1802.

« D'après un ouvrage publié par M. Moreau de Jonnès, en 1825, et intitulé *le Commerce au dix-neuvième siècle*, le nombre total des plantes exotiques importées en Angleterre jusqu'à cette époque était de dix à onze mille. »

XI. — ANIMAUX ACCLIMATÉS. PISCICULTURE ANTIQUE (1).

Passant aux conquêtes de la zoologie, l'orateur n'oublie pas d'y associer le nom d'Alexandre le Grand.

« Durant tout son règne, l'élève d'Aristote facilita les recherches de son maître non-seulement par les richesses dont il le combla, mais encore en lui envoyant les produits remarquables des pays qu'il parcourait en vainqueur, et en mettant à ses ordres plusieurs milliers de chasseurs et de pêcheurs chargés de lui fournir toutes sortes d'animaux. »

Sceptiques qui riez de la pisciculture actuelle, écoutez les miracles de la pisciculture antique :

« Vous connaissez les tentatives que firent les Romains pour acclimater de nouvelles espèces de poissons. Le lac d'Agrigente en contenait une collection aussi riche que variée. Le *scarus*, venu de la mer Caspienne, fut propagé sous le règne de Tibère, par les soins de son affranchi Optatus, dans les eaux d'Ostie, de la Campanie et de la Sicile ; le barbeau de mer était tenu en si grande estime que, du temps de l'empereur Claude, un certain Asinius Celer, qui avait été consul, en paya un seul la somme de 600 francs. Vers le milieu du septième siècle de la fondation de Rome, Licinius Murena inventa, pour les poissons, des réservoirs où furent élevées les espèces les plus recherchées. Il eut bientôt des imitateurs parmi la noblesse. Lucullus rasa une portion du mont Pausilippe, y creusa un détroit pour donner passage à la mer, et exécuta de tels travaux que Pompée, étonné de leur grandeur, l'appela *Xerxès en toge*, par allusion à ce roi de Perse qui, dans son invasion de la Grèce, coupa le mont

(1) Voir l'*Histoire et traité de la Pisciculture*, par M. Ch. Wallut, t. XXIV du *Musée des Familles*, p. 281, 298.

Athos pour faire passer sa flotte. Après la mort de cet épicurien fameux, les poissons de son réservoir furent achetés 4 millions de sesterces (776,300 francs).

« Hirius, qui, le premier, eut l'idée de séparer les poissons par espèces, consacra un réservoir particulier à l'éducation des murènes. Il en fournit six mille pour les festins que Jules César donna au peuple à l'occasion de ses triomphes. Sa maison de campagne ayant été mise en vente, les réservoirs en firent monter le prix à 4 millions de sesterces. Les citoyens les plus opulents, encouragés par ses succès, finirent par négliger les affaires de l'État pour ne plus s'occuper que de leurs piscines. Ils se livrèrent à cette industrie avec une passion qui tenait de la démence. Ils construisirent de véritables bassins à flot qui recevaient et rejetaient tour à tour les ondes marines. Des grilles d'airain, à petites mailles, placées sur tous les points de communication avec la mer, interdisaient l'entrée des réservoirs aux animaux destructeurs et empêchaient les poissons de fuir; des digues, des môles protégeaient les constructions intérieures contre le choc des vagues, ou en dirigeaient le cours de manière à épurer les eaux qu'un trop long séjour aurait corrompues; des piliers, des arcades, des voûtes immenses formaient au dedans de fraîches retraites où les troupeaux aquatiques, fuyant les ardeurs du soleil, allaient prendre leurs quartiers d'été. On avait aussi le soin de ménager, tout le long de la rivière, des cavernes de deux formes différentes : les unes droites, pour servir de refuge aux poissons à écailles, les autres contournées en forme de vis, pour que les murènes pussent s'y cacher. Les hôtes de ces splendides demeures attendaient là que des esclaves attachés à leur service vinssent leur apporter la nourriture.

« Cette extravagante sollicitude, tous ces soins assidus eurent une telle influence sur les habitudes de ces poissons favoris, qu'ils prirent toutes les allures des animaux domestiques. On leur donna des noms, on leur apprit à y répondre, à reconnaître la voix de leur maître, à lui baiser la main, à peu près à la manière des chiens, et les propriétaires de piscines, rivalisant de zèle, tenaient registre de leurs élèves comme on le fait aujourd'hui dans nos haras, où l'on conserve soigneusement les tables généalogiques de nos chevaux de race. Il y eut dans chaque établissement des nomenclateurs chargés de connaître les noms de ces nouveaux clients, de savoir leur âge, de les appeler et d'en faire les honneurs aux personnes qui venaient, attirées par la curiosité de ce singulier spectacle. Parmi ces poissons apprivoisés, les plus dociles inspiraient les affections les plus vives. Pline raconte que les anguilles que l'on nourrissait aux environs de Livourne, dans une fontaine consacrée à Jupiter, et auprès du temple des Vieillards, dans l'île de Chio, venaient manger à la main, et qu'on les ornait de riches pendants d'oreilles. Le censeur Crassus prit le deuil quand il eut perdu sa murène favorite. Cicéron, indigné, appelait ***Tritons de piscines*** ces sénateurs dégénérés. Ils en étaient venus à un tel point de folie, qu'ils acceptaient des surnoms empruntés aux poissons, et les portaient avec autant d'orgueil que leurs aïeux ceux des provinces qu'ils avaient conquises. Les Licinius prirent le nom de ***Murena*** de leur passion pour les murènes; Sergius celui d'***Orata*** de son amour pour les dorades. »

XII. — QUADRUPÈDES. OISEAUX. ABEILLES.

Les autres animaux n'étaient pas moins chers que les poissons aux grands éducateurs romains.

« Les quadrupèdes, les oiseaux, les insectes, les reptiles avaient aussi leurs palais dans Rome. A côté des dattes de Syrie et de la Thébaïde, Pétrone nous montre, chez Trimalcyon, des essaims d'abeilles venues d'Athènes, des béliers de Tarente et des chiens de Lacédémone. Demandez aux ***scriptores rei rusticæ*** le plan d'un ***vivarium***. Enclos de murs qui étaient assez élevés pour que les loups ne pussent les franchir, et recouverts d'un enduit lisse pour empêcher les animaux nuisibles d'y grimper, ces vastes parcs, divisés en bouquets de bois et en prairies rafraîchies par des eaux vives, nourrissaient à l'état de liberté des troupes de sangliers, de cerfs, de daims, de lièvres, de chèvres, etc., même des loirs et des escargots monstrueux qu'on allait chercher jusqu'en Afrique et qu'on engraissait pour la table.

« Connaissez-vous une oisellerie plus parfaite que celle dont Varron nous a laissé la peinture? « J'ai, dit-il, au « bas de Casinum, un fleuve qui traverse ma villa. Une « allée découverte en longe le cours. C'est en remon- « tant cette allée vers la plaine, dans un lieu fermé à « droite et à gauche par de hautes murailles, que l'on « rencontre ma volière... Deux portiques en double co- « lonnade, entièrement à jour, sont fermés par des filets « de chanvre. Ils sont à ciel ouvert, et pareil filet leur « sert de voûte. A chaque extrémité s'élève un pavillon « où les oiseaux trouvent un abri. Ces immenses et ma- « gnifiques cages sont remplies de toutes sortes d'oiseaux « auxquels on jette à manger au travers des filets. Un petit « ruisseau leur porte ses ondes, etc. Si l'on excepte la « liberté, est-il rien de plus doux que cet élégant escla- « vage? »

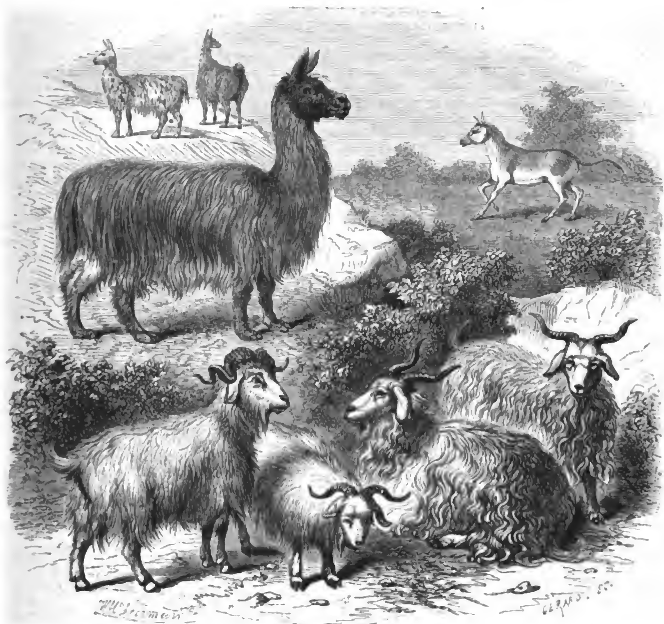
« L'hospitalité offerte aux abeilles était peut-être encore plus coquette. Rien n'y manquait : ni l'ingénieux aménagement des constructions, ni le choix d'une orientation propice, ni le voisinage des fleurs et des plantes distribuées avec discernement, ni le soin d'écarter les végétaux nuisibles ainsi que les odeurs désagréables qui répugnent à ces mouches, dit un auteur latin, presque autant qu'aux jeunes filles de la ville; ni le recueillement du lieu, ni le petit canal pour les abreuver; ni les cailloux et les baguettes, disposés de place en place, à fleur d'eau, appuis où elles venaient se poser pour boire ou sécher leurs ailes. Mais qui de vous, messieurs, ne connaît dans tous ses détails la vie des abeilles romaines, dont Columelle a écrit l'histoire et Virgile le poétique roman? »

XIII. — HUITRIÈRES.

« Les coquillages de la mer ne pouvaient échapper à l'ardente poursuite de la gastronomie des maîtres du monde. Sergius Orata imagina d'organiser des parcs d'huîtres et de mettre ce mollusque en renom. Il fit venir des huîtres de Brindes et encombra le lac Lucrin d'immenses constructions destinées à leur servir de logement. On disait de lui qu'il saurait faire pousser des huîtres jusque sur le toit des maisons.

« Le lac Fusaro, ajoute l'orateur, présente un spectacle non moins digne de votre attention. Afin de ne pas m'égarer dans cet humide dédale, je prendrai pour guide M. le professeur Coste, qui a su en saisir le fil. A la saison du frai, du mois de juin à la fin de septembre, les huîtres effectuent leur ponte; mais, au lieu d'abandonner leurs œufs, comme le font un grand nombre d'animaux marins, elles les gardent en incubation dans les plis de leur manteau. Au bout de quelque temps la mère rejette les petits éclos dans son sein. Ils en sortent munis d'un

appareil de natation, qui leur permet de se répandre au loin, et d'aller à la recherche d'un corps solide où ils puissent s'attacher. Leur nombre, à chaque portée, ne s'élève pas à moins d'un ou deux millions : en sorte que, aux époques où tous les individus adultes qui composent un banc laissent échapper leur progéniture, cette poussière vivante s'en exhale comme un épais nuage, que les mouvements de l'eau dispersent. Si ces animalcules, qui errent alors çà et là par myriades, au gré des flots, ne trouvent pas des corps solides où ils puissent se fixer, leur perte est certaine. C'est donc rendre un grand service à l'industrie que de lui fournir un moyen de fixer presque toute la récolte. Or, telle est la destination des travaux exécutés sur le lac salé de Fusaro depuis un temps immémorial. Dans tout son pourtour, on voit, de distance en distance, des espaces, le plus ordinairement circulaires, occupés par des pierres qu'on y a transportées. Ces pierres simulent des espèces de rochers que l'on a recouverts d'huîtres de Tarente, de manière à former des bancs artificiels. Autour de chacun d'eux s'élèvent des pieux assez



Animaux du Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne : en haut, lamas à gauche, hémione à droite ; en bas, à gauche, chèvres de Cachemyr et métisses du Thibet; à droite, chèvres d'Angora. Dessin d'après nature, par Freemann.

rapprochés les uns des autres. D'autres, distribués en longues files, sont reliés par une corde, à laquelle on suspend des fagots de menus bois qui attendent la récolte flottante. M. Coste fait remonter aux anciens Romains, et probablement à Sergius Orata, l'industrie du lac Fusaro. Cette opinion est confirmée par des inscriptions et des figures tracées sur des vases antiques. Ce qui frappe à la vue des *ostrearia* représentés sur ces vases, c'est la disposition des pieux plantés en cercles, et enchevêtrés en sens divers, qui n'étaient évidemment là que pour recevoir et conserver la progéniture des huîtres. »

XIV. — MÉNAGERIES DU MEXIQUE.

Après avoir retracé encore les merveilles des lagunes de Comacchio (1), après avoir cité les moutons mérinos

(1) Décrites dans le *Musée des Familles*, t. XXIV, p. 281 à 298 (*Histoire de la Pisciculture*, par M. Ch. Wallut).

d'Espagne, introduits par Colbert et réalisés par Daubenton, cette immense conquête de l'agriculture française ; après avoir rappelé la grande ménagerie de notre Muséum, formée en 1793 avec tant de courage et de succès par Etienne Geoffroy Saint Hilaire, M. Drouyn de Lhuys a terminé par deux curieuses révélations sur l'Amérique au seizième siècle, et sur le rêve zoologique de Bacon pour l'Europe de la même époque, — rêve qui vient seulement de se réaliser après trois cents ans, au Jardin d'acclimatation de Paris.

« Lorsque les Espagnols entrèrent à Mexico, ils trouvèrent une ménagerie immense et superbe annexée au palais de Montézuma. « Tel était, dit Herrera, le soin avec « lequel ce prince voulait qu'on entretînt ses oiseaux, « afin de conserver la beauté de leur plumage, que l'on « donnait à chaque espèce les aliments auxquels elle était « accoutumée dans l'état de liberté... Il y avait pour ce « service plus de trois cents individus.

« Dans les salles du bas se trouvaient un grand nombre « de cages formées par de forts madriers. On y avait ren« fermé des lions, des tigres, des ours, des léopards, des « loups et toutes sortes de quadrupèdes, afin de pouvoir « dire, suivant notre auteur, que le grand Montézuma « était si puissant qu'il tenait captifs et soumis dans son « palais les animaux même les plus féroces.

« Il y avait aussi (chose vraiment prodigieuse!), dans « un autre édifice, de grands baquets remplis d'eau ou de « terre, où l'on nourrissait de grosses couleuvres, d'énor« mes vipères, des crocodiles que l'on appelle caïmans ou « lézards d'eau, et une foule d'autres reptiles si venimeux « et si redoutables que leur seul aspect glaçait d'épouvante « ceux qui n'avaient point l'habitude de les voir. »

« A cette ménagerie étaient annexés une collection de monstres humains et un jardin botanique.

« Si nous en croyons les récits contemporains, cet immense établissement n'était ni le premier, ni le seul qui eût existé dans le nouveau monde. On y trouvait aussi des magasins de curiosités naturelles, qui n'étaient pas sans analogie avec nos musées. Certaines villes devaient apporter annuellement un tribut composé d'animaux vivants ou de pelleteries précieuses. L'art de la taxidermie était pratiqué avec succès. Durant l'expédition de 1524, Cortès eut une bien triste occasion de constater cet art des Mexicains : il reconnut ainsi conservés les corps de plusieurs de ses compagnons qu'on n'avait pas revus au camp.

XV. — LE RÊVE DE BACON.

« Quel était, messieurs, conclut M. Drouyn de Lhuys, l'état des sciences naturelles dans notre vieille Europe, à l'époque où l'Amérique nous présentait, sous ce rapport, les monuments d'une civilisation si avancée ? Il faut bien le dire, si nous trouvons quelque chose de semblable, ce n'est pas dans la réalité, c'est dans le rêve scientifique d'un puissant génie. Bacon trace un véritable programme de botanique et de zoologie expérimentale à un des personnages de sa *Nova Atlantis* (plan d'un collége dont il méditait la réalisation.) Je lui laisse la parole.

« Nous possédons aussi, dit-il, des vergers, des jardins « vastes et spacieux... Nous y faisons des essais de greffes... « et nous obtenons, par des moyens artificiels, des fruits « et des fleurs précoces ou plus tardifs que dans la na« ture... Nous faisons acquérir aux arbres et aux plantes « une taille plus élevée, et aux fruits plus de grosseur et « de saveur. Nous préparons plusieurs de ces plantes et « de ces fruits pour les usages de la médecine... Nous « avons aussi des procédés pour faire naître et croître « des plantes par le seul mélange de diverses terres et « sans aucune semence. Nous produisons des plantes nou« velles et inconnues, et nous les faisons passer d'une « espèce à une autre... Nous avons aussi des parcs et des « enclos pour les animaux et les oiseaux de toutes sortes... « Ces animaux nous servent pour des expériences d'ana« tomie, de chirurgie et de médecine... Par notre art, « nous les rendons plus grands et plus gros qu'ils ne le « sont dans la nature, ou bien nous les rapetissons ; nous « les modifions aussi quant à la couleur, à la forme et au « caractère.... Nous obtenons par des croisements entre « animaux d'espèces différentes, des races nouvelles, qui « ne sont nullement stériles, comme le suppose l'opinion « commune. Nous ne procédons pas d'ailleurs au hasard « dans ces expériences; nous savons fort bien de quelle « manière on peut faire naître tel animal donné.

« Nous avons des bassins particuliers où nous faisons « sur les poissons des essais analogues. Nous avons égale« ment des locaux appropriés pour la multiplication d'es« pèces de vers et de mouches qui vous sont inconnues, « et qui peuvent être aussi utiles que les vers à soie et les « abeilles. »

« N'admirez-vous pas la sagacité de ce philosophe qui apercevait d'une vue si claire les lointains horizons de la science, et qui proposait déjà des problèmes dont la solution nous occupe encore aujourd'hui? Il y a peu de jours, en effet, l'Institut entendait la lecture d'un travail de notre président sur la fécondité des hybrides, et ce même corps a fondé un prix pour le meilleur mémoire sur les générations spontanées (1). »

Trois discours intéressants ont encore été prononcés à la dernière séance de la Société zoologique : par M. Aug.

(1) A ce beau discours de M. Drouyn de Lhuys, dont on a bien voulu nous adresser l'épreuve complète avant son insertion dans le *Bulletin zoologique*, était jointe une note de M Cosson sur les origines de nos plantes les plus utiles et les plus aimées, — note pleine d'enseignements trop négligés de la foule, et dont nos lecteurs parcourront les fragments ci-dessous avec autant de surprise que d'intérêt :

NOTE A MÉDITER PAR CHACUN DANS SON JARDIN.

Le *froment* ou mieux les diverses espèces et variétés de blé cultivé paraissent originaires de la région comprise entre les montagnes de l'Asie centrale et la Méditerranée.

Le *sarrasin*, introduit en Europe dès la fin du moyen âge, serait spontané dans les déserts de la Russie méridionale et dans la Sibérie.

Le *seigle* est donné par la plupart des auteurs comme originaire des steppes de la Russie méridionale ; mais, par suite d'une confusion, il serait plutôt originaire de l'Autriche.

Le *riz* paraît originaire de l'Inde.

L'*avoine*, des régions caucasiques, de la Sibérie, de la Russie ou de l'Autriche.

Le *maïs*, de l'Amérique, y était cultivé lors de la conquête.

Le *concombre*, cultivé dès la plus haute antiquité dans l'Inde.

L'*artichaut* n'est peut-être qu'une variété du *cynara cardunculus*, et, en admettant cette opinion, il serait originaire de la région méditerranéenne méridionale.

Le *cardon*, même origine.

Le *cerfeuil*. Sa patrie est douteuse ; il est donné par les auteurs comme originaire de l'Europe méridionale.

Le *cresson*, plante sauvage très-répandue aux bords des eaux dans toute l'Europe.

Le *cresson alénois* est donné comme originaire de la Perse et de l'île de Chypre.

La *laitue* peut être originaire de l'Inde, mais n'a pas été vue à l'état sauvage.

Le *chou*. Les diverses variétés de chou dérivent du *brassica*

Duméril, sur les travaux de la Société en 1859 ; — par M. le baron Séguier, sur le transport au Brésil des dromadaires acquis pour l'empereur don Pedro, et qui sont tous arrivés heureusement sur un navire frété tout exprès ; — et par M. le comte d'Éprémesnil, sur les travaux de la Commission des récompenses.

Récompenses vraiment impériales, où figurent des médailles d'or de 2,000 francs ; récompenses vraiment glorieuses, qui encouragent les plus nobles et les plus utiles conquêtes.

Mais la Société zoologique n'a plus désormais besoin de discours ; elle va parler aux yeux de tous, par des faits et des produits, au Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne.

oleracea, qui existe à l'état sauvage dans les rochers sur les côtes de l'Océan atlantique.

L'*oignon*, patrie inconnue, cultivé dès la plus haute antiquité en Egypte.

Persil, donné comme originaire de l'Europe méridionale.

Le *chou-fleur* peut avoir été apporté de Chypre, mais sa patrie est la même que celle du chou dont il n'est qu'une modification.

L'*épinard* paraît originaire de l'Orient ; on trouve en Géorgie une variété sauvage d'épinard.

L'*asperge* croît spontanément dans toute l'Europe et en Sibérie.

La *citrouille*. Sa patrie est inconnue ; probablement originaire de l'Inde.

L'*échalote* paraît originaire de l'Asie Mineure, de la Syrie, de la Palestine.

Le *haricot*, originaire plutôt de l'Asie occidentale que de l'Inde.

Le *raifort*, originaire de la Russie méridionale et des provinces voisines.

Le *melon*, probablement originaire de l'Inde.

La *pomme de terre*, originaire de l'Amérique, se rencontre à l'état sauvage au Pérou, et plus certainement encore au Chili.

Le *grenadier*, originaire de l'Asie occidentale, entre les montagnes du centre et la mer Méditerranée, le Caucase et le golfe Persique.

Le *noyer* est spontané dans la région au midi du Caucase et probablement en Perse et en Cachemyr ; il est natif des montagnes de l'Indostan et de la Chine septentrionale.

Le *cognassier*, spontané en Italie, en Sardaigne, en Grèce, à Constantinople, probablement aussi en Asie Mineure. Dans le midi de la France, en Espagne et en Algérie il ne se rencontre qu'au voisinage des habitations.

La *vigne* est spontanée dans toute la région inférieure du Caucase, surtout en Arménie et au midi de la mer Caspienne.

L'*abricotier* paraît spontané en Arménie et, en général, autour du Caucase.

Le *citronnier* a été trouvé sauvage par le docteur Royle dans les forêts au nord de l'Inde ; sa culture s'est propagée vers l'Ouest par les conquêtes des Arabes ; il a été apporté par eux au dixième siècle en Palestine et en Égypte. De là, les croisés l'ont introduit en Italie.

Le *pêcher*. Les Grecs et les Romains ont reçu le pêcher de la Perse. D'après Alph. de Candolle, le pêcher serait plutôt originaire de la Chine que de l'Asie occidentale.

L'*oranger*. L'orange douce vient naturellement dans les forêts de Silhet et sur les pentes des monts Nilgherries, dans le Bengale. Mais il est probable que l'habitat primitif se trouvait dans la Chine méridionale, la Cochinchine et le pays des Birmans.

Le *figuier*. Il est vraisemblable que les figuiers cultivés sont originaires de l'Asie occidentale, particulièrement de la Perse, de la Syrie, de l'Asie Mineure et peut-être du sud-est de l'Europe.

Le *noisetier* est spontané dans presque toute l'Europe.

Le *cerisier*. Les cerisiers cultivés appartiennent à deux espèces : la première (le merisier) est sauvage en Europe ; la seconde passe pour être originaire de l'Asie Mineure, d'où elle paraît avoir été importée en Europe.

Le *châtaignier* paraît spontané dans les forêts de l'Europe.

Le *prunier* paraît originaire de l'Europe tempérée et du Caucase.

L'*amandier*. L'amandier est sauvage dans le Caucase, et il est possible que sa patrie d'origine comprît la Perse, l'Asie Mineure et la Syrie. En Algérie, il se rencontre fréquemment dans les montagnes.

L'*olivier* est probablement originaire de l'Asie Mineure et de la Palestine. En Algérie il forme sur de nombreux points de véritables forêts et y paraît spontané.

Le *caféier* croît spontanément en Abyssinie et dans le Soudan, où il forme de grands bois ; on l'indique même au midi du Niger jusqu'à Sierra Leone et sur la côte occidentale de l'Afrique à Monrovia ; il n'y a pas de preuve qu'il soit spontané en Arabie. Le café fut importé à la Martinique par de Clieu, officier de marine, et de là se répandit dans les autres îles françaises. « Il est dans l'agriculture tropicale un équivalent de la vigne en Europe et du thé en Chine. »

Le *thé* est cultivé en Chine et au Japon depuis des milliers d'années ; il est sauvage dans le pays d'Assam.

Le *cacao* est spontané dans le bassin du fleuve des Amazones et dans celui de l'Orénoque ; il n'a pas été trouvé spontané dans les temps modernes au Mexique, aux Antilles et à la Guyane.

Le *tabac*. Il est bien certain que le tabac est originaire du nouveau monde, mais ses stations originelles sont inconnues.

L'*anis* est indiqué comme originaire de l'île de Chio et de l'Égypte.

Le *ricin* paraît être originaire de l'Inde ; il croît naturellement en Sicile, dans le midi de l'Espagne et en Algérie.

Le *marronnier d'Inde* est donné comme originaire de l'Inde, mais les voyageurs modernes ne l'y ont pas retrouvé.

Le *laurier* est originaire de la Grèce, de l'Asie Mineure et peut-être de l'Algérie.

Le *sureau* croît spontanément dans le midi de l'Europe et se rencontre dans les haies de l'Europe tempérée.

Les diverses espèces de *narcisse* sont originaires de la région méditerranéenne.

L'*œillet* est spontané dans la région méditerranéenne.

Le *lis* est spontané dans le Caucase (Ledebour) et le serait également en Palestine, en Syrie et en Grèce, d'après les auteurs ; mais il n'est peut être que naturalisé dans ces dernières stations.

Les diverses espèces de *tulipe* sont originaires des contrées du bassin méditerranéen.

Le *jasmin* croît spontanément dans le Caucase, en Chine et peut-être dans l'Inde.

La *reine-marguerite* est originaire de la Chine et du Japon.

La *capucine* est originaire du Pérou.

Le *dahlia* est originaire du Mexique.

L'*orme* est indigène en Europe ; il croît également dans les montagnes de l'Algérie.

Deux espèces de *platane* sont cultivées en Europe ; le *platanus orientalis* serait originaire de l'Asie Mineure et le *platanus occidentalis* de l'Amérique.

L'*acacia* est originaire de l'Amérique du Nord.

La *renoncule* est indigène dans les îles de l'Archipel, dans l'Asie Mineure, la Syrie et la Palestine.

La *rose de Damas* est originaire de la Syrie.

Le *lilas* passe pour être originaire de la Perse, et est indigène en Hongrie et dans le Caucase.

Le *réséda*, donné par la plupart des auteurs comme originaire de l'Égypte et de la Barbarie, ne se rencontre pas à l'état spontané dans ces deux pays ; c'est probablement une espèce orientale à patrie inconnue.

Le *rosier du Bengale* est donné comme originaire de la Chine par les auteurs modernes.

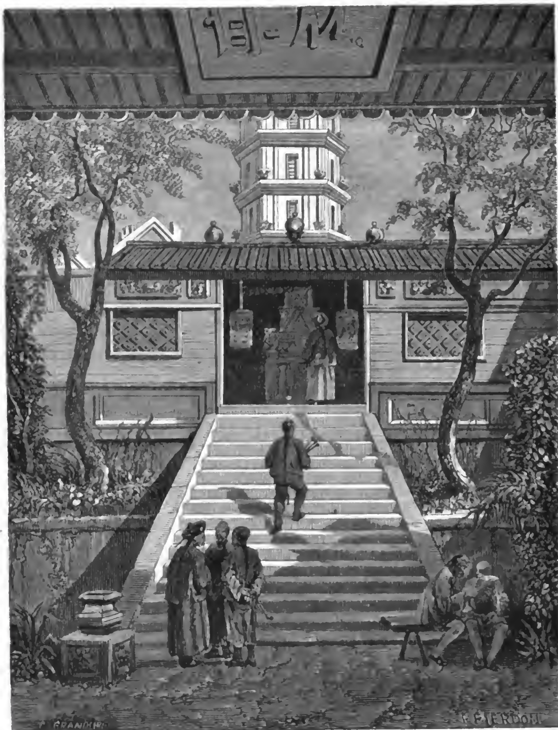
Le *chrysanthème de Chine* est donné comme originaire du Japon ; il est très-fréquemment cultivé en Chine, d'où il a été importé en Europe et en Amérique.

Elle n'a plus qu'à répéter avec son illustre président : « Entrez et jugez ! — Et surtout aidez nous à réaliser ce rêve d'un sage populaire :

« Il faut que chaque terre donne ce qu'elle a et reçoive « ce qui lui manque. Chaque plante nouvelle conquise, « chaque animal devenu l'auxiliaire de l'homme, est un « accomplissement de la loi qui lui a donné le monde en « fermage (1). »

PITRE-CHEVALIER.

(1) Emile Souvestre, *Souvenirs d'un vieillard*, chap. XXIX.



Entrée de la pagode de Whampoa, rivière de Canton. Dessin de Grandsire, d'après M. le marquis de Trévise.
(Voir pages 249 et 250.)

— Nous abordons à Whampoa, dit M. de Moges (*Tour du monde*). Au premier plan est un village sur pilotis, complétement abandonné ; des champs de cannes à sucre, les deux pagodes de Whampoa-Island, d'où l'on aperçoit les forts de Canton. A l'horizon, une chaîne de collines, premiers échelons de la montagne du Nuage-Blanc. Derrière nous, les contours de Frenck-River, si gracieux qu'on les prendrait pour la conception d'un paysagiste ; et une colline en gradins, peuplée de tombeaux. Nous sommes à trente lieues au nord de Macao et à neuf milles de Canton.

Paris. — Typ. Hennuyer, rue du Boulevard des Batignolles, 7.

UN PARVENU SANS REPROCHE.



Portrait de Parmentier. Dessin d'Edmond Morin.

I

Que la langue française est pauvre! Je veux peindre une élévation légitime, et je ne trouve que le mot de *parvenu*. Le dictionnaire ne me fournit rien pour désigner celui qui est *arrivé*. Il y a un nom pour l'intrigue qui usurpe un beau rang, il n'y en a pas pour le mérite qui le conquiert.

Jamais, cependant, nul être ne fut plus digne d'une de ces appellations qui honorent que celui dont je veux ici raconter l'histoire; car nul ne partit de plus bas, n'arriva plus haut, et n'employa moins la brigue et la cabale.

Je dis : ne partit de plus bas, et j'ai, certes, bien raison. Jugez-en :

II

L'état des ouvriers des villes manufacturières, que la statistique nous montre comme entassés et végétant dans

des caves sans jour et sans air, la position des mineurs enfouis comme le minerai lui-même dans les entrailles de la terre, ne nous représentent qu'imparfaitement l'origine infime, la vie silencieuse et sombre de cet être de rebut.

Aussi, comme il était traité! Que de mépris! L'étable des animaux les plus immondes, voilà où on le reléguait quand il sortait de son trou, et les plus pauvres cabanes ne lui donnaient qu'à regret l'hospitalité.

Cependant il avait non-seulement des qualités solides, comme sa fortune l'a bien prouvé depuis, mais sa jeunesse n'était pas dépourvue d'une certaine beauté, beauté rustique et modeste, sans doute, assez semblable aux faibles couleurs et aux légers parfums des fleurs sauvages, mais qui en avait la grâce mélancolique! N'importe, on ne voyait pas plus son charme qu'on n'appréciait son utilité.

III

Notre héros vivait donc dans cet état d'abjection depuis... oh! depuis bien longtemps, quand la Providence appela sur lui les regards d'un savant, qui était en surplus un homme de bien.

Rien de si perçant que l'œil d'un homme supérieur; il démêle le mérite sous l'obscurité qui le couvre, comme un lapidaire devine un diamant sous la gangue qui l'enveloppe, comme un peintre aperçoit une tête de madone dans la noire figure d'une paysanne barbouillée; notre savant s'arrête, examine le pauvre être dédaigné, se rend compte de ses qualités secrètes, voit en lui, qui le croirait? une créature qui peut devenir utile, non-seulement à elle-même, mais aux autres; que dis-je? un futur bienfaiteur de l'humanité, et il jure de lui faire faire son chemin dans le monde.

Mais comment? voilà le difficile.

IV

Notre savant était cependant riche, honoré, bien reçu partout; mais, dès qu'il essayait de produire son protégé, dès qu'il le nommait seulement, les rires, les huées accueillaient sa demande de présentation.

Que fait-il alors? Il passe par-dessus la tête de tous ces riches négociants, de ces savants dédaigneux, de ces belles dames moqueuses, de ces grands seigneurs impertinents, et présente notre héros... à qui? au roi! Oui vraiment, c'est comme je vous le dis, au roi lui-même, au roi d'un grand pays!

Par bonheur, ce roi avait plus de bon sens que sa cour. Il est frappé du mérite de celui qu'on lui recommande; il l'adopte, il le vante, et un jour, dans une grande fête, lui, le roi, il paraît devant tout son peuple avec le pauvre diable à son côté.

Quelle gloire! quelle faveur! Voilà sa fortune faite! Ah bien oui! vous ne connaissez guère les castes!

Un parvenu! un gueux crotté! un paysan tout noir de terre, obtenir un honneur où eux, grands seigneurs, ils n'ont jamais pu arriver! Paraître en public avec le roi! Un cri d'indignation, un cri... tout bas, un cri de courtisan, répondit à ce sacrilége.

V

Le roi eut beau produire son protégé dans son plus beau costume, dans sa fleur de beauté, rien n'y fit, et, malgré souverain et savant, il allait retomber dans son ignominie, quand lui arriva pour le défendre une protection plus puissante que la science, et un patron plus puissant que le roi, une révolution et un peuple!

VI

Le peuple, qui connaissait de longue date le pauvre diable, et qui se sentait comme représenté par cette créature, brillant peu et valant beaucoup, le peuple prend sa cause en main, et comme, dans ce temps-là, on n'osait pas trop contredire le peuple, son favori devint peu à peu le favori de tout le monde.

Lui, qui n'avait si longtemps connu que les étables, il voit s'ouvrir devant lui, une à une, les maisons de la robe, les hôtels de la finance, les châteaux des grands seigneurs, voire même les palais.

Il est bien venu de toutes les classes, il est convié à toutes les fêtes, il prend place à toutes les tables; le temps marchant, sa renommée, son influence s'étendent dans toute l'Europe; puis l'industrie, le commerce prenant un grand essor, on l'associe à une foule d'entreprises utiles.

Rien d'important ne se fonde, soit manufacture, soit invention scientifique, qu'on ne recherche son nom et son concours, et enfin, de degrés en degrés, de pays en pays, il arrive à cette gloire toute spéciale qui n'appartient qu'à quelques rares élus parmi les élus.

VII

Quelle est donc cette gloire? Oh! vous la connaissez bien!

Il y a beaucoup d'hommes dont on vante le nom de leur vivant, et que même on célèbre quand ils sont morts; mais le vrai signe de la supériorité, le sceau suprême de la renommée, c'est que le monde s'occupe de vous quand vous êtes malade.

Eh bien! un jour, notre parvenu, notre arrivé, notre héros enfin, tombe malade.

VIII

Comment vous peindre l'émoi universel? Il devient le sujet de toutes les conversations, les journaux donnent de ses nouvelles. Les académies s'inquiètent de remèdes propres à le guérir. Le théâtre même s'occupe de sa santé, la chaire ne dédaigne pas de faire des vœux pour son rétablissement... Le peuple surtout, le peuple, pour qui il avait été un soutien, redouble de prières pour qu'il échappe au fléau... Tant d'instances sont exaucées, et un jour...

IX

Mais je m'aperçois que je commets un étrange oubli: voilà quatre pages employées à vous parler de mon héros... et je ne vous ai pas encore dit son nom!

X

— Voulez-vous le savoir?
— Sans doute.
— Eh! mais, c'est la pomme de terre (1)!

E. LEGOUVÉ,
de l'Académie française.

(1) Voir, sur la pomme de terre, sur Parmentier et sur Louis XVI, l'article: *Une fleur à la boutonnière*, t. XXII du *Musée des Familles*, p. 79.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

FAUTEUIL DE M. VICTOR HUGO (1).

V. — MICHEL-CELSE ROGER DE RABUTIN.

(Élu en 1732.)

Pour apprécier cet académicien inconnu, qui n'a rien laissé, nous n'avons d'autre ressource que de copier d'Alembert, en prévenant le lecteur que Roger de Rabutin, comte de Bussy et évêque de Luçon, était le fils du trop fameux Bussy-Rabutin, dont la vie et les œuvres furent un des scandales du dix-septième siècle :

« L'évêque de Luçon hérita de l'esprit de son père sans hériter de ses ridicules. Il fut même, dans la société, tout l'opposé du comte de Bussy : il s'y montra plein d'amabilité, de douceur et d'agrément; aussi l'appelait-on le dieu de la bonne compagnie. Si cet éloge n'est pas le plus grand qu'on puisse donner à un évêque, c'est un éloge distingué pour un membre de l'Académie française. Lorsqu'elle eut perdu, dans La Motte, le plus aimable des gens de lettres, *elle crut ne pouvoir mieux le remplacer que par le plus aimable des hommes de la cour.* Il était *d'ailleurs* digne de cette place par une littérature choisie et variée, par une connaissance approfondie des finesses de notre langue, par l'étude assidue qu'il avait faite des bons ouvrages anciens et modernes, et par le goût délicat avec lequel il savait les apprécier. »

Pourquoi donc un si habile homme n'a-t-il rien écrit?

VI. — ÉTIENNE LAURÉAULT DE FONCEMAGNE.

(Élu en 1737.)

Entre tous les salons du dix-huitième siècle, celui de Mme Doublet avait une physionomie particulière qui le recommandait à l'attention. Mme Doublet était une bonne vieille qui, depuis quarante ans, n'avait pas quitté une seule fois son appartement du couvent des Filles-Saint-Thomas. Les abbés formaient la majorité de ses réunions; presque tous les membres avaient les cheveux blancs comme la maîtresse de la maison, qui les appelait ses paroissiens. Tous arrivaient à la même heure, s'asseyaient sous leurs portraits respectifs, toujours dans le même fauteuil, partaient à la même heure encore, pour recommencer le lendemain.

Mais cette assemblée, si patriarcale en apparence, était une espèce de tribunal secret qui jugeait en dernier ressort tous les hommes et tous les événements du siècle. Un registre y restait ouvert sur une table, et chaque membre survenant y inscrivait la nouvelle du jour, l'anecdote scandaleuse, le bon mot nouveau, la satire, la chanson, l'épigramme courante. Puis la discussion triait ces *nouvelles à la main* pour en extraire ce qui devait rester, et les valets en faisaient des bulletins qu'ils vendaient aux lecteurs friands. C'est de ce salon redoutable que sont sortis les *Mémoires secrets* de Bachaumont, ce précieux répertoire, ce chaos de renseignements sur toutes les choses du dix-huitième siècle.

Effacé dans le coin le plus modeste de ce salon, vous eussiez pu voir un beau vieillard à la physionomie douce et bienveillante, que Mme Doublet honorait d'une attention marquée. Au milieu des discussions emportées de Legendre, de Falconet, de Chauvelin, lorsque ces esprits *philosophiques*, exaltés par la conversation, et se grisant de leurs propres paradoxes, se laissaient glisser sur une pente dangereuse et malsaine, il n'était pas rare qu'un clin d'œil ou un geste vint rappeler que Foncemagne était là, et détourner le cours d'une causerie peu séante. On connaissait et on respectait les croyances de ce doux savant, même dans ce monde qui ne respectait rien. Les dévots, nous dit Grimm, avaient été soigneusement exclus du salon de Mme Doublet, sauf M. de Foncemagne. C'était un hommage rendu à son caractère, à son talent et à son érudition. On aimait à en appeler à son témoignage, et même à ses décisions toujours sages.

Ces assemblées se retrouvaient chez lui à certains jours de la semaine. Le duc de La Rochefoucauld, Malesherbes, Lacurne de Sainte-Palaye, Bréquigny, le prince de Beauvau, et beaucoup d'autres non moins connus ou portant des noms aussi aristocratiques, se pressaient dans son salon pour l'entendre. La bienveillance et la noblesse de son caractère, l'aisance et l'agrément de sa parole donnaient un charme infini à ses entretiens, qui puisaient leur utilité et leur variété dans la vaste étendue de ses connaissances.

Foncemagne, tout jeune encore, était entré à l'Oratoire et avait rempli les fonctions de professeur. La faiblesse d'une santé altérée par des excès de travail le força de renoncer à cette carrière et de rentrer dans le monde qu'il voulait quitter. Venu à Paris sous la protection du duc d'Antin, il ne tarda pas à se distinguer par ses travaux, et entra à l'Académie des inscriptions en 1722, quinze ans avant que l'Académie française lui ouvrît également ses portes.

Notre auteur eut l'honneur de soutenir, contre Voltaire, une discussion publique où la victoire lui resta. C'était à propos du *Testament politique de Richelieu*, dont l'illustre écrivain niait l'authenticité, qu'affirmait le modeste savant. La polémique se prolongea avec une égale urbanité de part et d'autre; et lorsque Voltaire vint à Paris, en 1778, il s'empressa d'aller voir et embrasser l'adversaire qui l'avait combattu avec des armes si courtoises.

Foncemagne refusa deux fois le titre de secrétaire de l'Académie des inscriptions, mais il collabora activement au recueil des Mémoires de cette savante compagnie. On y trouve de lui une douzaine de dissertations sur la première race des rois de France ; il a démontré que la couronne fut de tout temps héréditaire chez nous, et a détruit les fausses interprétations populaires de la loi salique.

Indépendamment de notre langue et de notre histoire, il connaissait parfaitement l'histoire et la langue de l'antiquité, qu'il aimait d'une sorte de vénération. Lorsque

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

son médecin eut cessé d'exercer, on demanda à Foncemagne qui il choisirait pour lui succéder :

« Je prendrai Lorry, dit-il... D'abord, il sait le grec. »

Il mourut à quatre-vingt-cinq ans, un an après Voltaire, qui était né la même année que lui.

« Voltaire a emporté en mourant tout le génie de la littérature et Foncemagne toute l'honnêteté, » dit alors un bel esprit, et il devint de mode aussitôt de répéter sa phrase. Ce jugement était fort honorable assurément pour Voltaire et Foncemagne, mais il n'était guère flatteur pour ceux qui leur survivaient.

VII. — MICHEL-PAUL-GUY DE CHABANON.

(Élu en 1780.)

A Foncemagne on veut, dit-on,
Pour le fauteuil soporifique,
Faire succéder Chabanon.
Mais son talent académique?
— Aucun. Il est grand violon
Dans le sein de la compagnie,
Manquant d'accord et d'unisson,
Il rétablira l'harmonie.

Vous voyez bien que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on fait des épigrammes contre l'Académie. Chabanon était grand violon, en effet. Il faisait brillamment sa partie au Concert des amateurs, et il a publié des *Observations sur la musique*, qui sont peut-être son meilleur ouvrage : « C'est M. de Chabanon qui l'emportera, disait Lemierre, son concurrent au fauteuil académique; il joue du violon, et moi je ne joue que de la lyre. »

Mais quoi qu'en aient dit Lemierre et l'auteur de l'épigramme, son talent de violoniste, si remarquable qu'il fût, n'aurait probablement pas suffi à lui ouvrir l'Académie française si, renonçant tout à coup au monde pour se préparer à d'autres succès, il ne s'était enseveli courageusement dans l'étude du grec et de la littérature. Il en sortit avec des traductions et des essais critiques, qui le portèrent à l'Académie des inscriptions d'abord, puis, vingt ans plus tard, au fauteuil de Foncemagne et de Pierre Corneille !

Le théâtre de Chabanon eut une certaine célébrité dans son temps. Il débuta par *Eponine*. Le bruit se répandit qu'un jeune homme, connu jusqu'alors comme excellent musicien, avait eu la force d'âme de s'arracher à sa vie mondaine pour faire les plus profondes études; qu'il s'était formé lui-même et qu'il venait de composer une tragédie admirable. Les salons se l'arrachèrent; tout le monde voulut entendre la lecture du chef-d'œuvre, et chacun d'applaudir, de se récrier de confiance, d'exalter l'auteur et sa pièce. Les moins favorisés couraient partout pour avoir des nouvelles.

— Eh bien?

— Eh bien, je l'ai entendu hier soir.

— Qu'en dites-vous?

— Oh! mon cher, délicieux, admirable! La marquise en pleurait. L'abbé assure que c'est un grand homme.

— Mais dans quel genre travaille-t-il?

— Dans quel genre? C'est assez difficile à expliquer Voyez-vous, il faudrait l'entendre. Ce n'est pas du Corneille, ce n'est pas du Racine, ce n'est pas du Voltaire, c'est du... Comment dirai-je...? C'est du Chabanon!

Et ce beau jugement courait de bouche en bouche.

La première représentation arriva. Est-il besoin de dire que la salle était comble? On s'attendait à un triomphe, ce fut une lourde chute. Dès les premières scènes, le froid de l'ennui glaça les spectateurs. Nulle action dans les deux premiers actes, d'une longueur mortelle, et où l'exposition du sujet proprement dit n'est même pas encore abordée. Ce que voyant, un caustique se leva à la fin du second, en disant tout haut avec flegme :

« Je m'en vais, puisque ces gens-là ne veulent pas commencer. »

Onze ans après, de sa tragédie il refit un opéra : *Sabinus*, qui ne réussit point. Il y pratiqua des coupures et le réduisit en quatre actes, sans plus de succès :

« Le public est bien ingrat de s'ennuyer quand on se met en quatre pour lui plaire, » dit à ce propos Sophie Arnould.

Nous ne parlerons ni d'*Eudoxie*, ni de *Virginie*, qui valent moins encore. Doué dans sa jeunesse d'une nature aimante, enthousiaste et extrêmement candide, Chabanon apprit bientôt par son expérience à se défier des entraînements du cœur. Guéri un peu tard, il finit par se jeter dans l'excès contraire et par afficher un scepticisme qui n'était point dans son caractère. Il a donné lui-même, dans son écrit le plus intéressant, le *Tableau de quelques circonstances de ma vie*, des détails très-complets sur tous ces points, et c'est à cet écrit que nous renvoyons le lecteur curieux de le connaître plus à fond.

VIII. — JACQUES-ANDRÉ NAIGEON.

(Élu en 1795.)

Naigeon était entré dans la classe des sciences morales et politiques, section de morale, lors de la formation de l'Institut; et il ne dut qu'à l'arrêté consulaire le fauteuil qu'il occupa à l'Académie française. Il est à croire que l'élection ne le lui aurait jamais accordé.

On a parfaitement caractérisé Naigeon en l'appelant le *bedeau de l'athéisme*.

Il faisait partie de la société du baron d'Holbach, qui recevait régulièrement le dimanche et le jeudi, et qui, grâce à son cuisinier, réunissait à ses dîners la fine fleur des encyclopédistes. Aussi l'appelait-on le maître d'hôtel de la philosophie. Il partageait avec Galiani, Diderot, d'Alembert, Helvétius, etc., ces promenades en bateau sur la Seine, entremêlées de pêche au goujon et de discussions philosophiques. Le pauvre homme était tout fier d'être admis en si haute et si brillante société, et, ne pouvant trop payer sa part en esprit, se rattrapait par le zèle. C'était lui, par exemple, qui se faisait le colporteur des écrits clandestins, et qui se chargeait de transmettre en Hollande les manuscrits du patron à l'imprimeur Marc-Michel Rey. Il s'était surtout constitué le séide de Diderot : c'était son dieu à défaut d'autre, et il nous a laissé sur l'objet de son culte d'enthousiastes *Mémoires historiques et philosophiques*, car tout était philosophique dans ce temps-là.

Mais pourquoi refuser le titre de philosophe à Naigeon? Au milieu de tous ces matérialistes forcenés et de ces athées faisant hautement profession de leur athéisme : d'Holbach, qui a fait le code du genre; Helvétius, le comte de Boulainvilliers, Boindin, qui se prétendait athée moliniste et traitait le grammairien Dumarsais d'athée janséniste; Falconet, le comte de Caylus, Grimm, le musicien Rameau, La Mettrie et mille autres, — Naigeon avait trouvé moyen d'être le plus matérialiste et le plus athée. En 1791, il demandait à l'Assemblée nationale de décréter officiellement la suppression de Dieu. Vous voyez bien que c'était un philosophe.

Naigeon s'était rendu ridicule jusque dans son parti par sa roideur de caractère, son pédantisme, son incapacité jointe à un ton dogmatique et professoral, son fanatisme et sa rage d'irréligion. Ce n'était pas pourtant que ce grotesque fût absolument sans mérite. Il est vrai qu'on en peut dire autant du plus sot comme du plus méprisable des hommes. Quoi qu'il en soit, en particulier dans les articles sur la philosophie ancienne et moderne qu'il donna à l'*Encyclopédie*, et qui forment son œuvre principale, au milieu de divagations insupportables, au milieu de fastidieuses et incompréhensibles déclamations, on trouve parfois quelques bonnes idées, quelques vues neuves, des connaissances assez étendues.

Naigeon était né en 1738. Il mourut à l'âge de soixante-douze ans. La Harpe, qui l'aimait peu, a tracé son portrait en vers assez anodins :

Je suis philosophe, et m'en pique,
Et tout le monde le sait.
Je vis de métaphysique,
De légumes et de lait.
J'ai reçu de la nature
Une figure à bonbon ;
Ajoutez-y ma frisure,
Et je suis monsieur Naigeon.



Le salon de Mme Doublet (pages précédentes). Dessin de Jules Duvaux.

IX. — NÉPOMUCÈNE-LOUIS LEMERCIER.

(Élu en 1810.)

Durant la néfaste année 1793, au plus fort du triomphe de la Terreur, les huissiers remarquaient avec étonnement un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui ne manquait pas une seule des séances de la Convention. Toujours arrivé avant tous les autres, il partait invariablement le dernier, comme s'il eût eu peine à s'arracher de ces lieux qui lui donnaient chaque jour un si émouvant spectacle.

Dans les tribunes, assis au milieu de ces mégères qu'on appelait *tricoteuses*, et qui apportaient à la Convention l'odeur du sang humain dont elles s'étaient imprégnées autour de la guillotine, il s'absorbait dans sa contemplation avec une sorte de passion sauvage. Parfois, il battait des mains comme un enfant, il hochait la tête, il riait — de joie ou de mépris? — quand il voyait monter à la tribune Collot-d'Herbois ou Billaud-Varennes. Du reste, isolé au milieu de cette foule comme s'il eût été dans une île déserte, ni les regards persistants et curieux, ni les poussées et les coups de coude, ni les huées ou les applaudissements qui partaient des tribunes à chaque minute comme un orage, n'avaient le pouvoir de l'arracher à son abstraction.

Plus d'une fois, les *tricoteuses* arrêtèrent leur aiguille pour contempler, en chuchotant, ce singulier jeune homme qui les intriguait :

— C'est un aristocrate, disait l'une.

— Au contraire, disait une autre, c'est un jacobin. Vous ne voyez donc pas comme les huissiers le protégent.

— En tout cas, fit une troisième, c'est un amateur; mais je ne l'ai jamais vu aux *messes rouges*.

— Ce n'est rien de tout cela, dit une dernière en haus-

sant les épaules. Voyez donc ce regard fixe et inquiet, ces traits stupides d'étonnement, cette bouche béante qui laisse échapper, de minute en minute, des exclamations rauques et contenues; comment ne vous êtes-vous pas aperçu que c'est un idiot?

— C'est vrai, firent ces dames, honteuses de leur erreur.

En effet, une observation plus attentive les convainquit que leur compagne avait deviné juste, et le surnom de *l'idiot* resta au jeune homme.

Un jour de séance extraordinaire, il y avait grande agitation parmi les tricoteuses. Elles étaient plus nombreuses et plus bruyantes que jamais et se groupaient autour de leur chef, la comédienne Rose Lacombe, que ses occupations journalières à la Commune, dans les sections et autour des échafauds, retenaient souvent loin de la Convention, mais qui n'avait pas voulu manquer à cette séance où l'on attendait quelque chose de grave :

— L'idiot! voyez donc l'idiot! cria une tricoteuse.

Collot-d'Herbois montait à la tribune, et l'on avait remarqué que c'était en entendant ce personnage que les muscles du jeune homme s'agitaient le plus nerveusement, que son regard devenait plus fixe et son vague sourire plus caractérisé.

A l'exclamation de la tricoteuse, Rose Lacombe tourna la tête et suivit la direction de son doigt.

— Ça, un idiot! fit-elle. Dites donc un poëte. Il est vrai que c'est à peu près la même chose.

Et comme on se récriait :

— Chut! dit-elle. Attendez donc que Collot ait fini, et je vous expliquerai la chose.

En effet, une fois le discours parvenu à son terme et les salves des tricoteuses épuisées, salves que la comédienne Rose Lacombe soigna particulièrement parce qu'il s'agissait d'un confrère; tandis qu'un pauvre petit représentant de la *Plaine* répliquait timidement au milieu des sifflets de ces aimables dames, elle racontait ce qui suit à ses voisines :

— Comme je vous le disais, ce jeune homme est un poëte. Il s'appelle Népomucène Lemercier. Je le connais bien, moi, parce qu'il a écrit pour le théâtre. Vous le prenez pour un idiot : eh bien, à seize ans, en sortant du collége, il a donné une tragédie au Théâtre-Français, et je suis sûre que c'est encore une tragédie qu'il vient chercher ici.

— Est-ce un aristocrate ou un patriote?

— Ah! ah! ce pourrait bien être un aristocrate. Je me rappelle maintenant qu'il était le filleul de la Lamballe, que nous avons si gentiment arrangée il y a quelques mois.

Ici il se produisit, dans les rangs des tricoteuses, un mouvement qui n'augurait rien de bon pour le jeune homme. Rose les contint du geste :

— Un instant, dit-elle, moi, j'aime et je protége les poëtes, je ne m'en cache pas. Il en faut pour chanter la République. Et puis, ce n'est pas sa faute, après tout, s'il était le filleul d'une princesse. Où en étais-je? Ah! à sa tragédie. Elle s'appelait *Méléagre*, je m'en souviens maintenant; et c'était *Mme Veto* qui avait donné l'ordre de la représentation. Il fallait voir comme on applaudit. Le gaillard assistait au spectacle dans la loge de l'Autrichienne, et ce fut sa marraine qui le présenta au public après la pièce. J'espère qu'il doit trouver les choses un peu changées maintenant, grâce à la faux de la Révolution et aux aiguilles des tricoteuses.

La séance était terminée; on sortait. Rose retint ses compagnes, qui regardaient Lemercier d'un air menaçant et faisaient mine de l'escorter :

— Laissez donc, dit-elle. Il paraît que c'est maintenant un bon : Dugazon me l'a assuré. Et puis nous le surveillerons.

Notre poëte ne se douta pas du péril auquel il avait échappé ce jour-là. Il revint encore aux séances suivantes, et ne s'aperçut pas davantage de l'observation minutieuse à laquelle il était soumis. Mais une décade ne s'était point passée qu'il avait de nouveau convaincu toutes les tricoteuses de son idiotisme, et qu'on ne prit plus garde à lui.

Au plus fort de la Terreur, Lemercier disparut un moment, caché à la campagne; puis, après la chute de Robespierre, il reparut avec une grande comédie en vers, dont il avait eu tout le loisir de puiser les éléments dans ses séances à la Convention : *le Tartufe révolutionnaire*. C'était une pièce contre le dictateur au nom exécré, et ce fut avec une joie tenant de la frénésie que le parterre vit l'acteur Baptiste, chargé du rôle de *Tartufe*, paraître sur la scène avec l'habit, la tournure, les gestes et les longs cheveux de Collot-d'Herbois. Mais, à la cinquième représentation, le Directoire, effrayé du bruit qui se faisait autour de cette œuvre, en interdit les représentations.

Pourtant Lemercier était républicain, mais c'était un républicain honnête, dont les excès et les crimes de la Révolution avaient soulevé le noble cœur. Il montra bien, plus tard, sous le premier empire, la sincérité de ses convictions libérales, car ce fut avec Ducis, Chateaubriand et Mme de Staël, un des rares personnages qui eurent le courage de résister en face à l'impérieuse fascination du maître.

Des relations intimes s'étaient nouées, à partir de 1795, entre le général Bonaparte et le poëte, qui avait même failli l'accompagner en Egypte. Il lui avait lu sa tragédie de *Charlemagne*, que Bonaparte avait trouvée cornélienne, puis celle d'*Ophis;* et en 1801 il lui avait fait hommage d'une scène orientale en vers : *Ismaël au désert*, pour laquelle le premier consul avait tenté en vain de lui faire accepter une somme de dix mille francs. A la création de la Légion d'honneur, Bonaparte avait envoyé le brevet de chevalier au poëte, qui le reçut avec plaisir, mais qui, au moment où celui-ci monta sur le trône impérial, ne voulut point consentir à prêter le nouveau serment, et renvoya sa décoration avec une lettre pleine d'une dignité fière qui débutait en ces termes :

« Au citoyen premier consul Bonaparte, — car le nom que vous vous êtes fait est plus mémorable que les titres qu'on vous fait. »

Cette patriotique protestation arriva à son adresse en même temps que le sénatus-consulte qui créait le nouvel empereur.

Déjà des dissentiments assez graves s'étaient élevés entre les deux amis. Lemercier prévoyait les desseins du jeune général, et les combattait de sa parole honnête et indépendante :

— Qu'avez-vous donc? lui dit un jour Bonaparte, dans une de ces discussions qui s'était animée peu à peu. Vous devenez tout rouge.

— Et vous tout pâle, répliqua-t-il. C'est notre manière à tous deux de témoigner qu'une chose nous irrite. Vous pâlissez et je rougis.

Et quelque temps après :

— Vous vous amusez à refaire le lit des Bourbons, je vous prédis que vous n'y coucherez pas dix ans.

L'empereur y coucha neuf ans et neuf mois.

Il se vengeait de ces contradictions en appelant Lemercier *le fanatique*.

— Fanatique! répondait à ce propos le fier écrivain. Oui, je suis fanatique de la liberté, comme vous l'êtes du pouvoir.

Le mécontentement du maître commença de bonne heure à se manifester contre lui par des effets sensibles. Ce fut d'abord à propos de la curieuse comédie de *Pinto* (1800), qui ouvrit l'ère des innovations modernes au théâtre. Mais il est à propos de tracer d'abord sommairement l'historique de cette pièce.

Lemercier, en 1797, avait remporté au Théâtre-Français un glorieux triomphe avec sa belle tragédie d'*Agamemnon*, conçue dans les règles classiques, et où il s'était posé en digne imitateur d'Eschyle. Après avoir montré ce qu'il pouvait dans la voie de la tragédie antique, son esprit, avide d'innovations, couvait le projet d'une œuvre d'un genre nouveau, qui l'érigeât en initiateur et en modèle à son tour.

Cette idée s'était échauffée en lui par ses conversations avec Beaumarchais, un des esprits les plus hardis et les plus indépendants qu'il y eût. Or, un soir qu'on devisait de littérature dans un cercle dont faisait partie la fille de cet audacieux écrivain, Mme de Larne, on en vint à dire que *le Mariage de Figaro* était le dernier terme des innovations possibles au théâtre. Tout le monde fut de cet avis, sauf notre jeune poëte, qui, proclamant inépuisables l'invention de l'esprit humain et l'imitation de la nature, en vint bientôt, devant les protestations et les défis qui accueillaient son assertion, à se faire fort de présenter bientôt à ses contradicteurs une pièce conçue dans un genre jusqu'alors inconnu. En vingt-deux jours il écrivit *Pinto*, vive et spirituelle comédie sur un sujet tragique, où l'on vit pour la première fois les plus hauts intérêts d'un État et les personnages les plus élevés de l'histoire dépouillés de la pourpre dont les habille l'épopée ou le drame, et présentés sans prestige et sans *idéalisation*, avec tout le cortége de ridicules, de mesquineries, de petitesses, que l'on trouve toujours au fond des plus grands hommes et des plus grands événements. Vingt représentations étaient loin d'en avoir épuisé le succès lorsque le premier consul, mécontent de cette façon de traiter l'histoire, fit multiplier sous main les congés des acteurs pour que l'ouvrage fût interrompu, sans avoir été officiellement arrêté.

Bonaparte aurait désiré que l'auteur, à la fin de sa tragédie de *Charlemagne*, introduisît des ambassadeurs venant offrir le trône d'Orient au glorieux souverain : l'allusion n'eût pas manqué de frapper la foule et d'exciter une manifestation en faveur de ses propres desseins. Lemercier refusa, et *Charlemagne* ne put paraître sur la scène qu'en 1816.

Quant à *Isule et Orovèse*, on a dit qu'elle était tombée *par ordre*, et on a accusé le premier consul, pour se venger de l'insuccès de ses propositions, d'avoir travaillé à rendre la représentation si tumultueuse que l'auteur se vit obligé, dès le troisième acte, de retirer son manuscrit des mains du souffleur et de faire baisser la toile. Il est difficile de croire à des représailles si puériles et si mesquines de la part de Bonaparte. *Isule et Orovèse* était assez médiocre pour tomber sans qu'on l'y aidât.

Nous ferons une réflexion analogue pour le fait suivant. Dès la fin du Consulat on avait pris, pour le percement de la rue des Pyramides, un terrain d'une valeur de cinq à six cent mille francs, appartenant à Lemercier, dont il constituait à peu près toute la fortune. Il n'en fut payé qu'en 1813, et encore grâce aux sollicitations répétées de Cambacérès. Lemercier a accusé l'empereur d'avoir occasionné ces longs retards par esprit d'animosité contre lui. Mais il faut bien dire que la haine de Lemercier contre Napoléon était devenue une sorte de monomanie, comme celle de J.-J. Rousseau contre ses amis, et de certaines gens contre les jésuites. Il le voyait partout en face de lui, et ne cessait de l'accuser de ses malheurs : c'était un duel de puissance à puissance. Son excuse et sa justification, c'est qu'il y a toujours une certaine grandeur à lutter de bonne foi contre le plus fort, qui peut vous écraser d'un geste; c'est aussi qu'il pensait réellement tout ce dont il accusait l'empereur, et qu'à l'occasion il osait le lui dire à lui-même.

Un jour, en 1812, une députation de l'Institut venait d'être reçue aux Tuileries. Napoléon interrogeait chaque membre sur ses travaux; enfin il se trouva devant Lemercier :

— Et vous, dit-il, quand nous donnerez-vous donc quelque chose?

— Bientôt, sire; *j'attends*, répondit-il, en soulignant sa pensée de l'attitude et du regard.

Il n'attendit pas longtemps. La Restauration accomplie, Lemercier se soulagea par une *Épître à Bonaparte*, qu'il eût aussi bien fait de garder en portefeuille. L'empereur revint de l'île d'Elbe. Les députations qui avaient salué Louis XVIII s'empressèrent autour de lui. L'Institut ne se mit pas en retard; mais Lemercier ne faisait point partie de l'ambassade, et comme Napoléon s'en étonnait :

— Sire, dit un courtisan, l'auteur de l'*Épître à Bonaparte* n'aura pas osé se présenter devant Votre Majesté.

— L'*Épître à Bonaparte*, répliqua-t-il, qu'est-ce que cela fait? Il a bien pu m'écrire ce qu'il m'a dit vingt fois en face.

Revenons aux travaux dramatiques de Lemercier, qui furent nombreux et presque tous signalés par des incidents curieux. Sa comédie de *Plaute*, conception ingénieuse, écrite d'un style plein d'esprit et de verve, fut arrêtée après la septième représentation. Sa tragédie de *Colomb* fut soutenue contre le parterre par la force armée. En ce temps-là, le parterre de l'Odéon était classique, et il n'avait pu voir sans indignation mettre sur la scène l'intérieur d'un vaisseau allant de l'ancien au nouveau monde. A la seconde représentation, on ne put dépasser les vingt premiers vers, et, au milieu de l'effroyable tumulte qui s'éleva dans la salle, il y eut une personne tuée et plusieurs blessées. Ce n'est plus aujourd'hui qu'on se ferait tuer pour l'unité de lieu.

« Et pourtant cette unité y est, disait en souriant Lemercier à Talma, car le monde entier n'est-il pas le domaine et la demeure de Colomb? »

On lit dans une facétie du dix-septième siècle, intitulée *Histoire du poëte Sibus :*

« Pour ce qui est de l'unité de scène ou de lieu, je l'observe d'une assez plaisante façon. Je fais faire tout le tour du monde, dans un navire, à mon principal personnage, de sorte que, suivant la définition qu'Aristote donne du lieu, il se trouve que, n'ayant point sorti de son vaisseau, il n'a par conséquent point changé de lieu. »

Ne dirait-on pas que Lemercier avait lu ce passage quand il conçut sa pièce? Il était impossible de violer plus audacieusement et d'observer plus rigoureusement à la fois l'unité de lieu, puisque la scène se passe sur le pont

étroit d'un navire et que ce navire parcourt des centaines de lieues pendant la durée des trois actes.

Citons encore *Frédégonde et Brunehaut*, œuvre d'une inspiration vigoureuse, et *le Corrupteur*, haute comédie, qu'à sa huitième représentation des gardes royaux vinrent interdire en plein parterre, à cause des allusions que le public y cherchait contre un ministre d'alors (1822). Nous laisserons de côté toutes les autres pièces dramatiques de cet infatigable esprit qui ne se lassait pas de produire, et qui gardait toujours quelque chose de son originalité, de son énergie, de son talent élevé, même dans ses œuvres les plus faibles, et au milieu des trivialités et des bizarreries où il s'égarait quelquefois.

Et tout cela n'excluait pas les poëmes, qui furent presque aussi nombreux que ses tragédies. Nommons seulement *les Quatre Métamorphoses*, celui de tous ses écrits où il toucha de plus près à la perfection de la forme, mais aussi celui de tous où il offensa le plus gravement la morale, — concession faite à la corruption du temps (1799) et qui ne se renouvela plus; *l'Atlantiade*, poëme de physique en six chants, où il tentait de substituer à l'ancienne mythologie une mythologie nouvelle et toute matérielle; enfin, *la Panhypocrisiade*, sorte d'épopée bizarre, d'une conception gigantesque, pleine de fougue, d'éclat, de puissance, et aussi pleine d'inégalités et d'incorrections.

De 1811 à 1813, Lemercier fit à l'Athénée un cours de littérature dont le succès fut immense, et qu'il a recueilli depuis en trois volumes. On s'attendait à y trouver la justification de ses tentatives et de ses innovations; on fut surpris de n'y rencontrer que les théories les plus sages



Lemercier et les Tricoteuses (pages precédentes). Dessin de Jules Duvaux.

et les plus soumises aux lois de la tradition. L'auteur de *Pinto* et de *Colomb* ne jurait que par l'autorité d'Aristote. C'est une contradiction de plus dans son caractère et son esprit, qui ne manquaient pas de contradictions. Cette inconséquence frappe tellement qu'il fut obligé de s'en justifier : selon lui, il fallait innover dans les sujets, mais non pas dans les règles. En 1813, comme il sortait de son cours, un inconnu dirigea sur lui un pistolet, dont l'amorce seule prit feu. Cet inconnu était-il un fanatique d'Aristote, irrité des pièces de Lemercier, ou un fanatique de ces pièces, irrité de son apologie d'Aristote?

De même, ce novateur audacieux aurait volontiers couru sus aux premières bandes indisciplinées du romantisme. Il refusa toujours de reconnaître ceux dont il avait été l'incontestable précurseur.

— Mais ce sont vos enfants, lui disait-on.

— Oui, répondait-il, des enfants trouvés.

Les travaux et la gloire de Lemercier le désignaient à l'Académie, mais la crainte de déplaire à l'empereur retenait les académiciens dans leur choix. Pour arriver au fauteuil, Lemercier fit une concession qui dut lui coûter beaucoup : il écrivit — on était à la veille du mariage de Napoléon avec Marie-Louise — son *Hymne à l'Hymen*, où, d'ailleurs, il ne prodigua pas les louanges. Puis, il se dédommagea de cette condescendance en ne mettant aucun trait flatteur à l'adresse du maître, dans son discours de réception, contrairement à l'usage. Le directeur Merlin jugea utile de le morigéner, dans sa réponse, au sujet des licences qu'il avait prises à l'endroit des unités. « Si vous n'aviez récemment, monsieur, lui dit-il, professé dans

vos leçons une doctrine réparatrice de l'exemple que vous avez donné, l'Académie n'aurait pu, malgré vos titres littéraires, vous admettre dans son sein. »

Causeur charmant, cœur honnête et droit, homme aimable, Lemercier eut beaucoup d'amis, et resta lié avec tous les hommes d'élite de son temps. Si nous voulions caractériser nettement et complétement l'écrivain, la tâche ne serait pas facile. Ce qui domine en lui, c'est l'originalité, la hardiesse, la force, la verve, et aussi la flexibilité et la souplesse de l'esprit. Mais il se prodigua trop, il voulut toucher à tous les genres; il se fatigua par des productions hâtives. Et puis, à mesure qu'il avançait en âge, le goût, qui n'avait jamais assez dominé son génie, décroissait de plus en plus. On eût dit que la paralysie, qui de bonne heure affecta une partie de son corps, avait aussi envahi certaines cases de son cerveau. Lemercier



Les romantiques à la représentation d'*Hernani*. Dessin de Stop.

est bien le colosse de bronze aux pieds d'argile dont parle l'Ecriture. Le grandiose et le plat se heurtent à chaque page de son œuvre, monument inachevé, confus, étrange, où tous les styles se mêlent, qui a des parties d'un excellent architecte et d'autres à peine dignes d'un maçon.

X. — VICTOR-MARIE HUGO (1).

(Élu en 1841.)

Jamais peut-être les abords du Théâtre-Français n'avaient présenté une animation plus grande que le 26 février 1830, à six heures du soir. Une queue immense se pressait, impatiente, autour des bureaux; dans la rue et sur les trottoirs s'étendait une foule compacte de curieux regardant les portes; dans un café voisin, le chef de claque, affairé et solennel, complétait son contingent par des choix sévères, sachant qu'il s'agissait d'une grande bataille, et qu'il fallait la gagner à tout prix. Il y avait là, devant lui, sous son regard de juge, des candidats bien étonnés de se rencontrer en pareil lieu : des poëtes en herbe, des élèves de l'Ecole normale, des journalistes, trop pauvres ou arrivés trop tard pour prendre leur place au bureau, et ne voulant pourtant manquer le spectacle à aucun prix.

(1) Voir son portrait, t. VIII, p. 285.

C'est qu'il s'agissait de la représentation d'*Hernani*, la première tentative dramatique de M. Victor Hugo, le poëte novateur à qui l'on devait déjà les *Odes et Ballades*, *les Orientales*, *Han d'Islande*, *Bug-Jargal*, *le Dernier jour d'un condamné*, et qui, dans la préface de *Cromwell*, avait planté décidément le drapeau de la révolte et jeté le cri de guerre contre les traditions. On s'attendait à quelque chose de neuf et de hardi, à une œuvre puissamment originale qui allait remuer jusqu'en ses fondements le vieux Théâtre-Français; et chacun voulait voir cette prise de possession de la citadelle classique par l'étendard victorieux du romantisme.

Et puis divers bruits circulaient, attisant encore la curiosité du public lettré. On savait qu'une première œuvre du poëte avait été écartée par la censure, et qu'à ce propos Charles X avait voulu, en guise de consolation, élever de trois mille à six mille francs la pension du poëte, qui avait fièrement refusé. On savait encore que l'Académie avait porté ses doléances jusqu'au pied du trône pour empêcher la réception d'*Hernani*, comme un scandale et un danger, mais que le vieux roi avait spirituellement répondu qu'en pareil cas il ne se reconnaissait d'autre droit que sa place au parterre. On se racontait enfin qu'il avait fallu toute la volonté de l'administrateur du Théâtre-Français, M. le baron Taylor, et toute celle du poëte, pour vaincre les résistances et les tracasseries de quelques comédiens, et que Mlle Mars, entre autres, avait fatigué l'auteur, sans le lasser, par ses observations continuelles sur les hardiesses de son rôle.

Aussi fallut-il laisser à la porte les trois quarts des curieux. La vaste salle débordait de monde. Les fidèles adorateurs de Melpomène et de Thalie étaient à leur poste, branlant la tête et se préparant à repousser avec vigueur l'invasion des barbares. Mais si l'orchestre était rempli de têtes chauves et de figures académiques dont l'aspect ne présageait rien de bon pour la nouvelle œuvre, le parterre, indépendamment d'une claque formidable et minutieusement épurée, roulait, comme une houle, des flots de chapeaux en pointe, de longues barbes, de chevelures truculentes, et tout cet attirail pittoresque et débraillé qui signalait alors à l'attention le jeune-France épris de romantisme et désireux de manger du bourgeois. Il y avait là Frédéric Soulié, à la tête de ses trente scieurs de long, et plus d'un poëte du cénacle se disposait à faire humblement sa partie, comme le dernier des comparses, dans le concert des applaudissements. Dans les loges, çà et là, apparaissaient MM. Alexandre Dumas, Méry, Emile et Antony Deschamps, Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, Louis Boulanger, et tous les autres principaux habitués des réunions de la place Royale.

L'action fut chaude: les échos du Théâtre-Français s'en souviennent encore. Mlle Mars en tête, les comédiens firent vaillamment leur devoir; mais à ces vers audacieusement brisés, à ces rimes éclatantes, à cette poésie sans modèle et sans précédents, allant tour à tour des bouffonneries de la farce aux sublimités épiques, à ces soufflets donnés aux saintes règles, autant de choses qui excitaient les transports et les applaudissements enthousiastes des jeunes-France, les vieux habitués finirent par trouver dans leur exaspération un courage dont on ne les eût pas soupçonnés capables. Eux qui regardaient les doux compromis de Casimir Delavigne comme le dernier terme de l'audace littéraire, indignés, révoltés sous le feu des regards farouches que leur lançaient les poëtes chevelus, ils *sifflèrent!*

Ce fut le signal de la lutte. Un véritable pugilat s'engagea au parterre entre les partisans d'Aristote et ceux de Victor Hugo. Les sifflets et les cris se mêlaient dans l'ouragan, dominé quelquefois par la voix de l'acteur et presque toujours par les rafales emportées de la claque. Les jeunes-France furent les plus forts; quelques bourgeois furent jetés par-dessus la barrière de l'orchestre; il y en eut un qui alla tomber, éperdu, dans la basse d'un musicien; les autres, contenus par ces exploits, prirent le parti d'écouter en tremblant et en se voilant la face.

La victoire resta aux envahisseurs. Bouquets, rappels, bravos frénétiques, rien n'y manqua; l'enthousiasme des jeunes-France toucha un moment à la folie. Une farandole insensée s'organisa à la sortie autour de la statue de Voltaire, sous le vestibule, au cri de: « Enfoncé Voltaire! Enfoncé Racine! »

Et en écoutant de plus près, vous eussiez entendu dans les groupes délirants des axiomes tels que ceux-ci:

— Racine est un polisson.

— Que Corneille est faible à côté de cela!

— Mon Dieu, ne disons pas trop de mal du bonhomme Corneille! Si nous avions vécu de son temps, peut-être n'aurions-nous pas fait mieux que lui.

Tout cela était dit fort sérieusement; mais est-il besoin d'ajouter que M. Victor Hugo avait lui-même trop d'esprit pour comparer *Hernani* au *Cid* ou à *Polyeucte?*

Plusieurs des autres pièces eurent un succès non moins contesté, et durent lutter aussi contre des obstacles de tout genre. *Marion Delorme*, interdite sous Charles X par la censure, ne put être représentée qu'en 1831 à la Porte-Saint-Martin. *Le Roi s'amuse* fut défendu après la première représentation. Mais *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, *Angelo*, *Ruy-Blas*, *les Burgraves* n'eurent à combattre que l'opposition classique, dont la violence n'empêcha point leur éclatant succès.

M. Victor Hugo, après avoir quitté successivement la rue Notre-Dame-des-Champs et la rue Jean-Goujon, habitait alors le numéro 6 de la place Royale, qui était devenu le centre de réunion de toute la littérature contemporaine. Outre ceux que nous avons déjà nommés, Théophile Gautier, Alphonse Karr, Alfred de Musset, Gérard de Nerval, Arsène Houssaye, Léon Gozlan, Vacquerie, Paul Meurice, Jules Sandeau, etc., comptaient parmi ses fidèles. Tous ces noms, jeunes encore, et pour la plupart déjà célèbres, formaient une cour assidue au poëte, dont ils avaient salué l'avénement comme celui d'un roi.

On entrait chez lui, dit M. E. de Mirecourt, par une immense antichambre donnant sur la place Royale. Cette antichambre conduisait à une salle à manger tendue de tapisseries de haute lisse, et pleine de bahuts antiques. Le poële se trouvait dissimulé derrière une splendide panoplie, dont vingt siècles semblaient avoir été tributaires. La flèche du soldat franc, la framée du Germain s'y croisaient avec le glaive des légions romaines; le yatagan de l'Arabe y fraternisait avec nos vieilles arquebuses, nos mousquets à mèches et la hache d'armes du chevalier.

De cette pièce on passait dans le grand salon, tendu de rouge avec une merveilleuse tapisserie dont le sujet avait été tiré du roman de *la Rose*. En face s'élevait une large estrade, sur laquelle était un divan recouvert d'une espèce de dais. Au fond se déployait un étendard rouge brodé d'or, pris en 1830 à la Casbah d'Alger. Deux grands portraits en pied, représentant l'un Mme Hugo, l'autre son époux, avaient été suspendus là par Louis Boulanger, peintre de la famille. Non loin se trouvait le précieux ta-

bleau de Saint-Evre, envoyé à Victor Hugo par le duc d'Orléans.

Au bout d'un long corridor, comme il y en avait jadis dans les cloîtres, on arrivait à la chambre à coucher, puis au cabinet de travail, admirable muséum que la fantaisie du poëte avait peuplé d'objets d'art de toute sorte. Le jour y entrait par une fenêtre en ogive, garni de vitraux peints, qui jetaient une lumière étrange et fantastique sur les fauteuils de chêne sculpté, les tentures à haut ramage, la laque, les grès, les statuettes, les vieux sèvres.

C'est dans ce milieu grandiose et inspirateur que M. Victor Hugo composa la plupart de ses chefs d'œuvre : *Notre-Dame de Paris*, ce roman épique où revit la cité du moyen âge, décrite en un style merveilleux ; cette composition étrange et fourmillante qui rit, pleure, grimace, vous enlève au troisième ciel ou vous fait descendre aux enfers, vous berce de rêves aériens et de charmantes visions, ou pèse sur votre cœur comme un hideux cauchemar; *les Feuilles d'Automne*, un des recueils les plus parfaits du poëte, par la variété, la fraîcheur et la mélancolie de l'inspiration; *les Chants du crépuscule, les Voix intérieures*, qui rivalisent presque avec *les Feuilles d'Automne* par le charme rêveur de la pensée, l'harmonieuse richesse et l'éclatante énergie du vers; *les Rayons et les Ombres, Littérature et philosophie mêlées; le Rhin*, impressions de voyage écrites d'un style opulent et pittoresque, qui vaut le pinceau du peintre le plus coloriste.

Quand il s'agit d'un homme comme M. Victor Hugo, il faudrait énumérer en détail chacune des créations échappées de sa plume; mais cela ne nous est point possible. Toutes, d'ailleurs, sont présentes à l'esprit de cette génération, que domine encore la splendeur de son nom. Ses adversaires même les plus systématiques — car, comme tout chef de révolution, il en a eu beaucoup et il en a encore — avouent maintenant ce que vaut cette poésie virile, étincelante, qui semble coulée dans le bronze, où le vers éclate de pensées, où la muse, comme un aigle, vole droit au soleil. On sait aussi par où elle pèche, par l'exubérance, par un certain matérialisme d'images qui semble s'attacher de préférence au côté extérieur des choses, par l'abus de l'énumération et surtout de l'antithèse, d'où le poëte fait jaillir de si nombreuses étincelles que le lecteur en est ébloui, par des bizarreries et des audaces dont le goût s'effraye, audaces d'expression et de rhythme, de pensée et de sentiment. Mais aura beau compter qui voudra les alexandrins brisés, les césures transposées, les duretés de la forme, les emphases, parfois même les puérilités de la description et de l'effet cherché, enfin tous ces défauts visibles, surtout dans ses drames, M. Victor Hugo n'en restera pas moins l'un des trois ou quatre grands poëtes de ce siècle, et celui peut-être qui a exercé la plus large influence sur son temps. Ce qui est mauvais passe ; ce qui est bon surnage éternellement. Pour beaucoup, ce sont les disciples qui ont gâté le maître, en exagérant ses défauts et en érigeant en dogme littéraire le culte du monstrueux et de l'extravagant. Il ne faut point juger le poëte par son école, qui n'a reproduit que ses petits côtés : c'est, d'ailleurs, l'homme le moins fait pour servir de modèle ; son originalité est à lui et ne peut être calquée par d'autres sans tomber dans la caricature.

M. Victor Hugo fut un enfant précoce, ou, comme l'appelait Chateaubriand, un enfant sublime. Il n'avait pas quinze ans, lorsqu'il concourut à l'Académie pour le sujet prescrit : *les Avantages de l'étude*, en indiquant son âge dans sa pièce. L'Académie se crut mystifiée et ne lui accorda qu'une mention honorable. Quand il réclama, son extrait de naissance à la main, on ne voulut pas revenir sur la chose jugée.

De dix-sept à vingt ans, il remporta trois prix à Toulouse et fut proclamé maître ès jeux floraux. Beaucoup des meilleures inspirations de ses *Odes et Ballades* appartiennent par la date à cette adolescence qui donnait les fruits en même temps que les fleurs. Il était alors classique par la forme, et dans toute la ferveur de son catholicisme et de son royalisme. Depuis il devait bien changer à tous ces points de vue.

L'Académie ferma longtemps ses portes à ce candidat révolutionnaire qui l'effarouchait. Bon nombre d'immortels s'acharnaient à repousser ce profane, qui ne jurait point par Aristote et Boileau. Les vieux poëtes du temps de l'Empire ne comprenaient rien à cette littérature nouvelle, toute frémissante des ardeurs, des passions et des troubles du siècle. Victor Hugo était pour eux l'ennemi qu'il ne fallait laisser à aucun prix pénétrer dans la forteresse du bon goût. C'est à cette époque que se rapporte le quatrain burlesque dont Paris s'amusa quelque temps :

Où, ô Hugo! juchera-t-on ton nom?
Justice enfin faite que ne t'a-t-on?
Quand donc au corps qu'académique on nomme,
De roc en roc, grimperas-tu, rare homme?

Il fallut que la gloire toujours croissante du poëte forçât enfin la main à l'Académie. Après bien des luttes, il y entra le 3 juin 1841, à une date où il avait donné ses plus belles œuvres, et il y entra comme successeur de celui de tous qui s'était le plus rudement peut-être opposé à son élection. Quatre ans après, il fut élevé à la dignité de pair de France.

La révolution de Février vint ouvrir de nouvelles voies à son ambition. Envoyé à l'Assemblée constituante par la ville de Paris, puis à l'Assemblée législative, il ne tarda pas à y prendre, comme orateur, une place qu'on n'a pas oubliée. Nous ne pouvons entrer dans l'exposé de ses évolutions politiques, qui devaient aboutir à son expulsion de France, lors du 2 décembre. Depuis cette époque, il vit, au milieu de sa famille et de quelques amis, dans l'île de Guernesey. C'est de là qu'il a lancé quelques nouveaux ouvrages, parmi lesquels nous ne citerons que *les Contemplations*, où, avec plus de souplesse dans la forme et moins de recherche de style, on trouve aussi un élan lyrique moins éclatant et moins élevé que dans ses chefs-d'œuvre. Les premiers livres, dans lesquels il a chanté avec tant d'éloquence ses affections et ses douleurs de famille, sujet où sa muse a toujours triomphé, ont ému tous les cœurs; mais il est impossible de ne pas regretter l'obscurité sibylline et prétentieuse de beaucoup de passages, de ceux entre autres, où il érige le poëte en mage de l'avenir, en grand prêtre de la révélation nouvelle.

Au moment où nous revoyons cette épreuve, le poëte vient d'ajouter à la liste de ses ouvrages *la Légende des siècles*, où ses qualités, comme ses défauts ordinaires, éclatent avec plus de puissance que jamais. Un souffle vraiment épique circule dans ces pages que domine une inspiration frémissante et pleine de grandeur, là même où un goût scrupuleux et une morale sévère auraient le plus à effacer. Certes, en dépit de toutes les restrictions, il faut admirer cette riche nature poétique qui, après avoir tant produit, et au seuil de la vieillesse, trouve moyen d'accroître encore la virile exubérance et le bouillonnant essor de sa verve.

M. Victor Hugo, dans son laborieux exil, prépare encore beaucoup d'œuvres importantes dont chacune sera un événement pour le monde littéraire. Du haut de sa terrasse il voit les côtes de France blanchir à l'horizon, et le glorieux exilé s'inspire en regardant de loin, dans les brumes de l'Océan, le pays qu'il aime, mais que, comme le Dante, il ne veut pas revoir.

On lit ces quatre vers en tête de *la Légende des siècles*

Livre, qu'un vent t'emporte
En France, où je suis né.
L'arbre déraciné
Donne sa feuille morte.

VICTOR FOURNEL.

FIN.

LETTRES SUR LE CAUCASE (1).

LES TCHERKESSES ET LES TCHETCHENSES.

Le Caucase est à la mode depuis Schamyl. Beaucoup de voyageurs l'ont décrit... dans leur cabinet. (Exceptons Alexandre Dumas qui est allé visiter Schamyl en personne dans ses montagnes.) Mais nous n'avions pas encore en France l'opinion d'un Russe sur le Caucase. Cette lacune vient d'être comblée par M. Gide, l'éditeur des beaux livres officiels, des grands voyages scientifiques et des véritables trésors de l'art. Les *Lettres* de M. de Gilles, publiées avec le soin et le luxe ordinaires dans cette librairie, nous révèlent enfin le Caucase et la Crimée authentiques, et nous voulons en donner l'idée à nos lecteurs par quelques détails intéressants.

Une des hautes curiosités de ce pays, c'est sa population (nous reviendrons plus tard sur le pays lui-même).

Voici d'abord deux échantillons de cette race guerrière, dessinés d'après nature : le soldat-brigand de l'aoul Khevsour, bardé de mailles de fer comme le chevalier du moyen âge, et le Tcherkesse lancé au galop dans le steppe et envoyant la balle du Parthe à ses ennemis.

Voulez-vous savoir comment se forment les peuples et les gouvernements du Caucase? Rien de plus élémentaire et de plus naïf :

Après la mort et les funérailles d'un prince, la peuplade veut se partager entre ses deux fils; mais il y a hésitation, puis dispute; on ne s'entend point. On convient enfin qu'au point du jour la peuplade sera prête à se mettre en marche avec ses troupeaux et tout son avoir. A un signal donné, les deux jeunes princes montent à cheval ; les familles passent vers celui qu'elles préfèrent, et l'on se met en campagne. Le soir, les deux princes, entourés de leurs vassaux respectifs, s'arrêtent à quarante verstes de distance l'un de l'autre. Et voilà les deux peuples improvisés... jusqu'à nouvel ordre.



Un Tcherkesse dans le steppe (Caucase).

Ne croyez-vous pas lire une page de la vie patriarcale?

Le vol à main armée ne déshonore pas au Caucase. La plus cruelle injure qu'une jeune fille puisse adresser à un jeune homme est de lui dire : « Va, tu n'es pas capable de ravir un mouton. » Les Tchetchenses sont très-spirituels. Les officiers russes les appellent les Français de la montagne. Oisifs et batailleurs jusqu'à l'âge mûr, ils deviennent, à quarante ans, d'excellents chefs de famille. Le sabre, le poignard, le pistolet, sont les armes favorites

(1) *Lettres sur le Caucase et la Crimée*, un beau volume grand in-8°, enrichi de trente vignettes dessinées d'après nature et d'une carte dressée au dépôt de la guerre, à Saint-Pétersbourg. Chez M. Gide, éditeur, rue Bonaparte, 5.

des Caucasiens. Le sabre est très-long et sans pointe. Il taille de toute la force du bras. Les lames appelées *franck*, de trempe italienne, sont très-estimées. Les Tcherkesses les payent des prix énormes et se les transmettent de père en fils comme des bijoux de famille. Ils les essayent en coupant des morceaux de fer et des pierres à fusil, d'un seul mouvement, qui fait jaillir des étincelles. Le tranchant doit rester intact après l'épreuve. Le poignard ne quitte jamais la ceinture du guerrier même endormi. Le pistolet se loge dans une poche en cuir ouvragé, orné de galons d'argent et de soie noire, travaillés artistement par les femmes. Quand l'épouse du montagnard lui donne un fils, elle prend le pistolet de son mari, et salue d'un coup de feu le nouveau-né. Cela vaut bien la chanson de Jeanne d'Albret et le coup de vin de Jurançon de Henri IV.



Un guerrier de l'aoul Khevsour (Caucase).

Une chanson tchetchense résume les habitudes de ce peuple sauvage :

« C'est avec peine que nous approchons de notre vieillesse. C'est avec regret que nous nous éloignons de notre jeune âge. — Ne dois-je pas vous chanter, braves descendants de Tourpal Nahtschououo, notre air paternel? Comme le coup du glaive foudroyant fait briller l'étincelle, de même nous avons notre origine de Tourpal Nahtschououo. — C'est la nuit où la louve met bas, qu'on nous a fait naître. — Les noms nous ont été donnés le matin, lorsque la panthère remplit l'espace de son cri pénétrant. — Tels nous sommes; tels nous descendons de notre protoplaste, Tourpal Nahtschououo. — Quand il fait beau, la pluie cesse. — C'est de même chez nous. L'œil ne verse pas de larmes au libre battement du cœur. — Si vous ne vous fiez pas à Dieu, la victoire vous manquera. N'obscurcissons pas la gloire du nom de notre père Tourpal. »

P.-C.

LA LUNE ET LES VACHES (1),

CONTE POPULAIRE DE LA GASCOGNE.

Il y avait autrefois dans le village de Lamazère deux jeunes bergers tout enfants, qui s'aimaient beaucoup; ils entretenaient leur amitié par un échange de petits cadeaux qui leur procuraient une satisfaction à nulle autre pareille. Ménique portait une culotte brune : Francinette une jupe rouge ; à cela près, ils étaient vêtus de la même manière, nu-pieds, nu-tête, et restaient en chemise de la ceinture aux épaules. Autre point de ressemblance : ils conduisaient chacun une paire de vaches.

Tous les jours Ménique arrivait au pâturage avec un oiseau pris à la *matole* ou à *l'escrepet* (2), une douzaine d'épingles gagnées au saut du bâton, et offrait le tout à Francinette. Bien souvent la jeune fille donnait en échange deux pommes de reinette, un bouquet de cerises en leur saison, ou des mitaines tricotées. Parmi ces cadeaux, très-variés comme on peut s'en convaincre, ne figuraient jamais les jarretières; elles seraient restées sans emploi.

Ces deux enfants faisaient quelquefois des projets. N'a-t-on pas ses ambitions à tout âge? Quand ils voyaient un jeune garçon portant un bouquet à la boutonnière et une jeune fille endimanchée ayant un ruban à la ceinture, se rendre à l'église, suivis de gens qui tiraient des coups de fusil pour leur faire honneur, ils soupiraient tout bas, et Ménique disait à Francinette, qui baissait la tête timidement :

— Voilà des gens bien heureux; nous serons comme eux lorsque tu seras assez robuste pour lever la cruche toute seule, et que je serai assez grand pour atteler mes vaches et labourer.

Quand Francinette eut assez de force pour aller à la fontaine, une de ses tantes l'envoya prendre des leçons de couture à la ville... Ménique eut un grand chagrin de ce départ et resta bien des jours à pleurer seul dans le pâturage.

Un an après, Francinette revint au village, mais comme elle était changée!... Aucuns la trouvaient plus fraîche et plus belle; les garçons et les jeunes filles regardaient d'un air d'admiration et d'envie ses souliers et ses bas, sa robe d'indienne bleue, son tablier vert, son fichu rouge, son bonnet orné de rubans, et par-dessus tout son collier de corail et sa croix d'or; mais depuis qu'elle s'était embellie de ces ajustements, on voyait aisément qu'elle était moins simple de cœur et moins bonne... Ménique n'osait s'approcher d'elle qu'en tremblant; au lieu de la tutoyer comme autrefois, il lui disait un *vous* respectueux et craintif.

Un dimanche, à l'issue de la messe, Francinette et Ménique s'engagèrent dans le même sentier et se rencontrèrent près de la fontaine.

(1) L'auteur de ce conte naïf nous avoue n'en être à peu près que le traducteur. C'est une légende de son pays, — œuvre d'un berger sans doute, — qu'il a recueillie avec beaucoup d'autres, dont il compte enrichir notre littérature populaire. Tout le monde connaît d'ailleurs les excellents ouvrages de M. Cénac-Moncaut sur le Midi : l'*Histoire des Pyrénées*, les *Voyages* dans le Béarn, la Navarre, le pays Basque, etc. Le savant conseiller général du Gers est poëte aussi; il l'a prouvé naguère par *l'Europe en Orient*. (*Note de la rédaction.*)

(2) *Matole*, piége formé d'une planche de gazon; *escrepet*, petit traquenard d'osier.

— Francinette, dit le jeune homme, pouvez-vous lever la cruche seule maintenant, quand vous allez puiser de l'eau ?

— Belle demande ! Ménique, ne voyez-vous pas comme j'ai la tête haute et les bras forts?

— Serait-il possible! Moi, je laboure, Francinette; j'ai pris la charrue il y a six mois. Depuis que mon père est mort, je travaille l'enclos de ma mère, je suis le seul homme de la maison.

— Je vous félicite de votre force, Ménique; on estime les hommes robustes et laborieux.

— C'est là votre seule réponse, Francinette? Avez-vous oublié nos promesses d'autrefois: Lorsque vous serez une grande fille et que je serai un fort garçon, disions-nous...?

— Que devions-nous faire, Ménique?

— Mais nous épouser, Francinette !

— Tiens, c'est vrai. Eh bien ! nous nous épouserons, Ménique.

— En vérité, ma bonne Francinette ?

— Certainement..., quand vous m'aurez donné la lune, mon garçon.

La jeune fille partit; Ménique resta droit et roide sur ses jambes et la regarda s'éloigner. Il crut avoir mal entendu; il ne pouvait se figurer que Francinette eût prononcé une parole si cruelle.

Le lendemain il revit Francinette, et, pressé d'éclaircir ses doutes, il mit la conversation sur le même sujet ; la jeune fille lui fit la même réponse: Je vous épouserai aussitôt que vous m'aurez donné la lune, mon ami.

Elle dit cela d'une manière si simple et si peu malicieuse, en apparence, que Ménique se demanda si elle parlait sérieusement, et si les gens de la ville avaient trouvé le moyen de se procurer la lune, ou du moins un des morceaux qui lui manquent à son premier ou à son second quartier... Il consulta le carillonneur, homme de grande expérience; celui-ci le regarda entre les yeux, et ne put s'empêcher de rire.

Ménique comprit alors qu'il avait été un sujet de moquerie, et cependant l'ironie méchante de Francinette le rendait si malheureux, il lui était si difficile de la considérer comme un renvoi définitif, qu'il cherchait malgré lui s'il n'y aurait pas un moyen de répondre à son défi et de lui procurer l'astre qu'elle demandait.

Un soir, au retour du labourage, il rencontra Francinette qui revenait de sa journée de couture; ses petits escarpins noirs glissaient légèrement sur le gazon du sentier, à travers les mousserons blancs rafraîchis par la rosée; elle relevait sa jupe, sans craindre de laisser paraître son bas blanc, car il était bien tendu sur sa jambe ronde. Lui, marchait lourdement en sabots, et poussait ses deux vaches en avant.

— Bonjour, Francinette !

— Bonjour, Ménique !

— C'est bien la lune que vous avez dit?

— Certainement Ménique, c'est la lune ; tenez la voilà justement qui se montre au sommet de ces peupliers. Comme elle est belle ce soir ! Voyez, vous n'avez qu'à la prendre.

— S'il y avait un moyen à cela, j'y perdrais volontiers la vie !

— Cherchez le moyen, vous le trouverez, Ménique; n'êtes-vous pas un homme d'esprit? Les jeunes gens de la ville savent réussir à toutes choses, quand il s'agit de satisfaire les fantaisies des jeunes filles.

Et la couturière, détalant comme une belette sur ses jolis pieds mignons, dépassa le laboureur et rentra dans le hameau.

Ménique et ses vaches marchaient lentement à sa suite; ils passèrent près d'une mare d'eau où les bestiaux avaient coutume de s'abreuver; les vaches se tournent tout attelées de ce côté et entrent dans l'eau jusqu'à mi-jambes. La lune était déjà très-haut, et blanchissait, comme un disque d'argent nouvellement poli, au milieu d'un ciel bleu parsemé de nuages volants.

Ménique debout près du bord attachait sur ses bêtes des regards mouillés de larmes; la lune, réfléchie par la surface de l'eau, se posa, tout en s'agitant au miroitement de la mare, à côté des naseaux des deux vaches. Ménique la considérait d'un air d'envie et de courroux... Tout à coup le temps s'obscurcit et la lune disparut; les deux vaches buvaient dans le reflet d'un gros nuage; le berger regarda au ciel, l'astre n'y paraissait plus.

— Bonne Vierge Marie! s'écrie-t-il avec extase, la *Braquette* a bu la lune!

Et, prenant sa course vers le hameau, il arrive haletant, éperdu, dans le délire:

— Ah! dit-il, je la tiens... Votre main, Francinette! je l'ai gagnée!

La jeune fille sort de sa maison et demande ce qui met le garçon en si grande joie.

— Je serai votre femme si vous me donnez la lune, m'avez-vous dit?

— Et je le répète, Ménique.

— Eh bien! je suis votre mari... je vous l'apporte!

La jeune fille le crut fou. Lui, sans plus attendre, s'élance dans la cour; ses deux vaches entraient toutes seules, traînant la charrue à leur suite. Ménique n'hésite pas, il saisit une houe et en assène un coup si violent entre les cornes de la pauvre *Braquette* qu'elle tombe comme un veau sous le maillet du boucher; il s'arme d'un couteau de cuisine, l'enfonce dans le ventre de la bête; l'explore; hélas!... pas plus de lune que sur la main.

— Je me serai trompé, dit-il, ce n'était pas la *Braquette*: c'est la *Couloume* (la colombe) qui l'aura bue; car je l'ai vue disparaître devant leurs bouches, tout comme je vous vois briller devant moi, Francinette.

Et Ménique, reprenant sa houe, assène un second coup sur la tête de *Couloume*... La pauvre bête tombe, comme était tombée *Braquette*, les quatre pieds en l'air; il lui ouvre le ventre, lui arrache les entrailles, cherche la lune des intestins dans l'estomac, de l'estomac dans la poitrine; à la fin de ce beau travail, il laisse retomber ses bras, en murmurant tout anéanti:

— Elle n'y est pas!

— Pauvre Jean de Nivelle! assez simple d'esprit pour croire que tes vaches ont mangé ce qui est au ciel! dit Francinette. Regarde...

Et elle lui montra la lune qui brillait de tout son éclat et semblait rire de la sottise du laboureur. Le nuage était passé, la coquette relevait son voile... Ménique, stupéfait, considérait l'astre malin. La jeune fille se prit à rire si fort... mais si fort, que tous les habitants du hameau sortirent sur leur porte, afin de reconnaître la cause de ce débat.

— Malheureuses vaches! dit Ménique en regardant les deux cadavres. Oh! ma mère! plus malheureuse encore... Je n'avais que ces deux bonnes bêtes pour travailler votre champ et vous nourrir... Maintenant qu'elles sont mortes, elles sont les plus heureuses; elles ne souffriront plus la faim, comme nous, elles n'éprouveront plus comme moi le besoin d'aimer... et sans espoir!...

Francinette avait tout entendu; elle ne riait plus... Ménique cacha son visage dans ses mains, et se dirigea vers la maison de sa mère. Francinette ne lui donna pas le temps d'arriver sur le seuil.

— Allons, Ménique, dit-elle, en lui tendant la main: si vous n'avez pas trouvé la lune, vous ne l'avez pas moins cherchée pour me plaire... et avec quelle ardeur!... Vous avez sacrifié tout ce que vous possédiez au désir de m'être agréable! Vous êtes simple d'esprit, Ménique; mais vous avez beaucoup d'amour, et c'est le cœur, non la tête, qui fait la joie dans ce monde... Il est plus facile de trouver l'esprit que la tendresse; voilà ma main, donnez-moi la vôtre en me pardonnant.

— Il serait possible!... Ménique sautait, riait, pleurait de plaisir tout à la fois.

— Oui, Ménique, je suis votre femme; seulement, puisque j'ai la tête, vous me laisserez conduire le ménage? Vous, qui avez le cœur, vous n'aurez autre chose à faire qu'à m'aimer.

— Vous aimer! Francinette... Mais c'est divin cela; c'est avoir le paradis sur la terre.

— Vous avez raison, et je commence à le partager; car vous m'avez appris à le trouver en aimant qui nous aime.

Francinette et Ménique s'épousèrent...; depuis lors les gens du pays disent, en parlant d'un jeune homme qui parvient à réchauffer le cœur d'une coquette indifférente:

— Il est plus heureux que Ménique, il lui a procuré la lune sans avoir besoin de tuer ses vaches.

CÉNAC-MONCAUT.

BOUTADES.

L'homme est plus reconnaissant du mal qu'on cesse de lui faire que du bien qu'on ne lui fait plus.

De toutes les choses qu'on nous prête, les ridicules sont la seule chose qu'on ne nous redemande jamais.

Que d'hommes supérieurs s'ils ajoutaient à leur mérite ce qu'ils devraient retrancher de leur orgueil!

Nos défauts sont des ombres qui grandissent quand le soleil de notre prospérité s'abaisse.

La crainte d'être vu empêche de commettre autant de mauvaises actions que l'espoir de l'être en fait faire de bonnes.

L'empressement mis à rendre un service en diminue la valeur aux yeux de bien des gens, qui ne l'apprécient que par leur peine à l'obtenir ou la nôtre à le leur accorder.

J. PETITSENN.

LES HOPITAUX DE PARIS. L'HOPITAL SAINT-LOUIS.

(DESCRIPTION, HISTOIRE, ANECDOTES.)



La chapelle de l'hôpital Saint-Louis. Dessin d'après nature, par F. Thorigny.

Les épidémies dans l'ancien Paris. — Fondation de l'hôpital Saint-Louis. — Ses destinations diverses. — Les anges de la charité française au dix-septième siècle. — L'arbre d'Alibert et la forêt de M. Bazin. — Les murs reconnaissants. — Une aventure de Victor Hugo. — Le gros mot lâché. — Moyen de détruire les révolutions. — La république d'Acarle. — Le *prince de Galles*. — Le docteur Bazin. — Le docteur Piogey. — Un village hollandais à Paris. — Le Généralife et l'Eldorado. — Les lépreux de la cité du Temple. — Idylles. — Avis à Champfleury. — Henri IV et Saint-Louis. — Curiosités. — Les eaux du pauvre. — Regret. — Invocation. — Post-scriptum.

I

L'année 1606 est une date des plus néfastes dans les annales de Paris. Pierre de L'Estoile, le *journaliste* des règnes de Henri III et de Henri IV, en récapitulant l'histoire de cette année, remarque qu'elle s'annonça par des crimes et des malheurs de toutes sortes : meurtres, assassinats, excès de vices et d'impiétés, morts étranges et subites, etc. « Pauvre commencement ! s'écrie-t-il, nous menaçant de pire fin par la constitution du temps, si piteuse, qu'elle semble pleurer nos péchés, au défaut de la crainte de Dieu, qui ne se trouve plus aujourd'hui entre les hommes ! »

Une de ces épidémies, fréquentes alors dans les grandes villes et favorisées par le manque de police et par l'état peu avancé de la science médicale, s'abattit sur Paris et y sévit avec violence pendant cette année et jusque dans l'année suivante.

Pour avoir l'idée de la rigueur de ce fléau, il faut se rappeler ce qu'était le Paris d'alors, avec ses maisons hautes et serrées, surplombant sur des rues étroites et

contournées, et où des ruisseaux fangeux, des *aigoûts* charriant à ciel ouvert des amas d'ordure, où des buttes d'immondices, amoncelées d'année en année, formaient des foyers permanents d'infection (1).

Dans un livre intitulé : *Advis sur la peste,* écrit en 1606 par un médecin de Paris, nous voyons que des maçons moururent pestiférés pour avoir retiré des combles d'une maison qu'ils réparaient de vieilles étoupes et de la filasse.

L'Estoile rapporte, sur le témoignage « d'un homme d'honneur, dit il, marguillier de la paroisse Saint-Sauveur, » qu'un soir du mois d'août une grande clarté illumina soudainement tout le quartier, et qu'aussitôt neuf



Vue de la grande cour de l'hôpital Saint-Louis. Dessin d'après nature, par F. Thorigny.

maisons furent simultanément frappées de la peste, et en vingt-quatre heures vidées de tous leurs habitants.

(1) Voir, dans les *Enigmes de Paris*, par Édouard Fournier, un excellent article sur ces cours d'eau qui sillonnaient la ville et sur leur influence délétère.

Que faisait l'édilité pour combattre une mortalité si effrayante ? Elle songeait surtout à écarter les citoyens et à proscrire les réunions publiques. Par exemple, elle prohibait par un édit les ventes en public d'effets et de marchandises. Puis, peu à peu, l'habitude du mal, un espoir fallacieux, faisaient éluder ou même lever la défense. Et le

même historien atteste que ce fut après une vente de ce genre, imprudemment autorisée par le lieutenant civil, que, vers la fin de septembre, le fléau, qu'on croyait éteint, se réveilla avec une nouvelle violence.

Chose plus effroyable encore! Les malades, maltraités dans les hospices, ou abandonnés par leurs gardiens terrifiés, s'échappaient par les rues, où ils propageaient la contagion et l'épouvante. Il en sortit ainsi d'un hôpital improvisé au faubourg Saint-Marcel, où on les *laissait*, dit encore L'Estoile, *mourir de faim*, « à raison de quoi ils se dressent des cabanes aux champs, s'espandans partout où ils peuvent, au grand détriment du public et infection du pauvre peuple, lequel, par faute de police, est contraint de souffrir toutes les extrémités du monde. » (Août 1606.)

La panique gagnait jusqu'aux médecins, qui, au rapport de Guy Patin lui-même, n'osaient aller soigner les malades dans les hospices, non tant par crainte de gagner le mal, que de peur de perdre tout crédit dans leur clientèle, en menaçant d'y apporter la contagion.

Instruits par une si douloureuse expérience, les administrateurs de l'Hôtel-Dieu remontrèrent à Achille de Harlay, premier président du Parlement, la nécessité d'avoir une ou plusieurs maisons disposées pour recevoir les malades en temps d'épidémie. Les vues tombèrent d'abord sur un ancien hôpital fondé par Marguerite de Provence, veuve de saint Louis, sous le titre d'hospice de la Charité chrétienne, et situé rue de l'Arbalète, au faubourg Saint-Marceau. Mais ce lieu, bien qu'originairement approprié au service des malades, ne parut pas assez vaste pour le but que l'on se proposait. Après avoir avisé, on prit le sage parti de construire un nouvel hôpital, en rapport avec la destination; et l'hôpital Saint-Louis fut fondé.

La première pierre en fut posée le 13 juillet 1607 par Henri IV qui n'en devait pas voir l'achèvement. Claude Vellefaux de Châtillon, célèbre architecte, à qui le roi projetait déjà de confier le plan de cette place de France, qui eût fait du quartier du Marais le plus grandiose et le plus magnifique de Paris (1), eut ordre de diriger la construction.

La disposition principale, à laquelle rien n'a été changé, fait encore aujourd'hui admirer la sagesse du fondateur et le génie de l'architecte.

Situé à l'est de Paris, en pleine campagne, dans le lieu appelé *les Cultures du Temple*, l'hôpital Saint-Louis se trouvait dans toutes les conditions d'aération et de salubrité désirables pour le traitement des épidémies. Quant à l'édifice et à son ordonnance, voici ce qu'en écrivait, dans les premières années de notre siècle, Clavareau, architecte des hôpitaux de Paris, dans un mémoire adressé à l'Empereur :

« Cet hôpital est un des plus beaux monuments en ce genre qui existent non-seulement en France, mais en Europe... Sa double enceinte, ses doubles murs, qui le séparent de la ville, ses galeries qui isolent les logements des employés et facilitent le transport des aliments et l'administration de toute espèce de secours, ses galeries plantées d'arbres qui offrent au convalescent des promenoirs ombragés à portée de leurs infirmeries, tout prouve la sagesse prévoyante de l'auteur d'un si bel établissement, tout mérite à sa mémoire le respect et la reconnaissance. » Les quelques améliorations que réclamait l'auteur du mémoire, et qui ont été pratiquées depuis lors, devaient faire, suivant lui, de l'hôpital Saint-Louis une maison de santé modèle, un *hôpital parfait sur tous les points* (1).

La construction du nouvel hôpital dura quatre ans et demi et coûta la somme de sept cent quatre-vingt-quinze mille livres de la monnaie d'alors, dans laquelle il faut néanmoins comprendre, comme on va le voir, les frais de restauration de l'ancien hospice de la Charité chrétienne.

Il est curieux de lire dans les historiens de la ville de Paris le détail des libéralités royales exercées pour mener à bien cette entreprise si nécessaire. « Le roi, dit Piganiol de La Force (2), pour faire exécuter et réussir ce dessein, par un édit du mois de mars 1607, attribua à l'Hôtel-Dieu *dix sols à prendre* sur chaque minot de sel qui se vendroit dans tous les greniers de la généralité de Paris pendant quinze ans, et cinq sols à perpétuité après lesdites années expirées, à la charge et condition de faire bâtir un hôpital hors de la ville, entre la porte du Temple et celle de Saint-Martin, de payer les gages de tous les officiers, et de fournir tous les meubles et ustensiles nécessaires tant à cet hôpital qu'à celui du faubourg Saint-Marcel, que le roi unit à l'Hôtel-Dieu pour le même usage. En conséquence de cet édit, les administrateurs de l'Hôtel-Dieu, par délibération du 20 juin 1607, conclurent marché pour la construction de ce nouvel hôpital, et les entrepreneurs commencèrent le bâtiment par la chapelle... » Jaillot ajoute que, bien que l'octroi accordé par Henri IV à l'Hôtel-Dieu fût considérable, il ne put cependant suffire à toute la dépense nécessaire. Les administrateurs durent, avant la fin de la seconde année, se faire autoriser par arrêt du Parlement à contracter un emprunt de soixante mille livres.

La libéralité de Henri IV s'était encore signalée quelque temps auparavant en adjugeant à la chapelle de l'hôpital Saint-Louis « l'argenterie et les ornements sacrés qui servaient à la confrérie des changeurs dans l'église de Saint-Leufroi, où le service divin ne se faisait plus (3). »

Les administrateurs consacrèrent leur reconnaissance en plaçant au-dessus de la porte d'entrée une table de marbre noir, où se lisait en lettres d'or une longue inscription latine à la louange du fondateur.

L'hôpital Saint-Louis était donc terminé en 1612. Une peste, qui éclata en 1619, l'étrenna, si l'on peut ainsi dire, et les historiens que j'ai déjà cités attestent qu'en cette année les Parisiens tirèrent de grands secours et du nouvel hôpital, et du vieil hospice restauré de la rue de l'Arbalète.

Douze ans plus tard, un nouveau fléau s'abattait sur Paris; et nous voyons par les lettres de Guy Patin les deux hôpitaux de Saint-Louis et de Saint-Marcel servir encore une fois de réceptacle aux malheureux atteints de la contagion. « Les médecins se hâtaient, dit-il, d'y envoyer leurs malades, mais ne se hâtaient pas de les y aller visiter, de peur de se compromettre (4). » (Lettre du 18 octobre 1631.)

(1) Voir le *Musée des Familles* d'octobre 1853.

(1) *Mémoire sur les hôpitaux civils de Paris*, an XIII (1805).

(2) *Description historique de Paris et de ses environs*, 1765, en dix volumes in-12.

(3) Jaillot, *Recherches sur la ville de Paris*, 1782.

(4) La lettre est curieuse et donne une triste idée de la façon dont le service médical était alors organisé : « Quant à ce que vous me mandez de la peste, je vous dirai qu'en aucun lieu de cette ville, *ni même dans les hôpitaux de peste*, il n'y a aucun médecin, par l'avarice de messieurs de la police, au grand détriment du public, *totumque istud negotium magno plebeculæ damno ignaris tonsoribus committitur*; si bien que nul médecin n'est employé à la peste en cette ville. Il n'y en a pourtant aucun de notre compagnie qui puisse dire depuis le mois

II

Cependant Paris s'assainissait; du moins, les retours d'épidémie y devenaient de moins en moins fréquents. Les administrateurs de l'Hôtel-Dieu pensèrent sagement au moyen de donner à ce nouvel hôpital, à ce monument si bien entendu, et dont la construction avait tant coûté, une utilité plus constante et un emploi plus journalier.

Ce moyen, ils le trouvèrent en appliquant en grand l'idée qu'une femme charitable avait courageusement entrepris de réaliser à ses dépens dans un des plus pauvres quartiers de Paris.

Cet exemple, au reste, n'était point alors un fait isolé. La fondation de Mme de Bullion, dont il s'agit ici, n'était qu'un des mille effets du grand mouvement de charité imprimé au commencement du siècle par l'apôtre Vincent de Paul, et qui suscita de tous côtés en France, mais surtout à Paris et dans les rangs les plus élevés de la société, là où d'ordinaire la vanité, la frivolité, l'ambition, détrempent le plus facilement les âmes, tant d'héroïnes de piété et de dévouement. Mme Legras (Mlle de Marillac), fondatrice avec saint Vincent de Paul de l'institut des sœurs de la Charité, Mme de Miramion, la tutrice des filles repenties, Mme de Polallion, fondatrice de l'hôpital de la Providence, et Mme de La Noue, son imitatrice, la sœur Bourgeoys, cette humble fille de Champagne, qui partait un jour de Troyes pour aller fonder au delà des mers la cité chrétienne de Villemarie, la marquise d'Oraison, la présidente Molé, la princesse de Melun, Mme Fieubet (1), et d'autres encore, sont comme les fleurs de ce parterre de charité et de miséricorde qu'ensemencèrent de leurs paroles et de leurs œuvres saint François de Sales et saint Vincent de Paul, le cardinal de Bérulle, et ce grand M. Ollier, le fondateur de Saint-Sulpice et des missions du Canada.

La fondation de Mme de Bullion (2) se distingue, parmi tant d'œuvres de miséricorde, par quelque chose d'ingénieux, de délicat dans l'intention, qui décèle le cœur d'une mère chrétienne. Frappée de la nécessité où sont trop souvent les établissements publics de charité de renvoyer les pauvres malades, sinon à moitié guéris, du moins à peine convalescents et hors d'état de gagner leur vie, Mme de Bullion institua dans une maison de la rue du Bac huit lits pour les malades sortis convalescents de l'hospice de la Charité. Huit lits, c'était bien peu ! Et pourtant, ce simple effort, cette entreprise modeste, mais inspirée par un zèle judicieux et qui, d'ailleurs, répondait à un besoin important, émut la piété de personnages considérables. Le cardinal Mazarin légua, pour en faire la même application, soixante-dix mille francs à l'Hôtel-Dieu; le duc de Mazarin, son héritier, y en ajouta trente mille; d'autres personnes charitables en donnèrent soixante, et, pour faciliter encore le succès de cette institution, on réunit à l'Hôtel-Dieu le prieuré de Saint-Julien le Pauvre. Il s'en fallait encore de beaucoup néanmoins que ces dons pussent suffire à l'établissement d'un nouvel hôpital; et il était imprudent de le commencer. Les administrateurs de l'Hôtel-Dieu demandèrent l'autorisation de faire dans l'hôpital Saint-Louis une épreuve de la dépense la plus indispensable afin de savoir s'ils la pourraient soutenir, ce qui leur fut accordé par arrêt du Parlement du 24 novembre 1676; à la charge toutefois que, si la ville venait à être affligée de nouveau de quelque épidémie, ils seraient obligés de faire retirer les convalescents dudit hôpital, pour le laisser libre aux malades.

Cette épreuve eut tout le succès qu'on en pouvait désirer. En 1709, la rigueur de l'hiver et la misère qu'il occasionna déterminèrent différentes maladies contagieuses, et principalement le scorbut. L'hôpital Saint-Louis fut aussitôt destiné à ceux qui en furent attaqués; et le nombre en fut tellement considérable qu'il fallut augmenter les bâtiments (Jaillot).

Depuis ce temps, l'hôpital Saint-Louis a toujours été spécialement destiné au traitement des maladies contagieuses ou *communicables*. On a vu, par le passage cité du mémoire de l'architecte Clavareau, ce qu'il était au commencement de ce siècle. A la fin du siècle précédent, en 1788, un membre de l'Académie des sciences, M. Tenon, présentait, au nom de cette compagnie, un rapport au gouvernement sur la situation des hospices de Paris, où des inconvénients graves, où des abus criants étaient signalés (1). L'hôpital Saint-Louis était seul ménagé dans ce rapport si sévère aux divers établissements de charité. Les améliorations réclamées plus tard par Clavareau se réduisaient à de purs perfectionnements des moyens existants de curation et d'hygiène : une distribution d'eau plus abondante; un meilleur aménagement des bains, douches, etc.; l'établissement d'un four épuratoire pour les vêtements; un percement plus large des fenêtres, etc.

Sous la Restauration, le docteur Alibert établit à l'hôpital Saint-Louis la clinique des maladies de la peau. Ce fut une des époques éclatantes de l'histoire de cette maison. L'enseignement de ce professeur disert, élégant, homme de lettres, et quelque peu homme de cour, attira à l'hôpital Saint-Louis un nombreux concours d'auditeurs. Un

de juillet n'avoir vu, trouvé ou découvert, presque tous les jours, quelqu'un qui ne fût atteint, car elle a été ici fort commune. Je sais bien que, pour ma part, j'en ai trouvé plus de soixante en divers endroits, lesquels, depuis mon rapport, ont été menés aux hôpitaux de Saint-Louis et de Saint-Marcel, où il en est mort une grande quantité. Mes autres compagnons en font de même, et, depuis que le mal est avéré, ils n'y retournent plus, etc. »

(1) Il n'est pas de lecture plus saisissante, plus fortifiante pour l'âme et plus capable d'inspirer un amour élevé de la patrie que celle de la vie de ces saintes femmes. Nous signalons donc aux lectrices du *Musée des Familles* que la vie de Mme Legras a été écrite et publiée en 1676 par Gobillon; celle de Mme de Miramion, par l'abbé de Choisy, 1706; celle de Mme de Polallion, par Faydeau, en 1659; de Mme d'Oraison, par P. Brunet, en 1652, in-8°; de Jeanne de La Noue, à Angers, 1742, in-12. Voir aussi la vie de la sœur Bourgeoys et celle de Mme d'Youville et de Mlle Mance, dans les *Mémoires sur l'Église de l'Amérique du Nord*, par l'abbé Faillon, cinq volumes in-8°, 1853, à Paris, chez Poussielgue-Rusand. — Mlle de Melun, vouée dès son enfance à la charité par ses parents, avait été tenue sur les fonts baptismaux par un pauvre et une pauvresse; sa vie a été publiée une première fois, en 1687, par Grandet, curé de Sainte-Croix d'Angers, et tout récemment, en 1855, par M. le vicomte de Melun, Paris, in-8°, chez J. Lecoffre.

(2) Angélique Favre, femme de Claude de Bullion, surintendant des finances. Le petit hospice de la rue du Bac, intitulé *Maison de la Providence*, fut fondé par elle en 1652.

(1) L'incendie de l'Hôtel-Dieu, en 1772, fut l'occasion de ce rapport et de quelques autres, présentés au nom de différentes compagnies savantes par Daubenton, Laplace, Bailly, Condorcet, Lavoisier, etc. Pour nous borner à un seul des inconvénients signalés dans ces divers rapports, nous dirons qu'à cette époque l'entassement des malades dans les salles de l'Hôtel-Dieu était tel, que souvent trois et jusqu'à quatre de ces malheureux étaient couchés dans le même lit. L'insalubrité résultant de cet encombrement était non-seulement funeste aux malades, mais compromettait la santé et la vie des habitants des quartiers voisins. 4.

spirituel écrivain, le docteur Réveillé-Parise, nous a conservé dans un de ses feuilletons de la *Gazette médicale* le souvenir de ces leçons d'un mode un peu étrange, professées, à la façon des péripatéticiens, sous les arbres de la promenade. Seulement, le Platon de l'Académie de médecine, au lieu d'entretenir ses élèves du beau, de l'amour, de l'harmonie, dissertait en termes exquis du *porrigo*, de l'*eczéma* et de la *dartre rongeante!*

Alibert, le médecin-poëte, l'auteur tant soit peu prétentieux de la *Physiologie des passions*, était affecté de la maladie particulière à tous les cerveaux poétiques, l'illusion. Il croyait, et ce n'était qu'une de ses chimères, avoir créé la nosographie des maladies cutanées, et en avoir fixé à jamais la théorie dans une classification que son imagination orientale avait aussitôt figurée par un arbre gigantesque, dont chaque branche représentait un genre ou un sous-genre de dermatose. Cet arbre, sa création, son symbole, qui décorait, enluminé au pinceau, les exemplaires de sa *Nosographie*, il l'avait fait peindre sur le mur de l'ancien amphithéâtre de l'hôpital Saint-Louis, afin, disait-il, *qu'il répandît sur les élèves l'ombre de son feuillage et les fruits de son instruction!* « L'amphithéâtre a disparu, ajoute M. Réveillé-Parise, l'amphithéâtre a disparu, la classification est rejetée, triste et frappant emblème de la fragilité de nos conceptions médicales! »

Hélas! bien d'autres conceptions, bien d'autres systèmes ont *fleuri* à l'hôpital Saint-Louis, qui sont aujourd'hui sous le hangar; bien des noms ont glorieusement retenti dans ses salles que d'autres ont fait oublier; car c'est en fait de science, de science médicale surtout, que l'ingratitude est une vertu.

Ce n'est pas toutefois les murs qu'il faut accuser d'ingratitude à l'hôpital Saint-Louis. Deux de ses avenues ont arboré les noms de deux de ses illustrations médicales : Alibert et Richerand. La reconnaissance y a plus fait encore; elle a inscrit aux angles de la rue principale qui borde l'hospice le nom de Xavier Bichat, quoique l'illustre physiologiste n'ait jamais professé à Saint-Louis. Cet hommage en quelque sorte désintéressé est donc un élan spontané d'admiration pour le fondateur de la médecine moderne. Quelque temps encore, et l'hôpital Saint-Louis aura bien d'autres baptêmes à célébrer, tant son service médical s'est toujours recruté parmi les illustrations de la science contemporaine : le docteur Cazenave, le docteur Devergie, les chirurgiens Nélaton, Malgaigne, Jobert de Lamballe, le docteur Bazin, le docteur Hardy et d'autres que j'oublie ou que j'ignore, qui sont venus ou qui sont en route.

III

Il y a environ douze ans, la clinique de l'hôpital Saint-Louis reprit un intérêt particulier dans les salles de M. le docteur Bazin. Il s'agissait du traitement d'une maladie communicable au premier chef, et dont les ravages étaient, depuis des siècles, le fléau de la classe ouvrière. Je dis *étaient*, car aujourd'hui, si le monstre n'est pas exterminé, il est si heureusement, si facilement combattu, qu'on peut, en moins de deux heures, lui dire : Tu n'iras pas plus loin ! Maladie étrange, en effet, qui n'est ni douloureuse, ni grave, dont les effets sont à peine perceptibles, et dont le préjugé populaire, à cause peut-être de son principe longtemps inconnu, a fait une chose honteuse à souffrir, et même honteuse à dire. Et, en vérité, j'éprouve en ce moment que le plus embarrassant pour parler de cette maladie c'est de la nommer. J'hésiterais, je me tairais peut-être en songeant au public auquel je m'adresse, si je n'avais la conviction, en parlant, de combattre un préjugé et de redresser une erreur.

Victor Hugo, dans son admirable livre du *Rhin*, raconte qu'étant un jour en tournée, de compagnie avec un savant académicien, il lui arriva de rencontrer une baraque où un charlatan montrait à des paysans ébahis des bêtes épouvantables, effroyablement grossies au microscope. La séance n'était pas encore ouverte, et le charlatan, debout sur ses tréteaux, faisait, en langage d'oracle, l'annonce de la représentation. M. Hugo et son compagnon s'arrêtent. L'académicien écoute avec attention d'abord, puis avec avidité, et bientôt, n'y tenant plus, dit au poëte :

— Prenez des notes, mon ami, je vous en prie, prenez des notes!

Et le poëte d'écrire sous la dictée du charlatan, qui, stimulé par l'attitude religieuse de son auditeur, se livre alors à une abondance de descriptions, à des recherches d'analyse, à des tours de force d'érudition vraiment vertigineux. Des variétés d'animaux fabuleux, pourvus d'appareils fantastiques, tournoient dans son discours comme les animalcules dans une goutte d'eau vue au microscope. Des appellations inouïes : le *sarcopte*, le *scyre*, le *dermanyssus*, le *glyciphage*, le *garnasse*, se pressent sur le cahier du sténographe, qui, las à la fin d'écrire, demande à son compagnon de quoi il s'agit.

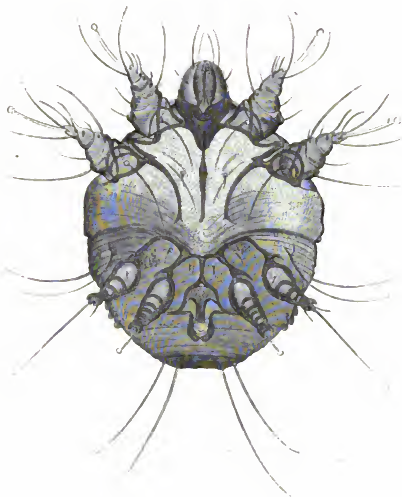
— De la gale! répond gravement l'académicien.

Voilà le gros mot lâché! ce n'est pas moi qui l'ai dit, et je ne le répéterai pas.

Et le charlatan avait raison! La cause, le principe si longtemps secret et insaisissable de cette épidémie furieuse qui enfièvre et étiole les masses ouvrières et les armées, — c'est un insecte, l'*acarus!* un insecte presque invisible à l'œil nu, et que la plus forte lentille ne peut grossir que jusqu'aux proportions d'une pièce de quarante sous! La première fois que je pus le voir et l'étudier à travers le microscope, je reculai et je me demandai par quel caprice satanique la nature, qui a construit d'après un dessin si simple les bêtes de somme et de luxe, s'est plu à combiner la science d'un ingénieur et la cruauté raffinée d'un bourreau-artiste dans l'armature d'une horrible vermine, dont, en vérité, la nécessité n'est pas bien prouvée. L'hyène toujours dévorante du psalmiste est un épagneul, un chien d'appartement, à côté de cette bête formidable, qui rappelle, par son appareil compliqué et redoutable, les chars armés de faux des batailles antiques et les poignards à lame tordue du moyen âge. Pinces, scies, trompes aspirantes, tels sont les principaux engins dont dispose ce pionnier ravageur, que je ne puis mieux comparer qu'à un musée des arts et métiers vivant et mobile, toujours en marche et toujours en travail. Ajoutez à sa partie postérieure un système de poils rigides sur lesquels il s'arc-boute pour opérer à son aise, à peu près comme les marchands de coco s'appuient sur leur canne; et jetez sur le tout une carapace rugueuse, tellement épaisse, que l'oreille entend l'écrasement de cet animalcule, que l'œil n'aperçoit pas! Supposez un tel animal, haut seulement de deux pieds, et lâché sur le boulevard avec sa carapace impénétrable au boulet, il n'y a plus de révolutions possibles! En rase campagne, il y a de quoi faire reculer une armée. Le monstre invisible pénètre sous la peau et y circule avec la vélocité d'un waggon sous un tunnel; il s'arc-boute sur sa queue, et travaille de la pince, de la scie et de la trompe; et telle est l'opération qui, répétée un million de fois par minute par un animalcule toujours en mouvement,

et doué de la faculté de se multiplier avec une rapidité inconcevable, fait écumer et rugir l'Auvergnat le plus patient et le mieux tanné.

Alibert avait ignoré l'acarus; du moins il l'avait méconnu. Les travaux de l'Italien Ranucci lui en avaient bien signalé l'existence, mais, s'il l'acceptait comme incident, peut-être même comme produit de la maladie, il ne le reconnaissait pas comme principe. Le temps et le progrès des études microscopiques permirent de mieux juger l'acarus et de le réintégrer dans tous ses droits. On l'étudia, on le connut, on le *posséda;* mais comment le détruire? Grande difficulté, car l'acarus était insubmersible; l'eau l'engraissait, le mercure le ravivait, il rajeunissait dans le sulfure. En ce temps-là, les victimes de l'acarus peuplaient deux salles à l'hôpital Saint-Louis, deux salles dont le voisinage était parfois funeste aux autres habitants. Les acariens, revêtus d'un costume particulier qui les signalait de loin à l'œil des arthrologues, vivaient en parias sur le préau. Il n'est pas de meilleur lien entre les hommes qu'un malheur commun; et comme, d'ailleurs, l'habitude du malheur rend ingénieux et philosophe, les acariens, logés, nourris, chauffés et entretenus aux frais de l'établissement, finirent par trouver dans tous ces avantages une compensa-



« Supposez un tel animal, haut seulement de deux pieds, et lâché sur le boulevard... Il y a de quoi faire reculer une armée. »
Dessin d'après le microscope, par Fellmann.

tion suffisante à leurs maux, et même une certaine douceur relative. Ils s'arrangèrent, dans leur isolement, en manière de petite république, sous la direction d'un président choisi à l'élection parmi les plus gravement atteints de la contagion, et acclamé sous le titre équivoque de *prince de Galles*. En un mot, l'*Acarie* devint une sorte d'*Icarie*, une cité utopique, dont le régime était tellement doux et fraternel, que plus d'un gémissait d'y renoncer, et redoutait l'*exeat* comme un arrêt de bannissement. On vit des fanatiques, menacés d'expulsion, emprunter à la bienveillance de leurs confrères de quoi passer un nouveau bail avec l'administration. On cite même des persévérants qui, au moyen d'emprunts successifs, parvinrent à faire durer pour eux, pendant tout un hiver, les bienfaits de l'hospitalité. Aussi, lorsqu'en 1849 M. le docteur Bazin, secondé par un jeune praticien alors son élève, et qui depuis est devenu l'un des plus habiles et des plus dévoués, comme aussi l'un des plus modestes médecins de Paris, le docteur Piogey, fut parvenu à démontrer que deux heures de traitement, un

bain et deux frictions, pouvaient avoir raison de l'hydre intercutané, cette démonstration, qui entraînait l'évacuation des salles, faillit être accueillie comme l'avait été, en 1848, l'abolition de la contrainte par corps à la prison de Clichy. De vieux débiteurs, accoutumés à être logés et nourris par leurs créanciers, trouvèrent de mauvais goût que, de par la liberté et la dignité humaines, on les mît sur le pavé. De même, les vétérans de l'Acarie trouvèrent qu'on les ruinait en réduisant la durée du traitement à la vaine formalité de la *frotte*. Plus d'hivernage! plus de prince de Galles!

Plus d'amour, partant plus de joie!

J'ignore s'il fallut

.. Prendre un bâton pour les mettre dehors,

mais, pour plus d'un, sans doute, le docteur Bazin est resté un ennemi du peuple, un réactionnaire, un spoliateur. Ne leur a-t-il pas ôté le pain de la bouche? Le gouvernement n'en a pas jugé ainsi : il a donné la croix de la Légion d'honneur à M. Bazin, que l'opinion publique a proclamé le bienfaiteur de l'humanité (1). La Faculté de médecine a décerné à M. Piogey le grand prix Montyon. Venus cinquante ans plus tôt, ces messieurs eussent épargné douze ans de souffrances au général Bonaparte.

Je n'abuserai point des nerfs de mes lecteurs en leur racontant en détail les divers bienfaits de M. le docteur Bazin (2), les conquêtes véritables, décisives, qu'il a faites dans le traitement de maux affreux, répugnants, qui consumaient dans l'ombre et dans la honte des milliers d'innocents. Que les curieux aguerris aillent visiter l'hôpital Saint-Louis; ils y verront, courant gaiement et jouant aux barres, des enfants qui, il y a peu d'années encore, dépérissaient de tristesse autant que de maladie (3); ils y verront... Mais ne nous laissons pas emporter par la folle de l'hospice; essayons plutôt, en finissant, de donner une idée de l'aspect actuel de l'hôpital Saint-Louis, l'un des moins connus et, sans contredit, des plus intéressants monuments de Paris.

C'est à l'extrémité du faubourg du Temple, par delà ce canal dont les eaux tranquilles, bordées de rangées d'arbres (1), donnent à ce quartier la physionomie originale d'un village hollandais, que l'hôpital Saint-Louis montre, encadrés dans la verdure de ses massifs, ses pavillons de brique et ses triangles d'ardoise.

La première impression qu'on éprouve en entrant est une impression de calme, de sérénité et presque d'allégresse.

Le misérable qui franchit en civière, soit le péristyle de l'Hôtel-Dieu, soit la double grille de l'hospice de la Pitié, peut se croire transporté ou dans une morgue ou dans une geôle; l'hôpital Saint-Louis, au contraire, réjouit l'œil, dès l'entrée, par un air de fête et de bienvenue : voici les avenues sablées, les allées de tilleuls, les parterres; plus loin, les boulingrins et les pépinières. Le mariage heureux de la brique, de la pierre et de l'ardoise, cette architecture tricolore, rehaussée par le vert du feuillage et bordée de haies fleuries de gobéas et de pois de senteur, récrée les yeux comme une décoration de théâtre, et réveille en même temps dans l'esprit les souvenirs pompeux de la place Royale et du château d'Anet. Le pauvre malade, transporté de sa mansarde en ce *lieu*, peut rêver l'hospitalité d'un palais seigneurial, ou tout au moins d'une maison de plaisance. — Que je guérisse ou non, peut-il se dire, je vivrai ici tranquille et content.

En face du vestibule, et cachant presque une vénérable statue du chancelier Montyon, un chêne gigantesque, bordé d'un banc circulaire, abrite, avant l'heure des leçons, les étudiants venus du dehors, et sert d'antichambre, pendant le temps des visites, aux cochers de MM. les chefs de service, que l'éloignement de l'hôpital oblige tous à prendre voiture.

Le bâtiment principal forme une vaste galerie carrée à deux étages, au centre de laquelle sont les préaux de promenade, dominés et égayés par un massif pyramidal de fleurs, où les directeurs successifs ont mis leur orgueil; car l'administration, dispensée, par l'excellence du plan primitif, de rien changer aux bâtiments, a dépensé sa sollicitude en frais d'embellissements, et a fait de cet hôpital modèle, selon Clavareau, le plus élégant et le plus coquet de Paris. A l'envi de la nomenclature médicale qui dissimule sous des noms harmonieux, poétiques, la hideur des maladies que l'on traite à Saint-Louis, — *psoriasis, eczéma, acné, lichen, sycosis*, des noms charmants, presque des noms de fleurs! — c'est sous des bosquets de lilas et de chèvrefeuille, c'est sous des quinconces de tilleuls et de marronniers que l'administration abrite les malheureux affectés de ces maux affreux, incurables le plus souvent et parfois héréditaires, hélas! et qui, comme dernier fléau ou comme dernier outrage, leur laissent, en les défigurant, toute la vigueur et tout l'appétit de la santé. Sous ces promenoirs prismatiques, ces malheureux, délivrés de l'étreinte de la honte par l'uniformité du malheur, peuvent retrouver quelque sécurité et quelque confiance. Quelques-uns même reprennent les habitudes de la vie ordinaire en travaillant de leur état pour le compte de l'administration. La maison a pour ces malades valides une provision d'outils de tous métiers; ils atteignent ainsi, en faisant des journées de dix sous, soit le terme de la maladie, soit l'âge réglementaire pour être admis dans les maisons de

(1) Le docteur Bazin a eu l'insigne honneur, si rare en médecine, d'être glorifié publiquement par ses rivaux eux-mêmes. Voici ce qu'on lit, en toutes lettres, dans le *Traité des maladies de la peau*, de M. Gibert, qui vient de paraître :

« On ne saurait disputer à notre collègue Bazin la gloire d'avoir fait faire à la dermatologie (science des affections cutanées) le *seul progrès important* que puisse revendiquer notre époque. »

M. le docteur Hardy, autre autorité spéciale, également importante, n'est ni moins explicite, ni moins flatteur à l'égard de M. Bazin.

(2) Je renonce pour cette raison, quoique avec regret, à décrire la fameuse forêt de champignons qui a effacé jusqu'au souvenir de l'arbre d'Alibert.

(3) Notamment de cette terrible maladie du cuir chevelu, dont le nom (je ne l'écrirai qu'en latin : *tinea*) était naguère le synonyme même de la ténacité. Il faudra chercher une autre similitude dans la langue, grâce au système si normal et si doux et aux cures si radicales de M. Bazin. Au lieu de cette horrible calotte de poix qui arrachait autrefois impitoyablement les cheveux et l'épiderme; au lieu de ces remèdes violents et secrets qui substituent le plus souvent un mal à un autre, M. Bazin guérit les enfants dont je parle ici, sans troubler leur existence et presque sans interrompre leurs jeux, au moyen de simples épilations combinées avec des lotions et des onctions sans danger. Et ces pauvres garçons étiolés, ces jeunes filles qu'on eût rendues chauves, voient bientôt leur adolescence couronnée d'une chevelure plus abondante et plus belle que les fameuses crinières étalées à la foire par les marchands de pommades.

(1) Hélas! il va disparaître!

vieillards, à Bicêtre ou aux Incurables, dont ils aperçoivent le fronton et l'horloge par-dessus les toits des maisons voisines. D'autres se font infirmiers et acquièrent ainsi des droits à la retraite.

Ainsi gouvernée, la vie des lépreux de la cité du Temple peut être comparativement heureuse. Ils n'ont même pas besoin de résignation, tant il leur est facile d'oublier le monde ou de se figurer le monde entier semblable à eux. Aussi la gaieté habite-t-elle l'hôpital Saint-Louis, la gaieté, la joie et même, — l'oserai-je dire? oui! pourquoi ne pas ajouter ce dernier trait à la peinture d'un monde excentrique? — et l'*amour!* l'amour légitime, des unions, malheureusement trop assorties entre gens qui n'ont, les uns, point de nez, les autres point de menton; unions que la Providence consolatrice bénit quelquefois en leur accordant des enfants sains et bien portants. Oh! le beau sujet d'idylles pour un réaliste! et quel magnifique pendant il y trouverait à l'épopée des *Amoureux de Sainte-Périne?* « Un jeune homme, couvert de psora, suivait mélancoliquement l'avenue Richerand; une jeune fille, déguisant mal ses scrofules, venait à sa rencontre...» N'y a-t-il pas déjà dans cette simple phrase, dans ce simple début, un tout autre relief, un tout autre ragoût que dans les galanteries sexagénaires des pensionnaires de la rue de Chaillot?

IV

Achevons cependant la description. Le principal bâtiment est doublé aux angles par quatre pavillons qui sont, les uns, des salles de malades, les autres, les logements des employés et des élèves internes. La chapelle, fondée par Henri IV, existe encore; et, si la Révolution a fait disparaître les tables de marbre noir commémoratives de la munificence du fondateur, le buste du roi populaire peut se voir encore, encadré sous une niche de granit, vis-à-vis l'abside de la chapelle. Dans ces derniers temps, on est allé plus loin encore dans la voie des réparations, en érigeant sur une des places de l'hôpital une statue monumentale à saint Louis, le patron de la maison, que, pour cette raison peut-être, plusieurs croiront en avoir été le fondateur, et qui ne mérite d'y être glorifié que comme il le fut dans la pieuse invocation de Henri IV, pour avoir, au retour des croisades, établi en France les premières léproseries. Citons encore, parmi les curiosités de l'hôpital Saint-Louis, le logement de la communauté des religieuses, dont la porte est surmontée d'une belle serrurerie ouvragée du dix-septième siècle, et le presbytère du premier aumônier, tout recouvert de treilles et de feuillage, et qui, dans la belle saison, disparaît sous les fleurs.

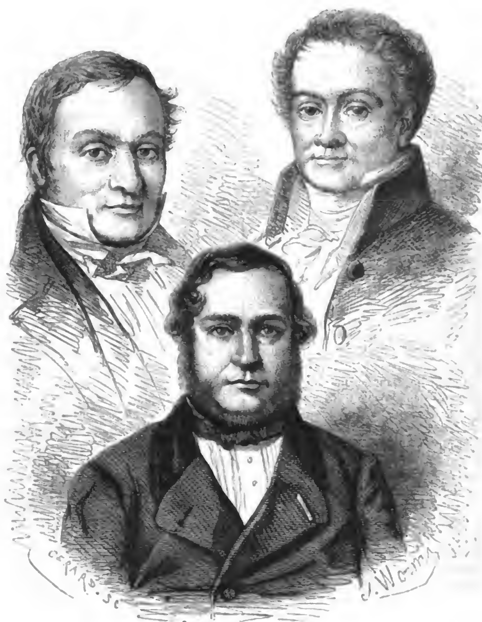
Une description historique de l'hôpital Saint-Louis serait incomplète si l'on omettait le pavillon Gabrielle. Ce pavillon, situé à l'extrémité est du territoire, est séparé du reste des bâtiments par une assez longue avenue, ouverte entre deux esplanades. Ce fut, dans l'origine, la porte d'honneur, la conciergerie de l'établissement; plus tard, une salle de malades. Il y a quelques années, l'administration eut la judicieuse pensée d'y faire l'essai d'une maison de santé d'un ordre intermédiaire entre les entreprises particulières et l'hôpital gratuit. L'idée était juste, et répondait aux besoins d'une classe très-nombreuse et intéressante, parce qu'elle est communément intelligente, fière et... besoigneuse. Le succès le prouva. La petite bourgeoisie des lettres, des arts, de la science, les petites bourses, ou, si vous l'aimez mieux, les pauvres diables, tous ceux à qui le voyage des Pyrénées et de la Suisse est interdit et à qui répugnent les soins de l'assistance gratuite, vinrent au pavillon Gabrielle prendre les *eaux du pauvre*. La pension coûtait quarante sous par jour. J'y ai vu en même temps deux auteurs dramatiques, un acteur, deux anciens députés, un peintre, un musicien, trois capitaines, un médecin, un avocat, un ingénieur, un curé et plusieurs journalistes, vivant paisiblement sous la règle placide d'une mère de Saint-Augustin. Je pourrais citer des noms célèbres; mais la discrétion convient mieux à un historien qui a prêté dans sa jeunesse le serment d'Hippocrate. L'isolement du pavillon se prête d'ailleurs à toute illusion. N'était l'inscription fatale placée au-dessus de la porte d'entrée, n'étaient certaines obligations disciplinaires, on pourrait se croire aussi loin que possible de l'hôpital. Le bâtiment lui-même, construit dans le même style et à la même époque que le reste de l'édifice, a, dans ses proportions plus ménagées, quelque chose de seigneurial. La première fois qu'on l'aperçoit du bout de l'avenue, entre les arbres de l'esplanade, on se croirait en face de quelque gentilhommière de la Normandie ou du Poitou... Mais, hélas! tout se gâte. Avec le succès, l'ambition est venue au cœur des administrateurs. J'ai ouï parler de projets d'embellissement, d'agrandissement, qui, avant peu, auront mis le pavillon Gabrielle sur le même pied que la maison municipale du faubourg Saint-Denis, beaucoup trop chère pour la bourse des prolétaires. Les petites chambres blanchies à la chaux, les petites chambres au mobilier boiteux et dont tout le luxe était dans l'épaisseur et la mollesse du lit que plus d'un interne en médecine regardait avec envie, vont devenir de véritables boudoirs à l'américaine, avec tapis, glaces, dorures et rosaces au plafond. En un mot, le pavillon Gabrielle deviendra une copie de l'hôtel du Louvre ou des Néothermes, un hôtel de première classe, digne de recevoir les princes de la terre. On y verra des académiciens, des sénateurs, des maréchaux, des archevêques, des magistrats et des rédacteurs en chef; mais les autres, ces humbles dont je parlais tout à l'heure, et pour qui, selon leur savoir ou leur ignorance, le régime de l'égalité était ou une épreuve salutaire, ou une consolation, ceux-là, où iront-ils? O folie! comme s'il n'était pas bon qu'il y eût dans Paris un lieu de paix et de rafraîchissement où les condamnés aux travaux forcés de l'intelligence vinssent couper la fièvre du travail quotidien et retremper leur âme dans les sentiments d'humilité qu'inspire toujours le voisinage de la souffrance! Je les ai revus mes pauvres malades promenant au soleil leurs douleurs et leurs béquilles: ils attendaient encore les magnificences promises à leur séjour, et que le Conseil des hospices escomptait déjà depuis plusieurs mois en doublant le prix de la pension. Plus d'un peut-être est sorti du pavillon Gabrielle purifié et édifié, qui n'y reviendra plus. O mère Saint-Alphonse! priez pour vos pensionnaires du passé, du présent et de l'avenir! O mère Saint-Alphonse! priez pour nous!

Charles ASSELINEAU.

POST-SCRIPTUM.

Comme toujours, c'est après la lettre fermée et cachetée qu'arrivent les renseignements inattendus. Je trouve,

dans la *Revue de Paris* du 25 juin 1837, une nouvelle posthume d'A. Fontaney, intitulée : *la Sœur grise*, nouvelle écrite, dit une note de l'auteur, d'après des documents *authentiques* recueillis à l'hôpital Saint-Louis. Puisse cette nouvelle être légère à la mémoire de Fontaney, qui, heureusement, a su, par d'autres œuvres, se fonder une réputation d'écrivain spirituel et d'homme de goût. Une religieuse retrouvant à point nommé son fiancé dans la salle confiée à ses soins, et assez heureuse ou assez adroite pour échanger des confidences d'épouse sans que ni le veilleur, ni les voisins de son cher mourant en aperçoivent quelque chose, c'est une aventure déjà assez romanesque pour que l'auteur ait pu se dispenser d'y broder des détails qui, je dois le dire, ébranlent fortement ma foi dans l'authenticité de ses documents. Comment les autorités près desquelles il se renseigna lui ont-elles laissé mettre des sœurs grises à l'hôpital Saint-Louis, où il n'y a jamais eu que des Augustines? Comment lui ont-elles laissé croire que le voile de *mère* pouvait être donné, après un an de noviciat, à une pauvre fille dont le



Le baron Richerand. (Médecins de l'hôpital Saint-Louis.) Le baron Alibert.
Le docteur Bazin. Dessin de Worms.

désespoir était bien frais pour indiquer une vocation sérieuse? Cette nouvelle, puisée à des sources authentiques, ne serait-elle pas plutôt un songe ou une imagination de malade? Fontaney, on le sait, revint d'Angleterre en 1837, mortellement atteint du mal qui l'emporta dans cette même année. Peut-être vint-il un moment livrer bataille à la phthisie sur le terrain si favorablement choisi par Henri IV, et dont les aspects idylliques auraient inspiré à son cerveau de poëte ce petit drame un peu déconcertant pour un historien. Il aurait été ainsi l'un des pensionnaires notables de ce pavillon Gabrielle, desquels je pourrais sans doute, sans faillir à mon serment, citer ceux que l'histoire a déjà réclamés: par exemple, Alfred Pils, le peintre de genre, le frère du peintre de batailles; ce pauvre Massé, l'ancien rédacteur du *National* et de *la Tribune;* Privat d'Anglemont, et quelques autres.

C. A.

CHRONIQUE DU MOIS.

LES TRAVAUX DE PARIS.

Une reprise, plus active que jamais, des travaux de Paris, déblaye en ce moment le coin de la rue de Richelieu, près le Théâtre-Français, les alentours de la place de l'Étoile, l'entrée de la grande rue de Rouen, qui va recevoir l'Académie royale de musique, les abords du nouveau pont au Change, qui sort de l'eau près du Palais de Justice, et la suite du boulevard de Sébastopol (rive gauche), depuis le Musée de Cluny jusqu'à l'Observatoire.



Cour du Musée de Cluny, côté de la chapelle. Dessin de Thorigny.

Le Musée de Cluny étant restauré dans toute sa grâce antique, nous donnons ici une vue de sa cour d'après nature, en renvoyant nos lecteurs à son histoire, publiée dans notre tome XII, p. 205. Le côté dessiné par M. Thorigny represente l'extérieur de la chapelle, vers le boulevard de Sébas'opol, avec les belles ogives enlevées à la vieille église de Saint-Jean-de-Latran.

Est-ce à dire que Paris se contente de tant de splendeurs et de tant d'accroissements? Non certes! Paris va plus loin encore dans l'avenir, — plus près peut-être, car M. Jobard, ce Bruxellois qui ne l'est guère (jobard), lui offre d'être, avant dix ans, la ville sans neige, sans boue et sans fumée! — Paris n'a qu'à suivre, pour cela, l'exemple d'Anvers, — où le miracle va s'accomplir demain..., assure M. Jobard.

LA VILLE SANS NEIGE, SANS BOUE ET SANS FUMÉE.

Anvers étant en veine de s'embastiller, on veut offrir

un refuge au civil, et de cet asile on fait un Eden, en face de la cité, sur la rive gauche de l'Escaut. Le prospectus annonce une ville sans boue, sans neige, sans fumée, ni poussière, ni brouillards, ni verglas. La recette est aisée. Une cheminée unique, monumentale, gigantesque, munie d'un puissant ventilateur communiquant par les égouts avec toutes les maisons, aspirera la fumée de tous les foyers et la jettera dans l'air dépouillée de son calorique qu'elle aura cédé au sol chemin faisant; on marchera sur une chaufferette, s'écrie M. Meunier.

Une soupape hydraulique à tube plongeant dans une cuvette, adaptée à chaque regard d'égout, admettra l'eau, exclura l'air et s'opposera à la sortie des gaz. Pas de boue, la chaleur du sol faisant promptement évaporer l'eau des pluies; pas de poussière, le macadam étant rendu hygrométrique par un arrosage à l'hydrochlorate de soude (cela se pratique à Lyon). Ni verglas ni brouillard, cela va de soi. Quant à la fumée, elle est conduite si loin et vomie de si haut, qu'il n'en résulte aucune incommodité. A Paris la cheminée aurait la butte Montmartre pour piédestal. En résumé, le nouvel Anvers jouirait d'une température supérieure de quinze à vingt degrés à celle de l'Anvers militaire. Il n'aurait pas d'hiver et serait fréquenté des phthisiques (dit le prospectus).

Notez que ce n'est pas là un projet en l'air. Il fut proposé par M. Jobard dès 1839; et il est signé aujourd'hui d'un illustre ingénieur belge, M. Tarte (d'où le futur Anvers s'appellera *Tartenhaven*); on assure que les fonds sont trouvés pour l'exécution, et qu'il n'y a plus qu'à creuser et à construire ce paradis terrestre.

Est-ce tout enfin? Pas encore! Voici un autre ingénieur, très-distingué aussi, M. F. Coigniet, qui, en réalisant à Paris la ville sans fumée et sans boue, y ajoute les jardins suspendus de Sémiramis à toutes les maisons, et supprime dans les rues les voitures et les charrettes. Ecoutez-le lui-même; il est sans réplique :

Par une combinaison neuve du fer et du béton aggloméré, dit-il, je suis parvenu à faire toute espèce de planchers et de toitures en terrasses de très-grande portée. Ces toits en terrasse sont inaltérables et imperméables; ils résistent d'une manière absolue aux gelées et aux pluies, et leur solidité est telle que l'on peut sans crainte les charger des poids les plus lourds : ceci est démontré par l'expérience.

Arrivé à ce point, je ne pouvais éviter de concevoir la pensée d'utiliser ces terrasses pour en faire une annexe d'agrément et d'utilité pour les habitations.

En effet, au moyen de plantations et de fleurs, ces toits peuvent devenir de véritables jardins suspendus où la population et surtout les enfants trouveraient du grand air et de l'exercice.

Cette transformation des toitures en jardins a reçu un commencement d'exécution au bois de Vincennes, où j'ai construit une maison par ordre de S. M. l'Empereur des Français. Mais l'importance évidente de ce nouveau système de toitures était contre-balancée par l'incommodité résultant de la fumée; comment rendre agréables des jardins soumis à la suie? C'est en vain que je décorais mes toitures d'arcades, de colonnes, de vases, je ne pouvais échapper à la prévision de femmes barbouillées de charbon.

Heureusement l'idée présentée par M. Tarte d'une cheminée d'appel, générale pour les villes, attirant toute la fumée dans les égouts et supprimant par conséquent les cheminées sur les toits, donne la solution complète de la difficulté, et grâce à cette idée le dessus des maisons, au lieu d'être un affreux pandémonium de cheminées, de toits mal bâtis, de formes et de couleurs désagréables, se transformera en lieux de plaisance aussi agréables à l'œil que favorables à la santé publique.

Mais ce qui n'est pas moins digne d'intérêt, c'est que ces toitures en terrasse seront incombustibles et que, n'exigeant jamais aucune réparation, on ne verra plus à chaque instant, comme aujourd'hui, des pompiers et des ouvriers couvreurs trouver la mort en tombant du faîte des maisons.

M. Coigniet explique ainsi la suppression des voitures sur la voie publique :

Supposez que le sol des rues soit creusé à ciel ouvert, et creusé jusqu'à quatre ou cinq mètres de profondeur, et que dans cet espace on jette une voûte de béton aggloméré d'après mes procédés (prenez mon ours!).

Sous cette voûte se trouvera un espace vide et considérable qui permettrait la circulation des voitures ou la pose des chemins de fer. Ce vide deviendra la rue souterraine, destinée à dégager la circulation des rues supérieures.

Les culées de la voûte seront vides aussi et partagées en deux compartiments; l'un servira d'égout pour les eaux pluviales et de lavage, l'autre servira de conduit pour recueillir les engrais liquides et les amener dans les dépotoirs, d'où on pourra les distribuer dans les campagnes au moyen de tubes également en béton aggloméré.

La voûte elle-même aura une assez grande épaisseur pour pouvoir y ménager une série d'autres vides ayant la forme de tubes ou cylindres; le nombre de ces vides à forme de tubes n'a de limite que leur diamètre et la largeur des rues elles-mêmes.

Ces espaces vides, par des procédés qu'il serait trop long d'énumérer ici, sont absolument imperméables et peuvent, par conséquent, remplacer tout système de tubes en tôle, en fonte et poteries. Par conséquent, chacun de ces espaces vides peut servir à distribuer l'eau et le gaz, sans jamais donner lieu à aucune réparation; bien loin de là, au lieu de s'oxyder, de s'user, comme il arrive aujourd'hui, ces tubes de béton iront en s'améliorant sans cesse.

L'une de ces capacités vides réservées dans la voûte pourrait servir à protéger les fils électriques, une autre pourrait être employée à distribuer de la force sous forme d'air comprimé.

D'un autre côté, sous les trottoirs pourraient être réservées des galeries où se trouveraient toutes les prises d'eau, de gaz, d'air comprimé, etc., etc.

Ainsi, plus de froid, plus de neige, plus de boue, plus de fumée, plus d'encombrement dans les rues, plus d'odeurs de gaz, ni autres, plus d'infiltrations, plus de réparations d'égouts, etc.! Il ne restera plus qu'à semer des roses sur les chaussées sillonnées par les équipages et sur les trottoirs parcourus par les piétons!

Ce projet n'est point une utopie, conclut l'ingénieur; il est étudié, il est formulé, puisqu'il a donné lieu à la prise d'un brevet, et je suis prêt à l'exécuter, aussitôt que mes ateliers seront organisés à Paris.

Est-il temps de tirer l'échelle? Attendez un peu.

M. V. Meunier trouve ces entreprises mesquines. Il demande et annonce la suppression de la pluie dans le Paris de l'avenir. Seulement, il lui faut le reconstruire de fond en comble, ce qui nous donne le temps d'essuyer encore bien des averses.

On ne fait pas du neuf avec le vieux, dit le savant critique. Mettre nos cités à l'unisson du siècle n'est point

aisé ; ce ne sera jamais que du *ressemelage*. Mais quand un gouvernement ou une compagnie édifiera sur un terrain vierge, il sera facile de faire tout à fait bien, et le moins qu'on puisse faire alors est ceci : une ville qui distance autant les villes actuelles que le bateau à vapeur, le télégraphe et la puissante usine distancent la galère, la malle-poste et l'atelier de l'ouvrier en chambre.

Dans cette prétendue ville modèle, on connaîtrait le parapluie ! Ils ont le verre, ils ont la fonte cependant ! que ne couvrent-ils donc la ruche ? Donnez une hauteur uniforme aux maisons, et rien ne sera plus simple. Avec des rues d'une largeur suffisante, pas d'inconvénient du côté de la lumière. Quant à l'aérage, question de force motrice : la société moderne est assez riche pour payer son bien-être. D'ailleurs, la toiture vitrée des rues se composerait de châssis mobiles ; faut-il dire qu'on les ouvrirait en été ?

Et ne faites pas d'objections à ces prodiges ; M. Jobard vous répliquera avec beaucoup d'esprit :

— Quel ventilateur assez puissant attirera toute la fumée d'une ville comme Paris ?

— Rappelez-vous ce prêtre de Bouddha, à qui un Indou demandait combien il faudrait de queues de vaches pour aller jusqu'au ciel ! « Une seule, répondit-il, pourvu qu'elle fût assez longue. » Or, une seule cheminée, placée sur la butte Montmartre, pourrait se charger de délivrer tous les appartements de Paris de la fumée, pour le prix d'un cigare de la régie par jour.

— Mais la dépense ?

— Nulle ! Il suffira d'utiliser le calorique que vous perdez faute de savoir vous en servir ! — On ne périt que le bêtise, puisque, la statistique le prouve, la longévité augmente en même temps que l'instruction.

— Ainsi soit-il ! concluons-nous à notre tour, et honneur à MM. Jobard, Tarte, Coignet et Meunier !

FIDELIO, AU THÉATRE LYRIQUE.

Grand triomphe encore, et début éclatant de la direction Réty. Beethoven a été acclamé comme Mozart et comme Glück. MM. Battaille et Guardi et Mme Pauline Viardot ont renouvelé, à leur profit, l'apothéose du grand maître allemand. Nous y reviendrons, car *Fidelio* sera repris à la saison prochaine. En attendant, la magnifique partition se vend chez l'éditeur Choudens, rue Saint-Honoré, près l'Assomption, telle qu'elle a été remontée au Théâtre-Lyrique.

REVUE LITTÉRAIRE.

Nos lecteurs ont reçu avec notre dernière livraison le prospectus de l'édition définitive, unique, personnelle, des œuvres complètes de M. de Lamartine. C'est là une publication qui se recommande d'elle-même, par telle ou telle partie, à tous les esprits, à tous les cœurs, à toutes les bibliothèques. Notre grand poëte nous autorise à donner ici d'avance la préface générale de cette édition. La voici dans sa franchise loyale, dans sa modestie sublime, dans son éloquence admirable. Elle n'a besoin d'aucun commentaire. Qui oserait discuter un talent et une gloire si sévères pour eux-mêmes, et demandant le pardon ici-bas et l'absolution là-haut ?

PRÉFACE GÉNÉRALE

DES OEUVRES COMPLÈTES DE M. DE LAMARTINE.

Voilà mes œuvres ! Je ne les publie pas par vanité ; je ne dis pas comme Horace : *Exegi monumentum*. Je suis si loin de me glorifier devant ce monceau de feuilles mortes ou éphémères tombées du rameau de l'arbre de ma vie, dont je sens déjà les racines mourir, que je dis en toute sincérité : Je voudrais n'avoir jamais su écrire.

Virgile lui-même, transplanté de son humble métairie des bords du lac de Garde dans les pompes et dans les tumultes de Rome, ne regrettait-il pas d'avoir jeté loin de lui l'aiguillon de ses bœufs ou la serpette de l'émondeur de ses vignes ? — *O utinam*, etc., etc.

Si j'avais à recommencer la vie, sachant ce que je sais, je n'y chercherais pas le bonheur, parce que je sais qu'il n'y est pas, mais j'y chercherais soigneusement l'obscurité et le silence, ces deux divinités domestiques qui gardent le seuil des heureux.

Si donc je livre encore mon nom presque posthume aux retentissements et aux controverses littéraires de mon temps, si je désire que la critique ou l'indulgence fassent encore un peu de bruit utile autour de ces volumes, ce n'est pas que j'aie le goût de la publicité, c'est que j'y suis condamné comme à mon supplice. Je paye la vaine gloire de ma jeunesse par l'humiliation de mes jours avancés.

Pourquoi ai-je réveillé l'écho qui dormait si bien dans les bois paternels ? Il me poursuit maintenant que je voudrais dormir à mon tour. C'est sa vengeance et c'est mon expiation.

Je le dis sans aucune fausse modestie, je ne crois pas léguer un héritage de chefs-d'œuvre à la plus courte postérité. J'ai trop écrit, trop parlé, trop agi, pour avoir pu concentrer dans une seule œuvre capitale et durable le peu de talent dont la nature m'avait plus ou moins doué. Comme le grand oiseau du désert (qui n'est pas l'aigle), j'ai semé dans le sable çà et là les germes de ma postérité, et je n'ai pas assez couvé pour les voir éclore les œufs dispersés du génie.

J'ai eu de l'âme, c'est vrai ; voilà tout. J'ai jeté quelques cris justes du cœur. Mais si l'âme suffit pour sentir, elle ne suffit pas pour exprimer. Le temps m'a manqué pour une œuvre parfaite, parce que j'ai dilapidé le temps, ce capital du génie.

Prodigue du temps, il est juste que l'avenir me manque. Je m'en afflige, mais je ne m'en plains pas.

Le seul mérite de cet immense recueil de mes œuvres, ce sera d'être une faible partie de l'histoire intellectuelle, poétique, littéraire, philosophique, politique, des années qui se sont écoulées de 1820 à 1860, presque un demi-siècle. Ces volumes ne sont pas un monument, ce sont des traces, des pierres milliaires marquées de mon nom et laissées sur la route du temps pour mesurer les pas de la pensée. Ce demi-siècle a passé par les mêmes traces que moi ; j'ai noté les miennes en vers, en prose, en harangues, en actions plus ou moins mémorables ; les autres n'ont pas noté leur passage dans la vie : voilà tout.

Puisse le public ne pas se tromper au sentiment qui me fait revenir sur ces traces de mes sentiments ou de mes idées ! c'est un sacrifice au devoir, très-pénible, mais très-obligatoire.

Ne pouvant pas vendre de la terre, je vends de l'amour-propre : car je ne prétends pas me glorifier de ces œuvres.

Certes, j'aimerais mille fois mieux prendre toutes ces pages sans les relire et sans provoquer personne à les relire, j'aimerais mieux en faire un bûcher de papier noirci, et en livrer au vent du soir la vaine fumée !

Mais la conscience est là qui me dit : « Arrête ! tu dois du pain à des centaines de bouches ; tes œuvres ont un

prix matériel avec lequel s'achète le pain de ces familles envers qui tu es redevable de leur existence. Prie les hommes d'acheter de toi ces vanités de plume ; ces vanités deviendront saintes en devenant du pain quotidien. » Encore une fois, aucun autre motif que celui-là ne me contraint à cette publication.

Il y a longtemps que la dernière racine de toute vanité littéraire ou politique est séchée en moi, comme si elle n'y avait jamais germé. Je ne me crois ni classique en poésie, ni infaillible en histoire, ni toujours irréprochable en politique. Quand je repasse mes œuvres ou ma vie, je me juge moi-même avec plus de justice, mais avec autant de sévérité que peuvent le faire mes ennemis. Pourquoi? Parce que je me juge non devant les hommes, mais devant Dieu, dont la lumière éclatante fait ressortir toutes les taches.

A quoi servirait donc la conscience, si ce n'était à se frapper la poitrine avant l'heure où le dernier soupir doit, à défaut d'innocence, emporter du moins toutes les honnêtetés de l'âme au juge miséricordieux de nos faiblesses. Cette confession publique que les premiers chrétiens faisaient aux portes du temple doit se faire par l'honnête homme, à haute voix, devant les portes de la postérité. Ce sera une des étrangetés spéciales de cette édition finale et unique que ces jugements que j'y porterai, en notes, sans pitié pour moi-même, à chaque page de mes œuvres et de mes actes.

Je trouve à cette sévérité même un plaisir amer : le plaisir que fait à l'âme la justice exercée même contre soi.

Il faut être impitoyable envers ses passions, ses faiblesses ou ses fautes, pour mériter d'être pardonné ici-bas et absous là-haut.

LAMARTINE.

Il est utile de rappeler ici au public que cette édition unique des œuvres de M. de Lamartine, en 110 volumes, dont 20 volumes au moins sont encore inédits, est actuellement sous presse, en 40 beaux volumes in-8°, et qu'on souscrit chez l'auteur lui-même, 43, rue de la Ville-l'Évêque.

LES DERNIÈRES CHANSONS DE NADAUD (1).

Toujours original et toujours inspiré, toujours poëte charmant et philosophe aimable, Nadaud poursuit sa carrière triomphale, et ajoute chaque mois un bijou à son écrin déjà si riche. Ses chansons courent le monde avant même d'être imprimées. Ceux qui les entendent les savent par cœur et leur servent d'écho. Ainsi se répètent *les Côtes d'Angleterre*, *le Roi boiteux*, *l'Improvisateur italien*, *l'Annexion*, etc., etc. Lisez *le Nid abandonné*, et *le Macadam*, et vous vous hâterez de réclamer toutes les autres.

LE NID ABANDONNÉ.

Dans un jardin du voisinage
Deux merles avaient fait leur nid.
Trois œufs furent le témoignage
Du doux serment qui les unit.

Je les ai vus, sous ma fenêtre,
De la pointe à la fin du jour,
Couver, trois semaines peut-être,
L'espoir tardif de leur amour.

Les petits ont vu la lumière ;
J'entends leurs cris ; il faut nourrir
Cette jeunesse printanière
Qu'on craint toujours de voir mourir.

Que de soucis, et que de joie !
On ne peut rester endormi :
Sans cesse il faut guetter la proie :
Il faut éviter l'ennemi.

O vertu, tendresse immuable,
O soins constants, travaux passés,
Par quel amour insatiable
Serez-vous donc récompensés ?

Ce matin, des cris de détresse
Dans le jardin ont résonné :
Les merles voletaient sans cesse
Autour du nid abandonné.

Sans doute, un épervier rapide,
Une couleuvre aux yeux perçants,
Ou des enfants, troupe perfide,
Auront surpris les innocents.

Non ; dès qu'ils ont senti leurs ailes,
Les ingrats ont fui pour toujours,
Avides d'amitiés nouvelles,
Oublieux des vieilles amours.

Ils vont étaler leur plumage,
Voler et chanter dans le ciel,
Sans entendre le cri de rage
Qui sort du buisson paternel.

A quelles cruelles épreuves
Seront soumis les fils ingrats !
L'affection, comme les fleuves,
Descend et ne remonte pas.

Allez, enfants, douces chimères,
Rêves menteurs, qui nous charmez,
Vous n'aimerez jamais vos mères
Autant qu'elles vous ont aimés.

LE MACADAM.

Il faut que ma colère éclate.
J'ai traversé le boulevard ;
Me voilà fait comme un canard...
Pardon, je crois que je me flatte.
Quel est cet affreux badigeon ?
Comment nommez-vous ce mélange
De sable, de pierre et de fange,
Qui semble un produit de Dijon ?

Macadam, patron de la boue,
Reçois cette chanson d'hiver
D'un piéton crotté qui te voue
A tous les diables de l'enfer,
A tous les diables de l'enfer !

Il nous vient de l'Écosse antique,
Ton vieux système recrépi ;
La banque du Mississipi
Sortait de la même boutique.
Pourtant, je dois le confesser,
Tu nous fais voir des choses neuves
Paris a maintenant dix fleuves,
Et pas un pont pour les passer !

Macadam, etc

(1) *Une Chanson par mois*, 6 francs par an, chez Heugel, rue Vivienne, 2 *bis*.

Quelquefois, le long du rivage,
Je chemine, cherchant un gué ;
Je vois le peuple, triste ou gai,
Qui tourne ou force le passage.
Les uns marchent sur les talons,
Les autres enfoncent leurs pointes,
Et moi, l'œil fixe et les mains jointes,
Je me dis : « Il le faut, allons ! »

Macadam, etc.

Combien j'ai vu de pauvres dames
Relever leurs jupons bouffants,
Et dresser leurs petits enfants
A ce métier d'hippopotames !
Puis, quand ils sont au beau milieu,
Voici les équipages... gare !
Tout s'embourbe dans la bagarre...
Ils sont sauvés, merci, mon Dieu !

Macadam, etc.

Oui, je le sais, vous êtes riches;
Vous avez des chevaux de choix,
Et sans y penser, je le crois,
Vous éclaboussez les caniches.
Au moins, du haut de vos coussins,
Regardez en bas, je vous prie ;
Messieurs de la cavalerie,
Vous oubliez les fantassins.

Macadam, etc.

Si j'étais peintre ou statuaire,
Je représenterais Paris
S'élevant seul sur les débris
Des vieilles cités de la terre.
Ses traits seraient nobles et beaux,
Il aurait le geste suprême;
Son front ceindrait le diadème...
Et ses pieds auraient des sabots.

Macadam, etc.

Eh quoi ! je parle de statue :
C'est la tienne qu'on dressera;
Je la vois, devant l'Opéra,
De ton manteau jaune vêtue.
Les cochers et les décrotteurs
Te devaient certes cette offrande,
Et, sur le socle, je demande
A graver ces couplets vengeurs.

Macadam, etc.

ENFANTINES. MORALITÉS.

Par Elzéar Ortolan. 2e édition (1).

Elle vient de paraître enfin la nouvelle édition de ce livre charmant, dont nous avons offert l'avant-goût. Œuvre d'un poëte exquis, d'un père excellent, d'un philosophe aimable, les *Enfantines* de M. Ortolan vont aller réjouir le père et le fils, la mère et la fille, le frère et la sœur, la famille entière groupée autour de ce joli volume, tout plein de rayons, de larmes et de sourires. Le fond et la forme, la doctrine et le sentiment, l'intérêt et la couleur, tout est de premier ordre dans ces MORALITÉS paternelles, et nous ne savons pas un ouvrage dont on puisse dire avec plus de justice : « Il chassera de votre esprit et de votre cœur tout ce qui est mauvais, il y développera tout ce qui est bon ; vous serez meilleur quand vous l'aurez lu. »

(1) Un joli volume in 18. H. Plon, rue Garancière, 8.

Mais, pour faire connaître M. Ortolan, il faut le citer. Lisez donc *les Petits barbouillés* et *l'Ange aux fossettes.*

LES PETITS BARBOUILLÉS.

Laissez-les près de moi ! Leur visage lutin,
Dont le rouge ou le noir ont barbouillé le teint,
Sourit à mon esprit. Laissez-les ! quoi qu'on fasse,
L'enfance est toujours là : c'est-à-dire la grâce.

Celui-ci, dans sa marche encor mal assuré,
Sénateur jusqu'au cou de sa toge entouré,
Sur les débris d'un œuf levant sa tête d'ange,
Montre un nez indiscret doré comme une orange.

Celui-là, général aux regards plus ardents,
D'une large tartine armé jusques aux dents,
Y mord, comme un guerrier dévorant sa rondache,
Et se fait sur la lèvre une triple moustache.

Cet autre, vers les arts poussé dès le berceau,
A pris du maître absent les couleurs, le pinceau,
Et, brossant à la fois la toile et son visage,
S'est tatoué le front comme un grand chef osage.

Et ce dernier, enfin, surpris, en étourneau,
Dans sa noire cachette, au fin fond du fourneau,
Sort, confus des éclats de rire qu'il essuie,
Négrillon illustré de charbon et de suie.

Laissez-les près de moi ! J'aime à les voir ainsi !
Orangé, tartiné, peint à l'huile ou noirci,
J'aime à voir scintiller, sous la burlesque couche,
L'éclair malin qui sort du sillon de sa bouche !

Puis, si je veux, je prends une éponge, et soudain,
Comme sur une toile, objet d'un long dédain,
On a vu, sous le doigt qui lui rend la lumière,
Un Guide, un Raphaël sortir de la poussière :

De même, sous ma main, je vois, de traits en traits,
Revenir les amours, poindre un sang jeune et frais;
Et, lorsqu'enfin le rose avec le blanc s'y joue,
Je pose un gros baiser sur l'une et l'autre joue.

Age heureux ! A bien faire âge facile et prompt !
Où rien ne fait souillure au cœur, non plus qu'au front !
Une goutte d'eau fraîche, un rayon de lumière,
Un souffle... et tout revient à sa blancheur première !

L'ANGE AUX FOSSETTES.

Un ange, en allant par le monde, volant et voletant à la surface de la terre, aperçut un enfant endormi dans de hautes herbes, à l'ombre épaisse d'un groupe de platanes.

— Dieu ! s'écria-t-il, le bel enfant !... Est-ce qu'on nous l'aurait volé là-haut?

Et pour s'assurer que la créature naissante appartenait à la terre, et que son corps, hélas ! était fait, comme ici-bas toute chose, de matière périssable, l'ange, des deux premiers doigts de sa main divine, de ses doigts roses venus du ciel, toucha les joues enfantines.

Il les toucha tout près de la bouche, de l'un et de l'autre côté en même temps, à l'endroit où vient expirer le cercle du sourire.

Puis, rassuré : — L'enfant est bien à ces gens-ci ! dit-il ;... et le messager céleste reprit son vol.

Mais là où ils s'étaient posés, ses deux doigts avaient laissé leur empreinte.

Voilà pourquoi, ma fille, mon enfant chérie, sur chacune de tes joues, lorsque le rire commence à naître,

s'ouvrent deux petites fossettes, deux jolies petites fossettes d'ange!

Voilà pourquoi, si souvent, je m'amuse à te faire rire... rien que pour les voir!

HISTOIRE DU RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE Ier (1),

Faisant suite à l'*Histoire de la Restauration*, par M. F. Rittiez, ancien rédacteur en chef du *Censeur de Lyon*.

On a publié cent volumes et des milliers de brochures sur le règne de Louis-Philippe, mais pas un écrivain n'avait donné l'histoire de ce règne dans son ensemble.

M. F. Rittiez a donc rendu, en entreprenant cette tâche, un véritable service à tout le monde.

Il a, d'ailleurs, parfaitement compris l'objet et le but de son livre. Louis-Philippe est mort ; sa famille est dispersée ; ses ministres et ses généraux sont comme des ombres errantes ; « la génération de 1830 semble avoir achevé ou abandonné son œuvre. On dirait qu'un siècle nous sépare du gouvernement et du roi de Juillet. Ils forment un chapitre à part dans les annales de notre pays, un compartiment de l'époque où s'est essayé le régime constitutionnel. » C'était le moment ou jamais d'écrire ce chapitre avec vérité, indépendance et impartialité. Voilà justement ce qu'a fait M. Rittiez dans une forme exacte et précise, assez développée pour l'intérêt, assez courte pour les lecteurs actuels.

Il le déclare en commençant et il tient sa parole jusqu'au bout : il n'est ni politique, ni panégyriste, ni adversaire, il est historien de bonne foi.

Un grand enseignement toutefois ressort de son ouvrage, à l'adresse de cette classe moyenne qui a tenu le pouvoir dix-huit ans, et qui n'a su ni le féconder, ni le garder, — de cette classe riche, intelligente, privilégiée, qui a oublié le paupérisme au sein de l'opulence, le travail et le travailleur en face des machines, la dignité nationale dans le bien-être de la paix, — et qui a perdu tout à coup la tête et le cœur, en voyant s'ouvrir l'abîme qu'elle avait creusé sans le savoir.

Le critique scrupuleux n'a qu'un reproche à faire à M. Rittiez : il passe sous silence, ou excuse trop complaisamment la première et la vraie cause de la chute de Louis-Philippe : l'illégitimité de son avénement et la fausseté de son principe. Il n'explique pas que la révolution de 1848 est, politiquement et providentiellement, la quatrième journée de Juillet, — suspendue dix-huit ans par l'habileté d'une fiction.

Quant à la suite des événements, des travaux, des périls, des succès, des fautes, etc., elle se déroule sous la plume de l'historien depuis l'élévation jusqu'à la mort du roi, avec une simplicité limpide, un intérêt croissant, une logique remarquable.

Nous citerons quelques traits de la dernière heure des Tuileries et de Saint-Cloud, — plus saisissants dans leur ferme concision que toutes les phrases délayées sur ce sujet :

« Après avoir signé la nomination de M. Odilon Barrot, le roi parla de quitter Paris, de se retirer à Vincennes pour y attendre les événements. M. Thiers partageait cette opinion, mais elle fut combattue vivement par la reine et par la duchesse d'Orléans.

« — Restez, Sire, lui dit la reine, il y aurait de la honte « à fuir en ce moment. Montez à cheval, ajouta-t-elle ; « montrez-vous aux troupes. »

(1) 3 volumes in-8°, chez Lecou, libraire, rue du Bouloi, 10.

« Il y avait toujours sur la place de la Concorde des régiments agglomérés ; on y voyait aussi plusieurs bataillons de la garde nationale.

« Louis-Philippe prend le parti de monter à cheval et de passer ces bataillons en revue. On dit qu'au moment où il prit ce parti, la reine lui dit d'une voix déchirante : « Il vaut mieux mourir à cheval que de fuir! »

« Louis-Philippe, suivi de son état-major, aborda d'abord les troupes qui crièrent : *Vive le roi!* Mais, quand il fut arrivé devant les rangs de la garde nationale, ce furent des cris de colère qui vinrent frapper ses oreilles ; des menaces même furent proférées. Louis-Philippe fut comme glacé par cette réception factieuse, et rentra aux Tuileries morne et silencieux.

« Le roi se trouva alors environné de la manière la moins respectueuse : des conversations s'engagent à haute voix autour de lui sur la situation présente, et des voix brèves et impératives font entendre le mot fatal d'*abdication!* Bientôt ce mot circule de bouche en bouche : Louis-Philippe n'a point l'air d'abord de comprendre. Assis sur le bras d'un fauteuil, il regarde fixement les personnes les plus influentes de son entourage, comme s'il voulait lire sur leurs physionomies le parti qu'il doit prendre ; mais il n'y voit peintes que des terreurs qu'elles ne cherchent pas même à déguiser. Quelques mots furent échangés entre le roi, MM. Thiers et de Rémusat. Etait-ce conseil ou délibération ? Que demandait le roi à ses nouveaux ministres ? Que lui répondirent-ils ? C'est ce qu'on n'a pas encore su d'une manière exacte ; mais aussitôt on le vit entrer chez la reine en s'écriant d'une voix forte : « J'abdique ! »

« Cependant Louis-Philippe se montrait encore irrésolu, et deux voix s'élevèrent pour lui conseiller de ne pas abdiquer ; ce furent celles de M. de Piscatory, récemment nommé ambassadeur à Madrid, et du maréchal Bugeaud. « N'abdiquez pas, dit M. de Piscatory ; votre « abdication, c'est la république dans une heure. » — « Prenez garde, Sire, dit ensuite le maréchal Bugeaud, « votre abdication va désarmer les troupes, et l'insurrec- « tion approche. Il ne reste plus qu'à la combattre. »

« L'insurrection était victorieuse partout. Le poste du Château-d'Eau venait d'être pris. Tous les soldats de ce poste avaient péri, soit par les balles, soit par les flammes. Après ce sanglant épisode de la révolution de 1848, une partie des combattants se précipita, comme une lave, dans les appartements du Palais-Royal qui furent saccagés, dévastés et incendiés. D'autres insurgés avaient pris la route des Tuileries et apparaissaient déjà en grand nombre sur la place du Carrousel.

« Le péril était imminent. Louis-Philippe n'avait plus qu'un parti à prendre, c'était d'abdiquer. En effet, les troupes qui étaient encore sur la place du Carrousel n'étaient ni assez bien disposées, ni en assez grand nombre pour défendre sûrement les Tuileries.

« En ce moment critique, les instances redoublent autour du roi pour obtenir son abdication. L'un de ses fils, le duc de Montpensier, vient se placer près de lui, et le supplie de la signer. « N'hésitez plus, Sire, lui dit-il, en « présence de tant d'ennemis, votre abdication est né- « cessaire ! » Puis, on entend vingt voix qui s'élèvent pour répéter ensemble ces mots : « Oui, oui, l'abdication est « nécessaire ! » Louis-Philippe avait déposé la plume pour écouter les observations du maréchal Bugeaud ; on voyait qu'il cherchait encore à temporiser, mais voyant qu'il y avait, en quelque sorte, unanimité pour l'acte d'abdication, on le vit la reprendre et se préparer à signer.

« Il y avait parmi les gens qui l'entouraient des impatiences, suggérées soit par la peur, soit par l'ambition; aussi des paroles dures et sans convenance vinrent retentir à ses oreilles. « Mais dépêchez-vous donc, vous faites cet « acte trop long, vous n'en finissez pas! » Ces mêmes personnes, remarquant que Louis-Philippe ne parlait pas de la duchesse d'Orléans et ne faisait nulle mention de la régence, dirent avec colère : « Oh! mais cela ne peut pas « aller comme cela, il faut que vous déclariez la duchesse « d'Orléans régente. » Le roi leur répondit : « D'autres « le feront, s'ils le croient nécessaire; mais moi, je ne le « ferai pas; c'est contraire à la loi, et comme, grâce à « Dieu, je n'en ai encore violé aucune, je ne commence- « rai pas dans un pareil moment. »

» Après avoir abdiqué, le roi lut à haute voix son acte d'abdication avec fermeté, et sans manifester aucun signe d'abattement ni de faiblesse. Puis, se tournant vers la duchesse d'Orléans, il lui dit, en lui serrant la main : « Hélène, votre fils est roi des Français, soyez sa gar- « dienne éclairée et fidèle. » Il passa ensuite dans une autre pièce, d'où il revint en habit de ville. La duchesse d'Orléans, tout en larmes, voyant qu'il s'apprêtait à partir : « Quoi vous me laissez seule ici, sans parents, sans « amis, sans conseils? Que voulez-vous que je devienne? « — Ma chère Hélène, répondit Louis-Philippe en l'em- « brassant, vous vous devez à vos enfants et à la France, « il faut rester. »

« Le roi, la reine et les princesses quittèrent aussitôt les Tuileries et la duchesse d'Orléans retourna dans ses appartements. Toute la famille royale quitta le palais, non par le passage souterrain qui longe la rivière, ainsi que l'ont écrit et répété des historiens mal informés, mais par le grand vestibule, et en prenant l'avenue centrale du jardin jusqu'à la place Louis XV. On put voir alors s'avancer, à pied, vers le centre de la place, les princesses vêtues de noir, et portant chacune des enfants dans leurs bras. Derrière elles venait le roi sans aucune des marques de la royauté, et accompagné de la reine, habillée d'une robe de laine noire; elle avait son bras passé sous le bras de son mari et paraissait le soutenir. Deux dames d'honneur suivaient avec un très-petit nombre de personnes, parmi lesquelles se trouvaient M. Crémieux et M. de Neuilly, officier d'ordonnance.

» On avait donné des ordres pour que quatre voitures de la cour se rendissent sur la place de la Concorde, mais elles ne purent s'y rendre. La première de ces voitures, au moment où elle débouchait sur la place du Carrousel, fut criblée de balles; le piqueur fut tué ainsi que les chevaux. Au moment où la famille royale arriva sur la place de la Concorde, il ne s'y trouvait qu'une petite voiture basse, attelée d'un seul cheval; les princesses y montèrent d'abord avec leurs enfants; on demanda alors où était la voiture du roi. « Il n'y en a pas d'autres, » répondit-on. Alors les princesses et leurs enfants descendirent pour faire place à Louis-Philippe, qui y monta avec la reine.

« Il y avait sur la place pour l'escorter un détachement de cuirassiers et quelques gardes nationaux à cheval. Tandis qu'on montait en voiture et qu'on en descendait ou qu'on réclamait la voiture du roi, des groupes de combattants s'approchèrent; les chevaux des gardes nationaux et des cuirassiers caracolaient, et de plus en plus refoulés par une masse de personnes qui, avides d'assister au départ du roi, s'avançaient de plus en plus vers la voiture. Un officier de cuirassiers crut un moment qu'il y avait quelque danger pour le roi et sa famille, et s'adressant à la foule, on l'entendit s'écrier : « Messieurs, épargnez le « roi! — Nous n'en voulons pas à sa personne, répondit- « on; nous ne sommes pas des assassins! Qu'il parte!... « Oui, oui, qu'il parte! » fut le cri général. Une seconde voiture fut aussitôt amenée qui reçut les princesses et leurs enfants. Alors le roi cria au cocher : « Partez, par- « tez! » Les voitures s'éloignèrent avec l'escorte de gardes nationaux et de cuirassiers qui stationnaient sur la place. Dans cette confusion, la princesse Clémentine fut séparée de la famille royale, et elle resta oubliée, perdue sur la place. Elle se retira rue Miroménil, 16, chez M. Jules de Lasteyrie, et on lui procura ensuite les moyens de rejoindre le roi. Elle l'atteignit à Trianon. La voiture qui emmena le roi appartenait à M. de Gravel; l'autre était celle d'un député.

« Louis-Philippe se rendit d'abord à sa résidence royale de Saint-Cloud. Il descendit là de voiture, et pénétra dans le château, suivi de son escorte. Avant de passer dans ses appartements, il réclama du papier et tout ce qu'il fallait pour écrire. Cette demande, répétée avec insistance, frappa les officiers de l'escorte, qui furent bientôt abordés par M. de Montalivet; celui-ci leur demanda, au nom du roi, de ne pas s'éloigner et de l'attendre, afin qu'il pût leur faire ses adieux. Puis il ajouta que le roi, troublé par la rapidité de son départ, était parti sans se munir d'aucune somme d'argent. Les officiers firent aussitôt entre eux une collecte qui produisit quelques centaines de francs. A son arrivée à Versailles, le roi ne trouva pas de chevaux de poste pour sa voiture; pendant que, faute de mieux, on emprunte et l'on attelle des chevaux de troupe à sa voiture, le maire et le préfet accourent en toute hâte autour de lui; ils le trouvent dans un très-grand abattement. On assure qu'on l'entendit répéter plusieurs fois : « Comme Charles X! comme Charles X! »

Nous avons raconté nous-même dans le *Musée des Familles* (*Une saison à Trouville*, t. XXV, p. 286), la dernière étape de cette fuite et les aventures de Trouville et de Honfleur.

SWIFT ET LES BONNES (1).

Voici pourquoi Swift n'a pu expliquer le nom de *bonnes* appliqué aux domestiques :

« Si un morceau de suie tombe dans la soupe, et qu'il ne soit pas commode de l'en retirer, mêlez-la bien; cela lui donnera un haut goût français. »

« Ne venez jamais, leur dit-il solennellement, ne venez jamais que vous n'ayez été appelés trois ou quatre fois; car il n'y a que les chiens qui viennent au premier coup de sifflet; et quand le maître crie : *Qui est là?* aucun domestique n'est tenu d'y aller, car *Qui est là* n'est le nom de personne.

« Les chandeliers des domestiques, ajoute-t-il, sont généralement cassés, car rien ne peut durer éternellement. Mais vous pouvez trouver bien des expédients : il est assez commode de mettre votre chandelle dans une bouteille, ou avec un morceau de beurre contre la boiserie, dans une poudrière ou un vieux soulier, ou un bâton fendu, ou un canon de pistolet, ou dans sa propre graisse sur une table, dans une tasse à café ou un verre à boire, ou un pot en corne, une théière, une serviette tortillée, un pot à moutarde, un encrier, un os à moelle, un mor-

(1) *Opuscules humoristiques* de Swift, traduits par L. de Wailly. Chez Poulet-Malassis, rue des Beaux-Arts. — Voir notre livraison d'avril dernier, p. 223.

ceau de pâté, ou bien vous pouvez faire un trou dans le pain de vos maîtres et la ficher dedans. »

Autre bouquet de ce malin feu d'artifice :

« Il arrive fréquemment que les domestiques envoyés en message sont sujets à rester un peu plus longtemps que le message ne l'exige, peut-être deux, quatre, six ou huit heures, ou quelque semblable bagatelle; vous devez être muni en ce cas d'un assortiment d'excuses qui suffise à toutes les occasions: par exemple, votre oncle est arrivé ce matin en ville, ayant fait quatre-vingts milles tout exprès pour vous voir, et il s'en retourne demain au point du jour; un camarade, qui vous avait emprunté de l'argent lorsqu'il était sans place, se sauvait en Irlande; vous preniez congé d'un vieux camarade à vous, qui s'embarquait pour les Barbades; votre père vous avait envoyé une vache à vendre, et vous n'avez pu trouver d'acheteur avant neuf heures du soir; vous avez fait vos adieux à un cher cousin qui doit être pendu samedi prochain; vous vous êtes donné une entorse au pied contre une pierre, et vous avez été forcé de rester trois heures dans une boutique avant de pouvoir faire un pas; on vous a jeté quelque chose de sale d'une mansarde, et vous avez eu honte de rentrer avant d'être nettoyé et que l'odeur soit partie; vous avez été *pressé* pour le service maritime, et mené devant un juge de paix, qui vous a gardé trois heures avant de vous interroger, et vous avez eu beaucoup de peine à vous en tirer; un recors, par méprise, vous a arrêté comme débiteur et vous a tenu toute la soirée en prison chez lui; on vous a dit que votre maître était allé à une taverne et qu'il lui était arrivé un malheur, et votre douleur a été si grande, que vous avez demandé Son Honneur à une centaine de tavernes entre Pall-Mall et Temple-Bar. »

PITRE-CHEVALIER.

HISTOIRE DES CLASSES OUVRIÈRES EN FRANCE

Depuis la conquête de Jules César jusqu'à la Révolution,

Par M. E. Levasseur, docteur ès lettres, professeur au lycée impérial Saint-Louis. 2 vol. in-8°. Guillaumin, éditeur.

Ce livre a fait son entrée dans le monde avec le bon témoignage d'un parrain qui mesure habituellement l'éloge et cette fois ne l'a pas épargné. Le savant rapporteur de l'Académie des sciences morales et politiques, M. H. Passy, concluait ainsi, en décernant le prix à M. Levasseur : « L'auteur réunissait tous les genres de savoir que réclamait le succès de son œuvre. Historien érudit, il a su puiser dans des documents inédits des informations nombreuses; économiste exercé, il a su tirer de ses découvertes tous les fruits qu'elles pouvaient donner. » Nous nous associons tout à fait aux sentiments de l'Académie, et notre suffrage a son prix à son tour; quand il a satisfait de doctes personnages, le premier mérite d'un livre est de pouvoir être lu avec goût et profit par le premier venu. Or, nous avons passé de bonnes heures dans la lecture de cette histoire, et c'est avec un vif intérêt que nous avons suivi à travers les siècles les épreuves, les misères et les succès de tous ceux dont l'histoire générale s'occupe peu, et qui sont cependant le corps de la nation. Le pauvre artisan gallo-romain au temps de la conquête, le compagnon sous saint Louis, l'ouvrier artiste du quinzième et du seizième siècle, nous sont vraiment apparus avec leurs vertus de patience, de résistance, d'opiniâtreté et d'entreprise, avec les vices et les passions de leur temps, et nous nous sommes pris à oublier, au sein de cette humble et féconde histoire, celle des gagneurs de bataille. Les souvenirs que nous en avons gardés se pressent dans notre mémoire. Nous citerons l'histoire de Bernard Palissy, déjà racontée dans le *Musée des Familles.* M. Levasseur l'a rajeunie par un récit plein de charme et d'émotion; mais on trouvera bien autre chose dans ce savant ouvrage qu'il faut ranger dans chaque bibliothèque à côté des livres de l'histoire politique de la France.

GUSTAVE HUBAULT.

A M. ALEXANDRE DUMAS.

LE PERROQUET INCENDIÉ.

Mon cher Dumas,

Il m'est arrivé, l'autre soir, une chose dont je suis encore tout ému : l'événement s'est passé à Paris dans un escalier où j'étais seul... de mon espèce, du moins; et cependant peu de drames à cinquante personnages (quand ils ne sont pas de vous) ont fait sur moi une aussi profonde impression. Est-ce à tort? Je m'en rapporte à vous, à votre jugement, à votre sentiment surtout... Voici le fait dans toute sa naïveté :

L'autre soir donc, j'entrais dans un hôtel du faubourg Saint-Honoré, où se donnait une grande fête, un retour de noce. L'invitation était pour dix heures, et minuit frappait à toutes les pendules sincères. Personne n'arrivait plus, personne ne sortait encore. Le large et haut escalier ressemblait à ces palais déserts et splendidement éclairés, dont nous parlent les contes d'Orient. — A peine ai-je monté quelques marches, qu'une grosse boule de feu tournoyante passe rapidement devant mes yeux et repasse deux fois, en me frôlant presque les tempes, puis remonte et redescend plus lourde. C'était comme un météore rouge, vert et jaune... et de ce météore incompréhensible sortaient des cris aigus, une voix haletante ; et cette voix prononçait des paroles saccadées, et ces paroles étaient : *Jacquot ! Jacquot ! il a bien déjeuné, Jacquot!... Il est bien content, bien content, Jacquot!* Je m'arrête stupéfait, et je reconnais, sous ses voiles de flamme, un pauvre perroquet, dévoré comme par la robe de Nessus. La malheureuse bête, échappée de sa cage, se sera sans doute approchée des becs de gaz de l'escalier, le feu aura pris à son aile et aura gagné son corps avec la rapidité même de son vol... Enfin, aux trois quarts consumé, après bien des tours dans l'air, après s'être heurté convulsivement aux quatre murs de stuc, il vint tomber à mes pieds, en articulant toujours: *Il est bien content, Jacquot !* — Ce déplorable oiseau, à qui on n'avait appris qu'une ou deux phrases, et qui était obligé, par routine, de se servir des paroles de la joie jusque dans les tortures de l'agonie, me fendait le cœur, et j'eus la faiblesse, ou peut-être la sagesse, de ne pas entrer au bal. — Il n'en fallait pas tant aux vieux Romains, en fait d'augure, pour rentrer chez eux. — Et, en revenant chez moi, je songeai au pauvre comédien, qui doit souvent, lui aussi, grimacer la joie, quand il a le désespoir dans l'âme.

Ne pourrait-on pas faire du *perroquet incendié* une fable qui ne le céderait pas à beaucoup d'autres pour la moralité? Quel dommage que La Fontaine soit tout à fait mort !!!

ÉMILE DESCHAMPS.

Paris. — Typ. Hennuyer, rue du Boulevard des Batignolles, 7.

LES FEUX DE LA SAINT-JEAN.



Les feux de la Saint-Jean au dix-huitième siècle. Tableau de Lancret. Dessin d'Ul Parent.

Eteints à Paris depuis soixante ans, les feux de la Saint-Jean continuent de s'allumer en province. Et nous en avons vu flamber un, il y a quelques jours, à Marly-le-Roi, aux portes de la capitale.

D'où vient et que signifie cet antique usage? s'est demandé un savant, M. Duchatelet. Les feux de la Saint-Jean ont-ils une origine astronomique en même temps que religieuse? ont-ils succédé aux feux sacrés que les anciens Orientaux, les Perses, comme les Egyptiens, allumaient à minuit au moment du solstice, et qui figuraient ainsi le renouvellement de leur année? Court de Gébelin, dans *le Monde primitif*, l'abbé Pluche, dans son *Histoire du Ciel*, l'affirment également, et ils pensent avec assez de raison que ces traditions ont passé comme tant d'autres d'Asie en Europe. Bien longtemps avant eux, des évêques et des auteurs ecclésiastiques avaient remarqué dans les pratiques superstitieuses qui ont longtemps signalé la célébration de cette fête des preuves certaines qu'elle venait de la gentilité. Ces feux de joie étaient en effet accompagnés de cérémonies toutes païennes. On y offrait des vœux et des sacrifices profanes. La nuit de ce jour était considérée comme le grand œuvre des sorciers et le temps choisi par eux pour la composition des drogues employées dans les maléfices et les sortiléges. On dansait autour de ces feux jusqu'au lever du soleil, et les plus agiles des assistants sautaient par-dessus ou traversaient en courant les flammes.

En se retirant, chacun emportait dans sa maison un tison comme une amulette préservatrice, et le reste était jeté au vent pour qu'il enlevât tous les malheurs et toutes les fautes de même qu'il dissipait les cendres et la fumée. Le changement de religion dans les Gaules par l'établissement du christianisme n'ayant pu faire disparaître les anciennes superstitions, la religion chrétienne chercha naturellement à ennoblir et à purifier toutes ces pratiques. Il suffisait que le Nouveau Testament eût dit que les hommes se réjouiront à la naissance de Jean le Précurseur, pour que l'Eglise tolérât des rites évidemment empruntés à l'ancienne religion des Perses ou des Egyptiens.

Bien que dans le siècle dernier on fût loin des coutumes du moyen âge, jusqu'à l'époque de la Révolution française cependant le feu de la Saint-Jean n'en demeura pas moins une fête populaire, à la célébration de laquelle le peuple parisien attachait une grande importance. Chaque année, la veille de la Nativité de saint Jean-Baptiste, les magistrats de la ville faisaient placer sur la place de Grève un bûcher auquel le roi, accompagné d'une partie de sa cour, venait mettre le feu avec beaucoup de solennité. Louis XI, en 1471, satisfit à cet ancien usage, à l'imitation sans doute des rois ses prédécesseurs. En l'absence du roi, des princes du sang ou du gouverneur de Paris, le prévôt des marchands, les échevins, le greffier et le receveur de la ville, en habits de cérémonie et parés de guirlandes de fleurs, après avoir fait trois tours dans la place de Grève, mettaient le feu avec des flambeaux à une pyramide de fagots. Quelques heures après on tirait un feu d'artifice dans la même place; quelques curés allumaient également des feux devant le portail de leur église, et le chant du *Te Deum* terminait la cérémonie.

Dans les titres manuscrits de l'hôtel de ville de Paris (1434-1607), M. Duchatelet a vu que le 22 juin 1582, il fut arrêté « que l'ordre étant de semondre le roy ou les princes de son sang, s'ils sont en ville, de mettre le feu au feu de la Sainct-Jean, à la Grève, on devoit inviter le cardinal de Bourbon, lieutenant général pour le roy (Henry II) à Paris, ce qui fut faict. » Le lendemain, deux des échevins, quatre sergents et vingt archers vinrent le prendre au logis où il avait dîné. Il se rendit à l'hôtel de ville accompagné des cardinaux de Vendôme et de Meudon, ainsi que de quelques évêques. Arrivés aux premières galeries de l'hôtel de ville, on leur distribua des écharpes de fleurs, puis ils se rendirent sur la place précédés d'archers, de gentilshommes, du greffier, des échevins et du prévôt des marchands. Après avoir fait un tour sur la place, le prévôt des marchands présenta une torche au cardinal de Bourbon, et le premier échevin une seconde au cardinal de Vendôme. Ces deux princes ayant allumé le feu, le cardinal de Vendôme remit la torche au prévôt des marchands et lui dit de la présenter au cardinal de Meudon, qui l'alluma pareillement; ils s'en allèrent ensuite tous trois prendre place à une collation qui leur avait été préparée dans la grande salle de l'hôtel de ville.

En 1573, le feu de la Saint-Jean fut célébré à Paris avec une solennité toute particulière. Au milieu de la place de Grève était planté un arbre de vingt mètres de hauteur, hérissé de traverses de bois, auxquelles on attacha cinq cents bourrées, deux cents cotrets, des pétards, des lances à feu et d'autres pièces d'artifice. Au pied étaient entassées dix voies de gros bois et beaucoup de paille. Cent vingt archers de la ville, cent arbalétriers, cent arquebusiers y assistaient pour maintenir le peuple. On plaça au sommet de l'arbre un grand sac qui contenait deux douzaines de chats, animaux destinés à être brûlés vifs *pour donner plaisir à Sa Majesté* (Charles IX), dit Sauval, qui rapporte un mémoire détaillé des frais de cette cérémonie. Les joueurs d'instruments, ceux que l'on qualifiait de la grande bande, et sept trompettes sonnantes accrurent le bruit de la solennité. Les magistrats de la ville, portant des torches de cire jaune, présentèrent au roi une torche de cire blanche garnie de deux poignées de velours avec laquelle Sa Majesté alluma le feu. Le bois et les chats consumés, le roi monta à l'hôtel de ville, où on lui présenta des dragées musquées, plusieurs espèces de confitures sèches, quatre grandes tartes, des sucreries historiées et une autre friandise nommée *camichon*, dont la recette n'est pas venue jusqu'à nous.

Les chats, au reste, que l'on croyait dans le moyen âge fort enclins à la sorcellerie, paraissent avoir été les acteurs obligés des feux de la Saint-Jean. Ils y jouaient leur rôle à Metz aussi bien qu'à Paris. Dans la première de ces villes on les y brûlait en grand nombre dans une cage de bois placée au haut du bûcher.

Le dix-huitième siècle paraît avoir été l'époque de la décadence des feux de la Saint-Jean à Paris. Louis XIV n'assista qu'une seule fois, en 1648, à cette cérémonie, et Louis XV n'y parut jamais. Elle perdit ainsi de sa splendeur et devint fort simple par la suite. Elle se bornait, quelques années avant la Révolution, à un feu de cotrets et de bourrées allumé par le prévôt des marchands ou par l'un des échevins de la ville.

C'est vers ce temps-là que Lancret peignit, devant quelque castel, le charmant tableau gravé en tête de ces lignes.

Les feux de la Saint-Jean persistent et persisteront longtemps encore dans le midi, dans l'est et dans l'ouest de la France. En Bretagne, ils illuminent le pays entier, et sont entourés de toutes les pratiques de nos bons aïeux.

P.-C.

LA SCIENCE EN FAMILLE. — HISTOIRE DE L'ÉLECTRICITÉ [1].

LE TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE.

I. Le lendemain de l'orage. Victoire sans combat. Le docteur reprend son cours. La télégraphie électrique. Premières recherches. Etienne Grey. Son tube de verre et sa corde. Les fils de soie. Surprise. Le fil de laiton. Les corps conducteurs. Un télégraphe de sept cent soixante pieds! Lemonnyer aux Tuileries et aux Chartreux. Martin Flockes, etc. La Tamise traversée. Georges Lesage. Le premier télégraphe électrique. Lomond. Dom Gauthey. Le régiment-machine de Bouchercæder, etc.

Le lendemain, après le repas du soir, on était réuni sur la terrasse du château, autour d'un plateau de laque posé sur une table rustique. Le café, versé dans de petites tasses diaphanes, d'une incontestable chinoiserie, mêlait sa vapeur odorante aux parfums des fleurs et de la verdure. Une légère brise rafraîchissait peu à peu l'air échauffé par les ardeurs d'un jour caniculaire. Le soleil, achevant sa course, se plongeait au couchant dans un bain de lumière pourpre, tandis qu'à l'orient la lune montrait sa face encore rougeaude et bouffie comme celle

D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

Le ciel avait cette teinte indécise que produit la transition entre son illumination diurne et son éclairage nocturne, et cette sérénité un peu vaporeuse, dernier reflet d'une belle journée et promesse d'un beau lendemain. Le calme muet de la campagne n'était troublé que par le bruissement du feuillage et, de temps à autre, par les aboiements d'un chien, par le mugissement lointain des bestiaux regagnant l'étable, ou par le son rauque de la corne qui les rappelait.

Les convives se taisaient, humant goutte à goutte leur café et l'air à pleine poitrine, et laissant errer dans les espaces leurs regards et leurs pensées. La plupart des messieurs, usant des franchises que comportent le séjour de la campagne et la vie en plein air, et que confirmait la tolérance libérale de Mme de X***, avaient allumé des cigares, ou de longues pipes turques chargées de latakieh. Or, les fumeurs ne sont point bavards, et l'âcre arome du tabac est un puissant adjuvant aux dispositions paresseuses de l'âme et du corps.

La rêverie générale menaçait donc de tourner à la somnolence, lorsque le docteur, qui ne fumait point, et dont l'esprit positif était peu enclin aux vagues contemplations, rompit le premier le silence.

— Voilà, dit-il, une soirée vraiment orientale : il ne nous manque plus que de l'opium pour achever de nous endormir, ou une Schéhérazade pour nous réveiller par quelque histoire merveilleuse. Laquelle d'entre vous, mesdames, voudra bien se charger de remplir ce rôle?

— Nous préférons vous le laisser, docteur, repartit la maîtresse du logis. N'est-il pas convenu que vous devez nous dire aujourd'hui, non les merveilles fabuleuses enfantées par l'imagination orientale, mais les prodiges réels créés par le génie des occidentaux modernes? qu'en un mot, vous devez nous continuer l'histoire de l'électricité, interrompue hier par le dîner? — A vous donc la parole, et soyez sûr que nul de nous ne dormira en vous écoutant.

— Me voilà pris dans mes propres filets, s'écria le docteur; mais je suis trop esclave de vos désirs, madame, et de ma parole, pour chercher à me dégager. Je me rends donc sans combat et me voici à vos ordres... Mais de quoi vais-je vous parler?... de la télégraphie électrique, si vous le voulez?...

— Oui, oui, fit le chœur.

— Ce sujet vous est déjà un peu familier, d'abord par ce que vous en avez lu dans le *Musée des Familles* (1), ensuite par ce que vous en entendez dire chaque jour. Mais vous ne connaissez pas, sans doute, les circonstances curieuses, les recherches et les expériences qui ont conduit presque insensiblement les physiciens à cette admirable découverte. C'est donc de quoi je vais vous entretenir ce soir. — Madame la présidente, ajouta-t-il en s'inclinant devant Mme de X***, voudra bien me retirer sans merci la parole si, par malheur, je deviens ennuyeux.

— Allons, monsieur l'avocat, répondit Mme de X*** en souriant, venez au fait : nous sommes impatients.

— Il n'y a plus ici ni hommes ni femmes, dit un des fumeurs, il n'y a plus que des oreilles.

— Et des cheminées, ajouta le docteur.

Il se recueillit un instant et commença ainsi :

— Le germe originel de la télégraphie actuelle est évidemment dans les premières expériences sur la propagation et la vitesse du fluide électrique. Ces faits seuls rendaient déjà possible une télégraphie, très-élémentaire et très-imparfaite sans doute, mais qui eût suffi pour mettre en évidence le principe de la transmissibilité rapide des signaux. Plus tard, les découvertes de Galvani et de Volta, puis celles d'Œrstedt, d'Ampère, de Faraday et d'Arago, ont fait connaître la puissance dynamique des courants électriques et magnétiques, leur influence réciproque, leurs propriétés, les lois enfin qui président à leur action, et n'ont plus laissé à trouver que les combinaisons mécaniques les plus propres à utiliser cette action pour l'échange instantané des pensées à travers l'espace.

Cependant, notre admiration et notre reconnaissance pour ces grands hommes ne doivent point nous rendre ingrats envers leurs devanciers, trop oubliés ou méconnus aujourd'hui selon moi, et qui furent les véritables créateurs de la science. Au nombre de ces modestes et courageux chercheurs, se trouvait, au commencement du siècle dernier, le physicien anglais Etienne Grey, contemporain d'Otto de Guericke et de Muschenbroeck.

On était en 1728. La science de l'électricité en était donc à ses premiers essais, et encore semblait-elle comme frappée d'atonie et d'engourdissement depuis une vingtaine d'années, lorsque, selon l'expression de Priestley, Etienne Grey la fit tout à coup revivre. Au mois de février 1727, après quelques essais infructueux pour donner la vertu attractive aux métaux, en les chauffant ou en les battant avec un marteau, il se rappela une idée qu'il avait eue antérieurement, à savoir que, comme un

(1) Voyez, pour la série, la *Table générale* et celle des tomes XXI à XXVI. Voyez spécialement la première partie de cette *Histoire de l'Electricité*, t. XXVI, p. 211.

(1) Voyez le tome XII, p. 154, 286 et 319.

tube de verre, ou un canon de soufre, frotté dans l'obscurité, communiquait sa lumière à différents corps, il pourrait peut-être aussi leur communiquer sa force électrique, c'est-à-dire la propriété d'attirer les corps légers. Pour s'en assurer, il prit un grand tube de verre de plus de trois pieds de long sur un pouce et demi de diamètre; mais avant de procéder aux expériences qu'il avait en vue, il voulut voir si les phénomènes électriques se manifesteraient également, soit que le tube fût ouvert, soit qu'il fût fermé. Il frotta premièrement le tube ouvert, puis il adapta aux deux extrémités des bouchons de liége, et frotta de nouveau. Les choses se passèrent, vous le devinez, exactement comme auparavant; la question incidente était donc résolue, et l'attention de l'observateur put se reporter sur le problème primitif. Grey remarqua alors que, lorsque le verre avait été frotté, les corps légers, tels que les barbes de plume, les brins de paille ou de papier étaient attirés et repoussés également par le tube même et par le bouchon qui servait à le fermer. Il en conclut naturellement que, par le contact, l'électricité se communiquait de l'un à l'autre. Il voulut savoir si le liége était privilégié à cet égard, ou si toute autre substance non électrisable par elle-même pourrait ainsi s'électriser indirectement. Il prit donc une petite baguette de sapin de quatre pouces de longueur, fixa à l'une de ses extrémités une petite boule d'ivoire, et enfonça l'autre dans un des bouchons; puis, ayant frotté le verre, il approcha la boule de quelques corps légers qui furent aussitôt attirés.



Portraits de Galvani et de Volta. Dessin de Mariani.

A la baguette de quatre pouces, Grey en substitua successivement d'autres de plus en plus longues, et jusqu'à des roseaux de trois et quatre mètres, sans que l'attraction exercée par la boule diminuât d'intensité. Il suspendit alors ces roseaux à une corde de chanvre passée dans le bouchon du tube, et monta sur le balcon du premier étage de sa maison. Là, le verre ayant été frotté, la boule, qui pendait à quelques millimètres du sol, et qu'une distance de vingt-six pieds (environ $8^m,50$) séparait du tube, attira les corps légers comme auparavant. Grey allongea la corde, et monta au second étage; l'attraction se fit sentir également. Il monta sur la terrasse; même résultat.

Parvenu à ce point, il fut un moment empêché de pousser plus loin son essai : prendre une corde plus longue était chose facile; mais où se placer? Il lui eût fallu, comme à Galilée, pour ses expériences sur la pesanteur, la célèbre tour de Pise, ou, comme à Pascal, la tour Saint-Jacques. Il était en Angleterre, et habitait, je crois, la campagne. Heureusement, il songea que la position verticale et rectiligne ne devait être nullement nécessaire pour que la force électrique pût se propager sur un conducteur, et il s'avisa de suspendre sa corde dans une longue galerie, à l'aide de ficelles attachées à des clous fixés dans les poutres du plafond, et de lui faire faire, de la sorte, plusieurs circuits. Les choses étant ainsi disposées, il frotta le tube de verre et interrogea la boule d'ivoire adaptée, comme précédemment, à l'autre extrémité du conducteur. Mais, ô désappointement! l'attraction ne se produisait plus; le fluide s'était arrêté ou perdu en chemin. — Par où? — Comment? Grey ne put le deviner, et, dans sa perplexité, il résolut de recourir aux lumières d'un sien voisin et ami, nommé Wheeler, physicien dis-

tingué, et particulièrement versé dans la connaissance des phénomènes électriques.

Tous deux ensemble renouvelèrent d'abord les premières expériences, qui réussirent à souhait; mais lorsqu'ils en vinrent à suspendre horizontalement la corde, comme l'avait fait Grey, l'essai, plusieurs fois répété, n'eut aucun résultat.

Un jour, pourtant, ils décidèrent de tenter une dernière épreuve. La corde dont ils se servaient n'avait pas moins de quatre-vingts pieds de long. Wheeler proposa de la suspendre sur des cordons de soie : non qu'il soupçonnât la propriété isolante de cette substance, mais simplement parce que ces cordons, ayant, à grosseur égale, beaucoup plus de force, on en pouvait prendre de très-fins, et il était, selon lui et selon Grey, raisonnable de croire *qu'ils laisseraient moins facilement échapper la vertu électrique* que n'avait fait la grosse ficelle de chanvre dont on s'était servi auparavant. Qu'on se figure, en effet, la joie des deux expérimentateurs, lorsqu'ils virent le fluide se transmettre sans obstacle et sans affaiblissement jusqu'à l'extrémité de la corde ainsi suspendue !

Ils recommencèrent cet essai le lendemain avec une corde de cent quarante-sept pieds, repliée deux fois sur elle-même ; puis, le surlendemain, avec une corde de cent vingt-quatre pieds maintenue horizontalement et en ligne droite, toujours avec des cordons de soie, et le succès ne se démentit point. Enfin, le troisième jour, tout était prêt pour une nouvelle expérience, lorsque le cordon de soie



Le baron de Doucherœder faisant exécuter une manœuvre télégraphique à un régiment allemand. Dessin de Mariani.

se rompit. On eût pu, sans doute, le renouer; mais, dans la crainte qu'il ne se rompît encore, et n'en ayant point de rechange, Wheeler ne trouva rien de mieux que de le remplacer, pour plus de sûreté, par un fil de laiton ; celui-ci étant bien attaché aux clous du plafond, et la corde dûment suspendue, on frotta le tube de verre et l'on présenta à l'extrémité du conducteur des corps légers. Mais le conducteur ne conduisait plus rien; aucune attraction ne se faisait sentir; le fluide, encore une fois, s'était égaré en chemin! En rapprochant ce résultat de ceux qu'ils avaient précédemment constatés, Grey et Wheeler ne furent pas longtemps à en conclure que tout dépendait de la substance dont était fait le fil servant à suspendre la corde. Celle-ci, qui était de chanvre, transmettant bien la force électrique, il était naturel que de la ficelle de même matière la transmît également, et que, par cette voie, elle allât se perdre dans le sol. Le fil de laiton, évidemment, jouissait de la même propriété conductrice, tandis que la soie en était entièrement privée. Ces observations, dues, comme vous le voyez, à des circonstances fortuites, mettaient à découvert tout un ordre de phénomènes d'un prodigieux intérêt, à savoir la transmissibilité de la force électrique par certaines substances et sa non-transmissibilité par d'autres. Au nombre de celles qui conduisent bien le fluide, on plaça tout d'abord les métaux, les liqueurs acides ou alcalines, l'eau, les corps des animaux et, en général, toutes les substances humides ; parmi les secondes, on distingua sans peine, comme rebelles à toute perméabilité électrique, les corps mêmes sur lesquels se développait le mieux l'électricité par le frottement : le verre, les résines, la cire d'Espagne, le soufre, enfin la soie et les autres substances organiques exemptes d'humidité.

Pour ce qui est de la distance à laquelle le fluide électrique se transmet par les corps bons conducteurs, Grey et Wheeler ne se doutaient point qu'elle fût sans limites; ils crurent avoir fait merveille en la prolongeant jusqu'à sept cent soixante pieds anglais, — à peu près une portée de fusil!... Et quant à la vitesse de l'électricité, il ne semble pas non plus qu'ils en aient été frappés; mais on doit reconnaître qu'il leur eût été difficile de l'apprécier, encore moins de la mesurer, sur une si petite échelle et avec les appareils élémentaires dont ils se servaient.

Lorsque la bouteille de Leyde fut inventée, quelques physiciens, Lemonnyer en France, Martin Flockes, Cavendish, Bewis et Watson en Angleterre, voulurent essayer de mesurer le temps que mettrait la décharge à se faire sentir d'une extrémité à l'autre d'un fil métallique d'une longueur donnée.

Le premier prit d'abord pour conducteurs des fils et des chaînes de fer de plusieurs centaines de toises, dont une partie plongeait dans l'eau ou dans la terre fraîchement remuée, une autre traînait dans l'herbe humide, une autre enfin s'enroulait autour de troncs d'arbres ou de grosses pièces de fer. Malgré tous ces circuits, la commotion électrique se transmettait instantanément d'un bout à l'autre du fil ou de la chaîne métallique. Lemonnyer renouvela ces expériences dans le jardin des Tuileries et dans le jardin du Roi, en immergeant les conducteurs dans les bassins qui ornent ces promenades, et le fluide n'en fut nullement arrêté. Muni ensuite d'une excellente montre à secondes, il opéra sur des fils de deux cents et de quatre cent cinquante toises, faisant le tour des deux grandes allées du jardin du Roi. L'électricité franchit ce circuit avec la même facilité, sans qu'il fût possible de saisir le moindre intervalle entre la décharge de la bouteille de Leyde sur une extrémité du fil, et la commotion reçue par la personne qui tenait en main l'autre extrémité.

Enfin, dans le même enclos du couvent des Chartreux où Nollet avait électrisé ces bons pères, Lemonnyer tendit parallèlement, à quelques pieds de distance l'un de l'autre, deux fils de fer ayant chacun neuf cent cinquante toises, qui, après avoir fait le tour de l'enclos, revenaient à leur point de départ. De cette façon, l'observateur placé en ce point, et tenant en main une des extrémités du double conducteur pour établir la communication, pouvait parfaitement voir partir l'étincelle, et juger si l'explosion était séparée, ne fût-ce que par une fraction de seconde, de l'instant où il éprouvait le choc électrique. Or, la personne qui assistait Lemonnyer dans ses expériences déclara avoir reçu la secousse *en même temps* qu'elle avait vu l'étincelle. Lemonnyer prit la place de son aide, et constata de même la simultanéité sensible des deux phénomènes, qui ne fut pas moins évidente pour toutes les personnes dont il voulut, de crainte de quelque méprise, avoir aussi le témoignage. D'où il crut pouvoir conclure que « la vitesse de la matière électrique, lorsqu'elle parcourait un fil de fer, était au moins égale à trente fois celle du son. »

Lorsque la relation des expériences de Lemonnyer parvint à la Société royale de Londres, elle y causa un grand émoi. Les physiciens anglais frémirent de se voir ainsi devancés par un Français, et plusieurs d'entre eux se concertèrent aussitôt pour combiner un coup d'éclat de nature à étonner le monde et à venger l'honneur scientifique de la vieille Albion. Lemonnyer avait tendu ses fils *terre à terre*, horizontalement, dans un jardin public, et dans le verger d'un couvent de moines. Les savants d'outre-Manche allèrent se placer sur la plus haute montagne qu'ils purent trouver à proximité de Londres. Lemonnyer avait fait passer l'électricité par un des bassins des Tuileries. Les physiciens de la Société royale trouvèrent plus original et plus hardi d'échanger des commotions d'un bord à l'autre de la Tamise, en faisant passer le fluide par l'eau de ce fleuve. Ils firent plus : ils allumèrent de l'alcool dans une soucoupe à l'aide de cette même décharge transmise, au moyen de baguettes de fer, par l'éternelle ennemie du feu.—L'eau servant à allumer du feu! — C'était là, en effet, un prodige dont on n'avait eu jusque-là nulle idée, et auquel, pendant quelque temps, les plus esprits forts refusèrent d'ajouter foi. Il fallut pourtant se rendre à l'évidence. Le fait s'était accompli en présence et par les mains mêmes des physiciens les plus illustres de la Grande-Bretagne : Martin Flockes, président de la Société royale, Bewis, Waston, Cavendish... A l'incrédulité succéda l'admiration, une admiration qui nous paraît aujourd'hui puérile, car, après tout, ce n'était là qu'un tour de physique amusante, d'une médiocre portée scientifique. Et quant à la question vraiment sérieuse et intéressante de savoir à quelle distance et en combien de temps se transmettait la commotion électrique, les expérimentateurs anglais, avec toute leur mise en scène à grand effet, ne purent rien découvrir de plus que Lemonnyer, et conclurent seulement que « la vitesse du passage de la matière électrique dans toute la longueur d'un fil de douze mille deux cent soixante-seize pieds était instantanée. » Cela ne les empêcha pas de traiter avec un dédain superbe celui dont ils n'avaient fait, après tout, que répéter les expériences, et de déclarer, par l'organe de leur historien Priestley, que, si ces expériences, — celles de Lemonnyer s'entend, — méritaient d'être racontées, c'était uniquement « parce qu'elles avaient précédé celles des électriciens de Londres. » Il faut bien le dire, les savants de toute l'Europe furent alors à peu près de cet avis. Témoin ce compliment emphatique adressé à Wilson par Muschenbroeck : ***Magnificentissimis tuis experimentis superasti conatus omnium;*** ce qui signifie littéralement, mesdames : « Par tes très-magnifiques expériences, tu as surpassé les efforts de tous. »

A l'époque où s'accomplissaient les événements que je viens de vous raconter, la télégraphie n'existait pas, et l'on n'y songeait guère. A peine quelques tentatives infructueuses, et bientôt oubliées, avaient été faites depuis une centaine d'années, dans le but d'établir à l'aide de signaux un échange rapide de nouvelles ou d'avis entre des personnes séparées par de grandes distances. Le télégraphe aérien de Chappe ne fut inauguré en France, vous le savez, que le 30 novembre 1794, par l'annonce expédiée à la Convention de la reprise de Condé sur les Autrichiens, et par la réponse envoyée aussitôt par la célèbre Assemblée : « L'armée du Nord a bien mérité de la patrie. »

Quant au télégraphe électrique, le premier qui en conçut et en essaya la réalisation fut Georges-Louis Lesage, professeur de physique et de mathématiques à Genève. Son système, établi dans cette ville en 1774, était composé de vingt-quatre fils métalliques, enveloppés d'une substance isolante, — de soie probablement, — et aboutissant à autant d'électromètres placés devant une planchette où étaient gravées les vingt-quatre lettres de l'alphabet. Les boules des électromètres étaient impressionnées par une machine électrique, ou par un corps électrisé qu'on mettait en contact avec l'extrémité opposée des fils, et elles allaient frapper tour à tour chacune des lettres dont se composaient les mots de la dépêche.

Lesage fit part de son invention à plusieurs savants de

ses amis, entre autres à d'Alembert, qui lui conseilla d'en faire hommage au roi de Prusse, Frédéric II. Mais ce monarque était alors absorbé par les préoccupations de la guerre et de la politique, et négligeait fort la philosophie et les sciences. Lesage voulut attendre un moment plus opportun, qui ne vint point, et il finit lui-même par n'y plus songer. En 1787, le physicien français Lomond reprit l'idée de Lesage et lui donna un commencement d'exécution. Arthur Young, dans son *Voyage en France*, parle de l'appareil télégraphique de Lomond qu'il avait vu fonctionner, et qu'il qualifie de découverte admirable.

Cette époque vit paraître plusieurs tentatives de télégraphie qui n'étaient point fondées sur l'électricité. La plus ingénieuse, la plus rationnelle et la plus simple en même temps fut, sans contredit, celle du bénédictin dom Gauthey, qui a été reproduite, il y a quelques années, sous le nom de *téléphonie*. Elle reposait sur la transmissibilité du son dans un tube qui l'empêche de se disperser. On a constaté, en effet, par des expériences que chacun peut répéter au moins en petit, que le son le plus faible, produit à l'orifice d'un tuyau de plusieurs kilomètres, arrive parfaitement distinct et perceptible à l'autre extrémité. Dom Gauthey proposait donc d'établir des lignes de tubes métalliques au moyen desquels on pourrait correspondre de poste en poste, sans le secours d'aucun mécanisme, et tout simplement avec la parole, en causant comme nous faisons ici. Sur un rapport favorable de l'Académie des sciences, Louis XVI ordonna des épreuves qui furent exécutées avec un des conduits servant à distribuer l'eau puisée par la pompe de Chaillot. Ce conduit avait sept cent soixante-dix-neuf mètres de long. Le résultat justifia pleinement les espérances du moine, qui demanda que de nouvelles expériences fussent faites, mais cette fois avec une série de tubes occupant une étendue de cinq cent quatre-vingt-quatre mille sept cents mètres. L'établissement de cet immense conduit parut trop onéreux pour l'Etat, et le gouvernement refusa d'en faire les frais. Dom Gauthey s'adressa alors au public, et ouvrit une souscription ; mais personne ne répondit à son appel. Il passa aux Etats-Unis et y fit imprimer l'exposé de son système ; mais, dans le nouveau monde pas plus que dans l'ancien, il ne put parvenir à triompher de l'opiniâtre indifférence de ses contemporains. Et pourtant son invention était fondée sur une loi physique incontestable ; elle était d'une application facile et peu dispendieuse. N'est-il pas étrange qu'on l'ait ainsi dédaignée, et ne semble-t-il pas qu'on eût alors, sans s'en rendre compte, comme un vague pressentiment d'une découverte bien autrement merveilleuse, qui apparaîtrait lorsque les temps seraient accomplis ?...

Avant de terminer cette digression hors du domaine de l'électricité, je ne puis me refuser le plaisir de vous égayer un peu par le récit de deux essais de télégraphie qui eurent lieu quelques années après ceux de dom Gauthey. Le premier fut fait par Bergstrasser, de Hanau, qui avait inventé un alphabet de chiffres fort ingénieux, auquel il avait donné le nom de *tessaropentade*, parce qu'il avait pour principe fondamental les combinaisons des nombres *quatre* et *cinq*. En fait de télégraphie, il avait des idées tout à fait grandioses et ne pensait pas que les signaux pussent être faits avec trop de pompe et d'éclat. Il employait donc, non-seulement le feu et la fumée, les drapeaux, les fanaux diversement colorés, mais les cloches, les trompettes et le canon. Enfin, il s'avisa de transformer un régiment entier en une machine vivante, à laquelle il fit exécuter, en présence du prince de Hesse-Cassel, des manœuvres soi-disant télégraphiques. Le prince en pensa mourir de rire. Cette idée bouffonne trouva pourtant un imitateur dans un certain baron Boucherœder, — un Allemand aussi, — qui voulut dresser de la même façon un régiment de chasseurs dont il était colonel. L'exercice était des plus violents ; les pleurésies, les courbatures et la désertion faisaient chaque jour des vides dans les rangs. Enfin, une conspiration fut ourdie contre le colonel,

> Et ces braves guerriers qu'on voyait autrefois,
> Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,

refusèrent en masse, un beau jour, de se prêter davantage à ses fantaisies télégraphiques. Outré de colère, le baron se rend à Vienne, demande une audience à l'empereur et se plaint amèrement de l'insubordination de ses soldats. L'empereur le croit fou et l'éconduit sans lui répondre, tout en se demandant s'il ne serait pas prudent de le faire enfermer. On assure que Boucherœder mourut quelques jours après, de dépit, de honte... et d'une attaque d'apoplexie.

Arthur MANGIN.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

L'ANCIEN PARIS. TYPES ET MÉTIERS PERDUS[1].

LE CHIFFONNIER PHILOSOPHE.

C'était l'enfant des vieux quartiers démolis. Il a disparu avec eux, cédant la place aux chiffonniers modernes, qui portent des breloques et des boutons de nacre.

Le fameux Lyard, dessiné ici, était le prototype du genre.

Il avait été quelque chose et avait eu des malheurs.

Il parlait latin, dans l'occasion.

Il méprisait le fardeau de la hotte et portait un simple bissac sur l'épaule.

Après avoir recueilli ses chiffons, il les lisait et les commentait avec art.

Ancien professeur ou beau fils, il savait reprendre à la société ce qu'il avait gaspillé de bien-être.

Voici comment il arrivait à ce but, selon Privat d'Anglemont, son historiographe :

Chassé publiquement du monde et des lieux où se passèrent ses premières années, il y était rentré subrepticement ; ne pouvant plus être l'ami des maîtres, il s'était fait l'ami des valets. Dans les temps de son ancienne opulence, il avait remarqué l'énorme quantité de débris

(1) Voir la livraison d'avril dernier, p. 216.



que chaque matin les concierges des grandes maisons déposent au coin des bornes. Ces débris appartiennent au premier occupant, au plus matinal. Il faut souvent livrer combat pour obtenir d'y prendre sa part. Lyard, homme d'imagination et de savoir, était arrivé, par son intrigue, à se faire une part de lion dans ces épaves et à exploiter même quelques-uns de ses collègues.

Soit par la recommandation de quelque laquais d'un ancien ami, soit en faisant pathétiquement le récit de ses malheurs, soit même en produisant des certificats de *bonne vie et mœurs*, il parvenait à capter la confiance d'une grande maison, et se faisait accorder ou plutôt affermer le balayage des escaliers, cours et antichambres, à condition que les débris, ordures, chiffons et immondices de tous les paniers de cuisinières lui appartiendraient. Cette faveur lui était facilement octroyée, car il s'adressait à la paresse, un des vices caractéristiques de la gent portière. Dans les rogatons de cuisine il trouvait sa



Lyard, le chiffonnier philosophe. Dessin de Damourette d'après Traviès.

nourriture, dans les immondices de quoi alimenter son commerce, et dans la défroque de rebut de la valetaille tout ce dont il avait besoin pour se couvrir. Outre cela, de pauvres ménages lui achetaient les débris de charbon de terre pour allumer leur poêle, et les blanchisseuses les cendres de bois pour couler la lessive. Bientôt les autres concierges voyant un des leurs dormir la grasse matinée, ayant pour ainsi dire un domestique à ses ordres, s'arrangeaient avec notre chiffonnier, et, pour peu qu'il eût ainsi deux ou trois maisons bourgeoises ou hôtels garnis dans sa clientèle, sa fortune était faite.

Il se retirait alors du commerce, rentrait dans les beaux quartiers de sa jeunesse, avait appartement à la ville et maison à la campagne, et exerçait religieusement ses droits de citoyen, d'électeur et de garde national.

Tel était le chiffonnier philosophe.

UN FLANEUR.

UN COIN DE LA FORÊT-NOIRE. — LA HERRENWIESS.



Types et costumes de la Forêt-Noire. Dessin d'apres nature, de Ch. Lallemand.

On pourrait, sans en épuiser les merveilles, passer un mois, une saison, un an dans cette vaste et sombre forêt que poétisent mille ruines éparses sur le flanc des montagnes. Chaque ravin a son souvenir, chaque tour a son histoire. Les vieux sapins racontent mille légendes mystérieuses au vent qui passe en pleurant sur leurs cimes, aux nuées voyageuses qui les obscurcissent dans leur course errante. Mais le temps qui vole ne permet pas toujours de s'arrêter plus d'une heure au milieu des sites les plus charmants. L'antique symbole du Juif errant est

aujourd'hui représenté par une locomotive. On marche encore, on marche toujours! Cette fois donc nous prendrons la Herrenwiess pour centre de nos promenades, comme il y a deux ans nous avons pris la vallée de la Mürg (1).

I. De Bade à Bühl. Fabriques de lièvres. Les traqueurs. Un Marseillais trop heureux. Dîners infinis. Un compositeur à la chasse. Steinbach. Le marché. Bühl. Eloquence allemande. *La Terre d'or*. L'Immenstein. Wiedenfels. Le géant du Bühlerthal. Légende.

Deux routes conduisent de Bade, si cher aux Parisiens, à la Herrenwiess. L'une s'engage dans la plaine, traverse Steinbach et Bühl, et s'enfonce ensuite dans la Forêt-Noire par une pente longue et roide; l'autre suit l'avenue royale de Lichtenthal, côtoie les bords de l'Oos, jusqu'à la cascade de Geroldsau, et disparaît après dans la profondeur épaisse des sapins. On peut commencer par l'une et revenir par l'autre. Les mêmes gendarmes protégent la plaine et la montagne.

Ici le verbe *protéger* doit se prendre au figuré. L'emploi de gendarme est une sinécure dans le grand-duché de Bade. On y rencontrerait plus aisément un ours qu'un voleur, et le dernier des ours a été tué, dit la chronique, par un archer du temps de Frédéric Barberousse. Cet ours féodal a donné son nom à un restaurant qu'on voit près de Lichtenthal. J'ai toujours pensé que le gouvernement grand-ducal réservait les places de gendarmes aux barons désillusionnés qui cherchent le repos loin des cours.

Le gendarme badois marche à pied. Il ne monte jamais à cheval. Il a un casque pour s'égayer.

Donc un matin, vers la fin du mois d'octobre, à cette époque charmante où les forêts resplendissent des couleurs les plus éclatantes, où le touriste qui voyage un bâton à la main ne subit plus les chaleurs accablantes de l'été et n'a pas encore froid, je partis pour une excursion nouvelle en compagnie de M. Charles Lallemand, directeur de *l'Illustration de Bade*.

Voilà un compagnon que je souhaiterai à tous les touristes! Il a le pied infatigable, le coup d'œil infaillible. Il tire un coup de fusil comme Léon Bertrand, et il manie le crayon comme le fusil. Chasseur et paysagiste, il connaît tous les sentiers et toutes les légendes de la forêt; jamais il n'hésite dans sa marche pas plus que dans ses récits, et il parle la langue d'outre-Rhin comme le fameux prince de Metternich en personne.

On peut aller avec lui de Schaffouse à Francfort sans craindre de se perdre en route un instant ou de s'ennuyer une minute.

Cette fois mon ami avait résolu de passer par Bühl et de revenir par Achern, en rendant visite à la Herrenwiess, au Wildersee et aux verreries de Schwarzenberg.

La route qui de Bade court vers Bühl, où le voyageur commence l'ascension de la montagne, côtoie le village et la station d'Oos, et enjambe ce joli chemin de fer à une seule voie qui s'embranche sur la ligne de Fribourg à Heidelberg et qu'on dirait fait pour le plaisir d'un petit prince, tout petit. Il est si joli, si frais, si propre, si bien poli, si bien nettoyé, si bien arrangé, avec ses deux haies vives et fleuries qui le parfument, ses chaumières tapissées de vigne-vierge et de houblon, où s'abritent les cantonniers, ses barrières aux couleurs héraldiques du grand-duché, jaune et rouge, — or et gueules, disent les hérauts d'armes, — qu'il ressemble tout à fait à ces beaux jouets qu'on fabrique à Nuremberg. Les railleurs assurent que chaque soir on l'enferme dans des boîtes dont le couvercle ne s'ouvre plus que le matin.

Quand il pleut, les cantonniers se désolent; cela gâte leur chemin.

Le pays a cela de curieux qu'il a toutes les apparences d'une aquarelle. On frapperait volontiers sur les arbres pour s'assurer qu'ils sont en bois; si l'on n'entendait pas le murmure de l'eau sur les cailloux, on croirait que la rivière entre dans la composition d'un décor. Les paysans eux-mêmes et les étudiants, qui passent la pipe à la bouche, ont des physionomies et des costumes de choristes qui invitent à fredonner le refrain d'un opéra-comique. Il n'est pas jusqu'aux soldats de la garnison de Rastadt qui, dispersés dans la campagne, ne concourent à l'illusion. Les fantaisistes pensent que c'est un machiniste qui a semé leurs habits blancs et leurs pantalons bleu de ciel dans les prés et les bois.

Un jour, disent-ils, on entendra un grand coup de sifflet, et tout disparaîtra.

La route est bordée de beaux poiriers et de noyers superbes qui plient sous le poids des fruits. Des pieux fourchus en supportent les branches. Au moment de la récolte, ces enfants blonds que le pays produit en si grande quantité dépouillent les arbres à coups de gaule. C'est alors une grêle de poires et de noix. Les petits travailleurs battent d'une main et ramassent de l'autre. Il faut rendre cette justice aux dents qu'elles ne sont pas moins occupées que les mains; chaque enfant y met de la conscience. Jamais personne n'a pu calculer ce que chacun d'eux croque de poires et casse de noix en un seul jour.

Chemin faisant, on rencontre de longs chariots chargés de futailles pleines dont le poids fait crier l'essieu.

Les futailles sont enjolivées de gros bouquets de fleurs; des fleurs s'épanouissent sur le chapeau du conducteur, d'autres fleurs encore ornent le collier du cheval plaqué d'anneaux de cuivre. On pense malgré soi que des ténors déguisés vont en répétition.

Toute cette flore éclatante réjouit le cœur des Allemands; c'est la cocarde parfumée du vin nouveau; mais si le cœur est en joie, que les jambes prennent garde! Rien n'est si perfide que ce petit vin nouveau, si vif, si gai, si tapageur aussi. Il est si jeune! il s'amuse alors aux dépens de ceux qui le boivent. Vienne le soir, et les bons villageois trébucheront de toutes parts.

Un peuple de vignerons s'ébat sur les coteaux. De longues voitures à quatre roues sont chargées de cent espèces d'ustensiles creux, vases, cuviers, bassines, marmites, seaux, où l'on entasse les grappes. Chaque famille visite son champ.

Dans le pays de Bade, la propriété est divisée comme dans la banlieue de Paris; chaque carré de choux a son maître. La plaine a l'aspect d'un immense damier.

A ce moment de l'année, il n'est pas rare d'entendre des coups de fusil éclater dans la campagne. Le maïs, le tabac, le chanvre ont disparu, il n'y reste plus que les hautes tiges du topinambour. C'est l'instant où commencent les battues. L'heure du glas funèbre a sonné pour les lièvres.

Ici j'ouvre une parenthèse.

S'il m'était permis de parodier un vers fameux, je dirais avec le poëte :

Les *traques* ne sont pas ce qu'un vain peuple pense.

Le lièvre est un produit de l'agriculture, — j'allais dire

(1) Voir le tome XXV, p. 313, 321.

de l'industrie badoise, — tout comme le raisin ou la betterave.

On en tue par centaines, il y en a par milliers. Plus on en tue, plus il y en a. C'est à croire qu'on les sème et qu'ils poussent comme des navets. C'est du reste une opinion qui a ses défenseurs. D'autres bons esprits croient qu'il y a quelque part, dans un coin écarté du grand-duché, des fabriques de lièvres.

Une production incessante peut seule expliquer la perpétuelle destruction qu'on en fait.

On sait, à vingt pattes près, ce qu'une commune peut rapporter de lièvres en moyenne. On en fait la coupe une fois l'an. Cette coupe succède à de petits abatis intimes qui se pratiquent vers les mois de septembre et d'octobre. Les grands massacres commencent vers le mois de novembre et continuent jusqu'au mois de janvier. On laisse plusieurs douzaines de baliveaux dans ces taillis de lièvres.

Quand vient le jour désigné pour la Saint-Barthélemy, on voit arriver des escouades de chasseurs armés en guerre. La poudre et le plomb peuvent manquer, les lièvres ne manquent jamais. — Quelquefois on est vingt tireurs, quelquefois soixante. Le maître de la chasse conduit la bataille.

Les traqueurs s'enfoncent dans la plaine par un étroit sentier; les meurtriers cernent deux des côtés du grand carré qu'on va battre. Avant que l'armée des traqueurs ne s'ébranle, on aperçoit, voyageant au hasard, une douzaine de lièvres qui reconnaissent l'enceinte; une vague inquiétude les tourmente; quelques misanthropes à quatre pattes se réfugient dans les buissons ou cherchent l'abri trompeur des topinambours; les étourdis prennent le galop et courent, tête baissée, au-devant de la mort; des philosophes, assis sur leurs pattes de derrière, méditent sur l'instabilité des choses humaines. Tout à l'heure, ils dormaient chaudement couchés dans un sillon; à présent, les voilà livrés à tous les hasards de la guerre!

On ne sait pas jusqu'où va le courage d'un lièvre qui a peur! L'épouvante le transporte alors jusqu'à la témérité. Rien ne l'arrête! Il court, et les coups de fusil, bien loin de l'effrayer, lui communiquent un nouvel élan. Tel un cuirassier charge les carrés d'infanterie qui croisent la baïonnette! mais un lièvre n'a pas de casque et de cuirasse.

Il en est cependant dont la fortune protége la bravoure; harcelés, fouettés par le plomb qui siffle à leurs oreilles, et d'autant plus impétueux qu'ils sont plus menacés, ils essuient sans faiblir trente coups de fusil, et franchissent audacieusement la ligne des tireurs. Il en est qui s'évanouissent après la victoire.

Le soir venu, et pour me servir de l'expression épique des historiens, deux ou trois cents lièvres ont mordu la poussière!

Le lendemain, on recommence dans la plaine voisine. De nouveaux escadrons velus s'y rencontrent.

Quand la neige couvre le pays, à cette époque, chère aux fils de Nemrod, où les arbres, chargés de givre, dessinent leurs dentelles d'argent sur le ciel gris, ces grandes traques prennent des proportions homériques. Grossis par la distance et l'éclat du linceul blanc qui tapisse la terre, les lièvres ont la taille de gros moutons. De loin, et traçant mille évolutions savantes, on les prendrait pour des Arabes fuyant au galop devant nos tirailleurs.

Des chariots garnis de traverses de sapin, fraîchement coupées dans la forêt voisine, suivent la chasse. On y suspend les victimes par les pattes. Les faisans sont accrochés par le bec tout autour, les chevreuils jetés tout au fond, et le marchand de gibier, son carnet à la main, fait le dépouillement de cette hécatombe cynégétique.

Dès les premières ombres de la nuit, tous ces cadavres, dirigés sur la station la plus voisine du chemin de fer, partiront pour Paris.

Combien n'y vend-on pas de lièvres des montagnes du Morvan qui viennent des plaines de Bade! C'est l'étiquette qui les sauve.

Le produit de ces chasses gigantesques est affermé par bail à des négociants qui sont tenus d'accepter tout ce qu'on tue. Ces négociants en lièvres ont à leur tour des marchés passés avec les industriels de Paris auxquels ils expédient leur marchandise.

Les prix du tarif sont invariables. Un lièvre vaut un florin, un faisan deux florins; le chevreuil se paye au poids, dix-huit sous la livre. Un perdreau vaut trente ou trente-six kreutzers.

Quatorze kreutzers font dix sous, et il en faut soixante pour faire un florin; à présent, calculez.

Tous ces petits mystères de la chasse badoise m'ont été révélés entre deux coups de fusil. Quand un novice, un chasseur champenois, provençal ou bourguignon, par exemple, s'effraye à la vue de ces entassements de poils et de plumes: — Rassurez-vous, lui dit-on, *le Veau qui tette, le Père Lathuile, les Frères Provençaux* en mangeront une bonne part.... L'appétit des Parisiens entre pour une portion considérable dans l'économie de notre budget.

La bête morte, le marchand en répond. Malheur alors si un orage éclate! La marchandise meurt une seconde fois. Lièvres, chevreuils et coqs arrivent trop faisandés à Paris. Bonsoir la bourriche. Il y a des circonstances où une tempête est une faillite.

— Monsieur, me disait un jour en un français de fantaisie un spéculateur de Rastadt, au début de ma carrière j'ai dû déposer mon bilan.

Alors empruntant la fameuse phrase des saltimbanques:

— Et de combien manquiez-vous? lui demandai-je.

— Je manquai de trois mille sept cents lièvres, répondit-il.

Et que ce chiffre ne surprenne personne: j'ai connu un certain Kaufmann, à Bade, qui, dans une seule saison, a expédié de l'autre côté du Rhin la masse énorme de vingt-huit mille lièvres.

Que de civets, bon Dieu!

Une spéculation en perdreaux tira d'affaire mon spéculateur de Rastadt.

Dans le duché de Bade, le propriétaire de la chasse n'est pas, comme cela arrive souvent en France, le propriétaire du fonds. La chasse est louée par chaque commune qui aliène, au point de vue des coups de fusil, l'étendue entière de son territoire. L'adjudication se fait aux enchères. Telle chasse qui se louait trente florins en 1839 en vaut aujourd'hui six cents et plus.

Quant aux permis de chasse, on n'en obtient qu'à la condition d'être adjudicataire d'un territoire communal, ou d'avoir l'autorisation d'un adjudicataire. Une exception est faite en faveur des propriétaires qui justifient d'un domaine de deux cents arpents; or, le nombre en est très-limité. Il ne s'en trouve pas souvent un seul par commune.

Il y avait une fois un Marseillais que le hasard et le chemin de fer de l'Est avaient amené à Bade. Un ami le conduisit un jour d'automne, pour la Saint-Hubert, à une traque en plaine.

En sa qualité de Marseillais, ce chasseur, doublement provençal, avait vu deux fois dans sa vie des lièvres en liberté : une première fois, le 17 octobre 1849, dans la Crau ; une seconde fois, le 6 septembre 1857, dans la Camargue. Il racontait depuis dix ans qu'il avait blessé l'un de ces animaux chimériques.

On mit le chasseur en place. Dès la première battue, le diable voulut que tous les lièvres du canton prissent leur course de son côté. Le Marseillais eut des éblouissements. Il vint un lièvre, il en vint deux, il en vint trois, puis quatre, puis dix, puis d'autres encore. Notre chasseur faisait feu et il chargeait, il rechargeait et il refaisait feu. La cartouchière vide, au vingtième lièvre, il jeta son fusil sur le dos du fugitif; au vingt-deuxième, il se lança à la poursuite du traître qui décampait.

Quand on rattrapa mon Marseillais, il était fou. Il voyait partout des légions de lièvres dansant des sarabandes.

— Bagasse ! ce sont des farandoles ! s'écriait-il avec cet accent qui a la propriété de faire rire les Parisiens. Et il s'efforçait de saisir un de ses voisins par les oreilles pour le manger. On eut grand'peine à le ramener à Strasbourg.

A la trentième douche il eut une lueur de raison. On lui en administra dix encore et il fut guéri.

— C'est égal, dit-il alors en soupirant, j'ai fait un beau rêve!

Et il retourna à Marseille convaincu qu'il n'avait pas chassé.

Ces grands carnages, qu'on pourrait appeler des écoles de tir, sont quelquefois suivis de dîners qui réjouiraient le cœur et l'estomac de Pantagruel.

La scène représente une salle d'auberge : murs blancs ornés de gravures enluminées et de lithographies où sont figurés des visages de grands-ducs et de princes peu connus, tout chamarrés de croix, et des batailles où les Autrichiens et les Prussiens rendent aux Français ces coups terribles qu'on leur prodigue si souvent au Cirque Olympique. Cette fois, on voit nos soldats par derrière. Dans un coin un poêle tord ses tuyaux énormes. De longues tables de sapin accompagnées de bancs garnissent tout un côté de la vaste salle. Le poêle ronfle, les servantes vont et viennent. Des bouteilles au long col s'échelonnent par douzaines sur les tables. On remarque une absence complète de carafes.

Quelle remarque fatale pour un buveur d'eau !

Cependant on sert le potage.

Une expérience personnelle m'engage ici à prévenir ceux de mes compatriotes qui n'ont pas eu la bonne fortune d'assister à ces noces de Gamache de bien consulter leur appétit avant de rien mordre.

S'ils ont grand'faim, ils peuvent commencer au cinquième service.

S'ils n'ont qu'une faim modérée, ils ne devront toucher à la fourchette qu'au dernier rôti.

Remarquons en passant que ce dernier n'est jamais le dernier.

Si un imprudent débute avec le potage, il aura fini avant le commencement.

Un jour j'étais à Ulm, — il s'agit ici d'un village du pays de Bade, et non pas de la ville fameuse illustrée par une capitulation, et par une gravure qui représente l'Empereur blessé auprès d'un cheval blanc, — on dînait au *Gasthaus* de l'endroit entre chasseurs et en grande compagnie. On faisait beaucoup de bruit ; on en faisait même trop.

Lise, Mina, Caroline et Sophie avaient servi force plats suivis de vingt plats. On avait vu des gigots, des longes de veau, des filets de bœuf, des selles de mouton, des cochons de lait, des rôtis de porc frais, des côtelettes, des légumes, du poisson, des beignets, des omelettes, des poulets, des dindonneaux, et puis ceci, et puis cela, et vingt autres choses encore.

Sans être accusé d'étourderie, on pouvait croire que le dîner était fini.

Un régiment de Croates aurait eu le droit d'être rassasié.

Une armée espagnole aurait vécu trois jours avec les reliefs de ce festin.

Tout à coup apparaissent, flanquées de quatre canards, deux oies toutes fumantes !

C'était le bouquet!

On le dévora.

Quand le dessert est servi, il y a comme un entr'acte, pendant lequel on fait donner la réserve des bouteilles. Ces demoiselles si fines de taille s'avancent par escadrons ; toutes succombent. Le café ne vient qu'après, au bout d'une heure.

Ce ne sont pas des récits de chasse qui égayent cet intermède, ce sont des tours de valse.

On fume. Tout à coup une harmonie sort du nuage au milieu duquel disparaît la salle : une main familière a tourné la clef d'un orgue. Un chasseur s'empare d'une servante et la valse tourne dans la salle.

Toute auberge allemande a dans un coin un coffre étroit et long, d'aspect inoffensif, qui recèle dans ses flancs des tempêtes de musique. Les chasseurs étrangers et naïfs croient que ce coffre est une horloge, et que tout à l'heure le coucou va chanter. Mais voilà que le rouage de la machine est lâché, et tout à coup une romance vous part dans le dos.

Les Allemandes sont valseuses de naissance. Toutes petites, avant de marcher, elles valsent.

Dans ces contrées où règne l'empire de la tradition, la valse à deux temps n'a pas encore pénétré. On valse classiquement. Avant de livrer sa compagne aux mains d'un autre danseur, le chasseur l'embrasse bruyamment sur les deux joues.

La vérité historique veut que j'avoue qu'on fait peut-être abus de la galanterie.

Si servante qu'on soit, on n'en est pas moins femme,

a dit un poëte. Les chasseurs le font bien voir aux Dorothées et aux Wilhelmines des auberges.

On leur offre plus de cœurs qu'elles ne servent de plats.

C'est effrayant ! Ajontons cependant qu'elles ne se fâchent jamais.

Et à propos de ces dîners pantagruéliques, je me souviens qu'un soir, à Schwarzach, — autre bourg voisin du Rhin, — à l'heure où la valse entraînait dans son tourbillon un chasseur et une servante blonde, un jeune compositeur original et rêveur me conta une histoire fantastique dont il était le héros, et à laquelle le ronflement du poêle, les plaintes de l'orgue, le nuage de fumée qui nous enveloppait et le profil bizarre des gardes qu'on

apercevait dans le clair-obscur prêtaient un caractère singulier.

Il s'agit encore de lièvres.

Ce compositeur, se trouvant à la campagne, avait été conduit à la chasse par un aubergiste. C'était la première fois qu'on l'armait d'un fusil. On l'avait posté au coin d'un bois en lui recommandant de bien faire attention.

— Au bout de trois minutes, me dit-il, l'ennui me gagne; je tire un livre de ma poche, je pose mon fusil dans l'herbe et je me mets à lire. Tout à coup un bruit me fait dresser l'oreille, un lièvre sort d'un buisson et file. Je veux le tirer, mais il était déjà trop loin.

— Cette fois, me dis-je, il faut bien prendre garde. Cinq minutes se passent, rien ne paraît. Je reprends mon livre et me voilà tranquille. Au bout d'un instant le feuillage s'agite et un lièvre effaré saute près de moi; je veux saisir mon fusil et le coucher en joue..., le coquin était à cent pas.

— Ah! pour le coup, je ne lirai plus! repris-je, et, l'arme au bras, je plonge mes yeux au plus épais de la



Hommes de la Forêt-Noire. Dessin d'après nature, de Ch. Lallemand.

forêt. Trois minutes se passent, puis cinq; une réflexion me saisit : Deux lièvres ont passé déjà; il est clair qu'il n'en viendra plus d'autres!

Là-dessus, je pose mon fusil contre un arbre, je rouvre mon livre et j'oublie la chasse, le gibier et les traqueurs. Mais voilà qu'un bruit de pas légers sur les feuilles sèches me tire de ma méditation; je regarde : un lièvre sortait du bois. Je saisis mon fusil, je l'ajuste, et j'allais lâcher la détente lorsque, s'arrêtant en face de moi :

— Avez-vous vu mes deux camarades? me dit ce lièvre.

J'abaisse mon arme :

— Oui, répondis-je un peu surpris, ils ont passé tout à l'heure.

— Et de quel côté sont-ils allés? reprend mon lièvre.

Je lui indique la direction que ses deux prédécesseurs ont suivie.

— Merci, répond le lièvre; il me salue de la patte et s'en va.

Vous comprenez que je n'ai pas tiré.

— Et depuis lors, ajouta mon compositeur, avant de faire feu, j'attends toujours un instant pour savoir si les lièvres n'ont rien à me dire.

Ici je ferme la parenthèse que j'avais ouverte et je reprends la route de la Herrenwiess.

On traverse Steinbach, que signale une statue colossale érigée en l'honneur de ce prodigieux Erwin, qui bâtit le munster de Fribourg en Brisgau, après avoir élevé la cathédrale de Strasbourg. Du monticule sur lequel la statue est posée, on aperçoit tout au fond de la plaine le Rhin, et derrière le Rhin la chaîne des Vosges.

A l'heure matinale où les petites villes du pays de Bade se réveillent, on surprend un peu partout des églogues en plein vent et en déshabillé. On cause à la fontaine autour de laquelle on remplit d'eau fraîche les brocs cerclés de cuivre poli. Tircis en bottes et Philis en cornette partent pour les champs assis côte à côte sur le petit banc du même chariot. Le cœur bucolique de M. de Florian se réjouirait. Le voyageur allume sa pipe et n'y prend pas garde.

L'un des caractères originaux de ces paisibles cités est le silence qui les habite. On croirait sans peine qu'elles sont un peu cousines de ce château des contes de fées où tout le monde dormait. Les marteaux n'y font point de bruit, les chariots y roulent sur le pavé comme des balles de coton sur de la ouate. Point de chants, point de cris. On réserve les chansons et les refrains pour les brasseries et les anniversaires patriotiques.

Un hameau du Languedoc ou de Provence fait plus de tapage en un jour qu'une ville allemande en un mois.

Un hasard, au retour de mon excursion, me fit traverser Achern un jour de marché. Il y avait dans la principale rue du bourg quelques centaines de paysans et de paysannes alignés sur deux rangs, immobiles et debout. Chacun avait à ses pieds ou dans les mains une corbeille pleine de denrées, celui-là des fruits, celle-ci des légumes, l'un des guirlandes d'oignons, l'autre des chapelets de grives. C'était une macédoine appétissante de petits pois et de perdreaux, de carottes et de poires, d'artichauts et de bécasses.

Les consommateurs, alléchés par toute cette victuaille, se promenaient entre les producteurs.

Mais les uns ne parlaient pas plus que les autres. Ceux qui marchaient avaient toute liberté de fouiller dans la corbeille de ceux qui ne bougeaient pas; il n'y avait entre tous pas plus de réponses qu'il n'y avait de questions. Une douzaine de monosyllabes faisaient tous les frais de l'entretien.

On voyait au milieu de la rue une grande fille en robe verte, couleur d'épinard, coupée crûment par un tablier rouge d'un ton à faire beugler un taureau. Les couleurs allemandes ont l'âpreté des fruits verts. Elles produisent sur les yeux l'effet d'une note criarde sur les oreilles. Le dimanche, toutes les toilettes chantent faux. C'est un charivari de nuances. — Cette grande fille portait à la main un panier de noix.

A l'heure du déjeuner, au moment où je l'aperçus, — avant la messe, — elle était debout, tranquille et sereine comme un grenadier en sentinelle. A l'heure du dîner, — après vêpres, — elle n'avait pas fait un mouvement, pas plus qu'un canon sur son affût.

Elle avait vendu à peu près la moitié de ses noix à des amateurs silencieux. Elle attendait patiemment qu'une ménagère fit emplette de ce qui lui restait; mais elle se gardait bien de l'offrir à personne.

Si j'avais été automate, j'aurais envié la patience et l'immobilité de cette jeune Allemande.

De Steinbach à Bühl, la route, bordée de poiriers derrière lesquels s'allongent d'interminables champs, a le même aspect que de Bade à Steinbach. On côtoie la montagne à une courte distance. Autour de Bühl grimpent ces fameux coteaux qui produisent le vin d'Affenthal, cher aux Badois. On en boit trois ou quatre fois plus que le pays n'en peut produire. Mais on connaît le dicton :

Il est avec le vin des accommodements!

Le vin d'Affenthal est le vin de Bourgogne du pays. Il n'est pas mauvais. On n'a jamais su pourquoi ce petit vin rouge s'appelait ainsi, — *Affenthal*, en langue germanique, signifiant *vallon des singes*. — Or les vallons d'Altschweier, capitale des vignobles, sont des coteaux. Quant aux singes, je crois bien qu'on n'en a jamais trouvé dans les environs, même à l'état fossile.

Je laisse aux étymologistes le soin d'expliquer cette énigme.

Bühl est un gros bourg, riche, industrieux, commerçant et non moins propre que silencieux. Toutes les maisons, pareilles à leurs sœurs d'Achern, de Steinbach, d'Offenbourg et autres cités rustiques, sont nuancées gaiement d'un badigeon vert-pomme, rose tendre, ventre de biche, gris de perle ou lilas, que la fumée ou la poussière ne ternissent jamais. Le long des rues principales coulent, sous des toits de dalles en beau grès rouge, des ruisseaux d'une eau si limpide que beaucoup de capitales en voudraient avoir de semblables pour leurs fontaines.

Au détour d'une rue, au centre de la ville, voici la vieille église de Bühl, une des plus vieilles du grand-duché : murs de briques, style roman. On en a restauré quelques parties. Entrons-y. L'orgue chante, la population se presse sous les voûtes saintes.

Je n'ai jamais bien compris qu'on priât Dieu en allemand. On a toujours l'air de lui chercher querelle. Je me souviens que la curiosité m'ayant fait entrer, un matin, dans une église de Munich, à l'heure où le prédicateur, du haut de la chaire chrétienne, s'adressait à ses ouailles, la véhémence de son débit et la violence rocailleuse de son accent me firent croire qu'il les menaçait toutes de l'excommunication. Je sortis épouvanté. J'appris plus tard que le saint homme faisait appel à la charité publique en faveur d'une maison de refuge pour l'enfance.

Dans ces petites villes riveraines du Rhin, où la foi catholique est encore vive, les fidèles ne se rangent pas pêle-mêle sur le parvis de l'église, en face de l'autel, selon leur caprice ou l'heure de l'arrivée. La population se sépare en quatre masses à peu près égales, d'après une règle invariable établie par l'usage.

Les femmes mariées et les veuves, les hommes mariés et les veufs occupent la grande nef, celles-là à gauche, ceux-ci à droite. Le bas côté, à gauche, est réservé aux filles, le bas côté, à droite, aux garçons. Le double rempart des grands parents les sépare. Les femmes ont des bonnets presque toujours noirs; les filles sont coiffées en cheveux. Les froids les plus rudes de l'hiver n'ajoutent pas un brin de tulle ou d'étoffe à cette coiffure, le cas de maladie excepté.

Tout auprès de la porte d'entrée, à la queue des mères et des veuves, je remarquai un petit groupe de jeunes femmes séparées de leurs compagnes par un espace libre; je demandai à mon compagnon de voyage dans quelle catégorie il fallait ranger les personnes que je voyais là.

— Ah! me répondit-il, la question est épineuse.

Vous souvient-il de cette époque durant laquelle la République française, prise de vertige, accordait des places d'honneur et des récompenses aux filles qui donnaient des petits citoyens à la patrie? Eh bien! les Allemandes que voilà auraient mérité ces récompenses et ces honneurs... Comprenez-vous? La tradition, plus forte qu'une loi, veut qu'elles aient une place à part, loin des filles, derrière les femmes; rien ne les force à se soumettre à cet usage, aucune ne tente de s'y soustraire.

Autour de Bühl s'étend une campagne qu'on a surnommée, à cause de sa remarquable fertilité, *das goldenen Land, la Terre d'or*. Elle produit deux récoltes par an; la jachère y est inconnue; le tabac, qu'on cultive librement dans le grand-duché, le maïs, le chanvre, le topinambour, la betterave, le blé noir, la pomme de terre, la luzerne y mêlent leur verdure. La plaine est semée de carreaux par milliers, comme la jupe d'un montagnard écossais. Chaque carreau a un propriétaire. Point de ferme nulle part, mais des villages et des hameaux de distance en distance.

Le maître de l'hôtel du Corbeau nous fournit une voiture et des chevaux pour gagner par le Bühlerthal les premiers contre-forts de la Forêt-Noire. Le reste de l'excursion devait se faire à pied. Un montagnard se chargerait alors de porter nos valises.

A peine a-t-on gravi les premières pentes de la vallée qu'on retrouve le torrent, les scieries, les chalets, les longs chariots attelés de bœufs, les petites filles courant pieds nus, les ponts rustiques faits de troncs de sapins, les croix de pierre et les saints bariolés tenant dans leurs bras l'image du Christ.

Les bûcherons et les forestiers passent d'un pas grave et vous saluent; l'étudiant voyage la casquette en équilibre sur le front, la pipe de porcelaine aux lèvres; les troupeaux paissent dans les prairies, entre lesquelles s'avancent des promontoires de forêts. La montagne coupe l'horizon de ses dentelures. Le cône tronqué qui détache si correctement ses lignes sur le ciel tout là-bas était, dit-on, consacré par les anciens druides au culte des sombres divinités qui jadis ensanglantèrent les forêts de la Gaule et de la Germanie. Des savants assurent qu'on a retrouvé dans les pierres amoncelées autour de cette éminence sauvage des haches de silex et des ossements humains.

Il est vrai que d'autres savants non moins érudits affirment que ce cône, l'Immenstein, servait d'observatoire militaire aux légions romaines campées le long du Rhin. Les squelettes appartiendraient alors à des soldats et non à des victimes. Les deux traditions sont également admissibles.

Si le regard descend de ces hauteurs, à égale distance du cône druidique et de la plaine, une ligne qui semble tracée au cordeau indique l'endroit où la culture cesse et où commence la région des forêts.

Cette ligne franchie, ce ne sont plus que des sapins, des hêtres, des bouleaux.

Au cœur même de ces forêts, sur la droite de la route, à l'angle d'un coude qu'elle trace en s'enfonçant sous l'ombre des arbres, s'élève brusquement un rocher monstrueux qui domine et commande la vallée. Des buissons de houx, des broussailles échevelées rampent sur ses flancs, contre lesquels frissonnent quelques arbustes. Tout en haut apparaît un kiosque en bois qu'un pasteur protestant de Strasbourg a fait élever.

Pourquoi ce kiosque et pourquoi ce pasteur? Que l'idée parte d'un bon sentiment, je le veux bien, — mais cette gloriette gâte le rocher. Elle en diminue le caractère sauvage et mêle un souvenir de guinguette à sa masse imposante.

Il a fallu tracer un sentier, ou, pour mieux dire, une rampe, autour de cet escarpement gigantesque pour en faciliter l'accès, et encore est-il d'un abord farouche. Le pied des femmes peut à peine s'y aventurer. Lorsqu'on en a franchi les sinuosités périlleuses, un magnifique panorama se déroule jusqu'à l'horizon. Des abîmes de verdure où chante une plainte éternelle s'ouvrent sous le regard et fuient vers la plaine lointaine. Des flocons de vapeurs blanches s'en détachent et s'envolent sur les cimes des forêts, la lumière et l'ombre se partagent les profondeurs harmonieuses de la vallée; des milans aux ailes pointues planent dans le vide. Le vent traverse l'espace, que remplit une rumeur confuse.

Une légende se rattache au Wiedenfels et donne une explication mystérieuse de la durée de ce vent et de l'éternité de cette rumeur.

Il y avait autrefois, dans le Bühlerthal, un géant terrible qui pillait les monastères, rançonnait les voyageurs et enlevait les châtelaines. Cet Encelade gothique ne respectait pas plus les cloches des abbayes que les mâchicoulis des burgs. On tremblait à dix lieues à la ronde. Le géant était un peu enchanteur, ce qui le rendait encore plus redoutable. Combien de nobles seigneurs changés en chevreuils ou en loups n'erraient-ils pas dans la forêt, victimes d'un pouvoir magique!

Quand il avait joué quelque bon tour à un burgrave du pays, le géant riait. Alors la Forêt-Noire tremblait et les villes épouvantées fermaient leurs portes.

Un paladin qui revenait de Palestine passa un jour dans le pays. Il rencontra une procession de moines qui chantaient, bannière en tête, et tous couverts de la cagoule.

— Bons moines, pourquoi chantez-vous par la campagne? dit le paladin.

— Nous prions pour l'âme de notre bien-aimé sire, que le géant du Wiedenfels vient de changer en sanglier, répondirent les moines.

Plus loin, le chevalier avisa deux longues files de religieuses qui s'en allaient, leurs cierges à la main, et pieds nus, dans la campagne.

— Saintes filles, que faites-vous loin du cloître où vous avez juré d'ensevelir vos jours? demanda le paladin.

— Nous faisons un pèlerinage pour délivrer, par l'intercession de la très-sainte Vierge, notre dame abbesse que le géant du Wiedenfels a enlevée, répondirent les religieuses.

Plus loin encore il aperçut un long troupeau de femmes, d'enfants et de serviteurs, qui pleuraient et se lamentaient autour d'un cercueil qu'on portait en terre.

— Braves gens, qui donc enterrez-vous ainsi et pourquoi pleurez-vous? demanda le paladin.

— Nous enterrons notre sénéchal et nous le pleurons parce qu'il était bon au pauvre peuple. Le géant du Wiedenfels l'a méchamment occis, répondirent les serviteurs.

Le paladin ne questionna plus personne, mais, s'armant du bouclier et portant haut sa lance, il s'enfonça dans le Bühlerthal. C'était, disent les chroniques, le vaillant Ogier le Danois; d'autres racontent que c'était le neveu du grand empereur Charlemagne, l'invincible Roland en personne.

Il marchait depuis une heure lorsqu'il vit venir à lui un géant haut de dix coudées; il était armé du tronc d'un chêne, et sa barbe était mêlée et touffue comme un amas de broussailles.

Le géant leva son tronc de chêne, mais d'un coup de son épée le paladin coupa l'arbre en deux.

Le géant prit dans la montagne un rocher qu'il brandit des deux mains et lança sur son ennemi pour l'écraser.

Le paladin reçut le rocher sur son bouclier, contre lequel cette masse de pierre rendit le son d'une noisette.

Le géant, privé de ses armes, eut recours aux moyens surnaturels; mais le paladin portait sous son armure un morceau de la vraie croix qui rendait vaine toute sorcellerie. La barbe du géant vaincu se hérissa et ses dents claquèrent comme des cailloux; il voulut prendre la fuite: le paladin fondit sur lui, le saisit entre ses bras robustes, le renversa et le garrotta. Puis, le traînant vers le Wiedenfels, il entassa mille rochers sur son corps.

— Reste là et souffre jusqu'à ce que la trompette du jugement dernier te livre au glaive de l'ange exterminateur, dit le paladin.

Et depuis ce jour-là, le vent qui souffle sur le Wiedenfels c'est l'haleine du géant qui soupire; ces rumeurs plaintives qu'on entend, ce sont les gémissements qu'il pousse.



Femmes de la Forêt-Noire. Dessin d'après nature, de Ch. Lallemand.

Une tradition plus sérieuse veut que le sombre Wiedenfels ait été jadis, avant la conquête romaine, un lieu de sacrifices où les druides immolaient des victimes humaines. Autrefois le rocher s'appelait Wodanfels ou rocher de Wodan, et l'on sait que Wodan est le nom allemand d'Odin, le grand dieu, le Jupiter des Scandinaves. Wiedenfels serait alors une corruption du nom primitif, à moins que cette appellation nouvelle ne vienne de *wiede*, qui signifie *saules* et de *fels* qui veut dire *rocher*. La montagne voisine est le Wiedenberg, et le ruisseau qui fuit tout auprès le Wiedenbach; voilà beaucoup de saules! Malheureusement il en est de ces arbres comme des singes d'Affenthal. Les singes sont des hommes, et les saules, des sapins.

Assez d'étymologie comme cela, et retournons au paysage.

AMÉDÉE ACHARD.

(La fin à la prochaine livraison.)

LE PRIX D'UN NOEUD D'ÉPÉE.

(MOEURS ARABES.)



Le cimetière de Bab el-Nasr, au Caire. Dessin d'après nature, par A. de Bar.

I. — L'ESPRIT D'UN MABOUL (IDIOT).

Il y a trois ans, après la guerre de Crimée, deux de nos amis se promenaient avec le capitaine C*** dans les cimetières du Nil, aux portes du Caire.

Arrivés au cimetière de Bab-el-Nasr (porte de la Vic-

toire), nos voyageurs en contemplaient les tombeaux uniformes, presque tous en ruine, — semés, comme des fantômes blancs, sur un sable aride, et rappelant ce cruel axiome des Turcs : La mort, c'est l'oubli !

Tout à coup un cortége funèbre se présente, poussant les cris de désespoir usités chez les Orientaux en semblable circonstance. Le préposé à l'octroi demande à l'individu qui semblait diriger les autres le billet de passe qu'il est d'usage de donner; mais, à cette demande, celui-ci se trouble et veut rebrousser chemin; l'employé prend méfiance, arrête l'individu ainsi que les porteurs du cercueil, et veut les faire entrer au *karaco* (corps de garde) ; ceux-ci s'en défendent, une rixe survient. Les porteurs effrayés lâchent le cercueil qui, en frappant la terre, laisse échapper de son sein, non pas un cadavre, mais une quantité de mottes de beurre. Profitant de la stupéfaction générale, les porteurs avaient pris la fuite ; le conducteur du soi-disant convoi, propriétaire de la marchandise de contrebande, fut seul arrêté et livré à la police.

C'était un *maboul*, espèce d'idiot, vénéré chez les Turcs et les Arabes.

Comme nos amis s'étonnaient de l'esprit de ce prétendu imbécile et de la sacrilége audace de son entreprise :

— Les *mabouls* et les nègres, leur dit le capitaine C***, sont capables de tout en Orient pour la moindre bagatelle; je vais vous conter une histoire qui en est la preuve la plus évidente... et la plus dramatique

II. — LE SACRIFICE DES NÈGRES.

En 185., nous dit le capitaine C***, j'étais chargé d'une mission chez les Beni-***; j'appris qu'un mariage important devait avoir lieu dans la tribu voisine, et je m'empressai de m'y rendre pour assister à cette grande scène des mœurs arabes. Mon caractère, mon uniforme et mes pouvoirs, et au besoin les forces respectables dont je disposais, m'assuraient les moyens de voir tout ce qui n'est pas absolument interdit aux hommes.

J'avais de plus un intérêt de cœur engagé dans cette cérémonie. Le jeune caïd Mohamed-Ben-Arva, qui m'avait sauvé la vie dans une attaque de Bédouins, et qui me servait à la fois de guide, de conseil et d'interprète, m'avait dit la veille, en attestant Allah et Mahomet et en essuyant une larme du pan de son burnous :

— Leïla, la fille de Sidi-Abder Omar, la perle de la tribu, qu'on va unir à Mahi-Eldin, m'était fiancée par son père depuis deux ans. On me l'enlève pour la donner à mon rival, parce que j'ai sacrifié mes biens au service de la France. Si vous parvenez à empêcher ce parjure, j'amène tous les Beni-*** à vous demander l'*aman*.

Je ne voyais pas trop comment je pourrais satisfaire au vœu de Mohamed, mais j'attendais une inspiration de mon étoile et des circonstances.

Nous partîmes au lever d'un beau jour, et nous traversâmes huit lieues du Sahara. A dix heures nous entrions dans un village nègre, où nous assistâmes au premier acte de la fête. Les noirs du désert, enlevés du Soudan et du Timbektou par les Bédouins, qui les prennent comme des alouettes au miroir, avec des coquillages, de la verroterie ou des amulettes, forment le plus étonnant contraste au milieu des Arabes, leurs maîtres. Autant ceux-ci affectent de gravité, de silence et de dissimulation, autant ceux-là se montrent gais, expansifs et sociables. Les nègres de Man*** se préparaient à installer et à conduire à la noce, afin de porter bonheur aux mariés, leur nouveau marabout, Falerigo. C'était un *maboul* (fou), véritable ou simulé, mais vénéré à l'égal d'un santon. Telle est la mode de l'Orient, où l'on adore les insensés comme des possédés de Dieu, jouets et instruments du *djin*. Le cortége défilait dans les rues du village ; drapeau de soie jaune frangé de vert, musiciens jouant du monocorde, des cymbales et des castagnettes, ou battant du tambour avec fureur, groupes de nègres et de négresses, dans leurs habits les plus éclatants, vociférant et gambadant autour d'un taureau, d'un bouc et d'un bélier conduits au supplice, — reste d'idolâtrie que n'a pu effacer le mahométisme. Il fallait voir l'or, l'argent, les perles, les coquillages, l'ambre, le plomb, le fer, le cuivre, ballotter aux oreilles, sur le cou, aux bras et aux jambes de cette foule bronzée, étinceler sur les gandourahs blancs, sur les haïks de mousseline brodés de palmes, et sur les voiles à fleurs et les soieries multicolores des négresses.

On arriva en chantant et en dansant jusqu'à une mosquée où l'on fit des prières : — *Allah kebir! Allah kébir! Là ilah Allah! Mohamed recoul Allah!* etc. Puis on se dirigea vers une source et une éminence, théâtre du sacrifice.

Un voyageur émérite, M. Benjamin Gastineau, a décrit avant moi cette scène formidable.

— Rien de plus imposant que cet autel de la nature. Le regard se perd partout, au nord et au sud, du côté de la mer et du désert, au milieu d'une immensité de montagnes phosphorescentes figurant de gigantesques pyramides, des sphinx, des échelles de pierre, et ondulant à l'horizon comme les vagues d'un océan. Une lumière opale, versée par un soleil perpendiculaire, enflamme tous les tons, et frappe d'éclairs les bijoux des noirs. L'âme, émerveillée de ce spectacle, confond sa prière avec celle de la source dont les eaux vont se teindre de sang. Les négresses s'échelonnent sur une montagne qui domine en amphithéâtre la fontaine ; les plus riches occupent le premier rang, les plus pauvres le dernier. Parmi celles-ci, plusieurs sont chargées de leurs enfants, qui dorment paisiblement sur leur dos dans une sorte de berceau de toile. Quant aux nègres, ils forment un cercle de trois rangs de profondeur et placent, de distance en distance, des sentinelles chargées de tenir hors de portée les Arabes ou les *roumi* (chrétiens) qui voudraient assister à la cérémonie. Je n'obtins l'insigne faveur de participer à la réunion qu'à la condition de me déchausser et de m'y montrer pieds nus, ce que je fis sans aucune hésitation.

Les vases contenant l'encens, les parfums, les calebasses pleines de sel, les couteaux, tous les ustensiles du sacrifice sont déposés sur les roches granitiques détachées de la montagne.

Alors commence une invocation religieuse que les nègres exécutent en se tournant vers l'orient et en élevant les deux mains à la hauteur des tempes.

Déjà les poulets blancs et noirs ont été immolés; le sacrificateur tient le bouc couché sous son genou, et il s'arme d'un coutelas. Les artistes et les danseurs s'animent étrangement. Ce sont des fous, des malades. Selon la ferme croyance des noirs, ils ne peuvent être guéris qu'en buvant le sang des victimes. Ils exécutent une danse extravagante. Leurs lèvres grimacent la joie de l'hyène. Il faut du sang! C'est le rédempteur universel!

Le couteau est enfoncé dans la gorge du bouc. A peine

en est-il retiré qu'un nègre *maboul* se jette sur l'animal, s'attache à sa plaie comme une sangsue et boit à longs traits les flots qui s'en échappent. Pendant que le bouc et l'homme se débattent dans le ruisseau rouge, le sacrificateur, penché sur le corps de la victime, étudie ses palpitations pour en tirer augure.

Le bélier parfumé et lavé subit le même sort et dans les mêmes conditions que le bouc. Le prêtre, qui suce sa plaie jusqu'à épuisement, reste ivre-mort sur une des pierres de la fontaine.

Le tour du taureau est enfin venu. Il résiste, et il ne peut être terrassé que par des bras vigoureux.

A ce moment s'avance sur le théâtre de l'exécution une négresse jeune et belle, aux formes charmantes, aux extrémités fines, à peine vêtue d'un gandourah. Elle danse à se briser le corps et s'anime extraordinairement, le regard toujours fixé sur la victime. Son visage bouleversé traduit une horrible expression de férocité ; elle se lèche les lèvres de la langue, comme un tigre qui va bondir sur sa proie.

En effet, elle se précipite furieuse sur le taureau égorgé par le marabout. Elle aspire voluptueusement le sang qui sort en bouillonnant de sa blessure. Mais, ô surprise! il se relève, il marche !... Présage des plus heureux... La négresse est suspendue sous l'animal, la bouche toujours collée à sa plaie, les mains accrochées à ses cornes. Un duel horrible s'engage entre la prêtresse et le taureau, qui se débat vainement sous l'étreinte de ce vampire femelle. Vaincu dans la lutte, il tombe épuisé et roule dans le ruisseau en mugissant sourdement.

La prêtresse se dresse triomphante, les vêtements, le visage, les mains, le corps entier maculé de sang. La musique célèbre sa victoire, les femmes l'applaudissent de leurs cris sauvages. Hideux spectacle qui n'est plus de l'humanité, la sanglante bacchante, en délire, se livre à une danse incroyablement folle pour qui n'en a pas été témoin. Les nègres dansent avec elle et imitent tous ses mouvements.

Enfin la sarabande diabolique cesse ; la prêtresse du sang, exténuée, s'abat comme un cadavre sur une pierre de la fontaine. On l'emporte en triomphe jusqu'à sa case, devant laquelle se donne le bal du sacrifice, présidé par le nouveau marabout. Les trois victimes, le bouc, le bélier, le taureau, sont dépouillés, dépecés en autant de morceaux que de convives. Le festin se prépare. En attendant qu'il soit prêt, les musiciens appellent à la danse en frappant sur le tam-tam et sur des calebasses couvertes d'une peau légère.

III. — DANSES ET FESTINS.

Aussitôt le rond est formé. Deux nègres ouvrent le bal. Ils se démènent, en simulant par des figures expressives leurs peines et leurs joies, jusqu'à ce qu'ils tombent en épilepsie.

Deux jeunes négresses, coiffées par leurs compagnes du mouchoir de prédilection, leur succèdent. Elles sautent alternativement d'un pied sur l'autre, en marquant une mesure à trois temps. Leurs gestes, d'abord rares, deviennent très-expressifs ; les musiciens s'enthousiasment ; ils chantent en jouant et en agitant la tête comme des Chinois de porcelaine ; ils encouragent ainsi les danseuses, qui, d'ailleurs applaudies par l'assistance frappant des mains en cadence, redoublent de vigueur et d'entrain. Une danseuse tombe mourante, hors d'haleine, et l'autre la suit l'instant d'après.

Le même exercice est répété par d'autres négresses dont les poses, les figures et les attitudes sont indescriptibles.

Enfin, un noir vient faire un signe cabalistique à l'assistance. Les musiciens jettent au diable leurs instruments, et la foule se précipite sur les morceaux de viande à peine effleurés par le feu.

— Bon appétit, noirs enfants de l'Afrique !... qu'Allah vous pardonne vos sanglantes folies.

IV. — L'AMBITION D'UN MARABOUT.

Le nouveau marabout n'avait pas été le personnage le moins curieux de ce drame étrange. Il avait pris, avec le délire de la démence, sa part des chants, des contorsions et surtout du festin. Quand il fut décidé que l'augure était favorable au mariage de Leïla, et qu'on se mit en route pour le douar des futurs époux, Falerigo s'approcha de moi avec une curiosité extrême, admira l'une après l'autre les pièces de mon uniforme, et s'attacha surtout, comme à une amulette hors de prix, au nœud de soie et d'or qui ornait la garde de mon épée.

Un pressentiment me fit deviner dans cette convoitise du fou un moyen de servir les projets de Mohamed, et je chargeai celui-ci de dire au maboul dans sa langue :

— Si tu fais ce que je te demanderai ce soir à la noce, tu auras pour récompense ce bijou inestimable.

Falerigo bondit de joie, et ne me quitta plus des yeux pendant le voyage.

V. — LA NOCE AU MARCHÉ.

Nous atteignîmes sur les huit heures le village de Sidi-Abder-Omar. C'était jour de marché (on prend d'ordinaire ce jour-là pour les mariages), et j'eus l'occasion d'étudier à la fois les plus beaux types arabes du Sahara, et les mœurs commerciales de ces étranges négociants. Je reconnus encore là l'exactitude des tableaux du voyageur : — Je me rappellerai toujours le caractère de simplicité, de noblesse, de quiétude religieuse de l'enfant du désert. Un œil noir, bien ouvert, habitué à contempler les larges horizons, à découvrir sur les sables la trace des tribus nomades, illuminait un angle facial aigu, un visage d'ascète parcheminé par le soleil. Deux morceaux de peau de bouc fixés par une ficelle à ses pieds, une chemise de laine (*habaya*) usée, déchirée, dévorée par la poussière, sous laquelle se dessinait un torse sec et nerveux, une calotte rouge recouverte d'un haïk serré sur la tête par une corde en poil de chameau, composaient tout son costume.

Je ne me lassais pas de scruter du regard ce sphinx du désert. J'analysais sa vie, je m'incarnais en lui, j'aurais voulu le suivre dans les solitudes qu'il avait dû traverser pour apporter son lot de marchandise à la foire de N***, Que de fatigues il avait subies, que de dangers il avait courus, mais aussi quel spectacle il avait contemplé ! — Voici le steppe immense, c'est-à-dire le silence et l'infini partout ! Muets, le ciel et la terre semblent se confondre dans une incandescente étreinte. Une atmosphère de tièdes vapeurs fait le mirage et voile l'horizon. Au milieu des sables enflammés qui ondoient dans l'espace comme une mer aux flots d'or, la caravane indolente et confiante en Dieu suit le sillage tracé par les pilotes du Sahara. Un coup d'aile du terrible vent du sud, du *simoun*, des pas indicateurs effacés par une trombe de sable suffisent pour égarer ou pour engloutir la troupe ; mais en

revanche, qu'il est beau de lutter contre le désert et d'en triompher ! Quelle indicible joie de voir saillir dans le vide la verte oasis où les lèvres desséchées se désaltèreront, de trouver le doux repos après la fatigue, les ombrages et les sources babillardes après la soif, les visages riants des femmes et des enfants après les dangers de la mort !

Elles étaient là aussi les femmes, avec leurs sourcils noirs et prolongés, leurs grands yeux de gazelles encadrés de teinture bleue, leurs lèvres, leurs mains et leurs ongles peints de henna écarlate, leur front, leurs bras et leurs jambes tatoués de losanges, de serpents et de feuilles de palmier, leurs cheveux entortillés aux larges cercles de leurs pendants d'oreilles, leur profusion de colliers et de bracelets de tous les métaux, leurs robes de Tunis à côtes bleues et roses, et leur anneau de mariage à l'orteil du pied gauche. Je ne voyais cela, bien entendu, qu'à la dérobée, à travers les plis soulevés du haïk et du voile oriental.

Les agas et les notables se distinguaient à leurs riches costumes, à leurs chapeaux de paille coloriée et ombragés de plumes d'autruche, à leurs burnous et à leurs turbans de laine fine lamée d'or, au harnachement splendide de leurs montures, et surtout aux respects unanimes dont ils étaient entourés.

Quant au marché, figurez-vous un pêle-mêle inextricable de chevaux, de taureaux, de gazelles, de troupeaux de boucs, de chèvres et de moutons ; au milieu de ces quadrupèdes, une foule bariolée de tous les costumes, de toutes les nuances, mais où dominent les tons blancs et grisâtres, et cette foule remuant perpétuellement, comme une fourmilière en travail, se croisant dans tous les sens d'une place, allant d'un marché à un *okel*, bazar composé d'une cinquantaine de boutiques ou plutôt de niches carrées pratiquées dans un mur. Le marché et l'okel se reliaient entre eux par une large avenue dont les parties latérales étaient occupées par de nombreux cafés maures, à la porte desquels on voyait accroupis les Arabes qui avaient terminé leurs ventes. Au milieu des flots d'individus de toutes races qui battaient le marché, on distinguait aisément le juif aux mouvements tortueux, coiffé du turban ou du noir fécy, vêtu du gilet boutonné jusqu'au menton, de la veste à manches fendues jusqu'au coude et de la large culotte blanche fixée à la taille par une ceinture de soie ; — l'Espagnol à la démarche vive, avec sa veste d'arlequin et son chapeau à pompons noirs ; — puis l'Arabe au visage bronzé, à la pose altière, au pas lent et mesuré, drapé comme une statue dans les plis de son burnous ; — la *moukère* (femme), complétement enterrée sous son linceul de toile, traînant ses larges babouches et portant derrière elle un enfant nu ; — ici le Maure indolent et superbe ; — là les négresses assises en cercle dans la poussière, à peine couvertes par un pagne à grands carreaux et riant à cœur-joie en attendant le signe du maître pour porter à la tente les marchandises achetées ; — enfin le Français sillonnant la place en conquérant, marchandant pour Marseille des peaux de moutons, et gouaillant sur son prix le vendeur arabe, qui répond par un dédain superbe et un mutisme absolu aux quolibets du *roumi*.

Près de l'okel, une nuée de *yaoulets* (enfants), vêtus de la longue chemise et coiffés de la *chachya* rouge, gambadaient joyeusement autour d'une demi-douzaine d'équilibristes marocains, taillés en géants, qui exécutaient des tours de force à peu de chose près semblables à ceux des bateleurs des Champs-Élysées.

Je fus détourné de ce spectacle par l'arrivée du cortége de noce. Les musiciens, chargés de donner le signal de la cérémonie et d'inviter bruyamment tous ceux qui voudraient y prendre part, dansaient en frappant avec fureur sur le *derbouka*, et en soufflant à perdre haleine dans le *zoumarah*, roseau percé d'un seul bout. Autour d'eux une nuée d'enfants se battaient et se roulaient à terre. Devant nous défila une véritable procession de femmes arabes qui, enveloppées dans leur voile de toile blanche, figuraient bien plutôt une légion de nonnes allant à un cimetière qu'une troupe de moukères en fête.

Ma curiosité s'éveilla puissamment ; je fis hâter le pas de Mohamed, qui se troublait aux approches de Leïla, et nous gagnâmes la demeure de Sidi-Abder-Omar. La nuit était tombée depuis une heure ; le calme succédait à l'agitation du marché. La lune, levée à l'horizon, éclairait la maison du caïd, avec sa plate-forme sur quatre murs crépis de chaux.

VI. — LA FÊTE DU MARIAGE.

Une porte en ogive nous donna entrée dans une vaste cour, où je retrouvai une page nouvelle de M. Gastineau.

D'un côté, les Arabes, étendus sur des tapis, fument le chibouk et boivent un épais café ; dans un autre angle de la cour, une foule de femmes accroupies, les jambes croisées, montrent un œil avide à travers leur haïk. Presque toutes ont rejeté leurs larges babouches pour faire admirer une robe de Tunis rayée de jaune et de rouge, qui dépasse le grand voile, et les anneaux d'argent massif qui retombent sur leurs pieds nus. Des négresses jouent avec leurs enfants et se livrent aux démonstrations de la plus folle gaieté !

La fête du mariage commence. Dans le vide laissé par les groupes s'agitent des musiciens qui accompagnent une almée. Les uns soufflent dans le zoumarah, tandis que d'autres battent des tambourins cylindriques suspendus à leur cou par une corde en poil de chameau. Cette fiévreuse harmonie exalte une danseuse brillante de bijoux, de verroteries, de corail, de nacre, de coquillages peints, de colliers de perles, d'un bariolage d'anneaux d'or et d'argent, de précieuses amulettes renfermant les versets du Koran, de draperies, de ceintures de soie brochée et de babouches brodées de fils d'or.

Son visage, teint de henna et de koheul, est en rapport avec la splendeur de sa mise. Un croissant orne son front. Des paupières bleues font ressortir l'éclat de sa noire prunelle. Ses lèvres, entr'ouvertes comme la grenade mûre, sont enluminées de rouge ; le laurier-rose couvre ses bras nus ; des feuilles d'olivier enguirlandent son cou, sur lequel retombent les boucles de sa chevelure et les cercles accrochés à ses oreilles.

Pendant que le corps de l'almée se tord et frémit, ses pieds remuent imperceptiblement, en marquant la mesure, et mordent le terrain par petites secousses.

Dans sa main droite, elle tient un yatagan incrusté de pierreries, appartenant au caïd, père du marié ; dans sa main gauche, un foulard à franges d'or avec lequel elle trace des cercles mystiques qui s'évanouissent dans l'air. Le yatagan, aux reflets fulgurants, accompagne le foulard dans toutes ses évolutions, et lui dispute le prix. C'est un mélange inouï de fictions guerrières et amoureuses.

Le masque mobile de la danseuse s'anime étrangement ; sa physionomie reflète tous les sentiments, toutes les passions. Tantôt elle pleure, cachée sous son haïk,

tantôt elle l'écarte en riant. Elle menace et elle prie, elle se bat et elle s'agenouille, elle soupire tendrement et elle coupe une tête!

L'heure du combat a sonné. L'espoir de la vengeance brille dans les grands yeux noirs de la danseuse. En faisant tourner avec une rapidité surprenante l'arme terrible dans sa main et changeant brusquement le caractère de son pas, elle charge avec impétuosité l'ennemi, représenté par les musiciens, qui reculent effrayés devant elle en battant une bruyante retraite sur leurs derboukas. L'ennemi a fui. Il faut jouir de la victoire. C'est le moment du repos. L'hymen va tresser des couronnes.

Le yatagan et le mouchoir se réunissent, s'embrassent, dessinent en l'air une longue série d'arabesques; l'almée modifie son pas, ralentit ses mouvements belliqueux, et les musiciens, revenus de leur terreur, sautent devant elle avec des contorsions et des grimaces de satyres.

Enfin, l'almée s'arrête devant un Arabe au somptueux burnous, plante en terre son yatagan, sur lequel elle croise les deux mains, et reste immobile en regardant fixement l'homme qu'elle a choisi pour la contribution de la danse.

La musique cesse aussitôt. Le chef des musiciens entonne un hymne de louanges en l'honneur de l'amphitryon, du caïd, de la brillante fête qu'il donne et de la séduisante danseuse, le tout en style oriental, émaillé de gigantesques métaphores. Les femmes répondent à ce discours par leurs cris habituels.



Les montagnes et les sources de Man*** (Sahara), chap. II, pages précédentes.

A ce moment, l'Arabe choisi se lève, écarte son haïk et glisse un douro entre les mouchoirs de soie noués et croisés sur la tête de l'almée.

C'est alors que le chef des musiciens ne se contient plus, son enthousiasme déborde comme un vase trop plein.

Il est grand et généreux, l'Arabe!

Allah a donné la terre, et l'Arabe donne sa bourse!

Il honore la maison qui le reçoit.

Gloire au très-riche, très-puissant, très-vertueux, très-généreux enfant de Mohamed!

L'almée reprend ses exercices pour s'arrêter quelques instants après devant un autre convive dont le musicien chantera également la libéralité en termes hyperboliques.

Au milieu de cette fête, les Arabes, impassibles dans leur gravité, semblent plus occupés à fumer leur chibouk et à humer leur liqueur renouvelée mainte fois par des nègres qu'à contempler les grâces de la danseuse. Mais le groupe des moukères est ému. Ce spectacle les passionne à l'excès.

Il faudrait vraiment avoir la palette de Decamps pour

peindre ces femmes entassées comme des cloportes, jetant un coup d'œil furtif en ouvrant lentement leur haïk et le ramenant aussitôt, craintives, sur leur visage; ces négresses, folles d'enthousiasme, jouant à la balle avec leurs enfants, et surtout ces Africains à poses de sphinx. Lui seul peut rendre l'originalité, l'étrangeté et le décousu de cette fête arabe, éclairée par les blafardes lueurs de la lune.

Un nègre, en me tirant par mon burnous, me réveilla de mon extase. Je cherchai des yeux Mohamed, et, ne l'apercevant pas dans la foule, je me laissai conduire dans une sorte de salle de réception qui faisait saillie sur la cour.

Elle était meublée d'un divan au-dessus duquel on avait suspendu, à une panoplie, des fusils arabes plaqués d'argent, des yatagans de Kabylie, des pistolets de Tunis, des armes de tout genre. Je foulais aux pieds un riche tapis qui était comme émaillé de peaux de chacals, d'hyènes et de lions tués sans doute par le caïd.

Mon introducteur me fit signe de m'asseoir. Je pris une peau d'hyène, je la posai à l'entrée de la salle pour ne rien perdre de la danse, et je me croisai les jambes à la manière musulmane.

Aussitôt deux nègres m'apportèrent une tasse de café et une longue pipe à fourneau d'argent. J'acceptai le tout avec empressement, sans comprendre ce qui me valait ces insignes politesses.

— Qu'est-ce donc? demandai-je à Mohamed, qui s'avançait vers moi.

— C'est l'hospitalité arabe, me répondit-il de son air sentencieux. Le caïd a reconnu l'Européen, et il a fait signe à ses nègres de le traiter dignement.

— Pourquoi les nouveaux époux ne paraissent-ils pas à la fête donnée en leur honneur? dis-je à mon ami; où sont-ils?

— Chez eux, repartit Mohamed avec un soupir; Leïla, l'épousée, renfermée dans cette chambre en face de nous, écoute attentivement les leçons et les conseils des matrones qui lui enseignent les devoirs et les obligations du mariage.

Pendant que mon interprète, de plus en plus ému, m'expliquait les mœurs de sa race, je fouillais du regard l'angle où les moukères étaient réunies. Les voiles s'écartaient coquettement, et je découvrais des figures ravissantes, aux yeux pleins de flammes. Je compris alors que la garde sévère des femmes n'est pas chose vaine dans ce pays du soleil.

Je fus interrompu au milieu de mes réflexions par une danseuse du Sahara, dont la physionomie était plus sauvage que celle de la première almée. Elle s'avançait vers moi en tortillant son mouchoir et en remuant son arme d'une façon menaçante. Ses gestes étaient si gracieux, ses mouvements étaient si purs, si coquets, lorsqu'elle imitait l'action du *chaouss* (bourreau) décollant une tête, qu'elle développait les instincts féroces et inspirait le désir d'assister au spectacle d'une exécution par le yatagan. Ce ne fut pourtant pas sans inquiétude que je la vis s'approcher et poser son arme devant moi.

Je me demandai immédiatement si elle en voulait à ma tête occidentale, qui peut-être ne lui convenait pas. Heureusement les flatteries intéressées du chef des musiciens m'expliquèrent l'énigme. Je me souvins du tribut que tout spectateur choisi par l'almée devait payer. Je me levai et glissai une pièce de monnaie sous son *bénica* (coiffe).

VII. — L'AMULETTE DU MABOUL.

Cependant un chef donna le signal du départ.

Après avoir traversé avec une peine infinie les flots d'Arabes qui encombraient la cour, je sortis avec Mohamed-Ben-Arva, qui se retournait, désespéré, vers la chambre de noce.

Il me montra la tente où je devais coucher, près de la sienne; mais, au lieu d'y entrer, je lui souhaitai du repos, et lui jurai que j'espérais lui rendre encore Leïla.

— Par quel miracle? s'écria-t-il.

— C'est mon secret! Dormez, je veillerai pour vous!

Il m'obéit; je le quittai et me mis en quête de Falerigo.

Je le retrouvai justement près de la porte de la mariée. Il me cherchait lui-même depuis une heure.

Il s'agenouilla devant le nœud de soie et d'or de mon épée, cet inestimable talisman que je lui avais promis, et qui étincelait dans l'ombre à ses yeux fascinés.

— Je l'aurai ce soir, m'avez-vous dit? signifia son geste, traduit par un nègre qui l'accompagnait, et qui servit d'interprète à notre dialogue.

— Oui, repris-je, ce soir, dans une heure, si tu fais ce que je te demande!

— Parlez, je suis à vos ordres. Comme marabout, tout m'est possible ici.

— Il faut que je parle cinq minutes à Leïla.

Un quart d'heure après, la mariée traversait la cour, seule avec Falerigo. Je l'abordai dans l'ombre, je prononçai le nom de Mohamed-Ben-Arva, et je m'assurai que son cœur lui appartenait toujours, que sa main seule était donnée et donnée de force à Mahi-Eldin, après avoir été solennellement promise à mon ami.

Le parjure était flagrant et incontestable; c'est tout ce que je voulais savoir.

— Maintenant, dis-je au nègre et au maboul, je te donnerai mon nœud d'épée quand tu auras empêché un parjure et vengé la loi du Prophète, en enlevant Leïla de cette chambre avant que son mari ne l'ait rejointe, et en l'amenant à son vrai fiancé au bout du village, au poste occupé par mes soldats.

Le fou pâlit et sembla hésiter; mais je le décidai par une étincelle de mon nœud d'or.

Je le laissai chuchotant avec le nègre; je rejoignis Mohamed, et je l'emmenai au campement de mes hommes.

En moins d'un quart d'heure, Falerigo réunit tous les noirs de la tribu. Ils envahirent, au nom du Prophète, la maison de Sidi-Abder-Omar, enlevèrent la mariée de la chambre nuptiale, et l'amenèrent en triomphe à Mohamed, qui partit avec elle, moi et mes soldats.

Je tins ma parole à Falerigo; je lui remis mon nœud d'épée.

Et je compris, au délire de sa joie, qu'il eût donné mille vies pour une telle récompense!

Et voilà comment se dénoua ce petit drame à travers une étude sur les mœurs arabes; voilà comment une bagatelle d'or et de soie empêcha un parjure du cœur, sauva du malheur trois destinées ensemble, et soumit à mon pouvoir tous les Beni-***.

Car, fidèle aussi à sa parole, Mohamed mit à mes pieds tous ses compatriotes, sans en excepter Abder-Omar, son beau-père, qui vint chez moi assister à son mariage avec Leïla.

Quant à Mahi-Eldin, Mohamed l'avait tué d'un coup de sabre dans une escarmouche.

— C'était écrit! Telle fut la conclusion de chacun.

Le soir des noces, je reçus à mon tour ma récompense.

Pour moi, et pour moi seul, Leïla releva son voile, et me laissa contempler son admirable visage, — qu'elle n'avait jamais montré qu'à Abd-el-Kader, lorsqu'il prêchait la guerre sainte aux Beni-***.

L'année suivante, je retrouvai le maboul Falerigo dans un autre village de noirs. Il était plus vénéré et plus puissant que jamais ; il domptait les bêtes féroces, il guérissait les malades, il rendait des oracles publics... Il faisait des miracles comme le Prophète en personne.

Et lui-même et tout le monde attribuaient ses pouvoirs surnaturels à une amulette qu'il portait au bras droit, — et qui n'était autre que mon nœud d'épée !

Ainsi finit le récit du capitaine C***.

— Vous voyez, conclut-il, de quoi sont capables les idiots en Orient, — et qu'ils ont de l'esprit à revendre à plus d'un Européen.

PITRE-CHEVALIER.

POÉSIES ET MÉLANGES.

L'IRONIE.

Vous venez de passer une douce journée :
Votre âme était en fête et s'est illuminée ;
Vous souleviez du ciel les voiles de vapeur ;
Vous vous êtes senti de sublimes folies,
Et vous avez les mains pleines de fleurs, cueillies
Dans quelque jardin du Seigneur !

Le soir, dans un salon, votre âme ardente et franche
Croit parler à des sœurs, et déborde, et s'épanche.
Prenez garde !... on rira de vos rêves de feu !
Oh ! cachez saintement votre extase profonde,
Et n'effeuillez jamais dans les salons du monde
Les roses de la Fête-Dieu !

Redoutez ces railleurs dont l'ironie immole
Toute croyance, et fait marcher tout ce qui vole :
Ils poursuivent l'oiseau qui veut leur échapper,
Le déplument, lui font abandonner ses branches :
Si vos illusions montraient leurs ailes blanches,
Songez qu'ils pourraient les couper.

Ce notaire opulent, dont la caisse est si large,
La femme si vulgaire, et qui prit une charge
Pour en payer une autre, aura des traits moqueurs
Pour l'amour pur et vrai, sans chiffres, sans reproches ;
Cachez en lui parlant vos romans dans vos poches,
Cachez votre amour dans vos cœurs.

Près de ces beaux frondeurs, voilez la poésie ;
Qu'on leur serve une glace, et jamais d'ambroisie.
Leur sarcasme éteindrait votre divin rayon ;
Car le rire est mortel ; il atteint, frappe, cingle,
Détruit nos rêves d'or : c'est la petite épingle
Qui vient tuer le papillon.

Soyez froids et railleurs, et laissez, pour leur plaire,
Avec votre manteau votre cœur au vestiaire.
Avez-vous, comme Élie, un char qui mène à Dieu,
Dételez auprès d'eux vos coursiers de lumière,
Qu'un bon cheval normand, au milieu de l'ornière,
Conduise votre char de feu.

Puis soyez jeunes, beaux ; pour ces brillants Léandres,
Nos vieillards respectés ne sont que des Cassandres.
Soyez droits et bien faits, agréables à voir ;
Nulle difformité n'échappe à ces cœurs tendres ;
Ils sont méchants comme un miroir.

Leurs battes d'Arlequin, alertes et cruelles,
Frappent le dos d'Ésope, et leur esprit léger
De sarcasmes blessants aime à le surcharger.
Ils auraient ri du pied de Byron, sans songer
Que, si son pied boitait, sa muse avait des ailes !

Ce sont de grands enfants, dont le troupeau moqueur
Poursuit la vieille fille et va se raillant d'elle,
Rit du mari trompé qui pleure une infidèle :
De leurs pantins vivants ils tirent la ficelle,
Sans penser qu'elle tient au cœur.

Quand la plaie est saignante, alors, troupe étourdie,
Ils viennent la piquer comme des moucherons :
Ils jettent brillamment quelques charmants affronts
Au chagrin qui vous tue et fait pâlir vos fronts ;
Le drame du foyer devient leur comédie.

Partez pour leurs salons, mais essuyez vos pleurs ;
Si vous souffrez, baissez le rideau sur le drame ;
Si vous rêvez, voilez tous vos rêves de flamme :
On peut les déflorer, les ravir à votre âme ;
Cachez vos brillants aux voleurs.

Sous les pieds des passants, comme des feuilles mortes,
Ne laissez pas tomber vos songes radieux,
Vos adorations, vos élans vers les cieux ;
N'en parlez qu'à vos sœurs, loin du bruit, loin des yeux :
Quand vous ouvrez vos cœurs, oh ! fermez bien vos portes !

ANAÏS SÉGALAS.

LES NÉBULEUSES.

J'ai regardé souvent, pendant les nuits d'été,
La coupole du ciel, et de l'immensité
J'ai tenté bien des fois, comme un enfant timide,
Les vastes profondeurs et l'insondable vide
Qu'interrogeaient en vain mes regards ignorants.
N'est-ce pas le pays de nos rêves errants
Que cet espace bleu, plein de magnificence,
Et tous, n'est-il pas vrai ? nous avons l'espérance
D'aller un jour, plus tard, dans ce grand inconnu,
Dont aucun voyageur n'est encor revenu !...
Mais pourtant, dans ce ciel, où chante sous ses voiles
En chœurs harmonieux l'orphéon des étoiles,
Ce n'est pas vous toujours que je cherche le plus,
Astres étincelants aux rayons chevelus,
Ou bien vous qui venez, vagabondes comètes,
Effrayer quelquefois les tranquilles planètes !

C'est vous, astres épars sur les chemins lactés,
Poussière de soleils, doux îlots de clartés,
Qui semez dans l'éther vos zones populeuses,
Étoiles qui portez le nom de Nébuleuses!
Vous n'avez pas d'histoire, et nous ne savons pas
Quel rôle le Seigneur vous assigne là-bas,
Ni quel est votre rang dans l'ensemble des mondes!
Nous n'avons pas la clef de ces choses profondes!
Peut-être suffit-il que votre aspect charmant
Donne à nos faibles yeux un attendrissement!...

Ainsi, sur cette terre où parfois la richesse
Met sur un jeune front sa couronne d'ivresse,
Où tous les bonheurs, comme un cortége enchanté,
Suivent, en souriant, les pas de la beauté,
Ainsi ce n'est pas vous, lionnes ou sirènes,
Qui de luxe et de joie avez vos heures pleines,
Vous des salons dorés l'orgueil et l'ornement,
Que jamais je salue avec empressement!
C'est assez de vous voir, de loin, dans l'atmosphère,
Phénomènes brillants, fournir votre carrière!
Assez d'autres sans moi par vous sont éblouis,
Dans les fêtes du monde astres épanouis,
Vous, qui de votre éclat promenez le phosphore,
Lumineux sans chaleur ainsi qu'un météore.

Mais c'est vous dont deux mots : grâce et simplicité,
Disent de vos attraits la calme autorité,
Vous, les aimables cœurs, les douces Nébuleuses,
Modestes légions que l'ombre rend heureuses,
Ames qui, sur ce globe, où tout est incomplet,
Versez la pureté, comme un fleuve de lait,
Et faites du milieu que votre esprit anime,
Pour qui sait bien comprendre, un coin de ciel intime!

EUG. TOURNEUX.

LA MARCHE DE PARIS DE L'EST A L'OUEST,

A PROPOS DE LA NOUVELLE SALLE DE L'OPÉRA.

A propos de la nouvelle salle de l'Opéra, qui semblait fixée sur le boulevard Italien, devant la rue de la Paix, mais que des novateurs hardis essayent d'entraîner vers les Champs-Elysées, M. Méry a publié des observations très-curieuses sur la marche de Paris de l'est à l'ouest, marche analogue à celle de Londres et de toutes les capitales.

La vie bruyante et oisive était jadis à la Bastille, à la place Royale et au Marais. « Aujourd'hui, quand le hasard d'une affaire impossible remorque le Parisien du centre vers ce lointain quadrilatère de briques rouges, le voyageur dépaysé ne peut comprendre que cette place déserte fut le théâtre bruyant des folles équipées, des imitations florentines, des nobles élégances, des aventures de cape et d'épée, des intrigues de politique et d'amour. Une lourde statue équestre, prudemment étançonnée, est le seul peuple de cette solitude du Marais »

Le mouvement passa ensuite au Palais-Royal, et y resta jusqu'à la suppression des jeux et de leurs accessoires.

Il est aujourd'hui sur le boulevard et dans les Champs-Elysées. « C'est le seul endroit de Paris où les passants se saluent, s'abordent, se serrent les mains, sans témoigner de part et d'autre le moindre étonnement. Partout ailleurs le hasard seul fait les rencontres. Le boulevard a hérité des priviléges de la place Royale et du Palais-Royal. C'est à présent la grande artère de Paris. La vie coule à flots sur cette ligne, et l'on ne trouverait dans aucune capitale un pareil tableau d'animation et de gaieté. »

Mais, ajoute M. Méry, la loi imposée aux villes les fait toujours descendre, comme les astres, d'orient en occident. Aujourd'hui, les colonnes d'Hercule de Paris ne sont déjà plus à l'arc de l'Etoile. Les barrières de Neuilly viennent de s'écrouler; l'isthme de Suez de Longchamps est percé devant l'avenue de l'Impératrice. C'est le cas de dire : Où allons-nous? mon Dieu! quelle sera la fin de ce *West-End?* Sera-ce le port de mer de Grenelle, ou le nouveau Montmartre du mont Valérien, ou le parc de Saint-Cloud, ou la côte de Notre-Dame de Bon-Secours qui domine Rouen? C'est le secret de l'avenir; mais, en disant que Paris ne s'arrêtera pas au bois de Boulogne, nous sommes les prophètes du passé.

Il y a quelques années à peine, ce bois de Boulogne, animé aujourd'hui par dix mille voitures et deux cent mille piétons, était un bois de mélodrame, un décor de l'Ambigu-Comique : les naïfs bourgeois de Neuilly passaient devant la porte Maillot en faisant des signes de croix. Il y avait des fantômes sur toute la ligne de l'avenue. On ne pouvait, disait-on, traverser le bois de Boulogne sans déranger un homme qui allait se brûler la cervelle ou la brûler au voisin.

En ce moment, notre Opéra de la rue Lepelletier est déjà bien éloigné de Passy, — quartier parisien, — et que sera-ce dans cinquante ans ?... Les arbres malingres des Champs-Elysées seront remplacés par des maisons; une ville nouvelle remplira le vieux quinconce de Colbert; Longchamps sera la rue de Neuilly; l'arc de l'Etoile deviendra porte Saint-Denis. Allez donc construire l'Opéra sur la place du Châtelet, comme l'ont demandé quelques-uns.

M. Méry prévoit que l'Opéra du boulevard Italien serait bientôt trop éloigné du centre, et se trouverait beaucoup trop petit, — quelque dimension qu'on lui donnât.

La lésinerie de terrain et d'argent, dit-il, perd les œuvres parisiennes dans leur germe. Que d'édifices nouveaux ont déjà trompé les calculs de leurs architectes! La chose réputée colossale hier est déclarée infime aujourd'hui. Le nouveau palais de justice a été reconnu insuffisant; on va démolir une partie des bâtiments en herbe pour les agrandir. On agrandit sans cesse l'Hôtel-de-Ville depuis son agrandissement; on lui a donné deux annexes toutes neuves, et déclarées encore trop petites.

L'Ecole des beaux-arts, bâtie en 1833, est doublée; elle sera demain trop petite.

On a vu les annexes du palais de l'Industrie.

Le tribunal de commerce, installé dans la Bourse, est insuffisant; on lui fait un édifice spécial, déclaré trop petit avant l'achèvement.

Aux Halles centrales, les erreurs de prévision sont encore plus remarquables. Le premier pavillon est condamné en naissant. On décide la construction de huit pavillons, sur un nouveau modèle. On arrive ensuite à douze. Heureusement l'espace ne manquait pas.

Les salles destinées aux expositions des beaux-arts, au Louvre, paraissaient suffisantes, en présentant deux mille mètres de surfaces verticales. Les objets exposés en 1858 au palais de l'Industrie en couvraient cinq mille et plus.

Les gares de l'Ouest, du Nord, d'Orléans, sont insuffisantes aujourd'hui. Arrêtons-nous là, on peut encore aller plus loin. —

P.-C.

VENISE ET SES SOUVENIRS [1].



Palais des doges de Venise, vu de la place Saint-Marc. Dessin de M. A. de Bar, d'après une photographie récente.

Sur les flots endormis de cette mer tranquille,
Debout, comme un vaisseau sur son ancre immobile,
Voilà Venise!... Allons! de ces mille canaux
Qui, tels qu'un long serpent déroulant ses anneaux,
Rampent dans la cité, dont leurs ondes limpides
Viennent avec amour baiser les pieds humides,
Que la noire gondole effleure les détours,
Tandis que ma pensée, évoquant les vieux jours,
Sur le fleuve des ans, aux souvenirs fidèle,
Va s'élancer légère et rapide comme elle.

(1) Nous retrouvons ces remarquables vers de M. Ancelot dans le compte rendu d'une séance de l'Académie française, déjà vieille de plusieurs années. Ils ont encore tant d'actualité, particulièrement dans leur conclusion, que nous ne saurions mieux commenter la belle vue du palais de Saint-Marc, dessiné ici par M. de Bar.

(*Note de la Rédaction.*)

Quel est à l'horizon ce verdoyant rideau?
C'est le refuge aimé du pêcheur, le Lido!
Voici la vaste plage et les fraîches prairies
Où couraient de Byron les sombres rêveries,
Puis, le vieil arsenal où se forgeaient les fers
Dont l'altière Venise enveloppait les mers:
Deux fois muets témoins d'une gloire expirée,
Les lions qui veillaient aux portes du Pirée
Semblent ici pleurer, accroupis sur le seuil,
Une double splendeur, que suit un double deuil

Que de noms éclatants, de leur splendeur éteinte,
Ont laissé sur ces murs l'ineffaçable empreinte!
Balbi, Mocenigo, Lorédan, Foscari!...
Et qui ne saluerait d'un regard attendri
La fenêtre gothique où Desdemone assise
Rêvait, le soir, au souffle embaumé de la brise,

Et les deux pavillons où Faliero jadis
Crut vainement tromper l'œil et le bras des Dix?

Mais partout sur nos pas les merveilles semées
Veulent d'autres tributs pour d'autres renommées:
Immortels créateurs de l'art vénitien,
Palladio, Palma, Tintoret, Titien,
Et toi, Paul Caliari, que la fière Vérone
A paré de son nom, ta plus belle couronne,
Déroulez devant moi vos chefs-d'œuvre rivaux,
Orgueil des anciens temps, désespoir des nouveaux.

Mon âme, dévorant ces éloquentes pages,
Sur l'aile du génie a remonté les âges,
Et je revois Venise avec ses rudes lois,
Ses folles nuits, ses jours marqués par tant d'exploits,
Ses hymnes belliqueux, ses molles sérénades
Et la mort se mêlant aux jeux des mascarades.

Puis un plus doux tableau vient reposer mes yeux:
La place de Saint-Marc éclate en cris joyeux,
Cent groupes variés, que le plaisir appelle,
S'élancent!... On se presse, on se heurte, on se mêle;
De bruit et de mystère assemblage confus,
Où les vœux, les serments, quelquefois un refus,
Se croisent, et, frappant l'écho qui les renvoie,
Peuplent ces lieux charmants de folie et de joie!

Trêve aux jeux! Près d'ici j'ai cru revoir encor,
Sous le manteau ducal et la couronne d'or,
A ses mille vaisseaux prêt à parler en maître,
Le doge apparaissant à l'antique fenêtre,
Et du haut du palais gothique et byzantin,
Jetant le cri de guerre aux murs de Constantin!

Sur ces trois mâts scellés dans le bronze et la pierre
Je cherche les couleurs de la triple bannière,
Et mon œil redemande à ces flots azurés
Le noble Bucentaure aux larges flancs dorés!...

Pourquoi rêver la gloire où pèse l'esclavage?
L'Adriatique en deuil pleure son long veuvage,
Et son flot, dans ces murs mollement balancé,
Soupire, en attendant l'anneau du fiancé!
Il ne tombera plus sur la vague soumise,
Venise est morte!... Adieu, cadavre de Venise!

Un jour pourtant, un jour, le monde en a frémi!
Le lion de Saint-Marc, si longtemps endormi,
S'est réveillé, criant: « Du sang et non des larmes! »
Ses longs rugissements t'ont fait courir aux armes,
Mais Dieu n'a point béni ton héroïque effort,
Et le lion vaincu se couche et se rendort!

ANCELOT

NICE ET MONACO.

Puisque M. Ancelot nous a ramenés en Italie, sur cette terre qui passionne si vivement le monde entier, revenons-en par cet admirable et délicieux comté de Nice, aujourd'hui un de nos plus beaux départements français.

Nice et Monaco, sa voisine, sont encore ce qu'elles étaient du temps du président Dupaty, les deux fines perles de ce collier sans rival qu'on appelle la route de la Corniche.

Les maisons de campagne des environs de Nice, dit froidement le magistrat, dans ses *Lettres sur l'Italie*, sont peuplées d'Anglais, de Français, d'Allemands et de Russes. Chacune d'elles est une colonie. C'est là que de tous les pays du monde on fuit l'hiver. Nice est une espèce de serre pour les santés délicates...

Monaco, ajoute-t-il plus froidement encore, est une ville souveraine se composant de trois rues sur des rochers à pic, d'un château délabré, d'un bataillon de *troupes françaises*, d'orangers, d'oliviers et de mûriers fleurissant sur quelques arpents de terre, etc.

En entrant à Monaco, il a fallu donner nos noms à un homme que nous avons trouvé dans une boutique, achevant de ressemeler un soulier. — C'était le commandant du port!...

Quand M. Béliard alla à Monaco en 1845, un débitant de tabac avait remplacé le savetier-gouverneur.

Combien tout cela va changer sous l'influence française! La civilisation s'élèvera rapidement à la hauteur de la nature.

Il y a deux villes dans Nice: la vieille cité et la ville neuve. La vieille ville a rappelé à M. Béliard certains quartiers de Marseille; elle en conserve les brises très-peu parfumées et qui affectent désagréablement le nerf olfactif, contraste malheureux avec ses campagnes embaumées. Les rues y sont étroites et noires, ressemblant, moins le style mauresque, à quelques-unes des maisons et des rues grimpantes de la ville arabe à Alger. Pour bien connaître la vieille ville de Nice, il faut gravir la rude montée du château, comme, pour bien voir la vieille ville algérienne, il faut gravir la montagne à pic de sa Kasbah. Ce qui complète la ressemblance, c'est que, à Nice comme à Alger, beaucoup de maisons sont reliées l'une à l'autre par une arcade. Toute la différence, c'est qu'ici les maisons sont élevées de deux ou trois étages.

Les soupiraux de caves et bon nombre de fenêtres du rez-de-chaussée sont défendus par des grilles qui pourraient rivaliser avec celles de nos prisons les mieux gardées. Le cicerone du voyageur lui expliqua ce luxe de précautions, en lui racontant que, dans un temps encore peu éloigné, les pirates barbaresques opéraient des descentes sur la côte de Gênes et de Nice, pillant et traitant à merci les pauvres habitants, dont ils enlevaient les trésors, les femmes et les jeunes filles. — Nous avons encore ici, ajoutait le cicerone, bon nombre de duègnes et de matrones qui ont passé leurs plus belles années dans les harems d'Alger, de Tunis et de Tafilet.

L'ancien consulat de France à Nice, continue le voyageur, fait face au jardin public, promenade favorite des Anglais et des blondes filles d'Albion. Ce jardin est planté d'arbres de toutes les essences: oliviers, vernis du Japon, magnolias, aloès, palmiers, rosiers en fleurs, qui tous y réussissent à souhait. Le rez-de-chaussée de la maison du consul est occupé depuis quelques années par la boutique d'un fleuriste, marchand de légumes et de primeurs. Sur une plaque de marbre servant d'enseigne, on lit:

ALPHONSE KARR, *jardinier*.

Le roi Denys de Syracuse s'était fait maître d'école: le penseur original, le romancier spirituel s'est fait jardinier. Lequel s'est montré le plus sage?

M. Béliard ne répond pas à la question. Nous y répon-

drons pour lui. Nous donnons la palme de la sagesse à M. Alphonse Karr.

Pour se figurer, sans les voir, les merveilles du pays de Nice, on doit lire les tableaux qu'en a tracés M. Théodore de Banville.

— J'arrive à Nice en mars, s'écrie-t-il, et je trouve, ô douceur! ô surprise! que le printemps s'y est installé pendant mon absence. Certes, je voudrais bien voir les lilas blancs et les lilas de Bellevue qui m'ont causé tant de ravissement l'année dernière, à cette époque-ci; mais le printemps à Nice, on ne peut pas imaginer quel délire c'est, et quelle fête des yeux! L'hiver, en voyant la campagne toute verte, on se figure que la belle saison n'y peut rien changer; mais voici qu'à travers les sombres verdures éternelles éclate tout à coup en jeunes pousses, en guirlandes de feuilles, la tendre et claire verdure d'avril; les arbres fruitiers sont écrasés sous les fleurs roses et blanches; les berceaux de rosiers cachent la Nuit sous leurs branches touffues; les pensées grises, jaunes, violettes, étalent leurs larges fleurs; les vrais arbres, les arbres de France, renaissent et se transfigurent, et une floraison fabuleuse de toutes les couleurs imaginables prend d'assaut la campagne émerveillée; la fantasmagorie du printemps de décembre s'efface pour faire place à une végétation gaie et luxuriante; le soleil est toujours éclatant, mais il n'a plus froid; après avoir réchauffé tant d'Anglais valétudinaires, il se réchauffe lui-même; la mer toute lumineuse est partout poudrée de pointes de diamant et de poussières d'étoiles, et la nuit, semée de paillettes enflammées, elle roule, en se pâmant d'allégresse, de larges nappes de phosphore.

Il faut voir à Nice, dit ailleurs le poëte, les oliviers, les rosiers et les oranges d'or; à Monaco, les caroubiers et les euphorbes; à Menton, les citronniers chargés en tout temps de fruits et de fleurs; mais, si vous voulez des palmiers réellement vivants, il faut aller jusqu'à la Bordighera.

Et d'abord notre voyageur raconte la curieuse origine de ces illustres palmiers :

En 1584, l'obélisque fameux qui s'élève à Rome sur la place du Vatican gisait encore à moitié enfoui dans le sol, près de l'ancienne sacristie de San-Pietro. En moins d'une année, Sixte-Quint, dont l'implacable volonté remuait les pierres comme les hommes, fit dégager et transporter à sa destination le monument immense dont les dimensions avaient jusqu'alors découragé les papes et leurs ouvriers. Le jour où Domenico Fontana devait poser le bloc sur son piédestal, un édit du saint-père annonçait que quiconque ferait entendre le moindre bruit pendant l'érection de l'obélisque serait puni de mort; car on aurait craint que le murmure de la foule ne troublât les travailleurs et ne les empêchât de suivre attentivement les instructions de l'architecte. Ainsi l'œuvre gigantesque fut accomplie devant un peuple muet de statues ou de fantômes, que dominait la tête dure et pensive de l'Agamemnon apostolique, assis sur un grand siége de pourpre. Mais, tandis que le monolithe se dressait enfin et que le sifflement des câbles et des poulies troublait seul l'effroyable silence, tout à coup on entend un craquement sinistre; l'obélisque reste immobile, puis baisse de quelques pouces; les cordages, détendus par la traction, n'avaient plus de prise sur la masse énorme. — Mouillez les cordes! s'écria alors une voix audacieuse dont le retentissement fit monter le sang au visage du pontife. Cependant le conseil avait été immédiatement suivi; la formidable colonne était debout, devant un peuple frémissant d'admiration; mais déjà les gardes suisses, fidèles à leur consigne, amenaient aux pieds de Sixte-Quint le coupable, un pauvre capitaine de commerce, natif de San-Remo. Pour cette fois seulement, le redoutable apôtre ne recula pas devant une faute politique. En dépit de l'édit sanglant, le marin Bresca ne fut pas mis à mort, et reçut le titre de capitaine de l'armée pontificale, avec le droit d'arborer le pavillon papal sur son navire. Puis, ce qui valait mieux encore, Sixte-Quint lui accorda, pour lui et pour ses descendants, le privilége exclusif de fournir les palmes employées à Rome pendant la semaine sainte. Voilà pourquoi la Bordighera est encore aujourd'hui couverte de palmiers cultivés par les Bresca, et voilà pourquoi, dit M. de Banville, je me suis mis en route pour ce village de féerie, trop beau pour des yeux mortels.

C'est tout d'abord un tel éblouissement de vive et savoureuse verdure, que l'œil éperdu flotte comme dans un de ces délires des symphonies où la fureur du musicien impose à toute la nature la couleur et l'accent de son rêve; du bord de la mer au fond de la campagne, en jardins, en pépinières, en terrasses étagées, coupées de petits ruisseaux verdoyants et murmurants, les palmiers lancent vers le ciel leurs immenses rameaux, droits, hardis, luxuriants, agités à peine par le vent tiède, sublimes comme la gloire, et, comme la prière, avides d'éther et d'azur. Vers les étoiles! vers les étoiles! semblent s'écrier ces nobles feuilles qui dédaignent la terre, et qui sont, comme l'âme humaine, affamées de bleu et altérées d'infini. Parmi ces jardins, les uns sortent à peine de terre; les palmes sans tronc y semblent des jets de verdure; dans d'autres, les arbres deux ou trois fois séculaires sont des géants aux panaches terribles; à vos pieds, vous avez les palmes naissantes, mais déjà fières, car, à peine né, ce feuillage auguste a l'orgueil de sa destinée impérissable; sur vos têtes, les grands palmiers, minces, hardis, couronnés de feuilles comme les colonnes démesurées d'un temple idéal; les uns sont penchés au bord du chemin, comme un génie qui prend son vol; d'autres escaladent une maçonnerie qui leur cachait le ciel; ceux-là, touchant à peine du pied une muraille effritée, s'élancent dans l'espace, soutenus tout entiers dans l'air, qui semble leur prêter des ailes.

— Heureux colons de la Bordighera, battue des flots sonores! Heureux, heureux Bresca! conclut le poëte enivré, tandis que d'autres vendent de la quincaillerie ou de la rouennerie, ils font, eux, un commerce dont l'objet est par son essence même héroïque et idéal; négociants, ils fournissent le paradis, les sept cieux éclairés par un radieux amour, le sanctuaire même où s'assied le trône flamboyant; et leurs pratiques sont les archanges célestes qui chantent la gloire infinie sur les harpes frémissantes d'allégresse.

La description du palais de Monaco est le bouquet de ce feu d'artifice de M. de Banville.

— Grâce aux rideaux de verdure qui s'accrochent partout, on ne sait pas où finit le sol et où la pierre commence. Les jardins sont dans le château aussi réellement que le château est dans les jardins; les terrasses, les coteaux, les allées ici montent vers l'édifice et l'embrassent, là descendent vers d'autres parterres, auxquels on arrive en traversant des portes ou en gravissant des marches creusées dans le roc : c'est un labyrinthe adorable, etc.

Et maintenant que toutes ces merveilles sont en France, allez vérifier l'exactitude des tableaux du poëte.

P.-C.

UN DRAME INCONNU.

VOYAGE DE Mme GODIN DES ODONNAIS.

I. — QUINZE ANNÉES D'ATTENTE.

L'un des événements mémorables du dix-huitième siècle est le grand voyage entrepris par trois académiciens, Bouguer, La Condamine et Godin, à travers l'Amérique du Sud, alors si peu explorée. Ce voyage, dont la connaissance exacte de la forme de la terre a été le fruit, n'a pas immortalisé seulement les noms des hommes que nous venons de citer; celui d'une femme s'y



Le jeune Godin des Odonnais rêvant de voyages.

trouve pour jamais rattaché par le souvenir d'infortunes jusque-là sans exemple et d'un courage au-dessus même de ces infortunes.

Cette femme est Isabelle de Grandmaison, qui épousa, à l'âge de treize ans, M. Godin des Odonnais, venu en Amérique à la suite des académiciens dont l'un, M. Godin, était son proche parent.

M. Godin des Odonnais était né, dit-on, voyageur. Tout enfant, sur les bancs de l'école, il rêvait aux pays lointains entre ses jouets et la carte de France. On va voir quelles cruelles douleurs cette noble passion devait coûter à lui et à sa famille!

Isabelle de Grandmaison naquit en 1728 à Riobamba, ville de Colombie; don Pedro Emmanuel, son père, Espagnol marié à la créole dona Josefa Pardo y Figuera, remplissait les fonctions de corrégidor dans la province d'Otabalo. Isabelle reçut une éducation brillante, et ses premières années s'écoulèrent au sein du bonheur et de l'opulence. Après son mariage, elle habita Quito. Cette ville, aux palais fastueux et aux maisons élégantes, jouit d'un climat si doux qu'il ressemble, en plein hiver, à nos plus beaux jours du mois de mai.

Après huit ans d'une vie paisible, Mme Godin eut la douleur de perdre ses enfants, et M. Godin fut rappelé en France.

Mme Godin voulait accompagner son mari; mais quinze cents lieues les séparaient de Cayenne. M. Godin résolut de partir seul et de revenir chercher sa femme après avoir pourvu aux moyens du voyage.

Or, le croira-t-on aujourd'hui, à notre époque de merveilleuse locomotion? ce ne fut qu'après quinze années de démarches vaines que M. Godin vit arriver à Cayenne une galiote armée au Para, et venant le chercher, lui et sa famille, par ordre du roi de Portugal.

M. Godin était alors dangereusement malade à Oyapock et dans l'impossibilité absolue de s'embarquer. Il chargea un individu, nommé Tristan d'Oréasaval, d'aller chercher Mme Godin. Cet homme était un misérable, qui le trompa, et resta à dépenser son argent dans les missions portugaises.

II. — CONTRE-TEMPS ET FATALITÉS.

Après ces quinze années d'attente, mêlée d'espérances et d'angoisses, après avoir vu mourir dans ses bras sa fille, âgée de seize ans, Mme Godin, retirée avec son père et ses frères à Riobamba, en proie à cette fièvre ardente qui s'empare des natures les plus calmes, lorsque leur force et leur patience s'usent en vain, prend la résolution d'aller elle-même à Loreto pour savoir à quoi s'en tenir sur la vérité ou la fausseté des bruits répandus. Son père, ses frères s'opposent de tout leur pouvoir à son projet. La pauvre femme attend encore; chaque soir, elle ensevelit dans son cœur l'espérance qui renaît et meurt tous les jours! Enfin, un de ses nègres, nommé Joachim, homme fidèle et dévoué, offre d'aller aux informations et s'engage à surmonter toutes les difficultés pour rapporter à sa maîtresse une certitude quelconque.

Il part avec plusieurs Indiens; mais la voie de l'Amazone est défendue par le roi d'Espagne, et, au bout de quelques mois, il revient sans avoir accompli sa mission. Mme Godin l'encourage de nouveau, lui donne un autre itinéraire, lui suggère de plus grandes précautions, et le nègre repart, surmonte les obstacles, arrive à Loreto, voit l'indigne Tristan, et revient enfin avec la certitude que l'armement du roi de Portugal attend Mme Godin.

M. de Grandmaison veut accompagner sa fille jusqu'à Loreto; ses deux fils, l'un, religieux des Augustins, appelé à Rome pour les affaires de son ordre, l'autre, voulant passer en Espagne avec son fils, demandent aussi à être du voyage.

Pendant les préparatifs, un M. R***, soi-disant médecin français, qui revenait du haut Pérou et allait à Panama, apprend que Mme Godin se dispose à descendre le fleuve des Amazones. Il se présente à elle et la supplie

de lui accorder passage sur son bâtiment jusqu'à Cayenne. Par un inexplicable pressentiment, elle se refuse d'abord à accorder la faveur qu'on lui demande, et ce n'est qu'aux instances réitérées de son père et de ses frères qu'elle consent à admettre M. R*** au nombre de ses compagnons de voyage.

M. de Grandmaison, voyant sa fille bien accompagnée par ses deux frères, son neveu, son nègre, le médecin français et trois femmes mulâtresses qui lui servent de domestiques, part pour Canélos, lieu de l'embarquement, sur la rivière de Bobonosa, afin de tout disposer pour éviter le moindre retard. — A Canélos, il prépare la première station de sa fille et de son escorte, il s'embarque ensuite et retient des équipages, des canots dans tous les lieux où doivent passer les voyageurs; il va ainsi jusqu'aux missions portugaises.

Mais, pendant qu'il poursuit sa route, la petite vérole, maladie que les Européens ont apportée en Amérique, et aussi funeste que la peste, a fait déserter tous les habitants du village de Canélos. La coutume du pays est de payer d'avance les guides et les porteurs; aussi désertent-ils sous le moindre prétexte. Ceux que Mme Godin a retenus et payés pour tout le temps de son voyage ne manquent pas de s'enfuir, dans la crainte du mauvais air de Canélos. Ni prières ni menaces ne peuvent les retenir.

III. — LE CARBET ET LE RADEAU.

Il restait à Canélos deux Indiens qui avaient échappé à la contagion; mais ils étaient sans canot. Ils promettent d'en construire un et de conduire les voyageurs jusqu'à Andoas.

On les paye d'avance; on s'embarque sur la rivière de Bobonosa, et l'on navigue pendant deux jours sans accident. Mais, à la seconde nuit, les Indiens disparaissent, et les malheureux voyageurs se rembarquent sans guides et arrivent à un petit port, où ils aperçoivent un canot arrêté et un carbet sur la rive. Le carbet est une espèce de cabane faite avec des branches d'arbres, et qui sert d'habitation aux sauvages et d'abri aux voyageurs.

Mme Godin et ses compagnons de voyage entrent dans ce carbet et y trouvent un Indien convalescent, qui consent, à force de prières et d'argent, à leur servir de guide et à tenir le gouvernail. On se rembarque, et, après trois jours de navigation heureuse, l'Indien, par un accident déplorable, tombe à l'eau et se noie! — Voilà donc encore une fois le canot dénué de gouvernail et conduit par des gens qui ignorent la manœuvre. Bientôt l'embarcation est inondée et les voyageurs sont obligés d'aborder et de faire, pour la nuit, quelques misérables cabanes de feuillage. Le médecin français offre de partir seul et d'aller chercher du secours à Andoas; Mme Godin, qui n'ose plus s'exposer sur le fleuve dans un canot trop petit pour les contenir tous, accepte cette offre, et M. R*** promet qu'avant quinze jours il enverra un autre canot et des Indiens.

Mme Godin lui donne son fidèle nègre pour l'aider et l'accompagner; M. R*** s'éloigne sur la frêle embarcation, seul espoir des pauvres voyageurs!

Les voici au milieu de cette immense solitude, ayant quinze jours d'attente devant eux, mais soutenus par l'espoir et la certitude du secours! Hélas! ces quinze jours passent et rien ne paraît! Fatigués d'une attente si pleine d'anxiété, les voyageurs se décident, après le vingt-cinquième jour écoulé, à construire un radeau et à s'embarquer avec quelques effets et quelques vivres. Mais ce radeau, mal construit, mal conduit, se heurte contre une branche submergée et chavire complétement.

Personne ne périt, grâce au peu de profondeur de la rivière en cet endroit; mais, après cet accident, les voyageurs se trouvent dans une position bien plus déplorable que la première. N'ayant plus d'effets, plus de vivres, ils éprouvent un moment d'effroi et de désespoir que rien ne saurait rendre. Que vont-ils faire? Aller devant eux, au hasard, suivre à pied les bords de la rivière.

Mais ces bords sont garnis d'un épais fourré d'herbes, de lianes, d'arbustes, où l'on ne peut tracer son chemin que la serpe à la main et en perdant beaucoup de temps. Et puis les sinuosités de la rivière sont interminables et doublent les distances. Un bois se présente: ils espèrent, en le traversant, abréger ce terrible voyage; mais bientôt ils sont dans une forêt sans fin et perdus sans retour.

IV. — LE PÈRE ET L'ENFANT.

Accablés par la lassitude, par l'air embrasé, par l'insomnie, car les moustiques les attaquent la nuit et le jour, il faut cependant qu'ils se frayent un passage à travers les végétaux épineux, les lianes entrelacées! Ces lianes serpentent autour des arbres, s'élèvent jusqu'à leur cime, retombent ensuite, soit comme un cordage tendu, soit comme un feston gracieux. Lorsqu'elles touchent la terre, elles y reprennent racine, montant et descendant tour à tour. Si quelque filament léger, balancé par le vent, touche un arbre voisin, il s'y attache et forme alors par ses rejets nouveaux une inextricable confusion. Parfois, l'arbre surchargé et enlacé périt et se consume; mais les spirales vigoureuses, ornées de fleurs étincelantes, restent comme une colonne à jour que nul art ne peut imiter, que nulle main ne saurait détruire.

Au milieu de tant d'obstacles, les voyageurs n'avancent qu'avec des peines inouïes. Le temps s'écoule, les jours se succèdent et les vivres s'épuisent! Les fruits sauvages, les choux palmistes et quelques graines desséchées sont bientôt leur unique ressource! La soif les dévore, et, dans cette forêt embrasée, pas une goutte d'eau, pas une feuille humide!

Mme Godin est assise au pied d'un ébénier dont les belles fleurs jaunes cherchent l'air et la rosée du ciel au-dessus de tous les arbres de la forêt; sur ses genoux repose la tête pâle et défigurée d'un enfant, de son neveu, qu'elle aime comme elle a aimé sa fille! Elle contemple dans un effrayant désespoir ces traits où l'enfance et la douleur s'unissent, ce jeune front où la vie lutte avec la mort! L'enfant murmure quelques paroles inintelligibles; ses pauvres petits pieds sans chaussure sont déchirés par les épines, ses vêtements sont en lambeaux et les moustiques tourmentent son agonie... Son père, exténué, morne, sans voix, le regarde mourir!

Endors-toi, pauvre enfant, douce et première victime! les infortunés que tu précèdes dans la mort auront encore la force de t'ensevelir et de cacher la terre qui te couvrira sous les herbes embaumées! Le colibri, aux ailes de topaze et d'émeraude, viendra effleurer, en se jouant, les lianes flexibles qui croîtront sur ta tombe; il se nourrira du suc de leurs fleurs, et, le soir, l'arome le plus délicieux, les parfums les plus suaves se répandront sur ta couche solitaire, et monteront, comme un encens pieux, jusqu'aux régions divines!

L'enfant n'est plus! Son père, vaincu par toutes les douleurs, tombe et meurt à quelques pas de lui!

Et la triste caravane avance en laissant chaque jour un nouveau cadavre derrière elle. Marche funèbre, accom-

plie sous des dômes de verdure dont nulle description ne peut rendre la magnificence; spectacle horrible, qui a pour témoins des insectes aux ailes d'azur et d'or, des oiseaux riches de nuances et d'harmonies!...

Un jour, les voyageurs ne sont plus que quatre; ils ne peuvent plus avancer, ils n'ont plus la force de cueillir quelques feuilles d'arbres pour prolonger leur agonie!... Ils s'asseyent et attendent la mort!... Le condor agite au-dessus de leurs têtes ses ailes puissantes; le hocco jette dans les airs son murmure plaintif; les moustiques bourdonnent, et l'on entend au loin le rugissement des tigres bruns et le frôlement des serpents et des iguanes dans les feuilles desséchées!

V. — SEULE!

Mme Godin est étendue mourante à côté de ses compagnons de voyage. Anéantie, et cependant tourmentée par une soif ardente, elle soulève de temps en temps sa tête pesante pour prononcer un adieu. Il n'y a plus de durée, plus de mesure pour elle; les heures succèdent aux heures, la nuit succède au jour, sans qu'elle se rende compte du temps écoulé. Enfin les horribles piqûres des carapates, les morsures brûlantes des fourmis, les aiguillons cruels des scorpions et l'incessant supplice des maringouins éveillent en elle un reste de vie. Elle se lève, s'approche de ses compagnons, et s'aperçoit avec horreur qu'un seul existe encore! C'est son frère!... O puissance du dernier lien du cœur! Cette femme mourante et affaissée, incapable de se mouvoir il n'y a qu'un instant, elle retrouve des forces nouvelles! Elle ne veut pas rester seule dans cet immense désert, elle ne veut pas perdre son unique appui, voir s'éteindre le dernier regard humain qui se lève sur elle, la dernière voix qui sait son nom et qui l'appelle... Elle s'agenouille auprès de son frère, elle retrouve des larmes, soulève sa tête agonisante et lui présente, dans sa détresse, un pauvre fruit desséché! Elle se relève, elle arrache des feuilles aux arbres; elle trouve avec bonheur une amande de sapoucaya... Vains efforts! le pauvre mourant n'a plus de vie que pour la bénir et lui montrer les cieux!

C'en est fait! elle est seule, perdue au milieu de cet immense désert, à la merci des bêtes féroces et des reptiles dangereux. Elle est d'abord anéantie et sans la conscience de son malheur; mais avec la vie revient le sentiment, revient la souffrance!... Alors, comme dans un songe, elle revoit sa douce vallée de Riobamba, ses campagnes fleuries, humides, murmurantes, son intérieur paisible, au sein du luxe et de l'abondance; elle se rappelle sa fille, elle sourit à sa mort prématurée; elle pense à son père qui l'attend, qui la croit entourée, protégée! Elle se regarde; ses cheveux sont devenus blancs, ses membres ressemblent à ceux d'un spectre, ses pieds sont nus et déchirés, ses mains sanglantes; une affreuse épine lui traverse le pouce de la main droite et lui cause d'indicibles douleurs! Pour tout vêtement, elle traîne un lambeau de robe de soie qui s'embarrasse dans les ronces et attarde ses pas. Une chaîne d'or pend à son cou, c'est tout ce qui lui reste! son argent, ses effets, ses papiers, elle a tout perdu! L'instinct seul de la conservation lui fait porter à sa bouche les herbes qu'elle ramasse. La prière est le seul refuge de son âme; elle prie de cœur, car sa voix est éteinte, et ses lèvres ne sauraient s'ouvrir que pour articuler des gémissements! Oh! si elle pouvait sortir de cette sombre forêt, retrouver un être humain, arriver à des lieux habités!... Elle a entendu le cri lugubre des bêtes féroces et elle n'en a point rencontré... Sa vie est un miracle. Ses compagnons de voyage étaient robustes, et ils sont morts; elle est faible, et elle vit!... Oh! oui, Dieu la soutient et la protége, Dieu peut-être la sauvera! Voilà ce que murmure à son oreille la voix de l'espérance.

Fortifiée par ces pensées, elle a le courage de prendre les souliers de son frère et de se les attacher aux pieds!... Elle s'éloigne de ces cadavres sans sépulture, elle se traîne au hasard tombant presque à chaque pas, soit par faiblesse, soit par les difficultés de sa route non frayée... Elle se fait de nouvelles blessures, elle souffre de nouvelles douleurs; mais la soif est toujours le plus cruel de ses tourments!

VI. — UN PEU D'EAU.

Enfin, après deux jours de cet effroyable supplice, elle découvre un peu d'eau. Oh! comme elle s'agenouille et remercie Dieu! comme son âme s'ouvre à la reconnaissance!

Et quel temple pour une telle prière que cette forêt américaine, où la puissance de Dieu se révèle dans toute sa plénitude, où la succession des âges se montre dans toute sa majesté! L'aloès aux feuilles charnues, le cactus aux fleurs de pourpre, les bignonias aux guirlandes capricieuses, les lianes suspendues aux arbres séculaires, tout s'élève, tout s'épanouit, tout s'exhale sous les chauds rayons d'un ciel de feu. Les insectes, les reptiles, les oiseaux, les animaux sauvages sont les seuls rois de cette création libre.

O nature imposante et magnifique, nul art ne pourrait te donner de nouvelles splendeurs, et devant un filet d'eau qui murmure, une pauvre femme agenouillée et perdue ajoute une note sublime à ton éternelle harmonie!...

Penchée sur la source limpide, l'héroïque voyageuse rafraîchit son front brûlant, lave ses blessures ardentes. Tout son être se ranime, elle se sent la force de surmonter la frayeur de la mort toujours présente à ses yeux, l'horreur de la solitude et de la nuit, les terreurs de ses souvenirs!... Tantôt ce sont des fruits sauvages qui soutiennent sa misérable existence, tantôt les œufs verdâtres du tinamou.

Elle vit ainsi pendant huit jours encore, croyant, chaque fois qu'elle s'assied, qu'elle ne se relèvera plus... Mais toujours aidée, toujours soutenue par l'espérance, elle se lève, elle marche, elle avance dans l'immense désert.

VII. — JOACHIM.

Pendant qu'elle erre ainsi sans savoir si sa marche la rapproche ou l'éloigne de quelque espoir de salut, son nègre Joachim a remonté la rivière avec des Indiens.

M. R***, indigne de toute confiance, au lieu de renvoyer le canot et des secours aux voyageurs, comme cela avait été convenu, est reparti d'Andoas sans se préoccuper d'eux. Le nègre arrive au carbet, il n'y trouve plus que quelques effets abandonnés; il suit avec les Indiens qui l'accompagnent la trace des voyageurs empreinte encore sur les sables du rivage; bientôt ils arrivent au bois, puis à la forêt, et enfin ils y découvrent les corps morts déjà méconnaissables. Ils ne doutent pas un seul instant que Mme Godin n'ait succombé comme ses frères, comme ceux qui l'accompagnaient. Ils retournent à Andoas et font connaître le sort funeste des malheureux voyageurs à M. de Grandmaison, qui, arrivé depuis quelque temps à Loreto, attendait dans la plus grande anxiété des nouvelles de ses enfants.

Joachim reprend tristement le chemin de Riobamba, persuadé que sa pauvre maîtresse est morte de faim et d'épuisement, comme ses frères, ou qu'elle a été la proie de quelque bête féroce.

VIII. — MOURANTE.

Une nouvelle journée commence, le soleil monte à l'horizon, les oiseaux s'éveillent dans la solitude et font entendre leurs cris sonores et leurs chants mélodieux. Les insectes piqueurs se taisent et laissent à la pauvre victime un moment de trêve. Tout à coup elle croit entendre le bruit d'un fleuve! Est-ce une illusion, est-ce un rêve?... Un rêve!... Il y a plus d'un mois que le sommeil n'a fermé ses yeux, réparé ses forces! Elle écoute, elle se recueille pour mieux entendre... C'est bien le murmure des eaux!... Elle avance, elle approche!... ô bonheur! elle se retrouve sur les rives du Bobonosa! Ce fleuve qu'elle et ses compagnons de voyage ont abandonné, il la mènera à Andoas, elle en suivra le cours! Qu'importent les sinuosités, les difficultés, les périls!... Rien ne saurait être comparable à tout ce qu'elle vient d'éprouver! Un bruit nouveau frappe son oreille; son premier mouvement est de fuir, de rentrer dans cette forêt qui la cache... Mais que peut-elle craindre?... De quoi peut-elle avoir peur?... Cette réflexion la ramène et elle aperçoit deux Indiens qui amarrent un canot. Les Indiens la voient, ils viennent à elle! Oh! comment peindre ce moment suprême? Pauvre femme! elle est immobile, sans voix, sans geste, sans prière! Elle ne sait si c'est le salut ou la mort que Dieu lui envoie! A peine les Indiens sont-ils auprès d'elle qu'elle se rassure. Elle est dans un tel état de misère qu'elle exciterait la compassion des cœurs les plus endurcis; ils la soutiennent, ils l'encouragent, lui donnent des marques de compassion et d'intérêt. Ces Indiens sont de Canélos, ils ont fui la contagion, ils se sont construit un abatis dans les terres et ils offrent à Mme Godin de l'y conduire. Mais la courageuse femme ne perd pas de vue le but de son voyage; elle veut descendre à Andoas, elle sait qu'elle y trouvera les moyens de poursuivre sa route.

On met le canot à l'eau, on s'embarque! On arrivera le soir même à Andoas.

Couchée dans le canot mobile, sans mouvement, presque sans vie, elle n'a pas de parole pour exprimer les sentiments qu'elle éprouve. Son regard, tantôt levé vers le ciel, est un élan pieux de son âme, tantôt abaissé et humide de larmes, est une bénédiction pour ses humbles sauveurs.

Au déclin du jour le canot aborde à Andoas! Ici les péripéties, les douleurs, les dangers de ce terrible drame ont un terme, la voyageuse est sauvée!

IX. — RÉUNION ET SOUVENIRS.

On la conduit chez le missionnaire d'Andoas, une femme du pays lui donne un vêtement, une pauvre robe en toile de coton. Dénuée de tout, elle ne sait comment reconnaître les bienfaits qu'elle accepte; elle se souvient de sa chaîne d'or, elle la donne avec joie à ceux qui l'ont secourue. Ces pauvres Indiens, au comble du bonheur, ne croient pas avoir mérité une si riche récompense, ils s'offrent pour l'accompagner encore, pour la conduire à la Laguna.

Le lendemain, Mme Godin se remet en route avec ses deux Indiens et elle arrive à la Laguna. Sa santé est tellement altérée que le supérieur des missions essaye de la faire renoncer à son voyage; mais rien n'ébranle sa résolution. C'est à Loreto qu'elle veut aller, c'est là qu'elle retrouvera son père, c'est là encore que doit être la barque qui la conduira auprès de son mari!

Le supérieur des missions, M. de Romero, arme un canot et donne ordre de conduire Mme Godin à bord de la barque qui l'attend.

Le commandant de cette barque, ayant appris son arrivée, fait armer une pirogue et envoie à sa rencontre. C'est à Loreto qu'il la reçoit à son bord, c'est à Loreto qu'elle retrouve son père!

M. de Grandmaison n'avait pas songé, en entreprenant son voyage, à accompagner sa fille à Cayenne. Il voulait seulement la remettre à bord du bâtiment armé pour elle. Mais il ne put se décider à s'en séparer. D'un âge avancé, n'ayant plus de fils, en proie aux plus vifs regrets, à la plus profonde douleur, il s'embarque avec Mme Godin sur la galiote portugaise.

Mille lieues encore les séparent d'Oyapock, résidence de M. Godin.

Cet immense voyage s'accomplit heureusement. Et cependant Mme Godin est saisie d'un frisson involontaire à l'aspect des forêts magnifiques qui bordent le beau fleuve! Du vaisseau qui l'emporte, son regard mélancolique et rêveur erre sans se fixer sur les savanes riantes, sur les steppes incultes, sur les lointains infinis où la terre et les cieux se touchent, où le soleil jette en mourant ses dernières splendeurs.

Pour être impressionnée ou distraite, il faudrait que Dieu lui accordât l'oubli! Et ses souvenirs la dominent et jamais rien n'en affaiblira la douleur!

A quelques journées du port, à un endroit de la côte où les courants sont très-rapides, le bâtiment perd une de ses ancres; le commandant envoie chercher du secours à Oyapock et fait prévenir M. Godin.

A cette nouvelle, depuis si longtemps attendue, M. Godin sort du port sur une galiote qui lui appartient, il va croiser sur la côte, il cherche l'embarcation portugaise et le quatrième jour il l'atteint par le travers de Mayacaré.

Et c'est sur ce fleuve qui les a séparés pendant si longtemps que les deux époux se rencontrent et se réunissent pour toujours!

Bien des années après, à Saint-Amand, douce et paisible retraite au fond du Berry, Mme Godin vivait encore avec ses souvenirs. Son mélancolique sourire causait une impression étrange, nul ne l'approchait sans être pénétré d'un sentiment de respect et d'admiration pour son héroïque courage.

Elle ne raconta qu'une seule fois les détails du terrible drame que nous venons d'écrire; mais souvent, lorsqu'elle était seule, elle ouvrait un petit coffre d'ébène, et elle contemplait, avec les larmes du souvenir, les souliers qu'elle avait pris au cadavre de son frère et la pauvre robe de toile que lui avait donnée l'Indienne d'Andoas.

MARIE VIALLET.

X. — CHAMPELIA GODINÆ.

P. S. Le prince Charles Bonaparte a voulu perpétuer ces souvenirs en dédiant à Mme Godin une espèce remarquable d'oiseaux découverte dans l'Amérique du Sud, *champelia Godinæ,* « consacrée, dit le prince, à la mé« moire, qui ne sera jamais trop honorée, d'Isabelle Go« din des Odonnais, qui, seule et abandonnée, traversa « si courageusement, dans sa grande largeur, le conti« nent américain, soutenue par sa grandeur d'âme et « martyre de ses devoirs. »

LETTRES SUR LE CAUCASE [1].

MŒURS ET TRADITIONS.

Nous l'avons déjà dit, les Russes appellent les Tchetchenses les Français du Caucase. Ils sont intelligents, se disent libres et se croient tous nobles. Avant Schamyl, ils exerçaient la vendetta les uns contre les autres. Le coupable qui avait besoin d'un pardon laissait croître ses cheveux et cherchait des médiateurs. S'il en trouvait d'efficaces, l'offenseur venait chez l'offensé, qui lui rasait la tête en signe de réconciliation.

Les Tchetchenses ne battent jamais leurs enfants, de peur de les rendre poltrons. Le fils adulte devient l'égal du père, et, à quinze ans, reçoit sa part de fortune. En guerre, le soldat salue avec ironie, en ôtant son bonnet, le boulet qui le manque ou tombe près de lui. Il ne se rend jamais et se fait tuer en chantant Allah et sa patrie, et en s'enveloppant du linceul blanc qu'il porte roulé autour de sa coiffure. Cerné, vaincu, criblé de blessures, il lance sa dernière balle, son dernier coup de sabre et crie en tirant son poignard et en se redressant par un suprême effort :

— Coupez ma tête, maintenant ; c'était écrit !

La tradition tartare peint à merveille la langue et le caractère de ces enfants de la montagne.



Le Tchetchense allant en guerre.

Il y avait parmi eux un prince qui connaissait bien la langue arabe. Il voulut inventer des lettres pour la langue *adighé*. Il s'en était occupé nombre d'années et commençait déjà à mener son œuvre à bonne fin. Très-soucieux un jour de la recherche d'un lettre pour exprimer un des sons de cette langue, il avait prolongé la veillée près de sa cheminée. Plongé dans ses méditations, il s'endormit. La porte de sa maison s'ouvre tout à coup, il se réveille, et voit paraître un vieillard à longue barbe blanche, qui lui annonce d'une voix éclatante qu'il est un Esprit des montagnes. Cet Esprit lui fait des reproches, et l'appelle insensé pour avoir cru possible d'enlacer la langue libre des montagnes dans des chaînes épistolaires ; — que c'était un péché de prétendre assimiler la voix de Dieu à celle de l'homme. — Les habitants des plaines peuvent exprimer leur langage par des écrits ; mais par quels écrits traduiras-tu le grondement du tonnerre dans la montagne, — le bruit des avalanches et des cascades qui se précipitent des rochers, — le bruissement des feuilles dans les vallées, — le froissement des pierres qui roulent et des branches qui cassent, — l'appel des oiseaux de défilé en défilé ? — Voilà la langue des peuples montagnards. Abandonne ton absurde tentative, et jette dans le feu tout ce que tu as écrit jusqu'à présent.

Le prince prit avec obéissance la liasse de papiers qui lui avait coûté tant de peines et d'années, et les papiers flambèrent dans la cheminée.

L'Esprit disparut. Depuis ce temps, nul n'a osé entreprendre de composer un abécédaire de la langue *adighé*.

PITRE-CHEVALIER.

(1) Par M. de Gilles. Un beau volume grand in-8°, avec gravures et cartes. Chez M. Gide, éditeur, rue Bonaparte, 5. Voir la livraison de juin dernier.

Paris. — Typ. Dessoyes, rue du Boulevard des Batignolles, 7.

UN COIN DE LA FORÊT-NOIRE. — LA HERRENWIESS [1].



Vue du lac Sauvage (le Wildersee). Dessin d'après nature, de Ch. Lallemand.

Ici la route s'incline vers la gauche; à chaque pas, la forêt s'arrange comme un décor. Les hêtres séculaires ouvrent des perspectives où l'ombre épaisse a des tons verts; des ronces rampent et couvrent de verdure un enchevêtrement inextricable de roches amoncelées. Le soleil rit çà et là sur le gazon. Le tronc d'un bouleau couleur d'argent égaye le rideau noir des sapins.

Cependant mon compagnon s'engage dans un sentier.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Je le suis. Le bond rapide d'un chevreuil nous surprend : bientôt l'animal fugitif disparaît, et devant nous, au fond d'un ravin, des pierres entassées, où l'œil a peine à distinguer le travail de l'homme, nous font voir ce qui reste du château de Baernstein. Le rocher qui en portait jadis les assises est seul debout. Pas un seul pan de mur, pas une corniche, pas un débris de tourelle, pas un créneau, pas une voûte, des pierres, rien que des pierres, et çà et là des excavations creusées par la pioche.

Ce n'est pas même un château ruiné, c'est un château rompu, brisé, concassé, mis en poudre ; le temps et les hommes, qui en ont dispersé les débris, n'ont pas voulu que le souvenir de son origine et le nom de son fondateur survécussent à leur œuvre de destruction. Tout est éteint.

II. Le château de Baernstein. Le trésor enfoui. La Herrenwiess. Les habitants. La chapelle. Un baptême. Mœurs et coutumes. Les scieries. Hunsbach. Horloges de bois et chapeaux de paille. La Schwarzenbach. Verreries. Le chemin du Wildersee. La légende de l'ermite. Un trésor de quatre sous. La forêt et le lac sauvages. La ronde des nains. Achern. Salzbach. Le tombeau de Turenne.

Une ancienne tradition veut qu'un trésor soit enfoui sous les fondements du château. Voilà trois siècles qu'on pratique des fouilles tout autour du rocher pour découvrir l'or et l'argent promis à la crédulité populaire. Des terres fraîchement remuées indiquent assez que la foi subsiste toujours dans l'imagination des montagnards. Combien qui viennent encore pendant la nuit interroger ces décombres et leur demander, la bêche ou le pic à la main, le secret de ce trésor invisible et surtout introuvable !

Tandis que nous faisions le tour du Baernstein, un bruit de pas sonna sur le sentier. Un homme arrivait du fond de la vallée, portant sur le dos sa besace et sa pioche. Il parut surpris de voir des étrangers.

— Vous venez chercher le trésor? lui demanda mon compagnon.

Ce montagnard se gratta le front. Il craignait moins le ridicule que la concurrence. Puis enfin se décidant :

— Eh ! oui ! dit-il.

— Et ce n'est pas la première fois que vous avez remué ces tas de pierres?

— C'est vrai.

— Cependant vous n'avez jamais rien trouvé?

— Jamais.

— Et vous continuez bravement ce travail improductif?

Le chercheur d'or se tut.

— Vous croyez donc au trésor? reprit son interlocuteur.

— Qui sait ! répondit enfin l'homme à la pioche.

Le montagnard avait dit sans le savoir le mot des philosophes, le mot de l'humanité, le mot qui consacre tous les préjugés, qui fait faire toutes les folies, qui permet tous les doutes, le mot de Montaigne enfin, le mot de notre pauvre raison !

Nous n'avions pas fait cent pas que déjà le bruit de sa pioche attaquant la terre résonnait sourdement dans la vallée.

Au sommet de la rampe que la route gravit pour atteindre la Herrenwiess s'ouvre une clairière, autour de laquelle rayonnent trois ou quatre chemins dont les lignes blanches se perdent dans un horizon vert. Ici tous les paysages ont des aspects décoratifs. Une maison de forestier s'élève dans cette solitude que trouble à peine le cri rauque de l'oiseau de proie. Cette maison était fermée ; je ne sais rien de plus triste que ces maisons silencieuses perdues dans un site sauvage. Leurs portes et leurs fenêtres closes leur communiquent l'apparence de la mort. L'esprit se peuple de chimères en les voyant.

Deux rideaux de sapins bordent la route jusqu'à la Herrenwiess. Dans le creux des vieux troncs bourdonnent des essaims d'abeilles; mille petites fleurs étoilent le fin tapis de mousse ; des buissons de myrtille multiplient sous la main qui les cueille leurs petites baies d'une couleur si tendre et d'une saveur si délicate.

Encore quelques pas et nous touchons à la Herrenwiess.

Le plateau s'ouvre tout à coup; la forêt s'évase, et dans cette large échancrure, pareille à un hippodrome fermé par une ceinture d'arbres, quelques pauvres chalets, une auberge, deux ou trois maisons se groupent autour d'une humble chapelle.

Rien ne peut rendre la mélancolie profonde de ce paysage qu'animent çà et là des bestiaux errant dans un pré, quelques femmes étendant sur l'herbe la toile qu'elles ont filée, et le passage d'un chariot chargé de bois fraîchement coupé.

Autrefois la Herrenwiess était un lac. Une convulsion de la nature fit disparaître le lac et en transforma le sol en prairie ; de là sans doute le nom de ce plateau que la main de Dieu a visité : *herren*, seigneur, *wiese*, prairie.

La population qui habite la Herrenwiess vit loin du monde, entre les sapins et les brouillards. La neige tombe dès le mois d'octobre dans cette solitude : elle fond à peine vers le mois d'avril.

De grands flots de brumes chassés par le vent errent sans repos le long des bois; un long gémissement arraché aux branches plaintives des sapins remplit l'étendue morne du plateau ; un cercle de montagnes coupe l'horizon. Si l'on écoute, on entend au loin le retentissement des coups de hache et le bruit sonore des arbres qui s'écroulent dans l'épaisseur de la forêt ; quelquefois aussi la détonation d'un fusil qui roule dans l'éloignement, répercutée par l'écho, réveille partout mille tonnerres qui grondent et s'éteignent lentement.

Un torrent, que de légers ponts de bois enjambent lestement, traverse la Herrenwiess et s'enfonce dans une gorge étroite; le chemin le côtoie, laissant à gauche la chapelle, à droite l'auberge.

La chapelle ressemble à ces chapelles de bois qui ornent les villages fabriqués à Nuremberg pour l'amusement des écoliers. Elle a la même forme et le même aspect. L'auberge, à l'enseigne du *Coq de bruyère*, est un grand chalet auquel on arrive par un escalier de pierre extérieur.

La salle commune était pleine de monde ce jour-là. C'était un dimanche. Un baptême réunissait toute la population du hameau autour du berceau d'un nouveau-né.

Ce petit montagnard aurait pu profiter de l'occasion pour remplir la maison de cris terribles. Disons à sa louange qu'il dormait gaillardement. Son berceau était provisoirement un coussin vert posé sur un banc. Le héros de la fête assistait les yeux fermés à cette réunion de famille.

Chaque table était occupée par un groupe de parents et d'amis. Devant les convives il y avait une assiette et un verre. L'assiette contenait une tranche de fromage, le verre était rempli jusqu'au bord de vin blanc. Le

verre était toujours plein. Un morceau de pain complétait ce repas frugal.

Aussitôt qu'un nouveau venu entrait dans la salle, chacun lui tendait son verre, il y trempait ses lèvres, buvait une gorgée de vin, rompait une bouchée de pain et s'asseyait silencieusement à l'une des tables.

On n'entendait pas une parole en cinq minutes. Personne ne riait, personne ne bâillait non plus. Pour tout bruit le choc des verres sur les tables, et le tintement du goulot des bouteilles contre les verres.

— Pensez-vous qu'ils s'amusent beaucoup? demandai-je à mon compagnon.

— On ne l'a jamais su, mais certainement ils sont heureux, me dit-il.

Les montagnards de la Forêt-Noire ont le plaisir mélancolique et le bonheur triste. C'est une variété du genre.

La gaieté française faisant irruption parmi eux leur paraîtrait un cas de folie spontanée.

Quand deux fiancés se rencontrent dans une brasserie un jour de fête, assis l'un à côté de l'autre devant une chope, ils ne causent pas, ils soupirent, et quelquefois une larme d'attendrissement tombe dans la bière écumante.

Le soir, après avoir un peu bu, un peu pleuré, ils chantent une chanson mélancolique, un *lieder*, après quoi, et pour savourer encore une heure de rêverie, ils s'asseoient sur un banc et, les bras entrelacés, ils regardent la lune.

La marraine du petit bonhomme qui dormait si bien portait dans ses cheveux une couronne de fleurs naturelles. Le parrain avait un bouquet à la boutonnière de sa redingote. La marraine était blonde et par miracle assez jolie.

Hélas! si j'écris *par miracle*, c'est que la vérité m'y contraint. La laideur des villageoises du pays de Bade dépasse les bornes de la vraisemblance; cela arrive au phénomène. On dirait que ces demoiselles ont fait entre elles la gageure d'être plus laides les unes que les autres. Elles gagnent toutes ce singulier pari.

Il y a des exceptions, mais on les compte. Puis on sait ce que prouvent les exceptions!

Dans les deux coins de la salle opposés à la porte d'entrée, on voyait, à gauche, un grand Christ sur une croix de bois noir, à droite, une statuette de la Vierge ornée d'un gros bouquet de fleurs artificielles.

Sous l'image de la Vierge, autour d'une table, quatre forestiers mangeaient vigoureusement. Cette fois le lard, le chou, le jambon et le bœuf accompagnaient le fromage et le vin blanc. Les quatre convives portaient la casaque de drap gris, à collet et à parements verts, des forestiers badois. Auprès d'eux étaient leurs fusils, et cette hachette à long manche avec laquelle ils marquent les arbres qu'on doit conserver dans les coupes.

Il n'était pas besoin de dire aux forestiers, comme Ruy-Blas aux ministres espagnols : Bon appétit, messieurs!

A quelques pas de l'auberge, sur le bord de la route, cette grande maison, la plus grande de la Herrenwiess, appartient au garde des forêts de la couronne grand'-ducale.

Le jardin de cette maison est tout plein de curiosités. C'est un grand joujou peuplé de bêtes vivantes.

La servante du garde nous introduisit dans cette boîte, — pardon, dans ce jardin à compartiments.

Voici d'abord un lac grand comme une baignoire. Une source d'eau vive, à laquelle un roseau sert de conduit, l'alimente. Des souches sont échouées dans le lac, semé de pierres polies sur fond de gravier. Des roseaux en ombragent les bords tapissés d'herbes. Deux canards sauvages y barbotent et font semblant de nager. Des truites batifolent dans l'eau.

Un taillis en miniature, qui frissonne sur un pan de bruyère, abrite deux faisans, le mari et la femme.

Tout auprès une forêt vierge, enfermée entre quatre planches, offre un frais asile à un ménage de chevreuils qui se livrent à l'éducation d'un faon.

On franchit une haie et voilà qu'une bande de lapins gris, blancs, tachetés, s'éparpille entre vos jambes et regagne au grand galop un monticule haut de six pieds, dans lequel tous ces vagabonds ont creusé leur terrier.

Les plus hardis se mettent en sentinelle sur le sommet du monticule.

Deux ou trois bassets à robe brune et à jambes torses courent en jappant autour des terriers. On croirait que les chiens et les lapins jouent à colin-maillard. Cependant l'un des bassets saisit un lapin par le dos et l'emporte au chenil.

Je ne sais pas si cet enlèvement est prévu par les règles du jeu.

A côté du monticule, un tronc de bouleau sert de perchoir à un milan qui bat de l'aile; deux effraies roulent leurs yeux jaune d'or dans une cabane voisine, dont l'entre-sol est habité par des tourterelles et le rez-de-chaussée par des cochons d'Inde.

Dans une grande tonnelle à claire-voie, tapissée de liserons, des colonies de grives, d'étourneaux, de bouvreuils, de verdiers, de pinsons voletaient et gazouillaient. Deux ou trois arbustes verts y simulaient un bosquet. Le milan tournait parfois un œil de convoitise du côté de la tonnelle.

Cent soixante-dix habitants peuplent le hameau de la Herrenwiess. Quelle tristesse partout, quand l'hiver couvre d'une neige épaisse ces régions solitaires! et cependant le montagnard les aime et les regrette quand il s'en éloigne.

Un guide s'engagea à nous conduire de la Herrenwiess aux verreries de Schwartzenberg par la montagne. Bientôt après, de ce pas lent et sûr des montagnards, il s'enfonça dans la forêt; le sentier fit un coude et la Herrenwiess disparut.

On voyait de tous côtés, dans l'épaisseur du bois, de grands pieds de sapins brisés à un mètre du sol et tout couverts de mousse et de lichen. Autrefois, au temps où le bois n'avait qu'une valeur minime, l'exploitation du sapin se faisait avec plus d'abandon que de nos jours. Les bûcherons d'alors coupaient l'arbre à trois ou quatre pieds de terre, laissant une partie du tronc debout et livrée à la décomposition. Ces énormes pieux épars çà et là s'effondrent lentement et donnent à la forêt un aspect de dévastation sinistre. D'énormes pierres saillent du sol, et l'on comprend, à mesure qu'on s'avance au cœur de la forêt, cette mystérieuse horreur dont parle le poëte.

Le sentier longe un plateau tapissé de bruyères hautes et fleuries, semées çà et là de quelques maigres bouleaux. La perspective s'élargit, le cercle des montagnes s'éloigne, l'horizon est vaste, sauvage; de profondes vallées s'ouvrent dans l'éloignement, on pense à l'Écosse, dont ce paysage mélancolique, et plein de rumeurs vagues, rappelle le caractère poétique.

Cependant le sentier raboteux, difficile, défoncé par les orages, descend de ces hauteurs et tombe dans la vallée. Un torrent bouillonne sur un lit de cailloux blancs,

des prairies l'enveloppent, le bruit d'une chute d'eau annonce qu'une scierie est voisine; la culture reparaît; des spirales de fumée montent dans l'air, on est à Hundsbach.

Un vigoureux barrage en bois ferme la vallée; c'est là que les eaux s'amoncellent au printemps pour la chute des bois que l'impétuosité du flot emportera vers la Murg D'autres barrages—ou schwellnug—sont construits de distance en distance parmi les vallées de la Forêt-Noire, et servent à l'exploitation de la forêt.

Des maisons égayées par des tournesols, des touffes de dahlias, des plantes grimpantes, s'éparpillent le long du torrent; d'autres hameaux se cachent dans les plis des vallées voisines. Quand la neige abrite la forêt sous ce manteau blanc qui donne à la campagne l'apparence d'une fiancée morte, la vie semble tout à coup s'éteindre dans le pays. Pénétrez cependant sous ces humbles toits hospitaliers. Tous les bras sont occupés, toutes les mains sont actives. L'industrie de la Forêt-Noire les anime.

Là, on fabrique des horloges de bois.

Ici, on tisse des chapeaux de paille.

Dans quelle contrée, si lointaine qu'elle soit, le coucou n'a-t-il pas droit de cité aujourd'hui? Combien de cœurs d'émigrants ses notes mélancoliques ne font-elles pas battre dans les solitudes de l'Amérique! A combien de pionniers ne rappellent-elles pas la patrie perdue!

Entrez. La salle est large, toute pleine d'ustensiles et d'outils; des marteaux, des limes, des scies à main, des pinces, des vilebrequins, des tarières, des couperets sont suspendus à des râteliers cloués contre le mur; un établi est dans un coin. La fenêtre est petite, basse, garnie de carreaux étroits; un poêle ronfle tout au milieu de la pièce que traversent de grands tuyaux; tout le monde est à l'œuvre, les hommes, les femmes, les enfants, tout le monde, excepté un chat qui dort.

Chacun a sa part dans l'œuvre commune; l'un taille la boîte, l'autre prépare les rouages, celui-là ciselle les aiguilles et enjolive le cadran, celui-ci donne ses soins au mécanisme qui fera chanter l'oiseau; on ne perd ni un brin de bois, ni une minute; on travaille lentement, — le caractère et le tempérament le veulent ainsi, — mais sûrement. Point de distraction ni de lassitude. On a le dimanche pour boire de la bière et se reposer.

Même activité silencieuse, même régularité, même association dans les maisons où la paille est travaillée. Ici la femme a la part principale, comme elle appartient à l'homme dans les fabriques d'horlogerie. Ce ne sont pas, on le comprend, des chapeaux de paille semblables à ceux que l'Italie nous envoie, mais ils ont leur utilité, et les marchands qui font la tournée de la Forêt-Noire, au printemps, en emportent par milliers, qui bientôt seront dispersés dans les villes et les campagnes.

Les procédés de fabrication sont simples; la main travaille plus que le métier. Si les profits ne sont pas considérables, ils sont sûrs, et la famille vit en paix.

Souvent les horlogers et les tisseurs sont en même temps bûcherons, laboureurs, vignerons, charbonniers. L'été, ils appartiennent à la terre, l'hiver, à l'industrie. Le secret du travail se transmet de père en fils. L'horloge et le chapeau ne varient pas; tels ils ont été, tels ils sont, tels ils seront.

Quelquefois le mur de la grande salle où la famille se réunit pour le travail, les repas, la prière, est orné de bois de cerfs ou de chevreuils, dépouilles opimes ravies à la forêt; des quenouilles chargées de lin et des rouets attendent la fileuse, une cage aux couleurs vives est suspendue au plafond, auprès de la fenêtre; un étourneau, une grive ou quelque merle y chante. C'est l'ami des enfants, l'hôte du foyer, la gaieté de la maison.

Quelques heures de marche nous amenèrent au pont de pierre assis sur la Schwarzenbach, à son point de jonction avec la Raumunzach. Le guide tourna sur la droite, et une large route solide, ombragée, et placée sur les bords d'un torrent qui tombe dans la Murg, nous conduisit au groupe de maisons qui précède les verreries de Schwarzenberg. Quatre poteaux dressés en face les uns des autres indiquent la limite qui sépare le grand-duché de Bade du royaume de Wurtemberg. Ici l'or et la gueule, là l'azur et l'argent.

Une belle et vaste auberge, qui sert de centre à un groupe de maisons à l'aspect confortable, précède les verreries. La vallée est étroite; le torrent et la route qui le côtoie sont pris entre deux montagnes roides et chargées de la sombre verdure des sapins. La nuit, les fourneaux incandescents de la verrerie dégagent une fumée rouge criblée d'étincelles qui remplissent le ciel de lueurs étranges. D'énormes entassements de bois sont rangés autour de la fabrique pour l'alimentation des feux. Un travail actif mêle le tumulte de l'industrie à la paix de cette nature isolée et forte.

Un nouveau guide était nécessaire pour aller de Schwarzenberg au Wildersee ou lac Sauvage, par les hauteurs sillonnées çà et là de sentiers que les pâtres et les bûcherons fréquentent seuls. L'un des guides que nous avions pris s'appelait Asa, un autre Jacob, celui-ci avait nom Zacharie. On sent que ces populations, agitées longtemps par les guerres de religion, vivent avec la Bible. D'autres encore, parmi ces montagnards, ont des noms français qui étonnent le voyageur. Soyez sûrs alors que ceux qui les portent sont des huguenots, fils de huguenots; ils ont quitté la France lors de la révocation de l'édit de Nantes, et s'ils ont oublié la langue de leur patrie absente, ils ont conservé la foi de leurs aïeux.

Tout d'abord le chemin est large et côtoie un large ruisseau sur lequel le merle d'eau voltige de pierre en pierre; une grande avenue s'ouvre dans la vallée, mais les sapins ont un aspect bizarre et fantastique. De longues mousses pendent de leurs rameaux, pareilles à des barbes d'un vert pâle. On dirait les ancêtres de la forêt, un cordon d'arbres centenaires; ils sont majestueux et sinistres; quand le vent les agite, ces burgraves échevelés gémissent et semblent pleurer sur les ruines du passé. A leur pied, le long du torrent, de gros quartiers de roches mêlent les belles couleurs pourpre de leurs fragments au ton vert du gazon. Elles doivent ces riches nuances à une sorte de lichen léger qui les tapisse; reproduites dans une aquarelle, ces nuances sont si vives et si chaudes qu'on les croirait inventées par la fantaisie d'un paysagiste. On ne trouve ces pierres rouges que dans cette partie de la vallée. Bientôt le nombre en diminue, et quand on a franchi une lieue, on n'en aperçoit plus aucune.

Zacharie nous raconta que cette vallée était autrefois au pouvoir de génies malfaisants, un peu parents des gnomes et cousins des farfadets. Ils commettaient mille crimes, égaraient les voyageurs qu'ils conduisaient dans des fondrières où ils perdaient la vie; tourmentaient les jeunes filles qui refusaient de se rendre au sabbat, et maltraitaient quiconque traversait leur domaine. L'effroi était partout. Un matin on avait trouvé dans la forêt le palatin, qui la veille était parti pour la chasse. Il portait sur le front la marque de cinq doigts couleur de feu.

Or, il y avait à cette époque dans le pays un saint ermite qui passait ses jours dans la prière. Les pauvres gens de la vallée, épouvantés par la mort du seigneur palatin, montèrent jusqu'à la grotte que signalait de loin une croix de bois, et se mettant à genoux, supplièrent l'ermite de les délivrer.

— C'est bien, dit le saint homme, j'affronterai vos ennemis, et, avec l'aide de Dieu, je les anéantirai. A présent, confessez-vous et faites pénitence.

Le soir même l'ermite quitta son ermitage. Sa barbe blanche tombait jusqu'à terre, et il marchait pieds nus.

Quand il fut dans la vallée, il demanda à ceux qui l'avaient appelé de mettre à portée de sa main un scion d'osier, un bout de fil et des brins de paille.

Sans que personne osât lui demander ce qu'il comptait faire de ces objets fragiles, les paysans posèrent auprès de l'ermite les brins de paille, le bout de fil et le scion d'osier.

— Maintenant, reprit-il, rentrez chez vous, mettez-vous en prière et que la sainte Vierge m'assiste.

Bientôt la nuit vint et les génies, riant d'un rire qui glaçait le sang dans les veines, sautant comme des chats, gambadant comme des singes, miaulant, hurlant et dansant, envahirent la vallée. L'ermite se tenait à genoux



Fabrique d'horloges de bois dans la Forêt-Noire. Dessin d'après nature, de G. Jundt.

au milieu des grandes pierres blanches que le torrent avait polies et qui remplissaient ces lieux redoutés.

Les démons sentirent la chair d'un chrétien et se ruèrent sur l'ermite. On voyait leurs yeux, pareils à des charbons de feu, luire dans les ténèbres.

L'ermite fit le signe de la croix, puis, attachant le bout de fil sur le scion d'osier, comme un archer tend son arc, il lança un bout de paille dans l'espace.

Un cri suivit le vol de la flèche divine, et deux yeux rouges s'éteignirent.

Les génies exaspérés tourbillonnèrent comme un vol d'oiseaux nocturnes autour de l'ermite. Une seconde flèche s'échappa de l'arc que maniaient les doigts pieux du saint homme, un second hurlement se fit entendre, et l'on compta deux yeux de moins dans la ronde infernale qui s'agitait dans la vallée.

Chaque brin de paille partit tour à tour en sifflant, et chaque fois on entendit un cri terrible. Les yeux rouges s'éteignirent tour à tour jusqu'au dernier. Puis un grand silence se fit.

Dès le réveil du jour, les montagnards, que les cris poussés par les génies avaient remplis d'effroi, accoururent en tremblant dans la vallée.

— Qui sait, disaient-ils, l'ermite est peut-être mort?

Ils trouvèrent le saint homme en prière, et partout, autour de lui, devant lui, près de lui, de grosses pierres toutes rouges.

Tout le sang des génies avait coulé par les blessures que les saintes flèches de l'ermite avaient ouvertes dans leurs corps invisibles, et les pierres blanches en avaient été rougies.

Depuis lors on ne revit plus aucun de ces êtres malfaisants, mais les pierres de la vallée ont conservé les marques de ce sang impur, et rien n'en effacera plus l'empreinte.

Chemin faisant, et tout en écoutant cette poétique légende, nous avions atteint un pont de pierre jeté sur le Schaenmünz; deux routes s'ouvraient devant nous, l'une sur la rive gauche, l'autre sur la rive droite, que nous avions suivie jusqu'alors; la seconde se divisait elle-même en deux branches. Laquelle était la bonne? Le plus simple était de le demander à notre guide.

— Je ne le sais pas, répondit cet homme sincère.

— Mais alors, par où faut-il passer?

— Par où vous voudrez.

Décidément, il nous fallait guider notre guide. Mon compagnon s'y résigna et s'en chargea.

Il traversa bravement le pont; je le suivis et le guide m'imita. S'il était ignorant, Zacharie était docile.

La vallée se rétrécissait, quelques maisons apparaissaient çà et là, environnées de quelques champs cultivés et ravis aux pentes de la montagne. Des chèvres broutaient parmi les rochers, des poules gloussaient dans l'herbe, et des petites filles curieuses nous regardaient au travers des haies, toutes surprises de voir des étrangers.

Un enfant, un petit garçon de quatre ans, gros, court, joufflu, tout rouge et tout ébouriffé, se présenta devant nous au détour du sentier. M. Lallemand mit dans sa main trois kreutzers, j'en ajoutai trois autres; l'enfant resta d'abord immobile, pétrifié, les yeux sur sa main; puis tout à coup prenant sa course, haletant, fou de bonheur, serrant son trésor, il se précipita vers une sœur aînée qui gardait une vache et quelques oies dans un pré. Trop ému pour exprimer sa joie, il poussait des cris inarticulés. Rien ne l'arrêtait, ni les ronces, ni les cailloux. Il roula dans le pré, plutôt qu'il n'y arriva. Au moment de disparaître dans la forêt, je me retournai; assis sur une souche, le frère et la sœur comptaient cette fortune; à peu près quatre sous!

Le saisissement les rendait muets.

Un autre pont de bois, vermoulu, chancelant, enjambait le torrent auprès de quelques chalets en ruine.

Fallait-il passer le pont et regagner la rive droite de la Schaenmünz? Le guide, interrogé de nouveau, haussa les épaules philosophiquement. Nous entrâmes en conférence; Zacharie s'assit sur la mousse et alluma sa pipe.

Il fut décidé à l'unanimité de nos deux voix que nous traverserions le pont. Le guide se leva de nouveau sans hésiter et nous suivit. L'excellent homme!

Le chemin quitta la vallée en grimpant au milieu des arbres et des rochers, et gagna les hauteurs ou *gründe*, qui font suite à la Hornisgründe. L'aspect de la Forêt-Noire dans cette solitude, que jamais les voyageurs ne visitent, devint tout à coup sauvage. C'était comme un désert d'arbres; des coups de hache et le bruit de l'eau en interrompent seuls l'éternel silence. Parfois le sentier qui rampe sur le flanc de la montagne est étroit, rocailleux, et traverse d'épaisses fougères entre lesquelles fuit une source qu'on devine au murmure qui s'en échappe. La vue est brisée par un rempart de feuillage qui s'élève de tous côtés. Parfois le sentier domine un espace immense; de grands cirques de verdure apparaissent creusés dans un pan de la forêt. Les croupes chargées de sapins et de chênes s'étagent en amphithéâtre autour de ces vastes bassins. Aucun son n'en sort. Mais quelles perspectives! Le vent passe chargé de senteurs pénétrantes.

Çà et là les avalanches ont labouré une partie de la forêt; les arbres morts, rompus, écrasés, mêlent leurs rameaux flétris, leurs troncs envahis par la mousse; c'est un fouillis inextricable de branches qui s'enchevêtrent et qui tombent dans le ravin; on dirait une armée en déroute. Les sapins verts supportent les flèches desséchées des sapins tués par le poids des neiges. Personne ne ramasse tout ce bois mort qui ajoute au caractère pittoresque de la forêt. Plus loin la montagne dresse ses flancs dénudés. La bruyère y déroule son tapis violet. Un terrible incendie a passé par là, dévorant dix mille arpents de forêt, qui brûlèrent pendant quarante jours. Il éclata au mois de mai 1800, et ne s'arrêta qu'au mois de juin. Les efforts de quinze mille hommes, occupés à le combattre, allaient être impuissants, lorsqu'une forte pluie vint en aide à leur travail.

Après les dévastations de la neige, les dévastations du feu; et partout un caractère imposant de grandeur!

Des écureuils traversent lestement le sentier tapissé de mousses charmantes et d'une flore microscopique qui offre toutes les couleurs d'une palette sur quelques pouces de terre. Toutes les séductions succèdent à toutes les magnificences de la création. La main de Dieu se retrouve sur un caillou comme sur la montagne.

On marche encore quelque temps, et, trois ou quatre heures après avoir quitté les verreries, on découvre le Wildersee.

Les eaux noires et profondes du lac s'arrondissent au pied d'une montagne ravinée par les orages; le sol est tourbeux, il cède sous le pied; les arbres assombrissent la surface immobile du lac d'où sortent, blancs de vieillesse et sinistres, des troncs de sapins enfoncés par la pointe dans la vase et pareils à des flèches tombées du carquois d'un géant.

Le Wildersee aux eaux funèbres ne nourrit point de poissons. Dès le premier coup d'œil qui l'embrasse, on comprend bien que les amoureuses willis de la légende n'ont jamais pu en fréquenter les bords. Pourquoi auraient-elles quitté les eaux transparentes et limpides du Mummelsee? Mais le souvenir d'une autre légende anime encore les rives désolées du Wildersee.

Quand le touriste erre sur la pente de la montagne qui domine le lac, son pied s'embarrasse dans les rameaux de sapins et de bouleaux tordus qui rampent à la surface du sol. Les branches désolées, et comme asservies par une force mystérieuse, ne peuvent quitter la terre, le tronc est couché, le feuillage est horizontal, et les contorsions de l'arbre qui cherche l'espace et la lumière rappellent l'épouvante et la tristesse de soldats vaincus, terrassés sur un champ de bataille.

Ces arbres tortueux, on ne les rencontre que là, enfermés dans un cercle étroit; plus loin la liberté leur est rendue, et ils s'élancent vers le ciel, hautains et joyeux.

Or, il y avait jadis, au temps où la reine Berthe filait, une tribu de nains difformes qui remplissaient la forêt de la sinistre renommée de leurs maléfices. Le manant et le châtelain, le vieillard et la jeune fille, la chaumière et l'abbaye avaient également à se plaindre d'eux. Ces nains dansaient leur sabbat autour du Wildersee. Exorcismes,

prières, menaces, on avait tout employé contre cette tribu maudite, mais sans succès. La lance et le goupillon étaient sans force. Les habitants du voisinage songeaient à déguerpir.

A cette époque-là vivait, dans une pauvre cabane, un enfant qu'on avait trouvé sur l'herbe, un soir d'automne, sans qu'on sût d'où il venait. La charité l'avait nourri. Ses cheveux blonds lui faisaient une auréole autour du front. Il grandissait dans la piété. Les bonnes femmes de l'endroit disaient que c'était un ange qui avait perdu ses ailes.

Un jour, touché des pleurs qu'il vit répandre à une mère que les nains avaient privée de son fils, l'enfant leva ses mains au ciel.

— Toi qui as sauvé Tobie, Seigneur, protége-moi! dit-il, et il se dirigea vers le Wildersee.

Toute la population le suivit en priant, puis s'arrêta, et l'enfant disparut sous le couvert de la forêt.

La nuit descendit sur le lac. Alors, du creux des rochers, des antres noirs, du tronc des sapins séculaires, du fond du lac, des buissons de houx, sortit la troupe grimaçante des nains. Ils virent l'enfant à genoux sur la pierre, et, tous s'élançant d'un bond, l'entourèrent d'une ronde bruyante qui allait tournoyant sans cesse et se rétrécissant de plus en plus.

Au moment où leur vol l'effleurait, l'enfant prit une poignée de feuilles sèches et, la dispersant sur la bande hideuse :

— Vous tous qui avez frappé, soyez frappés! dit-il.

Au même instant la ronde magique s'évanouit, et à cette même place où avaient dansé les nains, les montagnards qui revinrent avec le soleil aperçurent avec étonnement l'enfant en prière, au milieu de petits sapins et de bouleaux tordus, difformes et renversés par terre, que personne n'avait jamais vus.

Les pieds des nains, touchés par les feuilles mortes, avaient pris racine dans le sol, et voilà des siècles qu'ils rampent et se débattent parmi les cailloux.

On découvre, auprès du Wildersee, mais cachées parmi les broussailles et les herbes, les ruines dispersées d'un monastère, dont les religieuses avaient des liens de parenté morale avec les nonnes chantées par Meyerbeer. La vengeance du ciel les surprit au milieu de leurs amours coupables, dit la tradition, et les précipita dans le lac sinistre, où de tout temps, incorrigibles et méchantes, elles saisissent par les pieds et noient les nageurs qui se confient aux eaux dormantes du Wildersee.

Lorsque nous arrivâmes au sommet du plateau qui relie le bassin du Mummelsee à celui du Wildersee, un bruit de tambour remplissait la solitude.

Une bande d'écoliers et d'écolières, guidée par un tambour et précédée d'un drapeau aux couleurs de Bade, montait de la vallée. Un professeur marchait gravement à côté de cette troupe. Bientôt le plateau fut envahi, et les écoliers, plantant leur drapeau dans une touffe de bruyère, firent rouler à grand bruit, dans les eaux du lac, des quartiers de pierre arrachés aux pentes de la montagne. Les écolières, rangées sagement en cercle, applaudissaient aux exploits de leurs petits camarades. Lorsqu'une pierre, bondissant de distance en distance, franchissait le rempart des sapins accroupis et s'abattait dans le lac en traçant d'immenses paraboles, mille cris accompagnaient sa chute.

Une cabane de troncs d'arbres et de branchages s'élève à mi-côte, dans un pli de la montagne. Les forestiers, les chasseurs, les touristes surpris par l'orage ou la fatigue y trouvent un abri. Un foyer est au milieu, entre deux pierres ; il y a toujours une provision de bois sec dans un coin, et une roche plate permet de s'asseoir ou de dormir sur un lit de bruyères.

On n'a pas fait cent pas sur le plateau que le Wildersee devient invisible. Bientôt après on s'enfonce dans un sentier qui descend vers la vallée voisine, le Seebacherthal. Ce sentier plein d'arbres, de fraîcheur, de surprises, tombe dans une large route tracée tout nouvellement, et qui ouvre aux voitures les mystérieux paysages de la Forêt-Noire ; un brouillard qui montait de la plaine nous enveloppa, et marchant dans ces nuées errantes qui jetaient un voile gris sur la montagne, nous atteignîmes Seebach au travers des enchantements d'une contrée pittoresque. La vallée d'Achern s'ouvrit alors sous nos yeux. La route s'est élargie. On n'a plus besoin de guide ; c'est une voiture qu'il faut. Si l'on ne trouve pas de char à Seebach, on trouvera une calèche à Ottenhofen. Ici recommencent les paysages charmants du Bühlerthal.

C'est à une lieue d'Achern, à Salzbach, au pied des montagnes qu'on vient de parcourir, que Turenne rencontra la mort, le 27 juillet 1675.

Une avenue d'arbres conduit au mausolée qui lui a été élevé sur un terrain concédé à la France. Des bornes de granit reliées par des chaînes de fer enferment l'enceinte sacrée. Le buste du grand capitaine, moulé dans le bronze, fait face à l'ennemi. Des inscriptions rappellent les dates de sa naissance et de sa mort, ses victoires, ses titres, ses hauts faits. Tout auprès est la maison du gardien que la France charge de veiller sur le monument de ce vaillant homme de guerre. Il vous montrera le boulet qui l'a tué, un boulet de quatre, le vieux tronc près duquel il a été frappé, la place où son corps est tombé. Une grande carte vous présentera l'image de la plaine où le plus grand tacticien du dix-septième siècle allait offrir la bataille à l'armée impériale, commandée par Montecuculli.

Nous étions alors au terme de notre excursion trop courte. Une calèche nous avait amenés, une locomotive nous ramena.

Mais quand on a vu la Forêt-Noire une fois, on y retourne. Donc nous y retournerons. Elle est immense, et nous n'en avons visité qu'un petit coin.

AMÉDÉE ACHARD.

FIN.

P.-S. Au charmant voyage de notre collaborateur, nous ajoutons quelques détails, fournis par M. Jundt, sur les fabricants d'horloges et de chapeaux de paille de la Forêt-Noire. — Je me trouvais, nous dit-il, à J*** le jour de la fête de la Pentecôte ; tous les paysans des environs y viennent en pèlerinage. Rien de plus curieux que l'arrivée de ces montagnards qui émaillent de leurs costumes multicolores les sentiers des coteaux voisins. Cette contrée de la Forêt-Noire a conservé le costume du dix-septième siècle avec une scrupuleuse exactitude. Les hommes ont le large chapeau à bords relevés, l'habit ou plutôt la redingote noire doublée de rouge, la culotte courte, les bas blancs ou bleus et les souliers à boucles. Les femmes portent la robe courte à taille étroite et bariolée de rouge et d'or. Deux longues tresses, terminées par des ornements de laine, s'échappent de leurs chapeaux de paille variés. Les uns sont d'un ton mat, évasés par le haut, et garnis de houppes en laine, rouge pour les jeunes filles, noire pour les femmes mariées.

D'autres, et principalement du côté du Val-d'Enfer, portent leurs chapeaux recouverts d'une épaisse couche

de jaune de chrome, de jaune cabriolet, comme disent les peintres, qui n'ont jamais été tentés de les reproduire dans leurs tableaux.

A J*** tout le monde porte le chapeau de paille. C'est là le centre de la fabrication, qui est, dit-on, la plus ancienne de la Forêt-Noire. Mais de nos jours cette industrie y a pris un très-grand développement.

On fait à J*** des chapeaux de paille d'Italie, même des panamas; et plus d'un touriste visite le pays sans songer que son chapeau de deux cents francs y a vu le jour, avant de s'afficher dans les magasins de Paris et de Londres.

Les femmes tressent la paille sur le seuil de leurs chaumières ou dans la Forêt, en gardant leurs troupeaux, de même que l'on tricote en Bretagne ou en Normandie. Les hommes exécutent les travaux plus pénibles et se chargent de l'exploitation. J*** est d'ailleurs un charmant village situé sur le haut d'une montagne. A l'extrémité de la rue principale on voit une chute d'eau remarquable. Le tout est parsemé de rochers et de sapins formant paysage à chaque détour. On rencontre, à peu de distance, d'autres villages où règne une égale activité. Les chalets aux larges balcons, aux toits de chaume noircis par la fumée, abritent une industrie plus délicate, c'est celle de la



Fabrique de chapeaux de paille. Dessin d'après nature, de G. Jundt.

fabrication des horloges de bois. A Bade, sur la promenade de la Conversation, il y a une boutique que chacun connaît, et qui renferme tous les échantillons possibles de ces horloges, depuis l'humble coucou de deux florins jusqu'à la boîte à musique de deux à trois cents francs.

Toutes ces horloges sont en mouvement et marquent l'heure, excellente garantie pour le chaland. Aussi, malheur au distrait qui passe là à midi! deux mille coucous s'élancent ensemble de leur cage, et chantent autant de fois chacun qu'il y a de coups à sonner. En pénétrant dans les chaumières des fabricants, l'on est frappé de la propreté et de l'ordre qui y règnent. Les horloges achevées, des marchands les enlèvent et les expédient sur tous les points du globe. Près de cent cinquante mille pendules de bois sortent chaque année des chalets-ateliers de la Forêt-Noire. Cette industrie y a été implantée vers la fin du seizième siècle. Strasbourg même possédait de ces coucous pendant le quatorzième siècle déjà. Chaque paysan aisé (et ils le sont presque tous) a dans son chalet une horloge à musique, et quand un étranger vient les visiter le dimanche, l'orgue est mis en mouvement, les jeunes filles accourent et l'on danse un *lendler* (valse allemande), jusqu'à ce que le coucou ouvre ses portes et annonce qu'il faut le remonter. P.-C.

HISTOIRE ANECDOTIQUE DES MANUFACTURES IMPÉRIALES.

LES GOBELINS. — BEAUVAIS.



Vue cavalière des Gobelins. Dans le fond, à droite, le couvent des Capucins, l'Observatoire; un peu plus bas, le château de la reine Blanche, qui fut occupé par Gobelin. Dessin d'après nature, par Thorigny.

Si, un mercredi ou un samedi, d'une heure à trois, vous vous trouvez, par suite d'un billet que vous aurez sollicité de M. Lacordaire, devant l'hémicycle monumental qui forme l'entrée de la célèbre manufacture dont il est le savant directeur, vous serez inévitablement surpris du spectacle qui s'éparpille autour de vous : blondes Anglaises, sentimentales Allemandes, brunes Espagnoles, et, pour ne pas multiplier mes adjectifs, j'ajouterai simple-

ment : Suédoises, Russes, Polonaises, Italiennes, etc., défileront pêle-mêle sous vos yeux. Que les grâces de ces dames, je vous en prie, ne vous fassent point oublier qu'à cet instant même vous avez le droit très-légitime d'être fier de votre qualité de Français. Savez-vous bien ce qui passe devant vous? C'est l'Europe qui vient rendre hommage au gracieux génie de la France, et c'est l'Europe représentée par le sexe qui comprend le mieux la grâce : aussi me suis-je gardé de vous parler d'abord des graves visiteurs qui escortent ces dames, à titre de parents sans doute, à titre de connaissances à coup sûr. Mais ceci point ne me regarde.

Or, un certain mercredi, et muni de mon billet, je me dirigeai vers les Gobelins, mais comme un artiste de mes amis, attaché à cet établissement, avait bien voulu ce jour-là me servir de cicerone, et en même temps m'offrir à déjeuner, c'est à onze heures précises que je dus me trouver aux extrêmes limites du douzième arrondissement, et à une cinquantaine de pas, tout au plus, de la porte de la manufacture.

Tout en déjeunant, il me fut déjà permis de m'instruire. Comme mon ami loge au cinquième étage, et que de ses croisées on domine le terrain de la manufacture, je m'édifiai, guidé par sa main, et pour ainsi dire à vol d'oiseau, sur les détails de sa topographie.

Le narré sur les bâtiments, cours et jardins de l'établissement, dura l'espace du déjeuner.

Le café servi, mon artiste me fit l'historique des progrès de l'art, commençant par l'origine des tapisseries et me conduisant jusqu'à nos jours. Et enfin, l'heure de l'entrée venue, je pus aller moi-même dresser le procès-verbal des richesses sans égales renfermées dans les salles d'exposition.

Le rédacteur en chef du ***Musée des Familles***, ayant bien voulu me permettre de raconter, dans son élégant journal, ma visite aux Gobelins, j'ai été d'abord effrayé de la tâche : détails de mœurs d'atelier, histoire, expressions techniques, termes d'art, tout se présentait confusément à mon esprit; le souvenir de mon déjeuner m'a redonné du calme, et il m'a semblé qu'en reproduisant, mot pour mot, le récit de mon ami, je procéderai, grâce à ce récit, avec une logique tolérable.

Un doute à cet égard me saisit cependant, et, après m'avoir entendu, le lecteur, sans doute, daignera le partager. M. Mérimée raconte qu'un certain narrateur, pour se faire écouter, offrait un bon déjeuner à son auditoire; grâce à ce déjeuner, la narration était religieusement écoutée du prologue à l'épilogue.

L'artiste des Gobelins a procédé à mon égard comme le narrateur de l'illustre académicien, et son récit a pu me paraître intéressant, mais, hélas! bien moins que M. Mérimée, je ne puis, pour leur faire écouter mon histoire, offrir à déjeuner à tous mes lecteurs, aux lecteurs, surtout, du ***Musée des Familles***, qui heureusement, et Dieu en soit loué! déjeunent mieux que moi.

Je vais donc, si je ne puis mettre de l'agrément dans mon récit, y mettre au moins de la méthode. Sténographe de mon amphitryon, je divise ainsi mon travail : Topographie de la manufacture des Gobelins, son Histoire, Revue de ses salons.

Donc, la croisée ouverte, le déjeuner servi et les Gobelins sous nos yeux, mon ami l'artiste s'exprima en ces termes (1).

(1) Voir la *Table générale* pour les études déjà publiées dans le *Musée des Familles* sur les anciennes tapisseries, notamment par M. Achille Jubinal.

I. — TOPOGRAPHIE.

La porte. Les jardins. La rivière. L'école de dessin. Les ateliers. Le personnel. Les artistes. La rivière et ses vertus. Une bonne charge. A pied et à cheval. Les raisins. Le préjugé de l'écarlate. Les condamnés à mort. Un suicide, à vingt bouteilles de vin par jour. Les larmes d'un Anglais.

Vous pouvez d'ici vous en rendre compte, il est difficile de rencontrer une enceinte plus irrégulière que celle de notre manufacture et de ses dépendances; avec un peu de bonne volonté, cependant, nous appellerons cette enceinte un quadrilatère, attendu, en définitive, qu'elle a quatre côtés : au sud, la rue Croulebarbe la borde en ligne courbe; au nord, des propriétés contiguës la limitent en ligne brisée; à l'ouest, on la voit se perdre dans des terrains vagues; et enfin à l'est, le pavé de la rue Mouffetard enserre ses murs en affectant la ligne droite. La rivière de Bièvre, comme l'appellent certains, ou la rivière des Gobelins, comme l'appellent d'autres, emprisonnée dans un canal de pierre, serpente entre les jardins et les bâtiments de la manufacture.

Laissons pour le moment les jardins de côté, car nous aurons l'occasion d'y revenir, et veuillez bien concentrer vos regards sur les bâtiments. Voyez d'abord la porte : on vient récemment de lui donner ce grand air qui sied si bien à toute demeure de grand seigneur, — et aux Gobelins, il y a plus qu'un grand seigneur, il y en a deux, et ils se nomment, ne vous en déplaise, l'un, l'Art, l'autre, l'Industrie. Donc cette porte elle-même a le physique de son emploi, depuis, surtout, qu'elle est fièrement couronnée des emblèmes à la forme de notre gouvernement.

Après avoir franchi la porte, et si vos regards ne se détournent ni à gauche, où se trouve M. le portier, ni à droite, où se trouve un corps de garde; si, conséquemment, ils se dirigent en ligne droite, vous remarquerez avec respect, je l'espère, un édifice et un signe : l'édifice, c'est la chapelle, et le signe, la croix qui la surmonte. Placer dès l'abord et l'art et l'industrie sous la protection divine, c'est non-seulement un louable sentiment de reconnaissance, c'est encore une idée profonde : à l'industrie ne faut-il pas la conscience? à l'art ne faut-il pas l'inspiration? Et où trouver et l'une et l'autre, sinon à ce foyer inépuisable où tout est perfection et beauté? Or, à la chapelle notre premier salut.

Mais, avant d'arriver à la chapelle qui, vous le voyez, est au fond de la cour, vous aurez à remarquer, à gauche, juste après le logement de M. le portier, ce que les Gobelins contiennent de plus élégant, c'est-à-dire les galeries d'exposition, et, un peu plus loin, dans le bâtiment contigu, les ateliers où l'on fabrique les tapisseries.

Cette visite faite, revenez sur vos pas, comme si vous alliez sortir, et prenez par la gauche. L'école de dessin se présente tout aussitôt devant vous, mais elle ne vous ouvrira point ses portes, attendu que pour pénétrer dans son sanctuaire, il faut être élève de la manufacture, ou du moins être muni d'un permis qui vous donne le droit de suivre les cours. Du reste, vous ne verriez là que ce qui se voit dans toutes les écoles : le travailleur actif à côté de l'indolent; et de petits garçons déjà spirituels, coude à coude avec d'autres petits garçons qui ne seront jamais tels. Je me trompe, vous pourriez y rencontrer le professeur de l'école, M. Abel Lucas, un de ces artistes si rares, qui savent à la fois et dessiner et peindre avec supériorité, et enseigner avec méthode (1).

(1) Nous avons visité l'école de dessin accompagné du frère

Après l'école de dessin et en suivant l'angle rentrant qui forme l'un des quatre coins de la cour, vous avez trois divisions fort intéressantes : 1° la rentraiture ; 2° le magasin de tapisseries fabriquées ; 3° les écoles de tapisseries et de tapis.

Arrivé là, et ce côté de la cour exploré, vous avez vu toute notre manufacture ; mais si, par hasard, vous êtes un peu chimiste, peut-être aurez-vous l'idée de visiter les ateliers de teinture qui se trouvent, tenez, là, à droite de la chapelle, et dans ce corps de bâtiment qui est mitoyen avec l'atelier des tapis, lequel, à son tour, est mitoyen avec la chapelle.

— Et maintenant, mon ami, me dit mon amphitryon, en se remettant à l'aise dans son fauteuil, aussi bien que moi vous connaissez la topographie des Gobelins.

— Nourri dans le sérail, lui répondis-je, et comme vous en connaissez bien les détours, ajoutez à vos bontés en m'instruisant sur les us et coutumes des artistes et ouvriers de l'établissement, ainsi que sur la série d'avantages dont veut bien les faire jouir notre gouvernement représenté auprès d'eux, depuis l'établissement de l'Empire, par S. Exc. M. le ministre d'Etat.

— La chose est facile, me répondit l'artiste, daignez seulement m'écouter.

Nous avons d'abord, aux Gobelins, un administrateur général, M. Lacordaire, frère de l'illustre prédicateur, et, soit dit en toute sincérité, que Dieu et l'Empereur nous le conservent !

— Ainsi soit-il ! répondis-je.

— M. Chevreul, l'auteur de la *Théorie des couleurs*, est le directeur des teintures ; enfin, M. Ch.-L. Muller est l'inspecteur des travaux d'art ; je n'ai pas à vous parler de cet éminent artiste, son tableau de *l'Appel des condamnés* et celui de *la Rentrée des volontaires*, exposé à l'un de nos derniers salons, me dispensent de faire son éloge. Vous le voyez, le gouvernement nous a bien servis en fait d'autorités supérieures.

Quarante-six artistes-tapissiers sont employés en ce moment aux tapisseries ; les tapis en occupent, je crois, une quarantaine. Ajoutez à ces deux nombres huit ouvriers pour le service des magasins, cinq ou six personnes pour le laboratoire de chimie et l'atelier de teinture, et vous aurez, j'ai lieu de le croire, le total exact des personnes attachées à la manufacture.

Voilà pour le personnel ; quant au traitement (je parle de celui des artistes-tapissiers), il ne peut dépasser deux mille francs. C'est trop peu, ai-je maintes fois entendu dire par des personnes étrangères à l'établissement ; il n'y aurait pas de mal à ce que l'*aurea mediocritas* fût appliquée aux artistes des Gobelins. Et véritablement, Horace, reparaissant en ce monde, trouverait que quinze cents à deux mille francs ne constituent pas une *aurea mediocritas* digne de nos artistes. Que voulez-vous, cependant ? il faut que le talent soit modeste, car personne ne se plaint ; chacun trouve naturel de mettre son aptitude au service de l'Etat, et de l'y mettre avec un sentiment de reconnaissance, de huit heures du matin à quatre heures en hiver, et de sept à cinq en été. Comme compensation, d'ailleurs, n'avons-nous pas en perspective le *far-niente* de la retraite ?

Nul d'entre nous, du reste, ne s'apitoie sur son existence ; les causeries de l'atelier sont amusantes, l'administration est paternelle, et nous avons enfin, deux fois par semaine, un jour comme celui-ci, c'est-à-dire un jour d'entrée, où, deux heures durant, les yeux de nos artistes ont l'occasion multipliée d'admirer, en connaissance de cause, des tournures élégantes, des toilettes bien choisies, et parfois des échantillons merveilleux de types féminins venus des quatre points cardinaux du globe.

Dans ces jours de visite, l'artiste des Gobelins ne se départ jamais de ses consciencieuses habitudes de travail. Toutefois, il faut l'avouer, il subit parfois, en dépit de lui, cette invincible loi qui domine le sexe auquel nous avons l'honneur d'appartenir. Il détourne son regard au frôlement d'une robe ; mais si la dame ne mérite pas sa haute approbation, ses yeux se reportent avec convenance sur sa trame et sur ses fils, et il se tait ; si, au contraire, sa beauté exige un coup d'œil attentif, soyez certain que ce coup d'œil sera accompagné d'une épithète laudative, de façon que l'artiste voisin puisse à son tour faire fête à ses regards. Vous le voyez, nous ne sommes pas égoïstes.

Le contraire se passe à l'égard des hommes. Apollon lui-même, habillé de pied en cap par le célèbre Dusautoy, viendrait-il visiter les ateliers, qu'on ne daignerait accorder à Apollon ni un regard, ni une parole.

On a dû vous parler de quelques charges dont nos artistes se sont rendus coupables ; je vais à mon tour vous en entretenir, car ces charges sont une partie de la vie intime et de la vie de distraction de nos artistes ; aussi sont-elles cultivées par eux avec soin, avec amour, veux-je dire, car quelques-unes d'entre elles sont de tradition, et font partie de l'histoire même de notre manufacture ; et ce qu'il y a de bizarre, c'est que depuis plus d'un siècle, les étrangers, les provinciaux et les Parisiens eux-mêmes fournissent tour à tour, à nos artistes, l'occasion d'être railleurs, et ce, sur deux ou trois thèmes qui forment la légende de l'établissement.

Ainsi, on a dû vous parler des eaux de la Bièvre ?

— Certes, de ces eaux merveilleuses, qui ont la vertu de donner aux couleurs...

— Comment ! me répondit mon amphitryon, auriez-vous, vous aussi, foi en la Bièvre ?

Un peu embarrassé pour répondre et ne voulant point faire preuve d'ignorance :

— Continuez, répondis-je.

— Eh bien, sachez donc, mon ami, que la Bièvre n'a aucune vertu ; au contraire, elle a un grand défaut : elle est sale, mais, soit dit comme circonstance atténuante à son profit, ce n'est pas sa faute ; primitivement elle était propre, et si ses eaux ne sont plus transparentes, ne vous en prenez qu'à cette multitude d'établissements industriels, tels que lavoirs, tanneries, buanderies, etc., situés en amont des Gobelins, et qui déposent dans son cours des résidus aussi puants qu'ils sont peu limpides. Les eaux de la Bièvre sont dédaignées à tel point, que notre administration leur fait l'affront d'employer à grands frais, pour les besoins du service, de l'eau de Seine filtrée.

A cette occasion, que je vous raconte une petite anecdote :

Un teinturier belge, fidèle à ce génie de contrefaçon qui caractérise sa patrie, s'adresse un jour à l'un de mes amis pour être édifié sur la Bièvre. Il entrevoit déjà des Gobelins sur l'Escaut. Notre artiste, à la demande du Belge, flaire un homme *à charger*, et il s'empresse de lui vanter les qualités très-multiples de l'épais ruisseau qui est sous leurs yeux.

Cette énumération faite, le teinturier se mit à réfléchir

de M. Abel Lucas, lequel est professeur de dessin lui-même, et nous y avons remarqué deux dessins dus aux crayons de deux élèves de cette école ; ils étaient signés, l'un Meunier, l'autre Matoiset.

et, après réflexion, il se mit à méditer, *in pensiere profondo*, comme disent les Italiens, ce qui est le *nec plus ultra* d'une abstraction intellectuelle. Tout à coup, et sans mot dire, il s'empare convulsivement du bras de l'artiste, et, méditant de plus en plus, il le conduit jusqu'aux abords des Gobelins.

Alors, d'un air grave :

— Où, dit-il, pourrais-je trouver un tonnelier?

Notre artiste devine le pourquoi de sa demande.

— A deux pas d'ici, répond-il.

Et du doigt il lui désigne la rue du Banquier, et lui fait remarquer une porte verte.

— Bien ! s'écrie le teinturier épanoui de joie, je vous rejoins ; attendez-moi en face, là, dans ce café...

Un quart d'heure après, le Belge revint triomphant, et il était escorté d'un tonnelier traînant une petite charrette à bras dans laquelle était amariné un gros tonneau, appelé, en technique commerciale, une *pipe*.

— Et maintenant, dit-il avec cet air que devait avoir Colomb en vue des côtes indécises du nouveau monde, et maintenant à la Bièvre !

— A la Bièvre ! répéta l'artiste avec recueillement.

Arrivés sur le bord du ruisseau, et sur l'ordre du Belge, la pipe fut remplie avec conscience, cachetée avec soin, et, après recommandation au garçon tonnelier, elle fut expédiée *illico* au chemin de fer du Nord.

— Je suis chimiste et teinturier, dit alors le Belge en clignotant des yeux ; je vais soigneusement analyser cette eau, et sous peu, je l'espère, il y aura des Gobelins en Belgique. Vous n'aurez plus alors qu'à nous contrefaire.



La porte des Gobelins. Dessin d'après nature, par Fellmann.

— J'ai eu bien tort de vous renseigner, répondit l'artiste en affectant le repentir, nous ne pourrons vous rendre la pareille. En France, nous ne savons que créer.

Le Belge reçut cette réponse ainsi qu'un général vainqueur accorde une capitulation, et quitta notre artiste pour aller, en pleine Batavie, analyser ce que peuvent contenir d'éléments divers les détritus de nos tanneurs et de nos blanchisseuses.

Malheureusement, cette charge eut son mauvais côté. Notre ancien administrateur en eut connaissance, et, comme un administrateur, en tout état de cause, ne plaisante jamais, il crut se devoir à lui-même de ne point plaisanter à cette occasion : en conséquence, il fit signifier à son administré qu'il était, pour quinze jours, en mise de retrait d'emploi.

Malheureusement, l'intermédiaire chargé de signifier cette sentence ne se servit point des termes convenables du directeur ; au lieu de dire : *retrait d'emploi*, il se servit des termes : *mis à pied*.

— Ayez la bonté de répondre à M. le directeur, repartit l'artiste d'un ton convaincu, que ce jugement ne recevra pas son exécution.

Cette réponse piqua au vif M. le directeur.

— Nous verrons bien ! dit-il ; qu'à partir de demain les portes de l'atelier soient fermées à cet insubordonné.

La précaution était inutile ; l'insubordonné ne parut point à l'atelier; mais il vint, dès le matin, se placer en vedette à la porte des Gobelins. En vedette, ai-je dit, car il n'était point à pied, il était à cheval ; et il s'y trouvait juste à l'heure où il savait que son juge allait sortir.

M. le directeur vit avec étonnement son administré dans une attitude équestre et ne sut un moment qu'en penser.

L'artiste le tira d'embarras.

— Monsieur le directeur, lui dit-il en se découvrant avec respect, permettez-moi d'avoir l'honneur de vous faire observer que vous n'avez pas le droit de me mettre à pied, puisque, d'après nos règlements, il ne m'est point interdit d'être à cheval.

L'administrateur, homme d'esprit, remit décidément son artiste à pied, en lui signifiant d'être, dès le lendemain, en fonctions à son atelier.

En ce moment il nous fut servi un plat de beaux raisins blancs.

— Goûtez ce fruit de mon jardin, me dit mon amphitryon.

— Comment! vous êtes propriétaire? répondis-je avec étonnement.

— Non, je suis usufruitier, car l'administration nous donne non seulement un logis, mais encore un terrain. Tout artiste a droit à son domicile aux Gobelins, ou bien, faute de place, à une indemnité locative; et c'est ce qui vous explique pourquoi, au lieu de vous recevoir dans une propriété impériale, je ne vous reçois que comme locataire d'un chiffonnier, mais d'un chiffonnier de très-haut titre, vu qu'il est trois fois millionnaire; aussi cet honnête industriel n'a-t-il jamais pu comprendre qu'un chrétien fatigue ses yeux de neuf heures du matin à quatre heures du soir pour cent et quelques francs par mois. Mais revenons à mon jardin. Comment trouvez-vous mes produits?

— Excellents.



Galerie des Gobelins; dernière exposition. Dessin d'après nature, par Salières.

— Nul de mes confrères ne pourrait vous en offrir de pareils, bien qu'ils soient, sans vouloir faire leur éloge, de fort distingués jardiniers. Tenez, vous pouvez d'ici en juger vous-même.

Et, se levant à ces mots, l'artiste prit sur son secrétaire une lorgnette à grande portée et me la dirigea vers les jardins.

— En effet, répondis-je après examen, la plupart de ces petits carrés paraissent cultivés avec soin, et celui que vous me désignez comme étant le vôtre me paraît surtout cultivé superlativement.

— Hélas! me répondit mon artiste, il n'a pas toujours été tel. Certain jour, on l'a vu couvert de ronces.

— Et à quel propos?

— Ah! c'est toute une histoire; et puisque vous êtes en quête d'anecdotes relatives aux Gobelins, je vais vous en fournir une à ajouter à votre collection. Ainsi que celle du teinturier belge, cette anecdote est la conséquence de l'une de nos légendes.

Vous savez que, par suite d'une erreur née on ne sait comment, on a cru longtemps, et beaucoup de gens le croient encore, que certains individus attachés à l'administration n'étaient autres que des condamnés à mort, dont la peine avait été commuée en celle des *Gobelins à perpétuité*. Les condamnés de cette catégorie étaient nourris, disait-on, avec des aliments irritants, et abreuvés avec autant de vin que leur gosier pouvait en avaler, le tout pour procurer à l'atelier des écarlates la plus

grande quantité possible d'un certain liquide... Avec un pareil régime, le condamné à mort passait bientôt, naturellement, à l'état de mort; la justice humaine n'y perdait rien et l'art y gagnait un beau rouge !... Vous comprenez ?

— Je comprends; mais si j'ai bien voulu, en retour de votre déjeuner, accepter comme vraie votre histoire du teinturier belge, je crois devoir à l'amour de la vérité de vous arrêter ici : jamais on n'a pu croire d'aussi ridicules sornettes.

— Jamais ! dites-vous; mais on le croit encore, et notre administration possède même dans ses archives les minutes des lettres qui lui ont été adressées à cette occasion. Ouvrez le livre si complet que notre directeur, M. Lacordaire, a publié sur les Gobelins; ouvrez-le à la page 143, et lisez...

Et l'artiste me tendit, à ces mots, un livre intitulé : *Notice historique sur les manufactures impériales de tapisseries des Gobelins*

A la page indiquée, je lus en effet ce qui suit :

« . . . . Jamais, dans l'établissement, on n'a nourri d'hommes d'une façon particulière, afin d'obtenir des eaux propres à la teinture de l'écarlate. L'administration des Gobelins a quelquefois reçu, à ce sujet, de singulières communications. La lettre suivante existe encore dans les archives de l'ancienne intendance :

« Je suis las de la vie, et je suis disposé, pour en finir « avec elle, à me soumettre au *régime imposé* aux teintu- « riers des Gobelins. Pour vous donner une idée des servi- « ces que je suis en état de rendre à l'établissement, je dois « vous dire que je puis boire, par jour, vingt bouteilles de « vin sans perdre la raison. Si vous voulez me prendre à « l'essai, vous jugerez tout à votre aise de ma *capacité*. »

Une autre pièce existe encore aux archives, c'est une lettre écrite à M. le baron des Rotours, de la prison de Melun, le 17 novembre 1823. Voici textuellement son contenu:

« Monsieur le directeur, j'ai entendu dire plusieurs fois « que l'on admettait dans la maison dont vous avez la di- « rection des personnes condamnées à des peines graves, « afin qu'étant nourries avec des aliments irritants elles « procurent plus sûrement l'.... liquide pour les écarlates « que l'on y fabrique.

« Me trouvant malheureusement condamné à la peine « capitale, je désirerais terminer ma carrière dans votre « maison; veuillez donc, monsieur, avoir la bonté de « m'instruire s'il est vrai qu'on y admette ces sortes de « condamnés, et quelle serait la marche à suivre pour y « entrer.

« J'ai l'honneur, etc *Signé* : PEYROT

« A la maison de justice. »

« Que vous dirai-je enfin, si ce n'est que Mme la comtesse du Cayla (sous le règne de S. M. Louis XVIII), nous faisant l'insigne honneur de visiter l'établissement, s'apitoya en termes très-tendres sur le sort des condamnés à mort ? »

— Je me rends, dis-je après avoir lu; mais je ne saisis pas encore de rapport entre les fabuleux fabricants d'écarlate et ce jardin qui vous a fait sourire.

— Vous avez raison; ma parenthèse a été trop longue. Revenons au jardin.

Certain jour d'entrée et aux premiers jours de la Restauration, un Anglais vient visiter les Gobelins; mais il les visite, ainsi que bon nombre de ses compatriotes, uniquement pour pouvoir dire, de retour dans ses pénates : « Je les ai vus. » Cet Anglais était un horticulteur passionné, et un passage du livret venait d'attirer son attention. « Ah ! ah ! dit-il, ces pauvres teinturiers ont des jardins ! C'est bien ! c'est très-bien ! Je sais gré au gouvernement français de cette attention. » Tout en débitant ce soliloque, l'insulaire se retrouva dans la grande cour, et là, juste en ce moment, se trouvait un artiste à peine en convalescence, et, par suite, d'un aspect peu réjouissant. « *Poor devil !* se dit l'Anglais, il a bien raison d'être triste; les beaux-arts, l'horticulture elle-même ne sauraient remplacer la liberté ! »

Et, prenant un ton de commisération : « Jardins ! jardins ! » dit alors l'Anglais à l'artiste malade.

L'artiste comprend, et aussitôt il s'empresse de le conduire dans la grande allée qui divise les quatre-vingts et quelques carrés de terrain formant l'ensemble du jardin.

Un simple coup d'œil suffit à l'insulaire pour juger des soins, pour ainsi dire, amoureux, dont ces carrés étaient l'objet. Une larme vint mouiller sa paupière.

— Ceci ne m'étonne point, dit-il; quand l'homme n'a plus de refuge dans la société, la nature et les jardins surtout peuvent encore le consoler !

— Et où est le vôtre ? demanda-t-il à l'artiste avec le plus touchant intérêt.

— Le voici, répondit-il en désignant un petit enclos, lequel, abandonné par suite de la longue maladie dont venait d'être atteint l'artiste, offrait une très-piteuse apparence.

— Celui-ci n'a pu se résigner ! se dit l'Anglais en soupirant.

Et il se mit à considérer le pensionnaire des Gobelins avec des yeux de plus en plus attendris.

Quant aux yeux de ce pensionnaire, ils n'étaient point attendris, mais ils étaient fort inquiets, attendu que notre artiste n'ayant nul droit, à cette heure, de faire visiter les jardins, craignait vivement l'apparition de quelque supérieur.

— Il cherche à se sauver, pense l'Anglais en voyant son cicerone promener, à droite et à gauche, un regard inquisitorial.

Tout à coup, alors, son regard s'illumine; il mesure la hauteur de l'enclos; puis, s'élançant sur l'artiste, il l'enlève ainsi qu'une plume légère, et le lance au sommet du mur.

— Liberté ! liberté ! s'écrie-t-il avec enthousiasme.

L'artiste est étourdi d'abord, mais l'instinct de la conservation lui rend ses esprits, et, croyant avoir un fou à ses trousses, il se rejette impétueusement de l'autre côté du mur; heureusement il fut reçu par un monceau de paille, ce qui lui permit de prendre une course de plus en plus précipitée par la frayeur.

Quant à l'Anglais, il sortit des Gobelins, le cœur inondé de béatitude, louant Dieu d'avoir rendu la liberté à son semblable, et se réjouissant surtout d'aller bientôt raconter à sa patrie sa belle et courageuse action.

— Voilà tout ce que j'ai à vous communiquer, me dit alors mon amphitryon, sur l'administration, sur la légende et sur les mœurs des Gobelins. Quant à son histoire, je vais me dispenser de vous la raconter de vive voix; il me sera plus agréable, tout en fumant, de vous la voir lire dans un résumé dont je suis, ne vous en déplaise, le véritable rédacteur.

— L'auteur ! lui répondis-je.

— Non pas, reprit avec vivacité l'artiste; mes recherches personnelles se bornent à trop peu de chose pour me permettre de prendre un si docte titre. C'est à notre érudit directeur que l'honneur en revient; j'ai tiré

presque tous mes matériaux de sa mine. Qu'à tout seigneur soit donc tout honneur !

Je pris des mains de l'artiste quelques feuilles passablement illisibles ; mais je pus cependant y lire ce qui suit :

II. — HISTOIRE DE L'ART DES TAPISSERIES.

Origines de la tapisserie. Les Égyptiens. Les tapis de saint Anselme. Henri IV. L'industrie et l'art. Le coloris. Les Sarrazinois. La reine Mathilde. La collaboration. Saint Louis. François Ier. La famille des Gobelins. Jean Gluck. La Savonnerie. Louis XIV. Colbert. Lebrun. Les directeurs architectes. La Révolution. Marat. Belle. Vandalisme. Renaissance des Gobelins. L'Empire et la Restauration.

C'est à l'Orient, auquel nous devons tant de choses, que nous devons encore l'art de fabriquer les tapisseries. En Égypte, dès les temps les plus reculés, on imitait la peinture en combinant des fils de diverses couleurs. Le métier déjà employé à cette époque n'était autre que celui dont on se sert de nos jours, et qui, à chaîne verticale, prend le nom de métier à *haute lice*. C'est à ces mêmes Égyptiens que nous sommes redevables du métier horizontal, appelé, par opposition, métier à *basse lice*.

Il faut remonter jusqu'au neuvième siècle pour trouver en France des traces certaines de l'art des tapisseries. Et, en effet, le père Labbe, dans son *Histoire de l'Eglise d'Auxerre*, raconte bien qu'un évêque de cette ville (saint Anselme de Norwége), mort en 840, fit exécuter pour sa cathédrale un assez grand nombre de tapis ; mais il ne mentionne ni l'époque où cette industrie a été introduite en France, ni non plus le nom de l'introducteur.

A partir de cette époque, toutefois, il est facile de suivre la marche de cet art. Ainsi, vers la fin du dixième siècle, on voit les religieux de Saint-Florent de Saumur fabriquer eux-mêmes dans leur abbaye des tapisseries à l'usage du culte ; enfin, les villes de Beauvais, d'Aubusson, de Troyes, de Reims et d'Arras, virent, dès le commencement du onzième siècle, les manufactures de tapis se multiplier dans leurs enceintes.

A l'Orient, avons-nous dit, appartient la gloire de nous avoir initiés à l'art des tapisseries ; mais cette gloire se borne à la simple initiation ; car, quel rapport pourrait-on faire, même avec de la bonne volonté, entre ces figures grossières et enluminées à teinte plate sur de rugueux tissus biscautés, et ces peintures irréprochables que l'on admire sur les tissus si bien unis de l'Occident ? Evidemment, aucun rapport n'est possible. Du reste, nous dit M. Lacordaire, les tissus eux-mêmes, soit pour le travail, soit pour la matière, diffèrent essentiellement : ceux du Levant sont d'or, de soie et brochés ; les tapisseries de l'Occident, jusqu'au douzième siècle, sont de laine, de fil, et à trame continue.

Quant à l'histoire de l'art, chez nous du moins, on doit forcément en faire trois divisions. Dans la première de ces divisions, il faut comprendre plusieurs siècles, car, des jours où saint Anselme se faisait tapissier, en plein neuvième siècle, jusqu'aux jours où S. M. Henri IV fondait, en 1603, la manufacture alors royale des Gobelins, l'art des tapisseries ne fit que se répéter. Pendant cette longue période, le tapissier procède, pour ainsi dire, de son caprice, et son intelligence n'est pas soumise à une bien rude épreuve ; il ne peut sortir d'un certain nombre de couleurs franches, et, quant à son modèle, son imitation est purement conventionnelle. Il y avait tradition de coloris ; aussi la gamme des tons était-elle invariable. Le tapissier du temps jadis vous aurait traduit, avec les mêmes couleurs et en toute tranquillité de conscience, et M. Ingres et M. Delacroix. C'est ce système qui a été appelé *coloris de tapisserie* ; et nous appellerons les temps où ce système a été en vigueur : l'ère de la tapisserie industrielle.

La seconde époque fut essentiellement de tradition ; de 1603 jusqu'en 1800, la routine et le progrès sont en guerre. Le coloris vrai, timide d'abord, prend de plus en plus de hardiesse, et balance bientôt par son importance l'ancien coloris de convention.

Enfin, dans notre dernière division, nous assistons à la défaite de ce dernier coloris : la tapisserie industrielle disparaît pour céder la place à la tapisserie artistique. Désormais, l'artiste-tapissier doit être plus qu'un copiste. C'est, en effet, aujourd'hui un traducteur, car, avec les ressources dont il dispose, une trame et des fils, il imite les nuances graduées des teintes les plus difficiles à déchiffrer.

D'après les registres des mestiers et marchandises de la ville de Paris (manuscrit de la Sorbonne), les premiers fabricants de tapisserie en France étaient appelés *sarrazinois* ; sous Philippe-Auguste, la corporation des sarrazinois était déjà fort importante, et la protection de ce roi s'était étendue jusqu'à exempter ses membres de la corvée du guet, et, privilége bien plus précieux, de ne rien devoir au roi de ce qu'ils achetaient et vendaient de leur métier.

Plus tard, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV encouragent l'art des tapisseries par une protection non-seulement pécuniaire, mais encore honorifique. Ainsi, l'on voit, sous ces règnes, des maîtres tapissiers anoblis par lettres patentes, ce qui, soit dit en passant, ne manquait pas de flatter très-fort ces habiles maîtres.

L'un des monuments les plus anciennement connus de l'art de la tapisserie en France doit être attribué, et on l'attribue réellement à la reine Mathilde, laquelle, aidée des dames de sa cour, fit exécuter cette immense broderie de deux cent quatorze pieds de long, représentant les prouesses de son époux, c'est-à-dire la conquête de l'Angleterre, accomplie en 1066. Bien que la tradition fasse honneur à la reine Mathilde et à ses dames de cette tapisserie géante, nous devons avouer, pour l'amour de la vérité, que les tapissiers sarrazinois en ont été les principaux auteurs, d'où il résulte que la reine Mathilde, dès le onzième siècle, pratiquait déjà la collaboration avec tous les us et coutumes des citoyens du dix-neuvième siècle.

Quant à cette dénomination de *sarrazinois*, Pierre du Pont, maître tapissier de Henri IV, s'exprime en ces termes :

« Il est à présumer qu'après l'entière ruine des Sarrazins par Charles-Martel, en l'an 726, quelques-uns d'iceux qui sçavoient faire de ces tapis, fugitifs et vagabonds, ou possible, rechappés de la défaite, s'habituèrent en France pour gaigner leur vie, et commencèrent à faire et establir cette manufacture de tapis sarrazinois. De savoir de quelle fabrique ni de quelle méthode ou estoffe estoient faits lesdits, une sentence (celle de 1302) dit que ces tapissiers sarrazinois sont institués beaucoup devant les tapissiers de haute lisse, et estoient en possession dès longtems, mais sur leur déclin, et que lesdits tapissiers de haute lisse commençoient à naître pour ensevelir et mettre hors lesdits sarrazinois, comme ils ont fait. »

En dépit des nombreuses modifications que subit l'art des sarrazinois, leur nom figura cependant dans tous les

règlements des maîtres tapissiers, et ce jusqu'à l'époque où les jurandes furent définitivement supprimées.

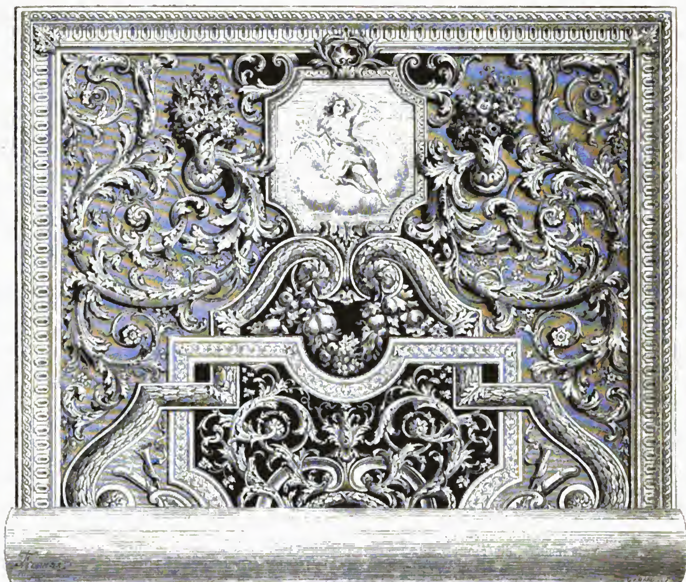
Les diverses corporations qui avaient formé, par leur fusion successive, le corps des marchands tapissiers, avaient, dès l'origine, leurs patrons respectifs; mais, par la suite des temps, saint Louis devint le seul patron fêté et reconnu; aussi la chapelle de la manufacture des Gobelins, édifiée par Louis XV, est-elle encore placée sous la protection de ce saint.

C'est à Fontainebleau et sous François Ier que fut installée la première manufacture royale de tapisseries à laquelle le Primatice fit jeter un très-vif éclat.

Dans les documents publiés par M. de Laborde, intitulés : ***De la renaissance des arts à la cour de France, ou Etudes sur le seizième siècle***, on lit ce résumé de Lacordaire :

« Les comptes royaux de 1540 à 1547 donnent les noms de ces habiles hommes, et ceux de quinze ouvriers tapissiers recevant du roi la soie, la laine, l'or et l'argent filé, matières premières de leur fabrication, et payés, selon leur talent, de dix à quinze livres par mois. »

Néanmoins, malgré l'exiguïté des établissements de cette époque, il faut rendre justice au roi-chevalier; il sut donner à toutes les branches de l'industrie une grande



Tapis des Gobelins, style Henri IV. Dessin d'après nature, par Fellmann.

impulsion. Brantôme, dans son discours XLV, nous apprend en effet qu'à l'entrevue de Bayonne, les seigneurs et dames d'Espagne admiraient fort une certaine tapisserie représentant *le Triomphe de Scipion*, et « quant à moy, dit-il, je puis dire que c'est la plus belle tapisserie que j'aye jamais veu, et si j'en ay bien veu parmy le monde où j'ay esté... »

On le voit, dès le seizième siècle, les dames et seigneurs de l'Europe, même ceux de la fière Espagne de ce temps, se résignaient à admirer la supériorité de nos arts industriels. Que diraient, grand Dieu! toutes ces senoras et tous ces hidalgos, s'extasiant si fort devant ***le Triomphe de Scipion***, si, revenant dans ce bas monde et se dirigeant vers les Gobelins, ils avaient sous les yeux la plus modeste des tapisseries renfermées dans ces salles; Brantôme lui-même, si difficile en tant de choses, n'en croirait pas ses yeux.

Louis BERGER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LE CATÉCHISME, TABLEAU DE Mme BROWNE.

(DERNIÈRE EXPOSITION DU BOULEVARD ITALIEN.)



Le Catéchisme, tableau de Mme Henriette Browne, appartenant à M. le comte de Morny. Dessiné par M. Ul. Parent à l'exposition du boulevard Italien.

Tout le monde a remarqué ce bijou de sentiment et de naïveté, à la dernière exposition du boulevard Italien : eh bien ! nous avons revu, ces jours-ci, en action, le charmant tableau de Mme Henriette Browne. C'était dans une pauvre église de village. Tous ces jolis enfants étaient là, comme sur la toile de l'artiste, celui-ci répondant au curé, celui-là endormi, les autres écoutant... ou jouant sous cape. Il était là aussi, le bon prêtre, son livre à la

main, expliquant et commentant le catéchisme des petits, — qui est et doit rester la loi des grands.

Et comme un auditoire important et inattendu, arrivé derrière nous, souriait aux paroles naïves des villageois, l'humble catéchiste sourit à son tour, interrompit son instruction, et se mit à lire, pour nous, sur des notes manuscrites, le morceau suivant, intitulé :

LA MÈRE.

« Le mot *mère* est le premier que notre cœur prononce, même sans l'avoir jamais appris ; il exprime dans la langue de tous les peuples comme la première respiration de notre cœur. L'homme peut devenir sourd à toute parole, insensible à tout nom ; il y a un mot qu'il entend, une parole qui l'émeut toujours : *ma mère*. L'homme peut tout oublier, même Dieu ; il ne peut pas oublier sa mère ; même dans les plus grandes ruines de son cœur, cette image reste debout. Lorsque surtout nous l'avons perdue depuis des années, et que déjà notre vie s'en va vers son déclin, souvent, dans cette ombre que projette devant nous toute vie dont le soleil descend, nous croyons voir s'élever, couronnée d'une pure lumière, une image que les années embellissent à mesure qu'elles l'éloignent de nous ; et, sous le charme d'un souvenir toujours jeune, nous nous surprenons à nous écrier : « Ma mère ! ah ! « c'est ma mère ! »

Ah ! c'est que ce mot est la plus naturelle et la plus vive expression d'une chose pour notre cœur à nulle autre pareille ; cette chose d'où vient à ce mot le parfum qui l'embaume, c'est l'*amour !* La mère est sur la terre la plus douce personnification de l'amour ; si son visage en porte le plus beau sourire, c'est que son cœur en garde le plus riche trésor. Le cœur maternel est le lieu natal de l'amour...

« Comme la sève coule et s'épand de l'arbre dans son feuillage pour s'épanouir en fleurs et préparer les fruits, ainsi la mère a compris, à la première heure de sa maternité, que l'affection doit de son cœur se répandre sans tarir jamais, pour achever de former cet être ravissant qui doit être un jour la plus belle fleur de sa vie, et plus tard le plus beau fruit de son amour ! « Ah ! dit-elle, « comme il faudra l'aimer, cet enfant, comme il faudra « l'aimer ! » Sa raison lui dit : C'est un devoir ; son cœur lui dit : C'est un besoin ; et tout son être redit dans un tressaillement ineffable : C'est un bonheur ! Je l'avoue, si je me sens un cœur et une âme capables de deviner quelque chose de ce doux mystère, je ne me connais pas de paroles capables de le dire, à moins que ce ne soit vous le dire assez que de tirer de mon cœur ému ce mot qui parle mieux qu'un discours : *Ma mère !*

« Mais cet amour déposé au cœur de nos mères y fut placé pour un but ; il n'est pas créé pour le seul bonheur de se posséder et de se sentir lui-même. Si la mère porte dans son cœur le besoin d'aimer, comme le naturel penchant de sa vie, c'est que sa vie elle-même a pour loi souveraine une chose sublime, féconde et difficile, qui ne se peut accomplir qu'à force d'amour et d'affection : le *dévouement*. La maternité se révèle elle-même à elle-même par ses propres douleurs encore plus que par ses joies ; et c'est dans ce mélange mystérieux de la douleur et de la joie que la mère a tout à la fois ces deux révélations qui n'en font qu'une : la révélation de la loi d'amour et la révélation de la loi du sacrifice ; la mère sent, en un mot, qu'elle est appelée à beaucoup aimer, parce qu'elle est appelée à beaucoup se sacrifier, et c'est en vue du sacrifice que son amour lui est donné.

« C'est là ce qui fait à la mère, dans la famille et dans l'humanité entière, une gloire incomparable ; elle a la vocation spéciale du dévouement. Le père a reçu l'autorité pour exercer la puissance ; la mère a reçu l'amour pour exercer le dévouement. Le dévouement, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus sublime tout ensemble et de plus difficile sur la terre ! »

Le digne prêtre se tut, et nous restâmes pétrifiés d'admiration.

— Je reconnais cette page, ce chef-d'œuvre, dis-je à mes compagnons de bonne fortune. Je l'ai entendue sortir des lèvres éloquentes du père Félix, aux dernières conférences de Notre-Dame.

Avis aux catéchistes de village, interrompus par des curieux, et qui seront tentés d'imiter le spirituel curé de M...-L.-R... PITRE-CHEVALIER.

LES FRAISES D'ALPHONSE KARR ET L'IMPÉRATRICE MÈRE DE RUSSIE.

Notre éminent collaborateur, M. Alph. Karr, devenu depuis quelques années jardinier à Nice, n'écrit plus guère que ses charmantes *Guêpes*, dont le miel et l'aiguillon portent, chaque semaine, aux quatre coins du monde, le désespoir aux méchants et aux sots, l'allégresse aux hommes de cœur et d'esprit (1).

Il a cependant quitté récemment sa bêche et son jardin embaumé pour venir surveiller à Paris les représentations et le succès de sa terrible comédie : *la Pénélope normande*. Vous jugez s'il a été fêté dans la république des lettres et dans le royaume des salons ! Chacun a voulu lui presser la main et savoir, de lui-même, la vérité sur toutes les histoires dont il est le héros involontaire. La plus curieuse de ces histoires étant celle des fraises de l'impératrice mère de Russie, — qui ont donné lieu à tant de contes, plus ou moins vraisemblables, — nos lecteurs seront flattés de trouver ici cette anecdote racontée par M. Alph. Karr lui-même. On reconnaîtra, dans son simple et spirituel récit, les trois qualités qui distinguent si puissamment notre illustre collaborateur : le bon sens inexorable, l'indépendance à toute épreuve et la galanterie française.

P.-C.

L'HISTOIRE DES FRAISES.

Dernièrement se trouvait à Nice S. M. l'impératrice douairière de toutes les Russies, — qui a été, dit-on, extrêmement belle, et qui conserve sur son visage, avec les traces de cette beauté, une grande majesté unie à une extrême douceur, qui la tempère d'une façon charmante...

Les gens de la maison de l'impératrice se mirent en quête des moyens de ne pas la laisser mourir de faim, — ce qui, probablement, leur est expressément défendu.

(1) *Les Guêpes*, revue philosophique des événements contemporains (20e année), paraissent tous les dimanches, par livraison de 32 pages, format des anciennes *Guêpes*. Abonnement pour toute la France : trois mois, 8 fr. ; six mois, 15 fr. ; un an, 25 fr. On souscrit en écrivant directement à M. Alph. Karr, à Nice ; ou à Paris, chez Michel Lévy, rue Vivienne, 2 *bis*.

Ils s'adressèrent à ma ferme pour quelques produits qui ne se trouvaient que là : — des choux de Bruxelles, que j'ai importés ici, les fameuses fraises, et des œufs frais ; — ce dernier point était un hommage rendu à mes vertus.

Je donnai l'ordre formel aux employés de la ferme de vendre à la maison de l'impératrice absolument comme aux bourgeois, — ordre sévèrement surveillé et scrupuleusement exécuté.

J'avais fait connaissance avec un Russe, mon voisin provisoire ; — il s'occupait de deux choses qui m'intéressaient vivement : des recherches microscopiques sur la naissance des fleurs, et des procédés pour enseigner à lire et à compter aux petits enfants, sans les faire pleurer.

Il m'avait dit deux fois en causant d'autres choses :

— Je pense que S. M. l'impératrice viendra quelque jour voir votre jardin.

La première fois, je lui avais dit : « A vous parler franchement, j'aimerais mieux qu'elle n'en fît rien ; elle passe pour la meilleure, la plus bienfaisante, la plus douce princesse du monde ; si elle devait rester à Nice, et que je fusse appelé à l'honneur de la voir quelquefois, il est plus que probable que j'en serais fort heureux. Mais pour la voir une fois chez moi, je n'en retirerais qu'un peu d'embarras sans compensation. Certes, si Sa Majesté me fait connaître son intention de me faire cet honneur, je la recevrai avec tous les respects qui lui sont dus ; — mais, je vous le répète, mon cher prince, je préfère qu'il en soit autrement. En tout cas, j'espère, ajoutai-je en souriant, que S. M. l'impératrice est trop bien élevée pour venir chez moi sans me faire avertir de l'honneur qu'elle veut me faire. »

Puis je n'y songeai plus.

Un jour, j'étais à travailler dans mon jardin avec mes paysans, lorsque l'un d'eux, qui était placé près de la longue allée du milieu, me dit :

— Voilà qu'il entre beaucoup de monde.

— Décidément, dis-je, c'est insupportable ; il faut absolument que je trouve un moyen pour empêcher ces invasions.

Et je me retirai dans mon cabinet, en songeant au moyen en question que je cherche depuis cinq ans.

Il faisait un temps charmant, le plus beau soleil de printemps ; j'avais bien le droit de maugréer contre les importuns qui m'enfermaient dans la maison.

Je pris un livre et j'allumai un cigare.

Pendant ce temps, voici ce qui se passait et ce que je ne sus que plus tard.

Sous une tonnelle garnie de passiflores, étaient assises trois personnes : — l'une ma parente, — l'autre la comtesse de M***, son amie, — la troisième le prince O...ki, le voisin dont j'ai déjà parlé.

Tout à coup entre sous la tonnelle une vieille dame au visage noble, doux et mélancolique ; — ma parente se lève, fait deux pas au-devant d'elle, s'incline et attend. — La dame la regarde ainsi que sa compagne, passe devant elles sans parler, ni saluer, traverse le berceau et sort par une autre issue.

Un homme jeune suivait la vieille dame ; comme elle, il les regarde et passe sans saluer. — Deux dames suivaient : elles regardent, ne saluent pas et traversent ; puis deux autres, puis quatre autres... et ainsi de suite, quinze ou seize personnes. — Dès le commencement de ce défilé, ma parente s'était assise auprès de son amie ; toutes les deux se retournent vers le prince O...ki pour lui demander s'il comprend. — Elles le voient qui se lève, se met à la suite des autres, passe devant elles et sort de la tonnelle suivi par le reste du cortége.

On peut deviner leur stupéfaction.

Le cortége était fermé par un homme qui, lui, salue ; — une de ces dames ne peut s'empêcher de dire à l'autre : Ce dernier monsieur paraît fort bien élevé.

Une paysanne accourt sous la tonnelle et leur dit : « Mesdames, c'est l'impératrice ! »

Ni l'une ni l'autre n'avaient jamais vu Sa Majesté : elles changent de surprise et restent assez interdites.

Pendant ce temps, un de mes amis, qui était dans le jardin, accourt à mon cabinet avec le prince O...ki :

— L'impératrice est dans le jardin ; descendez vite la recevoir.

— Sa Majesté, demandai-je au prince, a-t-elle au moins de la porte envoyé quelqu'un pour me prévenir ?

— Non.

— Alors je ne suis pas prévenu ; — je ne suis pas chez moi ; — je suis sorti.

— Allons, mon cher voisin, ne plaisantons pas ; vite, descendez.

— Pas le moins du monde. Si Sa Majesté m'avait fait prévenir qu'elle désirait visiter mon jardin, je serais allé la recevoir à la porte de la ferme, avec tous les respects qui lui sont dus, comme femme et comme impératrice, — quoique nous autres Français nous soyons si polis et si respectueux envers les femmes, qu'il nous est difficile d'y ajouter quelque chose pour les impératrices.

Dans tout cela, il ne se passa rien que de simple : ce qui peut paraître singulier tient à des habitudes et à des mœurs différentes.

L'impératrice avait fait sa promenade — et n'y pensait plus.

Mais, le soir, on en parla dans les salons de la résidence impériale ; des salons l'anecdote, fort arrangée ou dérangée, descendit à l'office, et le lendemain matin, quand ma paysanne arriva comme de coutume, portant sur sa tête la corbeille qui contenait les œufs et les fraises, on lui dit : « Nous n'avons plus besoin de tout cela ; les fraises sont trop chères, — Sa Majesté n'est pas assez riche pour en manger.

La pauvre fille revint en pleurant.

Je la consolai et défendis de rien vendre à l'avenir aux gens de l'impératrice.

Le lendemain, dès l'aube, arrivait le maître d'hôtel ; — il regrettait amèrement un premier mouvement, — il avait eu tort, — grand tort.

Il priait d'excuser. — Les fraises n'étaient pas trop chères ; — au contraire, — il était prêt à les payer le double, le triple, — mais il lui en fallait absolument. Au déjeuner, dans une heure, l'impératrice demandera les fraises, — et quand l'impératrice demande quelque chose, il faut qu'elle l'ait.

On comprend avec quelle joie mes paysans furent inflexibles : d'ailleurs mes ordres étaient formels. — Le maître d'hôtel s'en alla.

Au moment du déjeuner, — pâle, ému, il s'approche de Sa Majesté pour lui expliquer l'absence des fraises. — Il la voit avec un panier de fraises devant elle : — elles étaient plus belles que jamais.

Voici ce qui était arrivé :

J'avais écrit au comte Wielourski ce qui s'était passé.

J'expliquais au comte l'impertinence des gens de Sa Majesté, — arrivée précisément le lendemain du jour où, n'ayant pas été averti de l'intention de l'impératrice,

je n'avais pas cru devoir me présenter devant elle, et je finissais à peu près ainsi :

. . . .

« Mon cher comte, d'une part, il est impossible que je continue à permettre que l'on fournisse rien désormais aux gens de Sa Majesté.

« D'autre part, je serais désolé que l'impératrice fût privée de fraises.

« Le jardinier refuse formellement d'en vendre. Mais M. Karr vous prie de lui obtenir la gracieuse permission d'en offrir tous les matins à Sa Majesté pendant le temps de son séjour à Nice.

« Je vous serre cordialement la main — et je suis, avec une haute considération, votre serviteur, A. K.

« *P.-S.* Dans le jardin d'un poëte, il ne pousse pas que des légumes ; — voici quatre vers qui ont fleuri sous les pieds de l'impératrice pendant sa promenade dans mon jardin, où j'aurais été très-honoré de la recevoir si j'avais été averti de sa visite :

Nice, de son climat peut-être un peu trop fière,
Idolâtre, au soleil rend un culte fervent,
Aujourd'hui convertie, elle adore le vent
Qui sur ses bords fleuris vous retient prisonnière. »



Portrait de S. M. l'Impératrice douairière de Russie, d'après Winterhalter. Dessin d'E. Morin.

Le comte Wielourski me répondit une heure après :

« Je suis presque enchanté de ce qui arrive à cause de l'autographe que cela m'a procuré d'un homme, etc., etc.

. . . .

« Je ne puis vous dire qu'en mauvais français que vos vers ont été trouvés charmants..., et que Sa Majesté accepte vos fraises et vous en remercie.

« Je saisis avec empressement, etc. WIELOURSKI. »

De ce jour jusqu'au moment du départ de l'impératrice, je lui fis remettre tous les matins un petit panier de fraises ; — le jour du départ j'en envoyai deux paniers pour qu'elle pût en emporter un sur le navire.

Voilà l'histoire de mes fraises dans toute sa simplicité.

ALPHONSE KARR.

LA PEINTURE ET LES PEINTRES FRANÇAIS (1).

LA TOUR (1704-1788).

I. — LE VIOLON DU PÈRE.

Le portraitiste qui m'a le plus vivement détaché des rumeurs d'aujourd'hui, par le sourire tout radieux du passé, c'est La Tour; La Tour, qui a peint toutes les femmes souriantes et tous les philosophes sévères du dix-huitième siècle.

Il naquit dans les premières années de ce siècle, et mourut aux premiers orages de la Révolution ; que de règnes divers il a vus passer ! Louis XIV, la Régence, Mme de Parabère, Louis XV, Mme de Pompadour, Mme Dubarry, Louis XVI, Marie-Antoinette, sans compter le règne de Voltaire.

La Tour est né à Saint-Quentin, la capitale du Vermandois, cité laborieuse et intelligente, qui a donné à la France Ramus. La rue où est mort La Tour porte aujourd'hui son nom (2). Son père était musicien du chapitre de la collégiale. C'était un de ces naïfs artistes qui sont heureux de vivre oubliés dans l'étude et le loisir, un vrai musicien allemand comme ceux que maître Hoffmann a crayonnés sur les murs de sa tabagie, non pas tout à fait Krespel, moins de sentiment, moins d'imprévu, mais plus de gaieté et plus d'insouciance.

Sa marraine l'avait recommandé au patron de la ville, au grand saint Quentin, en lui donnant ce nom poétique. Heureusement qu'aux siècles passés on se contentait d'illustrer son nom sans s'inquiéter de son prénom. La Tour laissa son prénom à Saint-Quentin. Il étudia sérieusement le latin et le grec jusqu'à dix-huit ans. Un pastel de Rosalba lui arracha le cri révélateur de Corrége. Il n'eut jamais d'autre maître que cette vision magique. Il voulait aller à Venise demander à San-Marco la main de Rosalba, pour cueillir avec elle des roses dans le brouillard du matin ; mais il n'avait pas d'argent.

Un matin, pourtant, il dit adieu à son père et au violon de son père, ce doux violon qui avait poétisé, sans le savoir, les premières folies de son cœur.

— Où vas-tu ?

— Je ne sais pas ; mais je pars.

— Quelle folie !

— Est-ce que l'oiseau, quand il sent palpiter ses ailes, n'a pas raison de s'élancer dans l'espace? Christophe Colomb aussi était un fou quand il partait pour découvrir un nouveau monde.

— Comme il te plaira ; pour moi, l'univers, c'est le seuil de la maison ; mais j'ai trop de philosophie pour te condamner à la prison, fût-elle dans la maison natale, la maison où est morte ta mère et où chante ta jeune sœur. Adieu. Quand tu auras découvert un nouveau monde, le monde bruyant de l'esprit, où l'on n'a pas le temps de vivre avec son cœur, tu reviendras peut-être demander un peu de silence au coin de mon feu. Moi, dans ma simplicité, je compare le monde à l'Opéra : tout ce bruit, toutes ces lumières, tout cet éclat, tous ces grands airs ne valent pas un petit air du vieux Lully, joué le soir à ma fenêtre sur mon pauvre violon, devant cette giroflée sauvage, quand le soleil n'a plus qu'un rayon.

— C'est vrai, dit La Tour, qui avait eu comme une vision de l'avenir : j'irai à Paris, j'y deviendrai riche, tout le monde reconnaîtra mon talent, je serai premier peintre du roi ; mais peut-être qu'au milieu de mon triomphe inespéré ma seule joie sera d'écouter, par le souvenir, ce doux violon qui a le secret de mon cœur. Adieu !

II. — IMPRESSIONS DE VOYAGE.

La Tour essuya une larme et partit. Il existait encore, au dix-huitième siècle, en assez grand nombre, des écoles de peinture dans les provinces. On allait à Rome, on passait à Paris ; mais on revenait avec l'amour du pays féconder l'humble école d'où on était parti. Reims, grâce au sacre des rois, cultivait le luxe : la fleur du luxe, c'est l'art. Il y avait à Reims toute une compagnie de peintres ; les uns payés par les églises et les couvents, les autres par les familles qui voulaient leur portraiture. De Saint-Quentin à Reims il n'y a pas loin. La Tour, n'osant d'abord s'aventurer à Paris, avec un talent au moins douteux, puisqu'il n'avait pas eu de maîtres, alla d'abord à Reims pour essayer ses forces : là, après quelques portraits, comme il allait partir pour Paris, il lui vint cette bonne idée, qu'en peinture il vaut toujours mieux étudier

(1) Voir la *Table générale* et celles des tomes XX à XXVI.

(2) On a élevé une statue à La Tour, en 1856, sur une des places de Saint-Quentin, sa ville natale; cette inauguration a été une vraie solennité et aussi une fête de famille, car les pauvres de Saint-Quentin sont un peu les enfants de La Tour. On remarquait dans la foule quelques beaux vieillards qui ont connu le pastelliste, un, entre autres, qui a reçu de ce maître dessinateur ses premières leçons de dessin. A une heure, au son des cloches de la collégiale et pendant que l'horloge de l'hôtel de ville chantait l'air des *Puritains*, le voile est tombé, et tout le monde a salué un La Tour en bronze par Lenglet, qui représente fidèlement le peintre ordinaire de Louis XV. M. le maire de Saint-Quentin, M. le comte de Nieuwerkerke, directeur général des musées impériaux, M. Arsène Houssaye, inspecteur général des musées de province, ont parlé devant cette statue.

M. de Nieuwerkerke a dit, entre autres choses excellentes :

« Le musée du Louvre possède onze pastels de La Tour, parmi lesquels nous comptons les deux portraits les plus remarquables de son œuvre, mais il envie à la ville de Saint-Quentin la nombreuse suite d'études qu'elle tient de son peintre célèbre : car ces esquisses, en initiant les jeunes artistes aux procédés du maître, servent encore à rehausser son mérite en montrant la fermeté et la hardiesse de son crayon, la sûreté de son interprétation de la nature et l'étude particulière qu'il en avait faite. »

Voici les paroles de M. Arsène Houssaye :

« Je veux saluer La Tour, historien sévère sous son masque souriant. La Tour avait étudié à l'atelier de Plutarque; il a écrit l'histoire de la cour de Versailles comme Van Dyck a écrit l'histoire de la cour d'Angleterre. Ce pastel est sérieux; c'est plus qu'une fleur de vie, c'est une âme immortelle. Oui, tous ces portraits de La Tour sont les pages les plus vivantes de l'histoire du dix-huitième siècle : le dix-huitième siècle philosophe, Voltaire et Diderot, Jean-Jacques et Buffon, il est là, qui pense devant nous aux destinées du monde; le dix-huitième siècle spirituel et léger, galant et moqueur, le voilà : il se nomme Louis XV et Mme de Pompadour, Mlle de Camargo et Mme Favart; là est le théâtre, là est la cour, là est l'Encyclopédie. La Tour avait voulu, lui aussi, signer sa comédie humaine. » (*Note de la Rédaction.*)

les morts que les vivants. Il avait vu un tableau de Rubens, et il partit pour les Flandres.

Arrivé à Cambrai, la maîtresse d'hôtel, qui était digne d'être écoutée, lui conseilla de s'arrêter dans cette ville, où la diplomatie européenne était alors réunie. Quoique profondément artiste, La Tour n'était pas un paysan du Danube, ni un bohême hyperbolique vivant du hasard. C'était un peintre bien élevé, comme il y en a quelques-uns. Je ne les défends pas. Il aimait les beaux habits, le beau monde, les belles manières et les belles conversations. Huit jours après son arrivée à Cambrai, on parlait de son talent; huit jours encore, on parlait de son esprit. Il fut bientôt recherché comme l'eût été Largillière lui-même arrivant de Paris. La Tour jugea à propos de ne pas dire qu'il venait de Saint-Quentin. L'ambassadeur d'Angleterre, ravi de ses pastels et charmé de ses reparties, lui offrit à brûle-pourpoint de l'emmener à Londres, en son hôtel, où sa famille serait la sienne. Il devait partir bientôt. La Tour ne savait que répondre à cette amitié enthousiaste, quand une petite aventure lui vint donner une résolution subite.

A Cambrai, il rencontra dans un cercle diplomatique une jeune dame beaucoup plus espagnole que française ou flamande. Elle était fort jolie et fort coquette; elle aimait le monde; mais, comme beaucoup de femmes du Nord et du Midi, elle n'avait de passion sérieuse que pour elle-même. Elle le prouva bien à La Tour. Un soir qu'il venait la visiter, sa fille de chambre, une madrée flamande, ouvre une petite fenêtre et fait signe au peintre de monter dans un panier à jour disposé contre la maison et accroché à une corde. Ce panier était destiné depuis longtemps à faire le voyage du rez-de-chaussée au grenier, comme cela se pratique en maint endroit. La Tour pensa que sa dignité était compromise; mais quand on est aventureux et qu'on porte une épée, on ne s'arrête pas à de pareilles considérations. Il monta bravement dans ce char aérien et se recommanda aux blanches colombes de la mythologie. Le bruit criard de la poulie ne parvint pas à le rappeler à la vérité prosaïque de son voyage. Il monte, il monte, il monte. Voilà qu'il touche à la balustrade du petit balcon : encore un mouvement ascensionnel de la fille de chambre, et l'étrange visiteur arrive à son but; mais tout à coup le mouvement s'établit en sens contraire. La Tour redescend malgré lui, et le voilà maintenant à six pieds de la fenêtre.

— Eh bien, monsieur La Tour, dit alors la dame d'un air surpris, vous n'entrez pas?

— Sacrebleu, Jeanneton, vous ne savez pas ce que vous faites, cria La Tour à la Flamande.

— Chut! dit la dame, vous allez réveiller la maison.

A cet instant, une autre fenêtre s'ouvrit. Une tête d'homme se pencha et demanda :

— Qui vive?

La Tour tira son épée.

— Qui vive? dit encore la voix.

— Je désire garder l'anonyme, répondit La Tour, sans trop savoir quelle figure faire.

— Qui que vous soyez, répondit la voix, je vous souhaite une bonne nuit.

Au même instant, les fenêtres de la dame et la fenêtre du monsieur se fermèrent, comme si elles eussent obéi à la même pensée.

La Tour avait trop d'esprit pour ne pas reconnaître là une mystification complète, une comédie jouée avec lui et contre lui. Encore si l'on eût baissé le rideau! Il était sur un théâtre plein d'écueils : il ne pouvait ni aller ni venir, ni descendre ni monter.

Après une demi-heure de philosophie, La Tour se mit en colère. Il était né raisonneur; à tout événement, il commençait à discuter avec lui-même.

— Quoi! s'écria-t-il tout à coup, j'ai une épée et je ne puis me venger!

Il mesura du regard toutes les distances. Il ne pouvait s'approcher de la muraille, il était à quinze pieds du sol, il ne lui restait que sa patience. Cependant il cria qu'il allait saccager la maison si l'on ne donnait des ordres pour sa délivrance. Le monsieur rouvrit sa fenêtre et l'avertit charitablement que, s'il faisait du bruit, tout le voisinage serait sur pied, et qu'il serait hué comme un fou, ou pendu comme un voleur. Pendu, il ne l'était que trop! La Tour continua à faire de la philosophie; c'était par une belle nuit de juillet, dont le silence n'était troublé que par les joyeux carillons, quelques gironettes rouillées, une rafale çà et là, et les élégies des chats dans les gouttières.

La Tour, le croira-t-on? finit par s'endormir. Quand il s'éveilla, le jour était venu, quelques paysans chassaient leurs ânes vers la place, car c'était le jour du marché.

— Bastien, ne vois-tu pas celui-là qui tient là-haut son épée dans le panier à salade?

— Est-ce que le carnaval se fait maintenant à la mi-juillet?

— C'est don Quichotte qui combat contre les moulins à vent.

En s'éveillant, La Tour envisagea avec effroi « sa position délicate. » Les rires des paysans éveillèrent les voisins; ce fut un hourra dans la rue. Toute la canaille était sous les fenêtres, quand la Flamande renvoya l'artiste sur le pavé.

— D'où venez-vous?

— Du ciel, parbleu!

Ce mot sauva La Tour; les rieurs furent de son côté, et les huées pour ses mystificateurs.

Cependant, le jour même de l'aventure, La Tour était parti pour Londres, avec des recommandations de l'ambassadeur d'Angleterre. La renommée et la fortune l'attendaient dans cette capitale, où Reynolds — le seul peintre anglais — n'était encore qu'un enfant.

Après trois années de succès, il s'embarqua pour la France avec quelques poignées d'or, ne doutant pas de son étoile.

A son arrivée à Paris, il se donna pour un peintre anglais qui voyageait par distraction. Il se présenta à l'atelier de Largillière un jour où Voltaire se faisait peindre. La Tour, qui avait étudié à Londres toutes les thèses philosophiques alors à la surface, commença par émerveiller Voltaire par la puissance de son raisonnement.

— Et moi aussi je suis peintre, dit-il à Largillière, mais je ne suis qu'un peintre anglais, un vrai barbouilleur de hasard. Voyez plutôt.

A son tour il se mit à peindre Voltaire. Après deux heures de travail et de conversation, Largillière s'écria :

— Ah! mylord, j'irai apprendre à peindre à Londres!

— Et moi, dit Voltaire, j'irai apprendre à y penser.

III. — LE PORTRAITISTE.

Il y a cent ans, l'anglomanie était la maladie à la mode. On vivait en France, on se promenait en Italie, on aimait en Espagne, on pensait en Angleterre. Qui disait Anglais disait philosophe. Aussi nos derniers marquis faisaient tous le voyage d'Angleterre pour y apprendre à penser...

à panser les chevaux! disait Louis XV, qui était un homme d'esprit, parmi les rois.

La Tour fit, avec beaucoup de prestige, son entrée dans le monde; il se disait Anglais; il faisait sonner haut son or et sa philosophie; il avait du talent et de la figure. Voltaire eut à peine le temps de le recommander, tant la renommée était soudaine avec ce nouveau venu.

Mignard avait le premier, en France, peint les femmes, non comme elles étaient, mais comme elles voulaient être : c'était le triomphe du mensonge de l'art. La Tour arriva bientôt à un plus beau triomphe : il peignit les femmes comme elles étaient et comme elles voulaient être. Le pastel lui donnait tous les lis, toutes les roses, tous les sourires. C'était la vérité pourtant, mais la vérité vue par le poëte et par le peintre, sous le rayon de la poésie ou de l'amour. Quel éclat! quelle transparence! quelle lumière! Quand on entrait dans l'atelier de La Tour, on se demandait d'abord, à la vue de ces admirables figures, qui semblent détachées d'une galerie idéale, si c'était l'atelier d'un peintre ou d'une fée; mais presque aussitôt on reconnaissait un accent humain à toutes ces têtes charmantes. C'était la féerie de l'art, et non la féerie des Orientaux. Mignard n'est qu'un faux bon peintre, avec ses pinceaux; La Tour, avec ses crayons, est un peintre sérieux qui arrive à l'effet, à la couleur, au caractère.

On ne peut mettre en doute la variabilité de la figure humaine; c'est un clavier qui chante à tous les sentiments et à toutes les idées. Vous avez vu plus d'un éclair d'esprit sur la figure d'un sot; j'ai vu s'épanouir plus d'une sottise sur la figure d'un homme d'esprit. La figure est la fenêtre où viennent respirer toutes les passions. « Donnez-moi, disait d'Aguesseau, deux lignes d'un homme, et je le ferai pendre. » Pour moi, je dirai : « Montrez-moi une figure pendant deux heures, et j'écrirai l'histoire de ses passions. »

Le grand portraitiste est celui qui fait résonner le clavier, qui saisit l'instant où la figure s'illumine d'un beau sentiment, comme la fenêtre s'illumine d'un rayon de soleil. Il n'y a pas de figure qui n'ait son moment de beauté. La laideur elle-même a, pour ainsi parler, des ressouvenirs d'un monde où tout est beauté (1).

— Quand on songe, disait Mme du Deffant à La Tour, devant son cercle de beaux esprits et de femmes savantes, quand on songe que vous êtes parvenu à faire quelque chose d'assez beau de Mme du Châtelet, il faut bien admettre la magie de la peinture devant cette métamorphose, car c'est pourtant le portrait de Mme du Châtelet.

IV. — LA TOUR A VERSAILLES.

L'atelier de La Tour était le mieux hanté de tous les ateliers du dix-huitième siècle. On y venait de la cour. Le maréchal de Saxe y rencontrait le prince de Conti; Helvétius y discutait avec Jean-Jacques Rousseau. La Tour prenait trop souvent la parole pour la philosophie et pour la politique. Il avait étudié tous les systèmes qui gouvernent les sentiments et les peuples, depuis Platon jusqu'à Cromwell, depuis Saint-Louis jusqu'à Fénelon.

Il croyait fermement, comme tous ceux de l'Encyclopédie, que la France aurait, ainsi que l'Angleterre, sa révolution. Plus d'une fois, à Versailles, en peignant Louis XV, ou en peignant une princesse en présence du roi, il se permettait quelques conseils détournés, quelques avertissements dangereux à donner. C'est La Tour qui prépara à Louis XV le seul mot de ce roi que l'histoire ait enregistré.

— Sire, lui disait-il en lui vantant la politique de l'Angleterre, nous n'avons pas de marine!

— Et celle de Vernet, monsieur La Tour! répondit le roi, renvoyant ainsi le peintre à ses pastels avec beaucoup d'esprit et de dignité.

Cependant Louis XV aimait La Tour, et, le plus souvent, il voulait bien reconnaître avec lui que la France passerait par une régénération sociale.

— Mais après moi le déluge! disait le roi pour achever toutes les conversations.

Un jour, le peintre passe en revue tous les illustres capitaines des derniers règnes. Il s'arrête au maréchal de Saxe. Louis XV rappelle ses victoires et son héroïsme,

— Et quand on songe, sire, que le maréchal de Saxe, après tant de jours glorieux, n'a plus à traîner que des jours de misère! Pendant qu'il se battait pour son roi et pour son pays, il laissait sa fortune aller comme il plaisait à Dieu, ou plutôt à ses coquins d'intendants, qui l'ont ruiné.

— Vous pourriez dire que le maréchal a été ruiné par les intendants de ses menus plaisirs.

— Toujours est-il vrai que le pauvre maréchal n'a plus que son épée, et qu'il est venu hier m'emprunter un petit écu d'or. Votre Majesté m'a offert une pension de deux mille livres; j'ai dû refuser, puisque j'ai plus d'argent qu'il ne m'en faut; mais je viens vous prier d'accorder cette pension au maréchal de Saxe. Seulement, au lieu de deux mille livres, donnez deux cent mille livres.

Cette fois, le conseil du pastelliste fut suivi. Le vieux maréchal put payer ses créanciers et racheter les diamants qui avaient disparu de la poignée de son épée. On ne compterait pas beaucoup de ces nobles cœurs qui refusent les pensions comme un outrage quand ils gagnent leur pain, mais qui les demandent pour leurs amis.

Pendant près de cinquante ans, La Tour eut ses libres entrées à la cour de France (1). Il était toujours bien accueilli à Versailles, que la reine s'appelât Marie Leczinska, Mme de Pompadour, Mme Dubarry, ou Marie-Antoinette. Dans les salons de Paris et de Versailles, il avait la réputation d'un beau causeur. Il était écouté comme Chamfort et Rivarol.

V. — LE VIOLON RETROUVÉ.

Tout ce qui porta un nom glorieux, à quelque titre que ce soit, depuis la Régence jusqu'à la Révolution, fut peint par La Tour; hommes de cour, hommes d'Église, hommes d'épée, hommes de lettres, femmes du monde, femmes de théâtre, tout passa à l'atelier de ce peintre charmant, qui fut le véritable historien du dix-huitième siècle.

Il s'était retiré à Auteuil, il voulait y mourir; mais il eut, à quatre-vingt-deux ans, le mal du pays. Il n'avait pas oublié sa bonne ville de Saint-Quentin. Il y avait

(1) Qui ne reconnaîtrait, dans ces profondes et charmantes observations de M. Arsène Houssaye, les impressions qu'on retrouve aujourd'hui en visitant l'atelier et en admirant les pastels de Vincent Vidal, — notre nouveau La Tour pour la renommée comme pour le talent, avec une autre manière toute à lui, avec un modelé inconnu jusqu'à ce jour, et avec une étude plus avancée encore de la physiologie des têtes et des caractères. (*Note de la Rédaction.*)

(1) Il n'était cependant le courtisan de personne. « Mon talent est à moi, » disait-il. Jamais il ne voulut terminer les portraits des deux sœurs du roi, parce qu'elles l'avaient fait attendre. « Je ne pose pas, moi, » disait-il fièrement.

fondé une école gratuite de dessin. Né charitable et républicain, il ne voulait pas qu'on se souvînt de lui pour son talent, mais pour ses bienfaits. A Saint-Quentin, les petits enfants pauvres, les femmes sans foyer, les vieillards sans abri, redisaient son nom avec reconnaissance. Il avait mis plus de cent mille francs à la disposition du mayeur de la ville pour ces œuvres de charité. Il avait versé au trésor cinquante mille francs pour la création d'une école de dessin. Quand on lui parlait de son grand cœur, il répondait :

— On n'a rien fait quand il reste quelque chose à faire.

Il partit pour Saint-Quentin.

— Je veux, dit-il à Glück, aller presser sur mon cœur le violon de mon père ; car, comme disent les Allemands, il y a laissé son âme.

Il fut accueilli à Saint-Quentin, la ville républicaine, comme ne l'eût pas été Louis XIV. Voici entre autres récits celui d'un témoin de cette fête, M. de Bucelly d'Estrées, qui le lisait, il y a quelques années, à l'Académie de Saint-Quentin : « La population tout entière quitte ses travaux, les jeunes filles se couronnent de fleurs, le canon citoyen tonne, le carillon de la cité fait retentir les airs de ses sons joyeux. L'ancienne rue de la Vignette est encombrée ; c'est à qui le saluera le premier. Le corps municipal avec le mayeur, véritable élu du peuple, offre à La Tour le tribut de la reconnaissance publique, une couronne de chêne. La Tour, qui avait refusé un ordre royal, accepte avec des larmes cette couronne civique. Je me rappelle encore toute l'émotion et toute la joie de cette fête. C'était là de l'enthousiasme ! c'était là du patriotisme ! Toute la cité, depuis l'hôtel de ville jusqu'à l'humble fenêtre de l'ouvrier, fut illuminée le soir. » On dansa, on fraternisa. Vive la république des arts !



Portrait de La Tour. Dessin d'Emile Bayard.

Quand La Tour se trouva seul avec son vieux frère, il lui demanda où était le violon de son père. Le frère se mit à rire, un brave homme de provincial qui n'a jamais pris un violon au sérieux. Cependant, sur l'insistance de La Tour, il alla le décrocher d'une vieille armoire de chêne, où il était, pour ainsi dire, enseveli, avec une seule corde et un archet brisé.

La Tour prit religieusement cette relique, s'agenouilla, et la pressa sur son cœur.

— Ah ! mon frère, sachez-le bien : si j'ai eu le mal du pays, c'est un peu à cause de ce violon. Quand j'avais vingt ans...

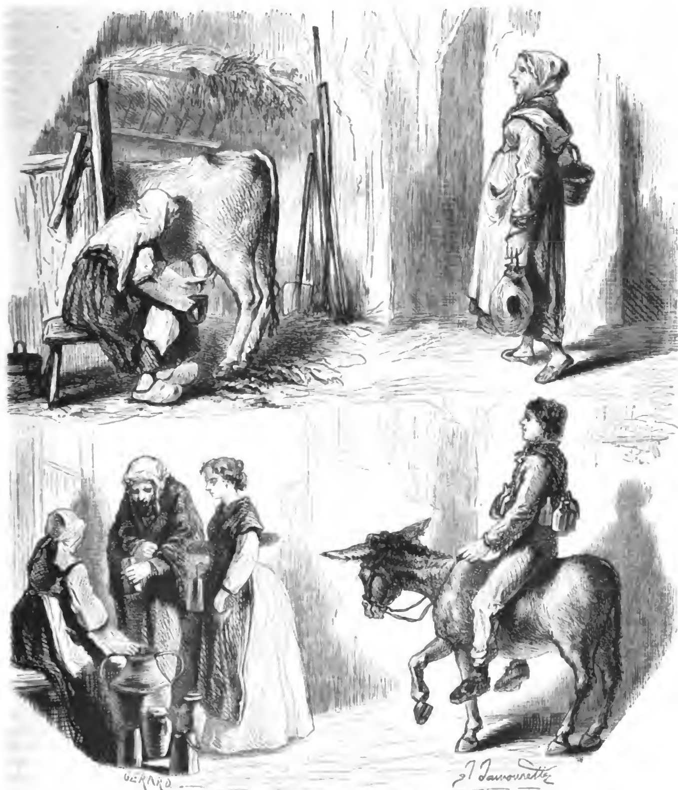
Il retourna dans le pays de sa jeunesse avec ravissement, comme un voyageur brûlé par le soleil qui rentre dans la forêt printanière.

Il vécut encore quelques saisons à Saint-Quentin. Il y mourut la veille de la Révolution, âgé de quatre-vingt-quatre ans, comme son ami Voltaire. Le chanoine Duplaquet écrivit sur son tombeau : *Bon citoyen*, — *esprit juste et orné*, — *cœur droit et généreux*, enfin, trente-deux lignes de style lapidaire ; c'est trente et une lignes de trop. *Ci-gît La Tour !* pas un mot de plus ; car ce nom rappelle un homme et un artiste.

Arsène HOUSSAYE.

N. B. Plusieurs gravures d'après La Tour ont paru dans le *Musée des Familles*, notamment le portrait de la marquise de Pompadour, le chef-d'œuvre admiré dans les galeries du Louvre.

LES CONSOMMATIONS DE PARIS. — LE LAIT.



Le commerce du lait. Composition de Damourette.

Quand vous voyez en action ces quatre tableaux de M. Damourette : le lait tiré par la fermière, le lait emporté dans les cruches, le lait vendu sur la place publique, le lait d'ânesse promené de rue en rue, avez-vous réfléchi aux monstrueuses consommations du Gargantua parisien ?

M. Husson, chef de division à la préfecture de la Seine, a écrit là-dessus un gros livre plein de révélations et de

curiosités. Reproduire ses chiffres, ce serait vous accabler de surprise et peut-être d'épouvante; ce serait convertir en lignes de zéros les caractères de ce simple article. Voyons seulement les grandes masses et les comparaisons singulières.

D'abord, c'est par millions et même par centaines de millions de kilogrammes que se consomment à Paris, la viande de boucherie, la volaille, le gibier, le poisson, les œufs, le beurre, les légumes, les fruits, le sucre, le sel, sans compter les millions de litres de vin, de bière, de cidre, de lait, et les mille autres produits solides ou liquides qui font également partie de l'alimentation de toutes les classes parisiennes. Pour subvenir à de tels besoins, la banlieue de Paris et même les départements voisins ne suffisent pas. Cinquante départements à la ronde, et même quelques territoires étrangers, par exemple, le grand-duché de Luxembourg, et le grand-duché de Bade et le royaume de Wurtemberg, qui nous envoient leurs chevreuils, se disputent l'honneur et le profit de concourir à l'alimentation de la capitale, comme ces petites rivières qui portent aux gros fleuves le tribut de leurs eaux. Ceux qui se plaignent de cette centralisation dévorante oublient peut-être que Paris paye fort bien ce qu'il consomme; que, s'il « mange la France, » ainsi que le prétendent certains économistes, il lui rend avec usure en argent ce qu'il lui prend en denrées. Sait-on quelle valeur représente la masse des substances alimentaires qui se consomment à Paris dans le cours d'une année? Rien que le chiffre de 506,201,101 francs; groupe énorme d'argent qui se distribue entre toutes les localités qui concourent à fournir la table du géant. Le paysan qui vient avec son lait de toute l'Ile-de-France, avec son beurre de Gournay ou d'Isigny, avec son chasselas de Thomery ou de Fontainebleau, avec ses poires de Saint-Germain, avec ses perdreaux rouges de la Beauce ou ses volailles du Mans; le pêcheur qui vient de Honfleur ou de Dieppe avec ses blancs et larges turbots ou ses saumons à la chair rosée, s'en retournent ensuite au pays avec de belles espèces sonnantes.

Cette dépense de 506 millions, M. Husson l'a répartie sur la population totale de Paris, et a recherché à quoi elle équivaut en moyenne, par an et par jour, pour chaque habitant. Il pénètre même plus avant et calcule ce que chaque nature de denrée coûte, en définitive, à l'habitant de Paris, et combien chacun consomme pour sa part de chaque chose.

L'auteur établit, à ce sujet, un parallèle instructif entre Paris et Londres. Il arrive à ce résultat, que la ration annuelle de viande du *Londoner* est, en moyenne, de 96 kilogrammes, tandis que celle du Parisien n'est que de 73 kilogrammes. L'Anglais, on le sait, est essentiellement mangeur de bœuf, *beef-eater;* mais le Parisien prend sa revanche sur le pain, et, ce dont on ne se doutait peut-être pas, sur le lait et sur le beurre. Quant aux boissons, c'est ici surtout qu'éclate la supériorité de l'Angleterre. Le Parisien ne boit, en moyenne, par année, que 129 litres de vin, bière et cidre, tandis que le *Londoner* absorbe dans son année jusqu'à 239 litres de *porter* et d'*ale*.

Quant à la consommation des denrées de luxe à Paris, elle s'accroît dans une progression alarmante, et nous élève ou nous abaisse à cent coudées au-dessus ou au-dessous des simples mœurs de nos pères. Le grand seigneur d'autrefois dépensait moins que le bourgeois d'aujourd'hui. En voici la preuve irrécusable dans une lettre écrite, en 1678, par Mme de Maintenon, qui allait devenir presque reine de France, à son frère, le comte d'Aubigné, nouveau marié prêt à monter sa maison :

« Je vous envoie un projet de dépenses tel que je le ferais si j'étais loin de la cour, et sur lequel on peut encore ménager.

Projet de dépenses par jour.

« Pour douze personnes : monsieur et madame, trois femmes, quatre laquais, deux cochers et un valet de chambre :

Quatre livres de viande, à 5 sous la livre.	3 livres	15 s.
Deux pièces de rôti.	2	10
Pour du pain.	1	10
Pour du vin.	2	10
Pour du bois.	2	»
Pour du fruit.	1	10
Pour de la chandelle.	»	8
Pour de la bougie.	»	10
Total par jour.	14 livres	13 s. »

Mme de Maintenon accorde 15 livres, en donnant 7 sous à l'imprévu. Et il faut voir dans quels détails entre la grande dame!

« Je compte 4 sous environ pour vos quatre laquais et vos deux cochers; Mme de Montespan donne cela aux siens. Je mets une livre de chandelle par jour; c'en sont huit. Si Aimée est ménagère et sache serrer les bouts, cette épargne ira à 1 livre par semaine. Je mets pour 40 sous de bois (deux ou trois mois de l'année). Il ne faut que deux feux, et que le vôtre soit grand. Je mets 10 sous en bougies, et il y en a six à la livre, qui durera trois jours. Je mets pour le fruit 1 livre 10 sous. On fonde un plat de pommes et de poires, qui passe la semaine, en renouvelant quelques vieilles feuilles qui sont dessous. Je mets deux pièces de rôti, dont on en épargne une le matin, quand monsieur dîne à la ville, et une le soir, quand madame ne soupe pas. Vous voyez que nous entendons le ménage. Vous aurez un potage avec une volaille. Il faut se faire apporter dans un grand plat tout le bouilli, qui est admirable dans ce désordre-là. »

Oui, certes, la veuve Scarron entendait le ménage! Et nous ne sachions pas de document économique plus étonnant que cette lettre!

Nos Maintenons et nos d'Aubignés de 1860 dépenseraient, en lait et en crème seuls, à peu près autant que la femme et la belle-sœur de Louis XIV pour toute leur table.

Pour revenir au lait, M. Husson en démasque sans pitié les sophistications à Paris. Il met en regard la composition du lait écrémé par l'industrie du laitier, et montre par des chiffres que le principe butyreux a presque complétement disparu. Il nous fait parcourir une à une les différentes transformations que subit le lait en passant des mains du nourrisseur dans celles du marchand en gros, puis du détaillant. Qu'il soit écrémé et étendu d'eau, c'est péché véniel. Mais ce dont tout le monde ne se doute peut-être pas, c'est que, pour masquer ces pratiques frauduleuses et donner au lait l'apparence et la densité qui lui manquent, certains laitiers y ajoutent des préparations destinées à l'épaissir et à le colorer, de telle sorte que, de transformation en transformation, on aboutit à une composition d'extrait de chicorée, de teinture de souci et de décoction de son, le tout additionné de bicarbonate de soude pour prévenir la coagulation. On appelle cela le commerce du lait, — exercé par ces naïfs personnages qu'a dessinés M. Damourette.

PITRE-CHEVALIER.

LE BILLET DE SPECTACLE.

La chance des mariages fait que souvent, dans les familles, se rencontrent des positions très-diverses. Ainsi, Mme Léonie de Villefranche, propriétaire de plusieurs maisons sises en la bonne ville de Paris (bonne doublement pour les propriétaires), se trouvait avoir pour sœur Mme Rémond, tout court, femme d'un artiste de grand cœur, mais de fortune médiocre. Ce qui n'empêchait point les deux sœurs de s'aimer tendrement.

Léonie, veuve depuis deux années, avait fait arranger, dans celle de ses maisons qu'elle habitait, rue Notre-Dame-des-Champs, un fort bel atelier avec un joli appartement pour dépendances. Dans l'atelier donnaient trois portes : une au fond, c'était la porte de sortie ; une à gauche, communiquant chez Léonie, et une à droite, ouvrant dans le joli appartement, nid d'amour et de bonheur de M. et Mme Rémond.

Il va sans dire que les dispositions susdites avaient été consenties à l'unanimité par les trois personnes intéressées, c'est-à-dire par M. Rémond, par Mme Rémond et par Léonie.

Comme cela, on était chacun chez soi ou les uns chez les autres, selon la convenance et le bon plaisir.

Un matin que le soleil commençait sa tournée dans l'atelier de Rémond, caressant un frais paysage de Lafage, un sanglier de Rouillard, un ibis empaillé ; saluant l'ouvrage de Rose, ouvrage modeste, des chaussettes en train de réparation, placées sur une petite table devant une causeuse ; pénétrant curieusement dans tous les recoins, et se venant arrêter avec complaisance sur la tête intelligente de Rémond, courbé devant une pierre lithographique (Julien Rémond était dessinateur lithographe), Mme Rose Rémond, alerte et gaie comme une alouette, rentra du marché, un petit panier au bras, les vives couleurs de la fleur dont elle portait le nom sur les joues, et les lèvres épanouies par le plus aimable sourire.

— Les provisions pour aujourd'hui et pour demain sont faites, s'écria-t-elle, se débarrassant de son panier, de son châle et de son chapeau, et il me reste trois francs soixante-quinze centimes sur les fonds destinés à notre dépense de bouche. A la tirelire les trois francs soixante-quinze !

Et joignant le geste au précepte, on entendit l'argent tomber dans une tirelire de terre rouge du plus grand format.

— Petite femme, dit Rémond, tu es une vraie sorcière ! Notre table est servie comme une table de boursiers, et tu trouves encore chaque semaine le moyen de faire des économies !

— C'est que je vais moi-même au marché et que je suis une fière marchande !

— Tu l'es devenue alors, car il me semble que tu ne l'étais guère à l'époque de notre mariage.

— Je crois bien, répliqua Rose en riant, je n'osais pas; mais à présent que ces petites économies-là sont destinées à aller voir Ludovic en nourrice, je suis féroce ! les marchands ont peur de moi !

— Voilà ce que c'est, madame, que d'avoir épousé un pauvre artiste plutôt qu'un financier comme votre sœur ! dit Rémond d'un ton où perçaient à la fois la mélancolie et l'enjouement.

— Ainsi qu'elle, répliqua Rose avec beaucoup de gaieté, on aurait pu devenir propriétaire de cet immeuble, tandis que l'on n'en est que modeste locataire !

— De plus, ajouta Rémond, l'enjouement l'emportant sur la mélancolie, de plus, on serait veuve !

— Faveur du sort que j'oubliais de compter ! riposta Rose.

— Cela apprendra aux jeunes filles à écouter ce qui se chuchote dans leurs cœurs !

— J'en ai des regrets mortels !

Et en parlant ainsi, l'aimable femme couvrait le front de son mari de baisers.

— Dis donc, reprit-elle, si nous la cassions, la tirelire?

— Tu penses qu'il y aurait...?

— Dame!

— C'est qu'il faut bien !...

— Trente francs, pas moins ! vingt francs de voyage, un petit cadeau pour Tiennette, et deux ou trois paires de souliers pour M. Ludovic !

— Des souliers bleus!

— Brodés de blanc !

— Faut-il ? demanda Rose, la tirelire à la main.

— Hum !

— Bah ! à ses risques et périls !

Ce disant, Mme Rémond laissa choir la tirelire, qui se brisa non sans fracas ; puis, comme deux gamins qui courent après des billes, Rose et Julien Rémond se mirent à la chasse des pièces blanches et des gros sous roulant dans toutes les directions.

— Trois, six, sept ! disait Rose, comptant l'argent qu'elle rattrapait et riant de tout son cœur.

— Neuf, douze ! faisait Julien !

— Quinze, vingt-deux, vingt-cinq !

— Vingt-sept, vingt-sept cinquante !

— Seulement ! conclut Rose, la mine désappointée. Il doit s'en être égaré quelque part. — Non ! — Tant pis ! ajouta-t-elle, de son ton vif et décidé; nous prendrons les waggons de troisième classe.

Avant que de poursuivre, nous devons faire observer, pour l'honneur de Mme de Villefranche, que, si le ménage Rémond se voyait obligé à une économie sévère, ce n'était point qu'elle n'eût cent fois mis sa fortune à la disposition de sa sœur ; mais la petite Mme Rémond, pleine de délicatesse et de sens, avait compris qu'accepter c'eût été reprocher à Rémond sa pauvreté relative, et pour rien au monde elle ne l'eût fait ; d'ailleurs, elle n'en souffrait point. Si la fortune avait favorisé Léonie, c'était un cas fortuit. Toutes deux avaient été dressées aux privations secrètes qu'une espèce de représentation impose à grand nombre de familles bourgeoises à Paris ; elles savaient raccommoder leurs gants, donner un coup de fer à leurs robes d'été et laver les brides de leurs chapeaux dans une infusion d'écorce de panama !

Ces habitudes, Léonie ne les avait point gardées, cela va sans dire; mais Rose n'y avait rien changé. Et nous pouvons affirmer que les fleurs vulgaires dont l'entretenait son mari, le petit châle de trente francs qu'il lui offrait à sa fête, le chapeau de paille qu'elle faisait blanchir et retapait, lui causaient plus de plaisir que ne l'eussent pu faire

les plantes rares, les cachemires et les chapeaux à plumes que lui voulait donner sa sœur!

— Dans les troisièmes, ma chérie, tu seras mal! dit Julien.

— Je serai sur des roses!

— Tu le veux?

— Oui!

— En route donc!

Alors, Rémond mit en ordre ses crayons et son chevalet, ôta sa blouse de mérinos noir et endossa son paletot.

— Nous passerons chez le cordonnier de monsieur, fit Rose, reprenant son châle et son chapeau.

— Chez son bonnetier, tu veux dire! riposta Julien.

A ce moment, la clef tourna dans la serrure de la porte du fond, et un voisin, un ami de Rémond, M. Albert, jeune auteur dramatique, travailleur consciencieux qui promettait, alors, et qui, depuis, a tenu tout ce qu'il promettait entra le visage légèrement altéré et tous ses mouvements trahissant une grande agitation intérieure.

— Bonjour, voisins, dit-il, saluant Rose et serrant la main de Rémond. C'est pour aujourd'hui, voisins, reprit-il d'une voix étranglée.

— Aujourd'hui? répéta Rose, avec beaucoup de points interrogatifs dans l'accent.

— Oui!

— Quoi?

— L'ai-je assez désiré, ce jour! continua Albert sans répondre. Vous en êtes témoins, vous, mes amis, à qui j'ai fait part de toutes mes angoisses! Eh bien! maintenant que le voilà venu, si cela ne dépendait que de moi, je le reculerais!

— On joue votre pièce? s'écria Julien.

— Ce soir, à sept heures trois quarts!

— Ah! mon Dieu! fit Rose.

— Je crois qu'il y aura une cabale!

— Une cabale?

— Oui! quelqu'un qui éternuera dans une scène de larmes, ou bien un chat qui miaulera!

— Mais, alors, vous avez besoin que vos amis soient en force?

— Il y en a si peu sur lesquels on puisse compter!... Avant le succès, les amis font de la modestie, quitte à se rattraper après!

— Ce n'est pas parmi ceux-là que vous nous classez, mon cher Albert? reprit Julien.

— Oh! vous, répondit Albert, vous êtes des bons, des rares, de ceux auxquels on ne dit pas: Je compte sur vous! parce que cela va de soi.

— A la bonne heure!

— Aussi je n'ai qu'une loge, et elle est pour vous.

— Comment, une seule! Vous n'avez qu'une seule loge?

— Oui; avec pas mal de deuxièmes galeries et de parterres.

— La direction n'a pas été d'une générosité folle, fit observer Julien.

— Monsieur Albert, dit Mme Rémond, qui, faisant à l'amitié le sacrifice de remettre au lendemain le doux pèlerinage maternel, s'était de nouveau défaite de son chapeau, monsieur Albert, avec cette belle loge que nous acceptons sans façons, voudriez-vous encore nous donner deux places de la deuxième galerie?

— Volontiers.

— Indiscrète! s'écria Julien.

— J'ai mon projet!

— Pourrait-on savoir?

— Non!

— Sournoise!

— Vous nous quittez? ajouta M. Rémond, voyant Albert reprendre son chapeau.

— J'ai encore deux critiques influents à voir.

— Ainsi, demanda Rose, avant toute première représentation, les auteurs font des visites à ces messieurs des journaux?

— Avant et après, répondit Albert; avant, pour les engager à la bienveillance; ce qui sert comme lorsque vous mettez *très-pressée* sur une lettre; après, pour les remercier d'avoir été bienveillants.

— Mais s'ils ne l'ont point été?

— Il faut les remercier d'autant plus, puisqu'ils ont trouvé l'œuvre digne d'être discutée.

— Et à ceux qui se sont complétement abstenus?

— Une visite! une visite! pour les terribles choses qu'ils auraient pu dire et qu'ils n'ont point dites!

— Que de mal, indépendamment de l'œuvre même! laissa échapper M. Rémond.

— L'œuvre même n'est rien, repartit Albert. Quelque ardu que soit le travail, il porte en lui sa récompense! aussi est-ce pour le reste seulement que sont les droits d'auteur, pour les coups de chapeau, pour les courses, pour les attentes mortelles, pour les couleuvres qu'on avale, et les belles tartines que l'on sacrifie!

— Je parie que les coupures sont ce qui coûte le plus à un écrivain? fit la petite Mme Rémond.

— On s'y fait! on se fait bien à la rhubarbe, répondit Albert gaiement.

Cette fois, Albert allait se retirer; un nouveau personnage entrant de gauche le retint derechef.

La porte de gauche, on se le rappelle, amenait des appartements de Mme de Villefranche, comme celle de droite conduisait dans le petit appartement de M. et de Mme Rémond. La personne qui survenait devait donc être de la maison de Léonie.

En effet, Mlle Camille de Villefranche était nièce et pupille de Mme de Villefranche, du côté de feu M. de Villefranche. C'était une jeune fille gracieuse, enjouée et dans tout l'éclat de ses dix-huit ans. Celle-ci aimait tout particulièrement Rose qui le lui rendait sans compter.

A l'aspect d'Albert, Mlle Camille rougit.

Regretta-t-elle d'être venue? c'est son secret! En tout cas, elle en fit mine.

— Pardon! dit-elle, regagnant tout doucement la porte de gauche, je reviendrai dans un autre instant.

— Du tout, du tout, reprit Mme Rémond; monsieur est un ami, ma chère Camille, vous pouvez prendre votre leçon devant lui. Monsieur est M. Albert...

Ici, les deux jeunes gens se saluèrent.

— M. Albert, reprit Rose, vous savez bien! dont vous avez lu!...

— Je me rappelle! répondit Camille.

— Comment, mademoiselle, fit Albert, naïvement ému, j'aurais l'honneur... le bonheur?...

— D'être connu de moi? Vous avez cet honneur ou ce bonheur, monsieur, répliqua la jeune fille avec un peu de malice, en tirant auprès du chevalet de Rémond un petit chevalet devant lequel elle s'installa.

Puis, après un court silence:

— Monsieur Rémond, s'écria-t-elle, jamais je ne dessinerai comme vous!

— Mademoiselle apprend à dessiner sur pierre? se permit de demander M. Albert.

— M. Rémond veut bien me donner ses conseils.

— Je ne savais pas que les dames fissent de la lithographie une distraction.

— C'est par économie de temps, monsieur.

— Economie de temps?

— Sans doute! Lorsque l'on a beaucoup de grands parents, ce qui veut dire beaucoup d'anniversaires à fêter et, avec cela, de minces revenus à consacrer à ces fêtes, on se rabat sur les morceaux de piano et les têtes de vieux Romains, et l'on en consomme!... Ce qui, vous le pensez bien, prend infiniment de temps. Moi, avec la permission de ma tante, j'ai imaginé d'exécuter mon Romain sur pierre; et c'est à quoi je travaille sous la direction de monsieur. On m'en tirera vingt-cinq épreuves; partant, de quoi satisfaire à vingt-cinq exigences. Un travail de dix-huit mois fait en trente jours! à supposer que mes vingt-cinq Romains n'eussent pris que dix-huit mois.

— Et vos offrandes, fit observer Rose en riant, ne pourront soulever de jalousie chez personne.

— Ce qui rachètera l'absence de variété dans le travail, reprit Camille.

— C'est à perpétuité que vous condamnez votre famille à la tête des vieux Romains, mademoiselle? demanda M. Albert.

La familiarité est si prompte à naître entre deux jeunes gens d'esprit.

— Pardon, riposta Camille gaiement, ils auront encore le vieux druide et le vieux Germain!

— Lesquels différeront du vieux Romain...

— Par le titre!

— Fort bien!

Ces discours graves auraient fait perdre à Albert la mesure du temps, si un superbe coucou qui réglait tout dans la maison n'était venu lui chanter onze heures aux oreilles.

Une autre si jolie chanson se chantait dans son cœur qu'il aurait volontiers fait le sourd à celle du coucou! Sa grande affaire du jour le rappela pourtant à lui-même.

— Comme on s'oublierait facilement chez vous, mon cher Julien! s'écria-t-il.

Alors, s'étant incliné devant les dames et ayant serré les mains de Julien avec une extraordinaire effusion, de ce coup il se retira.

A cet instant seulement, Mlle Camille s'aperçut que son professeur Rémond n'était point dans sa tenue d'atelier.

— Vous avez quitté votre costume de travail, monsieur Rémond, lui dit-elle, le châle de Mme Rémond est déplié, vous alliez sortir?

— Nous avions envie d'aller embrasser Ludovic, répliqua Rose, mais nous remettons la partie à demain. N'est-ce pas, mon ami? ajouta-t-elle, tournée vers Rémond qui corrigeait la pierre de Camille.

— Oui, mignonne, répondit Rémond.

— Un empêchement vous est survenu?

— Ce bon M. Albert livre, ce soir, sa grande bataille.

— Je le savais, laissa échapper Mlle Camille.

— Nous tenons à nous trouver sur la brèche, reprit Rose, comme si elle ne s'était aperçue de rien.

Un gros soupir gonfla la poitrine de Mlle Camille.

— Pourquoi, diantre! demanda M. Rémond à sa femme, ces deux billets de deuxième galerie que?...

— Curieux! repartit Rose avec un sourire.

— C'est différent, fit Julien, satisfait de la réponse.

— Je parie, reprit Rose, regardant Camille en dessous, que je connais quelqu'un qui voudrait bien aussi être de la fête.

— J'en rêve depuis huit jours, s'écria Camille.

— Qu'est-ce que c'est que cela, mademoiselle, me le pourriez-vous dire? demanda Mme Rémond, déployant le coupon sous les yeux de la jeune fille.

— Une loge! une première loge de face!

— Pour vous, c'est-à-dire pour ma sœur et pour vous! Vous allez lui porter cela tout de suite. C'est une femme si occupée que Léonie que, plus tard, elle serait capable d'avoir disposé de sa soirée. Sous forme de bals, de comités, de concerts, de loteries, de quêtes à domicile ou dans les églises, la bienfaisance lui laisse à peine un moment de répit!

— Ma tante est la charité même, dit Camille.



Rémond et Rose. Dessin de V. Parent.

— La charité sied à sa beauté, répliqua Rose, examinant Camille.

— Elle a de meilleures raisons d'être charitable, reprit Camille, qui, si elle aimait Mme Rémond de tout son cœur, n'aimait pas moins Mme de Villefranche. Jeune et riche, ma tante aurait mille autres moyens de dépenser sa fortune et ses loisirs de veuve, si elle n'aimait véritablement à faire le bien.

— Je le sais! je le sais! je plaisantais! s'écria Rose, heureuse du mouvement généreux qui avait fait parler Camille. Dieu me garde de suspecter l'adorable charité de ma sœur! Aussi est-ce à sa charité que j'envoie ce

billet de spectacle. La belle Mme Léonie de Villefranche est un soleil qui a beaucoup de satellites ; savoir que Mme de Villefranche était à la première représentation de la comédie de M. Albert y amènera tout Paris!

— Dieu le veuille! dit Camille avec autant d'ingénuité que de chaleur.

— A tout à l'heure, ajouta-t-elle, emportant le billet qu'elle tenait serré dans sa main comme si c'eût été un oiseau dont elle aurait senti frémir les ailes.

— Ainsi, fit M. Rémond, resté seul avec sa femme qui rangeait autour de lui de-ci et de-là, ainsi, les places de la deuxième galerie sont pour nous?

— Ce billet que j'envoie à Léonie est un fusil à deux coups, répliqua Rose avec mystère.

— Bah?

— Oui!

— Tu rêves de marier Albert à Mlle Camille?

— Plus que jamais!

— Gare aux célibataires qui mettent le pied chez nous! s'ils tiennent à garder leur liberté, ils sont perdus!

— Le mariage est une si douce chose!

— Avec toi! dit Julien, enlaçant tendrement sa gentille femme et lui donnant un baiser.

— Avec toi! répéta Rose.

— Mais, reprit M. Rémond, Albert et Mlle Camille ne se connaissent pas. Aujourd'hui, si je ne me trompe, ils se rencontrent ici pour la première fois.

— Ils se connaissent. Camille a déjà lu tout ce qu'a écrit M. Albert, et M. Albert trouve que Camille a de bien jolis yeux!

— Il ne m'en a jamais parlé.

— Est-ce qu'on fait ces confidences-là aux hommes?

— C'est juste, répondit Julien gaiement.

Tout en causant de la sorte, M. Rémond allait se remettre au travail, lorsque Rose lui fit observer que si tels et tels de leurs amis étaient avertis de l'événement du soir, ils ne manqueraient sûrement pas de se rendre au théâtre et d'y augmenter le nombre des gens sympathiques à M. Albert.

Rémond fut de l'avis de Rose, se gourmandant seulement de ce que cette idée ne lui était point tout d'abord venue.

Il prenait son chapeau. Le retour subit d'Albert le retint.

— Mes amis, faisait Albert, paraissant éprouver quelque embarras à s'expliquer, j'ai pensé que... Vous allez peut-être trouver cela indiscret... Après tout, si vous avez pris d'autres dispositions, mettons que je n'ai rien dit.

— Supposeriez-vous avoir dit quelque chose, monsieur Albert? lui demanda Rose de son ton enjoué.

— C'est de Mlle Camille et de Mme de Villefranche qu'il s'agit, madame!...

— Oui-da!

— Pour ce soir...

— Ah! ah!

— J'avais pensé...

— Vous aviez pensé?...

— Que, peut-être, ces dames daigneraient...

— Accepter deux places dans la belle loge que vous nous avez apportée ce matin? acheva Mme Rémond.

— Que vous êtes aimable de me comprendre à demi mot! s'écria le pauvre orateur.

— A cette jolie combinaison-là, il n'y a qu'un empêchement, reprit Rose.

— Un empêchement?

— La loge en question n'est plus dans nos mains.

— Vous l'avez perdue?

— Nous l'avons... donnée!

— Donnée! répéta Albert, aussi surpris que désappointé.

— A Mme... Léonie de Villefranche! ajouta l'espiègle, riant sans vergogne au nez de son interlocuteur, qui n'en ressentit point de colère.

— Mais vous, mes amis, vous? reprit Albert. Mme de Villefranche va peut-être disposer de la loge entière, pensant que j'ai pu vous offrir autre chose?

— Nous y comptons, répliqua Rose. Pourquoi donc vous aurais-je demandé ces places de la deuxième galerie?

— Oh! c'est trop vous sacrifier!

— Mon ami, fit M. Rémond, Rose et moi, nous avons l'admiration expansive : dans votre belle loge, nous aurions été gênés ; là-haut, nous aurons nos coudées franches!

— Et puis, ma robe de popeline et mon chapeau vert d'eau y seront triomphants!

— Il n'est point de place que vous ne deviez honorer, mes amis, reprit Albert attendri. Je regrette que la loge ne soit point occupée d'une autre façon.

— Puisque l'on vous dit que Mlle Camille y sera!

— Enfin, c'est fait! ajouta Albert avec un soupir.

— C'est fait! répéta Rose, imitant l'accent du jeune homme.

— A ce soir donc!

Et Albert sortit. Mais en sortant il heurta quelqu'un qui, loin de s'en plaindre, répondit au choc par un magnifique salut militaire.

— Notre auteur! s'écria ce quelqu'un, l'air radieux et suivant Albert du regard.

Ce quelqu'un était un gentil gars de quatorze à quinze ans, élève de M. Rémond et admirateur enthousiaste de toutes les gloires à leur aurore ou à leur déclin.

— Gamin, tourne un peu les yeux du côté de cette pendule! A quelle heure es-tu parti ce matin? lui demanda M. Rémond.

— Patron, elle galope horriblement votre pendule, répondit M. Emile sans se déconcerter. Si vous voulez, j'irai vous chercher l'horloger?

— Trop bon! répliqua M. Rémond, se donnant la licence de tirer légèrement l'oreille de son interlocuteur. A ta pierre! et tâche de rattraper le temps perdu!

— Puisque vous dites, patron, que le temps perdu ne se rattrape jamais, riposta M. Emile, auquel le jeu ne plaisait que médiocrement.

— C'est pour cela que tu as mis deux heures à une course de vingt minutes? reprit Rémond.

— Quant à ce qui est de ce matin, patron, le coupable n'est pas moi, c'est notre auteur!

— Notre auteur? répéta Rose, qui s'était assise et cousait.

— Que signifie cette sottise? demanda M. Rémond.

— Ce n'est point une sottise, patron, mais une vérité pleine de charmes! Je me suis fait enrôler!

Parlant ainsi, M. Emile rapprocha l'une de l'autre ses deux mains toutes grandes ouvertes et fit entendre un claquement d'une remarquable sonorité.

— A-t-on vu!... s'écria M. Julien, essayant en vain de prendre un front sévère.

— Patron, continua M. Emile, abusant de l'indulgence de Rémond, vous n'êtes pas sans savoir que l'apprenti ne roule pas absolument sur la pièce de 5, ni de 2, ni même de 1 franc! Le paradis du théâtre où l'on joue ce soir M. Albert coûte 1 franc! Pour compléter ce franc fugace, il me manquait 97 centimes! Je tenais cependant à voir la pièce de M. Albert plus qu'à ma vie ; alors je me suis

offert au général en chef des claqueurs, et, séance tenante, ma feuille de route a été signée!

— Fameuse recrue! dit M. Rémond.

— Oh! mais, je ne suis point un novice, patron! Il ne se donne pas une première, qui en vaillé la peine, s'entend, que je n'y sois! J'ai trépigné à toutes les ovations, j'ai assisté à toutes les chutes célèbres qu'il y a eu depuis deux ans. Si Mme X*** et Mlle Z*** ont de très-beaux engagements, c'est un peu à moi qu'elles les doivent. Je fais un tapage à tout rompre; non à tort et à travers, comme une brute, mais aux bons endroits. Certainement, un jour, je serai chef de claque; c'est ma vocation! Qu'importe que j'aie de petites mains? j'ai l'intelligence, et, de plus, j'ai l'élan! Quand le public hésite, je donne, et soudain il est entraîné!

Patron, ajouta le loquace orateur, à un mouvement irrespectueux de M. Rémond, après l'auteur qui a trouvé, après l'acteur qui exprime, se range immédiatement le claqueur qui apprécie! Telle est mon opinion.

— Intrinsèque et ultérieure! On l'enregistrera, fit Rémond ne pouvant s'empêcher de rire.

Pendant que ces choses se disaient dans l'atelier de M. Rémond, dans l'appartement de gauche, toutes sortes de péripéties s'étaient succédé à propos du billet.

Mlle Camille vint naturellement en faire part à Mme Rémond.

— Je suis d'une inquiétude mortelle! commença la jeune fille.

Mme Rémond la regarda avec étonnement.

— Lorsque je vous ai quittés tout à l'heure, poursuivit Camille, ma tante n'était déjà plus chez elle. M'imaginant savoir où elle se trouvait, je mets le billet sous enveloppe avec un mot d'explication, et je lui expédie le tout par Lucienne. Lucienne revient; ma tante n'était plus où je croyais, et Lucienne avait eu la maladresse de laisser le paquet entre les mains d'un monsieur que je ne connais pas, et qui se chargeait de le faire tenir à Mme de Villefranche. Je veux le faire reprendre, l'officieux était parti avec!

— Et vous ne connaissez pas ce monsieur, demanda Rose, qui s'était levée et avait laissé là son ouvrage?

— Lucienne me l'a dépeint trait pour trait; mais je ne puis mettre de nom sur ce visage.

— Si ce billet allait se trouver égaré!

— J'en aurais un chagrin mortel.

— Que faire?

— Je ne sais.

— Patron! fit M. Emile, se permettant d'intervenir.

— Eh bien?

— Parions qu'avec quelques indications préalables je rattrape la piste du billet?

— Il en est capable! dit Mme Rémond.

— J'en réponds... sur la tête de Ludovic!

— Laissons-le aller, reprit Mme Rémond.

— Il ne rattrapera rien du tout, fit M. Rémond; d'ailleurs, il n'y a peut-être rien de perdu.

— Patron, il ne faut pas que cette loge reste vide, s'écria M. Emile, qui grillait d'envie qu'on lui donnât la clef des champs; ce serait d'un effet désastreux! La direction croirait que M. Albert n'a pas même assez d'amis pour la remplir. La moralité de M. Albert en serait atteinte!

— En vérité? eh bien! viens avec moi, fit M. Rémond, nous verrons si tu as aussi bon flair que tu as bonne langue. Mademoiselle Camille, l'adresse de la maison où l'on est allé, je vous prie?

— Mme Leduc, rue d'Enghien, 32.

— Merci!

— Maudite soit l'idée que j'ai eu de mettre le billet dans la lettre! s'écria Camille dès qu'elle se trouva seule avec Mme Rémond. Ce que disait votre petit Emile est fort juste, au moins. Cette loge vide serait d'un très-mauvais effet!

— D'autant plus, répliqua Rose, que c'est la seule que M. Albert ait eue!

— La seule! et vous ne l'avez point gardée?...

Mme ADAM-BOISGONTIER.

(La fin à la prochaine livraison.)

LES MILANAISES. ANECDOTE.

La beauté des Italiennes est célèbre en Europe.

La beauté des Milanaises est célèbre en Italie.

Le dessin ci-contre, fait d'après nature par M. Stop, ne nuira pas à cette réputation.

Et cependant, à en croire les voyageurs et nos officiers, le cœur des Milanaises est encore supérieur à leur visage. Elle l'ont bien prouvé à nos soldats, et surtout à nos blessés, pendant la guerre de 1859.

Voici ce que nous racontait hier, à ce sujet, un capitaine d'artillerie :

— Peu de jours avant notre départ de Milan, disait-il, nous admirions quatre femmes réunies par hasard sur la place du Dôme : l'une, qui s'éventait, en se cachant à moitié; l'autre, qui rejetait sur sa nuque une mantille coquette; la troisième, dont les yeux étincelaient sous un voile de dentelle; la quatrième, une simple fille du peuple, son fichu de toile au cou, et ses grosses épingles de cuivre dans les cheveux.

— A qui donnez-vous la palme? me demandèrent mes compagnons.

— A la fille du peuple, répondis-je.

— Et pourquoi cela?

— La dame à l'éventail a offert ses bijoux aux blessés de Magenta; la dame à la mantille leur a envoyé des armes pour la bataille de Solferino; la dame au voile

leur a ouvert, comme hôpital, son propre palais; la fille du peuple, n'ayant rien à leur donner, est venue les soigner elle-même, jour et nuit, dans les ambulances.

PITRE-CHEVALIER.



Milanaises, dessinées d'après nature, par M. Stop.

A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies*) que leur abonnement pour 1859-1860 expirera avec la livraison de septembre prochain, qui complétera notre vingt-septième volume. Nous leur expédierons au plus tôt cette livraison de septembre, pour faciliter à nos bureaux le travail du renouvellement.

La livraison d'octobre 1860, première du vingt-huitième volume (1860-1861), ne pourra être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 10 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1860-1861, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit : pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements ; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée* ; mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N. B. Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans l'intérêt de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables par l'accroissement des souscripteurs.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-dessous. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée*, le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvées. Leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue St-Roch, 29, à Paris :

« *Je m'abonne* (*ou je renouvelle mon abonnement*) *au* MUSÉE DES FAMILLES (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 50 c. (2), *le* 25-26 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1860 *au* 25 *septembre* 1861 *inclus*. »

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'étranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries impériales et générales.

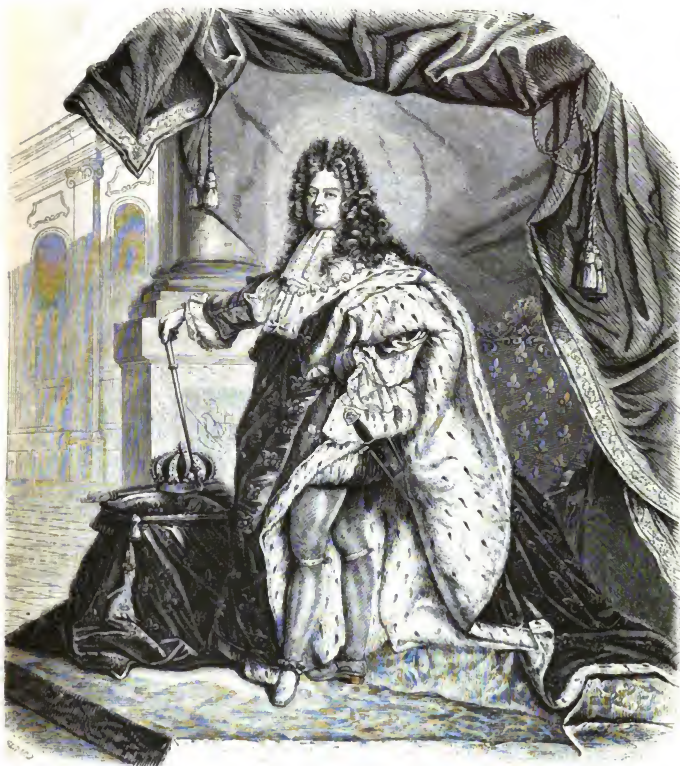
Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection, de la Table générale et des volumes détachés, etc.

(1) *N. B.* Ajouter : *et aux* MODES VRAIES, si on veut les recevoir avec le *Musée*. — (2) Inscrire, en ce cas « 13 fr. 70 c. »

Paris — Typ. HENNUYER, rue du Boulevard des Batignolles, 7.

HISTOIRE ANECDOTIQUE DES MANUFACTURES IMPÉRIALES.

LES GOBELINS. — BEAUVAIS (1).



Galerie des Gobelins. Louis XIV, d'après Rigaud, exécuté en tapisserie par M. Colin. Dessin de Salières.

Comme, de François Ier à Henri IV, l'art des tapisseries subit peu de perfectionnement, nous allons arriver sans transition jusqu'au règne du premier roi de France et de Navarre. A cette époque, nous voyons ce monarque faire venir à grands frais des Flandres, pour sa maison des Gobelins, des tapissiers flamands.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Ici, selon nous, se présente l'occasion toute naturelle de tracer un résumé historique de cette famille célèbre.

Jehan Gobelin Ier, — nous disons premier, car ces teinturiers en écarlate traitent leur dynastie ainsi que les souverains traitent les leurs, par Ier, II, III, IV, etc.; — donc, Jehan Gobelin Ier vint s'établir, vers le milieu du quinzième siècle, sur les bords du ruisseau de la Bièvre, et il sut y acquérir une si grande fortune que le peuple du faubourg Saint-Marcel le regardait, avec une certaine défiance, comme ayant dû faire un pacte avec le diable; mais s'il faut en croire certain proverbe, disant que Dieu bénit les grandes familles, c'est plutôt avec le Seigneur que Gobelin se mettait en communication, car ce Crésus industriel eut de Perrette, sa femme, huit filles et cinq garçons, total: treize enfants! dont l'un, Gobelin II, édifia *la Folie-Gobelin*, maison de plaisance et moulin à vent, située du côté de la rue Saint-Jacques, et ainsi appelée à cause des grandes sommes dépensées pour cet établissement.

Nous allons, sans en dire plus, laisser la dynastie des Gobelins se multiplier en paix et prospérer consciencieusement, et avec d'autant plus de raison que nous devons ici parler de grands teinturiers et non parler de grands seigneurs.

Or, voici que déjà, en 1571, les Gobelins se sont transformés en grands seigneurs. A cette dernière date, nous voyons un Balthazar Gobelin être successivement trésorier général de l'artillerie, conseiller-secrétaire du roi, trésorier de l'Etat, etc. Et en 1667, François Gobelin, ancien contrôleur général des rentes de l'hôtel de ville de Paris, devient seigneur de Gillesvoisins, près d'Etampes, et prend le titre de cette seigneurie.

C'est en l'année 1655 (quelques années après ou quelques années auparavant) que les Gobelins cessèrent d'être teinturiers; l'éclipse de leur réputation en cette qualité fut à tort attribuée à Jean Gluck, lequel importa simplement de Hollande un procédé de teinture en écarlate, qui parut nouveau, mais qui était probablement le procédé de Venise.

Gluck, ainsi que Gobelin Ier, établit sa manufacture sur les bords de la Bièvre, mais Gluck ne fut que le successeur des Gobelins.

Au règne de Henri IV la France est redevable encore de la création de ce célèbre établissement de la Savonnerie où se fabriquaient ces tapis dits *façon de Perse*, dont la célébrité est encore si populaire.

Quant à ce nom de la Savonnerie, il provient d'une fabrique de savon, sise à Chaillot, sur les bords de la Seine, et qui ne put longtemps exister, faute d'une protection royale; cet établissement ayant disparu, la reine Marie de Médicis y établit, en 1614, « de pauvres enfants pour y être logés, nourris et instruits en la crainte de Dieu et à faire plusieurs ouvrages de toile et autres... » Telle est l'obscure origine de cette fabrique de la Savonnerie, dont les destinées ont fini par se confondre avec les Gobelins.

Si nous arrivons jusqu'à Louis XIV, nous voyons que l'édit pour l'établissement des meubles de la couronne reproduit, à peu d'articles près, celui d'Henri IV. On y lit seulement en plus que « ses manufactures et dépendances d'icelles seront administrées par les ordres du sieur Colbert, surintendant des bastiments et sous la conduite particulière du sieur Le Brun, premier peintre du roy. »

Ce grand ministre, afin de donner plus d'éclat à la manufacture que Louis XIV venait de déclarer sous sa protection, voulut réunir dans ses ateliers tous les ateliers des autres manufactures de l'Etat, c'est-à-dire ceux du Louvre, du faubourg Saint-Germain et des Tuileries; par suite de cette réunion, les maisons royales se décorèrent rapidement avec une splendeur inconnue jusqu'alors, et les artistes de cette époque, il faut leur rendre cette justice, exercèrent sur le goût de la nation une très-salutaire influence; influence telle, que la France, placée déjà au premier rang par sa littérature et par ses armes, le fut encore par les produits de ses arts et de ses manufactures.

A partir de cette époque un changement total s'opère dans la fabrication des tapisseries : le tapissier ne travaille plus au gré de son caprice; soumis à la direction d'artistes n'ayant en vue que l'art, il cesse de faire de l'industrie et devient artiste lui-même; il doit à l'avenir reproduire avec la fidélité que comporte le procédé dont il dispose, car, si parfaite que soit la tapisserie, elle ne traduit la peinture que d'une manière abrégée; le grand art, l'art véritablement créateur, c'est de donner à ce semblant de peinture, par un procédé différent de la peinture, l'aspect même, et l'aspect très-souvent amélioré de la peinture.

Or, si, comme on le dit, ce qui approche le plus du talent c'est de le comprendre, le tapissier des Gobelins est désormais condamné au talent à perpétuité!

Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, l'art des tapisseries se perfectionna de plus en plus, grâce à la capacité de plusieurs des directeurs qui administrèrent les Gobelins. Pour se rendre compte de ce progrès, il suffit de citer, après Charles Lebrun, premier directeur de la manufacture, les noms de Robert de Cotte, de Soufflot, l'architecte, etc., en arrivant jusqu'à M. Lacordaire, également architecte (1).

Mais, vers la fin du dernier siècle, le temps n'était pas au beau quant aux arts de luxe; aussi les Gobelins étaient-ils plus préoccupés de la question d'existence que de la question de perfection; et en effet, le citoyen Marat, dans son journal *l'Ami du Peuple*, ne se faisait pas scrupule d'écrire, le 17 août 1790, les lignes qui suivent:

« On n'a nulle idée chez l'étranger d'établissements relatifs aux beaux-arts, ou plutôt de manufactures à la charge de l'État; l'honneur de cette invention était réservé à la France. Telles sont, dans le nombre, les manufactures de Sèvres et des Gobelins : la première coûte au public plus de deux cent mille francs annuellement, pour quelques services de porcelaine dont le roi fait présent aux ambassadeurs; la seconde coûte cent mille écus annuellement, on ne sait trop pourquoi, si ce n'est pour enrichir des fripons et des intrigants. »

Et ces aménités dites, l'auteur de l'article traite les artistes des Gobelins avec une courtoisie telle que nous croyons devoir ne pas en répéter ici les termes.

Le citoyen A. Belle, dixième directeur de la manufacture, sauva peut-être, par un acte de vandalisme inspiré de ses opinions ardentes, l'existence même des Gobelins. Ce directeur avait fait mettre sur sa porte un écriteau où on lisait : « Ici on se tutoie ! » et le 22 novembre 1793, vêtu d'une carmagnole, il demanda au ministre de l'intérieur l'autorisation de brûler dans la cour de la manufacture toutes les tapisseries parsemées de fleurs de

(1) Depuis l'époque de Louis XIV, M. Lacordaire est le *sixième* architecte appelé à diriger la manufacture des Gobelins (on ne peut s'en étonner, les architectes étant les seuls artistes forcés, par état, d'être *administrateurs*, et les manufactures de tapisseries étant, avant tout, des fabriques de décorations intérieures qui ne peuvent se passer du concours d'un architecte).

lis, de chiffres et d'armes ci-devant de France, le tout en l'honneur du citoyen Marat!

Cette proposition sauvage reçut son exécution.

Enfin, vers la fin de novembre 1793, une députation de la manufacture se présenta à la Convention nationale et y protesta de son civisme dans des termes que nous a conservés le procès-verbal de la séance du 9 frimaire an II. Ces termes, les voici :

« ... Les employés et artistes ouvriers de la manufacture nationale des tapisseries, dite des Gobelins, viennent jurer à la Convention nationale de n'employer désormais leurs talents qu'à transmettre à la postérité les images des héros et martyrs de la liberté, ainsi que les actions mémorables des Français régénérés et républicains. »

Je n'ai pas à dire ici si les Français républicains étaient en général régénérés à souhait, je sais seulement que les artistes des Gobelins, en particulier, eurent à subir une triste épreuve de cette régénération. En 1797, leur misère était telle, que, par une pétition au citoyen ministre de l'époque, ils s'exprimaient avec cette navrante précision :

« La Trésorerie nationale n'effectue aucun des payements que vous ordonnancez à notre profit; sur cent trente-cinq jours qui nous sont dus, nous n'avons reçu qu'un à-compte de cinq jours; sans pain, sans vêtements, sans crédit, il nous est impossible d'exister; nous sommes au désespoir; nous vous prions de nous donner les moyens d'exister ailleurs, si vous ne pouvez nous faire exister ici. »

De la part du ministre il fut répondu que la Trésorerie nationale n'avait *aucun moyen* de remédier à cet état de choses.

Dans cette situation désespérée, et comme la patrie ne pouvait les nourrir, un grand nombre d'artistes tapissiers allèrent dans les armées mourir pour elle. On doit convenir que ces artistes ne procédèrent point en ingrats.

En définitive, ce qui sauva réellement les Gobelins en 1793, c'est qu'on ne pouvait entièrement répudier l'une des gloires de l'ancienne France, surtout lorsque cette gloire n'avait pour fondement que les travaux d'artistes éminents et de pauvres ouvriers.

Avec le consulat et l'Empire reviennent les beaux jours des Gobelins. La manufacture retourne à la couronne, et, sous l'impulsion puissante de Napoléon, elle se réorganise avec une merveilleuse rapidité, et ses traditions d'ordre et de progrès reprennent leurs cours. C'est la gloire qui va l'inspirer. A cette époque, en effet, remontent les grandes compositions de l'école française reproduites en tapisserie, telles que *Napoléon au Saint-Bernard, la Reddition de Vienne, le Matin d'Austerlitz, Napoléon et Alexandre sur le Niémen*, etc.

La Restauration venue, elle fit de son mieux pour suivre à l'égard des Gobelins l'exemple de l'Empire. Une mesure salutaire eut même lieu dans cette période, car ce fut en 1826 que s'opéra la réunion des manufactures des Gobelins et de la Savonnerie, réunion qui a produit les plus heureux résultats.

Enfin, et pour terminer ce résumé, rendons aussi justice à Louis-Philippe I[er], car, sous son règne, des œuvres capitales furent achevées entre autres beaucoup de tapisseries d'après Raphaël, Rubens, Horace Vernet, Alaux, etc.

Quant à l'époque actuelle ..

En ce moment, l'horloge des Gobelins sonna une heure.

— Mon ami, me dit alors mon amphitryon, vous venez d'entendre le signal de l'entrée; or, quant à l'époque actuelle, au lieu de lire ce qu'elle fait pour nous, vous allez le voir.

Cinq minutes après, nous franchissions la grande porte d'entrée de la manufacture.

III. — VISITE DES SALLES DE L'EXPOSITION ET DES ATELIERS.

Les tapisseries Les tapis. Les procédés Tableaux célèbres *Les Cendres de Phocion*, etc Les vrais chefs-d'œuvre Le Louvre et les Tuileries. La galerie d'Apollon, etc. Les métiers. Procédés des tapisseries et procédés des tapis. A l'envers et à l'endroit. Les couleurs. Un mètre carré par an. Les expositions universelles. Quatorze médailles. Conclusions. Beauvais.

Tout visiteur des Gobelins commence sa tournée incontestablement par les salles d'exposition; l'habit vert et le gilet rouge des garçons attachés au service desdites salles vous sollicitent, dès votre entrée, à pénétrer dans ce sanctuaire.

Avant de faire sa revue, le visiteur doit se pénétrer de deux choses; de trois, voulons-nous dire; car trois sujets d'observation vont être soumis à ses regards : 1° les tapisseries; 2° les tapis; 3° les procédés avec lesquels se fabriquent ces tapisseries et ces tapis.

Voyons d'abord les salles d'exposition.

En entrant, un immense tableau attire d'abord vos regards. Il représente, d'après Steuben (né en Russie), un *Trait de la jeunesse de Pierre le Grand*. On sait que ce monarque, encore enfant, fut au moment d'être immolé par les strélitz en révolte. La czarine sauva son enfant en le plaçant sous un tableau représentant l'image de la Vierge.

Cette scène dramatique, rendue populaire par le tableau de Steuben, a été reproduite aux Gobelins à cause de sa célébrité, mais ne doit pas être citée comme modèle d'exécution.

A son côté, un autre tableau de M. Steuben, *Pierre le Grand sur le lac Ladoga*, attire nécessairement vos regards. Même observation que ci-dessus. Passons aux chefs-d'œuvre.

Quand on a parcouru les diverses salles d'exposition et admiré plus ou moins, selon ses sympathies, les reproductions merveilleuses de tant de tableaux, ou gracieux, ou énergiques, tout amateur des arts reviendra, je crois, voir une seconde fois *l'Assemblée des dieux*, d'après Raphaël, non-seulement pour la perfection de ce travail, mais encore à cause du nom de l'artiste qui a fait la copie d'après laquelle il a été exécuté. Et ce nom, nous le connaissons tous, c'est celui de M. Papéty (l'auteur d'*un Rêve de bonheur*), si prématurément enlevé aux arts.

Les Honneurs de la sépulture rendus aux cendres de Phocion, d'après Meynier, méritent l'attention par le sujet seulement.

Ce sujet est des plus heureux en effet, et, sans nul doute, l'ingénieux auteur du livret l'a trouvé tel, car il en fait le sujet d'une explication spéciale, explication bien propre à nous faire réfléchir sur ce qui s'est passé de nos temps. Voici ce que dit M. Lacordaire pour nous expliquer le tableau : « Les ennemis de Phocion avaient fait décréter que son corps serait porté hors du territoire de l'Attique, et que nul Athénien ne pourrait donner de feu pour ses funérailles. Aucun de ses amis n'osa seulement toucher à son corps; mais un certain Conopion, accoutumé à vivre du produit de ces sortes de fonctions, transporta le corps au delà des terres d'Eleusis et le brûla. Une femme qui se trouva par hasard à ces

funérailles avec ses esclaves lui éleva dans le lieu même un cénotaphe, y fit les libations d'usage, et, mettant dans la robe les ossements qu'elle avait recueillis, elle les porta, la nuit, dans sa maison et les enterra sous son foyer en disant : « O mon foyer! je dépose dans ton sein ces précieux restes d'un homme vertueux ; conserve-les avec soin pour les rendre au tombeau de ses ancêtres quand les Athéniens seront revenus à la raison. »

Peut-être aurions-nous dû inscrire comme frontispice à notre revue le grand nom de Colbert, et c'eût été de bon goût ; quand on est reçu dans un salon, on va d'abord saluer le maître de la maison et Colbert doit être considéré comme tel aux Gobelins.

Son portrait, d'après Claude Lefebvre, exécuté par M. X***, se recommande du reste lui-même par des qualités essentielles.

Nous ne pouvons ni tout citer, ni tout analyser, car nous aurions à reproduire, en présence de chaque œuvre, les mêmes termes d'éloge ou de critique. Nous allons donc simplement énumérer ici le titre des chefs-d'œuvre de premier ordre :

1° *L'Assomption*, d'après le Titien ;
2° *Louis XIV*, d'après Hyacinthe Rigaud ;
3° *La Transfiguration*, d'après Raphaël ;
4° *Le Pêcheur ;*
5° *La Diseuse de bonne aventure ;*



Perrault, l'architecte, tapisserie destinée à la galerie d'Apollon. Dessin de Salières.

6° *L'Assemblée des dieux*, déjà citée, et les trois pendentifs de la Farnésine ;

7° *Le Louvre et les Tuileries.* Cette dernière pièce offre, comme exécution de tapisserie, d'admirables détails d'ornement, de très-grandes difficultés vaincues. Elle a, de plus, l'incontestable mérite d'être la plus grande et la plus complète pièce de pure décoration qui ait été faite aux Gobelins depuis un siècle.

Après cet examen des salles d'exposition, où toute œuvre a été vue, corrigée et achevée, *ne varietur*, par les artistes chargés de leur exécution, nous allons pénétrer maintenant dans la longue galerie où se commencent et s'achèvent de nouvelles œuvres.

Parlons d'abord des tapisseries.

Il se fait dans ce moment-ci aux Gobelins un travail destiné à une grande célébrité, non-seulement par suite de sa perfection, mais encore par suite de sa destination. Nous voulons parler des portraits des artistes du seizième et du dix-septième siècle qui doivent compléter au Louvre la galerie d'Apollon, composée de vingt-huit portraits (1).

(1) Tous sont remarquables, et nous ne pouvons résister au désir de les citer dans l'ordre où nous les avons vus : Jacquet, architecte sous Henri IV, exécuté par M. Collin fils; Michel Anquier, d'après Duval, exécuté par M. Buffet; Dupérac, architecte, d'après Larivière, exécuté par M. Hupé; Pierre

Après avoir, ainsi qu'ils le méritent, attentivement examiné les portraits que nous venons de citer, deux portraits certainement méritent encore les suffrages : celui de l'Empereur et celui de l'Impératrice, d'après Winterhalter; le premier exécuté par M. Margarita, le second par M. Colin. Les entourages de ces portraits sont des chefs-d'œuvre d'originalité et de goût. Ils sont de MM. Munier père, Bloquère, E. Flament, Duruy et Marié (Etienne).

Dans la galerie des tapis nous avons surtout remarqué un tapis en trois parts, imitation de l'époque présumée de Henri IV, ayant un grand camée à son centre et une bordure dite *de diamants*.

Ce tapis, terminé sans doute en ce moment, s'exécute (sur un dessin de M. Despleschin, artiste habile) par les soins de MM. Plistat (Georges), Dumontel, Legrand jeune, Tivilliers-Besson, Poutrel, Barra, Véronési et Lalontre.

Tout à côté de ce dernier tapis s'en trouve un autre également sur le métier, et ayant pour dessinateur M. Gélin. Il représente une arabesque de sept mètres dix centimètres sur sept mètres cinquante centimètres, limitée à ses encoignures par des bouquets on ne peut mieux composés.

MM. Fillette, Gouhier, Prudhomme, etc., sont chargés de l'exécution de ce second tapis.

Nous regrettons de ne pouvoir citer tout ce qui, en cours d'exécution, est véritablement remarquable, car alors il nous faudrait tout citer; il est impossible cependant de ne pas mentionner un charmant écran de quatre-vingt-dix centimètres de hauteur (genre velouté, dit de la Savonnerie), destiné au château de Fontainebleau, et exécuté par M. Bordot.



Atelier des Gobelins, conservé tel qu'il était sous Colbert. Dessin de Fellmann.

Il est une question que s'adresse tout visiteur après avoir parcouru les salles des tapisseries et tapis en cours d'exécution, et cette question est celle-ci :

Par quel procédé se font ces merveilles?

Pour obtenir une réponse complète à cette question, le visiteur a deux moyens à prendre : lire le chapitre V du livre de M. Lacordaire, ou s'adresser à des artistes aussi obligeants que MM. Théodore Legrand, chef d'atelier, Plistat père, Roquet, et autres.

Plus heureux que la grande majorité des visiteurs, nous avons pu être renseigné par ces artistes, et être

Sarrazin, par M. Camille Duruy; Jean Goujon, par Gérard, exécuté par Desrays; Lebrun, d'après Largillière, exécuté par M. Grolisch père; Mignard, exécuté par M. Sollier; Coysevox, exécuté par M. Duraud; Pierre Lescot, exécuté par M. Manigaud; Germain Pilon, exécuté par M. Henri Gilbert; Perrault, par M. Maloisel père; Gabriel, par M. Grimperelle, Girardon, par M. A. Duruy; Ducerceau, par M. Mesnel; Jean Bullant, par M. de Brancas; Nicolas Poussin, par M. Gilbert Marie; Philibert Delorme, par M. Ranson; Coustou, par M. Lavaux.

instruit par le livre du savant administrateur; voici donc ce que nous avons puisé à ces deux sources:

Les plus grands métiers sont ceux sur lesquels on fabrique les tapis, attendu que leurs dimensions sont basées sur celles des appartements royaux ou impériaux qu'ils sont destinés à meubler; quelques-uns de ces métiers n'ont pas moins de onze mètres de longueur, et ceci ne doit point étonner quand on réfléchit que des tapis de cent mètres de superficie sortent de temps à autre des ateliers de la manufacture.

Quant aux métiers dits de tapisseries, ils ont sept mètres de longueur au maximum et se composent de deux cylindres de bois appelés *ensouples,* disposés horizontalement.

Ainsi que nous l'explique M. Lacordaire :

« Les ensouples sont munies, à chacune de leurs extrémités, d'une frette dentée en fer et d'un tourillon; elles s'engagent par ces tourillons dans des coussinets en bois, et y tournent librement quand cela est nécessaire. Ces coussinets sont mobiles (c'est en général le coussinet supérieur) dans l'intérieur des cotrets, au moyen de rainures dans lesquelles ils glissent. La chaîne du tissu des tapisseries et des tapis se fixe sur les ensouples, dans une situation parfaitement verticale, tous les fils ou brins exactement à la même distance l'un de l'autre, et de plus avec une division de dix en dix, ou même tout à fait arbitraire, par un fil autrement coloré que les autres quand il s'agit de tapis; chaque fil de la chaîne a été préalablement arrêté sur une tringle en bois dite le *verdillon*, et ce dernier logé dans une rainure creusée dans toute la longueur des ensouples.

« Quand on veut tendre la chaîne, enrouler ou dérouler des parties de tapisserie, on fait tourner les ensouples au moyen de leviers qui s'engagent dans des trous pratiqués à cet effet à chacune de leurs extrémités. La portion de tissu fabriquée s'enroule sur l'ensouple inférieure, en amenant et développant de l'ensouple supérieure une nouvelle portion de chaîne, et ainsi, partie par partie, jusqu'à ce que la pièce en cours de fabrication soit terminée. Les tapisseries présentent, comme tout tissu, une chaîne et une trame, mais la trame seule paraît à l'endroit et à l'envers...

« Il reste à expliquer sa combinaison avec la trame et le procédé à l'aide duquel les fils colorés composant cette dernière peuvent former des images : la chaîne, qui est en laine, en coton ou même en soie, à quatre, cinq et six brins, retorse, parfaitement unie, se divise, lorsqu'elle est tendue, en deux nappes, dont l'écartement est maintenu d'abord par une ficelle dite *de croisure*, alternativement passée entre les fils, puis par un bâton ou même par un tube de verre de deux ou trois centimètres de diamètre, dit *bâton d'entre-deux*. A chaque fil de la nappe d'arrière, relativement à l'ouvrier, est passée, à la hauteur de sa main, une cordelette en forme d'anneau appelée *lisse*, fixée, à l'opposé, sur une forte perche, dite la *perche des lisses;* c'est à l'aide de ces lisses, et en les tirant, que le tapissier, assis entre la chaîne et le tableau qui lui sert de modèle, peut ramener les fils d'arrière en avant et opérer le croisement de la chaîne et de la trame. Cette dernière est préalablement enroulée sur un instrument en bois appelé *broche*, qui remplace, pour le tapissier, la navette du tisserand.

« Pour former le tissu, l'ouvrier prend une broche chargée de laine ou de soie, teinte de la couleur convenable; il arrête l'extrémité du fil de trame sur le fil de chaîne, à gauche de l'espace où doit être placée la nuance; puis, passant la main gauche entre les deux nappes séparées par le bâton dit *de croisure*, il écarte les fils que doit recouvrir cette même nuance; sa main droite, passant entre les fils, va chercher à gauche la broche qu'elle ramène à droite; la main gauche, saisissant alors les lisses, fait revenir en avant les fils d'arrière, et la droite lance la broche au point d'où elle était partie. Cette allée et venue de la broche à droite, et de droite à gauche, forme ce que l'on appelle *deux passées* ou *une duite*.

« L'ouvrier répète ces duites successivement, les unes au-dessus des autres, suivant l'étendue et les contours de l'espace que doit occuper la nuance dont la broche est chargée; puis, pour une nouvelle nuance, il prend une nouvelle broche... »

Après avoir placé quelques duites les unes au-dessus des autres, l'opération se complète en frappant la trame, de haut en bas, avec un lourd peigne d'ivoire, et alors les fils se trouvent entièrement cachés sous la trame et ramenés à un même plan.

« Ce sont les nuances qui déterminent le nombre des fils de chaîne à comprendre sous une passée ou duite.

« Le tapissier, pour le trait des figures, pour le passage d'une nuance à l'autre, est guidé par un trait noir ou par un trait rouge dans les carnations, tracé sur la chaîne par l'intermédiaire d'un papier transparent sur lequel il a préalablement calqué le dessin du modèle. »

Ce qui précède n'est relatif qu'à l'exécution des tapisseries; quant aux tapis dits de la Savonnerie, les procédés employés diffèrent notablement, car ces tapis rentrent dans la catégorie des velours; et voici à cet égard comment s'exprime M. le directeur :

« Les fils de laine qui, par leur juxtaposition, forment la surface de ces tapis, sont arrêtés chacun par un double nœud sur deux fils de chaîne. Cette dernière est en laine et double; elle se combine tant avec les fils de la surface veloutée qu'avec une trame et une duite dont aucune partie n'apparaît au dehors; le tapissier voit l'endroit du tapis et non l'envers. »

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, c'est tout le contraire qui se pratique pour les tapisseries, où l'artiste voit l'envers et non l'endroit.

« . . . . . La laine employée dans le velours se compose habituellement de six brins de nuances différentes, mais de valeur à peu près égale, s'harmonisant entre elles... L'ouvrier dessine avec ces brins de laine comme le peintre avec son pinceau et sa palette, mais en procédant par points, dont la plus grande superficie n'excède pas neuf millimètres carrés. »

Enfin, et pour ne point omettre de mentionner une seule des qualités multiples que doivent avoir les artistes des Gobelins, nous devons ajouter que ce sont ces artistes eux-mêmes qui ourdissent la chaîne, l'appliquent sur le métier, calquent et décalquent leur modèle, et assortissent les laines coloriées dont ils ont besoin.

Tout ce que nous venons de mentionner ayant été vu, une dernière chose reste encore à voir, une chose unique en Europe; et cependant peu de visiteurs se hasardent à pénétrer jusqu'au laboratoire de chimie. Il est vrai que ce laboratoire n'est pas très-spacieux et que la crinoline des belles visiteuses trouverait difficilement à s'y faire jour. Quant à vous, messieurs, qui pouvez circuler partout, veuillez bien me suivre au laboratoire, et vous y verrez que si les beaux-arts rendent des services à la science en *illustrant* ses découvertes, la science, à son tour, sait rendre des services aux beaux-arts. Voyez plutôt les cercles chromatiques de M. Chevreul : c'est la théorie

des couleurs la plus complète qui jamais ait été composée, et une théorie visible.

Ainsi que vous le savez, il y a trois couleurs primitives : le *rouge*, le *jaune* et le *bleu ;* c'est ce que M. Chevreul appelle les *couleurs mâles ;* avec ces trois couleurs se composent trois autres couleurs, appelées *femelles* :

Le *violet*, résultat du rouge et du bleu :

Le *vert*, résultat du bleu et du jaune ;

L'*orangé*, résultat du jaune et du rouge.

Ces six couleurs primitives (en laine tressée) sont disposées sur une espèce de table et à une égale distance les unes des autres. Entre chaque couleur primitive se trouvent juxtaposées douze couleurs intermédiaires, et allant de l'une à l'autre en suivant la gradation des nuances. Le point de départ est en allant vers le jaune et revenant par le bleu et le violet au rouge, *couleur souveraine.*

Donc dans le premier cercle chromatique, on compte soixante-douze couleurs.

Dans le second cercle, M. Seligmann, jeune chimiste, qui se trouvait en ce moment au laboratoire, a bien voulu nous expliquer qu'il y avait dans chaque couleur un rabat de noir d'un dixième sur neuf dixièmes de couleur.

Enfin, comme il y a vingt gammes dans chaque couleur, veuillez faire la multiplication, et vous trouverez ce résultat effrayant de nuances :

$6 \times 12 = 72 \times 20 = 1440 \times 9 = 12,960$ nuances au total, si je ne me trompe,

Ces nuances vues, l'auteur des cercles chromatiques vous défie de lui en montrer une autre. La nature, en fait de couleurs, est analysée dans ces cercles jusqu'à son infini.

Avant de sortir de la manufacture, il me vint en tête une idée de curiosité, et je m'adressai à M. Legrand, chef d'atelier, pour la satisfaire.

— Combien de centimètres carrés, lui dis-je, vos artistes peuvent-ils exécuter par jour?

— Par jour ! me répondit il : il serait difficile de répondre à votre question. Dans les fonds, l'on va vite ; dans les fleurs ou dans les figures, au contraire, on ne peut que procéder lentement ; en moyenne, cependant, on peut évaluer à un mètre carré le produit annuel de nos artistes.

Cette quantité me surprit, je m'attendais à beaucoup moins. Quand on songe aux difficultés de la *lecture* du modèle, aux soins minutieux à prendre, à la multiplicité des moyens à employer... un mètre carré !!! c'est un résultat tout à l'honneur de l'activité de messieurs des Gobelins ; aussi ne puis-je que déplorer l'aveugle injustice du citoyen Marat, qui voulait supprimer ces habiles et laborieux ouvriers, et ce, sous prétexte de paresse. Ce serait à ne pas y croire, si l'*ami du peuple* ne l'avait luimême vertement affirmé dans son journal. Décidément, Marat pouvait être un bon médecin, mais c'était un pauvre artiste.

Vouloir également les supprimer comme inutiles, n'était-ce pas de l'ingratitude ? A cette couronne si touffue de glorieuses feuilles que la France porte à son front, les Gobelins, depuis plus de deux siècles, n'ont-ils pas apporté leur fleur admirable ? Et, tout dernièrement encore, aux deux Expositions universelles de Londres et de Paris, les deux jurys chargés de distribuer les récompenses ne leur ont-ils pas accordé, et à eux et à Beauvais (1), les grandes médailles d'honneur et treize autres médailles de première et de seconde classe, — exemple unique de supériorité dans les concours publics ? Espérons donc qu'aux expositions suivantes, et par un sentiment de haute justice, on ne confondra plus les produits de ces deux manufactures parmi les œuvres de l'industrie ; mais qu'on leur fera une place d'honneur, si bien méritée, parmi les produits des beaux-arts.

Les Gobelins rentrent, en effet, dans la catégorie de ces nombreux établissements d'industrie, de sciences, de belles-lettres et de beaux-arts, qui, de nos jours, donnent à la France la gloire, et qui, dans l'avenir, lui assurent l'immortalité.

LOUIS BERGER.

(1) La manufacture de Beauvais, dirigée par M. Badin, peintre de mérite, se recommande par la spécialité des tapis de meubles. — Si son histoire n'a pas l'intérêt de celle des Gobelins, ses produits, dans leur genre, n'en ont pas moins une inimitable perfection. L'Exposition universelle, à Paris et à Londres, a été pour cette manufacture un véritable triomphe. Si donc nous ne lui accordons que quelques lignes, c'est que, à peu de chose près, nous aurions à nous répéter quant aux explications de procédés; mais il est bien entendu que nous l'associons à tous les éloges accordés aux Gobelins.

FIN.

UN CROQUIS DE CARLE VERNET. ANECDOTE.

Carle Vernet, le père d'Horace, est célèbre par ses tableaux de batailles, mais il excellait dans un genre moins relevé et plus piquant, dans la caricature.

En remettant ici en lumière un de ses croquis les plus amusants et les plus ignorés, nous y joignons l'anecdote qui fut la cause de ce petit chef-d'œuvre, à en croire un indiscret de ce temps-là, et qui fait connaître à la fois le talent de l'artiste et le caractère de l'homme.

Carle Vernet passait dans la rue Chapon, quartier général des magasins de jouets d'enfant.

Sa voiture fut brisée par le lourd carrosse d'un chaland qui faisait ses emplettes dans une boutique

Un modeste peintre en bâtiment était alors sur son échelle, occupé à enjoliver l'enseigne du marchand de joujoux.

Cet ouvrier reconnaît l'illustre artiste, accourt à son aide, et répare de son mieux les dégâts de l'équipage.

Vernet reconnaissant lui offre une pièce d'or pour récompense.

— Ah ! monsieur Carle, s'écrie le brave homme en refusant, ce n'est pas bien ; vous voulez humilier un confrère !

— Pardon, mon ami, reprend Carle Vernet, touché de cette fierté, mais vous m'avez rendu un grand service,

dites-moi comment je puis m'acquitter envers vous.

— Rien de plus facile, répond le badigeonneur. Vous avez une heure à perdre ici, tandis qu'on raccommode votre voiture : donnez-moi cette heure, prenez mes pinceaux, et esquissez les attributs que je dois peindre sur cette enseigne.

Le grand artiste sourit et jeta un coup d'œil au tableau de la boutique.

Il hésitait peut-être à s'exécuter, lorsqu'il se vit entouré et harcelé par trois personnes.

C'étaient le monsieur au carrosse, sa femme et son domestique, qui s'avisaient de l'accabler de reproches, parce qu'en lui brisant sa voiture ils avaient cassé une de leurs lanternes...

Vernet, indigné, observe les trois personnages, y reconnaît trois bonnes caricatures et leur déclare qu'il va les indemniser à l'instant.

Il saisit alors la palette et les pinceaux de l'ouvrier, monte lestement à son échelle, et croque les trois figures de ses adversaires, sous la forme des trois chiens que vous voyez ci-dessous.

Ce fut un immense éclat de rire dans toute la rue. Chacun avait reconnu les originaux, leur allure, leurs costumes, et jusqu'aux jouets qui chargeaient le domestique abasourdi.

Encouragé par le succès, Carle poursuivit et acheva son œuvre au milieu des acclamations, et descendit de l'échelle en disant au monsieur :



Les joujoux. Croquis de Carle Vernet. Dessin de J. Duvaux.

— Etes-vous content, beau sire ?

Le monsieur rentra furieux dans le magasin, et voulut s'expliquer avec l'artiste.

Il crut sans doute l'intimider, en lui demandant raison de l'insulte. Mais il ignorait que l'épée allait, comme le pinceau, à la main des Vernet.

Pour toute réponse, Carle toisa le bourgeois et dit au marchand de joujoux :

— Quel est le prix de cette grande vitre qui éclaire votre magasin ?

— Qu'en voulez-vous faire ? demanda l'homme.

— Jeter monsieur au travers, répliqua Vernet, mais auparavant savoir s'il vaut la casse...

Le chaland s'en tint là, et disparut avec sa femme et son domestique.

L'ouvrier garda, comme des reliques, la palette et la brosse dont s'était servi son illustre confrère.

On admira longtemps, rue Chapon, l'enseigne de Carle Vernet.

Et lui-même la reproduisit à loisir dans le charmant dessin copié aujourd'hui par M. Jules Duvaux pour le *Musée des Familles.* P.-C.

LA FERTÉ-MILON. JEAN RACINE.



Vue de la rue Jean-Racine, à la Ferté-Milon. Dessin d'après nature, par Eugène Lavieille.

Admirez ce dessin si vrai, si délicat, si pittoresque, de M. Eugène Lavieille, un de nos plus sincères et de nos plus clairvoyants paysagistes.

Ce terrain inégal, où l'herbe croît entre les pierres, ce sentier tortueux et montant, ces vieux escaliers disjoints, ces maisons tapissées de feuilles, ces volets grossiers et

massifs, ces pignons qui bravent tout alignement, vous font l'effet d'un pauvre carrefour dans quelque village inconnu.

Détrompez-vous bien vite. Cette cité a une gloire que Paris lui envierait; cette rue porte un nom qui l'égale à la rue de Rivoli.

C'est la rue JEAN-RACINE, à la Ferté-Milon!

M. Lavieille a jugé, et nous jugeons comme lui, et vous jugerez avec nous que, pour ce nom là seulement, cette rue mérite les honneurs de la plume et du crayon, qui ne lui ont jamais été décernés.

Oui, c'est là, dans cet humble coin de la France, que naquit Jean Racine, le 22 décembre 1639.

Un peu plus loin, vous trouveriez un fameux château, que M. Lavieille nous a dessiné aussi, et dont nous vous raconterons un jour l'histoire. Le grand roi Henri IV y figurera dans toute sa puissance et dans toute sa bravoure... Mais nous ne voulons, aujourd'hui, voir que Jean Racine à la Ferté-Milon.

Il est debout, d'ailleurs, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, sculpté en marbre par le ciseau de David.

Sa famille était honorée dans ce pays, avant qu'il y fût glorifié lui-même, témoin cette épitaphe qu'on lisait, jusqu'en 1793, sur une tombe, dans la grande église de la ville :

« *Ci-gît honorable personnage, Jean Racine, receveur « pour le roi, notre sire, et pour la reine, tant du do- « maine et duché de Valois que des greniers à sel de la « Ferté-Milon et Crespy-en-Valois, — mort en* 1592. »

C'était l'aïeul du poëte, et vous voyez qu'il était de bonne maison. Tandis que son père tenait à la finance, sa mère sortait de la magistrature : Jeanne Sconin était fille d'un procureur du roi de Villers-Cotterets.

Les Sconin se chargèrent de l'éducation de Jean Racine, orphelin dès l'âge de trois ans. Il reçut, dans cette famille patriarcale, les traditions de vertus intimes dont il donna de si touchants exemples (1). Son grand-père, le vieux Sconin, n'avait pas moins de quarante-deux enfants et petits-enfants.

Il les réunissait tous à sa table dans les grandes fêtes, et le doux Racine ne laissait pas de souffrir un peu, au milieu de cette cohue bruyante et capricieuse.

Il y fut témoin et victime d'une première tragédie, qui décida peut-être de sa destinée dramatique, tant est forte et durable la portée des sensations de l'enfance!

C'était un jour de grand banquet chez le père Sconin.

Invité comme les autres, le petit Racine, souffrant et mélancolique, se tenait à l'écart au bout de la table, et se défendait de son mieux, ou plutôt ne se défendait pas du tout, contre les attaques de ses cousins et les espiègleries de ses cousines.

Une de ces dernières surtout, appelée Jeanne-Madeleine, et fière de ses neuf ans (le poëte n'en avait alors que six ou sept), lui faisait un guerre acharnée en parole et en action.

Poussé à bout, à la fin du dîner, Racine se vengea par un trait de cet esprit mordant qu'il déploya plus tard en quelques sanglantes épigrammes.

Madeleine, frappée au vif et ne trouvant pas de réplique, quitta la table en pleurant et en méditant une revanche terrible.

Les deux enfants avaient chacun leur animal de prédilection : le cousin, un moineau élevé par ses soins; la cousine, un jeune chat, fléau de la maison.

Quand Racine eut bien dîné, il alla porter du dessert à son oiseau.

Il s'approche tendrement de la cage... O douleur! elle est vide! Il court, il appelle, il cherche... et que trouve-t-il? La queue et les ailes et les jolies plumes du moineau éparses dans un coin de la maison, à côté du chat qui venait de dévorer l'idole du poëte.

Et c'était Madeleine qui avait commis ce crime!

On ne le devinait que trop à sa joie troublée de remords!

Racine, atterré du coup, n'eut pas la force de se plaindre. Il se mit à genoux, ramassa les plumes en les arrosant de ses larmes, et alla les enterrer dans le jardin, sous un rosier en fleur; murmurant en son âme enfantine le prélude des gémissements d'*Andromaque*, de *Bérénice* et d'*Esther*...

Telle fut cette première tragédie de la Ferté-Milon.

Ne réunissait-elle pas la terreur et la pitié, selon le précepte d'Aristote?

Le grand poëte a déclaré plus tard que ce malheur ne s'effaça jamais de son esprit, et le tourna à la mélancolie et à la tendresse qui devaient lui inspirer tant de chefs-d'œuvre.

De la maison du père Sconin, Racine passa au collége de Beauvais.

C'était l'époque de la Fronde. La Fronde était partout. Elle faillit coûter un œil à notre écolier.

Il y avait deux camps dans sa classe, comme dans toute la France. Il fut le chef d'un parti, le mena à la bataille, et reçut un coup de pierre qui le renversa tout sanglant et dont il garda la cicatrice au sourcil gauche.

Second apprentissage de la tragédie.

Il entra enfin à Port-Royal, où plusieurs de ses parentes étaient religieuses, et où il étonna ses maîtres par la rapidité de ses progrès.

Il écrivit là sa première pièce de vers — latins — sur la mort de Rabotin, son ami, — le chien du collége. Il lui promit une immortalité qui lui restera :

Semper honos, Rabotine, tuus, laudesque manebunt.

C'est là aussi qu'il se lia avec le duc de Chevreuse d'une amitié qui ne se démentit jamais. « Le duc de Chevreuse, a dit plus tard le poëte, était un beau jeune homme, d'un caractère loyal, ayant une âme douce et un esprit délicat. » Le duc aurait pu en dire autant du poëte, — à qui, après quarante ans de liaison, il vint presser la main jusqu'au lit de mort. C'est à Port-Royal enfin que Racine étudia sérieusement la tragédie grecque. « Avec quel bonheur, écrivait-il à l'abbé Vosseur, son maître, je cours m'enfoncer dans les bois avec mes deux amis, Euripide et Sophocle! »

Sorti de Port-Royal, couvert de lauriers, il hésitait entre la poésie et le barreau, lorsque le mariage de Louis XIV arrêta sa destinée.

Son ode, *la Nymphe de la Seine*, montrée à Chapelain, puis à Colbert, puis au grand roi, lui valut, de la part de celui-ci, une bourse de cent louis d'or et une pension de six cents livres.

Il quitta dès lors la Ferté-Milon, écrivit *les Frères ennemis*, *Alexandre*, — et s'éleva auprès de Corneille avec *Andromaque*, auprès de Molière avec *les Plaideurs*.

Tout le monde sait le reste. P.-C.

(1) Voir la vie littéraire de Jean Racine, et le tableau de son intérieur, dans le tome XXV du *Musée des Familles*, p. 38 à 45 (*Histoire des quarante fauteuils de l'Académie française*). Nous ne faisons que compléter ici les détails omis par M. Victor Fournel sur la naissance et les premières années de l'auteur d'*Athalie*.

LE BILLET DE SPECTACLE (1).

A peine les deux jeunes femmes avaient-elles échangé les paroles qui précèdent que, pour la quatrième ou la cinquième fois depuis le matin, — cela avait été si fréquent que nous ne nous le rappelons pas au juste, — M. Albert revint dans l'atelier de Rémond, hors d'haleine et s'essuyant le front.

— Ouf! faisait-il, toutes mes visites sont terminées!

— Je vous croyais chez madame votre tante, mademoiselle, ajouta-t-il un peu confus, et s'inclinant devant Camille, qu'il n'avait point aperçue tout d'abord. J'entre chez mes amis avec un sans-gêne qu'ils ont la bonté de tolérer, mais dont peut-être je devrais rougir!

— L'amitié a ses priviléges, monsieur, répondit Camille.

— Et elle y tient! reprit Mme Rémond.

— Chère petite voisine, dit alors Albert s'adressant à Rose, on craint une erreur sur la feuille de location, et l'on me demande le numéro de la loge de tantôt.

Camille tressaillit et devint pourpre.

— Vous le rappelleriez-vous, mademoiselle? demanda Albert à Mlle de Villefranche.

— Mon Dieu, monsieur, je ne sais! répondit Camille avec un embarras très-visible.

— Le coupon doit être, continua Camille... J'espère bien qu'il est dans les mains de ma tante, et ma tante ne rentrera sans doute que pour dîner.

— C'est un léger contre-temps, reprit Albert, plus poli que satisfait.

Mlle Camille s'en aperçut et cela la mit sur les épines. Albert remarqua son agitation, mais resta à cent lieues du motif qui la causait.

— Ah! s'écria tout à coup Mlle de Villefranche, à deux heures, ma tante devait quêter à Saint-Eustache! C'est à Saint-Eustache que, bien sûr, elle se trouve en ce moment! Chère madame Rémond, si vous me vouliez accompagner à Saint-Eustache?

Nous saurions si le message lui est parvenu, ajouta-t-elle plus bas.

— Allons à Saint-Eustache, dit l'obligeante Mme Rémond.

Et comme Albert se disposait à regagner certain petit appartement où les divans et les tapis moelleux n'encombraient pas le plancher :

— Restez ici, voisin, fit Rose. Vous aurez la bonté de dire à Rémond que nous sommes à Saint-Eustache.

— Qu'est-ce qu'il y a donc à Saint-Eustache? se demanda Albert, dès que Rose et Camille eurent disparu par la porte de gauche.

Elles avaient choisi ce chemin, attendu que Camille avait à prendre un chapeau et un pardessus.

Albert se serait longtemps interrogé sans arriver à résoudre le problème, s'il n'en avait été distrait par un frou frou de soie, se faisant entendre d'abord derrière la porte du fond, puis dans l'atelier même de M. Rémond.

La belle Mme Léonie de Villefranche, suivie d'un soupirant qu'elle se plaisait à malmener un peu, quels que fussent d'ailleurs les mérites qu'elle lui reconnaissait au fond, était la cause très-directe de ce frou-frou.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— C'est une importunité qui n'a pas de nom! disait à M. Courtois Mme de Villefranche, moitié souriante, moitié fâchée.

— Je vous demande pardon, monsieur, ajouta-t-elle, répondant au salut respectueux d'Albert; je vous prenais pour M. Rémond! Il est sorti, à ce que je vois; mais, sans doute, ma sœur est chez elle?

— Madame votre sœur est à Saint-Eustache, madame, répondit Albert; elle y est avec mademoiselle votre nièce.

— A Saint-Eustache!

— Ces dames m'avaient chargé d'en prévenir Rémond lorsqu'il rentrerait. Si vous devez rester ici quelques instants, madame, oserais-je vous prier?...

Parlant ainsi, Albert regagnait la porte du fond.

— Fort bien, monsieur, répondit gracieusement Mme de Villefranche; je dirai à mon beau-frère que ces dames sont à Saint-Eustache.

— C'est singulier, je ne savais pas qu'il y eût quelque chose à Saint-Eustache! Et vous? demanda Léonie à M. Courtois, dès que la porte se fut refermée sur Albert.

— Moi non plus, répondit M. Courtois, tirant un tabouret auprès de la causeuse où Léonie s'était assise. La seule chose que je sache, c'est que les indigents de la Madeleine vous doivent un beau cierge, madame.

— On a été, en effet, excessivement généreux.

— Comment résister à de certains yeux, vous disant d'une certaine façon : « Pour les pauvres, s'il vous plaît! »

— Si l'on y met un peu de coquetterie, j'espère que cela sera pardonné en faveur du motif, reprit Mme de Villefranche en souriant.

— Hé! hé! moi votre directeur, je ne vous dissimulerai point que j'y regarderai à deux fois.

— Quelle sévérité de principes!

— Ecoutez donc! dans un bal on s'attend à toutes sortes de feux de file et d'embûches, et l'on ne s'y rend qu'armé de toutes pièces pour la défense et pour l'attaque; mais à l'église ce n'est plus cela; on s'y est rendu dans toute la simplicité de son cœur!...

— Hélas! fit Léonie, légèrement railleuse.

— Et l'on s'y trouve exposé à des traits d'autant plus meurtriers qu'ils étaient moins prévus, continua M. Courtois. C'est une trahison!

— Ne reconnaissez-vous point que les indigents n'ont qu'à s'en louer?

— Fort bien! alors je demande qu'après la quête pour les indigents il soit accordé aux pauvres riches le droit de quêter pour eux-mêmes.

— Mais ils ne font que cela!

— Madame, rendez-moi la justice de reconnaître que je ne vous ai jamais rien demandé.

— Vous! vous êtes le plus intrépide de tous les mendiants en question! Qui s'est élancé vers moi, tout à l'heure, et m'a demandé ma main pour me mettre en voiture? Qui a sollicité la faveur de m'accompagner jusqu'à ma porte? Arrivé à ma porte, qui m'a demandé de le présenter à M. Rémond sous le prétexte d'examiner son Albert Durer et qui, entre parenthèses, ne l'a pas seulement regardé? Je n'en finirais pas si j'énumérais tout ce que vous m'avez forcée de vous donner de temps, d'attention, de paroles, depuis que nous nous connaissons!

— Madame, auprès de ce que je voudrais obtenir, j'avoue que je n'aperçois plus ce que j'obtiens, répliqua M. Courtois du plus grand sérieux.

— De sorte que votre mendicité est tout uniment doublée d'ingratitude.

— Ah! madame, il ne tient qu'à vous que ma reconnaissance soit sans bornes!

— Je vous préfère ingrat, s'écria Mme de Villefranche avec entrain et gaieté. Je ne suis point encore dégoûtée d'être veuve.

— Vous vous en dégoûterez, riposta M. Courtois, comme s'il eût été sûr de son fait.

La mine de Mme de Villefranche disait non, mais qui sait ce que murmurait son cœur?

M. Courtois se le demandait, lorsqu'un domestique ouvrit la porte de gauche et introduisit dans l'atelier de M. Rémond une dame de la société de Léonie, Mme Leduc, dont les lèvres pincées et le ton aigre-doux annonçaient un mécontentement qu'elle prenait peu de peine à dissimuler.

— Ne vous trouvant point chez vous, madame, fit la nouvelle venue, je me permets de vous relancer jusqu'ici.

— C'est une véritable invasion chez ce bon Rémond, répliqua Léonie, offrant auprès d'elle une place à Mme Leduc; heureusement, il n'est pas là!

— Ah çà, ma chère belle, reprit Mme Leduc, me pourriez-vous donner la clef de ce qui arrive? Un jeune homme pénètre chez moi, tout à l'heure, et me fait les questions que voici : si je lui pourrais dire le nom et l'adresse du monsieur que j'avais en visite une heure auparavant et auquel votre Lucienne aurait remis une lettre pour vous, et si je sais de quel côté ce monsieur vous est allé chercher, et si je pense qu'il vous trouvera... Me venir, sans plus de mystère ni de façons, interroger ainsi sur les personnes que je reçois ou ne reçois pas, est-ce assez inimaginable? D'abord, M. Leduc serait médiocrement flatté que, pendant qu'il est à ses bureaux, je reçusse des visites masculines à cette heure peu avancée de la journée. Je ne suis pas veuve, moi! J'ai un mari à qui je dois compte de mes faits et gestes, et un mari très-soupçonneux et très-jaloux! Grand Dieu! s'il se fût trouvé là lorsqu'est venu cet impertinent inquisiteur, je frémis de ce qui en aurait pu survenir!... Je suppose, ma chère, que tout ceci n'est que pure mystification?

— En vérité, ma chère, je..., fit Mme de Villefranche, fort étourdie de tout ce qu'elle venait d'entendre.

— Eh bien, continua lestement Mme Leduc, je vous avouerai, sans détour, que je trouve cette mystification du plus mauvais goût!

— Mais...

— Vous avez infiniment d'esprit, sans aucun doute, et de beauté, et de talent, mais ce n'est pas une raison pour se railler ainsi de personnes honorables qui, après tout, vous valent!

— C'est une vérité que je n'ai jamais mise en doute, madame!

— La raillerie est une arme à deux tranchants, madame, et le plus blessé n'est pas celui qu'on frappe! et c'est jeter en l'air un caillou qui vous retombe sur le nez! et le mal que l'on veut faire retourne toujours à son auteur!

— Mais, madame, vous me parlez hébreu, fit Léonie, impatientée à la fin et non sans cause; je ne comprends pas un mot à tout ce que vous me dites depuis un quart d'heure! Vous achevez certainement quelque mauvais rêve. On ne vous a point envoyé Lucienne

— Je le sais bien, madame, et c'est précisément ce qui constitue la mystification. Je n'ai point vu Lucienne, et l'on vient s'enquérir de la lettre que Lucienne a dû remettre à un monsieur qui se trouvait chez moi ce matin! La mystification n'est-elle pas flagrante?

— S'il y a mystification, je l'ignore, reprit Léonie; ce que je vous puis affirmer, c'est que je ne connais pas le mystificateur, et qu'en vérité je ne sais trop si, dans ce moment, ce n'est pas moi qui suis la mystifiée!

— Madame, permettez, je n'ai pas votre esprit, certainement, mais un homme qui sait votre nom, qui sait même celui de votre cuisinière, vous ne le connaîtriez pas! Allons donc!

— Hé! madame, mon fruitier, mon boucher, mon épicier, savent aussi mon nom et celui de ma cuisinière, et cependant je ne les ai jamais vus!

— Moi, madame, je daigne condescendre à parlementer avec mes fournisseurs!

— Je vous ferai observer, madame, que vous changez de terrain.

— Une leçon, je crois, madame!

— Un rappel à la question, madame, rien de plus!

— Fort bien, madame, je vais répandre partout de quelle façon votre esprit s'exerce aux dépens de vos amis!

— Hé! madame, s'écria Léonie, perdant toute mesure et bien excusable du fait vis-à-vis d'une interlocutrice aussi irritante que Mme Leduc, laissez là mon esprit! On dirait que pour vous l'esprit est de ces choses rares que l'on n'a jamais vues que derrière la vitre!

Mme Leduc se leva. Elle suffoquait.

— De ma vie, disait-elle, de ma vie, je ne remettrai les pieds céans!

A ce moment suprême, M. Courtois, qui était resté spectateur attentif de la scène, pensa devoir intervenir.

— Madame, fit-il, retenant Mme Leduc qui se dirigeait vers la porte du fond, avant de rompre les nœuds charmants d'une amitié ancienne...

— D'une amitié de dix ans, monsieur! interrompit Mme Leduc, soudain s'attendrissant.

— Ne voulez-vous point consentir à ce que l'on essaye de démêler la trame où cette amitié semble prise? continua M. Courtois.

Léonie se permit de hausser les épaules au mot *trame*, qui avait paru heureux à M. Courtois. Par bonheur, ce mouvement échappa à Mme Leduc.

— Vous êtes certaine, madame, continua M. Courtois, parlant toujours à Mme Leduc, que, ce matin?. .

M. Courtois fut arrêté dans sa période, non dans sa bonne intention, par le retour de Mme Rémond et de Mlle Camille.

— Ah! ma tante, vous voilà! s'écria Camille. Ce n'est donc pas à Saint-Eustache que vous quêtiez aujourd'hui, ma tante?

— Non, vraiment. A quel propos cette question?

— Nous avons été vous chercher à Saint-Eustache, à Saint-Roch, à Saint-Philippe!

— Je quêtais à la Madeleine.

— Je ne m'étonne plus si nous ne t'avons point rencontrée, dit Rose

— C'est égal, reprit Camille, vous l'avez reçu, n'est-il pas vrai, ma tante?

— Quoi?

— Le billet.

— Le billet?

— Le billet de spectacle.

— Je n'ai rien reçu! Est-ce que tout le monde a l'es-

prit de travers, aujourd'hui? laissa échapper Mme de Villefranche.

— Ecoutons, fit M. Courtois à Mme Leduc; ceci doit se rattacher à votre affaire.

— De quel billet de spectacle parles-tu? demanda Mme de Villefranche à sa nièce.

— De celui que M. Albert avait apporté ici pour vous.

— Le petit appartement du quatrième! s'écria Léonie, qui désignait ainsi ses locataires. Il était là tout à l'heure et il ne m'en a pas dit un mot! Pourquoi m'aurait-il envoyé un billet de spectacle, le petit appartement du quatrième?

— Parce qu'on le joue ce soir.

— On le joue?

— Oui, ma tante, et il avait eu la politesse de vous destiner le seul coupon de loge qu'il avait pu obtenir! C'est ce qui m'avait engagée à le mettre sous enveloppe et à vous l'expédier par Lucienne au cas où vous auriez eu quelques dispositions à prendre.

— Chez Mme Leduc? demanda M. Courtois à Camille.

— Oui, monsieur.

— Mais je ne l'ai pas vue, votre Lucienne! reprit Mme Leduc.

— Est-il possible? s'écrièrent à la fois Rose et Camille.

— Voyons, voyons, tâchons de nous entendre, dit Mme de Villefranche.

— Tu as, ce matin, envoyé Lucienne chez madame? demanda-t-elle à sa nièce.

— Oui, ma tante.

— Tu entends que madame n'a pas vu Lucienne?

— Et Lucienne m'a dit, non-seulement avoir vu madame, mais de plus avoir rencontré chez madame un monsieur fort obligeant...

— Encore! fit Mme Leduc offensée.

— Un monsieur, reprit Camille, qui se serait chargé de vous faire tenir ma lettre.

— Balivernes! laissa échapper Mme Leduc.

— Lucienne a menti, dit alors Mme de Villefranche d'un ton sans réplique; elle n'a point été chez madame; elle n'a remis ton paquet à personne; elle l'a perdu.

— Ah! mon Dieu!

Cette exclamation était partie simultanément de la bouche de Camille et de celle de Mme Rémond.

— Va l'interroger; ou plutôt, continua Léonie, j'y vais avec toi.

— Pardon! fit-elle à ceux qui restaient, je reviens.

— Allons, tout s'éclaircit! s'écria M. Courtois, se frottant les mains.

— Vous trouvez? répliqua Mme Leduc d'un air de doute.

Rose pensa que ce qui était clair, c'était la perte du billet.

— Vous et Mme de Villefranche, continua M. Courtois à Mme Leduc, vous allez vous embrasser tout à l'heure avec effusion. Là où il n'y a point d'offense, il ne saurait y avoir de ressentiment.

— N'avez-vous point entendu les choses piquantes qu'elle m'a dites?

— Bah! autant en emporte le vent! J'en dis bien d'autres à un ami intime que j'ai, et je ne lui en veux pas plus pour cela!

— Permettez..., reprit Mme Leduc, qui trouvait l'argument singulier.

— J'en étais sûre! dit Léonie, revenant avec Camille.

— Le billet est perdu! fit Camille à Rose avec un soupir; pauvre jeune homme! murmura-t-elle.

Cependant, au sens de Mme Leduc, tout cela n'expliquait rien. Elle le fit observer, et Léonie, reconnaissant la justesse de l'observation, allait y répondre, quand un nouvel incident survint et lui coupa la parole.

L'incident, c'était M. Rémond qui rentrait chez lui, et dans lequel Mme Leduc reconnaissait son visiteur matinal.

Ceci simplifiait toute explication.

Léonie, riant de bon cœur, tendit les mains à Mme Leduc, qui répondit à cette aimable avance sans trop se faire prier.



Albert et Camille. Dessin d'Ul. Parent.

— Le billet est perdu, fit Mme de Villefranche à son beau-frère; le reste était de l'invention de Lucienne.

— Dès lors, répliqua M. Rémond, il faut que le bureau de location en soit averti. Je monte chez Albert.

— Dites à votre ami, mon cher Rémond, combien je suis au désespoir de tout ce qui arrive!

— Il le regrettera vivement, repartit Rémond.

— J'aurais eu un plaisir extrême à être de la solennité de ce soir.

— Albert est un grand cœur; de nombreuses sympathies ne sauraient manquer de lui être acquises.

— Pensez-vous qu'au bureau de location on trouverait encore quelque chose à louer?

— J'en doute; je puis le faire demander, cependant.

— Je m'en charge! s'écria M. Courtois.

— Comment! fit Léonie, vous voudriez?...

— S'il reste une loge, elle est à vous! Et il en doit rester : la pièce est d'un inconnu.

— Voyez-vous ça! pensèrent Camille et Rose.

— Ah! le théâtre, s'il vous plaît? revint demander M. Courtois, qui avait déjà descendu quelques marches, en même temps que Rémond gravissait les escaliers conduisant chez Albert.

— L'Odéon, fut il répondu à M. Courtois.

Muni de ce renseignement, M. Courtois s'éloigna. Mme Leduc le suivit de près. Rose alla et vint, selon que l'exigeaient ses fonctions de femme de ménage, et Léonie s'amusa à regarder Camille qui s'était remise à sa pierre, et qui lui parut casser ses crayons avec encore plus de prestesse que de coutume.

— On dirait que quelque inquiétude t'agite? demanda la malicieuse tante à sa nièce.

— Aucune, ma tante, répondit Camille d'un ton assez délibéré, mais les yeux obstinément attachés à son travail.

— Aurais-tu donc si grande envie d'aller à la première représentation de ce monsieur, toi? reprit Mme de Villefranche.

Mme de Villefranche ne savait peut-être pas frapper aussi juste : l'embarras de Camille le lui révéla.

— Est-ce que tu le connais, ce monsieur? poursuivit-elle.

— Oh! pas beaucoup, ma tante; je crois qu'il m'a parlé ce matin pour la première fois.

— Tu crois?

— Sauf les jours de terme, lorsqu'il me prie de l'introduire auprès de vous.

— Et tu le trouves?

— Mais... très-bien!

— Probablement, la bonne opinion est réciproque?

— Je ne sais, ma tante; vous me faites un si grand tort! répondit Camille, reprenant son habituel enjouement.

— Vraiment? fit Mme de Villefranche avec un sourire.

— Ma tante, pourquoi donc ne vous remariez-vous pas? lui demanda Camille à brûle-pourpoint.

Mme de Villefranche ne parut pas effarouchée de la question.

— Serait-ce absolument indispensable à ton bonheur? reprit-elle.

— Dame!...

— J'y songerai donc, et, comme je suis riche, je tâcherai de faire un mariage d'amour.

— Cela, ma tante, ça n'est pas difficile.

— Je chercherai quelque jeune homme aussi pourvu de mérite que dépourvu d'écus. Cela se trouve!

— Oh! oui, ma tante.

— Qui me fera honneur par ses talents...

— Oui, ma tante.

— Un littérateur distingué.

— Oui, ma tante.

— Le petit appartement du quatrième!

— Ma tante! s'écria Camille, quittant son chevalet et accourant cacher sa rougeur dans les bras de Mme de Villefranche.

— Folle! reprit Mme de Villefranche avec tendresse; ce n'est pas au monde que cela songe à ébaucher son roman!

— Tant d'années restent pour l'histoire! répliqua Mlle Camille avec un long soupir.

— En attendant, je ne vois rien venir, ajouta Léonie, debout près des fenêtres qui donnaient sur la rue.

— Hélas! fit Camille.

Elle aurait décuplé son interjection, si elle l'avait osé. Quelques minutes plus tard, M. Courtois revenait pourtant, l'oreille basse et les mains vides, annonçant qu'à son grand étonnement il était impossible de rien avoir.

— Un tel empressement, s'écria Mme de Villefranche, dont peu à peu les obstacles aiguillonnaient le désir, cela est d'un favorable augure pour l'œuvre de ce jeune homme; mais j'avoue que cela me contrarie plus que de raison.

— Cette Lucienne, je la battrais! pensa Camille.

— Enfin, il en faut prendre son parti, poursuivit Léonie, se disposant à rentrer dans son appartement.

C'est qu'en vérité, reprit-elle, revenant sur ses pas, cela est comme une taquinerie du sort! jamais je n'ai eu tant d'envie d'assister à une première représentation!

— Vous m'enfoncez plusieurs poignards dans le cœur! s'écria l'infortuné Courtois.

— J'aurais donné je ne sais quoi pour une loge

— Voulez-vous donc me rendre fou de désespoir?

— Je parie que si j'étais allée moi-même au théâtre...

— Madame, vous êtes cruelle!

— On vous aura dit : Nous n'avons plus rien à louer, et cela vous aura suffi.

— Mon Dieu! oui, se permit d'ajouter Mlle Camille, monsieur se sera en allé avec cela!

— Qu'auriez-vous donc fait à ma place, vous, mademoiselle, qui dites : Tue! lorsque madame dit : Assomme?

— Moi, monsieur, répondit Mme de Villefranche, coupant la parole à sa nièce, j'aurais soutenu à la buraliste qu'il restait bien encore tout au moins une loge vide sur sa feuille de location, et je le lui aurais soutenu avec des arguments tellement irrésistibles, qu'elle aurait fini par y découvrir en effet quelque avant-scène réservée pour les cas extrêmes!

— Je retourne...

— Chez vous, si vous l'avez pour agréable, non au théâtre, il est trop tard. Tenez! vous avez été bien maladroit dans tout ceci!

M. Courtois eut une envie extrême de s'arracher les cheveux.

— Peut-être que ma tante aurait fini par vous aimer, ajouta Mlle Camille.

— Ma parole d'honneur! dit M. Courtois, regagnant la porte du fond, si la Seine se rencontre sur mon passage...

De la rue Notre-Dame-des-Champs au boulevard Bonne-Nouvelle il est assez probable que la Seine se fût rencontrée sur le chemin de M. Courtois, et l'on ne sait point quel affreux malheur les *Faits divers* eussent eu à enregistrer le lendemain. Mais, avant la Seine, M. Courtois rencontra sur le palier de M. Rémond, non-seulement M. Rémond, — cela n'eût point mis d'obstacle à son funeste projet, — mais M. Emile. Or, M. Emile, sifflant une fanfare, agitait triomphalement en l'air rien de plus, rien de moins que le billet, cause innocente de tant de mouvement et de tant d'inquiétude!

Comment la chose s'était-elle faite?

Ainsi que M. Courtois, rentrons sur les pas de M. Rémond et de M. Emile, et nous allons le savoir.

Les étonnements, les exclamations, les cris de plaisir apaisés, M. Emile fut prié de faire l'historique des pérégrinations du billet.

— C'est une drôle d'histoire ! s'écria M. Emile, dédaignant de jouer avec l'impatience de ses auditeurs. Nous nous trouvions, nous autres...

On se rappelle que *nous autres* doit signifier les chevaliers du lustre.

— Nous nous trouvions, nous autres, devant l'entrée des artistes, et nous causions du succès de ce soir (ah ! ce n'est pas nous qui le ferons, celui-là ; il se fera bien tout seul, je vous en réponds !) lorsqu'une bonne grosse mère avec trois bonnes grosses filles, ayant toutes des rubans rouges à leurs bonnets, s'avance de notre côté et semble chercher. « Monsieur, me dit la mère, on nous a assuré qu'avec ce billet nous ne ferions pas queue et que nous serions très-bien placées. Par où faut-il aller, s'il vous plaît ? »

— Et ce billet, c'était ?... s'écria Camille.

— Je n'y avais pas jeté les yeux, reprit M. Emile, que la vérité m'apparaissait. « D'où tenez-vous ce billet, madame ? ai-je fait alors avec beaucoup de dignité ; je suis le fils du régisseur ; prenez garde à ce que vous allez répondre ! »

La mère et les trois filles se regardent. Je surprends chez elles du trouble et de l'hésitation. « Ce billet a été perdu, fais-je ; celui qui l'a perdu a réclamé, et déjà lui et sa famille sont installés dans cette loge ! — Ah ! mon Dieu ! s'écrient ces dames, nos quatre livres dix sous sont perdus ! — Vous aviez payé ce billet quatre livres dix sous ? — Pas un rouge liard de moins ! »

— Abrége ! abrége ! fit M. Rémond.

« — Mesdames, leur dis-je, reprit Emile, ce billet vaut quarante francs ; on vous a volées. » Et comme elles n'avaient pas l'air de comprendre, j'ajoute, avec la volubilité qui m'est naturelle...

— Le bavard ! dit encore M. Rémond.

« — Vous êtes quatre, poursuivit imperturbablement M. Emile, allongez quatre autres francs, je vous place moi-même, et vous m'en direz des nouvelles ! Seulement, presto ! on est entré ; l'orchestre joue. La petite pièce va commencer ; et la petite pièce est du nanan ! »

— Alors. ., fit Camille.

— Les rubans rouges rayonnent au paradis entre un gendarme et deux pompiers ; et l'ouvreuse dispose vos petits bancs, répondit Emile.

— Vite, vite, partons ! s'écria Léonie : nous souperons tous chez moi ce soir, en rentrant ; toi, ma bonne Rose, et vous, mon cher beau-frère, que naturellement je garde tous deux dans ma loge, M Albert, s'il l'a pour agréable, et même notre gentil messager.

Les dames se rajustaient ; personne ne disait mot à M. Courtois qui, ne s'étant point enten u nommer parmi les convives du souper, faisait dans son coin une assez piteuse grimace. Mme de Villefranche, qui l'examinait en dessous, finit par en avoir compassion.

— Allons, lui dit-elle, il se trouvera bien pour vous quelque petite place dans ma loge et à ma table. Venez, monsieur, et éclaircissez ce visage.

La recommandation était inutile ; le visage de M. Courtois était redevenu radieux.

— Je te dis, faisait la petite Mme Rémond à son mari, alors que tous cheminaient à travers le Luxembourg pour gagner l'Odéon, je te dis que de ce billet de spectacle sortira un billet de mariage.

— Je te dis, moi, qu'il en sortira deux ! lui répondit Rémond.

Mme ADAM-BOISGONTIER.

FIN.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

LA FUMÉE D'UN CIGARE OU AUTANT EN EMPORTE LE VENT.

COMÉDIE-PROVERBE EN UN ACTE.

PERSONNAGES :

M. GASTON D'AUBRY, trente ans.
Mme THÉRÈSE DE MARSAY, vingt-trois ans.

L'intérieur d'un waggon de première classe sur le chemin de fer de Paris à Saint-Germain.

N. B. On peut figurer cet intérieur, dans tous les salons, par quatre fauteuils ou deux méridiennes en vis-à-vis ; une fenêtre peut remplacer les portières ou un écriteau les désigner, sans autre prétention. Ce proverbe à deux personnages est le plus facile à jouer qu'ait encore donné le *Musée des Familles*. Il se recommande, à ce titre, à nos lecteurs et à nos lectrices pour leurs soirées d'automne et d'hiver.

· Nous en publierons bientôt un second, à deux personnages aussi, dû à la plume de M. E. Vercousin, l'auteur d'*Infanterie et cavalerie.*

SCÈNE Ire.

GASTON, *seul.*

Parbleu ! j'ai de la chance ! me voilà seigneur et maître de ce compartiment. L'administration du chemin de fer a eu une excellente idée en réservant une caisse, à chaque train, pour les dames qui voyagent seules. . Il n'y a donc pas de risque qu'aucune demoiselle, femme ou veuve, m'empêche de fumer, d'ici à Saint-Germain, ce délicieux cigare de la Havane. (*Il tire son porte-cigare de sa poche.*)

UNE VOIX AU DEHORS.

Les voyageurs pour Saint Germain, en voiture ! (*Au moment où Gaston allait allumer son cigare, une dame monte dans la caisse, et s'installe en face de lui.*)

SCÈNE II.

GASTON, Mme THÉRÈSE ***.

GASTON, *à part.*

Malédiction ! j'avais compté sans mon hôte..., ou plutôt sans mon hôtesse ! (*Il fait un mouvement pour remettre son cigare dans son portefeuille ; mais, se ravisant, il le garde et le roule entre ses doigts en observant la dame. Un coup de sifflet. Le train part.*)

THÉRÈSE, *à part.*

Voilà un fumeur à qui je rends un mauvais service.

GASTON, *à part.*

Condamné en premier ressort. Voyons s'il n'y a pas moyen d'appeler. (*Maniant toujours son cigare et l'approchant de ses lèvres, sans l'allumer.*) Diable! ce ne sera pas facile. Elle est très-bien, cette dame. Jeunesse, grâce et distinction!... De l'aplomb et de la retenue. Et des manières, une mise... qui ne sentent pas la fumée! Pourquoi diantre une femme de cette tournure voyage-t-elle seule, ou comment n'a-t-elle pas lu l'écriteau : *Caisse réservée aux dames?*



« J'avais chassé avec elle au trébuchet, à dix ans, comme dans le tableau de Boucher. » (Scène II.)
Dessin d'Ulysse Parent, d'après Boucher.

THÉRÈSE, *à part.*

Heureusement, ce monsieur est parfaitement comme il faut..., sauf le cigare.

GASTON, *à part.*

Parbleu! elle l'a lu, sans doute, l'écriteau; mais elle est montée ici par esprit de contradiction... Toutes les filles d'Ève se ressemblent... Ah! vous faites des lois, vous les affichez! Vous parquez les dames d'un côté, les fumeurs de l'autre!... Eh bien, je me moque de vos lois et de vos affiches, moi! Je veux empêcher les messieurs de fumer! Je veux voyager avec les hommes! Je veux manger la pomme, enfin! Toujours la pomme et le serpent... Au fait, c'est flatteur pour moi! Cette dame me trouve peut-être à son gré. Mon tabac lui représente le fruit défendu. Ma foi! assurons-nous de la chose!

THÉRÈSE, *à part.*

Le cigare n'est pas encore rentré dans le portefeuille. Comment finira cette lutte entre la politesse et l'égoïsme?

GASTON, *avec effort.*

Madame... Pardon, madame... Tout en bénissant le hasard qui nous réunit...

THÉRÈSE, *souriant avec ironie.*

Bénissant est une contre-vérité, monsieur... Et si vous parliez sincèrement...



« Vous connaissez *la Jeune Malade*, de Jeaurat; voilà ma tante en personne. » (Scène II.) Dessin de Mariani, d'après Jeaurat.

GASTON.

C'est justement ce que je vais faire... Ne serait-il pas inconvenant et inutile de vous demander si l'odeur du tabac vous incommode?

THÉRÈSE.

Il y a trois manières de répondre à cette question, monsieur.

GASTON.

Ah! voyons les trois manières.

THÉRÈSE.

La première est celle d'une grande dame qui voyageait, il y a quelque temps, sur le même chemin... et dans la même position que nous. Son compagnon lui demanda... ce que vous me demandez.

GASTON, *tirant son briquet phosphorique.*

Et elle lui répondit?

THÉRÈSE.

Elle lui répondit : — J'ignore, monsieur, si le tabac me gênerait..., personne n'a jamais fumé devant moi!

GASTON, *rengainant son briquet.*

Une noble parole, en effet, j'en conviens; une vraie parole de grande dame. Vous avez commencé par celle-là pour vous dispenser des deux autres? (*Il remet son cigare au portefeuille.*)

THÉRÈSE.

Nullement, monsieur. Je passe à la seconde réponse, qui est très-différente de la première.

GASTON.

Ah! vraiment? (*Il reprend son cigare.*)

THÉRÈSE.

C'était une dame... d'un autre genre... Elle avait plusieurs compagnons de route... toujours sur le même chemin... Ils fumaient tous lorsqu'elle monta près d'eux, et le plus hardi lui adressa la question convenue : — Les cigares sont-ils désagréables à madame? — Très-désagréables, messieurs, répondit-elle carrément, à moins que vous ne m'en donniez un pour fumer avec vous!

GASTON.

Ah! ah! charmant! charmant! (*Il tire son briquet.*)

THÉRÈSE, *froidement.*

Vous trouvez?

GASTON.

C'est-à-dire... je trouve... (*il rengaine son briquet*) je trouve le mot joli... et caractéristique. Je vois d'ici cette... amazone...

THÉRÈSE.

Et vous souhaiteriez qu'elle fût à ma place?

GASTON.

A Dieu ne plaise! madame. Ne me calomniez pas sans me connaître. (*Il remet son portefeuille dans sa poche. Un silence.*)

THÉRÈSE.

Vous ne me demandez pas la troisième réponse?

GASTON.

Ah! c'est juste..., il y en a une troisième. J'avoue qu'entre non et oui je ne devine pas... A moins que ce ne soit ni oui ni non... Mais ce chemin... n'est pas celui de la Normandie...

THÉRÈSE.

Pardon..., c'est un de ses embranchements.

GASTON.

Vous avez autant d'esprit que de grâce, madame, et j'attends avec résignation la troisième réponse.

THÉRÈSE, *avec la plus grande douceur.*

Ce sera la mienne à votre question, monsieur. Je suis exactement dans la situation de la première dame : je n'ai jamais été enfermée en voiture avec un fumeur; mais, moins tranchante et plus chrétienne, je connais et pratique ce précepte de l'Évangile : « Fais pour autrui ce que tu voudrais qu'il fît pour toi. »

GASTON.

C'est-à-dire que vous m'accorderiez par charité...

THÉRÈSE, *plus doucement encore.*

A votre tour, ne me jugez pas si vite; laissez-moi achever, je vous en conjure.

GASTON.

Achevez, madame, vous parlez comme un ange.

THÉRÈSE.

En me posant la question, vous m'avez laissé le droit de la résoudre, et j'entends exercer ce droit, je vous le déclare. Si votre cigare me gêne, pourquoi fumeriez-vous? mais s'il ne me gêne point, pourquoi ne fumeriez-vous pas? Je vous permets donc, monsieur, je vous prie d'en faire l'expérience.

GASTON, *après un moment d'hésitation, tire son cigare.*

J'ai dit le mot, et je le répète : Vous êtes un ange, madame! — Eh bien, soit! je vais fumer... je vais fumer comme un bon diable! Merci, au nom du siècle et de ses travers! au nom de la plus laide et de la plus indigne moitié du genre humain, soyez mille fois bénie! (*Il allume son cigare et le savoure avec délices.*) Il est bien convenu seulement qu'au premier, qu'au moindre malaise, vous me feriez la grâce de me prévenir...

THÉRÈSE.

C'est bien convenu, monsieur. — Fumez toujours. (*Chacun s'enfonce dans son coin. Un silence.*)

GASTON.

Madame, à tous les fumeurs l'appétit vient en mangeant. Vous m'accordez un plaisir, j'en réclame un second, c'est l'honneur de causer avec vous.

THÉRÈSE, *souriant.*

Il me semble que nous ne faisons pas autre chose depuis un quart d'heure.

GASTON, *saluant.*

Heureux si je pouvais adoucir l'épreuve en vous faisant oublier mon cigare et le vice de mon éducation!

THÉRÈSE, *à part, comprimant une petite toux.*

Je crains d'avoir trop compté sur mes forces. (*Absorbé dans son nuage, Gaston ne s'aperçoit de rien.*)

GASTON.

Votre action, madame, me rappelle un des mots les plus profonds de Balzac, l'auteur de *la Comédie humaine.*

THÉRÈSE.

J'en suis d'autant plus flattée, que ce grand peintre de mœurs n'a pas vu mon sexe en beau généralement.

GASTON.

Il a dit quelque part, je ne sais plus où : « La femme, née et organisée pour souffrir, se console de tout par le bonheur qu'elle donne à l'homme. Ce sentiment providentiel est impérissable chez la créature la plus infime comme chez la plus élevée. »

THÉRÈSE, *retenant sa toux.*

Les hommes savaient cela avant Balzac. Ils en ont toujours abusé et en abuseront toujours.

GASTON, *retirant son cigare de ses lèvres.*

Comme je le fais en ce moment peut-être?

THÉRÈSE.

Les axiomes ne s'appliquent jamais aux présents.

GASTON, *continuant de fumer.*

Votre gracieuseté me rappelle encore autre chose, madame : l'événement le plus grave de mon existence, un mariage manqué, la veille de sa conclusion.

THÉRÈSE.

En vérité? Vous êtes garçon, monsieur?

GASTON.

Oui, madame, à trente ans, — après avoir été fiancé à vingt-cinq... Et cela pour avoir fumé un cigare de trop. Voulez-vous que je vous raconte cette histoire?

THÉRÈSE.

Bien volontiers, monsieur; elle est en situation, comme on dit au théâtre... (*à part, toussant malgré elle*), et elle fera diversion à cette maudite odeur.

GASTON.

Ah! mon Dieu! n'avez-vous pas toussé, madame?

THÉRÈSE.

Je ne crois pas; un reste de grippe.

GASTON.

Vous savez nos conventions: — au premier malaise...

THÉRÈSE.

Oui, sans doute. — Fumez toujours et contez. (*Elle tire son flacon et le respire en cachette.*)

GASTON.

De plus en plus charmante.

Je continue donc... et je commence.

J'ai une tante qui m'adore, et qui a une idée fixe: celle de me marier. Vous connaissez la jolie gravure d'après Jeaurat: *la Jeune Malade;* voilà ma tante en personne. Condamnée au fauteuil et à l'oreiller depuis sa jeunesse, elle s'est faite ma mère et mon ange gardien. Tenez! je me rends chez elle à Saint-Germain pour une trente-neuvième entrevue; je les ai comptées et notées. Rien ne décourage ma tante. En voilà une femme de Balzac... un dévouement impérissable pour faire le bonheur de son neveu!

Dans ces trente-huit projets, un seul était vraisemblable, — et m'agréait, je l'avoue, il y a quelques années. C'était une cousine toute jeune et toute pimpante, avec qui j'avais chassé au trébuchet, à dix ans, comme dans le gracieux tableau de Boucher. Je connaissais donc celle-là depuis l'enfance, je croyais bien la connaître, du moins... Mais j'avais compté sans le cigare.

Deux mois d'intimité chez ma tante nous avaient conduits au jour du contrat, sans un conflit, sans un caprice et sans un regret. Nous en étions à la corbeille et aux cadeaux des parents et amis. Un de mes camarades de bord, — car j'ai été marin, madame, vous l'avez deviné peut-être à ma rondeur... et à mon laisser-aller. Oui, tel que vous me voyez, je suis un fruit sec de l'École navale; un ex-aspirant surnuméraire — et démissionnaire. J'aurais voulu devenir amiral sans passer par soldat, — comme cet enfant terrible de Gavarni. Incapable de gagner à la pointe du crayon les grades que j'aurais enlevés à la pointe du sabre, je suis resté loup de mer amateur, voyageant pour mon plaisir, et j'ai fait par hasard, aux colonies, une fortune qui m'est venue... en fumant. Tout m'est venu en fumant ici-bas; — voilà pourquoi je tiens à cette absurdité.

Donc, un de mes camarades de bord, sachant mes goûts, m'envoya, comme présent de noces, une énorme caisse de cigares de la Havane. Le colis arriva chez ma tante, le matin des fiançailles, et ma cousine, qui était là, crut recevoir un cachemire de l'Inde. Je lui remets la caisse en la priant d'y regarder, — ignorant moi-même ce qu'elle contenait. Elle l'ouvre d'une main palpitante, cherche des yeux le fameux tissu de l'Asie, et jette un cri d'horreur à la vue des cigares. Je lui réponds par un cri de joie, et j'allume un échantillon, comme celui-ci... J'oubliai, je l'avoue, de lui en demander la permission; c'était un tort grave, sans doute, mais elle eut le tort plus grave d'en faire un crime... Le regret du cachemire la rend folle, — elle m'ordonne d'éteindre mon odieux tabac; elle exige le serment de ne jamais fumer devant elle... Elle se trahit enfin, — comme Achille à la vue des armes, — et me régale d'une scène complète, avec larmes et sanglots, crise de nerfs..., etc., si bien que, reconnaissant la jolie femme colère, ce grand fléau des ménages, je la remercie d'avoir daigné m'éclairer à temps; j'éteins le flambeau de notre hymen au lieu d'éteindre mon cigare, et je vais achever celui-ci loin de la belle, en lui tirant ma révérence.

Voilà pourquoi je suis demeuré célibataire.

Sans ce bienheureux régalia, dont voici le compagnon de caisse, — plus heureux encore, madame, par votre présence, — je plaiderais aujourd'hui en séparation, comme l'infortuné qui a épousé ma cousine! Comment trouvez-vous mon histoire?

THÉRÈSE.

Pleine de moralité. Elle prouve que les cachemires sont la perte des femmes, comme le tabac est la perte des hommes.

GASTON.

Ah! très-bien conclu! C'est ce qu'on appelle renvoyer les parties dos à dos. Mais vous me donnez, madame, le droit de conclure autrement: si vous aviez été à la place de ma cousine, j'aurais achevé mon cigare et mon mariage.

THÉRÈSE.

Et en fumant la caisse entière, vous m'auriez habituée, sans doute... (*à part*) ce qui n'est pas facile pourtant... (*Elle tousse oncertement et respire son flacon.*)

GASTON, *cessant de fumer, et comme se réveillant en sursaut.*

Juste ciel! qu'avez-vous, madame? vous toussez réellement! vous pâlissez! vous êtes souffrante?

THÉRÈSE, *d'une voix faible.*

Un peu, en effet, je dois l'avouer, puisque vous l'avez découvert...

GASTON, *éperdu.*

Et c'est mon tabac! et vous ne m'avez pas averti! et je ne m'en suis pas aperçu! et je ne l'ai pas deviné au premier signe! Ah! madame, quel regret! quel remords pour moi! Je ne me pardonnerai ni ne me consolerai jamais. (*Il veut jeter son cigare par la portière.*)

THÉRÈSE, *le retenant et reprenant ses forces et son sourire.*

Non! monsieur, je vous en prie... Calmez-vous.. C'est passé... Ce n'était rien... Vous le voyez, je suis déjà remise.

GASTON.

Remise... remise... Il est bien temps! Mais le mal est fait! et fait par moi égoïste, aveugle et brutal! et fait à la personne la plus aimable et la plus gracieuse, la plus complaisante et la plus... adorable. Excusez-moi, de grâce, madame, je ne sais ce que je dis... et je donnerais ma vie pour réparer... Maudit et infernal tabac! (*Nouveau mouvement pour jeter son cigare.*)

THÉRÈSE, *le retenant encore, et plus douce, plus souriante que jamais.*

Gardez votre vie... et votre tabac. Je ne vous demande qu'une seule chose...

GASTON, *avec feu.*

Laquelle, madame, laquelle? Parlez!...

THÉRÈSE.

Ce cigare est éteint, n'est-ce pas?

GASTON.

Oui, certes, et plût au ciel qu'il n'eût jamais...

THÉRÈSE.

Au contraire... je vous prie justement... de le rallumer.

GASTON, *stupéfait.*

Comment! Après le mal qu'il vous a fait!

THÉRÈSE, *très-calme.*

A cause du mal qu'il m'a fait précisément. Veuillez m'écouter et me comprendre, monsieur. Quand le hasard nous a réunis dans cette voiture, quand vous m'avez demandé la permission de fumer, j'ai résolu de profiter de cette occasion pour m'habituer à l'odeur du tabac. (*Appuyant.*) ***J'avais une raison particulière, qui est mon secret,*** et une raison générale, que je puis vous dire. La plupart des hommes fumant aujourd'hui, les femmes doivent se résigner à ce travers, sous peine d'être gênées ou gênantes. Eh bien, cette épreuve m'a montré que j'atteindrais mon but; je sens que les premiers moments seuls sont pénibles, et je tiens absolument à couronner l'expérience. Je ne me pardonnerais pas d'avoir trahi ma faiblesse, si vous me refusiez le moyen d'en triompher complétement. En un mot, je veux sortir de ce waggon aguerrie au cigare. Faveur pour faveur, monsieur, ce n'est plus moi qui serai complaisante; c'est vous qui me rendrez service.

GASTON.

En vérité, madame, vous me confondez de reconnaissance et d'étonnement. Après avoir agi comme un ange, vous raisonnez comme un philosophe! Mais jurez-moi que ce n'est pas un prétexte ingénieux, et que vous exigez bien sincèrement de moi...

THÉRÈSE.

Le plus sincèrement du monde, je vous conjure de rallumer votre cigare...

GASTON.

Soyez donc obéie, madame (*observant son cigare à demi brûlé*), à deux conditions seulement, s'il vous plaît. D'abord, au lieu d'achever ce reste de cigare, je vais en entamer un tout neuf... (*souriant*) dans l'intérêt de l'expérience.

THÉRÈSE, *de même.*

Très-bien, monsieur, très-bien! Boileau avait prévu le cas:

Un *tabac* rallumé ne valut jamais rien.

GASTON, *timidement et interrogativement.*

Vous me direz ensuite, en retour de mon histoire (*appuyant*), *cette raison particulière, qui est votre secret?*

THÉRÈSE, *réservée.*

Je vous la dirai peut-être...

GASTON, *allumant son second cigare.*

Achevons donc votre éducation, madame, — et puisse la seconde leçon vous être aussi douce qu'au professeur! (*Après avoir allumé son cigare, et s'être placé près de la portière ouverte.*) Savez-vous, madame, que vous avez un très-grand avantage sur moi?

THÉRÈSE.

Lequel, monsieur? Celui de ne pas fumer?

GASTON.

Ce serait plutôt un désavantage physique; mais j'entends parler d'un avantage moral. Je vous ai montré mon caractère, mes défauts et mes qualités; je vous ai dit mon âge, mon état, mes goûts, ma position; je vous ai raconté mon histoire et jusqu'à mes projets de mariage... Je me suis livré enfin autant que l'ont permis les circonstances... Et sur vous, au contraire, je ne sais absolument rien, si ce n'est ce que vous ne pouvez cacher à personne, que vous êtes jeune et jolie, bonne et spirituelle, pleine de sens et d'instruction...

THÉRÈSE.

Prenez garde, vous allez faire mon épitaphe.

GASTON.

Vous me forcez d'ajouter: pétillante de malice. Enfin, je ne sais pas même si je dois vous appeler madame ou mademoiselle.

THÉRÈSE, *sérieusement.*

Je suis veuve, monsieur...

GASTON.

Déjà!... Avant d'être majeure?

THÉRÈSE.

J'ai vingt-trois ans; et j'ai perdu mon mari à dix-neuf, après une année de ménage...

GASTON, *sérieux à son tour.*

Le malheureux! Était-il jeune?

THÉRÈSE.

Il avait deux fois mon âge. Il ne m'a point laissé de famille, et je suis seule au monde. Voilà pourquoi je voyage sans protecteur; j'ai pour cela une autre raison, qu'il ne me coûte point d'avouer: (*avec dignité*) après avoir vécu dans l'aisance, je suis sans fortune, et je vais à Saint-Germain chercher une place d'institutrice.

GASTON.

Institutrice? Vous!...

THÉRÈSE.

Pourquoi pas?... C'est une fonction honorable autant que difficile. J'espère en avoir la conscience, sinon le talent, comme j'en ai le besoin. Et dans cette situation délicate j'aurai pour sauvegarde: le souvenir de mon père, ancien magistrat, mort intègre et pauvre, le nom de mon mari, officier tué à Sébastopol, et l'éducation, le courage et l'honneur qu'ils m'ont légués l'un et l'autre. Vous avez provoqué mes confidences; les voilà, monsieur! Vous me traitiez en femme du monde, en Parisienne, en élégante. Je ne suis rien de tout cela, vous le voyez. Ce n'est pas ma faute si j'ai détruit vos illusions.

GASTON, *attendri, cessant de fumer.*

En effet, madame; mais vous ne me connaissez pas encore! Je vous croyais simplement charmante; je vous trouve exceptionnellement admirable... Excusez la futilité de mes compliments et de mes aveux, et agréez l'hommage du profond respect, je voudrais pouvoir ajouter du sincère dévouement que je suis digne de vous offrir.

THÉRÈSE.

Vous ne fumez plus, monsieur? Et notre expérience?

GASTON, *jetant son cigare.*

Elle est terminée, madame, à votre gloire!

THÉRÈSE.

Le fait est que je me sens habituée... ou en voie de l'être, si notre entrevue n'allait cesser avec notre voyage.

GASTON, *soupirant.*

Quoi? déjà!

THÉRÈSE.

Tout à l'heure. Voici la dernière station.

GASTON, *s'animant.*

Il me reste le temps de vous dire encore une vérité,

madame. — Ah! si ma cousine vous avait ressemblé ! ou si vous aviez été à la place de ma cousine ! (*Se retenant et repartant.*) Quelle est donc l'heureuse famille où vous serez institutrice ?

THÉRÈSE.

Je ne la connaîtrai que par une amie qui m'attend pour me présenter.

GASTON.

De sorte que vous n'êtes pas même assurée de cette place !

THÉRÈSE.

Non ! tant que je ne suis pas agréée...

GASTON, *brusquement et comme illuminé.*

Madame, vous croyez à la Providence ?

THÉRÈSE.

D'autant plus fermement que je compte sur elle seule.

GASTON, *avec feu.*

Eh bien, j'y crois aussi ! — et je la reconnais dans notre rencontre. Oui, j'y reconnais le doigt de Dieu, l'éclair et le coup de foudre, ce que les poëtes nomment la sympathie et la destinée... le nom ne fait rien à la chose. (*Solennellement.*) Madame, vous voulez sérieusement être institutrice ? Vous cherchez réellement un élève?

THÉRÈSE.

Comme je vous l'ai dit ..

GASTON, *très-ému.*

Eh bien, madame... eh bien... pardonnez à mon trouble... et à mon audace. (*A part.*) Non, je n'oserai jamais... c'est impossible... (*On entend le coup de sifflet qui annonce l'approche du train.*) Grand Dieu! nous arrivons! elle va me quitter ! je ne la reverrai plus... A la grâce de Dieu ! (*Haut.*) Eh bien, madame, vous pouvez vous dispenser de chercher cette place. J'ai un élève à vous proposer.

THÉRÈSE.

Quel élève ?



Le château gothique de Gaston. Dessin de Karl Girardet.

GASTON, *brûlant ses vaisseaux.*

Moi-même ! moi, Gaston d'Aubry.

THÉRÈSE.

Vous ? Quelle plaisanterie !

GASTON.

Je parle sérieusement. Je suis mal éduqué ; vous ne l'avez que trop vu. Mais on peut se corriger à tout âge, avec un guide tel que vous. Si vous voulez être le mien, j'envoie au diable le trente-neuvième projet de ma tante. Oui, puisque le ciel met sur ma route, pour la première fois, en une seule personne, toutes les grâces et toutes les qualités que je n'ai pu trouver dans les trente-huit femmes qu'on m'a jetées à la tête (*nouveau coup de sifflet*); puisque cette unique et miraculeuse occasion va m'échapper dans cinq minutes, au bruit du sifflet de ce convoi, si je ne m'empresse de la saisir au vol ; puisque j'ai de la fortune et que vous avez du bonheur pour deux, je vous offre, madame, mon cœur, ma main et mon nom... quand vous m'aurez dit le vôtre... Traitez-moi aujourd'hui d'original, d'extravagant, de fou à lier, peu m'importe. Mais prenez demain votre temps et vos informations. Habituez-vous à ma figure et à mon caractère.., comme vous vous êtes habituée à mon cigare... et dans un mois, dans deux mois, s'il le faut, vous me répondrez : *oui* ou *non*. Ah ! si vous saviez, madame, combien je suis au fond bon enfant, et quel joli château gothique je possède aux environs d'Amiens !

THÉRÈSE, *balbutiant.*

Une telle proposition, monsieur !... dans un tel lieu et dans un tel moment ! après une heure d'entretien fortuit ! sans nous connaître ni l'un ni l'autre...

GASTON.

C'est étrange, absurde, inouï ! contraire à tout usage et à toute loi ! Je le sais et je viens de vous le dire. Mais les miracles sont absurdes aussi ! le destin n'a pas le sens commun, et le bonheur est une intuition. Je prétends vous connaître, madame, comme on sent les chefs-d'œuvre d'un coup d'œil, et je vous offre le temps de m'étudier, moi qui suis loin d'être un chef-d'œuvre ! La folie d'aujourd'hui, après tout, sera raison dans un mois. Il vous a bien suffi d'une heure pour vous faire au tabac ! Vous ne

pouvez me refuser cette épreuve, madame! Au nom du ciel, accordez-la-moi!

THÉRÈSE.

Que dirait le monde, si j'acceptais? Il appellerait cette union le mariage au cigare!

GASTON.

D'abord, il n'en saura rien. Mais quand il le saurait, que nous importe? Votre esprit et mon caractère sont au-dessus du monde! Il vous enviera ma fortune, et il m'enviera vos perfections, voilà tout!

THÉRÈSE, *troublée et se contenant.*

Vous faites un beau rêve, monsieur, réveillez-vous! Ce rêve va se dissiper, en me quittant, comme la fumée de votre régalia! Le train s'arrête pour vous avertir. Nous voici au Vésinet, et dans trois minutes à Saint-Germain, c'est-à-dire en pleine réalité! Vous allez vous marier chez votre tante; je vais chez mon amie, me faire institutrice. Mon souvenir vous restera peut-être comme celui d'un doux paysage entrevu par cette portière. Le vôtre me suivra dans mes travaux, comme celui d'un galant homme et d'un homme de cœur... Adieu, monsieur, sortons du roman et rentrons dans la vie!

GASTON.

Mais ce roman est déjà ma vie, et je veux qu'il soit notre histoire. Vous ne la briserez pas au premier chapitre. (*Il avance la main pour prendre celle de Thérèse.*)

THÉRÈSE, *se levant très émue et ouvrant la portière.*

Si vous insistez, monsieur, je descends ici...

GASTON, *suppliant.*

Demeurez, madame, par grâce, — ou du moins emportez cette adresse, — celle de ma tante; j'y attendrai l'effet de vos réflexions. (*Tendant une carte de visite à Thérèse.*) Madame Duhamel, rue de Noailles, à Saint-Germain.

THÉRÈSE, *s'arrêtant saisie et prenant la carte.*

Mme Duhamel!... C'est le nom de votre tante?

GASTON.

Rue de Noailles, 17.

THÉRÈSE, *fermant la portière et se rasseyant.*

Voilà qui est étrange, en effet!... (*Elle se trouble et pâlit.*)

GASTON.

Qu'avez-vous, madame?... et comment ce nom inconnu?...

THÉRÈSE, *se remettant.*

Il ne m'est pas inconnu, monsieur... Et je crois que vous aviez raison, la main de la Providence est ici.

GASTON, *avec joie.*

Que voulez-vous dire?... Vous connaissez Mme Duhamel?

THÉRÈSE.

Depuis mon enfance, dont elle a été la meilleure amie, quand elle habitait Amiens avec mes parents... Séparée de moi par leur mort, par mon mariage et mes malheurs, elle n'a jamais cessé de me porter le plus tendre intérêt. C'est d'elle que je me recommandais pour une place d'institutrice..., c'est chez elle que je me rends, monsieur, dans cette intention.

GASTON.

Chez ma tante! O coup du ciel! quand je vous le disais, madame!... Mais, au lieu de cette misérable place...

THÉRÈSE.

Mme Duhamel avait un autre projet sur moi, monsieur; un projet qui me semblait chimérique... Lisez la lettre qu'elle m'écrivait hier, et que mon devoir est de vous montrer en ce moment... (*Elle remet une lettre à Gaston.*)

GASTON, *lisant.*

« Ma chère et bonne Thérèse, je ne te cacherai pas « mon secret plus longtemps. Tu attends de moi, dans « ton héroïque vertu, une méchante place d'institutrice, « c'est-à-dire l'esclavage et la souffrance; et moi je te « prépare un brillant mariage, c'est-à-dire le bonheur et « la liberté. Tu es digne de mon futur à tous les titres, je « te connais trop pour en douter, et je suis sûre qu'il « t'aimera à première vue; mais il s'agit de savoir s'il « est également digne de tes perfections. Je te le pré- « senterai demain, chez moi, car je l'y convoque aussi, « sans lui dire ton nom. Je veux qu'il t'apprécie de lui- « même et pour toi-même. Il est bon, généreux, franc, « riche pour deux et désintéressé comme quatre. Il a de « l'esprit et du cœur; il est bien fait de sa personne. Il « a un grain d'originalité, un peu d'exaltation de tête... « Et cependant il est réfléchi et très-difficile; car il m'a « déjà refusé trente partis, qui ne te valaient pas, à la vé- « rité... Quant à moi, je l'aime comme un fils; c'est mon « unique neveu, Gaston d'Aubry. Si tu pouvais l'aimer « aussi et devenir ma fille, ta plus fidèle amie serait la « plus heureuse des mères. A demain donc.

« LOUISE DUHAMEL. »

O destinée! ainsi le trente-neuvième projet de ma tante, c'était vous?

THÉRÈSE.

Moi-même; et voilà son secret trahi;... mais achevez, monsieur, et vous aurez le mien.

GASTON, *lisant.*

« *Post-scriptum.* Je te préviens d'un défaut de Gas- « ton: il est fumeur, et il y tient. Je crois qu'il faudra « t'y accoutumer. »

THÉRÈSE.

C'est ce que j'ai tâché de faire dans ce waggon... et vous comprenez pourquoi.

GASTON.

Je comprends tout! et je ne fumerai plus de ma vie! (*Il jette par la portière cigare, portefeuille et briquet.*)

THÉRÈSE.

Ah! monsieur! vous ne me laissez donc aucun recours contre vous?

GASTON.

Aucun! Je veux faire honneur à ma tante et être digne de vous, madame! Puis-je maintenant espérer une réponse dans un mois?

THÉRÈSE.

Suivons et bénissons les desseins de la Providence! A bientôt, chez Mme Duhamel! (*Elle tend une main à Gaston, qui la baise avec respect.*)

GASTON.

Le train est arrivé. (*Avec une cérémonie comique.*) Enchanté, madame, d'avoir fait votre connaissance. (*Changeant de ton.*) Auriez-vous seulement, ma chère future, la bonté de me dire votre nom?

THÉRÈSE.

Thérèse du Marsay..

GASTON.

On ne dira plus de la fumée du cigare: *Autant en emporte le vent!*

THÉRÈSE.

Mais on continuera de dire: *Vivent les voyages pour achever l'éducation de la jeunesse!*

PITRE-CHEVALIER.

LA SCIENCE EN FAMILLE. — HISTOIRE DE L'ÉLECTRICITÉ.

LE TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE (1).

II. L'électricité statique et l'électricité dynamique. Définitions. Galvani et Volta. Morse et Wheatstone. A bord du *Sully*. Vingt mille kilomètres de télégraphe aux États-Unis. *Le télégraphe écrivant. Le télégraphe automatique imprimant.* Description. Cinq cents lettres par minute. La télégraphie en France. Les conversations télégraphiques aux États-Unis. Le câble transatlantique.

Il était impossible de fonder un système de télégraphie pratique sur l'électricité, telle qu'on la connaissait à la fin du siècle dernier, c'est-à-dire sur l'électricité *statique*.

— Un mot à noter, interrompit la jeune personne qui, la veille, s'était montrée si fière d'avoir retenu le *pouvoir des pointes*.

— En voici encore un autre que je vous recommande, mademoiselle, reprit le docteur : c'est l'électricité *dynamique*.

— Bon ! *statique* et *dynamique*. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Je vais tâcher de vous le faire comprendre. *Statique* est dérivé d'un verbe latin qui signifie *se tenir immobile*. On l'applique à l'électricité lorsqu'elle est en repos. C'était le seul état où on l'eût étudiée avant Volta. *Dynamique* est dérivé d'un verbe grec qui signifie *pouvoir, avoir de la force*. On nomme ainsi l'électricité lorsqu'elle se meut sous forme d'un courant, et que, grâce à ce mouvement, elle devient une force capable de produire des effets *dynamiques*. L'électricité statique se dégage par le frottement ; elle semble se répandre seulement à la surface des corps, et y acquiert une tension d'autant plus forte que le frottement a été plus énergique et plus prolongé. Elle cesse de se dégager dès que l'on cesse d'agir ; enfin, elle se met en mouvement, à la vérité pour se combiner avec l'électricité de nom contraire, comme il arrive lorsqu'on tire une étincelle du conducteur de la machine électrique, ou qu'on décharge une bouteille de Leyde ; mais ce mouvement et les effets mécaniques de l'électricité statique sont de très-courte durée ; pour se renouveler, ils exigent qu'on reproduise chaque fois, par le frottement, de nouvelles quantités d'électricité. Ils n'offrent donc, au point de vue de l'application, que des ressources très-restreintes et d'un emploi incommode.

L'électricité dynamique ne se dégage pas, comme la précédente, par une action physique, mais par une action chimique, comme la décomposition de l'eau par un métal, le zinc, par exemple, sous l'influence de l'acide sulfurique. Dans ce cas — qui me vient naturellement à la pensée, puisque c'est le procédé primitivement et habituellement employé pour obtenir l'électricité dynamique, — dans ce cas, dis-je, l'eau se décomposera en ses deux éléments, le gaz oxygène et le gaz hydrogène. Cette décomposition sera accompagnée d'un dégagement d'électricité : le zinc se chargera de fluide négatif, et le fluide positif se répandra dans le liquide. Si, dans ce même liquide, on vient à plonger une lame de cuivre, le fluide positif s'accumulera à la surface de ce métal, et si les deux lames sont réunies extérieurement par un fil conducteur, les deux électricités contraires, accumulées sur chacune d'elles, viendront, au moyen de ce fil, à la rencontre l'une de l'autre et se neutraliseront. Mais chaque neutralisation dans le fil sera immédiatement suivie d'un nouveau dégagement de fluides contraires au sein du liquide, de telle sorte que ce fil sera incessamment traversé par deux courants : l'un, d'électricité positive, allant du cuivre au zinc ; l'autre, d'électricité négative, allant du zinc au cuivre. Ce courant sera interrompu, si l'on coupe le fil et qu'on éloigne l'un de l'autre les deux tronçons ; il sera rétabli, ou, comme on dit, fermé, si on les remet en contact, ou qu'on les rapproche à une petite distance. Une lame de zinc et une lame de cuivre plongées dans de l'eau acidulée, comme je viens de le dire, constituent un élément de pile. La pile est un assemblage de plusieurs éléments ; elle est d'autant plus puissante que ces éléments sont plus nombreux et que la surface des lames métalliques est plus considérable, parce qu'alors l'action chimique, d'où résulte le dégagement d'électricité, s'exerce avec plus de force et sur une plus grande étendue.

La découverte de l'électricité dynamique est due, vous le savez, à Galvani, professeur d'anatomie à l'université de Bologne ; aussi est-elle souvent appelée *galvanisme*. Quant à la pile électrique, ce fut, vous le savez aussi, le célèbre Alexandre Volta qui l'inventa dans la première année de ce siècle, et qui lui donna son nom. Le récit de ces deux grands événements scientifiques, et les détails que vous seriez peut-être curieux d'entendre sur la vie et les travaux des deux illustres physiciens italiens m'entraîneraient dans une trop longue digression, et je me réserve de vous en entretenir une autre fois, si cela vous est agréable. Pour aujourd'hui, tenons-nous-en à notre sujet.

Le télégraphe électrique n'a point d'état civil ; on ne sait au juste ni où ni quand il a pris naissance, ni qui lui a donné le jour. A tout prendre, le plus probable est qu'il est né à peu près simultanément en Angleterre et aux États-Unis, et qu'il a deux pères : M. Morse dans le nouveau monde, et M. Wheatstone dans l'ancien. M. Samuel Morse n'a pas craint de préciser le jour, le lieu et presque l'heure où l'idée de la télégraphie électrique a commencé à se former dans son esprit.

C'était, dit-il, le 10 octobre 1832, à bord du steamer *le Sully*, commandé par le capitaine William Pell. La conversation entre les passagers roulait sur l'électricité et sur les applications qu'on en pourrait faire. On parlait surtout de la vitesse prodigieuse avec laquelle elle franchit les plus grandes distances. M. Morse songea alors que, si la présence du fluide pouvait être rendue sensible par des moyens mécaniques en un point quelconque du circuit, il ne serait difficile ni de donner à ce circuit une longueur quelconque, ni d'imaginer un système de signaux télégraphiques qui seraient mis en jeu par le courant voltaïque, communiquant au fer la propriété attractive de l'aimant. Dès que cette pensée jaillit de son cerveau, le savant américain cessa tout à coup de prendre part à la conversation ; il demeura silencieux et solitaire jusqu'à l'arrivée, comme un homme qui combine et mûrit quel-

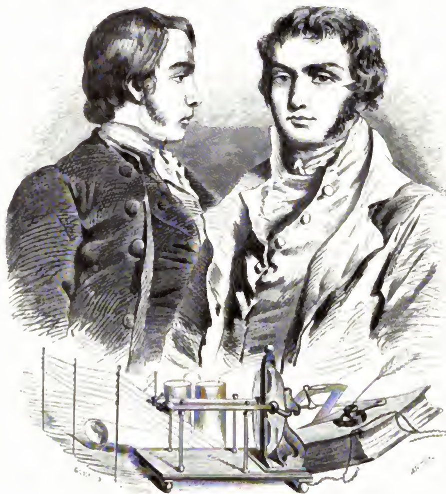
(1) Voyez, pour la première partie, la livraison précédente.

que projet gigantesque. Seulement, lorsqu'en débarquant il se sépara du capitaine William Pell, il lui serra fortement la main et lui dit avec une certaine exaltation :

— Lorsque mon *télégraphe électrique* sera devenu la merveille du monde, souvenez-vous qu'il a été inventé à votre bord par Samuel Morse, professeur à l'université de New-York.

Cinq ans plus tard (le 2 septembre 1837), il exécuta sur une étendue de douze kilomètres, en présence d'une Commission mixte du Congrès des Etats-Unis et de l'Académie des sciences de Philadelphie, des expériences dont le résultat ne pouvait laisser aucun doute sur l'avenir de cette belle invention. Six années encore s'écoulèrent néanmoins, avant que le projet de M. Morse fût pris en sérieuse considération. Enfin, au mois de mars 1843, le Congrès vota une somme de trente mille dollars pour fournir aux frais d'installation d'un télégraphe d'essai, qui fut bientôt après adopté comme définitif. On évalue aujourd'hui la longueur totale du réseau télégraphique qui embrasse les Etats de l'Union à quelque chose comme vingt mille kilomètres.

M. Charles Wheatstone, qui a créé, de son côté, la télégraphie électrique en Angleterre, sans avoir eu connaissance des travaux de M. Morse, se montre beaucoup moins précis que ce dernier dans ses affirmations. Il croit cependant se rappeler qu'il fut conduit à l'invention de son système par les expériences qu'il fit en 1834 sur la vitesse de transmission du fluide électrique. Ce qu'il y a



Portraits de Wheatstone et d'Ampère. Dessin de Mariani.

de certain, c'est que la première application en fut faite en 1838, sur le chemin de fer de Londres à Liverpool.

Aux Etats-Unis, on fait encore usage du *télégraphe écrivant* de M. Morse, qui a été adopté également en France après l'abandon de celui où MM. Foy et Bréguet avaient, — par respect pour les inventions nationales, — fait entrer, bon gré, mal gré, une miniature de l'ancien télégraphe aérien.

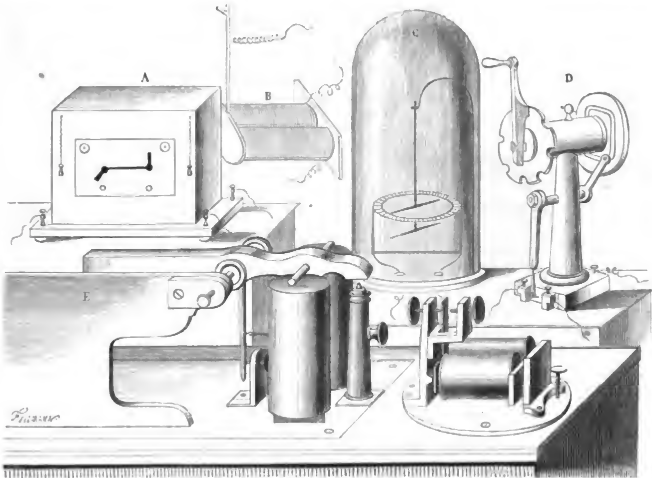
En Angleterre, ce sont, comme de juste, les appareils de M. Wheatstone qui ont eu la préférence. Ces appareils viennent d'être modifiés, on pourrait presque dire transformés, par l'illustre physicien de Londres. Le nouveau système a reçu de son inventeur le nom de *télégraphe automatique imprimant*. On peut lui reprocher l'extrême délicatesse de son organisme, qui le rend sujet aux dérangements; mais l'on ne peut s'empêcher d'admirer ses petites dimensions, la facilité que présente sa manœuvre, et surtout la rapidité et la précision de son fonctionnement. Il présente en outre les immenses avantages que voici : il dégage les employés de toute responsabilité; il permet d'en réduire le nombre, de les prendre dans la classe la plus infime, et, par conséquent, de les payer beaucoup moins cher. En effet, si ignorants et si peu intelligents que soient ces employés, ils seront aussi bien au fait de la manœuvre, après quelques heures d'apprentissage, que les agents actuels, instruits et capables, au bout d'un mois ou deux. Point d'indiscrétion, point d'erreur à craindre. C'est le télégraphe seul qui transmet *automatiquement* la dépêche d'un bout à l'autre de la ligne, sans que ceux qui le mettent en jeu aient besoin de la comprendre, de la lire même, et de s'inquiéter si elle est en allemand, en français ou en anglais.

Ce système se compose de quatre appareils, dont chacun a, pour ainsi dire, son individualité propre et pourrait être adapté aux télégraphes dont nous faisons usage en France.

Le premier, appelé *perforateur*, est destiné, comme son nom l'indique, à percer, sur une bande de papier, déroulée par un mécanisme analogue à celui du métier de Jacquart, trois séries de trous dont les dispositions, les dimensions et les espacements constituent un alphabet de convention de beaucoup préférable, sous le rapport de l'exactitude, aux points et aux lignes que trace le télégraphe écrivant de M. Morse, dont la régularité laisse à désirer et donne souvent lieu à des erreurs et à des malentendus.

Le second appareil est le *transmetteur*, qui reçoit les bandes de papier percées par le premier, et transmet les courants produits par une pile ou par tout autre rhéomoteur, dans l'ordre déterminé par les trous. Il n'exige qu'un seul fil télégraphique. A la vérité, on doit avoir, dans chaque station, autant de transmetteurs qu'il y a de lignes à desservir; mais lorsqu'ils seront mis en mouvement par des machines, un ou deux aides suffiront pour en surveiller un nombre quelconque et pour transmettre à la fois un nombre égal de dépêches.

Le troisième appareil est le *récepteur*, qui, à la station d'arrivée, trace, avec de l'encre, sur une bande de papier, des marques ou points correspondant aux trous percés par le perforateur à la station de départ. La progression de la bande de papier est déterminée et réglée par un



A. Appareil récepteur de Foy et Bréguet; B. Électro-aimant; C. Rhéomètre; D. Manipulateur; E. Appareil écrivant de Morse. Dessin de Fellmann.

mécanisme semblable à celui des récepteurs des autres télégraphes imprimants.

Enfin, le quatrième appareil, appelé *traducteur*, répète et imprime en caractères vulgaires, sur une troisième bande de papier, les signes conventionnels formés par les trous et les points des deux bandes précédentes. Il n'imprime pas moins de CINQ CENTS lettres par minute !

Ce n'est pas sans de grandes difficultés que la télégraphie électrique a été adoptée en France : les fils conducteurs étaient déjà installés en Angleterre sur la plupart des rail-ways, et, aux Etats-Unis, ils traversaient les forêts et les savanes, que nous en étions encore aux discussions législatives et académiques, aux rapports de Commissions, aux tâtonnements et aux hésitations. Nous possédons maintenant enfin un réseau assez respectable, et, malgré le prix élevé des expéditions télégraphiques, les particuliers y ont assez volontiers recours dans les cas urgents. Mais nous sommes encore loin, sous ce rapport, des Anglais et surtout des Américains. En Angleterre et aux États-Unis, en effet, la télégraphie électrique n'est pas, comme en France, un monopole aux mains de l'État. Elle est abandonnée à l'industrie privée et librement exploitée par des compagnies. Le seul privilége dont jouisse le gouvernement anglais est qu'on accorde, *par déférence*, à ses dépêches, la priorité sur les dépêches des simples particuliers. Quant au gouvernement de l'Union, il s'est réservé l'usage d'un ou deux fils sur chaque ligne, suivant leur importance; il n'en a, du reste, ni limité le nombre ni réglementé l'organisation et les tarifs. La concurrence a donc multiplié considérablement le nombre des lignes, en même temps qu'elle a réduit les prix au taux le plus modique. Il existe souvent deux ou trois en-

treprises rivales pour l'exploitation de la correspondance télégraphique d'une ville à une autre, et vous pensez bien qu'en ce cas, c'est à qui fera payer le moins cher ses services.

Le télégraphe électrique est donc devenu en peu de temps, aux Etats-Unis, un moyen vulgaire de communication, auquel on a recours journellement, comme nous nous servons ici de la petite poste. On retient une chambre à l'hôtel; on échange des invitations et des compliments; on s'envoie des avis commerciaux, financiers ou simplement familiers; tout cela par le télégraphe électrique. Le facteur de la poste vous apporte vos lettres chez vous et, si vous êtes absent, les laisse à votre concierge ou à votre domestique; pressées ou non, elles vous attendent et peuvent vous attendre longtemps. Le facteur du télégraphe — en Amérique, s'entend — va vous chercher où vous êtes: au spectacle, à la bourse, au concert, pourvu que votre correspondant soit au fait de vos habitudes et de l'emploi de votre journée. Un de nos compatriotes, M. de Courcy, qui a vécu aux Etats-Unis, raconte que, assistant un soir à un concert de Jenny Lind, il vit le régisseur de la salle s'avancer sur l'estrade et dire à haute voix :

— Si M. William Brown est ici, il est prié de passer au bureau du télégraphe, où il trouvera une dépêche importante à son adresse, reçue à l'instant de Chicago.

Aussitôt un gentleman se leva et sortit. Sa famille savait sans doute qu'à cette heure il serait au concert, et avait donné ses instructions pour que la dépêche lui parvint sans aucun retard.

Je ne vous raconterai pas l'histoire de la télégraphie pendant ces dernières années, où elle a réalisé tant de prodiges en reliant ensemble par des câbles électriques des pays séparés par la mer. Les journaux vous ont tenus au courant de ces grandes créations de la science. Vous connaissez aussi le lamentable échec subi récemment par le câble transatlantique. Quel dommage, n'est-ce pas? qu'une entreprise si belle, si admirablement combinée, et dont tout, jusqu'au dernier moment, faisait espérer le succès, ait abouti à une déception et à des pertes si cruelles!... Rassurez-vous pourtant; j'ai la conviction que la partie n'est pas définitivement perdue et que la science aura bientôt sa revanche. Après tout, le câble sous-atlantique a fonctionné pendant quelques heures : le problème est donc résolu en principe. S'il ne l'a pas été en fait du premier coup, cela tient à des imperfections qu'on parviendra quelque jour à corriger. Plusieurs explications ont été données pour rendre compte du désordre qui s'est tout à coup produit dans la transmission des signes, et qui a bientôt été suivi, hélas! d'un mutisme complet. La raison la plus probable, — on peut même dire la vraie, — c'est que la pression énorme que le câble avait à supporter a triomphé de l'imperméabilité relative des étuis de fer tordu, de filasse goudronnée et de gutta-percha, dont le fil était enveloppé. Il s'agit donc, ou de trouver des substances à la fois flexibles et absolument imperméables, — chose malaisée pour le moment, — ou bien un moyen de n'immerger le câble qu'à une certaine profondeur : — ceci est peut-être moins difficile... En tout cas, on trouvera, n'en doutez pas. En vérité, on en a trouvé bien d'autres!...

Sur cette conclusion tout à fait rassurante pour l'avenir de la télégraphie électrique sous-marine, le docteur s'arrêta : onze heures sonnaient à toutes les pendules du château, et l'on sait qu'à la campagne il faut se coucher de bonne heure pour se lever matin. On se sépara donc et chacun regagna son appartement.

ARTHUR MANGIN.

FIN DU TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE.

ABD-EL-KADER EN SYRIE.

L'admirable conduite de l'émir Abd-el-Kader dans les douloureux événements de Syrie nous fournit l'occasion de revenir sur ce personnage, dont nous avons donné ici même le portrait et la biographie, et de citer un ouvrage de Mgr Dupuch, ancien évêque d'Alger, publié en 1849 sous ce titre : *Abd-el-Kader au château d'Amboise.*

Dès les premières pages de ce livre, qui abonde en détails pleins d'intérêt, on peut juger de la générosité et de la hauteur des sentiments chez Abd-el-Kader.

En voici une preuve entre mille :

Un nègre, détaché par d'autres ennemis que les Français pour assassiner l'émir, avait pu, en dépit de la surveillance exercée autour de la smala, parvenir jusqu'à la tente où Abd-el-Kader tenait conseil ; mais, une fois face à face avec le héros arabe, le traître, saisi de remords, brisa son poignard.

— J'allais te frapper ! s'écria-t-il, mais ton seul aspect m'a désarmé, et mon bras tout à coup est resté sans force.

L'émir cacha son émotion, se leva du tapis du conseil, et, touchant le nègre au front, lui dit :

— Tu es entré ici meurtrier, Allah veut que tu en sortes honnête homme ; rappelle-toi seulement que le serviteur de Dieu t'a pardonné.

Et il le renvoya libre et sauf.

Rien n'est plus saisissant, en effet, rien n'est plus doux et plus imposant à la fois que la physionomie d'Abd-el-Kader, comme on a pu en juger par les beaux portraits de M. Maxime David, qui sont aujourd'hui au palais du Luxembourg, et que nous avons fait graver dans le *Musée des Familles.*

Cet aspect de l'émir a contribué autant que son courage à intimider les assassins de Damas et à sauver par milliers les chrétiens, leurs victimes.

Suivant le rapport de beaucoup de témoins, le regard seul d'Abd-el-Kader faisait tomber le sabre et le fusil des Druses, comme il avait fait tomber le poignard du nègre d'Afrique.

Nous trouvons, dans une lettre de ce grand homme, au sujet des massacres du Liban, une prophétie non moins curieuse que son rôle dans cette circonstance :

« Ainsi, dit-il, commence à s'accomplir la prédiction de Mahomet, oubliée des musulmans de la Turquie : *L'islamisme périra par la corruption, le fanatisme et la violence, tandis que le christianisme, s'étendant toujours par la douceur, la pureté de l'âme et la charité, achèvera de conquérir le monde et ne finira qu'avec lui.* »

P.-C.

DAMAS. — LES CHRÉTIENS. — LES MASSACRES, ETC.

TROIS ANS EN JUDÉE, PAR P. GÉRARDY-SAINTINE.

Ce point de l'Orient qui fixe les yeux du monde et où nos soldats vont combattre, comme les croisés, leurs aïeux, cette cité de Damas, que les Arabes nomment ***Dimschk-Echcham***, les Turcs ***Cham***, et qui était, au commencement, connue sous le nom de ***Damascus***, est une très-grande ville de Syrie située à 206 kilomètres nord-est de Jérusalem, au pied de l'Anti-Liban.

Le fleuve Barrady, qui se divise en sept bras, arrose les jardins de Damas. Ses rues sont étroites, sales et non pavées; il y en a quelques grandes avec des trottoirs; elle est défendue par une enceinte de murailles flanquée de tours carrées. La citadelle est un ancien château fort, construit du temps des croisades.

— L'intérieur des maisons de Damas, dit M. Michaud, a beaucoup d'élégance et d'éclat; ce sont de véritables sanctuaires asiatiques, avec des cours plantées d'orangers, de grenadiers et de jujubiers, avec des fontaines et des jets d'eau. Une légende musulmane raconte que Mahomet, à la vue de Damas, frappé de la beauté de ce lieu, s'arrêta tout à coup et ne voulut point descendre vers la ville. « Il n'y a qu'un seul paradis destiné à l'homme, s'écria le prophète arabe; pour ma part, j'ai résolu de ne pas prendre le mien dans ce monde. »

On voit par plusieurs passages de l'Ecriture sainte que jadis cette ville était un séjour de délices et de voluptés. La population de Damas est d'environ 200,000 habitants, dont 20,000 sont chrétiens. Il faut dire: étaient, hélas! puisqu'ils ont presque tous été massacrés... Elle renferme beaucoup de mosquées, dont la plus belle est celle des Ommiades. C'est une ancienne église d'architecture corinthienne, bâtie par l'empereur Héraclius en l'honneur de saint Jean. Depuis qu'elle a été convertie en mosquée, un exemplaire du Coran dont se servait le calife ottoman y est enfermé dans l'or pur.

Il y a aussi à Damas (il y avait, faut-il dire encore après les incendies) beaucoup de couvents catholiques, d'églises grecques maronites et de nombreux bains publics. Le sérail, ou palais du pacha, est d'une très-belle architecture orientale. Les faubourgs qui entourent la ville sont très-vastes, ils forment une enceinte qui a plus de 28 kilomètres de circonférence; ils sont remplis d'orangers, de citronniers, de figuiers, etc. Le commerce, qui s'étend jusque dans l'empire turc, dans l'Inde et dans la Perse, s'alimente principalement de l'exportation des étoffes de soie, des toiles de coton, des sucres, des tabacs, des fruits secs, et surtout des armes, dont l'acier est très-estimé. Cette ville est la résidence du patriarche grec d'Antioche et d'un mollah de première classe (1).

Voilà le théâtre ensanglanté par des scènes de carnage qui ont réclamé le bras et la massue d'un nouveau Charles-Martel.

Pour que ce souvenir reste vivant dans l'esprit de nos lecteurs et anime leur charité en faveur de leurs frères de Damas, nous citerons un des épisodes les plus caractéristiques de cet immense martyre.

Près de la mosquée de Zekie, une bande de Turcs forcenés a rencontré une famille chrétienne qui fuyait: en un clin d'œil, on lui coupe le passage, on tire les cimeterres, on se jette sur le chef, qui s'offre aux premiers coups. C'était un vénérable vieillard à barbe blanche.

— Me voilà, dit-il, je suis chrétien, tuez-moi, mais laissez ces femmes et ces enfants.

— Tiens, giaour, dit un des bourreaux en le frappant de son sabre, voilà pour commencer.

Et la main sanglante du père, étendue sur la tête des enfants, tomba sur le sol. Une des femmes poussa un cri terrible, et s'évanouit. Le signal était donné, on se rua sur ce faible troupeau.

Deux musulmans se précipitèrent sur l'aïeul; on lui coupa le nez et les oreilles, les lèvres, le menton; on lui fit une incision en forme de croix sur le front et on lui rabattit la peau sur les yeux. Aveuglé par le sang, fou de douleur et de désespoir, ce malheureux allait à tâtons dans les rues, hurlant et frappant aux portes; nul n'osait lui ouvrir. Jamais je n'ai vu un plus épouvantable spectacle, dit M. Dubreuil, témoin oculaire.

Pendant ce temps, les deux jeunes mères, dont l'une allaitait son enfant, et qui se tenaient étroitement enlacées, furent séparées avec violence. La pauvre créature arrachée du sein maternel fut lancée sur la terrasse du juif Sid-Effarick: tout le jour on entendit ses vagissements. Cette femme, se voyant aux bras du meurtrier de son fils, se débattit avec une telle énergie qu'elle le renversa deux fois à terre; puis, sentant ses forces défaillir, pour échapper au déshonneur, elle saisit à deux mains le yatagan de ce lâche et s'ouvrit la poitrine. Son cadavre retomba pantelant sur celui de sa sœur, morte comme elle. Celle-là fut sciée en deux par le milieu du ventre, sur le corps même de son frère vivant, qui se débattait sous elle et qui fut tué d'un coup de poignard dans la tête.

Ces événements de Syrie, qui ont fait trembler jusqu'aux lieux-saints, donnent une grande actualité au livre, si intéressant par lui-même: *Trois ans en Judée*, que vient de publier M. P. Gérardy-Saintine, consul de France en Orient (1). Ce livre, hélas! est le testament du jeune auteur. Décoré, à vingt-sept ans, pour sa conduite héroïque; victime de son dévouement à ses fonctions, à Mossoul et à Erzeroum, il est mort dans sa trente et unième année, en donnant à son pays cet ouvrage digne du beau nom de Saintine. C'est le pèlerinage le plus complet, le plus précis et le plus curieux qu'on puisse accomplir en Terre-Sainte, du fond de son cabinet. Souvenirs sacrés de la religion et de l'histoire, description minutieuse des lieux, détails attachants des mœurs si variées du pays, épisodes remplis de charme et d'instruction, légendes, traditions, anecdotes sérieuses ou piquantes, etc., tous les mérites sont réunis dans ce tableau précieux, exact et concentré du berceau de l'ancienne et de la nouvelle loi, depuis le temple de Salomon jusqu'au tombeau de Jésus-Christ. Ajoutons que le style est de la bonne race et de la bonne école, de l'école de *Picciola* et du *Vrai Robinson*. P.-C.

(1) Voir, pour plus de détails, l'article: *De Naples à Jérusalem*, par A. Mazas, t. XVI du *Musée des Familles*, p. 41 et 81.

(1) Un vol. in-18, avec un guide pratique des voyageurs et deux plans de Jérusalem. 4 francs; chez Hachette, rue Pierre-Sarrazin, 14.

ERRATUM. Page 313 du XXVIIe volume, sous la gravure, au lieu de: *Palais des Doges*, etc., lisez: *Église Saint-Marc, vue de la Grande Place.*

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES DU VINGT-SEPTIÈME VOLUME.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.

3*




Digitized by Google